

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Durendal, 9^{ème} année (n°1-12), Bruxelles, Janvier 1902 - Décembre 1902.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par les Archives et Musée de la Littérature.

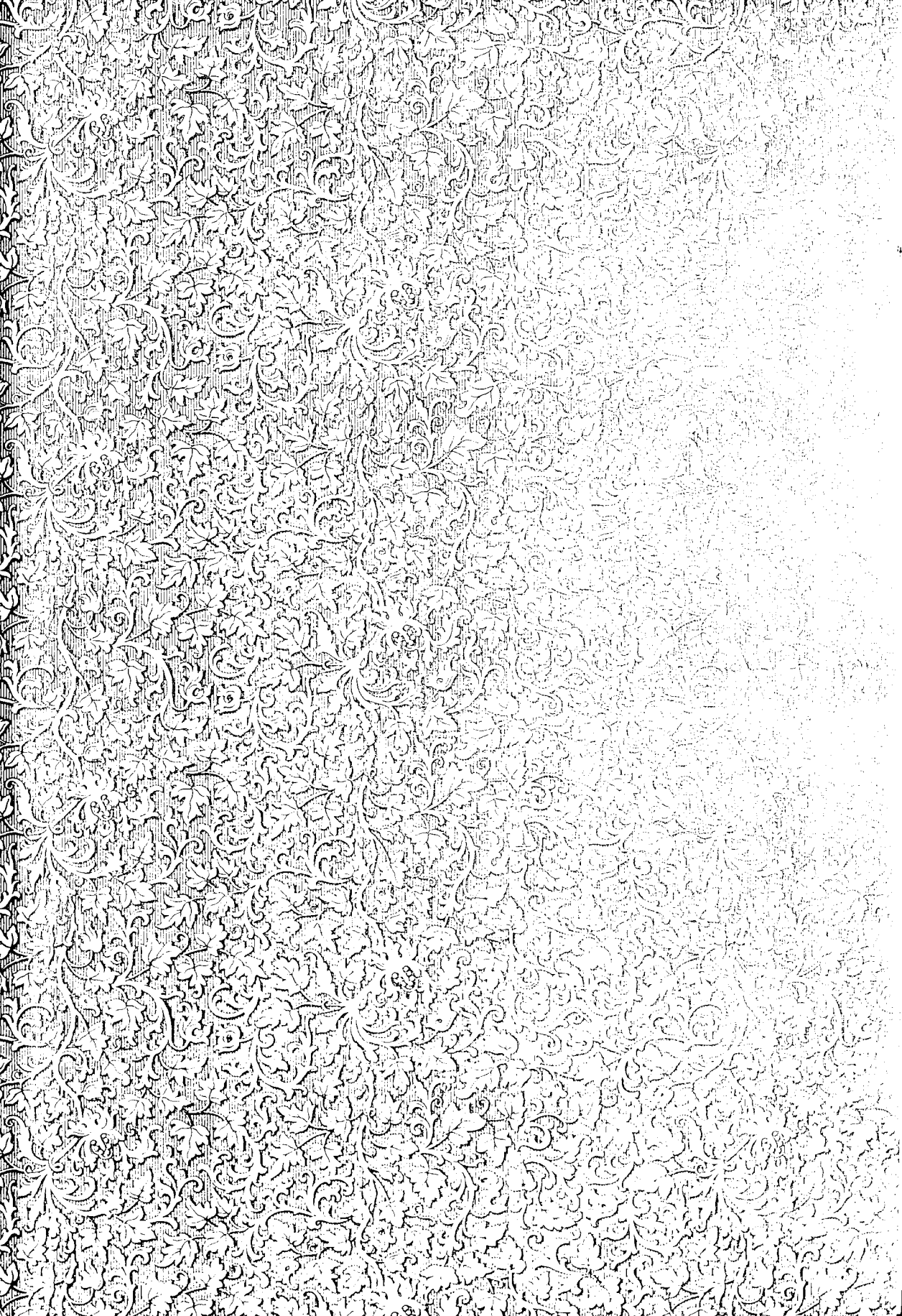
Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

M.L. VN.

R-61/85





ML-VN
R-61

85

DURENDAL

DURENDAL

Revue Catholique
d'Art et de Littérature

9^{me} ANNÉE

1902



IMPRIMERIE SCIENTIFIQUE CHARLES BULÉNS, ÉDITEUR
75, rue Terre-Neuve, 75

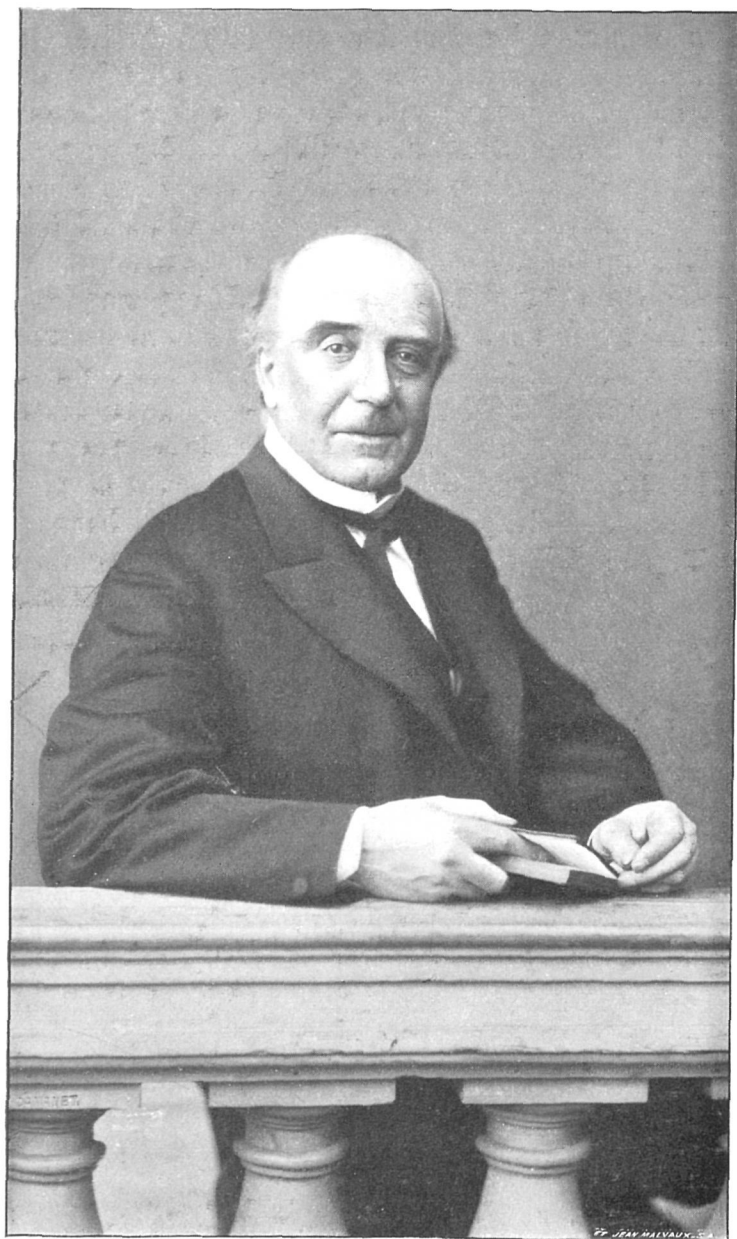
BRUXELLES
22, rue du Grand-Cerf, 22

PARIS
35, rue de Boulainvilliers, 35

DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE D'ART
ET DE LITTÉRATURE





(Cliché de la maison Larcier de Bruxelles)

JULES LEJEUNE

Deux Manifestations

A Jules Lejeune et à Edmond Picard
je dédie ces pages en témoignage de ma
profonde et affectueuse admiration.



Nous pays s'honore quand il honore ses grands hommes. A toutes les époques de l'histoire, l'on a rendu des hommages solennels au génie. Dans tous les temps, chez tous les peuples, on a toujours considéré comme un devoir sacré d'exalter les hommes d'un talent hors de pair.

C'est ce que vient de faire notre petit pays, mince de territoire, mais vaste au point de vue intellectuel, dans des manifestations grandioses, dont les héros étaient deux de nos plus distingués compatriotes : Jules Lejeune et Edmond Picard.

Je n'ai pas voulu séparer ces deux noms, parce que, pour bien des motifs, ils me paraissent inséparables.

Le second n'a-t-il pas été le disciple du premier ? N'a-t-il pas été formé à son école, pour autant qu'un esprit supérieur a besoin de passer par l'école d'un autre ?

Un autre motif qui me fait rapprocher ces deux grands noms, c'est que les deux hommes qui les portent sont essentiellement, dans toute la beauté de l'expression, deux âmes artistes, et voilà ce que j'aime surtout en leur haute personnalité.

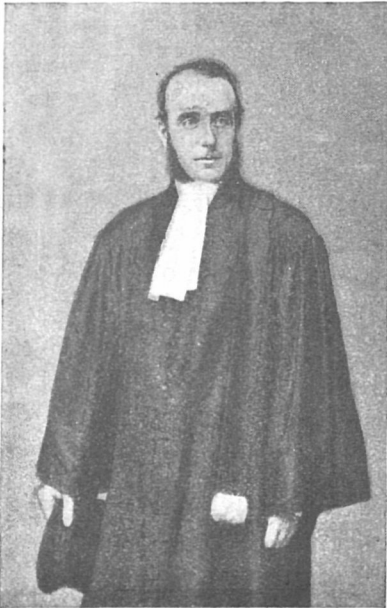
*
* *

Notre revue *Durandal* est avant tout et exclusivement une revue d'art. La politique n'y est pas tolérée. Aussi, bien que les deux héros de la manifestation de l'autre jour aient été mêlés à la politique, et cela dans les camps opposés, ce n'est pas à ce point de vue-là que nous les considérons ici. L'art est trop haut, à notre avis, pour être confondu avec la politique. Il est en dehors, il est au-dessus d'elle. Le jour où il s'identifierait avec

elle, il serait déchu de sa grandeur. Il faut le laisser sur l'autel de la sereine Beauté. Là seulement il est à sa place. Ne le faisons pas descendre de ces sommets.

Les organisateurs de la manifestation dont nos deux compatriotes ont été l'objet, l'avaient admirablement compris et il faut les en louer. Ils en avaient, et avec combien de sagesse, exclu tout ce qui divise. L'heureux résultat de cette attitude a été que l'élite de tous les partis s'est rapprochée en une douce fraternité d'âme, s'est rencontrée en un même élan d'admiration.

La politique mise de côté, personne n'a songé que M. Lejeune est catholique, que M. Picard ne l'est pas. On n'a vu en eux que deux illustrations de la Belgique, deux esprits supérieurs, deux hommes de génie, — qu'on me permette l'expression, je ne la crois pas exagérée, — deux artistes, deux maîtres, qui ont glorifié leur pays par l'acuité de leur vision intellectuelle, par la splendeur de leur magnifique talent, par la beauté séduisante qui rayonne de leur œuvre, et devant lesquels tout homme d'une nature un peu élevée, à quelque parti politique qu'il appartienne, s'incline d'instinct.



(A 31 ANS)

*
* *
*

Celui qui connaît M. Lejeune, celui qui a écouté l'orateur, celui qui envisage d'un coup d'œil général son admirable vie ne s'étonnera point de m'entendre lui décerner le beau nom d'artiste. Artiste, il l'est dans l'âme, cet homme incomparable, qui, aux plus brillantes qualités de l'esprit, unit celles d'un cœur d'or, débordant de bonté et brûlant d'amour pour ses frères souffrants et dégénérés.

Le secret de cette généreuse nature, le but poursuivi, toujours et toujours, par cet homme infatigable, le ressort de toute son existence si active et si remplie, l'unique mobile de sa féconde carrière, c'est, — je crois pouvoir le caractériser en ces mots, — la recherche de la BEAUTÉ EN TOUTES CHOSES.

Beauté morale : de là la création de tant d'œuvres touchantes



(Cliché de la maison Larcier de Bruxelles)

EDMOND PICARD

(1885)

ayant pour but de relever les déçus, de retourner vers le haut ce qui était en bas, de ramener sans cesse à l'idéal l'humanité qui sans cesse s'en écarte.

Beauté artistique : de là ce souci continu de la forme belle, ciselée, ouvragée dans ses discours. M. Lejeune est un orateur de toute première envergure, un des plus grands que nous ayons jamais entendus. Il n'a point écrit de livres. Ses œuvres d'art, ce sont ses discours. Et ce sont tous des chefs-d'œuvre.

C'est ce perpétuel souci de la beauté en toutes choses qui a mis dans toute l'existence de M. Lejeune cette harmonie qui fait chanter à l'unisson dans un être toutes les facultés et toutes les aspirations, en un seul et éternel cantique, le cantique de la Beauté. On a appelé M. Lejeune, une âme d'harmonie. On ne pouvait mieux le définir. Il est tout entier dans cette définition. Certes on ne pouvait faire de lui plus bel éloge, et il a le droit d'en être fier.

Qu'est-ce que c'est, en effet, qu'une âme d'harmonie? C'est une âme parfaite. C'est celle qui est parvenue, à force de talent et de vertu, à mettre dans sa vie cette chose admirable, si rare en nos temps échevelés et que l'on ne rencontre que chez les hommes de caractère : l'unité. Et l'unité c'est la perfection. C'est la marque des âmes royales, le privilège de ces êtres d'exception qui ont définitivement orienté toutes leurs énergies vers le but le plus élevé et le plus idéal de la vie.

*
*
*

Les échos de la manifestation Lejeune retentissaient encore dans notre Palais de Justice quand, quelque temps après, les admirateurs d'Edmond Picard s'y réunissaient pour le fêter. Ici encore, la politique fut laissée à la porte. C'est le juriconsulte, c'est l'avocat, c'est l'artiste, que glorifièrent les discours vibrants de vraie et profonde émotion et de belle et fastueuse éloquence que nous entendîmes là.

Nous fûmes de la fête. Il était de notre devoir d'en être, car c'était une fête d'art. On peut différer d'opinion, et philosophique, et religieuse, et politique, avec Edmond Picard. Nous sommes loin de partager toutes ses idées. Nous sommes séparés de lui par la nature de nos croyances. Mais tout le monde doit avoir, et nous aurions — quand bien même personne d'autre que

nous n'en aurait — une admiration enthousiaste pour son génial talent.

C'est un des plus prestigieux artistes de la plume que nous connaissions, un des plus puissants écrivains de la littérature contemporaine. Ses œuvres littéraires dénotent une personnalité rare. Une belle et forte originalité s'en dégage. Elle est telle que je ne connais pas d'écrivain à qui on puisse le comparer. Qu'on n'exagère pas ma pensée. Je ne veux pas dire qu'il n'a pas d'égaux, bien que je défie n'importe qui d'en trouver beaucoup qui le valent. Mais ce que j'entends dire, c'est que non seulement il ne pastiche jamais un autre écrivain, mais qu'on ne découvre pas même chez lui, me semble-t-il, de parenté avec d'autres artistes. Il n'a pas d'ancêtre intellectuel. D'autres artistes ont peut-être chanté ce qu'il chante, — quelle est la chanson qui n'ait point été chantée? — mais il le fait en des accents qu'on n'avait point encore entendus.

Poète, il l'est au plus haut degré. Il imprègne d'une poésie enchanteresse et fascinante tous les sujets qu'il traite dans ses adorables petits chefs-d'œuvre. Avez-vous jamais lu rien de plus charmant, de plus délicat et de plus fin que les *Nouvelles Judiciaires*? Et quelle splendide poème que sa dernière œuvre : *Monseigneur le Mont Blanc*. Ce n'est, en somme, qu'une description de voyage. Mais quelle sève de vie il a su lui inoculer.

Les écrits d'Edmond Picard sont de ceux qu'on lit et qu'on relit sans cesse sans jamais s'en lasser, parce que chaque lecture y fait découvrir de nouvelles beautés. Combien rares, n'est-il pas vrai, sont les œuvres qui supportent ne fût-ce qu'une seconde lecture. Il n'y a que les livres des maîtres qu'on relit et, en vérité, Picard est, dans toute la force du terme, un maître dans l'art d'écrire.

Ses livres sont écrits en une forme d'art absolument impeccable. Elle est sans faiblesse. Elle n'est jamais banale. On n'y rencontre rien de médiocre. Elle est toujours personnelle. L'âme si poétique de l'auteur s'y épanouit en fleurs d'un parfum délicieux et au coloris exquis et chatoyant et en images savoureuses et vibrantes. Une pensée belle et forte, enrobée d'une langue somptueuse, d'une originalité étonnante, marquée au coin du génie, tel est le caractère de la littérature d'Edmond Picard. Le vide de la pensée n'y est point caché sous les artifices du style.

Ed. Picard n'écrit pas pour écrire. Il ne prend la plume que quand il sent qu'il a quelque chose à dire qui n'a point encore été

dite et qu'il est opportun, qu'il est nécessaire de dire, et il le dit admirablement parce qu'il est un merveilleux artiste. C'est un poète doublé d'un penseur. Sa philosophie n'est point celle d'une froide et sèche scolastique. Il ne l'a point cherché dans les livres. Il l'a dans le cerveau. Et c'est là la vraie, la seule philosophie.

Sans doute, sa pensée s'égaré quand elle s'engage dans les tournants de la religion. Mais y a-t-il jamais eu un penseur assez fort pour résoudre ces formidables problèmes à lui seul. Ici, il faut un livre. Il y en a un et il n'y a même que celui-là. Le livre de Dieu. La révélation. Et je ne connais pas d'argument plus péremptoire de son impérieuse nécessité que l'impuissance d'un esprit de la profondeur de Picard à résoudre, malgré toute la logique de sa pensée, la question religieuse.

*
* * *

Edmond Picard n'est pas arrivé au terme de sa carrière. Nous, Catholiques, qui l'aimons, nous espérons fermement que son horizon, si vaste déjà, s'élargira encore, et s'étendra un jour, que nous souhaitons proche, jusqu'à l'Infini. Il est arrivé au soir de la vie. Puisse-t-il, comme les disciples d'Emmaüs, rencontrer le Maître à la vesprée et, comme eux, sentir son cœur s'enflammer à son approche, le reconnaître à la fraction du pain et, avec eux, avec nous, se jeter à genoux à ses pieds pour l'adorer. La nuit approche. Puisse cette nuit être pour lui une nuit de Noël, illuminée par l'étoile révélatrice. Il semble en avoir entrevu parfois les rayons bienfaisants, ainsi que le témoignent certains passages de ses écrits.

Ecoutez ce magnifique fragment de la *Forge Roussel*, cri sublime d'angoisse d'une âme supérieure, qui devine les splendeurs de la Foi et semble regretter de ne pas l'avoir :

« Assurément la conscience est plus satisfaite quand elle croit que ses actes peuvent être mis en accord avec un ordre universel, dont ils ne sont que des éléments, et auxquels ils s'adaptent harmonieusement ; quand elle croit que sa justice n'est qu'une émanation de la justice absolue et qu'elle participe ainsi au concert de la nature entière. La vie sociale prend alors une élévation et une sérénité séduisante. Ce charme puissant, elle l'a surtout quand on suppose qu'un être supérieur assiste à ce divin spectacle, qui a pour objet de le réjouir et de lui

rendre un culte. Les religions l'ont compris et elles en ont fait la base de leurs théories. L'homme a un si impérieux besoin d'un idéal où règne cet accord si admirable, ce besoin s'est maintenu avec une persistance si constante, qu'on a pu dire qu'il était indélébile et tenait à l'essence de l'humanité. Même aujourd'hui ils sont rares, ceux qui peuvent avec sincérité s'en dépouiller. »

Le jour où le brouillard du scepticisme se sera évaporé et laissera voir, à celui qui a écrit ces lignes, le soleil de la Rédemption dans toute sa majestueuse clarté, sera un second et un éternel jour de fête pour lui et pour nous, plus beau et plus consolant encore que celui que nous avons célébré en son honneur. Puisse-t-il un jour, portant au front l'étoile de la Foi, qui, loin de faire pâlir celle de son génie, lui donnera plus d'éclat encore, chanter avec nous le superbe *Credo* catholique. C'est le vœu que nous formons pour lui et que nous lui offrons à l'occasion de sa fête.

HENRY MÖLLER.





(Cliché de la maison Larcier de Bruxelles)

EDMOND PICARD

(D'après un tableau d'Auguste LeVêque)

Le bon Meunier

*Parmi ses sacs et ses paniers,
Le bon meunier
Travaille, au vent de sa maison ailée.*

*Il a surpris les démêlés
Qu'ont ensemble pluie et brouillard,
Grelons aigus et cieux hagards,
Matins gelés d'hiver et soirs pourris d'automne
Et les étés et leurs grands calmes monotones,
Cassés, à coups de glaive au clair,
Par les éclairs.*

*Le bon meunier est lourd et lent
En ses sabots de bouleau blanc.
Son dos compact se bombe en voûte,
Mais son oreille est fine — et l'on dirait
Que son regard même distrait
Toujours là-bas, du côté de la route,
Reste aux écoutes.*

*L'essieu criard comme un oiseau de nuit,
Dans le sommeil brumeux des campagnes muettes.
Roulent, de tous côtés, vers lui,
Les gars debout sur leurs charrettes.
Ils arrivent des horizons d'Escaut
Et des fermes droites, là-haut,
Sur les digues jaunes ou grises ;
Ils arrivent, par les chemins blottis,
Dans les sablons de Locristy
Et les bas-fonds de Hamme et de Tamise.*

*Du haut de sa lucarne en bois,
Le bon meunier les aperçoit
Et d'un mot preste les aborde ;
Et, vite, il leur descend sa corde :
Un nœud coulant y rattache les sacs ;
Puis sans un flux, sans un ressac,
En ligne raide, en ligne droite,
Le seigle clair, le froment frais
S'enlève, est englouti et disparaît,
Par une trappe étroite.*

*Le bon meunier reste là-haut,
 Vivant de vie obscure et seule,
 Près de ses meules;
 Il collabore au pain des bourgs et des hameaux;
 Il est couvert de cendre et de farine fine;
 Il apparait aux crédules enfants,
 Comme un grand Saint-Nicolas blanc
 Qui demeure près des nuages;
 Autour de son vieux front le ciel semble en voyage;
 Il est calme toujours, il chante et moule son grain,
 Le poing noueux des ouragans l'étreint,
 Mais rien ne le submerge;
 Il distingue, là-bas, sur les canaux,
 Les noms usés des vieux bateaux
 Et l'enseigne des antiques auberges;
 Et tout au loin, Anvers la grande, et ses vingt tours,
 Si bien qu'il lut, devant témoins, un jour,
 L'heure exacte et son chiffre de flamme
 Au cadran d'or de Notre-Dame.*

*Aussi, le village lui garde-t-il,
 Pour son coup d'œil net et subtil,
 Un respect sûr et légitime;
 Et sa science encor se reconnaît
 A rejeter des sommes qu'on lui paie,
 Sans se tromper jamais,
 Le moindre faux centime.*

*Et tel, au jour le jour, le bon meunier,
 Parmi ses sacs et ses paniers,
 Travaille, au vent de sa maison ailée;
 Et les saisons gesticulées,
 En des cieux d'or, de foudre et de tempête,
 Passent, sans que se trouble ou s'inquiète,
 Du poids des ans, sa tête.*

E. VERHAEREN



Le Jardin à la Française



ous la cascade neigeuse de sa perruque, M. Mollet de Luzernes présentait un visage rose et gras de sexagénaire gourmande, le propre visage du grand roi dont il était le serviteur. A cette flatteuse ressemblance M. Mollet aidait de tout son pouvoir. Au prix d'une étude constante, il avait vaincu ce que la vulgarité de son extraction donnait à ses allures de naturellement commun, et il était arrivé à posséder, comme de son fonds, une majesté aisée dans la démarche et une hauteur condescendante dans le port de la tête. Affublé du manteau bleu doublé d'hermine, il eût presque pu remplacer devant le peintre Rigault son auguste modèle.

On se demande pourquoi ce personnage, que sa condition faisait mépriser des gens véritablement nés, affectait des manières sans profit pour lui que du ridicule. Peut-être eût-il été lui-même bien embarrassé d'y voir clair dans son cas. En imitant le maître il obéissait à un instinct de courtoisie, et sans doute se prenait-il le premier à son propre jeu et croyait-il sincèrement à son prestige et à son importance.

Bon homme au demeurant, et point méchant; mais son ingénuité n'allait pas sans rouerie quant à la pratique des affaires; et il considérait les intérêts publics comme liés aux siens, à tel point qu'il confondait sa fortune avec la richesse du royaume. Un partisan ne saurait se contenter d'un petit état. M. Mollet avait des goûts fastueux; il se mit en devoir de les satisfaire, mais sa prudence se garda d'y apporter une hâte malséante et dangereuse.

Lorsque ce fâcheux de Colbert constitua la Compagnie des Fermiers Généraux, M. Mollet prit sa retraite, excipant de la goutte qui le travaillait. A vrai dire, il se rendait compte que l'organisation nouvelle des fermes avait pour but de remédier

aux vices de l'ancienne où il avait eu sa part. Compromis, il s'estimait heureux que c'eût été sans éclat; le mieux était de se faire oublier.

La terre de Luzernes où il se retira comportait quelques arpents de bois et de prairies, deux moulins, et une construction à tourelles que la vétusté et l'humidité avaient rendue inhabitable. Ce bien avait été trop récemment anobli pour lui faire honneur. Aussi ne l'avait-il que rarement favorisé de sa présence avant le jour où il en fut en quelque sorte contraint. Ses fonctions au surplus le retenaient ailleurs; et il n'était pas de l'étoffe d'un campagnard.

Aujourd'hui, prenant son parti, il se promit de ne pas subir une mortification d'amour-propre du fait de la médiocrité d'un bien dont ses ancêtres étaient les seuls responsables. Il rêvait de jouer au seigneur et d'éblouir les Tourangeaux, ses compatriotes. Il lui en coûta bon, car les acquisitions de terres qu'il fit alentour pour s'agrandir lui furent consenties à des prix de traitant. Et ce n'était que le commencement. Mais M. Mollet n'était pas fâché que l'on sût qu'il était de force à supporter toutes les dépenses.

Il s'était fait aménager un logement provisoire dans un des moulins, et il y séjourna quatre ans de sa vie, occupé à préparer l'avenir, et plus surchargé de besogne qu'il ne l'avait jamais été. Une armée d'ouvriers s'était abattue sur Luzernes; l'antique manoir fut rasé, et une habitation pompeuse édifiée en meilleur lieu, sur le flanc d'un coteau qui dominait la Loire. M. Mollet surveillait les travaux, s'intéressant à tout, jouissant par avance de la réalisation des plans de son architecte, un des meilleurs élèves de M. Le Veau. On le voyait, dès le matin, escorté d'une cour d'entrepreneurs et de fournisseurs, se promener devant les chantiers, appuyé majestueusement sur sa haute canne d'ébène, et veillant à ne point souiller sa chaussure. Il écoutait les requêtes avec bienveillance et y répondait avec autorité.

M. Mollet avait été ébloui par Versailles dont le roi venait de s'offrir la ruineuse fantaisie, et il croyait ne pouvoir mieux faire que de prendre exemple là-dessus. Luzernes deviendrait un Versailles aux proportions congruentes à la taille d'un opulent particulier.

Le bâtiment, assis sur une terrasse au-dessus du fleuve, déploya une imposante façade ornée de pilastres ravalés et cou-

ronnée de balustres et de pots à feu. Mais il ne s'harmonisait aucunement avec le désordre de la nature environnante, et, une fois les maçonneries achevées, M. Mollet tourna son attention vers la création du parc. M. Le Nôtre fut mandé.

Celui-ci, malgré son grand âge et son illustration, consentit à se déplacer, car M. Mollet se montrait décidé à ne pas le contrarier dans l'exécution des plans qu'il avait accoutumé de concevoir avec ampleur, et M. Le Nôtre aimait son art au-dessus de toutes choses. M. Mollet s'était mis en frais d'accueil, mais le célèbre jardinier n'y prit garde et sans perdre une heure leva ses plans, stupéfiant par sa simplicité et sa naïveté son hôte, qui s'attendait à toutes autres façons de la part d'un homme qui avait approché d'aussi près le roi. M. Mollet fut encore plus surpris de se voir moins poussé que retenu à la dépense.

Après avoir visité les terres, M. Le Nôtre avait déclaré sans ambages que les plantations existantes ne lui seraient d'aucun profit; à peine pourrait-il utiliser un petit bois de hêtres pour y ouvrir des perspectives. La hache, la serpe, la houe convertirent Luzernes en un désert. Les terrassiers bouleversèrent le sol et le disposèrent selon les lois d'une rigoureuse planimétrie.

Des jardins à la mode nouvelle furent dessinés devant l'habitation. Des parterres encadrés de buis s'y morcelaient en compartiments symétriques. Des vases de marbre s'y répandaient. Des ifs, taillés en sphère, en cône ou en pyramide, achevaient le décor.

Le parc fut sillonné d'allées de marronniers et de tilleuls. Des escaliers unissaient les terrasses superposées. Des bassins furent creusés où bientôt Dragons dorés et chevaux de Neptune vomirent des eaux, retombant en nappes ou en godrons. Un peuple de statues mythologiques se figea en blanches attitudes à travers tout le domaine. Un labyrinthe ne fut pas oublié, non plus qu'une grotte de rocailles.

Dans le creux d'un étroit vallonement dont les versants, au préalable déboisés, avaient été replantés de buis commun, un chemin s'enfonçait et allait s'arrêter devant une fabrique monumentale où l'art s'était efforcé de donner au neuf l'apparence du délabrement. M. Mollet marquait une préférence pour ce chef-d'œuvre du factice; et sa promenade le ramenait souvent à l'allée qui y conduisait et que son enthousiasme avait baptisée : *Allée des Délices*.

Impatient qu'il était de faire figure dans sa demeure, M. Mollet n'attendit pas la fin des aménagements intérieurs, et, quittant le moulin, il s'installa parmi le tumulte des tapissiers et des peintres, les stimulant par sa présence assidue, et s'amusant à les voir habiller de somptueux lambris les plâtres nus.

Tout le temps que dura la métamorphose de Luzernes, l'ancien traitant n'eut d'autre plaisir que d'y assister, car on ne peut nommer plaisir l'agrément qu'il prenait à table et qui était bien plutôt une volupté. Les joies combinées de la vanité et de la gourmandise illuminaient ses bajoues, et à force d'importance et de nourritures son corps se gonflait à l'extrême.

En attendant qu'il fut en état de recevoir et de faire admirer ses salons et ses jardins à un cercle ébloui, M. Mollet était à peu près privé des ressources de la société. Car, s'il possédait une famille dans le pays, il la tenait éloignée en raison de la petitesse de ses origines et de ses attaches. Et, à l'égard des étrangers, il se montrait difficile, ce qui n'était point pour faciliter ses relations, les étrangers mettant de leur côté peu d'empressement à le hanter. M. Mollet ne prisait pas les fréquentations de son bord; il préférait le frottement méprisant des grands à la familiarité de ses égaux. Peu sensible aux affronts, il s'estimait suffisamment payé d'un camoufflet par l'honneur qu'on lui faisait en le supportant en haut lieu. Mais, si à Paris une grosse fortune permet de se rapprocher à des gens que la condition sépare, il n'en va plus de même en province où l'aristocratie, même dénuée, est jalouse de marquer les distances. Les avances du seigneur de Luzernes furent froidement reçues. D'ici que les préventions se dissipassent et qu'un faste inaccoutumé décidât la curiosité à l'emporter sur les préjugés (il l'espérait du moins), il dut se contenter de la société des inférieurs pour laquelle il ne marquait pas de répugnance. Il aimait à dominer, et contrairement à la plupart des parvenus sa hauteur n'allait pas sans bonne grâce.

Parmi les quelques personnes qui l'approchaient, M. Mollet avait particulièrement distingué M. Langlais, et il lui témoignait un attachement singulier. Encore que d'un fonds remarquablement solide, il n'en était pas moins sujet à de menus inconvénients du fait de son embonpoint et de son abus de la chère, inconvénients qu'il avait tendance à s'exagérer, car il tenait fort à la vie qui dispense les joies de la vanité et du palais.

Dans la préoccupation constante de sa santé, il avait un fréquent recours aux offices des médecins, quitte à suivre dans leurs conseils ceux seulement qui ne contrariaient pas sa gourmandise. Ce fut ainsi qu'il s'accointa avec M. Langlais dont la réputation dans la contrée n'était pas sans fondements.

M. Langlais était un petit vieillard fort déplaisant et ridicule, que son art éprouvé sauvait seul du discrédit. Ne pouvant se passer de lui, ses clients se dédommageaient en le moquant, et là-dessus ils avaient fort à faire. On riait de son trottement pressé, de ses gestes tranchants, de son nez camus, de ses oreilles décollées et de sa bouche mal garnie. Sa mise désuète forçait la raillerie des gens les moins attachés à la mode. Si, aux yeux de la province peu disposée au changement, M. Mollet paraissait excentrique avec ses habits à jupes amples, ses vestes chargées de broderies et ses canons enrubannés, M. Langlais défiait toute épithète avec son pourpoint de velours sombre, son rabat, ses vastes chausses et ses bottes. Sans compter que son corps desséché flottait dans cet accoutrement et qu'il s'obstinait à ne pas porter perruque et à laisser pendre sur son col de longues mèches décolorées. Tout cela n'eût pas appelé la malveillance si, par ailleurs, il ne se fut rendu détestable. Il avait la manie de contredire en toutes choses, et sur un ton rendu plus acrimonieux encore par le son aigre de sa voix. Rien n'est plus odieux aux hommes que d'être perpétuellement repris; aussi, accusait-on M. Langlais de méchanceté et d'envie, en quoi le jugement public se trompait; il n'avait pas l'âme si noire, et il obéissait simplement à un irrésistible penchant.

Le culte que M. Mollet avait pour sa propre personne s'accompagnait d'une grande considération pour les médecins chargés de la conserver. Il commença par s'étonner des façons de M. Langlais, mais il s'en amusa bientôt quand il se fut imaginé qu'il devait un réconfort à ses soins. En effet, venu dans le pays avec quelques troubles de l'estomac et des élancements de goutte, il les sentit bientôt diminuer et il attribua innocemment à la science ce qui était simplement un effet de l'exercice et du grand air. La reconnaissance lui rendit son sauveur supportable, puis indispensable.

Entouré de flatteurs, le châtelain n'était pas habitué à ce qu'on lui tint tête; l'audace du médecin le changeait, et il ne lui déplut pas de rencontrer quelqu'un qui ne fut pas toujours per-

suadé d'avance. Il se compara volontiers à ces grands monarques qui endurent parfois la rude franchise d'un courtisan privilégié.

Et, de son côté, M. Langlais, charmé de pouvoir s'en donner à l'aise, et de ne point voir comme à l'ordinaire ses visites brusquées par l'humeur d'un malade exaspéré, ne marchandait pas son temps à Luzernes. Une habitude presque journalière lia les deux personnages. Ils passaient des heures entières, l'un à affirmer, l'autre à contester, et, au bout d'un duel sans résultat, les adversaires se séparaient, enchantés l'un de l'autre.

Il va sans dire que rien n'animait autant la verve contredisante du vieillard que l'entreprise dont s'enorgueillissait M. Mollet. La démolition du vieux castel fut considérée par lui comme un sacrilège; les bouleversements du terrain comme de la démençe; la construction nouvelle comme le triomphe du mauvais goût. Au surplus ne parlait-il de tout cela que sur les descriptions de son compère. Il refusait obstinément de se déranger pour jeter le moindre regard sur des choses qu'il condamnait d'avance.

Il professait le dédain pour les inventions saugrenues de l'époque, et particulièrement, puisque c'en était ici le cas, pour les fantaisies architecturales. Il ne consentit jamais à visiter son client ailleurs que dans son camp volant, au moulin, et s'il acceptait de faire avec lui quelques pas de promenade, c'était sous l'ombrage d'un rideau de peupliers qui avait été épargné et qui masquait la vue des travaux.

M. Mollet était trop sûr de son fait pour se laisser le moins du monde troubler par les raisons de M. Langlais. Plus abondaient les critiques, plus il se renforçait dans la bonne opinion qu'il avait de ses idées et de ses goûts. Mais, lorsque les derniers ouvriers allaient quitter Luzernes, le projet lui vint à l'esprit d'un excellent tour à jouer à son ami.

Un dimanche matin, M. Mollet revenait de la messe dans son pesant carrosse, quand, selon ses prévisions, il aperçut le médecin qui, tout poudreux, marchait sur le côté de la route. Il donna l'ordre d'arrêter et invita le vieillard à prendre place auprès de lui pour lui donner sur le champ une consultation sur des vapeurs qu'il avait éprouvées la veille.

— Croyez bien, dit M. Langlais en gravissant le marchepied, que l'exercice m'eût été infiniment plus agréable; le balance

ment du carrosse m'indispose. Mais j'obéis à mon devoir. Sans doute faut-il attribuer votre malaise à ce voyage dont je vous avais dissuadé; il aura mis en mouvement vos humeurs, je ne m'en étonne point.

La vérité était que M. Mollet se portait à souhait et n'avait accompli aucun voyage. Il avait prétexté d'une absence, afin d'obtenir pendant quelques jours l'éloignement de M. Langlais, nécessaire à ses desseins.

Enfoui au fond de la voiture, et tout occupé à émettre des maximes sur les bienfaits de l'abstinence et de la diète, le médecin ne prenait garde ni au paysage, ni à l'envie de rire qui congestionnait son prétendu malade.

Mais quand on eut fait halte et que par la portière ouverte il découvrit où il était, il se rejeta dans son coin avec un cri d'indignation.

A l'endroit où deux semaines auparavant s'élevait le moulin, on ne voyait plus qu'un boulingrin décoré de plates-bandes, au milieu duquel une *Nymphe surprise* suspendait sa course. Une arche de marbre enjambait le ruisseau policé, naguère battu par les palettes. Et, tout en haut d'une rampe gazonnée partagée par un spacieux escalier, on apercevait la terrasse où reposait le château. Les peupliers avaient disparu.

— Avouez que vous ne vous attendiez pas à celle-là, dit M. Mollet en pouffant. Vous aviez juré de ne me rendre jamais vos soins autre part. Vous voici bien contraint à vous dédire. Et vous devrez admirer Luzernes malgré vous.

— Je n'admirerai rien, soyez-en convaincu, répartit sèchement le médecin. Ce que je vois ici me suffit. Quelle pitié!

— Cet arrangement répond aux vues de M. Le Nôtre. J'en suis marri pour vous, mais...

— Votre M. Le Nôtre est un âne! Un âne! Je ne me lasserai pas de le répéter. Les plus beaux arbres détruits! D'admirables cultures anéanties! Luzernes est bien accommodé maintenant. Mes compliments! Mais vous ne pensez pas que je vais demeurer à contempler ce désastre. Allons-nous-en!

— Nous rentrons! cria M. Mollet au cocher qui fouetta les chevaux.

— Arrêtez! Je retourne chez moi! cria M. Langlais après lui, mais sans succès.

— Je prétends vous retenir, dit M. Mollet. J'ai joui de votre

confusion; laissez-moi vous la faire oublier en vous gardant à ma table ce matin.

— Je n'ai pas faim. Et d'ailleurs ne pensez pas m'avoir confondu. Les sottises que vous commettez retomberont sur votre tête, non sur la mienne. Saccagez votre domaine, c'est votre affaire. Vous le regretterez avant moi.

— Si cela est jamais, je consens à ne vous revoir de ma vie, ou je ne suis qu'un paltoquet. Pour le moment, n'en parlons plus. Aimez-vous le vin de Hongrie? J'en reçus hier quelques flacons; je vous y ferai goûter.

— Ce vin m'est inconnu. Mais je m'assure d'avance que nos crus de Chinon et de Vouvray l'emportent.

Ils étaient au château. Ils se mirent aussitôt à table.

Contrairement à ce qu'il avait annoncé, M. Langlais montra un consciencieux appétit, mais il morigéna son hôte à chaque plat, comme s'ils eussent tous été empoisonnés. Quant au Tokay, il le trouva sans vertu, et pour confirmer son dire il y revint fréquemment. Trois flacons se tarirent entre les convives; car de son côté M. Mollet buvait sec, en soutenant l'excellence de sa cave. Aussi se levèrent-ils enfin, fort animés.

— N'étaient les bienséances, je ferais une sieste, déclara M. Mollet, espérant que son invité l'y engagerait.

— Gardez-vous-en! Voulez-vous donc hâter vos jours? Le sommeil au sortir du repas engourdit les fonctions digestives. La marche seule peut corriger vos écarts de régime.

— Soit! promenons-nous! dit M. Mollet qui se promettait en revanche de ne faire grâce à son compagnon d'aucune des beautés du jardin.

Mais au préalable il entr'ouvrit une porte, et, poussant M. Langlais dans une galerie où le jour de dix fenêtres faisait étinceler glaces, dorures et marbres, il attendit que celui-ci manifestât son émotion.

Le vieillard se contenta d'un prompt coup d'œil et, se retournant, il dit d'un ton narquois :

— Le moindre cabinet serait mieux à votre commodité.

— Pour y donner des fêtes? répliqua M. Mollet ironiquement.

— Cette profusion choquera le regard de vos hôtes. L'or trouve son excuse dans une antiquité qui en atténue l'éclat. Nous ne serons malheureusement ni l'un ni l'autre en ce monde pour apprécier le luxe plus discret de cette galerie.

Là-dessus, ils sortirent. Au dehors, la température n'était pas de celles qui aident à dissiper les fumées de la table. On suffoquait. Un fort soleil de juillet tombait d'aplomb sur la spacieuse étendue des parterres. Autour de l'habitation dont la façade neuve rayonnait, un désert sans ombre s'étendait, parmi lequel des divinités éparses semblaient immobilisées dans une attitude accablée.

— C'est ici le triomphe de l'équerre et du fil à plomb, déclara M. Langlais. Mais il serait opportun de fuir ces espaces dénudés. Nos chairs n'étant pas de marbre ne sauraient endurer un séjour aussi brûlant.

Dans les allées, la promenade ne fut pas meilleure. Les maigres troncs des marronniers portaient des touffes de feuilles, impuissantes à donner le moindre abri. Rouge et luisant, M. Mollet avançait péniblement; à sa droite, M. Langlais trottnait et ricanait.

— Voici le labyrinthe, désigna M. Mollet d'un geste mou.

— Vous n'y recourrez pas au fil d'Ariane; la charmille vous vient au coude. Vos petits-enfants, si vous en aviez eu, s'y seraient peut-être égarés. Revenons sur nos pas. C'est assez bravé pour aujourd'hui le danger d'une insolation. Il se peut que dans un siècle ou deux ces quinconces forment au-dessus de la tête une impénétrable voûte.

— Patientez. Nous entrons dans l'*Allée des Délices*.

Ils pénétraient dans le vallonnement sur le flanc duquel les buis tordaient leur bois grêle. La chaleur était insupportable.

— Les délices! dit M. Langlais. A ce compte, si vous devez brûler aux flammes de l'Enfer, vous y prendrez un rafraîchissement.

— Il n'est pas douteux que l'été ne soit vif, dit M. Mollet en s'épongeant. Encore quelques pas et nous sommes à ma fabrique. Je l'ai fait construire un peu à votre intention; vous y pourrez venir méditer.

— N'y comptez pas. Je préfère encore le neuf à l'imitation du vieux.

— Cette fabrique est du meilleur goût. L'on n'accepte plus aujourd'hui de ruines que de la main de l'art; elles deviennent ainsi un ornement au lieu d'une incommodité.

Ils arrivaient. Adossé à la colline, un portique ébréché ouvrait son arche flanquée de niches. Mais, malgré toute la peine qu'on

avait prise à lui faire jouer l'antique, la ruine sentait le maçon, avec ses rejoinis tout frais et ses salissures rapportées. Le lierre destiné à l'habiller accrochait à son pied d'hésitantes cordelettes :

— Eh bien? demanda M. de Luzernes que la vue de cet édifice transportait à chaque fois.

— Il faut la laisser vieillir, dit le médecin. Si elle doit jamais faire illusion, cent ans au moins lui seront d'abord nécessaires.

— Ou vous êtes de mauvaise foi, ou vous n'y entendez rien, dit M. Mollet que tant d'obstination devant l'évidence finissait par échauffer. A moins toutefois que vous ne soyez ivre.

— Je sais en effet que vous avez tenté de corrompre mon jugement par la boisson. Mais vous n'y avez pas réussi. N'attendez pas de jamais forcer ma louange contre ma pensée. Là-dessus, permettez-moi de me retirer. Je ne saurais sans inconvénient supporter plus longtemps les sévices de l'été, et, puisque vous avez trouvé bon d'arracher de votre domaine les quelques arbres qui en faisaient encore l'agrément en cette saison, souffrez que j'aie hors de Luzernes même chercher un refuge.

— Allez! monsieur. Allez! Je ne vous force pas, dit M. Mollet qui se retenait d'éclater.

— Et si mes avis sont encore sur vous de quelque poids, hâtez-vous de gagner vos appartements, sous peine de congestion, et confinez-vous-y jusqu'au terme de la canicule.

— Il suffit!

M. Langlais s'éloigna, narquois, à pas pressés, et il s'en fut gagner sur le bord de la Loire un bocage où, la veste bas, il put couver au frais les vapeurs du vin de Hongrie.

Resté seul, M. Mollet haussa les épaules, puis, après un dernier regard amoureux sur sa fabrique, il s'en revint.

— Oui, ce faquin de Langlais était ivre, pensait-il d'un cerveau confus; il trébuchait. L'impertinent! Il est certain que le Tokay était généreux; quelques verres encore, j'aurais été troublé.

En vérité, M. de Luzernes n'était-il pas aussi d'aplomb qu'il s'en assurait. Ses jambes étaient molles. Il pesait sur sa canne. Et, d'instant en instant, sa conduite devenait moins celle d'un homme de sens rassis. Car, au lieu de retourner directement au château, il s'entêtait, malgré sa lassitude, à allonger la route. On l'eût supplié de prendre au plus court qu'il n'en eût rien fait, tout comme s'il en allait pour lui d'un point d'honneur. En vain

il fondait, en vain il ruisselait. Une impérieuse obligation le menait. Il ne voulait s'apercevoir de rien, sinon que son jardin était digne de tous les enthousiasmes. Il passait de paliers en paliers, de terrasses en terrasses; il se campait devant les vases de bronze luisants et verts; il souriait en passant à un Hermès ou à un Centaure; il s'extasiait devant les perspectives savamment ménagées par M. Le Nôtre. La contemplation d'un bassin octogonal où un Dauphin crachait de l'eau le retint un long moment; et, quand il se fut retourné, ayant aperçu au bout de l'allée un bassin qui répondait au premier, il éprouva la nécessité de l'admirer à son tour. Arrivé là, il ne put moins faire que d'aller visiter sa grotte de rocailles.

Cette grotte de pierre, de coquillages et de terre cuite avait été édifiée comme un défi en un lieu naturellement privé d'eau. Un système compliqué de conduites devait y amener un ruissellement; mais jusqu'ici aucune goutte ne s'en était échappée. M. Mollet profita de ce mécompte pour pénétrer sous la rocaille. S'il y faisait une atmosphère d'étuve, une pénombre du moins y régnait. Le seigneur de Luzernes n'en demandait pas davantage. Il défaillait; ses oreilles bourdonnaient; tout se voilait autour de lui. Et, se sentant bien protégé des indiscrets, il se laissa choir plutôt qu'il ne s'assit, d'un geste machinal arracha sa perruque, et, le dos dans les cailloux, s'abandonna.

Mais le sommeil où il tombait ne devait point lui apporter de réconfort. Il fut livré à l'horreur d'un cauchemar sans merci.

C'était par un après-midi d'été, le même qu'aujourd'hui. Et rien n'avait changé, car, le long des allées, M. Mollet exténué marchait, marchait sous un soleil de plomb. Combien eût-il souhaité se reposer à l'abri d'un feuillage! Mais les chemins s'allongeaient devant lui interminablement, avec leur bordure de jeunes arbres étriqués qui barraient le sol d'une mince ligne noire. Ou bien, il tournait dans le labyrinthe dont le bord extrême lui frôlait le bras, et il n'en découvrait pas l'issue. Et soudain il se trouvait au milieu des parterres, en pleine étendue découverte, sans pouvoir se sortir des sentiers géométriques qui le ramenaient toujours au même point. Autour de lui, les Faunes, les Dianes, les Apollons, grimaçaient à son désespoir. Jamais, il ne regagnerait son château, perdu là-bas à l'horizon. Et il haletait d'une angoisse inexprimable. Ensuite, une terreur l'envahit. Quelqu'un avait marché derrière lui et, au son des

pas menus et secs écrasant le gravier, il reconnaissait M. Langlais. Il n'osait pas se retourner, car le médecin prenait dans son imagination les traits d'un monstre grimaçant. Où fuir? Où se cacher? Maintenant, il courait éperdument. Mais son gros corps ne suivait pas la vitesse de son désir. Il allait être rejoint. Les pas se précipitaient dans son dos. Et voici qu'il n'y avait plus de salut; la fausse ruine se dressait là-devant, barrant la route. Dans son épouvante, M. Mollet se crut mort et perdit le sens.

Quand il revint à lui, il s'étonna de son subit soulagement. Il ne ressentait plus trace de sa fatigue; il était léger, dispos, apaisé. Une fraîcheur délicieuse le baignait. Où était-il? Il ne se reconnaissait pas. Une double ligne de tilleuls aux cimes rejointes formait une voûte profonde. Sur son socle écaillé une Nymphé vêtue de lichen étendait un bras amputé. Au centre d'une vasque à l'eau épaisse, un monstre marin ouvrait sa gueule d'où coulait une écume végétale. La mousse verdissait les troncs et les pierres. Et toutes choses avaient la majesté grave et mélancolique de la vieillesse. M. Mollet se promenait lentement, rempli d'aise. Il découvrait son propre jardin, et sa félicité à le retrouver séculaire était telle, que, s'épanouissant de plus en plus, il s'éveilla dans un sourire.

M. de Luzernes n'eut pas plus tôt ouvert les paupières qu'avec une clameur de rage il se renfonça dans son oreiller. Il venait d'apercevoir, penché sur lui, le nez plat de M. Langlais.

— Eh bien! dit le médecin, comment vous sentez-vous? Vous voilà hors d'affaire, ce semble. J'y ai eu grand'peine, mais vous êtes guéri. Cette leçon vous corrigera de vos imprudences. Avez-vous assez battu la campagne depuis le jour où vos laquais, après quelles recherches! vous découvrirent sous la rocaille!

— Hors d'ici, monsieur! Hors d'ici! hurla M. Mollet, se redressant sur son séant, et roulant des yeux où la fièvre brillait encore.

— Il ne faut pas contrarier les malades, dit M. Langlais, je vais me retirer. J'ignore quelle mouche vous a piqué à mon égard. Vous m'avez nommé cent fois dans votre délire, et en quels termes! Je reviendrai tout à l'heure.

— Vous ne reviendrez pas! Sortez!

— Je vous ai cependant sauvé la vie; ne l'oublions pas, dit M. Langlais stupéfait de cette convalescence furibonde.

Et il ferma la porte derrière lui.

M. Mollet rassembla ses esprits, puis il fit comparaître son intendant. Il le chargea de courir à Amboise se mettre en quête d'un médecin nouveau; mais au préalable il réglerait à M. Langlais la note de ses honoraires, en l'invitant à ne plus mettre un pied à Luzernes.

M. Langlais faisait les cent pas dans la cour du château, en attendant de retourner, la crise passée, dans la chambre du malade. Et lorsque l'intendant, qui était à sa manière un personnage, vint lui transmettre d'un ton rogue le message dont il était chargé, il s'arrêta tout net, le souffle coupé. Mais il se remit bien vite et répliqua :

— Mes honoraires? Allez dire à votre maître que je m'estime suffisamment payé.

Et, levant les yeux vers les fenêtres des appartements, il n'ajouta qu'un seul mot :

— Paltoquet !

EDOUARD DUCOTÉ.



Valère Gille⁽¹⁾



DEPUIS 1880, où naquit la *Jeune-Belgique*, notre petit pays fut prodigieusement fécond en poètes : il en naissait de tous côtés, sur les collines de Wallonie et dans les plaines flamandes, à l'ombre des rochers comme à celle des beffrois. Que tous ne fussent pas dignes du même intérêt, qu'il y eût nombre d'étoiles négligeables dans cette pléiade qui allait sans cesse s'accroissant, il n'est pas besoin de le dire. La Poésie, étant à la fois un don et un art, l'œuvre des vers réclamant une part égale de spontanéité et de patience, d'inspiration et de labeur, on conçoit aisément qu'un bon poète soit chose peu commune. Pourtant, si exigüe qu'elle soit, la Belgique possède cinq ou six au moins de ces oiseaux rares; et c'est là un très joli chiffre; songez donc : sur un million d'habitants, un homme favorisé de la visite des Muses ! C'est énorme, vous savez !

Et tous ces poètes ne chantent pas de la même manière : il y en a de puissants, de mélancoliques, de funèbres, — et même de joyeux. Ce qui frappe et intéresse, quand on considère dans son ensemble ce chœur mélodieux, c'est la diversité des éléments qui le composent.

M. Emile Verhaeren, tout fougue et révolte, apparaît comme un ténébreux héros de légende, chevauchant à travers l'orage, dans les clameurs des tocsins et la flamme rouge des incendies. M. Albert Giraud, dont les vers merveilleux sont pétris des cendres glorieuses de la Renaissance, fait penser, drapé d'orgueil et vêtu de lumière sur un fond de cuirs de Cordoue, à l'un des reîtres magnifiques qu'il a si prestigieusement évoqués. M. Iwan Gilkin révèle deux faces bien distinctes : l'une est d'un dieu rieur et bon enfant, célébrant, sous des tonnelles de feuillage, la douceur de la vie et les attraits de sa nymphe; l'autre face est d'un ange rebelle planant, les ailes sinistrement déployées, sur les abîmes de soufre de l'enfer qu'il s'est créé lui-même. M. Fernand Séverin, dont la Muse mérite d'être rangée parmi les plus harmonieuses qui soient, est un enfant songeur et quelque peu maladif, que le charme des tendres paysages et des belles passantes enivre d'un transport paisible, mais qui, en fermant les yeux, découvre en lui-même de plus nobles décors et de plus pures visions. Il convient de citer encore Georges Rodenbach, dont le talent mièvre et pré-

(1) *La Cithare, le Collier d'opales, le Coffret d'ébène* (3 vol. à fr. 3 50, collection des poètes français de l'étranger; Paris, Fischbacher).

cieux, joli aussi d'ailleurs, est cher aux mémoires des jeunes filles; MM. Grégoire Le Roy et Charles Van Lerberghe, qui ont enfermé en des strophes chantantes l'âme brumeuse des Flandres; et M. Van Arenbergh, qui a ciselé des sonnets d'une étrange et profonde personnalité.

M. Valère Gille occupe, dans cette pléiade, une place bien à lui; un double caractère le distingue des autres poètes belges: il est à la fois le plus joyeux et le plus classique d'entre eux.

A propos de la joie débordante, de la saine allégresse de vivre qui ruisselle dans ses œuvres, on a, je crois, évoqué Théodore de Banville; mais l'auteur des *Cariatides* avait la joie un peu artificielle, un je ne sais quoi de guindé, de peu abandonné, de factice en un mot, qui ôtait à ses plus allègres poèmes toute apparence de sincérité. Banville canalisait trop les flots de son ivresse d'être. M. Gille, lui, s'épanche en tout abandon, comme un enfant heureux du ciel bleu, des arbres frais et des oiseaux qui chantent; sa joie, participant davantage de la nature, en est elle-même plus naturelle. Et pourtant, le poète de la *Cithare* sait aussi contenir son inspiration dans les bornes sévères des règles; il discipline son art en maître expert; il édifie ses poèmes de la manière dont les architectes grecs bâtissaient leurs temples, il les sculpte et les finit avec la patience du statuaire qui caresse longuement les formes d'un beau corps. Sa langue, d'une irréprochable correction, et sa prosodie impeccable, en font un modèle véritablement « classique ». Et il n'est pas téméraire de prévoir que, quelque jour, ses vers serviront de thème aux analyses des collégiens. On pourrait choisir plus mal, j'en atteste maint éducateur!

Je ne vous parlerai que brièvement de la *Cithare*; ce recueil de pièces antiques, qui eut l'insigne honneur d'être, le premier en Belgique, couronné par l'Académie française, a bénéficié de ce chef d'une popularité suffisante; et il n'est personne de vous qui n'en connaisse au moins quelques extraits. Ecœuré de l'anarchie qui régnait, depuis quelques années, au Parnasse français, M. Gille estima qu'il n'était rien de mieux que d'aller puiser aux sources mêmes de l'Art, en s'inspirant des immortels et parfaits exemples que nous laissèrent les Grecs. Ce fut là une judicieuse idée, en même temps qu'une haute entreprise. Le jeune lyrique se mit à l'œuvre courageusement, étudia la Grèce antique, se pénétra profondément de son caractère, et nous évoqua son ciel pur, ses dieux heureux et beaux, son peuple fier et doux, avec une surprenante fidélité. Il célébra la sereine simplicité des paysages de l'Attique, les gestes eurythmiques des vierges, la parole harmonieuse des sages et des poètes, les exploits et la mort des héros. Et il célébra tout cela comme quelqu'un qui l'aurait « de ses yeux vu », si bien que nous l'avons revu aussi, dirigés par ce guide intelligent et sûr, mieux qu'à travers l'histoire: car la Poésie, plus puissamment que tout autre art, fait resurgir les choses disparues et les actions évanouies. Les Muses, Artémis, les Néréides, les Charites, les Satyres; Hésiode, Pindare, Anacréon, Eschyle, Sophocle, Euripide; les Thermopyles, Salamine, Platée, les Jardins d'Akadémos: tout cela s'anime et revit, clair aux yeux, caressant à l'oreille, héroïque et tendre à la fois. Et le vers se déroule avec une large majesté, tout fleuri d'épithètes homériques. C'est le comble de l'Art. Je pourrais vous citer tel sonnet qui n'a d'égal, dans notre langue, que les plus parfaits des *Trophées*.

Après avoir, en fils pieux, élevé à la Grèce antique ce monument — durable, croyez-le bien — d'amour et de reconnaissance, M. Gille nous a donné le *Collier d'opales* :

Ces opales de deuil, d'amour,
De joie et de mélancolie
Sombres ou claires, tour à tour
Couleur de ciel, couleur de lie...

Tantôt roses comme un baiser,
Tantôt rouges comme des baies,
Tantôt prêtes à s'embraser,
Tristes, ardentes, tendres, gaies...

Ces opales couleur du temps,
Ce sont mes diverses pensées
Que l'hiver ou que le printemps
A dans mon cœur cristallisées.

Et en effet, rien n'est plus changeant que ces poèmes dont le titre est bien significatif : souvenirs d'amour, croquis de nature, rêveries philosophiques, rappels de l'enfance naïve, heures d'or et heures grises et heures noires, s'y mêlant en une attrayante diversité.

Le *Collier d'opales* est peut-être le chef-d'œuvre de M. Valère Gille ; à coup sûr est-il, parmi les livres du poète, celui qui le mieux exprime sa personnalité, faite de charme, de clarté, et (il faut bien le redire encore) de joie de vivre. Car la mélancolie qui parfois s'insinue dans ces pages, semble peu convaincue ; ce n'est pas l'amère et poignante mélancolie d'un Léopardi ou d'un Henri Heine : c'est plutôt comme une lassitude du bonheur, et un bonheur nouveau.

Le scepticisme de M. Gille, lui aussi, n'est guère qu'un sentiment à fleur d'âme, et qui ne paraît pas tourmenter trop sa victime : on dirait d'un serpent rendu inoffensif par un habile charmeur. Ceci est presque un reproche à l'adresse de l'auteur, je n'en disconviens pas ; seule, la mélancolie sincère, profonde, devrait avoir le droit de s'exhaler. Mais les tristesses légères de M. Valère Gille sont si gentiment dites, qu'on leur pardonne volontiers de manquer parfois de conviction, — ce qui n'empêche, du reste, que les meilleures pièces du recueil sont les pièces joyeuses : par exemple, telle peinture d'un matin limpide en un bois rempli de fleurs, de bruits d'ailes et de murmures d'eaux.

Car, avec sa fraîche et somptueuse palette, M. Gille excelle à nous décrire des coins ensoleillés, les nobles travaux des champs, et les pures voluptés des grands bois. Et il le fait d'une âme émue, prêtant aux moindres fleurs, qu'il connaît « sur le bout des doigts », une vie sympathique et gracieuse. Pas une strophe qui ne reflète un rayon de soleil, ou qui n'exhale un parfum d'herbe mouillée, ou qui ne soit l'écho d'un gazouillement d'oiseau. C'est charmant, pittoresque, lumineux, et vraiment « nature ». La muse du *Collier d'opales* est une belle fille saine et robuste, aux joues fleuries, aux lèvres chaste-ment sensuelles, et dont les pieds légers ont, sur le gazon, des mouvements d'une incomparable harmonie ; elle danse et rit et babille, s'arrête pour

écouter un rossignol ou regarder une écharpe de brume qui ceint l'épaule d'une colline ; puis, vers le soir, elle s'assied au bord d'une fontaine aussi claire que ses yeux, et elle y mire, parmi le reflet des étoiles, sa tête devenue pensive sous sa couronne de fleurs des bois...

Je veux vous citer une courte pièce de ce précieux recueil ; je choisis celle-là, non pas tant parce que l'auteur m'a fait l'honneur de me la dédier, mais parce qu'elle est d'une joliesse adorable, — et aussi, un peu, parce qu'elle m'évoque le souvenir d'une exquise flânerie sur l'eau, un soir d'été :

Comme un oiseau planant dans l'air tranquille et pur,
 Notre barque dormait sur le fleuve d'azur.
 De bleus volubilis nouaient les voiles closes;
 Un berceau de lilas et d'aubépines roses
 Eparpillait de l'ombre en fleurs sur nos genoux.
 La lune d'or s'était levée ; autour de nous
 S'étendait le divin silence de nos âmes,
 Et ni la brise, ni le frôlement des rames
 Ne troublaient par moment le beau rêve du soir.
 Le ciel se reflétait dans le fleuve. Pour voir
 Comme des nénuphars éclore les étoiles
 Et les nuages blancs glisser comme des voiles,
 Nous nous penchions sur l'eau, tendrement enlacés.
 Contempler seul est doux ; malheur aux insensés
 Que le mirage affole et que le désir ronge :
 Rien ne vaut ici-bas l'heure exquise du songe.

Voilà, cristallisé en quelques mélodieux alexandrins, tout l'art de M. Valère Gille : fraîcheur d'imagination, grâce de langage, délicatesse délicate du « rendu ». C'est tendre à l'œil comme une toile de Corot, et ce n'est pas moins parfait.

Le *Coffret d'ébène*, qui me sert de prétexte à cette étude bien incomplète d'ailleurs (car je goûte, en garçon impressionnable que je suis, sans démêler exactement les causes de mon admiration), le *Coffret d'ébène*, quoique le dernier venu des livres de M. Gille, contient des poèmes composés longtemps avant les odes antiques de la *Cithare*. Certains d'entre eux trahissent, non pas précisément l'inexpérience de la jeunesse, mais une sorte de préciosité et de recherche systématique du symbole, deux défauts fort à la mode il y a quelques années. La *Cithare* et le *Collier d'opales* me paraissant exprimer à souhait le double aspect du talent de l'auteur, je me dispenserai d'insister sur ce récent recueil, dont quelques pages s'imposent du reste à l'attention, empreintes qu'elles sont de cette maîtrise désormais conquise par le poète.

M. Valère Gille avait débuté par le *Château des merveilles*, petite plaquette originale et gracieusement puérile ; une espèce de musée pour poupées. Il a publié encore les *Tombeaux*, de nobles sonnets dédiés à la gloire des poètes et des artistes qui dorment dans l'immortalité ; ces sonnets témoignent tout ensemble d'une fine compréhension et d'une souple habileté. Aux jours héroïques de la *Femme-Belgique*, bataillant pour la saine tradition française, M. Gille écrivit des articles aussi pimpants et spirituels que solidement documentés. Et son influence sur notre mouvement littéraire fut très appréciable.

Maintenant, pour entrelacer quelques épines — point trop méchantes — à la couronne de roses que je pose avec joie sur le front de ce poète, en qui j'admire et j'aime profondément le maître dévoué, l'ami charmant, — maintenant, je vous dirai que M. Valère Gille doit se défier, si bien qu'il possède son art, de la facilité qui lui fut dévolue. L'aisance est un don précieux, mais elle vous jette parfois au rude écueil de la banalité. L'auteur de la *Cithare* est fils d'André Chénier ; ses détracteurs, qui sont nombreux comme le sont toujours les ennemis d'un homme de talent, lui ont jeté déjà, injure imméritée d'ailleurs, le nom de l'abbé Delille. Je souhaite, pour l'honneur des Lettres belges, que M. Gille ne donne jamais raison à ces jaloux ; et c'est ce qui me pousse, tout humble que je suis, à le mettre en garde lui-même contre sa propre facilité. Puisse-t-il, à aucun prix, ne versifier pour le plaisir de versifier ! La mission du poète est plus haute : les vulgaires bavards sont exclus du temple des Muses.

Et c'est pourquoi je regrette que M. Gille ait inséré dans son prestigieux *Collier d'opales*, certains quatrains de circonstance, griffonnés sur une « liseuse » ou sur un volume envoyé. Ces improvisations perdent, à survivre au moment où elles furent conçues, leur charme de spontanéité, leur fragile poussière d'aile de papillon... Pour moi, me préserve le ciel de jamais livrer au public les vers que j'écrivis sur les albums, les éventails ou les cartes postales illustrées ! qu'ils tombent dans un cœur aimé qui les reçoit et les garde, c'est bien assez pour eux, et ils ne peuvent en demander davantage. N'est-il pas vrai, ô ma Muse aux ailes blanches?...

FRANZ ANSEL.





(Cliché de la maison Buschman d'Anvers)

L'ADORATION DES MAGES

(DIRK BOUTS)

Bonnes Gens dans leur Petite Ville

ROMAN

—
(Suite)
—

V



LA « Société littéraire » est située sur la grand'place; elle comprend le premier étage d'un vaste immeuble, dont le rez-de-chaussée abrite le *Café royal*. Un balcon longe la façade du cercle; le local est clair, bien aéré; des chromolithographies, données en prime par des publications illustrées françaises et anglaises, ont été encadrées et réjouissent une tapisserie verte. Sur une grande table, les journaux sont alignés. Des tables de jeu font vis-à-vis à chaque fenêtre; contre les trumeaux, des canapés de crin promettent un confort relatif; une salle de billard est attenante à cette pièce. Les sociétaires éprouvent une fierté et une satisfaction en se retrouvant ici. Ce sont les patriciens de Tiest qui font partie de la « Société ». A vrai dire, elle compte aussi quelques personnes admises seulement en raison de services rendus à la chose publique. La politique a été bannie de son règlement, néanmoins par un accord tacite, les membres qui pensent à peu près de même — modérément et sagement sur toutes les questions — se retrouvent au cercle pendant les dernières heures de la matinée; les autres — les avancés — se rejoignent le soir, et prolongent tard leurs conciliabules et leurs parties de piquet. Les deux éléments se confondent à l'occasion des fêtes annuelles : un concert vocal et instrumental donné le premier dimanche de la kermesse, une partie de danse organisée durant le carnaval. Alors chacun fait montre de la plus grande courtoisie, on voit le fils d'un Monsieur Pioot, par exemple, engager une demoiselle Manster pour la première contredanse.

Et cependant, la politique de leur ville demeure, chez tous, le ressort qui de temps à autre les soulève, les fait mouvoir, dans une subite évasion de leur apathie. Les affaires lentes et prudentes, la sage épargne, les distractions puisées dans les racontars concernant des petits scandales amoureux, ont rempli de tranquilles années; soudain l'atmosphère s'agite : une moitié du conseil communal devra être renouvelée bientôt, et on commence à discuter les chances et les risques de la majorité; ou parfois un décès, une démission, exigent un appel extraordinaire aux urnes. Questions palpitantes, grosses de

surprises! Quelle attitude prendront telles ou telles familles? Maintenant, à l'occasion de la compétition surgie entre Pioot et Manster, apprendra-t-on que les Van Doornen usent de leur influence en faveur de ce dernier? Ils appartiennent au même clan, mais le cousin de Van Doornen espérait être nommé conservateur des hypothèques et c'est le frère de Manster qui lui a été préféré. Une bouteille à encre, cette élection! Aussi, dès l'annonce des candidatures, chacun agite, retourne, pèse les suppositions. Et le clergé se jettera-t-il dans la lutte? Pioot est l'un de ses plus fermes soutiens!

Monsieur Aubrie fait exception parmi ces politiciens; il est vrai que Monsieur Aubrie appartient au Béguinage, le quartier des originaux, dont le plus bel ornement est Monsieur Demans. Ah! un petit vent de bataille souffle déjà sur la petite ville qui s'étire et qui va se dresser, bientôt fiévreuse.

On se croirait au bout du monde ici. Des trains relient Tiest à la capitale, mais le trajet est long et coûteux, et puis Bruxelles effraye les bonnes gens. Ils vous diront: « C'est une belle ville, j'en conviens... mais tenez, l'animation y est trop grande, le bruit m'assourdit, les lumières m'aveuglent. J'ai toujours été heureux de quitter Bruxelles, pour rentrer à Tiest. »

Ils ont d'ailleurs un député aux chambres, là-bas, qui reçoit leurs requêtes et fait des démarches; représentant l'arrondissement depuis toujours, il se tient en dehors de la lutte des partis locaux, c'est un homme disposant de grandes influences et qui appartient à la noblesse. De même, leur sénateur n'a jamais été combattu. Celui-là, les Tiestois ne l'aperçoivent qu'une fois par an. Il se rend auprès des autorités, et ensuite les électeurs qui désirent ses services vont le rejoindre à l'auberge, car le sénateur ne veut pas accepter l'hospitalité chez l'un des notables, afin de ne point faire de jaloux. C'est un enfant du pays qui abandonna son château voisin de la ville, pour se fixer définitivement à Bruxelles. Qu'importe! Il gère d'autant mieux leurs intérêts, étant près de la manne ministérielle, et chaque bourgeois sait bien qu'elle tombe souvent à ses côtés. Un homme si riche!

Les avancés, eux-mêmes, doivent se résigner à ne point leur opposer de candidats. Tout l'intérêt des rivalités politiques se concentre dans la lutte à la commune, car les élections provinciales n'offrent guère de surprises, la masse des paysans, qui y participent, ne se souciant pas du profit que pourrait amener un changement dans la répartition des mandats. Les bourgeois sentent d'autant mieux leur supériorité sur les habitants des campagnes.

Voici Monsieur le Docteur qui pénètre toujours le premier à la « Société ». Un coup d'œil jeté sur les journaux du matin et sur le *Courrier de Tiest*, afin de voir s'il ne s'occupe pas de l'élection. Le docteur répand une odeur de désinfectants; il a terminé ses visites régulières aux malades, on ne le dérangera plus que pour des cas graves. Monsieur le Docteur, qui fréquente la « Société », est le médecin des familles riches. Il laisse le menu fretin des consultations modestes à des confrères moins favorisés par la fortune. Il est « Monsieur le Docteur » et cette appellation suffit à le désigner; chacun sait aussitôt de qui il s'agit.

Le receveur de l'enregistrement, ses bureaux fermés, se hâte vers le cercle. « Toc! toc! » Avant d'avoir salué le docteur, il commande, au garçon

de salle, un apéritif. Le receveur est congestionné, ses yeux sont rayés d'un filet rouge. Il serre la main de son ami, mais il reste muet. Il parlera après avoir avalé une gorgée de l'apéritif. Quand le receveur fait « ouf ! » et s'étire, il est dispos : on peut l'interroger.

Encore un habitué ponctuel : Monsieur Gans. Celui-ci jouit d'une réputation flatteuse. Il n'y a pas une personne, dans Tiest, qui ne sache que Gans est un homme de grande sagesse. Lorsqu'un bourgeois veut tenter une entreprise nouvelle, il ne manquera pas de le consulter. Un père cherche-t-il une carrière pour son fils, il s'informera auprès de lui. Un garçon trop volage, devenu sérieux, mais qui désire ne convoler qu'à bon escient, ira prendre des renseignements chez ce mentor. Comment a-t-il gagné l'universelle confiance ? En possession de la fortune rondelette que lui laissèrent ses parents, dont il était l'unique enfant, il a joui modérément de la vie, s'est bien gardé de prendre femme et ne se lança jamais dans aucune spéculation. Les années de maturité sont venues, il a un maintien grave, des gestes mesurés. Et on l'écoute, et on l'écouterà toujours. Vous devinez qu'il doit savoir beaucoup de choses touchant l'élection. Ceux qui arrivent l'entourent. La voix de Gans s'entend souvent seule. Il donne sûrement des appréciations favorables, car les physionomies prennent des aspects de satisfaction.

Un jeune homme salue à la ronde, avec grâce. C'est le Substitut du Procureur du Roi. Il se tourne un instant du côté de la glace, et effleure sa chevelure. Tout de suite, aujourd'hui, il s'absorbe dans l'entretien. La politique fut longtemps un de ses dadas ; il obtint, grâce à elle, sa nomination dans la magistrature. Sa position l'oblige à une réserve dont il peut se libérer ici, lorsque de bons amis l'entourent. La science juridique du Substitut n'inspire pas grande confiance ; d'autres distractions, au surplus de la politique, le sollicitèrent quand il devait conquérir ses diplômes. Les mamans pratiques guignent pour leur fille ce jeune homme nanti d'une belle place ; les épouses qui se créent de nouvelles illusions, après la méprise conjugale, combinent des rêves où le substitut apparaît, orné de séductions irrésistibles.

L'un des plus gros commerçants de la ville fait son entrée. Il est positivement idiot dans tout ce qui ne concerne pas son métier. Chacun lui rend cette justice. Mais il a du flair ; il gagne autant qu'il veut, en triturant dans son épaisse cervelle les combinaisons commerciales. Son cas n'est pas si rare.

Le pharmacien de la bonne cause arrive modestement et, craignant d'interrompre la conversation, il ne souhaite le bonjour à personne. Il a pris un siège près de la table aux journaux ; tandis qu'il suit, avec une attention respectueuse, les discours de ses voisins, il attire une feuille, arrache un petit morceau de papier et le roule entre le pouce et l'index, puis recommence. Quand la conversation est palpitante d'intérêt, le nombre des boulettes atteint un chiffre très élevé.

Ainsi en sera-t-il aujourd'hui. Monsieur Aubrie, qui vient présenter Paul aux habitués de la Société, les distrait à peine.

Monsieur Aubrie et Paul se sont assis à l'écart, sur un canapé de crin, entre deux fenêtres. L'oncle est froissé de ne pas avoir été accueilli d'une manière plus empressée, puisqu'il amenait son neveu, et que tous devaient

remarquer l'air d'intelligence et la tournure distinguée de celui-ci. Il lance les bouffées de son cigare, et ses réflexions deviennent presque désobligeantes.

Paul feuillette un volume, et bientôt il s'absorbe :

— Tu lis la *Revue des Deux-Mondes*, gamin !

Le vieux garçon se penche :

— Tu lis des vers !

Les yeux de Paul sont fixes, il remue les lèvres; enfin, regardant son oncle, le visage tout rose, il dit d'une voix gonflée :

— C'est magnifique !

Aubrie a un rire satisfait; il contemple, légèrement dédaigneux, le groupe des causeurs :

— Viens, gamin. Le temps est beau, nous rentrerons par les boulevards.

Les rues glissent, remplies de clartés. Les pavés sont luisants, et les lumières ricochent contre les maisons. La nuit dernière, le gel a de nouveau solidifié l'atmosphère, qui s'amollit maintenant, à l'heure méridienne, sous la chaleur du ciel. Les pierres humides réverbèrent les rayons qui s'épanouissent dans l'espace. L'espace! Il s'offre bientôt devant eux, fuyant jusqu'aux confins qui s'imprécisent en de blanches buées. L'horizon est immense, cette ligne de la terre qui paraît toucher aux nues est aujourd'hui invisible. Derrière les lointains brouillards, l'on croit deviner encore l'étendue sans un arrêt précis dans la vision.

Et Paul regarde, avide, sentant quelque chose grandir dans sa poitrine. Il aspire l'air, et comme si son haleine le remplissait de puissances miraculeuses, il lui semble qu'il va pouvoir embrasser dans une étreinte sensible le paysage entier, et son être tend vers une volupté.

Les deux Aubrie se trouvaient sur la partie des boulevards, au-dessus des débris des antiques remparts, et la campagne, de cette hauteur, s'étalait au large, lustrée par les ondes claires qui passaient doucement au ras des plaines indéfinies.

Victor avait rompu le charme :

— Tu vois ce clocher, là, à ta droite, c'est Saint-Lambert. En face, la petite tour pointue, c'est Maanhoven. Deux flèches, là-bas; elles sont voisines. Les as-tu trouvées? Oui? Ce sont les premiers villages de Wallonie...

Paul cherchait consciencieusement les désignations de l'oncle. Il reprit sa tournure d'esprit enjouée :

— J'avais été privé depuis longtemps de l'espace, de l'air libre... Le croiriez-vous... la tête me tourne plus qu'après le banquet annuel du collège, quand nous buvions au saint patron de notre Directeur. Ah! la boîte, où l'on étouffait, et ses professeurs qui ne « sentaient » rien en dehors du texte de la leçon, commentée selon un rite immuable et glacé.

— Tu as bien travaillé; le préfet des études m'a écrit... Mais tu dois te défier de ton imagination. « Paul a l'imagination ardente... » Ce sont les termes de sa lettre...

Les vieux bastions croulant au bas des murs, enveloppés de plantes parasites qui, tuées par les froidures, couvraient les pierres de rouilles, de taches lépreuses, blanches et noires, distrayèrent Paul :

— Demans avait raison ; il ne faudrait pas laisser disparaître ces traces du passé.

— Si notre bon ami t'entendait, il serait fort heureux.

Une rivière longeait le boulevard qui s'étendait maintenant sur une surface plane, sans l'imprévu des montées au-dessus des anciennes fortifications.

— Tiens ! reconnais-tu la place du Tilleul ? C'est encore une marotte de Demans.

Ils franchirent la passerelle et, traversant le terre-plein, où les enfants faisaient tapage par ce jour de soleil, Victor ne laissait pas à son neveu la possibilité de s'abstraire dans le décor pittoresque.

— Tes vacances ne doivent pas se prolonger trop longtemps, les cours ont repris à l'université depuis la mi-octobre. Après deux ou trois semaines, tu pourrais te remettre doucement à la besogne.

— Oui, bon oncle ! Paul eut dans sa réponse un empressement joyeux.

— Mon camarade, le capitaine Deflans, s'est chargé de te choisir un appartement à Louvain.

— Il ne vous a rien fait savoir ?

— Pas encore. Tu me sembles animé d'un beau zèle ?

Paul rit, à tout hasard ; il ne démêlait pas les causes de sa joie. Il rit hautement, et sous le porche de la maison des Aubrie ce rire perla, courut le long de la voûte, heurta les vitres multicolores de la porte cochère. Il cria, dans le petit corridor, les noms de Rose et de Zoé, et le rire entra avec lui dans la petite chambre, et les tantes ouvrirent leurs bras, et serrèrent contre leur cœur, le neveu bien-aimé qu'elles n'avaient plus aperçu depuis deux heures — un siècle presque !

Vraiment, la vie fut douce et bénigne, pendant ces jours qui renfermaient ce grand bonheur : la présence de Paul ! Elle régnait, dispensatrice d'aménités dans les âmes, de gaietés touchantes sur les visages vieillots. Zoé était charmante. Victor ne souffrait plus de ses rhumatismes. Les servantes ne bougonnaient devant aucune besogne. Marie en se levant, se souvenait des mets que le jeune monsieur préférait ; Anna, ayant perdu toute contrainte, osait le regarder en face, et même lui faire compliment sur sa belle mine. La cuisine, le « cabinet », la maison, depuis la cave jusqu'au grenier, se réveillaient aux accents de la voix de Paul. Les choses prenaient un regain de jeunesse. Chantait-il assez joliment, le piano du salon rouge et blanc ! Le poêle de la salle à manger, on l'allumait journellement, et les relents rancis qui imprégnaient les pièces, s'évaporaient, et à l'odeur âcre de la pipe de Victor, se mêlait le parfum subtil des cigarettes de Paul. Zoé reniflait, sans observations.

Rose pensa que les circonstances étaient favorables pour faire une communication importante à son frère et à sa sœur, et un après-midi, dans la

tiédeur de la chambre, devant la nappe et les assiettes remplies de pelures d'oranges — Paul aimait cette friandise — elle interrogea Victor et Zoé :

— J'ai vu hier, Monsieur le Doyen, il m'a rappelé un projet qui le préoccupait déjà l'an passé. Vous savez, Victor, que les membres de la *Conférence de Saint-Vincent de Paul* distribuent aux pauvres des « bons » de pain, de viande, de houille... Vous ne savez peut-être pas, Zoé, que dans plusieurs villes, il existe à côté de *Saint-Vincent*, une œuvre similaire : les *Dames de la Miséricorde chrétienne*. Celles-ci distribuent une partie des secours donnés ici par la Conférence, ainsi des vêtements, des meubles, tels que les bois de lit...

La lippe de Victor se releva et montra quelques dents.

— Monsieur le Doyen estime que cette œuvre pourrait avoir d'heureux résultats chez les nécessiteux de Tiest, tant au point de vue moral que matériel.

— Personne n'en disconvient, appuya Zoé.

— Oui, mais il voudrait que je m'occupasse de la fondation de l'œuvre. Pensez vous que je puisse accepter cette responsabilité?

Rose craignit des sarcasmes. Sa sœur l'avait souvent raillée à propos de sa présidence des *Dames des Eglises pauvres*. Elle entendit les paroles calmes de Zoé :

— Faire le bien, dans la mesure de nos forces, est un devoir incombant à tous. Vous ferez ce que vous pouvez, on ne peut exiger plus.

Victor ajouta : — Vous êtes très dévouée, Rose, ne vous fatiguez pas trop.

Et Zoé laissa passer cette phrase, sans la relever.

VI

Paul voyait un ciel nouveau, une villette autre que celle dont il gardait la mémoire, et les gens sous des aspects qu'il n'avait pas encore devinés. La vie se montrait à ses yeux dessillés, il sentait chaque jour davantage l'éloignement de son enfance. Il découvrit, à l'aventure, des apparences aux choses que tous ne devaient pas percevoir. Une émotion le secouait devant les jeux de la lumière et des nuages, le crépuscule qui couvrait Tiest de cendres grises, faisait passer dans le Béguinage un cortège de légendes. Le grand soleil dilatait Paul à la joie immense de se savoir libéré, il prenait pied dans le monde avec l'orgueil d'un conquérant. Les campagnes romaines, le mur de la première enceinte citadine qui traversait les champs, hérissé de pierres, mais brillant comme une armure lorsque les rayons touchaient les silex et les chaux qui, depuis deux mille ans, voyaient le monde, tout le pays d'alentour connut ses courses folles, où sa jeune énergie cherchait à se dépenser. Des tumulus indiquaient, dans la plaine, la gloire et la mort des légionnaires; il foulait un sol que des trouvailles d'archéologues révélaient gonflé des souvenirs de l'invasion latine, et quand la pluie et quand le vent remuaient des houles sombres sur l'étendue, il lui semblait que le paysage allait ramener des images épiques. Au sommet des tertres, il avait secoué ses cheveux dans

le vent, humant les parfums gras de la terre mouillée, mais qu'un rayon traversât les nuées et dissipât les confusions de l'horizon, et son cœur s'éclairait aussi, et des lumières inconnues le lubrifiaient.

Une douceur l'enveloppait souvent, un trouble auquel il se livrait, étonné et ravi, lui venait du plus profond de l'être. Il se souvint du précédent printemps... Une journée merveilleuse, la première, ruisselait au ciel; jamais l'air n'avait eu ce frisson où les froidures se mêlaient aux tiédeurs nouvelles, et il avait ressenti l'impression d'un plaisir qui devait être défendu, là-bas, au collège... Pourquoi évoquait-il — en rougissant — la caresse d'un baiser?... Et soudain la maladie le brisait, il passait des heures mortes à la pensée, et le réveil, sa convalescence, le rendait semblable aux tout petits, qui rient et crient de joie, inconsciemment, parce que le soleil réchauffe leur peau laiteuse, parce qu'ils existent sans douleur présente.

A peine rétabli, les mois d'ardeur laborieuse l'avaient isolé des préoccupations qui ne se rapportaient pas au travail, et voilà que, délivré de ces soucis, la première perception de son esprit et de ses sens, devant un ciel printanier, l'unissait jusqu'à l'enthousiasme au spectacle mouvant du monde.

Quand il rentrait, le bon vieil Aubrie s'extasiait sur ses joues roses, sur l'éclat de ses yeux. Il lui frappait l'épaule, le secouait :

— Ta carrure s'élargit déjà, ma parole!

Et entre l'oncle et les tantes, c'était soudain l'oubli de la sensation rapportée du dehors, et câlin, léger, badin, faisant lui-même la nique à ses exaltations, il sautillait à l'entour des pensées que la conversation levait, musait au coin du feu pendant que Victor tétait sa pipe, et une remarque commencée par Zoé, et que celle-ci estimait pourtant grave et opportune, se terminait dans un sourire.

Rose ne se défendait pas d'une appréhension, elle dit à Zoé :

— Paul n'est pas très pieux.

Zoé voulut bien ne point se fâcher, mais il y eut dans l'expression de son visage — une expression anguleuse de condescendante pitié — tant de dédain, que sa sœur ne répéta plus cette observation.

Paul se laissa vivre, à l'abandon de son âme. Il ne s'étonnait pas du changement brusque qui, de l'adolescent d'hier, faisait une créature passionnée, un homme. Il avait la conscience d'être, d'exister plus fortement par sa chair et par son intelligence.

Soirs de cet hiver triste, car les bises et les averses désespéraient l'espace, Paul les connut, empreints d'une cordialité forte. Il devait se remémorer plus tard, ses courses délibérées dans Tiest luisant de pluie. Les réverbères écla-boussaient de leurs lueurs vacillantes, les pavés mouillés; des femmes passaient, la tête enveloppée d'un châle en tricot. Il y en eut une, qu'il coudaya au détour d'une ruelle, et qui s'excusa audacieusement, fouillant ses yeux et riant de toutes ses dents blanches. Alors il goûta davantage une jouissance dans le redoublement de l'averse qui lui cinglait la face, et le vent agitant des volets et soulevant des ardoises, hululait bénévolement pour lui, à l'entour des cheminées.

Pendant la veillée qui suivit cette rencontre, Victor, Zoé et Rose connurent un neveu, qui s'absorbait, oubliait ceux qui étaient proches, et suivait dans l'âtre les caprices de la flamme, sans voir les étincellements des charbons s'écroulant.

Le lendemain, Victor accompagné de Paul se promenait dans la grand-rue. Quand les dépassait une jeunesse, le vieux garçon sifflotait; il s'imaginait qu'un autre Demans marchait à côté de lui. Une fillette, une ouvrière délicieusement jolie, descendit du trottoir devant eux.

— Qu'en dis-tu? Qu'en dis-tu? Victor, enthousiasmé, regardait son neveu. Il vit les poils follets qui tremblaient sur sa lèvre rose, il vit ses yeux humides, langoureux, et il entendit que le « gamin » soupirait, sans répondre.

— Je ne suis qu'un âne! pensa Aubrie, et pour réparer sa bévue, il entama une conversation extrêmement sérieuse, n'accorda plus un regard aux jolies femmes. Il parla des études prochaines de son neveu, avec zèle et componction.

Paul envisageait ces années d'université, assuré de leur charme, convaincu aussi de leur réussite. Il se réjouissait de son entrée dans cette phase décisive de sa vie nouvelle, un mirage entourait cet avenir.

Et le passé, le passé triste, la misère de son père et de sa mère qui étaient partis le cœur débordant d'amertume, ces remembrances, elles-mêmes, ne voilaient pas le charme de l'heure présente. Il s'était arrêté devant le portrait de son père. Trop de temps avait fui déjà. Paul voulut éprouver un douloureux regret, mais son esprit, seul, compatit à la souffrance que les traits de l'image devaient avoir exprimée si profondément, l'âme du jeune homme ne fut pas bouleversée. Il trouva dans un album la photographie de sa mère. Cette fois, dans sa poitrine, un serrement lui fit mal; il ferma l'album d'une main tremblante.

— Je serai digne de mon père et de ma mère, murmura-t-il...

Mais à son âge, les illusions sont les maîtresses de tous les instants, elles donnent l'espoir du lendemain, avec des sourires, des grâces, des certitudes ensorcelantes. Quelques instants après son émotion filiale, le jeune homme, près de Rose, taquinait la bonne fille, ridiculisait un peu les dames notables dans les œuvres pies de Tiest, puis comme il s'apercevait que le front de sa tante se plissait, d'un baiser sonore il effaçait les rides.

Victor Aubrie avait préparé — et cela lui demanda beaucoup d'application — un programme des journées de l'étudiant à l'université. Il s'inspirait des règlements de la caserne; l'heure du lever était matinale, l'assistance aux cours était requise, hors les cas de maladie dûment constatés; il accordait à son neveu la permission de minuit, les dimanches et fêtes. Quand l'oncle voulut traiter la façon de s'y prendre pour s'assimiler parfaitement les leçons du professeur, il eut beau remuer les profondeurs de sa pensée, il dut se résoudre à effleurer la partie scientifique de son sujet, mais il se rattrapa dans de sages considérations d'hygiène morale et corporelle.

Les sœurs s'étaient enquis de ce long travail de leur frère. Victor n'avait rien voulu dire, se bornant à affirmer : — « Je fais ce que je crois être mon devoir. » Zoé hochait la tête, et sa physionomie exprimait l'incrédulité. Rose regardait son frère, respectueusement attendrie.

Chaque matin, Victor se disait : « Aujourd'hui, je lirai à Paul l'ordre du jour qui devra régler son existence universitaire. »

Mais Paul s'approchait, souriant, et dès l'abord il captivait le vieil oncle par la joie de ses yeux, par l'envolée légère de ses paroles, et Aubrie pensait : « Ce n'est pas l'instant d'être grave et de rendre cet enfant morose. »

Paul se plongeait-il dans un souvenir, et restait-il momentanément silencieux devant les siens, Victor se serait fait un reproche d'augmenter les pré-occupations de son neveu.

Et chaque soir, l'oncle, en se déshabillant, voyait au-dessus de la poche intérieure de son veston le bord blanc du docte règlement qui dépassait l'étoffe, parce que le vieux garçon s'était servi, pour recopier son œuvre, d'un papier de grand format.

C'était pendant l'avant-dernière semaine que Paul passait à Tiest. Depuis quelques jours, les sorties du neveu se prolongeaient jusqu'à l'heure du souper, et souvent même, après le repas du soir, Paul avait quitté ses parents, les laissant un peu inquiets de ces absences si longues et si fréquentes. Un sentiment de gêne les empêchait de se communiquer leurs impressions ; ils éprouvaient une pudeur à émettre des suppositions qui eussent paru désobligeantes pour leur neveu. Rose aurait surmonté cette contrainte, en vue du bien spirituel du cher enfant, mais déjà Zoé avait accueilli avec malveillance une remarque de sa sœur. Victor se décida à ne plus retarder la lecture des principes conducteurs d'un bon étudiant, aussi bien le temps pressait-il. Dans quinze jours, leur neveu serait un universitaire...

Un matin, les trois Aubrie, sans trop savoir pourquoi, restèrent assis autour de la table, après le déjeuner. Paul ne descendait pas, il n'était plus matineux. Quand il pénétra enfin dans « le cabinet », l'oncle et la tante remarquèrent ses yeux bouffis et constatèrent son manque d'appétit. Victor l'avait entendu rentrer tardivement, la nuit précédente, et il décida que maintenant il fallait intervenir. Aubrie attendait la sortie de ses sœurs, et déjà il tâtait la poche intérieure de son veston pour s'assurer que le règlement s'y trouvait. Les sœurs ne bougèrent point, Paul s'en alla le premier.

Le jeune homme regagna sa chambre, un peu rêveur. Il colla son front contre les vitres de sa fenêtre, jouissant de la fraîcheur du verre, et le regard perdu sur le ciel sombre qui enveloppait de mélancolie le paysage. Il se retourna, la chambre lui parut morne, le joli papier qui l'avait tant égayé lorsqu'il l'aperçut à son retour de la pension, perdait, en l'atmosphère grise, ses couleurs clair-chantantes. Paul, dans le corridor, flâna, les mains au fond des poches, devant les images encadrées qui, depuis un demi-siècle, avaient la prétention d'offrir les plus remarquables points de vue de Tiest. Dans la réalité, il s'était complu jusqu'à l'admiration totale, devers ces coins de nature ou ces quartiers de la petite ville. Cette fois, sans l'émouvoir,

ces représentations naïves le firent sourire. Et soudain, une étincelle étant tombée dans son cœur qui devait y rallumer le feu joyeux de jeunesse, il fut repris par le charme des apparences vieillotes qui l'entouraient.

— Je n'ai pas encore revu le grenier !

Il monta au second étage, il grimpa le bout d'escalier branlant qui menait sous les toits. La porte ouverte, une bouffée d'air chargée de remugle l'entoura, il ouït la fuite précipitée et menue des souris et des rats. L'endroit était demeuré mystérieux, ainsi qu'aux jours de son enfance. Une pénombre remplissait le grenier. Il bouscula la valise et les malles que jadis les trois Aubrie emportèrent à Paris et qui, depuis ce mémorable voyage, prolongeaient une vieillesse tranquille parmi des générations d'araignées.

La pluie qui redoublait crépita sur les tuiles et il s'effraya presque, mais, dans un coin, à côté d'une chaise boiteuse et d'un vase ébréché, Paul découvrit, en souriant, un jouet aussitôt reconnu. C'était un attelage de bœufs (la bête de droite était décornée, l'autre avait perdu sa queue) que tante Zoé lui offrit quand il eut atteint sa septième année. Immédiatement revinrent dans son imagination toutes les fables composées en tirant ce chariot : Des ornières profondes se creusaient sous les roues, il fallait exciter les bœufs de la voix ; l'attelage avait été en grand danger, pendant la traversée d'un ruisseau qui n'était plus guéable. En septembre, durant les soirées attiédies, l'enfant rentrait les foins dans le jardin des Aubrie.

Maintenant, comme il se courbait, il remarqua un brin d'herbe desséché, sur le joujou...

Les souvenirs montaient, Paul les aspirait ainsi que le parfum d'une chose ancienne dont on a gardé une tendre mémoire. Depuis longtemps, il n'avait plus contemplé ces jours lointains, et les illusions d'antan l'enchantèrent.

Paul voulut encore retrouver quelque reste du passé bienfaisant, car ce qu'il ressentait lui rendait le cœur sympathique, et une pensée lourde qui depuis son réveil l'avait accablé, se dissipait à présent.

— La chambre des provisions !

Il poussa vivement la porte. Dans cette pièce, tout était disposé comme autrefois. Deux rayons supportaient des rangées de pots de confitures. Il en prit un. L'emballage restait le même, un papier brun fermait le récipient, l'étiquette bleue et blanche indiquait le fruit et le millésime de la préparation : *Coings, 1885. Groseilles rouges, 1883*. Une chose seulement avait changé, Paul n'éprouvait plus la tentation de crever le papier brun... L'armoire à linge était là, dans l'encoignure, très grande et très claire, et puis il vit les caisses sans couvercles pleines de haricots blancs, et encore des conserves, les bocaux remplis de cornichons verts, les flacons aux tomates vermeilles, aussi les boîtes d'étain qui contenaient le thé odoriférant... et enfin le casier, où des livres poudreux sommeillaient, parmi la pittoresque provende. Jadis, il les avait feuilletés, dans l'espoir d'y trouver quelques gravures. Il déchiffra le titre, à demi effacé d'un volume :

— Victor Hugo !

La physionomie sévère de son professeur de littérature française, il se la rappela en ce moment. Pinçait-il assez les lèvres, dans un sourire dédaigneux,

au prononcé de ce nom ! Avec un empressement mutin, il retira le livre, fit voler un nuage de poussière, en le frappant contre son genou, et, la tête folle, il redescendit quatre à quatre l'escalier, et rentra dans sa chambre, tirant après lui la porte qui se ferma dans un claquement retentissant.

Victor et Zoé, une demi-heure plus tard, virent arriver Rose. La bonne fille, par le mouvement nerveux de ses sourcils, leur révélait une inquiétude :

— Paul est seul dans sa chambre, et il parle, il crie, comme quelqu'un qui ferait un discours.

Zoé, triomphante, répliqua : — Il s'exerce à la profession d'avocat !

Cependant Rose ne se rassérénait pas : — Je crois qu'il a la fièvre !

Paul malade ! Cette supposition tomba avec un tel effroi, que les vieux parents ne purent émettre une parole.

Déjà Victor touchait l'escalier, et gravissait les marches aussi vite que le permettait l'état de ses jambes. Zoé, derrière lui, activait la montée en bourrant les côtes de son frère. Rose arrivait la dernière. Elle ne savait plus ce qu'elle faisait.

La porte s'ouvrit, comme si une rafale se fut soudain déchainée dans le corridor. L'oncle et les tantes apparurent, telles des images d'épouvante.

Paul, après quelques secondes de surprise, s'effraya :

— Il y a un malheur ?

Personne ne lui répondit. Il insista :

— Vous apportez une mauvaise nouvelle ?

Zoé regarda Rose ; elle s'apercevait bien que son neveu avait le teint allumé, mais son maintien indiquait aussi qu'il ne pouvait être indisposé ; Rose fut en butte à ses reproches :

— Que nous racontiez-vous donc ? Serez-vous, jusqu'à la fin de vos jours, incapable d'actes et de paroles sensés ?

— J'avais cru entendre Paul... murmura Rose décontenancée. Elle convenait déjà qu'elle avait eu la berlue.

Mais Paul, oubliant de rechercher le prétexte de leur venue intempestive, toisa son oncle et ses tantes d'un air souverain ; il agita un livre :

— Connaissez-vous la *Légende des Siècles* ? Je n'ai jamais rien lu d'aussi beau ! Et devant les parents étonnés, il entonna — car sa voix modulait les rythmes, s'enflait aux cris sublimes du poète, et murmurait ses infinies douceurs :

Booz s'était couché de fatigue accablé...

Au dernier vers, une larme glissa sur sa joue.

Zoé parla d'abord : — Paul, tu m'as fait plaisir. Tu réussiras, tu réussiras ! Ta diction est excellente. Elle apostropha d'une façon prophétique Victor et Rose : — Ce garçon deviendra un remarquable avocat !

Rose n'avait jamais senti aussi profondément le merveilleux poème, pourtant elle ne dit rien, ayant un scrupule. Les livres de Victor Hugo n'étaient-ils pas mis à l'index ?...

Aubrie s'exprima solennellement ; aussi, dès ses premières paroles, chacun le contempla avec surprise : — J'aime à rencontrer chez toi le goût des lettres,

mais ce n'est là qu'une partie des matières qui s'offriront à ton application. Tu devras entreprendre, avec ardeur, l'étude de toutes les branches composant le programme de tes cours, et la façon d'employer les heures de travail, de combiner avec elles quelques distractions permises, revêt une grande importance. C'est pourquoi je veux te lire un règlement que j'ai rédigé à ton intention.

Il ouvrit son veston, fouilla sa poche. Le papier apparut.

Alors, tous ses auditeurs étant profondément ahuris, il lut d'une voix de commandement, beaucoup de dispositions, précédées des adverbess latins, *primo, secundo, tertio...*

L'effet produit fut bizarre. Victor ne s'en rendit pas compte, mais les autres écoutaient et ne parvenaient pas à se mettre au diapason des considérations pratiques de l'ancien militaire. Le songe de Booz flottait encore dans la chambre.

Néanmoins Paul s'inclina gravement, et ses tantes eurent des mines approbatives. Aubrie, en remettant le papier dans sa poche, pensa que, désormais, l'avenir de son neveu était assuré contre toute défaillance.

Il fit remarquer, après le souper, que Paul au lieu de sortir était remonté à sa chambre.

— Il repasse les divers points de mon « ordre du jour », ajouta-t-il, avec une simplicité un peu appuyée.

En ce moment, des cris, des chants, leur parvinrent de la rue.

— Voilà la période électorale qui s'engage sérieusement, observa Victor, tandis qu'il allait prendre son bougeoir déposé par Marie sur une console.

— Bonsoir, mes sœurs! Manster ne dormira pas aussi tranquillement que moi, cette nuit!

Le vieux garçon s'était illusionné en attribuant une vertu décisive à la lecture du « règlement ». Paul, dès le lendemain, reprenait ses mauvaises habitudes. Les Aubrie ne l'aperçurent que pendant les repas.

Fréquenterait-il la « Société », le soir, alors que les avancés y tiennent leurs conciliabules?... Cette interrogation tourmentait Victor, et il résolut de trouver la réponse, en se rendant lui-même au cercle, peu de temps après la sortie de son neveu.

Malgré les critiques de Zoé, il s'emmitoufla, affronta les rues noires et humides, et arriva dans la salle de la « Société littéraire », où il provoqua de muettes surprises.

Paul n'y était pas.

Pour se donner une contenance, Victor affecta de rechercher une canne qu'il aurait, soi-disant, oubliée le matin.

Les habitués nocturnes, interrompant leurs complots politiques, assistèrent Aubrie dans ses investigations, parfois pénibles, lorsqu'il tâchait de regarder sous les canapés en crin, afin de rendre davantage croyable le prétexte de son arrivée tardive.

Il s'excusa des dérangements occasionnés, et s'en alla plus gêné qu'il n'aurait voulu le paraître.

Quand il fut sorti, un exalté de la bande s'écria :

— C'est un mouchard !

Le commandant traversa la petite ville et découvrit bientôt des motifs de tranquillité. Somme toute, l'enfant venait de quitter le collège après des études excellentes; il avait donné des preuves multiples d'affection à Victor et à ses sœurs; c'était un bon cœur, oui... un cœur excellent. Et quand le cœur est bon... Devait-il s'inquiéter, lui, un militaire, de voir ce garçon en quête de quelques distractions?... L'intérieur des Aubrie, un intérieur de vieux podagres, n'était pas très réjouissant... La belle affaire si Paul se distrait, honnêtement sans doute, avant le recommencement du travail, la reprise de la vie utile !

Aubrie sifflotait, en ôtant son paletot dans le corridor. Et comme Rose et Zoé, penchées au-dessus de la rampe de l'escalier, l'interrogeaient :

— Paul t'accompagne-t-il ?

— Non, mais soyez sans craintes, dormez sur vos deux oreilles, répondit Victor.

Et sitôt dans son lit, il souffla la bougie, estimant qu'il n'était pas convenable de guetter la rentrée de son neveu, — comme s'il se fut agi d'un mauvais garçon !

Zoé, le surlendemain, connut enfin le motif des longues absences du jeune homme. A l'encontre de ses habitudes, elle était sortie, alors qu'il faisait déjà nuit, afin de gourmander leur boucher qui les servait bien mal depuis quelque temps.

Le patron était absent, quand elle entra chez lui, et elle ne put, d'abord, que semoncer sa femme, mais le boucher revenant au logis, quand elle se décidait à partir — après avoir menacé son épouse de la perte de sa pratique — elle voulut recommencer ses répréhensions et elle accabla, longuement, cet homme négligent ou carottier.

Le marchand eut des excuses très plates; malgré son état barbare, il avait frémi devant Mademoiselle Aubrie.

Sur le pas de sa porte, cet homme, s'apercevant que le ciel était menaçant, rentra, pour rejoindre, l'instant d'après, Mademoiselle, et lui présenter obséquieusement un parapluie. Elle repoussa, avec mauvaise humeur, l'offre du boucher.

Celui-ci avait raison. Une averse était imminente. Des gouttes mouillèrent la figure de Zoé.

Elle venait de dépasser une ruelle, revint soudain sur ses pas et prit cette ruelle. Elle ne passait point par-là d'habitude, et le soir, surtout, les gens comme il faut évitaient de s'y engager, mais Zoé voulait raccourcir son chemin, car la pluie tombait davantage.

Cet endroit avait été malfamé, alors qu'une maison aux volets clos y tentait vainement la fortune; aujourd'hui, des salles de danse et quelques cabarets dont les fenêtres s'ornaient de tentures voyantes, suffisaient à lui garder une réputation douteuse.

Zoé se flattait de ne pas ressembler à Rose. La piété de sa sœur, la rigidité de ses principes, elle les trouvait exagérés, et néanmoins en cet instant —

dans la *rue aux Chiens* — elle se ressouvint, indignée, de l'envoi qui parvint le mois précédent à Victor. Le vieux célibataire leur avait montré, en riant, un petit carton vert qu'il retirait d'une enveloppe satinée : TAVERNE du CONGO, tenue par Isabelle et Irma du Bois, rue aux Chiens. Dans un angle de la carte, on lisait ce mot révélateur : « Champagne ».

Ces petites Dubois étaient les filles d'un menuisier du Béguinage. Zoé les revoyait sur la place du Tilleul, déjà jolies, coquettes, ayant des mines futées. Tiest s'émut, à cette époque, d'un bruit scandaleux ; on réunissait dans une même aventure galante, les gamines et deux messieurs qui avaient toujours joui de la meilleure réputation. Les Dubois partirent pour Bruxelles, mais bientôt elles revinrent et ouvrirent dès lors cette taverne. Les impudentes assistaient, le dimanche, à la messe d'onze heures et demie, arborant des toilettes claires, et Victor affirmait à ses sœurs que maint bourgeois cossu ne se privait pas du plaisir d'aller boire un verre en leur compagnie.

Taverne du Congo... Justement Zoé se trouvait en face de l'établissement. La lumière filtrait discrètement au travers d'un rideau rouge. Elle entendit que l'on riait à l'intérieur. Une curiosité la hanta, et sans le vouloir, elle ralentit sa marche. Un bruit à la porte de cette maison, la fit se presser, pourtant elle regarda derrière elle après avoir franchi les pavés où l'éclairage du cabaret jetait un reflet. La porte était ouverte, une femme se trouvait sur le seuil, et devant elle, un jeune homme restait arrêté et lui pressait la main... Zoé ne le vit que de profil, mais la clarté qui s'échappait toute crue de l'entrée, le lui fit reconnaître. C'était Paul !

Les pensées les plus diverses de stupeur, de colère, de honte, de chagrin l'envahirent. Durant les minutes qui précédèrent son retour chez elle, cette fille résolue se perdit dans les indécisions. Que faire ? Devait-elle mettre Victor au courant de l'aventure ? Non, il manquait d'autorité. Elle pensa à Rose, et se sentit furieuse en reconnaissant que celle-là avait émis des observations raisonnables à propos de leur neveu.

Zoé se déshabillait, lançait ses vêtements mouillés, au hasard, sur son lit, sur tous les meubles de sa chambre. Après avoir passé un peignoir, qui tombait en ligne droite le long de son grand corps maigre, elle entra dans le bureau de Paul. A côté de la table, où la flamme d'une lampe arrondissait un orbe de vermeil, le jeune homme était assis dans un fauteuil et paraissait assoupi.

Zoé se planta devant lui, l'éclat de son regard éclairait de deux taches métalliques sa face, elle se pencha et, ses yeux dans les yeux de Paul, soudain effrayé, elle eut des paroles cassées par l'émotion :

— Je sais que tu étais tantôt chez des drôlesses... Je sais aussi ce qui me reste à faire si tu persévères dans cette voie !

Plus un mot, plus un geste ; elle sortit, raide, pareille à un automate.

Une heure après, les Aubrie se trouvaient à table. Anna servait le souper. Comme aux plus mauvais jours, avant l'arrivée du neveu, l'humeur irascible de Zoé s'étalait sans contrainte. Paul, la tête basse, ne proférait aucune parole. Et Rose et Victor, sans connaître les motifs de ces attitudes, constataient avec amertume que le bonheur complet est chose passagère.

VII

La nuit dernière, des affiches de toutes couleurs ont été placardées, et Tiest se réveille, étonnée, dans ce vêtement éclatant. Le soleil sourit aux vieux murs travestis, aux causettes des bourgeois qui arpentent le trottoir, aux démarches des candidats, à la lutte qui s'annonce chaude!

Arrêts devant ces affiches; satisfactions, haussemments d'épaules, quelques enthousiasmes et des dépit; Tiest va s'animer.

Il est midi. Les cabaretiers comptent des clients aujourd'hui, qu'ils n'aperçoivent qu'à l'occasion de cette circonstance unique, — l'élection proche. Aujourd'hui encore, les ménagères maugréeront, parce que leurs maris ou leurs fils ne rentreront qu'après l'heure habituelle du dîner, mais cette excuse : « Nous parlions de l'élection... » calmera les épouses et les mères. A leur tour, elles s'enquièreent des prévisions, et les enfants écoutent leurs parents, et bientôt, à l'école, ils discuteront, tout comme les vieux, et quand le grand jour sera là, des exaltations les mettront aux prises. Il y aura des bosses et des égratignures que les maîtres panseront, en regrettant de ne pouvoir crier librement leurs sympathies et leurs répulsions politiques, et de secouer le marmot qui révèle des opinions ennemies. Pendant la relevée, c'était, hier, la somnolence des rues. Les affiches ont claironné! Monsieur ne fumera pas sa pipe, selon son habitude, en digérant dans son fauteuil; il sort, il va aux nouvelles, il espère rencontrer quelqu'un. Un grand nombre de bourgeois agissent comme celui-là, et des groupes se forment où l'on gesticule en faisant les cent pas. Ceux que leurs occupations privent de cette jouissance viennent envier, de temps en temps, devant leurs portes, les gens heureux qui peuvent s'offrir le plaisir de répéter à satiété les mêmes réflexions. Puisque le temps est beau, les dames de Tiest profitent de cette éclaircie d'hiver et font le tour des boulevards, curieuses de voir, envieuses d'entendre, et elles retournent au logis, la tête pleine de suppositions.

Il y a des jours pendant lesquels on est en proie au plus noir pessimisme, d'autres où la victoire paraît évidente. Les candidats ne passent point par ces alternatives; des amis entretiennent leur confiance, et d'ailleurs, tous les petits bourgeois et les électeurs de la plèbe ont promis à Manster comme à Pioot, de voter pour eux. Il ne faut exempter de ces doubles et fallacieuses promesses que les habitants du Béguinage. Ceux-là inquiètent Manster, il a résolu de les « travailler » sérieusement. S'il émet des craintes à leur égard, ses lieutenants lui répondent : « Laissez donc, vous récolterez toutes les voix du peuple qui rêve son émancipation ». Et Manster s'est tant imprégné de son programme, des phrases dans lesquelles ronflent ses admirables principes égalitaires et sa passion des libertés, qu'il croit avoir conscience de sa mission nouvelle, — une rénovation morale, une libération du régime rivé aux idées de réaction!

Pioot cultive beaucoup les propriétaires et le clergé. Ses affiches ne valent point celles de Manster, mais lorsqu'il développe ses projets, il examine avec

soin la figure de son interlocuteur, et selon que les sourcils de ce dernier se froncent ou que des fossettes rieuses s'approfondissent dans ses joues, il change la direction de son discours ou persévère dans la même voie. Pendant les tournées populaires, les avantages de Pioot sont immenses. Au cabaret, il boit comme un templeier. Le malheureux Manster qui est affligé d'une perpétuelle gastrite, fait la grimace après la première gorgée de bière. Pioot plaît aux femmes; il les chatouille d'un mot drôle; il est rond, sa solide poignée de main lui concilie des hésitants. Manster est bien laid, et il ne tend que deux doigts à l'électeur, en s'approchant de lui. Somme toute, il aura fort à faire pour gagner la partie. Et quand on pense que des meetings sont annoncés, on ne s'imagine pas Manster égalant l'éloquence intarissable, torrentueuse et tapageuse à souhait de son gros rival. Ses partisans vous répondront, il est vrai, que les idées de leur candidat écraseront par leur générosité, les doctrines égoïstes de Pioot.

Un homme qui goûte des satisfactions d'amour-propre à tout moment, c'est Monsieur Gans. Met-il un pied dans la rue, les « modérés » s'empressent, l'accompagnent, tels des disciples, et gardent pour les répéter à d'autres, les paroles précieuses qui tombent de sa bouche. Dans un échange de vue entre personnes appartenant à ce parti, il suffit, si un désaccord survient, de pouvoir invoquer l'avis de Gans, pour qu'immédiatement chacun s'incline et reconnaisse son erreur.

En dehors du premier esculape de la ville, partisan notoire de Pioot, les deux candidats comptent parmi leurs adeptes, un nombre égal de médecins. Agents précieux! Le Tiestois, peu fortuné, et dont le vote paraît douteux, sait bien que son docteur, dans le cas d'un échec du candidat selon ses vœux, lui fera parvenir au bout de l'an une note où les honoraires se ressentiront des fluctuations électorales. Mais à l'encontre du baromètre, ces honoraires monteront si l'horizon de leur politique s'est obscurci.

Pioot eut une idée géniale. Depuis quinze jours, tous les pauvres diables qui sont venus chercher des remèdes chez le pharmacien de la bonne cause, ont été servis gratuitement. C'est Pioot qui soldera leur compte.

Au tribunal, — un endroit généralement à l'abri des orages extérieurs — les avocats d'opinions diverses se départissent des habitudes de courtoisie. On se punit, entre soi, de ne pas penser de même. Les plaidoiries deviennent acides; il y a des incidents pendant l'audience, quand l'avocat « nuance Manster » surprend l'avocat « nuance Pioot », grâce à des artifices de chicane, à l'inattendu d'un moyen tiré de pièces que le représentant d'un plaideur n'a pas communiqué, selon l'usage, à son contradicteur. Et le substitut du procureur du roi, est atteint d'une fringale de politique, calmée dans une résignation pénible.

Les bonnes gens que l'on verrait en société de personnes d'un autre parti, seraient immédiatement compromises. Ainsi, dans ce cas, un épiciier risquerait de perdre sa clientèle, et il devrait chercher des nouvelles pratiques dans l'autre clan.

Les nuits ne s'évalent plus sur Tiest, placides, garantes du repos des citoyens. Les cabaretiers versent énormément à boire. Manster et Pioot

payent des tonneaux de bière, et souvent les braillards troublent jusqu'aux rues du Béguinage.

Mais le Béguinage reste calme, ayant le sentiment de son devoir, perpétuant ses traditions de sagesse.

Pourtant un homme, parmi les habitants de ce quartier rassis, se sent une conscience inquiète. Le brave Monsieur Demans, exemple de vertus civiques sous ses apparences originales, veut marcher vers les prometteurs du parti Manster... Oh! il a passé par des moments cruels, et il n'est pas encore arrivé au but... Comme la vie a des surprises, des nécessités douloureuses! Chez les Aubrie, alors que, près de Rose, il goûtait une joie fervente à se pencher sur ses yeux bleus, à entendre sa voix indécise, à entrelacer des chimères douces dans ses pensées, pouvait-il s'imaginer que cette réunion se terminerait dans la brusquerie d'une résolution, qui devait avoir blessé la pauvre fille, et dont lui-même souffrait intensément.

Après avoir quitté ses amis, il s'était couché ce soir-là, décidé à venger de la déprédation des imbéciles, la vieille petite ville... Depuis trop longtemps, l'âme des choses grises patinée par les souvenirs, et la figure du passé gravée sur les pierres branlantes, s'évaporaient et s'effaçaient de la mémoire des hommes présents. Des rêves exaltèrent ses projets audacieux; il se redressait, mouillé de sueur, et de nouveau, dans le sommeil, les songes prophétisaient sa mission.

Les premières heures du réveil parurent, ainsi que la nuit, décisives. Demans agirait! Il se rendrait auprès de Manster, et dirigerait son action selon les intérêts de cette cause admirable: Il devinait des reproches, des étonnements, des colères; malgré tout, il passerait outre!

Devant la table sur laquelle traînaient les feuillets de ses travaux archéologiques, Demans s'assit; dans le désordre, entre des paperasses, il rassemblait facilement les notes dont il fallait se servir; chaque page présentait une physionomie spéciale, les ratures et les surcharges les distinguaient comme des visages divers.

— Les Fouilles aux environs de Tiest... Voilà une question capitale à résoudre, prononça Demans.

Durant plusieurs années, il étudia, d'après les *Commentaires de César*, la situation des lieux voisins de la ville, où le conquérant gaulois avait triomphé, où ses légionnaires subirent aussi la défaite... Sa confiance était solide: Tiest, par les indices relevés dans la configuration de ses abords, par la rencontre des ruines romaines, promettait de découvrir entièrement l'histoire de la cité révolue depuis les premiers siècles.

— Manster demandera au conseil communal des subsides pour ces fouilles, le gouvernement devra intervenir à son tour.

Il compulsait ses manuscrits d'une main fiévreuse. *L'Époque franque*, sous ce titre des pages et des pages se succédaient... *L'Histoire du Béguinage*, ceci était la plus chère de ses études. Quand il se remémora le dessein du collègue échevinal qui voulait élargir les venelles, ouvrir au travers de ce coin adorable, une voie de roulage, sans comprendre que ce projet égalerait un sacrilège, Demans se décida à tout oser. A côté du candidat qui lui assurait son

appui, oui, il haranguerait les foules ! L'angoisse le prit aux entrailles quand il se plaça dans la situation de cet orateur qu'il voulait être, mais il sentit d'autant mieux, dans sa souffrance, la valeur de son action audacieuse.

Ses imaginations, les décisions brandies pendant que ses nerfs vibraient, que ses tempes brûlaient, que son esprit bouillonnait, l'avaient anéanti physiquement. Demans dut s'étendre sur un sofa, le seul meuble qui garnissait d'une apparence cossue sa chambre. Il ferma les yeux et ses idées devinrent vagues.

Tandis qu'il reposait, une bonne vint mettre le couvert au bout de la table, ayant un peu repoussé les paperasses. Elle ne s'étonna pas de voir son maître prostré, comme un malade qui se serait assoupi après une crise.

— Monsieur, votre dîner est servi !

Elle secoua Demans. C'était une forte fille, à laquelle ses quarante années n'enlevaient pas la saveur de ses joues rouges, de sa taille riche et solide. Son idéal intime ne devait point ressembler à celui de Demans.

Sur la table, des pommes de terre fumaient, une carbonnade exhalait une odeur citronnée.

Demans gagna la chaise que la servante plaçait en regard d'une assiette. Il mangea posément, il écouta d'une oreille complaisante Barbe, qui le mit au courant de ses dépenses. Cette servante lui sembla précieuse ; après une série de domestiques dont il fut obligé de décliner les services, à cause de leur manque d'économie, il crut avoir trouvé la bonne ménagère.

Monsieur Demans vivait de petites rentes. Il avait été inspecteur de l'enseignement primaire et s'était retiré bientôt de la carrière, rappelé par la villette où ses parents moururent, où lui-même, le dernier représentant de la famille, s'endormirait près de tant de choses qui lui étaient chères.

Il n'avait jamais éprouvé avec amertume que sa situation fut modeste. Dans des cadres de carton bleu et or, les anciens Demans aux visages placides d'honnêtes gens, pouvaient le contempler et reconnaître sûrement — puisqu'ils étaient au ciel — une âme pareille à la leur.

Demans gardait pendant ses repas, comme à vingt ans, une satisfaction qui éloignait les préoccupations étrangères au plaisir de son bon appétit. Il s'essuya la bouche, coupa la pointe de son cigare, et le visage dans la première bouffée de tabac, il reprit avec calme l'examen de son plan de conduite.

Manster devait être mis au courant de tout ce qu'il y avait à faire...

Demans répéta cette idée, puis petit à petit il abandonna ses desseins. Il rêva, les yeux mi-clos. Caressait-il quelque désir langoureux?... Barbe si elle avait regardé son maître, eut voulu deviner le sens de sa pensée... sous les paupières baissées, ses yeux baignaient en une douceur.

Debout, brusquement, il eut l'air de se dégager, par un effort, des pensées qui l'enlisaient. Comme quelqu'un qui agirait sous la poussée d'une inspiration soudaine, dont l'exécution serait pressante, il s'habilla. Il se trouva dans la rue cinq minutes plus tard, et arriva, essouffé, devant la demeure de Manster.

L'habitation, contrairement à la physionomie de son propriétaire, était avenante ; blanche, avec de la verdure derrière les fenêtres entre les rideaux

de dentelle claire, et le bouton de la porte reluisant ainsi qu'un disque d'or au haut des marches de pierres bleues, si propres, qu'on eut pu s'y mirer. Cette façade intimidait Demans. Le cordon de la sonnette remuait au souffle du vent. Demans le suivit des yeux. Sa vue trembla, il se sentit les jambes molles, et, tout à coup, en soupirant bruyamment, il tourna le dos à la maison.

— A cette heure-ci, Manster ne peut être chez lui, grommela-t-il.

Personne n'était là pour le contredire, et cependant il répondait à d'imaginaires interlocuteurs :

— Vous pensez bien que cet homme est accablé de besogne; il doit courir à droite, à gauche, ce n'est pas une petite affaire que de mener une campagne électorale!

Demans se trouvait sur la grand'place. La tour de l'église primaire, dans les flammes blanches de ce soleil d'hiver, parut frémir, comme d'un élan contenu. Il regarda la tour jusqu'au sommet carré, et de nouveau sa folie — la flèche qui couronnerait l'édifice, l'envolée palpitante des pierres — le lança dans les témérités.

— Demain, demain, je m'occuperai du projet!

Il ne salua pas Monsieur le Doyen, et pourtant il lui marcha à peu près sur les pieds.

Le jour succède au jour... l'élection est imminente, et personne ne sait plus ce que le scrutin décidera. *Le Courrier* qui affirmait indubitablement la victoire de Pioot, dénonce les agissements ennemis de la dernière heure, avec une virulence qui révèle de grandes inquiétudes.

Le bourgmestre de Tiest, un vieillard très cassé, dont Pioot doit recueillir les fonctions, si le succès satisfait ses efforts, fut contraint de se rendre auprès des électeurs qu'il avait obligés dans sa carrière. On vit le pauvre maïeur accomplir ce devoir, suspendu au bras de deux acolytes; les modérés pleurèrent d'attendrissement; leurs rivaux ragèrent, et crurent, de bonne foi, que ce procédé devait faire éclater la vengeance du ciel.

Monsieur Demans ne s'était pas encore rendu chez Manster. Il allait repousser enfin les hésitations, lorsque la vue des affiches multicolores le fit renoncer définitivement à son projet. Il lut les proclamations de Pioot, elles invoquaient le danger d'un échec qui livrerait l'hôtel de ville aux pires antagonistes de l'idée religieuse; à côté, les papiers de Manster assuraient le respect profond de celui-ci pour la « Foi de ses pères ». Demans chercha vainement la promesse qu'il espérait du nouveau candidat, et il ne trouva que désillusions. Un placard collé en cet instant et signé par l'homme auquel il accordait sa confiance, certifia que les affaires publiques seraient gérées par ses soins avec une économie plus grande que dans le passé, il ne consacrerait les ressources communales qu'à des travaux d'une utilité pratique évidente. Et cette annonce se terminait ainsi : « Diminution des contributions! Diminution des contributions! Diminution des contributions! »

— Patatras! s'écria Demans.

Les curieux, qui s'instruisaient aux manifestes, regardèrent Demans, effarés.

Il voyait son rêve assommé; lui-même avait l'impression d'un coup, qu'il aurait reçu sur le crâne.

Quand Demans rentra, Barbe lui tendit négligemment une circulaire. Il y jeta un coup d'œil, et aussitôt : — Manster parlera ce soir au Béguinage! Cet homme est extraordinaire; Barbe, tout espoir n'est pas perdu, peut-être!

La servante montra, par son attitude indifférente, que ses préoccupations n'étaient pas orientées dans le même sens que celles de son maître.

— Cela sera curieux, extrêmement curieux... marmonna-t-il.

Et, à la nuit tombante, il se dirigea vers le *Café des Archers*, où le meeting devait avoir lieu.

Dans la pièce principale, toutes les lampes brûlaient; derrière le buffet, un dressoir chargé de verres, de brocs et de plats d'étain, lustraient la paroi de lueurs argentées; des armoires longues et étroites se succédaient, en face, contre le mur; elles renfermaient les arcs et les flèches des habitués qui venaient tirer au berceau, dans le jardin du cabaret, pendant la belle saison; sur le carrelage en briques, les chaises et les tables, clairement jaunes, étaient disposées dans un ordre parfait. Il n'y avait pas un chat dans la salle, cependant Demans entendit un bruit de voix discordantes derrière une porte, dont les vitres étaient couvertes de rideaux blancs, et qui communiquait sans doute avec la cuisine.

— ... Tu t'es conduit comme un imbécile!

— Monsieur Manster me paye un prix de location élevé...

— La belle affaire, si nous perdons nos habitués. Ils seront indignés, ils croiront que tu tournes casaque. Laisse-moi te le répéter : Tu t'es conduit comme un imbécile, comme un...

Ces dernières paroles couvrirent par leur sonorité les dénégations de l'interlocuteur, et soudain la porte s'ouvrit et livra passage à un homme, en manches de chemise. Ses joues et son front étaient très rouges.

Il parut interdit en reconnaissant Monsieur Demans, il inclina gauchement la tête, se plaça derrière le buffet et tambourina sur le bois.

— Pas grand monde, mon ami.

— Oui... non... Il est encore tôt.

— La réunion était annoncée pour cinq heures, et la demie va sonner.

— Ils sont là!

Manster arrivait, suivi d'une douzaine de partisans. Leur entrée fut tranquille. L'aspect de ce cabaret désert les avait désagréablement surpris.

Le chef de file vint serrer, en silence, la main de Demans.

— A boire! cria quelqu'un.

Tous, sauf Manster, vidèrent leurs pintes.

— Patron, renouvelez! commanda le jeune homme qui paraissait muni de la bourse de l'association.

Pendant que le cabaretier redescendait à la cave, ils chuchotèrent; plusieurs avaient l'air gênés, sans doute eussent-ils préféré l'absence de cet unique curieux — Monsieur Demans — qui pourrait témoigner du fiasco de ce meeting.

Quand le patron déposa, devant chacun d'eux, une chope mousseuse, ils lui lancèrent des paroles vives :

- Vous n'avez donc pas fait de réclame ?
- Les électeurs ont-ils été avertis ?
- C'est une tromperie, cela !
- Ah ! les crétins ! les crétins !

L'homme protestait, en gesticulant ; il ne trouvait point ses mots, plus rouge que tout à l'heure, il devint subitement cramoisi.

Par l'entre-bâillement de la porte aux rideaux blancs, sa femme apostropha les politiciens :

— Voulez-vous nous laisser en paix ! Promenez autre part vos discours ; ici, personne ne vous croit, et l'on a bien raison ! Si Jules (c'était le nom de son mari) avait pour deux onces de bon sens, il n'aurait pas voulu vous recevoir !

Tous se relevèrent dans une agitation qui fit tomber des chaises et se renverser des verres. Le visage de Manster sembla frotté de céruse, ses lèvres remuèrent, comme celles des bons chrétiens prosternés à l'église, et Dieu sait pourtant s'il priait ! L'un de ses congénères lui affirma : — Les gens du quartier craignent de vous montrer leurs sympathies, mais ils se vengeront de cette contrainte, en vous apportant leurs suffrages, dans le secret du bulletin de vote !

Au milieu du tohu-bohu de ce départ, Monsieur Demans tira Manster par la basque de son habit, et résolument :

— N'avez-vous pas oublié votre promesse, concernant l'achèvement de la tour ?

Les lèvres blêmes de Manster s'entr'ouvrirent, il ricana sourdement, et sans répondre à Demans, sa voix sépulcrale trembla :

— Abandonnons ces gens à leur malheureux sort !

Le groupe sortit, avec des exclamations, des avis contradictoires, même les paroles aigres de l'un d'entre eux qui reprochait à son camarade d'avoir été le promoteur de la réunion ratée.

Demans avança lentement, se laissa distancer par les politiciens ; le bruit de leurs voix lui devenait odieux.

Le Béguinage dormait, veillé par la lune. Le ciel, merveilleusement calme dans le scintil infini des étoiles et la clarté de l'astre, effleurait d'une caresse pâle les toits pareils à de blancs miroirs, et sur la rivière qui longeait la place du Tilleul, les brouillards, comme des flocons de neige suspendus, apparaissaient translucides, résorbant l'argent de la nuit ; sous l'arbre, s'égouttaient parfois quelques perles lumineuses.

Demans assourdissait sa marche. Il craignait qu'un pas sonore, ébranlant le silence, fit choir le songe, que le ciel tissait autour des pignons dentelés.

Il se revivifiait dans la muette adoration de ces choses ; ici, sa poitrine s'élargit, il aspira, comme une purification, l'air qui frôlait la vieille âme de l'encloître. Son rêve ne quitterait plus ces lieux, et serait brisé en même temps que les pierres, et comme leur plainte, la sienne resterait secrète...

Il se retourna vers les pieuses demeures. Quelques croisées miroitaient doucement ; devant d'autres logis, une buée jaune flottait derrière le petit mur, au-dessus de la cour. A la chapelle voisine, l'heure tinta, frêle, en concordance avec l'instant, et néanmoins on eut pu croire que l'arbre frissonnait ; sous ses branches, les gouttes d'eau tombèrent plus nombreuses.

La rue étroite de Sainte-Catherine profilait une rangée de maisons dans la clarté lunaire, de l'autre côté l'ombre qui couvrait les façades faisait se découper, d'un trait ferme, les cheminées, les toitures noires, contre le ciel illuminé.

Le cœur de Demans se serra, lorsqu'il dépassa l'habitation des Aubrie. Il venait de retrouver le calme, le chemin de vérité, mais, à présent, un remords le pénétrait... Il avait, pour la première fois depuis dix ans peut-être, affligé longuement son amie, celle qui souriait à sa vie humble, et qui semait les douces illusions au bord des jours pareils de l'existence.

Il éprouva un ressentiment, parce qu'il revit la physionomie de Manster. Il chassa cette image, et Rose apparut, et il s'enivra, dans le charme de la nuit, de la figure aimée, à laquelle le ciel étoilé, les languides rayons de la lune, prêtaient un décor candide et mystérieux.

La chimère avait mis ses regrets en fuite ; l'ingrat s'endormit ce soir-là, loin du monde réel. Une présence occulte hanta sa chambrette, si blanche, qu'elle lui parut vêtue d'ornements nuptiaux...

Demans appela faiblement :

— Rose!... Rose!...

Et son rêve continua dans le sommeil.

La voix du vieil ami parvint jusqu'à Rose. Mademoiselle Aubrie, après une journée mémorable remplie d'incertitudes, de transes, et finalement comblée de réussite, répondait à l'appel de Demans.

Elle avait ouvert un registre. A la première page, elle venait de tracer en grands caractères : *Œuvre des Dames de la Miséricorde chrétienne*. C'est le livre de l'association fondée aujourd'hui ; les zélatrices désignaient Rose pour la présidence...

Maintenant, les vicissitudes étant passées, son esprit que troublèrent tant d'événements graves, revenait à sa pente coutumière. Rose, depuis le départ de Monsieur Demans, départ qui l'avait effrayée, à cause de l'inconnu dans lequel s'enfonçait le vieil ami, se reprochait l'oubliance où elle l'avait laissé.

Mais aussi quelle suite de décisions et d'actes tenait dans cette dernière semaine !

Un matin, Monsieur le Doyen faisait savoir à Rose qu'il désirait sa visite. Elle devinait le sujet de l'entretien qui allait remuer leurs pensées, elle savait qu'une tâche pénible lui serait recommandée, mais Mademoiselle Aubrie ne pouvait rien refuser à ce prêtre, le guide de sa conscience. Tel un bon père, il marchait à côté de sa vie aux émois scrupuleux, il calmait ses troubles ; quand, rougissante, elle déposait un aveu puéril dans le secret de la confession, les paroles de Monsieur le Doyen étaient tellement belles, que Rose le comparait à un saint.

Il lui fallut cependant du courage pour gagner, ce matin-là, le presbytère. En chemin, elle était entrée à l'église; sa vaillance diminuait au fur et à mesure qu'elle approchait du terme de sa course.

Et ceci était l'effet de cette puissance d'onction et d'apaisement exhalée par son directeur spirituel : elle se trouva en sa présence, et déjà un peu d'assurance lui revint.

— Nous allons agir, mon enfant. L'Œuvre de la Miséricorde sera fondée. J'admire le dévouement de ces messieurs de la Société Saint-Vincent de Paul, mais leurs charités ne doivent pas être exclusives. Vous, je veux dire les Dames des Eglises Pauvres, vous visiterez, à votre tour, les indigents. Le genre de secours que vous leur remettrez est plus conforme à vos aptitudes. Les femmes savent mieux les besoins des ménages; il y a chez elles une connaissance innée, adroite et tendre, de ces nécessités usuelles : les habillements des petiots, l'ordre et la propreté dans la maison la plus modeste, obtenus par vos conseils et la répartition intelligente de vos dons...

— D'autres que moi, sans doute...

— Mon enfant, non seulement vous êtes indiquée, pour faire partie de l'œuvre, mais pour vous placer à sa tête.

Rose croyait que Monsieur le Doyen la connaissait mieux. Elle songea, avec chagrin, à la désillusion qui attendait le bon prêtre, quand il la verrait incapable de mener à heureuse fin l'entreprise.

Le pasteur la regardait en souriant... d'un sourire compatissant et au fond duquel brillait un peu de malice. Il savait que Rose, seule, par son aménité et sa simplicité, ne provoquerait point de jalousie au milieu des dames pieuses. Le moyen d'éviter les concurrences néfastes à l'œuvre, ne se trouvait que dans cette solution, la présidence incombant à Mademoiselle Aubrie.

Et déjà, il prévenait ses objections, levant sa main blanche dans un geste qui bénissait :

— Vous suivrez la volonté de Dieu, mon enfant.

L'assemblée, en vue d'arriver à la constitution de la nouvelle Société, réunit quelques jours plus tard, les messieurs de la Conférence de Saint-Vincent de Paul et les zélatrices des Eglises Pauvres. Selon les appréhensions de Rose, ce fut une séance pleine de fièvres.

Quand Monsieur le Doyen eut exposé le motif de la convocation extraordinaire, on vit les membres de Saint-Vincent se lever, réclamant tous ensemble la parole.

Devant leurs revendications du droit acquis, devant les griefs qu'ils faisaient valoir, les dames frémissaient; il y avait de leur côté un mécontentement qui se cabrait.

Monsieur le Doyen restait très calme, comme s'il eut été certain de l'issue que ces discours allaient prendre.

— Maintenant, disait l'un des hommes, nous voici à la veille de l'élection; l'improbabilité de son résultat nous effraye tous. Il faudrait penser qu'en l'occurrence, l'importance des secours, que nous distribuons, peut avoir le meilleur effet au point de vue du triomphe de la bonne cause.

Presque tous désapprouvèrent ce parleur qui mêlait une arrière-pensée de

propagande électorale à l'exercice de la charité, mais la grande objection restait debout :

— Les Dames ne conviennent pas pour de semblables missions, visiter les pauvres, voir de près leurs misères, frôler bien souvent le vice... et des jeunes filles porteraient également des secours aux indigents... Cela paraîtrait immoral !

Madame Laton se levait, bondissant comme une balle élastique ; derrière elle, Rose, apeurée, se faisait toute petite, elle eut voulu passer inaperçue. Madame Laton, dans une redondance effrayante, entama sans la moindre modestie, l'éloge de son sexe ; et elle prouva, avec de larges gestes à l'appui, que les secours étant scindés, le pain, le lait, la viande, distribués par les hommes, les effets d'habillement, les meubles d'urgente nécessité, octroyés par les femmes, on verrait immédiatement les résultats magnifiques, de la nouvelle association charitable. Et démasquant soudain Mademoiselle Aubrie, elle la désignait aux dames : — Celle-ci sera notre chef dans cette croisade pour le Bien ! Et les qualificatifs les plus louangeusement sonores, tombaient autour de Rose épouvantée.

Car, à vrai dire, la pauvre Rose ne faisait pas brillante mine, malgré l'évocation guerrière de Madame Laton, et cependant toutes les dames l'entourèrent, et confirmèrent les paroles qu'elles venaient d'entendre.

Il y avait eu, jusqu'à cet instant, quelques perplexités et quelques craintes chez les dévotes, chacune guignait sa voisine, et malgré leurs bonnes âmes, chacune jalousait déjà celle qui pourrait recueillir la présidence de l'œuvre.

Ceci les mettait toutes d'accord. La personnalité de Rose était trop humble, pour occasionner le moindre ombrage.

Mais les messieurs reprenaient leurs arguments ; parfois une acrimonie s'entendait dans les voix. Un gros garçon, qui était le trésorier de la Conférence, et qui apportait, dans sa gestion, un zèle et une économie plus grands que s'il se fut agi de ses propres intérêts, pleura presque :

— Ne plus distribuer que des « bons » de pain... ma caisse me paraîtra vide... et l'argent sera dilapidé, peut-être, en d'autres mains...

Du côté des dames, une rumeur monta.

— Je veux dire, je veux dire... il se mouchait, si troublé qu'il n'acheva pas sa phrase.

Monsieur le Doyen s'était dressé, il agita la sonnette placée devant lui. Les cœurs battaient très vite, on sentait qu'une chose grave était prochaine.

Le Doyen parla d'une voix douce, ses yeux un peu fermés caressèrent tous les assistants, et plusieurs tremblèrent.

— Mesdames, Messieurs, vous pensez bien qu'en une aussi grave circonstance, j'ai demandé, avant de proposer une solution à ce conflit, l'avis de notre bien-aimé évêque. Monseigneur a daigné répondre à ma requête.

Les sociétaires de Saint-Vincent sentirent qu'ils perdaient la partie. Devant l'autorité invoquée, les objections ne seraient plus possibles.

La missive de Monseigneur était en effet catégorique, quant à sa conclusion. Le prélat rendait hommage aux mérites de ces messieurs, mais il estimait qu'une charité, plus efficace encore, serait atteinte, si désormais les dames



(Cliché de la maison Buschman d'Anvers.)

LA CÈNE

(DIRK BOUTS)

pieuses de Tiest corroboraient la distribution des aumônes. Monseigneur envoyait sa bénédiction aux uns comme aux autres.

Jamais les dames n'avaient éprouvé aussi réellement les effets de cette bénédiction. Chez les membres de Saint-Vincent de Paul, une abnégation héroïque leur fit courber la tête, sans murmures.

Madame Laton, qui de plus en plus prenait Rose sous son égide, la reconduisit, en exaltant ses vertus, alors que les zélatrices pouvaient l'entendre. Dans la rue, quand elles furent seules, Madame Laton parla sans transition du chagrin qu'elle éprouvait à se sentir si isolée dans la vie, et du bonheur que lui procurerait la sortie de pension de sa fille. C'était le portrait de son défunt père, cette enfant :

— Mieux on la connaît et plus on l'apprécie. Comme votre neveu, sans doute... celui-là réunit certainement les qualités de son oncle et de ses tantes !

Et elle pressa avec amour la main de Rose, qui, interloquée, encore sous le coup de tant d'émotions, montait à sa chambre, les genoux las.

Dans le calme de l'heure, la tranquillité lui revenait. Derrière elle, les incidents de la journée parurent déjà lointains. Son esprit soulagé des incertitudes redoutables qui l'avaient accablée, musa un peu, s'arrêta à des choses vagues, et puis sa pensée prit corps. Elle se rappela le vieil ami... Monsieur Demans...

Comme il se faisait tard, Rose s'agenouilla pour prier.

Le bon Dieu devait être d'abord remercié, elle dit trois dizaines de son chapelet en action de grâces. Elle consacra les dernières dizaines au Saint-Esprit, afin qu'il éclairât Monsieur Demans sur ses devoirs de citoyen et de chrétien, et elle termina par une invocation à Saint-Antoine, dans les pouvoirs duquel Rose avait une grande confiance.

En se relevant, en se déshabillant précautionneusement près de son lit, elle sentit que son oraison était entendue.

(A continuer.)

GEORGES VIRRÈS.



Nuit d'été, nuit d'amour !

—

I

*Par les beaux soirs d'été, quand l'odeur des tilleuls
Assoupit les enfants aux genoux des aïeuls,
Quand la grande clameur du jour s'est apaisée,
A la brise des nuits j'entr'ouvre ma croisée ;
Et, seul dans mon exil, je m'accoude en rêvant...*

*Un chant d'oiseau m'arrive, apporté par le vent,
Avec les tintements des cloches dans la brume
Et les sons cadencés d'une lointaine enclume.
Puis, tout rayon s'éteint et toute voix se tait :
Les cloches et l'enclume, et l'oiseau qui chantait,
Dorment... On n'entend plus, dans le calme suave,
Que le bruissement mélancolique et grave
Des arbres du jardin qu'agite un souffle obscur ;
Et la lune pensive émerge dans l'azur.*

*C'est l'heure la plus chère au cœur meurtri, c'est l'heure
De l'amour qui soupire et du regret qui pleure ;
C'est l'ineffable instant des souvenirs heureux
Qui s'éveillent dans l'âme et s'appellent entre eux ;
C'est l'heure triste et douce où les tendres pensées,
Comme un groupe charmant de vierges enlacées,
Nous escortent dans l'ombre en mêlant tour à tour
Les plaintes de la mort aux chansons de l'amour...
Et c'est l'heure où mon cœur, se sentant seul au monde
Dans le vaste silence et dans la nuit profonde,
Se souvient du plus beau de ses beaux soirs d'été
Et du plus pur bonheur qu'il ait jamais goûté.*

II

*C'était un soir de lune et de paix étoilée.
Seuls, nous écoutions l'aile invisible du vent
Palpiter à travers les arbres de l'allée
Où, mon bras sur le sien, nous marchions en rêvant.*

*Tandis qu'elle penchait sa tête douce et fière,
Je voyais son épaule et sa robe aux plis droits
Onduler lentement dans la blanche lumière
Que des rameaux touffus nous cachaient par endroits.*

*Mystérieuse extase, où l'âme se balance
Entre le jour céleste et la nuit d'ici-bas!...
Le cœur trop plein d'aveux pour rompre le silence,
Je l'entendis soudain qui parlait, presque bas.*

*O bonheur! frissonnante et doucement pâlie,
Elle disait, sentant s'approcher les adieux,
Qu'elle m'avait aimé pour ma mélancolie
Et pour le songe amer qui flottait dans mes yeux.*

*Je regardais ses doigts, caressés par la lune
Qui l'enveloppait toute en sa lueur de lait :
Et quand l'ombre éteignit ses bagues une à une,
Je pris sa main de vierge en ma main qui tremblait.*

*Elle, dans la candeur de son âme enfantine,
Elle pressa ma main sans trouble et sans remords ;
Et puis elle parla du divin Lamartine
Et des cœurs que l'amour meurtrit jusqu'à la mort...*

*Minuit allait sonner ; pensifs, nous nous assimes :
La lune en fleur nageait dans un ciel argenté,
Les tilleuls frémissaient en balançant leurs cimes
Sous la brise légère et la pâle clarté...*

*Nous étions deux enfants bercés du même rêve,
Deux ramiers que le soir endort dans un seul nid,
Deux astres égarés qui se cherchent sans trêve
Et que le doigt de Dieu peu à peu réunit !*

*Ce charme douloureux d'un adieu qu'on prolonge,
Dans le ravissement d'aimer et d'être seuls,
Faisait que, vaporeuse et belle comme un songe,
Elle s'alanguissait au parfum des tilleuls.*

*Dans ses lourds cheveux bruns errait sa main ailée,
Qu'elle m'abandonnait ou m'ôtait tour à tour ;
Et sa voix de cristal, que rien n'avait fêlée,
Se mêlait aux soupirs des arbres d'alentour.*

*Et cette frêle voix d'angélique harmonie,
Cette adorable voix, plus tendre qu'un baiser,
Semblait le faible écho de l'ivresse infinie
Que notre soif d'amour essayait d'épuiser.*

*Un sourire de joie éclairait son visage
Et des rayons d'espoir filtraient entre ses cils...
Mais moi, ce soir trop pur m'était le sûr présage
D'un adieu sans retour et d'éternels exils.*

*Et pendant que son cœur s'épanchait, comme une urne
Qu'une eau fraîche et limpide emplirait jusqu'au bord,
Je sentais vaguement planer dans l'air nocturne
D'obscurs pressentiments de souffrance et de mort.*

*Je sentais que jamais, jamais plus, pareille heure
Ne tinterait pour moi sous un ciel aussi beau,
Que cette volupté resterait la meilleure
Et que son souvenir me suivrait au tombeau.*

*Je sentais que cette heure unique et solennelle
Ne laisserait en nous qu'un stérile regret,
Que le vent de la nuit l'emportait sur son aile
Et que jamais, hélas! il ne nous la rendrait...*

*Mais tandis que mes yeux perçaient ainsi le voile
Qui dérobait le sombre et profond avenir,
Les siens, fixés au ciel, voyaient dans chaque étoile
Un paradis d'amour qui devait nous unir!*

III

*Voici l'heure où mon cœur, se sentant seul au monde
Dans le vaste silence et dans la nuit profonde,
Se souvient du plus beau de ses beaux soirs d'été
Et du plus pur bonheur qu'il ait jamais goûté...*

FRANZ ANSEL.



Les Expositions

Le Salon des Aquarellistes. — Par la nature de ses procédés, l'aquarelle, comme la fresque, est — ou devrait être — un art de premier mouvement : le papier de la première, pas plus que l'enduit sur lequel la seconde étale ses couleurs, ne supportent les surcharges et les repentirs. Sa technique fait de l'aquarelle un art d'allure vive et décidée, d'inspiration spontanée, spécialement adapté à de rapides croquis, à des esquisses notées en quelques taches de couleur saisissantes et caractéristiques ; un art d'improvisation, de caprice, de fantaisie alerte. Mais pratiquée, et presque exclusivement, par un grand nombre de peintres remarquables, la peinture à l'eau a tendu, naturellement, à élever ses ambitions, à empiéter de plus en plus sur le domaine de la peinture à l'huile. Y a-t-elle perdu ou gagné ? Question, peut-être, oiseuse... N'assistons-nous pas à une sorte de « migration des genres » et les frontières de la prose, de la poésie, voire de la musique, ne tendent-elles pas, sans cesse, à se déplacer... Quant à savoir quel procédé est supérieur à l'autre et appartient plutôt au grand art — il va de soi que la moindre allusion à ce sujet ne pourrait que nous induire à sourire : Meunier nous montre ici une de ces figures de brutalité héroïque, pensive et résignée de *Mincur* ; Delaunoy évoque dans ses cadres l'âme profonde et méditative des nefs et des cloîtres, la suscite devant nous avec toute la majesté de siècles et de douleurs sous laquelle elle n'a pas fléchi, à l'ombre émouvante et généreuse de son *Christ noir* ; — qu'importe l'instrument qui a servi à l'artiste à créer la magie de cet art?... Le conteur florentin Franco Sacchetti nous montre le grand Giotto peignant, sur commande, les armoiries d'un brave bourgeois-gentilhomme ; et le mot redondant de David, qui aurait été ridicule au xiv^e siècle, le serait également aujourd'hui. Au surplus, nous avons trop de journaux, et il n'y a plus d'histoire — mais seulement des faits divers!...

M. Octave Maus, dans son excellent compte rendu de *l'Art Moderne*, s'exclame : « Volendam ! il semble vraiment qu'on abuse du pittoresque d'opéra-comique de cette pêcherie hollandaise ! Les culottes démesurément bouffantes des indigènes et leurs toques de fourrure, hautes comme des bonnets persans, tournent à l'obsession. » Nous aussi, nous avons poussé un soupir devant toutes ces « bataveries », attrayantes quelquefois, mais d'un pittoresque vraiment trop facile et qui va à l'artificiel.

M. Fernand Khnopff expose plusieurs cadres, dont nous retiendrons surtout *Blanc, noir et or* ; Ophélie emportée entre les roseaux, dans la plénitude et

l'assoupissement des eaux et de la mort... M. Latouche a des visions romantiques de *Venise*, pourpre et or, de *Marseille*, et un *Hamlet* qui font songer à la fois à Delacroix et à Gustave Moreau. Marquons les portraits de M. Jacob Smits; une alerte *Tête de jeune fille*, de M. Eug. Smits; les notations fines de M. Max Uth; les consciencieuses études de M. Paul Rinck; la belle page de M. Mercette: *La Plage*; l'exposition de M. Jungmann: *La Procession de Kevelar*, amusante, mais qui relève trop de l'imagerie japonaise; sa *Béatrix* — Cenei? Portinari? d'Este? — qui a l'air bien placide; — les fleurs spirituelles de M. Th. Hannon; enfin, l'impressionnant *Sous bois*, de M. Maurice Hagemans.

ARNOLD GOFFIN.

Expositions Dutry et Böss. — Un de nos amis, M. Albert Dutry, a exposé au Rubens-Club, rue Royale, au cours du mois de décembre dernier, une série de tableaux et d'études où se révèlent les qualités de fraîcheur et de vivacité de tons qui caractérisent son talent. Nous y avons remarqué surtout les numéros intitulés: *Un beau soir sur la Lieve*, une rivière bordée d'arbres étalant leur long reflet tremblant dans la demi-lumière frissonnante du crépuscule; *Bords de la Durme*, où l'impression de la fuite des eaux entre les rives fleuries, sous le ciel voilé de brume légère, est délicatement rendue. A citer aussi *Mélancolie d'Automne*, quelques fûts d'arbres parmi la chute des feuilles rouillées, et d'autres toiles encore, telles que *l'Hiver en Pays de Waes*, *Moulin à Lokeren*, le *Zuid Leedevaart*, où l'âme songeuse de la Flandre se dégage du coloris et de la ligne, avec ce charme captivant qui la rend si chère aux cœurs épris d'art.

En même temps que M. Dutry, M. Prosper Böss expose plusieurs toiles, d'un art sobre, bien accentué, vigoureux. Citons la *Récolte des pommes de terre* et *Sarcleuses en Flandre*, qui évoquent fortement les labours des campagnardes courbées vers la terre âpre et féconde; *l'Etang d'Overmeire*, bel effet de ciel, renversé dans l'eau dormante, où les roseaux baignent leur silhouette penchée; *Souvenir de Ramschapelle*, une jolie maisonnette, tapie entre les arbres, enfin, en un coin d'église fort bien traité, un enfant de cœur soufflant sur l'encensoir ouvert, pour attiser la flamme, d'un gracieux effet.

CH. DE S.



NOTULES

La critique des livres est renvoyée au prochain fascicule à cause de l'abondance des matières.

* * *

Le Comité Victor Hugo, dont nous annonçons dans notre dernier numéro la constitution se propose notamment, pour célébrer le centenaire de la naissance de l'auteur de *La Légende des Siècles*, de faire apposer une plaque commémorative sur la maison que Victor Hugo occupa durant son exil en Belgique n° 27, Grand'Place, à Bruxelles.

Afin de réaliser cet hommage le Comité fait appel aux admirateurs du Poète et les prie d'envoyer le montant de leur souscription au Secrétariat, 26, rue Faider, Bruxelles.

* * *

Une nouvelle édition de la « Divine Comédie ». — Les frères Alinari, de Florence, dont les remarquables éditions d'art sont au-dessus de tout éloge et sont connues du monde entier, entreprennent en ce moment la publication d'une nouvelle édition de la *Divine Comédie* du Dante, illustrée par les artistes italiens modernes. Ils ont commencé la publication de *l'Enfer*. Cette édition paraîtra par livraisons, ce qui facilitera l'achat aux amateurs. *L'Enfer* comprendra dix-huit livraisons. Chaque livraison se vend au prix de 1 franc. Le volume complet broché, grand in-4^o, contenant cent vingt illustrations, se vendra au prix de 15 francs. Nous avons reçu les cinq premières livraisons luxueusement éditées. Nous reparlerons de cette publication lorsqu'une série suffisante de livraisons auront paru, pour nous permettre d'en donner un compte rendu judicieux. Il faut adresser les commandes aux frères Alinari, Via Nazionale, 8, à Florence.

* * *

Conférence de M. le baron José de Coppin à l'Union des étudiants catholiques de Liège. — Une société élégante et choisie se trouvait réunie dans les vastes salons de la *Concordia*, pour entendre M. le baron José de Coppin et notamment de nombreux magistrats, professeurs à l'Université, députés, membres au Conseil provincial et du Conseil communal.

Ce n'est pas seulement que le sujet traité — la littérature et la société — fut intéressant en lui-même, mais il fut présenté de brillante façon et dans un langage empreint d'une intense poésie. La plume ne pourrait rendre les aperçus

élevés, les réflexions profondes, les passages spirituels dont cette conférence était émaillée. Le fond, le thème était celui-ci : Un auteur d'une époque imprimera toujours à son œuvre les caractères de la société dans laquelle il vit. A l'appui de sa thèse, M. de Coppin a retracé le mouvement littéraire pendant le siècle dernier, il a promené ses auditeurs dans la galerie des grands écrivains, Chateaubriand, Lamartine, Balzac, G. Sand, V. Hugo, Théophile Gauthier, de Musset, etc. Il a ensuite terminé sa causerie, si littéraire et si érudite, en saluant en termes vibrants la renaissance de l'idéalisme dans la littérature.

* * *

Le Collège St-Jean Berchmans d'Anvers, dont nous avons déjà plusieurs fois eu l'occasion de faire l'éloge ici, doit encore être proposé en exemple, au point de vue de l'enseignement de l'art. On vient d'y inscrire au programme des cours l'histoire de l'art. Voici un cours essentiel s'il en fut, mille fois plus nécessaire que quantité de notions inutiles et fastidieuses dont on bourre les jeunes intelligences dans la plupart des collèges. Ce cours a été confié à un professeur de la plus haute compétence en la matière, à notre collaborateur l'abbé Verhelst, dont nous avons publié des études d'art religieux si vivantes et si intéressantes. Nous félicitons hautement la direction du collège d'Anvers pour sa noble initiative et nous souhaitons vivement que tous les collèges imitent ce bel exemple. L'éducation artistique de la jeunesse en Belgique est déplorable. Elle est nulle. Rien cependant ne contribue plus à élever l'âme des jeunes gens qu'un cours d'art sérieux et approfondi.

* * *

Joseph Ryelandt — Voici l'éloge que fait de notre collaborateur, J. Ryelandt, le *Guide Musical* : « M. Ryelandt est parmi les jeunes compositeurs belges les mieux doués et les plus originaux. Ses *Trois Chants spirituels*, sur des textes en prose (plainte de Job — prière tirée de l'*Imitation de Jésus-Christ* — exhortation mystique tirée d'une épître de saint Paul), sont d'une très haute inspiration religieuse vraiment émouvante. Quant au quintette en *la* mineur pour piano et cordes, c'est une œuvre non seulement très bien écrite, d'une belle richesse harmonique et mélodique, mais impressionnante par l'élévation et l'émotion de la pensée. Elle comprend trois parties : un *allegro* bâti sur un thème énergique, dont le développement alterne avec un motif naïvement gracieux ; un *adagio*, qui est une admirable rêverie religieuse, de sentiment un peu « parsifalien » ; un long *finale*, brillant et mouvementé, où domine un motif rythmique de belle allure. »

* * *

Les Chanteurs de Saint-Boniface ont de nouveau, à l'occasion des solennités de Noël, très heureusement entremêlé le plain-chant grégorien à la polyphonie palestrinienne. Ils ont exécuté, en outre, avec un talent hors de pair, la merveilleuse messe à cinq voix de notre grand artiste EDGAR TINEL, messe d'une beauté incomparable, qu'on ne se lasse pas d'entendre et

qui est un des plus beaux chefs-d'œuvre de la musique religieuse contemporaine. Ils ont exécuté aussi à l'offertoire une séquence : *Lætabundus*, peu connue chez nous, dont la mélodie est d'une suavité exquise.

* * *

La Scola Cantorum de Saint-Gervais « a repris le cours de ses séances musicales. Le quatuor Zimmer, de Bruxelles, se fit l'interprète intelligent et expressif du deuxième quatuor de VINCENT D'INDY, une des œuvres les plus hautes de la musique de chambre contemporaine, où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la sereine ampleur des idées ou de la magistrale sûreté de la polyphonie et de l'architecture musicale. Il nous fut donné aussi, ce même soir, d'applaudir quatre poèmes de Francis Jammes, d'un sentiment large et simple, mis en musique par CHARLES BORDES de si pénétrante façon, avec un bonheur si égal dans une extrême variété d'accents, que nous nous sommes pris une fois de plus à regretter que des dons aussi remarquables de musicien ne puissent que si rarement se manifester, l'activité de M. Bordes étant presque entièrement absorbée par la direction des Chanteurs de Saint-Gervais et par de multiples autres occupations aussi désintéressées. »

(*Guide Musical.*)

* * *

Sous le titre « Les Latins », M. Ad. Van Bever a fondé à Paris un nouveau théâtre d'art qui donnera cet hiver cinq soirées d'abonnement. C'est, comme l'explique le titre, l'art des Latins, l'art railleur, héroïque, galant ou satirique que la direction se propose de révéler. Elle l'empruntera au génie de l'Italie ancienne et moderne, si fertile en chefs-d'œuvre, à l'âme ardente de l'Espagne, à l'imagination étincelante du Portugal, à la verve gouailleuse et impertinente de la France des XVI^e et XVIII^e siècles, — ce qui ne l'empêchera pas de suivre l'évolution de la pensée contemporaine et d'offrir au public des spectacles originaux composés d'œuvres actuelles.

» La première soirée, qui aura lieu fin décembre dans une salle à déterminer, comprendra : la *Mandragor*, de Machiavel (cinq actes) et la *Sotie de Bridoye*, par L. Tailhade et R. Ralph.

» Viendront ensuite : le *Maréchal* (l'Arétin), l'*Alcade de Zalamea* (Calderon), l'*Etoile de Séville* (Lope de Vega), le *Veuf* (Gil Vicente), les *Contens* (Odet de Tournebu), l'*Ecole du déshonneur* (Gerolamo Rovetta), l'*Ornière* (V. Buteau) et l'*Aveugle et le Paralytique* (Grégeois). » (*L'Art Moderne.*)

* * *

La revue « Vlaamse School », publiée par BUSCHMAN, un des plus artistes de nos éditeurs, paraît cette année sous un nouveau titre : *Onze Kunst*, considérablement augmentée de texte et avec un plus grand nombre encore d'illustrations de toute beauté et dont l'exécution est parfaite. Nous reparlerons de cette superbe revue d'art. On s'y abonne Rijnpoortvest, 15, à Anvers, chez l'éditeur Buschman, au prix de 16 francs, payables en deux fois, par semestre.

* * *

Le Concours international Alinari pour un tableau original, représentant soit une scène de la vie de la sainte Vierge, soit une scène de famille sera clôturé, en ce qui concerne l'acceptation des œuvres le 1^{er} mars.

* * *

Picquante découverte. — Depuis que les vases de la collection de Hirsch sont entrés au Cabinet de Numismatique, le savant conservateur de cette section de la Bibliothèque Royale s'est consacré entièrement à l'étude approfondie de toutes les questions qui, de près ou de loin, touchent à la céramique grecque. Les archéologues des deux mondes nous sauront gré de leur communiquer l'un des plus récents résultats de ces laborieuses recherches. M. Picqué a découvert que le procédé actuellement employé pour la reproduction des vases grecs, à savoir le calque pris directement sur l'objet et reporté ensuite sur une feuille de papier ordinaire, présente pour les monuments à reproduire les plus grands dangers. Il paraît que le papier à calquer et le crayon Gilbert ont des propriétés chimiques si subtilement nocives, que les vases ainsi reproduits sont fatalement voués à une décomposition plus ou moins rapide. Et pourtant, — on ne peut y penser sans frémir! — ce procédé est employé partout : au Musée Britannique, au Louvre, à l'Ermitage, à Berlin, à Munich, à Florence, à Arezzo, au Musée du Cinquantenaire, etc. Cela donne vraiment la chair de poule, et M. Picqué aura rendu un service immense à l'archéologie en signalant le danger au monde savant. Sa compétence spéciale en la matière, sa profonde érudition attestée par de si nombreux et de si beaux travaux (sans parler des étiquettes de la collection de Hirsch), donnent à cette découverte une importance toute spéciale, et il n'y a pas de doute qu'elle ne décide les archéologues à renoncer à des pratiques qui touchent à la barbarie.

Ajoutons que M. Picqué continue ses recherches : c'est même à cela, paraît-il, qu'il consacre toutes ses matinées. Il croit avoir trouvé enfin un moyen ingénieux de photographier les vases au moyen des rayons Roentgen, à quatre ou cinq kilomètres de distance. Ce procédé, à ce qu'on assure, n'offrirait aucun danger, et permettrait en outre de reproduire les objets sans avoir à déranger les conservateurs. Dans Picqué il y a Pic, et s'il n'y pas de Mirandole, croyez bien que c'est pure modestie.

C. G.

* * *

Accusé de réception : DANTE : LA DIVINA COMMEDIA NOVAMENTE ILLUSTRATA DA ARTISTI ITALIANI — INFERNO — FASC. I, II, III, IV, V. — (FIRENZE, ALINARI.) — H. MAZEL : Archytas de Métaponte (Paris, Société du *Mercur de France*). — G. LENEVEU : Ibsen et Maeterlinck (Paris, Editions littéraires, Ollendorff). — H. DE RENNIER : Premiers Poèmes (1887-1892). — Les jeux rustiques et divins. — Les médailles d'argile; 4 vol. (Paris, Société du *Mercur de France*). — DMITRI MEREJKOWSKI : La résurrection des Dieux (Paris, Perrin). — L. HENNEBICQ : Le journal d'un pestiféré (Bruxelles, Larcier). — EDW. C. STRUTT : Fra Filippo Lippi (London, G. Bell). — B. BERENSON : The study and criticism of italian art (ibid.). — H. ROUSSEAU : La légende de Bouddha (Bruxelles, Havermans). — H. GRÉVILLE : La mamselka (Paris, Plon). — J. DE VORAGINE : La légende dorée (Paris, Perrin). — P. BOURGET : Monique (Paris, Plon). — P. BROGNEAUX : L'isolement (Paris, Fischbacher). — D. GERVAIS : Vie de la Très Sainte Vierge, 2 vol. (Paris, Librairie des Saints Pères). — A. THEURIET : Contes de la Marjolaine (Paris, Fasquelle). — J. WICKENHAGEN : Histoire des Beaux-Arts (Paris, Fischbacher).

Le Mur

Poème dramatique

PERSONNAGES :

KAÏN.
ADAH.
HÉNOCH.
ISAËL.
NÉROD.
LUCIFER.

La forêt primitive. Une clairière rocheuse bornée par de grands arbres et des fougères arborescentes. Tous les feuillages pendent comme grisés de chaleur humide. Il fait nuit. Une lumière bleuâtre de lune montante dessine les lignes et les formes. A gauche, sur un tertre, Kaïn est étendu lourdement endormi. A l'avant-plan, ses trois fils dorment aussi, mais se réveillent bientôt, tourmentés par la faim. Tout dénote chez eux, comme chez leur père, une longue marche à travers les solitudes. — Aucun bruit, si ce n'est, par moments, et comme étouffé par l'épaisseur des végétaux, un cri lointain de fauve.

SCÈNE PREMIÈRE

KAÏN, endormi. HÉNOCH, ISAËL, NÉROD

NÉROD, il s'éveille et se soulève péniblement.

J'ai faim ! J'ai faim !

ISAËL, il se dresse, à son tour, après un moment.

J'ai soif ! que l'on me donne à boire !

Oh ! l'éternel tourment de cette forêt noire,
Où les exhalaisons âcres des végétaux
Etourdissent mes sens de leurs parfums brutaux !

HÉNOCH

Espérons !

NÉROD

Non ! Chassons les espérances vaines,
 Car voici que, brisés sous l'averse des peines,
 Nous en sommes réduits à de lugubres cris !
 J'ai faim et ne puis plus, de mes doigts amaigris,
 Déterrer, pour manger, quelque amère racine !

ISAËL

Une angoisse sans nom ~~me~~ pèse sur ma poitrine ;
 Au milieu de cet air immobile et mauvais
 J'étouffe comme un fauve étranglé par des rets !
 L'épouvante est partout ; la terre chaude et grasse
 Exhale une sueur de fièvre dans l'espace,
 Et des fauves, pareils à de vivants rochers,
 Blessent de leurs cris sourds nos cœurs effarouchés.
 Ah ! pourquoi, loin du fleuve aux fraîches vagues bleues,
 Dans la silve infinie avons-nous fait cent lieues ?

NÉROD

Vous nous interrogez en vain. Le ciel muet
 Garde au fond de l'azur son effrayant secret
 D'abîme !

HÉNOCH

Non ! Adah, notre consolatrice,
 Sans se troubler jamais nous vante sa Justice.

NÉROD, dédaigneux.

Adah, c'est la faiblesse,

montrant Kaïn :

et celui-là, le Fort,
 Gît sans un mouvement, assommé par le sort !
 Oh ! l'infini se plaît à voir notre martyr !

HÉNOCH

Ne parlez pas ainsi, Kaïn pourrait sourire.

Après s'être dressé à demi :

Sur un reste de force appuyant mes genoux,
 Je cherche du regard quelque fruit mûr pour vous.

Un silence.

Rien. Les arbres maudits, de plus en plus farouches,
 Semblent railler la faim et la soif de nos bouches ;

Leur opulence morne et leur stérilité,
 En se gorgeant de sève, ignorent la bonté !
 Depuis combien de jours, depuis combien de lunes,
 Sans atteindre le but, vivons-nous d'infortunes,
 Entraînés par l'Errant aux pas tumultueux ?
 Hélas ! s'il a juré de fuir les jours heureux,
 Par un mal souverain persécuté sans trêve,
 Nous, ses fils, nous devons nous lier à son rêve !

NÉROD

Quel rêve ?

HÉNOCH

Iahvé seul lit au fond de son cœur !

ISAËL

Oh ! son rêve est mauvais, puisqu'il fait ma douleur !
 Plus nous fuyons et plus la force de la terre
 Hérissé autour de nous les fouets de sa colère !
 Qui pourrait en douter ? Notre père éperdu
 Nous entraîne, râlant, vers un but défendu ;
 Sa rage est notre faim, notre soif, nos blessures,
 Et son corps sur nos corps rejette ses tortures.

NÉROD

Iahvé nous entend, mais il laisse gémir
 La chair que de la boue il fit un jour surgir ;
 Qu'il me donne à manger, puisqu'il voulut ma vie !

HÉNOCH

Nérod, éteins en toi la colère et l'envie,
 Car, depuis que Kaïn a connu leur pouvoir,
 Ses traits se sont couverts comme d'un masque noir.

NÉROD, exalté.

Moi, j'admire Kaïn : il lutte, il veut atteindre
 Un but où la douleur ne pourra plus l'étreindre ;
 Et nous, ses fils, un jour, bénissant son effort,
 Nous pourrons dominer la souffrance et la mort !

HÉNOCH

Adam ne lutte point ; en sanglants sacrifices,
 De ses troupeaux errants il offre les prémices ;
 Il prie.

NÉROD

Et le ciel sourd le laisse en son péché!
Kaïn, lui, marche au but; laissons Kaïn marcher.

ISAËL

Il n'est pas comme Adah, il n'a point de tendresse;
Dans ses bras violets jamais il ne nous presse;
Il a peur de ses mains, elles tremblent toujours,
Excepté pour tuer les serpents et les ours.

NÉROD

Eh bien! en les tuant, il montre qu'il nous aime!
Oh! laissez-le marcher, ce dompteur d'anathème;
Il est tout notre espoir, et sa virilité
Fougueuse affrontera la grande hostilité;
Car la terre nous hait! Il faut que l'on dérobe
Des gerbes à ses champs, aux fauves notre robe;
Tout rugit contre nous; des milliers d'ennemis
Pullulent dans la silve à nos voix insoumis;
Mais tout ce mal, un jour, acculé sans issue,
Verra surgir Kaïn brandissant sa massue!

HÉNOCH

Adam connaît les lois, Héva connaît la paix,
Mais Kaïn vit courbé sous de pesants secrets.
S'il doit être vainqueur, d'où vient l'inquiétude
Qui le pousse? Il a peur, même en sa solitude,
Et, crispant les deux poings, il hurle quelquefois
Plus rauque que l'orage et les bêtes des bois!
Il souffre, mais son mal est pour nous un mystère,
Et, s'il doit s'en aller jusqu'au bout de la terre,
Suivons-le!

ISAËL

Je voudrais qu'on lui fasse merci.

NÉROD

Il ne sait plus prier; son cœur s'est endurci;
Quelqu'un le hait, quelqu'un de sombre et de rigide.

HÉNOCH

Iahvé par amour peupla jadis le vide;
Il fit le Paradis; nos parents l'ont perdu,

Trompés par le Mauvais. Que de fois, éperdu
 Par le remords, — le soir, quand, là-bas, dans la plaine,
 L'holocauste, en fumant pour la famille humaine,
 Proclamait la Promesse et nous rouvrait le ciel —
 J'ai vu le vieil Adam supplier l'Éternel !
 Kaïn priait alors. Mais un jour, sans rien dire,
 Poussé par une voix qui semblait le maudire,
 Il s'en revint des champs, n'osant lever, hagard,
 Sur ses pâles parents son sinistre regard ;
 Puis il s'est mis à fuir, et nous fuyons encore !
 Une loi le poursuit, un chagrin le dévore ;
 Or, s'il pouvait prier, il serait relevé.

NÉROD

Qui raidit ses genoux ?

HÉNOCH

Ce n'est point Iahvé,
 C'est le Mauvais, celui qui provoqua la chute.

NÉROD

Ah ! si c'est le Mauvais, c'est avec lui qu'il lutte !

Un silence.

ISAËL

Quel silence ! On dirait que nous allons mourir,
 Comme les fauves noirs que Kaïn fait périr.

On entend un froissement dans les feuillages. Les
 trois enfants se détournent avec anxiété, comme
 dans l'attente d'une attaque.

HÉNOCH

Il voit le premier paraître leur mère.

C'est Adah ! C'est la Mère aux paroles très douces.

SCÈNE II

KAÏN, toujours endormi. LES MÊMES. ADAH, Elle s'avance, les cheveux
 en désordre, un bras ensanglanté.

ADAH

Fils, je n'ai pu trouver à manger que ces mousses ;
 Un désespoir m'a prise en vous voyant souffrir
 Et, lasse de chercher des fruits, pour vous nourrir

J'ai tenté d'étrangler un fauve! Mais ces bras
 Ne sont pas faits, hélas! pour les rudes combats;
 Ils ont trop caressé! La bête m'a mordue!
 Je saigne! Abreuvez-vous à cette chair tordue,
 Si la soif vous dessèche! O soleils de mes jours,
 Palmiers de mon jardin, ne souffrez pas toujours;
 Riez, vivez de mon espoir et de ma vie;
 Iahvé m'a donné l'amour qui vivifie;
 J'ai des forces, mes fils, mon cœur ne faiblit point,
 Il pourra plus pour vous que mon trop faible poing;
 Je porte dans mon sein votre vie et la mienne!

Après avoir regardé Kaïn :

Celui qui dort là-bas ne vit que de la sienne!

NÉROD

Pourquoi le suivez-vous en tous lieux?

ADAH, sèchement.

Par devoir.

Elle leur jette les mousses :

Mangez!

ISAËL

Mère, pitié! notre sort est trop noir!
 Nous sentons que Kaïn par sa lutte obstinée
 Assombrit votre vie et notre destinée;
 Nous errons au hasard, nous allons en avant,
 Plus pâles chaque jour sous ce ciel étouffant!
 Et nous ne voyons plus, dans l'horreur où nous sommes,
 Les anges qui jadis marchaient parmi les hommes!

ADAH

Laissons errer Kaïn. Puisque nous nous aimons,
 Que peut sur nous l'exil des forêts et des monts?
 Que peut la nuit devant l'amour et la lumière?
 Ah! l'homme tout entier n'est pas fait de poussière,
 Il sait aimer! Il sait prier! Bien que puni,
 Il sent toujours en lui tressaillir l'infini!
 Plus forte que la mort, son âme sans limite
 Domine les douleurs de la chair qu'elle habite,
 Et, si les séraphins, chassés par notre orgueil,
 Ne peuvent plus fouler cet univers en deuil
 Pour calmer d'un baiser notre chair de misère,
 Nous, mères, nous prenons leur place sur la terre!

Elle les embrasse.

NÉROD, ému.

Hélas! vous dont le cœur déborde de bonté,
Vous souffrez comme nous sans l'avoir mérité!

ADAH, avec tendresse et énergie.

Le Juge souverain n'est point celui qu'on juge;
La Faute a fait l'Exil, mais Lui reste un refuge;
Il aime! Je le sais par chaque battement
Qu'a fait mon cœur en vous cherchant un aliment!
Il aime, et son Amour, que l'homme seul repousse,
Palpite dans ce cèdre et vit dans cette mousse;
Son soleil rayonnant s'en vient chaque matin
Faire un nimbe de joie au plus amer destin.
Toute vie est son œuvre; à travers vos prunelles
Je vois votre âme, en vous, vers Lui battre des ailes!
O Nérod, taisez-vous! Ne dites plus ces mots;
La Faute infiniment surpasse tous nos maux!
Je naquis dans la Faute et j'aime ma souffrance
Parce que le Puissant l'embauma d'espérance!
Elle est juste, elle est sainte, et c'est par elle, un jour,
Que, sur le vieux Péché, rayonnera l'Amour!

ISAËL

Notre père Kaïn connaît-il la Promesse?

ADAH

Votre père, mes fils, est ma seule tristesse,
Mais notre âme à la sienne est liée à jamais.
Laissons-lui sa torpeur, laissons-lui ses secrets,
Et gardons notre paix devant sa violence.

Elle regarde un moment Kaïn endormi, puis
interroge Hénoch en le prenant à part.

Réponds, n'a-t-il rien dit, Hénoch, en mon absence?

HÉNOCH

Il n'a point remué son corps depuis trois jours;
Il est resté muet, mais des grondements sourds
Ont deux fois secoué sa poitrine dolente.
Alors, voilé, debout et comme dans l'attente,
Le Mauvais a surgi; je connais son odeur;
Sa forme se mouvait dans l'ombre avec lenteur,
Et sa bouche a soufflé sur Kaïn du vertige,
Puis tout s'est dissipé sans laisser de vestige.
Mes frères n'ont rien vu.

ADAH, regardant Kaïn.

Puisqu'il reste endormi,
 Sa volonté peut-être a vaincu l'Ennemi.
 Oh! s'il pouvait avoir sondé sa déchéance!
 C'est la première fois qu'il dort! Sainte espérance,
 Soutiens-le! Quant à nous, purifions cet air
 Qu'à souillé par deux fois l'archange de la chair!
 Prions pour que Kaïn se soumette et s'apaise.

A ses trois fils.

A genoux, mes enfants! Mon cœur est mal à l'aise;
 Vous avez dit des mots insensés; qu'un autel
 Répare cet outrage aux yeux de l'Éternel.
 Lui seul peut nous sauver du Mauvais et du crime.

Réfléchissant pendant qu'elle ramasse
 le bois mort nécessaire au sacrifice.

Hélas! pour le prier il manque une victime!
 Ce désert est terrible, et ni bête ni feu
 Ne s'offrent à mes mains pour parler avec Dieu.
 Voici du bois, voici de misérables herbes.

Elle dresse le bûcher.

Et pas une étincelle à jeter dans ces gerbes
 Pour les faire fumer vers le ciel! Que mon cœur
 Seul arde de ses feux en face du Seigneur!

Ses trois fils se prosternent. Adah, à
 genoux, prie en levant les bras au ciel.

Salut, Père éternel! Salut, Toute-Puissance!
 L'Amour est dans ton cœur, la vie est en tes mains.
 Nous ne nous plaignons point de nos rudes chemins,
 Puisqu'il faut expier la désobéissance!

Le soleil voyageur vient nous parler de toi;
 Il sourit à nos maux, il féconde la terre
 Et, solennel témoin de ta grandeur austère,
 Il célèbre avec nous la force de ta Loi.

Si tu n'avais songé qu'à suivre ta Justice,
 Dans l'horrible néant nous serions tous rentrés;
 Mais l'Espoir a calmé nos cris désespérés
 Et nos bras sont levés afin qu'il s'accomplisse!

Oh! détourne nos pas des routes du Péché
 Pour les conduire au but sacré de ta sagesse;
 Prends pitié de Kaïn en voyant ma détresse,
 Et qu'il soit par ta main à son mal arraché!

Prends pitié de mes fils, prends pitié de moi-même,
 Mon cœur seul est en feu devant ce morne autel ;
 Mais, si tu veux bénir son amour immortel,
 Je le voue en victime à ta Gloire suprême !

Elle se penche sur le bûcher comme si elle y jetait son cœur ; les herbes s'enflamment et la fumée monte, en colonne, droit vers le ciel. Le paysage s'éclaire, mais Kaïn reste à demi dans l'ombre. Adoration muette. Pendant qu'Adah et ses fils se tiennent immobiles et prosternés, Kaïn s'éveille. Encore engourdi par son long sommeil, il ne fait pas d'abord attention aux lueurs projetées par le foyer et se parle un moment à lui-même.

KAÏN, d'une voix sourde.

C'est bien. J'ai pu dormir ; mon angoisse un moment
 A cessé de me mordre avec acharnement
 Et de presser mes pas dans l'éternelle fuite.
 J'ai dormi. De mes jours que m'importe la suite
 Si je puis quelquefois retrouver ce sommeil,
 Ce repos de la chair, au non-être pareil,
 Où l'esprit perd sa force et flotte à la dérive
 Comme un arbre séché sur une mer sans rive ?
 L'anathème n'a point atteint ma liberté
 D'interrompre la vie ! Ah ! j'ai trop redouté
 De ne pouvoir jamais suspendre ma torture ;
 Je ne suis écrasé qu'à demi ; la nature
 Voudrait jeter sans fin de l'effroi sur ma chair,
 Mais, quand je dors, l'horreur qu'elle exhale se perd ;
 Et, puisque en ce sommeil, bravant son épouvante,
 J'ai perçu du néant sous sa forme insolente,
 Peut-être que la mort où se dissout Abel
 N'est, dans son sein profond, qu'un sommeil éternel !
 Oh ! l'assoupissement où ne peuvent renaître
 Les effrayants *Pourquoi* qui vivent dans notre être !
 Oh ! le bonheur secret de clore son cerveau,
 De le laisser s'emplir de nuit comme un caveau
 Profond ! — Non, non, il n'est qu'un mal, c'est la *Pensée*,
 C'est cet Esprit qui vit en ma tête insensée
 Et que mes rudes poings veulent frapper en vain !
 Pourquoi s'acharne-t-il à troubler mon destin ?
 D'où vient-il ? Je sens bien que je ne puis connaître
 Sa forme ; il est en moi sans que je sois son maître ;
 Parfois, lorsque je veux dominer ses frissons,
 Il ouvre devant moi d'effrayants horizons
 D'infini plein de brume où roulent des tonnerres !

Tel un oiseau géant, il m'emporte en ses serres,
 Puis je retombe, avec des cris! Dans l'univers,
 Je suis seul possédé par cet Esprit pervers!
 Les arbres sont heureux, les roches assoupies
 Ne profèrent jamais de paroles impies,
 Et les fauves, contents d'apaiser leur fureur,
 Après avoir tué n'éprouvent pas d'horreur.

Un silence. Il se dresse à demi.

Ah! Je suis *réveillé!* J'écoute le silence,
 Et mon cœur de nouveau bat avec violence
 En entendant gronder un tumulte de lois
 Au fond de mon cerveau comme au fond de ces bois!
 Malheur, car j'ai *pensé!* Malheur! la sombre terre
 Me crache de nouveau le sang de sa colère,
 Et me voilà debout, pour souffrir et marcher
 Encore, ou pour briser mon front sur ce rocher!

Il se lève haletant, prêt à reprendre sa
 course; la vue soudaine d'Adah et de
 ses enfants prosternés devant l'autel
 l'arrête. Adah qui a entendu ses der-
 nières paroles, fait quelques pas
 vers lui.

ADAH, avec tendresse.

Kaïn, courbe la tête et frappe ta poitrine!

KAÏN

Il reste un moment interdit et perplexe ;
 puis, voyant le bûcher, il parle avec
 violence en montrant l'arbre auquel
 il s'adosse.

Ce cèdre est grand et fort, il résiste, il domine;
 Femme, je suis plus dur et plus hautain que lui,
 Et tes yeux me verront, demain comme aujourd'hui,
 Inflexible, drapé dans mon orgueil. Je laisse
 La gémflexion honteuse à la faiblesse!
 Moi, le seigneur du feu, moi, le prince des bois,
 J'ai vécu, je vivrai selon mes propres lois;
 Ce bûcher ne devrait brûler que pour moi-même,
 Car nul autre vivant, même là-haut, ne t'aime!
 Faible chair, que veux-tu que te fassent ces feux ?
 Si la destruction pouvait nous rendre heureux,
 Les cieux pleins de soleils me porteraient envie
 Puisque j'ai, le premier, du corps chassé la vie !
 Ton culte humiliant m'outrage, les autels

Ne tenteront jamais que de lâches mortels;
 Et moi, pour dominer sur leur race servile,
 Entre de hautes tours je bâtirai ma ville
 Et dresserai ma loi!

ADAH

Tais-toi, triste songeur!
 Ce feu que tu maudis a jailli de mon cœur!
 Vois, comme avec l'élan des choses animées,
 Il pousse vers le ciel sa flamme et ses fumées!
 Il adore, il connaît la Règle, il fait du jour
 Parce qu'il est l'emblème éternel de l'Amour!
 Iahvé le regarde, il entend son langage,
 Il me donne la paix en retour de l'hommage;
 Mais Kaïn, qui s'enfuit loin des autres humains,
 Kaïn, qui sent brûler les paumes de ses mains
 Et rêve de chasser la douleur qu'il mérite,
 Veut dompter par l'orgueil son âme qui s'irrite!

HÉNOCH, suppliant.

Père, près du feu clair viens prier avec nous!

ISAËL

Fais un effort, Kaïn, pour ployer tes genoux!

Un silence.

KAÏN, se tournant vers Nérod qui se tait.

Et toi, tu ne dis rien?

NÉROD, inquiet.

J'admire ton audace,
 Mais je tremble!

KAÏN

Nérod, tu seras de ma race!
 Toi, femme, laisse-moi; j'ai de vastes projets;
 Si Kaïn s'est plongé dans la nuit des forêts,
 C'est qu'il avait besoin d'immense solitude!
 Je saurai quel chemin mène à la quiétude.
 Et la paix me serait d'un effroyable poids,
 Si quelqu'un, sans mentir, disait: Tu me la dois!
 Je suis libre! La Joie en vain fuit et se cache;

La traîner au grand jour sera ma rude tâche !
 Retirez-vous d'ici ; je veux jusqu'à demain
 M'exalter dans ma force et mûrir mon dessein ;
 Puisque je sais enfin ce qui me fait la guerre,
 Je veux de la Pensée étouffer le mystère.

ADAH, avec résignation.

Ah ! nous t'obéirons ; mais respecte ce feu,
 Kaïn, car c'est mon cœur qui brûle devant Dieu !
 C'est mon amour pour toi, mon âme ! C'est ma vie
 Qui poursuit ton bonheur et qui s'y sacrifie
 Dans l'Amour d'Iahvé, puisque sa volonté
 A daigné nous unir pour la félicité !

Elle sort avec ses fils en s'ouvrant un
 chemin à travers les fougères.

SCÈNE III

KAÏN, seul.

Il se laisse retomber sur le tertre.

Je voulais fuir tantôt, mais ma force surprise
 A fléchi tout d'un coup comme un arc qui se brise,
 Et j'écoute, transi, sans souci de la mort,
 La silve murmurer : « Que m'importe mon sort ? »
 L'homme seul tremble ; il va, dans l'hostile nature,
 Tout en s'exaspérant, chercher sa nourriture,
 Sans pouvoir étouffer sous son front obstiné
 Ce cri perpétuel : — Pourquoi donc es-tu né ?
 Ah ! l'horreur du silence immobile où s'enfonce
 La sombre question qui reste sans réponse !

Un silence.

Dans ma tête mon sang fait un sinistre bruit
 Qui réveille ma haine encor ! La lune luit
 Là-haut et me regarde, insolemment cruelle ;
 Dans ces arbres géants la vie à flots ruisselle ;
 Pas un ne bouge : ils sont heureux dans la chaleur ;
 Aucun ne sent en lui frémir de la douleur.
 Comme ma chair, pourtant, ils sont nés de la terre.
 Ils me fixent, muets, quand je ne puis me taire ;
 Ils mourront à l'endroit qui les vit naître, et moi,
 J'irai tomber ailleurs, flagellé par la Loi !
 Leur pensée orgueilleuse étalée en feuillage,
 N'ayant pas à souffrir, dédaigne le langage
 Et, sans rompre jamais son calme sans pareil

S'abreuve obscurément de rêve et de soleil
 J'ai palpé mon corps nu, j'ai palpé leurs écorces ;
 Pourquoi différons-nous, puisque, rivaux en forces ;
 Nous pourrions un jour dans la terre ? O soupçon !
 N'est-ce point son bourreau que l'Eternel, si bon,
 A soudé dans mes chairs en créant la Pensée ?
 Pourquoi donc, sans cela, sinistre et courroucée,
 Tantôt, quand je dormais, m'aurait-elle fait voir
 Le cadavre d'Abel rigide, inerte et noir ?
 Soit ! Puisque dans ma tête habite une Etrangère,
 Ne pouvant la tuer, je lui ferai la guerre
 Rudement, me riant de sa complicité,
 De son entente sourde avec l'immensité
 Sans forme et sans pitié, qui, du haut de ses astres
 Au lieu de clairs bonheurs nous lance des désastres !

Il regarde un moment l'autel.

Et voilà que ce feu L'adore. Qui ? Je sens
 Qu'il vit partout quelqu'un de dur et de puissant,
 Quelqu'un qu'on ne voit pas, qui distille l'aurore
 Et les ombres, qu'Adah connaît, qu'Adah implore ;
 Mais entend-il nos cris ? Connaît-il le pardon ?
 Dois-je joindre les mains pour qu'il m'assiste ?

SCÈNE IV

KAÏN, LUCIFER

Lucifer sort en fantôme de la forêt et du côté opposé à Kain. Après l'avoir épié un moment, il s'avance vers lui comme enveloppé d'un nuage qui se dissipe peu à peu.

LUCIFER

Non,

Si ton cœur veut garder sa fierté !

KAÏN, se reculant surpris.

Noir archange,
 Laisse-moi dans ma nuit, moi, le fils de la fange.
 D'où sors-tu ? Je te vois toujours paraître alors
 Que dans mon cœur meurtri s'éveille le remords.
 Je te connais. Tu crois que je suis ta victime ?
 Erreur ! Ma volonté seule a commis le crime.
 Tu m'as dit : Venge-toi ! J'avais des yeux pour voir
 La grâce d'Iavhé sur Abel seul pleuvoir.
 Je l'ai tué ! Va-t-en ! ta présence m'opprime ;
 Mon cœur est assez fort pour porter sa détresse,
 Et je n'ai pas vers toi dirigé mes appels !

LUCIFER

J'ai voulu te guérir de tes ennuis mortels.
 Que m'importait ton frère et la Grâce et ta rage?
 N'ai-je pas eu pitié plutôt de ton servage,
 Et n'ai-je pas rendu ton courage plus fort
 En mettant sous tes yeux le néant de la mort?

KAÏN, amer.

La mort depuis ce jour habite ma poitrine.

LUCIFER

Iahvé se défend; sa force ne domine
 Qu'en emplissant les cœurs d'un lâche repentir.
 Cède, tu n'es plus libre et tu perds l'avenir.
 Je n'ai point ton beau corps, je n'ai point ta nature,
 Mais je surgis soudain partout où l'on torture.

KAÏN

Pour voir la chair frémir!

LUCIFER

En maître du conseil.

KAÏN

Tu mens! Tu m'as troublé tantôt dans mon sommeil.
 Un espoir inconnu m'envoyait ses caresses,
 Ton souffle l'a chassé! Je veux que tu me laisses!

LUCIFER

Soit! Brise comme un jonc ta noble volonté
 Pour rentrer dans la crainte et la stupidité!
 J'avais cru que Kaïn, debout dans son audace,
 Fier du signe royal qu'il porte sur sa face,
 Lutterait jusqu'au bout afin de triompher
 De Celui qui l'irrite et voudrait l'étouffer!

KAÏN

Kaïn est fils d'Adam, il souffre par ta faute!

LUCIFER, ironique.

Ah! voilà le malheur! Le Jardin n'a plus d'hôte!
 Il est vide! Jadis, pour devenir des dieux

Tes parents ont brisé leur bonheur odieux ;
 Puis, au lieu de braver de passagers supplices,
 Lâches, ils ont pleuré la prison de délices !
 Après un premier pas vers la divinité,
 Liberté, force, orgueil, ils ont tout rejeté ;
 Et, châtiés, brisés, inclinés vers la terre,
 N'osant plus de la vie attaquer le mystère,
 Dans la plaine et les bois on les entend râler
 Sous la main de Celui qu'ils devraient égaler !

KAÏN

Serpent, tu les déçus !

LUCIFER

Je n'ai déçu personne ;
 J'ai parlé, rien de plus ; l'homme est libre et *raisonne*.

KAÏN, resaisissant son idée.

Tu l'as dit ! L'homme vain a mangé le poison,
 Parce qu'il s'est laissé duper par sa Raison !
 M'entends-tu ? Je la hais ! Mon seul bourreau, c'est Elle.
 De quelque nom obscur que ma langue l'appelle,
 Oserais-tu nier qu'elle a fait mon malheur ?
 Je veux bien pour mon corps louer le Créateur ;
 Je m'admire, dans l'eau j'aime à voir mon visage ;
 De mes mains, de mes pieds je fais un libre usage,
 Ils sont souples ; souvent, surpris, je vois mes doigts
 Façonner aisément des ouvrages adroits ;
 Je jouis des parfums, l'air chante à mon oreille ;
 Pour choisir de bons fruits ma bouche est sans pareille ;
 Puis, voilà que je suis battu par ma Raison !
 Malgré moi, librement, au fond de sa prison
 Elle parle sans fin, se contredit, s'agite,
 Réveille le passé plein de terreur maudite,
 S'exalte, s'humilie et, pour m'exaspérer,
 M'épouvante au moment où j'allais respirer !
 Parle ! Pour raviver ma vaillance épuisée,
 Dis-moi que mon malheur est fait par la pensée !

LUCIFER

Non, mais par l'Ignorance ! Iahvé s'est perdu
 En donnant son vrai nom à l'Arbre défendu.
 Il a trahi sa peur ; on voit que sa sagesse

Rêvait d'enclorre l'homme en une nuit épaisse,
 Pour raffermir son règne. Ah! rends gloire au péché!
 Grâce à lui, nul élan ne peut être empêché!
 L'esprit jadis ployé sous le joug, libre à peine,
 Ne connaît point encor son immense domaine!
 Il suffit qu'il soit né; laisse-le lentement
 S'aiguïser pour braver un jour le châtement.
 Sa force suffira, lorsque viendra son heure,
 Pour monter triomphant dans sa haute Demeure.
 Kaïn, Kaïn, écoute : *Il faut que ton cerveau*
Pour le salut du monde enfante un Dieu nouveau,
Le Savoir! L'ignorance est la honteuse entrave
 Qui te lie à la terre et te fait son esclave!

KAÏN

Eh! que puis-je savoir, si ce n'est que la mort
 Doit m'attaquer demain et briser mon effort?

LUCIFER

Si tu mets dans la chair l'essence de ton être,
 Qu'un fauve de ces bois te fasse disparaître,
 Car la chair à jamais est faite pour souffrir.
 Mais, si tu sens en toi frémir de l'avenir,
 En lutteur dédaigneux dompte ton indolence.
 Oh! que de fois, la nuit, me glissant en silence,
 J'ai rêvé près de toi! Tu hurlais de douleur
 Devant l'indifférence inique et la torpeur
 Des choses; tu pressais dans tes deux mains ta tête
 Où roulaient des projets souverains de conquête;
 Tu sentais qu'il fallait briser des nœuds d'airain,
 Abaître des rochers pour t'ouvrir un chemin,
 Pour sortir des marais impurs de l'anathème!
 Kaïn, poursuit ce but; Kaïn, reste toi-même.
 La nature te hait; si tu ne la soumets,
 La souffrance tordra ta pensée à jamais.

KAÏN

Iahvé nous prescrit de dominer la terre.

LUCIFER

Oui, mais ne voudra point que son pouvoir s'altère;
 Or, le savoir profond que tu peux acquérir
 Doit un jour, malgré lui, l'empêcher de punir.
 Tu tiens entre tes mains le bonheur de ta race.

KAÏN

Quel bonheur?

LUCIFER

De régner sur le temps et l'espace.

KAÏN

Mais mon père m'a dit que je suis immortel!

LUCIFER

Oui, tu l'es.

KAÏN, anxieux.

Et sais-tu quel est le sort d'Abel?

LUCIFER

Non! Qu'importe? Il vécut en esclave, il doit l'être
A jamais, sans espoir et sous le même maître,
Puisque sur cette terre il n'osa s'affranchir!
Crois-tu que c'est assez, pour régner, de mourir?
D'ailleurs, ce mort n'est pas une part de toi-même.
Chacun fait son destin! J'ai fait le mien, je l'aime.

KAÏN

Tu l'aimes, mais ton œil est sombre et soucieux.

LUCIFER

Lorsque l'on est puissant, on est toujours heureux.
Je suis puissant! Je puis te donner la puissance;
Tu l'auras, si tu veux descendre en ma Science.

KAÏN

Ah! l'homme fait de chair, déchu, blême de peur,
Ne peut pas, je le sens, se passer de Sauveur,
Il est seul, il n'a point d'appui sûr; la nature
Veut bien lui dispenser un peu de nourriture,
Quelques fruits modelés par le soleil d'été,
Mais l'écrase toujours sous son immensité!
Or, toi, qui viens m'offrir le secours nécessaire,
Es-tu fils d'Iahvé?

LUCIFER

Je suis son Adversaire.
 Sans cela, je n'aurais jamais vu tes chagrins,
 Sois à moi ; j'ai dompté déjà ce que tu crains ;
 Et, puisqu'on t'a puni, sous prétexte de crime,
 En devenant vainqueur cesse d'être victime.
 Ma science est sans fond ; tu sauras quelque jour
 Pourquoi l'orgueil vaut mieux que la crainte et l'amour.

KAIN, subitement résolu.

Esprit, qui que tu sois, dis-moi ce qu'il faut faire.

LUCIFER, montrant l'autel.

Eteins d'abord ce feu qui souille l'atmosphère.

Kain renverse le bûcher et étouffe les
 tisons avec de la terre.

Bien. Ecoute : je suis ton maître ; désormais,
 Tu ne dois plus songer qu'à monter aux sommets.
 Jusqu'ici tu n'as su qu'hésiter ; dans le doute
 Ton esprit s'agitait, sur son obscure route ;
 Et le seul noble effort dont tu sus l'ennoblir,
 C'est d'avoir au Rival refusé d'obéir.
 Il faut de ton esprit exalter la puissance,
 Il faut, en pénétrant sa plus subtile essence,
 De ton front faire un temple à sa divinité,
 Parce qu'il porte en lui la suprême clarté !
 Crois-moi, Kaïn : l'Esprit, par sa seule énergie,
 Versera le bonheur sur la vie élargie ;
 Iahvé le redoute, il sait ce qui l'attend,
 Si l'arc de la raison contre sa nuit se tend.
 Ah ! la Chute t'a fait de belles destinées !
 Et moi je te suivais dès tes jeunes années,
 Attendant le moment de te crier : — Kaïn,
 Il est temps de bâtir le temple souverain !
 C'est moi qui te poussai dans cette solitude,
 — Tu comprendras pourquoi — c'est ma sollicitude
 Qui t'a calmé tantôt, quand ta chair aux abois
 Dès son réveil encor voulait fuir par les bois.
 Ne fuis plus ! Raidis-toi ! Ce qui te persécute,
 Brave-le, car tu dois triompher par la lutte,
 Et ton arme n'est point ton bras, mais ta Raison !
 Comprends-tu ?

KAÏN

J'ai toujours dédaigné l'Oraison,
Et j'ai fait des efforts pour trouver en moi-même
Une force qui fût une force suprême.

LUCIFER

La voilà! Ton esprit peut être ton Sauveur,
Il se suffit, il doit dédaigner la faveur
Qu'on implore à genoux! Ah! laisse ton vieux père
S'effarer devant l'ombre et devant le mystère!
Iahvé le confond pour en être adoré!
Ecoute: — Dans l'Eden solitaire et muré,
Mon Rival a gardé la joie originelle
Pour Lui seul! L'homme, un jour, lassé de sa tutelle,
En fut banni, chassé vers des terres de deuil!
Pour rentrer dans ton bien, tu n'as rien que l'orgueil.
Sois hardi! sois sans peur! Bravant les sacrifices,
Tu peux reconquérir tes Terrestres Délices,
Tu peux, en enfonçant du front des rocs maudits,
Pratiquer une brèche au Mur du Paradis.
Regarde!

Une lumière soudaine, sur un geste de
Lucifer, éclaire le fond de la forêt où l'on
voit se dresser, entre les arbres, un
mur énorme.

Tu la vois, la formidable enceinte!
Iahvé se défend par la ruse et la crainte,
Mais il faiblit déjà, puisque, moi, sous tes yeux,
Je découvre le but du choc audacieux!
D'un côté, c'est la mort, la nuit et la misère;
De l'autre, le bonheur en qui ton cœur espère;
Que choisis-tu?

KAÏN, perplexe, regardant le mur.

Ces rocs épais, cerclés d'airain,
Se dressent vers le ciel en un mur souverain;
Ils me troublent!

LUCIFER

Pourtant leur rigide puissance
Croulera sous le choc de ton intelligence,
Si tu veux! Ces granits renferment les secrets
Qu'Iahvé croit scellés dans leur force à jamais.
Cherche-les, trouve-les au fond de la nature,

Et ces blocs crouleront comme une pourriture !
 Ta gloire est là, Kaïn, avec ta liberté !
 Commence le grand œuvre, et ta postérité,
 Sur l'enclume du temps martelant des systèmes,
 Lentement détruira ces pierres d'anathèmes.
 Que t'importe ton corps, le temps l'emportera,
 Mais ton esprit vainqueur dans ta race vivra !
 Veux-tu tenter l'effort ?

KAÏN, résolument.

Je le veux !

LUCIFER

Ciel et terre,
 Ne craignez plus le joug du Maître solitaire !
 Voici l'homme ! il se lève et, comme moi jadis,
 Il tentera l'assaut des sommets interdits !
 Ah ! ma haine revit ! Mes forces ranimées
 Contre l'Amour encor pousseront des armées ;
 Pour la guerre implacable et pour l'impiété,
 Kaïn m'a librement donné sa volonté !
 Salut, fier Négateur ! Salut, Prince du monde,
 Mon royaume nouveau sur ton orgueil se fonde,
 Et vous, anges, rangés autour de votre Dieu,
 Aigüisez bien le fil de vos glaives de feu !

Il disparaît.

SCÈNE V

KAÏN

Il reste un moment immobile surpris de son brusque isolement. Il fait quelques pas, porte les mains à son front comme pour se rendre compte de ce qui vient de se passer, et soudain appelle violemment.

Adah ! Adah !

ADAH

Elle paraît presque aussitôt, portant des fruits.

Kaïn, me voici, ta servante.
 Pour venir à ton aide et malgré l'épouvante
 De la nuit et des bois, au loin, près des marais,

Je t'ai cherché ces fruits. Tiens, mange-les en paix,
Et bénis la bonté d'Iahvé qui les donne.
Ah! si nous le louons trop peu, qu'il nous pardonne!

KAÏN

Il l'a à peine écoutée et la regarde
fixement en croisant les bras.

Réponds-moi, m'aimes-tu?

ADAH

Au moment où elle lui offre ces fruits
se recule après l'avoir dévisagé.

Je vois que ton regard
Plus que jamais, Kaïn, est sinistre et hagard;
Que veux-tu?

KAÏN, plus impérieux.

M'aimes-tu? Réponds!

ADAH

C'est une injure
D'en douter quand tu vois ce que pour toi j'endure,
Quand je te suis partout sans me plaindre jamais,
Quand, seule, je soutiens tes fils dans ces forêts,
Tes fils que font trembler tes yeux pleins de rudesse,
Et pour lesquels jamais ta voix n'a de tendresse.
Tu veux donc piétiner mon courage abattu
En me jetant ces mots outrageants: m'aimes-tu?

KAÏN, sombre et amer.

Tu parles trop souvent de l'invisible Maître;
Je suis le seul, vois-tu, que tu dois reconnaître,
Il faut vivre pour moi, penser ce que je veux,
Et détester la Loi qui nous rend malheureux!

ADAH

Elle vient de voir que le bûcher a été
dispersé et éteint par violence.

Malheureux? Oui, tu l'es! Ta haine délétère
Sur ce bûcher ardent a jeté de la terre,
Et le feu s'est éteint, ce feu que le Seigneur
En un éclair d'amour fit jaillir de mon cœur!

Quelque chose de mort flotte en toi ; cette flamme,
 En mourant, a jeté de la nuit dans ton âme.
 L'orgueil seul est debout, enveloppé de chair,
 L'orgueil ! dans cette paix qu'on respire avec l'air !
 O puissantes forêts, terre, mère des gerbes,
 Fleuves générateurs des palmiers et des herbes,
 Étoiles, vents berceurs, caresses du soleil
 Qui des germes obscurs provoquez le réveil,
 Nature répandant comme une urne trop pleine
 Les forces que sema la Force souveraine,
 Kaïn ne comprend plus votre immense hosanna !
 Il vous brave, il vous hait ; sa droite profana
 L'autel consolateur, la flamme expiatrice
 Dont l'oraison de joie implorait la Justice,
 Et son cœur s'est éteint déserté par l'Amour,
 Comme s'éteint le ciel à la chute du jour !
 Ne m'interroge plus ! Va chercher par le monde
 La paix dont Iahvé que j'invoque m'inonde ;
 La terre ne l'a point, elle n'y peut germer,
 Quand, ô triste Kaïn, on ne sait plus aimer !
 Tu viens, en aggravant ton ancien anathème,
 D'appeler parmi nous la souffrance suprême !

KAÏN, dédaigneux et absorbé par son rêve.

Femme, lève les yeux et regarde mon front !
 Fixe-le ! Tu le vois, noir, sali par l'affront ;
 Eh bien ! dans mon cerveau, de fiers géants, mes rêves,
 A grands coups de marteau forgent déjà des glaives ;
 Je vaincrai le Puissant ; l'Homme sauvé par moi
 Se fera son bonheur et se fera sa loi !
 Il est libre, entends-tu ? Ma force cérébrale
 Ouvrira le chemin pour la lutte idéale ;
 Il ira conquérant les terres et les mers,
 Arrachant ses secrets au rebelle univers,
 Et ma postérité, par mon cerveau poussée,
 Au-dessus d'Iahvé, placera sa Pensée.

ADAH

Le Mauvais t'a perdu deux fois ! Va, sois vainqueur !
 Il restera béant, le vide de ton cœur,
 A jamais ! Ouvre-les, tes pauvres yeux de terre,
 Ils ne sauront jamais quel soleil les éclaire ;
 Laisse parler ta langue, on entendra des mots
 Sonner lugubrement sans éveiller d'échos ;
 Laisse jouir ton corps, l'infini de ton être,

Pesant sur tes plaisirs, les fera disparaître!
 Ah! je vois se sécher ton esprit et ta main;
 Tu n'es plus qu'un tronc mort et qu'un débris humain,
 Et ton âme, ô misère, aveugle par sa faute,
 Reniera le Sauveur quand il sera notre hôtel
 Car le Sauveur viendra!

L'aurore jette ses premières lueurs sur
 la forêt et rougit l'horizon.

KAÏN

Le Sauveur, c'est l'Esprit!
 Partons, tu me suivras selon qu'il t'est prescrit,
 Et je bâtirai, moi, ma ville de lumière!

ADAH

Je prierai; pour souffrir je serai la première,
 Mon cœur devant tes pas fera de la clarté.

KAÏN

Moi, je t'entraînerai vers la félicité;

Il écarte devant elle des branches.

Regarde, que vois-tu, là-bas, sur le ciel pâle?

ADAH, stupéfaite.

L'effroi d'un mur dressant sa forme colossale!

KAÏN

C'est l'obstacle maudit que votre Dieu jaloux
 Croit dressé pour jamais entre la Joie et nous!
 Je le sais maintenant, la puissante Pensée
 Un jour célébrera sa masse renversée;
 Ces lourds rocs descellés tomberont; l'univers
 Etalera le fond de ses secrets ouverts,
 Et quelqu'un de hardi, quelqu'un né de ma race
 Dans l'Eden interdit reprendra notre place,
 Et l'homme sera dieu!

ADAH

S'il va par ce chemin,
 L'homme sera conduit par ta sanglante main;
 La haine encor fera surgir le meurtre infâme!

KAÏN

Abel était un lâche !

ADAH

Abel était une âme !

— Seigneur, ayez pitié !

Adah, voyant ses trois fils déboucher
d'un taillis illumine d'aurore, court
les embrasser.

Béni soit Iahvé !

Béni soit le soleil par sa main soulevé
Pour jeter sur nos fronts un reflet de la Vie !
Béni soit ce qu'il sèche et ce qu'il vivifie !
Mes enfants, respirez l'amour de ces rayons !
L'infini sur vos cœurs descend des cieus profonds,
Votre corps se ranime et, malgré la souffrance,
Palpite dans un flot d'ineffable espérance !
Oh ! le Bonheur existe, et, puisqu'il doit venir,
Que tout le mal présent s'absorbe en l'avenir !
La lutte contre l'Ordre est impie ; elle ignore
Que le jour de l'esprit n'est qu'une pâle aurore,
Et que le jour de l'âme, en s'unissant à lui,
Peut seul illuminer notre terrestre nuit !

Leur montrant à son tour le mur.

Le voyez-vous, ce mur ? Il est fort, il est rude,
Il est le haut gardien de la béatitude
Vers laquelle nos cœurs sont poussés par l'espoir,
A son jour, le Puissant divin le fera choir ;
Sa bouche, qui toujours profère la sagesse,
En a, pour nous bénir, publié la Promesse.
Croyez ! Aimez l'effort que l'on fait à genoux !
Soyez humbles et purs, sinon, malheur à vous !
Car, je le sens, l'orgueil qui se gonfle dans l'ombre
Voudra tenter l'assaut de la muraille sombre,
Sans voir qu'il l'a bâtie et que, seul, l'Eternel
Tient en ses mains le sort du monde criminel !

L'abbé H. HOORNAERT.

Madrid, février 1900.



Le Pâtre



BERT NENET était né de parents déjà vieux. Ils l'avaient eu dans leurs derniers jours, lorsque leurs cheveux étaient déjà presque entièrement argentés. On s'était moqué d'eux, on les avait blâmés de procréer encore à cet âge. Dans le hameau, on n'avait pu comprendre qu'ils eussent été si déraisonnables. Leurs autres enfants, tous mariés, qui habitaient aux alentours, s'en étaient montré fort vexés; ils avaient cessé de venir à la métairie du Haut-Marteau, obstinés dans leur bouderie. L'arrivée d'un frère nouveau diminuait une part déjà bien petite qu'ils escomptaient depuis longtemps, c'est ce qu'ils ne pouvaient pardonner.

Ainsi donc l'inimitié des hommes s'était déjà manifestée contre Bert avant qu'il ne fût venu au monde. Mais si sa naissance, qui s'accomplit le plus simplement du monde, mit le comble au déplaisir des uns, elle remplit de joie les parents. Ils se sentirent pris d'une tendresse jusque là inconnue pour le regain de leurs amours.

Bert fut l'objet des soins les plus délicats, inspirés par une affection tremblante et chevrotante.

Le vieux disait souvent à la vieille : nous avons été attristés quand nous avons su que malgré nos cheveux blancs la vie avait encore jailli de nous, parce que tout le monde nous blâmait et nous tournait le dos. Mais le bon Dieu connaissait mieux que personne ce qui devait faire notre bonheur. Maintenant que tous les autres nous ont quitté, que ferions-nous si nous n'avions pas cet enfant pour jeter un rayon de soleil sur nos derniers jours. Il nous donne plus de joie et de réconfort que ses frères et sœurs tous ensemble.

La vieille qui, comme toutes les mères, pensait que son nouveau-né était supérieur à tous les trésors de la terre, n'avait garde de le contredire.

Bien qu'il fut mieux choyé qu'un fils de prince, Bert n'eut pas les défauts d'un enfant gâté. Il n'était ni turbulent, ni espiègle et ne recherchait point la compagnie de gamins de son âge. Il se complaisait en la société de ses parents et de quelques vieilles gens qui venaient parler du temps passé, chez lui, autour de l'âtre, ou bien il jouait sur le fumier avec les animaux de la basse-cour. Il n'alla pas longtemps à l'école du hameau. Considéré comme un simple par ses condisciples, il devint vite leur souffre-douleur. C'est ce qui le découragea de l'étude. Son père et sa mère le jugèrent assez instruit quand il put lire les observations météorologiques dans le petit almanach de Mathieu Lansberg et sut les quatre règles. Ils avaient bien vécu sans cela, à plus forte raison Bert pourrait-il s'en tirer. Ils ne le contrarièrent donc pas quand il cessa d'aller en classe.

Il se mit aux travaux des champs. Bien qu'il fut d'apparence chétive, il venait à bout de la besogne, tout comme un autre, grâce à son adresse et à son ingéniosité. Il était fort habile pour les menus ouvrages. Il savait faire, à l'occasion, le menuisier, le charron, le maréchal et le rempailleur de chaises. Mais ce qui lui plaisait le plus, c'était de conduire les bêtes à la pâture. Il partait de grand matin avec son sac, son bâton et ses vivres, un brin d'herbe dans la bouche ou musant un refrain. Les génisses tavelées de blanc, de noir et de roux prenaient le chemin plein d'ornières, bordé par les grandes haies où fleurissaient les orties, où verdoyaient les épines, où s'argentaient les saules, dans la lumière rose et laiteuse de l'aube. Les brebis et les chèvres suivaient, éparpillant la joie des clochettes suspendues à leur cou. Puis on contournait la colline, par les sentes, dans l'aiguail des prairies, et l'on arrivait au champ qui se trouve entre la Biesmèle et la montagne boisée.

Et tandis que les bêtes broutaient l'herbe tendre parée des bijoux scintillants de la rosée, Bert musardait dans le bois, écoutant chanter les oiseaux et s'exerçant à les imiter. Il grim-pait aux arbres pour aller voir les nids, dénombrait les terriers et leurs ouvertures, cherchait les trous des bourdons ou coupait les racines bien dirigées pour en faire des cannes.

Il fabriquait, avec du sureau, des seringues pour les enfants des environs qui venaient jouer avec lui; avec des branches de tilleul il leur faisait des sifflets.

Il lisait aussi dans l'almanach les poèmes des saisons, des

pluies et des vents, apprenait à prévoir le temps à des signes divers, comme le vol des hirondelles au ras des eaux, le bourdonnement des insectes, le tourbillon des essaims, les cabrioles des rainettes. Il suivait la marche, l'amoncellement et l'éboulement des nuages. Les plantes aussi lui révélaient leurs vertus. On le voyait interroger souvent la fenouille, le romarin, la lavande, le serpolet et le thym, et toutes les brindilles qui formaient le tapis vert doré de la prairie. Et les bêtes venaient près de lui avec confiance comme si elles eussent senti une âme douce et fraternelle. Lorsque grondait l'orage, elles arrivaient calmer leurs craintes à l'appel de sa voix bienveillante.

Il voyait l'heure à la place du soleil dans le ciel. Mais pour la connaître aussi aux jours de brumes, il fabriqua une horloge dans un sabot et la suspendit au tronc d'un ormeau, à hauteur des premières branches.

Il ne rentrait qu'à la brune, quand ses bêtes, repues, reprenaient d'elles-mêmes le chemin de l'étable.

*
* *

Ses parents moururent. Les enfants se partagèrent leurs biens. La mesure échut à Bert avec une vache, une chèvre et six moutons, ainsi qu'un pré humide à l'orée du bois. Mais les pauvres vieux, dont il avait embelli les derniers jours, avaient eu soin de lui remplir d'écus un bas de laine que l'on avait caché dans le creux d'un saule, au bout du jardin.

Bert ainsi vivota. Mais la solitude lui pesait quand il rentrait le soir dans la maison vide. D'anciens voisins continuaient à venir chez lui, comme par le passé, s'asseoir sous le manteau de la cheminée et raconter les vieilles histoires, mais il y avait toujours au foyer, comme dans son cœur, deux places qu'on ne parvenait pas à remplir. Le charme des veillées avait revêtu la mélancolie des deuils.

On lui conseilla de se marier. Il n'en avait nulle envie. La femme semblait n'avoir aucune prise sur cette nature chaste.

Son besoin d'affection se reporta sur ses bêtes. Il les aima, les soigna davantage et ainsi trompa l'attente incertaine et vague qui pesait sur son cœur.

Un jour qu'il paissait son petit troupeau et que, comme d'habitude, il musardait dans le bois de jeunes chênes et de bou-

leaux, il entendit des cris plaintifs venir à travers les buissons. Ayant battu les fourrés, il trouva, couché dans de hautes herbes, un jeune chien blessé. L'animal le regarda, l'implora de ses grands yeux doux et humides, tout en gémissant comme un enfant malade. Il remua la queue et hocha du museau en signe de soumission à la puissance supérieure de l'homme.

Bert le prit dans ses bras avec précaution et le porta près du ruisseau. Il lava ses plaies et le pansa avec des herbes. Puis, ayant remarqué que la bête avait la patte cassée, il lui appliqua un appareil fait avec deux morceaux de bois, une ficelle et de la bouse de vache.

A force de soins le chien guérit. Bert avait trouvé un compagnon. Ils ne se quittèrent plus. L'un pour la joie d'avoir été secourable, l'autre pour la sollicitude dont il avait été l'objet, et tous deux par un intense besoin d'affection, par la nécessité de s'appuyer sur quelqu'un dans la vie, par le plaisir de partager les joies et les peines, s'attachèrent profondément l'un à l'autre. Ils s'aimèrent. On les vit se donner les témoignages d'une affection touchante. Et, comme les grandes amitiés, comme les grandes passions étonnent toujours et mécontentent les âmes vulgaires, on répandit le bruit, dans le hameau, que Bert « rafentissait » tout à fait. On l'entendait parler à son chien comme à une personne, et mieux encore, car il ne faisait aucun frais de conversation pour les gens qu'il rencontrait.

On l'appela le sot Bert.

« Ecoutez le sot Bert qui parle à son chien », disait-on en passant devant la chaumière du berger.

Bert et son chien entrèrent de compagnie dans le vocabulaire des environs et bientôt dans la légende.

*
* *

Bert fit l'éducation de son ami et l'exerça à des talents multiples.

Avec les économies amassées dans le bas de laine par ses parents, le solitaire acheta quelques brebis et un lopin de terre près de sa mesure.

Il vécut heureux.

Mais, hélas ! la vie civilisée est pleine d'embûches pour les simples. Il se trouva qu'on l'avait grugé. Le bien qu'il avait

acquis était grevé; on lui réclama la somme pour laquelle il était hypothéqué; d'autre part, la Biesmèle ayant débordé à la fonte des neiges, l'étable de Bert se trouva fort endommagée. La vache se mit à dépérir à cause de l'humidité. On dut l'abattre.

La douce quiétude du berger disparut et fit place à un absolu dénuement.

Il ne mangea plus à sa faim, tous les jours. Car avec le peu qu'il avait, il satisfaisait d'abord l'appétit de son chien, estimant que le premier devoir du maître est d'assurer la nourriture au serviteur.

Les circonstances créent les héros. L'adversité suscita des trésors de dévouement dans le cœur des deux compagnons.

Si l'homme se privait du nécessaire pour la bête, la bête ne voulait pas accepter ce sacrifice. Avec l'idée divine qu'elle se faisait du maître, elle ne concevait pas qu'il s'ôtât, pour elle, le pain de la bouche.

A chaque repas, un entêtement attristé et un gémissement plaintif s'opposaient à une douce violence, à une amicale injonction. Bert offrait, insistait, élevait la voix; Finaud refusait avec obstination, agitait la queue pour se mieux faire comprendre, regardait son maître d'un œil humide et, quand la tentation devenait trop forte, s'esquivaient par la porte entrebâillée.

Mais Finaud ne se contentait point de refuser la nourriture; honteux d'être à charge à son ami dans des moments aussi difficiles, il s'ingéniait à trouver le moyen de se rendre utile et de témoigner son dévouement à son bienfaiteur. Il songea à lui procurer une subsistance meilleure.

C'est ainsi qu'il partit pour la chasse.

Tout en batifolant dans le bois, il avait fait la connaissance de beaucoup de terriers. Il ne lui fut pas difficile de rapporter à son maître un jeune lapin de garenne tout fraîchement étranglé.

Il s'attendait à plus de joie que n'en manifesta Bert. Celui-ci le regarda avec des yeux étranges auxquels il n'était pas habitué et demeura quelques temps silencieux et songeur.

Mais voyant la joie que la bête avait à lui offrir la victime, il reprit son air habituel, caressa son compagnon et s'occupa d'écorcher le lapin pour le mettre au four.

Il ne témoigna pas grand plaisir du repas copieux qu'il en fit,

tandis que Finaud creusait sa cervelle de chien pour deviner ce que cela signifiait.

— Cette chair n'est pas assez délicate pour lui, conclut-il en lui-même, il faudra que je cherche autre chose.

Le lendemain, comme s'il eut entendu parler autrefois dans le monde des chiens du bon roy Henri IV, il rapporta une poule à son maître pour qu'il la mit au pot.

A cette vue Bert, malgré qu'il comprit les bonnes intentions de son ami, ne put s'empêcher de le réprimander. Il lui fit un sermon en trois points sur le respect de la propriété des autres et l'exhorta à ne plus méconnaître le commandement de Dieu : Bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras aucunement.

Bert était honnête et religieux et se faisait scrupule de causer aux autres le moindre dommage.

Mais Finaud, qui croyait que lorsqu'on a faim on peut prendre sa nourriture où on la trouve, ne s'expliquait pas le mécontentement de son maître.

Il regardait Bert, tout hébété, la queue basse, espérant toujours qu'il plaisantait. Mais, lorsque celui-ci se fut décidé à gronder tout à fait en montrant le doigt et en articulant ses paroles d'une voix assourdie, l'animal se mit le ventre à terre en signe de soumission et rampa en jasant d'un ton plaintif.

Il ne comprenait pas les raisons supérieures qui déterminent l'homme à ne pas s'emparer de ce qui est nécessaire à sa subsistance et même à sa conservation. Mais comme il était façonné à l'obéissance, il renonça à connaître jamais la cause obscure de ces choses humaines, et s'inclina.

Quand Bert se fut persuadé, par l'attitude de Finaud, qu'il ne recommencerait plus, il le fit bondir vers lui, le caressa, lui prit la tête dans les mains et l'embrassa. Le chien se mit à hurler de bonheur et promena sa langue râpeuse, avec une joie indicible, sur le visage de Bert.

Mais les affaires du pâtre, au lieu de s'améliorer, périclitèrent encore, de sorte qu'après diverses infortunes, pour éviter la saisie, il dut vendre ce qui lui restait de bétail : les six brebis, objets de tant de soins !

*
* *

Un matin, quand déjà l'automne empourprait les vignes qui tapissent les pignons des métairies et rouillait les bois qui cou-

vrent les collines autour du Haut-Marteau, Bert tira le loquet, ouvrit la porte et fit sortir les brebis de l'étable.

Elles s'échappèrent en se pressant sous l'œil autoritaire de Finaud qui, assis sur son derrière, la tête relevée et les oreilles droites, les regarda passer, tel un chef barbare, dénombrant les têtes de sa tribu.

Elles prirent la pied-sente habituelle. Bert voulait leur faire grimper le chemin qui conduit à la route de Biesmes, mais il n'eut pas le courage de donner cet ordre à Finaud. Ils parcoururent donc la vallée en longeant le bois et le ruisseau. Une tristesse grise flottait dans l'air et de l'humidité des prés montait un froid de glace. Ils avançaient sans hâte, nonchalamment, dans le silence cotonneux de cette aube sans joie. Les moutons allaient devant mâchonnant quelques brindilles. Bert marchait, les mains derrière le dos, perdu dans ses pensées; le chien suivait, haletant, la langue rouge pendant hors de la bouche.

Arrivées au champ où elles avaient coutume de paître, les brebis s'arrêtèrent. Le pâtre d'une voix déchirée les appela. Le fidèle Finaud n'y comprenait rien, mais comme il n'avait pas l'habitude de discuter les ordres de l'homme, il fit avancer aussitôt le petit troupeau.

Les bêtes suivirent le maître, résignées, sans plus savoir où il les conduisait. Ils gagnèrent la route de Ragnies et longèrent la Biesmèle qui reflétait l'or jaune des peupliers. Puis un soleil timide et pâle éclaira les masses grises du ciel et rosit les ardoises humides des toits de la ville qui cascadaient sur la colline.

Le troupeau alors, après s'être abreuvé à Saint-Jean, longea le bois du grand bon Dieu et monta vers le *Chant des Oiseaux* par le chemin pierreux et escarpé.

Bert allait vendre ses bêtes au marché.

*
* * *

Le cœur lui manqua lorsqu'il entendit meugler les vaches, bêler les moutons attachés à des cordes, sous les tilleuls de l'esplanade.

Il s'arrêta, hésita et fut sur le point de rebrousser chemin, mais des paysans arrivaient derrière lui. Il dut continuer à avancer. Il n'avait pas fait vingt pas qu'un marchand de bestiaux de Thuillies le héla :

— Hé, Bert, qué nouvelle, est-ce pour les vendre que vous amenez droci ces bedos-là?

— Oui, censier, répondit Bert, en prenant son courage à deux mains et en surmontant sa tristesse, est-ce que vous en êtes amateur?

— Faut voir.

Il examina le bétail, s'occupa longuement des pattes, tâta la laine sur l'échine, et dit :

— Allons prendre un verre, je suis votre homme, nous allons conclure le marché.

Ils entrèrent chez le Tiesse du chant, au *Cabaret du Chant des Oiseaux*. Tout en absorbant des chopes, ils débattirent le prix, interminablement.

— Non, conclut Bert, c'est tout, je ne vous diminueraï plus, point seulement d'une demi-cense.

— Si c'est comme ça, dit l'autre, il n'y a rien de fait, à moins que vous ne me donniez le chien avec.

Bert se sentit l'âme déchirée.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire, continua son partenaire. Il vous est inutile si vous ne tenez plus de bêtes.

Mais ce n'était point cela que Bert entendait. Il n'avait jamais pensé qu'il dût se séparer un jour de son compagnon. Et maintenant il se disait : « Ai-je encore le droit de le garder, alors qu'il ne m'est plus possible de lui donner une nourriture suffisante. A la ferme de la Corbeillerie, il sera bien soigné, car cet homme est riche et n'est point méchant. »

L'autre se faisait plus pressant.

— Vous savez bien qu'il sera mieux à ma ferme que chez vous, insinuait-il, comme s'il eut deviné les scrupules de Bert. Chez moi, c'est le paradis des bêtes.

Bert laissa tomber sa main dans la main vers lui tendue. Il topa en signe de consentement.

Le censier tira des profondeurs de sa poche une bourse de toile bleue et compta les écus. Puis le pâtre alla donner la caresse d'adieu à ses brebis et à Finaud; mais celui-ci ne consentait pas à suivre son nouveau maître. Bert dut lui enjoindre d'obéir. Ils se quittèrent après une dernière caresse. Le pauvre homme, pour cacher ses larmes, se hâta de gagner le chemin qui dévale vers la Biesmèle, à Saint-Jean.

Son désespoir était si grand qu'il rôda dans les alentours toute

la journée, buvant des gouttes pour s'étourdir. Il ne rentra chez lui qu'à la brune, accablé de fatigue. Il se jeta sur son lit et dormit d'un lourd sommeil.

*
* * *

Il rêva toute la nuit. Vers le matin, il crût entendre des bêlements de brebis et les aboiements d'un chien, et cela évoqua si péniblement les souvenirs de la veille qu'il se retourna sur sa couche pour faire cesser le cauchemar.

Mais le bruit continuait, les bêlements se faisaient plus pressants et les aboiements plus furieux. Bert croyait toujours qu'il rêvait. Cependant c'était, à n'en pas douter, la voix de Finaud et celle de ses moutons vendus la veille. Il se figura un moment que rien n'était changé et que l'heure allait venir de mener, comme de coutume, le troupeau au pâturage.

Il dut cependant constater qu'il ne dormait plus. Il ouvrit les yeux. Un petit jour gris entraît timidement dans la chambre et, parmi le bruit tumultueux du chien et la plainte flûtée des brebis, il distinguait des voix humaines qui venaient du chemin. La porte d'en bas résonnait aussi sous des bonds répétés.

« Je ne rêve pas, se dit-il. C'est bien vrai. Mais qu'est-ce donc qui m'arrive? » Il ouvrit la fenêtre, c'étaient eux!

Ne comprenant plus, il descendit l'escalier et tira le loquet.

D'un bond, Finaud lui avait sauté au visage et lui promenait sur les joues sa langue rouge. Il japaït pour exprimer sa joie. Quant à Bert, il avait les yeux pleins de larmes; les brebis bêlaient en le regardant.

Lorsque l'émotion de ce retour fut un peu calmée, le pâtre, songeant qu'il ne pouvait garder ce troupeau qui ne lui appartenait plus, prit avec lui la route de Thuillies pour aller le restituer à son propriétaire.

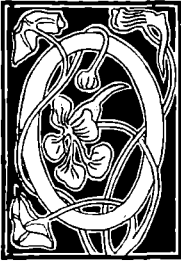
Il rendit les brebis, mais obtint de garder le chien fidèle.

Et ils ne se quittèrent jamais plus.

MAURICE DES OMBIAUX.



Des Images



N lisait, dans l'église de Saint-Marc, à Venise, qui n'est elle-même qu'une grande image, éblouissante et dorée, cette inscription à l'adresse des iconoclastes : *Nam Deus est quod imago docet : sed non est Deus ipse*.

Tout art est image; l'idée s'incarne dans l'image, s'y continue, comme la plante dans la fleur, la fleur dans le parfum. L'image substitue, évoque, remémore, exalte; et sa beauté doit être double de ce qu'elle est et de ce qu'elle représente. Mais, il faut qu'une tige supporte cette fleur, nourrie de la sève et des énergies secrètes de la terre...

La fin du dernier siècle a vu surgir bon nombre de théories sur le symbole, l'allégorie, etc.; distraction, au reste, innocente, d'esprits oisifs et diserts; mais les poètes, heureusement, insoucieux de ces métaphysiques, ont continué de chanter, mus par la seule ambition de moduler leurs inspirations avec passion et magnificence, selon l'inflexion de leur génie, épique ou élégiaque, allègre, rêveur ou tendre.

On pourrait demander à l'artiste : — « Dis-moi comment tu imagines et je te dirai qui tu es ! » car l'image est toute sa richesse et, presque, son unique raison d'être. Tellement, qu'une notion abstraite ne se naturalise, pour ainsi dire, en lui, que lorsqu'elle a traversé sa sensibilité, s'y est chargée de figures, comme une branche sèche et noire de l'éclat et des broderies du givre... La pensée prend conscience d'elle-même dans les images, comme, peut-être, la lumière dans les couleurs — car tout ce qui éclate, brûle et parfume ne sont que des formes du soleil...

Un soir du dernier décembre, Mademoiselle Marie Closset a paru sur l'estrade de la salle des conférences du Cercle artistique et a entretenu des gens, rassemblés là, des Images... (1) Elle a parlé, d'une voix tantôt timide, tantôt assurée, chantante et nuancée, avec des intonations parfois gentiment ironiques, qui semblaient dire : — « C'est ainsi! — et si cette opinion ne vous convient pas, je m'en moque! attendu que c'est la mienne — et que je la partage!... » Elle a dit beaucoup de choses; des choses belles, d'ingénieuses, et de pénétrantes, en poète qui sent, en critique qui connaît, et qu'elle illustrait

(1) Le texte de cette conférence a paru dans les numéros des 15 et 22 décembre dernier de *l'Art moderne*.

d'exemples délicatement choisis : On aurait imaginé qu'elle se promenait dans un riche et luxuriant jardin, pensant tout haut et s'inclinant de temps à autre, pour cueillir une feuille luisante ou une fleur humide et l'élever un instant dans sa main, comme un trophée de vie et de rêve...

Mademoiselle Closset a défini, en traits judicieux et subtils, la nature des images chez quelques-uns de ses poètes de prédilection : les ancêtres, Chateaubriand, de Vigny, Hugo, Baudelaire; Verlaine, le simple, le spécieux, le cynique : — ce « pauvre Lélian » qui, parfois, parlait « comme un ange » et plus souvent, comme Thomas Vireloque !... Puis Rimbaud qui, d'un sonnet gamin, enfanta René Ghil! Laforgue, le Pierrot pessimiste qui trempa les légendes dans le Styx de la philosophie allemande; et Verhaeren, et Maubel et Maeterlinck — et, cela va sans dire! — Jammes... N'oublions pas le précieux architecte du palais minuscule où, selon quelqu'un... du passé, « la douce sérénité de fresques cernées de marbre ou de rares porcelaines; les luisantes majoliques historiées; les dures boiseries damasquinées d'argent sertissant le biseau aigu et prismatique de maint étrange miroir halluciné: — le métal, la joaillerie et les cristaux — concertaient une splendeur inconnue... Palais très pur de lignes, dont la savante polychromie s'appariait au sobre paysage, aux lagunes translucides qui l'encadrent, et d'où les horizons sinueux, le Temple, se découvrent — et la mer!... » Mallarmé, en un mot, dont la pensée et le verbe, abstraits, à l'exemple de quelque fakir hindou, d'abord du monde des êtres et des choses, puis d'eux-mêmes, étaient parvenus au Nirvâna, aux éblouissements supérieurs de l'inconscience...

Je ne sais si l'opinion énoncée par Mademoiselle Closset que les images atténuent leur forme et leur couleur, s'adoucissent, deviennent rares ou vagues à mesure que l'on avance vers le Nord, vers les contrées « de lumière pâle », n'est pas, à certains égards, un peu hasardeuse.

L'homme est d'autant plus lui-même et roi, devant la Nature, que celle-ci lui est clémente : Le Grec marchait, libre dans sa pensée ailée, au milieu d'un monde qui lui était léger, tandis que le climat de ce maussade Septentrion nous rend esclaves et prisonniers des choses; nous courbe sous le joug ignominieux de copieuses nourritures; nous fait vivre, les deux tiers de l'année, recroquevillés au coin du feu, dans la déprimante atmosphère d'une lampe qui fume!... La philosophie n'aura, évidemment, point une égale lucidité et il n'est pas indifférent qu'elle soit née dans quelque *Gasse* de Francfort-sur-le-Mein ou, parmi les oliviers, au bord de l'Illyssus, en compagnie de l'aimable Phèdre!...

L'air, là-bas, était sec et transparent, et les esprits subtils. Chaque édifice dans la lumière, chaque pensée devant l'intelligence prenaient toute leur valeur... La beauté, sous ces latitudes heureuses, est comme une voix égale, pleine de nombre et d'harmonie, qui vibre avec intensité dans la pureté incomparable de l'air. Elle est toute contenue dans l'imperceptible fléchissement d'une ligne conduite dans l'azur et que celui-ci marge de splendeur; dans le contour parfait d'une amphore ou la fine arête cannelée d'une colonne, le rythme symétrique d'un ornement de feuilles d'acanthé... Un trait délicat sur un vase; le relief à peine accusé des frises du Parthénon; le jet de pierre

et d'eau d'une fontaine suffisaient à la joie des yeux d'un Grec; par leur seul aspect, formaient en son âme l'idée de la beauté, comme les questions de Socrate faisaient jaillir de celle de ses disciples, et presque à leur insu, la notion musicale de la Vertu et de la Vérité...

La lumière dessine l'édifice grec; le nôtre se dessine dans la lumière: l'architecture gothique — la seule, du reste, avec l'architecture grecque, qui ait été régie par des principes organiques — se laisse dévorer par le détail, par la floriture grandiose: pour animer ses surfaces, il faut qu'elle crée la lumière insuffisante, qu'elle accroche ce qu'elle en peut retenir par des jeux de creux et de saillies, clochetons, pinacles, gargouilles, niches; pour mouve-menter ses immenses nefs, pour y faire chanter le deuil et la passion, elle les illumine des violets véhéments et de la pourpre de ses vitraux et de ses rosaces... Le temple grec forme, dans la totalité de ses lignes convergentes, une seule image heureuse, et qui vibre; l'église ou la Maison de ville gothiques sont un grouillement d'images; « depuis la base jusqu'au faite », « une multitude mystérieusement émouvante » d'images étranges, fortes, violentes, dont le relief s'accuse et s'exagère d'autant que la lumière décroît.

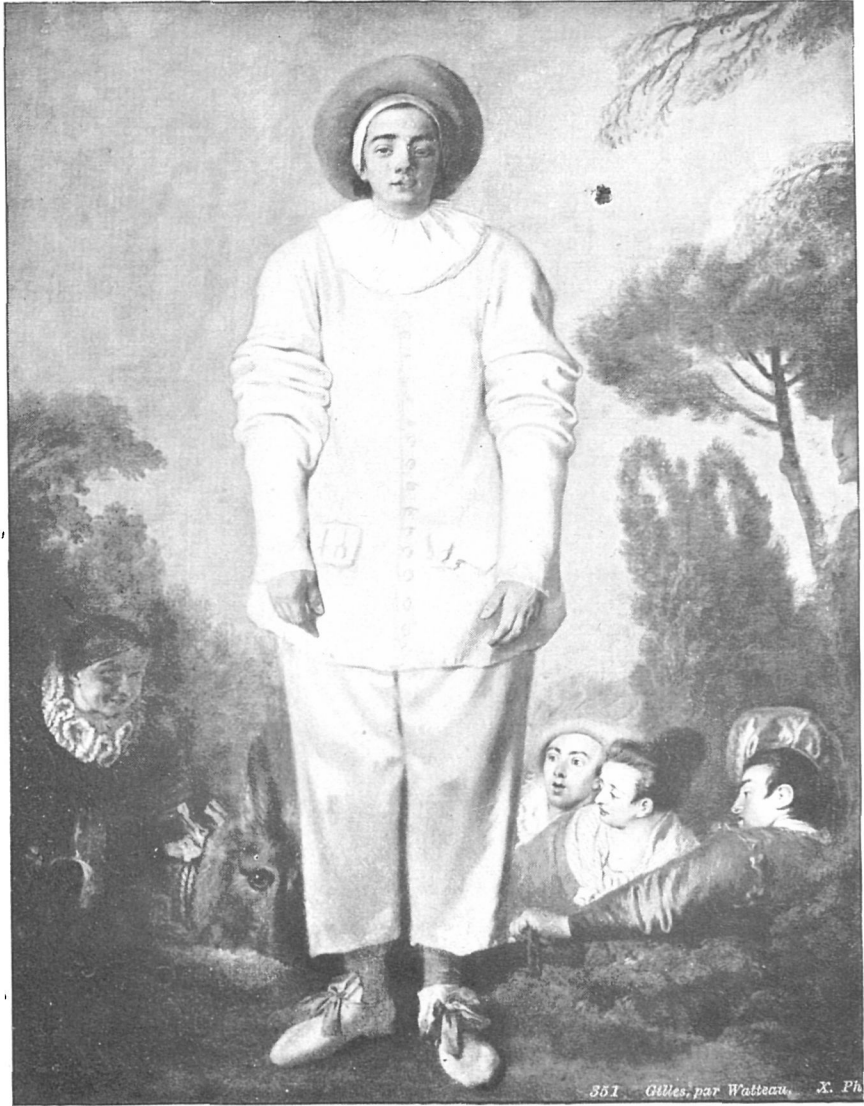
Et nos artistes, aussi, par les outrances de la forme, de la couleur et de la parole tendent fatalement à compenser dans leur œuvre la vie qu'elle trouverait ailleurs, avec un moindre effort, dans la collaboration de la lumière et des esprits également pénétrants. Tellement que, peu à peu, nous devenons insensibles à l'image lorsqu'elle fait corps avec la pensée: la langue d'Anatole France, par exemple, toute nourrie d'images savoureuses, puissantes et fines, comme les bas-reliefs ou les peintures d'un vase antique n'a plus de prise sur nos esprits blasés: il nous faut des images voyantes, aveuglantes même, découpées à l'emporte-pièce, délimitées d'un gros trait qui les souligne et les isole...

Mais ceci, comme toujours, n'est qu'un point de vue, et peut-être, tout ce que nous perdons dans la lucidité, le regagnons-nous dans le rêve?...

* * *

Et, puisque nous parlons d'images, en voici tout un album... Des images d'âme et de pensée, diverses, imprévues; des images de rêve triste, et de songe délicat, et d'ironie voilée, « douce-amère »: *L'ombre des roses* (1). Et, sous sa pâle couverture violette, avec les fleurs violettes dont la simple et svelte élégance illustre ses pages; et ses vers qui, eux aussi, sont comme de frissonnantes fleurs d'argent filigrané sur un fond violet, ce livre est exquis et singulier. L'âme que le poète y fait parler se parle dans les choses et, davantage encore, les choses lui parlent! — et elle est pleine de rires et de larmes, et d'émerveillements... Elle est toute vaillance et défi, parfois; parfois, toute confiance qui, soudain, se tait, intimidée ou s'entrecoupe d'un sourire

(1) Un volume petit in-8°, illustré de lettrines et de culs-de-lampe d'après les dessins de Mademoiselle Marie Closset et de M. Théo Vanrysselberghe. Bruxelles, Association bibliographique, rue Veydt, 70.



GILLES

(WATTEAU)

étonné, de l'éclat pur d'un rire douloureux. L'accent de sa voix est comme celui d'une flûte tendre, qui prélude, hésite et improvise. On dirait qu'elle est assise, immobile, dans l'atmosphère de songes et de souvenirs qu'elle s'est créée et que, tout à coup, le désenchantement d'un rire puéril, aigu comme un trait de foudre, ressuscite autour d'elle la réalité belle et vaine.

Elle va parmi le monde, ainsi qu'en un jardin offert : elle cueille une fleur, et une autre, et encore une autre : — et, à cueillir des fleurs et à les réunir en gerbe, à en fancer les couleurs, une grande paix lui est venue, de douceur et de parfum ; puis, lorsqu'elles sont réunies, une subite et profonde mélancolie : « Ceci donc aussi, déjà, est fini ! » Et les mains lasses lui glissent, et toute la moisson odorante s'éparpille sur le chemin, à ses pieds... S'il faut se plaindre ou se moquer, elle ne sait — et elle s'écrie, d'une voix changée :

Ah ! tourne, tourne l'univers !
 Tournent les mots, tournent les vers !
 Et tourne ma petite voile
 Au petit vent qui t'accompagne
 Sur la petite mer amère
 De ma grande âme solitaire !...

Puis, c'est le pauvre Blaise qui « va par la plaine — avec son cœur en peine » — et le pauvre Gilles, « celui même de Watteau... avec sa collerette molle et ses manches beaucoup trop longues... — plus pâle et doux que le matin », et ils ne savent rien, ni s'ils sont des vivants ou des fantômes, mais seulement qu'ils sont tristes... Leur tristesse est comme une plume fière à leur chapeau, et ils savent aussi laisser flâner leur âme, ombre parmi les ombres, en de longues imaginations vagabondes ; et regarder un cerf-volant, taillé en forme de cœur, se balancer au bout de la ficelle qui le retient, en comptant sur leurs doigts mille pensées capricieuses et fines, étranges, ambiguës, jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent que, cependant, la ficelle s'est rompue et le cerf-volant étalé à plat sur le sable... Et Gilles, qui parle en prose ; et Blaise, qui chante en vers, se relèvent prestement, alors, et s'en vont

... comme un berger qui mène,
 Avec son troupeau blanc, sa musique et sa peine.

Ils s'en vont, semblables à des « trouveurs », *violant par le pays*, mais ils chantent, non point les anciennes gestes d'amour de Tristan et d'Yseult ou les féeriques aventures d'Aucassin et de Nicolette — mais eux-mêmes...

Mon Dieu ! oui, ils sont malheureux — comme tout le monde, mais ils veulent porter leur malheur, — comme personne, ainsi qu'une parure et une élégance ! Ils regardent le monde de leurs grands yeux ironiques et pleins de larmes, mais n'essayez pas de consoler leur douleur, car elle s'effaroucherait et se masquerait de sourires et d'imperceptible raillerie...

Tous ces mots essayent vainement de donner une idée du charme étrange de ce recueil de poèmes ; du libre et original esprit qui s'y déploie ; de tout ce que l'on y respire de joie ingénue, de charme spontané, de grâce pensive et profonde — avec des airs délicieux de bravade, derrière lesquels on perçoit le tremblement d'une plainte très douce...

Le poète choisit les formes éparses dans la vie, et les modèle selon la physionomie de son rêve : il prend la fleur, le ciel, la mer, tout ce qui vit et tout ce qui souffre; et ces choses, parce qu'il les a nommées, sont devenues siennes... Et ce sont des images toutes différentes et toutes semblables, parce que, toutes, elles portent le même reflet de pensée et de rêve qui en a fait des signes.

Il faudrait marquer un grand nombre des pages de ce livre charmant avec des signets de fleurs; les unes avec des fleurs printanières, des primevères ou des anémones; d'autres, avec les clématites sombres et les roses ardentes de l'été et certaines avec des feuilles consumées de crépuscule et d'automne.

Je cueille, pour vous donner à en respirer l'arome de silence jalousement fermé, cette belle fleur taciturne :

J'ai penché ma figure sur les roses fanées,
 Ce soir, devant la glace — et par toute la nuit
 L'odeur des roses mortes et la lampe allumée
 Versent le doux vertige et les mélancolies...
 Je suis pur, je suis triste, je pense à toi que j'aime,
 J'ai de grands souvenirs et de folles étreintes
 Pour ce bouquet flétri, dans mes deux mains pressé.
 Oh! je n'ai pas sommeil, et c'est une agonie
 De souhaiter, si tard, l'orgue de Barbarie
 Ou n'importe quel chant qui serait vague et tendre...
 Et je meurs de ta voix que je ne puis entendre.

ARNOLD GOFFIN.



Bonnes Gens dans leur Petite Ville⁽¹⁾

ROMAN

—
(Suite)
—

VIII



Le lendemain, quand Rose descendit l'escalier noir, puis enjamba les brosses et contourna les seaux, avant qu'elle se fut assise à table pour déjeuner, les deux servantes l'avaient mise au courant de la conduite de Demans.

Anna, dans le corridor, lui disait d'une voix triste :

— Hier, au meeting du Béguinage, organisé par Manster, il n'y avait qu'un auditeur, et c'était Monsieur Demans.

La grosse Marie quittait la cuisine, en soufflant d'indignation :

— Où allons-nous, mon Dieu ? Cette fois, la bonne cause est bien malade, Mademoiselle. Les meilleurs nous abandonnent ! Vous verrez que la journée sera mauvaise.

Rose s'étonna ; cette nouvelle heurtait ses prévisions optimistes. Elle resta incrédule ; elle voulut réentendre cette affirmation.

Monsieur Demans assistait, la veille de l'élection, à une réunion de politiques ennemis ! — Qui vous a dit cela ? Ne parlez-vous pas légèrement ?

Marie mettait ses poings sur les hanches, et elle commençait à se dandiner, comme elle en avait coutume, en racontant une histoire un peu longue.

On entendit le pas de Zoé.

Anna regagna rapidement ses brosses, et Marie rentra dans la cuisine.

Zoé se montra, hargneuse ; sans saluer sa sœur, elle lui cria :

— Ne vous occupez pas des autres !

Et plus bas :

— S'entretenir avec ses servantes des faits et gestes d'un ami de la maison, dénote une absence de savoir-vivre. Et, d'ailleurs, je vous le redis, ne fourrez point votre nez où vous n'avez que faire ! Les préoccupations ne manquent pas, ici même !

(1) Voy. *Durendal*, numéros de décembre 1901 et de janvier 1902.

Zoé était bien laide; ses traits anguleux s'approfondissaient; les sourcils barraient son front horizontalement, et deux lignes dures, au-dessus du nez, remontaient vers son front plissé; la commissure de ses lèvres plongeait dans un enfoncement de chaque côté du menton.

— Paul vous donne des soucis? demanda Rose, subitement perspicace.

Zoé, qui avait regardé fixement devant elle, tourna sur ses talons, sortit, sans ajouter un mot.

Cette journée commençait mal. Et pourtant Rose conservait quelque confiance. Le sentiment de tranquillité éprouvé hier soir, tandis qu'elle s'enveloppait douillettement dans ses couvertures, ne s'était pas dissipé.

Au dehors, à travers la grosse buée qui couvrait les vitres, on devinait une température froide. C'est pourquoi, pleine de vaillance, Rose voulut s'imposer sur l'heure une mortification, sachant que le bon Dieu lui en tiendrait compte.

Le corridor était lavé, les pierres noires et blanches encore humides, reluisaient sous la lueur d'une lampe suspendue. Le porche creusait devant elle un trou sombre, et un souffle glacé l'enveloppa, dès qu'elle marcha dans cette obscurité. Elle ouvrit la porte, après avoir tâtonné. Parmi les gens pieux qui se dirigeaient vers la chapelle du Béguinage, elle écouta le son clair et réconfortant de la cloche qui fuyait au-dessus des toits, vit le ciel doré ci et là, entendit les bonjours que ces gens de conscience tranquille s'adressaient lorsqu'ils se reconnaissaient à la lumière d'un réverbère, et, fortifiée déjà, Rose prit place dans la chapelle, près du chœur. Les cierges de l'autel allumaient, en l'abside sombre, deux petites étoiles. La demi-ténèbre du temple donnait aux fidèles une piété plus attentive; ils s'absorbaient dans le mystère du sacrifice, et à peine l'un ou l'autre grailonneur rompait-il, du côté de l'entrée, le silence lourd de prières.

La clarté s'épancha peu à peu dans le ciel, de petits nuages glissaient sur le firmament bleu argenté de scintils, mais les rues retenaient de l'ombre. La messe était dite. Rose sortit, et elle passa près de Monsieur Demans qui l'attendait.

Ce matin, elle n'éprouva aucune gêne. Au contraire, une satisfaction lui venait en voyant le vieil ami, qui s'avancait vers elle. Rose prévit la parfaite orthodoxie de ses opinions, rien qu'à la façon dont il dit, plaisamment :

— Voici le grand jour de l'élection, c'est pour cela, sans doute, que vous avez imploré si tôt le ciel?

Rose lui répondit, marchant à sa droite délibérément, et affermissant sa contenance :

— J'entends... Les nouvelles sont bonnes!

— Manster n'a pas récolté grand succès au Béguinage.

— Vous savez cela? Et Rose, à cause de sa myopie et parce qu'il ne faisait pas très clair, rapprocha sa figure de celle de Demans afin de se rendre compte de l'expression de son visage, car elle avait dit : « Vous savez cela? » en y mettant quelque raillerie.

Monsieur Demans eut l'air interloqué. Il pensa d'abord à cacher la vérité, mais devant le charmant visage de Rose, si affectueux malgré son sourire

moqueur, il sentit fondre dans sa poitrine des délices, et il avoua, ayant une émotion dans ses paroles :

— Combien je me repens de mon inadvertance ! Pardonnez-moi, Mademoiselle, je m'étais trompé, et je méritais votre ressentiment. Vous voulez bien ne pas me tenir rancune... J'éprouve en ce moment, une joie qui ne m'était pas due...

Ils se séparèrent. Quelque chose, qui parut bien doux à tous les deux, trembla dans leur serrement de main.

Quand Rose rentra, elle vit que Victor avait revêtu sa redingote, dont la boutonnière était ornée d'un ruban rouge. Le large nœud noir qui ceignait son col, faisait ressortir la blancheur brillante du linge, il était rasé de frais, ses moustaches se relevaient crânement, et ses cheveux grisonnants marquaient un vigoureux coup de brosse. Le vieux garçon avait fait toilette tôt matin, il se disait « sous les armes » et il voulait se présenter au bureau de vote, dès l'ouverture des opérations électorales.

Avant de sortir, il savourait une pipe, et regardait avec complaisance son neveu qui achevait de déjeuner. Zoé supportait la fumée du tabac depuis le retour du neveu ; aussi Victor fut étonné en l'entendant se plaindre de ce que la chambre était empuantie.

« Paul est sur le point de s'en aller, songea-t-il, et déjà l'aimable caractère de ma sœur réapparaît... »

Ce départ de Paul que tous envisageaient tristement, trois semaines auparavant, ne les chagrinait plus du tout aujourd'hui.

Victor était d'avis qu'une existence inoccupée ne convenait pas au tempérament vivace du gamin, celui-ci avait bien étudié au collège, il reprendrait immédiatement le goût de la science.

Rose se serait abandonnée le plus volontiers à des regrets, mais puisque le travail est un sûr garant de sagesse, elle estimait qu'il fallait se réjouir de l'entrée de Paul, dans ce qu'elle nommait la vie sérieuse.

Depuis la mauvaise surprise de la *rue aux Chiens*, Zoé gardait des craintes dans son for intérieur ; mais il valait encore mieux, pensait-elle, que les frasques de son neveu ne parvinssent pas à la connaissance de la malignité locale, c'est pourquoi, — malgré ses craintes — elle voyait partir Paul sans déplaisir.

— Gamin ! déclarait Victor, tu nous quitteras demain. J'ai confiance en toi, tu as donné des preuves de ta valeur, et tu persévéreras dans la bonne voie. Cependant, tu n'es encore qu'un enfant, tu ignores la vie. Apprends que tu seras exposé à des tentations, à des séductions de tout genre, qui, si tu ne les repoussais, te seraient bientôt fatales. Tu ne sais pas qu'il existe des femmes perfides, des créatures jouant la comédie de l'amour, offrant d'illusoires délices...

— Ha ! cria Zoé, qui avait une apparence furieuse.

— C'est pour son plus grand bien, que j'éclaire l'innocence de cet enfant, reprit Victor en élevant la voix, et son regard devint sévère.

— Imbécile... dit Zoé, presque tout haut.

La pipe de Victor tomba sur le plancher. Le vieux militaire demeurait

muet... et un afflux de paroles lui venait aux lèvres. Il eut l'énergie de se contenir devant Paul.

Rose qui trouvait toujours, dans la conduite de sa sœur, une explication motivée par des considérations de sagesse, donnait maintenant tort à Zoé, mais elle n'exprimait pas cette pensée.

Le neveu regardait le fond de sa tasse, et un peu de rougêur couvrait ses joues.

Marie vint faire diversion, elle entr'ouvrit la porte de la cuisine :

— Commandant, neuf heures sonnent, on votera déjà quand vous arriverez !

— Mon cher Paul, nous reprendrons cette conversation plus tard. Ton départ rend Zoé nerveuse. Amuse-toi bien pendant ta dernière journée de vacances, mais songe déjà à ce que je t'ai dit.

Il incrustait ses prunelles dans celles de Zoé, qui, cette fois, se tint coite.

Une échappée de soleil pâle blanchissait la vieille rue du Béguinage, d'un rayon oblique; en sa lumière tournoyaient les dernières vapeurs que la nuit avait laissées parmi les maisons closes. Victor Aubrie, ayant le soleil dans les yeux, inclina son chapeau de soie sur le nez, afin de regarder plus à l'aise. Mais il ne rencontrait personne. Le quartier ne se remuait pas encore. Quand il monta vers le marché, quelques jeunes gens affairés le dépassèrent. Comme ils parlaient très haut, Victor entendit qu'ils voulaient recruter des électeurs, sur lesquels il fallait agir une dernière fois. Le commandant répondit d'un air digne à leur salut; il mit, dans son coup de chapeau, une réserve indiquant la distance morale qui le séparait de ces messieurs. Victor estimait qu'il fallait laisser à chacun, la liberté d'agir à sa guise.

Le substitut du procureur du Roi l'accosta, effaré et joyeux :

— Les Van Doornen ont complètement abandonné Manster; pas une démarche, pas une parole en faveur de ce dernier! Ils n'oublient point l'échec de leur cousin, et la nomination du frère de Manster à la place de conservateur des hypothèques.

— Les Van Doornen sont bien rancuniers.

— Ne vous plaignez pas! Adieu, je veux voir un homme auquel j'ai rendu service autrefois, et lui recommander notre candidat. Ceci, entre nous...

De nouveau, Victor répondit avec quelque froideur à la poignée de main chaleureuse du jeune substitut. Il n'aimait pas les opinions des Van Doornen, maintenant il ne les estimait plus du tout personnellement. Dans le fait, l'intérêt et la jalousie guidaient tous ces gens-là. Victor eut des vellétés de rentrer chez lui, sans déposer son bulletin dans l'urne.

On lui tendait à présent des petits morceaux de papier de toutes couleurs, réclamés ultimes des candidats, appels suprêmes; il ne voulut pas accepter les petits morceaux de papier.

Cependant le Marché et la place du Tribunal s'animaient. Les votations avaient commencé à l'hôtel de ville et au palais de justice, et les électeurs qui entraient dans les bureaux montraient des physionomies graves, et ceux qui en sortaient, des faces plutôt rieuses; le devoir accompli leur donnait une satisfaction. Il y eut, vers onze heures, un remous dans la foule

qui stationnait aux abords du tribunal. Des curieux chuchotèrent en s'écartant un peu, pour livrer passage à un monsieur tout habillé de noir, et puis un bruit se répandit qui précéda cet homme et porta son nom. — Manster est là ! Manster est là ! Des partisans examinèrent leur candidat avec appréhension, ils compatirent à sa jaunisse, à sa maigreur qui pointait dans l'étoffe sombre de son costume. Les autres tendaient le col, ironiques, ils fixaient les petits yeux bridés de Manster qui s'effrayait sous tous ces regards ; ils suivaient, moqueurs, la déambulation pitoyable du malheureux candidat. Deux jolies filles crièrent, en montrant leurs dents blanches entre les lèvres appétissantes : — Comme il est laid ! L'impression que Manster laissait dans cette foule était détestable. Les avancés n'osaient pas prendre la défense de leur candidat, au point de vue physique, et des rires crevaient dans ce peuple en belle humeur, quand l'un d'eux essayait de faire valoir la beauté des principes moraux de Manster.

Le soleil qui s'était dérobé derrière les nuages, après son expansion matinale, s'irrua soudain à grands flots au travers du public. Midi allait sonner dans la tour carrée, ruisselante de couleurs argentines. Des voix montèrent, claires et sonores comme le jour : — Pioot ! Pioot ! Voici Pioot ! Vive Pioot !

Et Pioot traversa la foule, luisant, épanoui, un sourire aussi large que sa figure rutilait sur sa peau vermeille. Sa carrure énorme arrêta sur ses épaules les regards admiratifs des femmes ; il avançait, tel un victorieux, les mains tendues aux poignées, la poitrine bombée, dans un orgueil de mâle conscient de sa belle santé. Une suffisance aimable émanait de lui. Quand il fut devant les deux jolies filles qui conspuèrent Manster, il leur prit le menton avec un geste souverain. L'enthousiasme s'échappa des gosiers de ceux qui avaient assisté à la scène, il se communiquait de proche en proche. Pioot gravit les marches du tribunal, comme s'il montait au Capitole. Avant d'entrer, il se retourna vers les spectateurs. Le soleil le noya de gloire. Il agita son chapeau, et des clameurs joyeuses saluèrent l'attitude du triomphateur.

Car la victoire de Pioot était dans l'air, avec les rayons du ciel souriant, et les chants de cette foule, où cinq cents gaillards se ressouvenaient de la quantité immense de chopes avalées à la santé de Pioot, tandis que lui-même, en bon Flamand, donnait l'exemple des larges beuveries.

Les avancés s'étaient enfuis, on ne rencontrait que des gens heureux qui se criaient : « Tout va bien ! » Et le dépouillement allait commencer. Dans quelques heures, le résultat proclamé ferait apparaître aux croisées les couleurs tricolores, et une liesse de kermesse soulèverait Tiest. Le peuple secouait sa passivité coutumière, et jusqu'au Béguinage, une flamme montait dans les cervelles indolentes.

Monsieur Gans — cet homme sage avait pris quatre apéritifs — ne prophétisait plus la réussite de Pioot, il considérait son élection comme acquise et se réjouissait, au milieu d'un cercle d'auditeurs attentifs, du succès des idées conservatrices et de la diffusion des principes religieux. A l'étonnement profond de tous, le pharmacien de la bonne cause, si humble d'ordinaire, —

mais qui s'était oublié chez nombre de cabaretiers — osa rire en écoutant les discours sensés de Gans. Et comme on le contemplant avec stupéfaction, il trouva des mots extraordinaires pour développer son idée saugrenue :

— Le triomphe du parti modéré, allons donc ! Le triomphe de Pioot, oui ! L'exaltation des bons estomacs, la reconnaissance des ventres envers un abdomen, leur frère ! C'est la santé, la belle humeur, qui ont vaincu l'infortuné Manster. Pensez donc, depuis que je roule des pilules, je n'ai reçu qu'une fois la visite de Pioot, et c'était, afin de rendre tout le monde bien portant, qu'il m'ordonnait de traiter gratuitement ces électeurs, dont le portemonnaie était malade comme le corps !

Des expressions scandalisées s'imprimèrent sur quelques visages, mais la plupart pouffèrent rondement, et au même instant, une canonnade assourdissante proclama la victoire définitive de Pioot.

Les hommes, les femmes, les enfants affluèrent vers la grand'place. Au balcon de la « Société littéraire », des dames, même, assistaient à la formation du cortège, qui allait se rendre devant la demeure de Pioot, afin de fêter le héros. Une fanfare déboucha, les éclats des cuivres projetèrent la robustesse des joies contre les maisons pavoisées. Précédant la musique qui scandait, avec force, le rythme populaire d'un air patrial, trente rangées de garçonnets et de fillettes donnèrent le branle d'un pas cadencé, en accompagnant les sauts d'une chanson patoisante.

Un coup de vent enfla les drapeaux et fit claquer les couleurs âpres du pays. La foule se mêlait au hourvari de la voix et du geste. Gars et luronnes se tenant par la main, formaient des chaînes de danseurs qui se succédaient, et quand la première appuyait à droite en gambadant, la seconde prenait la gauche, suivie à son tour de bandes qui intervertissaient l'ordre de ce jeu, oscillant d'un côté et de l'autre, tout en continuant d'avancer derrière le corps de la fanfare tonitruante.

La fanfare s'était engouffrée dans la rue où demeurait Pioot. Des manifestants qui composaient l'arrière-garde, s'arrêtèrent soudain au coin de la grand'place. Leurs colonnes se débandèrent. Chacun se précipita vers le trottoir. Des voix furieuses s'élevaient. Un remous accula contre les maisons, des partisans indignés de Manster. Ils n'avaient pu voir défilé, sans protestations, ceux qui célébraient la réussite du rival. Quelques vitres volèrent en éclats, sous la poussée populaire, mais l'animosité ne se débrida pas dans les violences. « Laissons-les digérer leur mécontentement ! » s'écriaient, allègres, des manifestants qui rejoignaient vivement les camarades. Deux agents de la police venaient, d'ailleurs, au secours des opposants ; ils les dégagèrent, pendant que des vivats les saluaient d'ironie.

Monsieur Victor Aubrie arrivait sur la grand'place. Dans cette gaité, il promenait une âme inquiète. Paul n'était plus rentré depuis le matin, et le bon oncle, très préoccupé, cherchait vainement son galopin de neveu.

Les avancés, que la police accompagnait dans un zèle protecteur, passèrent à côté d'Aubrie.

Il ne pouvait en croire ses yeux. Paul marchait avec eux, et un pâtissier radical avait pris sans façon le bras du jeune homme.

Résolument, ainsi qu'il convenait dans cette circonstance incroyable, Victor força ses mauvaises jambes à atteindre leur plus haut degré de vélocité. Il agrippa le pardessus de Paul.

— Que fais-tu là ?

Les autres continuaient de s'éloigner.

Paul ne répondit pas, mais il avait une expression résolue dans ses yeux clairs ; son teint brûlait, les poils follets tremblaient sur sa lèvre mince.

Ils sortirent de la presse. Plusieurs personnes les regardaient avec surprise, d'autres avec mécontentement. Ils entendirent une bourgeoise, disant de façon à être comprise par ses voisins : « Un Aubrie *du Béguinage* qui accompagnait la clique de Manster, cela n'est honorable ni pour la famille, ni pour le quartier ! »

Les rues devenaient plus tranquilles à mesure qu'on s'éloignait du centre. Victor s'était arrêté, les bras croisés :

— Ah ça ! Devenez-vous fou, mon neveu ?

L'autre parla d'abondance, s'échauffant dans sa tirade et y mettant une conviction réelle :

— J'avais pris en grippe, dès le jour où je le vis chez vous, ce farceur qui a nom Pioot. Notre brave ami Demans (un sage celui-là et un artiste !) prédisait les palinodies de votre candidat. Comme Demans, j'espérais l'arrivée aux fonctions publiques d'un homme qui aimerait notre villette, ainsi qu'une jolie et bonne aïeule, la défendant contre ceux qui ne la respecteraient pas, qui ne s'inclineraient point devant sa physionomie aimablement ridée et n'admiraient plus son accoutrement désuet et charmant... Demans avait raison... Et la légende de l'aïeule restera cachée. Son passé, qui eut des fastes et des épreuves... larmes et joies comme dans la vie... ne sollicite guère l'attention du politicien selon votre cœur.

Victor, très indigné quelques instants plus tôt, écoutait son neveu et remarquait qu'il parlait bien. Il voulut une conclusion pratique à cette sortie :

— Mon pauvre enfant, combien tu t'illusionnes. Tiens ! je veux être franc, te crier la vérité : Manster et Pioot, eh bien, ce sont deux farceurs ! Tu m'entends ? Ne répète pas à Rose ce que je te dis là, et, en revanche, je ne mettrai point tes tantes au courant de ce que tu faisais cet après-midi... Combien le Béguinage est calme et combien il a raison... ajouta-t-il, près de rentrer chez lui.

Afin de démentir la constatation du commandant, un groupe de petits bourgeois apparut au bout de la rue Sainte-Catherine. Quand ils virent les Aubrie, ces gens entonnèrent une chanson bruyante et, lorsque le groupe se rapprocha, Victor s'aperçut que le sacristain du Béguinage était leur meneur et que cet homme avait une marche titubante.

— Le succès de Pioot est décidément complet, fit-il en riant. Puis, secouant la tête, mi-plaisant, mi-sérieux, l'oncle dit à son neveu, tandis qu'ils arrivaient devant leur maison :

— C'est égal, gamin, je crains que tu ne nous donnes de la tablature !...

IX

Il y avait huit ans déjà que Monsieur Demans était revenu dans sa bonne ville, après avoir obtenu sa mise à la retraite. On s'étonnait de découvrir chez lui si peu de traces de son ancienne profession. Une certaine morgue paraît inhérente à la qualité d'inspecteur de l'enseignement. L'habitude du commandement, la satisfaction de se voir respecté et obéi, et d'entendre les flatteries des maîtres d'école en peine d'avancement, devaient, semble-t-il, marquer définitivement un homme. Rien de pareil ne paraissait dans la voix, le maintien, les habitudes de Monsieur Demans. A cause de sa simplicité, on avait hésité à lui attribuer des mérites. Il n'en imposait pas du tout. Mais les gens qui le connaissaient bien lui accordèrent leur sympathie, ils sourirent devant ses manies, se complurent à son affabilité, et reconnurent ses qualités de droiture et la dignité de son existence modeste. Quand Demans retourna à Tiest, le commandant Aubrie quittait l'armée et regagnait aussi la villette. L'ancien Béguinage les abritait tous deux, et Zoé croisant un jour dans la rue Monsieur Demans, le reconnut, bien qu'elle ne l'eut plus vu depuis très longtemps. Elle parla de cette rencontre à Victor, se souvenant d'un arrière-grand-oncle maternel qui épousa une parente de Monsieur Demans, et elle engagea son frère à renouer connaissance avec ce descendant d'une famille qui avait été unie à la leur. Le savoir généalogique de Zoé était considérable. Les Aubrie voyaient peu de monde, ce qui n'empêchait pas l'aînée d'être au courant de l'armorial de la province, de se rappeler des fastes ou des déchéances nobiliaires, et d'inscrire dans sa mémoire, avec la certitude de les y retrouver, tous les baptêmes, unions, décès, des personnages qui formaient la première société dans ce coin de pays. L'une de ses fiertés consistait à dire que son aïeul paternel eut pu épouser la baronne de Veld, dont la fortune et la beauté avaient été notoires. Elle ignorait, ou feignait d'ignorer, que cette belle dame ridiculisa plus tard, de façon retentissante, le pauvre homme qui devint son époux. Zoé envisageait les mariages à ces points de vue, pratiques et orgueilleux, de richesse et de naissance. Son vieux cœur raccorni n'avait jamais brûlé d'une flamme passionnée. Elle n'avouait point que pendant sa jeunesse, elle crut à l'inclination d'un gentilhomme campagnard. La propriété terrienne de celui-ci touchait des biens appartenant aux Aubrie, ce qui semblait un motif sérieux pour déterminer le jeune homme à lui faire sa cour. Elle attendit en vain une déclaration, et le jeune homme mourut sans avoir révélé ses sentiments. Comme il était resté célibataire, Zoé, tant qu'il vécut, ne renonça jamais complètement à son espérance. Personne ne s'aperçut, d'ailleurs, qu'un chagrin l'opprimât de ce chef; depuis nombre d'années déjà, son caractère paraissait sévère aux gens indulgents; elle ne devint pas plus acariâtre.

Rose avait une petite âme de sensitive, un cœur jeunet, des expansions comme à vingt ans. Jadis, lorsque ses père et mère l'avaient menée dans des réunions mondaines, elle en sortait la tête un peu folle; tant de jeunes gens l'intimidaient! Elle caressait le souvenir de beaux visages, de doux sourires, de paroles harmonieuses. Elle prononça quelquefois des noms; ses parents

s'amusaient de ses petites émotions; Zoé, elle, faisait bonne garde autour de cette nature langoureuse qui ne devait se donner qu'à bon escient. Ainsi le décidait la sœur sage. Des années avaient fui, les vieux parents s'acheminaient vers l'éternité tranquille. Ils s'endormirent dans le Seigneur.

Alors, le père de Paul, auquel la mort avait enlevé sa femme aimée, et que l'infortune accablait dans des spéculations malheureuses, vint à décéder en terre d'Afrique, après avoir tenté vainement le Destin. Il laissait son enfant à la protection des trois Aubrie.

Le triste exemple de son frère impressionna Victor, une crainte éloignait de son esprit les préoccupations matrimoniales.

— Désormais, nous ne devons plus vivre que pour l'enfant! avait déclaré Zoé, et la vieille fille devenait auprès de son petit neveu, tendre et attentive comme une mère. Rose admirait sa sœur, elle reconnaissait sa supériorité, et elle gardait l'observance des paroles de Zoé, les trouvant belles.

Lorsque Demans arriva, la première fois, chez les Aubrie, Zoé loua sa bonhomie. Rose fut agréablement surprise quand Zoé déclara que Demans serait un ami pour eux. L'ainée lui trouvait maintenant une distinction native, propre, remarquait-elle, à tous ceux qui de près ou de loin touchaient à sa famille. Quelques semaines plus tard, Victor invita Demans à venir passer la soirée. Le commandant s'endormait habituellement dans son fauteuil, vers neuf heures. Il ne luttait plus que faiblement contre la somnolence; Demans et Rose se regardaient en souriant. Zoé sortit, pour donner des ordres à la servante. Demans et Rose causèrent, et si Zoé n'était pas rentrée, ils auraient pu parler jusqu'au lendemain matin, sans s'apercevoir de la fuite des heures.

L'existence de Rose était uniforme. Bien qu'elle eut toujours présente la pensée du devoir et évoquât avec joie cette obligation de veiller aux intérêts de leur cher neveu, parfois une légère mélancolie flottait dans sa chambrette solitaire, et même pendant ses pratiques dévotieuses une mollesse la portait à d'obscurs regrets. Elle ne sut point pourquoi depuis la venue de Monsieur Demans, elle regardait la vie plus courageusement... Mais un jour, après que l'ami les eut quittés, elle entendit, comme elle passait devant la cuisine, la grosse Marie qui disait à Anna: « Je ne serais pas étonnée si Monsieur Demans avait des idées par rapport à Mademoiselle Rose. » — « Je l'avais déjà pensé... » répondit Anna. Rose s'enfuit, pareille à une coupable, le visage rouge, le cœur battant. Elle se reprocha des sentiments défendus. Le remords néanmoins ne la toucha guère, elle aurait dû regretter les sensations auxquelles elle s'était abandonnée, inconsciente. Et, au contraire, elle recherchait des souvenirs qui la rendaient contrite et heureuse à la fois. Pourtant, une gêne l'opprima lorsqu'elle revit Demans. Elle n'acquiesça plus à la jouissance plénière et si pure qui émanait auparavant de leurs rencontres. Un peu de temps passa. C'était toujours une timidité qui arrêtait ses paroles. Une contrainte enveloppait également Monsieur Demans. L'un devant l'autre, si parfois leurs yeux parlaient, les mots tombaient, indifférents, de leurs lèvres. Rose eut voulu des choses impossibles. Elle pensait qu'envers Paul elle était liée par une promesse, et cependant, sans mentir à cette promesse, elle souhaitait qu'un jour Demans lui révélât quelque tendresse... Alors, dans sa vie de vieille

filles, il y aurait une telle clarté, que le bonheur des fiancés ne la tenterait pas. Se savoir aimée... aurait suffi à la félicité de son cœur.

Des mois, des années s'écoulèrent ainsi, et la bonne amitié de Demans continuait de régner chez les Aubrie. A présent, Rose avait trouvé, auprès de Demans, un calme résigné; elle lui donnait sa confiance, écoutant les conseils que sa voix timide formulait d'une manière tremblante, souhaitant et redoutant un aveu qu'elle pressentait toujours latent, dans l'âme du vieil ami.

Zoé restait la femme forte, sévère pour les autres comme pour elle. Parfois, quand elle voyait sa sœur et Monsieur Demans qui s'isolaient en conversant, elle se rapprochait, et sa voix sèche les arrachait au charme de leurs paroles vagues. Craignait-elle que Rose ne se souvint plus de son partage dans la charge commune? Aurait-elle cru à la possibilité d'un oubli de cette obligation presque jurée : — Ne vivre que pour l'enfant? Un peu de jalousie lui venait-elle, à la pensée que Rose eut pu provoquer davantage qu'une simple sympathie? C'était une fille pratique qui ne supposait pas de pareilles pusillanimités, puisque Demans, malgré ses qualités, n'était qu'un pauvre diable. Et puis, au fond d'elle-même, sans le dire à d'autres, elle était sûre de la droiture de Rose, et elle n'ignorait pas que sa sœur n'eût jamais osé prendre une décision, sans consulter au préalable l'aînée, celle qui détenait la somme familiale de sagesse et d'expérience.

Demans, quand il repoussait ses bouquins poudreux, pour relever un peu sa tête blanche, faisait apparaître au-dessus du Passé, une image toujours obéissante à sa pensée. Son espoir n'existait aussi que dans une réalisation idéale. Il désirait inspirer à l'amie de la compatissance; il avait cru quelquefois la toucher dans des sentiments profonds, mais aussitôt une pudeur l'arrêtait. Il n'avait aucun droit à l'avenir. Si le présent lui donnait, en la personne de Mademoiselle Rose, une illusion de bonheur, s'il osait, dans le secret du cœur, s'émouvoir à son image et ressentir des ferveurs cachées, le scrupule de son honnêteté persistait et imposait le silence. Rose était riche, il était pauvre... C'était une défense de troubler la tranquillité de l'amie... Devant l'impossibilité de réaliser le bonheur, l'amertume ne remplissait pas son cœur. Il avait toujours vécu en dehors des réalités. Ses études l'attiraient loin de l'époque actuelle; il se complaisait dans les formes imprécises de ses songeries. Son amour, aussi, prenait les aspects d'un rêve exaltant, dont il se souvenait avec douceur au réveil, et que la nuit chimérique et bienveillante lui ramenait, fidèle.

Victor Aubrie ne gardait plus aucune sentimentalité. Lorsque les souvenirs de ses amourettes de garnison traversaient son esprit, parfois un détail drôle retenait l'aventure pendant quelques instants. Il en profitait pour scandaliser ses sœurs, et il voyait s'envoler sans regret, ces fumées légères d'un passé qui refroidissait chaque année davantage.

On n'aurait pu sans injustice, attribuer une exaltation outrée à Marie, la grosse cuisinière des Aubrie. Depuis longtemps un jardinier la courtisait, mais leurs économies n'étaient pas encore suffisantes pour entrer sûrement en ménage. Et d'ailleurs, elle redoutait — et disait sa crainte sans barguigner — un grand nombre de descendants. La bonne fille oubliait toujours son

âge. Quant à Anne, une âme de rosière palpait sous son corsage plat, et elle mourrait, sans doute, dans la candeur première.

Le trantran de leur vie avait repris.

Paul écrivit de Louvain plusieurs lettres. Il parlait de ses études et affirmait de bonnes intentions.

Il revint à l'époque de la nouvelle année. Ses oncle et tantes auraient voulu garder leur neveu pendant toute la semaine que dureraient les vacances, mais Paul désirait repartir aussitôt, souhaitant de continuer — ainsi disait-il — la tâche. Victor et Rose admirèrent son application et lui conseillèrent toutefois de ne point se surmener ; Zoé demeurait froide devant ce beau zèle.

Ces assurances de sagesse donnaient une quiétude à Victor et à Rose, et le début de l'année leur parut agréable, malgré les rigueurs de l'hiver. Lorsque, l'obscurité venue, — après que les blancs flocons étaient descendus du ciel pendant la journée, et que maintenant, au-dessus de la terre couverte de neige, le firmament s'ouvrait, immense, étoilé d'or sur le bleu profond de la nuit, — Victor sifflotait en bourrant sa pipe, en écartant le rideau, afin de voir les arabesques du givre dans les vitres. La servante traversait le jardin et faisait craquer la neige sous ses pieds, et le commandant et sa sœur se rapprochaient frileusement de l'âtre et jouissaient, avec une conscience satisfaite, de la chaleur, des flammes diaprées qui sortaient des charbons noirs et rouges, de la lumière paisible s'épanchant de la lampe et remplissant la chambre d'une paix douillette, alors qu'au dehors le froid étreignait la terre.

Un soir, ce bonheur simple fut rompu. Zoé entra, tenant dans sa main qui tremblait, une lettre. Elle la tendit à Victor, et avant de desserrer les doigts, elle prononça gravement :

— C'est votre ami, le capitaine Deflans, qui vous écrit.

Victor examinait la suscription :

— De mon vieux camarade, en effet...

Il riait ; mais tandis qu'il déchirait l'enveloppe, il fut frappé par l'altération du visage de Zoé.

— Vous êtes indisposée, ma sœur ?

— Lisez, lisez !

Rose se leva. Zoé ne se tourmentait pas en vain, et une appréhension l'arracha à la tranquillité de l'heure.

Victor avait lu silencieusement. On voyait son front plissé et ses lèvres courbes. Il dit :

— Paul nous trompe.

— Je le savais ! fit Zoé, et elle s'assit, elle tomba plutôt sur une chaise. Puis, attirant la lettre que Victor avait laissée devant lui, elle lut d'une voix affirmée :

« Cher ami,

» Je t'avais promis d'avoir l'œil sur ton neveu et, dès son arrivée à
 » l'université, je m'acquittai d'autant plus volontiers de cette promesse, que
 » le jeune homme me fut immédiatement très sympathique ; il est intelligent,

» vif, enjoué... Il a aussi le défaut de ses qualités. Je suis convaincu, par exemple, qu'il ne travaille pas du tout, ou du moins qu'il ne s'occupe guère de ses études.

» Avec trois ou quatre étudiants de son âge, il a fondé, ici, un petit journal littéraire. Paul y publie quelquefois des vers et, pendant le reste du temps, il s'amuse.

» Ce sont là des choses qu'il ne faut point prendre au tragique; nous-même (n'est-ce pas, mon vieil ami?), n'avons pas toujours été des saints... Cependant, Paul est très jeune, et tu ferais bien, je pense, de lui laver les oreilles... Cela suffira certainement pour réveiller tous ses bons sentiments... »

Zoé cessa de lire et se tourna du côté de Rose, qui sanglotait doucement. Victor fit une sortie bruyante :

— Il lui en cuira! Je vous promets qu'il se repentira de sa conduite! Il faut une punition sévère, en rapport avec la gravité de la faute. Qui eût cru cela? A voir sa frimousse, on lui donnerait le bon Dieu sans confession. Mais il lui en cuira, ah! oui...

Zoé coupa :

— Vous partirez demain matin, par le premier train, vous ne reviendrez qu'avec Paul.

Victor sentit descendre un petit frisson le long de son dos, il se rapprocha du feu.

Rose, qui s'était mouchée, parla timidement :

— Victor supportera-t-il le froid? Ses rhumatismes l'incommoderont peut-être... Si j'accompagnais notre frère?

— Non. Votre présence pourrait être déplacée. Il y a des choses qu'une jeune fille ne doit point voir.

Rose, un instant, essaya de se représenter ce qui occasionnait cette prohibition de sa sœur. Elle n'y parvint pas.

Zoé devint soudain véhémement :

— Voilà, Victor, à quoi nous mènent vos mœurs soldatesques. Vous manquez d'autorité pour donner de bons conseils... Paul saura votre conduite de jadis, et aujourd'hui il fait comme vous!

Un silence pénible persista. Victor lançait de furieuses bouffées de tabac.

Rose plus calme, et qui sortait d'une profonde pensée, remarqua :

— Paul compose des vers cependant...

Zoé la foudroya d'un regard, et elle devint petite, toute petite, et sans plus chercher une explication ou un remède à la situation présente, elle supplia la Providence de prendre soin du malheureux Paul.

Tous les trois étaient transis. Ils se tenaient devant le feu, le dos tourné à la flamme. Victor alla près de la fenêtre, écarta le store et, grattant le givre sur la vitre, constata qu'il devait geler à pierre fendre. Il revint vers le foyer et cria, colère :

— Marie!... Anna!... Apportez de la houille! On crève de froid!

Marie entra, munie d'un seau de charbon. En voyant l'expression attristée de son visage, Victor et Zoé devinèrent qu'elle avait écouté à la porte.

Jusqu'au moment où Zoé se retira pour aller se coucher, personne ne dit mot.

Quand Victor et Rose furent seuls, la pauvre fille regarda son frère au travers de ses yeux mouillés, car elle s'était remise à pleurer :

— Il ne faudra pas l'effrayer, Victor !

Le commandant qui tortillait sa moustache, leva la tête, et répondit à mi-voix :

— Je le ramènerai par la douceur.

X

Il faisait encore nuit. Zoé avait réveillé son frère depuis bientôt une demi-heure. Les deux servantes, taciturnes, se hâtaient de couvrir la table, de préparer un déjeuner substantiel pour celui qui allait entreprendre un long voyage. L'atmosphère était triste ; il pesait sur les cœurs un malaise. Rose, là-haut, lançait fiévreusement ses bottines, et quand elle sortit de sa chambre, la voix de Zoé éclata et la fit reculer.

— Victor ! Victor ! descendez donc, vous arriverez trop tard à la gare !

Les vibrations de ces paroles s'éteignirent et le silence remplit de nouveau la maison.

— Victor ! Victor ! Je vous ordonne de me répondre !

— Une serrure grinça. C'était le commandant qui ouvrait sa porte :

— Je prendrai le second train...

Et on perçut le petit bruit de la porte qui se refermait.

Zoé ne répliqua rien, mais les servantes l'entendaient souffler, et son corsage paraissait frémir.

Elle aurait certainement exhalé sa colère en paroles furieuses, mais elle craignit que Victor, par réaction, ne renonçât à partir.

Enfin le vieux garçon descendit, en maugréant. Il gronda la bonne, qui ne le servait pas assez vite, il parla durement à Zoé, critiquant ses manières impératives, et la regardant bien en face, il lui cria :

— Et pourtant, s'il ne me plaisait pas d'aller à Louvain !

L'ainée baissa les yeux, sans répondre.

Le vieil Aubrie trouvait sa mission pénible. Il n'avait plus vu Paul depuis trois semaines, et tout à l'heure, quand il se trouverait devant lui, ses premières paroles devraient être sévères...

Zoé déposait discrètement près de Victor un gros pardessus ouaté. Sa prévenance devint extraordinaire :

— Si vous voulez, Victor ?...

Elle avait pris le pardessus, et lorsque Victor se leva, elle lui passa les manches, tira le collet. Elle boutonnait le vêtement avec soin.

— J'ai choisi votre plus grand foulard.

En effet, elle entoura deux fois le cou de son frère et noua deux fois les bouts du foulard. Puis elle lui présenta une canne à pomme d'ivoire, dont la virole était pointue.

— Pour éviter un faux pas, Victor.

Le commandant ne répondait à ces avances qu'avec une figure maussade.

Il sortit, et dans le corridor, apercevant Rose qui toupillait, il l'arrêta en lui pressant doucement le bras. La bonne fille restait effarée, et elle le regarda partir sans souffler mot.

« Brr ! » Victor frissonna. Un brouillard enveloppait Tiest, les rues blanches de neige se perdaient aussitôt dans les vapeurs. On ne voyait pas à dix mètres devant soi. Les moustaches du commandant se couvrirent de glace, ses yeux larmoyèrent. Il eut l'intention de rentrer, mais chassant cette faiblesse, il s'accorda une compensation. « Je télégraphierai à Deflans l'heure de mon arrivée; ce sera moins ennuyeux... ne pas me trouver seul... » Des gens battaient la semelle sur le quai de la gare. Quand Victor parut, ils le regardèrent non sans surprise; plusieurs échangèrent des suppositions variées. Un marchand de journaux annonçait, à voix calfeutrée, le titre de ses feuilles. Victor l'appela et, pour se donner une contenance, car il croyait que le public devinait le motif de son voyage, il fit semblant de lire. Enfin la locomotive bruyante vint secouer les gens et remplir de tumulte la léthargie des choses, et Aubrie chercha vainement un compartiment inoccupé.

« Nous n'arriverons jamais... » A chaque petite station, le train s'arrêtait, s'éternisait, à cause des parlotes des employés. Victor entendit un voisin qui affirmait avoir vu le garde entrer avec le chef de gare, dans l'estaminet que l'on distinguait près d'un passage à niveau. Le ciel s'éclaircissait. Seuls, au bout de l'horizon, quelques nuages étaient semblables à des glaciers, l'immensité blanche paraissait descendre de ces hauteurs lointaines, comme si une avalanche eut couvert la terre de toute cette neige, éclatante maintenant sous le soleil qui jaillissait dans l'azur.

Victor ferma les yeux. Le train avait franchi la moitié de la route.

A présent, le commandant trouvait qu'on allait trop vite. Une crainte lancinante lui cerclait le corps. « J'ai bien fait de prévenir Deflans... » Il essaya de se distraire, et examina, un à un, ses compagnons de voyage. L'abbé qui lisait dans un coin son bréviaire, ne l'intéressa pas longtemps, ni l'épais monsieur, somnolent malgré la température. Il se plut à fixer une dame qui, sous une coquette voilette noire, montrait l'ovale menue de son menton et le pli de ses lèvres fines; un petit point rose dans la dentelle : c'était son petit nez qui avait froid, et Victor devinait ses yeux fripons, et il allait être emporté par des rêves aimables, quand, soudain, la situation présente, sa responsabilité de tuteur et d'oncle grave devers un neveu folichon, arrêta son essor. Il soupira. Deux vieilles dames causaient discrètement, leurs paroles ne faisaient qu'un murmure, il contempla leurs figures ridées et la contrition remplit son cœur.

Ce fut dans cette situation d'esprit qu'il descendit à Louvain. Un officier, un bel homme à peine grisonnant, cambré, sanglé, élégant et vif, l'accosta aussitôt.

- Mon vieux camarade !
- Mon cher Victor !
- Pas changé, pas changé du tout !

Victor avait pris le bras de Deflans; déjà sa grosse préoccupation perça :

— N'y a-t-il pas encore d'amendement à sa conduite ?

L'autre répondit gaiement :

— C'est donc vraiment ma lettre qui me vaut le plaisir de te revoir. Je me reprochais d'avoir parlé trop vite. Bah ! Paul est un jeune homme ! Nous avons tous quelque péché sur la conscience...

Le soleil octroyait un peu d'héroïsme à la statue de Vandeweyer qui se dressait au milieu de la place, devant la gare, entourée de plates-bandes neigeuses. Le congressiste national surgissait là, téméraire et grave, la tête découverte malgré les intempéries, et éternisant une attitude que les passants ne comprennent pas. Devant lui filait, rectiligne, entre les hautes maisons, la *rue de la Station*.

— Nous ne prendrons pas le tramway, j'habite tout près d'ici.

— Mais nous allons chez Paul !

— Il est midi, ton neveu sera sorti.

— Peu importe, je l'attendrai.

— Commandant, j'ai arrangé l'ordre de la journée. Tu dîneras chez moi... c'est entendu ! Et ensuite tu iras tirer les oreilles du gamin, sans le faire trop crîer, toutefois.

Il ne voulut point écouter les remerciements de Victor, et il l'entraîna.

— Je parierais bien que tu n'avais plus quitté Tiest depuis longtemps... Tu dis?... Depuis deux ans ! Il est vrai que là-bas tu dois être choyé par tes sœurs. Pas comme moi, hélas ! seul, seul toujours !

Deflans n'avait pas l'air malheureux, en parlant ainsi. Ses yeux brillaient malicieusement, son képi posé légèrement de travers donnait à sa physionomie de l'impertinence; dans sa démarche se révélait une décision, une sûreté, en même temps qu'un abandon aimable. Deflans était un de ces hommes d'âge, que les très jeunes filles même regardent volontiers.

Quand ils eurent passé le seuil de la maison, une température chaude entoura les deux amis de réconfort. Déjà Aubrie sourit; et lorsque, avant de se mettre à table, — l'ordonnance du capitaine avait apporté une bouteille de porto, — les deux amis trinquèrent et vidèrent trois fois leurs verres, un effluve de jeunesse flotta dans le cœur de Victor.

Instants, d'où les soucis s'envolèrent, et que les souvenirs heureux remplirent de félicité. Aubrie croyait avoir vingt ans. Une petite exaltation lui venait de ces pensées qui ramenaient tant d'espoirs partis, et les flacons débouchés et bus à la mémoire d'amourettes qui fleuriraient encore au travers des années, le mettaient presque au diapason de la réalité dans ces réminiscences. Les heures fuyaient.

Le capitaine se décida à prévenir son ami :

— Il sera bientôt temps de rejoindre Paul.

— Bah ! répondit Victor, qui allumait un nouveau cigare, avec un geste de mirliflore.

Deflans éclata de rire, Victor l'imita. Il chanta une romance qui datait de ses jeunes années :

Dans ses beaux yeux, sa voix enchanteresse...

Et sa voix était pareille au son des boîtes à musique que l'on n'a plus remontées depuis longtemps.

Son ami insista :

— Tu feras bien de t'occuper de Paul, si tu désires le ramener ce soir.

Il dut obliger Victor à se lever.

Le brave oncle entamait la chansonnette :

*J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère.*

Dans la rue, Victor entendit cette recommandation imprévue :

— Ne traite pas ton neveu trop en douceur !

Comme il gelait dur, sous le ciel qui déjà s'approfondissait dans les abîmes bleus, Aubrie se dégrisa. Le vent froid contrariait ses exubérances. Malgré sa canne au bout pointu, il manqua de tomber, et jura en ressentant une douleur dans la jambe. Brusquement, l'existence lui parut mauvaise. Il songea à la conduite douteuse de son neveu, aux rhumatismes qui le guettaient, aux sentiments atrabilaires de Zoé. La bise mordait ses vieilles joues. Une colère le gonfla, il se hâta, et quand il sonna chez le bourgeois, où Paul avait loué un appartement, il apparut à cet homme qui vint ouvrir lui-même, très laid et très violent.

— Mon neveu habite ici ?

.

— Mon neveu ! Vous êtes sourd ? Ne me regardez pas, comme un imbécile !

— Monsieur Paul Aubrie ?

— Mais oui ! Eh bien ?

L'homme semblait embarrassé. Il dit, après avoir hésité :

— Monsieur Paul a du monde.

— Me croyez-vous timide ?

— Monsieur est un ancien militaire, je vois ça, répondit l'autre.

Sans le savoir, il venait de trouver des paroles heureuses.

Aubrie s'adoucissait et, se balançant un peu, il gagna l'escalier.

— Monsieur Paul, une bonne nouvelle, votre oncle est arrivé ! hurla le bourgeois louvaniste, comme s'il eût commandé une armée entière.

Un grand bruit retentit à l'étage. Des meubles furent bousculés, des voix s'effarèrent, une porte claqua, deux apparitions bondirent, glissèrent, tombèrent. Aubrie fut presque renversé, il s'accrocha à la rampe, et crut avoir la berlue. Malgré la rapidité de cette fuite, il avait entrevu une demoiselle qui laissait derrière elle une traînée de parfum, et un jeune homme dont la chevelure flottait, telle une crinière...

Debout devant lui, sur le palier, Paul se tenait, la figure pâle...

— Excusez-moi, je n'espérais pas vous recevoir aujourd'hui ; vous me trouvez un peu bouleversé. Il tendait une main contrainte...

Victor repoussa cette main, et il pénétra d'une allure tragique, dans la chambre de son neveu. Les bons vins du capitaine se rallumaient dans sa cervelle. Il se voyait jouant un rôle, il s'imposa des phrases, une posture, sen-

tant l'opportunité de tel geste et trouvant une satisfaction dans la façon avec laquelle il lançait ses mots.

Paul, malgré son trouble, s'étonnait de découvrir chez son oncle des aspects nouveaux.

— Vous foulez aux pieds le devoir, vous abusez de notre confiance ! Oui Monsieur, alors que dans notre retraite nous pensons, anxieux, à vos veilles studieuses, ici, vous vous ravalez en compagnie d'une drôlesse !

— Mon oncle !...

— Quelle était cette créature, qui dégringolait l'escalier ?

Il avait mis dans l'expression de ce mot « créature » un indicible mépris.

— J'allais vous le dire... Une réunion des rédacteurs de notre journal estudiantin se tenait aujourd'hui... La jeune fille que vous avez vue est l'un de nos plus remarquables collaborateurs.

Cette explication fit de Monsieur Aubrie un homme interdit. Il avisa soudain un portrait pendu au mur, et qui représentait une femme généreusement décolletée :

— Et voilà sa pareille, sans doute. De mon temps nous appelions ça, une...

Victor avait donné un coup de canne au portrait, qui cogna le plafond et retomba parmi les débris du verre et du cadre, si bien que le vigoureux qualificatif de l'oncle se perdit dans le tapage.

Le premier mouvement de Paul marqua son intention de ramasser la malencontreuse image, il eut le bon esprit de s'arrêter en chemin.

Aubrie s'estimait beaucoup d'avoir eu ce geste résolu. Il pensa qu'une opposition était maintenant nécessaire à sa violence, et il redevint calme, s'assit dans un fauteuil, puis dit avec simplicité :

— Faites vos malles, mon cher neveu, nous retournons à Tiest ce soir.

Paul ne répondit point, il regarda autour de lui, il marcha vers sa chambre à coucher, il revint :

— Je ne vous comprends pas.

Aubrie avait tiré sa montre ; il marmonna. Et, sans s'arrêter aux paroles de Paul, il se leva, en se frottant le genou.

— Venez !

Les yeux du jeune homme flambèrent, il crispa les mains.

— Venez ! répéta Aubrie, appliquant une solide tape sur l'épaule de son neveu.

Le vieux garçon ouvrit la porte ; il indiqua, le bras tendu, sa volonté. Paul sortit et Aubrie marcha derrière lui.

Son nez dans un entre-bâillement, à l'entrée de la cuisine, le locateur les regarda partir, sans leur demander des explications.

— Dépêchons-nous, avait dit Aubrie.

Il traînait la jambe, mais il était satisfait d'avoir agi si promptement et si efficacement, et ne se plaignait pas. Paul restait silencieux. Autour d'eux, la nuit froide tombait du ciel illuminé.

Au moment où les Aubrie entraient dans la gare, Deflans les rejoignait, Victor et le capitaine se regardèrent comme des augures. Le capitaine prit la

main de Paul, il la serrait pour souligner au passage ses paroles les plus opportunes :

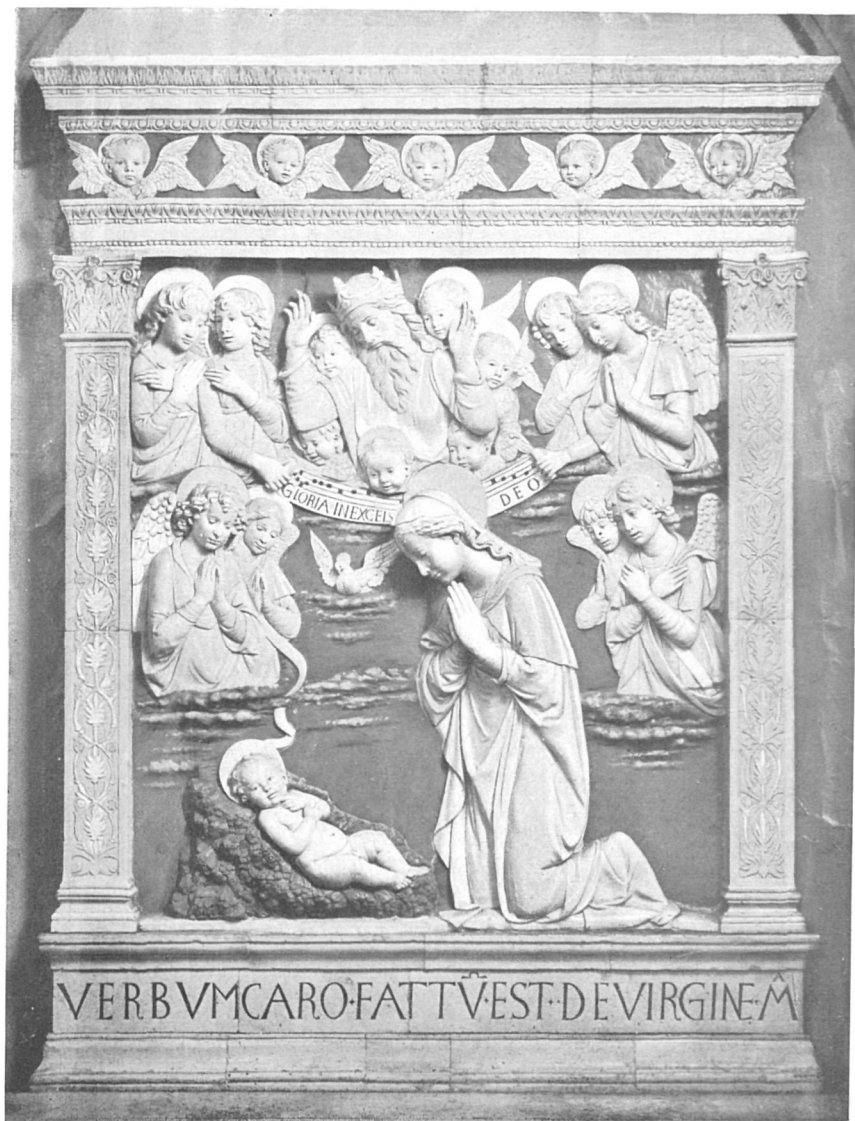
— Vous allez vous retremper, mon enfant, dans une atmosphère de paix. Oubliez les vains plaisirs. Ils donnent à l'homme un étourdissement passager que vous ne confondrez pas longtemps avec la satisfaction qui nous vient du devoir accompli. Souvenons-nous que le bonheur et la vertu marchent de pair dans la vie; quand ils divorcent, nous nous vouons au malheur.

Deflans était convaincu. Aubrie l'admirait, et s'attendrissait sur tant de sagesse. Les vieux amis s'embrassèrent, et se reconnurent tacitement les plus belles qualités, pendant que Paul baissait la tête, méditatif, devant ces deux hommes qui n'avaient donc jamais subi les entraînements d'une jeunesse un peu folle.

(A continuer.)

GEORGES VIRRÈS.





(Photo Alinari de Florence)

L'ADORATION DE L'ENFANT JÉSUS

(DELLA ROBIA)

Chronique Artistique du Mois

Un Concert de Musique Religieuse organisé par l'Association des journalistes catholiques, eut lieu le 25 janvier à la *Grande Harmonie*, sous la direction de MM. Léon Soubre et Louis Van Dam.

Au programme : un *Ave Verum*, d'Etienne Soubre ; des *Scènes Evangéliques*, de Louis Van Dam ; *Panis Angelicus*, de César Franck ; une *Cantate de Noël*, de Saint-Saëns ; un fragment de l'oratorio *Cecilia*, de Stehle, enfin une cantate *Lumen de Coelo* du même.

L'*Ave Verum*, de E. Soubre, est une composition pour chœur mixte et orchestre ; elle est d'allure digne et sobre, bien écrite pour les voix.

Les *Scènes Evangéliques*, de L. Van Dam, sont pour orchestre seul et se présentent sous l'aspect d'un dyptique ; 1^{re} partie : La Nativité du Christ ; 2^e partie : La Passion et le Triomphe. Sujets sublimes, traités par des maîtres et aussi par des barbouilleurs ; sujets inépuisables. J'ai trop d'estime pour le talentueux compositeur, pour dire que cette fresque orchestrale est un chef-d'œuvre.

Richard Wagner, durant sa vie entière, fut tenté de magnifier l'ineffable figure du Christ et — il n'osa le faire, convaincu des insurmontables difficultés de cette tâche surhumaine au théâtre. Ce n'est cependant pas l'*instinct religieux* qui lui manquait ; il l'a prouvé dans maintes pages de *Tanhäuser*, de *Lohengrin*, et surtout de *Parsifal*.

Je ne dis pas ceci pour décourager ceux qui abordent de pareils sujets et qui ne peuvent prétendre au génie du colosse de Baireuth.

Tout effort vers l'Idéal est méritoire et il faut louer les jeunes artistes qui s'attachent à réaliser des données élevées, même si leur réalisation reste à mi-chemin. L'histoire d'un art nous montre l'importance de tentatives en apparence infructueuses. Que de *Passion* n'a-t-on pas écrit avant J.-S. Bach !

Du dyptique de Louis Van Dam, je préfère la première partie à la deuxième. L'orchestration de cette œuvre est habile, mais la préoccupation du coloris me semble trop apparente.

Panis Angelicus, de César Franck, pour ténor et orchestre, est sans doute une composition de prime jeunesse. La personnalité de l'auteur des *Béatitudes* ne s'y affirme guère encore — c'est quelconque d'allure et d'harmonie.

La *Cantate de Noël*, de Saint-Saëns, pour chœurs, solis et orchestre, est curieuse. Jusqu'à la moitié à peu près, elle se présente sous un aspect simple et naïf, cette partie étant basée sur les chants liturgiques. Dans la 2^e partie, l'auteur abandonne cette simplicité archaïque et touchante, pour suivre les

voies d'un Hændel et d'un Bach. Vers la fin, il se modernise et ne jure que par Gounod. Ceux qui connaissent l'illustre musicien, savent que c'est un pince-sans-rire. Cette cantate est stupéfiante par son manque de sincérité et son adresse pasticheuse, et, n'était la gravité du sujet, on croirait que c'est une gageure.

La musique de M. Stehle est sincère au moins. Si ce compositeur suisse ne possède pas la prestigieuse palette orchestrale de Saint-Saëns, si, en général, son orchestration manque de souplesse et de grâce; par contre, il possède une maîtrise incontestable dans le domaine de la musique chorale.

Je ne puis m'étendre en une analyse des œuvres de ce compositeur; je ne parlerai que du fragment de *Cecilia* et de sa cantate *Lumen de Coelo*.

De la *Cecilia*, on nous fit entendre un *Chœur des Anges à Capella* d'une belle facture, d'expression suave et simple, et la fin de cet oratorio, une espèce de cortège funèbre. A en juger par ces spécimens, l'œuvre me paraît mériter une exécution intégrale. J'aime moins sa cantate *Lumen de Coelo*. Elle est écrite sur trois poésies remarquables de Léon XIII. La première partie est un *Allegro* (chœur et orchestre : *Ardet pugna ferox*); la deuxième un *Larghetto* pour soprano solo : *Auri dulce melos*; la troisième un *Allegro* pour chœur et orchestre : *Ecce video*.

La première partie me semble la meilleure; le *Larghetto* ne comporte rien de saillant ni dans la ligne mélodique ni dans l'invention harmonique; l'orchestration de la finale de la cantate, trop massive, couvre les voix au point que le dessin des parties vocales, bien écrites cependant, est noyé dans un déluge de sonorités bruyantes et sans force réelle. Je le répète, M. Stehle, est avant tout un compositeur de musique chorale religieuse. Je n'ai pas la prétention d'émettre ici un avis *ex-cathedra*. Je me base uniquement sur ce que j'ai entendu, et réserve mon jugement définitif.

Les chefs des chœur et orchestre, les solistes, choristes et instrumentistes se sont acquittés de leur tâche musicale avec zèle et talent, mais le manque de répétitions suffisantes était sensible. Hélas! c'est toujours-là un duel à coup de billets de banque. Et alors que pour tuer son semblable les gouvernements trouvent des milliards, c'est à peine si on arrive à recueillir quelques pauvres milliers de francs pour une exécution d'œuvres artistiques.

L. WALLNER.

Pour l'Art. Après les aquarellistes et en attendant la *Libre Esthétique*, voici la bonne brigade d'artistes de *Pour l'Art* qui nous convie à l'exposition des produits de son travail d'une année. Nous retrouvons au catalogue les noms familiers des membres du Cercle; à la cymaise, comme toujours, nombre d'œuvres consciencieuses, intéressantes, qui marquent les progrès continus de leurs auteurs, la conscience de plus en plus nette qu'ils prennent de la vocation de leur talent.

Il faut louer particulièrement les dessins de M. Firmin Baes, le *Bercéau*, et surtout les *Sacs*; les images vives de M. Omer Coppens; la jolie, quoique un peu superficielle, aquarelle de feu Hannotiau, *Feltje*; les impressions de silence et de recueillement de M. René Janssens et de M. Alfred Verhaeren;

le premier, plus pénétrant; le second, plus coloriste. M. Eugène Laermans a deux cadres : le *Bain* et *Un Paria*, las d'aller pitoyable, excommunié de la vie qui traîne la jambe sur un chemin sans but, à l'aube d'un jour, inutile et solitaire pour lui, comme la veille — et comme le lendemain; deux pages vivantes et fortes dans la manière originale, faite de partis pris heureux, de l'excellent artiste.

Signalons encore l'*Attelage campinois*, de M. Van den Eeckhoudt; l'exposition d'Amédée Lynen et, surtout, l'archaïsme charmant de sa *Vue d'Yperdamme*. Nous avons cherché vainement les tableaux de Léon Dardenne mentionnés au catalogue.

On retrouve dans la *Figure équestre*, l'exquise plaquette, et la figure d'homme *Pour l'Art*, de M. Victor Rousseau, tout le talent fier, nerveux et délicat de ce sculpteur doué; ses qualités d'expression fine, de grâce pensive se perdent un peu dans l'exécution de groupes de grande envergure, tels que les *Sœurs de l'illusion*, dont la figure de gauche a pourtant une beauté singulière.

Pour finir, pointons *Rousse*, le joli et spirituel buste de M. Pierre Braecke. Une brillante broderie décorative (au passé) : l'*Eté*, de M^{me} De Rudder, dont un petit garçon émerveillé, expliquait ainsi le sujet à sa mère : — « Regarde, maman ! Ça représente des femmes qui ont des moutons... et puis, il y a des fleurs qui ne leur font rien ! »

Pour l'Art a deux catalogues : l'un, orné de reproductions — pour le public; l'autre, sans illustrations — pour la critique!... Celui-là paie de sa poche; celle-ci — de sa personne — de quel côté, pour des artistes, la balance penche-t-elle? Grave question — d'économie, sans doute. Parcimonie mal entendue, et dont le préjudice est plutôt pour les exposants, car ces illustrations seraient d'utile secours à la mémoire du critique, défaillante devant la multitude des œuvres au sujet desquelles les rubriques du catalogue ne lui rappellent rien! Ce n'est pas que nous soyons vexé dans notre intention de revendre le catalogue qui nous a été libéralement octroyé, mais, enfin, le procédé nous fait sourire, et c'est comme si les éditeurs d'art Alinari ou Bell and Sons apprêtaient, pour nous les offrir, des exemplaires de leurs publications, dépouillés, au préalable, des photogravures qui les complètent!...

ARNOLD GOFFIN.

Onze Kunst. — Il est de notre devoir d'encourager le noble effort artistique que M. J.-G. Buschmann, d'Anvers, le plus artistique et le plus désintéressé de nos éditeurs flamands, vient de tenter en publiant la revue flamande *Onze Kunst*, continuation du *Vlaamse School*.

L'on est fier d'être flamand, lorsqu'on voit une revue comme celle-ci!

Tous les flamands qui ont dans leur âme une étincelle d'amour pour l'art doivent s'abonner à cette publication superbe.

Le premier numéro est un bijou artistique.

On y lit le commencement d'une étude superbe de MAX ROOSES, sur les *dessins des maîtres flamands*. Les reproductions splendides de deux dessins de *Jan Van Eyck* et d'une tête ascétique de *Memlinc*, ornent cette étude écrite avec la compétence et le brio habituel de Max Rooses.

Suit l'introduction d'une étude sur *Jacob Maris*, par JAN VETH, un des critiques d'art les plus autorisés de la Hollande. Cette étude est très fouillée; c'est presque une étude définitive sur le grand maître hollandais qui fut un peu flamand aussi, puisqu'il passa une partie de sa jeunesse à Anvers. Un beau portrait de *Jacob Maris*, par H.-J. HAVERMAN et une reproduction d'une œuvre du peintre illustrent ces pages. Un article sur l'art du tissage aux Indes néerlandaises, par J.-A. LOEBER complète cette trilogie de magnifiques articles.

De belles reproductions d'étoffes indiennes sont intercalées dans le texte.

Un breilan de chroniques d'art, rehaussées par un portrait du peintre *G.-H. Breitner* qui vient de se révéler par l'exposition de son œuvre, et sur lequel on promet une étude approfondie avec des reproductions de ses plus belles toiles, clôt ce premier numéro qui est une vraie merveille.

N'oublions pas de signaler la délicieuse couverture de *Onze Kunst* dessinée par H.-P. BERLAGE Nz, les lettrines et têtes de page de CH. DOUDELET, et enfin le beau papier et les caractères nets et si agréables à la vue,

M. Buschmann, vous élevez à l'Art national un monument impérissable; nous vous félicitons de tout cœur et nous formons le vœu ardent que vos intentions si pures, si élevées, soient appréciées par quiconque, dans notre beau petit pays de Flandre, comprend encore que le pain de l'âme est aussi et plus nécessaire à un pays que la nourriture matérielle.

AUGUSTE CUPPENS.



LES LIVRES

La Divina Commedia, novamente illustrata da artisti italiani a cura di VITTORIO ALINARI; in-4°. — (Firenze, Fratelli Alinari.)

L'illustration du Dante! Entreprise susceptible de tenter la généreuse ambition d'un artiste et, aussi, de désespérer sa persévérance et son génie. Comment rivaliser avec le terrible et volontaire poète dont chaque vers est comme une image brandie, ardente comme une torche, éclatante de ténèbres et d'épouvante, nourrie de majesté et de sang? Quelle physionomie donner à ces héros douloureux ou hautains, Paolo Malatesta, Francesca di Rimini, Pia Tolomei, Farinata degli Uberti, combien d'autres dont la figure est frappée à jamais dans le bronze de ces tercets, avec le relief et le raccourci éblouissants dont, seul, depuis, Michel-Ange retrouva le secret en peignant la voûte de la Sixtine?

Les mots, ici, sont trop forts, trop chargés de significations; chacun d'eux marque dans la pensée une trop définitive et trop complète empreinte; et il semble qu'aucune représentation graphique ne saurait équivaloir le retentissement farouche ou plaintif de ces paroles.

Botticelli, parmi les primitifs; Gustave Doré, parmi les modernes, ont tenté un commentaire du poème gigantesque : l'âme passionnée et tendre de Sandro, toute livrée aux impulsions de sa sensibilité profonde et à ses rêves personnels, était trop disparate de celle du Dante pour que l'œuvre de celui-ci pût réellement l'inspirer : ses dessins sont d'une invention délicate et singulière, mais secs et sans émotion. Quant à Gustave Doré, il a exécuté autour de la *Divine Comédie* une brillante et superficielle *fantasia*.

Voici que, grâce à l'initiative intelligente de M. Vittorio Alinari, qui ne cesse par tous les moyens d'encourager et de stimuler le mouvement artistique de son pays, commence de paraître une nouvelle édition du poème de l'Alighieri dont l'illustration tout entière sera due à des artistes italiens. Nous avons sous les yeux les cinq premiers fascicules de la publication et nous sommes heureux de constater que nos appréhensions, quant aux résultats du concours organisé par M. Alinari pour l'illustration du Dante, étaient exagérées : chaque livraison comprend un chant accompagné de culs-de-lampe, de gravures dans et hors texte, d'un goût très sobre, en général, et d'une interprétation forte et juste. Il faut louer surtout parmi les planches hors texte, exécutées avec le soin artistique habituel à l'éditeur, la belle et simple Rencontre de l'Alighieri et de Virgile (*Inferno, canto I*).

La partie parue de l'ouvrage permet d'augurer du succès de la nouvelle

entreprise de M. Alinari : il est certain, en tous cas, qu'en proposant à l'émulation des artistes de son pays un sujet d'inspiration tel que la *Divine Comédie*, il ne pouvait exercer qu'une influence fructueuse sur l'orientation de l'art italien contemporain.

ARNOLD GOFFIN.

Théâtre de Maurice Maeterlinck, troisième édition, vol. I et III.
— (Bruxelles, Lacomblez.)

L'éditeur Lacomblez publie une nouvelle édition du théâtre de Maurice Maeterlinck. Les volumes I et III ont paru. Ils comprennent la réédition de : *La Princesse Maleine*, *l'Intruse*, *les Aveugles*, *Aglavaine et Sélysette*, et la première édition de deux nouveaux drames : *Ariane et Barbe-Bleue* et *Sœur Béatrice*. Une très intéressante préface de l'auteur ouvre le premier volume.

Nous avons déjà dit, à diverses reprises, notre admiration enthousiaste pour le théâtre de Maeterlinck. Les merveilleux chefs-d'œuvre qu'il comprend ont été analysés ici, à la parution de leur première édition.

Tous les quolibets des sots, incapables de comprendre le théâtre de Maeterlinck, qu'ils n'auraient jamais dû lire, puisqu'il n'a pas été écrit pour eux, n'ont pu empêcher le succès de couronner les efforts de notre grand écrivain. Bien que cette œuvre ne s'adressât qu'à un petit public, à une élite, aux intellectuels, à ceux qui ont l'esprit assez vigoureux pour atteindre les sommets où Maeterlinck veut élever ses lecteurs, et l'âme assez haute pour communier à son génie, elle est parvenue à une troisième édition.

Maurice Maeterlinck a le grand mérite d'avoir pu, par sa forte personnalité, dégager enfin le théâtre de la vieille routine, en écrivant, dans ce genre qui paraissait usé et épuisé, des œuvres d'une originalité sans pareille. Il ne s'est pas préoccupé de ce public bête, dont il est facile de se faire applaudir quand on a assez de malice pour exploiter sa bêtise. Il ne ressemble en rien à tous ces dramaturges qui, pour faire valoir leurs œuvres, ont besoin de consulter d'abord, pour exploiter ensuite, ce que l'on appelle vulgairement le goût du jour. Trop fier pour s'abaisser jusqu'au public, il a tenté de l'élever jusqu'à lui ; ce qui est le fait du véritable artiste. On sait combien une mise en scène habile sert souvent à cacher les défauts de tant d'œuvres médiocres. Dans le théâtre de Maeterlinck, il n'y en a pas. Il semble en avoir le plus profond mépris et l'avoir exclue à dessein. Une seule préoccupation s'affirme dans tous ces drames, celle de provoquer une impression de vraie humanité. Et pour communiquer au public cette impression, il n'a pas même recours aux artifices d'un style aux vives colorations. Sa langue est d'une sobriété rare. Mais cette simplicité cache une vigueur de pensée peu commune.

En dépit de l'absence de mise en scène et de tout cet extérieur chatoyant et clinquant dont les dramaturges ont coutume d'habiller leurs œuvres, ces drames de Maeterlinck donnent une impression d'éternité, à ceux qui sont à même d'en savourer les beautés mâles. Maeterlinck ne vise souvent qu'à provoquer une émotion unique. Tout son drame roule autour d'une seule idée.

Mais il la fait entrer, cette impression, jusqu'au tréfonds de l'âme. Il fait souffrir avec les personnages qu'il met en scène, il fait supplier, crier, demander grâce avec eux. Par moment l'émotion est si forte qu'on est, sans le savoir, en quelque sorte, englobé dans le drame. On semble en faire partie, en être un des personnages, y jouer avec eux un rôle, tellement on vit en eux, tellement on vibre avec eux. On croit vivre le drame que l'on voit. N'est-ce pas le comble du talent que d'arriver à produire un effet pareil. Je ne crois pas qu'il soit possible d'atteindre un plus haut degré d'art.

Les deux drames, ajoutées dans cette nouvelle édition, se distinguent assez nettement des précédents. On y rencontre la même force de pensée, inséparable des œuvres de Maeterlinck, dont le cerveau est celui d'un philosophe en même temps que d'un artiste. Il y a encore également ce souci continu de donner au public des impressions vraiment humaines. Mais le style n'a plus le cachet de simplicité extraordinaire qui caractérise les drames antérieurs. Maeterlinck s'y révèle à nous sous un nouvel aspect. Il nous fait voir une autre facette de son génie. Il nous donne une preuve de l'étonnante souplesse et de l'inépuisable fécondité de son esprit. Cela est surtout remarquable dans le drame : *Sœur Béatrice*. Il est écrit avec une magnificence de style incomparable. La langue en est somptueuse, éblouissante, étincelante. On dirait que l'auteur l'a écrit au sortir de cet admirable *Livre des Abeilles*, un des plus beaux livres, au point de vue du style, que nous ayons jamais lus. La forme de ce livre et celle de *Sœur Béatrice* se ressemblent étonnamment sous ce rapport. Il faut lire ce drame superbe. Il est de toute beauté. Les pensées en sont fortes et elles sont enrobées en une forme splendide dans laquelle l'auteur a ençâssé des images fulgurantes de lumière, qui brillent comme des rubis épinglés dans la robe d'or et d'argent d'une princesse de conte de fées.

HENRY MØLLER.

Accusé de réception. — R. GHIL : *Œuvre*. (Paris, Edition du *Mercur de France*) — J. VAUDON : *Etudes littéraires sur le XIX^e siècle* (Paris, Retaux). — J. D'ESTRAY : *Vieillir!* (Paris, Edition de la *Revue Libre*). — J. MEYERS : *La chaire contemporaine en France* (Luxembourg, Belfort). — J. SEMERIA : *Etude sur Quo Vadis*, de H. Sienkiewicz (Bruxelles, Schepens). — J. BROUSSOLLE : *La critique mystique et Fra Angelico* (Paris, Oudin). — H. BORDEAUX : *La voie sans retour* (Paris, Plon). — G. GOYAU : *L'idée de patrie et l'humanitarisme* (Paris, Perrin). — A. BEAUNIER : *La poésie nouvelle* (Paris, *Mercur de France*). — A. SAMAIN : *Aux flancs du vase* (ibid.). — M. BARRÈS : *Leurs figures* (Paris, Juven).

NOTA.— La surabondance de copies nous force à renvoyer aux prochains fascicules les comptes rendus de nombreux livres reçus.



NOTULES

La Société des Amis de la Médaille. — Dans le but de permettre aux jeunes sculpteurs, statuaires ou médailleurs de s'essayer dans l'art de la médaille, la Société hollandaise-belge des Amis de la Médaille d'art, met au concours entre les artistes âgés de moins de 30 ans au 1^{er} janvier 1903, sortis des Académies des Beaux-Arts, des Ecoles supérieures de dessin et de sculpture, ou appartenant à des ateliers libres de Belgique ou de Néerlande, le projet d'une médaille ou d'une plaquette *ad libitum*, à deux faces, qui sera frappée à 75 millimètres et dont le sujet sera : *La glorification de la paix universelle*.

La valeur du prix attribué au lauréat du concours, si le jury en désigne un, sera de huit cents francs.

Le projet primé, moyennant la remise de cette somme, deviendra la propriété de la Société. Elle s'en servira pour faire frapper des médailles destinées à ses seuls membres. Un exemplaire d'argent et dix exemplaires de bronze seront gracieusement remis à l'auteur.

Les projets, qu'ils soient en plâtre, en marbre, en métal ou en toute autre matière, n'excéderont pas 30 centimètres de diamètre s'il s'agit d'une médaille, ou 30 centimètres de diagonale s'il s'agit d'une plaquette. Ils devront, pour prendre part au concours, être parvenus chez le Président de la Société, M. Alphonse de Witte, 55, rue du Trône, à Bruxelles, le 31 mars 1903 au plus tard. La décision du jury sera rendue publique le 1^{er} mai suivant.

Les concurrents pourront retirer les œuvres non primées. Ils devront le faire dans le délai d'un mois après la proclamation du résultat du concours. Passé ce délai, les projets non réclamés resteront la propriété de la Société qui pourra en disposer à son gré.

Les œuvres présentées devront être accompagnées d'une lettre d'envoi mentionnant l'adresse de l'artiste et des documents permettant de constater qu'il remplit les conditions voulues pour prendre part au concours.

Le nom du lauréat sera publié dans divers journaux de Belgique et de Hollande, et son œuvre sera reproduite dans les *Médailles historiques de Belgique*, publication faite par la Société royale belge de numismatique.

La Libre Esthétique. — Le IX^e Salon de la *Libre Esthétique* s'ouvrira à la fin de février, dans les galeries du Musée de peinture moderne, et sera clôturé fin mars. Il groupera un ensemble d'œuvres originales de feu A. de Toulouse-Lautrec et une importante série de peintures de Willy Schlobach, qui s'est abstenu d'exposer depuis 1890. Parmi les invités, on cite en outre M^{lle} A. Boch, MM. G. Buysse, A. Coppieters, J. Delvin, A.-J. Heymans, F. Khnopff, E. Laermans, G.-M. Stevens, P. Dubois, C. Meunier, G. Minne, Ch. Van der Stappen, etc. (Belgique); F. Auburtin, Ch. Guérin, H. Lerolle, H. Le Sidaner, Ch. Milcendeau, E. Moreau-Nélaton, K.-X. Roussel, F. Vallotton, M. Vieillard, A. Charpentier, A. Methy, H. de Vollobreuse, F. Voulot, etc. (France); F. Conder, A. Hazledine, Sidney Lee, Carton Moorepark, B. Priestman, A.-Ch. Robinson, H. Wilson, A. de Sauty (Angleterre); M^{lle} A. Duthil, MM. P. Dupont, J. Toorop, et G. Van der Hoef (Hollande); M^{me} Kollwitz, MM. F. Hoch et C. Strathman (Allemagne); H. Anglado, F. de Iturrino, R. Pichot et R. Planells (Espagne); J.-M. Pezke (Russie); G. Munthe (Norvège); Nils Kreuger (Suède); Th. Ralli-Scaramanga (Grèce). Au total, une cinquantaine d'artistes dont plus de la moitié n'a jamais exposé en Belgique. Des conférences et des auditions de musique nouvelle compléteront cette manifestation des arts graphiques et plastiques d'avant-garde.

Coups de Cloche⁽¹⁾

La Pie aux Nids

Mars.



LA Pie aux Nids : ainsi les forestiers nomment la vieille qui, chaque printemps, vers Pâques, sort du bois, sa hotte aux épaules. Elle est chargée de jolis nids : elle en a volés aux buissons d'églantiers pendant le sommeil des épines, elle en a ravis au roulis des roseaux, tandis que les sagittaires, la lance hors de l'onde, regardaient luire les libellules.

Les nids sont pleins d'œufs, gros comme des perles : ces œufs deviendront colliers de Pâques, mais ne seront jamais oiseaux.

Que vous importe, enfants, que les bois se taisent en juin, si votre joie chante Pâques en avril ?

Autant se moque la vieille de ce que vos tirelires restent muettes, lorsqu'au retour du marché, vos sous clairs, échangés pour des œufs mignons, carillonnent dans sa pochette, dès qu'elle marche : Pâques ! Pâques !

Mais vous faites les bois sans oiseaux.

EUGÈNE DEMOLDER.

(1) Sous le titre *Coups de Cloche*, notre collaborateur Eugène Demolder nous donnera, aux grandes fêtes de l'année, une page d'art pareille à celle-ci.

Le Centenaire de Victor Hugo



B RUXELLES s'est associé à la célébration du centenaire d'Hugo en inscrivant le nom du poète sur la maison de la Grand'-Place, qu'il a habitée, après le coup d'État, et par une séance littéraire au théâtre du Parc.

On pourrait rattacher aussi à ces manifestations la série de conférences sur le maître que M. Brunetière est venu donner, en janvier et en février, aux *Matinées littéraires*.

C'est un régal délicat, pour les esprits épris de méthode, que d'entendre ou de lire M. Brunetière, d'admirer l'armature à la fois souple et solide de ses phrases et combien, avec quelle sûre dextérité, l'engrenage de sa dialectique soude les raisonnements en une chaîne brillante d'évidence. Quelquefois, la machine grince un peu; ses évolutions paraissent lourdes et saccadées; on la souhaiterait plus légère, enjolivée de quelques damasquinures, mais à tort, et ce serait détruire sa physionomie. C'est une bonne machine, manœuvrée par un ouvrier plein de conscience et qui livre de l'ouvrage substantiel et résistant. La critique de M. Brunetière fait songer à une grande force imposante qui roulerait, broyant les pierres, les aplanissant pour tracer dans la montagne un chemin large et égal. Nous n'avons qu'à suivre: il nous conduira sur les sommets, non par bonds et soubresauts, mais par étapes et degrés, d'un pied ferme, posé sur un terrain stable.

M. Brunetière s'est attaché à étudier Hugo sous son triple aspect de poète lyrique, de poète dramatique et de poète épique, et il l'a fait avec l'excellence qui lui appartient. Il a montré, par de topiques exemples, à quel point l'inspiration, chez Hugo, demandait à être sollicitée par une impulsion extérieure, à être « actionnée par la circonstance »: « Echo sonore » de tous les bruits et de tous les murmures de la terre et du ciel, et qui leur donnait une ampleur et une magnificence inégalables. M. Brunetière a défini, en mots heureux, le génie musical du poète, cette variété féconde du mouvement, cette splendeur d'un rythme continuellement changeant, puissant et ingénu, grandiose ou alerte, capable de majesté et de grâce, susceptible d'obéir à toutes les inflexions du sentiment ou de la pensée; et qui enveloppe et entraîne, dans son développement polyphonique, comme l'orchestre même de Wagner, toutes les voix de la nature et des choses pour les conjuguer avec la voix exultante ou plaintive de l'homme.

A la séance littéraire du théâtre du Parc, M. Albert Giraud a parlé d'Hugo avec la lucidité spirituelle, la clarté et la pureté exquisés de langage qu'on lui connaît, mais, avouons-le, sauf par moments, nous n'avons pas perçu dans ces paroles d'un poète sur un poète la flamme généreuse, les accents d'enivrement et de fierté, la chaleur d'âme que nous attendions. La nécessité de condenser un aussi vaste sujet en une conférence d'une heure et l'allure quasi-officielle de la solennité ont, sans doute, exercé quelque influence réfrigérante sur l'éloquent auteur des *Dernières Fêtes*, et l'ont empêché de s'abandonner à la richesse habituelle de son inspiration. Nous ne formulons, d'ailleurs, cette réserve que comme une impression toute personnelle, probablement, et désirons que M. Giraud y voie non une critique, mais un regret.

Après une analyse succincte de l'œuvre du maître, M. Giraud a dégagé de la complexité apparente de celle-ci la physionomie toujours identique du poète, de l'évocat armé du prestige incomparable des mots; de l'homme, à l'incantation duquel tout, jusqu'aux idées les plus métaphysiques, se revêtait, comme un paysage de lumière, d'images éblouissantes et ailées.

La faculté cardinale du poète, qui est d'*imaginer*, c'est-à-dire de galvaniser tout ce qu'il touche; d'y faire resplendir une vie nouvelle, singulière et belle, exista chez l'auteur des *Quatre Vents de l'Esprit*, à un degré unique, tellement qu'à se plonger au tourbillon de ce cerveau dans lequel le monde des apparences semble s'absorber comme un fleuve dans un gouffre, pour rejaillir plus loin en cataractes d'images audacieuses et éclatantes, en jets féériques de lumière et d'eau, on se sent envahi d'une sorte de vertige obscur et sacré. Il avait l'âme neuve et étonnée d'un primitif; toutes les impressions y frappaient des coups retentissants qui faisaient en cette sensibilité, toujours incandescente, comme un éclaboussement magnifique d'étincelles. Son esprit était contemporain de celui de ces pâtres aryens qui, durant leurs lentes migrations sur les hauts plateaux asiatiques, dans l'immensité herbue des steppes, entre les défilés des montagnes, le long des fleuves, abreuvoirs énormes de leurs troupeaux innombrables, personnifiaient les phénomènes cosmogoniques, les forces funestes ou propices de l'univers, et, dans l'effroi ou le ravissement de l'ouragan, du soleil, de la nuit silencieuse et peuplée, des phases de la lune — de la beauté et de la cruauté de la nature, nouvelle en des âmes nouvelles, créèrent la théogonie qui, plus tard, trouva une forme immortelle sur les rivages de la Grèce. Et, M. Giraud l'a finement remarqué, le mécanisme antithétique de la pensée chez Hugo, ces grands partis pris de ténèbres et de clarté, ces oppositions véhémentes et tranchées du bien et du mal, de la beauté et de la laideur, ne sont-ils pas comme la répercussion atavique dans cette âme originelle des premières émotions de l'humanité, de l'inaispaisable songe de joie et de douleur, d'espoir et de crainte, que les alternatives de l'ombre et de la lumière, le dualisme fatidique du jour et de la nuit, éveillèrent au cœur des lointains ancêtres errants, avant la dispersion?...

Dans un article récent, M. Jules Lemaître confessait avoir, à une certaine époque, été injuste à l'égard de l'œuvre de Victor Hugo ; et il semble que la plupart des écrivains des deux dernières générations pourraient faire le même *mea culpa*.

Une revue française a recouru au *referendum* pour connaître si Hugo avait été, vraiment, le grand poète du XIX^e siècle ou, dans la négative, qui ? Il y avait deux cent cinquante votants, tous poètes ! les quatre cinquièmes desquels ont *blackboulé* l'ancêtre ! — voté la mort du tyran de gloire, dont la grande voix posthume couvre le bruit de leur petit turlututu ! Plébiscite des légumes contre le chêne dont l'ombre les empêche de pousser ! De quel poids comparatif pèsent les suffrages de ces cinquante et de ces deux cents ? Y avait-il des électeurs pluraux ? Nous l'ignorons et connaissons seulement le nom du naïf enlumineur montagnard qui, dans la modeste appréhension de se faire remarquer, a donné avec simplicité sa voix à — Guy de Maupassant !

La postérité a commencé pour Hugo, et l'on peut tenir que la transformation graduelle de l'opinion des écrivains à son égard est préliminaire, en quelque sorte, au jugement que le temps portera sur son œuvre. Celle-ci subit l'évolution de toutes les choses issues de la main des hommes ; elle se dépouille de ce qu'elle recélait de transitoire, de périssable. Tout ce que le poète a laissé passer dans sa pensée de vanité, d'injustice et de violence s'efface, décline, s'effrite.

La question de savoir si Hugo était ou non un « penseur » a provoqué de fréquentes controverses, oiseuses, sans doute, mais provoquées, il faut bien le dire, par le maître lui-même. Convaincu de l'universalité de son génie, ne crut-il pas, surtout vers la fin de sa merveilleuse carrière, exercer une sorte de principat intellectuel ; ne prit-il pas souvent l'attitude d'une manière de pape lyrique, pour dicter aux souverains et aux peuples son idéal politique ; pour prêcher le vague déisme, l'*hugomorphisme*, si l'on osait dire, qui constituait sa religion et sa philosophie ? Dès lors, on était autorisé à discuter la valeur de celles-ci et leur portée.

Mais nier la pensée dans le resplendissement de cette œuvre, ç'aurait été nier les pouvoirs de vie qui sont dans la lumière et la chaleur du soleil. La parole inspirée du poète exalte l'esprit des hommes et le féconde, comme les rayons du soleil font éclater et mûrir les germes de la terre. L'archer divin, Apollon, n'était-il pas aussi le conducteur des Muses ?

Après les belles musiques du Parnasse, une génération a grandi, nourrie d'un pain exaltant et amer, qui marchait sur les traces de Charles Baudelaire et célébrait Henry Beyle, plus avide d'études attentives et douloureuses que de grands mots sonores, qui ne la grisaient plus.

Il semble, à présent, que les excès de l'étude du soi, des raffinements alambiqués de la psychologie et de l'analyse — et, aussi, le spectacle des effarantes originalités, des monstruosité autolâtriques qui se développèrent dans ce bouillon de culture — nous aient donné la nostalgie du large, des grands espaces, de l'étendue...

Nous revenons, alors, à Hugo, rouvrons la *Légende des Siècles*, la *Fin de Satan* ou les *Contemplations*... Et c'est une étrange, forte et régénérante ivresse, à la

fois exaltée et lucide, qui vous saisit à respirer dans le vent généreux, dans la houle et les embruns de cet océan de paroles enflammées et d'images vivantes...

A la suite d'un de ces pieux pèlerinages dans l'œuvre du vieux poète, nous essayions, il y a quelques années (1), de marquer l'enchantement profond que nous en avons rapporté. On nous permettra de citer quelques pages de ces notes, arrachées, en quelque sorte, à un carnet de voyage, et dont tout l'intérêt, pour l'auteur, au moins, est de traduire avec vivacité d'inoubliables émotions :

*
* * *

« Malgré sa participation aux luttes politiques et littéraires de son époque, en dépit de la partie, d'ailleurs périssable, de son œuvre où se reflètent des préoccupations purement actuelles, Hugo nous semble peu de ce siècle et, pour paradoxal qu'il puisse paraître, si peu moderne que, hormis les détails et les particularités dont se datent ses vers, nous accolerions sans difficulté son nom à celui d'Homère, dans le passé presque mythique de l'humanité. Il confère à tous les mots, à chaque mot, par la seule vertu de son toucher, une efficacité surprenante et neuve, la beauté et la grâce, l'entière acception originelles; la même éloquence primitive, substantielle et colorée, dont resplendissent les paroles du barde ionien. On imaginerait qu'il saisit de ses fortes mains délicates des monnaies surannées, sans plus d'exergue ni d'effigie, pour leur rendre leur splendeur initiale et leur aloi du coup de balancier qui les frappe à son chiffre.

» Sa rudimentaire philosophie, faite toute d'effroi illimité devant les grands lieux-communs inexplicables et de pitié, lui communique le même frisson angoissé qui s'empare du chantre de l'*Iliade* à l'évocation de Zeus, le Kronide inévitable, ou des noires Kères de la Mort. Il est de ceux que « Pan formidable », que « l'ombre incommensurable et fuyante » enivre : l'Au-delà, l'Infini, l'Inconnu, cela, ces vocables mêmes, au fond, résument les seuls et insolubles problèmes à l'énonciation desquels son intelligence sereine se cabre, s'effare ou s'irrite; monotones et « formidables » points d'interrogation dont chaque fois, pour ainsi dire, il réinvente le secret et l'étonnement prestigieux, qui le fascinent infatigablement d'images imprévues, toujours, et sublimes. Il ne cherche à explorer ni à deviner la région énigmatique, non pas même à la peupler d'hypothèses... Il ne s'entête ni ne raffine devant « le trou effroyable de l'ombre »; il entasse les métaphores, multiplie les emblèmes extraordinaires et saisissants, et, dupe de sa fécondité hyperbolique, satisfait d'avoir nommé le mystère, signifié l'incertain, il se figure scrutées et éclaircies les ténèbres qu'il a constatées, résolvant la question à laquelle il a seulement donné une forme souveraine.

» Vraiment, cette inépuisable fécondité expressive, la germination continue

(1) Ces pages ont été publiées dans la *Jeune Belgique* du 20 février 1897.

de cette pullulante végétation de symboles; la perpétuelle réincarnation des mêmes idées dans un cerveau, qui les pare d'apparences toujours inédites, masque et offusque leur essence aux yeux éblouis du poète : la détente est si brusque, l'image si instantanée et poignante, les mots qu'il clâme à la face incompréhensible de la nuit si éclatants, que l'esprit traversé par ce torrent lyrique deviendrait, s'il ne l'était nativement, impropre aux modes rationnels et logiques de penser.

» Et, certes, il n'existe là nulle trace de rhétorique : ces vivantes allégories, Hugo les voit réellement, elles l'obsèdent et le ravissent, satisfont intégralement son anxiété philosophique. Aucune idée, morale même ou abstraite, ne le hante, qu'il ne la concrète en une sorte de hiéroglyphe poétique, qu'il ne l'incarne en une figure tangible et, pourrait-on dire, mythologique :

Le bien étonne; et l'âme a peur en le créant;
Il a la majesté farouche du géant...

» La tendance naturelle de l'artiste est de transporter, d'éprouver, dans sa sensibilité, les notions reçues par la voie du raisonnement; chez Hugo, cette médiation ne se produit presque jamais; aussi, toute son œuvre recevrait-elle justement comme épigraphe ce vers de la *Légende des Siècles* :

Je suis le monument du cœur démesuré!

» Il ne communie avec le divin qu'à travers la nature orageuse ou convulsée, la foudre, le cataclysme; la terreur devient ainsi, pour l'ingénuité de cette âme primitive, la condition motrice de l'émotion religieuse. Mais, lorsque par tous ses phénomènes, terrestres et sidéraux, par la voix de ses innombrables créatures, instinctives ou conscientes, l'univers lui crie la vérité, il s'y refuse, ne peut la comprendre, car les lumières de l'humilité lui manquent... Son orgueilleuse tête affronte le ciel indéchiffrable, l'« immensité de l'ombre », et il leur lance le défi de ses vers, vibrants à l'égal des flèches sacrilèges de Nimroud, mais aussi impuissants.

» Les prodigieuses hallucinations et les égarements de *Dieu*, les phases grandioses ou puérides de cette théogonie recommencent, une fois de plus, l'énumération splendide et fabuleuse des rêves nostalgiques de l'homme déchu, de ses tâonnantes et confuses aspirations, longtemps déçues, vers la Divinité... Finalement, environné des mille formes, superbes, hideuses ou chatoyantes de sa vision, inapte à choisir et sans foi, l'épouvante saisit le poète de son impuissance et, outré de l'échec infligé à sa haute intelligence, et de lui sentir des bornes, il tente de la réhabiliter en posant les termes exorbitants du problème :

C'est une obscénité de lever, fût-on prêtre,
Le grand voile pudique et sacré de l'horreur...

» Toute la nature, cependant, depuis l'« herbe formidable » jusqu'à la cime agitée des forêts, jusqu'aux « monts fauves et soucieux », palpite, sanglote et souffre, murmure, rugit, déplore sa détresse et son crime...

Eole fou vomit la pluie échevelée...

... Et l'on entend, au fond des brouillards soucieux,
Hurler la bête fauve effrayante des cieus,
Le tonnerre...

... Et les miaulements énormes de l'abîme...

» Chœur discordant et houleux, jailli de l' « ombre hypocondriaque » et qui rencontre en l'âme du poète un retentissant écho terrifié... Et les enchantements tragiques de la nuit, les mirages nébuleux de l'étendue peuplent alors, pour lui, l'hémisphère ouranien d'une faune météorologique ou stellaire, ailée ou rampante : il voit monter lentement à l'horizon le « scarabée effroyable du soir », « l'araignée immense de la nuit », ou, soudain, à l'orifice du « cratère inouï de la noirceur immense », surgit Arimane, l'ange du Mal, « avec le masque horrible de la lune »...

Chacune de ces fulgurantes images cèle et dissimule un des aspects de la Divinité multiforme, épandue, fourmillante, chère à la conception du Maître. Les prophètes — et Christ même! — furent, sans doute, dans un ordre supérieur, les transitoires interprètes, les humaines et passagères hypostases de ce Dieu nuageux et diffus, comme aussi, plus bas, les conquérants, les philosophes, les poètes, héros éponymes, « forçats immenses de l'idée », demi-dieux momentanés, émissaires d'une Providence anonyme... Et la fantaisie énorme et triste du mystagogue lyrique lui inspire ces apothéoses où il érige les effigies démiurgiques de la fable, de la légende et de l'histoire, poèmes pareils à des avenues de sphinx et qui conduisent au temple incertain de son Dieu indéfini...

Habitant du gouffre et de l'ombre sacrée

Et pendant que je lis, mon œil visionnaire
A qui tout apparaît comme dans un réveil...

« Mon œil visionnaire! » Et, vraiment, on finit par imaginer quelque œil fantastique, cyclopéen, profond et avide, ouvert au large sur le monde — mais immobile! Il ne saurait déplacer ni agrandir son axe visuel, l'amplitude de sa perspective optique, d'ailleurs immense. Quelque forme qu'adopte son rêve, extase, délire, enthousiasme, il n'est jamais interne : cet absorbant regard qui réfléchit et concentre, comme une lentille prismatique, tout l'orbe sensible de l'espace, ne voit rien au delà — ni en lui-même!...

» Il reflète grandioisement les apparences; il ne les éclaire ni ne les pénètre. Le poète songe, mais l'origine de son évagation réside hors de lui-même, dans les choses, le spectacle, l'hallucination inépuisable et effrayante de la vie, de la terre, du ciel et des eaux. C'est un voyant, non un clairvoyant. Il aura contemplé et décrit toutes les métamorphoses, toutes les décevantes fantasmagories du voile de Maïa, sans tenter de l'écarter jamais... Eternel ingénu, chaque jour il s'apercevait, épouvanté ou ravi, dans les choses, chaque jour nouvelles...

» Hugo nous semble sans crépuscule et sans aurore : il propage autour de lui des clartés et des ténèbres — également éblouissantes ! A l'exemple de l'Orphée solaire, il faut qu'il poursuive sa route radieuse, sans s'arrêter ni se retourner jamais, car son regard a de perçantes et fatales lueurs pour Eurydice ; l'origine et la fin des choses se dérobent à sa vue, fuyent et s'évanouissent... Peut-être, son œuvre trouve-t-elle son unité caractéristique dans ces antithèses violentes, si souvent dénoncées et raillées, et sa philosophie ou, pour mieux dire, sa religion, n'a-t-elle point d'autre source...

» ... Le perspicace et volontaire génie du Vinci, de Baudelaire, la rare préméditation de leur œuvre restreinte, très noble et ambiguë, exercent une fascination unique, délicieuse et terrible. Hugo ne pourrait s'apparier qu'à Michel-Ange, peintre de geste comme lui et prodigieux enfanteur de chefs-d'œuvre. Tous deux, le sculpteur et le peintre, bouillonnent de vitalité éperdue ; l'un et l'autre, ils tentèrent de fixer les modes les plus excessifs de la vie, la fougue fébrile, l'attitude altière des sensations, l'outrance des appétits et des vices, le surnaturel et frénétique ravage de la pensée...

» Et les foudroyants raccourcis, la sublime et convulsive plastique du grand Florentin trouvent leurs équivalents chez Hugo... Il taille ses vers à grands éclats ou, avec une fureur inspirée, il entame de gigantesques blocs de marbre, pour les laisser ensuite imparfaits, investis d'une spécieuse beauté inachevée, de la troublante majesté du mystère, torses emprisonnés dans leur gangue marmoréenne ; profils hermétiques dégagés à peine de la matière, — à moitié dieux, à moitié pierre, — comme si l'artiste, effrayé pour ses créatures, même idéales, de la cruauté du monde, se fût repenti tout à coup d'avoir entrepris de les y introduire.

» Combien de fois, par le sortilège lyrique de son verbe, évoqua-t-il, du fond des limbes, les philosophes, les poètes, les rhéteurs, pour leur faire répéter le cri désespéré de leur sagesse, de leur orgueil ou de leur néant ! — ancêtres de notre pensée ; cariatides écrasées sous l'effroyable poids de leur responsabilité intellectuelle ; sibylles, prophètes, évangélistes de quelque Chapelle Sixtine panthéiste !...

» *La Légende des Siècles*, cette tumultueuse revue des dieux, des héros et des peuples, entrecoupée de discours auguraux, n'a-t-elle point les apparences d'un *Jugement dernier* ? Disproportionnées et sombres, comblées d'ombre et d'horreur, de clameurs épiques et de malédictions, et de souffrantes multitudes, les deux œuvres stupéfient à l'envi l'admiration, sans rencontrer jamais l'accent ou le signe simplement humains qui attendraient les âmes...

• ... Il serait séduisant d'esquisser un parallèle entre Hugo et Leconte de Lisle ; de montrer en celui-ci l'ordonnance, l'équilibre, la mesure attiques ; chez celui-là, l'effusion virulente, la magniloquence enflammée et prolifique d'un esprit asiatique. Mais l'œuvre des deux poètes est trop complexe et considérable pour s'abréger en quelques définitions, qui appelleraient de nombreuses restrictions ; et si Hugo nous paraît quelquefois continuer la lignée des *nabis* hébreux, hommes pleins d'égarement et de paroles inouïes, la rigueur qui est en Leconte de Lisle, son dogmatisme et son dédain, fort étrangers au libre génie de la Hellade, lui donnent l'allure du Grand-Prêtre, du Sacer-

dote, de l'Hiérophante d'une religion dont Hugo serait le populaire aède, le barde ou le prophète...

» C'est pourquoi, aussi, notre tendresse et notre admiration vont, de préférence, au vieil homme, rempli de faiblesses humaines et de grandeur, d'obscurité et de trouble, tour à tour, et d'éclairs... Il prend, à nos yeux, la majestueuse figure panthée d'un poète en quelque sorte organique; — visionnaire nomade parmi la vie palpante, dont le secret de misère et de gloire, entrevu parfois, l'émeut de compassion, d'effroi ou le bouleverse d'intuitions foudroyantes...

» Le siècle où il naquit, vécut, n'ajouta peut-être pas une idée essentielle à son œuvre; sa lyre gigantesque n'a que trois ou quatre cordes, or, cuivre, airain, fer; mais combien puissamment il les fait gronder, mugir, sangloter; de quelle voix il fait bruisser et gémir la mer, la nue, les bois et, sous les doigts miraculeux du désespoir et de l'amour, comme elles s'assouplissent, quels chants il leur arrache, doux, mélodieux et terribles!... »

ARNOLD GOFFIN.



Trappiste

*La vivace jeunesse ardaït en son œil prompt,
La sereine science auréolait son front,
Le monde et ses faveurs, la volupté, la joie
Tendaient à ses désirs leur accueillante proie.*

*Vers le monde Il s'en vint rayonnant comme un roi
Mais à son seuil en fleurs il frissonna d'effroi :
Par l'entre-bâillement de ses portes dorées
Il eut la vision des foules délurées.*

*Il les vit à genoux devant l'autel honteux
De l'impure Vénus et du veau d'or hideux ;
Dans une apothéose affolante le vice
Triomphant terrassait la vertu, la justice ;*

*Il vit la volupté tyranniser les cœurs
Et n'y semer que fiel et traîtresses rancœurs ;
Il perçut des clameurs de vengeance, de haine
Et le cri révolté de l'impuissance humaine ;*

*Il vit la faux rapide et tranchante des jours
Moissonner sans pitié l'épi d'or des amours ;
Du Temps aveugle il vit le sablier fugace
Mesurer une vie aux traits que l'éclair trace ;*

*Soudainement, au loin, à l'horizon puissant
Il vit le bras de Dieu, terrible, brandissant
Sur la foule et l'orgie un glaive de justice.
— Il s'enfuit éperdu, vers la paix du cilice.*

* * *

*Mon enfance a gardé le souvenir navré
Du jour où l'homme grand, à longue barbe brune,
Pensif, s'est détourné de la route commune
Et prit le dur chemin du cloître : j'ai pleuré.*

*Je le revis tout blanc dans sa robe de cygne,
Hâlé par les travaux ensoleillés des champs;
Ses yeux plus doux, plus bleus, vibraient comme des chants,
Perdus dans les lointains de son extase insigne.*

*Depuis qu'Il se lacère au volontaire exil,
Sitôt que l'hirondelle aux coins du cloître austère
A suspendu son nid et ses chansons d'Avril,
J'ai revu le grand moine au calme monastère.*

*Dès que les printemps clairs enguirlandaient là-bas
Les murs de vigne vierge et de mauves lilas,
Du sein des perce-neige et des narcisses frères,
Il me tendait les bras, ses frémissantes ailes.*

* * *

*En ce chœur de chapelle où psalmodie encor
L'écho de sa voix lente ainsi qu'un pleur de cor,
Sur la dalle de marbre où prie encor la trace
De ses genoux fervents, dort son long corps de glace.*

*Sous l'immense œil blaïard du vitrail endeuillé,
Sous le regard navré des choses, du mystère,
Drapé dans son manteau de neige immaculé,
Il dort, grand lys fauché dans son chaste parterre.*

*Il dort son éternel sommeil au sein du chœur
Sur une paille éparse, humble comme son cœur;
Près du front qu'auréole un capite, des cierges
Coulant de jaunes pleurs érigent leurs feux vierges.*

*Les veilles, la souffrance ont creusé ses yeux clos.
— Déchirant le silence ainsi que des sanglots
L'âme des cloches tinte et dans les nefs gothiques
L'orgue grave gémit ses funèbres cantiques.*

*Et solennels ainsi que leur frère glacé,
Près de lui, dans le chœur, les moines ont passé.
Passent les géants blancs; leurs statures spectrales
Majestueusement s'abiment dans les stalles.*

*Leur voix déchaîne un noble ouragan de mépris
Vers ce livide corps scellé par l'impuissance,
Mais leur regard, de gloire impérissable épris,
Implorant l'âme élue, exulte d'espérance.*

*Leur voix gronde ; l'écho du cloître épouvanté
Répercute l'éclat des divines colères.*

*« Dies Iræ » mugit le chœur mâle, emporté ;
« Dies Iræ » clamaient les cloîtres séculaires.*

*L'œil sec, le front serein, sans émois dans leur chant
Ils l'ont emporté vers l'inéluctable champ.
Parmi les glas de cloche et les larmes de neige
S'est déroulé le flot du tragique cortège.*

*Le ciel mélancolique, ému, compatissait
A ma peine infinie et tristement tissait
Un suaire décent à l'ascète sublime ;
Les sapins le jonchaient du givre de leur cime ;*

*La neige voletait, sans trêve éparpillant
Les essaims de ses lys et de ses plumes d'anges ;
Ces papillons d'hiver prenant leur essor lent
Frôlaient le blême front de leurs ailes étranges.*

*En la fosse béante où l'eau jaune suintait
Ils l'ont descendu, puis leur grand bras insensible
Lança la terre raide en la rigide cible.
— Un vieux moine à genoux, vers ces horreurs chantait.*

*A large pelletée, en élans effroyables
Ils comblaient l'affreux trou. Chaque pierre cognant
La robe roide et blanche à coups impitoyables,
A coups rauques et creux, criblait mon cœur saignant.*

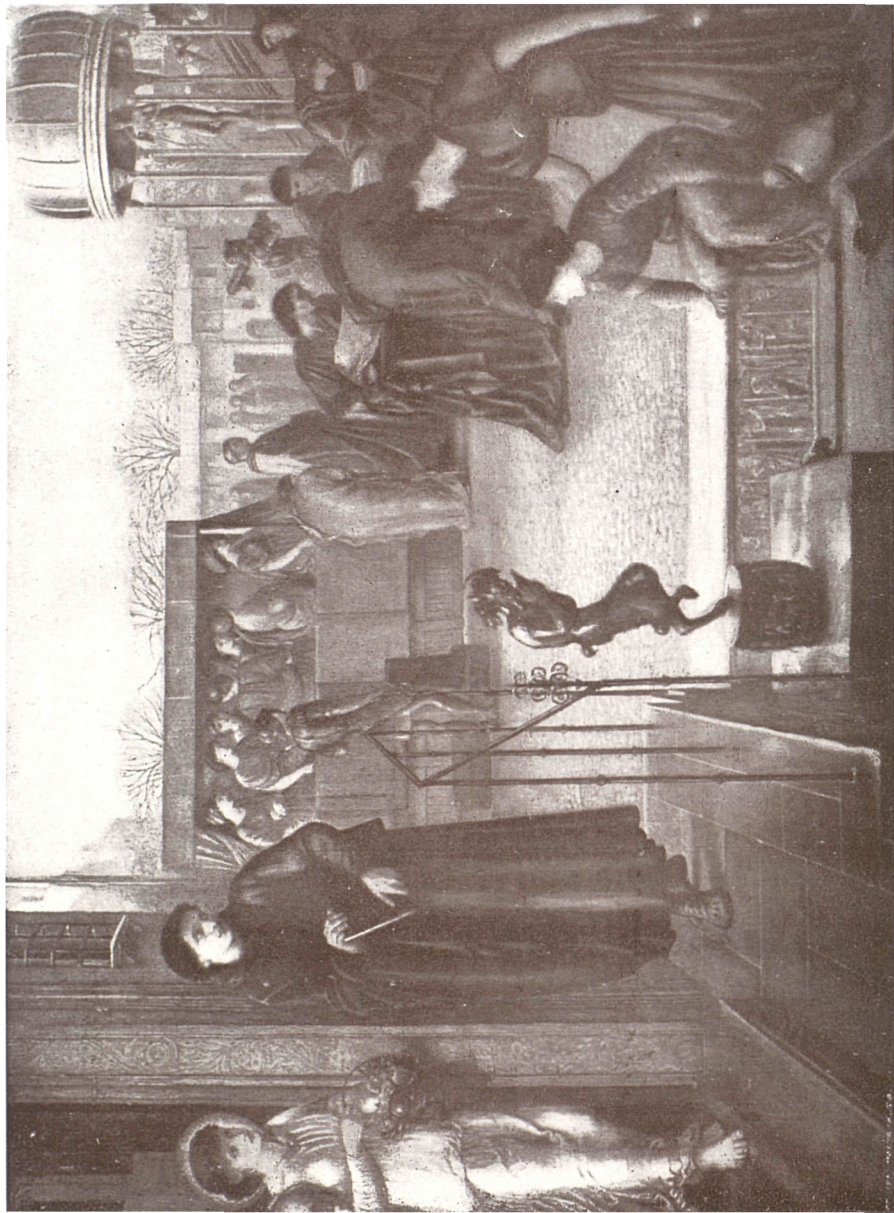
*
* *

*Quand les roses printemps verseront leur mystère
Sur le bois isolant le grave monastère,
L'obsédant souvenir du moine trépassé
Me guidera fidèle au vieux cloître glacé.*

*Sur le tertre efflanqué sans fleurs et sans grillage,
Devant la croix de bois branlant j'implorerai
Le Saint, le pur Héros de légende ; j'irai
Rêver, me souvenir, au cher pèlerinage.*

*Si je ne le vois plus, blanc dans ses jardins blancs
Me tendre son sourire et ses bras accueillants
Son âme désertant les splendeurs éternelles
Consolera mon front du baiser de ses ailes.*

EDGAR BONEHILL.



LA LÉGENDE DE SAINTE DOROTHÉE

(RUINE-JONES)

Bonnes Gens dans leur Petite Ville⁽¹⁾

ROMAN

—
(Suite)
—

XI



PRÈS la secousse qui ébranla la placidité de Tiest pendant l'élection, ses habitants recouvrèrent leurs sages habitudes. La villette redevint quiète, elle se trouva heureuse dans cette reprise de sa somnolence. C'était comme un plaisir nouveau qui succédait aux grosses émotions de la politique.

Ils sont nombreux, les bons petits bourgeois qui tirent sur leur pipe avec des âmes sereines, et boivent à gorgées lentes leur verre de bière lourde; le soir ils dorment d'un œil, au cabaret, pendant que les heures sonnent gravement dans la tour carrée. Depuis cette élection, certains Tiestois se complaisent plus longtemps et plus souvent devant les chopes. Ils ingurgitaient une quantité considérable de bière, tandis que Pioot et Manster cherchaient à gagner leurs sympathies, et ils continuent de s'enfoncer dans la torpeur bienfaisante des boissons. Les épouses verront que les luttes de partis ont des inconvénients, et comme rien n'est changé, puisque le commerce ne prospère pas davantage, puisque les cabaretiers, seuls, ramassent profit dans les mêlées électorales, elles regretteront leurs engouements.

Cependant quelques avancés veillent encore, et le clergé en dépit de sa politique si prudente, est sournoisement tourmenté par des gens qu'il croyait de son bord.

A la « Société littéraire » on apprenait, le lendemain de la bataille, que Mademoiselle Manster ne danserait plus jamais avec le fils de Pioot. Elle fit cette déclaration, un dimanche, après la messe d'onze heures et demie, en présence de dames conservatrices, et elle affirmait que leur candidat usa de moyens déloyaux pour remporter la victoire. Quinze jours auparavant, semblables propos auraient provoqué une effervescence, des paroles aigres

(1) Voy. *Durendal*, numéros de décembre 1901, de janvier et de février 1902.

ou indignées. Mais le temps passe, le temps calme les bonnes gens. Les habitués de la « Société » espèrent que Mademoiselle Manster oubliera sa rancune lors de la prochaine sauterie.

Il y a quelqu'un qui, avant l'élection, passait inaperçu, et qui à partir de l'élection, réunit des opinions flatteuses. Depuis que le pharmacien de la bonne cause se permit devant Monsieur Gans, d'expliquer avec originalité et humour la popularité de Pioot, il est tenu pour un homme intelligent. Désormais, pendant les réunions matinales à la « Société », le pharmacien, en entrant, est interpellé amicalement; on se dérangera même afin qu'il puisse prendre place dans le cercle des causeurs, on l'interrogera, et peu à peu ce citoyen modeste et utile gagne de l'assiette, il a des saillies nouvelles, il se sent devenir un personnage. Gans fit la grimace d'abord; il lui parla du haut de sa grandeur; son prestige ne suffit pas à éloigner l'heureux pharmacien. Alors ce sage s'est mis du côté des rieurs, et beaucoup sont persuadés maintenant que Monsieur Gans, voulut le premier faire valoir les vertus cachées de l'apothicaire.

L'élection est lointaine déjà! Ecoutez ces chuchotements. Voici le quatrième jour que le receveur de l'enregistrement délaisse le cercle. « Docteur, l'absent n'est-il pas indisposé?... » Tout le monde rit. L'élégant substitut qui allait parler, se contient. D'autres se confient des choses extrêmement intéressantes; ils causent prudemment, ils s'esclaffent et répriment soudain leurs éclats. Tous se sont penchés, rapprochant leurs visages qui deviennent plus rouges: « Oui, Barbe, la servante de Demans... » « Allons donc! » « Et Demans ne sait rien? » « Ce n'est pas de son temps! » L'élection est lointaine déjà; les nouvelles ne sont plus de nature politique.

Van Doornen qui abandonna la cause de Manster, a effrayé les bonnes gens par son ressentiment tenace. Désormais, ils le considéreront comme un homme redoutable. Van Doornen sera détesté, mais on le saluera avec empressement.

Les longues nuits d'hiver et l'éternité des firmaments lumineux, de la neige ensevelisseuse, des fureurs aussi du ciel traversé de bourrasques, hurlant dans la tempête et pleurant avec les pluies froides, les longues nuits ramènent les mêmes rêves dans les mêmes sommeils, et la petite ville, comme les saisons, comme la vie, est un recommencement sempiternel dans un orbe identique.

Paul Aubrie retrouvait les choses enlaidies. La désillusion le saisissait. Il revenait, l'âme inquiète; il souffrait de la peine des siens. Dès son retour, il aurait voulu embrasser Rose et se jeter dans les bras de Zoé pour lui dire, tout bas, que son cœur n'avait pas changé, qu'il les aimait plus ardemment que jadis. Un besoin de tendresse le poussait... Mais Rose n'osa pas l'accueillir selon son amour, Zoé était toujours présente, inflexible, elle gardait sa défiance et son courroux. Paul attendait les paroles qui ne venaient pas. La petite ville lui parut d'une tristesse de malade. Les façades souffraient tels des visages de pauvres qui dépérissent. Dans les rues bosselées des flaques livides creusaient des trous, le reflet du ciel sombre les approfondissait comme des abîmes. Ces rues étaient désertes. Une porte s'ouvrait furtivement et des pas accentuaient le silence et la désespérance.

Paul s'isola. Curieux d'un inconnu, il avait ouvert ses livres d'études. Peu à peu, la lenteur douloureuse à s'abstraire devenait un besoin, il souffrait et désirait cette souffrance, plus supportable que le vide de son existence désorientée. Peu à peu une conjuration opérait. Il rencontrait l'oubli du présent; sa langueur se dissipait avec sa volonté de forcer le secret des spéculations austères. L'énergie ranimait sa voix, ses yeux, ses attitudes. Zoé, Rose et Victor — il ne le savait pas — le reconnurent lentement. Les vieux Aubrie vivaient, silencieux, renfermés comme des tombes sur la désillusion que Paul jeta parmi eux. A présent, sans reconnaître déjà ouvertement l'évidence d'un changement, ils observaient leur neveu. Bientôt Victor aurait voulu reprendre cette camaraderie d'autrefois; il crut, le premier, à la sagesse du gamin, et les gronderies lointaines, puis les sévérités froides, il avait hâte de les oublier. Zoé arrêtait encore son frère. Rose éprouvait devant Paul un attendrissement et un malaise; elle pensait à ses fautes graves, elle les devinait d'une nature spéciale, interdites à la pensée d'une fille pieuse. Depuis qu'elle avait essayé, quand la lettre de Deflans leur parvint, de se représenter la mauvaise conduite de son neveu, la grosse Marie éclaira son ignorance. Avec Anna et la cuisinière, elle avait fait une neuvaine à saint Antoine.

Ceci arriva un soir. Paul venait de passer la journée dans sa chambre, où Victor entra; l'oncle s'était penché sur les livres, et sortit; dans le corridor, il avait siffloté. La lampe douce, l'âtre ronronnant, les visages calmes des vieux, faisaient l'heure apaisée et consolante. Paul reprenait sa part du bonheur tranquille; il s'étonnait même de ne plus ramasser un regret dans le souvenir de ses jeunes folies. La bonté des parents remplissait tout son cœur. Zoé, tandis qu'elle continuait de remuer les longues aiguilles blanches dans un tricot de laine, s'exprima comme si elle achevait à voix haute une pensée :

— Petiot, tu devrais continuer tes études. Hier, nous avons parlé de toi longuement, pendant que tu étais là-haut. Zoé sourit, son frère et sa sœur sourirent.

Et Victor intervint :

— Si tu devenais notaire, gamin? Cela nécessiterait moins d'examens, et serait plus sûr quant au résultat pratique. On créera bientôt une nouvelle étude à Tiest.

Rose ajouta :

— Tu ne retournerais plus à Louvain... Tu présenterais les deux épreuves au jury central, à Bruxelles.

Tous les trois ensemble :

— Tu resteras près de nous!

Paul s'était levé. Il pleura contre le visage de Zoé, il dit dans l'oreille de Victor : « Je travaillerai bien »; il embrassa à pleine bouche les joues douces de Rose.

Victor ayant bourré sa pipe, lança une triomphale bouffée de tabac. Paul toussa, tant la fumée était épaisse, et Zoé cria joyeusement : « On ne se voit plus! »

— Mes sœurs! Buvez un verre de champagne, au futur succès du neveu!...

— Allumez une bougie, Rose; je vais prendre les verres dans le buffet.

Victor appela Marie :

— Vous descendrez à la cave, vous rapporterez une bouteille de *Veuve*.

Marie ouvrit grandement les yeux.

— Il n'en reste plus beaucoup, monsieur.

— Allez vite! allez vite!

Dans la cuisine, Anna lui expliqua :

— Ce sont de bonnes nouvelles concernant Monsieur Paul.

— Le chérubin! Je n'avais jamais cru à sa méchanceté; je l'ai connu quand il était comme ça (elle se baissa le plus possible, la main ouverte au-dessus du sol), toujours gentil, toujours poli, un amour d'enfant! Qui donc voulait me faire accroire...

Les trois Aubrie crièrent :

— Le champagne! le champagne!

Anna, plus ingambe, entra dans le « cabinet ».

Le bouchon vola jusqu'au plafond, le vin moussa, et levant leurs verres, les tantes, l'oncle, les deux servantes conviées, trinquèrent avec Paul.

Zoé qui n'aimait pas à se montrer sentimentale, se tourna cependant vers le portrait de son frère défunt :

— Celui-là sera satisfait, ce soir...

Le disparu était avec eux. Ils sourirent dans leurs regards baissés, ayant une petite tristesse au coin des lèvres. L'intimité, la confiance, l'affection grandissaient... Paul sentait ce qu'il ne pouvait exprimer et, tour à tour, contemplant les parents bien voulus, il leur disait : « Je vous aime... je vous aime... je vous aime... » Les paupières de Rose papillotaient; la tête branlante de sa sœur devenait bénigne, malgré les lignes rudes du visage; Victor avait redressé ses moustaches, passé la main dans ses cheveux, et son aspect fut triomphant.

Dans l'office, les deux servantes vantaient les maîtres, et louangeaient le jeune Aubrie qui leur avait valu un honneur, dont ces filles humbles devaient garder l'orgueil.

Trop de satisfactions rendent le Destin jaloux.

L'oncle, le neveu et Rose s'effrayèrent lorsque, la semaine suivante, devant la porte de la chambre à coucher de Zoé, ils frappèrent, ils crièrent, car l'ainée n'était pas descendue ce matin-là.

— Je suis un peu malade, laissez-moi tranquille, répondait-elle.

Rose suppliait :

— Vous devriez, au moins, recevoir le médecin.

Ils l'entendirent tousser, mais elle n'ouvrit pas.

Durant la nuit, Victor vint coller son oreille à la serrure. Dès la première heure du jour, Paul était debout :

— Bonne tante, nous sommes si inquiets... permettez que l'on vienne près de vous.

Le lit résonna dans ses ressorts, des couvertures furent froissées ; d'une voix enrouée la malade dit :

— Je dormais... Qui donc m'éveille ? C'est toi, Paul ? Ah ! je vais mieux, je me lève.

Victor et Rose arrivaient de l'autre côté de la porte.

— Non ! non ! Pas d'imprudence ! Restez au lit ! Il fait trop froid !

— Vous m'avez réveillée, je me lève !

L'intonation était rouillée, mais énergique.

Les autres tinrent conseil :

— Prévenons le médecin...

— Je n'oserais m'en charger...

— D'ailleurs, l'irritation aggraverait son état.

Zoé descendit, elle avait une marche chancelante ; elle s'assit dans un fauteuil, près du feu.

Paul approchait de sa tante, inquiet et nerveux. Victor saisissait son poignet. En voyant que le commandant lui tâta le pouls, elle retira la main, mécontente.

— Vous avez la fièvre !

Sans répondre, elle fit un signe à Rose :

— Vous trouverez mon trousseau de clés sur ma table de nuit, j'ai oublié de l'emporter. Revenez immédiatement, je vous donnerai mes instructions pour le ménage.

Elle haletait. Toute la journée, devant lâtre, elle s'essuya le front, elle s'informa de l'exécution de ses ordres.

Rose montra une présence d'esprit qui étonna la maisonnée. Elle parut intelligente et prompte. Le sentiment de sa responsabilité lui octroyait de nouveaux moyens.

Deux tristes repas rassemblèrent les Aubrie. Préoccupés de la maladie, ils laissaient les assiettes pleines. Le soir, soudain, Zoé se leva et dit avec humeur :

— Victor, pourquoi ne mangez-vous pas ?

Elle avisa Paul :

— As-tu bien travaillé ?

Elle fixa Rose :

— Je reprendrai mes occupations, demain !

Ceux qui étaient interpellés respirèrent à l'aise, et ils satisfirent la convalescente en faisant honneur au souper.

Une détente dans le labeur de Paul Aubrie suivit ces émotions. Son application avait été opiniâtre. Il ne voulut pas relever le front ni se distraire ou quitter une tâche ardue, mais, à son insu, les aspects journaliers de la vie l'intéressèrent : ces humilités qui confèrent la grandeur, ces simplicités qui donnent aux petits riens leur poésie, ces côtés qui présentent chez les hommes médiocres un motif de les aimer quand même. Ainsi, il apercevait le bon ouvrier partant à l'aube pour revenir embelli par la noblesse de sa journée, et il devinait la femme et les enfants baisant ses mains calleuses.

Une nouvelle sainteté glorifiait ce Béguinage des Pauvres, les demeures renfermaient toujours la divinité des mérites; chaque existence y découvrait sa gloire, dans la plus obscure condition. Voici les petites gens dans les petites boutiques; images à deux sous, vierges ou martyrs grotesques et charmants, peinturlurés en couleurs crues qui débordent du dessin noir; les âmes ingénues les déclareront belles, et ces images serviront à orner leur imagination de délices spirituelles. Ce sont de petits acheteurs et de petits marchands d'idéal. Le brave bourgeois qui, à cinquante ans, aime sa femme comme au premier jour, regarde maintenant sa fille et, fier de sa paternité, il voit sur ce visage, ce que sa passion admirait jadis dans les yeux, les lèvres, le front, la chevelure de la jeune épouse. Le bon épicier du coin rêve le repos, *après fortune faite*, l'assise sûre dans un fauteuil de velours rouge, et la contemplation béate de la pendule dorée ou de son portrait en redingote; c'est un mirage qui entretient la flamme de sa vie; il sera héroïque, peut-être, pour réaliser cet avenir. Le politicien Pioot donne à la collectivité des notables de Tiest une note claire dans un ensemble gris. Il parvient à ses fins, avec de beaux gestes, une prestance solide et pittoresque; son timbre sonne clair, ses prunelles sont franches et ses intentions ne se cachent qu'en riant très haut, — pour qu'on les dévoile, — sous des apparences, seulement, de roublardise. Paul, hier, le salua amicalement. Enfin, le jeune homme a trouvé auprès de Demans, l'appui, une fraternité touchante de ses émois, le motif de persévérer en candeur et sympathie dans sa conduite.

— Mon cher enfant, je vous ressemblais tant! L'époque change... vous m'avez dit vos premiers poèmes... Je ne saisis plus très bien l'expression du sentiment, cependant les mêmes enthousiasmes m'ont transporté... Je les chantés... Mais il y a longtemps!

— Monsieur Demans, je presentais ceci...

L'ami n'avait jamais avoué ses travaux littéraires. Nonobstant sa modestie, il les estimait beaucoup; quand il les relisait, la cadence, l'image, la rime, l'induisaient à des admirations. Il refermait le tiroir où les feuillets jaunissaient, tandis que l'encre pâlisait, et il portait toujours sur lui la clé de ce tiroir.

Paul demanda la lecture de l'œuvre. Demans le considérait, remué par sa jeunesse, cette figure limpide sur laquelle il retrouvait des illusions et des songes bien connus...

— Je te lirai plus tard mes vers... J'ai perdu ce besoin de donner une forme, en quelque sorte palpable, aux élans de mon cœur. Je n'arrête plus ainsi mes pensées; elles passent, elles reviennent, avec une diversité imprévue d'apparences. Ah! mon enfant, le vieil homme vit toujours! Mais tu ne te moques pas, tu n'as pas pitié de ma folie, comme *ils* disent?...

— Je vous comprends, je vous comprends... répétait Paul, grave et tendre.

— C'est le vieil homme qui s'attache à tous les souvenirs, que les pierres branlantes, la terre foulée par les ancêtres, les maisonnettes, vétustes, lui envoient, telles des bouffées bienfaisantes. Et puis... (il passa la main sur son visage) cela me détourne de la réalité. Il n'est pas bon que nous vivions face à face avec un désir qui deviendrait notre maître...

Paul se taisait, il ne voulait point pénétrer dans une peine secrète.

Quelqu'un entraît.

— Monsieur ! cria Barbe, — car c'était la servante appétissante de Demans, — Monsieur !

On voyait qu'elle avait l'habitude de s'adresser à un homme souvent dans les nuages.

— Monsieur, je viens vous demander la permission de rejoindre mon frère. Il est revenu du régiment, il m'attend...

— Qu'il attende un peu...

Barbe se fâchait, sans rien dire, mais les yeux de la luronne roulaient, même elle frappa légèrement du pied.

— Vous pouvez sortir, Barbe... si vous ne rentrez pas trop tard.

— Soyez tranquille, Monsieur.

Elle s'en alla triomphalement.

— On prétend que Barbe est un peu sotté... dit Demans, ennuyé. Je ferais mieux de lui retirer cette permission.

Il marcha du côté de la porte, hésita, puis revint s'asseoir près de Paul. Il reprit ses paroles aimées :

— Oui, je suis porté vers les recherches et les études solitaires, qui me donnent une récompense meilleure que les louanges des hommes.

Demans regardait devant lui. Le battement de la pendule pressait la fuite du temps, l'ombre du crépuscule glissait dans la chambre.

Il s'excita :

— Je publierai, toutefois, ma monographie du Béguinage. Il faut que l'attentat prémédité contre les vieux murs soit aggravé. Tous doivent savoir !... Tous !...

Il leva les bras, les laissa retomber lourdement :

— Et tous me donneront tort, sans doute...

Ses cheveux, sa barbe, étaient plus blancs dans la nuit montante. Paul ne voyait pas ses yeux un peu puérils et son front pur que le chagrin avait respecté. Mais il contemplait cette tête chenue et goûta l'accablement profond, et consola la plainte :

— Nous, Monsieur Demans, nous vous aimons et nous vous soutenons...

— Tu seras seul...

— Et Rose...

Il interrompit :

— Rose !... Je veux dire Mademoiselle Rose, elle m'approuve ?... Elle s'occupe quelquefois du vieil ami ?

— Nous pensons souvent à vous, dans nos causeries...

Demans serrait, à la briser, la main de Paul...

Il faisait nuit, l'hiver soufflait parmi les pluies ; une petite lumière brillait maintenant à la fenêtre de Demans. Paul l'avait remarquée, comme il tournait au bout de la rue. De nouveau, l'émotion de Monsieur Demans se précisa. Il sourit.

Paul dit à sa tante Rose, qui traversait le corridor — le bras gauche chargé de linge et une bougie dans sa main droite — pour monter à la chambre des provisions :

— J'ai été voir Monsieur Demans, nous avons parlé de vous...

Il se pencha afin de l'embrasser.

Rose recula, elle se hâtait d'avoir le dos tourné. Quand Paul ne put la regarder en face, elle demanda :

— Qu'avez-vous donc raconté?

— Monsieur Demans désirait connaître votre sentiment à l'égard de ses travaux archéologiques...

— Mon avis n'importe guère...

— Mais si, mais si, il paraissait tenir à votre approbation.

— Quelle sottise! s'écria Rose, en disparaissant dans l'escalier. Elle courait, elle perdit haleine, et sa poitrine gonflait l'étoffe grise de son corsage.

Paul se mit au travail, et le sourire demeurait sur ses lèvres. Il lisait un cours de Droit fiscal. Il mêla cette aridité au rêve touchant deviné près de deux êtres, aussi jeunes l'un que l'autre par le cœur, aussi purs, aussi bons, que des adolescents qui n'auraient pas encore traversé le monde vieux et pervers.

Et la vie était belle à présent. Paul donnait les forces de son esprit aux livres sévères. Comme autrefois, pendant ses promenades, il regarda la terre et le ciel. Les champs sortaient lentement du froc de la saison mauvaise, il y avait sur le guéret un reflet d'espérance. Une poussière d'émeraude se soulevait, cà et là, aux remous de la plaine. Tiest, dressée dans les campagnes, entourée de bastions croulants, s'illuminait, entre deux nuages, d'un éclair d'or vif. Les pierres verdies étaient plus tendres, la lumière lavait les toits plus roses; dans la ruine de la première enceinte millénaire, des silex bleuisaient; une clarté sortait du tronc moussu de l'arbre dénudé, et si le paysan portait au cou un mouchoir rouge, c'était déjà une couleur franche — on l'apercevait au loin, vivante et joyeuse — qui tenait dans ce bout de coton.

Des sentiments vibrants triomphaient en l'âme de Paul. Ainsi que jadis, il revenait au logis, enivré du grand air, de la brise sapide et des odeurs du labour, et les yeux émus des rayonnements du plein ciel et de la transparence laiteuse des lointains. Encore quelques instants à sa fenêtre, avant de recommencer la tâche, il écoutait le silence, il voyait les maisons alignées, les jardins symétriques, d'où les arbustes pointent au-dessus des petits murs, et parfois un visage qui se montrait furtivement derrière une croisée. Dans la villette très tranquille, les bonnes gens sont fort occupés! Puis, avec un peu de regret, il prenait un livre ouvert; et il continuait l'étude.

Un après-midi, il resta jusqu'au soir, accoudé et rêveur. Des étoiles frissonnèrent, l'ombre passait pendant le crépuscule, comme un fleuve de velours; le ciel s'élargissait à des confins inconnus. Les reflets ambrés du couchant furent emportés par les flots noirs. Paul voguait dans l'immensité, un songe au fond des yeux, et comme l'esquif que la vague soulève, son cœur montait et descendait dans les délices et dans les craintes.

Aujourd'hui, Paul arpenté, pour la troisième fois, la rue Sainte-Catherine.

La voisine des Aubrie, Madame Laton, qui s'annonçait de loin par une jupe éclatante et un cachemire multicolore, le salue aimablement et, après une seconde d'hésitation, elle l'accoste :

— Vous prenez l'air... vous vous reposez de vos fatigues?

Paul, interdit, lui répond en se contredisant :

— Oui... non... je ne suis pas fatigué...

— Ah! je croyais... dit Madame Laton, avec malignité.

Elle marche lentement et appuie insensiblement du côté de sa maison.

— Je me répète souvent : Combien Monsieur Paul doit travailler. On ne le voit plus, pourvu qu'il n'exagère pas son application! Vous êtes jeune, tout feu, tout flamme, vous allez droit au but. Je vous admire. Certainement, je vous admire! affirme-t-elle, en faisant remuer les plumes de son chapeau. Je ne rencontre pas beaucoup de jeunes gens de votre âge qui montrent un pareil caractère. D'ailleurs, vous appartenez à une famille excellente, distinguée, intelligente et pieuse — elles deviennent rares ces familles! — vous ne voyez que de bons exemples. Rose est un ange, Zoé est la sagesse même, Victor est si bon! Heureux jeune homme!

Ils se trouvaient devant l'habitation de Madame Laton.

— Si vous sonnerez... Monsieur Paul? J'ai les mains pleines... ma jupe est pesante et le pavé est mouillé. Merci!

Madame Laton entrait et continuait de parler à Paul, qui la suivit...

— Je vais changer l'ordonnance de ma maison. Figurez-vous! Mon salon et ma salle à manger ne communiquent point. Là-bas, tenez, j'ajouterai une véranda, ce sera plus gai, plus vivant. Ma fille reviendra définitivement de pension — grâce à Dieu! — dans quelques mois. Je désire qu'elle aime son chez-soi, qu'elle y trouve le confort ..

Madame Laton avait ôté son châle de cachemire. Un corset très serré amincissait autant que possible sa taille, mais projetait d'autant plus sa poitrine.

— Marguerite est ici pour quelques jours... Les maîtresses sont aimables et confiantes... Ah! ah!... Je leur avais écrit que ma santé laissait à désirer, que je souhaitais revoir ma fille. Mais je n'abuserai pas de la permission. Il faut être raisonnable.

Madame Laton cria à s'époumoner :

— Marguerite! Marguerite!

Elle dit d'une voix calme :

— Je vais demander à ma fille si elle n'a pas négligé les petits soins du ménage que je lui recommandais ce matin. Je veux en faire une femme d'intérieur, Monsieur...

Un bruissement soyeux, une apparition fine, des cheveux blonds, transparents et légers, des yeux noirs, étonnés, sous l'arc sombre des sourcils; une timidité se marquant dans la gracilité du buste qui se penche, le mouvement machinal des mains blanches qui froissent le canevas d'une bande de tapisserie...

La jeune fille interroge :

— Maman?...

Sa voix chaude est tremblante.

Alors Madame Laton :

— Je te présente notre voisin, Monsieur Paul Aubrie.

Paul s'incline. Une aiguille vient à tomber... Paul la ramasse :

— C'est pour les Eglises Pauvres, j'imagine, que vous brodez... Une croix de chasuble, sans doute?

— Oui, Monsieur...

— Je devine, parce que ma tante Rose fait aussi ces ouvrages.

— Je connais Mademoiselle Rose, je connais votre oncle... ils m'ont déjà reçue... mais alors vous étiez au collège...

Madame Laton oublie le motif qui la décidait à appeler sa fille, elle marche dans la chambre, ayant l'air de chercher quelque chose et de ne pas entendre.

Paul voit la petite bouche, pareille à une petite rose; il se sait gauche, emprunté, il ne trouve que des paroles banales, et, néanmoins, il croit qu'au grand jamais, il ne sera heureux comme aujourd'hui...

La jeune fille regarde Paul, peut-être devine-t-elle son trouble et reprend-elle son assurance, à cause de l'embarras de ce grand garçon. Elle lève la tête, sa tête mignonne et claire, deux fossettes se creusent à côté de ses lèvres.

Paul ose lui dire :

— Madame votre mère m'apprenait que vous resteriez bientôt à Tiest, pourriez-vous aimer la vie tranquille, les habitudes modestes de cette ville?

— Mais je suis née ici! Dans cette maison, j'ai chéri mon pauvre père... Là, où vous êtes assis, il me prenait sur ses genoux. Chaque objet m'est familier. J'aime le coin de paysage que je découvre à ma fenêtre... (J'y vois un bout de votre jardin, Monsieur... vous voilà prévenu!) Je suis heureuse quand la cloche du Béguinage me réveille, lorsqu'en ouvrant les yeux je reconnais ma chambre de petite fille...

Tour à tour, émue et riieuse, elle écartait une boucle blonde qui descendait sur son front, qui glissait sur ses yeux.

Paul serait demeuré toujours devant elle, la contemplant et l'écoutant, mais il craignit subitement de paraître indiscret ou de révéler le ravissement qui palpitait dans sa poitrine. Il se leva, il présenta, d'une voix qu'il voulait ferme, ses hommages à Madame Laton. Elle lui secoua la main et le bras, et s'exclama :

— Quoi! Vous partez déjà! Quel jeune homme occupé, quel jeune homme sérieux! Nous ne vous retiendrons plus, puisque le devoir vous appelle!

Paul effleura les doigts de Marguerite, qui baissa imperceptiblement la tête, et le bruissement soyeux de sa robe le suivit un instant. Et, dans la rue, les yeux noirs, étonnés, sous l'arc sombre des sourcils, la petite bouche comme une petite rose, reculaient devant Paul, qui ne voyait plus que cette apparition fine, qui n'entendait plus que la voix chaude, d'abord tremblante, et puis si harmonieusement douce, semblable à une musique du ciel!

XII

Mademoiselle Rose sortit de la mesure qui, tout au bout d'une ruelle, devant un terrain clôturé de planches, touchait la plaine. Déjà des seigles se balançaient. La campagne s'épanouissait dans l'attente de l'été. A cette heure, le soleil poudroyait sur l'étendue. C'était un grand éclat d'or que la terre renvoyait au ciel. Mademoiselle Rose ferma presque les yeux. Elle vit se dessiner les champs lointains, des terres brunes encore, des labourages sous la fraîcheur d'une verdure, et le remuement des premiers blés, qui annonçaient, là-bas aussi, l'approche de la saison nouvelle. Mademoiselle Rose rouvrit les yeux. Devant son regard de myope, le paysage se brouilla ; elle ne percevait plus que l'onde lumineuse qui noyait les contours de la plaine, comme une mer en fusion. Elle se détourna lentement, et reprit le chemin de sa demeure, trotinant, à pas menus et timides, sur les mauvais pavés de la ruelle.

— Bonjour, mon ami ! Elle répondait à l'homme qui la saluait, du seuil d'une bicoque.

— Mademoiselle ! Mademoiselle !

Elle s'arrêta, indécise, ne sachant d'où venait cet appel. C'était la voix d'une femme, une pauvre qui s'avancait :

— Mademoiselle, voilà : j'ai cinq enfants, le plus petit est âgé de dix mois. Nous sommes très pauvres. Voudriez vous nous aider ? L'Œuvre pourrait-elle me donner un lit ?... Mon homme...

Rose l'interrompit, craignant des détails trop intimes. Elle la questionnait :

— Vous vous appelez ?

— Elisa Dewyn.

— Que gagne votre mari ?

— Un franc cinquante, et le loyer nous coûte cher.

Mademoiselle avait tiré de sa poche un calepin, elle écrivit les déclarations de la femme, nota son adresse :

— Je vous recommanderai... je tâcherai d'obtenir ce que vous demandez... si les renseignements qui me parviendront sur votre compte sont bons.

— Oh ! Quant à cela, je ne crains rien, je ne crains rien ! affirma la pauvre, tandis que Mademoiselle s'éloignait d'une marche oscillante, sur les aspérités du pavé.

Rose ne songeait plus au beau printemps. Cinq mois s'étaient écoulés depuis que les Auxiliatrices de l'Œuvre des Eglises pauvres fondèrent la nouvelle Société pieuse et charitable, l'Œuvre des Dames de la Miséricorde chrétienne. A combien d'efforts, de luttes, elles avaient dû se livrer ! Mademoiselle Rose repassa dans sa mémoire toutes les péripéties de l'entreprise. L'opposition si vive chez ces Messieurs de Saint-Vincent de Paul... Ah ! l'orageuse séance du début, avec l'intrusion des adversaires de l'Œuvre ! Elle se la rappelait, éprouvant une angoisse mêlée de satisfaction. Cependant les

Dames s'étaient bravement mises en campagne, et chaque jour les préventions diminuaient. Ce n'était pas une besogne de femmes, objectait-on ; elles distribueraient les secours à tort et à travers, incapables de discerner la misère véritable de la pauvreté trompeuse... Et voilà que les nécessiteux louaient à l'envi leurs nouvelles visiteuses, et qu'à la retraite prêchée par les Révérends Pères Rédemptoristes, il n'y avait jamais eu une pareille affluence du peuple !

« La femme Elisa Dewyn... » Mademoiselle Rose se ressouvenait de ce nom. « Oui... Elisa était entrée chez les Laton en qualité de servante... Elle pourrait se renseigner tout de suite. »

Car, au fur et à mesure de son initiation dans la pratique de la charité, elle voulait agir avec une circonspection, une prudence, grandissantes. Ce qui la gênait encore, c'était sa timidité native ; une retenue, la faisant rougir avant qu'elle parlât, quand un conseil devait paraître sévère. Lorsqu'il fallait vraiment réprimander, elle ne se surmontait qu'avec une souffrance. Ainsi, cet après-dîner, dans la dernière maison de la ruelle, elle trouva au logis une jeune ouvrière lisant un livre, et le livre était un roman. Cette ouvrière avait les cheveux frisés ; un ruban vert entourait sa collerette. Mademoiselle avait été obligée, obli-gée de la réprimander (et sa voix tremblait, pendant que sa main se crispait sur le dossier d'une chaise).

— Bonjour, Mademoiselle Aubrie !

Le gros homme qui la saluait bruyamment, avec un large coup de chapeau, elle le reconnaissait aussitôt.

— Monsieur le bourgmestre, murmura-t-elle, s'inclinant, révérencieuse. Elle goûtait les hommages. Cette réserve qui l'isolait dans la petite ville, s'accommodait de la déférence qu'elle sentait chez les autres, à son égard. Elle eut même un geste de coquetterie, rajusta le large nœud que formaient, sous le menton, les brides de son chapeau. Elle se souvint que le soleil la hâlait vite. Elle ouvrit son ombrelle, se retroussa modestement.

Rose traversait le marché ; près de l'église, elle courba la tête, et récita une oraison jaculatoire.

Dans la grand'rue, des bourgeois qui venaient respirer l'air neuf de ce printemps, sur le pas de leur porte, la regardaient sympathiquement. Chaque passant descendait du trottoir devant elle.

Vis-à-vis de la vitrine du libraire catholique, elle s'arrêta, essayant de saisir le sujet d'un tableau religieux. Malgré qu'elle se collât contre la glace, elle ne put y parvenir.

« Je devrais porter des lunettes, » songea-t-elle. « A mon âge, je devrais me résigner... » Mais elle pensa à l'exclamation de Monsieur Demans, la première fois qu'elle s'en était affublée : « Chère Mademoiselle, je vous en prie, non, je ne reconnais plus vos yeux !... » Il implorait. Mademoiselle Rose avait été remuée... Et pourtant... oui, depuis les années qu'elle l'affectionnait, depuis les années, où secrètement, avant de choisir l'étoffe d'une robe nouvelle, elle s'interrogeait : « Cette couleur lui plairait-elle ?... » Monsieur Demans n'avait eu que des paroles de douceur trop passagères ! Et celles-là, elle les avait retenues, toutes !

Rose suivait les boulevards. La campagne ensoleillée s'offrit encore sous son regard charmé. Elle eut peine à s'arracher au spectacle des champs ondulant dans la grande lumière. Sa bouche trembla, sa figure poupline dans l'air tiède tissé de fils d'or, parut empreinte d'une grâce alanguie, ses yeux humides s'immobilisèrent sur son rêve intérieur...

Rose approchait du Béguinage. Elle ralentissait son retour. Quelques personnes se promenaient, en groupe, de l'autre côté du boulevard ; elle s'entendit appeler :

— Mademoiselle Rose !

Un tressaillement la secoua. Elle se retourna, les paupières papillotantes :

— Monsieur Demans !

— Lui-même, Mademoiselle !

Et il s'avançait, suivi de Monsieur Aubrie et de Mademoiselle Zoé.

Celle-ci, tout de suite, d'un ton un peu pincé :

— Ma chère sœur, les pauvres vous ont retenue longtemps !

Et, complètement à la joie de la belle journée, le nez levé, une main dans sa poche, l'autre appuyée sur une canne, Monsieur Aubrie montrait une sérénité parfaite.

Rose ne disait rien ; troublée, elle prenait les devants.

— Pas si vite, pas si vite... protesta Monsieur Aubrie. La vertu vous donne des ailes, ma chère !

Zoé parlait avec autorité :

— Nous irons aux tumulus. Jusqu'à cinq heures... Nous avons le temps. J'ai retardé le goûter.

Puis Zoé, s'adressant à Monsieur Demans, reprit la conversation interrompue par l'arrivée de Rose.

Ils descendirent un sentier qui menait aux champs. Rose et son frère, marchant derrière les autres, ne se disaient rien.

— Tiens ! Madame Laton ! s'écria Zoé.

La grosse voisine, son chapeau posé de travers sur un volumineux chignon, la figure mouillée de transpiration, les avait rejoints ; elle s'épongeait, et immédiatement :

— La bonne surprise ! Comme vous avez l'air bien portants ! Je ne vous apercevais plus depuis huit jours ! Cela me réjouit de vous revoir ! Figurez-vous, je suis à la recherche d'une servante. La mienne m'a quittée, ou plutôt, je l'ai mise à la porte. Elle avait un amoureux. Toutes les mêmes, ces filles ! Mon Dieu ! que j'ai chaud ! Permettez-moi de vous accompagner. Une promenade tranquille me reposera.

Elle rétablissait l'équilibre de son chapeau, remit son mouchoir dans sa poche et, marchant à côté de Rose, elle reprenait :

— Puisse votre œuvre améliorer ce monde-là !

Rose lui demanda :

— Vous avez eu à votre service Elisa Dewyn ?

— Ne m'en parlez pas ! Ne m'en parlez pas ! Celle-là sortait la nuit. J'entends un soir du bruit dans la maison ; je n'avais pas dormi encore, vous

savez, mes insomnies... Et le médecin m'assure qu'il n'existe pas de remède...

Monsieur Aubrie frappait le sol du bout ferré de sa canne. Ce printemps le rendait gaillard. Ses yeux frétilaient :

— Elle était jeune, votre Elisa, et c'était un beau brin de fille !

Madame Laton se récriait. Aubrie l'amenait à lui confier tous ses griefs contre la servante, et chaque révélation l'amusait prodigieusement.

Rose s'était rapprochée de Monsieur Demans :

— Comme la journée est belle !

Zoé lui jeta un regard mécontent, et railleuse :

— Vous garderez un cœur de petite fille, toute votre vie !

Monsieur Demans se trouvait entre les deux sœurs. Il se retira, pour laisser cette place à l'aînée, Mademoiselle Zoé, qui l'accapara de nouveau.

Rose contemple la joie du ciel et de la terre, et elle est triste. Les tumulus semblent indiquer, avec leurs masses verdoyantes, les trois points d'un triangle immense sur la plaine romaine, et enclore le souvenir de César entre les tombes de ses soldats.

« César!... Il était grand ! Il avait conquis des terres et des terres ! Et cependant, s'il n'avait pas connu l'amour, que vaudrait sa vie ? » Mademoiselle Rose s'exaltait à des pensées étranges. « Et ceux qui reposaient dans les tertres guerriers n'avaient-ils pas tous frémi sous le baiser, comme sous les plis de l'étendard ? » Elle se surprit à rougir, mais son cœur battait d'une vie vaillante. « Ah ! se dévouer pour celui que l'on aime ! »

Les plis de la redingote de Monsieur Demans flottaient, allègres. Sa carrure paraissait large, à côté des aspects anguleux de Zoé. Il se retourna, son regard rencontra celui de Rose.

Tous s'arrêtaient pour rebrousser chemin. Zoé, sans accorder la moindre attention au rayonnant paysage, élevait sa voix dominatrice :

— Nous devons nous hâter, afin d'être rentrés à cinq heures !

Tous marchaient sur une même ligne. Monsieur Aubrie avait pris le bras de Monsieur Demans ; ils causaient. Puis Zoé, près de Madame Laton, écoutait celle-ci, et plaçait, quelquefois, une remarque nette et brève. Rose n'écoutait personne.

Les choses si belles, pâlissantes déjà dans le lointain, lui communiquaient une amertume. Elle goûta la tristesse d'être seule devant le nouveau printemps de la terre. Ce jour l'avait enivrée, il la faisait presque pleurer en ce moment. « Et ce sera toujours ainsi... » Puis, soudain, elle prétendit surmonter sa faiblesse. Des voix, chères aussi, avaient prôné la beauté des renoncements, la vie des charités morales et matérielles, les œuvres, enfin, de la religion chrétienne. Monsieur le Doyen... son doux sourire... le geste de sa main blanche qui caressait d'un baume les confidences de la vieille fille... A ces rappels, elle repoussa courageusement les tentations de mollesse.

On rentrait en ville.

Deux femmes indigentes les dépassèrent. Rose s'enquit auprès de Madame Laton de leur moralité. La réponse ne fut pas satisfaisante. Rose ne dit rien, mais elle trouva, mentalement, des excuses à la conduite de ces pauvresses. Zoé, au contraire, renchérisait sur les blâmes. Rose s'impatientait.

— Mais Zoé, protesta-t-elle.

Zoé fut stupéfaite de la témérité de sa sœur. Des paroles sèches tombèrent :

— Vraiment, les Messieurs de Saint-Vincent de Paul, qui dénonçaient d'avance vos errements, ne se trompaient pas. Nous en verrons de belles, ma chère ! Ah ! l'heureux choix qu'ont fait ces Dames de la Miséricorde en vous désignant pour les présider !

Madame Laton et Monsieur Aubrie ne soufflèrent mot. L'attitude de Monsieur Demans fut celle d'un indifférent.

Chacun parut méditer l'apostrophe de Zoé, car on se tut jusqu'à la demeure des Aubrie qui d'ailleurs était proche.

Devant la porte, un chien flairait le seuil. Zoé brandit son ombrelle et frappa le chien. Il s'enfuit en hurlant.

Une joie franche éclata chez les hommes et Madame Laton.

— Ma sœur a toujours eu de la poigne, fit Monsieur Aubrie qui introduisait avec un tremblement, la clé dans la serrure. Et chacun s'inclina une dernière fois.

A peine dans la maison, Zoé cria :

— Le café ! le café !

Anna sortait de la cuisine, portant un plateau.

Aubrie se mettait déjà à table.

— Je n'ai pas faim... déclara Rose.

Zoé haussa les épaules, pendant que sa sœur quittait « le cabinet ».

Rose monta à sa chambre.

Des moineaux, que le printemps rendait paillards, s'égosillaient, se poursuivaient dans un cerisier, sous sa fenêtre.

Elle ferma la fenêtre et vint s'asseoir devant un petit bureau en acajou, recouvert d'une toile cirée verte.

En soupirant, elle ouvrit le livre de compte des Dames de la Miséricorde chrétienne.

(A continuer.)

GEORGES VIRRÈS.



Le Livre du Bonheur

POUR CELLE QUI DEVAIT VENIR.

Quiétude

*Un demi-jour tiède et charmant
Flotte autour de nous : tes mains blanches
Sont dans les miennes et tu penches
Ton cœur vers mon cœur doucement.*

*Tu me souris, et ton sourire
Revèle ton divin secret
Beaucoup mieux que ne le feraient
Les mots que tu pourrais me dire.*

*J'écoute en moi de claires voix,
De claires voix qui s'étaient tues,
Chanter les chansons ingénues
Dont je m'enchantais autrefois...*

*Pures voix d'enfance, voix chères
Des anges qui dans notre cœur
Viennent effeuiller du bonheur
Avec des caresses légères!...*

*Enfin, me voilà réveillé!
Ma jeunesse n'était pas morte...
Regarde : Elle m'ouvre la porte
D'un Paradis ensoleillé.*

*Dans tes yeux, voici la Lumière,
Dans ton âme, voici l'Amour
Et dans mon cœur, voici le Jour,
Chère enfant déjà familière.*

Apaisement

*Ne crains rien : Nous avons pour déjouer les pièges
Que sur notre chemin nous pourrions rencontrer
L'Amour magique et pur qui vainc les sortilèges.*

*Dans le monde ineffable où nous allons entrer,
Le cœur vibrant d'espoir et les mains enlacées
Nous oublierons les jours où nous avons pleuré.*

*De claires fleurs de joie orneront nos pensées
Et nos âmes vivront dans un tel songe heureux
Que nous dédaignerons nos tristesses passées.*

*Après les soirs d'angoisse et les jours ténébreux,
Nous connaissons l'émoi des aurores vermeilles
Et le charme apaisant du crépuscule ombreux.*

*Dans nos jardins, des fleurs, frémissantes d'abeilles
Se pencheront vers Toi pour choyer ta beauté,
O Chère et Sainte Enfant, qui doucement t'éveilles !*

*Je puiserai ma force en ton rêve enchanté,
Ma gloire dans ta grâce, et dans ta noble enfance
Mes plus divins trésors d'amour et de bonté.*

*Et nous pourrions ainsi protéger de l'offense
Tous ceux que nous aimons et qui veillent sur nous,
En embaumant leurs cœurs de nos lys d'indulgence.*

*Regarde : Tu pleurais... Je suis à tes genoux :
Un lumineux sourire a dissipé tes larmes...
Sur nous descend le soir, le soir pensif et doux*

Et le Céleste Amour effeuille tes alarmes.

Le Réveil du Poète

*Noble Muse, les temps sont loin, où j'ai souffert !
Mes heures, de clarté coiffées
Dans mes jardins fleuris d'où s'est enfui l'hiver,
Viennent danser comme des fées...*

*Un jeune et pur Amour m'attendait dans la nuit,
Où se traînait comme une aïeule
Ma pauvre âme d'enfant, qui sourit aujourd'hui
Puisque enfin elle n'est plus seule.*

*J'ai rebranché le seuil des Edens interdits
A ma jeunesse réprouvée,
Et me voici cueillant les fleurs du Paradis
Pour ma Gardienne retrouvée.*

*O Muse! Dans les bois, mille oiseaux réveillés,
M'accueillent de leurs chants de gloire
Et sous le dais sacré des cieux ensoleillés,
J'entonne un hymne de victoire.*

*Miracle! Des rayons auréolent mon front :
Je suis le doux Elu du Rêve!
J'ai trempé de soleil l'or de mon éperon,
Et d'azur l'acier de mon glaive.*

*Miracle! A mon cimier, une étoile reluit :
Je combattrai l'Hydre et la Guivre
Et vainqueur de la Mort, du Mal et de la Nuit,
Chère âme, je pourrai te suivre.*

*Ma main ne tremble plus : Je suis comme autrefois
L'enfant joyeux que rien n'arrête
Qui pour avoir saigné bien des jours sur la croix
A conquis l'ardeur du prophète.*

*Je brave l'avenir d'un œil dominateur
Puisque désormais je protège
La Reine de mes vœux, Celle qui dans mon cœur
Naquit comme un lys sous la neige.*

*Marchons dans la lumière où nous plonge le jour,
Les yeux baissés, les tempes ointes
De cet émoi divin qu'apporte un saint amour,
O chère Madone aux mains jointes!*

*Noble Muse, les temps sont loin où j'ai souffert !
Mes heures, de clarté coiffées,
Dans mes jardins fleuris d'où s'est enfui l'hiver,
Viennent chanter comme des fées.*

GEORGES ARMEL.

Le Crépuscule des Dieux

au Théâtre de la Monnaie



LA manifestation d'art la plus complète, la plus admirablement vivante et impressionnante, qui ait marqué la fin de l'année dernière et le commencement de la présente, a été sûrement la série triomphale des représentations de la *Götterdämmerung*, au théâtre de la Monnaie.

Quel chemin parcouru depuis vingt ans ! A cette époque, qui semble déjà lointaine, tant les idées du grand public sur l'essence de l'art musical au théâtre ont changé, il eut paru téméraire de monter, à Bruxelles, le *Crépuscule des Dieux*. On ne sait pourquoi les préventions contre la prétendue obscurité de la musique de Wagner semblaient encore plus tenaces et irréductibles par rapport au drame qui couronne l'épopée du *Ring*. Et voilà qu'aujourd'hui la prodigieuse création du Musicien-Poète se déploie dans toute sa force lumineuse, dans toute sa vérité éblouissante, merveilleusement claire et logique en son apparente complexité, soulevant l'enthousiasme débordant d'un public électrisé.

Pendant ces belles représentations, combien ce reproche tant ressassé que Wagner ignore la mélodie, apparaissait à tous incroyable d'in vraisemblance et d'absurdité ! Jamais la mélodie, dont l'essence est la phrase musicale caressant l'oreille, resplendit-elle plus divine, plus délicieusement pure, plus éloquemment persuasive que dans l'œuvre de Wagner. Sans doute, dans le monde des penseurs, des poètes et des lettrés, il n'est plus personne pour discuter le génie de Bayreuth ; mais il est intéressant de noter, vis-à-vis de l'œuvre d'art, l'état d'âme de ce grand public qui ne crée pas l'opinion, mais, au contraire, la suit, d'abord à contre-cœur et avec des réticences, et n'arrive que peu à peu à la complète maturité compréhensive. Le public belge semble y avoir atteint, et en ne faisant aux inévitables manifestations de snobisme qu'une part très restreinte, il faut voir dans le succès sans précédent du *Crépuscule des Dieux*, à la Monnaie, l'indice sûr d'une étape très caractéristique et décisive dans la formation du goût et de l'intelligence artistique de la nation.

Ce qui marque le *Crépuscule des Dieux*, comme d'ailleurs toute l'œuvre de Wagner, parmi les plus sublimes manifestations de l'art de tous les temps, c'est que si le souffle du ciel n'abandonne jamais le poème dont il est l'âme et qu'il traverse constamment d'un bout à l'autre, cette inspiration, loin d'être livrée à elle-même, a pour guide une lumière supérieure, celle du génie sûr de sa route, pleinement conscient du but poursuivi et des moyens propres à l'atteindre. Et c'est, en effet, alors seulement que l'œuvre d'art se réalise en toute la splendeur rêvée. D'un côté, l'émotion continue, génératrice de l'impression d'art et, de l'autre, la force consciente et synthétique, la logique vigoureuse dans la construction du monument, tels sont les deux éléments constitutifs des grandes créations esthétiques. Dans l'art musical, il n'est guère que trois noms dont l'œuvre triomphale réponde complètement à cet idéal, parce qu'elle réunit au suprême degré ces deux éléments vitaux. Nous avons nommé Bach, Beethoven et Wagner, et c'est ainsi que nous avons eu la Passion selon saint Mathieu, la Neuvième Symphonie et la Tétralogie du *Ring*.

Nous ne voulons pas, ici, établir de parallèle entre les quatre parties de la Tétralogie. Chaînes glorieux et inséparables, elles sont toutes quatre également belles en la place que leur a assigné le génie, et nous appelons de tous nos vœux le moment, qui n'est probablement pas bien éloigné, où, à Bruxelles comme à Bayreuth, l'on pourra entendre en quatre jours, à la suite l'un de l'autre, le prologue et les trois drames du *Ring*. Alors, l'impression que nous laissera la *Götterdämmerung* sera peut-être encore amplifiée, deviendra plus complète et définitive, en raison même de l'étroite connexité, du lien si intime qui la rattache aux drames précédents.

Cette seule réserve faite, reconnaissons tout de suite que l'interprétation du chef-d'œuvre de la Monnaie a été comme une seconde création. Nos éloges doivent aller, en premier lieu, à M. Kufferath, le glorieux promoteur du mouvement wagnérien en Belgique, dont l'influence et les conseils ont contribué à nous assurer cette interprétation de premier ordre; à M. Guidé, qui a pris une part si prépondérante à la préparation des études musicales; à M. Sylvain Dupuis, dont la magistrale direction a été, une fois de plus, l'âme et la vie de l'œuvre. Parcourant toute l'échelle des nuances, l'orchestre a eu des colorations exquises. Il a été superbe de souplesse, de puissance et de rythme, dessinant avec une parfaite netteté de contour les thèmes représentatifs des idées, des sentiments ou des passions s'agitant dans le drame qui, d'un bout à l'autre, a apparu ainsi d'une lumineuse clarté. Il faut particulièrement insister sur ce point, car on ne soupçonne pas l'énormité du travail que M. Dupuis avait mission de mener à bonne fin; on ne songe pas assez non plus que dans les drames de Wagner, l'orchestre est le principal interprète de la pensée du poète, avant même ceux de la scène.

M^{me} Litvinne a donné du personnage de Brunehilde la plus merveilleuse des réalisations scéniques que nous ayons pu admirer depuis les triomphes de la Materna. C'était bien la vivante personnification de cette Walkyrie rêvée par Wagner; tour à tour aimante et fière, passionnée et héroïque, ayant toute la tendresse de la femme, toute l'énergie et la majesté de la fille d'un dieu.

Telle nous a apparu la grande artiste dans tout le cours du poème, avec l'accent toujours juste et vrai, le geste ample et harmonieux, l'émotion soufferte et vécue. Sa voix, qui ne fait que se développer depuis quelques années, est une des plus puissantes que l'on ait entendu au théâtre. Elle domine la symphonie partout si riche et touffue, triomphant sans effort apparent des orages de l'orchestre, en cette incomparable scène finale, qui rassemble en une colossale synthèse tous les thèmes et, par conséquent, toute la signification poétique du *Ring*.

Citons ensuite M. Bourgeois, dans le rôle de Hagen (au point de vue mythique, une personnification de la Mort, de l'Hiver et de la Nuit). Il a empreint tout ce rôle d'une poésie sombre, farouche et quasi-fantastique du caractère le plus impressionnant. M. Dalmorès, notablement en progrès depuis l'année dernière, a été aussi à la hauteur de sa tâche dans le rôle de Siegfried, tant au point de vue vocal qu'au point de vue de la compréhension du personnage.

M^{me} Dhasty ne paraît qu'une fois dans le cours de l'œuvre, mais elle doit être signalée pour la façon si remarquable dont elle a joué la magnifique scène où Waltraute vient réclamer à Brunehilde l'anneau fatal, sans compter l'articulation si parfaite et l'admirable précision de sa diction, qualités qu'on ne saurait trop apprécier dans l'interprétation des œuvres de Wagner. La diction de M. Danlée, dans le rôle d'Alberich, est aussi à noter. M. Albers, M^{mes} Friché, Verlet, Maubourg, complétaient cet ensemble et ont droit à tous nos éloges.

Pour terminer ce compte rendu, disons que les décors, composés avec un art et un goût parfait, étaient dignes de l'éblouissante épopée à laquelle ils servaient de cadre. Il faut particulièrement signaler, pour son réalisme saisissant, le décor du troisième acte, avec ses recoins boisés et sa perspective sur le Rhin, dont les nappes bleues se déroulent pensivement à l'horizon, et où vont s'éveiller les voix caressantes des filles du Rhin en cette scène, qui est une des plus délicieuses inspirations de Wagner.

GEORGES DE GOLESCO.



Les Rêves

*Vers la varangue ouverte aux oiseaux familiers,
Parmi les martins noirs et les verts moutardiers,
Du promontoire aigu tourmenté par la houle
Au creux du frais vallon couvert de lataniers,
Un essaim gracieux de Rêves se déroule,
Parmi les martins noirs et les verts moutardiers,
Vers la varangue ouverte aux oiseaux familiers.*

*L'essaim des Rêves d'or, en sa molle volée,
Harmonieusement monte de la vallée
Où la rivière glisse au milieu des roseaux ;
Il n'est d'heure plus chère à mon âme exilée
Que l'heure où, se mêlant à l'essaim des oiseaux,
Harmonieusement monte de la vallée
L'essaim des Rêves d'or, en sa molle volée.*

*L'essaim des Rêves d'or, l'essaim resplendissant,
Doux bruit d'ailes que gonfle un souffle frémissant,
Baigné de vétiver, de vanille et de mangue,
Des monts pleins de parfums, par les rampes, descend ;
Voyez-le se jouer aux fleurs de la varangue,
Doux bruit d'ailes que gonfle un souffle frémissant,
L'essaim des Rêves d'or, l'essaim resplendissant !*

*L'essaim des Rêves d'or rapidement s'élève
De la rade d'azur et de la morne grève
Où la lame à bruit sourd roule les galets noirs ;
O Rêves radieux, volez, volez sans trêve !
Mon cœur se sent renaître aux immortels espoirs :
De la rade d'azur et de la morne grève
L'essaim des Rêves d'or rapidement s'élève.*

*Beaux Rêves de jeunesse aux grandes ailes d'or,
Volez autour de moi ; venez, venez encor !
Enveloppez mon âme ainsi qu'une caresse,
Afin de l'emporter, dans votre fol essor,
Aux rivages bénis dont le regret m'opprime ;
Volez autour de moi, venez, venez encor,
Beaux Rêves de jeunesse aux grandes ailes d'or !*

MAURICE OLIVAIN.



(Pérouse, Pinacoteca Varesca)

(Photo Alinari de Florence)

L'ANNONCIATION

(BENEDETTO BONFIGLI)

Chronique Artistique



DAVID OYENS

David Oyens était le dernier survivant des deux frères, peintres tous deux, qui vinrent, de Hollande, s'établir chez nous. Pierre Oyens mourut il y a quelques années, et cette mort semble avoir lentement tué le survivant, qui s'en était retourné au pays natal, d'où il revint, voici quelques mois, comme pour mourir où était mort le frère aimé. Tous deux furent des peintres dans la plus noble et la plus simple expression du mot. Ils aimèrent les ombres et les clartés, harmonisant et incendiant les couleurs, note de l'éternelle chanson du jour. David, plus encore que Pierre, avait la spécialité de tableaux qui enfermaient le maximum d'éclat harmonieux dans le minimum d'espace. Ses pâtes étaient admirables de santé; son coup de brosse d'une virtuosité sans pareille. On venait d'è fêter son retour au salonnet du Cercle; quelques semaines après, la lettre bordée de noir y remplaçait la féerie de couleurs.

E. J.

Nous ne pourrions mieux caractériser le talent de David Oyens ni en faire un plus bel éloge qu'en reproduisant les quelques lignes d'hommage consacrées à sa mémoire dans l'*Art Moderne* par Octave Maus, le critique d'art le plus compétent et le plus fin que nous connaissions. Voici ce qu'il écrivit à l'occasion de la mort de l'artiste :

« Nous apprenons avec un profond regret la mort d'un peintre hollandais de beaucoup de talent, David Oyens, qu'un séjour de trente-cinq ans en Belgique avait en quelque sorte fait nôtre. Né à Amsterdam en 1842, l'artiste s'éteint dans sa soixantième année. Ses scènes d'intérieur, notées avec humour, décèlent un coloriste de race. David Oyens et son frère jumeau Pierre, que la mort a pris il y a huit ans, étaient les derniers descendants des petits maîtres hollandais du XVII^e siècle. Comme eux, ils trouvaient autour d'eux, et sans même sortir de leur atelier, mille sujets d'étude qu'ils exprimaient dans leur vérité, non sans les rehausser d'une pointe de malice. Leur palette, à tous deux, était chargée de tons francs qu'ils harmonisaient l'un et l'autre avec un réel talent. Mais David l'emportait par la beauté veloutée de la couleur, par l'éclat et la richesse des colorations.

» Telle était sa tendresse pour son frère qu'à la mort de celui-ci l'artiste se sentit frappé à son tour. Une maladie gravé le retint pendant plusieurs années, en Hollande, éloigné de tout travail. Depuis un an, il s'était réinstallé à Bruxelles. Son envoi au Salon des Aquarellistes avait fait espérer un retour à la santé, mais voici que le mal a eu raison de sa robuste constitution. Sa dernière joie fut, il y a trois semaines, l'acquisition par l'État d'une de ses meilleures aquarelles, *La Lecture*, pour le Musée de Bruxelles.

» Il laisse, avec des œuvres assez nombreuses et qui portent toutes le sceau d'une incontestable personnalité, le souvenir d'un camarade cordial et bienveillant qui sera universellement regretté. »

Au bon Soleil. — C'est l'exposition merveilleuse d'Emile Claus, au Cercle artistique, que je résume dans ce titre. Il me semble que je ne pourrais donner un titre plus suggestif à ce salon. L'artiste n'a-t-il pas lui-même fait imprimer en tête de son catalogue ce mot : *Zonneschijn*. Toute son œuvre est, en effet, une fête de lumière, une symphonie de couleurs enrobée de soleil, imprégnée de clarté. Quel régal pour les yeux que cette féerie lumineuse. On a envie, en la contemplant, d'entonner avec saint François d'Assise un cantique au soleil. Car c'est bien lui que l'on fête ici dans ses rayons. C'est lui que l'on chante dans les couleurs splendides qu'il donne en une variété infinie, aux êtres et aux choses, à la nature tout entière. Cette œuvre, c'est le poème de la lumière. Comme on voudrait habiter ce pays de rêve. De rêve, non qu'il n'existe pas dans la réalité, mais parce que l'artiste fait jaillir de cette réalité le rêve qui y est, parce que la vue de ces paysages ensoleillés vous empoignent, vous enthousiasment, vous font rêver, comme on le fait quand on se promène dans le grand et beau jardin de la nature, au milieu de ses fleurs, de ses arbres, de ses fruits, et en entendant ses oiseaux chanter leur hymne à Dieu. C'est le soleil qui donne à tous les êtres leur splendeur, parce qu'il éveille leur beauté, en la faisant jaillir de leur essence même. C'est cette puissance évocatrice du soleil dans la nature que Claus incarne dans ses œuvres. Oh! le joli *Canal* rayonnant de joie, coulant si gaïement sous les arbres, si doucement entre les gazons fleuris qui bordent ses deux rives. Et qu'il est fascinant ce *Matin Rose* surgissant de l'aurore et communiquant sa touchante et pudique roseur au naïf moulin champêtre qui bénit avec la croix de ses ailes la campagne fraîche et savoureuse. Et cette *Bruine* dans laquelle un rayon de soleil creuse son sillon, de quelle lumière ombreuse et discrète il revêt tout le paysage. Et qu'elles sont douces ces maisons rustiques qui rient si gentiment avec leurs volets verts, leurs façades blanches, à l'ombre des arbres, piquées dans un bouquet de fleurs des champs et d'herbes verdoyantes. La *Ferme*, forte et robuste dans sa primitive beauté, nous éblouit là avec tout le charme qui se dégage de sa vie débordante de couleurs tendres et apaisantes. Oui, tout cela c'est de la musique de couleurs. C'est un orchestre de tons harmonisés avec de la lumière. On dirait que l'artiste peint ses tableaux avec un rayon de soleil. Et comme tout cela est simple et beau, et frais, et pimpant. C'est fait avec un rien, mais dans ce rien il y a un monde de beautés. C'est la

beauté de la vie, c'est la beauté des choses, c'est la joie de vivre, c'est la douceur maternelle de la nature, c'est la santé, c'est la force, c'est la gaieté, c'est tout ce qui rêve, tout ce qui sourit, tout ce qui chante et tout ce qui prie dans les splendeurs de nos campagnes qu'Emile Claus célèbre et magnifie dans son œuvre incomparable.

On sort de cette exposition tout ébloui de clartés, les yeux pleins de couleurs et avec plus de lumière dans l'âme que si on en avait cherché dans tous les livres.

Les Chanteurs de Saint-Boniface ont exécuté, à l'occasion de la fête patronale de la paroisse, une messe absolument liturgique, tout entière en plain-chant. Nous avons déjà dit que l'Eglise possède un répertoire musical splendide. Mais c'est comme s'il n'existait pas. On l'a remplacé dans toutes nos églises par la musique la plus nulle, la plus grotesque, la plus anti-religieuse et la plus anti-artistique qu'on puisse imaginer. *Les Chanteurs de Saint-Boniface* ont pris pour programme de combattre et de déraciner, s'il se peut, ces abus déplorables. Il faut les louer de revenir aux traditions de l'Eglise, d'autant plus qu'elles sont absolument artistiques.

En la solennité de la fête de Saint-Boniface, on a exécuté, pour la partie ordinaire de la messe, la célèbre messe d'Henry Du Mont, qui est d'un caractère noble et très religieux. Voici au sujet de cet artiste quelques détails intéressants. Nous les puisons dans la *Tribune de Saint-Gervais*, la revue de Vincent d'Indy et de Charles Bordes, l'organe de leur belle œuvre : *Les Chanteurs de Saint-Gervais*.

« Henry Du Mont compte, en 1684, au nombre des plus grands, parmi « ces excellents compositeurs, comme dit un contemporain, dont les pièces font les délices de tout le monde dans les grands chœurs de musique. » Si les scènes d'opéra, même destituées du prestige de la scène, avaient détrôné déjà ses œuvres vocales de chambre en l'estime des amateurs, si les airs touchants ou tragiques de *Cadmus* ou d'*Alceste*, d'*Atys* ou de *Persée* avaient fait oublier la vogue de ces chansons à trois voix, délices des ruelles élégantes au temps de la jeunesse du Roi, ses pièces de clavecin figuraient toujours avec honneur dans les recueils manuscrits que les dilettanti colligeaient avec amour, tandis que les organistes continuaient à s'inspirer de traditions qu'il avait, un des premiers, instaurées. Enfin ses motets, tant à la chapelle royale qu'en toutes les églises du royaume, tenaient pour longtemps la première place, ce pendant que les messes en *plain-chant musical*, qu'une fortune plus durable encore attendait, se chantaient au chœur des communautés modestes, à qui la médiocrité de leurs ressources ou la rigueur de leur règle interdisait une musique plus profane et plus complexe à la fois.

Ironie singulière des destins! Ces dernières compositions auxquelles il se peut que le maître lui-même n'attachât qu'assez peu d'importance, dont les contemporains en tout cas n'ont guère daigné s'occuper, ces messes desquelles l'édition originale ne nous est même point parvenue, ce sont elles qui auront jusqu'à notre temps porté la mémoire de leur auteur. Il leur aura dû d'échapper en partie au sort immérité de ses contemporains, oubliés et dédaignés des

générations venues après celles qui furent les témoins de leurs triomphes. Les autres œuvres de Du Mont pour l'église ou le concert, celles où il avait mis toute sa science avec toute son âme, nul ne les connaît plus aujourd'hui : elles n'ont point échappé à l'indifférence superbe que nos contemporains professent pour ce qu'ont écrit les artistes du xvii^e siècle français, la plus belle époque pourtant et la plus caractéristique de notre génie musical. Cependant, en tous les diocèses de France, il n'est pas d'humble église de village qui ne retentisse souvent encore des accents sincèrement inspirés de la *Messe Royale*, dont la longue popularité n'est pas de sitôt près de s'éteindre.

Si nous avons la curiosité de parcourir avec attention, en les reportant à leur date, les œuvres nombreuses qu'il a laissées, nous arriverons à concevoir nettement l'importance de son rôle. Après cette épreuve, les avis pourront différer sur la valeur intrinsèque de ces compositions, comme sur la place qu'il convient de réserver à l'auteur, à côté des grands maîtres de toutes les écoles; mais il n'y aura personne qui lui veuille contester cette gloire d'avoir pressenti avec une étonnante justesse la direction dans laquelle l'art allait évoluer définitivement, aussi bien que d'avoir, dans tous les genres où le siècle devait exceller, frayé la voie aux compositeurs qui l'ont immédiatement suivi.

Bien loin d'être, comme l'ont enseigné complaisamment ceux qui se plaisaient à lui faire honneur de cette attitude supposée, le défenseur irréductible de l'ancienne tradition, Du Mont a fourni le modèle des motets qu'allèrent écrire pendant presque deux siècles tous les compositeurs français. C'est dans ses œuvres qu'il faut aller chercher les premiers essais de ce nouveau style, lequel, très légèrement coloré d'imitation italienne, restera à l'église celui des Lully, des La Lande, des Charpentier et tant d'autres, y compris Rameau. Et il n'est point sûr que son rôle de précurseur se soit arrêté à la porte du temple. On peut soupçonner le contraire, quoique la preuve en soit plus difficile à faire. Mais fallût-il limiter l'influence de Du Mont au domaine de l'art religieux, ce serait assez pour faire comprendre la place considérable qu'il tient dans l'histoire de la musique française et pour démontrer la nécessité qui s'impose de connaître son œuvre tout au moins dans l'ensemble, comme de ne point ignorer les principales circonstances de sa vie, desquelles beaucoup l'expliquent et la commentent. »

HENRY MØLLER.

Onze Kunst. — Une étude intéressante de C. Verster, sur l'œuvre de G.-H. BREITNER, avec quelques reproductions, ouvre le numéro de février. L'exposition de Breitner, au salon de *Arti*, écrit M. Verster, est pour nous un événement artistique et historique de grande signification. Elle se rattache dignement à celles des œuvres de MARIS et de VAN LOOG et nous prouve à nouveau combien bienfaisante est la vue de l'œuvre d'un artiste qu'on laisse parler seul. Il est bien certain que Breitner n'a pas dit son dernier mot. En attendant, remercions-le pour la jouissance profonde qu'il nous a procurée, tout en ayant la confiance que ce courageux « frayeur de route », dont notre pays a le droit de s'enorgueillir, continuera à rendre, à côté

d'autres peintres apparentés à son talent, la beauté du vieux et du nouvel Amsterdam, pour la plus grande gloire de l'art néerlandais de nos temps.

M. L. SIMONS exprime son mépris pour l'art de parvenus des Allemands modernes, dont des spécimens ridicules ont été étalés à Darmstadt.

M. G. EEKHOUD magnifie notre grand sculpteur Paul De Vigne. Il insiste sur la recherche de la beauté classique, de la forme délicate qui hantait De Vigne tout en laissant intacts ses dons essentiels de flamand de race.

Plusieurs belles reproductions des œuvres du maître gantois sont intercallées dans le texte, ainsi que le portrait de De Vigne, par Rodin.

Les chroniques du mois nous entretiennent des œuvres d'une jeune artiste hollandaise, M^{lle} Charlotte Bonten, décédée, hélas! à 25 ans, et dont un dessin : les *Pauvres*, produit une impression tragique, — de l'exposition des primitifs flamands de Bruges et de l'exposition de H.-W. MESDAG, à La Haye.

Un sérieux compte rendu de livres et de revues d'art clôture ce fascicule, avec des reproductions de deux œuvres de D.-S. ROSSETTI : *Veronica Veronèse* et la *Rencontre de Dante et de Béatrice au Paradis*, de la *Vierge au Rocher*, de L. da Vinci, et de la première page de la *Sforziada*, enluminée par AMBROGIO DE PREDIS.

A. C.



LES LIVRES

LA POÉSIE :

Au Pays des Ajoncs, Avant le Soir, par GABRIEL VICAIRE. —
(Paris, librairie Henri Leclerc.)

Les poètes s'en vont : Verlaine est mort, Mallarmé l'a suivi de près, et voici qu'après le volume posthume d'Albert Samain, les derniers vers de Gabriel Vicaire paraissent, publiés par les soins pieux de son cousin Georges... Décidément, les poètes meurent jeunes ! C'est une preuve de plus, s'il faut en croire leur ancêtre latin, qu'ils sont « aimés des dieux ».

L'œuvre que laisse Gabriel Vicaire est considérable déjà. Sans parler des hilarantes *Déliquescences d'Adoré Floupette*, malin et habile pastiche des bizarreries décadentes, et qui font partie de l'histoire de cette littérature aujourd'hui démodée, — les *Emaux bressans*, *A la bonne franquette*, *Au Bois joli*, le *Clos des Fées*, ont conféré à ce poète charmant une place à part, et bien en vue, dans le Parnasse français.

Tandis que les *Emaux bressans*, son chef-d'œuvre, débordaient d'une verve gauloise et parfois même rabelaisienne à l'excès, les autres livres de Gabriel Vicaire affirmèrent en lui un artiste épris de fraîcheur, de grâce et de clarté avant tout ; une âme enfantine, toute rose pour ainsi dire, joviale avec une pointe de mélancolie, enthousiaste avec scepticisme, indulgente et bonne. Sa muse allait de préférence vers les anciennes légendes, qui fleurissent aux prairies du ciel comme aux jardins des fées, et auxquelles elle rendait, en même temps que leur adorable naïveté, une vie pittoresque et une couleur chatoyante. Beaux chevaliers lamentant leur amour, princesses aux cheveux blonds et aux yeux de pervenche, lutins farceurs, mauvais ou bienfaisants génies issus de l'imagination populaire ; la lune en robe d'argent, la Vierge aux voiles d'azur, le divin « poupon » dans sa crèche : tout cela vit, et bien d'autres choses encore, au souffle de ce magicien des rimes ; et tout cela, en même temps qu'embaumé de primitive candeur, est rehaussé à souhait d'un art prestigieux et sûr. Car, par l'aristocratique pureté et la simple élégance de ses images féeriques, Vicaire rappelle à la fois les merveilleux dessins de Walter Crane et les contes enchantés du vieux Perrault. Nul mieux que lui, en ce siècle, n'a évoqué ce monde étrange et fabuleux qui, dans l'enfance, peuplait nos rêves de visions ravissantes et d'ineffables chimères.

Chacune des deux parties qui composent le présent volume devait former à elle seule un recueil : demeurées inachevées, elles n'en offrent pas moins

toutes les deux un ensemble très intéressant, et il faut louer M. Georges Vicaire de nous les avoir fait connaître.

Au Pays des Ajoncs, c'est un chant d'amour à la gloire de la Bretagne. Après avoir célébré sa chère Bresse, le poète, las de « Paris, ville de fer », émigre aux côtes armoricaines; et là, peu à peu, il se sent pénétré par l'âme farouche, religieuse et patriarcale, de ce pays si profondément poétique. Ses strophes deviennent sauvages, retentissantes, comme les lames qui battent les falaises de là-bas; et c'est un cœur de vrai breton qui naît en lui. Privilège unique des poètes, que cette transformation de leur être intime au contact d'une nature nouvelle!... *Kéris*, une épopée qui ne manque d'allure ni de grandeur; le *Lit clos*, un petit chef-d'œuvre d'attendrissement et de grâce familière; la *Mer*, éloquentes tierces-rimes : telles sont les meilleures pièces de ce poème breton.

Avant le Soir, c'est la douloureuse confidence du voyageur qui, arrivé au sommet de la colline, se retourne avec mélancolie vers le passé riant, et, au son des angélus, évoque sa lointaine enfance en songeant à la mort prochaine. Pitié pour les malheureux, indulgence pour les faibles et les méchants, douce bonté d'un vieux cœur qui a longtemps battu, imprègnent ces pages d'un charme mélancolique. Et les rappels des amis disparus n'y sont pas les moins touchants; voici Verlaine :

*O pauvre Lélian, mon merveilleux ami,
Toi dont je garderai tendrement la mémoire,
Toi le malheur et toi la honte, toi la gloire,
Te voilà donc, mon frère, à jamais endormi.*

Celui qui, comme moi, a eu le rare bonheur d'entendre ce lamentable et glorieux Verlaine lui parler, dans l'abandon d'une causerie intime, de ses « chers et bons amis » Coppée, Richopin et Vicaire, — celui-là ne peut lire de telles strophes sans une poignante émotion. N'est-ce pas, mon cher Braun?

Et je veux vous citer encore cette courte pièce, où frissonne tout entière la mélancolie délicieuse, l'espèce de nostalgie d'amour qui nous gonfle le cœur, par certaines nuits trop belles et trop pures :

*C'est la nuit merveilleuse aux mille enchantements,
La nuit qui met un charme aux lèvres des aimants,
La nuit qui doucement se fleurit d'allégresse,
La nuit de mai, la nuit d'éternelle tendresse :
On ne sait quoi s'éveille au milieu des roseaux;
Sous les chênes trapus où dorment les oiseaux,
Une plainte idéale erre de branche en branche;
Une apparition surgit, oh! toute blanche,
Avec, autour du front, des feuilles et des fleurs.
Et c'est l'amour en joie et c'est l'amour en pleurs.
O belle! Vois ma peine et combien elle est grande,
Pourquoi me refuser ton cœur? Je le demande.*

Gabriel Vicaire est digne, à coup sûr, de reposer dans nos mémoires, à côté de son « merveilleux ami », le pauvre Lélian.

F. A.

Si tu étais morte!... par EMILE GÉRARD. — (Paris, Librairie internationale, 1902.)

Un volume de début, qui se trouve être déjà mieux qu'une promesse. De jolis vers, très tristes, très tendres et très doux, nés de cette obsession tragique : Si tu étais morte!... Peut-être pourra-t-on reprocher au poète — qui n'a pas encore vingt ans — de souffrir déjà de ce mal, de chanter la mort au lieu de chanter la vie, de ne pas trouver dans son amour l'orgueil et l'élan des âmes hautes. Mais, sans doute, la Douleur ne lui laissant pas le temps de mûrir, a-t-il déjà connu l'affreuse prédestination aux larmes; sans doute aussi, faut-il reconnaître ici ce découragement sentimental qui désole toute notre littérature. Les âmes délicates sont tôt froissées; et le petit volume que M. Gérard nous a donné, nous révèle une sensibilité presque malade, une vivacité d'imagination, qui expliquent la sincérité presque candide de son apparente désillusion :

*A force d'y penser, à ce rêve, et d'en vivre,
Voilà que chaque nuit renaît cette épouvante;
Voilà que chaque nuit tu meurs, dans la tourmente
Atroce où se débat mon cœur comme un homme ivre...*

L'avenir apprendra au poète qu'il est d'autres inspirations, plus saines et plus vraies; et, sans doute, trouvera-t-il bientôt d'autres cordes à sa lyre. Il n'est pas de jeunesse qui ne s'éveille un jour; il n'est pas de soleil qui ne finisse par luire; et vraiment, M. Gérard porte en lui trop de lumière et de rêve pour qu'il n'exprime jamais que l'ombre et l'effroi... Qu'il me permette de reproduire encore ces quelques vers, qui sont le début de son livre et qui, mieux que tous les autres, le révèlent profondément, noblement, artiste :

*Oh oui! les détraqués, les fous, les chimériques!
Les détraqués vibrant d'amour et de lumière;
Tous ceux qui vont émus, avec des yeux féériques,
Où passent des frissons exaltés de prière!*

*Les détraqués : tous les naïfs! tous ceux dont l'âme
Dans un exil vainqueur s'est arrachée au monde;
Et tous ceux dont le songe a pour aile une flamme;
Et tous ceux qui sont beaux d'une fertilité profonde!*

*Tous les cœurs dédaigneux hantés de nostalgies,
Et qui, las de marcher encor parmi les fanges,
Ont pris leurs vols sereins aux natales magies
Pour aller courtiser, au fond du ciel, les anges!*

M. Gérard nous doit le poème qu'il va vivre, le beau poème de ses vingt ans, fleuris d'espérance et de rire...

A. D.

L'Isolement, par PAULIN BROGNEAUX. — (Paris, Fischbacher.)

M. Paulin Brogneaux est un poète lamartinien. Il aime à noter les longues rêveries un peu vagues, à suivre les mystérieux anneaux de la chaîne des sentiments. Il écrit ses poèmes sous la dictée d'une muse triste, se plaisant à

promener sa peine au crépuscule, dans le silence recueilli des champs, sous le tendre regard des étoiles qui commencent à percer la voûte nocturne. Aussi, son œuvre est-elle une suite de méditations et de rêveries se déroulant avec une gravité un peu monotone parfois et parfois belle.

Des pensées pures et nobles s'y expriment en de larges strophes, de facture identique, correctement rythmées, mais sans ces finesses de versification auxquelles certains poètes d'aujourd'hui nous ont habitués. Sincèrement spiritualiste, l'auteur affirme avec énergie sa foi et son espoir, et plusieurs de ses poèmes, les meilleurs, s'envolent dans l'évocation du nom divin. Il a, malheureusement, le défaut de faire un peu long, de dire en dix strophes ce que dix vers exprimeraient amplement. Je lui reproche aussi certain manque de précision dans les termes.

CH. DE S.

In Schemergloed der morgenveste, door KARL VAN DEN OEVER.

— (Antwerpen, F. Gilliams-Lambrechts.)

J'avoue naïvement que je ne comprends rien à ces poésies. Ont-elles un sens d'ailleurs ?

Un jeune ultra-moderne m'a affirmé l'autre jour que le mot « musique » était la définition adéquate de la poésie, ...nouvelle que ces « jeunes » pratiquent.

De la musique, toujours de la musique, rien que de la musique.

Mon Dieu ! Mais qu'on invente alors une langue universelle, composée des sons les plus harmonieux que l'on puisse rêver, qu'on aligne ces sons et qu'on imprime cela pour le plaisir de ceux qui goûtent cette poésie.

Les vers de Karel Van den Oever sont harmonieux, bien construits, d'un rythme berceur, ... tout ce que vous pouvez désirer de soigné...

Ce que je crois comprendre à ces exhalations musicales, c'est qu'elles sont très larmoyantes en général. De la musique triste, alors, ou de la triste musique ?

Qui pourrait approfondir la passion de malheur qui tourmente nos jeunes ? Les larmes des romantiques n'étaient que des larmes de crocodile à côté des leurs !

Elles coulent si abondantes, ces larmes, qu'on commence à se demander si nos jeunes pleurnicheurs ne pratiquent pas un peu le truc de l'oignon.

Eh ! mon Dieu ! est-ce que le sang rubénien, le sang flamand va tourner à eau ?

C'est un fait que ces larmoyantes choses nous arrivent principalement d'Anvers, sur l'Escaut, depuis un temps.

Quels massacreurs de la joie de vivre nichent donc là-bas, qui nous donnent des jeunes poètes si larmoyants ?

Karel Van den Oever a cependant du talent, un sens délicat du rythme.

Je suis sûr qu'il pourrait mettre des idées ou des sensations compréhensibles dans ses vers, même de la plasticité, s'il voulait. Qu'il brise donc cette urne lacrymatoire sur la tête des pédants d'une nouvelle espèce qui oppriment sa pensée, et qu'il nous chante un air franc sur la vie vraie ! Elle est si belle, la vie !

A. C.

LE ROMAN :

Les Amants singuliers, par HENRI DE RÉGNIER. — (Paris, *Mercur de France*.)

La France ne possède peut-être pas, aujourd'hui, de poète supérieur à M. de Régnier. Ceux qui lurent la *Canne de Jaspe*, le *Trèfle blanc*, d'autres livres encore qui font la joie des lettrés, savent que leur auteur est aussi un parfait écrivain en prose. Le breiau de nouvelles qu'il vient d'offrir au public confirmera cette renommée. Ce sont un récit de couleur florentine, la *Femme de marbre*; une histoire d'aristocratie française, au grand siècle, le *Rival*; un drame vénitien, la *Courte vie de Balthazar Aldramin*, pleins tous trois d'amour, de passion et de jalousie. Le sang, comme le dit M. de Régnier dans une brève préface, y coule par trois fois, de la gorge des deux Corcorone, que l'on trouve morts aux pieds de la statue de marbre de la belle Giulietta, du flanc de Balthazar Aldramin, ténébreusement égorgé par l'inconnue que lui avait livrée, une nuit, le vieux sénateur Baldipiero; enfin, du crâne défoncé, sous sa perruque grise, de ce bon M. de la Thomassière, ancien conseiller au parlement et paillard émérite. Ces trois contes sont écrits dans cette langue exquise et sobre, si élégante, si précise et si souple, qui est le style de M. de Régnier, un des plus français qui soient. Ils ont un charme de finesse, de légèreté, d'ironie discrète, qu'égalent seules, avec moins d'appêt, les meilleures pages d'Anatole France.

M. D.

La Famille Kaekebroek, un vol. — **Pauline Platbrood**, un vol.
par L. COUROUBLE. — (Bruxelles, Lacomblez.)

En de très anciens quartiers, au cœur de la bonne ville de Bruxelles, entre l'Allée-Verte et la place Sainte-Catherine, habitent les familles dont les noms, fruits savoureux de terroir, Kaekebroek, Platbrood, Van Poppel, Rampelbergh, Posenær, égaient de leurs couleurs bien nationales les spirituels tableautins de M. Courouble. Ces familles forment un petit monde spécial, de mœurs douces et tranquilles. Les maris, épiciers ou drapiers retirés des affaires, ou, comme le père Cappellemans, inventeurs d'inodores brevetés, sont fidèles aux coutumes de la vieille cité. Ils sont membres de la Grande-Harmonie, majors ou capitaines de la garde civique; positions illustres, dont l'éclat resplendit sur leurs proches. Les dames, tout en étant coquettes, s'occupent du ménage et vont elles-mêmes au marché. Si bien que toute cette catégorie humaine vit naturellement, simplement, dignement.

Elle continuerait de vivre ainsi, dans l'ombre, si M. Courouble ne l'avait observée, annotant impartialement ses qualités, malicieusement ses travers, et s'assimilant les secrets de la langue suggestive dont elle use pour exprimer ses peines et ses joies. Le résultat de cette minutieuse enquête, M. Courouble l'a divulgué, sous la forme de petits romans bruxellois, avec émotion et talent, sachant tantôt railler agréablement, mais sans âpreté, tantôt compatir aux souffrances, faire vibrer fortement le frisson de la vie.

On le devine, bien qu'il se plaise parfois à les caricaturer avec finesse, il

aime les humbles héros dont il narre les faits et gestes. Comment, du reste, ne pas les aimer? Se pourrait-il qu'on restât insensible aux angoisses de Joseph Kaekebroek, l'esthète écrasé sous le poids de son nom, à la mélancolie amoureuse de Ferdinand Mosselmann? Au récit du terrible châtement de la grosse Madame Keuterings, de la machiavélique vengeance de la petite Madame Posenauer, le rire jaillit, spontané, franc, alerte, intarissable. Il n'est pas de scène plus exquise que la première rencontre de Pauline Platbrood et de François Cappellemans. C'est tendre, tranquille, ému.

C'est aussi parfois du plus haut tragique. Peut-être le meilleur charme de *Pauline Platbrood*, un vrai roman, dont les péripéties nouent et dénouent avec un art consommé la forte intrigue, provient-il du mélange, heureusement dosé, du plaisant et du dramatique. Si les scènes de la représentation de *Louise*, à la Monnaie, de la prise d'armes de la garde civique au plateau de Koekelberg sont gaîment humoristiques, les pages où M. Courouble dépeint le désespoir de François, qui se croit trahi par sa fiancée, ou la mort du père Cappellemans, dégagent une profonde émotion. Et quand, à la fin du livre, François, agenouillé, en costume de travail, soude le couvercle du cercueil de son vieux père; quand, après avoir achevé, l'âme brisée, les yeux brûlés de pleurs, cette affreuse besogne, il se relève et aperçoit sa fiancée, accourue vers lui pour le reconforter par son candide amour, il semble que l'humble plombier et la naïve petite bourgeoise se haussent et grandissent, rendus véritablement tragiques par la douleur.

Tel est le fond. Quant au style, je ne sais s'il faut y louer davantage la vivacité, la variété dans les descriptions de sites, que nous ne connaissons guère pour les voir tous les jours, ou bien ces conversations, adorable pastiche à peine accentué du parler bruxellois. M. Courouble dépeint merveilleusement. Il a l'art de saisir et d'exprimer le trait caractéristique, d'esquisser, en quelques touches légères, un tableautin de mœurs. Puriste habile à découvrir les expressions impropres et les barbarismes, il s'est donné le malin plaisir d'émailler, du produit de ses recherches, les conversations de ses héros. Aussi, ses livres sont-ils vraiment bruxellois; l'âme de la vieille cité y est encore.

LES DÉCHUS (le Ménage Orlov. Les Ex-Hommes),

par M. GORKI. — (Paris, *Mercurie de France*). — **Caïn et Artème**, nouveaux récits de la vie des vagabonds, par M. GORKI. — (Paris, Perrin).

A lire ces récits de la vie des vagabonds, des déchus, de tous ceux que flagelle implacablement le fouet de la misère, on goûte cette saveur amère, dont seuls les écrivains de race savent imprégner leur œuvre. Certes, ils sont rudes et frustes, les héros déguenillés, loqueteux, pitoyables, que Maxime Gorki nous présente; ils ne sont pas faits pour flatter nos sentiments d'orgueil humain, non plus que pour réjouir par leur délicatesse nos instincts de raffinés. Ce sont des êtres de malheur, pervertis par la dure vie et l'alcool; peinant pour gagner le pain de chaque jour en des besognes étranges, insolites; habitant les granges au bord des routes ou bien se serrant dans des taudis obscurs, au fond des banlieues. Leurs paroles et leurs actes sont aussi bizarres que leurs vies. Parfois, des sursauts de révolte les soulèvent contre

leur mauvaise étoile, mais ils retombent bientôt dans le découragement, se résignant en silence à ce qu'ils croient leur sort.

Et, malgré tout, il subsiste au fond de ses cœurs aigüis, rongés par la misère, un peu de sentiment qui ne demande qu'à s'épanouir. Parfois, un éclair de bonté transfigure ces vagabonds, les hausse pour un instant jusqu'au niveau des nobles âmes. Alors ces rustres brutaux et surnois deviennent bons sans le comprendre, comme le géant Artème protégeant contre la haine et le mépris d'une tourbe méchante le juif Caïn, comme Grigory Orlov soignant les cholériques avec une pitié qui s'ignore, comme Aristide Kouvalda s'attachant aux *Ex-Hommes*, déclassés de tout genre, qu'il herberge en son asile de nuit.

Sous le voile d'une traduction correcte, on pressent le langage énergique, sobre, tranchant et décisif du maître russe. Et on ne peut s'empêcher d'admirer cet écrivain, issu de la plèbe qui peine pour féconder la terre, consacrant les puissantes couleurs de son style à dépeindre âprement des souffrances et des héroïsmes, qui sans lui resteraient à jamais inconnus.

CH. DE S.

Criminel Silence, par JOSÉ DE COPPIN. — (Godenne, Namur.)

Le nouveau roman du baron José de Coppin est une étude dramatique et fouillée de l'âme d'un criminel. Roger Walkenny a surpris la conversation de deux ouvriers complotant l'assassinat de Guérin, le directeur d'une usine qui les a renvoyés. Mais, convoitant la place de Guérin et dans l'espoir, en parvenant à cette situation enviée, de conquérir la main de celle qu'il aime; il n'a rien voulu dire, causant ainsi par son silence la mort d'un homme d'une probité exemplaire, soucieux de son devoir, aimé et respecté de tous. La criminalité de Walkenny est très spéciale, son forfait est d'autant plus monstrueux qu'il se complique de lâcheté, de l'assurance où Roger croit être de l'impunité. Mais bientôt Walkenny acquiert la conviction qu'une personne l'a vu prêtant l'oreille au colloque des deux scélérats. Et dès lors ses remords s'augmentent de terreurs folles rendues par le romancier avec une vigueur de touche peu commune. Ces visions sombres trouvent leur compensation dans l'amour si délicatement tracé de Daniel Guérin pour Elisabeth, dans des scènes charmantes, comme celle où Daniel quitte la ville abritant celle qu'il aime, écoutant avec émotion l'envol mélancolique du carillon dans les cieux.

En résumé, à côté des dons de poète et de peintre qui distinguent l'auteur des *Deux Tombes*, de *Courageuse* et de *Dévouée*, ce livre révèle la clairvoyance du psychologue intuitif découvrant les ressorts secrets de l'âme. Les caractères du roman sont bien frappés dans leur variété, la grave et douce Antonia Guérin fait contraste avec la piquante et spirituelle M^{me} de Nillon, Elisabeth dans sa grâce souriante, est une figure de plus ajoutée à la galerie des femmes-anges du tendre romancier. Enfin les qualités descriptives qui apparentent le génie des deux amis, Firmez et de Coppin, s'affirment dans des peintures comme la suivante :

« Le soleil scintillait dans le ciel et donnait aux teintes déjà multicolores des feuillages, des reflets de velours, de soieries, d'or et de bronze. Dans les

parterres, aux bords des pelouses herbeuses, les fleurs jolies encore, s'inclinaient lentement, moins vivantes et moins parfumées sur leurs tiges qui bientôt se dessécheraient.

» Pourtant les bosquets gardaient un aspect verdoyant, et les cimes des grands arbres séculaires semblaient avoir, sous le coup de lumière qui mettait en relief les broderies de leurs feuillèes, plus de mystère et plus de majesté.

» Des aromes indéfinissables de fleurs mourantes, d'herbe jaunie, des fruits mûrs dont ployaient les branches se mêlaient dans l'air, au parfum délicieux d'autres fleurs fraîchement épanouies et aux senteurs résineuses des pins, immuables en leur couleur sombre, uniforme. Et tout cela avait le charme, un peu mélancolique, mais enveloppant, de la belle saison finissante, des choses qui s'en vont, qui nous quittent, qui sont près de s'évanouir, que l'on ne reverra plus peut-être!...

» L'âme allanguie, sous l'influence de cette perspective d'abandon, sentait mieux son isolement, sa faiblesse. Et instinctivement, elle cherchait un appui, une force, comme pour mieux résister aux luttes prochaines, quand passeraient les grands vents déchaînés, les rafales impitoyables, les tempêtes désastreuses. »

G. DE G.

La Mamselka, par HENRY GRÉVILLE. — (Paris. Plon.)

Une frêle et toute charmante orpheline, Aniouta, recueillie par sa marraine la princesse Tchévitsky, échappe aux menées d'une vilaine intrigante qui tente de l'empoisonner, grâce aux soins d'un jeune médecin français, survenu bien à point, et qu'elle épouse, naturellement, à la fin du livre. Des épisodes amusants ou tragiques agrémentent ce roman.

Je recommande surtout l'histoire du cheveu d'Aniouta qui, par suite de circonstances trop longues à relater, cause la mort du prince Tchévitsky.

Le tout est écrit en ce style élégant et léger dont l'auteur a depuis si longtemps le secret.

Contes de la Marjolaine, par ANDRÉ THEURIET. — (Paris. Fasquelle.)

Un bouquet de contes, narrés de la façon délicate, si fine et si française qui donne tant de prix aux livres d'André Theuriet. Ces poétiques nouvelles répandent la saine odeur des plantes sylvestres; la douceur et la joie de la terre printanière y sont encloses.

CH. DE S.

LE THÉÂTRE :

Les Deux Gentilshommes de Vérone, comédie en cinq actes, en vers, d'après Shakespeare, par MAURICE OLIVAIN, — (Paris, Lemerre.)

M. Maurice Olivaint, dont les lecteurs de *Durendal* ont pu apprécier plus d'une fois le fin talent poétique, a transposé, en jolis vers d'un tour aisé, une des plus charmantes comédies de Shakespeare. C'est merveille qu'il ait su,

tout en suivant dans ses lignes principales le sujet du grand Will, conserver à son œuvre un caractère original qui n'en est pas le moindre charme. De délicates figures de femmes : la tendre Julia, ravissante et confuse sous son pourpoint de page, et l'espiègle Silvia qui se fait enlever par un vieux bellâtre dont elle rit pour retrouver celui qu'elle aime, sont finement esquissées. Il plane autour d'elles une atmosphère de grâce exquise qui est le charme de la pièce.

Bref, quelques adaptations pareilles à celles-ci suffiraient pour réconcilier les plus revêches avec un genre que ceux qui en usèrent ont d'ordinaire si mal servi.

Les enfants sur la scène, six petites comédies, par MARIE PHILIPPE.
(Bruxelles, Lacomblez.)

En ce gracieux recueil de scènes écrites pour les enfants, M^{me} Marie Philippe a su éviter le double danger qui menace les auteurs de tentatives de ce genre : un ton trop sérieux d'une part, de l'autre, cette simplicité naïve qui si souvent conduit à la niaiserie. Sa connaissance approfondie de l'âme enfantine lui a permis de découvrir et de maintenir constamment dans ses piécettes le ton tantôt enjoué, tantôt sévère avec charme, qui convenait le mieux à son idée de théâtre « pour les petits ».

Pour écrire des livres susceptibles de plaire à ces tyrans adorables et difficiles que sont les enfants, il ne suffit pas seulement de les comprendre, il faut aussi les aimer. Et M^{me} Marie Philippe les aime ; la tendresse dont ses pièces sont pénétrées le prouve délicieusement. Aussi, je souhaite de tout cœur à ses saynètes, dont les titres sont : *L'Illusion sauvée*, *La Marraine*, *Une Idée de Violette*, *Mondaine*, *Le Whist de Maman*, *Un Artiste*, de rencontrer parmi brunettes et blondins de gentils et nombreux interprètes.

J'oubliais de dire que le style — prose ou vers — en est d'un tour aisé, facile et du meilleur aloi. C'est, en un mot, un livre qu'on ne saurait assez recommander aux amis des enfants.

CH. DE S.

L'HISTOIRE :

Clovis, par GODEFROID KURTH, deux volumes, deuxième édition.—(Paris, Retaux.)

La réputation de G. Kurth n'est plus à établir. Elle est faite depuis longtemps. Elle est affirmée par des écrits qui sont de vrais monuments intellectuels. Deux des livres du célèbre écrivain ont surtout contribué à lui donner le titre glorieux que nous avons déjà revendiqué pour lui, celui d'être un des plus brillants historiens de ce siècle : *Les Origines de la civilisation moderne* et *Clovis*, le présent ouvrage dont on vient de publier une deuxième édition. Comme le dit M. Kurth dans la préface, il n'existait pas d'histoire de Clovis à l'usage du public. Il a voulu combler cette lacune. Il l'a fait d'une façon magistrale. Car il nous a donné la plus belle histoire que l'on puisse souhaiter de Clovis, en la personne duquel il nous montre le monde moderne recevant

le baptême du Christ, ce baptême fécond dont sortira plus tard le plus grand homme d'Etat et peut-être le plus grand roi qui fut jamais, Charlemagne, et avec celui-ci le superbe moyen âge. Ecrire une œuvre pareille n'était pas une mince difficulté. Presque pas de documents, pas d'archives, quantité de légendes dont il fallait dégager le fonds de vérité, c'était peu pour dépeindre une aussi magnifique époque. G. Kurth a su tirer de tout ce fouillis presque inextricable une histoire splendide, à l'abri de toute discussion, dans ses grandes lignes au moins, et de nature à satisfaire la critique la plus méticuleuse et la plus exigeante.

Cette œuvre merveilleuse, grâce au talent d'historien de l'auteur, uni à celui d'un penseur aux idées larges et profondes, à celui d'un critique d'une sagacité qui n'est jamais prise au dépourvu et enfin à celui d'un poète délicat et d'un artiste exquis, est imprégnée d'un charme puissant et enchanteur.

Ce n'est point une sèche table de matières, une fastidieuse nomenclature de noms, de dates et de faits, c'est une véritable philosophie de l'histoire enrobée dans un style châtié et vibrant.

L'auteur nous raconte, d'une façon attachante et vivante, toutes les péripéties du duel gigantesque entre la vieille civilisation romaine agonisante et l'état social fruste et naïf des barbares qui devaient devenir les peuples forts des temps nouveaux. Lutte formidable qui n'eut pas eu une issue aussi définitive, sans l'intervention d'un élément d'autant plus civilisateur qu'il est surhumain, l'Eglise, dont M. Kurth fait voir d'une façon lumineuse, la bien-faisante collaboration.

On lit tout cela avec un intérêt qui ne languit jamais et qui vous tient tellement sous le charme qu'on a toute la peine du monde à interrompre la lecture une fois entamée. C'est un exposé majestueux des origines du noble peuple Franc, de la naissance du monde moderne et de l'entrée dans l'Eglise de toute une nation.

Ce livre doit être lu non seulement par les historiens, mais par tous. Tout le monde, du reste, devrait avoir dans sa bibliothèque les admirables œuvres de Godefroid Kurth. Et puisque j'écris dans une revue d'art, j'engage les lettrés, les poètes, les artistes à lire ce beau livre. Il y a là des pages écrites avec un art consommé. Ce sont de vrais tableaux, au coloris puissant et évocateur qu'on ne se lasse pas de contempler. Telles sont, par exemple, les pages où l'auteur raconte d'une façon fascinante la conversion et le baptême de Clovis, l'un des plus importants événements de l'histoire profane en même temps que de celle de l'Eglise.

Ce livre est écrit par un penseur chrétien, ce qui ne fait qu'en élargir l'horizon, en ajoutant au pauvre petit horizon de l'humanité l'horizon grandiose de l'éternité. On voit, une fois de plus, combien la Foi, une Foi mâle, haute et intelligente, loin de gêner le savant dans son œuvre, ne fait que lui en faciliter la conception et l'exécution et lui donner une ampleur incomparable que l'on chercherait vainement ailleurs.

M. Kurth a eu raison de donner une nouvelle édition de ce chef-d'œuvre, dont nous recommandons avec insistance la lecture à tous ceux qui ne l'ont point encore lu. Nous avons rarement fait avec autant de conviction et d'enthousiasme.

siasme l'éloge d'un livre, parce que rarement la lecture d'un livre nous a aussi vivement intéressé, aussi profondément ému, et nous a procuré d'aussi fortes jouissances intellectuelles et artistiques.

HENRY MÖLLER.

Le Vatican : I. Le Gouvernement de l'Eglise. — II. La Papauté et la Civilisation, par G. GUYAUT, A. PERATÉ, P. FABRE. — Epilogue, par le V^{te} MELCHIOR DE VOGUÉ. — 2 vol. in-18. (Paris, Firmin Didot.)

Voici, en deux volumes, l'histoire de la Papauté depuis les origines jusqu'à nos jours : histoire religieuse, politique, artistique, résumée à grands traits, en études pénétrantes, d'une brièveté substantielle et de la lecture la plus captivante.

M. Guyaut a, pour sa part, étudié le Suprême-Pontificat à travers les âges et dans son organisation actuelle. Il l'envisage au point de vue de sa mission surnaturelle, d'héritier et d'interprète de la parole du Christ ; au point de vue de son rôle de puissance spirituelle, directrice de l'Europe durant tout le moyen âge, s'efforçant d'introduire l'ordre et la discipline dans le chaos et le vertige de ce monde ivre de jeunesse barbare. Il nous le montre seul représentant de la pensée au milieu de la mêlée des appétits et des égoïsmes qui se disputaient la domination ; seul désarmé et presque sans terres, exposé à tous les coups de main et à toutes les brutalités et, finalement, seul victorieux... Les esprits « libéraux » peuvent se lamenter, rétrospectivement, sur le spectacle qui fut donné au monde de l'impuissance de toutes les forces conjurées de l'Empire et de la maison de Hohenstauffen contre le patient vieillard du Latran ; leur aveuglement sectaire les empêche de s'apercevoir que la Papauté livrait, alors, le bon combat de la liberté contre l'absolutisme, de l'indépendance contre l'oppression... On s'en aperçut bien, plus tard, lorsque la Renaissance ayant, à l'applaudissement intéressé des princes, restauré le droit romain et l'idée du Dieu-Etat, l'influence du Saint-Père déclina. La voix qui, si souvent, s'était élevée pour rappeler leurs devoirs aux rois, cessa d'être entendue, et l'omnipotence des monarques grandit dans la mesure où celle de Dieu diminuait. Car, par une singulière ironie, l'heure où la pensée s'affranchissait de la philosophie scolastique par l'humanisme ; du dogme par le protestantisme, fut, précisément, celle où les ressorts des gouvernements, délivrés du contrepoids du pouvoir spirituel, se tendirent jusqu'à l'inflexibilité ; où toutes les institutions populaires de ce moyen âge, tant honni, communes, Etats-généraux, corps régionaux, se virent détruites ou énervées au profit des prérogatives régaliennes de la Couronne.

Aujourd'hui, que le droit de la force subit, à son tour, les atteintes de la décrépitude, que ses prétentions sont discutées ou contredites, le Saint-Siège reconquiert peu à peu une partie de son ascendant moral ; et, à l'étonnement des incrédules, fiers de leurs machines et des petits cantons de science qu'ils ont défrichés au milieu des forêts immensément touffues de l'inconnu, les paroles de prière et d'exhortation qui tombent du Vatican prennent un écho formidable par toute la terre et vont émouvoir, encourager et consoler des hommes de toutes les races et de tous les climats.

M. André Pératé, en deux cents pages de critique saine et perspicace, nourries de faits et d'exemples heureusement choisis, a retracé l'histoire de l'influence des Papes et du Catholicisme sur l'art, en insistant, naturellement, sur la période où elle atteignit son apogée, depuis le règne de Nicolas II jusqu'à ceux de Jules II et de Léon X. A propos de la Renaissance, l'écrivain fait un départ judicieux entre les principes vraiment féconds dont le xvi^e siècle fut l'initiateur et les funestes règles esthétiques qui lui furent inspirées par son engouement et son fétichisme ignorant et irréfléchi pour l'antiquité, au déni de la tradition moderne.

L'histoire de la Bibliothèque vaticane, enfin, dont s'est occupé M. Fabre, témoigne à quel point le Saint-Siège a toujours pris à cœur, même pendant les siècles les plus troublés, la protection des lettres et des sciences, en mettant libéralement à la disposition des savants et des érudits les collections incomparables de manuscrits, d'archives et de livres réunis par les Souverains-Pontifes. En quelques pages, d'une élévation éloquente et belle, qui résument l'impression grandiose de l'ouvrage, M. Melchior de Vogüé, concluant du passé millénaire de la Papauté à son avenir, exprime sa sereine confiance en celui-ci et en la perpétuité de la mission providentielle dévolue aux successeurs de Pierre.

LES SAINTS. — Sainte Thérèse (1516-1582), par HENRI JOLY.
— (Paris, Lecoffre.)

Le nom de sainte Thérèse évoque, dans la pensée de la plupart des gens, l'idée d'une illuminée, d'une extatique tout abandonnée à ses visions surnaturelles. Les sceptiques, eux, ne voient dans la réformatrice du Carmel qu'une névrosée. Et ces imaginations sont également inexactes.

Thérèse de Ahumada montra, au cours de toute sa vie, l'esprit le plus réfléchi et le plus pondéré; rien n'égale l'énergie habile à la fois et inflexible, la persévérance et le sang-froid dont elle usa pour faire prévaloir ses vues rénovatrices. C'était une femme de tête, de sens délibéré et profond; Espagnole, oui, mais de la Castille, renommée par son climat froid et sain et par « la loyauté, la vaillance, la piété solide et raisonnée de ses populations ». Sa vie spirituelle si intense, visitée de tant de grâces, qu'elle a retracée dans le *Livre des Fondations*, le *Chemin de la Perfection* et le *Château de l'âme*, témoigne de la défiance avec laquelle cette âme forte et prudente surveillait en elle-même les phénomènes mystiques et à quel point elle était en garde contre les illusions...

L'étude que M. Henri Joly vient de publier sur sainte Thérèse, excellente et bien documentée, constitue la meilleure introduction à la lecture de l'œuvre même de la vaillante Carmélite.

A. G.

La Légende dorée, par le bienheureux JACQUES DE VORAGINE, traduite par TH. DE WYZEWA. — (Paris, Perrin.)

Tout le monde connaît de réputation la célèbre *Légende dorée*. Mais peu la connaissent autrement que de nom. Et rares sont ceux qui ont la chance

d'en avoir un exemplaire dans leurs rayons. C'était devenu presque un luxe de bibliophile que d'en posséder un. Aussi M. de Wyzewa a-t-il rendu un réel service en en publiant cette nouvelle traduction. Il a fait précéder celle-ci d'une introduction du plus vif intérêt, tant à cause des détails charmants qu'il nous donne sur la vie et l'esprit de l'auteur, qu'à cause des pensées judicieuses qu'il émet sur la nature, le caractère et les beautés à la fois chrétiennes et poétiques de la *Légende dorée*. « Ce livre, ainsi que l'écrit M. de Wyzewa, a été pendant trois siècles une source inépuisable d'idéal pour la chrétienté. En rendant la religion plus ingénue, plus populaire et plus pittoresque, il l'a presque revêtue d'un pouvoir nouveau, ou du moins il a permis aux âmes d'y prendre un nouvel intérêt et de s'y réchauffer plus profondément. Personne ne pourra s'empêcher de sentir l'exquise douceur poétique de cette *Légende*, son charme ingénu, mais par-dessus tout la pureté et la beauté incomparables de l'esprit chrétien dont elle est imprégnée. La religion qu'on y trouve exprimée est toute d'indulgence et de consolation. C'est la religion telle que la concevait saint François d'Assise, telle qu'allait la traduire deux siècles après le bienheureux Fra Anglico dans ces miniatures et ces fresques dont, seul, un chrétien peut apprécier la surnaturelle vertu chrétienne. »

H. M.

Manuel de l'histoire des Beaux-Arts, par le Dr E. WICKENHAGEN, adapté de l'allemand par J. BAINVILLE. Un volume illustré de 265 gravures. — (Paris, Fischbacher.)

Écrire un manuel de l'histoire de l'Art en trois cents pages, en traitant la matière d'une façon complète, sans rien sacrifier presque, aucune époque, aucune école, et en offrant au lecteur, pour illustrer un texte concis et compact, des reproductions des œuvres les plus caractéristiques choisies entre des milliers d'autres... Voilà le tour de force que s'est proposé l'auteur de cet ouvrage et qu'il a exécuté de telle sorte qu'il a obtenu en Allemagne le plus retentissant succès. La traduction que nous donne de ce livre M. Bainville rencontrera, sans doute, auprès du public français le même accueil favorable.

La brièveté nécessaire d'un *Manuel* de ce genre oblige, cela va sans dire, à sacrifier tout ce que l'on ne juge pas essentiel; nous taxera-t-on d'un chauvinisme outré si, cependant, nous regrettons que M. Wickenhagen ait totalement négligé l'école de peinture flamande ou belge du XIX^e siècle? Alfred Stevens est cité dans le chapitre consacré à l'école française, mais ni De Braekeleer, ni Leys ne sont mentionnés.

Signalons, aussi, afin qu'elle soit corrigée dans une prochaine édition, la légère erreur qui fait indiquer comme exécutée au Palais Médicis (Riccardi), à Florence, l'*Adoration des Mages*, de Gozzoli, gravée à la page 164, et qui se trouve, en réalité, au Camposanto de Pise.

A. G.

Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique, par J. VAN DEN GHEIN, S. J., conservateur à la Section des Manuscrits. Tome Premier : *Écriture sainte et Liturgie*. — (Bruxelles, Henri Lamertin, 1901.)

C'est en 1842 que parut, rédigé par les soins du chevalier Joseph Marchal, le premier catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique; il contenait dix-huit mille numéros. Depuis cette époque, à part quelques travaux dus à l'initiative privée d'un petit nombre de savants et restreints à des catégories spéciales de manuscrits, aucun classement nouveau n'avait été tenté. Cependant, les accroissements continuels du fonds de la Bibliothèque royale rendaient chaque année plus impérieusement nécessaire la confection d'un nouveau répertoire complet. C'est cette œuvre énorme, dont l'aridité aurait rebuté un travailleur moins vaillant, que le Rév. Père J. van den Ghein vient d'entreprendre avec un courage et une ardeur admirables.

Ce catalogue, qui comprendra les vingt-cinq mille numéros dont se compose actuellement le dépôt de la Bibliothèque, formera environ douze volumes. Les manuscrits s'y trouveront répartis méthodiquement en neuf grandes divisions : Écriture sainte, — Liturgie, — Patrologie, — Théologie, — Jurisprudence, — Histoire, — Sciences et Arts, — Littérature, — Mélanges et Bibliographie.

Le premier volume qui vient de paraître comprend neuf cents numéros, correspondant aux deux premières parties de ce classement : Écriture sainte et Liturgie. Une notice détaillée est consacrée à chaque manuscrit, dont elle indique le contenu, l'état matériel, l'âge, l'origine et, à l'occasion, la décoration et la reliure dont nos collections offrent des spécimens si intéressants. En outre, des indications bibliographiques renseignent au chercheur les éditions et les études dont certains volumes ont été l'objet.

On ne saurait trop louer la précision et la méthode de chacune de ces notices, qu'une habile disposition typographique rend plus claires encore; elles témoignent de la profonde érudition et de la conscience de celui qui les a rédigées, et l'on peut être assuré, dès à présent, que l'ensemble du travail sera digne des incomparables richesses de la section des manuscrits de la Bibliothèque royale. Puisse-t-on voir bientôt les autres départements faire preuve d'une aussi belle et aussi intelligente activité.

C. G.

Opuscules de critique historique. — Fascicule II. Description du manuscrit franciscain de Liegnitz, par PAUL SABATIER. — (Paris, Fischbacher.)

Ce manuscrit est un des nombreux recueils formés dans les couvents de l'Ordre, et que le ou les auteurs ont composés de récits et de légendes puisés à différentes sources. On conçoit l'intérêt que présente pour l'histoire franciscaine l'étude de monuments de cette espèce, avec la chance qu'elle offre de découvrir, parmi les textes ainsi colligés, l'indication de faits, de détails

ignorés ou controversés. M. Sabatier donne une analyse complète et minutieuse du *Manuscrit de Liegnitz* et annonce pour les fascicules prochains une légende ombrienne inédite de saint François; une étude documentaire sur frère Elie; un texte inédit du Cantique du soleil, etc.

A. G.

Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg, par KURTH et TANDEL.

Qui de vous connaît le dénommé M. Tandel (Emile)? J'aurai donc l'honneur de vous le présenter. M. Emile Tandel est commissaire de l'arrondissement Arlon-Virton, anticlérical de vieille trempe et... historien. Sa principale fonction est d'ailleurs l'anticléricalisme. Comment il est historien? Voici : M. Emile Tandel a réuni en plusieurs volumes imposants des notices sur toutes les communes de la province de Luxembourg, notices écrites, non pas par M. Tandel, mais par MM. les curés, les instituteurs et les secrétaires des dites communes. Evidemment, M. Tandel a fait œuvre utile en réunissant toutes ces notices, en les portant chez l'imprimeur et en les éditant. Nous ne lui contestons pas cet honneur. Qu'il ait encore fait imprimer son nom sur la couverture de ces volumes, si bien qu'il paraît être l'auteur des dites notices, c'est un petit enfantillage qu'on peut lui pardonner.

Mais vous reconnaîtrez avec moi que, de là à être historien, il y a de la marge. Vous reconnaîtrez sans doute, avec encore plus de facilité, qu'il est très osé à un tel historien de s'attaquer à Godefroid Kurth, l'auteur des *Origines de la civilisation chrétienne* et de tant d'ouvrages historiques si excellemment appréciés. C'est cependant ce qu'il fit.

Aussi, il s'attira de la part de M. Kurth un *règlement de comptes* d'une verve sûrement flagellante, et qui sonnait comme un coup de trique. Ainsi autrefois les géants donnaient une chiquenaude aux pygmées qui les attaquaient, et les pygmées mordaient la poussière.

M. Tandel a mordu la poussière. Il lui en est resté dans la bouche un goût de terre et d'amertume. Aujourd'hui il publie, dans les *Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg* : « Les dérèglements de compte de M. Godefroid Kurth ».

Mais cela n'a aucune importance.

E. N.

LA CRITIQUE :

De Tout, par J.-K. HUYSMANS. — (Paris, Stock.)

Ce dernier livre de notre ami J.-K. Huysmans réunit en un volume des articles publiés, de-ci de-là, dans la presse parisienne. Tous ces articles, de sujets absolument disparates, sont du plus haut intérêt et écrits dans le style prestigieux de l'auteur que l'on connaît. Il y a là notamment une interprétation d'un chef-d'œuvre de Quintin Metsys, qui est une merveille et vaut à elle seule qu'on fasse l'acquisition du livre. Je ne puis en faire un plus bel éloge qu'en reproduisant ce que m'écrivit à ce sujet, à l'apparition du livre, mon ami

l'abbé Verhelst, notre dévoué collaborateur : « Je viens de lire, dans le dernier livre de J.-K. Huysmans : *De Tout*, une page extraordinaire sur le Quintin Metsys d'Anvers, qui est peut-être le plus beau commentaire d'une peinture qui ait jamais été écrit. Elle laisse loin derrière elle les analyses de Fromentin, tant vantées. J'en ai été profondément remué. »

Ce livre traite de tout et tout y est à lire. Il contient des pages exquises sur la liturgie monastique, sur l'art religieux, sur l'hagiographie, sur les Carmels et la Vierge-Noire de Paris, sur des coins du vieux Paris et de la province, sur des villes intéressantes de l'Allemagne, sur les abbayes bénédictines, etc. Nous engageons tous nos amis à se procurer ce beau livre d'Huysmans. Il est à mettre dans les rayons des œuvres de la vraie littérature catholique contemporaine.

H. MØLLER.

Le Tourment de l'Unité, par ADRIEN MITHOUARD. Un vol. in-18. — (Paris, Société du *Mercur*e de France.)

L'art est-il surtout harmonie? est-il surtout expression? obéit-il à une norme ou chaque artiste apporte-t-il avec lui l'ordre de sa propre pensée? Doit-il être comme les rayons divergents d'un centre de lumière ou tout en lueurs éparses de foyers dispersés? Doit-il...? Est-il — plutôt! car l'œuvre spontanée précède toujours la règle réfléchie... A chaque race, son art, qui n'est qu'à elle, l'exprime, elle seule, et dont le langage est si étroitement adapté à la réalité et au rêve de sa vie que, après qu'elle se sera tue, plus personne ne pourra le parler.

M. Mithouard pense que les destinées de l'art subissent une sorte d'oscillation, de flux et de reflux, qui les soumettent à intervalles presque réguliers, tantôt à la prédominance de l'harmonie, tantôt à celle de l'expression; l'idéal changeant, naturellement, lorsque les tendances régnantes ont épuisé tous leurs possibles de beauté. Cette loi se vérifie; mais peut-être ne faudrait-il pas lui donner une portée générale et absolue, susceptible de faire négliger les autres et importantes données du problème.

On a dit de certains peintres que les arbres leur cachaient le paysage; on dirait aussi bien, par analogie, de maint des écrivains actuels, que l'éblouissement des sensations et des mots l'empêche d'atteindre la pensée. L'expression a régné bien longtemps : sommes-nous à la veille de nous en blaser et d'évoluer vers la synthèse — l'harmonie?...

L'œuvre pénétrante et subtile de M. Mithouard pose devant l'esprit mille questions complexes et passionnantes, sans prétendre d'ailleurs à leur donner de solutions péremptoires; — mais n'est-ce pas tout déjà que de nous avoir inclinés à les méditer?...

The study and criticism of italian art, par BERNHARD BERENSON; un vol. in-8°, illustré. — (London, George Bell and sons.)

Depuis une cinquantaine d'années, la critique a accompli un travail énorme, catalogué, classé, exploré tout le passé artistique de l'Europe; dissipé beaucoup d'obscurité et, aussi, n'était-ce pas inévitable? soulevé la poussière

d'innombrables questions dont la solution exercera longtemps encore la sagacité des chercheurs.

Les œuvres d'auteurs inconnus ou douteux, ou dont l'attribution n'a pas cessé d'être contestée, sont en quantité, et l'honneur en a été reporté, tour à tour, aux artistes les plus disparates.

La création de collections de photographie telles que celles d'Alinari et de Braun, grâce auxquelles des comparaisons, impossibles auparavant, devenaient faciles; et les nombreuses et excellentes publications parues en ces dernières années ont fait que, notamment, l'histoire artistique du xv^e siècle italien est venue dans une pleine et merveilleuse lumière.

Bien des problèmes restent, naturellement, à élucider, et pour la plupart desquels il y a peu de chances que l'avenir apporte de nouveaux éléments de conviction. Malgré ses erreurs, ses anachronismes, sa partialité pour les artistes florentins, les racontars dont il se fait l'écho ou qu'il emprunte à des compilateurs plus anciens, Vasari reste la meilleure source de renseignements contemporains, précieux surtout pour l'identification des œuvres qu'il a vues très souvent et décrit avec soin.

Les essais que M. Berenson a recueillis dans ce volume débutent, précisément, par une étude sur Vasari et les auteurs, anonymes ou connus, de travaux analogues au sien : Ghiberti, entre autres, dont, il est vrai, les curieux *Commentaires* sont consacrés surtout à sa propre glorification. Tout en faisant la part des fantaisies et des négligences de Vasari, M. Berenson rend pleinement justice à ses grandes qualités qui ne l'ont pas suffisamment défendu contre les jugements excessifs. Il serait absurde d'exiger de lui les procédés d'exactitude et les méthodes rigoureuses de l'école critique moderne : au fond, il est un peu conteur; il rapporte ce qu'il a vu et ce qu'il sait, avec pittoresque et grâce, en ornant, à l'occasion, sa *matière* d'anecdotes apocryphes ou légendaires et de petites fables amusantes.

Il parle, quelque part, d'un peintre, Berto Linaiuolo, mort, en laissant un assez grand nombre d'œuvres, avant d'être parvenu à la maturité de son talent. M. Berenson voudrait reconnaître en ce Berto l'auteur d'un certain nombre de peintures, attribuées jusqu'ici, les unes à Ghirlandaio, à Filippo ou à Filippino Lippi; les autres — comme le *Tobie et les archanges*, du musée de Turin, et la *Belle Simonetta*, du Palais Pitti, — à Botticelli. Ce peintre, dont, par une singulière fortune, toute l'œuvre se serait trouvée partagée entre les contemporains, à peu près comme celle de Fiorenzo di Lorenzo, et que M. Berenson désigne sous le surnom d'*Amico di Sandro*, aurait été, d'après lui, l'un des satellites de ce dernier en même temps qu'il aurait subi, à un moindre degré, l'influence de Filippino Lippi, etc. L'argumentation de M. Berenson est habile, serrée, quelquefois un peu spéculative, comme aussi dans la belle étude où il restitue à Giorgione nombre de tableaux épars dans les collections européennes et attribués à d'autres artistes.

D'importantes pages sur le Corrège et la peinture vénitienne complètent cet excellent volume qui est orné de bonnes reproductions des œuvres dont il y est question.

ARNOLD GOFFIN.

Faut-il lire dans nos classes l'Horace des classiques comparés? par le chanoine GUILLAUME. — **Portrait ou caricature**, deux réponses à M. le chanoine Remy, par l'abbé B. BAELDE. — (Bruxelles, Schepens, éditeur.)

Nous avons déjà signalé la noble tentative faite par M. le chanoine Guillaume et ses collaborateurs, pour introduire dans nos Humanités l'étude des auteurs chrétiens à côté de celle des écrivains de la latinité chrétienne. Cette œuvre a été défendue avec enthousiasme au Congrès de l'Enseignement moyen. Elle a triomphé en ce Congrès, sous les auspices des meilleurs professeurs des Universités de Gand, de Liège et de Bruxelles.

L'occasion nous est donnée, une fois de plus, de nous étonner de voir les professeurs de l'Université catholique de Louvain s'opposer à une révélation d'art chrétien.

Heureusement, les promoteurs de cette œuvre de régénération artistique ont l'enthousiasme et l'espoir ancrés au tréfonds d'eux-mêmes. Ils sont sur la brèche, repoussant toutes les attaques, estimant leur œuvre appelée à un succès d'autant plus grand et plus durable qu'elle aura subi plus d'attaques. Car là est marquée la valeur d'une œuvre nouvelle. Elle vivra d'autant mieux que les assauts auront été plus rudes, lui enlevant ce qu'elle peut contenir encore d'aspérités et de défauts.

Après M. Collard, M. le chanoine Remy avait assumé la tâche de tuer, sous des traits de science acérés d'ironie, les merveilleux poèmes du moine Adam de Saint-Victor, et sur les ruines pantelantes du poète chrétien d'élever à Horace une statue d'or et d'airain, complètement repolie et remise à neuf. Nous n'avons jamais contesté la valeur d'Horace comme styliste et versificateur. Il a l'art du mot, de la phrase, de la période, du joli poème. Mais cela ne nous empêche pas de reconnaître et d'aimer le talent d'Adam de Saint-Victor.

MM. Guillaume et Baelde défendent, avec une vigueur que n'a pas M. Remy, la cause chère à leur cœur, le premier, quant aux principes généraux de la méthode de comparaison des auteurs chrétiens et des auteurs païens; le second, quant à l'application qu'il a faite de ces principes dans l'édition des odes d'Horace comparées aux proses d'Adam de Saint-Victor.

J'ai éprouvé un vif plaisir à lire ces deux répliques vivantes, pleines d'humour et d'ironie, en même temps que fortes, scientifiques, appuyées sur des documents philologiques remarquables. On sent à lire cela que l'œuvre est bonne, que ses défenseurs sont sûrs-d'eux-mêmes et de leurs auteurs, et l'on se dit que le temps n'est pas loin où ils vaincront, où l'on enseignera à nos jeunes gens, en même temps que les beautés païennes incontestables, les beautés non moins incontestables des artistes chrétiens.

E. N.

Evert Larock, eene studie, door EDMOND VAN OFFEL. — (Anvers, De Vos.)

L'on trouvera dans cette jolie plaquette, concentrées en quelque trente pages, autant et plus d'idées que dans maint gros volume qui parle d'Art

comme un notaire qui dresse un inventaire de tableaux. M. VAN OFFEL est un vrai artiste. Il aime passionnément l'Art. Il exhale son amour de l'Art dans cet écrit, consacré à la douce mémoire d'un jeune peintre flamand, Evert Larock, mort à trente-cinq ans, l'an passé, en plein épanouissement de sa force, de ses dons merveilleux.

L'auteur fait ressortir surtout les deux qualités maîtresses de Larock : son sens exquis de la couleur et sa sincérité, qui rendront l'œuvre de ce peintre immortelle.

L'étude de l'œuvre de Larock est précédée de quelques considérations sur l'Art en général, qui portent loin et qui sont exprimées avec une originalité, une vigueur, une précision et une fierté que j'aime beaucoup dans un écrit comme celui-ci.

Le style d'Edouard Van Offel est personnel. Un beau portrait rêveur d'Evert Larock — une tête classique de peintre flamand, rappelant un peu le type de Van Dyck — dessiné par l'auteur de la plaquette, achève de faire de celle-ci un petit monument délicieux consacré par l'amitié à la mémoire du modeste, mais grand artiste qu'était Evert Larock.

A. C.

L'ART :

Traité d'architecture. *Tome cinquième.* ESTHÉTIQUE, COMPOSITION ET DÉCORATION, par LOUIS CLOQUET. — (Paris, Béranger.)

L'ouvrage d'esthétique et de composition architecturale de M. Louis Cloquet, achève remarquablement son vaste traité d'architecture. Dans ce volume, l'auteur expose ses idées sur l'esthétique, la composition architectonique et la composition décorative.

Si ce traité d'esthétique s'adresse plutôt aux architectes et aux constructeurs, il intéressera d'autres lecteurs par ses points de vue et ses aperçus sur l'esthétique.

M. L. Cloquet base ses principes d'esthétique architecturale sur l'analyse des formes qui sont le vêtement obligatoire des constructions.

Il établit successivement les formes de convenance, de structure et d'expression.

Il relève les erreurs que l'on a commis de tout temps en transportant de l'architecture au mobilier et réciproquement, des formes incompatibles avec l'une ou l'autre des formes d'art, et en négligeant la nature, cette source intarissable de beauté et d'expression.

Les principes d'esthétique architecturale que M. Cloquet met en avant sont la solidité, la convenance et la Beauté. Sans définir personnellement la Beauté, l'auteur se rattache à l'école de saint Thomas, et il dit, avec l'illustre philosophe : *Pulchra dicuntur quae visa placent, ergo pulchrum in debita proportione consistit.* Le Beau réside dans la proportion due et on considère comme belles les choses dont la vue fait plaisir. L'émotion esthétique implique à la fois le plaisir des yeux et l'approbation de la raison. Ces deux qualités seront réalisées dans l'architecture si la construction est sincère, si la décoration appuie

la structure, si les proportions sont harmonieuses, et si les formes utilisées répondent à leur but. Des exemples, illustrés de nombreuses gravures, précisent ces principes et les rendent clairs au lecteur.

Au chapitre du Style, après avoir passé en revue les différentes théories architecturales et affirmé sa sympathie pour la théorie des formes rationnelles, l'auteur émet quelques considérations sur le Style. Le Style est la forme expressive particulière que prend un objet sous l'influence des différentes causes qui ont occasionné et entouré sa confection. Chaque époque a son style propre, en harmonie avec les mœurs du temps et les matériaux en usage. L'époque moderne, vu ses rapides moyens de transport, mettant l'artiste à même de se procurer facilement les documents et les matériaux du monde entier, à cause de sa fièvre de constructions rapides et non mûries, par suite d'une absence complète d'unité dans les idées, et enfin par son éclectisme, n'est pas encore arrivé à avoir son style à lui. L'auteur, tout en déplorant les essais de style moderne outranciers et enfantins, appelle de tous ses vœux une aurore nouvelle pour l'architecture de l'avenir. Il l'attend de quelque principe nouveau de construction greffé sur la technique traditionnelle déjà si riche et de nouveaux matériaux ayant pour conséquences des innovations de formes.

Si l'art nouveau n'a pas encore trouvé celui qui lui donnera l'impulsion vitale, c'est qu'il nous a manqué jusqu'ici, dit-il, un vrai praticien moderne, c'est-à-dire un architecte artiste et ingénieur. Seul, l'ingénieur artiste sera préparé à donner du style et une forme artistique aux constructions nouvelles, à des formes métalliques aussi bien qu'à des masses de pierre, à des édifices en ciment comme à des charpentes en bois.

M. Cloquet applique ses principes esthétiques dans la seconde partie de son volume, où il traite de la composition architectonique. Il étudie les plans des villes. Il exprime, ici, des idées qui se rencontrent avec celles de M. Buisson et de M. Stubben. Il étudie l'édifice et ses parties.

Le Décor fait le sujet de la troisième partie du traité. Sujet vaste et fécond, où un chapitre surtout attire l'attention ; celui consacré à l'étude de la flore. Il y rend hommage aux artistes modernes qui, à l'exemple des imagiers et des enlumineurs du moyen âge, s'efforcent de renouveler la décoration en en puisant les motifs dans les plantes et les fleurs.

Quant aux derniers chapitres, il serait à souhaiter que certains architectes les lisent avec soin ; qu'au lieu de se laisser guider par des habitudes de maçon ou par l'ignorance, ils apprennent, à la lumière des principes exposés ici, à faire un emploi judicieux des formes décoratives applicables à toutes les parties d'un édifice.

HENRY VAES.

La rivalité de la gravure et de la photographie et ses conséquences, étude du rôle de la gravure dans l'avenir, par RENÉ VAN BASTELAER. — (Bruxelles, Hayez.)

Voici un travail du plus haut intérêt et de la plus grande utilité. Et il est admirablement bien fait et atteint parfaitement son but. Il est écrit avec une lucidité parfaite et raisonné de façon à rendre impossible toute réplique.

La photographie est presque devenue un mal du siècle. Si elle restait la fantaisie de quelques particuliers qui s'en occuperaient en guise de passe-temps, il n'y aurait rien à redire. Mais hélas! elle tend à prendre une place qui ne lui revient en aucune façon, la place de l'art le plus exquis et le plus délicat qui soit, celui de la gravure. Il est grand temps et de la plus haute importance qu'une réaction se produise sur ce point. Prouver qu'en aucune manière, ni à aucun titre, la photographie n'est à même de se substituer à la gravure, telle est la belle thèse de M. Van Bastelaër. Et il l'expose et la défend d'une façon magistrale. Il serait impossible de souhaiter mieux.

Il y a une différence capitale entre la photographie et la gravure. La photographie n'est pas un art, le photographe n'est pas un artiste. La gravure au contraire est un art au plus haut sens du mot et qui exige un vrai talent d'artiste. N'est pas graveur qui veut, tandis que tout le monde peut être photographe. Pour être ceci, il suffit d'un peu d'habileté. Pour être graveur, il faut un talent de tout premier ordre.

La photographie est un travail purement mécanique et brutal. On peut y déployer plus ou moins d'adresse, sans doute. Mais il y a un abîme entre l'habileté et le talent d'artiste.

Il y a une chose que la photographie ne rendra jamais et qu'elle est absolument incapable de rendre, c'est ce je ne sais quoi qui constitue l'âme du sujet représenté, c'est la physionomie propre de l'objet, c'est sa moralité, si je puis m'exprimer ainsi, c'est son essence. Le photographe ne saisit le sujet qu'à un tout petit moment, celui de la pose. L'artiste graveur étudie son sujet dans ses mille et une nuances, le tourne et le retourne, se remplit les yeux et l'intellect de tous les rayons qui s'en dégagent sous divers aspects et en de multiples facettes et ce n'est qu'après s'être assimilé le sujet dans ce qu'il a de plus essentiel et de plus personnel, qu'il se met à l'œuvre et condense toutes les idées que lui ont suggérées ses méditations, qu'il exécute son œuvre.

Voulez-vous un exemple banal, mais frappant de la différence énorme qu'il y a entre la photographie et la gravure. Prenez le portrait. Une photographie est incapable de rendre l'expression vraie, profonde, essentielle de l'individu. Elle ne le reproduit qu'à un tout petit moment de son existence. Il lui est impossible d'en exprimer le caractère et de donner à sa physionomie le cachet qui en affirme l'âme. Le graveur au contraire peut, s'il a un vrai talent d'artiste, après avoir étudié la personne à portraiturer, en saisir la vraie nature et en faire saillir et revivre l'originalité profonde.

Le malheur est qu'en ce siècle superficiel on n'apprécie plus assez l'art. Et, d'abord la photographie est moins chère. Et on ne sait plus s'imposer de sacrifice pour l'art. On le devrait, quand ce ne serait que pour encourager les artistes. De plus, on trouve la photographie plus belle parce qu'elle est plus ressemblante, dit-on, ce qui est une absurdité, car cette ressemblance est factice, puisqu'elle n'exprime ni ne peut exprimer ce qu'il y a de plus intime dans l'être. Enfin, on ne sait plus apprécier, dirait-on, l'art admirable du graveur, et c'est là une vraie calamité.

L'effet lamentable et désastreux de tout cela, c'est qu'on finira si on continue dans cette voie, par rendre l'art de la gravure impossible et par décou-

rager tout artiste, qui, sentant en lui la puissance de pratiquer cet art prestigieux, n'en aura plus l'énergie parce qu'il se voit peu apprécié, pour ne pas dire rebuté par le public.

Le travail de M. Van Bastelaer est, sous ce rapport, une bonne action. Il remet la photographie à sa vraie place, en prouvant qu'elle n'est qu'un travail purement machinal, quelque consommé que soit du reste l'habileté du pratiquant. D'autre part, il revendique hautement, et avec combien de raisons, le caractère d'art pour la gravure. Il n'y a que les imbéciles qui ne seront pas de son avis. En tout cas, je les défie de répondre à l'argumentation serrée et péremptoire de l'auteur.

On s'étonnera que je donne tant d'importance à un si petit opuscule. Il n'a que quatre-vingt-quatorze pages. Mais ce n'est pas la longueur d'un travail qui en fait la valeur. Et celui-ci est du plus haut intérêt et de tout premier ordre à mes yeux. C'est une étude substantielle, profondément philosophique et capitale au point de vue de l'art.

L'Académie royale de Belgique a reconnu le mérite du travail de M. Van Bastelaer, en couronnant ce superbe mémoire.

J'engage tous ceux que la partie intéresse — et elle devrait intéresser tous ceux qui ont un tant soit peu le souci de l'art — à lire l'étude de M. Van Bastelaer. Mon compte rendu n'en donne qu'une bien faible idée. Il est absolument incolore à côté de l'admirable plaidoirie que l'auteur a écrite d'une façon si remarquable en faveur de la gravure. Jamais je n'ai vu la question exposée d'une façon aussi intéressante et aussi sérieuse.

HENRY MÖLLER.



NOTULES

L'extension universitaire pour les femmes, fondée à Anvers par des dames d'élite, et dont la cheville ouvrière est l'infatigable Made-moiselle Belpaire, en est à la cinquième année de son existence. Nous croyons intéresser nos lecteurs en donnant le programme de cette année :

MUSIQUE. — Professeur : M. WALLNER. *Les différentes écoles de Clavecin et de Piano* : I. L'école italienne. — Origine du clavecin et du clavicorde. — II. L'école anglaise. — Les clavecinistes britanniques, etc. — III. L'école française. — Couperin, Rameau, etc. — IV. L'école allemande jusqu'à S. Bach. — V. S. Bach et ses fils. — VI. Haydn, Mozart et Beethoven.

ETHNOGRAPHIE. — Professeur : LE R. P. VAN DEN GHEYN. I. L'ethnographie, son objet, sa méthode. Importance et intérêt de cette étude. — II. Les peuples préhistoriques. — III. Ethnographie de l'Europe et en particulier de la Belgique. — IV. Ethnographie de l'Asie. — V. Ethnographie africaine. — Ethnographie de l'Amérique et de l'Océanie.

HISTOIRE DE L'ART. — Professeur : M. JOZEF JANSSENS. *La peinture depuis ses origines.*

L'ALLEMAGNE DEPUIS 1870. — Professeur : M. E. VLIEBERGH. — Ce cours est donné en flamand.

LITTÉRATURE FRANÇAISE. — Professeur : M. CHOMÉ. I. Les origines du théâtre en France. — Le théâtre religieux : miracles, mystères, moralités; mise en scène. — Le théâtre comique : farces, soties, monologues, sermons joyeux. — Auteurs et interprètes. — Lecture de « Maître Pathelin », farce satirique. — II. Ronsard et la Pléiade. — Pierre de Ronsard, ses origines, sa jeunesse, sa vie. Doctrine littéraire, œuvre et influence. — Baïf, Daurat, Jodelle, Remy Belleau, Pontus de Thyard, Joachim du Bellay. — Lecture de diverses œuvres de ces poètes. — III. Malherbe. — Sa vie, son œuvre, son influence. Racan et Maynard ses disciples. — Lecture de chansons, d'odes, de stances, de sonnets, d'épigrammes de ces poètes. — IV. L'Hôtel de Rambouillet. — La marquise de Rambouillet. — L'Hôtel Pisani. — La « Chambre bleue ». — Purisme. — La « Guirlande ». — La « Querelle des sonnets ». — Les « Précieuses ». — Molière et les Précieuses. — Lecture d'œuvres en prose et en vers des principaux écrivains, « habitués » de l'hôtel de Rambouillet. — V. Boileau. — Biographie, caractère, influence. Le poète, l'œuvre. — L' « Art poétique ». Les règles et les critiques. — Les grands classiques de son temps. — Boileau et la critique. — Boileau et l'enseignement. — Lectures diverses. — VI. Le théâtre romantique et le théâtre moderne. — Le théâtre de Victor Hugo, d'Alfred de Musset, de Dumas père. — Le théâtre de Dumas fils, d'Émile Augier, de Labiche, de Becque, de Banville. — Le théâtre libre. — Lecture de fragments.

PHILOSOPHIE. — Professeur : M. F. DESCHAMPS. *Histoire de la philosophie moderne* : I. Les débuts de la philosophie moderne. — La question de méthode. — Bacon. — Descartes. — II et III. Les systèmes rationalistes et idéalistes. — IV. Progrès des sciences naturelles. — Les systèmes sensualistes et matérialistes. — V. et VI. Le mouvement néo-thomiste. — Historique. — Sa portée et son avenir.

LITTÉRATURE ANGLAISE. Professeurs : M. A. W. POWELL, M. A. CAMBRIDGE. — Ce cours est donné en anglais.

HISTOIRE. — Professeur : M. DE RIDDER. *Le second empire* : La fin de la seconde république. — Le coup d'Etat. — La France en 1852. — Le plébiscite. — Le mariage de l'empereur. — La Cour des Tuileries. — La question d'Orient et la guerre de Crimée. — Etat intérieur de la France de 1852 à 1856. — L'empire et les partis. — La question d'Italie. — L'expédition de Chine. — L'expédition de Syrie. — L'expédition du Mexique. — La politique intérieure et extérieure de 1856 à 1863. — La guerre austro-prussienne. — La France morale, sociale et économique pendant les dernières années de l'empire. — Les débuts de la guerre franco-prussienne. — La chute de l'empire.

* * *

Paul De Vigne. — L'art belge a commémoré naguère deux grandes pertes : un parfait sculpteur, Paul De Vigne; un véritable peintre, David Oyens.

Paul De Vigne s'est éteint longuement, on le sait. Il est, enfin, entré dans la gloire que lui avaient préparée des œuvres d'élégances et de corrections; les plus belles ont été rassemblées au Cercle artistique, de Bruxelles, pour une exposition qui fut un hommage unanime au talent du maître. Après la renaissance de la sculpture belge, vers la moitié du siècle; avant la floraison splendide de maintenant, il continua la première, il participa de la seconde par une science profonde, une habileté complète, un goût raffiné. La plus parfaite de ses œuvres est évidemment cette *Immortalité*, dont le Musée de Bruxelles abrite la grâce fière et pure. C'est bien la beauté de la femme, dont il exprima surtout l'élégance exquise, qui devait garder cette gloire plutôt noble et sage que puissante et imprévue.

* * *

A la Société des Beaux-Arts de Bruxelles. — L'assemblée générale a eu lieu le 18 courant. Il y a été procédé aux élections. Ont été nommés :

Président : M. Hippert; vice-président : le bon F. de Beeckman; commissaires : MM. J. Dillens, H. Maquet et le c^{te} de Mérode; membres : M^{lle} B. Art, MM. Baertsoen et H. Luyten.

Le Salon de 1902 aura lieu en avril et mai, au Musée moderne. Il comprendra, en outre des envois des sociétaires, un ensemble de toiles d'Hippolyte Boulanger et un choix d'œuvres marquantes de l'Ecole française.

* * *

La Libre Esthétique. — Le neuvième Salon de *La Libre Esthétique* est ouvert en ce moment. Comme chaque année, il est du plus haut intérêt. Dans la plupart des Salons annuels du Musée moderne, on ne voit guère du neuf. On n'y fait pas de nouvelles connaissances. Ce sont toujours les mêmes artistes qui exposent. Intéressants, sans doute, mais connus déjà. Le but principal de *La Libre Esthétique* est, au contraire, de faire connaître l'art moderne dans ses plus récentes et plus saillantes évolutions. C'est pourquoi il est si curieux et si instructif. C'est pourquoi aussi il donne chaque année lieu à des polémiques intéressantes au premier chef.

Nous rendrons compte, dans notre prochain fascicule, de ce salon, ainsi que des conférences et des auditions musicales qui y seront données.

* * *

L'École de Musique d'Ixelles a organisé, comme les années précédentes, une série de conférences. La première a été donnée le 16 janvier. Ces conférences ont lieu tous les dimanches à 3 1/2 heures, rue d'Orléans, 53. Voici le programme :

L. HENNEBICQ : L'âme wallonne. — M. BIERMÉ : La jeune école musicale russe. — T. BRAUN : Saint François de Sales, écrivain. — E. CATTIER : La harpe à travers les âges. — E. CLOSSON : Le piano. — J. DESTRÉE : Emile Verhaeren. — A. DU CHASTAIN : Le conservatoire en France. — E. ERRERA : Un peu d'esthétique. — C. GHEUDE : La poésie populaire. — I. GILKIN : La tragédie et l'opéra. — H. LA FONTAINE : Le rythme. — E. PICARD : Balzac. — P. SPAAK : Un conservatoire au XVI^e siècle. — C. VAN DEN BORREN : César Franck. — E. VERLANT : Musset. — E. VOSSAERT : La femme dans le théâtre de Racine. — L. WALLNER : Bach.

* * *

Accusé de réception. — MAX ELSKAMP : L'Alphabet de Notre-Dame la Vierge. (Anvers, Buschman). — A. LE BRAZ : La terre du passé (Paris, Calmann-Lévy). — V. HUGO : Dernière gerbe (ibid.). — DANTE : La divina Commedia novamente illustrata da artisti italiani. Inferno. Fascicules VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII (Firenze-Alinari). — SUPINO : Fra Angelico (ibid.). — P. BOURGET : Œuvres complètes. Roman IV. La terre promise. Cosmopolis (Paris, Plon). — L. BRAY : Du beau (Paris, Alcan). — F. DE FRANCE : Edmond Van Offel (Paris, Borel). — A. GOICHON : Menues proses (Paris, Maison des poètes). — G. RENCY : L'aïeule (Bruxelles, Weissenbruch). — G. MARÉCHAL DE BIÈVRE : Destinée d'amour (Paris, Plon). — H. LECLERCQ : Les martyrs. I. Les temps Néroniens et le II^e siècle (Paris, Oudin). — GUIDO GEZELLE : Verzen (Nederlandsche boekhandel, Antwerpen-Gent). — L. SOUGUENET : Le chemin du soleil (Bruxelles, Lamertin). — C. BERNARD : Le festin des dieux (Edition de *l'Idée Libre*). — T. DE WYZEWA : Contes chrétiens (Paris, Perrin). — WEBER : Dertienlinden, overgedicht door E. DE LEPELEER (Gent, Siffer). — C. LEMONNIER : Les deux consciences (Paris, Ollendorff). — E. VERHAEREN : Les forces tumultueuses (Paris, *Mercur de France*). — B. CHAULIN : Fioretti de Saint François (Paris, Poussielgue).



Le Silence



Voici, dit Delzire d'un ton satisfait, après avoir fixé le cadre à la muraille...

Un moine auréolé, dans le costume dominicain, robe blanche et manteau noir, fixait le spectateur de ses yeux obscurs et profonds, l'index de la main droite posé sur les lèvres serrées :

C'est une des images peintes à la fresque par fra Angelico, au-dessus des portes qui s'ouvrent dans le cloître du couvent de Saint-Marc, à Florence; et ce silenciaire n'est autre que saint Pierre Martyr, massacré, comme vous ne savez pas, en Lombardie, par de furieux hérétiques... Et il me semble que ce geste, représenté à l'entrée de la sacristie, exhorte, à la fois, et ordonne; il a je ne sais quelle suavité impérative — c'est une intimation, mais aussi un conseil... SINE SOLE SILEO, déchiffré-je un jour, sur un ancien cadran solaire de pierre et d'ardoise, dans un jardin de Fiesole. Mais le silence célébré par fra Giovanni n'est pas de cette sorte : il n'appartient pas à l'ombre; c'est un silence, au contraire, de

trop de soleil ; un silence d'éblouissement ; le silence estival de midi sous l'effusion incandescente et féconde de l'astre au zénith — un silence tout lumière... La joie et l'enivrement du silence volontaire, où les pensées d'humilité et de jubilation passent en longs cortèges de sérénité, avec des palmes... L'ivresse taciturne d'une âme débordante qui s'intimide et balbutie devant l'impuissance de la parole à exprimer l'effervescence intime de sa béatitude...

— Je pense, moi, que dans toute matérialisation de notre pensée, acte ou parole, il y a une déchéance ; et nous sommes toujours au-dessous de nos rêves — et, presque, de nous-mêmes... Le mutisme, seul, traduit l'éloquence de certaines émotions qui frappent en nous une note étendue et grave — unique — répercutée en notre sensibilité comme sur les touches vibrantes d'un clavier et d'où, à la fin, les larmes, aiguës, jaillissent... Que sais-je ? Le mirage d'un souvenir émergé du brouillard de notre songerie ainsi que le faite fabuleux, blanc et rose, d'un édifice illuminé par le soleil matinal ; la chimère, tout à coup réalisée, d'un vœu secret...

— C'est vrai, j'ai connu ces fièvres, reprit Delzire... Je me rappelle le premier soir de mon arrivée à Venise : J'errais sur la *Piazzetta*, les yeux remplis encore d'onctueuses et flottantes visions de palais colorés, réfléchis dans le crépuscule des canaux. Le palais des Doges, dressé devant moi, sur les épaisses colonnes trapues de ses arcades, lourd et féerique, lustré par l'averse, m'impressionnait comme une manifestation souveraine de force et de volonté... Saint-Marc, avec sa végétation de dômes, ses porches, marbre, or et mosaïques, luisait dans l'obscurité ; au delà, je voyais, masqués en partie par la grande ombre du Campanile, les portiques illuminés des *Procuratie vecchie* encombrés de promeneurs alertes qui disparaissaient dans les ruelles environnantes comme derrière les portants d'un décor... Seul, sur la sombre *Piazzetta*, entre les palais silencieux, fiévreux et frissonnant de l'humidité du soir et de la fraîcheur de la brise marine, ce spectacle finit par se destituer, à mes yeux, de toute réalité, par m'apparaître ainsi qu'une fantasmagorique hallucination... M'éloignant, cependant, j'arrivai au bord du quai des

Esclavons, devant l'espace, plein de ténèbres et de bruissements, où dormaient la Mer et les Iles... Personne; la nappe des eaux renflée par une imperceptible ondulation clapotait doucement contre les murailles du quai; de rares gondoles passaient au loin, que leur fanal, seul, dénonçait... Une barque chargée de chanteurs traversa le Grand Canal, en laissant traîner derrière elle, comme de capricieuses fleurs effeuillées, des préludes interrompus de chants et de mandoline...

Et — ne sourirez-vous pas, vous, ironique à force de tendresse? — cette musique dispersée dans les lagunes acheva de me bouleverser : incantation, douleur, larmes — toute la beauté conjurée de cette nuit et de cette heure, pour l'allégresse longtemps convoitée du pèlerin inattendu de ce rivage : ce fut en moi comme un saisissement de poignante félicité qui me fit éclater en sanglots...

— Vous aviez senti la peau de chagrin se contracter, peut-être, et vous pleuriez votre désir exaucé?...

— Non, je ne crois pas... Pourtant, j'avais commencé ce voyage, si longtemps et si vainement ambitionné, triste, indécis, comme détournant les yeux de la joie qui me venait, de crainte de la trouver moins belle que l'incertaine espérance qui en avait entretenu l'attrait en moi. A la veille de mon départ, même, l'expérience ravivée, l'amertume remuée de tant de déconvenues et de démentis, l'appréhension de ce que nous avons appelé « l'éternel Décevoir », me faisait m'écrier d'angoisse : — « Seigneur! apprenez-moi à jouir de ma joie!... » Toute la beauté nouvelle qui s'était écoulée autour de moi, comme les rapides aspects changeants d'un songe de clarté, jusqu'à Venise, n'avait pu effacer l'impression de ces pensées dernières. Et j'allais ainsi, inquiet, soucieux de ne point rapporter de ce dépaysement en une terre de gloire et d'éclat la conscience plus forte et plus grande de l'art et de la vie, l'âme de paix et de fraîcheur que j'en attendais...

Delzire se tut un instant, puis reprit :

— Des heures, certes, sonnent dans notre existence qui y

marquent un stade : elles sont une conclusion, mais, aussi, un recommencement...

— On renouvelle son hypothèque sur l'espoir, sans prendre garde que le capital et les intérêts en seront d'autant plus lourds, et plus certaine la faillite!... interrompit Maxime.

— Les pensées que ces heures suscitent en nous, continua Delzire, sans répondre, ne nous sont pas nouvelles; elles étaient seulement éparses, séparées et voici, tout à coup, elles se sont rejointes et reconnues, elles ont découvert le lien logique qui les fera harmonieuses et fécondes... Le souvenir de ma première visite au couvent de Saint-Marc m'est resté, aussi, comme celui d'une de ces heures : dans l'espoir de plus de tranquillité, j'y étais allé vers midi; en effet, il n'y avait plus aucun visiteur et les gardiens mangeaient ou faisaient la sieste dans les coins... Et, dès l'abord, en entrant dans ce petit cloître de Michelozzo, dont le soleil dessinait les arcades fines et les colonnes pures avec une netteté et un relief admirables, je me sentis encore une fois paralysé par la pulsation trop incisive de la joie... Je m'assis, presque tremblant, comme à une subite apparition inouïe. Et mes yeux s'étant fixés sur ce Pierre Martyr, l'oraison de mon inespérance se représenta soudain à ma mémoire : — « Seigneur! apprenez-moi à jouir de ma joie! » et il me parut que la solennité, la gravité, la persuasion de ce geste auguste de silence y répondait...

— Eh! s'écria Maxime, comme je vous l'ai dit bien souvent, vous vous êtes ajouté à l'œuvre que vous admiriez... A l'inverse des badauds qui écrivent leur nom éphémère et celui, plus éphémère encore, de celle qui les aime d'un amour éternel, sur une pierre quelconque du monument, vous inscrivez le monument même dans votre souvenir, comme une date de votre vie!... Vous n'êtes qu'un badaud supérieur!... Ne vous irritez pas, ô homme trop doux! Ne le savons-nous point? l'admiration n'est ni une adhésion, ni une conversion, mais une fusion — et, peut-être, tout le génie de l'artiste consiste-t-il à donner un corps à la pensée obscure de ceux dont il deviendra le héraut... Il souffre, et il connaît sa souffrance; et il la révèle à tous ses

frères inconnus de douleur qui l'endurent tout bas en attendant que quelqu'un vienne, qui la leur nomme... Elle préexistait en nous et cherchait, seulement, une forme, l'émotion à laquelle nous conduit la contemplation d'un site, le rythme d'une statue, l'accent d'un vers, l'inflexion d'une phrase musicale... Le paysage ou l'œuvre l'ont, non pas créée, mais tirée des limbes, incarnée, réveillée, de même qu'un coup du battant évoque les énergies sonores qui gisaient, dormantes, dans une cloche... Une œuvre nous frappe dans la mesure où elle suscite en nous des échos de l'être de réalité et de désir que nous sommes; et sur quelque chemin que nous entraînent nos admirations, c'est toujours notre sensibilité qui nous guide, ou nos souvenirs...

— Sensibilité! souvenirs! Celle-là est faite de ceux-ci; de cicatrices mal fermées et qui saignent — et ses effusions, souvent, sont comme des guirlandes d'ardentes et sombres roses posées sur une tête de mort?...

A chaque instant de notre vie, ne sommes-nous point placés devant le présent avec tout notre passé, épaves déchiquetées de joies, rêves détruits, présomptueux espoirs confondus : tous nos antécédents de rancœur et de ruine?... Notre âme est faite de sa substance originelle mélangée à celle de tout ce passé, humus accumulé sur la terre, où se décomposent nos jours, toutes les feuilles tombées de notre force et de notre foi... Quelles fleurs pourraient encore en surgir?...

— Que personne ne cueillera!... Tenez, dit Maxime, l'envie me prend, quelquefois de rire avec une insolence violente au nez trivial des individus qui proclament : « On ne vit pas avec les morts! » ignorant, naturellement, que nous sommes les prisonniers des morts et que le monde est gouverné par les tombeaux!... Nos morts! nos souvenirs! mais nous en vivons; nous nous en nourrissons, et c'est eux seuls qui, en s'interposant entre nous et la vie, nous en voilent le dur éclat mécanique, le broiement machinal et implacable d'égoïsme et de rapacité... J'ai le culte des souvenirs, heureux ou désolés, peu importe; et il me semble qu'ils soient comme des mânes, protecteurs si nous leur rendons les offrandes dues de froment vierge, de sel et d'eau, et qui, si nous les négligeons, soulèvent la pierre du temps, pour revenir errer, en gémissant, à la lumière...

Et cela est bien : car nous nous diminuons de tout ce que nous cédon à l'oubli. Supprimer le passé, c'est attenter à l'avenir, puisque tous nos gestes achèvent des gestes commencés, toutes nos pensées précisent des pensées ébauchées, et nos larmes d'aujourd'hui ne sont que le jaillissement d'une douleur lentement amassée et qui déborde... Si nous voulons vivre notre vie, et en connaître le sens, vivons donc parmi nos morts et que notre foyer soit orné d'effigies funéraires!...

Une pensée unanime d'exaltation a conduit la main des hommes qui, au cours des siècles, ont concouru à la perfection de beauté de cet édifice composite; les époques ont passé, une à une, laissant chacune son offrande : une galerie légère qui anime la sévérité massive et nue des nefs antiques; la traînée de pourpre et d'or d'un vitrail; un autel solennel ou naïf; une statue, un tableau... Nous sommes tels! Chaque jour nous apportons une pierre à cette architecture dont l'apparence varie, non la substance — car la tradition et l'unité sont en nous!... Eh! oui, vraiment, nous faisons à l'exemple des Pharaons : le jour de notre avènement à la vie nous posons la première brique de notre sépulture! Mais oserions-nous formuler le souhait que notre pyramide soit haute?...

Maxime se leva brusquement :

— Chimères! chimères que tout cela, bruit superflu, paroles qui ne nous consolent, ne nous étourdissent, ni ne nous vengent!... Pharaons! oui, nous sommes ici comme des momies roulées dans les bandelettes, surchargées de prières dédaignées et d'histoires anéanties, de leur passé; environnées des effigies glacées de tout ce qu'elles ont aimé; de simulacres d'elles-mêmes où leur âme, au jour de la Résurrection, tentera de se réincarner... Nous aussi, nous essayons de faire palpiter encore notre âme en d'inertes images, tandis qu'au-dessus de nos têtes la vie roule et continue!...

Il faudrait vivre au jour le jour... Nous aimons selon notre passé, selon la douloureuse richesse de notre passé, selon les puissances de rêve et de souffrance qu'il a déposées en nous. Nous le saisissons comme une gerbe généreuse de fleurs coupées et l'offrons, d'un seul geste fervent, à l'être choisi. Mais en connaîtra-t-il le prix infini et la magnificence si la vie n'a mis en lui la capacité d'égaliser son âme à un tel don?

— Qu'importe? conclut Delzire. Vous venez du fond lointain de vos jours, portant votre cœur comme un fragile vase de terre rempli d'aromates, pour le briser, dans l'élan d'une entière oblation, aux pieds prédestinés qui en fouleront les débris lorsque tout le parfum s'en sera vainement évaporé!...

ARNOLD GOFFIN.



Tristan et Yseult

Le Désir Suprême

Tristan

*Au bord de la mer calme où le soleil se plonge,
O mon âme, pourquoi t'arrêtes-tu soudain ?
Quel étrange désir a fait trembler ma main
Et quel est le frisson qui traverse mon songe?...*

*J'ai peur... Le jour qui saigne au bord de l'Océan,
Blessé mystérieux dont la lente agonie
S'enfonce dans la mer pacifique et bénie,
M'a donné le vertige auguste du Néant...*

*Oh! mourir dans tes bras par ce beau soir tragique ;
Mourir d'avoir vécu tout le rêve en un jour,
Et m'en aller, bercé d'espérance et d'amour,
Vers la nuit inconnue où chantent des musiques!...*

*Elle m'attire... Ecoute! au loin, la voix m'appelle,
Yseult, et la syrène a chanté sur les flots...
Nous avons trop aimé : le Dieu veut des sanglots,
Car ma blessure est large et la plaie est mortelle...*

*L'heure a fui; notre amour subsiste, inapaisé ;
Mais je veux emporter son âme avec mon âme,
Et ma lèvre glacée à ta lèvre de flamme,
Confondre nos deux cœurs dans un dernier baiser.*

*Tous les soleils ont leur coucher ; voici le nôtre,
Nous caressant encor de son dernier rayon,
Qui penche à son déclin et râle à l'horizon...
Et mon rêve est trop fier pour en attendre un autre ;*

*Car je veux, enivré de tendresse et d'orgueil,
Au moment de quitter le Palais de mon Rêve,
Être plus grand que tous, et n'en passer le seuil
Que pour aller mourir, dans tes bras, sur la grève...*

Confiteor

*Je viens vers vous, vierge aux yeux clairs, petite amie,
Très las d'avoir connu le mensonge et la vie,
Pèlerin l'Idéal dont la route est finie...*

*J'ai cherché le Bonheur et ne l'ai pas trouvé;
J'ai supplié le Rêve, et je n'ai pas rêvé;
J'ai conçu le Poème et n'ai pas achevé...*

*Quand l'Amour m'a tendu ses lèvres enivrées,
J'ai bu dans son baiser les angoisses sacrées;
Mais je n'ai pas vécu les heures espérées...*

*Et sans avoir connu le véritable amour,
J'ai voulu l'âpre orgueil de mentir à mon tour...
Peut-être faudra-t-il me repentir un jour.*

*Puis j'ai compris le ciel fermé, l'ombre épandue;
Mon regard s'est voilé, ma jeunesse s'est tue...
Mon cœur agonisait quand vous êtes venue.*

*Mais vous êtes venue; et vous m'avez donné
Le renouveau fleuri de mon printemps fané...
Si j'ai beaucoup souffert, j'ai beaucoup pardonné;*

*Car grisé d'Infini depuis l'heure trop brève,
Devant cette clarté d'aurore qui se lève,
Je ne suis qu'un enfant qui frissonne et qui rêve..*

Rencontre

*Deux petits enfants sont venus,
Petits yeux bleus, petits pieds nus,
Petites bouches curieuses;
Ils sont venus par le chemin,
Graves, en se donnant la main,
Avec des mines sérieuses...*

*Je me suis arrêté près d'eux ;
J'aime les petits, et les vieux,
Têtes blondes et têtes blanches ;
Et j'ai vu que, soudain touchés,
Les grands arbres se sont penchés
Pour les bénir avec leurs branches.*

*Je ne sais pas ce qu'ils m'ont dit ;
Le plus grand était si petit
Qu'ils ne le savent pas sans doute...
Pourtant j'avais les sens grisés
De soleil clair et de baisers
Quand je me suis remis en route.*

*Car il m'a semblé... — N'est-ce pas ?
Je puis vous l'avouer tout bas,
Et vous pardonnerez, ma mie... —
Qu'en cet instant exquis et doux,
Les petits enfants, c'était nous,
Et la route, c'était la vie...*

Nocturne

*La Nuit, les yeux mi-clos et le doigt sur les lèvres,
Déesse ardente et pâle en son voile de deuil,
Vierge, Mère et Maîtresse aux longs baisers de fièvres,
Ce soir m'est apparue, auguste, sur mon seuil.*

*Entre! Je n'ai plus rien que Toi, la seule Amie...
Causons, veux-tu? très lentement, comme autrefois,
Pour ne pas éveiller ma jeunesse endormie...
Au chevet d'un malade il faut baisser la voix.*

*Au fond de l'ombre, une musique qui prélude;
Par la fenêtre ouverte est entré tout le soir;
Et je veux respirer, sœur de la Solitude,
Ton âme et ton parfum qui troublent... Viens t'asseoir.*

*L'heure est très douce et très lasse, comme une amante...
Des couples enlacés se pâment... On dirait
Que la Vie éternelle et féconde fermente
Dans l'apaisement grave où rêve la forêt...*

*Oui, c'est Toi, Créatrice, ô Nuit fière et sereine,
Qui fis cette splendeur et cette majesté,
Et c'est la fine mousseline de ta traîne
Qui passe en frisselis sur le sol argenté...*

*Je t'aime pour cela; pour ta prunelle noire,
Magnétique reflet d'inconnus insondés,
Qui me fascine et qui me grise et me fait croire
A des chutes sans fin vers des immensités;*

*Pour ta voix molle qui caresse et qui console,
Chant vague, violon qui pleure sans archet,
Confidence éperdue où ton regret s'affole
Et révèle à mon cœur ce que ton cœur cachait;*

*Mais je t'aime surtout, sœur triste, pour tes larmes,
Baptême étrange et pur des gazons et des fleurs,
Car elles sont le plus divin de tous les charmes
Qui te sacrèrent Rédemptrice des Douleurs...*

*Et puis pardonne, si parfois je te blasphème,
Si j'ai menti comme les autres, si tu vois
Que j'ai par lâcheté renié ce que j'aime
Et profané le Temple où trône ton pavois...*

*J'évoque ta Beauté splendide; je t'adore;
Mon Idéal vaincu se traîne à tes genoux;
Et je veux posséder ton âme vierge encore,
O Toi qui sais aimer et pleurer comme nous!*

L'Œuvre de Vincent d'Indy

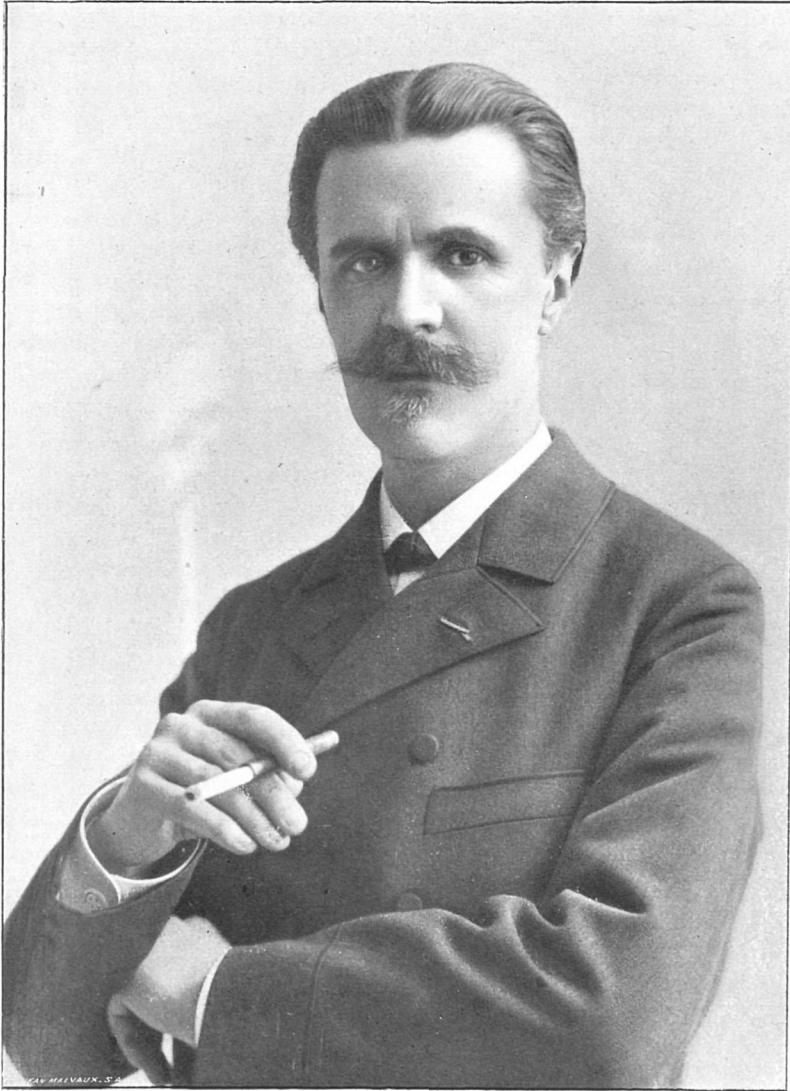


UNE haute et fière personnalité de musicien servie par un tempérament d'apôtre, tels sont les traits sous lesquels nous apparaît Vincent d'Indy dans son œuvre double d'artiste et de professeur. Depuis longtemps déjà, Bruxelles a appris à connaître les diverses compositions du maître qui, depuis la mort de César Franck, s'est affirmé comme le chef incontesté de la jeune école française. Successivement les XX, la Libre Esthétique, les concerts Ysaye et la Monnaie lui ont accordé une large et intelligente hospitalité et se sont acquis de la sorte les droits les plus qualifiés à sa gratitude; aussi, Vincent d'Indy s'est-il accoutumé à considérer la Belgique comme sa seconde patrie artistique.

Le propre des natures fortement accusées est de suivre courageusement leur voie sans se préoccuper des préjugés de l'opinion et des criaileries de la critique. Dédaigneuses des immédiates approbations, elles n'écoutent que leur propre conscience et ferment l'oreille aux suggestions du goût régnant. Vincent d'Indy possède une nature de cette espèce-là; au cours de sa carrière musicale, on ne le vit jamais rechercher la satisfaction plus ou moins frelatée d'une popularité facile. Attaché fermement à sa tâche, il a réalisé en toute liberté son idéal esthétique, préférant courir le risque d'être temporairement méconnu que de faillir à la mission, qu'il regarde comme un devoir sacré, celle de précéder et de guider le public afin d'exhausser son esprit et son cœur. Aussi, faut-il lui savoir gré de son intransigeance un peu hautaine, parce qu'elle n'est que le gage de sa sincérité.

Vincent d'Indy peut se prévaloir d'une forte hérédité musicale. Un de ses oncles a laissé des œuvres estimées; son père aimait et cultivait la musique, et sa grand-mère fut sa première éducatrice en entourant jalousement son enfance de ses soins éclairés. Chaque année, il quittait Paris, à l'époque des vacances, pour venir passer quelques mois dans l'Ardèche, pays d'origine de sa famille. Les influences du début marquent toujours une trace indélébile; elles agirent puissamment sur lui, et de ses séjours au pays cévenol, comme de l'éducation très puriste qu'il reçut, découlent les traits les plus saillants de son talent et de ses tendances.

Vincent d'Indy n'a subi aucun des contacts qui altèrent tant de natures d'artistes; nulle influence mauvaise ne vint ternir son cœur enthousiaste et



VINCENT D'INDY

rêveur, et lui apporter la tentation de suivre le chemin de la musique à la mode qui sévissait si cruellement sous le second Empire. Entouré de parents à goûts élevés, familier avec les chefs-d'œuvre d'Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Mendelssohn et Schumann, enthousiaste de Berlioz, il ne fréquentait que le temple aux lignes pures élevé à l'art par les Maîtres, et ignorait les constructions byzantines décorées d'oripeaux multicolores où se complaisait le gros public du temps. Il échappa à la contagion du microbe de l'opéra rossino-meyerbeerien, et lorsqu'il entra au Conservatoire, sous la direction de César Franck, auquel il devait vouer un culte attendri, déjà sa voie était tracée, cette voie qu'il parcourut en pionnier convaincu avec l'allure d'un chevalier croisé.

Voilà pour son éducation première. Mais combien la contemplation des spectacles grandioses que dispense royalement le plateau cévenol devait impressionner vivement son esprit d'enfant observateur et réfléchi ! Mis périodiquement en présence d'une nature âpre et rude, il recueillait ainsi les sensations exquises et rares que devait refléter plus tard sa musique ; il s'abreuvait à la source auguste qui inspira toujours les grands et les forts, ces prêtres de l'art pour lesquels il professait une vénération si profonde.

Quiconque a parcouru le socle granitique et abrupt sur lequel s'appuie la France, quiconque en a admiré les lignes puissantes et sobres, les horizons infinis, ouatés de brume ou inondés de lumière, comprendra quel réservoir de saine et vivifiante poésie est le pays ardéchois. Vincent d'Indy, marcheur infatigable et touriste intrépide, en avait escaladé les crêtes, parcouru les hauts plateaux que balaie le dur vent montagnard. Il avait entendu gronder la basse des torrents qui gisent comme immobiles au fond des vallées ; il avait passé sous les hêtres fantastiques aux troncs énormes, qui agrippent le sol avec des bras de pieuvres ; les chants des pâtres résonnaient à ses oreilles, et sa mémoire d'enfant en conservait le souvenir naïf et ému.

Plus tard, toujours fanatique des excursions pédestres, il devenait un pèlerin passionné de Bayreuth, et s'en allait, par étapes, le bâton à la main, vers le sanctuaire wagnérien, à travers les épaisses sapinières de la Forêt noire et le long des lacs tyroliens. Il buvait à longs traits cette atmosphère exquise et forte de la montagne où passent, pour qui sait les entendre, les harmonies subtiles de la Vie universelle : « Tu as une voix, Montagne, s'écrie Shelley, capable d'abroger les larges codes de la fraude et de la douleur ; voix que tous ne comprennent pas, mais que les sages, les grands et les bons interprètent, ou font sentir ou sentent profondément. » Vincent d'Indy fut un de ceux que désigne le poète anglais.

En même temps, et par une corrélation nécessaire, son goût tendait vers la Légende, car la Légende ne naît que là où la nature s'impose grande et fière. Elle exige le fuyant des lignes, l'au-delà mystérieux des horizons largement déployés. Porté par son caractère méditatif et concentré vers les littératures du Nord, Vincent d'Indy se sentit attiré invinciblement vers les récits légendaires en raison même du pays qu'il aimait. Ce fut aux poètes allemands et anglais qu'il demanda l'inspiration de ses premières œuvres. Schiller, Uhland et Shakspeare lui fournirent les sujets des *Piccolomini*, devenus plus tard la

trilogie de *Wallenstein* (1876-1880), de la *Forêt enchantée* (1878) et de l'*Ouverture d'Antoine et Cléopâtre* (1876). Il s'enthousiasme du gothique et des vieilles cités allemandes coiffées d'innombrables pignons. Le romantisme le séduit, mais à la condition de ne s'appliquer qu'aux hautes époques; il professe une véritable passion pour le XIII^e siècle, pour cet admirable symbolisme chrétien que M. Male a si éloquemment mis en lumière dans son livre magistral sur l'*Art religieux du XIII^e siècle*. Comprenant que la Musique exige de ceux qui la cultivent et qui l'aiment, non seulement des connaissances techniques particulières, mais encore les riches trésors d'une solide instruction générale, l'auteur de *Fervaal* ne s'est point borné, comme tant de ses confrères, à devenir un savant contrepointiste; il a voulu être un artiste complet, et a approfondi tous les problèmes de l'esthétique, poussant ses investigations dans toutes les directions de l'horizon artistique et littéraire. De ses nombreuses lectures et des réflexions qu'elles lui suggérèrent, il n'a conservé qu'une médiocre admiration pour la Renaissance du XVI^e siècle, à laquelle il reproche d'avoir fait passer la perfection de la technique avant la recherche sincère de l'expression, et d'avoir ainsi matérialisé l'art. Ses sympathies vont plus haut; elles vont à ces admirables Primitifs italiens et allemands, aux saints de pierre qui peuplent nos cathédrales et dans les gestes hiératiques desquels « il y a de l'éternel ». Vincent d'Indy accuse la Renaissance d'avoir ouvert l'ère des imitations; c'est à elle qu'on peut rattacher le mouvement qui s'appela plus tard le classicisme, mouvement basé sur l'imitation et la reproduction des modèles laissés par l'antiquité. Une veine de profonde originalité se trouva ainsi tarie, au profit de pastiches talentueux, sans doute, mais d'une conception assurément plus basse que les géniales créations du XIII^e siècle, toutes pétries d'idéal, et animées d'un surprenant souffle émotionnel.

On l'a dit, Vincent d'Indy est un vieux romantique. Sa conception de l'art s'affirme comme exclusivement idéaliste; il oriente sa vision des choses dans un sens plus abstrait que concret et sa réalisation musicale des personnages ou des sentiments apparente les uns et les autres avec les entités métaphysiques des « Miroirs » de la scolastique; ils s'appelleraient volontiers : *Amor, Prudentia, Justitia*, etc.

Nous nous sommes étendus sur ces caractéristiques générales des tendances et des opinions de Vincent d'Indy par ce que sa musique en apporte la confirmation et la traduction. Tout d'abord, il y a lieu de remarquer qu'il s'est adonné à tous les genres; ce n'est point un de ces spécialistes attachés à l'exclusive fabrication d'un type, nous dirions d'un modèle d'œuvre; tel ne compose que des opéras, tel autre que des symphonies. Notre auteur a abordé tour à tour le poème symphonique, la musique de chambre, la symphonie, la musique de piano, l'opéra-comique, la légende dramatique, le drame lyrique, la musique vocale. En cheminant ainsi à travers ces diverses manifestations de la musique, il s'est construit pièce par pièce un corps de doctrines solidement établi et qui constitue la base de son enseignement actuel; cette promenade « à travers chants » l'a documenté plus que personne sur l'évolution des formes et de la théorie musicales à travers les âges et Vincent d'Indy, professeur, complète de la sorte Vincent d'Indy, compositeur.

Si l'on voulait établir les sources où il a puisé sa science, il faudrait donc parcourir toute l'histoire de la Musique. Depuis le chant grégorien jusqu'à Beethoven en passant par Palestrina et Bach, les belles œuvres, à quelque école qu'elles appartiennent, ont contribué à l'édification de son talent. Il a eu pour maîtres, tous les grands créateurs. Cependant, trois influences ont agi sur lui de façon à la fois plus prochaine et plus précise. Ce sont celles de Berlioz, de Wagner et de César Franck. Remarquons cependant qu'il est assez malaisé de parler d'influences lorsqu'on se trouve en présence d'une personnalité aussi nette et aussi féconde que celle de l'auteur de *Fervaal*; car une telle personnalité triture et remanie si profondément les enseignements de ses prédécesseurs que ceux-ci ne remplissent vis-à-vis d'elle qu'un rôle purement extérieur. Ils ne sont que les agents qui ont déterminé son expansion et ouvert la porte à son originalité.

Ces réserves une fois faites, on ne saurait nier que Vincent d'Indy ne soit redevable à Berlioz des suggestions que lui apporta le *Traité d'Orchestration*. C'est dans ce livre qu'il puisa l'orientation, devenue si prestigieusement personnelle, de sa manière de traiter l'orchestre, et de traduire avec un inimitable bonheur son « impressionnisme musical ». Vincent d'Indy a suivi Richard Wagner dans sa conception du drame lyrique et dans la mise en œuvre des personnages musicaux. Mais, il importe avant tout de reconnaître en lui l'élève préféré et le continuateur de César Franck; car le grand artiste des *Beatitudes* enseigna à Vincent d'Indy la chose la plus rare et la plus noble qui soit : la probité dans l'art. A ce maître incomparable il a pris sa science solide du contrepoint, le maniement à la fois simple et audacieux des thèmes, le secret de les faire évoluer en toute indépendance et de les développer avec une logique impeccable. Il a pris surtout la foi en son art, la conviction enracinée que l'art n'est pas un métier, mais bien un sacerdoce, quelque chose de saint et d'auguste, la seule chose qui nous rende fiers d'être hommes.

La personnalité de Vincent d'Indy se dévoile dans son instrumentation, dans son invention mélodique et rythmique, dans l'emploi qu'il fait des tonalités et dans le caractère de son symbolisme. Au point de vue de l'orchestre, il est, selon le mot de V. Joncières « étourdissant ». Personne ne tire meilleur parti que lui de la pâte instrumentale; avec quel art consommé il sait accoupler les timbres, faire saillir une partie importante et ce qu'en terme de métier on appelle faire « sonner » l'orchestre! Nul orchestre ne sonne mieux et plus clairement que le sien, et cela parce qu'il excelle à trouver la note à doubler dans chaque accord; il n'y a qu'une seule note qui soit susceptible de cette opération; doublez-la, en la confiant à un timbre approprié, et la sonorité s'éclaircira, deviendra scintillante ou profonde; ne la doublez pas, votre harmonie si riche et si originale qu'elle soit demeurera grise et lourde; sa saveur sera atténuée, elle ne sonnera pas. Aussi, Vincent d'Indy, a-t-il étudié avec le plus grand soin tous les instruments; il oppose registre à registre, timbre à timbre, enrichit de types nouveaux la famille des clarinettes, perfectionne et étend l'emploi des timbales; il semble s'être proposé comme des gageures, avoir cherché la diffi-

culté en affrontant de périlleux rapprochements instrumentaux. A ce titre, sa musique de chambre fourmille d'exemples décisifs. Contentons-nous de citer la *Suite en Ré*, septuor pour trompette, deux flûtes et cordes (1886), et le *Trio* pour piano, clarinette et violoncelle (1887), où les groupements de timbres les plus piquants et les plus inattendus décèlent une maîtrise achevée. Vincent d'Indy est hanté par la poésie des sonorités; on retrouve là le montagnard fervent; on reconnaît dans ses compositions les résonnances lointaines et mystérieuses entendues de par la montagne, lente plainte du vent à travers hêtres et sapins, larges effluves de harpes éoliennes qui sont comme le chant des cimes et des crêtes vibrant sous l'attaque de l'ouragan; tout cela imbibe sa nature, se transpose harmoniquement de la façon la plus pittoresque et la plus neuve. Faut-il rappeler les fameux accords « sidéraux », de *Wallenstein*, caractéristiques de l'influence des astres, cette lente succession des deux accords de *si mineur* et de *ré mineur*, qui témoignent d'une incomparable pénétration des secrets sonores de la nature? Ecoutez, au deuxième tableau du *Chant de la cloche* (1879-1883), comment les cuivres recueillent la sonorité du quatuor, comment ils l'idéalisent, pour ainsi dire, l'éloignent dans le monde du rêve et de la féerie; et en même temps combien ces mêmes cuivres traduisent poétiquement le sentiment du soir qui tombe, de la nuit qui vient, des choses qui vont sommeiller. Il y a là une page exquise et émue. Et dans cette invention harmonique, toujours renouvelée, les trouvailles se succèdent avec une prodigalité incroyable; tantôt, c'est un retard ingénieux, de caractère insinuant et comme scrupuleux, tantôt une cadence qui, suspendue, s'estompe d'indécision et de mystère. Tout un monde de sensations d'images pullule sous cette harmonie par laquelle le maître arrive à d'étonnantes transpositions d'impressions. Il semble qu'on assiste en quelque sorte au travail d'agrégation et de dissociation des sensations, au rapprochement et à la séparation des idées dans une trame de moirures subtiles et transparentes. Comme le choix des timbres est commandé par leur degré d'expressivité et par l'intensité de relief qu'ils donneront à tel ou tel thème, l'instrumentation devient une seconde traduction psychologique en ajoutant au jeu des combinaisons harmoniques toute une vie nouvelle, tout un surplus d'émotion. C'est ainsi que dans *Fervaal*, comme dans le *Chant de la cloche*, Vincent d'Indy confie fréquemment aux cuivres, et notamment aux bugles, trompettes et saxhorns le soin de rembrunir et d'endeuiller l'harmonie. Certains accords de septième diminuée prennent ainsi un caractère tragique. D'autres fois, ce sont des quintes menaçantes qui traversent lourdement la base de l'édifice harmonique en grondant tout au fond de l'orchestre.

L'épisode pittoresque, cher à l'auteur de la *Symphonie fantastique*, s'affirme aussi chez Vincent d'Indy, mais surtout dans ses premières œuvres, plus animées de l'idéal et des tendances romantiques. Tout le monde connaît le tableau si vivant du *Camp de Wallenstein*, et la fugue des quatre bassons dépeignant, avec de comiques effets de sonorité, le sermon du capucin du drame de Schiller. Le sujet fugué, descendant des bassons jusque dans les profondeurs des tubas, produit une amusante impression de radotage.

Un autre point à signaler à l'actif des inventions de Vincent d'Indy est sa façon de traiter les voix, de manière tout à fait instrumentale, comme on peut le constater au 1^{er} acte de *Fervaal*, où une partie des choristes chante sans paroles, sur de simples vocalises, ce qui produit un curieux effet de rumeur, donne du recul à la foule et agrandit par là son action.

Que si nous examinons le caractère des thèmes de Vincent d'Indy, nous sommes immédiatement frappés par leur aspect campagnard. Ici, la personnalité de l'auteur, son amour de la grande nature et des libres horizons éclatent sans voiles. Il est certaines de ses œuvres et, surtout, des pièces pour piano, qui sont caractéristiques à cet égard. Citons, avant tout, le *Poème des montagnes* (1881), suite pour piano, consacrée tout entière aux impressions reçues de la nature, ainsi que l'expliquent les titres : *Chant des bruyères*, *Lointain*, *Plein air*, *Hêtres et pins*, *Calme*, *Coup de vent*. Nous nous trouvons en présence d'une série de tableaux champêtres que traverse et que relie les uns aux autres une légère et fraîche idylle. Le thème de la *Bien-Aimée*, comme dans la *Symphonie fantastique*, de Berlioz, donne ainsi à l'ensemble une cohésion que sa diversité semblerait exclure; la Nature déteint, pour ainsi dire, sur le motif humain et se reflète en lui. Le *Poème des montagnes* est un monument musical, élevé à la glorification de l'Ardèche; tantôt triste comme la haute lande, wébérien et mystérieux dans le *Brouillard*, passionné et dramatique dans le *Coup de vent*, où les hurlements du vent pleurent à travers la cathédrale des hêtres, le *Poème des montagnes* constitue une des œuvres les plus personnelles de Vincent d'Indy, encore qu'on puisse y relever l'influence générale du Schumann des *Kreisleriana* et de l'*Amour d'une femme*. Les charmants *Tableaux de voyage* (1889) se rapportent encore au même culte pour le « plein air », en racontant les impressions cueillies au cours de pèlerinages bavarois. Voici un *Pâturage* frais et reposant à l'œil; voici le *Lac vert*, émeraude sertie dans la montagne, aux froides et cristallines harmonies, puis la diligence et le cornet du postillon, la *Fête du village* et le gai *Départ matinal*, si plein d'une amusante activité comme fouaillée par la bise de l'aurore. Plus loin, l'album nous retrace la pluie monotone et grise, l'ennui des longues journées assombries et mouillées.

Qu'on ne s'imagine pas, du reste, qu'il s'agisse ici « d'imitation de la nature » au sens descriptif de l'expression, ainsi que l'entendaient les encyclopédistes. Vincent d'Indy traduit seulement, à l'aide de la musique, les rapports qui s'établissent entre la nature et l'homme, et fixe l'équivalent sonore des impressions visuelles reçues.

Ce même sentiment de la nature, nous le retrouvons au 2^e acte de *Fervaal* (1889-1895), dans les longues gammes des nuées, lourdes écharpes de brumes, lentement déployées avec l'indicible et inquiétante puissance de la matière en mouvement. L'Ardèche, encore et toujours, a inspiré le musicien. Tout son drame la chante, soit dans les hommes, soit dans les choses. C'est l'âme rêveuse et mélancolique des montagnes qui parle dans la prodigieuse scène de la théogonie druidique, une de celles qui font le plus d'honneur à l'originalité du maître. Sur le fond brouillé et grésillant du quatuor divisé, les bassons, les clarinettes basses, puis les flûtes déroulent implacablement,

avec des voix toujours renaissantes, les nuées, les nuées éternelles, les grandes passantes. De l'orchestre s'élève lentement, avec un caractère de saisissante fatalité, une gamme à tons entiers, et Kaïto apparaît dans une atmosphère d'un fantastique troublant. Toute cette poésie étrange fut sentie au grand air, sous le ciel sombre; là seulement, Vincent d'Indy put écouter ces voix multiples, qui s'enchevêtrent en murmurant dans le mystère. L'effet en est inoubliable; pareille scène suffirait à la gloire d'un musicien et d'un poète, car elle déborde d'inventions inattendues et d'efforts vers le sensible, qui n'avaient jamais été atteints.

Quant à la couleur des thèmes, au dessin monodique, ils demeurent nettement et franchement agrestes. Par leur forme dissymétrique, par leur tonalité, par la disposition des intervalles, les thèmes de l'auteur de *Fervaal* appartiennent à la grande famille populaire. Folk-loriste passionné, il a écrit une *Symphonie pour piano et orchestre* (1886) sur un thème cévenol, dans laquelle l'alliance du piano et de l'orchestre révèle, une fois de plus, sa maîtrise de manieur de timbres. A la même tendance se peut rattacher la *Fantaisie pour hautbois et orchestre* (1888). Le motif principal de *Fervaal* lui-même, « fa, si, ut, fa, » n'a-t-il pas l'allure d'un *huchage*, d'un cri de grand air? Celui de *Guilhen*, avec son triolet ascendant « ré, fa, la », préparant sa conclusion, témoigne de la même origine, pendant que le crochet initial de son dessin exprime à merveille la puissance de séduction de la belle Sarrazine. De même, le fruste « chant de guerre » en *sol majeur* respire, dans sa raideur sauvage et rude, l'inspiration populaire. On y sent battre le cœur de ces montagnards farouches, qui devaient écrire dans notre histoire la page glorieuse d'Alesia. La musique de chambre de Vincent d'Indy peut fournir des exemples analogues et montrer à quel point il est pénétré de l'essence de la mélodie populaire; nous retrouvons, en effet, la teinte agreste qui lui tient au cœur dans le charmant mouvement du *premier quatuor à cordes en si^b* (1890), écrit dans la manière d'un lied populaire. Le motif générateur du *deuxième quatuor en mi* pour cordes (1897), « sol, la, ut, si », offre une saveur particulièrement campagnarde, par son contour et par l'inflexion ascendante « la, ut, si ». On puiserait à pleines mains des exemples analogues dans les œuvres de l'auteur de la *Symphonie cévenole*. Ceux que nous venons d'indiquer permettent de bien établir une de ses caractéristiques les plus accusées.

Passons maintenant à la manière dont Vincent d'Indy procède à l'agencement de ses thèmes. Là encore s'affirme, de façon non moins évidente, sa personnalité musicale. Il sait, en effet, donner à tous les motifs qui se rapportent à une catégorie spéciale de sentiments un aspect commun, un air de famille. Cet air de famille les relie les uns aux autres, souligne leurs affinités, montre comment ils s'apparentent ou se divisent. L'inspiration mélodique suit pas à pas l'inspiration poétique; avec une plasticité admirable, par de légères déformations, au moyen de changements de valeurs, chaque ordre de sentiments se trouve traduit par un groupe thématique. L'étude de *Fervaal* apporterait à cette assertion des preuves trop nombreuses et trop évidentes pour que nous insistions à leur égard.

Mais ce qu'il importe de signaler avant tout, c'est l'extrême souplesse

rythmique que décèle la musique de Vincent d'Indy. Reprenant les traditions de l'école du contrepoint vocal, traditions tombées en désuétude depuis l'invasion de la grossière musique d'opéra de la première moitié du XIX^e siècle, l'auteur de *Fervaal* a cherché à réagir énergiquement contre l'anémie rythmique. De nos jours encore, certain public a complètement perdu le sens du rythme, par suite du monopole que s'est attribué, dans nombre d'œuvres très répandues, la seule partie chantante, alors que les autres se contentent du rôle effacé et obscur d'accompagnement. Ces parties, reléguées dans la pénombre, se consacrent presque exclusivement à la besogne secondaire qui consiste à compléter l'harmonie, en achevant la satisfaction de l'oreille par l'arrondissement de la sonorité. On conçoit sans peine l'affolement et la résistance de ce public mis en contact avec des œuvres écrites en parties réelles, et où la trame mélodique se tisse en parfaite indépendance. A l'exemple des vieux contrepointistes, Vincent d'Indy a donc rompu avec la carrure et l'accompagnement de guitare; il a enchevêtré les rythmes, assoupli l'architecture mélodique, reprenant d'anciennes formules, telles que $3/2$, $4/2$, 3 , superposant une partie en $3/2$ à des parties écrites en $2/4$ (2^e quatuor), jonglant avec les rythmes en virtuose accompli. Les *Danses rythmiques* du *Poème des montagnes* atteignent, à ce point de vue, à la plus extrême ductilité; l'auteur, pour ne point entraver son inspiration et afin de lui conserver la franchise et l'impétuosité de son jaillissement, a alterné des mesures à $14/16$, $8/16$, $10/16$. Dans *Fervaal*, il a usé de $5/4$ et de $15/8$; son *Quatuor en mi* foisonne d'exemples de cette souplesse rythmique si caractéristique : voyez avec quelle liberté et quelle aisance les $3/4$, $1/4$, $5/4$ s'amalgament, se quittent et se reprennent. De ces échanges rythmiques naît un dynamisme vraiment vivant, qui contraste singulièrement avec la raideur toute statique des anciennes symétries. Dans les deuxième et troisième parties de la *Symphonie cévenole*, de pareilles trouvailles rythmiques abondent, et on les retrouve en foule au tableau du *Camp de Walenstein*, scène de soldatesque brutale s'agitant dans un prodigieux grouillement de danses.

A envisager au point de vue rythmique la musique qui nous occupe, il est impossible de ne pas sentir combien fut féconde, chez Vincent d'Indy, l'étude approfondie des œuvres de Palestrina et des motets de l'école gallo-belge. C'est là qu'il a trouvé le secret de cette polyphonie flexible et multiforme, de ce chatolement rythmique qu'il a transporté de la musique vocale à la musique d'orchestre, bien que, par ses œuvres de chant, *Sur la mer* (1888) et l'admirable *Deus Israël* (1896), il se montre le digne continuateur des Lassus, Josquin des Prés et Charpentier.

La mise en œuvre des tonalités est l'objet de tous ses soins; à l'exemple de Beethoven, il sait tenir en réserve la tonalité principale pour la faire « donner » au moment favorable, après une minutieuse préparation de l'impression définitive, préparation confiée aux tonalités accessoires. Sur ce terrain, Vincent d'Indy s'affirme encore avec une pleine originalité; la tonalité crée, en quelque sorte, l'atmosphère expressive dans laquelle baignent les dessins monodiques; aussi, s'impose-t-elle dans ses divers aspects typiques, selon l'ordre de sentiments à représenter. Les thèmes héroïques, les motifs guerriers seront exposés

dans les tons les plus sonores; d'autres, adoucis et voluptueux, seront consacrés à la séduction, à l'amour; le musicien s'éloignera de la tonalité typique pour la ramener brusquement au moment de l'explosion sentimentale, de la crise psychique. Le *Chant de la cloche* et *Fervaal* sont remplis de précieux enseignements sur ce point, et il serait intéressant, en comparant l'usage des diverses tonalités avec les formes plus ou moins analogues que la plupart des musiciens modernes attribuent aux « leitmotifs » d'étudier quelle contribution la musique a apportée à la psychologie contemporaine, par une sorte de photographie sonore des différentes espèces sentimentales.

Venons-en, enfin, au caractère symbolique de l'œuvre dramatique de Vincent d'Indy; nous touchons là à un des reproches qui lui furent le plus souvent adressés: le reproche de wagnérisme. Il est facile de voir ce que vaut ce grief. Evidemment, Vincent d'Indy a adopté l'esthétique wagnérienne en ce qui concerne le drame lyrique. *Fervaal* et surtout le *Chant de la cloche* procèdent du système lyrique réalisé avec tant de puissance et de splendeur par le maître de Bayreuth; mais, à ce compte, Gounod et Ambroise Thomas pourraient se voir objecter qu'ils adoptèrent, eux aussi, l'esthétique d'opéra en usage de leur temps, car c'est imiter quelqu'un que de planter des choux. Le drame lyrique, tel que le conçoit Wagner, est fondé sur l'emploi du « leitmotif » et de la légende à l'exclusion du sujet dit « historique » de l'ancien opéra, enfin sur le développement du drame par scènes au lieu des anciennes divisions par airs, duos, trios, ensembles. Doit-on en vouloir à l'auteur de *Fervaal* d'avoir accepté ces trois principes? Crier sur tous les toits, ainsi que certains le firent, que *Fervaal* n'est qu'un pastiche wagnérien, accuser Vincent d'Indy de prendre l'avis des foules, de s'inquiéter de la mode, et de cultiver les jardins que fréquente le snobisme, c'est vraiment abuser du droit que possède tout homme d'esprit de badiner avec le paradoxe. Tant vaut l'ouvrier, tant vaut l'outil. Racine et Népomucène Lemercier ont tous deux écrit des tragédies, mais le lecteur sait parfaitement en quoi ils se distinguent. Un procédé aussi général que celui de Wagner comporte un si grand nombre d'applications différentes, qu'il ne suffit point d'affirmer que quelqu'un l'emploie pour que cet artiste se puisse valablement entendre qualifier d'imitateur ou de plagiaire. On doit même s'étonner que les musiciens de profession n'aient pas immédiatement perçu la dissemblance de l'œuvre de Vincent d'Indy et de celle du chantre de Tristan.

Dans *Fervaal*, comme dans la *Cloche*, la musique s'affirme plus nerveuse, plus légère; on sent que les procédés symphoniques sont maniés par une main française, ennemie de la lourdeur et des inutiles insistances. La logique des développements, la parfaite harmonie des diverses parties, l'équilibre soigneusement assuré jusque dans les moindres détails, tout décèle un musicien de notre race, à l'esprit clair et précis. Que si on se place au point de vue de l'affabulation, la situation de *Fervaal*, dans le domaine de la Légende, constitue-t-elle une raison suffisante pour justifier l'accusation de wagnérisme dont on l'a gratifié? Il faudrait s'entendre sur les arguments tirés du « génie national ». Les Dieux cévenols ne sont point allemands, ce nous semble, et nous croyons que l'on commet une grave erreur en soutenant que le carac-

tère français demeure incompatible avec le drame légendaire. Notre littérature musicale ne peut pourtant pas rester cantonnée entre les productions de Gaveaux et celles de Planquette; le vaudeville et l'opérette n'expriment pas exclusivement notre génie. Bien plus, l'esprit celtique se caractérise par une tendance franchement légendaire; *Tristan* et *Parsifal* sont des légendes françaises, éminemment françaises, et il nous serait, à juste titre, loisible de nous montrer jaloux envers Wagner de ce qu'il vint cueillir ces deux fleurs exquisés sur notre sol pour en tresser sa glorieuse couronne. *Fervaal* symbolise l'humanité en marche vers la toujours plus claire lumière. Elevé dans le dogmatisme étroit d'un culte sans idéal, le héros celtique s'enflamme pour Guilhen, et sa passion à l'endroit de la femme étrangère n'est, à proprement parler, qu'un échelon qui l'amène à une vue plus haute, qu'une étape de sa route vers la religion d'amour. La thèse de *Fervaal* ne se peut nullement résumer, comme on l'a écrit à tort, dans celle de l'amour infécond; elle serait plutôt tout le contraire. D'ailleurs, M. Tiersot a justement observé que l'idée du renoncement à l'amour se trouve au fond de la plupart de nos traditions. N'est-elle pas la base de l'esprit chevaleresque? Le symbolisme fièrement spiritualiste du drame de Vincent d'Indy ne présente donc rien de confus ni d'obscur: il peut même s'interpréter de façons diverses et contenter tout le monde, même les anarchistes. Peut-être pourrait-on lui reprocher un excès d'abstraction, et c'est sans doute à ce léger défaut qu'il convient d'attribuer l'incompréhension dont a fait preuve à son égard une partie du public.

La dernière œuvre de Vincent d'Indy, *l'Etranger* (1898-1901), drame lyrique en 2 actes, non encore représenté, devait être offerte en primeur aux Bruxellois pendant le cours de la présente saison. Des scrupules d'une touchante délicatesse ont incité le maître à ne faire passer son drame à la scène qu'après celui de son ami Ernest Chausson, si prématurément enlevé à l'art. Telle est la raison pour laquelle les habitués de la Monnaie ne pourront pas, cette année, applaudir *l'Etranger*.

Après avoir envisagé les principaux caractères de l'œuvre musicale de Vincent d'Indy, il nous reste à envisager son œuvre pédagogique. Comme les anciens Cantores, il a tenu, en effet, à joindre le précepte à l'exemple; au lieu de se contenter du rôle, pourtant bien glorieux, que lui assurait sa maîtrise dans l'art d'écrire, il a aspiré au rôle plus modeste, mais non moins utile du professeur, et c'est dans cette nouvelle voie que son âme d'apôtre a trouvé son plein épanouissement.

On sait que l'*Association des chanteurs de Saint-Gervais*, fondée en 1892 par M. Charles Bordes, pour exécuter les œuvres des maîtres religieux, devint, en 1896, la *Scola cantorum* et se transforma ainsi à la fois en une société de propagande et en une école de chant liturgique et de musique générale. Charles Bordes, en qui revit le désintéressement et l'inlassable activité des vieux maîtres de chapelle, pour lesquels rien n'existait en dehors de l'art, avait fait appel à la bonne volonté de tous et s'était adressé à MM. Guilmant et d'Indy, sûr de trouver auprès d'eux le dévouement le plus absolu joint à une science solide et à une foi profonde. Tel fut le noyau de la *Scola*. Peu à peu, la jeune école prit de l'extension, augmenta le nombre de ses cours à

mesure qu'affluaient les élèves, et maintenant, parfaitement installée dans un pittoresque hôtel de la rue Saint-Jacques, qui eut l'honneur d'abriter l'école Lacordaire, elle réalise le type de ce que Vincent d'Indy a appelé : « Une école de musique répondant aux besoins modernes. »

Chargé du haut enseignement à la *Scola*, l'auteur de *Fervaal*, dans une série de conférences, applaudies tant à Paris qu'en province, a nettement indiqué le but que se proposait la nouvelle institution. Son action consiste, en premier lieu, à faire connaître le plus possible les belles œuvres de musique religieuse, afin d'arriver à supplanter cet art douceâtre et musqué, affublé, on ne sait pourquoi, du nom de musique religieuse et qui déshonore actuellement tant d'églises, où il n'est pas à sa place. Les efforts de la *Scola* tendent à le remplacer soit par le plain-chant convenablement exécuté, soit par la musique palestrinienne, soit par une musique moderne vraiment religieuse et s'inspirant à la fois des traditions grégorienne et palestrinienne. Une propagande active s'effectue dans ce sens, et nombre de villes de province possèdent des succursales de la *Scola* animées du même esprit rénovateur.

Le second but que se propose l'école de la rue Saint-Jacques vise l'enseignement proprement dit de la musique, et ici apparaît tout entière l'influence maîtresse de Vincent d'Indy. Son essentiel mérite consiste à prétendre enseigner la musique par la musique elle-même, ce qui peut sembler une idée bien simple et évidente *a priori*, mais que les Conservatoires n'avaient cependant pas appliquée jusqu'à ce jour. Pour s'en convaincre, il suffit de constater de quelle manière se dispense l'enseignement dans ces séminaires officiels. La musique ne semble devoir s'y apprendre que dans des manuels bâtards, farcis d'exemples d'école, fruits d'une sélection hétéroclite; les élèves en arrivent de la sorte à acquérir un style spécial, caractéristique de chaque établissement, sorte de métier conventionnel et faux. Les Conservatoires et, notamment, celui de Paris, se signalent par la pauvreté ou même l'absence de leur enseignement théorique; il s'en suit, dans l'esprit des futurs compositeurs, une regrettable indifférence en ce qui concerne la théorie de leur art. Il nous souvient que lorsque, il y a quelque dix ans, nous suivions au Conservatoire le cours d'Histoire de la musique, si éloquemment professé par M. Bourgault-Ducoudray, nous remarquions, non sans étonnement, combien rares parmi les assistants étaient les élèves des classes de composition. Bien peu d'entre eux se préoccupaient de savoir comment on écrivait avant le titulaire de la classe dont ils faisaient partie. On leur enseignait la théorie dogmatiquement, selon le codex ou le formulaire du professeur en vogue, avec la présomption que le système de la « maison » primait tous les autres et qu'il fallait écrire comme on écrivait à la « maison ».

Vincent d'Indy, en proclamant l'impérieuse nécessité de l'enseignement historique de la musique, a donc rendu à l'art le plus signalé des services. Aussi bien, au point de vue de la théorie musicale qui évolue d'âge en âge, qu'à celui des formes musicales proprement dites, l'histoire permet seule de fonder une doctrine scientifique et raisonnée. En étudiant les successives transformations apportées par le temps aux types musicaux, à la théorie harmonique, aux règles du contrepoint, les élèves se convaincront qu'il n'existe

pas de dogme immuable, qu'il n'y a pas de « recette » pour apprendre à écrire, et que pour employer l'heureuse formule de Vincent d'Indy, « l'art ne meurt jamais et se renouvelle perpétuellement ». Il ne peut s'enfermer dans un cercle fermé, mais (pour emprunter une comparaison ingénieuse à M. Lavignac) figure bien plutôt une spirale qui monte toujours et que chacun doit tendre à élever davantage. C'est ainsi que le progrès continu se rattache à la tradition du passé, sur laquelle il se fonde.

Pour réaliser son programme, Vincent d'Indy a divisé toutes les branches de l'enseignement de la *Scola* en deux degrés; qu'il s'agisse de chanteurs, d'instrumentistes ou de compositeurs, la filière à suivre reste la même. Le premier degré comporte l'enseignement technique; il a pour but de rendre l'élève complètement maître de sa voix, de son instrument ou de sa plume. Au second degré se donne l'éducation artistique proprement dite, parce que « là où le métier cesse, l'art commence ». Les élèves étudient alors, soit au point de vue de la technique, soit à celui de l'interprétation ou de la composition, toutes les œuvres léguées par le passé; ils se nourrissent de la substance des Maîtres, analysent les procédés qu'ils employèrent, se rendent compte des angles divers sous lesquels ils envisagèrent l'esthétique de leur art. L'enseignement de la musique prend naissance ainsi, non pas au dehors d'elle, mais au dedans d'elle et par ses propres moyens, sans intervention ou interposition aucune d'éléments étrangers. Si ce résultat est actuellement obtenu à la *Scola*, il faut l'attribuer aux courageux et persévérants efforts de Vincent d'Indy.

Propagateur ardent des œuvres de Beauté de tous les temps, dont sa muse est la fille respectueuse et fidèle, le maître français a voulu ajouter au travail du compositeur les labeurs de l'apostolat. En se faisant le champion convaincu des hautes doctrines d'art, et en répandant autour de lui un peu de la lumière qui vivifie son œuvre musical, il se conforme en tous points au but idéal de l'artiste, à ce but auquel il a trouvé une si noble et si émouvante définition en proclamant qu'il consiste à « servir ».

L. DE LA LAURENCIE.



Bonnes Gens dans leur Petite Ville⁽¹⁾

ROMAN

—
(Suite)
—

XIII



La séance du conseil communal finissait. Pioot se levait de son siège présidentiel et tendait au secrétaire assis vis-à-vis de lui, une liasse de papiers d'administration. Les membres de la droite et de la gauche municipales mettaient leurs chapeaux et allumaient des cigares. Le public se retirait lentement.

— Au revoir, bourgmestre! disaient, un à un, les conseillers.

Pioot répondait en les nommant d'une voix retentissante. L'air était lourd dans cette salle. Le maire, très rouge, songea qu'il serait agréable de se mouiller la gorge.

— Tiens... Bonjour!

Il interpellait Paul, qui suivait les derniers curieux et se dirigeait vers la sortie.

— Mes félicitations! mon cher. Un examen passé avec distinction! Je n'ai jamais eu cet honneur! Vous veniez nous entendre? Flatteuse, votre présence! Un poète qui daigne s'intéresser à nous! Ne rougissez pas, je sais tout, moi, Monsieur le littérateur! Un mot encore à mon secrétaire, et je vous accompagne... Vous permettez?

Paul sourit, et s'inclina. C'était vrai qu'il vivait de plus en plus dans les coutumes, les manifestations de la petite ville. C'était vrai qu'il faisait des vers, depuis la réussite de son examen...

Il regardait, amusé, la mimique du bourgmestre; sans doute, celui-ci communiquait au secrétaire des remarques très ordinaires, mais il agitait les bras, rejetait son torse en arrière, et finalement il roula des yeux d'une manière bouffonne. Le secrétaire se tordit de rire, et Pioot visiblement satisfait rejoignit Paul.

(1) Voyez *Duendul*, numéros de décembre 1901, de janvier, de février et de mars 1902.

— Nous nous rendons à la Confrérie du Saint-Sacrement, mon jeune ami !

— A la Confrérie du Saint-Sacrement ?

— Parfaitement. Il y aura, cet après-midi, une dégustation. Faites-moi le plaisir d'être des nôtres.

— Bien volontiers, Monsieur Pioot !

Ils descendirent l'escalier de l'hôtel de ville, qui était bordé d'une lourde rampe en pierres de taille, et dont la prétention enlaidissait la modeste bâtisse contre laquelle il s'accotait. Le premier magistrat de Tiest parut conscient de son importance. Sa pesante stature se baissait et se relevait à chaque marche, avec un désir d'élégance. Il ne parlait plus ; le bras très en dehors, il relevait la pointe de sa moustache. Il s'arrêta sur le dernier degré, pour saluer le Commissaire de police ; il dépassait ainsi de la tête ce fonctionnaire subalterne, il le dominait, et pourtant il lui offrit une main cordiale en le regardant de si haut.

Dans la rue, Paul interrogea :

— Monsieur Pioot, qu'est-ce donc que cette dégustation ?

— Tous les ans, les confrères du Saint-Sacrement se réunissent en une agape, après les prières de quarante heures, — quand on a bien prié, on a mérité une distraction, — et la veille de l'agape, les confrères dégustent la bière qu'ils boiront le jour suivant. De cette façon, nous jouissons de deux petites fêtes... Et des grâces spéciales nous sont réservées. Jamais un de nos membres n'a souffert, le lendemain, de la migraine...

— Vous êtes leur président ?...

— Mais non... Je ne suis pas assez digne, mon cher ! Il faut, pour devenir « maître », offrir l'exemple des plus belles vertus. Néanmoins, aux processions je marche dans le rang, précédé de la bannière pourpre, et je porte épinglés sur ma poitrine, le nœud rouge et la médaille de cuivre jaune. J'amasse des indulgences !

Il poussa Paul du coude :

— Vous feriez bien de m'imiter. Tous vos péchés seraient pardonnés, et vous éviteriez la nécessité d'accomplir des pénitences. Hé ! hé ! Croyez-vous que l'entrée au paradis est si facile ?

Il poussa Paul :

— Je sais tout, moi !...

Paul trouvait le maître baroque, et il riait de bon cœur.

Les figures épanouies de Pioot et de son jeune ami satisfirent les nombreux confrères du Saint-Sacrement, assis à une longue table, ennuagés de fumée, et n'ôtant la pipe des lèvres que pour boire dans de hauts pots en grès.

Le bourgmestre présenta Paul à un vieux homme chauve et d'aspect sympathique :

— Monsieur Aubrie... Le maître de confrérie.

La présence de Paul flattait l'assistance. A diverses reprises, des gens qu'il ne connaissait pas vinrent lui serrer la main et, dans l'expression de leur physionomie, il y avait de l'onction ; une béatitude élargissait leurs joues.

Pioot prit une place voisine de celle du « maître ». Près de ces autorités,

deux vicaires discutaient, la pipe au coin de la bouche. L'un était très jeune, guilleret, remuant, rose et réjoui; l'autre, sec et pâle, avait un front grave.

— Monsieur le Doyen ne tenait pas à l'arrivée des Récollets..., affirma le benjamin.

Son aîné répondit :

— Monsieur le Doyen désire surtout le perfectionnement moral de ses ouailles.

— Les offices de notre paroisse s'en ressentiront... Vous verrez que les fidèles fréquenteront la chapelle du Béguinage et délaisseront la grande église. Les religieux acquerront un empire considérable sur le peuple.

— Cet empire sera des plus salutaires...

— Certainement, mais le Doyen les jalouera. Et nous confesserons bien moins. Je ne me plains pas, d'ailleurs !

Le vicaire grave plissa le front, mécontent.

Toutes les conversations commentaient l'événement. Un couvent de Récollets devait s'installer prochainement au Béguinage, déjà des maisons étaient louées, et la chapelle subirait des réfections.

Paul s'étonna que Rose ne lui eut pas appris cette grande nouvelle.

Le maître de confrérie opina :

— La bonne cause profitera de la présence des Pères.

Pirot l'approuva, avec discrétion :

— Je crois aussi que leur action nous sera utile. Mais ce point-là est secondaire, se hâta-t-il d'ajouter.

Le vicaire pâle confirmait :

— Avant tout, le bien des âmes, n'est-ce pas, Monsieur le bourgmestre ?

Des domestiques circulaient et remplissaient les pots sans interruption. Paul imitait les confrères; il buvait.

Les bustes du Pape et du Roi dominaient l'assemblée. Les murs étaient recouverts de dessins à prétentions gothiques. Des devises se lisaient en langue flamande. Deux larges fenêtres donnaient sur une cour plantée d'arbres. Ce local dépendait du « Cercle catholique » et servait aux réunions des gildes, des conseils du Patronage Saint-Joseph et des Retraites ouvrières.

De temps en temps, les rires bruissaient, mais ils restaient discrets, comprimés; c'étaient les rires de gens extrêmement sérieux. Une fois, le vicaire guilleret chantonna; il se tut, à cause des yeux étonnés qui le considéraient. Pourtant, la bière gonflait les confrères. La porte s'ouvrait et se refermait à chaque instant. Les confrères sortaient et, après quelques minutes de stationnement dans la cour, ils rentraient ostensiblement soulagés.

Et l'on fumait, et l'on buvait encore ! Joies pures, plaisir intense de ne plus suivre ses pensées que dans un rêve, d'entendre à moitié ce que dit le voisin, et de lui répondre vaguement, la bouche pâteuse, mais l'esprit délivré de préoccupations.

Le « maître » avait fermé les yeux; sa moustache, mouillée et pendante, sa bonne figure ronde, le faisaient ressembler à un phoque. Pirot, écarlate,

s'essuyait la bouche et montrait sa chope vide à un serveur, qui accourait, versait la bière, et Pioot le couvrait d'un regard humide. Paul ne savait plus où il se trouvait, un bourdonnement remplissait ses oreilles. Le vicaire grave lui parlait. Paul voyait remuer ses lèvres et ne comprenait pas un mot.

Un bourgeois dormait, la tête appuyée à la paroi et le nez en l'air. Cette parfaite tenue de l'assemblée était admirable. Chacun dépassait la mesure de ce qu'il pouvait honnêtement absorber, et personne ne s'agitait.

Le « maître » rouvrit les yeux, consulta sa montre. Il appela un domestique, et apprit que le dernier tonneau, destiné à la dégustation était presque vide. Il se leva. Pioot l'imita. Paul fit comme eux. Les vicaires se couvrirent de leurs tricornès. C'était le premier départ; d'autres allaient suivre. Pioot donnait le bras à Paul. Le maître marchait en se tenant très raide, son compagnon flageolait un peu.

— Tu devrais nous rejoindre plus souvent, mon cher Aubrie. Un homme dans ta situation est destiné à se dévouer, un jour, au bien-être général. J'ai commencé de cette façon, je me suis fait connaître. Pense à ce que je t'ai dit... Au revoir, j'entre un moment *À la Couronne*. Il faut que je prenne un verre de hasselt, pour digérer toute cette bière.

Paul parut devant Victor, qui s'étonna :

— D'où viens-tu, petit malheureux?

Paul parlait, inintelligiblement, d'un joli vicaire, d'un vilain vicaire, d'un « maître » qui ressemblait à un phoque, enfin de Monsieur Pioot.

— Ah! si tu as accompagné Pioot! s'écria Victor, éclairé.

Rose apportait un livre.

— Un envoi de Louvain... faisait-elle.

Paul lui sauta au cou, soufflant un mot à voix très basse. Rose le repoussa et s'en alla aussitôt.

— Je vais te faire préparer une tasse de café bien noir...

Et Victor sortit.

Paul se jetait dans un fauteuil, ses yeux picotaient, il avait la gorge sèche.

Soudain, il cria :

— Les Récollets! les Récollets!

La maison demeurait calme.

Il reprit :

— Tante Rose, les Récollets! Les Récollets, tante Rose!

Marie plaça une tasse à portée de sa main, elle dit avec bienveillance :

— Je connais ça. Quand Louis, le jardinier, est légèrement ému, il se traite au café.

Elle remplit la tasse.

Paul s'assoupit et ne se réveilla qu'à la nuit tombante.

Il se ressouvint de cet après-midi bizarre, de ce plaisir édifiant et bachique. Selon la prédiction de Monsieur Pioot, la grâce spéciale réservée à la Confrérie opérait, Paul ne se ressentait pas des libations et il trouva de joyeuses réflexions.

Le volume déposé sur la table, l'attira...

Il se rapprochait de la fenêtre :

Poèmes d'espoir, par Robert Riard.

A la première page, une dédicace rappelait « les bons mois de confraternité littéraire ».

Robert Riard... Un livre!... L'université... Le journal...

De l'amertume remplit subitement son cœur. Il fut triste, il fut oppressé. Robert Riard, l'aimable compagnon de sa courte vie ardente et libre, le beau garçon épris de plaisirs, passionné de jouissances, et qui retrouvait, au sortir des folies, l'expression de son rêve intime plus délicate et plus pénétrante. « Il me faut des contrastes!... » criait-il, abandonnant une noble causerie d'art, et il se lançait dans les histoires grasses et appuyait, avec un défi au fond de ses doux yeux, sur le côté hardi de l'aventure.

Robert Riard...

Paul le compare aux petits jeunes gens, ses compagnons actuels... Le fils de Monsieur Pioot, qui excite des stupéfactions parce que la raie, dans ses cheveux, descend jusqu'à son col. Même, certains Tiestois soutiennent que cette excentricité du fils nuit à la popularité du père. Et les autres, les camarades qu'il a voulu connaître, sont avocats, commerçants, agronomes... et ne sont que cela. Et leur grande distraction consiste à admirer les dames qui sortent en falbalas, le dimanche, de la dernière messe, et à se promener sur les boulevards pendant la relevée dominicale.

« ... J'aurais aussi publié des poèmes... Je croyais à ma vocation... J'ai cédé à des considérations utilitaires et d'un sentimentalisme naïf, et je me suis isolé dans ce pays perdu... » Il se fâchait, en attribuant au formalisme étroit des vieux parents, le renoncement consenti de joies hautes...

Il ouvrit le livre. Un poème disait la révélation d'amour. Une fillette passait, virginale et douce. Elle disparaissait et son souvenir flottait, vague, comme une évaporation légère de fleurs humides de rosée. Mais les mots la caressaient et l'émouvaient. Elle revenait. Une ferveur brûlait l'ingénue; des strophes célébraient l'épanouissement de son cœur; comme dans un été, sous le soleil triomphant, les cantiques montaient.

Paul voyait s'élargir les images, suivait l'ascension de l'enthousiasme et égalait la dévotion du poète.

Les rancunes fuyaient. Dans son âme rentrait l'espérance. « Je ne saurais trouver cette beauté formelle... mais je comprends... »

Il percevait la résolution charmante et nécessaire. Il reconnut la promesse que l'avenir tenait en suspens. Sa spontanéité le jetait facilement devant la peine; un nouvel élan le déposait, persuadé et calme, dans le giron d'une sagesse bienveillante.

La jeune fille qui l'émut ce soir d'avril — remembrance des grâces, des gestes suaves et de la voix musicale — la jeune fille, malgré l'obsession de l'étude fébrile à la veille de l'examen, en dépit de la distraction du succès, avait occupé sa pensée. Il retenait ce souvenir, il le plaçait au fond de tous ses projets, mais c'était un lointain enveloppé d'incertitude. A présent, il voulait plus intensément vivre le rêve de l'artiste. Les paroles de beauté étaient

aussi des paroles de vérité. Quel magnifique poème ! L'émoi le subjuguait .. Il s'étonna de ne pas avoir souffert davantage en l'absence de l'aimée.

— Je l'aime...

Il prononça le mot, écouta sa résonnance, dressa en même temps devant ses yeux l'apparence délicate de Marguerite...

— Il fait obscur, ici !

— C'est vous... Tante Rose ?...

— Tu seras raisonnable, tu ne me tourmenteras plus ?

— Je vous ai tourmentée ?

— Tu ne dois pas parler de Demans, pour te moquer de moi.

— Me moquer... Mais je sais, bonne tante, qu'il vous...

— Paul !... tais-toi !

La porte s'ouvrit. Marie portait une lampe. La grosse cuisinière se permit de dire au jeune maître :

— Vous êtes rétabli ?... J'en étais sûre !... Rien de meilleur qu'une tasse de café !

Elle remarqua la figure bouleversée de Rose :

— On croirait, sauf votre respect, Mademoiselle, que vous revenez également de la fête !

Quand Zoé n'était pas là, cette servante devenait trop familière.

Comme personne ne lui répondait, Marie sortit en marmonnant.

— Et moi, chère tante Rose, je rêve aussi d'amour. Je rêve d'une jeune fille exquise. Elle est blonde, elle a des yeux noirs étonnés, ils sont tendres ou mutins, elle marche, pareille à la princesse d'un conte de fées...

Rose s'était assise, ses mains tapotaient les appuis d'un fauteuil, elle étendait les jambes, renversait la tête ; tremblante, elle parla :

— Tu ne te fâchais pas, lorsque Demans avouait son sentiment pour moi ?

— Mais j'ai toute confiance dans notre brave ami !... Vous le connaissez depuis assez longtemps, il me semble ! Dites-lui enfin ce qu'il attend et ce que vous souhaitez de promettre...

— Paul !... Paul !...

Rose avait des intonations de surprise et d'attendrissement.

L'étonnement et l'émoi partageaient son cœur. Elle avait vécu en s'imprégnant, pendant les journées pénibles, du devoir que Zoé prêchait, et elle-même comprenait que Paul avait le droit exclusif de compter sur son affection et son appui. Et l'enfant prenait l'initiative de la détromper !...

Une lumière chaude s'épancha librement sur sa vie. Elle s'adonna à son rêve, se blottissant, frileuse encore et craintive, sous l'éclat de cette révélation.

Mais des ombres envahissaient déjà le rêve. Elle ne pouvait espérer ce bonheur.

Rose pensait à sa sœur et elle fit un geste emporté.

Aussitôt, elle sentit sa misère et sa faiblesse. Elle ne devait pas parler, elle ne devait pas libérer l'exaltation de son âme. Elle obéirait à Zoé... Elle garderait tout entier pour l'enfant, et malgré lui, le trésor de ses tendresses...

Et le renoncement accompli, Rose contemplant Paul d'un sourire qui pleurait :

— Tu me parlais aussi de toi... d'une inclination... Je n'ai pas deviné...

— Un nom fleuri... Marguerite!... Elle s'appelle Marguerite!...

Rose retenait les mains de Paul dans les siennes, elle s'exprimait avec volubilité :

— Je connais Marguerite! Nous serons tous heureux, heureux, de confirmer tes sentiments... Certainement, Zoé t'approuvera. Tu ne dois pas tarder à l'avertir.

— Hélas! mon souhait est peut-être irréalisable... J'annoncerai d'abord la grande nouvelle, la nouvelle certaine : Tante Rose et Monsieur Demans...

— Tu ne t'occuperas pas de moi.

Sa voix était farouche, elle secoua la tête :

— Non! Je te défends de parler!

Paul insistait :

— Je croyais... Il me semblait que nous *devions*, l'un et l'autre, réaliser un cher espoir.

Et, resté seul, il connut soudain le tourment de l'incertitude.

Il regarda autour de lui. En cette heure brève, il venait de découvrir le secret de son cœur.

Jusqu'à présent, il portait avec confiance, un désir souvent choyé dans ses rêveries solitaires. Il vivait, tranquille, près de ce souvenir très doux... L'avenir tendit une vision claire et belle. Pourquoi croyait-il aussi sûrement aux chimères?

Il se reprocha sa sentimentalité ondoiyante.

Tout à coup, le livre de son ami, le grand poème, avait attisé une ardeur cachée... Et il s'enthousiasmait, il avouait sa passion...

Sa passion?... C'était vrai qu'en cet instant, son amour lui paraissait immense.

Paul se questionnait.

— Un peu fou..., murmura-t-il.

Il regardait autour de lui. Son imagination s'étonna de ne voir que les choses familières, vieilles et simples, participant au calme de la maison silencieuse.

Il allumait une cigarette.

Il marcha, il essaya de se distraire. L'obsession le dominait. Paul souffrit. Une illusion à laquelle il s'était abandonné faisait peu à peu grandir une réalité. Il avait rencontré la jeune fille, et sans droit, sans motif de se convaincre, sans d'ailleurs s'apercevoir tout de suite de son influence sur sa pensée, il voyait aujourd'hui où ces manquements l'avaient conduit.

Une diversion s'offrit. Paul voulut se préoccuper de l'attitude singulière de Rose. S'était-il, là, illusionné encore?... Il ne parvint pas à rejeter les craintes, les chagrins imprécis, les malaises... Il fut désespéré.

XIV

Paul l'avait revue !

C'était une journée de grand soleil, d'azur vibrant. Comme pour fêter le bel été avec le charme de l'imprévu et toutes les pompes de la saison radieuse, après une triste veille de pluie et de vent, cette matinée mystérieuse dans ses voiles blancs, à l'heure de midi s'étirait nonchalante, remuait ses rideaux, et brusquement découverte, elle apparaissait enfin dans la clarté. La fraîcheur, les derniers plis des dentelles du brouillard, un peu de mystère dans le creux d'une combe ou sous les arbres, des aromes qui fluaient légers, la rendaient savoureuse. L'émanation de sa beauté montait au-dessus des prairies tendres, de la plaine dorée et verte. Dans le ciel, il y eut un frissonnement, le glissement des buées jusqu'aux lointains des horizons ; et les nues brillèrent, pures, sous l'efflorescence des rayons qui palpaient à travers l'infini bleu. La lumière était partout. Les paysages semblaient neufs. Des gouttelettes argentées perlaient aux branches, plus colorées dans leur mouillure. Le pays était jeune. Le soleil découvrait des charmes secrets, des grâces nubiles à peine, et, comme des lèvres chaudes, les rayons caressaient cet éveil aux ferveurs de la vie. Des sonorités, des vibrances, les oiseaux qui montaient vers le ciel et leurs cris et leurs chants, les clochers ruisselant dans l'éther et versant les angélus radieux, ce furent les voix qui célébrèrent cette heure divine.

Paul l'avait revue !

Elle s'était montrée au détour d'un chemin. Paul marchait entre des haies d'aubépine qui cachaient la campagne ; il revenait dans la plaine étincelante. Et Marguerite s'avancait !... Il allait au devant d'elle, elle venait vers lui. Sa robe était blanche... Il n'aperçut que le mouvement de son corps, et le ruban pareil à un papillon qui battait des ailes sur un chapeau de paille rose. Elle ne l'avait pas reconnu peut-être... Mais il approchait... Marguerite levait la tête, le regardait. Une menotte remuait, comme impatiente...

— Bonjour, Monsieur Paul !

— Mademoiselle !...

Ils eurent, tous deux, des yeux confiants. Ils sourirent. Ils contemplèrent ensemble la splendeur du ciel et de la terre.

Marguerite murmura, émue :

— Je ne me souviens pas d'une journée aussi belle...

Sa petite bouche s'entr'ouvrit, elle respirait le soleil, comme une petite fleur.

Paul très doucement, ainsi que dans un rêve, répétait les paroles de la jeune fille...

Derrière eux, tout à coup, Madame Laton s'exclama :

— Eh bien ! mon voisin ? voilà qui est aimable ! Vous ne saluez pas votre vieille amie ?

Paul ne l'avait pas remarquée. Il s'excusa avec une franchise cordiale.

— Vous êtes tout pardonné, dit Madame Laton. Marguerite courait vraiment... J'ai renoncé à la suivre. Il fallait l'agréable surprise de vous rencontrer pour qu'elle s'arrêtât. Cette fois, j'espère que nous redevenons raisonnable, mon enfant, et que nous retournerons à la ville d'une allure sage.

— Je me grisais de grand air... Je me sentais si légère... J'ai cru que je pourrais m'envoler !

— Jeunesse ! belle jeunesse ! fit Madame Laton, qui tirait son mouchoir et s'essuyait la figure. Elle ressemblait à un coquelicot énorme, tout habillée de rouge, un rouge qui ardaît telle une flamme.

Paul et Marguerite babillèrent, leurs propos prirent des allures fantaisistes ; ils se disaient mille riens pour le plaisir de s'entendre l'un et l'autre, mais toujours le sens intime de leurs paroles, ils le trouvaient au fond de leurs regards. Les yeux de Paul appelaient les yeux de Marguerite... Marguerite tressaillait ; aussitôt, un peu détournée, elle lançait un rire, elle jetait une nouvelle réflexion très lointaine du sentiment qui remplissait son cœur. Elle entraînait, comme un caprice qui se dérobe, la pensée souple et vivace de Paul. Ils s'amusaient à ce jeu ; quelquefois, une émotion subite les surprenait, alors ils riaient davantage, et puis, afin de ne pas se détromper, leurs yeux s'unissaient plus longuement.

Devant eux, Madame Laton cueillait des bluets parmi les épis jaunes.

Ils s'attardaient dans la campagne frémissante.

Des abeilles tournoyaient sur les trèfles roses, les grillons crissaient au fond des avoines, les alouettes, enivrées, s'élançaient dans le ciel.

Marguerite trembla. Paul ne disait rien, et pourtant elle sentit qu'il allait parler.

— Marchons plus vite, maman s'impatientera...

— Marguerite !... supplia-t-il.

Elle rejoignait sa mère, mais elle se retourna vers Paul, et son regard fut l'abandon de toute son âme. Aucun mot n'aurait dit plus ardemment que Marguerite était sienne à jamais.

Madame Laton s'essouffait entre les deux jeunes gens taciturnes. Elle bavardait indiscontinûment. Eux, considéraient la villette, les maisons claires, la venelle blanche, qui paraissaient venir à leur rencontre, et un même songe s'épandait sur les choses. Dans la rue, des gens les regardèrent ; Marguerite s'inclinait, Paul saluait. Orgueilleux de leur bonheur, ils auraient voulu, maintenant, que tous entendissent le bon amour qui chantait dans leurs cœurs confiants.

XV

— Tu pensais souvent à moi ?

— Je ne pouvais t'oublier. Un soir, maman prononça ton nom. Je rougis. Je t'avais vu pour la première fois, pendant la matinée. Tu passais devant notre maison, tu fixas la fenêtre derrière laquelle je t'observais. Le lendemain, tu passais encore...

Paul attirait Marguerite. Elle cessait de parler et son corps frissonnait de langueur...

— Je te revoyais. J'étais curieuse et émue. Je ne m'endormis que très tard dans la nuit. Je recommençais ma prière, mon bon ange gardien prenait dans mon imagination la figure d'un jeune homme... Malgré mes remords, je ne me repentai pas...

Paul enlaçait lentement Marguerite.

Elle dit, sa joue frôlant le visage de l'aimé :

— Tu te souviens de ta première visite?... Je ne doutais déjà plus. Au pensionnat, mes amies me trouvèrent changée... Mes maîtresses s'inquiétèrent et — les femmes sont perspicaces — je crois qu'elles devinèrent... Paul!... Si Madame la supérieure me voyait!... Paul! Paul!...

Sa voix faiblissait. Elle se leva, elle menaça Paul de s'en aller...

Et puis, tous deux se répétèrent les aveux, contemplèrent la vie idéalement belle, et Marguerite posa la tête, sa tête fine et blonde aux yeux noirs étonnés, sur l'épaule de son fiancé.

Chez les Aubrie, Zoé ne voulait pas reconnaître que son consentement était donné de bonne grâce. Sans doute, quand Paul lui avait déclaré qu'il aimait Marguerite, elle ne jeta point de hauts cris, mais elle ne montra aucune satisfaction. « Je réfléchirai, mon garçon, les Laton ne nous valent pas eu égard à la famille. Le grand-père de cette jeune fille était un marchand de fer. Je sais qu'il a gagné honnêtement beaucoup d'argent. Les Laton sont riches, mais toi, tu seras plus tard dans une jolie situation. » Trois jours après, à cause de l'insistance de Paul, elle décida, en secouant ses maigres épaules :

— Victor, habillez-vous! Et faites semblant de demander comme une grâce, ce que Madame Laton brûle du désir de vous accorder.

Le vieil Aubrie était aux anges. Il connaissait et admirait Marguerite. Il se représentait déjà un couple charmant, et se voyait choyé par une jolie femme et caressé par des bambins délicieux. Lorsque Madame Laton lui eut répondu que Paul était le gendre de ses rêves, il l'embrassa, l'appela Caroline, et cligna ses yeux mouillés, pendant que ses lèvres se distendaient sous des moustaches victorieuses.

Marie, la cuisinière, considérait l'événement sans enthousiasme.

— Ils sont bien jeunes, faisait-elle observer à Anna. Cet empressement est hasardé. Marguerite ne me semble pas assez développée. Un médecin m'a dit que la formation de la femme doit être complète afin que le mariage soit salubre. J'ai souvent pensé à ces paroles.

Anna, troublée, se détournait des amoureux. Elle avait surpris Marguerite dans les bras du jeune maître... En sa pauvre poitrine une chaleur passa, et son imagination la conviait à une complaisance inconnue.

Les visites se succédèrent.

Monsieur et Madame Pioot arrivèrent les premiers. Madame, très timide, s'effaçait devant son mari. Pioot déclama, en l'honneur de l'institution matri-

moniale, des lieux communs retentissants, et il pria — délicatement — le fiancé de se souvenir, que la bonne cause comptait sur son zèle, pour lui procurer une fournée de petits électeurs. On vit que Madame Pioot était frère de l'esprit de son époux. Victor rit, Zoé daigna sourire et Pioot se retira, remplissant le corridor et le porche de son hilarité tumultueuse.

Le substitut du procureur du Roi complimenta les Aubrie avec élégance. Il devint légèrement ironique en reconnaissant que Paul était une recrue de choix, dont cette excellente mère de famille, Madame Laton, pouvait se réjouir.

Zoé suggéra que beaucoup de jeunes gens auraient voulu se trouver à la place de son neveu. Le substitut parut piqué.

Monsieur Gans avoua qu'il prévoyait depuis bien longtemps ce mariage.

Le fils de Monsieur Pioot entra. Une odeur entêtante s'échappait de sa coiffure luisante. Il félicita Paul d'un air détaché et, croyant lui être agréable, déclara, carrément, que c'était Mademoiselle Laton qui faisait le bon parti.

— Le petit imbécile! cria Zoé, après la sortie du jeune Pioot, effectuée au milieu d'une froideur extrême. Elle continua d'un ton péremptoire :

— Ces Laton ont des sentiments délicats. Marguerite est parfaite. Sa mère, sous des dehors un peu lourds, cache une réelle distinction de sentiments. Tu ne pouvais mieux choisir, mon cher Paul!

Anna annonçait un nouveau visiteur :

— Le sacristain désirerait vous parler.

Zoé se montra surprise et mécontente :

— Je me serais passée des congratulations de cet homme-là!

Mais il venait simplement leur présenter une liste de souscription, en faveur d'un ménage pauvre du Béguinage. Zoé inscrivit un chiffre, dont la vue remplit le sacristain d'admiration et d'humilité.

Rose s'absentait beaucoup depuis plusieurs jours. Zoé expliquait aux visiteurs, que l'arrivée prochaine des Récollets occupait excessivement sa sœur. L'aînée parlait des bons Pères avec une sympathie marquée.

Tout d'abord, Rose avait partagé les appréhensions de Monsieur le Doyen. Elle croyait que la paroisse serait délaissée au profit du Béguinage. Zoé, par contre, se montra favorable à la cause des moines. Le quartier bénéficierait de l'établissement de cette congrégation, affirmait-elle. Ces moines buvaient et mangeaient, le commerce local devait donc profiter de leur présence; si, au surplus, ils donnaient l'exemple de la vertu, Zoé s'étonnait que Rose tardât à reconnaître leur utilité.

Monsieur le Doyen reçut de multiples avis, entendit des prières, des conseils, des insinuations. Il apprit que l'intérêt général est supérieur à toute autre considération, et qu'un fervent serviteur de Dieu sacrifie ses satisfactions d'amour-propre en vue du bien commun (une Dame de la Miséricorde avait osé lui écrire dans ce sens). Monsieur le Doyen céda. Il promit d'accueillir les disciples de saint François, en protecteur et en ami.

Mademoiselle Rose, dès lors, participa à l'engouement. Son affection respectueuse pour le Doyen se fut accrue, si la chose eut été possible.

Rose avait remarqué cette bienfaisante tendance de sa sœur à défendre les Révérends Pères et, dévote perspicace, elle se permit un pieux simulacre. Afin que Zoé persistât dans ses sentiments de sympathie religieuse, Rose continua d'affecter une certaine réserve envers les Récollets. A peine parlait-elle d'eux, à son entourage.

Elle quittait la maison, en feignant de n'accepter que forcément le fait accompli. La présidente des Eglises pauvres était « dans la nécessité » de vaquer à l'aménagement de la chapelle et de se concerter avec les Dames auxiliatrices. Rose, en vérité, craignait la rencontre de Monsieur Demans. Paul parla peut-être à l'ami de son émotion... Celui-ci pouvait connaître sa réponse brusque et déconcertante...

Elle s'accommodait de stratagèmes, auxquels elle n'avait jamais eu recours, parce que le plus grand bien justifie l'emploi de moyens médiocres. Rose se sacrifiait pour Paul... Le bon Dieu ne lui tiendrait pas rigueur de rendre le renoncement définitif, en adoucissant son accomplissement.

Rose se trompait. Elle revenait d'une promenade mélancolique, au bord de la rivière, si brillante sous le ciel d'été, et elle rentrait un peu lasse.

Zoé sortit du salon.

— Enfin, vous voilà, Rose! Venez vite, Monsieur Demans est ici.

Elle poussa Rose qui se trouva devant Demans, muette, embarrassée, pendant qu'il la complimentait avec contrainte.

Victor se plaignait de la visite tardive du vieil ami :

— Nous nous demandions si tu nous en voulais!

— Oh! Victor! s'écria-t-il franchement.

— Nous étions en droit de le supposer, certifia Zoé.

Monsieur Demans jeta du côté de l'ainée un regard, où s'accusait une rancune; pourtant, il répondit :

— Mes études... Des fatigues... L'ennui d'avoir vu que ces Récollets enlaidissent déjà la chapelle du Béguinage!

Sa nervosité déborda :

— Je veux parler de cet abominable couloir qui doit relier la sacristie au couvent. Les moines désirent se rendre, les pieds secs et le crâne abrité, à l'oratoire..., me disait un échevin. Car, bien entendu, la majorité du conseil communal a voté l'autorisation de bâtir cette horreur! Qu'on donne des souliers et des chapeaux à ces Révérends Pères, et qu'on respecte l'édifice!

Demans tremblait. Zoé et Victor hochèrent la tête.

Paul essayait de trouver le prétexte d'une distraction. Monsieur Demans gardait dans sa barbe blanche, un pli amer. Il pressentait l'avenir, comme un homme aigri. Tout allait de mal en pis. Le règne de la laideur triomphait. Les mœurs devenaient détestables. Oui! Le Béguinage perdait le respect de soi-même!

Victor s'intéressa :

— Qui vous a dit?

— Barbe! répondit Demans.

Victor et Paul le contemplèrent, ébahis.

Zoé intervint :

— Ne vous fiez pas aux racontars de votre servante. J'aurais dû vous prévenir que sa réputation laisse à désirer.

— Mensonges ! Je l'avais soupçonnée, je suis convaincu qu'elle a été calomniée.

— Mais, Monsieur Demans, si la morale décroît, si les gens se corrompent, un bon chrétien tel que vous devrait se réjouir de l'influence qu'exerceront les Récollets. Ceci compensera cela... Cela... en somme peu de chose !

— Il y aurait eu moyen de concilier les deux intérêts. Vos paroles m'étonnent, Mademoiselle Zoé !

Rose endurait une peine térébrante. Elle ne doutait point que Paul eut communiqué à Demans son refus. Elle ne retrouvait pas *leur* ami. Il fut à peine poli, en prenant congé.

Toutefois, Monsieur Demans ignorait le renoncement de Mademoiselle Rose. Il ne savait rien, sinon que l'amour entraît, triomphant, sous le toit des Aubrie, que la jeunesse chérissait la jeunesse, et que triste, isolé, il était accablé davantage par la vieillesse timide. Il n'abandonnait pas sa croyance en l'affection de Rose. Mais elle et lui se courbaient, s'annihilaient, sous une décision inexorable. La volonté aveugle et toute puissante de Zoé était l'obstacle ! Demans n'envisagea jamais aussi brutalement la réalité. Il n'avait pas osé... Maintenant il quittait le rêve, le désir vague, la mélancolie adoucie par des illusions. Il aurait provoqué l'affront et le sarcasme, si le bonheur commun eut été acquis à ce prix. L'inutilité de tout effort amollissait ses résolutions, ses audaces. Rose ne voudrait pas se révolter contre Zoé. Zoé!... Ah!... Quand il apprit les fiançailles de Paul, cette vieille fille lui devint odieuse. Il ne sut comprendre comment, jusqu'à ce jour, il avait supporté sa tyrannie, il avait fait bonne mine à cette figure qui révélait le plus affreux égoïsme. L'amertume l'abreuvait. Là-bas... Des causeries tendres, les dimanches, dans le salon rouge et blanc... Pendant la semaine, dans l'intimité de la petite chambre... Et Rose, en présence des fiancés... Eux, clairs, joyeux, heureux de vivre... Elle, qui se courberait, résignée et endolorie, dans l'accomplissement terne de sa destinée.

Paul avait annoncé à Demans ses fiançailles, les bras ouverts, le visage exultant. Demans n'avait pas répondu selon la sympathie vivace qu'il portait au jeune homme. Une pointe, à travers la poitrine, touchait son cœur. L'inanité de sa conduite devenait flagrante. Ces années de tergiversations, les vains tourments, une délicatesse outrée, la résignation lâche, toute son existence de soupirant veule, il la méprisa, il la détesta. Il se connut. Il sentit combien ses irrésolutions avaient gâché sa vie. Et à présent, il était trop tard...

Trop tard ! Demans rejeta cette certitude. Il luttait.

Il se décida presque à emporter, de gré ou de force, le consentement de Zoé... Alors Rose cesserait d'hésiter ! L'aînée ne pouvait, devant Dieu et devant les hommes, justifier un refus !

Dans la rue, les gens trouvèrent les allures de Demans plus originales que de coutume. Ses gestes devenaient d'une vivacité extraordinaire. Il déambu-

lait, ivre. Près de sa maison, il heurta quelqu'un qui manqua de tomber. Lui-même s'était fait mal...

Le passant, rudement bousculé, ramassait son chapeau et se redressait, congestionné.

— Monsieur le receveur, pardon !...

— Pas de quoi ! fut-il répondu.

Le receveur filait, comme s'il avait vu le diable.

Demans revenu à une juste notion des choses, se préoccupa de la rencontre.

Ce coureur de guilledou, que faisait-il ici ?

Demans sonna. Barbe vint ouvrir.

Le visage de sa servante était reposé et honnête.

Demans se tourna du côté où le receveur de l'enregistrement disparaissait d'une allure précipitée, et le vieux garçon, pétri de vertus, se demanda momentanément, si ce célibataire émerillonné n'avait pas choisi dans la vie, une part meilleure que la sienne.

(A continuer.)

GEORGES VIRRÈS.



Arthur Lefèvre



DANS unedes dernières petites expositions du *Cercle Artistique*, trois artistes ont présenté au public quelques-unes de leurs œuvres. Notre génial artiste-graveur Danse, qui est vraiment un maître dans son art et a atteint, pourrait-on dire, le plus haut degré de perfection, au point qu'on se demande s'il est possible de s'élever plus haut, tant ses gravures sont fines et achevées, y exposait toute une série de ses œuvres merveilleuses.

On pouvait voir et on devait admirer, dans ce même salon, un ensemble des plus intéressants des œuvres de Madame Gilsoul.

A côté de ces deux artistes, un jeune, qui n'en est encore qu'à ses débuts, débuts pleins de promesses pour l'avenir, avait accroché à la cimaise dix charmantes toiles, dont je veux écrire.

Nous avons déjà parlé d'Arthur Lefèvre à différentes reprises.

Au dernier Salon triennal des Beaux-Arts de Bruxelles, il exposa une toile qui se fit remarquer, au milieu de tant d'œuvres médiocres et banales, par sa belle originalité. Je veux parler des *Ramasseuses de Cendre*, dont nous avons donné une reproduction dans la collection de *Durendal* de l'an passé. Voici ce qu'écrivit alors, un des critiques les plus compétents en matière d'art, Octave Maus, auquel nous aimons toujours à nous référer, parce que peu de critiques ont une vue aussi pénétrante et aussi juste que lui :

« A signaler pour la finesse de la vision, la correction du dessin et l'harmonie d'un coloris délicat, réalisé dans une gamme peut-être trop assourdie, les *Ramasseuses de Cendre*, d'Arthur Lefèvre, dont un beau dessin d'un sentiment grave et

recueilli, figura au *Salon d'Art religieux*. Cette petite toile, bien composée dans une gamme discrète, se rattache par d'évidentes affinités à celle du groupe de peintres qui innova naguère, en haine des traditions académiques, le mode gris. »

Tout le monde se souvient aussi du superbe fusain : *L'Adoration des Humbles*, exposé par A. Lefèvre, au *Salon d'Art religieux de Durendal*, auquel M. Maus fait allusion. Il a été reproduit dans l'Album de notre Salon. C'était une des plus personnelles et des plus remarquables toiles de notre Exposition. L'artiste était parvenu à réaliser une œuvre religieuse dans une note moderne, sortant de l'ordinaire, ne plagiant pas les anciens, dans une note vivante et vibrante. A quoi bon recommencer toujours, ce qui a toujours été fait. Il ne faut pas d'artistes pour cela. D'habiles copistes suffisent. Et, en ce moment, où une certaine école semble prétendre, tout au moins par sa méthode archaïque, que l'art religieux est définitivement figé dans un moule dont il n'est plus possible de sortir, de façon qu'on en est réduit à copier éternellement les œuvres des anciens, il était utile et intéressant de tenter un essai dans une tendance moderne. Et du coup, Arthur Lefèvre avait réussi. Tout le monde a été doucement impressionné par son magnifique dessin. Un profond, un vrai sentiment religieux s'en dégagait. Et il était exprimé en coups de crayon francs et nerveux.

Dans la petite exposition du Cercle, Arthur Lefèvre exposait, à côté d'œuvres de moindres dimensions, un grand tableau : *Les Colporteuses*. Nous le reproduisons dans le présent fascicule. Le sujet est à notre sens vigoureusement traité. Il est d'un réalisme de bon aloi et dénote chez l'artiste un beau talent d'observation. J'en aime aussi le coloris discret et distingué. Il enrobe le tableau d'une fraîcheur délicieuse et lui donne un cachet de naïveté bien appropriée à cette scène touchante de la vie des humbles.

Il y avait aussi parmi ces tableaux, outre un très beau portrait du juge Paridant, d'une étonnante ressemblance, une exquise tête de vieille encadrée de mousseline blanche. Cette petite tête est, à mon avis, un pur chef-d'œuvre.

Charmante aussi de grâce et d'élégance, non recherchée, mais si vraie, la silhouette de la femme du peintre, représentée dans une attitude si naturelle et en un geste sobre, puissamment affirmé par le dessin.

Un *Intérieur*, un *Cheval de trait*, un *Vieux Paysan*, superbe celui-ci, et d'autres petits tableaux dénotent, dans leur variété, une rare souplesse chez l'artiste et prouvent, à l'évidence, son aptitude à traiter n'importe quel sujet. L'*Intérieur* pourrait, sans souffrir d'un voisinage si artistique pourtant, être placé à côté des œuvres similaires de Verhaeren, auxquelles il confine par son coloris chaud et velouté.

Afin que l'artiste, dont je connais la modestie exagérée à l'excès, ne m'accuse pas de partialité dans mon jugement — il sait que je l'aime et que je l'admire — je termine ce petit éloge de son Salon, en reproduisant la critique qu'en fait M. Maus, dans l'*Art Moderne* :

« Les *Colporteuses*, de M. LEFÈVRE, ses portraits, — surtout celui d'une dame âgée et la figure de jeune fille absorbée dans un travail à l'aiguille — révèlent un sentiment délicat et une étude serrée de la nature. M. Lefèvre se rattache par le coloris aux peintres qui cherchèrent l'expression exacte du plein air dans une coloration cendrée, atténuée et discrète. On se souvient des débuts d'Hermans, — l'Hermans de l'*Aube*, — de Léopold Speekaert. On sait l'influence qu'ils exercèrent sur leur génération. Voici qu'après des années d'évolutions et de révolutions, le mode mineur résonne de nouveau, en harmonies paisibles, comme un écho des concerts de jadis. Il serait injuste d'en faire un grief à l'artiste qui y perçoit les secrètes résonances de son âme. »

Arthur Lefèvre peut être fier de ce jugement. Il est celui d'un critique impartial, qui n'a point l'habitude de flatter les artistes, qui dit franchement et dans toute la sincérité de son âme loyale, ce qu'il pense de leurs œuvres.

Nous nous unissons à lui pour féliciter chaleureusement notre jeune artiste. Sans doute, il a encore des progrès à faire. Mais tous les artistes sont dans le même cas à son âge. Il a l'avenir devant lui. Nous savons que c'est un travailleur. Il arrivera, nous n'en doutons pas, avec les ans et les efforts, à devenir un des bons artistes de notre école belge, déjà si riche et si féconde.

HENRY MØLLER.



La Libre Esthétique

I. — Le Salon

Il serait congruant, sans doute, mais, certainement, tout à fait vain, de commencer cet article par quelques considérations générales sur l'art d'aujourd'hui, les tendances que son étude révèle; les voies de son évolution, le but et l'aboutissement de celle-ci.

Mais, même si nous avons la moindre envie de l'entreprendre, ce serait un décevant et dérisoire labeur, car encore faudrait-il pouvoir se mettre au point de vue stable de principes — et en est-il qui ne soient invalidés et caducs? Le temps est venu qu'il faut « juger chaque cas en particulier »; on a si bien assaini, perfectionné l'hygiène, qu'il n'y a plus d'épidémie, ou presque, mais, chacun nourrit sa petite maladie compliquée et personnelle! Il n'y a plus d'esthétique; il y en a mille.

Les artistes professent un grand mépris pour la politique — qui est l'art de conduire les hommes ou, au besoin, de les suivre! — mais ils lui ont emprunté, cependant, l'idée de l'égalité : De maîtres, il n'y en a plus! Chacun est son propre maître et sa propre école et, regardant ceux qui le précèdent, se dit : « Je le vaux bien! »

On ne veut ressembler à personne et l'on finit par ne ressembler à rien! Plus soucieux d'originalité de n'importe quel aloi que d'étude, de science, de travail consciencieux et réfléchi, on se contente, en peinture comme en littérature, d'avoir — à défaut de pensée — une orthographe personnelle!...

La distinction est-elle dans l'homme, dans la physionomie que les habitudes de sa vie lui ont faite, dans le tour de son esprit, la hauteur de son cœur — ou dans son costume? L'originalité réside-t-elle dans les mots ou dans ce qu'ils expriment? Questions oiseuses au premier aspect et moins, cependant, qu'il ne semble, étant donnée notre propension badaude à accorder plus d'attention à l'homme qui s'impose par le bruit et l'apparence qu'à celui dont la supériorité se révèle seulement aux regards perspicaces; au vide éclatant des paroles superficielles qu'à la pensée discrète et fière qui veut être pénétrée...

Et les salons de peinture n'échappent pas au sort des salons en général, où, si triée que soit la société, se glisse toujours quelque quidam d'allure

redondante, dont le mauvais goût s'étale avec une ostentation et une impudence qui, selon l'humeur où vous êtes, vous paraissent irritants ou risibles. La *Libre Esthétique* a accueilli, cette année, quelques personnalités de cette sorte : *personnalités* est, peut-être, un terme impropre, car ce qui caractérise précisément ces artistes, c'est l'absence complète de personnalité ! On essaierait en vain de se rendre compte de l'évolution de leur manière, des transformations étranges et subites qu'ils apportent à celle-ci. Ce serait inutile, du reste, car il n'y a point de raison logique de développement dans leur œuvre ; elle n'obéit à aucune nécessité intérieure et ne représente que là pénible et laborieuse poursuite d'une originalité factice.

Nous parlions des tendances de l'art contemporain — et si périlleuse que la diversité des œuvres rende tout jugement général, on peut signaler, pourtant, une propension de plus en plus marquée, même chez les artistes qui en paraissent incapables, à puiser tous les éléments de l'art dans la réalité, une réalité observée avec intelligence et probité, mise en œuvre sans artifice ni subterfuge. Il ne s'agit point de *réalisme* : le *réalisme* étant une théorie roide et absolue, est sans adaptation possible avec l'art et la vie, qui sont complexes, — mais d'un art avide de vie palpitante et vraie, dédaigneux de formules, de conventions, de beauté prétendument idéale ; d'un art qui sait que la réalité lui fournira des mots pour toutes les paroles qu'il médite quelles qu'elles soient, de tristesse ou de joie, sublimes, amères ou familières... Notre tête est portée par notre corps ; de même, le rêve exige-t-il un piédestal de réalité. De sorte, qu'il y a une absurdité certaine à vouloir nous endoctriner et nous convaincre de la précellence de l'art idéaliste, réaliste, naturaliste, etc... Il y a de la terre glaise, et des couleurs, et de l'encre ; et puis le monde, répertoire inépuisable d'images, offert à tout artiste et d'où, selon les capacités de son esprit et de son cœur, il tirera, par l'œuvre de ses mains, de son pinceau ou de sa plume, le secret frémissant de la vie.

* * *

Le mystère de la vie, il est, certes, dans les images de Toulouse-Lautrec. Cruelles et mordantes, parce que simplement vraies, et quoique saisies, en apparence, dans la rapidité d'un instantané léger et pittoresque. On dirait que l'œil fixe et froid de l'artiste dépasse l'extérieur apprêté de gentillesse, de grâce coquette, de laisser-aller aimable de ses modèles, scrute leur masque de sourires et de frivolité, pour saisir et souligner dans leurs traits, pour faire jaillir à la surface, comme un impartial et perspicace objectif, toute leur vulgarité d'âme... Ces portraits d'actrices, de diseuses, de ballerines sont atterrants de pénétration translucide. Où retrouve-t-on, que chez Daumier, la vision aiguë et flegmatique qui se révèle, par exemple, dans la face canine de *Fane Avril*, dans la respectabilité confortable des *Tenanciers* ; qui fait ainsi apparaître, comme une vénimeuse *mouche* de vice, l'imperceptible éclaboussure d'une tache de boue sous le fard et le mensonge d'un visage ; la ride canaille dans la révérence du sourire ; l'ossature bestiale sous la carnation

juvénile? Et il y a là encore d'étranges et incisives notes d'humanité; des silhouettes d'humbles, de souffrants; d'extraordinaires aspects de coulisses et de scène, d'une couleur écrasée ou hachée, crue et violente, avec leurs personnages de rêve et d'artifice, dans l'hallucination factice du gaz et des foyers électriques.

Il faut rapprocher de ces œuvres, d'une vision si volontaire et si ardente, les portraits de M. Vallotton, qui sont, en réalité, moins des portraits que des signalements psychologiques. De lui aussi, on dirait que son regard projette des rayons X et ne laisse de la physionomie qu'il étudie que les caractéristiques linéaments, les lignes essentielles... Et quelles effigies, ce Baudelaire, dans l'amertume fière de l'œuvre accomplie, égale à son âme, le front haut encore et déjà marqué, pourtant, pour le final égarement; et ce Dostoiewsky, anguleux et doux, avec sa face d'apôtre un peu utopique, et qui semble roidi contre l'obsession de toute l'humanité épileptique et démente qu'il a créée!...

Comme d'ordinaire, l'intelligente direction de la *Libre Esthétique* s'est efforcée de présenter au public des œuvres d'artistes étrangers peu connus, ou pas du tout, jusqu'ici en Belgique. Des Allemands, comme le pastelliste Franz Hoch; M. Curt-Hermann, un pointilliste; M. Strathman, d'une jovialité extrêmement germanique; des Norwégiens, comme MM. Nilskreuger et Gerhard Munthe, avec ses curieuses abréviations décoratives. Parmi les Anglais, M. Sydney Lee, avec d'attachantes estampes en couleur, l'*Auberge de la Corvette*, notamment; M. Cartonmoore-Park, avec une série de dessins et de nombreuses études d'animaux, la *Fille aux oies*; M. Alexandre-Ch. Robinson, avec des pastels, spécialement une *Belle dame Lysdabetta*, d'une grâce et d'une contexture plutôt singulières. Quelques Espagnols, MM. Ramon Pichot, Francisco de Iturrino, avec leurs tableaux dont la couleur, à distance, semble découpée en grandes taches violentes : lumière tranchée; épaisses ombres violettes; figures à la fois nettes et indécises. Et toutes ces femmes dans leurs résilles et leurs châles bariolés, ont l'air d'être costumées comme Œil-Subtil, le grand chef des Sioux!...

Lorsque j'aurai cité la jolie figure du *Jardin aux roses*, de M. Charles Guérin, qui lui fait pardonner sa *Vénus*, plus nature-morte que les *Natures-mortes* voisines; les *Roseaux*, très fins, de M. Harlet; la page nostalgique de M. Laermans; la *Tribu prophétique*, en marche pour « des ailleurs » (comme on dit aujourd'hui); les beaux pastels, le *Canal*, surtout, de M. Henri Le Sidaner; le suggestif *Soir en Normandie*, noir et violet, de M. Milcandeu; les féeries humides : *Venise*, entre le ciel moite et les canaux liquides, de M. Morrice; les évocations de Versailles, de M. Planells, fontaine de bronze sombre, dans le royal et rouge automne; bassin plein de l'eau immobile, noire et bleue, à moitié assoupie encore, de la fin de l'hiver... Et puis les séduisantes *Baigneuses* de M. Lerolle et, enfin, une page pathétique, *Tristan et Isolde*, où la passion est plus tendre, à ce qu'il semble, qu'héroïque et désespérée, de M. G.-M. Stevens, et ce sera tout pour la peinture. Ici, du moins.

Outre le fragment du puissant monument les *Bourgeois de Calais*, de

Rodin, la sculpture est représentée, au Salon, par deux bustes superbes de M. Lagae, celui de M. Lequime, d'une observation serrée et vivante, et celui d'un *Pêcheur*, à la face pleine d'énergie concentrée et têtue, pétrie par le vent du large et les embruns; par un nouveau et magnifique fragment du *Monument du Travail*: le *Port*, et des bustes de Meunier, entre autres, celui de Paul Janson, avec son masque de vulgarité forte et de défi; un *Bourgmestre Franc-quart*, de M. Minne, qui se perdra dans la foule des êtres de pierre, illustres et ignorés, de l'hôtel de ville, et des *Figures de femmes*, obscures et impressionnantes. Enfin, de M. Ch. Van der Stappen, une exquise image de grâce sérieuse et timide: *Veere*; des bustes; des statuettes; le *Monument Verwée*, d'une haute allure, avec la vigueur tranquille de la figure animale qui le domine, et qu'on pourrait louer sans restriction, n'était la façon peu heureuse dont l'effigie du peintre célèbre est présentée.

ARNOLD GOFFIN.

II. — Les Auditions Musicales

Les auditions, à la *Libre Esthétique*, ont présenté, cette année, un intérêt exceptionnel. La Sonate pour piano, de Paul Dukas, est une des œuvres les plus substantielles, les plus finement conçues et écrites que nous ait donné cette jeune école française dont les procédés de style si impressionnants, bien qu'un peu vobulus et tendus, représentent une évolution capitale et caractéristique de l'art musical contemporain. La première partie, qui se développe sur une phrase fondamentale ample et pénétrante, se pare de fantaisie ailée, d'épisodes imprévus et énigmatiques. Le second morceau, intitulé *Calme*, après s'être tenu trop uniformément dans la note sombre, se couronne tardivement de lumière et de paix dans une péroraison qui n'est pas sans charme. Un *scherzo* aux colorations chatoyantes et imprécises, aux rythmes curieusement affinés, la partie la plus pittoresque de l'œuvre nous amène à la quatrième partie (très lent, puis animé), d'une allure héroïque et grandiose.

Si la Sonate de Dukas est intéressante par la sincérité et l'originalité de la conception, par les raffinements de l'harmonie et la ciselure du détail, le *Poème des Montagnes*, de Vincent d'Indy, est sans doute d'une portée bien plus haute. Le délicat poète qu'est Vincent d'Indy a écrit là un pur chef-d'œuvre de grâce et de puissance descriptive où l'haleine parfumée des grands bois chante son cantique ému et que traversent toutes palpitantes les hantises des songes ossianiques. D'abord, une suite d'accords imposants dont les pleines harmonies forment l'introduction du poème. C'est comme le grave portique du Temple de la Nature, où vont bientôt s'éveiller d'immenses et mystérieuses voix. Sur la lande infinie où la bruyère pensive figure en ses longues traînées mauves la poésie du silence et de la mort, le brouillard, fantôme matinal, est venu suspendre son manteau d'argent. L'âme de Weber, l'âme-sœur de Shakspeare, s'est réveillée soudain, planant sur la campagne, dans des res-

souvenirs de *Robin des Bois*, et le tendre appel de la bien-aimée s'ajoute aux voix majestueuses de la nature pour couronner cette vague symphonie qui se voile et s'estompe mollement dans le lointain profond. Les danses qui, de leurs rythmes bondissants, décorent la seconde partie du poème, forment un interlude exquis qui ramène ensuite l'auditeur, dans la troisième partie, aux impressions de calme recueilli, traversées encore une fois cependant par le vol de la tempête dans les hêtres et les pins frémissants.

En deux œuvres si différentes d'inspiration et de style que le sont la Sonate de Dukas et le *Poème des Montagnes*, M^{lle} Blanche Selva s'est révélée artiste accomplie par la clarté victorieuse, l'éclatante puissance, le coloris chaud et lumineux de son jeu. Dans l'œuvre de d'Indy notamment, elle a fait chanter très profondément l'âme intime et cachée du poème.

La séance du jeudi 13 mars a été consacrée à l'audition du Quatuor de Castillon, du Quatuor à cordes de Debussy, du Quintette pour piano et cordes de César Franck. Le Quatuor de Debussy est une œuvre de tendances et de style ultra-raffinés, impressionnante, malgré le nervosisme désemparé et morbide de son inspiration. Mieux dessiné, plus cohérent, plus franchement musical et mélodique, apparaît le Quatuor de Castillon. Quant au Quintette si noble de Franck, il offre à côté de longueurs d'admirables pages, et la douleur du poète s'y exprime toujours avec une éloquence grave et majestueuse, où ne s'aperçoivent pas encore les défauts de l'école. Il serait banal d'insister sur l'interprétation magistrale que le Quatuor Ysaye nous a donné de ces œuvres, interprétation si fondue, si vivante, si unifiée, où la délicatesse des ciselures ne nuit jamais à l'ampleur et à l'émotion, et qui, dégageant l'âme subtile du poème de son vêtement sonore, fait jaillir du fond de ses obscurités mystiques comme des gerbes roses de lumière. Sans la souveraine clarté de l'exposé, que nous aurait dit la seconde partie du Quatuor de Debussy? Au travers de ces spectrales hallucinations et de ces arabesques grimaçantes, nous n'aurions pu découvrir autre chose qu'un sphinx énigmatique et muet.

Dans la troisième séance du 25 mars, le Quatuor Zimmer (très en progrès) nous a fait entendre un Quatuor de Samazeuilh. Inscrits aussi au programme: le *Chant de la Terre*, poème de Séverac; la Sonate pour piano et violon de Marcel Labey. Ces œuvres ne sont pas dénuées d'intérêt harmonique et rythmique, elles ne manquent pas non plus de couleur, mais amorphes, imprécises de ligne et d'idée, elles sont dépourvues de vie intime et profonde. C'est à M. Jean du Chastain, le jeune pianiste si doué, qu'avait été confiée la tâche ardue de nous faire connaître ce *Chant de la Terre*, poème géorgique pour piano, au fond duquel dort peut-être l'âme virgilienne, mais sans se manifester pour cela très souvent au dehors. M. du Chastain a joué cette œuvre avec un sentiment consciencieux et une précoce autorité. La pittoresque Bourrée fantasque de Chabrier, brillamment enlevée par MM. Oct. Maus et du Chastain, terminait la série de ces très intéressantes auditions.

GEORGES DE GOLESCO.

III. — Les Conférences

La personnalité marquante et bien originale, le talent déjà consacré des auteurs invités à conférencier cette année au Salon de la *Libre Esthétique*, donnèrent à ces attrayants après-midi d'art un intérêt tout particulier. Entendre tour à tour, en l'espace d'un mois, M. Eugène Rouart, l'écrivain au style sobre et passionné de la *Maison du bien-être*; M. Adrien Mithouard, le poète mystique du *Pauvre Pécheur*, et aussi le critique averti du *Tourment de l'Unité*; M. Alfred Jarry, sculpteur de cette marionnette énorme et bouffonne qui a nom *Ubu Roi*; puis M. Fontainas, un poète curieux de sensations raffinées et de nouveaux rythmes; enfin, toute grâce et tout sourire, M^{me} Georgette Leblanc, dont Bruxelles a retenu les créations émouvantes dans la *Navarraise*, dans *Thaïs*, dans *Carmen*: voilà qui ne manquait ni d'attrait, ni de charme, sans compter qu'il devait s'en dégager un enseignement profond et sûr.

M. ROUART ouvrit la série en étudiant la situation de l'artiste dans la société contemporaine. Il énonça d'abord quelques préférences, Verlaine, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam. Il rejeta la théorie du progrès en matière d'esthétique, car l'expression seule est puissante dans l'Art, et l'ambiance ne peut la modifier, puisqu'elle a sa base dans la personnalité. Puis, pénétrant au cœur même de son sujet, il regretta cette époque heureuse du moyen âge, où « l'artiste modeste portait toute sa joie en lui et n'avait d'autre passion que de s'exprimer ». Aujourd'hui, l'artiste, et spécialement le littérateur, veut tout savoir, tout approfondir, tout comprendre, alors qu'une vie est déjà insuffisante à l'homme qui désire pénétrer une seule chose; il se place délibérément au sommet de la hiérarchie sociale et s'érige en juge de tout, prétendant remplacer à sa guise et quand il lui plaît le magistrat, l'ingénieur, le médecin. D'où provient ce mal et quel en serait le remède?

Jadis, l'artiste créait son œuvre, mû par le seul désir de la créer belle, sachant bien qu'un public d'élite, instruit par une longue culture, serait prêt à l'admirer. Tel il fut, en France, aux xvii^e et xviii^e siècles. Mais après la Révolution, la bourgeoisie supplanta l'ancienne noblesse; moins affinée que celle-ci, elle voulut, néanmoins, comme elle, s'intéresser à l'art et aux lettres, jouer un rôle de Mécène. L'artiste, impatient de succès et d'argent, au lieu de laisser la société monter vers lui, descendit à elle et compromit l'intégrité de son art en l'adaptant à des goûts encore inhabiles, à des intelligences trop peu mûries pour l'apprécier et le comprendre dans sa hautaine perfection. Il se fit journaliste, et ainsi, « au lieu d'élever une masse d'hommes vers l'art, mit tranquillement l'art à la portée d'une masse d'hommes ». C'était plus pratique.

De là les incompréhensions et les compromis, la gloire affluant si souvent vers la médiocrité, se refusant avarement au génie, et le mépris de l'artiste

pour les snobs qu'il satisfait, et tant d'œuvres inachevées, hâtives, incomplètes. Tout ce mal résulte de ce que l'Art, fonction de luxe, est devenu métier lucratif.

Et M. Rouart nous indique aussitôt le remède : « Pour produire selon son tempérament et son cœur, et pour obéir à l'homme intérieur qui souhaite donner ses œuvres posément, à son heure et selon qu'elles seront mûres en lui, il faudrait, étant donnée la société moderne, que l'artiste veuille ne pas compter sur sa production pour vivre. »

De glorieux exemples peuvent servir d'argument à cette thèse : Boticelli fut orfèvre ; Vinci ingénieur, astronome, chimiste ; Michel-Ange architecte, marbrier, voire homme de guerre ; Rubens, diplomate. En France, au xvii^e siècle, Molière ; au xviii^e, Beaumarchais ; à l'époque contemporaine de Vigny, Lamartine, Stendhal ; de nos jours, Rimbaud et Mallarmé, ne furent pas que des artistes et, *pour cela*, considérèrent toujours leur art comme un délasement sacré.

Plaise donc au ciel que l'Artiste de l'avenir produise son œuvre, sans devoir s'attarder à des considérations de succès et d'argent. Mais quelle œuvre produira-t-il ? Quel sera l'Art de demain ?

M. ADRIEN MITHOUARD nous dit qu'il sera *classique* ; — classique, entendons-nous bien sur la valeur du mot, — en ce sens, dit-il, que l'œuvre nouvelle sera établie avec plus d'économie, plus de sobriété, débarrassée de toute « luxuriance inutile, arquée d'une ligne plus ferme », montrant un goût, une noblesse s'autorisant de la plus authentique tradition.

Il est une loi esthétique : *l'ondulation du Beau*. Toujours avide de beauté, le goût varie dans l'appréciation de cette beauté ; il y veut, tour à tour, la force ou la douceur, l'abondance ou la sobriété, l'ampleur ou l'intensité. Il demande satisfaction à des théories successives, diverses ; cherchant d'abord le beau dans l'harmonie de la ligne, puis dans le trait incisif, puis dans l'expression exagérée, jusqu'à ce qu'un retour à l'ordre s'en suive, sous forme, comme je suis assez disposé à le croire, d'une théorie moyenne, empruntant ses éléments à l'une et à l'autre des esthétiques antérieures et terminant le cycle d'une évolution complète.

Le retour — ou plutôt l'arrivée ? — à un tel classicisme semble, d'ores et déjà, présagé par certaines œuvres. N'a-t-on point imposé silence aux fanfares tapageuses du lyrisme, qui donna trop libre cours à la naturelle loquacité de notre langue poétique, prédisposée par le jeu brillant des rimes au verbiage, voire même au calembour ? Un art trop expressif s'épuise, en se posant. Hugo, par exemple, en le consacrant par ses chefs-d'œuvre, a condamné l'usage de l'antithèse.

On en est donc arrivé à la première condition d'un classicisme, « l'égalité verbale retrouvée, la paix des mots ». Verlaine a chanté la chanson bien sage, Laforgue lutta pour effacer en lui la dernière trace de l'insincérité romantique. Partout on tâche de réfréner l'emportement inutile. « Ainsi, conclut M. Mithouard, peut être constaté chez les plus notables un abaissement expressif, par où se révèle une meilleure économie de l'effort. »

Il est une autre condition du classicisme : la simplicité de construction, la largeur harmonieuse de la ligne, l'obéissance à une discipline sévère et stricte. Or, ce culte de la belle ordonnance du style se révèle chez un Cézanne, un Maurice Denis, un Chausson. On a restauré peu à peu la religion de la Beauté simple, on admire en toute sincérité Raphaël et Racine, Mozart et Gluck. Des écrivains de race, un Gide, un Barrès, un Maurras se réclament du génie traditionnel. †

En terminant cette intéressante étude, riche en aperçus originaux, écrite d'un style sobre et ferme, M. Mithouard nous a mis en garde contre le danger des jugements hâtifs et des prophéties. Il faut laisser le champ libre à la spontanéité de l'artiste, car, à vouloir presser l'évolution, on risquerait de la détourner de sa voie. Ce qui importe avant tout, c'est de « respecter son propre cœur et son esprit natif ».

Les fantaisies burlesques, pour Marionnettes, lues de façon cocassement amusante par M. JARRY, furent comme un interlude ; après quoi, M. FONTAINAS, en poète suggestif et harmonieux, parla du *Frisson des Iles*.

Sa conférence — mieux vaudrait dire son large poème en prose — fut l'ingénieux commentaire d'une phrase de Michelet : tout le mystère du monde est dans les îles.

Elles sourient à l'horizon des rêves, les filles bien aimées de la mer, les îles aux noms mélodieux. Fabuleuses : l'Atlantide, les Fortunées, Thulé, Taprobané ; découvertes après quels merveilleux périple : Ceylan, les Moluques, Tahiti, les Antilles ; dorées de gloire par la poésie mère : la Sicile, Ortygie, les Sporades, Cythère, Lesbos ; ou bien encore, créées par l'imagination des conteurs, elles sont le but lointain des songeries et des voyages, le symbole de tout l'inconnu qui attire loin des plages natales, les explorateurs et les poètes, amants de la chimère, inassouvis d'au delà. C'est ainsi que M. Fontainas les a évoquées, après leur avoir, dans son *Jardin des Iles claires*, consacré des vers faits de musique et de rêve, et l'on gardera certes, de l'heure où son beau style magnifiait ce beau songe, un poétique souvenir.

M^{me} GEORGETTE LEBLANC termina la série des conférences, en développant avec grâce de clairs aperçus sur *la femme au théâtre*. Je crois que quelques causeries de ce genre feraient tomber bien des préjugés touchant l'existence et la sincérité des artistes dramatiques. Les paroles qu'elle nous apporta, la grande artiste les a vécues, avant de les tirer pour nous de la substance profonde de son âme. Durant cette heure de laisser-aller, de confidences simplement exposées, de conversation à la fois sérieuse et familière, elle se montra telle qu'elle est, aimant l'art véritable, le comprenant, rêvant de l'exprimer sans cesse plus adéquatement à lui-même.

CHARLES DE SPRIMONT.



De la Restauration

des Monuments anciens

Dans une étude, parue d'abord dans la *Revue de l'Art chrétien* (tomes XII et XIII), et récemment publiée en brochure, M. Cloquet prend la défense des restaurateurs de monuments historiques dont les travaux ont été, depuis quelques années, si vivement critiqués par des archéologues et des artistes.

Rien de très saillant n'apparaît en ce travail et les idées émises nous semblent ne rien apporter de bien neuf à la thèse des restaurations, sauf, peut-être, la classification des édifices en *monuments morts* et en *monuments vivants*, justifiant des procédés d'entretien et de restauration différents, mais qui, en réalité, n'a jamais été observée, croyons-nous, puisque des monuments de la première catégorie ont été et sont encore traités comme devraient seuls l'être, d'après M. Cloquet, ceux de la seconde.

Le Château des Comtes, à Gand, appartient incontestablement à la série des édifices morts, et néanmoins M. Cloquet prend la défense des travaux de réédification encore poursuivis, détruisant ainsi lui-même l'effet de sa classification.

La Porte d'Ostende, à Bruges, est aussi un *monument mort*, selon la définition de M. Cloquet, et cependant on veut la reconstruire suivant un plan qui effacerait plusieurs siècles de son existence : M. Cloquet devrait donc s'efforcer, comme nous, d'empêcher ce travail.

Mais l'argumentation de M. Cloquet est tellement ondoyante, elle prêche si allègrement à la fois blanc et noir, qu'analyser certaines de ses opinions est chose presque impossible. Les contradictions fourmillent et nous devons continuellement les signaler.

Après cette vérité que « l'homme est maladroit et redoutable, même quand il est respectueux du passé », nous trouvons cette affirmation d'une belle suffisance : « Nous possédons à fond la science des styles ; nous avons su faire une église de la Madeleine plus romaine que les temples d'Auguste, comme des églises du gothique le plus pur ; et nous refaisons du Louis XV avec une impeccable virtuosité ! »

Hélas ! les productions si incolores des architectes modernes sont là pour démentir cette assertion !

Les gens qui parlent toutes les langues, les parlent généralement fort mal et ne peuvent prétendre égaler les écrivains et les poètes qui, eux, furent de

leur pays et de leur temps. L'imitation en architecture, comme dans tous les arts, crée une infériorité certaine.

M. Cloquet ne saurait prouver le contraire.

Du reste, il parle plus loin de *perfection relative* dans leurs travaux, après cette affirmation d'une compétence absolue des architectes de notre temps ! Et, plus loin encore, il dit que ce n'est pas une utopie que d'entreprendre aujourd'hui une construction en pur style du xv^e ou du xiii^e siècle. Le style pur y sera, mais l'œuvre ne sera que l'application de règles apprises, une œuvre de science plus ou moins parfaite, non une œuvre d'art, car le constructeur moderne ne peut s'incorporer la personnalité des artistes du xiii^e ou du xv^e siècle, qui bâtissaient selon la psychologie de leur temps, *créant* des formes nouvelles, contribuant ainsi à la vie de l'art, à la transformation du style.

M. Cloquet veut cette classification des monuments en morts et en vivants, selon qu'ils ont ou non une *utilisation* contemporaine. Cela a bien peu de rapport avec l'art, avouez-le. Je proposerais plutôt cette autre : *Les monuments vivants sont ceux qui furent créés suivant l'esprit de l'époque à laquelle ils appartiennent réellement. Les morts seront ceux qui sont imités aujourd'hui, suivant les formules d'une époque quelconque, autre que la nôtre* (car ces derniers n'auront jamais aucune vie propre). Une classification pareille ne serait-elle pas au moins logique au point de vue de l'art et de l'histoire ?

Mais, continuons plutôt cette analyse d'un travail qui, sous une apparence très scientifique, est fort diffuse.

L'architecte restaurateur, aux yeux de M. Cloquet, est un artiste, et cependant il démontre le contraire en quelques lignes :

« Serait-il impossible que des spécialistes consciencieux, surveillés par des hommes compétents, parvinssent à réparer convenablement nos monuments délabrés, et faut-il laisser tomber ceux-ci sous nos yeux, de peur de les altérer ? » (Les altérer est toujours une faute pour nous ; les entretenir, les réparer à temps est un devoir)... « Celui qui y met la main doit se considérer comme le continuateur de l'artiste qui l'a conçu »... « il faut un architecte expert, contrôlé par des autorités compétentes, sous l'œil d'un public défiant, à condition toutefois qu'il sache faire abnégation de son goût propre, et évite de mettre dans l'ouvrage l'empreinte de son sentiment personnel ».

Est-ce là faire œuvre d'artiste ? est-ce là le moyen de se mettre au niveau des sublimes bâtisseurs de nos cathédrales gothiques, et cette sorte de fonctionnarisme archéologique n'est-il pas fait pour mettre en défiance tous ceux qui sentent la pure et délicate beauté de nos monuments anciens ?

Pauvres monuments, hélas ! que l'on s'arroge ainsi le droit de compléter, de rafistoler en d'aussi tristes conditions !

Comme nous le disions plus haut, après avoir classé le Château des Comtes de Gand dans les monuments morts, M. Cloquet en admet, cependant, la réédification ! Pour lui, le Château rebâti devient « une incomparable et *seculaire* relique sauvée » !

J'avoue ne plus comprendre.

Abordons maintenant, avec le savant architecte, la classe des *monuments*

vivants. Ceux-ci, il ne les abandonne pas aux « artistes et aux touristes », gens sans importance à ses yeux. « Les monuments vivants ne leur appartiennent pas, c'est quelque peu en *intrus* qu'ils interviennent, sous prétexte que tout ce qui touche à l'art les intéresse ». C'est envoyé ça ! Mais, cependant, l'intervention admise de la Commission des monuments ne s'exerce qu'à ce même point de vue.

L'utilité, la destination des édifices importent seules ; on peut donc, d'après M. Cloquet, augmenter ceux-ci, les développer, selon les besoins présents, les accommoder aux mœurs et aux usages actuels, les besoins nouveaux et le milieu qui les entoure ! Le point de vue archéologique et pittoresque passe au second plan.

Voilà qui est d'un utilitarisme non déguisé ; d'ailleurs, dans cette partie de l'étude, l'auteur dénonce toute son ardeur à restaurer, à compléter, à transformer, au besoin : c'est bien en architecte qu'il parle.

Mais ce beau zèle ne pourrait-il s'exercer plus utilement dans l'édification de monuments nouveaux et laisser intacts les anciens ? N'y a-t-il pas lieu plutôt de respecter les proportions de ceux-ci, et ne vaut-il pas mieux suivre les errements des architectes d'autrefois, qui jamais n'ont ajouté aux œuvres de leurs devanciers en imitant leur manière ? L'édifice au moins conserve alors son aspect historique, la proportion que son auteur a voulue.

Lorsque M. Cloquet parle de l'unité de style, il commence par démontrer lui-même l'absurdité de certains travaux, donnant ainsi raison à ses adversaires : « En règle générale, on doit respecter les parties d'un monument appartenant à des époques successives. Mais cette règle souffre des exceptions. » C'est de celles-ci, évidemment, que profitent les architectes auxquels nous reprochons, nous, des *unifications* désastreuses pour l'histoire de l'art dans nos provinces.

De nombreux exemples justifient, cependant, ces reproches, et l'optimisme de M. Cloquet ne peut se soutenir. Citant la cathédrale d'Amiens, « on n'écouterait pas, dit-il, un instant celui qui proposerait de sacrifier le chœur à la nef », et cependant, chez nous, on a souvent écouté et permis des choses aussi absurdes.

Mais n'oublions pas que c'est une thèse qu'il défend. Sa conclusion, cependant, est qu'« il sera parfois prudent de s'abstenir ». Mais, c'est précisément ce que nous demandons ! Nous serions d'accord avec lui, n'était cette poursuite obstinée de la justification quand même de certains travaux, car, en fait, il reconnaît mainte erreur récente d'architectes de talent.

Pourquoi, dès lors, ne pas avouer franchement le danger de ces travaux en général et demander, avec nous, plus de prudence ? Ce serait rendre un éminent service à nos richesses architecturales, — mais ce serait aussi compromettre des intérêts professionnels. Aussi revient-il bientôt à cette idée : « Nous prétendons que nos meilleurs spécialistes sont capables de reproduire *sans incorrection* et sans froideur les *formes* architecturales anciennes... » ; puis : « il est bien entendu qu'une restitution partielle, si elle procure l'harmonie à un ensemble, ne prétend pas *émouvoir* ni *instruire* comme le monument authentique ». N'est-ce pas encore ce que nous disons ? Pourquoi, dès lors, tant de

colère contre ces pauvres « pittoresques », si méprisés? Ce long article me semble ne réfuter en rien les opinions émises par les artistes et archéologues auxquels M. Cloquet veut répondre.

Lorsqu'il parle de la sculpture décorative des édifices du moyen âge, il ne paraît plus aussi convaincu, et cependant l'architecture et la sculpture dans ces monuments sont si intimement liées, que sa thèse « restauratrice » devrait se poursuivre jusqu'au bout, pour être rationnelle. Mais, en ceci, il se déclare incompetent : « Les formes sculptées jaillissent vivantes de la pensée de l'artiste et s'expriment d'une main qu'anime *un talent personnel développé dans un milieu déterminé.* » « Nous ne pensons pas, ajoute-t-il cependant, que l'artiste moderne soit incapable de se mettre en communion intime de foi, de sentiment et de pensée avec une époque lointaine, etc... »

Quelque foi qu'il ait, l'artiste moderne devra forcément s'exprimer autrement que ceux d'une autre époque. S'il agissait différemment, il manquerait de sincérité; son œuvre ne serait qu'une œuvre industrielle, du simili-ancien, un mensonge artistique. Les mystiques imagiers médiévaux n'ont jamais pensé à exprimer leur âme, leur pensée, au moyen de formules d'une autre époque : c'est la sincérité, la simplicité naïve de leur art qui fait son éloquence. Mais M. Cloquet appuie encore : « *Nous ne voulons pas proclamer, dit-il, l'impuissance de l'art moderne à faire ce qu'on a pu faire à des époques précédentes!!!* » M. Cloquet a une singulière compréhension de l'art, elle nous explique toute sa théorie des restaurations.

L'exemple cité de Michel-Ange, renonçant à appliquer à une statue antique un bras qu'il venait de modeler, estimant qu'il n'avait pas le droit d'altérer le travail original du maître inconnu qui avait produit le chef-d'œuvre, eut dû être la vraie conclusion de l'article de M. Cloquet. Ce sera la nôtre.

L. ABRY.

12 mars 1902.



César Franck

Causerie donnée au Cercle Artistique par Vincent d'Indy



CÉSAR FRANCK, un Belge, un Liégeois, mais bien vite émigré à Paris, est réclamé et proclamé chez nos voisins comme Français et fondateur de l'École symphonique française. Regrettons un moment, pour notre gloire nationale, cette naturalisation, en fait, qui nous prive d'un des plus grands musiciens modernes, mais ne nous arrêtons pas à ce regret. Il est mesquin de trop parler frontières en matière d'art, vu que l'art n'en connaît point. — Je gardais un souvenir profond de maintes œuvres du maître, entendues aux Concerts Ysaye et Populaire ; j'écoutai donc avec grand intérêt la causerie de M. Vincent d'Indy. Ce fut bien une causerie et non une conférence. Et le sujet le voulait ainsi. César Franck vécut une vie si simple, si unie, je dirais presque : si bonhomme, n'était l'éclat aujourd'hui partout épandu de son génie, que la monographie de ce grand artiste modeste devait être plutôt familièrement « causée » qu'officiellement conférenciée. M. Vincent d'Indy n'y a pas manqué. Si l'on attendit de lui une parole artiste ou élégamment fouillée, la recherche de l'effet, le plaisir pur d'entendre bien « parler » : ces trompe-l'œil remplisseurs des professionnels du genre, on dut être déçu. L'auteur de *Fervaal* n'a rien de ce brillant. Avec distinction, mais sans éclat, il nous lut une étude toute sobre sur son illustre maître. La voici résumée en quelques traits rapides :

César Franck naquit à Liège donc, en 1832, dans un milieu bourgeois. Tout jeune encore, il vint à Paris, où il se débattit contre la misère immédiatement, et, sitôt qu'il se mit à écrire, contre la malveillance du Conservatoire d'alors. Conservatoire et conservateur vont bien ensemble... Celui-là « conservait » jalousement son droit légal à l'élève des médiocrités : une méthode vide de toute vie sincère, une inculture méthodique de l'Inspiration formaient la base de son enseignement ; c'est à peine s'il produisit quelques opérétistes insignifiants. La musique de Franck devait lui déplaire ; l'on s'ingénia soigneusement à l'ignorer aussi longtemps que possible. Pourtant, le nom du compositeur s'affirmait et s'étendait. Franck gagnait péniblement son pain à courir le cachet ; toute sa journée y passait presque ; vers le soir, il trouvait, enfin, deux ou trois heures pour écrire, et ces moments de joie le consolait de tout. Ce sont ces quelques heures quotidiennes qui suffirent à édifier des chefs-d'œuvre.

N'est-ce pas poignant cette lutte du génie contre la vie?... Il parvint néanmoins à entrer au Conservatoire, c'est-à-dire qu'on l'y fit entrer, plutôt que lui-

même y tâcha : il était trop dénué d'intrigue pour s'atteler à une ambition matérielle. Et de la sorte, donnant des leçons en ville, enseignant au Conservatoire, sans loisirs à peine de travailler pour lui, il mourut en 1890, pauvre, ignoré de la grande gloire, entouré de quelques fidèles. Son œuvre ne devait véritablement s'épanouir qu'au Soleil des Morts.

Le professeur était, nous dit Vincent d'Indy, de ce type d'éducateurs à moitié pères de leurs élèves qui agissent par l'amour qu'ils inspirent pour former à l'art qu'ils enseignent.

« Nous l'appelions le père Franck. Nous l'aimions autant que nous l'admirions. Il était pour nous l'ami et le conducteur ; sa bonté sereine répandait tant d'union dans le groupe de ses élèves, qu'à force de le chérir et de l'écouter ensemble, nous nous sommes fondus dans une amitié indescellée encore. »

Son enseignement porta des fruits magnifiques ; la plupart de ses disciples sont connus ou célèbres. C'est bien une « école » qu'il a fondée, une école jeune qui compte des compositeurs comme le regretté Lekeu, Charles Bordes, Duparc, Debussy et surtout Vincent d'Indy lui-même.

L'artiste!... Pour porter véritablement ce nom, il faut être un sincère. César Franck le fut dans toute la simplicité et la richesse de son âme, c'est-à-dire qu'il ne parvint jamais à exprimer que ce qu'il ressentait profondément, qu'il fut tellement étranger à tout cabotinisme qu'il ne réussit pas à exprimer, par exemple, la colère et la haine, par cette touchante raison qu'il ignorait ces sentiments ! Cette remarque peint bien l'homme et le musicien. Son génie se signifie dans « une tendance saine vers le Mysticisme ». Je dirais plus simplement que Franck est un *idéaliste*. Il sait combiner, il sait unir avec une sûreté et une élégance magistrale la symphonie la plus large à la mélodie la plus nette et la plus pure. Et la sensation que fait régner en nous sa musique consiste caractéristiquement, me semble-t-il, dans une espèce d'apaisement et de sérénité de l'âme naissant d'une haute perfection de forme et de pensée. Il épanouit l'être entier d'une joie angélique qui est comme l'effluve de son génie dans nos cœurs. M. Vincent d'Indy nous l'a nommé remarquablement : *Pater Seraphicus*. C'est bien ainsi que César Franck s'appelle.

Voilà brièvement ce que nous a dit le causeur. On a goûté un plaisir sérieux à l'écouter. Vincent d'Indy ne « séduit » pas ; il est, comment dirai-je, gravement, cordialement sympathique. L'on sent en lui une probité discrète qui fuit soigneusement tout étalage et tout éclat. Avec sa figure froide et distinguée, sa parole sans recherche et cette espèce de simplicité confiante en soi, qui est comme une étoffe grise jetée sur de grandes richesses intérieures, il s'est fait chaleureusement apprécier d'un public attentif. On lui aurait peut-être permis un peu de prétention.

Les applaudissements éteints, un court récital a suivi.

Le jeune maître français, aidé remarquablement par un pianiste de Paris, M^{lle} Blanche Selva, a joué, sur un Pleyel légèrement enrhumé, deux *Chorals*, de Franck, très vivants dans la ligne sévère du genre. Et pour finir, les *Eolides*, quelques pages descriptives délicieuses, où passe, en longs frissons musicaux, toute la poésie du Vent. Puis l'on s'en est allé, avec le souvenir d'un grand artiste ayant magnifié simplement un grand artiste.

G. B.

Chronique Artistique du Mois

Au Conservatoire. — Il y a à Bruxelles une maison que j'aime entre toutes, où je vais avec la joie avec laquelle on entre au foyer paternel, et c'est ce sanctuaire de l'art que l'on appelle le Conservatoire. Avez-vous l'âme triste, êtes-vous dégoûté des turpitudes du monde, de sa médiocrité, de ses bassesses et de ses lâchetés ? Entrez dans ce temple. Assistez à un des admirables concerts que de temps à autre on a le bonheur d'y entendre. Vous y trouverez la consolation. Vous y oublierez la terre. Elle s'évanouira, elle disparaîtra d'elle-même devant vous. Vous n'entendrez plus ses blasphèmes et ses malédictions. Ses ignominies s'effaceront comme par enchantement de votre souvenir. Car, si vous avez l'âme un peu haute, elle sera enlevée dans une sublime extase, bien au-dessus de tout ce qu'il y a d'humain, dans des sphères éthérées et lumineuses, où vous croirez entendre des séraphins chanter la beauté, dans un frémissement de harpes angéliques et dans un doux murmure de violes dont des chérubins feraient résonner les cordes divines.

Etes-vous poète ? Oh ! allez là vous inspirer à cette source céleste, d'où jaillit l'eau qui donne la vie, étanche notre soif d'idéal et s'élançe en gerbes d'art jusqu'au ciel. Votre âme y chantera avec ceux qui y chantent. Les cordes de la lyre que vous portez dans votre poitrine vibreront d'elles-mêmes. Tout votre être s'illuminera. Et quand vous sortirez de ce que je m'obstine à considérer comme un temple, vous emporterez un poème de plus dans votre cerveau de penseur.

Votre cœur a-t-il besoin de s'épanouir ? Votre intelligence a-t-elle soif de vérité, non pas d'une vérité sèche qui sort péniblement d'enchevêtrements scolastiques et convainc sans émouvoir, mais de la vérité enrobée de beauté, qui en est le vêtement royal ? Voulez-vous vous élever, vous enthousiasmer, vous retremper dans un océan d'art ? Encore une fois, franchissez le seuil de ce sanctuaire. Recueillez-vous. Taisez-vous. N'oubliez pas que vous êtes dans un temple. Imposez silence à tous vos sentiments bas. Ouvrez les oreilles de l'âme. Laissez-vous bercer par les milliers de voix célestes, voix des artistes et voix des instruments, se confondant en une sublime harmonie de sons qui n'ont plus rien de terrestre.

Des horizons infinis, que vous ignoriez jusqu'ici, s'ouvriront à vous. Vous vous promènerez dans des jardins de lumière. Vous serez encensé avec des parfums de roses et de jasmin. Et vous sortirez meilleur, plus doux, plus humble, plus chaste, plus grand, car toute émotion qui élève l'âme la purifie, la grandit, la fortifie, la transfigure à l'image de la beauté, dont elle est une émanation directe.

Ah! les adorables, les inoubliables impressions que l'on emporte de ces merveilleuses fêtes d'art célébrées au Conservatoire, que l'on savoure à ces festins de rois, où on vous sert ce mets et cette boisson substantiels dont notre âme a plus faim et plus soif, dont elle éprouve un plus impérieux besoin que nos corps n'ont besoin de pain et de vin. Ici on vous verse dans le cœur un nectar des dieux enivrant d'une ivresse extatique qui, à l'encontre de l'autre, ouvre tous les pores de l'intelligence, développe toutes nos facultés, en centuple la puissance et nous remplit, en une heure, de plus de clartés que ne le feraient des années d'étude aride. Ici vous n'avez pas besoin de travailler. On l'a fait pour vous. On vous a mâché la nourriture. Vous n'avez qu'une chose à faire : écouter dans le silence et le respect, vous recueillir, vous ouvrir, vous épanouir, vous laisser enlever hors du monde et hors de vous, au-dessus du monde et au-dessus de vous, vous laisser imprégner d'art et saturer de beauté.

Ces impressions, je les écris au sortir d'un des plus beaux concerts que j'aie entendus dans ma vie, me semble-t-il. Était-ce illusion? Étais-je mieux disposé? Les artistes s'étaient-ils surpassés? Gevaert fut-il plus grand que jamais, ce jour-là? mais ne l'est-il pas toujours? Je n'en sais rien. Mais mes impressions ont été si fortes que j'éprouve le besoin de le dire et de remercier publiquement notre cher et grand Gevaert, qui restera un des plus fastueux artistes de ce siècle, pour le bien qu'il me fit à moi et qu'il fit à tous ceux qui eurent le bonheur d'assister aux sublimes, aux divines auditions des œuvres de l'immortel Gluck, au Conservatoire royal.

HENRY MÖLLER.

«**Alceste**» au Conservatoire. — Si les lecteurs de *Durendal* attendent, sous cette rubrique, une analyse savante de la partition d'*Alceste*, une étude de psychologie musicale, ils seront fort déconcertés : un empêchement de notre très expert critique musical, M. de Golesco, a obligé la Revue de me charger, très ignorant intérimaire, de parler de l'exécution d'*Alceste* au Conservatoire.

Ceux qui ont la rare et enviée fortune de pouvoir suivre régulièrement les séances dirigées, avec une *maëstria* admirable et une ardeur que l'âge ne diminue pas, par M. Gevaert, garderont le souvenir des merveilleuses fêtes d'art qui y ont été célébrées à la gloire de Beethoven, de Wagner et de Gluck, des hauts enseignements de respect et d'amour de ces maîtres qu'ils y ont reçus.

M. Gevaert avait, jadis, dirigé la mise à la scène d'*Orphée*, à la Monnaie, avec cette incomparable interprète qu'était M^{me} Armand; il a tenu à nous donner successivement, au Conservatoire, les deux *Iphigénies*, *Armide* et, enfin, *Alceste*, avec le concours d'artistes doués de moyens d'expression et d'une intelligence dramatique aussi parfaitement nobles que ceux de M. Seguin et de M^{me} Bastien.

L'*Alceste* d'Euripide est, peut-être, d'une conception plus profondément humaine que celle de Gluck; d'une vérité plus âpre et plus dure : La fable est la même; l'héroïne offre sa vie en holocauste pour racheter celle de son

époux ; mais celui-ci, dans l'œuvre de Gluck, ignore ce sacrifice, et lorsqu'il apprend au prix de quelle existence la santé lui est revenue, il se révolte ; tandis que, dans la tragédie grecque, Admète connaît que ses jours sont aux dépens de ceux d'Alceste... Il aime Alceste, mais il aime encore davantage la vie et, s'il faut que l'un d'eux meure, il préfère que ce soit elle !... L'idée qu'il aurait pu simplement se soumettre au destin, sans accepter qu'une autre vie fût immolée à la place de la sienne, ne le visite même pas un instant : Il ne conçoit pas le monde sans lui ! tellement qu'il chasse son père de sa présence, avec des injures, en lui reprochant de n'avoir point offert sa vieillesse en holocauste, pour sauver son fils et conserver à celui-ci la jeunesse et l'amour d'Alceste !...

On sent bien que, depuis le siècle d'Euripide, la possibilité de tels sentiments a disparu de parmi les hommes ; ils nous font horreur et nous paraissent dignes de sauvages ! Notre amour est désintéressé, incapable de rien mettre en balance, fût-ce notre propre existence, avec lui-même !...

Gluck a tiré un parti admirable de la fable modifiée par Calsabigi : il a fait d'Alceste une palpitante créature toute de tendresse passionnée et de faiblesse, héroïque et douloureuse, pleine de résolution et de trouble, de fierté et de larmes... Ah ! l'amour ne marchande pas chez elle : sa détermination est prise dès l'abord, inflexible, et rien ne la fera fléchir, ni les supplications d'Admète, ni les profondes et déchirantes voix de la vie qui s'élèvent en elle-même et font vibrer dans son cœur toutes les cordes du regret, de la jalousie et du désespoir... Elle va à la mort dans une sorte d'enthousiasme sublime et épouvanté... Mais Admète repousse le sacrifice ; il veut garder Alceste ou partager son sort... Et — peut-être est-ce la moralité du drame — pour avoir voulu mourir tous deux, et l'un pour l'autre, ils sont rendus ensemble à la joie réciproque de la vie et de l'amour...

ARNOLD GOFFIN.

A la Grande Harmonie. — Le 20 mars dernier, attachante séance de piano et de violon donnée par M^{me} Georgina Ruyters et M. Joseph Hollmann.

M^{me} Ruyters, dont c'était, croyons-nous, le début en public, a fait montre de remarquables qualités, qui se sont révélées surtout dans l'interprétation des pages de Schumann, de Chopin et de Beethoven, inscrites au programme.

Elle a mis un grand sentiment de force et de délicatesse pathétiques dans l'exécution de cette admirable sonate, op. 27, n^o 2, de Beethoven, pleine de la majesté fière d'un inénarrable deuil... La même phrase de lassitude et d'anéantissement se répète, inlassablement ; la même pensée, opiniâtre, lourde, aride, et dont l'âme, frappée toujours au même point de sensibilité, attend avec une angoisse croissante et, bientôt, intolérable, la résolution... Il semble, parfois, que cette douleur va se distraire d'elle-même, cesser de fixer les motifs immuables d'un désespoir sans issue, mais elle s'y essaie en vain, retombe dans l'ornière infinie de désolation, où elle marche à pas pesants, les yeux fixes, la tête basse.

Et ce n'est pas une plainte : une plainte suppose l'espérance ou la possibilité d'une consolation. Ainsi va l'homme, assujéti à un mal qui, ayant épuisé toutes ses puissances d'exaltation, de révolte, de colère, ne peut plus augmenter ni décroître; — ainsi il se parle, car sa douleur n'a plus rien à lui révéler d'elle-même; il la sait tout entière, et connaît qu'elle est le sang même de ses veines, la pulsation de son cœur et de sa pensée, le souffle de sa bouche — debout devant lui, en lui, toujours, toute, immobile et vivante...

A. G.

Joseph Ryelandt — M. Dubois, l'excellent directeur de l'Académie de musique de Louvain, a présenté récemment au public de cette ville une première exécution très soignée de *l'Idylle mystique*, une nouvelle œuvre de notre ami Joseph Ryelandt. Voici ce qu'en dit le *Guide Musical* :

« Le jeune compositeur brugeois était déjà bien connu à Louvain par plusieurs très belles œuvres de musique de chambre entendues aux concerts Bracké. On a pu apprécier cette fois l'élégance et la sûreté de son écriture orchestrale et, plus que jamais, le charme vraiment original de son inspiration si fraîche, si émue, si mélodique. *L'Idylle* a pour texte un certain nombre de versets du *Cantique des Cantiques*, groupés en trois parties : *l'Appel*, *la Recherche*, *la Rencontre*. La première est un radieux chant d'amour qui s'éveille avec le printemps; puis, sur un thème de marche lente et pesante, comme oppressée, l'aimée cherche son bien-aimé « par les rues et par les places »; enfin, la troisième partie, presque uniquement orchestrale, dit la joie enivrante de la rencontre et l'extase de l'union. Souhaitons que cette œuvre charmante soit bientôt connue à Bruxelles et dans nos différents centres musicaux. »

Au Cercle artistique. — Exposition A. Hannotiau. —

Une impression de tristesse et de regret se dégage de cet ensemble d'œuvres, réunies par l'amitié de M. Omer Coppens, fidèle au souvenir de l'artiste défunt. Tristesse, car la mort ravit bien tôt le peintre probe et sûr que fût Alexandre Hannotiau et le contraignit de laisser son œuvre inachevée, — regret, puisque ces toiles, ces esquisses, palpitantes d'une vie qui n'est plus, portant la marque d'un cœur qui battit pour le beau, sont proches d'une perfection que leur auteur eût certainement atteinte. Ainsi, la mélancolie de la mort poétise cette exposition posthume, adoucit l'impression, atténue en l'esprit toute idée de critique.

Deux voies tentèrent Hannotiau, manifestées par des œuvres ici exposées. Il essaya la peinture historique, où les groupements se détachent sur des décors fastueux. Ses cartons : *Maximilien d'Autriche au Chapitre de la Toison d'Or* et *Philippe le Bon ouvrant la foire de Bruges*, ne laissent aucun doute sur les sérieuses qualités de dessin, de composition qui caractérisaient son talent. Le genre historique rebute et décourage les peintres d'aujourd'hui. Il exige, en effet, plus que la facilité courante. Il faut, pour le tenter avec quelque chance de réussite, un esprit sûr et logique, instruit du passé. Hannotiau eût pu l'enrichir de belles œuvres hautement conçues et réalisées avec un art consommé.

Cependant, ses travaux de moindres dimensions, appartenant à son autre manière, me plaisent davantage. Il a ressenti la grâce émouvante du passé, assez fortement pour la fixer en des toiles suggestives, qui l'exhalent et l'épanchent à leur tour. Ses *Noëls à Bruges*, ses *Commères* ont la douceur d'antan, le charme des vieilles gens fanés et des choses décrépites, belles d'avoir été la vie, d'être presque la mort. Le *Soir du vendredi saint* est pénétré de poésie religieuse. Mentionnons encore *Une tour dans la nuit*, l'*Hospice*. Ces toiles ne révèlent pas seulement le dessinateur, le coloriste; elles font connaître une âme éprise du mystère, anxieuse de ce qui est au-dessus, au delà de nous-mêmes et de la matière.

Tout cela : dessins, esquisses, pastels, aquarelles, peintures; pages fixées d'une vie, reflets de la nature sur une âme qui la comprit, essais d'un talent original, tout prêt de mûrir, ornait le petit salon du Cercle, coutumier de telles choses, d'un beau spectacle d'art émouvant et pur.

CH. DE S.

Exposition Lefèvre, Gilsoul-Hoppe, Danse. — Intéressant salonnet. A côté des eaux-fortes, belles à l'ordinaire et savoureuses, de M. Danse, de sa magistrale reproduction du portrait du Pinturicchio à Spello, de figures de Botticelli, etc., et d'œuvres originales d'un trait puissant et fin, des cadres de M^{me} Gilsoul-Hoppe, fleurs, paysages, un peu lourds et privés de lumière, d'une couleur souvent heureuse, cependant, et quelques tableaux de M. Lefèvre, où l'effort, parfois, est trop sensible et tendu, et le coloris empreint de froideur, mais où, aussi, comme dans la *Tête de vieille femme*, une vision se révèle, capable à la fois d'ampleur et de délicatesse.

A. G.

Onze Kunst. — Le troisième fascicule de cette superbe Revue, que nous ne saurions assez recommander aux amateurs d'art, est absolument digne de ses deux devanciers, tant pour la beauté des reproductions artistiques qui l'illustrent que pour le texte.

M. MAX ROOSES continue son étude sur les dessins des maîtres flamands, et traite cette fois de deux protagonistes de l'école flamande au xvi^e siècle : JÉRÔME BOSCH et PIERRE BREUGHEL, LE VIEUX. Les aperçus de l'auteur, sur Pierre Breughel, surtout, sont très intéressants. La reproduction d'un dessin de Bosch : *La Danse des Paysans*, qui est au musée de Berlin, ainsi que de deux dessins caractéristiques de Breughel, une étude de figures et un paysage accompagnent cet article. Ces reproductions sont magnifiques, elles rendent, me semble-t-il, toute la beauté des originaux. M. P. B. (Paul Buschmann fils?) écrit une page superbe sur le peintre *Hendrik Luyten* qui a exposé dernièrement une bonne vingtaine de ses œuvres à la salle Verlat, à Anvers. Nous aimons la critique large, sérieuse de M. Paul Buschmann. Il excelle à faire ressortir le caractère propre du peintre, ses qualités et ses défauts. Son admiration pour Luyten lui permet d'exprimer sincèrement ce qu'il trouve d'imparfait dans ses œuvres. Voilà de la critique féconde! « Hendrik Luyten est, dit-il, un réaliste au sens large de ce mot. Il peint des morceaux de nature — pay-

sages, bêtes, figures, intérieurs — sans suite et comme ils s'offrent à ses yeux bien ouverts, à son regard clairvoyant. Il hache des tableaux dans ce qui l'entoure, sans chercher midi à quatorze heures, sans beaucoup d'hésitations, s'enthousiasmant de suite pour tout ce qui l'a impressionné, couleur, lumière, ligne. Il saisit autour de lui, presque au hasard ; mais ce qu'il tient, il ne le lâche plus avant d'avoir mis dans son tableau ce qui l'a touché dans le sujet. La nature, ou plutôt la *matière*, avec toutes ses formes changeantes, ses vibrations de vie et d'atmosphère, est sa grande bien-aimée. L'extérieur des choses lui sert d'objet constant d'étude, sa vision entière y est concentrée, et — d'un coup de brosse large et ferme, il fait revivre à nos yeux ce qu'il a perçu de son regard aigu, ce qui est entré profondément en lui. Il ne paraît tendre qu'à la copie brutale de la nature ; il est brutal, sans désir d'ennoblir ou d'affiner, sans mélanger à sa création une étincelle d'âme ; il cherche seulement à donner de la réalité grandiose, imposante. Il est quelquefois violent dans ses soleils rutilants qu'il fait brûler et griller les choses, de sorte que les formes sont dévorées par la force de la chaleur ; il fait flamboyer les couleurs l'une contre l'autre ; sa ligne impose violemment des formes dominatrices. »

Et plus loin : « Lorsqu'il veut « conter » quelque chose, .. il nous touche parfois par les joies et les douleurs très simples des paysans ou des pêcheurs, et trouve, alors, de temps en temps un accord tragique... Mais dans ses sujets un vide se fait parfois sentir : nous y voyons la mimique du sentiment, violente quelquefois, mais non affinée par une sensation plus élevée, par une émotion d'âme. Il donne froidement les sentiments, comme il donne la nature ; en observateur plein d'acuité plutôt qu'en homme aux sentiments délicats et raffinés. Aussi les scènes qu'il représente peuvent être tenus pour de l'*art populaire* et parler hautement à l'âme si vite éprise des simples, mais elles ne toucheront pas l'âme des raffinés ». On voudrait reproduire tout cet article, qui est à lire par tous ceux qui aiment une critique honnête et large. Cinq reproductions d'œuvres de Luyten, dont la dernière donne une impression tragique, accompagnent cette belle étude.

M. FRANS COENEN envoie de Hollande le commencement d'une étude sur le musée Willet-Holthuysen d'Amsterdam. Deux reproductions de cette demeure patricienne convertie en musée accompagnent le texte qui ne fait encore que raconter l'histoire de ce musée.

M. J.-H.-W. LELIMAN nous dit ses impressions en belles proses et en beaux dessins de sa propre main, sur le Mont Saint-Michel, qui « est pour la France, ce que la grande pyramide est pour l'Égypte » (V. Hugo). Les dessins de l'auteur de cet article intéressant sont très suggestifs.

Enfin, une série de nouvelles artistiques de Belgique et de Hollande, avec plusieurs belles reproductions de P. DE VIGNE, de J. MARIS et d'un tableau exquis de C. BISSCHOP : *Un Rayon de Soleil*, représentant une jeune mère heureuse, au lit, contemplant son nouveau-né et irradiée elle-même, par un rayon blanc de joyeux soleil. C'est ravissant !

Nous répétons que tous les amateurs d'art doivent encourager l'effort de l'éditeur de cette Revue remarquable, qui ne coûte que 16 francs et qui en vaut plus de cent !

A. C.

LES LIVRES

Trois contemporains : Henri De Braekeleer, Constantin Meunier, Félicien Rops, par EUGÈNE DEMOLDER. — (Bruxelles, Edmond Deman.)

De belles pages d'un écrivain, qui est un peintre, et qui est un Flamand, capable donc, mieux que quiconque, de sentir profondément et de redire avec émotion et joie la couleur de De Braekeleer, la plastique de Meunier et le frisson de Rops.

Constantin Meunier achève, paisiblement, dans une sorte de haute paix, de sérénité et de recueillement, ce *Monument du travail*, où se résumera, en images d'une gravité religieuse, poignantes comme la réalité, rayonnantes comme un symbole, la fraternelle pensée de bonne volonté qu'il a rapportée de son long voyage parmi le monde de la douleur et de la misère. Un grand souffle de vie eurhythmique et nouvelle traverse l'œuvre de Meunier, et la souffrance même y est salutaire et bonne.

Rops, lui, avec ses yeux aigus, sa main nerveuse de burineur, son esprit complexe, recuit et attisé dans la fournaise parisienne, on dirait qu'il écume la marmite, où bout « l'imperceptible et vaste humanité », au milieu de fumées enivrantes et fétides. Son art est puissant, monotone et douloureux ; et, après avoir feuilleté une collection de ces planches, de ces évocations de chair, de désir, de péché, pleines de figures d'ombre et d'inassouvissement, il semble que l'on ait été envahi et envoûté, peu à peu, par un démoralisant cauchemar...

M. Demolder a cherché à démontrer l'hérédité flamande du grand aquafortiste, et nous n'y contredirons pas, quoique, à vrai dire, ce soit là une constatation sans portée réelle : l'art de Rops, dans son expression suprême, est d'une inspiration dans laquelle les éléments originels sont pour peu de chose, et la flamme qui roussit ses créatures ne doit rien au soleil de la Flandre ?

L'âme de Rops était comme un creuset ardent d'alchimiste, où se sont amalgamées toute la haute et insatiable intellectualité du temps et toute sa vile et honteuse matérialité, et il en est sorti un alliage unique, des œuvres âcres, brûlantes, qui atterrent, déchirent et stupéfient — ignobles et sublimes...

La tradition flamande, il faut la chercher chez des maîtres tels que De Braekeleer, héritiers, non seulement de la couleur et de la vision des ancêtres,

mais de leur âme, de cette âme taciturne et fière, ardente et opiniâtre, que, vraiment, les chantres des godaïlles et des kermesses ont trop masquée de leurs trivialités et de leurs truculences.

Et l'art de De Braekeleer — comme celui de Claus, aujourd'hui — est de mutisme, de silence réfléchi, plein de rêves intimes et de cordialité profonde, et d'ombrageuse sensibilité.

Ce sont d'humbles intérieurs, des coins de maisons, où tout exhale l'antiquité provinciale, les souvenirs continués d'une vie familiale, intense dans son apparente immobilité. C'est une femme qui, diligente, coud auprès de la fenêtre d'une chambre, où le charme et l'harmonie des choses luisantes et claires nous parlent de quiétude et de paix heureuses; la perspective prolongée, pleine d'ombres chaudes, des corridors et de la cage d'escalier d'un logis bourgeois, au lointain de laquelle un personnage placide passe lentement; ou encore, une salle haute tout historiée du chatoïement pourpré des tentures de Cordoue, avec le soubassement sévère de ses stalles de chêne, dans l'une desquelles un vieillard, accoudé, songe...

Ce sont aussi des jardins où une sérénité immémoriale est inscrite dans les plans multicolores et symétriques de tulipes. Et voici le *Géographe* penché sur le volumineux atlas qu'il colorie d'un pinceau minutieux et patient, tandis que sa douce âme casanière, tout attachée à son tranquille atelier et aux chers outils de son travail, est hantée à la fois de désirs étranges, de la nostalgie aventurière des voyages, traversée du sillage d'écume et de gloire des frégates qui vont aborder à l'*ultima thule*, aux rivages fabuleux dont il enlumine les bords incertains sur la carte...

Hector Chainaye a réuni, jadis, une gerbe de subtils et ondoyants poèmes sous ce titre : *l'Âme des choses*. Et, vraiment, l'on peut dire de De Braekeleer que son œil attentif a surpris cette âme-là et qu'en fixant admirablement la figure et le contour matériel des choses, il a fait rayonner autour d'elles, dans leur atmosphère, toutes les pensées de mélancolie, de félicité tendre, de joie résignée qu'elles sont susceptibles d'émuvoir en nous.

Voici donc un art, et le plus simple et qui, dans cette simplicité, puise une surprenante éloquence : Le peintre s'installe devant n'importe quel spectacle de réalité, le regarde et le transcrit fidèlement, avec tous ses détails, chacun dans sa valeur, dans sa lumière vive ou pâle... Et c'est une puissante magie : il n'a rien ajouté à la réalité, rien que lui-même, la pensée et l'âme, tristes parce que pénétrantes, d'un grand artiste. Il a communiqué avec les choses, les a regardées avec la divination et la sympathie émues qui ont dévoilé pour lui les significations obscures contenues en elles et que n'aperçoivent point les yeux vulgaires ou égoïstes... Car les choses et les êtres sont d'autant plus à nous que nous sommes moins à nous-mêmes et ils ne nous deviennent accessibles que dans la mesure où nous nous donnons à eux...

ARNOLD GOFFIN.

N. B. — Tous les autres compte rendus des Livres sont renvoyés à un prochain fascicule, à cause de l'abondance des matières.

NOTULES

Société internationale d'études franciscaines. — Il vient d'être créé, à Assise, avec le titre reproduit ci-dessus et sous l'impulsion de M. Paul Sabatier, le maître ès-science franciscaine; du Révérend Père Francesco Dall' Olio, custode du Sacro Convento, à Assise; de MM. Francesco Pennacchi, Leonello Leonelli et d'autres fervents de l'histoire de l'Ordre, une Société ayant pour but :

1. De fonder, à Assise, une bibliothèque où toutes les publications ayant un caractère franciscain seront conservées, et où seront collectionnées non seulement les œuvres importantes, mais aussi les brochures, articles, journaux, que les grandes bibliothèques ne peuvent pas avoir et qui ont, cependant, leur utilité;

2. D'offrir aux écrivains et aux érudits franciscanisants des instruments de travail, dans la cité qui est le centre naturel des études franciscaines;

3. De mettre immédiatement les érudits étrangers, qui viennent à Assise, en relations avec les personnes qu'ils ont le plus d'intérêt à connaître et qui peuvent le plus efficacement les aider dans leurs recherches;

4. De travailler à la confection d'un catalogue spécial des manuscrits franciscains des divers pays de l'Europe.

La Société est donc essentiellement scientifique et s'interdit toute incursion dans les questions étrangères à son objet.

La Société comptera des membres d'honneur et des membres actifs; les premiers payeront une cotisation de 10 francs, les seconds de 5 francs par an. Ces derniers, à l'exception de ceux qui se feront inscrire *avant le 1^{er} juin prochain* (date de la première assemblée générale annuelle) et seront considérés comme fondateurs, acquitteront, en outre, un droit d'entrée de 5 francs. Une bibliothèque circulante, dont les membres actifs pourront recevoir les ouvrages en prêt, sera organisée.

Pour plus amples renseignements, s'adresser à M. Arnold Goffin, 21, rue de Portugal, Saint-Gilles-Bruxelles.

* * *

L'A Capella Gantois, sous la direction d'Emile Hullebroeck, a donné sa deuxième audition le 2 février. On y a exécuté des œuvres de PURCELL, né à Londres en 1658, organiste de l'abbaye de Westminster; de PEVERNAEGE, né à Haerlebeke en 1543, maître de chapelle des cathédrales de Tournai et d'Anvers; d'ARCADET, né dans les Pays-Bas vers 1514, maître

de la chapelle Pontificale; de COMPÈRE (xv^e siècle), condisciple de Josquin des Près; de VITTORIA (1540), qui écrivit des pièces religieuses dans le style de Palestrina; de SCHEELINCK, né à Amsterdam en 1562; de JANNEQUIN, né en 1480, auteur de la *Bataille de Marignan*, chœur à quatre voix; enfin un Noël provençal harmonisé par le Directeur.

* * *

La Société des Beaux-Arts a ouvert son neuvième salon. Il sera accessible au public jusqu'au 19 mai, de 9 à 5 heures. Prix d'entrée : fr. 0.50; le samedi : 1 franc; cartes permanentes : 5 francs. (Local : Musée Moderne, place du Musée.)

* * *

Accusé de Réception. — A. MOCKEL : Clartés (Paris, *Mercur de France*). — M. R. MONLAUR : Le rayon (Paris, Plon). — M. GORKI : L'angoisse (Paris, *Mercur de France*). — MGR GAY : Correspondance, 1^{re} série (Paris, Oudin). — U. SCOTTI : H.-C. Read o un poeta a XIX anni (Firenze, B. Suber). — P. FRANCHE : Le prêtre dans le roman français (Paris, Perrin). — P. CLÉSIO : Cours de jeunes filles (Paris, Plon). — L. WAUTHY : Bréviaire d'amour (Bruxelles, Edition de l'*Idée Libre*). — DANTE : La divina Comedia novamente illustrata da artisti italiani. Inferno. Fascicules XIII, XIV, XV, XVI, XVII, XVIII (Firenze, Alinari). — Almanach de l'Université de Liège, 1901-1902 (Liège, Thone). — J.-H. ROSNY : L'héritage (Paris, Juven). — P. LOTI : Les derniers jours de Pékin (Paris, Calmann-Lévy). — F. GREGH : La fenêtre ouverte (Paris, Fasquelle). — G. LECHALAS : Etudes esthétiques (Paris, Alcan). — H. SIENKIEWICZ : Messire Wolodowski (Paris, Edition de la *Revue Blanche*). — Université de Gand : Almanach de la Générale Gantoise des étudiants catholiques, 1902 (Gand, Siffer).

* * *

Des circonstances indépendantes de notre volonté nous forcent à remettre au prochain fascicule la reproduction du tableau de M. Arthur Lefèvre : **COLPORTEUSES.**



La Divine Comédie



DANTE est le plus grand des poètes catholiques, et sa *Divine Comédie* est le plus grand de tous les poèmes qu'on a écrits. Si la sublimité gigantesque de l'idée, jointe aux proportions imposantes de l'œuvre et à la magie d'une exécution impeccable, suffisent pour justifier cet éloge, quel poète oserait disputer ce rang à Dante Alighieri?

Un seul, je crois, depuis qu'il y a des poètes, s'est attaqué à un sujet aussi colossal et a voulu, comme l'exilé de Florence, écrire le poème des destinées de l'humanité : c'est Goëthe, dans le second Faust. Tous deux ont placé l'homme en face de l'infini et le font arriver à travers les vicissitudes de l'existence au port du salut; mais tandis que chez le poète catholique, maître souverain de sa pensée, l'ascension de l'humanité est l'œuvre de la grâce divine et de l'effort de l'homme, chez le poète rationaliste il n'y a ni Dieu, ni grâce divine, ni effort humain, et Faust est sauvé on ne sait par qui ni pourquoi. Dante, maître de sa pensée, la développe avec une puissance et une netteté souveraines, et l'on peut dire qu'il n'écrit pas un seul vers qui ne converge vers l'idée mère. Goëthe perd ou casse à chaque instant le fil de la sienne, et s'épuise à faire succéder les scènes les plus disparates dans un fatigant pêle-mêle. Dante crée un monde rempli de physionomies et de caractères d'une vitalité merveilleuse; Goëthe ne sait amener sur la scène que de froides abstractions, des avortons comme Euphorion, des mannequins comme Homunculus. Pour tous les deux, c'est l'Amour qui est le dernier mot de l'énigme du monde; mais, chez l'Alighieri, cet Amour n'est autre que Dieu sauveur et rédempteur, dont l'action remplit tout le poème; chez Goëthe, l'Amour n'est qu'un instinct sexuel qui se fait illusion à lui-même, et c'est la voix de Méphistophélès que nous entendons ricaner dans le vers final glorifiant l'éternel féminin (1).

(1) Aucune interprétation, si complaisante soit-elle, ne pourra atténuer la brutale crudité de cet épiphonème, qui reste comme le dernier mot de la philosophie du poète octogénaire :

*Alles Vergaengliche ist nur ein Gleichniss ;
Das Unzulängliche hier wird's Ereigniss ;
Das Unbeschreibliche hier ist's gethan,
Das Ewig-weibliche zieht uns hinan.*

C'est donc en vain que le chantre de Faust a essayé d'enlever à Dante Alighieri l'honneur d'avoir conçu le poème de l'humanité souffrante et transfigurée : le poète florentin le garde tout entier. Lui-même a conscience d'avoir écrit l'œuvre par excellence, et il le laisse entendre, avec un noble orgueil, dans ces vers où l'on retrouve, avec son noble amour de la ville natale, les touchantes illusions du génie exilé :

S'il arrive jamais que le sacré poème
Auquel ont mis la main la terre et le ciel même,
Et qui m'a fait depuis de si longs ans maigrir,

Vainque la cruauté qui m'ose retenir
Loin de la bergerie où je dormais naguère,
Agneau haï des loups qui lui font grande guerre.

Avec une autre laine, un accent plus altier,
Je reviendrai poète, et ceindraï le laurier
Après des fonts sacrés de mon eau baptismale (1).

De ce passage, qui donne une idée de sa grande manière, nous retiendrons la conviction ardente du poète qu'il a créé une œuvre faite pour l'immortalité. Si je ne me trompe, il est le premier parmi les modernes qui soit arrivé à une conscience si nette de la place de l'art dans la vie sociale, et nul n'avait à un plus haut degré le droit de formuler sa foi avec tant de fierté.

Mais, ne nous y trompons pas, ce livre grandiose et sublime n'est pas d'une lecture facile, ni d'une intelligence aisée. Il est l'œuvre d'un génie à part dans la famille des génies, et qui siège sur des sommets isolés. Comme le Mantouan de son poème, Dante, assis à la manière d'un lion au repos, regarde d'un œil immobile le lecteur qui passe, et ne répond pas aux questions oiseuses. Pour qu'il vous laisse pénétrer dans son intimité, il faut qu'il vous ait reconnu de son peuple et de sa famille. *Mantova!*... (2)

Une longue initiation s'impose donc à celui qui veut goûter la *Divine Comédie*, et j'en déconseille la lecture à ceux qui ignorent que les plus hautes jouissances intellectuelles ne se conquièrent qu'au prix d'un certain effort. Ici, l'effort sera sérieux. Un critique allemand, Schlosser, avoue qu'il a lu la *Divine Comédie* neuf fois avant d'en avoir pénétré l'esprit, et celui qui voudra y parvenir ne doit pas craindre de repasser par l'expérience de Schlosser. Jamais œuvre ne porta si profondément l'empreinte et de son auteur et de son milieu ; jamais auteur et jamais milieu n'ont été moins semblables à ceux d'aujourd'hui.

C'est tout d'abord le poète lui-même qu'il faudra déchiffrer : cette *âme éddaigneuse* (3), qui ne connaît de la vie que les choses idéales : la religion, la

(1) *Divine Comédie*, Paradis, ch. xxv, trad. d'A. de Margerie.

(2) Voy. *Purgatoire*, VII, v. 60 et suivants.

(3) *Alma sdegnosa. Enfer*, VIII, 44.

patrie, l'art, la science, et l'amour, et la gloire, et qui, au milieu des contemporains, « forme un parti à elle seule » (1). C'est Florence, « la mère de peu d'amour », et pourtant si tendrement aimée, avec ce « bercail de saint Jean » qui est pour notre poète le centre du monde ; avec ses géniales aspirations et ses implacables luttes civiles ; qui condamne à périr par le feu le plus illustre de ses enfants : *igne comburatur sic quod moriatur*, et qui, au lendemain de sa mort, donnerait tout pour avoir au moins ses cendres.

C'est l'Italie du XIII^e siècle, « navire sans pilote au milieu de la grande tempête » (2), où l'on se fait la guerre de ville à ville pour un double idéal politique : celui des Guelfes, qui voudraient une Italie sous forme de fédération de républiques municipales, comme la Grèce de l'âge classique, et celui des Gibelins impérialistes, qui rêvent la monarchie universelle et veulent « remettre César dans les arçons » (3). C'est toute la société médiévale pivotant sur la conception d'un monde qui aurait deux têtes, le Pape et l'Empereur, et ne parvenant pas à fixer d'une manière définitive les limites du temporel et du spirituel, si bien que les deux pouvoirs sont toujours en guerre sur les limites de leurs domaines respectifs. C'est la pensée philosophique et scientifique du moyen âge, c'est cette scolastique hardie et raisonneuse qui scrute toute chose avec la lampe de la tradition et de la raison, et qui, par sa noble passion pour les problèmes de l'intelligence, fraye les voies dans lesquelles pourra s'avancer, plus tard, la science expérimentale. C'est, en un mot, le tour d'esprit de cette époque profondément idéaliste, qui croit au sérieux de la vie, à la sainteté du devoir, à la réalité des promesses divines, à l'efficacité de la Rédemption, à la destinée surnaturelle du genre humain.

Aujourd'hui, certains se croient fondés à sourire de toute cette métaphysique ; les hommes de ce temps, comme le *poète souverain* (4) qui les représente devant la postérité, croyaient à tout cela et ne croyaient même réellement qu'à cela. Ils foulaient aux pieds les réalités que nous avons substituées à leur idéal ; elles leur semblaient un néant qui n'a que l'apparence de la vie. (5)

Il y a là autant de langues oubliées à réapprendre, autant de clefs perdues à retrouver, avant que vous voyiez tourner sur ses gonds la porte du sanctuaire lumineux. Est-il étonnant que, pour la plupart des lecteurs, cette porte reste fermée, et qu'au-dessus du linteau ils voient luire en lettres de feu le vers éclairé par les rouges lueurs de l'enfer : « Vous qui entrez, laissez toute espérance (6). »

Mais ce qu'il faut comprendre avant tout, si l'on veut trouver quelque profit

(1) *Paradis*, XVII, 69.

(2) *Purgatoire*, VI, 77.

(3) *Purgatoire*, VI, 91.

(4) *Poeta sovrano*. C'est le nom que Dante donne à Homère. (*Enfer*, IV, 88.)

(5) *Poncum le piante*
Sopra lor vanità che par persona.

(*Enfer*, VI, 36.)

(6) *Enfer*, III, 9.

au commerce intellectuel de Dante, c'est son esthétique. J'ose dire que, celle-là bien comprise, vous voyez un rayon de lumière traverser de part en part l'œuvre immense, et vous pouvez, malgré les obscurités latérales, en entrevoir la profonde et souveraine beauté. C'est donc l'esthétique de Dante que je voudrais faire connaître dans ces pages : elles n'ont pas d'autre but.

* * *

Poète catholique, Dante se tient sur le terrain de l'esthétique chrétienne. Car, n'en déplaise à certains qui voudraient confiner le christianisme dans le domaine du dogme et de la morale en l'excluant de tous les autres, le christianisme a son esthétique à lui, de même qu'il a sa politique et son économie sociale, et l'on connaît bien mal son esprit quand on ne sait pas cela. Dans la littérature et dans l'art, il y a un idéal chrétien, une conception chrétienne de la beauté, une manière chrétienne de la traduire. Les faire connaître, c'est du même coup dégager et mettre en lumière la poétique de la *Divine Comédie*.

Le beau de même que le vrai et que le bien n'est pas une pure conception de notre esprit, qui n'aurait pas plus de réalité objective que le laid, le faux, le mal. Le beau a une existence réelle, comme le vrai et le bien ; que dis-je ? ils sont l'être lui-même, c'est-à-dire Dieu, envisagé dans son essence, dans sa manifestation et dans son action. Ils sont le triple aspect de la substance divine ; ils ne font qu'un.

La Création, œuvre de Dieu, est la réalisation d'une pensée divine. Elle porte le reflet de cette pensée, et sa ressemblance à son type divin, c'est ce que nous appelons sa beauté (1). Chaque créature exprime cette pensée à un degré différent, selon qu'elle est placée plus ou moins haut sur l'échelle des êtres, depuis la matière inanimée jusqu'à la plus haute des créatures, c'est-à-dire plus près ou plus loin du rayonnement de la gloire céleste (2).

Et cette pensée, c'est une pensée d'amour. C'est l'Amour qui a tout créé, toutes les splendeurs du Ciel, toutes les merveilles de la terre, toutes les justes expiations de l'enfer (3). C'est de lui que procède l'harmonieux mouvement des sphères célestes (4), c'est lui qui fait rayonner un reflet du paradis au front de toutes les créatures de Dieu.

La suprême beauté de la Création visible, c'est l'être qui est, selon la Genèse,

(1) *Ciò che non muore e ciò che può morire
Non è se non splendor di quell' idea
Che partorisce, amando, il nostro sire.*
(Paradis, XIII, 52.)

(2) *La gloria di Colui che tutto muove
Per l'Universo penetra e risplende
Per una parte più e meno altrove.*
(Paradis, I, 1.)

(3) *Enfer*, III, 6.

(4) *L'Amor che muove il Sole e l'altre stelle. Paradis*, XXXI, 146.

créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, c'est-à-dire l'homme. Dieu lui a donné, par l'exercice harmonieux de son libre arbitre fécondé par la grâce, d'augmenter en lui cette ressemblance et d'atteindre un degré sublime de beauté. Comment? Par la correspondance de son amour à l'amour divin. Qu'il s'en laisse pénétrer, l'amour sera en lui la source de toute vertu et le revêtira d'une éternelle beauté. C'est pour cela que l'homme est la mesure de la beauté pour tout le reste de la création. Le philosophe de Königsberg parlait en penseur catholique le jour où il a écrit cette belle parole, qui n'est en quelque sorte que la transposition de celle de la Genèse : « Il y a un spectacle plus beau que celui du Ciel étoilé, c'est le spectacle de l'âme humaine. »

La Création tout entière s'échelonne en dessous de l'homme avec sa part proportionnée de beauté, selon que la pensée divine qui l'a tirée du néant resplendit en elle avec plus ou moins d'éclat.

Toute créature, même la plus humble et la plus vulgaire, est donc belle dans une certaine mesure, parce qu'elle exprime quelque chose du plan divin dont elle est issue (1). Les plus belles elles-mêmes ne l'expriment que dans une faible mesure, à la manière du prisme qui brise et réfracte en fragments multicolores un rayon de soleil. Prise dans son ensemble, la beauté de la création ressemble à ce spectre solaire qui, dans la magie de ses couleurs astrales, dans la variété harmonieuse de ses nuances fondues et distinctes, offre une image affaiblie de la lumière, qui noie toutes les couleurs dans les éblouissements d'un jour infini. Ainsi la beauté des choses n'est que le signe visible de la beauté invisible, et l'univers entier n'est que le symbole de son Créateur.

Dans l'art il en est de même que dans la création. La création, œuvre de Dieu, exprime par des formes matérielles la pensée immatérielle du Créateur, et cette expression, nous l'appelons la beauté. L'art est aussi une création, mais une création de l'homme, exprimant, comme la création de Dieu, par des formes matérielles, la pensée immatérielle de l'artiste. Cette pensée immatérielle, que nous appelons l'idéal, c'est la fille du génie humain, et l'art est à ce point de vue, selon la forte et originale expression de notre poète, le petit-fils de Dieu (2). L'artiste, en effet, procède à l'imitation de Dieu : comme lui, il crée, non pas dans la même mesure, puisque, au lieu de tirer l'idée du néant, il la trouve dans l'infini, mais en ce qu'il la fait sienne et l'incarne.

Le principe de l'art ne consiste donc pas dans l'imitation, mais dans la création. Et si l'on veut à toute force attribuer ici un rôle à l'imitation, j'y consens, mais à condition qu'on reconnaisse que l'artiste imite le Créateur et non la création. Son œuvre présente les mêmes caractères que celle de Dieu.

- (1) *... Le cose tutte quante
Han ordine tra loro e questo è forma
Che l'universo a Dio fa simigliante.*
(Paradis, I, 103.)
- (2) *Chè l'arte vostra quella quanto puote
Segue, come il maestro fa il discente
Si che vostra arte a Dio quasi nipote.*
(Enfer, XI, 103.)

Comme dans la nature, la beauté dans l'art consiste dans l'expression de l'idée de l'artiste au moyen d'éléments matériels. Et c'est cette idée qui communique sa beauté à la forme, dans la mesure de la fidélité où celle-ci la rend. L'art, création de l'artiste, ressemble donc à la nature, création de Dieu, en ce que, dans l'art comme dans la nature, la forme matérielle n'est que le signe visible ou le symbole de l'idée. L'art, comme la création elle-même, n'est qu'un immense symbolisme.

Tel est le principe fondamental de l'esthétique catholique, et tel est aussi celui de l'esthétique de Dante. Il a, dans l'art, une conséquence importante : c'est que la beauté de l'œuvre d'art, telle qu'elle résulte des combinaisons de sons ou de couleurs ou de mots, n'est en somme que la manifestation extérieure de quelque chose de plus mystérieux, le rayonnement d'une pensée qui est à l'œuvre d'art ce que l'âme est au corps.

En d'autres termes, toute œuvre d'art présente un double sens : le littéral, qui est celui qu'on voit, et le figuré, qui est celui qu'on doit trouver. Cette doctrine, on le sait, s'harmonise avec la tradition immémoriale de l'exégèse catholique, qui interprète les Livres saints selon leur sens littéral ou historique et selon leur sens figuré ou prophétique, et qui voit dans tout le vieux Testament le symbole ou la préfiguration du nouveau.

Les exégètes du moyen âge ont d'ailleurs été plus loin dans cette voie ; ils ont admis un triple sens figuré : selon qu'on entendait dégager du sens littéral une vérité d'ordre historique, ou moral, ou surnaturel (1). Mais sans vouloir les suivre sur ce terrain et sans peser la valeur de leurs subdivisions, nous avons à constater que ce sont bien là les vues de Dante. Il les a exposées d'une manière didactique à deux reprises. Dans le *Convito*, il affirme que les écrits se peuvent entendre et se doivent expliquer selon quatre sens : le littéral, l'allégorique, le moral et l'anagogique (2). Plus tard, dans sa célèbre lettre à Can Grande della Scala, appliquant ces principes à la *Divine Comédie*, il déclare qu'elle est susceptible d'une explication littérale et d'une explication allégorique ou mystique, et indique sommairement cette dernière (3).

Quand donc nous lisons la *Divine Comédie*, il ne s'agit pas exclusivement de suivre l'Alighieri dans son triple voyage au delà de ce monde et de contempler à sa suite, si belles et si variées qu'elles soient, les scènes d'épouvante et de pitié, de joie et d'allégresse qu'il déroule sous nos yeux ; tant que nous nous en tenons là, nous ne saisissons que le sens littéral. Le poète lui-même nous invite à passer au delà de ces images pour pénétrer la signification

(1) Cela se formulait dans le distique suivant :

*Littera gesta docet; quid credas, allegoria;
Moralis quid agas, quid speres anagogia*

(2) *Il convito*, trattato II, cap. 1, page 107 de l'édition des *Opera Minora*, par Fraticelli, t. III.

(3) Epist. XI, dans *Opera Minora*, t. III, p. 514.

« Est ergo subjectum totius operis, litteraliter tantum accepti, status animarum post mortem simpliciter sumptus . . . Si vero accipiatur opus allegorice, subjectum est homo, prout merendo et demerendo per arbitrii libertatem justitiæ præmianti aut punienti obnoxium est. » Je sais qu'il règne certains doutes sur l'authenticité de cette lettre, mais elle est admise par la grande majorité des érudits.

mystérieuse qu'il leur a donnée : « O vous qui avez l'intelligence saine, contemplez l'enseignement qui se cache sous le voile de ces vers étranges (1). »

Et ailleurs : « Lecteur, aiguisez bien ici les yeux pour discerner la vérité; le voile est d'un tissu tellement subtil qu'il est facile de le traverser (2). »

Nous allons répondre à l'invitation du poète, et, puisque aussi bien le voile du symbolisme est si transparent, nous allons essayer de contempler la beauté mystérieuse qu'il nous fait deviner plutôt qu'il ne la cache.

Voici d'abord, dans un résumé rapide, la lettre du poème sacré :

Au milieu du chemin de la vie, le poète se retrouve égaré dans une sombre forêt. Il essaie d'en sortir; il veut gravir une colline dont il voit le sommet éclairé par les rayons du soleil, mais voilà que trois bêtes féroces, une panthère, un lion, une louve, se jettent au devant de lui et le forcent à redescendre dans les profondeurs ténébreuses de la forêt. A ce moment de désespoir, l'ombre de Virgile se présente à lui, Virgile, le poète qu'il aime et dont il est le disciple. « Suis-moi, lui dit le poète, je te tirerai d'ici, je te conduirai par les régions infernales où sont les désespérés, et ensuite par les régions de l'expiation et de l'espérance; après quoi, un être plus digne que moi te fera parcourir les régions de l'éternelle béatitude. » Dante remercie Virgile et le suit, mais ne se trouve pas digne d'être admis à voir de son vivant les régions d'au delà et exprime ses doutes au poète. Virgile alors lui apprend que c'est la sainte Vierge elle-même qui, du haut du Ciel, a pris pitié de lui et a chargé sainte Lucie d'envoyer Béatrice à son secours; c'est celle-ci qui est venue trouver Virgile et lui a donné pour mission de venir en aide à son ami. Rassuré par cette révélation, Dante s'engage sur les pas de Virgile dans la voie douloureuse de l'enfer.

Ils passent sous la porte funeste, munie d'une inscription terrible, qui mène au séjour des damnés; ils entendent les voix affreuses et les hurlements qui sortent du sombre abîme. Voici d'abord le vestibule de l'enfer. Triste demeure des *neutres*, qui n'ont été ni bons ni mauvais, qui n'ont pris partie dans la vie ni pour le bien ni pour le mal, qui ne sont dignes ni du ciel ni de l'enfer. Puis, après avoir passé l'Achéron, on pénètre dans les Limbes, séjour des âmes qui, n'ayant fait d'autre faute que de n'avoir pas été baptisées et de n'avoir pas adoré Dieu selon qu'il fallait, vivent dans un désir sans espérance et dans une peine sans souffrance. C'est le séjour de Virgile lui-même et de tous les grands esprits de l'antiquité; ils occupent le premier cercle de l'enfer.

L'enfer est un abîme en forme de cône renversé, partagé en neuf cercles

(1) *O voi ch'avete gl'intelletti sani
Mirate la dottrina che s'asconde
Sotto l'ovclame degli versi strani.*
(*Enfer*, IX, 61.)

(2) *Aguzza qui, lettore, ben gl'occhi al vero;
Chè il velo è ora ben tanto sottile
Certo, che il trapassar dentro è leggiero.*
(*Purgatoire*, VIII, 19.)

superposés l'un à l'autre et qui, comme les gradins d'un amphithéâtre immense, portent sur leurs flancs douloureux les multitudes des damnés. Chacun de ces étages est le séjour d'expiations diverses, selon la nature des fautes, classées ici selon les principes les plus nets de la théologie morale, de telle sorte que l'on descend toujours à mesure que la faute s'aggrave et que les plus terribles châtements sont au fond de l'abîme. Il y a, en quelque sorte, deux enfers, séparés l'un de l'autre par les murs de feu de la citadelle de Dité, qui s'ouvre sur les dernières profondeurs de la cité dolente. Dans le premier sont châtiées les fautes commises par faiblesse et par incontinence; là souffrent ceux qui n'ont pas su résister à leurs sens et qui ont succombé à la luxure, à la gourmandise, à l'attrait de la richesse, que ce soit par avarice ou par prodigalité. Entre ce premier enfer et le second est le séjour des hérétiques et des épicuriens, c'est-à-dire de tous ceux qui ont enseigné des doctrines contraires à la foi, et chez qui c'est l'esprit qui a été coupable. Viennent enfin les plus damnés des damnés, ceux dont la volonté perverse a voulu le mal; eux-mêmes se divisent en *violents* et en *perfides*, et la perfidie elle-même s'aggrave selon qu'elle s'exerce contre l'ami, la patrie, l'hôte, l'empereur, et Dieu. Il faut remarquer que le poète gibelin réserve le même supplice et la même infamie à Brutus et à Cassius, qui ont trahi César, et à Judas, qui a livré Jésus-Christ. Tous les trois sont broyés et remâchés sans fin par la triple gueule baveuse du démon enfoui au fond de l'abîme.

Arrivés à cette extrémité du monde infernal où est le centre de la terre, les deux poètes continuent leur chemin pour sortir de l'abîme par le côté opposé. Pour cela, il faut donc que, descendant le long des jambes gigantesques de Lucifer, ils se retournent au moment, où ils atteignent le centre de la terre, mettant subitement les jambes là où ils ont eu la tête. Puis, gagnant l'autre hémisphère, ils reviennent à la lumière du jour dans l'île du Purgatoire, aux antipodes de Jérusalem.

Le purgatoire est une montagne qui jaillit vers le ciel du sein d'une île déserte environnée de roseaux; il nous offre la contre-partie de l'enfer, en ce sens que, lui aussi, il forme un cône, mais qui surgit vers le ciel au lieu de descendre dans l'abîme, et qui porte ses habitants sur ses rebords extérieurs au lieu de les cacher dans ses flancs. Partagé en terrasses superposées, il est le théâtre d'expiations graduées en proportion des fautes, les plus graves étant punies le plus bas. Chacune des sept terrasses du purgatoire est occupée par des âmes qui expient l'un des sept péchés capitaux. Toutes les fautes consistent dans un abus de l'amour, selon qu'on a aimé le mal, ou trop aimé des biens imparfaits, ou trop peu aimé les biens célestes. L'orgueil, l'envie et la colère représentent la première et la plus grande forme de cet amour déréglé; c'est pourquoi ils sont punis dans les régions les plus basses. L'avarice, la gourmandise et la luxure représentent la seconde.

L'accès de ces régions de la pénitence est difficile, et la montée si abrupte et si périlleuse, que Dante tremble de ne pouvoir aller jusqu'au bout. Mais Virgile le rassure en lui disant que la pente deviendra plus facile à gravir

a mesure qu'on s'élèvera davantage. Cependant, la nuit survient et l'antique serpent essaie de s'introduire par surprise dans le séjour de la pénitence, mais les anges qui font la garde le chassent avec leurs épées. Le poète s'est endormi; pendant son sommeil, sainte Lucie le transporte jusqu'au seuil du purgatoire. Ce seuil est fait de trois marches : l'une de marbre blanc, poli comme un miroir; l'autre d'une pierre noire fendue et comme calcinée; la troisième d'un porphyre flamboyant et rouge comme du sang. L'ange, assis sur le seuil, trace sept fois avec la pointe d'une épée la lettre P sur le front du poète et lui dit de laver sa figure avec le sang que cette opération a fait couler. Puis il ouvre la porte du purgatoire avec deux clefs, l'une d'argent et l'autre d'or, en recommandant de ne pas regarder en arrière de peur d'être exclus.

Les poètes gravissent un chemin étroit entre les rochers et arrivent à la première corniche. Arrivé à la dernière terrasse, on se trouve en présence d'une zone de flammes qu'il faut traverser pour arriver au paradis terrestre, qui occupe le sommet de la montagne. Malgré l'épouvante que lui inspire cette épreuve, — car, entré dans le feu, volontiers il se serait jeté dans du verre fondu pour se rafraîchir, — Dante y pénètre, animé par le souvenir de Béatrice, qu'il va revoir, comme le lui a promis Virgile, et le voici entré dans le séjour de l'innocence primitive. Virgile maintenant l'abandonne, après l'avoir proclamé son propre roi, et lui avoir appris qu'il achèvera son voyage sous la conduite de Béatrice. Resté seul, Dante rencontre dans la forêt Mathilde, qui chante et cueille des fleurs sur l'autre bord du ruisseau qui le sépare d'elle; puis il a une vision mystérieuse dans laquelle lui apparaît Béatrice. Celle-ci le gourmande d'abord de l'avoir longtemps oubliée, puis, après avoir témoigné son repentir par des larmes, Dante est plongé dans les deux fleuves du paradis terrestre : le Léthé, qui fait oublier les actions mauvaises, et l'Eunoé, qui ravive le souvenir des bonnes. Après cela, refait et régénéré, il se sent capable de s'élever jusqu'aux étoiles.

Et voici, qu'en effet, conduit cette fois par Béatrice, il s'élève sans effort, par la seule impulsion de sa nature épurée, et monte plus vite au ciel que l'éclair n'en descend (1). Ils traversent successivement les neuf sphères célestes comme les conçoit le système de Ptolémée, qui les fait tourner autour de la terre immobile. Ils visitent la lune, Mercure, Vénus, le soleil, Mars, Jupiter, Saturne, le ciel étoilé, le premier mobile ou empyrée, gravissant des sphères de plus en plus radieuses, dont la beauté toujours croissante se reflète pour le poète dans l'éclat toujours grandissant des yeux de Béatrice. Ils voient d'abord les élus les plus humbles, heureux de leur sort moins éclatant, puis les amants de la noble gloire, les esprits aimants, les saints docteurs, ceux qui ont combattu pour la foi, les souverains qui ont fait régner la justice; puis ils arrivent dans la région des contemplatifs, où règne le silence de l'extase, dans le cristallin, où le poète voit désormais par ses propres yeux

(1)

*Ma folgore, fuggendo il proprio sito
Non corre come tu ch'ad esso riedi.*

Paradis, I, 92.

et non plus par ceux de Béatrice, dans l'empyrée, où le ciel tout entier s'est donné rendez-vous autour de Jésus et de sa sainte Mère. Il aperçoit au-dessus de lui un immense amphithéâtre dont le centre est occupé par le Christ et par sa sainte Mère, et dont tous les bienheureux, groupés autour d'eux, occupent les sièges innombrables, formant ainsi comme une rose blanche, dont chaque bienheureux serait un pétale. Du centre de la rose, des anges aux ailes d'or et aux vêtements blancs comme neige volent incessamment jusqu'à la circonférence pour porter à tous les rangs la félicité qu'ils puisent auprès du Christ, et reviennent de la circonférence au centre pour l'y reprendre, comme les abeilles volant de la fleur à la ruche et de la ruche aux fleurs.

C'est saint Bernard désormais qui guide le poète, car Béatrice a repris sa place dans la rose céleste tout près de Jésus, d'où elle envoie un sourire d'amour au poète plein d'extase. A la prière de son bienheureux guide, après invocation de la sainte Vierge, il obtient de voir en un clin d'œil la sainte Trinité; il contemple l'union hypostatique du Verbe à la nature humaine; mais cette apparition ne dure que le temps d'un éclair, et le poète s'abandonne tout entier à l'Amour qui meut le ciel et les autres étoiles.

C'est sur cette vision incomparable que se termine le poème. Descendu dans les plus profondes ténèbres de la géhenne, le poète s'est élevé de plus en plus vers Dieu et est venu noyer dans la vision béatifique son âme tout entière. Il n'y a plus rien au delà, c'est la fin de l'imagination et l'aboutissement de toute poésie.

Nous essayerons maintenant de dégager la doctrine qui se cache sous le voile de ces vers étranges.

C'est l'âme humaine, c'est l'humanité tout entière dont le poème sacré nous chante les destinées éternelles. Créée pour le ciel et déchue par le péché, elle est relevée par la grâce, et, en coopérant par sa volonté libre à l'œuvre du salut, elle remonte de proche en proche jusqu'à ce qu'elle vient aboutir à Dieu. Telle est la conception grandiose dont chaque chant du poème et pour ainsi dire chaque vers symbolise le développement majestueux; je n'en donnerai ici qu'un rapide aperçu.

La vie est comme une forêt sombre où l'âme s'égare dans les ténèbres. Elle s'aperçoit, à l'heure de la maturité, qu'elle marche à sa perte, et elle voudrait sortir des profondeurs du mal pour gravir les hauteurs sur lesquelles brille la lumière du bien. Mais les trois grandes passions flétries par l'apôtre comme la source de tout mal : la luxure, l'orgueil et la cupidité (1), lui barrent le chemin et la repoussent loin de la lumière. Elle périrait donc sans remède, si, sollicitée par la sainte Vierge, (*mater divinae gratiae*), la grâce divine, et plus spécialement la grâce illuminante, figurée par le personnage de sainte Lucie, n'avait pitié d'elle et ne prévenait son cri de détresse.

La grâce, obéissant à l'appel de la sainte Vierge, envoie au secours de l'humanité la science divine (Béatrice), qui siège au haut des cieux, dans la

(1) Quoniam omne quod est in mundo concupiscentia carnis est et concupiscentia oculorum et superbia vitae 1. *Épître de saint Jean*. 11, 16.

contemplation du bien infini. Cette science, qui peut être appelée de son vrai nom la théologie, a à son service la science humaine qui est la philosophie (Virgile) et qui commencera, par les seules lumières de la raison naturelle, l'œuvre de rédemption de l'homme. La philosophie mène l'âme humaine à l'exploration du sombre problème du mal; elle lui montre comment il commence par la faiblesse des sens, se poursuit en communiquant sa corruption à l'esprit, gagne enfin et gangrène la volonté et l'amène, de chute en chute, à la haine de Dieu, qui est la forme du mal absolu. De cette méditation douloureuse et terrible l'âme sort avec l'horreur du péché; elle se convertit, et, s'orientant maintenant du côté du bien, elle sort du funeste abîme et se rapproche de Dieu par le repentir.

Et désormais, elle gravit la rude voie du salut. Les commencements en sont tellement ardues que l'âme est près de défaillir en route, si la raison ne lui disait d'avoir courage et de compter sur Dieu. La tentation aussi revient parfois aux heures sombres, mais des secours surnaturels la mettent en fuite, et la grâce divine épargne à l'âme une partie de son itinéraire en la transportant d'emblée au tribunal de la confession. L'examen de ses fautes, la contrition sincère et le ferme propos sont les trois marches du seuil de la vie meilleure; l'absolution en ouvre les portes. Désormais, fortifiée par le sacrement et à condition de ne plus regarder en arrière vers les fautes commises, l'âme va remonter la pente et se débarrasser successivement des souillures du péché. Pour qu'elle rentre pleinement dans l'état de grâce et dans l'amitié de Dieu, il lui faut encore l'expiation temporelle. Elle hésite encore une fois — c'est la faible nature qui se cabre — mais la pensée du bonheur qui l'attend lui fait supporter avec courage la rude épreuve. Et après qu'elle l'a traversée, elle se retrouve dans l'état d'innocence primitive; elle a repris toute son autorité sur elle-même, et elle revit d'une vie nouvelle.

Elle n'a plus besoin désormais des lumières de la raison. Une raison supérieure à la raison naturelle, une science plus haute que la philosophie vont illuminer de leurs clartés cette créature de Dieu, mûre pour la transfiguration. Le souvenir même du mal sort de son cœur égaré; elle ne connaît plus que le bien; dégagée du poids de ses péchés, elle s'élève à Dieu par la seule tendance d'une nature qu'il a créée pour lui.

Alors commence pour l'âme la vie véritable, l'union progressive avec le bien absolu, dont la beauté toujours plus vive et plus radieuse se révèle à elle d'une manière réfléchie, dans les lumières de la science sacrée. Lorsqu'elle s'est élevée haut dans ce noble effort, elle arrive à un moment où ce n'est plus par les moyens indirects de la science, mais par la contemplation elle-même (saint Bernard) qu'elle saisira la beauté sans voiles, et elle sera ainsi arrivée à la perfection de la mission de l'humanité. Dieu même se communique à elle sans intermédiaire et elle ne vivra plus que de l'Amour infini.

Ainsi, dans le voyage du poète à travers les trois régions de l'au-delà, c'est la destinée de l'humanité elle-même qui se déroule sous nos yeux. Ce n'est plus un individu, c'est nous-mêmes qui sommes les héros du divin poème; c'est notre espèce tout entière qui nous apparaît dans cette vision prodigieuse. Remarquez que le parallélisme de ces deux données se poursuit à travers

tout le poème avec une logique rigoureuse, au point que l'on en peut suivre le développement chant par chant et pour ainsi dire vers par vers. Là se trouve une des sources — et non la moins abondante — de l'intérêt extraordinaire avec lequel les familiers de la *Divine Comédie* reviennent toujours à ce noble poème. Le plaisir qu'ils y trouvent n'est pas seulement de ceux que procure l'harmonie des vers ou la splendeur des couleurs; il est de la nature la plus hautement intellectuelle, il résulte de l'intimité entre eux et l'idéal même du poète. Cet idéal devient en quelque sorte leur propre bien, leur œuvre à eux; il leur semble, à mesure qu'ils le dégagent de ses voiles et en voient apparaître l'éclat, qu'ils l'ont conçu eux-mêmes, et ils ont l'impression d'être comme les collaborateurs du poète. Chacun d'eux repense la *Divine Comédie* à son tour, si l'on peut ainsi parler, et il n'y a pas de jouissance esthétique plus intense et plus pure.

*
* *

Quel est maintenant, en dernière analyse, cet idéal qui se révèle enfin à la contemplation émue du lecteur? C'est, on vient de le voir, une pensée morale, une vue catholique sur la destinée du genre humain. La beauté esthétique, telle qu'elle se manifeste dans son expression, n'est que le rayonnement extérieur de cette pensée, le vêtement en quelque sorte de sa vérité et de son excellence. Cette pensée est l'idée même du poème. C'est elle qui dégage la beauté comme le soleil ses rayons, et elle est belle dans la mesure où elle est bonne et sainte. La mission du poète consiste à la faire pénétrer dans les esprits au moyen de la beauté, pour l'y rendre féconde et éducative, de telle sorte que l'œuvre d'art, sans perdre son caractère esthétique, soit en même temps œuvre de progrès humain et d'ascension à la forme la plus haute et la plus pure de la vie.

C'est Dante lui-même qui a conçu de la sorte l'art et la mission de l'artiste, lorsque dans sa lettre à Can Grande della Scala, il formule comme suit le but de la *Divine Comédie*: « Arracher les vivants à l'état de misère où ils sont plongés dans cette vie et les conduire à l'état de félicité. (1) »

Et c'est ainsi que remontant de proche en proche aux hauteurs où le vrai, le beau et le bien s'unissent et se fondent dans l'Être par excellence, le grand poète fait cesser l'antagonisme de ceux qui veulent que l'art soit son but à lui-même et de ceux qui entendent qu'il contribue comme toute œuvre humaine aux fins suprêmes de l'humanité et de la civilisation. Oui, le but unique de l'art c'est de réaliser la beauté; mais la beauté elle-même n'est que la *splendeur du vrai* et le symbole du bien, et celui-là est le plus grand des poètes qui, comme Dante Alighieri, reconstitue dans un chef-d'œuvre la vie mystérieuse de cette indivisible trinité.

GODEFROID KURTH.

(1) Dicendum est breviter quod finis totius et partis est removere viventes in hac vita de statu miseriae et perducere ad statum felicitatis. *Opere Minori*, éd. Fraticelli, t. 111 p.



COLPORTEUSES

(ARTHUR LEFÈVRE)

Bonnes Gens dans leur Petite Ville⁽¹⁾

ROMAN

(Suite et fin)

XVI



La femme de Monsieur Pioot perdait la parole devant son mari, et s'enfermait dans une timidité extrême; elle récupérait l'usage de ses facultés, quand elle ne se trouvait qu'avec ses amies.

La secrétaire des Dames de la Miséricorde, l'une des meilleures connaissances de Madame Laton, finissait précisément un petit discours :

— ... Enfin, mes chères, vous en penserez ce que vous voulez... Mais cette mère est bien imprudente !

— Nous sommes toutes de votre avis!

— Les Aubrie avaient hâte de marier leur neveu...

— On sait pourquoi! on sait pourquoi!

— Chut! ne soyons pas méchantes.

— Méchantes?... demanda Madame Pioot. Ce n'est pas noircir son prochain que de dire la vérité. Nous ferions, au contraire, notre devoir en prévenant la pauvre Marguerite. Bientôt il sera trop tard, et les regrets deviendront inutiles.

Madame Manster, enfin d'accord avec les dames du parti modéré, regarda sa fille qui allait avoir vingt-neuf ans :

— Quel monde fréquentait ce Paul Aubrie? Je le connais à peine. Il doit être bien jeune. Au lieu d'attendre quelque temps... de voir la société comme il faut... de s'amender en acquerrant les usages bienséants... non! il se marie! L'a-t-on seulement rencontré à l'une de nos redoutes?

(1) Voyez *Durendal*, numéros de décembre 1901, de janvier, de février, de mars et d'avril 1902.

— Je n'aurais pas dansé avec ce monsieur ! déclara Mademoiselle Manster d'un ton pincé.

— A la bonne heure ! à la bonne heure ! crièrent toutes les dames.

— L'assentiment de Victor et de Rose ne m'étonne guère ; je comprends plus difficilement que Zoé ait consenti si vite à accepter cette alliance, dit Madame Pioot.

La question était déplacée. Les amies ne s'en aperçurent point.

— Zoé ? Zoé !... Vous êtes bien naïve, ma chère. Les Laton ont une belle fortune...

— Les Aubrie sont riches...

— C'est un mariage d'intérêt.

— L'argent prime tout ! Le monde ne recherche plus la vertu, les qualités de la naissance. Il interroge : Combien de dot ? Quelles espérances ?

Celle qui parlait ainsi prenait une contenance dédaigneuse et triste. Ses amies se rappelèrent qu'elle avait refusé pour gendre, un jeune homme très honorable, intelligent, travailleur — et pauvre. Sans s'arrêter à cette remarque, elles exaltèrent les mariages d'amour. Chacune parut se souvenir d'un bonheur pareil. Levant les regards au ciel, elles montraient le blanc de leurs yeux.

— Adieu, mes chères ! J'ai promis à mon mari de rentrer avant quatre heures.

— Vous le gêtez ! vous le gêtez !

Madame Pioot se retournait, saluait amicalement ; les autres inclinaient la tête, souriantes et affectueuses.

— Pauvre femme, dit la secrétaire des Dames de la Miséricorde, Monsieur Pioot la tyrannise... Elle méritait une petite compensation dans la vie... Vous devinez, n'est-ce pas?... Madame Pioot espérait que son fils serait agréé chez les Laton. Au revoir ! Je dois aussi vous quitter.

Lorsque la secrétaire se fut suffisamment éloignée, Madame Manster s'écria :

— Ah ! ah ! Et notre bonne amie souhaitait que sa fille attirât l'attention de Paul Aubrie !

Il est probable que les dernières promeneuses firent un retour sur elles-mêmes, car ces dames se turent. Un petit regret, peut-être même un petit remords, les tourmentait. Leur médisance n'était pas préméditée ; leur malignité n'était pas voulue. Elles parlaient vite et beaucoup. Celles-ci désiraient paraître aussi bien renseignées ou aussi perspicaces que celles-là, et cette émulation, jointe à de la nervosité, les menait plus loin qu'elles n'auraient voulu. L'une d'elles dépassant alors la mesure, toutes redevenaient sincèrement charitables.

— Enfin, le bon Dieu les protégera. Nous avons vu des mariages qui s'annonçaient sous des auspices défavorables, et la suite prouvait que les suppositions étaient erronées.

— Paul Aubrie se corrigera. Sa femme est si charmante !

Sous les grands marronniers du boulevard de Tiest, il n'y eut plus de dames.

Le soleil tendait entre les arbres des stries vibrantes; sur le sol, des disques de vermeil étaient tombés du ciel, à travers les branches; tout près, la rivière charriait l'or et l'argent de cet après-midi d'été. La campagne s'offrait calme; la villette, ses clochers, les toits, les murs, paraissaient reposés et confiants; l'heure qui tinta lentement dans la tour de l'église primaire, marquait bien la sérénité des hommes et des choses.

Ce fut pendant ces jours d'août que les habitants du Béguinage se préparèrent à fêter et à recevoir dignement les disciples de saint François, qui ramèneraient le pittoresque des costumes monastiques et l'effusion de la parole divine dans le vieux quartier. Les premiers Récollets, revêtus de la bure sévère, montrèrent des visages bon-enfant, des joues pleines et réjouies. Le peuple s'accoutuma aussitôt à leurs gros pieds nus, à leur tonsure énorme. Quelques ouvriers avaient été accostés par les Pères, qui s'informaient avec sollicitude de leurs besoins moraux. Ils acquiesçaient, ces braves gens, à la promesse de beaux sermons, d'offices célébrés pompeusement. Une fierté croissait au Béguinage. Désormais, les cérémonies de la chapelle dépasseraient, en nombre et lustre, celles de l'église paroissiale. On verrait accourir les bourgeois de toute la ville, avides d'entendre les prédicateurs diserts, désireux de profiter des facilités nouvelles pour se confesser et pour assister à messes et saluts. Les Récollets avant-coureurs purent regagner le monastère et certifier que l'opinion publique leur était favorable.

Une dorure effleurait le ciel du côté de l'orient, la fraîcheur du soir remplissait encore les rues, et déjà les hommes, dans des pantalons de coutil bleu, leurs chemises ouvertes sur la poitrine, se mettaient à l'œuvre, afin de dresser les mâts enrubannés ou d'achever la décoration fleurie des arcades de fête. Des verdure profondes, arrondies en dôme, augmentaient l'éclat des roses trémières piquées dans les branchages; elles étaient ardentes comme un beau sang, claires comme la journée ou pareilles à la chair des tendres pucelles. Un arc multicolore s'élevait à l'entrée de chaque venelle. L'émulation pressait les habitants. Les plus humbles logis se paraient d'oriflammes bleues, de drapeaux blancs et jaunes, d'inscriptions naïves qui souhaitaient une bienvenue. La vieillesse des pignons, des fenêtres à croisillons vermoulus, des corniches pesantes, des poutres aux mascarons flabelliformes, toute une antique vie se rajeunissait dans l'envolée des couleurs, dans l'ondoyance de parfums rustiques. Des arabesques de sable traçaient des chronogrammes et couvraient les pavés usés. La place du Tilleul ressemblait à un magnifique jardin.

Les envoyés de Dieu passèrent processionnellement au milieu de cette joie, et ils apportèrent réellement le sourire du Seigneur chez les simples qui louangeaient, avec cette ferveur candide, le ciel recélant l'éternelle festivité promise aux hommes de bonne volonté.

L'orgue, l'encens, les prières, étaient le pressentiment de l'idéal paradis. Un moine monta en chaire. Il pleurait d'attendrissement. Quelques-uns virent une auréole autour de son front inspiré. Son éloquence magnifia les vertus de l'heureux Béguinage; elles allaient grandir encore. L'orateur considérait dans l'avenir les effets de sa mission. Dès cette terre, grâce aux pratiques dévo-

tieuses, les fidèles jouiraient d'un avant-goût de la béatitude. Ses paroles tombaient dans les esprits extasiés, on buvait le dictame des mots pieux, le charme des périodes enveloppait suavement l'assistance. Les yeux se figeaient, les lèvres entr'ouvertes aspiraient l'invisible, les physionomies étaient pareilles à celles fixées par le pinceau des primitifs. La race se continuait avec les mêmes signes. Une présence surnaturelle marquait les fronts, et le Christ et la Vierge n'avaient pas de féaux plus brûlants. Des fidèles assiégèrent le confessionnal du prédicateur.

Au dehors, l'atmosphère s'imprégnait d'exhalaisons fleuries. La menthe, le thym, la camomille, les sauges, les thuyas, écrasés sur le sol, mêlaient des souffles griseurs. Le rire discret des façades pomponnées persistait dans la nuit montante. Une clarté semblait tomber des drapeaux balancés sous une brise tiède. Devant les cabarets, des gens s'installaient, la conscience tranquille et l'estomac d'autant plus dispos. On se communiquait des réflexions consolantes. Tel bourgeois, qui n'avait plus fréquenté l'église depuis dix ans, pria sincèrement cet après-midi. Chacun savait une histoire édifiante.

Les avancés n'auraient pas osé montrer le moindre sentiment d'indifférence. Monsieur Manster voulut traverser le Béguinage, il s'arrêta longuement devant les décorations. Le peuple lui pardonnait presque ses opinions antipathiques. La figure tourmentée du politicien devenait aimable. Un désir de fraternité grandissait. Le quartier accueillait à bras ouverts tous les habitants de Tiest. Les gens s'offraient, les uns aux autres, de belles chopes de bière brune et mousseuse. Des fillettes et garçonnetts adoucissaient leurs voix et essayaient des cantiques.

Rose Aubrie, revenant de la cérémonie, entendait Anna s'écrier gaiement :

— C'est une bénédiction du ciel ! Mademoiselle Zoé se confesse ! Comme je quittais la chapelle, je l'ai vue qui s'agenouillait dans la rangée des pénitents !

Rose eut l'impression de vivre le plus grand jour de fête : Pâques, — ramentant les pardons, les bons propos, le soulagement des consciences !

La tristesse devint une consolation pour elle. Dieu lui réservait la souffrance, afin que, privilégiée, elle put acquérir des mérites surabondants. Elle se plongea dans la pensée de sa condition malheureuse. Le sentiment d'apaisement pénétrait trop profondément le Béguinage : Rose n'obtint point les peines qu'elle se souhaitait. Étaient-ce les effluves des fleurs mourantes et odorantes qui la soulevaient comme dans un rêve ? Elle se serait pâmée, ses yeux se seraient remplis de larmes, mais elle ne trouvait pas la douleur qui fait jeter un cri déchirant. Et ceci lui parut le plus miraculeux bienfait du ciel.

Tout à coup, le Béguinage tressaillit dans cette soirée si tranquillement heureuse. Une musique alerte sautillait soudain à l'entour des vieux murs, suivait les ruelles, secouait en passant les banderolles, faisait sortir les femmes et les enfants de leurs demeures, et appelait les garçons attablés au cabaret. Le peuple fut sur jambes, et la fanfare arriva devant le nouveau couvent, traînant une multitude après elle. Cette sérénade aux flambeaux devait clôturer les fêtes religieuses.

Les valse, les pas redoublés, lancés vigoureusement aux échos, étonnèrent la paix de ce lieu. Elle échappait, l'intention pieuse de la musique profane. Les choses, qui reflètent les événements, parurent troublées par ces accords nouveaux. La flamme des torches rougeoyait. Les franches couleurs des bannières papales, arborées aux fenêtres du monastère, prenaient des teintes étranges. Tout le quartier eut subitement l'aspect douteux des soirs de kermesse, quand les hommes enivrés cherchent les aventurés avec des hoquets et des titubations. Les pignons remuèrent à la lueur des feux; des éclairs rejaillirent aux croisées. Les cuivres stridents brisaient le cérémonial ingénu et le souvenir précieux de la journée.

Des lurons parcoururent la foule; ils portaient déjà le chapeau sur l'oreille. Leurs allures conquérantes allumaient des regards. Un remous agita le peuple. Des cris se mêlaient aux voix devenues plus hardies. Des énervements frissonnèrent.

La fanfare commençait son dernier morceau — un motif populaire dans la ville.

On avait été sincèrement touché par les grâces mystiques; on s'était remis un peu des émotions dans les estaminets. On oublia que ce jour ne devait rappeler aucun autre. Les braves gens perdirent la tête. Ils chantèrent à cœur joie. La *Mieke* des refrains, la belle et bonne flamande des amoureux exubérants, fut célébrée sans contraintes. Les cantiques étaient loin! Et cette fanfare qui soufflait en l'honneur des Révérends Pères, accompagnait le chœur et renforçait son entrain. Une folie s'emparait aussi des musiciens. Elle brûlait bien, la passion patriale pour les plaisirs débridés, danses, beuveries et cris! A la place du Tilleul, des garçons et des filles dressèrent une estrade sur les tonneaux vidés tantôt avec une componction si grande! Les pistons, bugles, trombones, bombardons, ronflèrent; un rythme se dessina. Les couples tournoyèrent.

Dans la nuit chaude, les voix montèrent jusqu'au matin vers les étoiles bénévoles. Jamais, même pendant la grande foire annuelle de Tiest, on ne s'était amusé plus fervemment. Des vieux regagnèrent le logis, à la lueur rose de l'aube. Des jouvencelles trouvèrent ce soir, leurs premiers soupirants.

Les portes et les fenêtres restèrent closes, quand le soleil brillait déjà au milieu des hautes nues. Le bon peuple, en se reposant, prolongeait son plaisir dans le rêve de la veillée.

Il ne fallait pas s'étonner d'entendre, le lendemain, des exclamations... Les fâcheux se scandalisèrent. Certains notables rendirent la ville haute responsable de ces débordements. Les bourgeois du marché et de la grand'rue avaient amené l'exemple de leurs mœurs faciles, dans le plus religieux quartier de Tiest. Les gens sages suivirent un mauvais exemple, mais cet entraînement n'était que momentanée...

Somme toute, l'indulgence remplit vite les âmes. Et ceux qui reconnurent leur participation aux liesses nocturnes obtinrent, près des excellents moines, une rémission pleine et entière.

XVII

Toutes les fleurs flétries, toutes les légumes fanées, toutes traces de kermesse ayant disparu, on rentra les drapeaux. Les bons chrétiens ne se souvinrent plus que de l'installation solennelle des R. P. Récollets. L'atmosphère reposante et pieuse baigna des consciences satisfaites.

Chaque jour, les habitants privilégiés du Béguinage reprennent le chemin de la chapelle. La rue Sainte-Catherine y gagne de l'animation. Cependant le mouvement de ces dévots est mesuré, un peu effacé, d'une réserve parfaite. Malgré le concours de monde, la rue conserve sa gravité.

Il se fit que des gens quittant la chapelle, après une réunion du tiers-ordre franciscain, virent Monsieur Paul Aubrie qui passait en courant. Son air bouleversé les impressionna. Ils s'accostèrent et parlèrent de l'incident; ils ralentirent leur marche. Plusieurs ne rentrèrent pas au logis. Des attroupelements se formaient à une distance respectueuse de la maison des Aubrie. Les deux servantes, Anna et Marie, étaient apparues sur le seuil de la porte. Elles se penchaient et regardaient de tous les côtés. Leurs attitudes décelaient une anxiété.

Tout à coup, les curiosités se fixèrent. Paul Aubrie arrivait, accompagné de Monsieur le Docteur. Les gens se retirèrent, emportant la préoccupation nouvelle de savoir qui pouvait être tombé dangereusement malade. Mademoiselle Zoé étant la plus âgée, celle-ci se trouvait au bout de chaque hypothèse.

Les gens ne se trompaient pas.

Le docteur entra dans la chambre de Zoé. Rose se leva silencieusement, Victor montra d'un geste désolé le lit, où sur l'oreiller blanc, la figure de Zoé s'empourprait de fièvre. Ses yeux, dans les orbites agrandies, fixaient un point, toujours le même; de temps en temps elle ouvrait la bouche, et son long corps maigre s'agitait sous les draps.

Le docteur s'était penché.

Zoé porta la main au côté, elle se redressa, elle fut secouée par une toux. Le médecin collait son oreille contre le dos de la malade. Il auscultait sa poitrine, il palpait ses membres, il pressait son poignet.

Derrière lui, Rose, Victor et Paul retenaient leur souffle. Il semblait que cet homme disposât de la vie de Zoé. Ils n'entendirent pas que Marie et Anna approchaient. L'existence était suspendue pour tous. Ils ne pensaient plus, ils attendaient qu'une lueur dissipât l'obscurité de leurs esprits, ou que la ténèbre devint irrémédiable. Ils ressentaient seulement, sans souffrir de ce malaise physique, un serrement autour de la gorge.

Le médecin recula, afin que la lumière du jour éclairât pleinement la malade. Il resta muet, un pli au milieu du front.

Zoé murmura. Sa sœur et son frère se jetèrent vers le lit.

— Je ne me sens pas bien... dit-elle.

Le docteur écarta les parents, il prononça d'une grosse voix tranquille :

— Nous allons vous guérir, Mademoiselle.

Il se retirait et son visage redevenait calme. Quand il regarda une dernière fois Zoé, une expression aimable et satisfaite s'arrondissait au-dessus de son menton.

Le docteur descendait l'escalier sans bruit. Il ne parlait pas. Les Aubrie le suivaient; ils comprimaient leur cœur.

Au rez-de-chaussée, dans la petite chambre, sous les regards éplorés de ceux qui l'entouraient, cet homme annonça :

— Le cas paraît sérieux. Mademoiselle votre sœur est atteinte d'une pneumonie... Il réfléchit, et questionna : — Mademoiselle souffrait depuis quelques jours ?...

Victor considérait le médecin avec des yeux vides. Paul, sans savoir pourquoi, s'approchait de la fenêtre, mais il ne voyait pas le jardin rempli de fleurs et de lumière. Rose se raidissait, sa voix était blanche :

— Ma sœur descendit ce matin, comme de coutume. Elle s'assit à table et m'appela. J'ai la tête lourde, je n'ai pu dormir cette nuit, disait-elle. Zoé marchait difficilement. Elle me demanda de l'accompagner... je l'aidais à se déshabiller... Je vis qu'elle était gravement indisposée.

— Mademoiselle Zoé se plaignait sans doute depuis longtemps, de fatigues soudaines, d'essoufflements et de vertiges ?

— Ma tante ne se plaignait jamais ! s'écria Paul.

— Jamais... Jamais... Mon Dieu ! Mon Dieu !

Et Victor levait les bras et sa tête oscillait. Il empoigna le médecin :

— Docteur, vous la sauvez ! Vous devez la sauver !

Le praticien se dégageait. Il ouvrit son portefeuille. Il crayonna une ordonnance.

— Mademoiselle prendra cette potion. L'état de la malade ne présente pas de danger immédiat. Monsieur Victor, voyons, vous vous alarmez vainement !

En sortant, il dit à Rose qui retournait près de Zoé :

— Je reviendrai bientôt.

L'aînée attira la main de sa sœur. Elle avait fermé les yeux, un sifflement irrégulier s'échappait de ses lèvres. Parfois Zoé pressait doucement les doigts de Rose. Et soudain, sans lâcher cette main, Zoé s'asseyait dans le lit, la figure angoissée :

— J'étouffe !...

La toux crevait dans sa poitrine. Elle expectorait avec un bruit rauque. La congestion des poumons et des bronches dégorgea un peu de sang.

Cet effort l'avait brisée; la sueur mouillait ses cheveux. Elle se tourna du côté de la ruelle.

Paul touchait l'épaule de Rose, qui priait en contemplant le petit crucifix pendu contre le mur, au-dessus de la couche. Il la prévenait :

— Victor se lamente, comme un enfant. Il perdrait la tête, si vous ne lui faisiez entendre raison.

La respiration grinçante de Zoé exacerbait le silence. Paul essaya de ne plus écouter, mais telle une vrille qui s'enfonce, le petit bruit pénétrait à chaque cran dans sa chair.

Rose avait pris un ascendant extraordinaire sur les siens. Elle se trouvait être le cœur et l'esprit de cette maison. A Victor qui se désespérait, elle imposait la nécessité des circonstances, l'obligation d'accepter l'épreuve ; elle guida l'inexpérience de son neveu ; elle dirigea l'assistance des domestiques. Elle fut une femme prévoyante, étonnamment courageuse. Elle n'hésitait pas dans la décision et dans l'ordre. On la vit partout, empressée et silencieuse. Le danger l'avait ployée, elle se redressa, elle le mesura d'un regard brave. C'était elle qui accomplissait les prescriptions du médecin, ou surveillait leur exécution.

Monsieur le Docteur revint l'après-midi. Cette seconde visite du médecin pendant la même journée, terrifiait Victor. Rose éloigna son frère et son neveu. Elle voulait supporter toute la douleur de la réalité.

Elle dit :

— Vous me devez la vérité. Je la devine, et je suis préparée à la subir.

Le médecin parlait lentement. Ses yeux attachés sur le visage de Rose, il guettait ses impressions, prêt à se servir des réticences, des suppositions optimistes, si elle faiblissait dans la vaillance.

— L'irrégularité du pouls fait craindre une affection cardiaque. La malade est âgée ?...

— Soixante et un ans. Rose répondit, sans un trouble apparent.

— Je lui aurais donné plus... Je vais essayer l'emploi des stimulants. Peut-être déterminerai-je une réaction... mais je ne puis vous promettre de réussir. Vous éviterez à la malade toutes émotions ..

Ils entrèrent dans la chambre de Zoé. Une cornette blanche, la robe noire d'une sœur de charité, mandée par Rose, glissaient vers eux.

Le médecin et la religieuse chuchotèrent. Le médecin s'asseyait, et Zoé poussait une courte plainte ; déjà le praticien frottait doucement le doigt sur la peau que gonflait une injection d'éther.

L'aînée appela Rose, et celle-ci lui offrit la confiance de son visage tranquille. Zoé la regarda longuement, elle chercha de nouveau sa main...

Les deux sœurs demeurèrent seules. La malade s'agitait, se retournait, soufflait péniblement. Elle demanda :

— Quelle heure est-il?... Faites de la lumière. Comme le ciel est sombre !...

Et avec affection :

— Je vous aime bien, Rose. Quand vous êtes près de moi, je me sens mieux.

Dans des moments pareils, Rose devait se contraindre violemment pour ne pas perdre son courage, pour ne pas pleurer comme les autres !

Pendant la nuit, la malade divagua ; elle s'adressait à des personnes inconnues. Le délire augmentait. Elle cria. Elle voulut se lever et marcher. La religieuse, effrayée par la durée de l'accès, vint réveiller Rose qui sommeillait depuis une heure.

Zoé grelottait à présent. Elle claquait des dents. Un grand froid descendait sur elle. Comprenant soudain qu'on avait appelé Rose à son secours, elle sortit de l'égarément. Encore une fois sa pauvre main chercha la main de Rose, et s'étant recouchée, frissonnante, elle dit ces mots entrecoupés :

— Je vous demande pardon, ma sœur...

Le lendemain, la pluie se brisait contre les vitres, le vent arrachait les feuilles vertes et les faisait tournoyer au-dessus du jardin. Des bruits sourds s'entendaient dans le lointain, ils grondaient, ils éclataient, furieux, en secouant les fenêtres. Et les branches éperdûment allongées, tordues, cinglées d'averses, remplissaient l'enclos de fureurs et de souffrances. Le ciel roulait des nuages noirs.

La maladie empirait. Zoé se débattait. Elle agitait ses bras maigres, tantôt pour implorer de l'aide, tantôt pour écarter l'invisible poids qui écrasait sa poitrine. Le halètement devenait un bruit terrible, un soufflet dans une forge. Dehors déferlait l'épouvante de la tempête. Ils étaient tous près du lit, impuissants et révoltés contre le sort implacable. Rose ne pouvait prier. Victor n'avait plus de larmes. Paul subissait l'insurmontable effroi de la mort physique. Un cadavre enfermé dans un cercueil ; le retour du corps à la terre... Ce matin, dans l'effusion d'une tendresse que le malheur rendait d'abord plus grande, il avait subitement quitté Marguerite. La chaleur de son contact le glaça. L'anéantissement d'une vie à côté d'eux, à côté de leur jeunesse, c'était comme le ricanement, la revanche suprême, tapis derrière le plus sûr bonheur. Paul avait voué une affection profonde à sa vieille tante. Il cherchait encore ce qui rappelait Zoé, telle qu'elle était hier. Il ne retrouvait presque rien sur cette figure ravagée.

Une nouvelle consultation réunissait plusieurs médecins. Ils se hâtaient d'apaiser la crise. Ils doublaient les doses de morphine. Aucun d'eux ne donnait de l'espoir.

Et Victor qui s'accrochait à la possibilité d'un miracle, allait de l'un à l'autre, affolé. Il les supplia de mentir, enfin !

Les servantes sonnaient à la porte du couvent.

Rose aperçut Monsieur Demans.

Elle n'eut que ces mots :

— Ma sœur va être administrée !

Il parla. Elle ne vit point son maintien, elle n'entendit point sa voix. Demans était séparé de Rose par un incommensurable espace de temps. Elle ne se rendit pas compte de cette impression. Elle n'éprouvait rien, sinon l'immensité du malheur qui planait, qui descendait de plus en plus, dont ils sentiraient bientôt l'attouchement tragique.

Elle rencontra Madame Laton, elle lui dit :

— Laissez-nous seuls !

Lorsque le prêtre quitta Zoé, la sœur de charité prévint les Aubrie ;

— Mademoiselle se repose. Elle est plus calme. Je vous appellerai quand elle se réveillera.

Victor découvrit dans ces paroles des indices de confiance. Il déraisonna. Il suivait des suppositions nombreuses, et plus certaines d'instant en instant. Il implora une approbation de ses méprises. Bientôt il se monta : Le découragement de Rose devait tenter Dieu ! Il lui reprocha d'être faible. Il compara la débilité de son âme aux vertus solides de Zoé. Paul l'obligea brusquement à se taire. Victor comprit son ingratitude, il se couvrit le front de ses mains, puis il avança les bras vers Rose. Paul approchait. Tous les trois se tinrent embrassés.

Avec le crépuscule, le calme renaquit sous le ciel. Le jardin redevint lumineux. Un rayon de soleil s'allongea dans la pièce où se trouvaient les Aubrie. Les arbres et les fleurs étaient rajeunis; les oiseaux gazouillèrent comme à l'aurore.

Paul souffrit du charme des choses; la tristesse de la mort s'agrandissait dans ce décor. Victor voulut deviner un présage parmi les nues pâles et bleues; sa foi se fortifiait dans l'épanchement de cette balsamique vesprée. Rose les avait quittés, elle s'obligeait à vaquer aux soins du ménage. Elle donnait des ordres. Marie et Anna ne lui répondaient qu'en remuant la tête. La nécessité des besoins usuels, petites commandes, informations courantes, calculs d'une maîtresse soucieuse d'économie, ces manifestations de l'existence matérielle revêtaient une laideur blessante. Les pénibles contraintes auxquelles Rose se soumettait, parce que Zoé devait approuver cette conduite!

La robe noire et la cornette de la religieuse s'agitèrent dans le cadre de la porte :

— Mademoiselle souffre moins. Il faudrait profiter de cette accalmie.

Victor était déjà monté. Il entretenait Zoé des tranches qu'il avait endurées et de ses espoirs qui se réalisaient. Il ne cessait de parler. Les reflets du crépuscule rosissaient dans la chambre, une tiédeur entraînait avec ces derniers rayonnements.

— ... Vous achèverez votre convalescence dans le jardin, chère Zoé. Et il montrait la croisée brillante. — Les journées de septembre sont les plus belles; vous reprendrez, petit à petit, vos occupations...

Zoé se taisait. Une sensation de repos la pénétrait. Son visage s'imprégnait de sérénité. On eut dit qu'elle avait peur de faire un mouvement qui dissiperait cette quiétude. Elle tournait les yeux vers son frère, la tête droite au milieu de l'orciller. Elle se désintéressait des promesses de guérison...

En répondant d'une voix frêle, elle ne paraissait pas confirmer les paroles de Victor...

— Oui... Oui...

Un songe la portait plus loin que l'heure présente, au delà de ceux qui étaient à ses côtés.

Son regard devenait d'une extrême douceur, il touchait une vision enchantée. Tous crurent qu'elle allait sourire.

Ils prolongeaient, dans le silence, cet apaisement. La brune effaçait peu à peu les apparences, l'obscurité couvrit les murs; une lueur s'attardait à la fenêtre qui voyait le couchant.

La nuit entassait les ombres. Ils entendirent le grailonnement des bronches, le sifflet de la respiration saccadée, le bruit de forge. Le son strident et faux précipitait de nouveau les alarmes. Rose allumait une veilleuse. Ils s'apercevaient vaguement à cette lumière tremblotante. Le même désespoir sans issue les confondit. Victor et Paul sanglotèrent dans un coin. Rose se tenait courbée près de Zoé qui ne la reconnaissait plus. La religieuse prévint Anna. Celle-ci se hâta vers la demeure du médecin, avec la certitude qu'il arriverait pour la dernière fois.

La malade rentrait dans le délire. Victor et Paul s'étaient enfuis. Le médecin constata l'inaction des remèdes. Il ne devait plus qu'adoucir les souffrances de Zoé.

Rose avait bu toute l'épreuve. Elle était inerte devant la catastrophe. Sa douleur atteignait le degré ultime, et paralysait ses perceptions.

Le jour se levait. Rose répétait machinalement :

— Nous ne devons pas oublier l'envoi des lettres de faire-part à nos deux cousins de Liège. Nous en adressons une au curé de Saint-Léon, qui est un peu notre parent...

Les mots devenaient vagues, elle baissait la tête, son menton s'enfonçait dans sa poitrine. La fatigue l'anéantit. Elle dormit.

Le soleil éblouissait maintenant cette chambre. On avait voulu fermer les rideaux. Zoé fit un geste. Elle désirait le grand soleil. Elle murmura le nom de Marguerite. Elle le répéta, en regardant Paul.

Il la devinait.

Les deux fiancés arrivèrent. Zoé les contempla ; sa figure grise prit subitement une intensité merveilleuse de tendresse. Un éclat surgit au fond de ses yeux caves. Devant elle, Marguerite s'auréolait. En ses cheveux blonds palpitait la flamme du ciel d'été. Son attitude explorée la drapait d'une grâce nouvelle.

— Un ange ! balbutia Zoé, dans un ravissement.

Marguerite s'agenouilla. Paul, dominé par la majesté de la mort, pliait les genoux. La dernière expression de cette vie qui finissait lui apportait, malgré son désespoir, un sentiment de suprême beauté. Zoé levait sa main vacillante, comme pour bénir. Victor se maîtrisa, Victor embrassa pieusement cette main. Rose inclinait sa face pâle sur le front de sa sœur.

Les lèvres de la mourante remuèrent. Elle voulait parler, elle essaya d'enlacer le visage qui touchait sa chair déjà froide. Ses yeux se révoltèrent.

Ses doigts agrippaient incessamment les couvertures du lit. Le mouvement machinal se ralentissait peu à peu.

Tous étaient prosternés et priaient.

La sœur de charité tira les rideaux devant les fenêtres resplendissantes. Deux cierges grésillèrent.

Zoé tenait un crucifix entre ses mains jointes et rigides.

XVIII

La morte laisse une mémoire indélébile. Des paroles basses alourdissent le silence de la maison. On marche en étouffant le bruit des pas. Les esprits ne s'évadent point de l'ambiance. Chacun s'enfonce dans la tristesse, gîte en sa peine, la nourrit de ses rêveries. A midi et le soir, autour de la table, Victor, Rose et Paul regardent une place inoccupée. Et les semaines fuient, mais Zoé est derrière toute pensée. Au jardin, s'ouvrent les dernières fleurs. *Elle* avait fait semer ces asters violets... *Ils* vont les contempler, comme des plantes qui pousseraient sur une tombe. A l'heure où l'aînée avait coutume

de rentrer, après ses achats matinaux, parfois la sonnette retentit... Ils s'évitent, pour ne pas montrer la contraction de leurs visages. Marie et Anna exagèrent les difficultés du service, dans le regret des connaissances infinies de la disparue. Victor est allongé dans un fauteuil. Autour de lui s'épaissit la fumée de sa grosse pipe. Ce souvenir le rejoint bientôt... Zoé entrant, et reprochant à son frère l'usage immodéré du tabac... Le commandant dépose sa pipe, lui trouve un goût d'amertume. Ils éprouvent le malaise de ces réveils vides, lorsque le sommeil engourdit encore le cerveau, et que pourtant les yeux voient et que les oreilles entendent... Pendant les premiers moments du lever, ils n'avaient pas songé à leur deuil, et de cet oubli découle une souffrance. Les étrangers respectent la solitude des Aubrie.

Victor ne reçut que la visite de Monsieur Demans. Rose et Paul étaient sortis. Le jeune homme et sa tante se promenaient dans l'ancienne campagne romaine, où l'automne jetait déjà sa mélancolie. Des routes, des arbres, une éteule éventrée par la charrue, une cabane, faisaient accourir les pensées qui rappelaient la morte... Zoé aimait de passer par là... Zoé n'allait jamais plus loin que ce champ-ci... Un jour de pluie, Zoé s'était réfugiée dans cette maisonnette. Le paysan offrit une belle grappe de sa vigne... Paul et Rose remarquaient aujourd'hui les fruits d'ambre sous les feuilles vertes et jaunes ; le même paysan sortit...

Ils rebroussèrent chemin.

— Bonne tante, j'ai causé avec Marguerite... Nous avons résolu de différer notre mariage jusqu'à l'été prochain...

— C'est bien... cela!...

— Je disais à Marguerite que je terminerais mes études cette année... Je travaillerai de toutes mes forces! Marguerite accède à ma résolution.

— Et Zoé t'approuve!

— Oui... Le bonheur me paraissait trop facilement acquis... Il sera plus mérité, maintenant...

Paul poursuivait en pensée les changements rapides qui poussèrent ses sentiments vers sa conception présente de la vie... Depuis la mort de l'aînée, Marguerite et son fiancé se resserraient dans l'affliction. Ils savouraient moins les transports de passion, l'amour devenait gravement tendre, et leur sensibilité profonde et fière. (Le jeune homme marche à côté de Rose, silencieuse comme lui.) Paul comparait à cet aboutissement, ses premiers troubles. Il n'avait pas cherché avec une curiosité prévenue, ce qui lui donna l'illusion des tendresses. Un soir, c'était à sa sortie de pension, des prunelles audacieuses éveillèrent ses ardeurs. Il avait cru au plaisir léger, à la caresse passagère. L'instant fuyait sans qu'il eut pesé sur son cœur. D'autres instants brillaient et s'éteignaient. Il ne les regrettait pas, mais il attendait le renouvellement de la courte joie. Un vide mina cette existence, après son retour dans la petite ville. Le tourment des parents, leur muette inquiétude, le besoin de s'épancher, sa nature primesautière, le ramenaient docilement aux volontés de Zoé, qui manifestait la pensée et l'action commune des Aubrie. La morte avait été sa bienfaitrice vigilante. C'est par elle qu'il écouta les persuasions d'une conscience satisfaite dans l'exercice de ses devoirs quotidiens.

Ce fut à cause de son énergie tranquille qu'il persévéra et découvrit enfin la durable félicité... Il évoqua la beauté, la bonté de la jeune fille, son union avec l'aimée dans la peine ou dans la joie.

— Marguerite souffre comme nous...

— Ne pensons qu'à Zoé! s'écria Rose. Dis-moi ce qu'elle faisait, répète ses conseils, rappelle-moi toujours son souvenir!

Elle avait le teint brûlant, elle marchait vite :

— Si l'un de nous oublie les enseignements de Zoé, il faut que les autres lui montrent le devoir, tel que la morte le comprenait !

Rose s'arrêta. Sous la contraction des sourcils, une résolution virile s'encastrait dans son regard pâle :

— Oui, Paul! Je serai toujours fidèle à son ordre!

Ils se rapprochaient de Tiest. Elle s'apaisait.

Paul enveloppa Rose de ses assurances affectueuses; il prouva que l'aînée n'aurait pas toléré cette préoccupation exclusive de sa mémoire: Tous devaient reprendre confiance dans l'existence, et se soumettre chrétiennement...

Rose le laissa parler; elle parut le comprendre, lorsqu'ils rentrèrent.

— Accepter courageusement la volonté divine..., balbutia-t-elle.

Le commandant reconduisait jùsqu'à la porte Monsieur Demans.

Rose passa devant eux, reconnut Demans, et s'enfuit...

Hier, le deuil était autour de Rose. Elle vivait dans l'affliction. Elle priait...

Un éclair déchira le deuil. Son affliction — tout à l'heure, quand Paul parla de Marguerite — tressaillit d'un émoi inconnu.

Elle fuyait cet émoi. Il la reprenait. Elle lui opposait la négation violente de sa pensée. L'idée se précisait, s'affirmait, impitoyable :

Puisque Zoé n'était plus là, Rose pourrait aimer librement Demans!

Et Rose venait de revoir Demans, et il ne lui faisait pas horreur...

Dans sa chambrette, elle s'arrêtait devant un miroir et se regardait, comme elle eut contemplé l'image d'une étrangère.

Elle chercha des diversions, l'idée s'imposa derechef. Elle pleura. Elle se résigna, et crut à une tentation passagère. La possibilité et bientôt la certitude d'être heureuse, surmontait tous ses efforts à se dégager de l'obsession. Alors, elle supplia la morte et ne fut pas exaucée. Rose se réfugia auprès de son frère, et la pensée s'immisçait toujours en elle.

La journée devenait effarante. Une désolation renouvelée accompagna cette complaisance détestée.

Le lendemain ressemblait à la veille. Victor et Paul voyaient l'agitation de Rose. Elle ne disait rien. Son corps s'affaiblissait. Ils crurent que la maladie et le décès de Zoé avaient, enfin, vaincu son énergie physique. Ils voulurent recourir aux offices du médecin. Elle refusa cette assistance.

Quand Anna vint l'avertir de la venue du vieil ami, elle s'emporta.

Ses irritations revêtaient, comme d'un masque, sa figure. Ses manières paraissaient contraintes dans le courroux.

La douleur troublait sa raison. Elle parlait, toute seule ; des mots heurtés, des expressions vagues et désespérées sortaient de ses lèvres sèches.

Rose eut l'intention d'avouer son angoisse. Elle comprit que cette reconnaissance l'exposerait à violer la volonté de sa sœur. Elle n'ignorait pas les sentiments de Paul, elle savait que Victor était faible. Et pourtant son cœur continuait de se martyriser dans la solitude. Elle pressentait le soulagement d'une parole qui n'aurait abouti qu'à se libérer du secret... Sa farouche résistance aux desseins de son imagination, l'éloignait même de son confesseur. Elle ne devait suivre aucun conseil qui serait contraire à son renoncement absolu. Elle aurait pu faiblir. Et la honte possible de cette chute retrempa sa volonté.

Le temps passait. Les premiers froids balayaient les dernières tiédeurs d'automne. Rose avait repris les habitudes de sa charge. Elle recommença à visiter les pauvres et voulut s'intéresser aux œuvres, comme par le passé. Rose apparut, blême et vouée, chez les misérables. Une pauvre la plaignit et lui dit, brutalement, que la mort de Mademoiselle Zoé l'avait vieillie de dix ans. Rose prit du réconfort dans ces paroles.

Des indigents la bénissaient. Ils étaient plus près de son cœur souffrant. Elle rencontrait, dans l'exercice de sa charité, de grandes consolations. Elle se plut à comparer son anxiété aux tourments des pauvres. Jamais elle n'avait compaté aussi efficacement à toutes ces existences douloureuses.

Durant les réunions des Dames auxiliatrices, Rose oublia ses retenues, perdit ses timidités, et excita les zèles.

Elle redevint, près de Victor et de Paul, une âme dévouée, un esprit résolu, une femme qui devait remplacer *l'autre* et suivre avec persévérance un grand exemple.

Ils retrouvèrent tous un peu de calme.

Rose fut naïve et admirable, en se coiffant d'un bonnet qui cachait sa chevelure blonde. Le bonnet vieillot accentua l'expression candide de son visage. Elle portait toute la journée une casaque ample ; les lignes de son corsage se noyaient dans le flottement de l'étoffe noire.

Victor la questionna, et elle dit, essayant de sourire :

— Je veux vous imposer le respect dû à mon âge...

Cette fois, Paul crut l'avoir comprise.

Le jeune homme découvrit jadis l'inclination discrète de Demans, il avait ajouté foi aux sentiments réciproques de Rose. La surprise de Paul, quand elle lui imposa le silence, laissa subsister des doutes dans sa pensée. Une générosité l'empêchait de deviner la contrainte à laquelle Zoé les condamnait.

Il hésita. Il s'était tourné autrefois vers diverses suppositions, sans découvrir la vérité.

Pourquoi Rose fuyait-elle la présence de Demans ? Pourquoi cette fille pieuse, qui ornaît la vertu d'un léger charme profane, abandonnait-elle la

jolie simplicité de sa parure? Pourquoi se montrait-elle satisfaite, lorsqu'on remarquait ce changement?

Paul éclaircissait maintenant sa conduite récente, et répondait aux interrogations. Rose voulait se tromper elle-même. Une pudeur excessive l'empêchait, après le décès, de se remémorer l'ami. Elle espérait éloigner celui-ci par sa renonciation visible à toute jouissance. Elle voulait, moyennant son apparence désabusée, le forcer à l'oubli. Qu'il la trouvât laide, assurément elle le souhaitait. Et néanmoins Paul était certain, aujourd'hui, que ces tourments qui l'avaient presque anéantie, venaient d'un passé encore rempli d'espoir et de désirs confus. Sa souffrance égalait le sacrifice. Il ne discerna pas les motifs de son silence antérieur. Depuis des années, elle aurait pu, songeait-il, confesser ses sentiments. Mais, Zoé morte, il se convainquit de l'héroïsme obscur de la sainte fille, de son scrupule qui nourrissait son détachement. Elle refusait de mêler une nouvelle affection à celle qui était vouée aux survivants.

Paul se troublait de tant d'abnégation. Et Marguerite connut le même trouble.

Les yeux veloutés de la fiancée s'étonnèrent d'abord, son cœur s'enfla. Elle se jeta dans les bras de l'aimé. Paul lui avait tout confié, et demandait son conseil. Une joie brilla bientôt dans le regard de Marguerite; elle voyait dans les yeux de Paul la réponse attendue.

Tous deux savourèrent une heure intense de pureté passionnée. Ils sentirent que l'amour devait être éternel.

Marguerite revint chez sa mère. Elle emportait une vision touchante.

La désillusion blessa aussitôt son innocente jeunesse. D'une voix rogue, Madame Laton, mise au courant de l'aventure, blâmait d'aussi ridicules amants :

— Ma fille, vous êtes une petite sottie. Vos idées n'ont pas le sens commun. Jamais Rose n'a songé à cette folie, et s'il en était autrement je saurais y remédier!

Et elle se hâta de prévenir le commandant.

Victor était ahuri :

— Mais je n'ai rien, rien remarqué!

— Votre perspicacité a été mise en défaut. Enfin, vous voilà prévenu!

— Demans lui faisait sa cour! C'est incroyable...

— J'espère, tout d'abord, que vous éviterez les visites compromettantes de ce monsieur.

Victor se rembrunit. Il protesta :

— Je ne froisserai pas un ami aussi fidèle!

— Nous trouverons ensemble un prétexte. Nous lui ferons comprendre poliment que vous ne tenez plus à sa société.

Maintenant, la figure d'Aubrie s'épanouissait. Ses yeux frétilèrent :

— Sacré Demans! sacré Demans!

Il criait. Sa face narquoise touchait presque le visage bouffi de Madame Laton. Elle fit un pas en arrière, tant le rire qui sortait de la bouche large ouverte du commandant avait d'impétuosité.

Marie se montra dans le chambranle de la porte. La cuisinière se formalisait de cette joie inopinée entre les vieilles murailles mélancoliques.

Madame Laton considérait Aubrie, décontenancée...

Il monologua :

— Le coquin m'aurait trompé, et Rose l'aimerait?... Eh bien... Ce serait charmant, charmant, en vérité! Madame Laton, regardez-moi : vous voyez un homme heureux!

Et, tout à coup, un peu triste :

— Ah! pourquoi Zoé est-elle morte!...

— Du vivant de votre sœur, vous n'auriez osé...

Il l'interrompit gravement :

— Ne préjugez pas les sentiments de Zoé. Elle était juste, elle était bonne!

Il se tut. Une incertitude le rendit hésitant. Il tordit ses moustaches, il passa les doigts dans ses cheveux :

— Je veux voir Paul!

Et il abandonna Madame Laton à ses réflexions ennuyées.

Marie, la cuisinière, s'approchait d'elle :

— Je n'ai pas très bien compris...

Madame Laton l'accabla d'un regard méprisant. Puis, suffoquée, une houle levant sa poitrine, elle sortit pesamment.

XIX

Mademoiselle Rose visita les pauvres ce matin.

Elle examine le registre de compte des Dames de la Miséricorde. Elle prend quelques notes. Elle a constaté que la trésorière négligeait sa besogne, et elle se promet de lui en faire l'observation.

— Tante Rose! tante Rose! Venez vous mettre à table!

Paul l'appelle pour la seconde fois, mais elle veut vite contrôler la déclaration d'un indigent qui affirmait, tantôt, n'avoir jamais été secouru par les Œuvres.

Sa ponctualité, la fermeté de sa direction étonnent les sociétaires. Auxiliatrices et zélatrices la trouvaient jadis tâtillonne et encline à ne suivre que les idées des autres.

Tout en descendant l'escalier, elle feuillette un livret de renseignements.

Dans la petite chambre, où elle pénètre sans lever les yeux, Rose sent soudain qu'on l'attire.

Marguerite et Paul sont à ses côtés et la conduisent...

Rose regarde devant elle... les paupières papillotantes...

Brusquement elle repousse les jeunes gens, et recule.

Elle s'est assise.

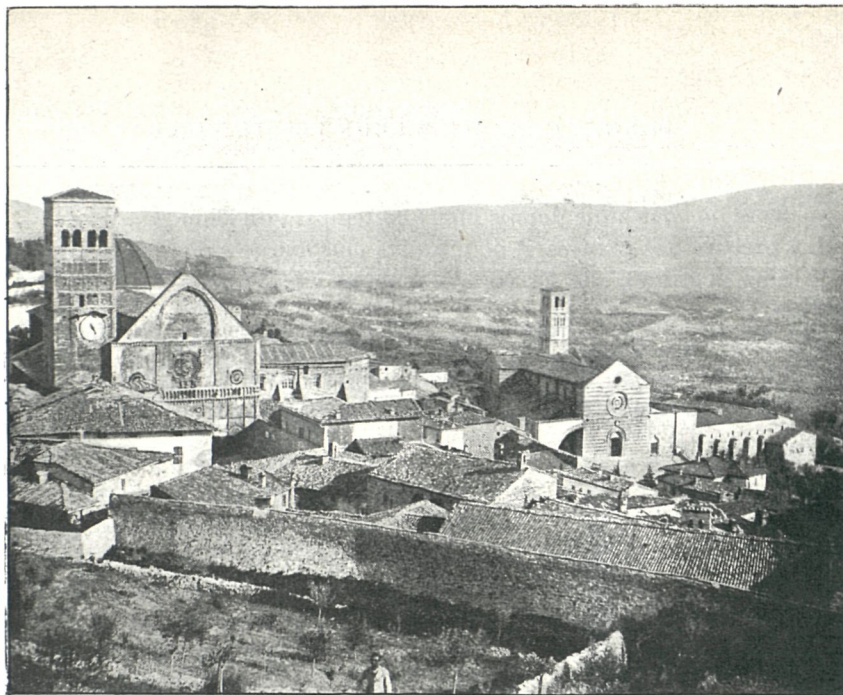
Rose ne regarde pas Demans, mais elle aperçoit des visages engageants et émus...

— Rose, je vous aime depuis bien longtemps... dit l'ami.
Il a préparé des phrases, il ne retrouve plus que ce simple aveu tremblant.
Elle se détourne, elle va vers la fenêtre, elle contemple le ciel. Sa tête
dodine...

Alors, là-haut, elle dut voir *l'autre*, la morte, qui lui faisait un signe.
Car Rose s'avança, Rose mit sa main dans la main de Demans.
Et les vieux amoureux rapprochèrent leurs visages et pleurèrent douce-
ment.

GEORGES VIRRÈS.





ASSISE. — VUE DES ÉGLISES DE SAINT-RUFIN ET DE SAINTE-CLAIRE

A propos des “ Fioretti ,”

Les lecteurs de cette revue ont beaucoup entendu parler de saint François; pas trop, nous l'espérons, et que les choses que nous leur en avons dites avaient, sinon le mérite de l'éloquence, au moins celui de la joie et d'une contagieuse admiration. Mieux encore, d'ailleurs, ils ont pu le suivre et l'écouter lui-même à la Vernia, dans sa vie évangélique errante et jusqu'au chevet de son lit mortuaire; connaître sa pensée et son enseignement dans l'excès de la simplicité de frère Junipère; dans la doctrine et les actes forts et droits de frère Egide.

Et voici encore des livres sur le *poverello* — anciens? — nouveaux? — non, éternels!... Il prédisait, un jour, que le temps viendrait où les livres inutiles seraient jetés dans les lieux obscurs et cachés. Ces livres-ci, (1) ou, plutôt, ce

(1) ACTUS BEATI FRANCISCI ET SOCIORUM EJUS, *édité* PAUL SABATIER. Un vol. in-8°. Paris, Fischbacher.

FLORETUM S. FRANCISCI ASSISIENSIS, *édité* PAUL SABATIER. Un vol. in-12. Paris, Fischbacher.

FIORETTI DE SAINT FRANÇOIS, traduction par le BARON CHAULIN. Un vol. in-12. Paris, Poussielgue.

livre-ci, puisqu'il ne s'agit toujours que des *Fioretti*, n'est pas de ceux qu'atteindront cette malédiction : car il n'est pas utile, mais indispensable et, portant sa lumière avec lui, il ne redoute pas l'obscurité.

La simplicité y est héroïque et belle ; elle enveloppe tous les gestes du saint comme d'une robe rayonnante de candeur. Une volonté persévérante s'y déploie pour la surélévation de soi-même ; un effort tellement intime et secret que rien n'en transparaît dans les actes et dans les paroles, aussi harmonieux et aussi purs que les paysages qui en sont le théâtre : Quelle âme d'artiste, de sàvant, de poète — quelle âme d'homme, écoutant chanter en elle, comme une source ardente et claire, les strophes de cette chanson de geste, de ce *Geste* de la grâce et de la pauvreté, ne se sentira émue jusque dans ses profondeurs, rajeunie, renouvelée, mise tout à coup en présence d'un idéal supérieur à tous les idéals, parce qu'il est spontané ; d'un art plus puissant que tous les arts, parce qu'il ignore ses propres moyens ; d'une éloquence sans équivalent que dans l'Évangile ou l'Imitation, parce que dans les beaux yeux, profonds et tendres, qu'elle fixe sur vous, le mystère réside de toutes les persuasions : — la foi, une foi qui pénètre et darde comme une flamme.

M. Sabatier, dont on pourrait dire qu'il a fait de saint François, non seulement le but, mais l'habitude heureuse et l'amour spirituel de sa vie, publie aujourd'hui l'original latin des *Fioretti*, dans le dessein « de permettre de lire et de savourer partout ce chef-d'œuvre dont la connaissance semblait jusqu'ici réservée, hors de l'Italie, à un petit nombre de personnes ».

La valeur religieuse des *Fioretti*, dit le sàvant historien dans sa préface, n'est pas moins grande que leur beauté artistique et que leur importance historique. La plupart des légendes pourraient se résumer en disant : « Ce saint a eu toutes les vertus, il a fait beaucoup de miracles, recourons à sa protection ». Les *Fioretti*, au contraire, sont une source inépuisable de réflexions. C'est un livre qui fait penser. A cet égard, il y a quelques analogies entre lui et l'*Imitation* ; mais le livre de « l'internelle consolation » est fait pour une élite : l'enfant, le paysan, l'ouvrier, ceux qui ne sont pas du tout habitués à s'examiner, ne le comprennent point. Dans les *Fioretti*, la pensée n'a pas ce tour monastique. C'est une fleur qui s'épanouit librement au grand soleil du bon Dieu.

L'apparition du *Floretum* a déjà obtenu ce succès, que Björne Bjornson s'est mis immédiatement à l'ouvrage pour doter sa patrie d'une traduction de cette œuvre inégalable.

Il n'est, sans doute, personne, quelles que soient ses opinions religieuses ou philosophiques, qui puisse ne s'applaudir point de voir se multiplier sous toutes les formes et dans tous les langages les éditions de ce livre, afin qu'il répande toujours, en de nouveaux milieux, ses semences de bonne volonté forte et de beauté délicate et ingénue. Nous avons essayé nous-même, les lecteurs du *Durendal* le savent, de nous faire le colporteur, indigne, mais diligent, de saint François, par la publication d'une version française des *Fioretti* (1), faite de main d'ouvrier malhabile, peut-être, mais probe et fana-

(1) On peut se procurer les *Fioretti* chez notre éditeur, M. Ch. Bulens, 75, rue Terreneuve. L'ouvrage comporte deux volumes grand in 8°, à fr. 2.50 pièce : les *Fioretti* pro-

tiquement attaché au modèle qu'il tentait de reproduire. Tout imparfait qu'il soit, ce travail a rencontré la faveur du public, tellement qu'elle nous a encouragé à tenter une traduction de la *Légende des trois compagnons*, qui paraîtra prochainement chez l'éditeur Lamertin.

La seule traduction française complète des *Fioretti*, qui, en dehors de la nôtre, subsistât en librairie, était celle de l'abbé Riche, très exacte quant au fond, mais émoussée et peu soucieuse de conserver au chef-d'œuvre de frère Hugolin son allure originelle, ce dessin si précis et si pur, cette naïveté efflorescente de la pensée et de l'expression, qui font partie inhérente et nécessaire de son charme. La version de l'abbé Riche donne la même impression que l'on ressent devant cette *Adoration des mages*, des Uffizi, dont Botticelli a tracé l'esquisse et qui a été mise en couleur par un peintre du XVII^e siècle : la scène est telle que Sandro l'avait imaginée, les personnages ont gardé la disposition qu'il leur avait donnée, mais une grâce fade est répandue sur toute la toile, et les visages expressifs et fins, les physionomies enivrées des beaux anges aux yeux pleins de ciel et de flamme, ont disparu sous un masque uniforme de douceâtre béatitude...

M. le baron Chaulin vient de faire paraître, chez Poussielgue, une autre traduction des *Fioretti*, élégante et fidèle qui, sans être d'une littéralité absolue, a su préserver, avec beaucoup de tact, l'extraordinaire et délicieuse fraîcheur du texte. Si nous pouvions formuler un vœu, ce serait celui de voir cet excellent travail complété, lors de sa probable réimpression, par quelques notes, nécessaires, semble-t-il, à la parfaite compréhension du récit.

A l'exemple d'Amoni, dont il adopte la version, M. Chaulin a intercalé dans les *Fioretti* la relation de la donation de Sainte-Marie de la Portiuncule à saint François par les Bénédictins et celle de la démarche du *poverello* auprès d'Honorius III, au sujet de l'Indulgence, que le *Speculum perfectionis* et le *Tractatus*, de Bartholi, contiennent également dans une teneur moins abrégée. Sous le titre : *Additions tirées du manuscrit de Florence (?)*, il reproduit la lettre de frère Masseo racontant les adieux de saint François à la Vernia, d'une authenticité plus que probable, mais dont il n'existe point de trace remontant au delà du XVIII^e siècle (SABATIER, *Spec. prof.*, p. 303); par contre, il néglige, nous ignorons pourquoi, les deux chapitres : *Comment saint François apparut à frère Léon* et *Comment frère Léon vit une terrible vision en songe*, ajoutés à toutes les éditions usuelles.

*
* *

Les *Fioretti* et les *Actus* mêmes ne constituent qu'une partie d'un recueil plus considérable composé, selon toute vraisemblance, par le frère Hugolin, de Monte-Giorgio, entre 1322 et 1328.

Il se pourrait donc que le pieux annaliste eût entamé son travail au plus

prement dits et les *Appendices* (Considérations sur les stigmates; vies de frère Junipère et de frère Egide), ce dernier avec dix illustrations d'après les fresques d'Assise.

tôt l'année de la mort de l'un de ses héros préférés, frère Jacques de la Massa, celui-là même qui lui transmet le récit, recueilli par lui de la bouche de frère Léon, du voyage de saint François à la Vernia.

Le chroniqueur des *Actus* se réfère aux souvenirs et aux paroles des premiers compagnons du *poverello*, Léon et Egide, ou des disciples immédiats de ceux-ci, les *spirituels* de la seconde génération franciscaine : Jacques de la Massa ; Conrad d'Offida ; Jacques de Fallerone ; Jean de la Vernia, habitants de ces couvents sylvestres de la Marche d'Ancône, de ces ermitages érigés sur quelque versant des Apennins ; fidèles de la Règle primitive ; légataires de Léon, de Masseo, d'Egide, de ce frère Jean, « compagnon de frère Egide », cité en témoignage par les *Fioretti* et dont les trois compagnons, déjà, invoquaient l'autorité.

M. Sabatier, dans une rapide analyse critique des *Fioretti*, marque fort justement l'impression de réalité décroissante, si l'on peut dire, que l'on ressent à mesure que l'on dépasse les chapitres consacrés aux temps originels de l'Ordre. François, Claire, Bernard, Léon nous apparaissent, dans les premières pages de l'œuvre, en pleine lumière ; c'est la vie même, expressive et savoureuse ; le grand charme simple des paroles et des actes ; mais, lorsque nous venons à la seconde moitié de l'ouvrage, aux récits relatifs aux frères de la Marche, les traits s'atténuent ; les physionomies perdent leurs particularités, prennent on ne sait quel rayonnement uniforme. Ce ne sont plus des figures caractérisées, espiègles ou puérides comme celle de frère Léon ; doucement narquoises, comme celle de Masseo ; hautaines et opiniâtres comme celle d'Elie. Elles se meuvent dans une atmosphère de visions et d'extase, et les lueurs du Paradis dont elles sont d'avance nimbées effacent leur individualité, la noient dans l'irradiation de leur auréole.

Cependant, il serait surprenant que frère Hugolin nous eût conté avec plus d'exactitude les temps primitifs de l'Ordre, à lui connus par ouï-dire, que les faits contemporains dont il avait fréquenté les acteurs et les témoins. Mais, en vérité, peut-être, le coloris différent dont se revêtent, à nos yeux, les deux parties des *Fioretti* répond-il précisément à la réalité et met-il dans son jour juste l'existence toute d'action, d'initiative, de conquête spirituelle de saint François et de ses premiers adeptes et celle, toute enclose, repoussée du siècle par la persécution et se réfugiant dans la méditation, la prière et les ravissements de la grâce, des ermites des Marches ?...

Bien que composés, pour la plupart, des mêmes éléments, chacun des nombreux manuscrits franciscains conservés par les couvents de l'Ordre ou les bibliothèques publiques constitue, en quelque sorte, une œuvre originale par la façon dont, selon les documents plus anciens dont il disposait, et, surtout les préférences de sa dévotion, le compilateur a ordonné sa « matière ».

Quelquefois, il semble que le scribe ait été guidé par l'ambition de tenter une sélection parmi la masse accumulée des légendes ; de former une anthologie, un florilège, « comme — pour parler avec les *trois compagnons* — en une prairie charmante, on choisit quelques fleurs plus belles ». Plus fréquemment, l'intention, seule, paraît l'avoir poussé d'accumuler pêle-mêle les écrits complets ou fragmentaires de toute provenance qu'il a pu se procurer.

Le texte des *Actus*, publié par M. Sabatier, est précédé d'un inventaire et d'une analyse approfondie de tous les manuscrits qui contiennent l'œuvre de frère Hugolin.

A l'exception d'un seul, les cinquante-trois chapitres des *Fioretti* trouvent ici leur original latin; par contre, vingt-deux des chapitres des *Actus* n'ont point passé dans les *Fioretti*; la substance de certains d'entre eux se découvre dans les *Considérations sur les stigmates*, amalgamée avec des récits empruntés à des sources différentes; d'autres semblent eux-mêmes comme un état plus développé de la version de faits rapportés par le *Speculum perfectionis* ou les *Trois compagnons*.

On dirait l'écho, répercuté et amplifié, des souvenirs anciens au sujet des tribulations de l'Ordre ou des pérégrinations en terre étrangère des frères, envoyés, deux à deux, par François, pour « convertir le monde à pénitence ». Les dissentiments et la jalousie qui, à certaines époques, désunirent les Franciscains et les Dominicains, ont, également, laissé des vestiges en ces pages : le chroniqueur nous y montre un frère prêcheur incrédule aux stigmates et un autre tourmenté de doutes sur la virginité de Marie, et confondus, l'un et l'autre, par un miracle.

Quelques épisodes, aussi, ont trait à frère Egide et aux frères de la Marche; en d'autres, que la tradition séculaire, ni l'art n'ont retouchés pour les affaiblir en les embellissant, c'est François lui-même qui nous réapparaît, avec ses paroles d'une doctrine si énergique et si lumineuse : — « Dépouille l'autel de la Vierge et enlève-en les ornements, lorsque tu ne pourras, d'une autre façon, venir en aide aux indigents, dit-il, par exemple, à un novice. Crois bien que la Mère de Dieu préfère qu'on observe l'Évangile du Fils et qu'on dépouille son autel, plutôt que de voir son autel orné et son fils méprisé ».

Mais l'auréole du saint grandit dans le recul des années; sa figure présente et familière s'est apâlie dans les ombres de l'éloignement et on n'aperçoit plus d'elle que le rayonnement dont elle est entourée. C'était un homme qui passait parmi les hommes, et leur parlait, vivait et souffrait au milieu d'eux : on l'aimait, on l'écoutait, on le suivait — à présent, on l'invoque. Les belles histoires édifiantes de ses prédications, de ses exemples, de ses paroles excellentes, de la puissance de sa prière, ont enchanté la pensée de générations de moines et de fidèles; et la dévotion reconnaissante, le pieux enthousiasme et cette propension de notre imagination à magnifier de merveilleux les actes les plus simples des grands et des personnages illustres, font que, à la fin, chaque mot du héros sanctifié porte des fruits de prophétie, chacune de ses démarches s'épanouit en végétations miraculeuses.

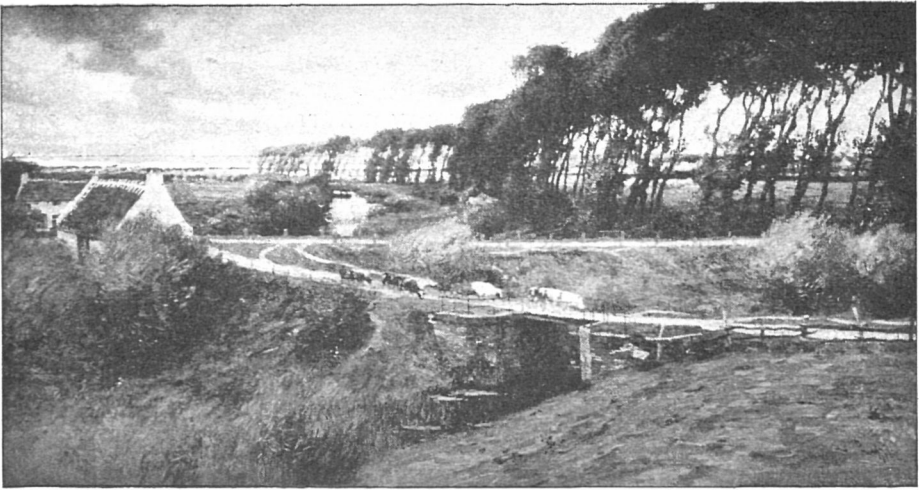
De même que ces architectes qui faisaient courir l'efflorescence touffue et le symbolisme végétal du gothique sur la sévérité de l'appareil primaire de nos cathédrales, les copistes successifs ont ajouté, peu à peu, à la beauté robuste et nue du texte original; se sont plus, dans leur ferveur naïve, à le rubriquer de flamboyantes initiales, à y intercaler la glose éclatante de leurs enluminures.

Et l'on conçoit quelle étude féconde deviendrait possible, si l'on pouvait

jalonner, en quelque sorte, avec précision, les étapes d'un récit hagiographique ; surprendre la légende à chaque phase de son évolution, depuis la relation contemporaine jusqu'à la délicieuse page dorée où la réalité apparaît, transfigurée par l'admiration qu'elle a suscitée, comme une antique statue vénérée par les *ex-voto* précieux dont l'amour et la gratitude l'ont couverte... Mais, pour l'histoire franciscaine, ce vœu n'est-il pas presque superflu ? et de nouvelles découvertes feront-elles autre chose que de vérifier les inductions sagaces de Thode, du D^r Lempp, des RR. PP. Marcellino da Civezza et Teofilo Domenichelli ; de toute l'œuvre, enfin, où M. Sabatier a su unir à la méthode précise et minutieuse du savant, la sensibilité de l'artiste et l'enthousiasme grave du philosophe?...

ARNOLD GOFFIN.





(Cliché Alexandre)

PAYSAGE DU LITTORAL.
(V. GILSOUL)

Chronique artistique du Mois

Le Salon des Beaux-Arts. — Voici le dernier Salon de l'année; et je l'aime d'être le dernier, d'étaler ses tableaux à l'extrémité de la cimaise qui, depuis le début de l'hiver, reçoit chaque mois une « allonge » d'œuvres attrayantes — et redoutables !...

Il y a dans l'air, cependant, un charme de tiédeur, des aromes qui s'évaporent; les rayons filtrés du soleil charmant sont remplis de conseils de flâne et de somnolente rêverie, avec un livre qu'on ne lit pas, dans les bois renouvelés... Hélas ! c'est l'inutile printemps — les campagnes du critique sont encadrées de moulures dorées; et ses arbres, ses ruisseaux et ses horizons sont sur toile, enfermés dans des salles, accrochés à des murailles, et ils veulent que l'on parle d'eux... Cependant il n'y a pas loin du porche sombre du Musée au tram du Bois ! Mais, peut-être que sur la route se dresserait, avec le geste réprobatoire du Destin, l'abbé Moeller, impitoyable et excellent !...

*
* * *

L'exposition de la Société des Beaux-Arts compte, avec celle de la *Libre Esthétique*, parmi les plus importantes que chaque année nous ramène. Et l'on pourrait dire qu'elles se complètent l'une l'autre par la spécialité, si l'on peut dire, qu'elles assument, celle-ci de nous initier aux tendances novatrices les plus récentes; celle-là, en réunissant, pour notre éducation artistique, de beaux choix d'œuvres de maîtres disparus.

L'an passé, la Société des Beaux-Arts exhibait ainsi une belle collection



(Cliché d'Onze Kunst)

SEULE AU MONDE

(HENRY LUYTEN)

d'ouvrages de Charles Degroux ; cette fois, c'est Hippolyte Boulenger, dont elle est parvenue à rassembler un nombre considérable de toiles, où l'on peut étudier, sous tous ses aspects, l'art savoureux et vibrant du maître de Ter-
vueren. Parmi les plus belles de ces pages, citons *Héron sur la neige* ; l'*Etude*, n° 13, paysage fluide d'eaux et de bois sous un ciel dont les nuées se décomposent ; l'*Aube* ; le *Paysage*, n° 28, crépuscule noir et pourpré, d'une grande impression calme et triste, etc.

L'exposition compte, encore, à titre pour ainsi dire rétrospectif, des cadres de Corot, Courbet, Daumier, Meissonier, Joseph Stevens, sans intérêt réel et qui ne marquent qu'au catalogue. De Gustave Moreau, une *Etude de paysage* et un *Saint Sébastien*, diapré ; trop ; et qui fait contraste avec l'*Hiver* voisin, de Puvis de Chavannes, grande majesté simple de la neige, des arbres dépouillés et de la lisière sombre des bois sous le rose vespéral du ciel.

Léon Frédéric est représenté par un tryptique, un *Paysage des Flandres*, d'une belle couleur franche, d'une inspiration ample et saine ; Victor Gilsoul, par un site de Meuse et un *Paysage du littoral*, plein de relief et d'éclat, avec son horizon de dunes illuminées, ses chaussées d'arbres robustes et courbés par l'effort continu des vents dominants, toute la beauté forte de la terre de Flandre sous les nuées noires et déchirées d'un orage finissant, entre lesquelles le soleil lance des gerbes de rayons. Parmi les paysages, notons encore le *Pont de Sèvres*, de M. Lépine ; le *Chant du soir*, de M. H. Luyten, fin de jour délicate et mélancolique, sur une étendue de pays, dans le déclin jaune et violet de la lumière, et, du même peintre, la *Veuve* et *Seule au monde*, d'un faire habile, d'un sentiment pathétique. M. Maris a un joli *Ruisseau* ; MM. Mathieu et Van Doren, d'attachants sites de dunes ; M. Renoir, les *Côtes de Guernesey*, brillantes ; M. Rosseels, de superbes impressions, *A Bloemenschoot* et *Mois de mars* ; MM. Stacquet et Uytterschaut, chacun une série d'œuvres dignes du talent réputé de ces excellents artistes ; de ce dernier, signalons, surtout, *Hiver (premières neiges)*, d'une pâte vibrante et fluide, magnifique. M. Verheyden expose un *Portrait*, d'un faire simple et d'un bel accent, et une *Criquet au bord de l'Escaut* ; M. Ziem, de belles images italiennes ou orientales : une éblouissante *S. Maria della Salute*.

Beaucoup de portraits : *Monsieur* Louis Bisschofsheim, par Léon Bonnat, un gosse postiche, figé de peur de déranger sa chevelure figolée comme une pièce montée ; le fantomal *Charles Morice*, de Carrière ; l'attirante *Mme Cartier*, de Dagnan-Bouveret ; deux *Portraits*, remplis de fortes et précieuses qualités, mais un peu durs, de M. de LaJaing. De Claude Monet, dont il faut voir aussi les délicieux *Coquelicots*, un grand portrait en pied de *Mme Monet*, puissant et discret.

M. Jean Robie possède un bien beau jardin ; la *Pasquecia* de M. Smits est singulière ; le prix du Salon a été décerné à la *Célèbre dentellière malinoise* de M. Struys, une toile d'une éclatante et savoureuse venue.

N'oublions pas de marquer les intéressantes pages de M. Ricard, le *Modèle* de M. Besnard et les Degas, le réalisme du factice. Et pour finir, la série : *'Ame des choses*, les surprenantes notations de Mellery, d'un pinceau si simple et si minutieux, et qui semble fixer, en même temps que les lignes et les cou-

leurs des monuments et des pierres, le rayonnement des siècles et des souvenirs qui émane d'eux (*S. Marco; Convento di S. Benedetto à Subiaco*); tout ce que le temps leur a pris et tout ce qu'il leur a donné. N'a-t-il pas la beauté pénétrante et sereine d'une prière cet admirable *Béguinage*, dont les petites maisons, les arbres et les lentes béguines nous apparaissent au delà du porche, sous la voûte duquel une dévote, inclinée devant le Christ, fait oraison ?

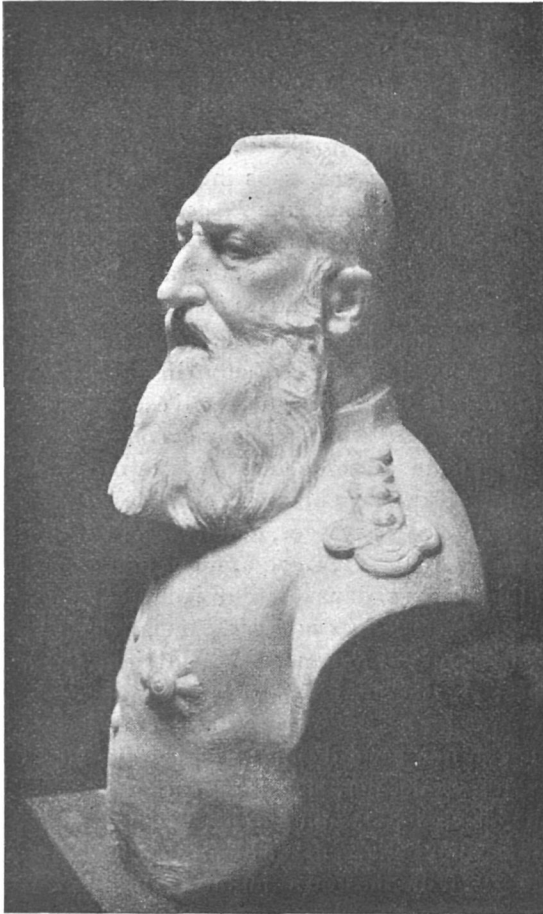
M. de Tombay expose une nerveuse figure d'*Enfant offrant à boire*. Les bustes du Roi et de la Reine, par M. Vinçotte, compteront parmi les meilleures œuvres du maître sculpteur : il a saisi et rendu, avec un art perspicace et subtil, la physionomie soucieuse et souveraine de Léopold II, ce masque de dominateur avec ses yeux aigus et scrutateurs, comme aussi la figure de Marie-Henriette, si fière et si noble, sur laquelle semble épandue une invisible lueur de sérénité religieuse.

ARNOLD GOFFIN.

L'Exposition Franz Courtens. — Franz Courtens continue glorieusement, puissamment et simplement la tradition de peinture flamande. Jeune encore, son œuvre est énorme. Une partie importante de ses toiles, exposée au Cercle

artistique, affirme par sa beauté profonde un des tempéraments les plus riches et les plus sains que la Belgique moderne connaisse. Je ne passerai pas en revue ces tableaux, pas plus que je n'essayerai de transposer en prose l'impression d'art qu'ils firent jaillir en moi. Je voudrais uniquement tâcher de dégager à traits rapides ce qui me paraît caractéristique dans le talent du peintre.

Il me semble qu'un peintre doit commencer par « absorber » en son âme le morceau de nature que la toile attend. Là, dans la méditation, il le peint à l'avance, tout éclatant de beauté, aux parois vibrantes de son cerveau. Puis, il s'attaque à la toile, regarde et observe autant au dedans qu'au dehors de lui. Et, tout en observant minutieusement la Nature, il l'adapte respectueu-



BUSTE DU ROI
(T. VINÇOTTE)

(Cliché Alexandre)

sement à son rêve. Il combine la vision idéaliste à l'exécution réaliste, et de l'harmonie de ces deux éléments s'élève le chef-d'œuvre. Un artiste vrai doit savoir autant fermer les yeux que les ouvrir. Il n'imité pas, il interprète. Nous mêlons de notre âme aux choses qui n'en ont pas, et la Peinture n'est, en somme, que la Nature reprise par l'homme et continuée, et augmentée — quand ce n'est pas quelque gâcheur qui la diminue! — du frisson de son rêve.

Tout peintre comme tout musicien, sculpteur, ou écrivain, synthétise donc forcément en lui une dualité dont les deux *personnes* sont le conceptionniste, c'est-à-dire l'être cérébral, émotif et penseur, le chercheur qui trouve et prépare, et le peintre proprement dit, l'homme de métier. Ces deux êtres confondus en une même personnalité, correspondent aux idées d'invention et d'exécution.

L'exécution, chez Courtens, est d'une habileté et d'une puissance surprenantes. Je ne pense pas qu'on puisse imaginer des tableaux d'une « pâte » plus robuste et fine tout ensemble, d'une virtuosité plus lumineusement réaliste, d'une plus souple fermeté de couleur que les siens. Il faudrait citer une par une ces toiles d'inspiration si variée, mais d'un « faire » toujours identiquement parfait. Voici une *Tonte de moutons*... un coin d'étable, un fond de paysage flamand, deux personnages encadrés de moutons, et tout cela exultant calmement, si je puis dire, dans le splendide ruisellement d'un soleil de juillet. Voici des éclairages larges, des paysages au repos dans la quiétude du jour : *Matin, Wesen « Matin »*, d'une fraîcheur divine où éclate la grasse poésie saine des Flandres. Ici, c'est le *Printemps*, une grande toile remplie de pommiers en fleurs, un verger tout pavoisé de joie et de jeunesse. Avançons... Quelle virtuosité dans ces cieux différents éclairant d'identiques herbages : *Arc-en-ciel, Vers la Laiterie, Vent du Nord*, œuvres d'une maîtrise achevée, où s'épousent merveilleusement ciel et terre. Enfin, arrêtons-nous devant des sous-bois où le talent du peintre nous apparaît peut-être le plus original. En voici d'admirables, emplis d'une atmosphère intime, lourde, où l'automne splendide et triste élabore ses bronzes, ses rouilles et ses ors. Et je veux vanter spécialement celui de tous les tableaux exposés qui m'a le plus impressionné. Il s'intitule *Derniers rayons*; un chemin de lisière longe un chenal qui croupit morne, des arbres puissants s'enfiladent et penchent sur le sentier leurs troncs gaufrés des rougeurs d'un soleil presque mort, et sur tout cela il règne une lumière sombre, farouche, poignante, cette lumière malsaine, spéciale à certains soirs d'octobre... Dans sa note assourdie, cette toile m'a paru la plus profonde, la plus subjective du Salon. Je ne terminerai pas ce rapide pèlerinage de beauté sans m'extasier sur ce grand parc délicieux et romantique, sur ces *Environs de Haarlem* d'une rutilance qui m'a fait songer, je ne sais pourquoi, à un Goya paysagiste, et sur une petite toile dont le nom me fuit, d'une couleur exubérante, un tour de force de palette, qui donne à ce coin, sans doute belge, une allure tropicale toute particulière.

Courtens est un savant et un ingénu; et ceci me conduit à dire quelques mots de sa vision de la Nature. Si tout paysage est un état d'âme, c'est-à-dire

si notre âme façonne sur son humeur, donne le ton, « fait », en un mot, le paysage que nous voyons, l'âme artiste de Courtens se caractérise par de la joie, de la puissance, un amour profond de tout ce qui vit plénièrement et s'exalte en pleine polyphonie de soleil. Et il peint ces « états » avec une sûreté, une habileté magistrales. Voilà l'ingénuité savante de son âme. Si nous le comparons à son grand devancier, Hipp. Boulenger, nous comprendrons à la fois mieux ces deux peintres admirables. Boulenger n'eut rien moins qu'un esprit ingénu. Ses paysages souffrent, pleurent d'une mélancolie raffinée... Il en a d'effrayants, d'adorables et de doux. Son cœur au génie tourmenté pénétrait les choses d'une sentimentalité, et même d'une mentalité, merveilleusement riche et aiguë. Je ne dirai pas qu'il fit de la peinture littéraire, car, malgré l'intention, ce ne pourrait être une louange, mais il en fit de psychologique. Il a, en quelque façon, exacerbé la puissance émotionnelle du Paysage.

Chez Courtens, au contraire, c'est la Vie large, simple, dans sa féconde variété, avec son indifférence magnifique et tranquille; c'est la Nature interprétée par un cœur profondément amoureux et sincère qui s'abandonne à sa beauté et met tout son effort à la faire rejaillir respectueusement, intensément sur la toile... Courtens, en quelque sorte, n'a pas de *manière*. Il ne s'est point fait de procédé. Ses dons sont originaux par leur puissance. Il continue une tradition de race.

Boulenger et Courtens, tous deux diversement, sont deux grands peintres.

G. B.

Au Cercle artistique. Exposition Omer Coppens et F.-G. Lemmers. — M. Omer Coppens est un peintre de la terre flamande, du soleil qui la caresse, des humbles vies qui l'animent. Il traite avec poésie les intérieurs paisibles, où habitent de bons campagnards, les petits recoins de ville, pénétrés d'on ne sait quel mystère intime et tendre, les sentiers ensoleillés, la douce verdure des prairies, tout ce qui rêve et se tait.

Dans la trentaine d'œuvres qu'il expose au Cercle, ses qualités de coloriste se révèlent, aussi bien que son cœur de poète, aimant et sachant rendre les jeux de la lumière; les divers aspects des choses dans la clarté, dans l'ombre, sous le ciel; l'admirable harmonie visible enfin. Ses couleurs sont vives, riches, parfois un peu sèches d'aspect. Il sait ordonner des combinaisons d'un effet inattendu, comme dans *les Mendians*, où une femme en mante violette se détache sur une maison en briques rouges, aux volets verts. Moins bonne la *Marine*, où le soleil couchant, à ras d'un ample mouvement de lames, abandonne le ciel brouillé de nuages bleu-violets. Les études de la mer sont très intéressantes, mais ce que je préfère, ce sont les pages de Flandre : cette route dans la dune, chaude d'une si belle lumière, ces chaumières tapies dans la verdure, ces maisonnettes aux volets clos, cette église modeste, ces coins de vieille ville qui se souviennent et rêvent à l'amoureux passé. Je citerai encore *Plaisir du dimanche*, un bon vieux fumant sa pipe, au coin du feu, au

ronron de la bouillotte qui chantonne, animant seule la salle paisible; le *Vannier*, *Cabaret flamand*, etc.

Tout cela est d'un art sobre, discret, sûr de soi, dévoilant un tempérament d'artiste sincère et travailleur. Si ces choses familières, ces impressions de nature sont si bien rendues, c'est que le peintre les a senties, les a comprises, les a aimées, véritablement.

M. F.-G. Lemmers expose une douzaine de portraits. Les portraits d'hommes y sont les meilleurs et, parmi eux, j'apprécie surtout celui du père de l'artiste.

Exposition Albert Du Moulin. — En son coquet atelier de la rue Godecharle, M. A. Du Moulin expose un ensemble d'œuvres considérable. Bien que de valeurs très diverses, ces toiles sont intéressantes.

Elles révèlent une nature d'artiste qui cherche encore sa voie et, dans l'attente du jour qui la déterminera, s'essaie un peu à tous les genres.

On pourrait prédire à M. Du Moulin de beaux succès dans le portrait. Le pastel *Vieille femme* montre qu'il sait rendre les traits caractéristiques d'une physionomie et les mettre nettement en valeur. Il traite mieux l'obscurité, le demi-jour que la vive lumière; son tableau, *Chez la Tireuse de cartes* est, à ce point de vue, significatif. Ses figures de femmes, de fillettes, ont de la grâce et charment.

Des pastels bien travaillés, quelques paysages, de curieux dessins, des fusains, des esquisses complètent la partie marquante de ce salon, dont l'impression générale m'assura du talent de M. Du Moulin, talent varié, manquant un peu de fixité, mais incontestable et prêt à s'affirmer dans toute sa valeur.

Conférences de M. E. Picard au théâtre du Parc. — M. Edm. Picard a superbement clôturé la série des matinées du Parc en situant en pleine lumière la puissante stature de Balzac, cette figure si colossale qu'elle effraie et détourne bien des critiques épouvantés de devoir l'examiner de près. Aussi bien, fallait-il le vigoureux tempérament, épris de vie, d'action chantante, de force follement dépensée, qui est propre à M. Picard, pour comprendre et dominer dans son ensemble cette œuvre gigantesque, dont les blocs s'entassent à la base de l'édifice littéraire du XIX^e siècle, pour pouvoir en rassembler les impressions multiples et les synthétiser sous la forme de quelques entretiens, gros d'enseignements et de pensées.

« Balzac est la plus intense concentration du roman durant la première moitié du XIX^e siècle. » Les autres romanciers se ramènent à lui; il les contient en puissance, puisqu'il a tout vu, tout étudié, tout décrit. Son œuvre est un immense panorama de la société française sous l'Empire, la Restauration, la Monarchie de juillet. Les différentes classes sociales : peuple, bourgeoisie, finance, armée, noblesse y sont dépeintes, avec leurs particularités, leurs vices, leurs travers, leur grandeur. A la différence du roman de Zola, le roman balzacien n'est pas seulement descriptif, évocateur, il est aussi philosophique, il est bourré de pensées, de réflexions fortes, de vues originales.

Pas une page qui n'y soit pimentée de quelque maxime définitivement exprimée.

De ce mélange d'observation, de satire, de glorification d'une époque qu'est la *Comédie humaine*, se dégage la plus puissante impression de vie qui soit. Le monde est dans cette œuvre, le monde immense, tumultueux, tour à tour grotesque, horrible, touchant, mesquin, sublime. Balzac n'a qu'un seul prédécesseur dans les lettres françaises : Rabelais. Les autres, si grands soient-ils, n'ont vu qu'un côté de la société, étudié qu'un aspect de l'âme humaine. Aussi, de tels écrivains seront lus et commentés, commentés et admirés alors que des renommées, actuellement aussi éclatantes, dormiront dans l'oubli. Comme l'a dit Taine, Balzac est le plus grand magasin de documents sur la nature humaine de son temps. Or, l'homme sera toujours curieux de connaître l'homme, et Balzac sera toujours lu.

On se plaît aujourd'hui à lui reprocher l'insuffisance de sa forme, son prétendu manque de style. C'est ne pas le comprendre. Ce n'est pas dans l'achèvement des détails, mais dans la construction de l'ensemble que se révèle son génie. S'il est vrai que le style, c'est l'homme ; s'il est vrai que l'écrivain doit se mettre lui-même dans son œuvre, se livrer tel qu'il est, en toute loyauté, sans humilité comme sans forfanterie, Balzac fut un extraordinaire styliste, car il sut écrire avec son âme, violente et tourmentée, écrire spontanément, comme les prés germent et fleurissent, en se conformant toujours à la vie, à sa vie. Le véritable Balzac, c'est celui dont Rodin a fait surgir le visage fruste et génial d'un bloc de matière brute ; il est à la fois la matière et l'esprit, il est *la vie*.

Telles sont quelques-unes des idées que M. Picard développa, usant merveilleusement de ses ressources d'orateur aisé, simple, familier avec grâce, aimant à être compris, sachant se répéter quand il convient, hausser le ton si c'est nécessaire, toujours maître absolu de soi-même et de son auditoire, en un mot, à la fois sérieux critique et incomparable causeur.

M. Picard nous avait averti de l'infériorité de Balzac dans le théâtre. Les deux actes de la pièce habilement tirée, par M^{lle} Judith Cladel, de *Modeste Mignon*, un des grands romans caractéristiques de la *Comédie humaine*, jouée avec aisance par l'excellente troupe du Parc, émurent cependant le public. Mais la plus forte impression fut bien celle que donna M. Picard lui-même.

CHARLES DE SPRIMONT.

Onze Kunst. — M. J. MESNIL commence, dans le quatrième numéro de cette belle revue, une étude sur « les rapports des peintures italienne et néerlandaise à l'époque de la Renaissance ».

Citons le commencement de son intéressant article :

« L'influence prédominante de la Renaissance italienne au xvi^e siècle, non seulement sur l'art flamand, mais sur l'art de tous les pays européens, est universellement connue. Ce qui l'est beaucoup moins, c'est l'action que l'art flamand a exercée sur l'art italien au commencement de la Renaissance... L'art flamand paraît avoir eu, au xiv^e siècle, une influence européenne ; par l'introduction, dans l'art gothique, de l'esprit réaliste et d'une

tendance à individualiser les figures, il apporte un des principaux éléments de ce renouvellement d'art qui s'appelle Renaissance. Je donnerais volontiers à celle-ci le nom d'influence inconsciente... Mais il existe aussi, notamment au milieu du xv^e siècle, une influence néerlandaise sur l'Italie, que les Italiens eux-mêmes reconnaissent; je veux rechercher surtout cette influence *consciente*, qui fut importante dans le domaine de l'art de la peinture et qui démontra clairement la supériorité reconnue des peintres flamands par un peuple qui avait déjà atteint un degré élevé de culture artistique. »

L'auteur prouve sa thèse en alléguant, entre autres preuves, que « le nom de *Jan van Eyck* était célèbre en Italie »; que « *Roger van der Weyden* fit un voyage en Italie », etc.

Plusieurs reproductions, parmi lesquelles une superbe, celle de la mise au tombeau, de R. van der Weyden, illustrent cet article.

M. Alb. Plasschaert donne un article sur *Floris Versber*. Cet article est très bien documenté, et nous le regardons comme un modèle d'article sérieux : Il est à lire par tous ceux qui s'intéressent à des artistes qu'ils connaissent et admirent. L'auteur a une méthode « inventoriennne » qui devrait être imitée par ceux qui veulent écrire utilement sur des artistes vivants.

M. Max Rooses nous apprend qu'un portrait magnifique du bourgmestre d'Anvers, *Henri de Halmale*, longtemps attribué à Velasquez, est incontestablement l'œuvre du peintre anversoïis, *Peter Thijs*. De belles reproductions des deux portraits que fit Peter Thijs de H. de Halmale, démontrent clairement la vérité de l'assertion de M. Max Rooses.

M. Georges Eekhoud donne une étude sur Victor Gilsoul, que tous nos lecteurs connaissent. Une reproduction d'un *Paysagè de la côte flamande*, qui est la propriété de S. M. le Roi, orne cette étude. Cette reproduction est magnifique; elle me donne une impression comme de « sentir la mer ». Ce tableau synthétique de Victor Gilsoul doit être un pur chef-d'œuvre.

Le brélan ordinaire de nouvelles artistiques, avec des reproductions d'œuvres du peintre hollandais, *P.-C. De Moor*, et de *Rembrandt*, clôt ce fascicule, qui est absolument digne de ses devanciers et qui met *Onze Kunst* au premier rang parmi les publications artistiques de Belgique et de Hollande.

A. C.



Gazette des faits et des livres

En tête de son second volume d'*Esquisses littéraires et morales* (1), le R. P. Longhaye cherche, à une de mes dernières Gazettes, une querelle... de français...

J'ai en très haute estime cet écrivain pour son érudition très copieuse, sa dialectique très serrée et sa sincérité batailleuse, trop batailleuse peut-être, car elle le prive de ce guide de clairvoyance et de sûreté, indispensable à tout critique moderne : l'éclectisme.

Le R. P. Longhaye n'aime point le Romantisme ; à son sens, ce mouvement ne fut point un essor, mais un recul de l'art ; encore que discutable, l'idée peut se défendre et l'attitude ne manque point de crânerie ; je n'ai jamais songé à contester au R. P. Longhaye le choix de ses idées et la liberté de ses attitudes ; cependant, pour appuyer les unes et justifier les autres, convient-il de respecter la vérité des faits historiques.

Si c'est du Romantisme que vient le mal à la Littérature d'aujourd'hui, je demande que la responsabilité soit équitablement distribuée entre tous les initiateurs, et je ne puis admettre qu'on exonère de cette responsabilité Chateaubriand — parce qu'il a écrit le *Génie du christianisme* — pour l'endosser tout entière à Victor Hugo, parce qu'il a « refusé les prières de toutes les Eglises » !

Pour avoir mis le R. P. Longhaye en garde contre ce truc de politicien, indigne de son talent et de son caractère, me voici accusé de desservir l'idée chrétienne ; les intérêts de la catholicité exigent-ils donc que Victor Hugo soit si congrûment conspué, que pour lui il n'y ait plus — pour employer le jargon dreyfusard — ni vérité ni justice, et qu'il soit relégué dans l'île du Diable de la critique ?

Je ne fus jamais atteint d'hugolâtrie ; l'homme en Hugo apparaît mesquinement vaniteux et férocement utilitaire ; il a, tour à tour, sacrifié à sa gloire et à sa fortune l'amitié, l'amour et Dieu ; mais *Hernani* n'en reste pas moins une grande date au théâtre ; les *Châtiments*, alors que les passions qui les amorcèrent se sont éteintes, ont une beauté imprécatoire peut-être inégalée ; la *Légende des siècles* renfloua l'épopée française, lamentablement échouée dans la *Henriade*, et surtout certaines pièces lyriques des *Contemplations* sont parmi les plus belles que les lèvres des hommes puissent redire.

(1) R. P. LONGHAYE. — *Dix-neuvième siècle* (Paris, Retaux).

Et je répète que quand un critique — fût-ce un juste — passe devant des œuvres qui renferment des éléments aussi émouvants d'immortalité esthétique, il leur doit un coup de chapeau — ce chapeau fût-il un tricorne.

J'ajouterai que le Romantisme — qui fut, d'ailleurs, une évolution d'idées et non la création factice d'une individualité — n'eut-il produit que ces œuvres-là (et Lamartine, et Musset, et Vigny?), qu'il serait vengé d'avance de la croisade furibonde que le R. P. Longhaye mène contre lui.

*
* *

A cette critique de principe, — c'est ainsi que s'intitulent ces saintes entreprises de démolition, — je préfère, quant à moi, la recherche désintéressée de ce qui dans une œuvre, encore qu'elle ne soit pas entièrement conforme à mon idéal, se rapproche de mon sens chrétien.

Il sévit, parmi certains croyants, une sorte de vanité mystique, génératrice du plus déplorable absolutisme ; ils oublient trop souvent que la foi est un don inégalement réparti entre les enfants des hommes ; les uns baignent, dès leur enfance, dans la lumière intégrale, d'autres n'y arrivent que par une lente ascension ; félicitons les premiers ; soyons sympathiques aux seconds : n'est-ce point pour eux que les anges ont chanté : Paix aux hommes de bonne volonté.

C'est dans ses sentiments que j'ai lu la *Correspondance de Théodore Jouffroy* (1), si excellemment préfacée par M. Adolphe Lair.

Les philosophes, d'ordinaire, en dehors du cercle des bâtisseurs de systèmes, n'arrivent point à la grande notoriété ; si tout homme de ce temps, quelque peu marqué d'intellectualité, frémit d'admiration et de sympathie au rappel du nom de Jouffroy, c'est que le drame que tous vécurent en eux à des degrés divers d'intensité, Jouffroy en subit les péripéties prototypiques et les interpréta avec une noble sincérité.

Belle et pensive figure que la sienne — se détachant sur les souvenirs littéraires de notre jeunesse, et que nos rêves entourèrent comme d'un halo de mélancolie !

A l'encontre de tant d'autres, il ne rejeta point la foi, comme un bagage inutile, avec un geste facile et ironique de voltairien ; il ne s'entraîna point non plus en de solennelles prosopopées sur la banqueroute de la science ; mais, avec une obstination passionnée, qui consuma prématurément sa vie, il chercha l'accord de ces deux forces, aux apparences contradictoires et aux invisibles concordances.

Les lettres publiées par M. Lair, si elles ne sont point le bréviaire de ces luttes tragiques de la pensée, ont cet intérêt de nous montrer avec quel souci grave et consciencieux de la responsabilité de l'écrivain et du philosophe Jouffroy se prépara au culte pur de l'idée ; elles profèrent encore en lui un

(1) *Correspondance de Théodore Jouffroy*, avec une étude par Adolphe Lair (Paris, Perrin).

tempérament de lettré délicat et sensible, compatissant et secourable aux peines et aux désillusions d'autrui, d'un commerce franc et d'une amitié un peu féminine — un cœur, en un mot, autant qu'un esprit, un cœur que l'esprit, hélas! devait faire souffrir à se rompre.

Il y a, dans cette *Correspondance*, le charme imprévu d'une révélation : c'est comme le prologue enjoué et aimable d'une maturité qui se débatta dans les affres intellectuelles; à peine, de-ci de-là, un nuage léger de mélancolie, assombrit les riantes promesses de l'aurore... Midi et ses fatigues, le soir et ses désenchantements sont loin encore — et surtout la nuit, l'inoubliable nuit du Doute, qui sacra Jouffroy immortel...

Fréquemment, on s'est demandé si Jouffroy était mort sceptique ou croyant; les documents publiés par M. Lair me paraissent trancher le débat, et on peut conclure, avec lui, « qu'à défaut de la profession formelle du symbole, nul n'a eu, plus que Jouffroy, ce que d'un mot emprunté à un illustre apologiste, j'appellerai « le christianisme naturel de l'âme ».

* * *

C'est ce « christianisme naturel » encore qui rend si attirant la haute personnalité de M. Paul Bourget.

L'aventure de M. Bourget fut réellement extraordinaire; ses premiers livres, marqués tout de suite du sceau d'un art subtil, élégant et émouvant, ne purent, néanmoins, faire prévaloir cette idée que la méthode psychologique, que l'auteur prétendait renouveler, put avoir quelque valeur morale ou quelque efficacité sociale... Et M. Bourget apparut longtemps, dans la Littérature de France, comme le snob de l'observation choisie et le dandy de la sensation quintessenciée.

En vérité, l'auteur ne cessa de protester contre cette interprétation de son œuvre : il n'admettait point qu'on le traitât à l'égal d'un frivole et habile joueur de flûte et prétendait exercer un apostolat.

Bourget, apôtre!... Sourires des gens graves et gouailleries lourdes des critiques de principes!

Les gens graves eurent tort et les critiques de principes se fourvoyèrent une fois de plus : quand on relit à présent l'œuvre complète de Bourget (1), on se convainc que ceux de ses livres qui, jugés en eux-mêmes, paraissaient le plus relever du dilettantisme, ont leur place indispensable dans l'ensemble réalisé d'une conception d'art qui gravite progressivement vers un altier et salutaire enseignement moral et social.

Que l'on me comprenne bien : je ne songe point à disculper Bourget de s'être trop complu, surtout au cours de ses premières productions, dans l'analyse de certaines tares de la sensibilité humaine; mais encore, la tendance générale de son œuvre, telle qu'elle se révèle aujourd'hui, prouve-t-elle que

(1) PAUL BOURGET. — *Œuvres complètes*, t. II, III et IV (Paris, Plon).

ces hardiesses eurent leur origine dans le souci scrupuleux de la vérité et non dans la visée de ciseler l'ordure et de la monter en objet d'art.

Voulant diagnostiquer, dans nos sociétés modernes, les frénésies et les désenchantements de la volupté, M. Bourget — il faut être juste — ne pouvait nous conter les histoires candides et nous parler le langage gris-perle de M^{me} Henry Gréville; médecin penché sur un mal terrible et délicat, il dut ausculter le patient, rouvrir la plaie et la sonder — mais je ne sache point qu'il ait invité les jeunes filles et les collégiens à assister, à ce spectacle!

Pour juger quel précieux auxiliaire fut Paul Bourget pour l'apologie morale, il suffit de le comparer à ses devanciers et à ses contemporains : le souvenir du plasticisme merveilleux, mais stérile de *Madame Bovary*, met mieux en valeur l'évangélisation grave et bienfaisante de la *Terre promise*; le *Disciple* fait honte aux caquetages adultérins d'Anatole France, et tout l'égout, où Zola se noya, sépare *Cosmopolis* de *Rome*...

« L'esprit d'analyse, écrit Bourget dans une de ses dernières préfaces, a un autre nom hors de la langue littéraire; il s'appelle l'examen de conscience, et bien loin d'être l'opposé de la moralité, c'en est le principe même... »

Respect et gratitude à l'écrivain, qui a substitué cette loi de devoir et de responsabilité aux jongleries de vices plus ou moins rares où se complait le roman d'aujourd'hui.

FIRMIN VANDEN BOSCH.



LES LIVRES

LA POÉSIE :

Aux Flancs du Vase, suivi de *Polyphème* et de *Poèmes inachevés*, par ALBERT SAMAIN. — (Paris. *Mercur de France*.)

Paru en 1898, cinq ans après *Au Jardin de l'Infante*, le second recueil de vers d'Albert Samain : *Aux Flancs du Vase*, le dernier volume que ce poète exquis ait publié de son vivant, est connu de tous ceux qui aiment les beaux vers. Il manifeste une transformation profonde du cœur de l'artiste et de son talent. Il semble que, dans cette suite d'églogues et d'idylles antiques, le vers ait rajeuni, comme au temps où Chénier le retrempait aux sources grecques. Il chantait la beauté des choses, les jours calmes des hommes innocents, les mystères graves et puérils de l'amour qui s'éveille, les premières surprises de l'âme et des sens, et les sûrs plaisirs du foyer et de la famille. Mais on se tromperait sur l'originalité du recueil, si l'on n'y voyait qu'un pastiche de Théocrite, un jeu subtil d'artiste et d'écrivain. Comme le disait naguère, en une belle étude sur le poète disparu, un autre poète très distingué, M. André Rivoire, « Albert Samain avait repris les personnages de l'*Anthologie*, Myrtil et Palémone, Amphise et Mélitta, Clytie, Amymone, Mélanthe, Eglé; mais il n'avait pris que les noms, pour leur harmonie mystérieuse. Son inspiration était de tous les temps, aussi bien moderne, plus moderne même, qu'antique. Lorsqu'il nous décrit un marché, il se garde bien de transposer, pour nous, quelques traits heureux des poètes anciens; il nous montre en ses vers ce qu'il a observé lui-même. C'est le grand charme de ces poèmes que l'auteur n'emprunte ses tableaux à personne. S'il fait songer aux poètes anciens, c'est qu'il a comme eux, maintenant, une âme d'enfant, ingénue et simple. Le rêveur compliqué d'*Au Jardin de l'Infante* n'existe plus. »

L'amour de la nature, qu'il avait enfin découverte, triomphe dans *Polyphème*, la seule importante des œuvres posthumes de Samain qui soit tout à fait inédite. Sans doute, le poète l'eût-il remaniée quelque peu. Mais, tel qu'il est, ce petit drame antique porte bien la marque de son talent.

La plupart des *Poèmes inachevés* rappellent plutôt la première manière du poète. Ils disent le cœur solitaire, inquiet, las, mélancolique et voluptueux.

Nobles fragments qui attestent la cruauté de la Mort.

M. D.

Clartés, poèmes, par ALBERT MOCKEL. — (Paris, *Mercur de France*.)

M. Albert Mockel fut, si je ne me trompe, un des premiers fidèles du vers libre. D'emblée, peut-on dire, il adopta pour exprimer ses rêves légers et fugitifs la forme nouvelle. Il y voyait le mode d'expression le plus apte à réaliser son idée poétique. Epris surtout de musique verbale, curieux de combinaisons de rythmes inattendues, il composa des poèmes souples, parfois flous, mais révélant toujours un sens délicat de l'harmonie. Esprit chercheur, aimant à philosopher, il ne laissa pas non plus de discuter les procédés qu'il appliquait et fortifia d'arguments sa croyance d'abord instinctive.

Son volume actuel, au titre si simplement beau, prouve qu'il n'a pas renié ses anciens dieux. On y remarque un sens affiné du rythme ; les combinaisons de nombre, au lieu d'être ordonnées, comme chez beaucoup de vers-libristes, par le jeu capricieux du hasard, y témoignent d'une recherche habile et continuelle. Le doigter du poète est souple, son jeu tour à tour discret et vif ; bref, il sait les secrets de l'instrument dont il joue. Aussi ne lui reprocherai-je qu'une certaine imprécision des termes, provenant sans doute de l'exclusif souci musical. Y aurait-il là un cercle vicieux ? L'harmonie et la *clarté* se contrediraient-elles chez lui ? Je ne le crois guère et n'en veux pour preuve que plusieurs poèmes du présent recueil.

La première série, *Cristal*, atteste de curieuses recherches d'impressions. C'est le poème des vitres diaphanes où joue la lumière, où s'appuient en baisers les lèvres du jour ; des eaux courantes enrichies de reflets succesifs ; des coupes dont la clarté propre est comme un vin magique ; des lustres éclairant les épaules nues, les soies, les danses, jusqu'à ce que leur flamme défaille en face de l'aurore.

La *Réprimande à Bilitis* est une glose ondoyante et variée à quelques phrases du délicieux roman lyrique de Pierre Louys. Dans la *Foie de chanter*, le ton s'élève, le sens s'approfondit, le symbole se fait plus large. Il y a là un poème : *Ange*, qui est peut-être la maîtresse page du livre. Dans le matin léger, un enfant s'est endormi sur l'herbe heureuse. C'est un Ange. Qu'attend-il, avant d'ouvrir à nouveau la claire envergure de ses ailes, pour remonter dans l'infinie Aurore ? Puis encore : *l'Homme à la Lyre*. Un poète vint qui dit la chanson d'amour et la chanson de gloire. La foule l'écoutait. Mais quand jaillit de ses lèvres l'hymne du rêve, on le railla, on lui jeta des pierres ; et cependant la corde de la grande lyre dont la note soutenait son chant touchait au loin le cœur de Dieu.

Enfin, la dernière partie du recueil, cette *Guirlande de Mai*, ample progression qui s'achève en chant, comme si la musique verbale faisait, au moment suprême, appel à l'autre, à sa sœur, réalise un clair symbole de vie, d'amour, de fraternité. La joie de la terre printanière s'y insinue doucement au cœur, avec l'espoir des renouveaux futurs.

Tout cela est parfois un peu confus, un peu noyé par l'abondance des termes ; mais la ligne mélodique est chantante, vivace, colorée, la trame orchestrale riche en polyphonies variées. Il ne faut pas oublier que M. Mockel traite la poésie comme la musique et qu'il convient avant tout de chercher dans son œuvre des qualités de rythme. Les y trouver, c'est les aimer.

Le Chemin du Soleil, par LÉON SOUGUENET. — (Bruxelles, Lamer-
tin; Paris, Lemoigne.)

Tout d'abord, il faut louer M. Souguenet d'avoir écrit *un poème*. En effet, les différentes pièces de son recueil sont groupées suivant un ordre logique, rigoureusement déterminé, dont une lecture attentive fait aussitôt saisir la norme. L'idée de ce poème est large et belle : c'est la marche de l'humanité, à travers les embûches et les obstacles, les erreurs, les préjugés, les doutes, vers la lumière; l'équipée tour à tour sublime et pitoyable, se ruant ou se traînant par les routes du monde, à la conquête du Soleil.

Bien qu'elle se divise et se ramifie, la ligne conductrice reste néanmoins toujours assez visible pour sauvegarder l'unité de l'œuvre. Certains poèmes d'ailleurs semblent avoir pour mission de la rappeler, en donnant au thème principal un retentissement d'autant plus durable qu'ils le proclament plus clairement. Ainsi se développe une ample symphonie, dominée par les motifs qui jaillissent, se taisent et renaissent.

Pauvre, craint et détesté de tous, l'Errant est parti à la recherche de la vérité. Le mépris des préjugés, le dégoût du mal emplissent et navrent son cœur. Il marche; il marche, parmi l'hostilité des êtres et des choses, attentif pourtant aux multiples voix du monde, pitoyable aux souffrances, le cœur ouvert à tous. Au carrefour des routes de la Douleur, il rencontre le Christ, mais sa foi est morte et, plutôt que de balbutier un credo hypocrite, il gémit un poignant adieu à celui qu'il aime encore, sans pouvoir espérer ni croire en lui :

*O toi qui fus mon Dieu! si jamais j'ai compris
Les mots, les mots divins que murmuraient tes lèvres,
Voici l'heure où vraiment ils auront tout leur prix...
Ne croyant plus en toi je t'abandonnerai...
Car si devant toi je me courbais incrédule
Peut-être tu rirais, — toi qui n'as jamais ri,
Toi le fort et le bon, — d'un rire de mépris!...
O héros! j'agirai selon ma loi nouvelle;
Tu nous donnas l'exemple, il faut tout délaïsser,
Tout ce qu'on aime, aller vers la nouvelle foi,
S'enfuir avec un fer dans le côté blessé
Vers l'Idéal, fût-il ligotté sur la croix.
Adieu donc, ô Jésus! car voici mon chemin,
Laisse-moi vénérer ta face douloureuse,
Laisse-moi me pencher vers les sunglantes mains,
Voici ma route, hélas! étroite et ténébreuse.*

C'est la route de la douleur, qui mène à la lumière, loin des villes mauvaises, à travers les mers où « l'air est vierge et chanteur sous le regard de Dieu » et les forêts maternelles dont les arbres symbolisent l'ascension lente et sûre de l'âme dans la clarté. Triomphe! l'Errant a dompté le mal et l'erreur, il a compris les symboles de la vie; que les astres s'unissent en un géant hosannah vers sa gloire! Il a souffert, il a pleuré; son sang a marqué les douloureuses étapes de son calvaire; mais il a enfin accompli sa route, il touche

au terme du long pèlerinage, au Soleil, au fulgurant foyer de Vie qui resplendit en lui !

Ceci n'est qu'un rapide et bien faible crayon de cette belle œuvre. J'aimerais à m'attarder à certains poèmes. D'émouvantes pages sur Compiègne évoquent la splendeur morte d'autrefois, et les rires de la joie et les baisers de l'amour, tout ce beau passé de fête dont se souviennent les marbres rêveurs, hôtes éternels du parc déserté. Mais le cortège des amoureuses, le groupe léger des lutins s'évanouissent, la lune monte au ciel et voici que le grand Empereur chemine dans l'ombre, songeant à quel destin, à quelle gloire abolie, vers une forme blanche de femme apparue dans la nuit.

Un autre poème montre la ville fascinatrice, folle de sa gloire monstrueuse, attirant toute beauté pour la flétrir, toute énergie pour la sucer, tandis qu'au cœur de la terre, au chant frais des sources, germe la forêt qui renversera un jour l'œuvre mauvaise des hommes et étendra son manteau de fleurs et de verdure sur la cité sacrilège. Une large apostrophe aux navires, — la meilleure page du livre, peut-être, — emporte l'âme en plein ciel, vers les pures régions de l'Idéal qui rayonne au delà des flots tumultueux du monde.

La pensée de M. Souguenet est forte et souvent âprement originale, la langue dont il use du meilleur aloi. Aussi, je lui ferai une querelle. Pourquoi son vers, d'ordinaire souple et musclé, se relâche-t-il parfois, s'amollit-il au point de perdre toute consistance ? Mais ceci n'est qu'un défaut momentané. Nombre de pages du livre, aussi profondément pensées que bellement écrites, sont d'une poésie large et reconfortante qui se fait de plus en plus rare aujourd'hui. Pour les effets de délicatesse, l'auteur sait trouver des accents d'une tendresse toute lamartinienne, d'adorables vers pareils à ceux-ci :

*Les pleurs des violons, par la fenêtre ouverte
S'épendent dans un soir mélancolique et doux.*

Pour de tels vers, et beaucoup d'autres beaux à des titres divers, nous placerons le *Chemin du Soleil* de M. Souguenet, au rayon des Poètes qu'on aime, de temps à autre, à relire et à méditer.

CH. DE S.

Rhapsodies passionnées, par le comte ALBERT DU BOIS. — (Paris, Lemerre.)

Une double inspiration porte et anime les poèmes du comte du Bois, réunis sous ce titre : ce sont des poèmes d'amour et ce sont des poèmes de doute. Il y a, ici, des imprécations contre la vie, contre la destinée, contre les cruautés apparemment aveugles de la Providence qui confinent au blasphème. Et l'on se demande parfois s'il n'y a pas une part de rhétorique et de dilettantisme dans cette révolte romantique renouvelée de M^{me} Ackermann. Quant aux poèmes où l'inspiration amoureuse domine, ils sont très variés et, souvent, d'une attirante et douloureuse beauté. Nous ne pouvons accepter l'ardeur sensuelle qui flambe en certains d'entre eux et notre sympathie ira principalement aux chants qui soupirent, dans une langue assouplie et

ciselée, harmonieuse et colorée, l'éternelle lamentation des cœurs que l'illusion put illuminer un instant, mais que l'abandon, l'oubli, la fugace fantaisie de l'amour ont désormais rempli d'amertume et de regret.

E. G.

Dernière Gerbe, par VICTOR HUGO. — (Paris, Calmann-Lévy.)

Dernière gerbe glanée, épi à épi, sur un champ déjà ratissé et beaucoup d'épis vides. Ce sont des notes, des ébauches, des épîtres familières en vers que le maître, sans doute, n'aurait jamais songé à livrer au public, dans la forme solennelle de l'in-octavo.

Le volume a son intérêt pour ceux qui veulent connaître toute la pensée formulée du poète, jusqu'en ses plus négligeables manifestations. Pour nous, la *Légende des siècles* et les *Contemplations* nous suffisent, et après avoir suivi des yeux le vol éblouissant et farouche du poète de l'épopée ; après l'avoir entendu apostropher Dieu et parler à l'étendue, nous nous soucions peu de connaître qu'il avait de pesants madrigaux et des facéties lourdes.

Post-scriptum de ma vie, par VICTOR HUGO. Un volume in-8°. — (Paris, Calmann-Lévy.)

Il serait hasardeux d'affirmer que ce volume de fragments soit susceptible d'ajouter quelque chose à la gloire du maître ou de modifier en quoi que ce soit l'opinion que l'on a pu se former de la nature de son génie. Il qualifiait lui-même les cahiers qui, réunis, forment ce recueil : *Tas de pierres*, et les pensées et réflexions qu'il y notait sont, en effet, comme des pierres restées sur le chantier, à pied-d'œuvre...

En réalité, abstraction faite de quelques beaux passages vibrants, la plupart de ces pages répètent et raisonnent dans une prose froide cette philosophie simpliste que le vers du poète enveloppe de foudroiement et de splendeur... Tas de pierres, en effet ; de pierres dégrossies, mais qui n'ont pu devenir statues!...

A. G.

LE ROMAN :

Monique, par PAUL BOURGET. — (Plon-Nourrit, éditeur.)

Des six nouvelles ici réunies par M. Bourget, deux méritent surtout l'attention. L'une, qui s'intitule les *Gestes*, étudiée, avec la pénétration coutumière du conteur, un cas très particulier, sinon très rare, de cabotinage moral : M^{lle} Izelin a hérité de son père le don de concevoir et d'exprimer des sentiments délicats sans en rien éprouver. Il y a, chez elle, un divorce complet, foncier, entre l'expression et l'impression, un instinct d'attitude, grâce auquel elle joue sans cesse, par un irrésistible besoin d'artifice, le personnage qu'elle doit être pour produire un certain effet. Elle est en perpétuelle représentation ; elle se joue, à elle-même comme aux autres, une comédie de tous les instants. Ce *don des gestes* est étudié avec une finesse et une profondeur qui rangent ce

conte parmi les meilleurs de l'écrivain. L'autre est celui qui donne son titre à ce volume ; M. Bourget y dirige son attention vers des milieux « peuple » où, jusqu'ici, sa psychologie n'avait guère pénétré. L'héroïne, Monique, est ouvrière chez un ébéniste, M. Franquetot, qui la recueillit au berceau et la traita depuis comme sa fille adoptive. Certain jour, un vol est commis chez le patron ; et l'on découvre les titres dérobés dans la doublure de la robe de Monique. L'orpheline, injustement accusée, se sauve de l'hospitalière maison. Et l'on découvre que c'est la *vraie* fille de l'ébéniste, la jalouse Marguerite, qui, pour évincer la fille adoptive, l' *intruse* , a tout manigancé. Justice est faite au dernier chapitre. Cette émouvante histoire est racontée avec un luxe de détails intéressants, mais qui ralentissent peut-être trop le récit. On y suit, de page en page, les derniers progrès de cet art du meuble où se signalèrent Boule, Riesener, tant d'autres dont le talent n'eut point sa récompense.

La Voie sans Retour, par HENRY BORDEAUX. — (Paris, Plon.)

Les lecteurs de *Durendal* ont goûté plus d'une fois le talent de M. Henry Bordeaux. Après s'être fait une place enviable dans la critique, M. Bordeaux voulut s'essayer au roman et y débuta, naguère, par une œuvre riche de promesses, le *Pays natal*.

La *Voie sans retour* nous conte avec infiniment de charme le mariage à la Loti qui, pendant trois mois, unit Hervé d'Elouan et une fille exquise de Gênes, un peu princesse comme beaucoup de plébésiennes de son pays, la belle Flora. Deux ans après, un hasard les remettant en présence, les deux pauvres âmes tentèrent un renouveau de l'idylle. Mais ce fut en vain. On ne passe pas deux fois par le même chemin, avait dit l'amoureuse avec une mélancolie prophétique. Pour avoir rêvé de reprendre au temps un peu de leur jeunesse, de rendre une vie présente aux jours de leur passé, les amants furent cruellement punis : ils perdirent sans retour la beauté même, la douceur et la grâce du souvenir, et chacun d'eux, plus triste qu'avant, reprit seul sa route. Ce drame de passion sincère, sinon édifiante, se meut sous l'azur clair du Midi, dans le décor enchanté et sauvage des îles d'Hyères. Je ne sais quel parfum printanier émane de ce livre aimable et ardent où s'affirment les belles qualités d'artiste et d'écrivain de M. Bordeaux.

M. D.

L'Education Amoureuse, par PAUL ANDRÉ. — (Paris, Offenstadt.)

On se souvient des *Enfants*, de Paul André. C'était une ronde charmante. De l'observation attendrie, de la poésie simple et touchante, imprégnaient ces courtes pages. Plus tard, l'écrivain trouva l'expression adéquate et une psychologie avisée, pour rendre les émois passionnés d'une pauvre vieille fille qui se croyait l'aimée d'un homme jeune et beau. Ce récit s'appelait *Vieilles Amours*. Le titre du roman qui nous occupe maintenant annonce d'autres recherches, et la parution de ce livre dans la « Collection orchidée », doit effrayer d'avance les moralistes. Il faut le dire tout de suite. *L'Education Amoureuse* se distingue des publications habituelles de M. Offenstadt. Sans doute, l'aventure est légère — trop légère ! — mais l'auteur évite dans les

épisodes scabreux, le parti-pris des complaisances. Le livre ne s'adressant pas à tous les lecteurs, il nous sera néanmoins permis de signaler ses qualités littéraires : La fraîcheur des jolis paysages wallons; le spectacle de la vie factice, pailletée et ondoyante, du monde bruxellois qui s'amuse, — maints tableaux y sont d'une exactitude flagrante; les portraits féminins si diversement nuancés; enfin, la sentimentalité — complexe en apparence — du jeune homme qui croit aimer, et qui souffre, qui oublie pour retrouver dans de nouvelles aventures de nouvelles désillusions. Ce jeune homme ne pourrait-il rencontrer, un jour, l'épouse souriante et fidèle? Ce serait là le sujet d'une œuvre assez différente de celle-ci. M. Paul André qui aime les contrastes, le tentera-t-il? Espérons-le.

G. V.

L'Aïeule, par GEORGES RENCY. — (Bruxelles, Weissenbruch.)

Voici certes un des plus beaux romans qui aient paru cette année en Belgique. Et c'est un jeune qui en est l'auteur. J'allais dire un débutant; mais G. Rency n'en est plus à ses débuts, car il a écrit précédemment un autre roman, *Madeleine*, superbe aussi celui-là. Et *L'Aïeule* n'est pas inférieur à son aîné. Il dénote une rare, une extraordinaire puissance de pensée. Cette psychologie d'une âme d'aïeule est absolument merveilleuse et impeccable. Et en quel style charmant, sans une note faible, sans que rien détonne jamais, se soutenant vigoureusement d'un bout du livre à l'autre, il est écrit. Il y a là des pages de la plus exquise, de la plus tendre, de la plus fascinante poésie. C'est un de ces livres qu'on ne lâche plus, qu'on ne saurait laisser là un instant, dès qu'on en a commencé la lecture. C'est un livre parfait unissant au réalisme le plus vrai et le plus humain, un idéal d'autant plus évocateur et plus impressionnant qu'il est tiré de la réalité même. Oui, tous les personnages de ce roman sont vraiment, sont profondément humains. C'est le cas ou jamais de dire que c'est un roman vécu, que ce sont des choses vues, touchées du doigt, étudiées par le plus fin et le plus délicat des observateurs. Ce sont de bonnes petites gens tout humbles et simples, menant une vie ordinaire, qu'aucun événement saillant ne marque. Mais toute vie si humble soit-elle renferme un monde de sentiments. L'auteur l'a compris et précisément le mérite de son roman est dans ce fait qu'il a su dégager de tous les menus détails de la petite vie quotidienne des petites gens toute l'intense et douce poésie qu'elle renferme. Nous félicitons de tout cœur notre ami et collaborateur Georges Rency pour cet exquis petit chef-d'œuvre. Puisse-t-il en écrire encore souvent de pareils et nous donner encore d'aussi délicieuses émotions d'art que celles qu'il nous a procurées déjà.

HENRY MÖLLER.

Méprise tragique, par HENRI VIGNEMAL. — (Paris, Lemerre.)

Dans *Vain Effort*, son premier volume, M. Henri Vignemal nous avait décrit en nous en pénétrant, tout le charme d'une ville innommée, mystérieuse, qui se souvenait de sa gloire ancienne dans un poétique recueillement.

C'est encore dans une cité qui n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fût qu'il nous conduit, « dans la très vieille ville de Veere, en Zélande ». Là, dans la tristesse de splendeurs éteintes et devant les eaux changeantes, se meuvent des êtres qui, cette fois, sont de notre temps et tels que ceux que nous coudoyons chaque jour. Entre eux, protestants de situation modeste, un drame complexe se dénoue. Vignemal, en effet, nous montre les tragiques conséquences qui suivent les méprises que commettent les hommes sur les principaux problèmes de la vie.

Anna Mesu, qui, malgré sa passion, n'est au fond qu'une dévoyée, nous prouve que l'amour hors la légitimité n'est que misère; le pasteur de Veere que la religion, appuyée seulement sur la morale et le devoir et non sur la foi, peut mener aux pires des excès ou à la pire des indifférences, et la sœur du pasteur que la religion sans la charité n'est qu'un amas de préceptes qui durcissent le cœur.

Ce sont sans doute là des vérités un peu bien établies, toutes les méprises ont quelque chose de tragique, qui modifie la suite naturelle de la vie, mais Vignemal les a fait ressortir avec une incontestable puissance. La morale finale de cette œuvre reste un peu obscure, mais ses enseignements particuliers sont salutaires quoique appuyés sur des faits d'existences évidemment trop libres. Les caractères sont nettement marqués et celui de la sœur du pasteur est tellement saisissant de relief qu'il en est positivement remarquable. La forme en est élégante, souvent très personnelle. L'art de décrire reste spécialement développé chez M. Vignemal. N'en a-t-il pas un peu trop la coquetterie?

G. D'A.

La source fatale, par A. COUVREUR. — (Paris, Plon.)

Il semble, en lisant les divers romans de cette série que M. André Couvreur a intitulée *Les dangers sociaux*, que nous soyons en présence d'un de ces docteurs informés et prédicants qui estiment nécessaire de « tout dire ». *Le Mancenillier* scrutait, on se rappelle avec quel étonnant courage, le mal des « avariés ». *Le Mal nécessaire* faisait à la chirurgie un procès sévère jusqu'à la cruauté. *La Source fatale* s'attaque à cette plaie toujours saignante et, je le crains, grandissante de l'alcoolisme. Et, plus que jamais, M. Couvreur dit tout. Il analyse les dangers de l'alcoolisme dans ses rapports avec la soif du sang, et aussi avec la soif de luxure. C'est dire que *la Source fatale* n'est point destinée aux fillettes. Mais si l'auteur sacrifie beaucoup des avantages esthétiques du genre romanesque, s'il se résigne à écrire des œuvres qui n'ont plus avec la littérature que des rapports un peu contraints, il faut rendre justice à sa pénétration, quand bien même elle s'exaspère et exagère l'étendue du mal; il faut rendre aussi justice au courage qu'il montre en écrivant ces œuvres laborieuses et un peu méconnues.

Le cœur de Louise, par M^{me} M. GRÉVILLE. — (Paris, Plon.)

Il est assez rare que les romans de M^{me} Gréville dégagent une impression de pessimisme. Le présent ouvrage, s'il rentre dans la note favorite de l'auteur, qui cherche toujours à mettre en relief quelque figure dominatrice

de femme, — dominatrice par la beauté, par la grâce, par l'audace, ou par la vaillance, — semble tout imprégné d'une amertume et d'une pitié qui va jusqu'à l'outrance. Il est évident que ce concours tragique de circonstances atroces est presque invraisemblable : mais il sert à nous apitoyer davantage sur la destinée misérable et à jamais perdue de cette Louise dont le cœur gravit péniblement toutes les stations d'un calvaire surhumain.

Nos rustres, par MAURICE DESOMBIAUX. — (Liège, Edition de *La Meuse*.)

Les romans de M. Desombiaux, qui nous ont toujours le plus vivement attiré, sont ces courtes nouvelles où l'auteur a su rendre fidèlement l'âme du sol natal. Le recueil de contes, intitulé *Nos rustres*, évoque, d'une manière à la fois précise et vigoureuse, certaines physionomies de la race wallonne. Ce ne sont pas, il faut le reconnaître, les plus pures ou les plus nobles. Au contraire, la vision pessimiste de M. Desombiaux s'est attachée surtout, ici, à synthétiser, dans quelques types de haut-relief, les vices les plus fortement enracinés dans l'âme rude et mal dominée de ces *rustres*. Buveurs, rapineurs, coureurs, braconniers, ces différentes silhouettes ont été bien saisies par l'auteur qui a su ennoblir d'une sorte de poésie fruste et sauvage la description de peu rassurantes et de peu esthétiques figures.

E. G.

La Résurrection des Dieux (Léonard de Vinci), par DMITRI MEREJKOWSKY; traduction et préface de S. M. PERSKY. — (Paris, Perrin.)

La *Mort des Dieux*, dont une version française, parue l'an dernier, nous révéla l'un des plus remarquables talents de la nouvelle génération russe; l'*Antechrist*, qui ne sera terminé que dans plusieurs années; et la *Résurrection des Dieux*, que voici, forment une trilogie, trois œuvres distinctes que relie une intention commune, « celle, dit M. Persky, de chercher à donner, en quelque manière, une réponse à une grande question philosophique qui a toujours préoccupé l'auteur, et qui est l'âme même de tous ses écrits. » Ce problème, c'est le conflit séculaire de la sagesse antique et de la foi chrétienne. La *Mort des Dieux* groupait, autour de la figure de l'empereur Julien, les principaux épisodes de la lutte suprême entre l'Eglise et le paganisme expirant; l'*Antechrist* ressuscitera la Russie de Pierre le Grand; la *Résurrection des Dieux* évoque en fresques somptueuses, le merveilleux spectacle de l'Italie au temps de Léonard, en qui se résume le caractère et s'incarnent les tendances de la Renaissance. L'œuvre est copieuse et riche, surchargée même peut-être d'épisodes et de personnages. Autour du héros central, surgissent en un relief puissant Ludovic le More et Béatrice d'Este, Savonarole et Machiavel, Alexandre VI et César Borgia, Lucrezia Crivelli et la Monna Lisa, Charles VIII, Louis XII et François I^{er}, tout un peuple d'humanistes, de poètes, d'astrologues, d'artistes, d'alchimistes, de sorciers, de condottieri, la pittoresque, voluptueuse, inquiète et brillante société de l'époque. Le peintre n'a oublié, en cet harmonieux et vaste tableau, aucun dieu ni aucune déesse de l'Italie renaissante. La figure admirable, mystérieuse et tragique du peintre de la Joconde domine l'œuvre entière; M. Merejkowsky s'est efforcé

non seulement de reconstituer sa vie, mais de pénétrer son âme : nous lui devons de Léonard un inoubliable portrait. Les intentions philosophiques de la trilogie du jeune écrivain russe ne sont point pour nous plaire : M. Merejkowsky a trop fréquenté Nietzsche... Mais c'est justice de saluer ses qualités puissantes et délicates d'artiste et de poète. La *Résurrection des Dieux* se range parmi les plus prestigieuses évocations historiques de ce temps : elle est un enchantement pour quiconque aime la Beauté.

M. D.

L'ART :

L'alphabet de Notre-Dame la Vierge, orné, dessiné et gravé par
MAX ELSKAMP et J.-E. BUSCHMANN. — (Anvers, Edition du *Conservatoire de la tradition populaire.*)

Il y a toute une poésie d'intimité et de charme, une grâce de douceur et de naïveté dans les jouets et l'imagerie populaires : quelque chose de gauche et de violent, et d'exquis : gestes saccadés, enluminures voyantes, qui sont comme l'expression d'une tendresse intense et maladroite.

Mais la fabrication mécanique et stéréotypée a, dès longtemps, banni les produits de l'industrie personnelle : joujoux rustiqués ; imageries où la couleur généreuse du manteau du roi usurpait sur le nez des courtisans ; les humbles produits où la main hésitante de l'artisan avait mis une trace vivante de travail, la marque de son effort et, quelquefois, l'étrange beauté de l'insolite et du barbare.

Mais nous avons des artistes, épris d'expression spontanée, vive et forte, comme M. Henri Braun, comme M. Elskamp, dans l'esprit desquels la nostalgie est restée de ces choses pleines de physionomie et d'originalité ; de ces gravures sur bois, de ces estampes où l'on devine la volonté patiente de l'ouvrier s'exerçant contre la résistance de la matière, surmontant avec une habileté enfantine et joyeuse les difficultés de l'art et les périls de l'œuvre.

M. Elskamp a orné et colorié ainsi un bel alphabet, dont chaque lettre sert d'initiale à une louange de la Vierge ; et il a voulu que ce fussent des choses de réalité et de symbole, très simples et dont toute la signification est dans leur simplicité. Et cet art, — sans art, — qui représente les objets et les idées d'un trait ingénu et d'une tache de couleur, m'a rappelé les *Bénédictions* du poète Thomas Braun, avec ses vers où les noms de choses luisantes et colorées semblent rangés, comme, sur une crédence ou sur une cheminée parée de rideaux plissés à fleurs bleues, les pots de faïence, les assiettes d'étain et les vases de cuivre ; orgueil et souci de la ménagère ; insignes d'intimité et de joie domestique ; faste quotidien et toujours nouveau d'un bonheur égal et profond...

La divina Commedia. — Avec le dix-huitième fascicule de cette belle publication de la maison Alinari s'achève le premier chant du poème de l'Alighieri. Cette livraison contient la préface écrite par M. Giuseppe Vandelli, que MM. Alinari, d'accord avec la *Società Dantesca*, ont chargé d'établir le texte soigneusement révisé de cette édition. M. Vandelli s'applaudit, comme nous le faisons nous-mêmes, en annonçant ici l'appari-

tion de la *Commedia illustrata*, de la généreuse initiative de M. Vittorio Alinari qui, par les concours qu'il organise, ne cesse de stimuler les jeunes artistes italiens et de les ramener aux saines et magnifiques traditions d'art de leur pays. Le résultat obtenu, notamment les remarquables œuvres de MM. Zardo et Spadini; la saisissante interprétation par M. Silvio Bicchì des vers du *Canto X* :

*O Tosco chi per la città del foco
Vivo ten vai così parlando onesto,
Piacciati di restare in questo loco...*

que le poète met dans la bouche de Farinata degli Uberti arrêtant le pèlerin à son passage au milieu du sépulcral paysage de fumée et de flammes, sont de nature à encourager l'excellent éditeur florentin.

ARNOLD GOFFIN.

Les débuts de l'Art, par E. GROSSE, traduit de l'allemand par E. DIRR.

— 1 vol. illustré. — (Paris, F. Alcan.)

Cet essai très intéressant, fortement documenté, ne peut manquer de plaire à tous ceux que les théories d'art préoccupent quelque peu. Son style vif en rend la lecture facile et agréable. Bien que fort savant, il n'est pas doctoral.

Pour échafauder sa théorie des débuts de l'art, M. Grosse se base avant tout sur les faits. Il recherche chez les peuples les plus sauvages, encore conformes au type primitif, les premières manifestations du sentiment esthétique. Celles-ci sont nettement réalistes; leur principal souci est l'exactitude.

Ce ne fut qu'après une longue évolution que le perfectionnement intellectuel fit naître le goût du style.

Ceci se déduit de l'étude de toutes les formes d'art primordiales : parure, ornementation, sculpture, peinture, danse, poésie, musique.

Les théories de M. Grosse demanderaient à être discutées. Je me borne à les signaler à ceux qu'intéressent ces problèmes sur lesquels nombre d'auteurs ont répandu des clartés — mais pas encore la lumière complète.

CH. DE S.

DIVERS :

Dictionnaire général de la Langue Française, du commencement du XVII^e siècle jusqu'à nos jours, précédé d'un traité de la formation de la langue, par MM. ADOLPHE HATZFELD et ARSÈNE DARMESTETER, avec le concours de M. ANTOINE THOMAS. — 2 vol. (1). — (Paris, Ch. Delagrave; Bruxelles, Oscar Schepens.)

L'histoire est en dépôt dans les mots, a dit Vinet. Chaque époque, chaque civilisation a laissé son empreinte profondément marquée dans la langue dont elle usa pour exprimer sa vie et sa pensée. Une langue est le tableau simultané de l'existence d'un peuple; ses vertus et ses vices, ses exploits et

(1) Cet ouvrage est en vente à la librairie Oscar Schepens, rue Treurenberg, Bruxelles. Broché 30 francs, relié 38 francs.

ses revers, ses mœurs légères ou sérieuses, son idéal s'y trouvent indiqués dans les mots. L'âme chantante et chaude de l'Espagnol vibre dans son idiome sonore, aux syllabes de guerre et d'amour, brûlé par le soleil. L'esprit philosophique si profond, la pensée sérieuse, mais un peu lourde du Germain se devine dans la tournure des phrases allemandes, dont le sens solide se laisse difficilement pénétrer. Le caractère vif, léger, épris d'art, de liberté, de galanterie, amoureux d'ordre, bien que toujours un peu frondeur, du Français anime cette langue souple, musclée, rapide, où tous les mots portent, et qui est vraiment la suprême élégance de l'esprit humain.

Il faut donc, de toute nécessité, bien connaître une langue pour comprendre le peuple qui la parle, son génie, son caractère et son histoire. Une telle étude est longue et difficile. Ceux dont la profession est de parler et d'écrire s'aperçoivent chaque jour du peu qu'ils savent et mesurent avec anxiété l'immense chemin qui leur reste à parcourir pour user de leur idiome à peu près convenablement. Ils sentent la nécessité d'un ouvrage complet, renseignant les termes, les expressions, les tournures les plus subtiles, et ces terribles choses qui s'appellent l'orthographe et la prononciation.

A tous ceux-là, à tous ceux qui aiment à lire intelligemment, pour s'instruire autant que pour s'amuser, le dictionnaire Hatzfeld et Darmesteter apportera une aide considérable dans leurs études et de sérieux enseignements. Plus complet que ses prédécesseurs, conçu de la façon la plus logique, riche vraiment de tous les termes étrangers introduits dans le langage, de tous les néologismes, de tous les archaïsmes, des mots d'hier, d'aujourd'hui, de demain, il constitue une véritable encyclopédie de la langue, de l'esprit français. Les mots y sont étudiés aux points de vue historique, étymologique, critique. On nous y expose leur naissance, leurs variations de forme et de sens, leur déclin. Pour un peu, on prédirait leurs vicissitudes ou leurs splendeurs futures.

Je crois rendre service à mes lecteurs en leur conseillant cet ouvrage. Je ne m'abuse pas en assurant qu'il ne quittera pas la table de travail de ceux qui l'acquerront. Les auteurs y donnent sur chaque terme tous les détails que l'on peut espérer. Ils ont traité les mots avec amour, comme les numismates leurs précieuses médailles. Aussi bien les mots sont-ils les médailles d'or, d'airain, de glaise, où un peuple a imprimé l'image multiple de sa pensée.

L'Inde Tamoule, par PIERRE SUAU, S. J. — (Paris, H. Oudin.)

Le père Suau a fait un long séjour aux Missions établies dans l'Inde par les religieux de la Compagnie de Jésus. Il en a rapporté d'intéressants souvenirs et de belles photographies; celles-ci ont servi à illustrer copieusement le livre composé par ceux-là. Nombre de détails sur l'Inde, ses paysages, ses villes, ses habitants, ses mœurs, y sont exposés d'agréable façon par quelqu'un sachant manier élégamment la plume. L'ouvrage est édité avec tout le soin que la maison Oudin consacre à ses publications.

CH. DE S.

NOTULES

« **Colporteuses** » d'Arthur Lefèvre. — Nos lecteurs trouveront dans le présent fascicule la reproduction du tableau d'ARTHUR LEFÈVRE : *Colporteuses*, dont il était question dans l'article consacré, au numéro d'avril, à cet artiste, par M. Henry Moeller (voir p. 231 du n° d'avril). Des circonstances indépendantes de notre bon vouloir, nous avaient contraint, au dernier moment, à ajourner la reproduction de cette œuvre au prochain fascicule.

* * *

Une Conférence de Vincent d'Indy, « sur les maîtres primitifs de la musique, illustrée d'exemples tirés des œuvres antérieures au xvii^e siècle, avait réuni récemment à Liège, un auditoire exceptionnellement nombreux. Ce fut, peut-être, pour ceux qui admirent dans l'auteur de *Fervaal* un esprit novateur, personnel et libéré des canons académiques, une surprise que d'entendre le compositeur parler, avec une érudition sûre, des premiers âges de la musique et démontrer que le chant grégorien est la source de l'expression musicale d'aujourd'hui. Mais la théorie clairement exposée par M. d'Indy à ses auditeurs attentifs n'est pas faite pour étonner ceux qui connaissent l'enseignement que professe à la *Scola cantorum*, de Paris, celui dont l'influence s'exerce de la manière la plus heureuse sur la jeunesse musicale française.

Très ingénieusement, l'orateur a décrit le développement parallèle des différents arts à l'époque médiévale, l'état primitif de la monodie correspondant au caractère massif et fruste des basiliques romanes, l'état orné datant de l'époque où la statuaire apporta aux édifices religieux l'agrément d'une décoration sculpturale; l'art devenant ensuite polyphonique en même temps que les cathédrales « s'étiraient vers le ciel », érigeant dans les airs la beauté ouvragée de leurs flèches. Les progrès de la peinture et de l'enluminure furent simultanés, et l'on remarque entre l'ornementation des manuscrits et celle de l'écriture musicale d'étroites affinités.

Faute de pouvoir remonter plus haut que le iv^e siècle de notre ère, aucun document certain n'ayant été conservé sur l'art phonétique antérieur, M. Vincent d'Indy distingue dans l'histoire de la musique trois périodes distinctes : l'époque rythmo-monodique, qui embrasse une durée de neuf siècles, du i^{er} au xiii^e; l'époque polyphonique, qui débuta au xiii^e siècle par la diapho-

nie et le déchant, fit rayonner à l'église le contrepoint vocal, créa au dehors le madrigal et la chanson et s'épanouit au xv^e siècle dans la forme admirable du motet; l'époque métrique, enfin, qui donna naissance à la symphonie, d'une part, à l'opéra, de l'autre, éclosa au xvii^e siècle, et qui s'étend jusqu'à nos jours. Peut-être peut-on dès à présent prévoir une période nouvelle, caractérisée par l'importance particulière donnée au rythme.

C'est l'art expressif de la parole collective, né de l'instinct de la prière et progressivement développé au cours des deux premiers stades de la musique, qui fit l'objet de la savante et attachante causerie de M. d'Indy. Celui-ci en analysa les beautés de façon à faire comprendre clairement par l'assistance un programme de choix embrassant, dans l'ordre chronologique, les diverses phases de ces deux périodes, depuis les psalmodies du plain-chant jusqu'au madrigal dramatique et à l'apparition du solo, — programme fort bien exécuté par un octuor vocal formé et discipliné par M. Jaspas. » (*Art Moderne.*)

* * *

Une messe de mariage « ancien jeu ». « Il faut toujours un certain courage pour prêcher d'exemple, surtout à notre époque : mais il est des circonstances où ce courage prend une véritable signification d'apostolat, quand l'exemple donné s'écarte autant que possible des usages courants et des communes idées.

Le programme d'une messe de mariage, par exemple, comporte une partie musicale « admise » qu'inaugure une *Marche... nuptiale* (bien entendu!), et où des *O Salutaris!* à l'eau de rose alternent avec des *Ave Maria* sucrés; entre-temps, une *Berceuse* (voir *Jocelyn*), ou une *Méditation* (cf. *Thaïs*)... Emettez un peu la prétention de renoncer à ces canons mondains, vous plongez aussitôt les curés dans l'épouvante, les maîtres de chapelle dans l'ahurissement et le public dans l'admiration (ce mot devant être pris surtout dans l'acception latine de *mirari*, s'étonner)!

C'est là pourtant ce que notre ami Paul Aubry a osé faire, le 18 décembre dernier : après avoir tant de fois défendu, par la parole et par la plume, les idées musicales de la *Scola*, il a voulu avoir, pour sa messe de mariage, un programme essentiellement conforme à ses idées. Et si l'église Saint-François de Sales n'éveille guère la grandiose majesté des cathédrales gothiques, du moins l'allocution si délicatement paternelle de M. l'abbé Misset, le savant collaborateur de notre ami Aubry dans l'édition des œuvres d'Adam de Saint-Victor, et les morceaux exécutés sous la direction de M. Charles Bordes, par les chanteurs de Saint-Gervais, qui ont, depuis longtemps déjà, vu épuiser tout le vocabulaire des éloges, nous ont-ils offert, une occasion, peut-être unique, d'admirer cet apostolat d'un nouveau genre dont je parlais en commençant.

Le programme d'ailleurs sera le plus explicite des commentaires. Avec le *Veni Creator* grégorien, les chanteurs nous firent entendre le motet *Loquebantur*, de Palestrina et l'*Ave Maria*, de Josquin des Prés; à l'offertoire, l'*Alleluia* grégorien *Salve Virga* déroula, dans le silence de l'assistance captivée, l'écheveau

tenu de ses modulations; et, à l'élévation, la belle voix de M. David, accompagnée par la flûte de M. Gaubert, lança avec une émotion intense l'aria de la cantate *Jesu, du der meine Seele*, de Bach.

Pour finir, la maîtrise, qui avait tenu à garder une place dans le programme, nous donna l'*Alleluia* du *Messie*, de Hændel, avec les trompettes de la *Scola*.

Entrée et sortie : le prélude en *mi bémol* du 3^e livre, et la toccata et fugue en *ré mineur* de Bach, exécutée par M. Dallier, avec la virtuosité dont a coutume l'excellent organiste de Saint-Eustache.

En somme, une messe qui, pour être « ancien jeu », n'en a pas moins laissé chez les très nombreux amis de M. Pierre Aubry et de sa charmante femme une impression faite de surprise et de charme, plus vivace et plus durable que celle, si banale, qu'on emporte des cérémonies habituelles.

Il faut en remercier celui qui eut la fière pensée de cette initiative et ceux qui soutinrent son audace de leurs admirables talents. » (*Tribune de St-Gervais*).

Voilà un exemple à imiter. En Belgique aussi, les messes de mariage donnent lieu dans nos églises, à des exécutions de musique d'un sentimentalisme bête et odieux, dont la pensée religieuse est totalement absente non moins que l'impression d'art. Cette musique toute profane enlève au mariage, qui pourtant est un sacrement (qui s'en douterait en entendant la musiquette fade et sensuelle du jubé?), tout son caractère sacré et lui donne un cachet aussi profane que celui du mariage civil à l'hôtel de ville. Marche nuptiale!!! Trémolo des orgues!!! Solo de violoncelle, qui est remplacé souvent par un violon!!! Roucoulement d'un Ave Maria sur un air d'opérette!!! Enfin sonnerie bruyante de trompettes qui fait penser à une promenade de dimanche de la garde civique à cheval!!! Tel est l'alléchant et pieux programme de nos messes de mariage!!!

* * *

Les Epreuves... d'Imprimerie, de J. Esquirol, parues d'abord dans *Durendal* et récemment éditées en plaquette, ont été merveilleusement analysées par notre ami Eugène Gilbert dans un fascicule de la *Revue Générale*. Voici un extrait de cette intéressante critique : « Inspiré, sans discussion possible, du genre Huysmans, ce récit demeure original et personnel. Evidemment voilà deux hommes qui se sont trouvés avoir une âme sœur et un tempérament frère. L'auteur de *En Route* a marqué M. Esquirol de son sceau. Peut-être même, à certains moments, voudrions-nous moins de fidélité dans cette reproduction. Quelques traits ont l'air de pastiches! Mais, ceci dit, rendons justice à la verve amusante et pittoresque, au talent primesautier, spontané et nerveux de M. Esquirol. Jamais, assurément, l'odyssée du jeune homme « qui vient à Paris pour être écrivain » n'a été enlevée avec plus de verve et plus de vérité. M. Esquirol est un implacable observateur de son moi et du moi des autres. Il a une « littératurite » saine et exigeante, qu'il soigne avec amour. Deux intérieurs d'écrivains parisiens sont évoqués ici. Un hasard m'a permis, connaissant particulièrement M. J.-K. Huysmans (Savère) et Willy (Fermeuse) de juger la fidélité piquante

du rendu de ces physionomies et du cadre où elles vivent. On ne connaîtra jamais mieux M. J.-K. Huysmans, eût-on lu toutes les biographies qui lui furent consacrées, qu'en terminant *Epreuves... d'imprimerie*. Je ne sais, d'ailleurs, rien de gai et de passionnant pour quiconque « est du bâtiment » comme l'odyssée de Jacques Dalin chez des éditeurs de Paris. Tout le livre abonde en réflexions d'une philosophie humoristique impayable, en désopilants retours sur soi-même, d'autant plus attirants qu'ils sont aussi exempts de morgue que de pose, en coups de crayon fidèles et probes. Les scènes se succèdent avec allégresse et facilité. Rien d'amusant comme les réflexions de Jacques qui, au moment de la mise en vente de son premier livre, s'embusque à proximité pour voir « mordre le poisson ». Je ne sais pourtant si le récit des ascensions et descentes du brave garçon au 93 de la rue de Courcelle, chez le fugace Fermeuse, n'est pas plus typique encore. Les entretiens avec Savère, au reste, ont un accent de vérité plus attirant encore. »

* * *

L'Académie libre de Belgique. — A la dernière séance a été lu le rapport de MM. Van der Stappen et Maus sur la question des *Prix de Rome*. On connaît les griefs invoqués contre les prix de Rome : un seul et même sujet imposé à des artistes de tempéraments divers ; l'obligation d'achever le travail artistique dans un court laps de temps ; des preuves de défiance incompatibles avec la dignité de l'artiste, etc. Ne vaudrait-il pas mieux supprimer les concours et affecter les sommes qui constituent les prix à l'achat des plus belles œuvres exécutées par nos artistes et exposées dans nos salons annuels ?

Prochainement C. Lemonnier et M. Des Ombiaux feront rapport sur la situation des écrivains dans notre pays et sur les moyens de favoriser la littérature nationale. L'ordre du jour de la prochaine séance porte :

1° Continuation de la discussion des prix de Rome.

2° Discussion d'une proposition de M. Hermann de Baets tendant à mettre à l'étude l'organisation du suffrage universel.

* * *

L'Ombre et le Vent. — Sous ce titre, notre collaboratrice BLANCHE ROUSSEAU, vient de publier un nouveau livre où se retrouvent toutes les qualités de l'auteur de *Nany à la Fenêtre*, ce chef-d'œuvre exquis, première œuvre de l'artiste et qui du coup l'a placée au premier rang des écrivains belges contemporains. Nous rendrons compte de ce livre au prochain fascicule.

* * *

Accusé de réception. — CHAMPAL : Cas de conscience (Paris, Plon). — A-COUVREUR : La force du sang (*Ibid.*). — P. et V. MARGUERITE : Le jardin du roi (*Ibid.*). H.-B. BREWSTER : L'âme païenne (Paris, *Mercur de France*). J.-A. COULANGEON : Les jeux de la préfecture (*Ibid.*). — OM.-K. DE

LACY : Ook Verzen (Maldegem, Delille). — A. MASSEBIEAU : Pour la dame de jadis (Paris, Vanier). — H. GAUTHIER-VILLARS : L'odyssée d'un petit Cévenol (Paris, Hennuyer). — G. KURTH : Saint Boniface (Paris, Lecoivre). — R.-P. LARGENT : Saint Hilaire (*Ibid.*). — A.-FERDINAND HÉROLD : Les contes du vampire (Paris, *Mercur de France*). — L. DUMUR : Un coco de génie (*Ibid.*) — A. QUINETTE : Poésies (Paris, Plon). — P. et V. MARGUERITE : Vers la lumière (Paris, Per Lamm). — J. BOIS : Le monde invisible (Paris, Flammarion). — F. JAMMES : Le triomphe de la vie (Paris, *Mercur de France*). — H. REGNIER : Le bon plaisir (*Ibid.*). — E. DUCOTÉ : Le songe d'une nuit de doute (*Ibid.*). — F. CASALE : Chanteclair (Paris, Plon). — WILLY : Claudine en ménage (Paris, *Mercur de France*). — H. MAZEL : Quand les peuples se relèvent... (Paris, Perrin).

* * *

Correspondance. —

Monsieur le Directeur de *Durendal*,

Vous avez eu la courtoisie de me communiquer un article de votre dernier numéro dans lequel M. Abry s'occupe de mon étude sur la *Restauration des monuments* parue dans la *Revue de l'Art Chrétien*. Il ne me fait pas l'honneur d'en rendre compte. Il n'y trouve d'ailleurs rien de nouveau, rien d'intéressant à noter, qu'une série de prétendues contradictions. Il insinue au surplus, que condamner les restaurations, au lieu de les défendre comme je l'ai fait « ce serait compromettre des intérêts professionnels ».

Je pense que vos lecteurs comprendront, que je ne réfute pas ces aménités. J'offre à ceux d'entre eux qui voudraient m'en faire directement la demande mon article, dont je possède encore une vingtaine de *tirés à part*; plusieurs m'ont été demandés depuis qu'a paru l'article de M. Abry. Ceux qui voudront bien le lire jugeront du bien fondé des critiques de l'éminent artiste.

Agréé, je vous prie, Monsieur le Directeur, mes sentiments les plus distingués.

L. CLOQUET.

Gand, 23 avril 1902.

L'idée de M. Cloquet est excellente; je souhaite que tous ceux que la question intéresse puissent juger, pièces en mains, de son argumentation et de la mienne.

L. ABRY.



Coups de Cloche

Pentecôte



—
PENTECÔTE! Langues de flamme! Rayons divinisés!
Lumière qui descend comme des oiseaux de feu! Sourires de mai! Sourires de juin! Les cloches ne sonnent plus dans les nuages de neige et dans les giboulées. Leurs sons tombent à travers le feuillage tout neuf, frais comme l'âme d'une vierge : encore étonné de se déployer sous les baisers clairs du matin, il écoute chanter le rossignol.

Le dimanche, les villages ont l'air d'être plongés au fond d'un diamant : les clochers sont blancs, les tuiles rouges saignent de l'or et les cloches jettent l'argent à travers l'azur, cette moisson du ciel.

Voici venir sous les ramures, le long des haies, les jeunes paysannes, un paroissien à la main, des rubans sur leur tête. Elles se dirigent vers l'église, qui tinte en leur promettant de joyeuses épousailles et une bonne mort ; elle tinte, tinte, tinte dans l'été et dans l'amour du firmament. Le coq d'or brille et tout à l'heure, à la messe grande, au temple rajeuni par les lueurs du printemps, le petit orgue chantera comme un pauvre en fête.

EUGÈNE DEMOLDER.



Le Passant

*Tu reçois l'inconnu comme un pauvre qui passe...
Il entre, en hésitant; te rend humblement grâce
De l'avoir accueilli d'un geste hospitalier,
Et s'assied dans la cendre au bord de ton foyer...*

*Il est faible, il est las, il tremble de vieillesse;
Tout, dans son seul aspect, dit sa morne détresse.
Mais, tandis que penché sur ta table, ô rêveur,
Tu reprends quelque vague et frivole labeur,
Le pauvre te regarde avec des yeux humides...
Parfois un lent sourire épanouit ses rides,
Et tant d'amour, de joie et de sérénité
Le transfigure alors, dans son humilité,
Que ton logis en est inondé de lumière.*

*Cependant tu poursuis ta tâche coutumière,
Pauvre homme aveugle, avec un orgueil impuissant,
Sans avoir deviné dans cet obscur passant
L'hôte divin qu'attend l'immortelle espérance.*

*L'heure passe. Il se lève et te quitte en silence...
Tu te sens tout à coup environné de nuit
Et, comprenant enfin, tu dis : C'était donc Lui?...*

FERNAND SÉVERIN.



L'Imposteur Magnanime

Perkin Warbeck

Drame en quatre actes

A mes amis Eugène et Claire Demolder.

PERSONNAGES :

PERKIN WARBECK ou RICHARD D'YORK.
CATHERINE GORDON.
LE COMTE D'OXFORD.
HENRI VII, roi d'Angleterre.
ÉTIENNE FRION.
FRANS DE BRUXELLES.
L'ÉVÊQUE DE DURHAM.
LORD DALYELL.
JACQUES IV, roi d'Ecosse.
LORD HUNTLEY.
LORD DOUGLAS.
LAMBERT SIMNEL.
PREMIER SEIGNEUR ÉCOSSAIS.
DEUXIÈME SEIGNEUR ÉCOSSAIS.
TROISIÈME SEIGNEUR ÉCOSSAIS.
LA COMTESSE BALIOL.
PREMIÈRE JEUNE FILLE NOBLE ÉCOSSAISE.
DEUXIÈME JEUNE FILLE NOBLE ÉCOSSAISE.
TROISIÈME JEUNE FILLE NOBLE ÉCOSSAISE.
UN MOINE.
UN SHÉRIF.
LE BOURREAU.

Dames, seigneurs, pages, gardes, moines, apprentis, femmes du peuple, aides-bourreaux.

L'action se passe en 1497.

PREMIER ACTE

A Edimbourg. Une salle dans le château du roi d'Ecosse Jacques IV. La veillée de Saint-Valentin (13 février). Les bûches crépitent dans l'âtre autour duquel des filles d'honneur travaillent à des tapisseries ou à d'autres ouvrages. Quelques-unes chiffonnent des rubans dont elles font des fleurs artificielles; d'autres brodent des devises ou des emblèmes sur des écharpes. De jeunes seigneurs, les uns en costume national, mais la plupart vêtus aux modes françaises de la fin du règne de Charles VIII (bragarads, freluquets, gorriers), devisent entre eux, ou fleurent penchés sur l'ouvrage des belles, accoudés au dossier de leurs sièges. Catherine Gordon, un peu à l'écart de ses compagnes et plus rapprochée des spectateurs, travaille silencieuse, d'abord indifférente à ce qui se passe autour d'elle. Pendant que le rideau se lève, bruissement et fusée de rires féminins, puis reprise des caquets.

SCÈNE 1^{re}

CATHERINE GORDON, LA COMTESSE BALIOL, SEIGNEURS ET DAMES

PREMIÈRE DAMOISELLE (courtisée par un freluquet blond)

... Comment je le vois? Grand, noir et brun, comme un Italien

LE DAMOISEAU BLOND (avec un dépit comique)

Ah! la coquette... la volage!... l'infidèle!...

DEUXIÈME DAMOISELLE (recherchée par un chef de clan basané et moustachu)

Et moi je l'ai vu tout rose, tout blond, à peine le duvet sur la lèvre!

LE SEIGNEUR BASANÉ (avec une compassion ironique)

Le mignon!... Il avait déteint sans doute et on vous l'avait épilé!

TROISIÈME DAMOISELLE

C'est un géant qui m'est apparu à moi, chevelu comme un Allemand du Saint Empire...

TROISIÈME DAMOISEAU (qui répond à ce signalement se présente avec une révérence)

...ds c'est de moi que vous avez rêvé, comtèsse...

TROISIÈME DAMOISELLE (rieuse)

Le vilain fat!

PREMIÈRE DAMOISELLE (à une autre un peu marquée)

Et vous ma chère Baliol, ne nous ferez-vous pas le portrait de votre Valentin ?

LA COMTESSE BALIOL (sèche, importunée)

Moi !... Il ne m'est apparu personne.

DEUXIÈME DAMOISELLE

Vous n'aurez point voulu voir !

TROISIÈME DAMOISELLE

Sans doute... Car il ne tiendrait qu'à notre aimable Baliol de conjurer un époux...

PREMIÈRE DAMOISELLE

Nos paysannes du comté d'Ayr connaissent des moyens infaillibles pour faire apparaître le rustre qui leur est destiné...

Seulement, le charme n'opère que dans la nuit qui précède la Toussaint !...

DEUXIÈME DAMOISELLE

N'importe ? Dis-nous ton enchantement...

LE SEIGNEUR BASANÉ

Vous n'avez donc pas encore vu votre fiancé ?

DEUXIÈME DAMOISELLE (taquine)

Oui !... Mais je pourrais m'être trompée !...

PREMIÈRE DAMOISELLE

Au moment de vous mettre au lit vous vous approchez de votre miroir en croquant une pomme, et une chandelle allumée à la main... Le visage de votre prétendu ne tarde pas à apparaître au-dessus du reflet de votre épaule... (à la Baliol). Essayez !...

TROISIÈME DAMOISELLE (même jeu)

Prenons que vous ayez déjà fixé votre choix et que vous désiriez savoir si l'élu de votre cœur répondra à votre tendresse. Jetez dans l'âtre deux noix auxquelles vous aurez donné votre nom et celui de l'époux rêvé. Si les deux noix se consomment simultanément et rapprochées l'une de l'autre, votre vœu

sera exaucé. Au contraire si le crépitement des tisons les sépare, vous aurez espéré en vain. Je tiens ce secret de ma nourrice, une montagnarde du pays des lacs... Messire Mac Grégor, vous êtes aussi de là-bas. N'est-ce pas ainsi? (1)

LE SEIGNEUR BASANÉ

Parfaitement, miss Ellenore...

LA BALIOL (dépitée)

Des sornettes! Que ne recommandez-vous vos *hocus focus* à la princesse Catherine Gordon?

PREMIÈRE DAMOISELLE

Mais, non!... Ce ne sont point les poursuivants qui manquent à la princesse...

DEUXIÈME DAMOISELLE

Elle n'a que l'embarras du choix.

LA BALIOL

Elle les décourage tous.

PREMIÈRE DAMOISELLE

Les inconvénients d'une naissance illustre... Une princesse ne peut épouser comme nous autres simples filles de qualité, le premier seigneur venu,... n'est-ce pas mylord?

(Au gentilhomme qui lui fait la cour.)

LE SEIGNEUR BLOND (en protestant pour rire)

Le premier seigneur venu? Quel dédain!

LA BALIOL

C'est égal. Si elle ne se décide, la fière princesse Catherine risque bien de coiffer sa sainte patronne.

(1) Ces diverses recettes sont données par le poète écossais Robert Burns, dans *Halloween*.

PREMIÈRE DAMOISELLE (avec intention)

Notre charitable Baliol pourrait réserver sa sollicitude pour de moins jeunes filles que Madame Catherine... D'autres déjà sont en train de coiffer la grande Sainte... Puis, voyons, épouseriez-vous ce comte d'Oxford ?

LA BALIOL

L'ambassadeur d'Angleterre ! C'est un grand seigneur, un courtisan de fière mine et, paraît-il, le favori de son roi !

PREMIÈRE DAMOISELLE

Possible !... Mais fût-il le favori de l'empereur, voire du pape de Rome que je ne le trouverais pas plus aimable pour cela...

DEUXIÈME DAMOISELLE

Ni moi !

TROISIÈME DAMOISELLE

Ni moi... Mais voici un autre des soupirants de la princesse.

(Entrent Huntley et Dalyell.)

LA BALIOL (designant Dalyell)

Pauvre garçon !... Jamais on ne vit amoureux si transi !

PREMIÈRE DAMOISELLE (lançant une œillade malicieuse à son prétendu)

Ma foi... Quant à celui-là je n'aurais pas dit non.

LE DAMOISEAU BLOND

Ne vous gênez plus... Voulez-vous que je lui cède la place ?

(Eclats de rire, puis la conversation reprend en sourdine ; les jeunes filles regardant Dalyell à la dérobée, donnent à supposer qu'il est le sujet de leurs chuchotements.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS ; LORD HUNTLEY, LORD DALYELL

HUNTLEY (amenant Dalyell par le bras)

Nous y voici... Eh bien, mon garçon, tu ne devines pas encore pourquoi je t'ai entraîné en ce lieu ?

DALYELL

Je vous avoue mon ignorance, mylord.

HUNTLEY

Voilà bien nos amoureux. Ils ignorent le premier mot de ce qu'il leur importerait de savoir... Apprends que c'est ce soir la veille de la Saint-Valentin...

DALYELL

Ah!...

HUNTLEY

Tu commences à comprendre? C'est donc cette nuit que les jeunes filles engagent leur foi. Elles ont même le droit de se déclarer à celui qu'elles aiment... Regarde autour de toi. Plusieurs de tes amis sont en train de se recommander à la préférence de la dame de leurs pensées... Allons, courage! .. Catherine est seule... C'est le moment de lui parler...

DALYELL

Je n'oserai jamais... Elle si fière, si grande dame, la propre cousine du roi!... Elle qui a refusé les plus brillants partis du royaume!... Comment pourrait-elle écouter un simple cadet de famille?

HUNTLEY

Dire que ce soldat, ce capitaine qui fit ses preuves, tremble devant deux beaux yeux!... Tu es de bonne maison, de caractère irréprochable. Le roi, mon neveu, te veut du bien. Moi-même je t'affectionne déjà comme mon propre enfant. N'es-tu pas le fils de mon vieil ami qui combattit à mes côtés sous Louis XI et qui mourut en me défendant?... Je me fais fort d'obtenir le consentement de notre maître à ce mariage. Il ne te reste donc qu'à plaire à ma fille... Allons, par saint Valentin, poussons notre pointe; fais-lui ta révérence, et tout à l'heure, au moment où s'ouvrira le bal si elle te remet une fleur, un ruban ou un autre gage, sois bien persuadé, qu'elle aura répondu à mon vœu le plus cher... Dépêche-toi, te dis-je, car voilà le comte d'Oxford (Oxford est entré par le fond de la salle; il salue, s'avance lentement, s'arrête de groupe en groupe) qui se montrera peut-être plus entreprenant! (Dalyell ayant eu un mouvement d'impatience, Huntley lui met la main sur l'épaule) Oh, rassure-toi; il n'a guère de chance, lui! Il est aussi antipathique à ma fille qu'à moi-même; mais, va toujours, car il pourrait l'accaparer et l'importuner de ses madrigaux.

(Sur ces entrefaites Oxford s'est, en effet, porté vers Catherine, Dalyell se hâte de le prévenir; au même moment Douglas fait irruption dans la salle et, tout affairé, les prenant tous deux par le bras, il les ramène sur le devant de la scène.)

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS; OXFORD, DOUGLAS

DOUGLAS

Des nouvelles!... De grandes nouvelles!

(Les dames se sont levées, sauf Catherine.
L'assistance entoure avec curiosité le nou-
vel arrivant.)

LES DAMOISELLES (presque à la fois)

Eh! quoi donc?

DOUGLAS (à Huntley)

Vous même, mylord, n'êtes pas au courant?

HUNTLEY

Ma foi, je ne sais ce que vous voulez dire...

DOUGLAS

Au fait l'événement ne remonte qu'à un quart d'heure et c'est par hasard que j'en ai eu connaissance... Enfin, au risque d'être indiscret je vous apprendrai qu'il est arrivé...

LES DAMOISELLES

Il? Qui cela?

DOUGLAS

Qui cela? Mais lui, le seul, l'unique, le merle blanc, celui qui absorbe depuis des mois l'attention du continent et de nos îles, celui qui fait travailler toutes les langues et toutes les imaginations, le prétendant, le duc d'York, le soi-disant fils d'Edouard, enfin!...

OXFORD

Quoi! Cet aventurier flamand serait ici!... Ah! c'est pousser loin l'audace! Et je suppose que votre maître l'aura fait chasser ignominieusement, à moins qu'il ne préfère nous le livrer...

DOUGLAS

Il ne fera ni l'un ni l'autre... Au contraire il l'a reçu en parfaite courtoisie.

OXFORD

Quelle inconséquence !

PREMIÈRE DAMOISELLE

Le prétendant est donc en ce château ? Que je voudrais le voir !

DEUXIÈME DAMOISELLE

Et moi !

TROISIÈME DAMOISELLE

Et moi !

DOUGLAS

Votre curiosité sera satisfaite. On prête à notre gracieux maître l'intention de vous le présenter ce soir même...

OXFORD

De mieux en mieux !

PREMIÈRE DAMOISELLE

Qu'il soit le bienvenu !... Mais, Douglas, vous lui avez parlé, vous l'avez vu tout au moins ? Comment est-il ?

DOUGLAS

Peuh !... Je n'ai fait que l'entrevoir...

PREMIÈRE DAMOISELLE

Assez pour nous en donner une idée... Est-il aussi jeune que le proclame la renommée ?

DEUXIÈME DAMOISELLE

Blond ou brun ?

LA BALIOL

Garçon ?

PREMIÈRE DAMOISELLE

Aimable ?

DOUGLAS

Ah! Vous m'en demandez trop... Il m'a semblé un freluquet d'assez bonne mine...

DEUXIÈME DAMOISELLE

D'assez bonne mine! Mais on le dit beau comme un prince de conte bleu!...

OXFORD (à part)

Quelque menin de taverne sur les quais de Bruges ou d'Anvers, chargé de recurer les dalles après les orgies des matelots...

LA BALIOL

Mais au bout du compte d'où sort-il ce beau prétendant? Il n'est pas tombé de la lune!

DOUGLAS

C'est Madame Marguerite d'York, duchesse douairière de Bourgogne, qui l'aurait déniché dans une obscure petite ville de Flandre... quelque chose comme Courtrai, non Tournai... et reconnu d'emblée pour son neveu.

PREMIÈRE DAMOISELLE (à Oxford)

Voilà qui prête quelque crédit à ses prétentions et qui justifie la conduite de notre roi. Que vous en semble, mylord?

OXFORD

Pourvu que votre roi n'ait pas lieu de se repentir de sa générosité! Il en adviendra de ce pandard comme des deux autres imposteurs subornés par Madame Marguerite.

DOUGLAS

Pourtant notre hôte a été reconnu par le roi de Portugal, accueilli et hébergé par le roi Charles de France, à Paris, où il fut la coqueluche de toutes les dames et le vainqueur dans plus d'un tournoi. L'Irlande s'est soulevée en sa faveur. N'a-t-il pas accompagné le roi des Romains aux funérailles de l'empereur Frédéric III, et n'assistait-il pas au sacre de ce même Maximilien d'Autriche? Un moment on perdit sa trace : il avait passé comme un éblouissant météore... Il se trouva plus tard qu'il était retourné en Flandre afin d'y préparer une descente sur les côtes d'Angleterre...

OXFORD

En effet, il débarqua dans le comté de Kent à la tête d'une trainée de sourdilles et de va-nu-pieds raccolés dans les bas-fonds de Bruxelles et de Gand. Mais il se fit rosser et je doute fort qu'il se frotte encore à nous.

DOUGLAS

C'est ce qui vous trompe, mylord... Avec l'appui du roi de France, de l'empereur d'Allemagne et d'autres princes encore, il se propose de tenter de nouveau l'aventure...

OXFORD

Ouais? Je ne lui conseille pas de recommencer. Il sera encore mieux reçu que la première fois... Et pourvu qu'il ne se fasse pas prendre, car son trône est tout préparé à Tyburn... Ah, il veut aller haut, le garçon, eh bien, nous le mènerons si haut qu'il pourra garder les moutons à la lune. (Murmures et marques de désapprobation générale, on s'écarte de lui) Hé! Quelle sympathie pour ce maraud!... (à Catherine :) Vous, au moins, princesse, ne partagez pas la déraisonnable partialité de ces damoiselles!

CATHERINE (toujours assise, relevant la tête, sur un ton extatique)

Moi, mylord!... Il m'est doux de croire que l'un au moins des deux innocents petits princes ait échappé aux assassins. Et, en ce cas, je fais des vœux ardents pour que Dieu le protège et lui rende son trône!

LES DAMOISELLES

Et nous aussi nous le souhaitons de tout cœur!

OXFORD

Je ne vous en fais pas mon compliment.

LA BALIOL (à Oxford qu'elle seule semble approuver et dont elle s'efforce d'attirer l'attention par des minauderies et des grâces)

Mylord, voilà peut-être le prince attendu par la princesse Catherine. (Un mouvement s'est produit au fond de la salle. Deux pages écartent les portières; l'un d'eux annonce :) « Le Roi! » (Jacques IV entre avec Perkin Warbeck, suivi d'Etienne Frieron et Frans de Bruxelles.)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS; JACQUES IV, PERKIN WARBECK, FRION,
FRANS DE BRUXELLES

JACQUES

A vous tous présents, damoiselles et chevaliers, nous avons grand plaisir de présenter notre cousin Richard, duc d'York, que nous adresse sa tante Madame la douairière de Bourgogne. Notre désir est que tous vous lui fassiez accueil comme à notre hôte et aimé parent!...

OXFORD (à part)

Ce jeune roi s'aventure comme un étourneau dans la plus sottise des entreprises.

WARBECK

Ma profonde gratitude vous soit acquise, ô gentil roi, ainsi qu'à cette illustre assemblée. Mon enfance ayant été préservée, comme par miracle, d'un attentat homicide, je fus élevé dans l'obscurité, puis rappelé sur la scène du monde par la protection d'une puissante princesse. Toutefois mon exil n'a pas encore cessé et, en attendant de recouvrer mon héritage, j'erre d'une rive à l'autre, suivant les caprices de ma fortune. Si j'ai connu des jours de deuil, j'en ai vécu de bien consolants. Plus d'une fois les plages où j'abordais me furent si maternelles qu'il me semblait enfin avoir jeté l'ancre au pays natal. Mais depuis ces blondes contrées de Brabant et de Flandre où s'écoula ma première jeunesse, je n'avais jamais salué ciel aussi radieux et d'aussi consolant augure que celui de votre hospitalière Ecosse... Et, en ce moment, il me semble retrouver dans les yeux de ces nobles dames, l'azur de ce ciel encore plus caressant et plus attendri...

(Murmures de sympathie dans l'assemblée.)

OXFORD (à part)

Le drôle à la langue melliflue!

(Présentations. Lorsque Warbeck mené par le roi passe devant Oxford, celui-ci s'incline avec hauteur, presque avec provocation; il toise plutôt qu'il ne salue le prétendant. Le roi conduit Warbeck auprès de Catherine qui s'est levée dès le commencement de cette scène.)

JACQUES

La princesse Gordon, notre cousine... (Warbeck s'incline devant Catherine et demeure quelque temps sur place. Les jeunes gens échangent un long regard d'amour. Leur trouble n'échappe pas au roi qui le surprend avec une visible satisfaction. Le roi

entraîne Warbeck. Au moment de passer avec lui et leur suite dans une autre salle, il avise Huntley :) Mylord Huntley... Veuillez nous suivre, nous avons à vous entretenir.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS MOINS JACQUES IV, PERKIN WARBECK, FRION,
FRANS DE BRUXELLES et LORD HUNTLEY

LES DAMOISELLES

Oh ! le joli prince !

OXFORD

Un prince ? Vous voulez dire un larron, un ribaud, une fleur de tapis franc.

(Murmure réprobateur. Cette fois on ne se contente pas de s'écarter d'Oxford ; d'autres lui tournent le dos.)

PREMIÈRE DAMOISELLE

On ne l'avait pas flatté !... Et Douglas qui lui accordait assez bonne mine... Mais il est exquis ce petit prince... Il a grand air...

DEUXIÈME DAMOISELLE (extatique)

Les dehors d'un esprit céleste banni du chœur des séraphins en expiation d'un péché très véniel...

OXFORD

Peuh ! Vous n'êtes pas difficiles. Je lui trouve au contraire l'encolure d'un bélièvre.

LA BALIOL (à Oxford)

La princesse n'a encore rien dit...

(Catherine est restée debout, la main au dossier de sa chaise, rêveuse.)

OXFORD (à Catherine, insinuant)

N'est-ce pas votre avis, princesse ?

CATHERINE (émue)

Je me tais.

OXFORD

Je vous comprends à mi-mot... Ce jeune bragard n'a pu que vous déplaire...

CATHERINE (de plus en plus troublée)

N'insistez pas, mylord...

OXFORD

J'insiste, au contraire, car le jugement d'une personne de votre sagesse et de votre caractère présente une importance extrême... Peut être empêcherez-vous vos charmantes, mais trop légères compagnes de se laisser aller à un fol engouement. Il est temps qu'un mot de raison prémunisse les seigneurs de cette cour eux-mêmes, contre des entraînements irréfléchis... Oui, il importe surtout qu'en parlant vous empêchiez votre jeune roi de frayer un moment de plus avec ce prince interlope.

CATHERINE (décidée, s'exaltant à mesure qu'elle parle)

Eh bien, non... Vous vous méprenez sur mon silence... Puisque vous voulez absolument connaître ma pensée, apprenez, mylord, que je partage tout à fait les sentiments de ces dames et de ces chevaliers, et que j'applaudis aux actes de mon roi... Si les paroles déguisent parfois la vérité, la voix même ne saurait mentir. Or, le simple discours de ce jeune étranger m'est allé jusqu'à l'âme, tant j'y sentais s'exhaler la sienne. C'était comme si ses malheurs eussent fait partie de ma propre expérience. En l'écoutant, il me semblait que nous poursuivions le même but... que mon sort se confondait avec son destin... Et, pour vous ouvrir tout mon cœur, si j'étais homme, j'épouserai aussitôt sa cause...

OXFORD (ricanant)

Et, comme vous êtes femme, c'est lui-même que vous épouseriez !

DALYELL (à part)

Elle l'aime !... O mon rêve s'écroule !

CATHERINE

Il me touche déjà de si près que, s'il avait failli, s'il s'était déshonoré, en un mot, comte d'Oxford, s'il était tout ce que vous pensez de lui, je serais honteuse et désespérée, comme si moi-même j'avais été infâme !

(Mouvement.)

LA BALIOL (à part)

Parlez-nous de ces mijaurées... Une fois parties, bien rapide celui qui les rattrapera !

OXFORD

O princesse!... C'est vous qui parlez ainsi!

CATHERINE

Vous l'aurez voulu. D'ailleurs, cette déclaration m'étouffait. Je me réjouis, je suis fière d'avoir parlé... Vous me flattiez, vous vantiez ma sagesse, ma raison, que sais-je encore!... Eh bien, si jamais ma conscience fut avertie, c'est en ce moment. Oui, je crois sérieusement en ce jeune prince...

(Sur ces entrefaites, le roi Jacques est rentré avec Perkin Warbeck, Huntley, Frion et Frans.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS; JACQUES, WARBECK, HUNTLEY, FRION,
FRANS DE BRUXELLES

CATHERINE

Et pour vous en donner la preuve...

(Catherine marché délibérément vers Perkin et lui attache au pourpoint une rose blanche en rubans. Les autres jeunes filles remettent de même un gage d'amour à leurs fiancés.)

HUNTLEY

Ciel! Catherine! Y songez-vous?

WARBECK

A moi, cette félicité?... O princesse, devenir votre chevalier pour la vie... En suis-je digne?

DALYELL

Elle est perdue pour moi!

(Huntley saisit les mains de Dalyell et les presse avec compassion.)

OXFORD (à part)

Damnation! Elle m'échappe.

LA BALIOL

La scandaleuse incartade!

JACQUES

A la bonne heure! Voilà qui nous dispense de pressentir autrement la princesse... Elle même vient de se prononcer et cela par un geste irrécusable qui aura raison de vos dernières hésitations, mylord (à Huntley), car, vous le savez, le choix fait par les jeunes filles, en cette nuit de la Saint-Valentin, est sacré comme un arrêt de Dieu même, et l'autorité paternelle, voire notre autorité royale, sont obligées de s'y soumettre (à Catherine:) Rien ne pouvait nous être plus agréable, belle cousine (à Huntley:) Faites comme nous, mylord, et ratifiez de bonne grâce le choix de votre fille.

HUNTLEY

Je me sou mets aux décrets de Dieu (à Dalyell :) Sois fort, mon enfant.

JACQUES

Nous proclamons donc les fiançailles de notre cousine, la princesse Catherine Gordon, avec le duc Richard d'York, prince royal d'Angleterre...

OXFORD

Prince royal d'Angleterre!... Sire, y songez-vous? En reconnaissant ce... duc, comme prince royal d'Angleterre, vous encouragez ses prétentions?

JACQUES

C'est bien ainsi que je l'entends... Ou me faut-il préciser? Embrassez votre fiancée, mon beau cousin Richard, roi d'Angleterre!

(Perkin et Catherine échangent un baiser.
Murmure d'approbation dans l'assistance.)

OXFORD

Sire, oubliez-vous que le seul roi d'Angleterre est celui que j'avais l'honneur de représenter en votre Cour, Sa Majesté Henri VII?

JACQUES

Nous ne reconnaissons plus que Richard IV, ici présent!

TOUS

Oui!... Oui! Vive Richard IV! Vive la rose blanche d'York.

OXFORD

Vous aurez voulu la guerre, Sire!

JACQUES

Nous la voulons.

OXFORD

Alors, au nom de mon gracieux maître Henri VII, roi d'Angleterre, à toi, Jacques IV, roi d'Ecosse, ce défi!...

(Il jette son gant aux pieds du roi ; sur un signe de celui-ci, lord Dalyell le ramasse.)

JACQUES

Et nous le relevons!.. Dieu vous garde, mylord!... Douglas, veuillez prendre le commandement de l'escorte qui accompagnera le noble comte jusqu'à nos frontières...

(Oxford sort, suivi de Douglas.)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS MOINS OXFORD et DOUGLAS

JACQUES

.. Et nous, mylords et mesdames, achevons joyeusement cette veillée de la Saint-Valentin!... Le banquet traditionnel attend les heureux couples qui se sont engagés ce soir. Vous y présiderez, avec votre royale prétendue, mon cher cousin d'Angleterre... A deux, aussi, vous ouvrirez le bal... Et, dans quelques jours, après avoir reçu la bénédiction nuptiale, vous partirez pour la conquête de votre beau royaume, mylord, avec vos garçons d'honneur, devenus vos frères d'armes!

(Le roi se retire conduisant la princesse Catherine. Les couples de fiancés suivent avec d'autres seigneurs et dames. Au lieu de prendre la file, Warbeck seul reste en arrière. Frion, intrigué s'arrête avec lui. Il fait signe de la main à son maître, comme pour l'engager à rejoindre les convives. Warbeck répond par un geste de refus; puis quand les portières sont retombées derrière le dernier couple, il éclate :)

SCÈNE VIII

PERKIN WARBECK, ETIENNE FRION

WARBECK

Non!... Non!... Je n'irai pas plus loin!...

FRION

Que prétendez-vous faire?

WARBECK

Retourner en Flandre d'où je suis venu. Partir cette nuit même.

FRION

Quoi! C'est au moment de toucher au but que vous abandonneriez la partie... On vous fait conclure une puissante alliance, un illustre mariage vous assure enfin ce trône, objet de vos convoitises, et c'est alors que vous vous dérobez... Vous n'aimez point Catherine Gordon!

WARBECK

Au contraire. C'est parce que je l'aime que je veux la fuir!

FRION

Je comprends de moins en moins.

WARBECK

C'est bien simple, cependant. Je ne puis épouser la princesse...

FRION

Et, après l'engagement solennel de tout à l'heure, vous vous ravisez ainsi, tout d'un coup?

WARBECK

C'est que je vois clair à présent. Je ne veux pas associer la vie de cette noble jeune fille à celle d'un aventurier.

FRION

Un aventurier!

WARBECK

Oui, un aventurier. Peut-être pis!... Oh! cet amour, ce saint amour qui m'a enflammé le cœur a fait jaillir du même coup une éclatante lumière en ma conscience... Je découvre des abîmes que je côtoyais aveuglément... A vous de m'édifier... A moins que vous ne me fournissiez la garantie que mes prétentions au trône d'Angleterre sont légitimes, je refuse de me prêter plus longtemps à vos brigues... Et, pour commencer, je romps ce mariage qui serait une nouvelle imposture...

FRION

Vous n'en ferez rien!

WARBECK

C'est ce que vous verrez!... Ou, sinon, procurez-moi tous mes apaisements... Il me tarde de savoir, enfin, qui je suis... Frion (presque suppliant, adouci), une preuve, je t'en conjure; une preuve qui me justifie, qui me permette de me croire digne de ce mariage; une preuve qui me fasse une conviction...

FRION (embarrassé)

Hé! Quelle autre preuve vous faut-il que celles qui vous suffisaient jusqu'à présent et dont se sont contentés tous ceux qui vous reconnurent... Je vous ai dit et répété ce que je savais... Vous aviez neuf ans lorsqu'on vous emporta de la Tour...

WARBECK (il s'est assis découragé)

Neuf ans! La mémoire fonctionne à cet âge!... Comment se fait-il que je n'aie gardé aucun souvenir de ce qui se serait passé en cette horrible nuit?... Rien, absolument rien de mon enfance princière ne se retrace en mon imagination. Je ne me souviens ni de ce roi Edouard qui serait mon père, ni de cette pauvre reine Elisabeth que l'on me donna pour mère, ni même de ce petit prince, mon frère, mon compagnon de jeux et de captivité, assassiné sous mes yeux...

FRION

Cet oubli n'a rien qui doive vous surprendre. Les émotions par lesquelles vous aviez passé, déterminèrent, chez vous, une maladie nerveuse. Longtemps vous fûtes entre la vie et la mort, et quand, à force de soins, vos parents nourriciers parvinrent à vous guérir, vous ne saviez plus rien de votre première enfance et de la catastrophe dans laquelle vous aviez failli accompagner votre frère...

WARBECK

Hélas! Si ma convalescence et les soins maternels qui me furent prodigués par cette humble Flamande me reviennent souvent, en revanche, je ne parviens à reconstituer ma vie sur les marches d'un trône qu'avec ce que vous m'en avez appris... Or, je sens depuis une heure, que ces traditions et ces témoignages ne me suffiront jamais plus... Le misérable Tyrell, qu'un oncle dénaturé chargea du massacre des enfants d'Edouard, est mort sans avoir parlé... morts aussi, ses deux sinistres acolytes Dighton et Forrest. Le chapelain de la Tour ne révéla jamais, à âme qui vive, la place où on aurait enterré les deux petits princes!... Il n'existe plus aucun des instruments du régicide avec lesquels je puisse être confronté.

FRION (impatient)

Qu'importe, puisque l'un des bravi, celui-là même qui se montra pitoyable à votre égard, n'a pas emporté son secret dans la tombe. Comme je vous l'ai conté cent fois, ce scélérat repentî révéla à votre tante, Madame Marguerite d'York, la part qu'il avait prise dans le pire des attentats de Richard III. La duchesse me dépêcha vers ce Forrest, lequel, à son lit de mort, me confirma ces aveux sous le sceau du serment. Touché par vos larmes et vos supplications, le cœur lui avait manqué pour achever son double forfait, et il était même parvenu à apitoyer et à désarmer son complice... C'est lui qui passa en Flandre pour vous confier à d'obscurs tisserands...

WARBECK

Et tu crois fermement à ce que te déclara cet homme !

FRION

A moins qu'il ne se soit parjuré au moment de paraître devant Dieu, il a dû dire la vérité!...

WARBECK (Dououreux combat intérieur. Il s'est remis debout, il va et vient, puis, s'arrêtant devant son ministre :)

Frion, pardonne-moi si je te méconnaiss... mais tes propres serments ne me suffiront plus... Ah! si la pauvre, qui me rappela à la vie, n'avait succombé, elle aussi; elle aurait pu me tirer de cette douloureuse incertitude. Grâce à ses propres souvenirs, je serais parvenu à me rendre compte de mon identité, à me reconnaître, à me comprendre, à me saisir, à être définitivement fixé sur mon origine. Pour l'amour d'elle, j'aurais cru en ce Forrest... Devant ma douleur, elle aurait éclairci le mystère de ma naissance. Mais que dis-je?... Elle n'en savait sans doute pas plus que moi... Car de ce qu'un inconnu lui avait un jour confié un enfant, comment conclure que cet enfant était précisément le fils cadet du roi Edouard... Il est tant de bâtards et d'enfants trouvés!... Ah! me voilà voué pour toujours aux ténèbres!...

FRION

Aussi, mieux vaut-il ne pas vous creuser et vous retourner inutilement la cervelle à propos d'un fait suffisamment avéré. Voyons, est-il témoignage plus efficace et plus péremptoire de votre identité que l'accueil maternel que vous fit la douairière de Bourgogne à Bruxelles, et le patronage qu'elle ne cessa de vous accorder? Cette hautaine parente, aurait-elle jamais prodigué ses caresses à un intrus, à un enfant supposé?

WARBECK

Au risque de vous affliger encore, Frion, je vous avouerai que ses effusions

me parurent toujours feintes et sa tendresse de commande... Jamais je ne sentis mon cœur aller vers elle comme vers cette pauvre de Tournai.

FRION

Oh fi ! C'est ainsi que vous reconnaissez les bienfaits de votre protectrice.

WARBECK

C'était plus fort que moi. Chaque fois que je me trouvais en présence de cette superbe princesse, au lieu de se dilater de sympathie, mon être affectif se contractait... Un pressentiment m'éloignait d'elle, un froid me glaçait et, dans ses yeux de sibylle, je lisais je ne sais quelle ironie, quelle politique !

FRION

Que me faut-il entendre !

WARBECK

Et tenez, pour tout vous dire, comment se fait-il que je ne sois pas rassuré auprès de vous... que je me sente gauche, emprunté, que j'éprouve un malaise ? Ne me porteriez-vous pas malheur, Frion ? N'êtes-vous pas mon mauvais génie ?

FRION

Allez-vous bien vous taire, enfant ingrat !... est-ce le surcroît, l'excès de bonheur qui vous étouffe et vous irrite ? Oui, la fortune vous tourne la tête... C'est pourquoi je ne retiendrai rien de vos méchants propos.

WARBECK

Non, c'est sérieusement que je vous parle, au contraire. Jamais je ne me suis senti plus lucide... Je me fais presque horreur à moi-même en songeant à tant de braves gens que j'aurai trompés de complicité avec vous. Je rougis de honte, à l'idée des foules qui m'acclamaient, de ces seigneurs qui me traitent en égal et même en suzerain ; de ce jeune prince prêt à engager sa couronne sur ma royauté chimérique ; de cet autre roi, un souverain paternel et équitable, à ce qu'il paraît, que je renverserai peut-être à la faveur d'une odieuse supercherie ; je me représente avec horreur la guerre dans laquelle j'entraîne des milliers de chrétiens et de compatriotes, tout ce sang que je ferai répandre, ce beau pays que je mettrai à feu et à sac, sous prétexte qu'il est mon apanage... Mais ce qui achève de me révolter contre la mission que vous prétendez m'imposer, c'est surtout ce mariage, ... cette jeune et touchante princesse, leurrée, elle aussi, par tous les charmes dont on m'entoure et par l'origine auguste que l'on m'attribue ; cette héritière d'illustre naissance sur le point d'unir sa destinée à mon équivoque fortune et de se donner

corps et âme à un roi de grand chemin!... Non, non, Frion! Laisse-moi retourner en l'landre. Depuis que j'ai rencontré Catherine Gordon et que je l'aime, je répudie toute complicité avec ta faction; je ne veux plus mentir, je ne ferai plus un pas dans cette voie frauduleuse. Mais avant la séparation fatale, je reverrai la princesse... Elle saura la fragilité de mes titres et ma couronne aléatoire... ô lui dire qui je suis, ou du moins l'infime tisserand que je pourrais être...

FRION

A votre aise! Parlez!... Si vous n'êtes prince, vous ne serez plus rien à ses yeux...

WARBECK

N'importe. Je tenterai l'épreuve. A Catherine de m'apporter la révélation suprême, à elle de prononcer entre mes deux identités, à elle de me dire si je suis prince ou manant. Oui, j'aurai recours à elle comme au jugement même de Dieu!

FRION

Essaie, te dis-je... mais je te garantis qu'au premier mot de tes doutes, la princesse se détournera de toi. Pour toi, douter c'est disparaître. Avise-toi de contester ton étoile et à l'instant plus personne n'y croira. Comme les apôtres, les rois n'existent que par leur foi et leur exaltation. Du moment que tu raisones de tes droits et de ta vocation, tu perds déjà ta vertu. La foi, la seule foi qui importe ici-bas, c'est la croyance en sa propre destinée! Réfléchis bien à ce que tu vas faire. L'univers te tient pour le fils d'Edouard; les peuples, les grands, les rois, tous, à commencer par ta promise. Ne s'est-elle pas prononcée spontanément tout à l'heure? Et tu la consulterais encore! Malheureux, es-tu poussé à ce point par la folie du néant? Non, tu n'aimes point Catherine...

WARBECK

Ne pas aimer Catherine!... Renoncer à son amour!... Ne plus rien être pour elle! Jamais!

FRION

Alors ne parle plus de reculer ou de t'arrêter en route. Te départir de tes prétentions royales, c'est du même coup répudier ta fiancée. Elle t'échapperait en même temps que ta couronne. Pour épouser la princesse, il te faut épouser l'Angleterre... Mais malheureux, si elle avait entendu notre conversation, elle t'aurait déjà pris en horreur! Songe donc! Elle, une princesse!... S'être engagée à un goujat, à un vagabond, à pis que cela peut-être, comme

tu viens toi-même d'en exprimer la crainte. Car il n'y a pas de milieu. Ou tu es Richard d'York ou tu n'es que Perkin Warbeck... Dis un mot de tes scrupules, et aussitôt comme au coup de baguette d'une fée maligne, le prince charmant, la touchante rose blanche d'York deviendrait un épouvantail, un objet de dégoût, un champignon vénéneux, un chardon, une fleur puante que l'on foule aux pieds au lieu de se l'attacher au corsage!... Imagine-toi que tout à l'heure on t'ait présenté à Catherine, couvert de haillons, barbouillé de sueur, fleurant le métier, le suint de mouton, comme lorsque je t'avisai sur la grand'place de Tournail... Crois-tu que l'amour d'une princesse résisterait à pareille métamorphose? Ou puisque tu ne veux t'élever jusqu'à elle en continuant à marcher dans la voie triomphale que tes protecteurs t'ont tracée, propose lui de se ravalier à la condition des manants dont tu te crois issu, engage-la à s'affubler de guenilles comme une serve; puis au lieu de voler à la conquête d'un glorieux royaume, rendez-vous tous deux en pèlerinage aux rives de l'Escaut; à deux vous irez voir la mesure paternelle; Catherine partagera ton pain bis, et, d'une bouche imprégnée d'ail, ta Catherine te chantera les idylles de la misère et elle t'aidera à supporter les rigueurs de la corvée...

WARBECK

Assez!... Assez!... Plus un mot, Frion!... Je devrais te maudire... et voilà que je remets mon bonheur terrestre et même mon salut éternel entre tes mains... Ah mon amour prévaut contre ma conscience!... C'en est fait... Je veux être roi!

(Musique de lentes danses archaïques dans la coulisse jusqu'à la chute du rideau.)

FRION

A la bonne heure!... Je savais bien que mon jeune prince redeviendrait raisonnable. Courage! L'amour et l'hyménée nous feront brûler les étapes qui nous séparent du but. Avant un mois d'ici, je vous donne rendez-vous à l'abbaye de Westminster... Sire, je me tiendrai au pied de votre trône... Catherine sera plus fière et plus amoureuse que jamais de Votre Majesté; quand vous aurez enveloppé votre reine dans les plis du manteau de pourpre et d'hermine brodé de léopards d'or et que vous aurez posé le diadème sur son front. Et comment alors, assis sur le trône des Plantagenets, exalté par tout un peuple, reconnu de tout l'univers, comme le fils légitime d'Edouard IV, pourriez-vous douter encore de votre droit divin?

WARBECK

Allons! Soyons roi pour l'amour de ma reine! Frion, fais de moi ce que tu veux. Oui tu as raison, je crois en moi-même puisqu'elle croit en moi... Elle m'aime. Désormais je ne douterai plus. Ce que n'avaient pu faire les hommages et les acclamations des peuples, le vœu des pauvres gens, les

flatteries des gentilhommes, tes ingénieux récits, les ostensibles caresses de Marguerite d'York, cette évidence qui me manquait, c'est l'amour qui me la procure... Oui je serai l'époux de la princesse Catherine... Et c'est un royaume que je déposerai à sès pieds!

(Il se précipite vers la salle du festin.)

(RIDEAU)

DEUXIÈME ACTE

Une chambre dans un château en Cornouailles, vers le crépuscule.

SCÈNE 1^{re}

WARBECK (en cuirasse d'acier); CATHERINE (au lever du rideau, ils sont assis sur un banc dans l'embrasure d'une fenêtre gothique, amoureusement rapprochés).

CATHERINE

Tout continue à nous sourire... Les villes nous ouvrent leurs portes avec empressement. Cette forteresse où nous nous trouvons s'est rendue sans coup férir. Malgré ta vaillance, ton appétit de prouesses, ton impatience de te distinguer sous mes yeux, il faut en faire ton deuil mon petit roi; ta bonne mine suffit pour remporter des victoires... Ma tendre rose blanche d'York, désarme les châtelains les plus farouches et jusqu'à présent cette guerre ressemble à une marche triomphale... L'heure de notre entrée à Londres sonnera bientôt. En pensée, je te vois déjà gravir les marches du trône. L'archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre, vient d'accomplir les rites du sacre, les trompettes éclatent en fanfares, l'encens fume dans les cassolettes, les bannières s'inclinent et te caressent de leurs plis de soie, l'or de ta couronne pâlit cependant au reflet de tes cheveux, mon doux seigneur, et moi je me sens défaillir d'orgueil et de tendresse à tes côtés... moi, ta reine... ta reine, ô mon beau roi d'Angleterre... Et depuis, tes baisers contractent une douceur, une suavité plus auguste et plus divine encore...

WARBECK (un peu triste et obsédé)

Chère, chère Catherine.

CATHERINE

Mais pourquoi ce front maussade et cette langueur, Richard? On dirait que la perspective de votre prochain couronnement ne vous réjouit pas comme moi...

WARBECK

Tu te trompes, mon aimée... La fatigue de ces dernières marches... Peut-être aussi un peu d'inquiétude... La campagne n'est pas encore finie...

CATHERINE

Ah! moi aussi j'aspire au repos. Mais à ce repos des rois dans leurs foyers, repos majestueux et grandiose, comme le sommeil d'une nuit constellée d'astres et saturée de parfums!... Quel abandon délicieux, mais quels généreux réveils!... L'amour de nos peuples, nous chantera une perpétuelle aubade. Nous en entendrons la musique, comme d'un chœur invisible et cette ferveur parfumerà nos jours avec la persistance d'un ineffable dictame... Oh quelle béatitude pour vous d'occuper enfin la place que Dieu vous avait destinée! Si tout ce monde vous idolâtre déjà, que sera-ce quand ils vous connaîtront mieux, quand ils auront été admis à contempler les traits du fils de ce roi Edouard, qui fut le plus beau roi terrestre, affirmait-on, avant que vous ne fûtes apparu, pour enchérir encore sur la beauté paternelle! Voulez-vous croire, mon doux seigneur, que votre pauvre femme, pourrait bien devenir jalouse, de cet amour extrême que vous porteront des milliers de cœurs?...

WARBECK (avec un vague espoir, comme pour l'encourager à exprimer sa pensée)

Est-ce à dire que tu me préférerais moins puissant, plus effacé, plus obscur?

CATHERINE

Non pas... Je plaisantais... Ah je t'aimerai toujours plus fort que les plus dévoués de tes sujets! Te préférer humble et obscur, toi?... Jamais!... Non, non, aux rois, il faut la couronne, comme l'auréole aux saints. Les rois ne sont vraiment eux-mêmes que revêtus de tout leur prestige. Figure-toi que je t'ai toujours vu ainsi, mon prince blond. Dès le moment où notre cousin, le roi d'Ecosse, te présenta à mes yeux je fus éblouie par la lumière surnaturelle que tu dardais ainsi qu'un autre soleil. Jamais, je n'ai distrait de ta personne, le signe que le Seigneur trace au front de ses oints, ce signe indélébile, qui les marque pour les gloires suprêmes...

WARBECK

Ou les suprêmes infortunes...

CATHERINE

Encore une pensée mélancolique... Que vous faut-il donc, ingrat? Que désir vous reste-t-il à formuler? Ne régnerez-vous pas dans quelques heures sur le plus florissant pays du monde? Ah quelle vie enchantée que la nôtre! Nous goûterons même un charme poignant, à parcourir ensemble l'histoire

de votre avènement au trône, monseigneur... Quels thèmes délicieux les chroniques de votre règne n'offriront-elles pas aux poètes? Gageons que votre jeune trouvère, Frans de Bruxelles, en a déjà tiré parti. Existe-t-il légendes de saints aussi touchantes que la vôtre? Arraché par le doigt de Dieu aux sicaires d'un nouvel Hérode, ce pauvre enfant royal élevé chez d'infimes artisans de Flandre, dans un taudis, croissant pourtant en beauté et en sagesse, remarqué parmi les petits vilains qu'on lui donne pour compagnons et qui le respectent sans savoir pourquoi, subissant malgré eux quelque occulte prestige... Puis l'arrivée de l'envoyé de la duchesse de Bourgogne... Le prince déguisé se dévoilant aux humbles de Brabant et de Flandre, et éveillant à son passage de ville en ville, la volée des carillons dans leurs beffrois de dentelles!... N'est-ce pas frais et gracieux comme un chapitre de la légende dorée?... Que vous deviez être gentil et mignon, mon amour, dans cette échoppe de tisserand? Vous l'éclairiez sans doute comme l'enfant Jésus illuminait l'étable de Bethléem? Et quel contraste, entre votre délicate personne et tous ces maroufles, au cuir épais! La mine adorablement piteuse que vous deviez avoir, quand vous dérobiez vos traits aristocratiques, à l'ombre de la visière d'un bonnet d'apprenti!

WARBECK

O folle et charmante Catherine!

CATHERINE

Oui, folle tant que vous voudrez, mais folle de vous, mon prince, mon chevalier blond!... Embrassez-moi! Regardez-moi dans les yeux... Là!... Tout au fond... M'aimez-vous?...

WARBECK

Si je vous aime!... Mais tenez-vous beaucoup, ma mie, à cette pompe, à ce faste et à cette vanité des cours? Après tant d'aventures n'aurions-nous pas mérité le droit d'être oubliés de l'univers et de ne vivre que pour nous. Ah! songe à cette existence toute intime et toute secrète... Je nie reporte souvent au pays de Flandre que tu viens d'évoquer, et c'est même sans répugnance que je me revois simple apprenti, attelé au métier paternel... Si tu voulais, Catherine, nous savourerions mieux là-bas, en ces plantureuses contrées qu'arrose l'Escaut, les délices de notre roman d'amour. Nous nous blotirions, par exemple, dans une chaumière à la lisière d'une de ces forêts séculaires dont les hautes futaies rythment de si balsamiques berceuses à la cordiale cité de Bruxelles... En ces paisibles retraites, il ferait bon n'être plus roi que de ma reine adorée...

CATHERINE

Non, non... Je vous veux grand et puissant, le plus puissant des monarques. J'aspire même, ardemment, à l'heure de vous voir en pleine lumière, au

faîte du pouvoir, dans l'apothéose où vous aurez ravi les cœurs des fidèles Anglais... C'est là votre véritable peuple!... C'est à eux que vous vous devez désormais, comme à moi-même... Soyez roi, Sire, vous ne le serez jamais trop à mes yeux... Mais vous soupirez, vos regards se voilent, décidément mon impatience, mon ambition pour vous, serait-elle importune ?

WARBECK

Excuse cette passagère défaillance, mon amour. Je songeais aux tragédies de tant de rois et de reines d'Angleterre, et c'est ce qui me donnait un instant l'envie de n'être que des souverains de bergerie et de pastorale ! Mais tu as raison, nous n'avons pas le droit de songer seulement à nous ; nous ne pouvons nous aimer que sous la pourpre... (à part :) ou le sang... (Fanfare dans la coulisse.) Le cor ! Un messenger sans doute ?

CATHERINE (qui est allée regarder à la fenêtre rougie par le soleil couchant)

C'est maître Etienne Frion, votre sombre ministre. Il vient de descendre de cheval dans la cour d'honneur. Il a probablement à conférer avec vous. Je vous abandonne à cet homme rébarbatif, quoique précieux ; mais congédiez-le bien vite, mon prince ; je ne vous ai jamais vu si morose et il me tarde de dissiper pour de bon les ombres, que j'ai fait flotter, bien malgré moi, sur vos grands yeux d'espoir et de clarté.

(Elle l'embrasse et se retire dans une chambre voisine non sans s'arrêter encore sur le seuil, pour lui sourire.)

SCÈNE II

WARBECK, FRION

WARBECK

Vous, Frion ? Je ne vous attendais plus ce soir...

FRION

De graves nouvelles m'amènent auprès de vous. La situation s'est gâtée depuis ce matin.

WARBECK

Que voulez-vous dire ?

FRION

Nos coureurs ont escarmouché à quatre heures d'ici avec les avant-postes d'une armée envoyée à votre rencontre par Henri Tudor. Comme nous ne sommes pas en nombre il faudra que nous entrions dans Bodnam pour nous y retrancher en attendant les renforts promis par le roi d'Ecosse...

WARBECK

Ces renforts tardent bien à venir... Hâtons-nous donc, de pénétrer dans Bodnam.

FRION

Malheureusement Bodnam est la première ville qui refuse de vous recevoir...

WARBECK

Alors?

FRION

Nous serons obligés d'y pénétrer de force et cela dès la première heure du jour avant que l'armée ennemie nous ait rejoints...

WARBECK

Voilà ce que j'appréhendais!... Et nous qui nous flattions de parvenir jusqu'à Londres sans devoir répandre le sang... Enfin, puisqu'il le faut, je me résigne... Prends tes mesures pour l'assaut, Frion... Aux premières lueurs de l'aube tu me verras à la tête des nôtres...

FRION

Afin d'enflammer l'ardeur de nos soldats — car il importe que la place soit emportée lestement — ne conviendrait-il pas de les affrioler par la promesse d'un copieux butin? Bodnam est un marché prospère. Et dame! une fois, en passant...

WARBECK

Non, non! Bodnam fait partie de mon royaume et peut-être y est-ce contre le gré de la bonne gent que notre vassal nous résiste... J'entends, au contraire, qu'on épargne autant que possible la vie et le bien des habitants... Et surtout que pas un cheveu ne tombe de la tête d'une femme, pas une larme des yeux d'un enfant... Car si j'existe comme roi d'Angleterre, c'est à condition d'accorder ma protection aux humbles, aux faibles et aux petits. N'oublie pas, Frion, que j'étais aussi un petit enfant quand la Providence détourna le fer levé sur ma gorge.

FRION (avec ennui et mauvaise grâce)

C'est bien, ... c'est bien, mon prince, vous serez obéi... Quoique un intermède de pillerie et de carrouse eût fait patienter vos gens d'armes, qui se morfondent depuis deux mois en ces déserts en attendant l'arriéré de leur solde...

WARBECK

Inutile d'insister !... Je veux être chéri de mon peuple, entends-tu ? Dieu me traça ma mission en m'élevant à l'école du malheur. Ce serait trahir ses desseins que de monter au trône en passant sur les cadavres de mes propres sujets... Aussitôt maître de la ville que la moindre pierre vous en soit sacrée !... Frans de Bruxelles, mon écuyer est-il ici ?

FRION

Il veille dans la salle des gardes.

WARBECK

Mande-le, sans tarder, auprès de moi, et qu'il apporte de la lumière. Va !

(Frion sort, après s'être incliné trop bas ; il doit avoir l'allure cauteleuse et en dessous d'un félin qui se ramasse avant de bondir.)

SCÈNE III

WARBECK

Voici le premier obstacle qui se dresse sur ma route depuis notre départ d'Edimbourg. D'où vient qu'il me paraisse insurmontable ? J'ai le pressentiment de marcher à la défaite, à la ruine... Et depuis que cet homme m'a parlé je me sens l'âme encore plus morne et plus navrée... Jamais sa voix ne me parut si fausse, son œil si louche, son maintien si cauteleux. Ah, Catherine, chère aimée, toi qui nous voyais déjà parvenus au terme d'une paisible conquête !... T'annoncerais-je ce contretemps ? (Il soulève la tapisserie et plonge les regards dans la chambre voisine.) Non, elle dort. Ne la réveillons pas. Qui sait quelles transes et quelles fatigues l'attendent demain... et les jours qui suivront... (Il tend l'oreille.) Que sa respiration est égale et douce. A peine le souffle d'un enfant, le frisson d'une fleur... Elle continue sans doute à s'éblouir aux mirages qu'elle m'évoquait tout à l'heure... Mais elle sourit, elle parle, elle murmure mon nom, elle me tend les bras, elle rêve de son époux.

La voix de CATHERINE (rêvant)

Richard... Mon... beau... roi !

WARBECK (il laisse retomber la draperie avec une sorte de désenchantement)

Ah le roi !... Toujours le roi !

(Frans de Bruxelles est entré par la porte du fond avec des flambeaux. Il les dépose sur la table et il se tient derrière Warbeck qui se retourne.)

SCÈNE IV

WARBECK, FRANS DE BRUXELLES

WARBECK

Frans? Ah sois le bienvenu!...

FRANS

Mon prince m'a fait appeler?

WARBECK

Frans, je t'ai choisi pour me rendre un signalé service. Demain au point du jour, nous sommes contraints d'entrer de force dans la cité voisine qui nous ferme ses portes. Comme l'affaire peut être chaude et même entraîner un échec pour nous, tu reconduiras la princesse Catherine en Ecosse auprès de son père. Une caraque est ancrée à la côte, montée par ces quatre marinières de confiance qui m'ont suivi depuis Anvers.

FRANS

Comptez sur moi, mon prince... Toutefois, croyez bien que jamais je ne consentirais à vous quitter au moment du danger, si ce n'était pour veiller sur l'être qui vous est le plus cher au monde... D'ailleurs, rassurez-vous, cette séparation ne sera pas longue; votre épouse et votre fidèle écuyer seront bientôt de retour auprès de vous. Et surtout n'allez pas vous exagérer l'importance de ce premier engagement. Votre inquiétude serait prématurée, car vous avez passé par bien d'autres périls.

WARBECK

Tu as raison. Ta cordiale présence contribue déjà à me rassérer. Mais tu devines bien que la seule perspective d'un combat, ce combat fut-il livré contre mes propres sujets, n'aurait pas suffi pour m'affliger outre mesure. Non, sache que toute la journée j'ai été obsédé par des images funèbres, ou, pour te dire toute la vérité, il y a longtemps que je passe par de crispantes alternatives de confiance et de découragement...

FRANS

Quoi! Vous, monseigneur, vous le favori de la fortune, vous le plus heureux des époux et le plus populaire des princes en attendant que vous soyez le plus heureux des rois!...

WARBECK

Et pourtant, mon fidèle, c'est comme je te le dis. Ecoute, je me sens entouré d'ennemis et d'espions, de créatures aux gages de Madame de Bourgogne, à

commencer par ce Frion dont la simple vue me ferait lever le cœur; toi, mon Frans, tu es le seul être à qui je puisse ouvrir mon âme...

FRANS

Le seul ?

WARBECK

Oui, le seul... Car mon épouse adorée est même la dernière à qui j'oserais montrer le fond de ma pensée. Croirais-tu qu'elle ne connaît de mon passé que ce que mes conseillers en ont appris aux peuples pour les besoins de ma cause? Elle ignore — puisse-t-elle les ignorer toujours— mes luttes intimes et mes combats intérieurs (allant vers la fenêtre et regardant au dehors). La nuit sera longue encore, car la lune ne cesse de monter dans le ciel. Or, comme j'essaierais vainement de dormir, je te demanderai, ami, si le sommeil ne t'accable point, de bien vouloir attendre le jour avec moi, en écoutant ma confession? Tu apprendras alors pourquoi je ne puis révéler ma vie morale à la princesse...

FRANS

O, mon prince, c'est un bonheur pour moi que de vous offrir ce soulagement...

WARBECK

Au plus loin que me reportent mes souvenirs, je me vois alité dans une petite chambre, enfant chétif et malingre, sur qui veille une femme aux regards à la fois tristes et caressants, au teint de cire comme en ont les madones dans les tableaux d'église. C'était ma mère ou du moins celle que je tenais pour telle. Elle avait beaucoup souffert : son premier mari, un humble tisserand du nom de Josse Warbeck, était mort, avant ma naissance, à Tournai, où il était venu chercher du travail, après avoir longtemps vécu en Flandre. Sa veuve se remaria avec Jean Oostbeek, un mauvais sujet, un vagabond, toujours ivre, qui avait vendu son âme au diable, ou à peu près, puisque juif, il s'était converti pour de l'argent et qu'il allait abjurer le christianisme lorsqu'une mort subite l'emporta avant qu'il eût touché le prix d'une nouvelle apostasie. Il fit sans doute une vilaine fin car notre mère évita toujours de nous en parler.

Nous étions sept enfants, tous du premier lit : moi le cadet et le benjamin de ma mère, aussi blond et rose que mes frères et sœurs étaient noirs et bruns !... Combien elle me choyait ! Que de douceurs et de baisers ! Mais il lui arrivait aussi de m'arroser de larmes. Entretienait-elle des pressentiments de malheur ? Pourquoi, sinon, me serrait-elle dans ses bras avec tant de force, qu'on aurait dit une lice défendant ses petits contre l'approche du loup ?

Le curé de Saint-Privat, notre paroisse, m'apprit à lire et à écrire. Ravi de mes progrès, il m'aurait même inculqué toute sa clergie, sans le mauvais gré de mes frères qui me voulaient maintenir à leur niveau et qui me traitaient de fainéant et de bouche inutile. Pour m'épargner des avanies, ma

mère finit par leur céder et me mit en apprentissage avec eux au moment où je courais ma treizième année. Ce que je rechignai la première fois qu'il me fallut revêtir de grossiers habits de droguet et me rendre à la fabrique!... Afin de me consoler, les dimanches, malgré les lois somptuaires, ma mère continuait à m'attifer de son mieux; j'avais des pourpoints de soie et des souliers de satin; elle ne se lassait de peigner mes boucles blondes et elle prenait plaisir à les enrouler sur ses doigts! Souvenir puéril, diras-tu, mais ce geste de la tendre femme me hante comme un refrain de litanie et il me résume toute mon enfance : le jardinet près de l'Escaut, nos jeux sur la berge, la vigne folle aveuglant la croisée de ma chambrette et jusqu'au ronron dolent du métier et des navettes!

Un jour, après-midi, nous nous ébattions en attendant l'heure de reprendre le travail lorsqu'un cavalier de mine imposante déboucha sur le parvis. C'était ce même Frion qui devait désormais me suivre comme mon ombre. Il portait une écharpe blanche au bras droit et il arborait une rose couleur de neige au chaperon. Les apprentis s'étaient ameutés autour de lui, et moi, aussi débraillé que les autres, les mains noires et le visage en sueur, je m'étais faufilé au premier rang des baguenaudiers. En m'avisant l'étranger retint son cheval et penché vers moi, il me dévisagea longuement; puis il mit pied à terre et me requit de lui indiquer la meilleure hôtellerie. Je me dirigeai vers le *Chariot d'or* en tenant sa monture par la bride. Jaloux de l'honneur qui m'était échu, mes camarades nous escortaient, non sans me bousculer et m'allonger de sournoises bourrades par derrière! Mais je ne m'en souciais guère, tant je me gonflais d'importance!... La cloche, annonçant la reprise du travail, ne tarda d'ailleurs point à me soustraire aux persécutions des autres apprentis, qui regagnèrent l'atelier en me lançant des sobriquets et en me sommant de les rejoindre. Mais, moi, irrésistiblement conjuré par le regard impérieux de l'inconnu, je poursuivis mon chemin jusqu'à l'auberge. Le mystérieux personnage m'y fit entrer à sa suite et là, sans précautions oratoires, il me proposa de l'accompagner. Il ne tiendrait qu'à moi, disait-il, de mener la vie d'un baron, d'avoir des armures magnifiques et des palefrois plus richement caparçonnés que le sien, de manger de la volaille et d'autres friandises dans de la vaisselle d'or, de ne boire que du vin doux et parfumé d'aromates et de ne plus jamais mettre la main à un outil, sauf à la poignée ciselée et enrichie de pierrieres d'une épée. Seulement, pour me rendre digne de cette transfiguration, il me fallait consentir à partir avec lui, sans dire adieu à ma mère et sans songer à la revoir jamais... J'acceptai sur le champ, le cœur moins gros qu'il eût convenu; toutefois l'influence d'un hanap de vin épiché que le tentateur me fit lamper d'un trait pour m'étourdir, ne fut pas étrangère à ma résolution. D'ailleurs il ne me laissa pas le temps de me raviser, car, ayant réglé avec l'hôte, il sauta en selle, me souleva de terre, m'affourcha devant lui, et nous voilà partis au grand trot... bercé à l'allure régulière du destrier et les vapeurs du vin contribuant à ma somnolence, je ne tardai pas à m'endormir dès la sortie de la ville. Je ne me réveillai qu'à la première étape, et comme je manifestais quelque regret de ma fugue, mon ravisseur acheva de me circonvenir en me faisant quitter mes nippes grasses pour de délicieuses trouses

de page ; puis m'ayant raconté les derniers événements de l'histoire d'Angleterre, il me persuada que j'étais le fils cadet du roi Edouard et qu'il était chargé, lui, noble homme Etienne Frion, de me conduire auprès de la duchesse douairière de Bourgogne, ma tante du côté paternel. A supposer que j'en eusse eu l'envie la suite de l'aventure ne m'aurait plus permis de douter de mon auguste lignage :

Le troisième jour de notre chevauchée, comme nous approchions de Bruxelles, dès que les pertuisaniers de garde dans les échauguettes des remparts nous eurent signalés, les cloches se mirent à sonner à pleine volée et nous saluèrent à travers les coteaux bocagers qui nous séparaient encore de la ville, avant que nous eût abordés la cavalcade de lansquenets envoyés à notre rencontre. Notre entrée par la porte de Hal tendue de précieuses tapisseries, se fit avec un tel tonnerre de couleuvrines et de hacquebutes que toutes les maisons en tremblaient. La Duchesse, entourée de chevaliers et de dignitaires, vint au devant de moi sur une haquenée houzée de soie bleue. Mettant pied à terre aussitôt qu'elle m'eut aperçu, elle me reconnut solennellement pour son neveu Richard d'York, et, n'attendant même pas pour donner cours à ses épanchements que nous fussions entrés dans son palais, elle m'embrassa à plusieurs reprises, en présence de toute sa cour et d'une énorme affluence de populaire qui ne cessait de clamer à tue-tête, en se trémoussant : « Noël ! Noël ! Vive la blanche rose d'York ! »

Alors commença la vie que tu sais : un vertige de fêtes, de voyages, de joyeuses entrées, de tournois, de cours d'amour, de banquets splendides où, parmi les concerts de violes et de buccines, montait l'encens harmonieux des vers... Mais quel ménestrel me chanta mieux que toi, mon gentil Frans, qui renonças à tes succès de rhétoricien favori de la bonne gent de Bruxelles pour me suivre dans mes pègrinations... Ah, cher poète, tes vers auraient suffi pour me convaincre de ma royauté ! Hélas ! ami trop dévoué, peut-être même fus-tu complice de ma faute ..

FRANS

Votre faute, monseigneur ?

WARBECK

Oui, j'avais oublié ou je repoussais comme un rêve indigne d'un si grand prince ma vie d'apprenti de métier en Flandre.

FRANS

Quoi de plus naturel que cet oubli passager !

WARBECK

Jamais je ne m'informai même de la pauvre femme qui m'avait élevé là-bas.

FRANS

Auprès de qui vous en seriez-vous informé?... Vous lui gardiez un filial souvenir...

WARBECK

Non, mon ami ; je ne versai même point une larme quand on m'apprit la mort de cette sainte. La fortune m'avait fermé le cœur. Depuis, quand ce cœur s'est rouvert, mes larmes n'en ont été que plus amères et plus copieuses. Or, sais-tu à quel moment je me suis rappelé ma nourricière? Précisément ce soir de la Saint-Valentin où je vis Catherine Gordon pour la première fois.

FRANS

A la bonne heure, mon prince. Votre âme s'épanouissait tout entière. Il ne manque plus un pétale à la fleur de vos tendresses! Votre mère d'adoption a dû vous bénir là-haut!...

WARBECK

Hélas! Je serais plutôt tenté de croire qu'elle m'a maudit pour ma conduite dénaturée. Cette nuit de mes fiançailles, à la cour d'Ecosse, en songeant à ma mère, à mon enfance, je me mis à scruter mes origines, et dans mon incertitude sur ma véritable personne, je fus sur le point de renoncer à la main de la princesse Catherine, ou du moins de lui faire part du mystère qui plane sur mon identité. L'amour avait éveillé ma conscience en m'inspirant un impérieux besoin d'honneur, de devoir, de beauté morale. Que n'ai-je écouté cette voix! Par malheur, je fis part, le soir même, à Frion, de la démarche que la probité me commandait... Son ironie, ses conseils irritants, la luxure qu'il fit lever en ma chair, la menace de perdre Catherine si je m'avisais de lui faire pareil aveu, bref, tous les arguments d'un mauvais génie triomphèrent de mes scrupules et la passion l'emporta sur ma loyauté.

Le mariage eut lieu. Je m'étais flatté de noyer mes remords dans les ivresses de l'hymen et les tourmentes de la guerre. Les premiers jours, en effet, je connus une félicité sans partage et je crus avoir repris pour toujours confiance en mon droit et en ma cause. Mais depuis quelque temps, l'expiation a commencé... Sache qu'à présent, il ne me suffit plus d'être l'époux de Catherine, car cet époux, celui qu'elle aime ne peut être que le duc d'York. Or, suis-je le prince ou ne suis-je que Perkin Warbeck? A l'incertitude s'est ajoutée une double jalousie : je suis rongé et bourrelé par la rivalité des deux personnages qui se partagent mon individu... J'en suis même arrivé à me croire plus souvent Perkin que Richard et à prendre le parti du tisserand contre le prince, parce que des deux personnages que j'incarne alternativement, c'est peut être le pauvre hère qui porte l'affection la plus intense à la princesse! Oui, ce manant adore Catherine en désespéré et il la disputera jusqu'à la mort à ce duc d'York qu'il considère comme un imposteur. Plusieurs fois, Perkin a été sur le point de démasquer ce faux Richard IV, de le

livrer, de le tuer, oui, de le tuer, mais il craindrait alors de se frapper lui-même!... D'autre part, le duc affolé à l'idée qu'un serf a osé lever les yeux sur sa femme, ne songe qu'au moyen de se débarrasser du misérable. Il s'abaisse jusqu'à se croire supplanté par un vagabond. Des deux, c'est pourtant le vilain qui se croit le plus digne d'être aimé. Il lui tarde de l'emporter à n'importe quel prix sur son noble rival et d'infliger coûte que coûte son monstrueux amour à la princesse. Le jour approche, le jour redoutable et fatal, où il la mettra dans l'obligation de se prononcer entre eux deux. Et, quelle que soit la réponse de la princesse, Perkin Warbeck n'aura attendu que cette réponse pour mourir : jusque là son existence ne sera plus qu'une longue agonie...

Tout à l'heure encore, ici-même, Catherine enveloppait le prétendant de ses plus irrésistibles séductions et chacun de ses tendres propos portait un coup de poignard au cœur de l'infortuné Perkin, témoin de ces épanchements... Et lorsque je t'aurai dit, cher Frans, que ces souffrances de Perkin sont les miennes, tu sauras l'enfer que j'endure et pourquoi je n'ai pu, jusqu'à présent, ouvrir toute mon âme à mon épouse bien-aimée...

FRANS

O mon bon maître !... Quelle torture comparer à la vôtre !... Mais il n'y a que des justes et des saints pour souffrir ainsi. Et d'abord, que vous soyez Perkin ou Richard, peu m'importe, vous êtes mon maître et mon roi ; je vous vénère encore plus qu'auparavant. Toutefois, votre martyre va cesser...

WARBECK

Avec la mort !

FRANS

Non ; sur le champ. Vous allez revivre, au contraire.

WARBECK

Et par quel moyen ?

FRANS

Par celui que le souvenir de la pieuse tisserande de Tournai vous avait conseillé le soir de la Saint-Valentin... Il faut tout dire à la princesse...

WARBECK

Comment ! Après ce que tu sais ? Tu veux donc me pousser au désespoir.

FRANS

Au contraire, votre bonheur ne va que commencer !

WARBECK

Catherine me prendrait en horreur.

FRANS

Elle vous aimera plus que jamais.

WARBECK .

Malgré la bassesse possible de ma condition?

FRANS

Quel héros s'éleva jamais à votre hauteur!

WARBECK

Mais elle me crut roi.

FRANS

Il n'y a qu'une âme de roi en laquelle puissent se livrer pareils combats!

WARBECK

Serait-il vrai?... Ainsi, Frans, tu me conseilles sérieusement.

FRANS

De parler... De faire ce dont Frion vous détourna! La princesse est digne de vous connaître! En vous aimant elle a dû vous deviner supérieur... Nul n'appréciera comme elle la suprême noblesse de votre caractère!... Vous ne comptiez plus voir votre femme, avant le combat de demain et vous me l'avez confiée pour que je la ramène en Ecosse. Voulez-vous que ce soit moi qui l'éclaire sur votre personne et qui lui répète ce que vous m'avez dit aujourd'hui? Ah, je me flatte de ne pas en avoir perdu un mot... Vous verrez si la façon dont je vous aurai interprété vous aura desservi... Lorsqu'elle vous reverra, loin de déchoir, vous aurez grandi à ses yeux comme vous venez de grandir aux miens. Ou vous serait-elle moins attachée que votre fidèle serviteur? Oui, elle vous aimera pour vous-même, il n'y aura plus ni prince, ni manant, il y aura le héros, le noble cœur que vous êtes, je vous le jure, monseigneur, sur mon ardente amitié!

WARBECK

O Frans!... Ami de divin conseil tu me reconcilies avec moi-même. Ne plus rien avoir à celer, ne plus rien lui taire, me montrer enfin tel que je suis

à la femme élue. Tu me sauves, Frans, non tu me crées à nouveau ! (Son de cor prolongé.) Encore cette fanfare ! Qui peut venir à cette heure de la nuit ? Les renforts du roi d'Ecosse ? Informe-toi, veux-tu, Frans ?

SCÈNE V

WARBECK

Ah ! je me sens revivre. Cet enfant m'a porté la bonne parole. Je serai digne, enfin, de Catherine !

SCÈNE VI

WARBECK, FRANS, puis DALYELL

FRANS

Mon prince, c'est lord Dalyell.

WARBECK

Dalyell ! Il aimait Catherine ! C'est en ennemi qu'il me relance en ces lieux...

DALYELL

Non, détrompez-vous. Je suis venu pour rendre service à l'époux de la princesse Catherine Gordon...

WARBECK

Ah, mylord, vous êtes bien ce chevalier sans reproche...

DALYELL

Ne vous hâtez pas de me remercier !... Pour me rapprocher de vous il a fallu que d'injustes malheurs vous menacent...

WARBECK

Des malheurs !... Il n'en existe plus pour moi. Depuis un instant, je suis à l'épreuve des catastrophes.

DALYELL

Tant mieux... Car il faudra vous armer de philosophie. Ne comptez plus que sur vos propres forces... Vous êtes trahi !

FRANS

Ciel!

WARBECK

Tant pis pour les traîtres...

DALYELL

Estimant sans doute que la douairière de Bourgogne ne lui payait pas assez cher les services qu'il vous rend, Etienne Frion s'est vendu au comte d'Oxford, ou pour mieux dire il se flatte de vous avoir vendu à vos ennemis...

FRANS

Le misérable!

WARBECK

Bon débarras! J'aurais fini par congédier moi-même ce Bourguignon... Mais j'y songe, nous étions convenus avec lui, de donner ce matin, l'assaut à Bodnam...

DALYELL

N'en faites rien... Vous tomberiez dans une embuscade que le comte d'Oxford vous a tendue à une lieue d'ici, où il vous attend avec une forte armée, Frion l'aura déjà rejoint...

WARBECK

Ils ne me tiennent pas encore!

DALYELL

Je suis heureux de vous trouver l'âme si vaillante, mais ce qu'il me reste à vous apprendre est le plus désolant. N'attendez plus de renforts de notre côté. Je suis même le seul Ecossais qui vienne se joindre à vous. Précisément le seul sur qui vous ne comptiez pas.

WARBECK

Et j'avais tort. (Lui tendant la main.) Votre appui compense bien des défections!

DALYELL

En manquant à leur parole, les princes ont mis le droit de votre côté. Ne jugez pourtant point trop sévèrement mon jeune maître...

WARBECK

Le roi Jacques!

DALYELL

Il s'est laissé détacher de vous...

WARBECK

Lui! Ce jeune homme chevaleresque qui avait pris si spontanément mon parti...

DALYELL

Ah, cela n'a pas été tout seul. Longtemps on l'a flatté, puis menacé en vain. Il ne voulait rien entendre. L'évêque de Durham, l'ennemi irréconciliable de cette maison d'York, dont vous êtes le dernier espoir, a fait intervenir le légat du pape qui suspendit les foudres de l'église sur la tête de mon roi. Alors il a cédé non sans pleurer de rage et sans me prendre à témoin de la violence qui lui était faite...

FRANS

Moi, je me serais plutôt fait excommunier!

WARBECK

Pauvre petit roi! Mais il me reste la duchesse douairière de Bourgogne.

DALYELL

En supposant qu'elle vous soutienne encore, elle aussi aurait les mains liées. Sous la pression des marchands d'Anvers un traité de commerce se négocie entre Maximilien et Henri VII. Il en résulte l'interdiction de recruter encore des troupes à votre profit dans les Pays-Bas. Bref, le pape avec toute l'Europe exige la paix et on la conclut à vos dépens. On vous avait accueilli comme un messie, voilà qu'on vous traite en Antéchrist. Je tiens toutes ces nouvelles du roi d'Ecosse qui m'a lui-même dépêché secrètement vers vous pour vous mettre en garde contre les embûches d'Oxford et pour vous demander son pardon...

WARBECK

Je lui dois trop pour lui en vouloir jamais!... (pause) Et que me conseillez-vous, Dalyell?

DALYELL

Une chance vous reste... N'attendez pas le matin; prenez les devants,

frappez-les de surprise. A la tête de vos fidèles Flamands et de vos paysans de Cornouailles vous vous frayerez un passage à travers leurs lignes.

WARBECK

Oui... Et je mourrai si je n'y parviens pas... Ah! cette trahison, cet opprobre, cette mise en interdit me fortifie et me rehausse à mes propres yeux. Je compte donc pour quelque chose qu'ils se sont mis, tant de têtes couronnées, à me disputer ma couronne... Vous avez raison, mylord, de vous rallier à moi!... Vous verrez si je suis de la trempe dont Dieu fait ses pasteurs de peuples... Et toi, Frans, tu as entendu?

FRANS

Oui, sire. A présent il importe que vous soyez roi, malgré eux; pour votre femme, pour vous-même, vous vous devez à tous deux de relevez le défi et de tenir fièrement tête à cette coalition.

WARBECK

Inutile donc de donner suite pour le moment à ce que nous avons décidé tout à l'heure.

FRANS

Ce n'est pas le moment en effet... mais, puisque...

WARBECK

Je devine ton désir... mylord, (à Dalyell) vous vous proposiez de combattre à mes côtés. J'attends une aide encore plus précieuse de votre courtoisie... Plus que jamais la fortune peut m'être contraire cette nuit... J'avais chargé celui-ci (designant Frans) de conduire la princesse en Ecosse, en attendant l'issue de la campagne. Votre bras est plus fort que le sien; puis, vous connaissez mieux le pays et les routes... Aussi, je crois aller au devant de vos vœux en vous chargeant de cette mission... Je te confie ce que j'ai de plus cher au monde, Dalyell.

DALYELL

Je veillerai sur elle, comme vous l'auriez fait vous-même, mylord... Je vous en donne ma foi de chevalier.

WARBECK

Frans, tu regrettais de me laisser seul. Sois heureux, tu ne me quitteras plus.

FRANS (lui prenant la main et la portant à ses lèvres)

Ah, je vous bénis, monseigneur.

WARBECK

Dalyell, s'il m'arrivait malheur, si je succombais avant d'avoir pu ceindre du diadème le front de ma femme, tu lui diras, n'est-ce pas que j'avais bien mérité de son amour, que j'étais digne d'elle et que je suis mort en prononçant son nom. En expirant la conviction me sera douce aussi, d'avoir obtenu l'estime de lord Dalyell!... Frans, nous partirons avant le réveil de la princesse... car elle ne consentirait jamais à cette séparation. Cependant, la revoir un instant... (il se rapproche de la tenture et la soulève; puis il murmure comme une prière :) Catherine, mon aimée... Dieu vient d'ajourner l'heure de ma confession... En ce moment, il ne faut pas que ta foi en ton époux risque d'être troublée. Tu ne dois pas avoir épousé un prince de contrebande. Désormais il ne m'est plus permis d'abdiquer avant d'avoir été couronné roi, et alors je n'abdiquerais que par ton ordre, déposé, et renié par toi, ma Catherine!... Adieu!... (Il s'éloigne avec effort) Adieu Dalyell!... Viens, mon Frans!...

(RIDEAU)

(A continuer.)

GEORGES EEKHOUD.



Le Berger des Nues

A JEANNE.



TE souviens-tu? la mer chantait; tu appuyais ta tête lasse sur mon épaule et tes mains restaient inactives, toutes blanches sur ta robe sombre. Tes yeux suivaient les nuages poussés vers le couchant.. Alors, moi, je t'ai dit ce conte.

Tout là-haut, tout là-bas, mignonne, il est un berger de rêve aux longs cheveux tombants.

Il va; et sous ses pas tranquilles se lève un poudroisement tenu de lumière qui s'éparpille au doux vent du ciel.

Il va; devant lui chemine son grand troupeau blanc qu'en la bergerie il ramène.

Et, d'abord, ce sont des pouliches au poitrail de neige, aux crinières de frimas; elles galopent, se dépassent, se poussent et ruent de leurs sabots vierges; puis, prenant un instant une allure plus calme, elles laissent la brise éparpiller en fumée leurs crinières longues et leurs queues souples. Mais elles repartent soudain en brusque cavalcade; plus petites, elles deviennent et finissent par se perdre au loin.

Puis avancent majestueusement des bœufs immaculés et paisibles. Il n'est besoin que le berger blond les aiguillonne, ni que les chiens les mordent aux jarrets. Ils marchent lourdement et sûrement vers une étable de clarté; l'or ruisselle sur leurs croupes luisantes et se brise en un radieux faisceau à l'extrémité de leurs cornes d'argent.

Ils marchent doucement, sans jamais s'arrêter; leur piétinement régulier produit un murmure léger pareil à une musique familière et la queue qu'ils balancent paraît en indiquer la mesure lente.

Enfin, voici pressés, inquiets et roses les petits moutons du Paradis.

Vite, vite, ils trottent, se serrent et forment une masse ondoyante comme la mer.

Une tête se relève, un attardé rejoint le troupeau et ils continuent à suivre les bœufs blancs et les folles cavales de leur pas menu, laissant derrière eux un voile de poussière qui tourbillonne et s'évanouit.

Vite, vite, vois-tu, mignonne, il faut se hâter : voilà que le pré d'azur devient tendrement pâle et que la lumière décroît peu à peu. Rentrez ! la nuit monte de terre avec les rumeurs du soir et étend les ailes de son manteau d'ombre. Les oiseaux se sont tus et les enfants disent « bonsoir » en distribuant de frais baisers...

Poussés par le Berger, les petits moutons ont rejoint les bœufs ; ils se groupent près des pouliches fatiguées, craintives, à présent ; et, tout nimbés des reflets très tendres du jour mourant, ils entrent dans la bergerie lointaine, là-bas, où la paille des crèches semble être un réseau brisé de rayons.

Le Berger reste au seuil ; jusqu'aux plus petites des brebis roses, tout est parqué. Il se retourne lentement et regarde la nuit venir de ses yeux clairs...

Dors tranquille, mignonne, avant de disparaître à son tour vers quelque étrange et timide aurore le Berger de rêve, le pasteur de nuage a béni la terre qui repose.

Et le ciel reste désert, très pur, lumineux encore, tandis que la première étoile essaye d'y fleurir.

MAD.



Représentation de *Monna Vanna*⁽¹⁾

de Maurice MAETERLINCK

au Théâtre de la Monnaie



MONSIEUR Maurice Maeterlinck nous a longtemps donné un théâtre de rêve et de mystère, où l'action hésitante se déroulait pour aboutir à la mort attendue, dans l'ombre des châteaux du destin. Les personnages y étaient de pauvres petits êtres passifs, courbés par la fatalité, n'essayant pas un geste de révolte contre les puissances incon nues que rien ne pouvait fléchir. Son chef-d'œuvre, dans ce genre très particulier, fut *Pelléas et Mélisande*, drame rapide et concentré en quelques scènes capitales, où l'on voit le sort mauvais réunir deux êtres pour qu'ils s'aiment, souffrent et meurent.

Depuis quelques années, l'auteur n'avait plus publié d'œuvre théâtrale importante. On le disait consacré exclusivement à ces essais de philosophie, où il excelle. Et voici qu'il fait représenter un drame d'espèce nouvelle, dégagé du destin, orienté vers la vie ardente et chantante; prouvant merveilleusement que le propre des grands écrivains est de se transformer sans cesse, d'acquérir des qualités nouvelles, sans pour cela perdre le résultat des anciens efforts, d'évoluer comme l'existence.

*
* *

Prinzivalle, condottière à la solde de Florence, tient Pise étroitement bloquée. Son artillerie a ouvert dans les remparts une large brèche praticable, des sorties sanglantes et infructueuses ont décimé les défenseurs de la place, les vivres manquent et depuis quelques jours déjà l'affreuse famine torture les habitants. Guido Colonna, le vaillant capitaine de la ville, désespère du salut. Il a essayé de fléchir le vainqueur; les ambassadeurs envoyés au camp flo-

(1) Le drame de *Monna Vanna*, de Maurice Maeterlinck, vient d'être édité par la maison Fasquelle de Paris.

rentin pour traiter de la reddition ne sont pas revenus. Son père, le vieux Marco Colonna, tendre philosophe platonicien, était parmi eux. Guido présente que Florence n'accordera aucune condition, qu'elle veut détruire jusqu'au nom de Pise, sa rivale; il attend avec courage l'assaut suprême, sans comprendre pourquoi Prinzivalle tarde à lancer contre les remparts effondrés, que la garnison ne suffit plus à occuper, ses bandes victorieuses.

Contre toute attente, Marco Colonna revient. Il apporte le salut de la ville. Prinzivalle n'est pas un barbare, c'est un humaniste, un lettré. Marsile Ficin est dans son camp. Marco l'a aidé à déterrer, sur les bords de l'Arno, un admirable torse de déesse. Il parle, il s'exalte, on dirait qu'il a oublié la guerre. Guido doit lui rappeler que trentemille personnes meurent de faim et qu'il s'agit d'autres choses que de livres, de marbres et de médailles. C'est vrai. Marco se souvient : les hommes font la guerre, tandis que le printemps nouveau invite à la joie d'aimer. Mais qu'on se rassure; il apporte le salut de la ville, à une condition...

Une condition! Qu'il la dise donc! Pourquoi tarder? Mais le vieillard temporise, il exhorte son fils au courage, au sacrifice. Cette condition accablera de douleur les deux êtres qu'il aime le plus au monde. Que Guido réfléchisse avant de répondre, qu'il ne prononce pas une parole inconsidérée, qu'il songe que trente mille vies dépendent de lui, trente mille pauvres vies humaines qui souffrent...

Une condition! Laquelle? Le vieillard l'avoue avec des circonlocutions, des hésitations, en tremblant. Prinzivalle veut simplement que Giovanna, la jeune femme de Guido, vienne, nue sous son manteau, passer une nuit sous sa tente. Telle est la rançon qu'il exige de la ville. A ce prix, seulement, il la ravitaillera, il la sauvera.

C'en est trop. Guido s'irrite et se révolte. Livrer sa Giovanna, sa Monna Vanna si pure et tant aimée, au caprice d'un soudard! Comment son père a-t-il pu accepter de porter de telles conditions? Jamais il ne consentira. Plutôt l'atroce famine, l'assaut final, l'incendie, le pillage, le massacre : tout, plutôt que cette infamie. Il n'en parlera pas même à Giovanna; il croirait la ternir.

Trop tard; Marco a déjà annoncé les conditions de Prinzivalle à Giovanna, il en a informé la seigneurie de Pise, et le conseil a résolu de mettre le sort de la ville entre les mains de la jeune femme. Elle, seule, décidera si son honneur doit l'emporter sur le salut public.

Guido, un instant exaspéré, indigné contre son père, qui a osé proposer ce trafic, se rassure. Giovanna l'aime. Elle refusera; il en est sûr.

Et la voilà qui entre portant sur son front la marque d'une résolution inflexible qui la fait chanceler. Elle n'a pas refusé. Elle s'offre en holocauste pour la ville, elle veut sauver les vies qui dépendent d'elle. Elle ira au camp de Prinzivalle. Alors Guido, qui ne veut plus l'entendre, la repousse et la renie. Qu'elle s'en aille, qu'elle s'offre au vainqueur!

Au début du second acte, Prinzivalle attend la réponse des Pisans. Il est calme, comme un homme qui va se perdre peut-être par sa seule volonté. Florence lui a ordonné de livrer l'assaut cette nuit. Il n'obéira pas; cette nuit

lui appartient; il engage avec tranquillité son enjeu suprême. Il sait que la République florentine condamne ses généraux après qu'ils l'ont servie par leurs victoires, de peur qu'ils ne la dominent un jour, portés au principat par l'enthousiasme populaire. Qu'importe donc que son destin soit hâté ou non de quelques heures! Il attend, et dans l'ombre qui couvre le camp un immense convoi de vivres et de munitions attend aussi, prêt à se diriger sur Pise, si la femme de Guido Colonna, remplissant la condition prescrite, vient se livrer cette nuit à l'aventurier.

La draperie de la tente s'écarte et se referme. Monna Vanna est là, pâle et fière, drapée dans un ample manteau, sous lequel on pressent la beauté de la proie, devant le vainqueur. Et Prinzivalle se jette à ses pieds.

Oui, l'orgueilleux condottière s'agenouille et s'humilie. Il l'aime. Voilà des années qu'il désire, qu'il espère, qu'il attend ce bienheureux moment de la revoir. Tout enfant, il l'a connue, puis perdue. Il l'aimait. Désespéré, il a jeté son épée au service de divers capitaines; il est devenu chef de bandes à son tour, et Florence l'a envoyé assiéger Pise, et il a posé ses conditions à la ville aux abois, et sa Giovanna est venue à lui. Il l'aime.

Alors, Monna Vanna se souvient. Sans doute, elle ne l'aime pas, mais il lui rappelle le passé, l'enfance heureuse et naïve, les premiers émois du cœur. En phrases musicales, — ah! comme les mots ont parfois le don de chanter! — ils se racontent leur belle jeunesse jamais oubliée. Puis, Prinzivalle expose sa vie de luttes et de souffrance, sa force soutenue malgré tout par un indomptable espoir. Il est perdu, il se sait dénoncé, jugé, condamné déjà par Florence. Son camp peut d'un instant à l'autre se soulever contre lui. Mais qu'importe! il l'a revue. Et elle retournera libre et pure à Pise sauvée par elle, *puisqu'il l'aime!*

Non. Giovanna ne veut pas qu'il périsse; elle l'emmènera à Pise, qui accueillera son sauveur. Et tandis que, dans le lointain de la nuit, la campanile, les églises, les tours et les remparts de la ville rachetée, s'illuminent de fleurs éblouissantes, célébrant la délivrance, Giovanna et Prinzivalle quittent le camp florentin.

Le drame va s'achever. Au son des cloches et des acclamations, par les rues jonchées de fleurs, sous la chute odorante des lys et des roses qui la fêtent, Monna Vanna, la rédemptrice, rentre dans Pise. Tout est heureux et se réjouit de sa joie. Seul Guido, victime qui n'a pas même la satisfaction amère du sacrifice, puisqu'elle n'y a pas consenti, attend, livré aux transes de l'anxiété, au frisson de la fureur. Que fera-t-il? Sa femme a sauvé la ville, mais il reste cependant le maître, et un maître irrité. Le vieux Marco le supplie de chasser sa colère, de pardonner, d'oublier, de ne pas briser à jamais le bonheur qui ne tient qu'à un peu de confiance et à un peu d'amour, par des liens si forts quand on les respecte, si faible pour qui veut les rompre. Il ne veut pas l'écouter.

Mais voici Vanna elle-même, suivie de la foule; elle court à Guido, qui la repousse; elle défaille de joie en lui racontant son bonheur inespéré. Elle dit la chose invraisemblable et pourtant vraie, la magnanimité du vainqueur qui l'aime, son honneur sauvegardé. Guido ne veut pas la croire. Il montre

sa vanité d'homme qui ne croit qu'au mal. Un instant, il s'imagine que Vanna a ramené Prinzivalle par ruse pour se venger. Si cela était, pour ce stratagème habile et ce désir de vengeance, il oublierait la faute. Mais Giovanna le détrompe, elle revient pure; Prinzivalle l'a respectée et elle l'a sauvé : voilà la vérité.

Guido nie; il refuse sa foi à Monna Vanna, et ainsi il se perd et tue l'amour que sa femme a pour lui. Car Giovanna compare l'aventurier qui, depuis toujours, l'adore et s'est fié à elle, à cet homme haineux dont la confiance se retire devant un simple soupçon, au mépris de toute une vie d'honneur et de tendresse. Elle ne veut pas que Prinzivalle périsse. Et alors, *alors* seulement, *elle ment* : oui, Prinzivalle l'a possédée; oui, elle veut se venger de lui, elle veut le torturer à son aise, jouir seule de son supplice. Il faut qu'on l'enchaîne, qu'on l'enferme et qu'on lui donne la clef du cachot; la clef de ce cachot qu'elle ouvrira bientôt vers la liberté, vers l'amour, par qui nul être aimé n'est dispensé d'aimer à son tour.

*
* *

Je n'ai donné là qu'une bien faible esquisse d'un drame admirable de force et de vie. Maeterlinck a victorieusement prouvé qu'un grand artiste peut changer sa manière et rester aussi grand. A présent qu'il a dirigé son art vers l'existence âpre et tourmentée, il continuera de nous donner de tels drames. Plus scéniques, d'émotion plus directe que les délicates œuvres de rêve dont je parlais au début de cet article, ils exciteront l'enthousiasme des foules, ils triompheront, comme *Monna Vanna*, saluée d'acclamations et d'applaudissements, triompha l'autre soir. Et ils seront toujours écrits dans ce style inappréciable, doué des ailes de la musique et de l'inflexion harmonieuse des formes belles; ce style qui porte les pensées comme des fruits miraculeux et dont on peut dire avec justesse qu'il renferme l'âme des plus beaux vers; onde limpide réfléchant, sous une lumière égale, les idées et les choses, avec les jeux multiples de la vie.

Il me reste à parler de l'interprétation. Un mot suffirait : elle fut digne de l'œuvre. M. Froment donna un relief suffisant aux tourments de Guido Colonna. M. Darmont fut un Prinzivalle élégant et jeune, détaché, eût-on dit, d'une fresque du *Quattro cento*. Les beaux discours du platonicien Marco Colonna furent dits avec un calme ému par M. Ligné Poë, directeur de l'Œuvre, à qui revient aussi l'honneur d'avoir organisé le spectacle. Mais le grand succès fut pour M^{me} Georgette Leblanc, qui fit passer sa vie et son âme de noble artiste dans celles de Monna Vanna. Elle fut, vraiment, pleinement, l'héroïne aimante de la pièce. La beauté du langage, le rythme du geste, la grâce formelle de l'attitude, un jeu ni trop emporté ni trop hiératique, elle eut tout cela et davantage. Et ceux qui eurent le plaisir de l'entendre parler de son Art, en termes si élevés, à la *Libre Esthétique*, songeaient à la pure joie qu'elle devait ressentir à interpréter ainsi, bellement, une œuvre belle.

CHARLES DE SPRIMONT.

L'Ombre et le Vent⁽¹⁾



ICI, sous ce titre d'éphémère, où l'on sent passer comme du silence et de la fraîcheur, un petit livre de prose; le petit livre d'un poète qui, à l'exemple de beaucoup de poètes d'aujourd'hui, n'écrit pas en vers et dont je ne sais comment dénommer l'œuvre, car elle n'est ni de contes, ni de nouvelles, ni de poèmes en prose, et, s'il existait quelque réelle nécessité de classification littéraire, elle pourrait presque indifféremment être rattachée à l'un quelconque de ces genres. Mais, cette difficulté n'est que superficielle et, si l'on va au fond, on aperçoit que l'art qui se déploie en ces pages est tout spontané, sans règle que personnelle, sans élégance que naturelle et innée; qu'il échappe aux instruments ordinaires de l'analyse critique et est fait tout entier de sensibilité et d'émotion : M^{me} Blanche Rousseau est un poète élégiaque aux inspirations trop changeantes pour se plier à la discipline et à la métrique, subir la contrainte de la strophe, porter l'entrave de la césure et le joug de la rime...

Et, cependant, après avoir tourné le dernier feuillet de l'ouvrage, regardé passer devant moi ses mille tableaux lourds d'ombre ou étincelants de clarté, semblables aux phases alternatives d'espoir et de tristesse d'une rêverie vagabonde, je reste indécis, cherchant à rassembler et à me définir mes impressions...

Il arrive qu'au sortir d'un bois l'on se trouve, tout à coup, devant l'émouvante majesté tendre d'un beau paysage immobile; de la perspective inattendue de quelque vallée heureuse, sous le soir

(1) *L'Ombre et le Vent*, par BLANCHE ROUSSEAU. Un vol. in-12. Paris, Fischbacher.

qui se fond, plein de buées éparses et de mourantes lueurs... La nuit enveloppe peu à peu le printemps de la terre attiédie, et qui fume; une brise intermittente et soudaine agite doucement les cimes des peupliers, derrière le mouvant rideau desquels s'aperçoivent les toits rouges et les murailles crépies des maisons dispersées d'un village... On n'entend que les cahots réguliers d'un chariot attardé sur une chaussée lointaine; les abois d'un chien dans la cour d'une ferme... Et, en même temps que la vie, la pensée se replie sur elle-même — et les routes obscurcies du retour sont pleines de rêves et de souvenirs...

A parcourir les pages de ce livre, tandis que nous écoutons l'écrivain se redire à lui-même ses souvenirs, en paroles entrecoupées de pauses songeuses; ressusciter, en quelques mots savoureux et délicats, le coloris d'un fruit, la teinte et le parfum d'une fleur, l'apparence allègre ou désolée d'un site; faire surgir sous sa plume le contour déchiqueté d'une corolle, la grâce frêle d'une plante ou lui faire dépeindre, d'un trait ample et simple, la quiétude d'un hameau réfugié dans le creux d'un vallon ou la joie nombreuse du soleil sur les moissons, il semble que toute cette beauté à la fois littérale et significative; la contagion de douceur et de mélancolie de ces incantations du passé, nous aient assujettis aux suggestions du poète et que, en le suivant dans les chemins évanouis de ses jours, nous ayons vu se dessiner, ainsi que le reflet de ses visions rayonnantes, les pâles fantômes de notre propre existence oubliée...

Le poète nous a parlé comme le paysage; et, en quittant l'œuvre de l'un, la contemplation de l'autre, nous nous en revenons, taciturnes, mais fortifiés et radoucis. Nous nous sommes, grâce à eux, redécouverts nous-mêmes, anciens et nouveaux, las et, cependant, meilleurs, plus légers sous le fardeau de l'expérience, transfigurés par on ne sait quelle mansuétude puisée dans l'immortelle jeunesse de la nature et de l'art — capables, enfin, d'absoudre, et les autres, et nous-mêmes...

*
* *

M^{me} Blanche Rousseau a débuté, il y a quelques années, par un recueil de contes : *Nany à la fenêtre*, dont la publication avait conquis et rendus attentifs tous les esprits accessibles à la grâce supérieure de la simplicité. Tels de ces contes, celui qui donne

son titre au volume, et l'*Eveilleur*, par exemple, où l'auteur a su, avec un tact rare et singulier, allier l'observation directe et animée de la vie aux irréalités du rêve; faire apparaître le charme minutieux et quotidien des jours dans les perspectives de la légende, comptent, certainement, parmi les œuvres de prose les plus accomplies de notre jeune littérature.

La manière de l'écrivain n'a pas changé; ils'est développé dans le sens même de sa tendance originelle. Ses qualités d'évocation précise et nuancée; cette faculté qui était en lui de figurer les choses dans l'aspect simultané de leur substance visible et de leur irradiation intime sont venues à une presque parfaite maturité; par une progression continue, son art a, si l'on peut dire, atteint l'équilibre de sa propre nature, en éliminant ce que certaines influences avaient pu y mélanger d'étranger et d'inassimilable.

« Je me souviens... Je me souviens... » C'est la parole qui donne leur unité à ces pages, qui en rattache les épisodes d'un lien continu, souple et solide; qui relie les enfances exquises de *Mère* aux réflexions sérieuses et aux retours méditatifs du *Village*: les jours dont on se souvient à ceux où l'on se souvient...

Notre pensée s'abstrait du présent, de l'agitation environnante de la vie, pour aller se retrouver nostalgiquement dans le passé : une image passe, puis une autre, appelée par la première, et une autre encore; et bientôt elles surgissent de toutes parts, montent de tous les points de l'horizon du souvenir, diffuses et voilées comme les nuées qui, à l'aube, précèdent le soleil; sombres et empourprées, ou violettes au milieu de l'azur verdissant, comme celles qui le saluent au bord incandescent de la nuit.

Tout art est image; toute image, souvenir; pour certains, celui-ci est comme une blessure qui se rouvre et saigne; pour d'autres, comme pour M^{me} Blanche Rousseau, c'est la rosée lente et tiède qui ranime et lustre les choses, leur restitue la fascination de leur virtualité primitive, pleine de splendeur et de sève.

Et c'est le don précieux et pur de l'inspiration, chez l'auteur de *l'Ombre et le Vent*, qu'elle emprunte instinctivement les formes et l'attrait de la vie et que l'élégie qui en constitue la trame aille se confondant avec la profusion éblouissante des apparences et des séductions naturelles dont elle se pare.

Car, l'imagination de la mémoire, ici, n'est point partielle, fragmentaire, atténuée, mais totale ; l'image ne suit pas l'idée : elles sont jumelles et inséparables. Sous l'excitation de quelque rappel fortuit, une heure, une minute du passé revit tout entière devant les yeux du poète, dans tous ses détails sensibles : l'odeur d'automne qui s'évaporait dans l'air ; les palmes balancées des arbres ; l'épanouissement des fleurs luisantes ou mouillées, et la couleur du ciel et les dégradations de l'ombre... Chacun des éléments infinis du tableau appelle tous les autres et, lorsqu'ils se sont recomposés autour de la figure centrale qui communique à cette heure sa signification douce ou poignante de joie, d'apaisement ou de larmes, l'âme y pose comme un rayon de frémissante et fluide lumière...

Les êtres et les choses ne se séparent ni ne s'isolent dans ces visions d'enfance, d'adolescence et de maturité. Tout est signe, éphéméride, pour le souvenir : un carrefour du chemin ; l'aspect reconnu d'un sentier ombragé ; les ornements familiers d'une fenêtre ; une souriante façade tapissée de glycine, de clématite ou de lierre.

Le poète marche, dirait-on, dans les traces de ses propres pas et, en marchant, il en fait réapparaître, à mesure, les empreintes effacées. Tous les mots évoquent ; chacun d'eux ajoute à la vision, la complète, la précise, la fait plus lucide et plus colorée... Et, vraiment, l'on croirait assister au travail du peintre qui, trait à trait, tire des limbes l'esquisse rapidement délimitée sur sa toile et dont chaque coup de pinceau anime davantage, auréole de plus d'atmosphère et de clartés plus expressives et plus chaudes la belle physionomie de pensive tendresse et de charme endolori de *Mère* :

Sous le frêne pleureur du petit jardin, l'ombre sentait le réséda. C'était là que travaillait Mère, les longs après-midi d'été, les après-midi de chaleur torride où le silence est suspendu dans les roucoulements de pigeons, comme dans un hamac.

Elle brodait, je me souviens, des rosaces de soie blanche au bord d'une nappe de communion. Je la revois avec son cou pliant, sa tempe adamantine, sa coiffure...

Une épaisse natte de cheveux se posait en couronne sur ses bandeaux plats ; son cou nu palpitait ; une ombre douce et tiède s'amassait au creux de ses yeux. Et le soleil, en traversant les feuilles, trempait ses ongles miroitants.

Parfois, elle me disait des fables. Parfois, elle chantait. On voyait passer

dans les fables, des prés, des moutons, des houlettes. Sa voix était singulièrement timide; elle évoquait un mince jet d'eau, un murmure fragile, au fond d'un parc abandonné, plein de statues brisées et de lilas flétris.

J'aimais de l'écouter en appuyant mon front contre la robe de Mère...

L'étoffe de cette robe était douce et fraîche comme la mousse des forêts. Je comparais Mère à la mousse, à la fraîcheur des bois, aux fraises-ananas de l'enclos, pâles et odorantes, à l'ombre du sorbier qui étalait, sur le gazon, les détails de sa forme exquise...

Parfois, le ciel était plein d'hirondelles et, d'autres fois, plein de colombes : elles volaient autour de l'église en décrivant des cercles dans l'axe du clocher...

A quatre heures, on entendait Lia moudre le café dans la cuisine; puis son tablier blanc apparaissait au seuil.

Et le vent remuait dans l'air l'odeur du buis et des sapins...

O tristesses de ma douce Mère! Elle n'en faisait la confidence qu'aux Vierges des campagnes.

Je me souviens de nos promenades, des petites chapelles blanches disséminées entre les champs, où l'on voyait, derrière la grille, une petite Notre-Dame sous des voiles fanés.

Les unes avaient des robes blanches et d'autres de brocart; d'autres encore de simples mantes en coton paysan, parsemées de fleurettes. Elles se tenaient toutes roides, avec un cierge dans la main gauche et, sur le poing tendu, l'Enfant Jésus comme un faucon.

— Reste là, disait Mère, je reviendrai bientôt.

Elle m'installait non loin d'elle, dans une herbe remplie de pâquerettes et de scarabées. Et puis, je la voyais tomber sur le seuil de l'asile, tomber avec ses deux mains jointes et son visage contre la grille.

Elle restait ainsi longtemps, si longtemps que je m'endormais; je m'assoupissais à demi et les choses m'apparaissaient dans le lointain d'un rêve... les pavés couverts de poussière, les blés jaunes, les maisons bleues, de mousseline et d'encens, au fond de l'horizon, Mère immobile au seuil de la chapelle comme une statue renversée.

Le soleil faisait miroiter la paille de son chapeau et, se répandant tout le long de son corps, stagnait dans les plis de sa robe comme une chaude liqueur dorée.

Et je songeais, confusément :

— Est-ce que je l'oublierai? ou, quand je serai très vieille, me souviendrai je de tout ceci?... Me souviendrai-je d'avoir vu Mère au seuil de la chapelle?... Mère tout en or sous le grand ciel d'azur...

J'ai détaché deux pétales de cette fleur; deux fleurs de ce bouquet; mais cette fleur, ce bouquet, il faut se donner la fête d'en admirer l'éclat entier, d'en respirer tout l'arome fort et délicat. *L'Ombre et le Vent* est de ces œuvres que l'on emporte

pour les lire dans le loisir d'une promenade solitaire, au milieu de la pure fraîcheur matinale des champs ou des bois, tandis que l'esprit et le cœur, reposés par la nuit et le silence, libres encore de la fièvre et des poussières de la vie quotidienne, sont capables de percevoir, dans toute son intensité, la senteur puissante et subtile des roses « tombées des branches, tombées du ciel, tombées des âmes », dont ces pages sont tout embaumées. Et c'est une joie grande et chère, alors, de connaître que les excès de la pensée et des lettres n'ont blasé ni émoussé en vous la sensibilité de la beauté vraie et vivace; de contempler s'élever lentement, devant soi, hésiter, tourner et s'évanouir, une à une, ces bulles irisées de rêve et de souvenir; de goûter, dans sa plénitude, l'extraordinaire saveur de vie de ces images, d'en sentir mûrir et fleurir en soi les mots frissonnants, tout chargés d'âme, d'émotion et de lumière...

ARNOLD GOFFIN.





ANNO DOMINI MCCC...

LUSTITUTIOIS SUE...

XXV POSUIT SOB...

ANNO MARTINIANA...

Chronique artistique du Mois

Nos illustrations. — Nous donnons dans ce fascicule la reproduction d'un vitrail exécuté par M. JOSEPH CASIER, de Gand, pour l'église de Notre-Dame de Hal. Ce vitrail représente les principales scènes de la *Vie de saint Martin* à qui la dite église est dédiée. Il a été offert à cette église par le Cercle Saint-Martin à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. L'artiste a représenté dans son vitrail les faits suivants de la vie du saint : Saint Martin partageant son manteau avec un mendiant ; la conversion de la mère de saint Martin ; son sacre par saint Hilaire et la guérison miraculeuse du lépreux embrassé héroïquement par le saint. Dans le tympan des anges portent une invocation au saint et sa devise : *Non recuso laborem*.

Ce vitrail est admirablement reproduit ici par notre éditeur, M. CHARLES BULENS, à qui nous sommes heureux de rendre hommage pour l'art avec lequel il exécute toutes nos illustrations. Nous recevons sans cesse des félicitations à ce sujet de nos abonnés et des artistes dont les œuvres sont reproduites. Tout l'honneur en revient à notre dévoué et intelligent éditeur.

Les œuvres acquises par l'Etat, à la récente vente Huybrechts, à Anvers, sont exposées, depuis quelque temps, dans une des salles du Musée ancien. Elles sont nombreuses et marquantes, et constitueront un accroissement sensible de richesses pour nos collections que l'initiative vigilante de la direction des Beaux-Arts et de la Commission des musées s'est attachée à développer, en ces dernières années. Il suffit de rappeler, notamment, l'achat du beau tryptique d'Oultremont et celui, à Gênes, de l'admirable *Pietà*, groupe divin dans un crépuscule de pourpre douloureuse et d'ardent et sombre azur, de Roger Van der Weyde.

Le Gouvernement a acquis, à Anvers, une dizaine de tableaux (nous indiquons les prix pour les curieux) : le *Massacre des Innocents* (1,025 francs), attribué à Antoine Sallaert, peintre bruxellois du XVII^e siècle (intérêt historique) ; deux esquisses de Leys : l'une, la *Furie espagnole* (5,000 francs), dans la première manière, romantique, du maître ; l'autre, deux *Personnages se rendant à l'église* (2,000 francs), d'une belle gravité de couleur et de dessin ; du même artiste, *Marguerite de Parme remettant au magistrat d'Anvers les clefs de la ville* (23,000 francs), qui appartient à l'ensemble décoratif exécuté à l'hôtel de ville d'Anvers : le musée de Bruxelles en possède déjà un panneau et certaines éventualités lui font espérer de pouvoir, dans l'avenir, reconstituer l'œuvre entière dans ses éléments originaux, car ces panneaux ont, vraisemblablement,

servi de préparation à la peinture des fresques d'Anvers. De De Braekeleer, une petite *Étude de paysage* — bords de l'Escaut — (280 francs), sujet rarement traité par l'auteur, et l'*École* (16,500 francs); d'Alfred Stevens, *Tous les bonheurs* (25,500 francs) : nous avons parlé de ces deux derniers tableaux, qui ont été exposés par les frères Leroy, lors de l'inauguration de leur nouvelle galerie. De Jan Van Beers, qui n'était pas représenté au musée, un portrait curieux de la bonne manière du peintre : *Sarah Bernhardt* (3,100 francs); puis une petite *Marine*, de Corot (1,550 francs), qui est comme une goutte de lumière liquide et transparente; une *Bénédiction des naufragés* (2,400 francs), pathétique et colorée, d'Isabey, et une *Étude de canards*, de Verlat (480 francs).

Cette énumération ne comprend pas les deux acquisitions principales du Gouvernement : la *Vierge avec l'enfant adoré par les anges* (34,000 francs), une œuvre délicieuse de finesse, d'un coloris à la fois profond et brillant de miniature, dans laquelle M. Camille Benoit, de la *Gazette des Beaux-Arts*, reconnaît, avec vraisemblance, la main de l'auteur d'un tryptique conservé à Moulins. Le catalogue de la vente attribue l'œuvre au peintre français Fouquet, mais il suffit de se rappeler la manière forte, pesante et minutieuse de celui-ci, son *Portrait* du Louvre et sa *Vierge* d'Anvers, qui font songer à de la prose solide et carrée, pour rejeter cette conjecture.

Enfin, le *Dénoûment*, de Pierre Breughel le Vieux, original du tableau dont le musée possédait déjà une copie de la main du fils de l'artiste, Pierre Breughel d'Enfer. Le contraste entre les deux exemplaires de l'œuvre est instructif, et montre à quelle distance la reproduction la plus attentive et la plus intelligente reste de l'ouvrage authentique. C'est la même œuvre et, vue isolément, la copie fait bonne et honorable figure; comparée, elle s'effondre : l'exécution, forcément mécanique et stérile, besogne de patience qui exclut la fougue et l'enthousiasme, a émoussé tous les traits primitifs; tout ce que l'inspiration fait jaillir de trouvailles heureuses, d'inventions nerveuses et délicates, de vibrant imprévu, au cours du travail définitif, a disparu, et ce n'est plus qu'une contrefaçon plus ou moins habile, mais toujours infidèle.

A. G.

Au Cercle Artistique. — Les pivoines, les tournesols et les iris de M^{lle} Mathilde Demanet chantent avec grâce le poème des mauves et des jaunes. Ses portraits me plaisent moins, sauf, toutefois, un fusain vigoureusement traité.

M. Jean Mayné nous montre, sur des fonds de tonalités un peu sombres, les paisibles travaux du pays du houblon. L'indécision pleine d'inquiétude de son *Aveugle* marchant à tâtons dans la vieille maison vide, est rendue avec sentiment et force un instant l'attention. Quant à M. Laureys, je ne puis trouver à ses tableaux qu'un vague intérêt anecdotique.

Je ne porterai pas le même jugement sur les sculptures de M. Marin. Elles dénotent un tempérament d'artiste, habile à modeler dans la glaise le charme des figures féminines, sachant doter à bon escient la finesse, la précision et l'énergie. M. Marin remporta jadis le prix Godecharle. C'est un nom à retenir.

Une conférence de M. José de Coppin. — Le jeudi 1^{er} mai, M. José de Coppin donna, à la *Société belge pour l'Amélioration du sort de la femme*, une conférence sur l'évolution du roman au XIX^e siècle. Après avoir prouvé qu'on se méprendrait étrangement en attribuant les modifications du roman à la seule fantaisie des écrivains, l'orateur a cherché la cause de ces variations dans les états d'âme successifs de la société au cours du siècle dernier. A l'aube éclatante du romantisme, éblouie d'amour et de liberté, convenait bien le roman idéaliste. Celui-ci exprima l'âme de cette génération fière et généreuse de 1830, emportée d'enthousiasme pour toutes les nobles causes. Le génie de Balzac prévint l'avènement du réalisme et le dota de quelques-uns de ses chefs-d'œuvre. Plus tard, la chute des croyances religieuses, le relâchement des mœurs, la foi dans le progrès s'affirmèrent dans les romans d'un Zola. A présent, on semble se déprendre peu à peu du naturalisme. Les jeunes romanciers se préoccupent des questions psychologiques et sociales; ils disent, avec éloquence, le malaise de la société actuelle, le besoin de croire, fût-ce même à des utopies. Le roman se fait synthétique et s'élève plus haut que jamais.

CH. DE S.

Onze Kunst. — M. MAX ROOSES consacre quelques pages émues au dernier grand collectionneur de tableaux de la ville d'Anvers, M. Edmond Huybrechts, et à sa superbe collection d'œuvres de la plupart des écoles anciennes et modernes, qui vient, comme on sait, d'être éparpillée aux quatre coins du monde par une vente publique toute récente. Des reproductions de quelques-uns des plus beaux tableaux que M. Huybrechts possédait, accompagnent le texte de l'article de M. Rooses. Une idéale *Vierge avec l'Enfant*, de Quentin Massijs, qui est allée à Paris, est reproduite dans ce numéro. C'est une consolation pour les Belges, nombreux, qui doivent regretter la disparition de notre patrie de ce chef-d'œuvre d'un de nos plus beaux peintres. *Onze Kunst* reproduit également un magnifique portrait de *Jacques Jordans*. Quel dommage que le délicieux petit musée intime, que M. E. Huybrechts avait organisé pour sa joie et pour celle de ses nombreux amis, ait disparu à jamais!... Ceux qui aiment l'infinie variété de formes que l'Art sait donner au verre, à cette chose fragile et légère, transparente comme l'air bleu, liront avec intérêt l'étude consacrée dans ce numéro à la collection d'anciennes verreries artistiques du musée Willêt-Holthuysen, d'Amsterdam. Cette étude, bien écrite et bien documentée, vient à point en un temps où l'on cherche à faire embellir par l'art les choses mêmes les plus usuelles de la vie. Ce numéro de *Onze Kunst* est aussi étonnant que les précédents; il sera conservé précieusement comme il a été reçu, je n'en doute pas, avec reconnaissance, par tous ceux qui ont la passion de la Beauté. Pour moi, je l'ouvrirai encore bien des fois, pour contempler cette Vierge, de Massijs... un rêve!

A. C.

Le bonheur interdit

*En rêve je revois le pays merveilleux
Où son enfance aimante a fleuri sous mes yeux.
La coupe du ciel pur pose sur les collines
Son rebord de cristal léger et transparent
Et parfois dans l'air bleu passe un nuage errant
Au son des cloches argentines.*

*L'Angélus tout le jour y tinte dans la tour
Et s'exhale et jaillit comme un doux chant d'amour,
Les chars lourds d'épis d'or cheminent vers les granges,
L'écho redit au loin le chant des moissonneurs
Et l'on voit se mêler au groupe des glaneurs
De mystérieux couples d'anges.*

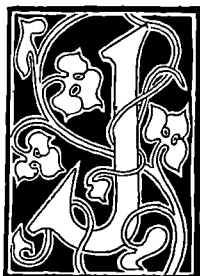
*Par les sentiers fleuris d'églantiers et de lys
Autour du vieux clocher, graves et recueillis,
A l'ombre de la croix longuement nous errâmes
Et le soir descendait quand le premier baiser,
Au son de luths lointains et lents, vint se poser
Sur les lèvres de nos deux âmes.*

*Et notre amour dès lors fut cet enfant très pur
S'étonnant des ruisseaux, des roses, de l'azur,
Pour qui chaque journée est un joyeux dimanche
Et que, de l'aube au soir, on voit, cueillant des fleurs,
Composer une gerbe aux frivoles couleurs
Pour en parer sa robe blanche...*

*Ah! sourit-elle encore au pays merveilleux?
En mes yeux s'éteignit le reflet de ses yeux!
Les heures de la joie ineffable sont brèves.
L'Ange qui veille au seuil du jardin défendu
M'écarta de sa vie, et le bonheur perdu
Ne m'apparaît plus qu'en mes rêves!*

CHARLES DE SPRIMONT.

Léopold Courouble



ÉCRIS là le nom d'un des plus artistes de nos auteurs belges, qui en compte pourtant d'admirables. La Belgique peut être fière de ses littérateurs. Toute comparaison faite, toutes proportions gardées et vu la petitesse de notre territoire, il n'y a pas de pays plus riche et plus fécond en matière d'art que le nôtre. Chaque année, nous voyons surgir de nouveaux chefs-d'œuvre impeccables de forme et à la pensée hautaine et ferme.

Parmi tous ces artistes, il en est peu qui soient aussi profondément belges, c'est-à-dire qui ait aussi parfaitement compris et aussi merveilleusement exprimé dans ses livres ce qu'Edmond Picard a si justement appelé l'âme belge, cette âme vaillante, saine, vigoureuse, foncièrement artiste sous des apparences frustes. Toutes les œuvres de notre ami Courouble sont imprégnées de l'esprit belge dans ce qu'il a de plus curieux, de plus primesautier et de plus intéressant.

Il a écrit deux œuvres où cette âme belge est plus spécialement étudiée et plus parfaitement rendue : *La famille Kaekebroek* et *Pauline Platbrood* (1), qui seront complétées prochainement par un troisième volume : *Les noces d'or de M. et M^{me} Van Poppel*. Ces œuvres placent définitivement leur auteur au premier rang de nos plus remarquables écrivains.

On n'a pas suffisamment, peut-être, à mon avis, — à part d'honorables exceptions, — rendu hommage au prestigieux talent affirmé par notre confrère dans ses deux romans de mœurs bruxelloises. D'aucuns n'y ont vu que des livres amusants. Certains n'en ont goûté que le côté spirituel et humoris-

(1) Bruxelles, Lacomblez, éditeur.

tique. D'autres n'y ont admiré que la reproduction parfaite du jargon bruxellois et la photographie réaliste des faits et gestes du peuple belge. Tous ceux-là n'y ont rien compris. Ils n'ont vu que l'extérieur. Ils se sont arrêté à l'écorce, au lieu de la briser et de savourer le fruit succulent qu'elle renferme.

Quand on va au fond des choses, quand on analyse philosophiquement les livres en question, on s'aperçoit bien vite qu'ils ont une bien plus haute envergure. Courouble m'est apparu, dans ces livres, non seulement comme un homme spirituel et habile, mais encore et surtout comme un puissant romancier et un étonnant psychologue. C'est l'âme humaine elle-même dans tout ce qu'elle a de plus intime et de plus fondamental, avec ses sentiments les plus vrais et les plus attachants, avec ses grandes passions, ses virils enthousiasmes, ses élans généreux et ses plus fortes aspirations que je découvre dans tous ces personnages si simples, si bons, si naïfs, si vraiment humains. J'avoue avoir lu peu de romans aussi forts et qui m'aient autant captivé que *Pauline Platbrood*. Car c'est un vrai et magnifique roman, dans toute l'énergie de l'expression, un roman puissamment pensé et superbement raconté. Tout ce qu'il y a de plus touchant et de plus poignant dans un cœur humain, l'amour et tous les sentiments si frais qu'il éveille, les luttes d'âmes qu'il suscite, les espoirs qu'il fait éclore, les angoisses qu'il provoque, l'amour dans tout ce qu'il a de plus charmant et de plus poétique et aussi de plus tragique, est évoqué dans ce roman, avec une vigueur de conception et une justesse d'expression rarement atteintes par d'autres. Oui, c'est cela qu'il faut voir dans ce roman ; c'est cela qui y est si beau ; c'est cela qui empoigne ; c'est cela qui me fascine moi-même. J'en ai emporté des impressions d'art inoubliables. Et quelle intense et douce poésie se dégage de ces livres.

Cette poésie éclate encore dans une autre œuvre de notre écrivain : *Profil blanc et frimousses noires* (1), dont une deuxième édition vient de paraître. C'est d'abord, au point de vue art, le plus beau livre qu'on ait écrit sur notre pays d'adoption. Aucun livre n'a décrit d'une façon plus virile, plus psychologique, plus fine et plus expressive, les splendeurs de cette colonie mer-

(1) Bruxelles, Lacomblez, éditeur.

veilleuse. Aucun n'en dépeint d'une façon plus pittoresque et plus vivante les richesses et les merveilles naturelles, la vie et les mœurs de ses habitants. Il y a là des pages d'une poésie radieuse, chaude et scintillante. Des descriptions de sites admirables et fascinantes. Des pages d'art dont le coloris éblouissant vibre comme dans les plus beaux tableaux des maîtres. La nature y vit, y parle, y chante, y éclate en hymnes de joie et en cantiques d'amour.

Je n'ai jamais rien lu de plus émouvant que l'*Enterrement d'un missionnaire*. C'est une de ces pages qu'on n'oublie plus quand on l'a lue une fois et qu'on ne cesse de relire. Et qu'elle est douce et bonne aussi la narration de la visite aux vaillants missionnaires.

J'y cueille, entre tant d'autres, cette fleur de beauté pour en faire admirer les pétales de perles et de diamants et en faire respirer le parfum subtil et enivrant :

Le soir s'avancait déjà, grave et tranquille. Derrière le bâtiment de la colonie, le panorama resplendissait. Rien n'était si beau que le mouvement des monts aux ondulations larges, puissantes comme les vagues d'une mer tempétueuse. Le centre du tableau était surtout admirable : ici, les collines d'avant-plan qui s'affaissent et forment brèche, laissaient apercevoir un triple étage de montagnes lointaines qui baignaient dans une vapeur bleuâtre. C'est là que le soleil s'éteignait. La pourpre du crépuscule se mêlait au bleu mystique. La nuit descendait, semant une poudre mauve d'une suavité inexprimable. Et la cloche de la chapelle tintait l'Angélus... Après le repas, je rêvai longtemps dans les chemins du grand parc, sous la belle clarté de la lune. Je rentrai tard. Le Père De Vos travaillait encore. Sa petite lampe brillait à travers les fentes des volets. Et j'enviais ce moine qui écrivait dans les immatérielles ivresses du silence...

Ce livre est un chef-d'œuvre. C'est une œuvre magistrale. Je ne crois pas qu'on puisse écrire et qu'on écrira jamais un livre plus beau, plus littéraire, plus poétique et plus sincère sur les paysages congolais, ses colons et ses indigènes.

J'ai voulu, à l'occasion de la nouvelle édition de ce livre, rendre hommage au talent supérieur de notre cher confrère, en qui je vois un écrivain de race, un maître, un auteur qu'on ne se contente pas d'admirer, mais que l'on aime. Ceci n'est point une étude littéraire. Une œuvre pareille en exige une bien autrement sérieuse. C'est un simple salut de sympathie et d'affection envoyé à un confrère que j'aime avec toute mon âme et que j'admire avec tout mon enthousiasme.

HENRY MÖLLER.

La Poésie nouvelle⁽¹⁾

—

— Aimez-vous, Madame, les poètes contemporains?

— Mon Dieu, Monsieur, je vous avoue que je ne les connais guères, que j'éprouve quelque peine à les comprendre, et que, à part Sully-Prudhomme et M. Edmond Rostand, de l'Académie française...

— Madame, si vous le voulez bien, nous laisserons aujourd'hui ces deux Immortels dormir sur leurs lauriers dorés, pour nous occuper un peu de la poésie nouvelle. Vous en avez entendu parler souvent, et vous confessez néanmoins, avec une louable franchise, que vous ne la connaissez pas; je vais essayer de vous la présenter rapidement: libre à vous, au cas où elle aurait l'heur de vous plaire, de nouer avec elle un commerce plus étroit. Il est probable que les gens qui vous ont entretenue de cette étrange personne — car il faut bien convenir qu'elle est étrange, — vous en ont dit, les uns beaucoup de mal et les autres beaucoup de bien. Vous rirez de moi si c'est votre bon plaisir, ou si vous avez les dents beilles; mais j'incline à croire que les uns et les autres, les dénigreur et les admirateurs, ont raison par quelque côté. En sorte qu'il faut chercher, entre ces deux opinions contradictoires, une opinion moyenne qui soit la juste; cette manière de raisonner, pour capricieuse qu'elle puisse paraître, est encore, dans le monde plein d'erreurs où nous sommes, la voie la moins hasardeuse vers l'équitable vérité. Tentons-la donc ensemble: votre goût sûr et votre fine perspicacité de femme vous feront discerner aisément, parmi l'ombre et les broussailles, la source d'eau pure où s'abreuvera votre soif de rêve.

Et voici justement, Madame, que s'offrent à nous deux guides éprouvés, familiers avec toutes les difficultés de la route et qui ont gravi tour à tour, en leur audacieuse persévérance, les cimes les plus ardues de ce pays inexploré, où j'ai fait dessein de vous mener aujourd'hui. Ce sont deux livres copieux, bien conçus, excellemment écrits, bourrés de renseignements, et dont l'un complète l'autre si heureusement qu'on ne saurait les séparer: des frères siamois ne seraient pas plus étroitement liés. Le premier de ces livres, la *Poésie nouvelle*, est dû à M. André Beaunier; c'est un recueil de biographies critiques des plus récents poètes. Le second, *Poètes d'aujourd'hui*, nous apporte, en un bouquet touffu et judicieusement composé, les plus précieuses fleurs

(1) A propos de deux livres récents: *La Poésie nouvelle*, par ANDRÉ BEAUNIER, et *Poètes d'aujourd'hui* (1880-1900), par AD. VAN BEVER et PAUL LÉAUTAUD (Paris, Société du *Mercur* de France).

du Parnasse nouveau : MM. Ad. van Bever et Paul Léautaud y ont uni leurs efforts. Et les écrivains qui ont eu l'honneur d'être commentés par M. Beaunier sont les mêmes, ou peu s'en faut, que ceux dont MM. van Bever et Léautaud nous présentent les œuvres. Vous voyez bien, Madame, qu'il serait difficile de suivre l'un de ces guides sans emboîter le pas à l'autre aussi. Octroyons pleine confiance à tous deux, et marchons hardiment de l'avant.

*
* *
*

Aux environs de 1885, à ce moment où le Romantisme se couchait dans sa gloire comme un éblouissant soleil, où le « Parnasse » lui-même commençait à vieillir, — les modes littéraires passent si vite ! — un vent de révolte se mit à souffler parmi les poètes de 20 ans. Et vraiment, Madame, ce n'était point sans quelque raison ; car la poésie était emprisonnée, à cette époque, dans la plus verrouillée des bastilles : si on ne la délivrait point, tout essor lui était à jamais interdit. Aux classiques, sculpteurs froids, incapables d'élan et de sincérité, avaient succédé les romantiques, plus peintres que poètes, et dont l'art éclatant était, malheureusement, gâté par mille artifices ; ensuite étaient venus les Parnassiens qui, joignant la « ligne » classique à la couleur romantique, exagérèrent encore la religion de la plastique et le dédain de l'émotion, apportèrent à leurs travaux la précision minutieuse d'un ciseleur ou d'un émailleur, et poussèrent l'absurdité jusqu'à faire de la rime — de la rime seule ! — le pivot de l'idée. L'ombre de Lamartine en pleura, sans doute, au bord de son lac d'amour... Or, les jeunes gens de 1885 se dirent : « Si, après avoir fait, sous prétexte de poésie, tant de sculpture, de peinture ou de ciselure, on commençait à faire un peu de musique ? »

De la musique avant toute chose,
De la musique encore et toujours,

avait conseillé Paul Verlaine en une sorte d'art poétique en raccourci. Et c'est alors qu'on vit une chose folle, inouïe, stupéfiante : on vit des poètes s'insurger violemment contre des règles qui s'étaient perpétuées en France durant des siècles, que Hugo et Verlaine eux-mêmes n'avaient fait qu'assouplir, et qui semblaient si solidement assises qu'on n'imaginait pas qu'elles pussent jamais être renversées. De hardis révolutionnaires portèrent une main sacrilège sur la Prosodie traditionnelle, à laquelle personne encore n'avait osé toucher, et ils brisèrent ce moule trop étroit à leur gré, trop exigeant et, surtout, trop usé. Ils firent bon marché de la césure, de l'alternance des rimes masculines et féminines, de la rime elle-même et du nombre syllabique ; ils s'amuserent à entrechoquer des hiatus et à élider illégalement des muettes, exécutèrent des enjambements invraisemblables, se livrèrent enfin sur les « clichés » et les « poncifs », trop fatigués pour opposer la moindre résistance, à un véritable jeu de massacre qui retenait un instant les badauds, divertissait ou enthousiasmait la jeunesse, épouvantait les bourgeois timorés, et faisait frémir sous leurs perruques les gardiens caducs du temple des Muses : il y en eut, dit-on, qui en moururent... Le *vers libre*, ou ce qu'ainsi l'on dénommait, était trouvé.

Mais, en même temps que s'accomplissait cette révolution dans la forme, une révolution simultanée, et tout au moins aussi essentielle, bouleversait la pensée poétique jusqu'en ses plus intimes profondeurs. Réagissant contre le positivisme et le réalisme des parnassiens, les novateurs donnèrent une part prépondérante à l'Inconnaissable, au Mystère universel qui nous enveloppe de tous côtés ; et, s'efforçant de récupérer cette faculté d'émerveillement qui existait chez l'homme primitif et que l'accoutumance de la nature et de ses miracles a par degrés paralysée, ils s'emparèrent des symboles forgés aux premiers âges du monde, en créèrent d'autres à l'infini et essayèrent, par ces représentations, de traduire l'Ineffable. Voilà pourquoi, Madame, ces révolutionnaires furent appelés « symbolistes ». Vous ne vous étonnerez plus, à présent, si vous ne comprenez guères les vers de beaucoup de ces messieurs ; car chacun d'eux peut avoir et a dans le fait sa notion particulière de l'Inconnaissable, chacun d'eux explique le grand Mystère à sa façon. Comment en serait-il autrement ? Par leur essence même, l'inconnaissable et le mystère sont susceptibles de mille interprétations diverses. Et c'est là, évidemment, la raison pour laquelle cet art nouveau est parfois si capricieux, si bizarre, si impénétrable : c'est un moule complaisant où chacun verse à sa guise — selon qu'il est poète, farceur ou toqué — son génie, ses mystifications ou ses lubies.

*
* * *

Les inventeurs principaux du vers libre et du symbolisme furent Jules Laforgue et Gustave Kahn. Avec une conscience exemplaire et une subtile pénétration d'esprit, M. André Beaunier nous décrit, phase par phase, l'enfantement laborieux de leur esthétique compliquée. Je consens à croire, puisqu'ils le disent eux-mêmes, qu'un principe philosophique a présidé à leur évolution ; mais j'eusse aimé découvrir dans leur cas une plus grande part de spontanéité. Et l'esthétique de M. Francis Jammes, qui se résume en deux mots : *faire simple*, me semble tout de même plus conforme à l'idée qu'on se fait du génie poétique, dont la nature n'est point précisément d'exceller aux spéculations du raisonnement. Outre Laforgue et Kahn, fondateurs du culte nouveau, Rimbaud, Verlaine et Mallarmé en furent comme les annonciateurs ; encore que demeurés fidèles aux rythmes traditionnels, ils contribuèrent tous trois, dans une large mesure, à l'éclosion du symbolisme. Mais, quant au pauvre Verlaine, une fois qu'il eut constaté les excès de ses trop fougueux disciples et qu'il eut vu la source du clair génie latin se brouiller sous un souffle venu de Germanie, il s'épouvanta d'avoir été élu pour chef par cette armée en délire ; il recula, déclina toute responsabilité et se lamenta, sur les ruines qui s'accumulaient autour de lui, comme un enfant qu'il était.

Car, il est nécessaire de le dire, le mouvement symboliste divagua en de regrettables égarements. Sans doute, ses premiers apôtres étaient des esprits chercheurs, ingénieux et suffisamment convaincus ; ils nous ont révélé toutes sortes de beautés insoupçonnées ; ils ont enrichi d'une inspiration fraîche et neuve la poésie française, qui visiblement s'appauvissait. Et si leur littéra-

ture apparaissait déconcertante, souvent obscure, parfois inintelligible, il n'en est pas moins vrai qu'elle ne devait rien qu'à elle-même et qu'elle s'était formée de toutes pièces, comme la langue d'un peuple enfant. Mais certains, parmi les protagonistes de cette révolution poétique, étaient d'insignes farceurs : tel, par exemple, le désopilant inventeur de l'*instrumentisme*, que M. Beaunier passe sagement sous silence et dont MM. van Bever et Léautaud ne nous soumettent quelques échantillons qu'en s'excusant de la liberté grande avec un embarras non déguisé. Or, une multitude de débutants naïfs, persuadés qu'il suffisait de s'affranchir de tout joug pour avoir du talent, d'être incompréhensible pour produire des chefs-d'œuvre, et de s'embarquer dans le tout dernier bateau pour aborder heureusement aux îles fortunées de la Gloire, — une multitude d'innocents gogos, dis-je, se précipitèrent l'un après l'autre, en bons moutons de Panurge qu'ils étaient, dans ce bateau qu'on leur avait monté... Comment ils échouèrent en de piteux naufrages, cela n'a pas besoin d'être redit : c'est à peine si l'on se souvient de leurs ridicules tentatives, de leurs poèmes sans force et sans couleur, et de la douce hilarité qu'ils soulevèrent. Ils sont oubliés, comme ils méritaient de l'être, et leurs élucubrations amorphes, en d'éphémères revues ou de vierges plaquettes, dorment d'un sommeil que rien ne trouble. La place qu'ils occupent dans l'histoire littéraire est celle des monstres dans l'histoire naturelle : leur existence n'importe aucunement à l'évolution de l'Art, et l'on peut retrancher leurs efforts

Sans que rien manque au monde immense et radieux.

* * *

Pour en revenir à l'œuvre de M. Beaunier, je vous dirai, Madame, qu'il est malaisé d'analyser un livre de critique : je me bornerai donc à quelques remarques générales.

M. André Beaunier est, à mon sens, le premier critique de valeur qu'ait suscité le symbolisme : il s'est pris de sympathie pour son esthétique rajeunie, il en a dégagé les lois essentielles avec une science parfaite et une précision merveilleuse ; il s'en est fait le héraut comme Sainte-Beuve s'était fait le héraut du romantisme. Et le spectacle est piquant de voir cet universitaire, nourri d'humanisme, prendre avec un tel enthousiasme le parti des révolutionnaires. Car M. Beaunier apporte, à la défense des idées nouvelles, une ardeur qui n'a d'égale que sa véhémence à combattre les idées traditionnelles. Son Introduction est un chef-d'œuvre de clarté et de compréhension, et qui force, à plus d'un endroit, la conviction la plus rebelle.

Mais la foi de M. Beaunier en les dogmes symbolistes ne va pas sans un peu de fanatisme ; sa religion ne laisse pas d'être entière et par trop exclusive. On pourrait aisément lui chercher querelle, par exemple, lorsqu'il déclare que l'ancienne prosodie est devenue incapable de servir un vrai poète : Albert Samain, Charles Guérin, et ce digne fils de Chénier qu'est Henri de Régnier, suffisent amplement à démontrer l'inanité d'une aussi catégorique affirmation. Quant à la rime, dont l'éminent critique conteste assez âprement les droits, il

ne me semble pas téméraire de croire qu'elle constitue l'un des éléments essentiels de la poésie française : notre langue, en effet, ne possède point les ressources rythmiques du grec, du latin, de l'anglais ou de l'allemand, langues cadencées et « nombreuses » ; Goëthe et Henri Heine, d'ailleurs, firent un usage presque constant de la rime, s'en inquiétèrent même vivement. Enfin, quand M. Beaunier assure que le vers régulier n'est pas susceptible de musicalité, les strophes harmonieuses des *Méditations*, de la *Bonne chanson* et du *Jardin de l'Infante* protestent doucement contre cette injustice... Mais à quoi bon ces vaines discussions d'écoles ? Tel talent sobre et mesuré se sent à l'aise dans le cadre étroit de la prosodie traditionnelle, tel génie sauvage y étouffe : notre grand Verhaeren a eu raison mille fois d'adopter le vers libre et d'y donner pleine carrière à ses « forces tumultueuses » ; le tendre Albert Samain a eu raison aussi de chanter ses délicates mélodies sur la flûte d'autrefois. Si la pensée poétique doit vieillir à la longue, la forme qui l'a contenue ne vieillit pas nécessairement avec elle, et peut contenir tout aussi bien une inspiration renouvelée : la liqueur s'évapore, le vase qui la renferme garde sa beauté. Du reste, n'a-t-on pas vu des poètes s'émanciper d'abord, pour revenir ensuite aux règles qu'ils avaient rejetées et pour se faire, de ces prétendues entraves, de salutaires « tempéraments » ? Moréas, Guérin et de Régnier en sont des exemples édifiants ; et voilà pourtant, à mon avis, les trois plus nobles noms de la poésie d'aujourd'hui.

Dans sa *Poésie nouvelle*, M. André Beaunier, fidèle au plan que lui traçait son titre, ne s'est guères soucié que des écrivains qui ont réellement apporté quelque chose de neuf au Parnasse français ; il nous révèle les secrets les plus cachés de leur art et extrait de leurs œuvres l'essence et la signification, presque ignorées encore. Il faut lire son livre pour savoir à quoi s'en tenir sur ces âmes étranges, puériles ou magnifiques, que sont Arthur Rimbaud, Jules Laforgue, Gustave Kahn, Jean Moréas, Emile Verhaeren, Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Maurice Maeterlinck, Stuart Merrill, Francis Jammes, Paul Fort, Max Elskamp, Victor Kinon et Thomas Braun : rien n'est plus aigu, plus habile, rien ne témoigne d'une science plus avertie, que ces curieuses études. Je citerai, comme particulièrement intéressantes et instructives, les pages consacrées à Laforgue, à Kahn, à Maeterlinck et à Jammes.

M. Beaunier manie avec aisance une plume alerte, gracieusement philosophique et spirituellement narquoise. C'est un écrivain de race, dont la prose, savoureuse à souhait, habille élégamment la pensée originale ou profonde. Sa *Poésie nouvelle* mérite grand succès ; j'espère, Madame, que vous ne serez pas la dernière à vous en convaincre.

* * *

Et quand vous aurez lu attentivement, Madame, cet intéressant ouvrage, il ne vous restera plus, pour être tout à fait initiée à la poésie contemporaine, qu'à vous procurer incontinent les *Poètes d'aujourd'hui*. L'anthologie de MM. Ad. van Bever et Paul Léautaud est, en quelque sorte, l'illustration du livre de M. Beaunier. Vous y apprendrez à connaître ces poèmes célèbres qui sont le *Bateau ivre* et le sonnet des *Voyelles*, de Rimbaud ; les *Fenêtres* et le

Tombeau d'Edgard Poë, de Mallarmé ; les *Ballades*, de Paul Fort ; celles, toutes différentes, de Laurent Tailhade ; les *Chansons* si naïves de Maeterlinck, etc. Car MM. van Bever et Léautaud ont su, avec une clairvoyante intelligence dont il convient de les féliciter, nous donner, en quelques pièces caractéristiques, une idée exacte du talent de chacun des poètes qui figurent dans leur galerie. Il n'y en a pas un qui ne surgisse en vive lumière et ne dévoile sa physionomie propre, en quelques traits heureusement choisis. Et je louerai les auteurs de cet excellent florilège d'avoir fait la place large aux tendres et mélodieux poètes, à ceux dont les soupirs et les sanglots nous bercent et nous font rêver, en un mot aux poètes de sentiment : Barbusse, Fernand Gregh, Maurice Magre, Rodenbach et Samain. Leur sincérité, leur douceur nous reposent un peu de certaines bizarreries que cette anthologie devait, pour être complète, nous mettre sous les yeux. Vous les goûterez, Madame, avec délices, dans la lumière atténuée de quelque beau soir d'été, à l'heure où le crépuscule prolonge son rayonnement comme un adieu d'ami... Et les autres poètes de ce recueil vous intéresseront aussi, à des degrés et par des charmes divers : tel d'entre eux, dont l'œuvre entière serait lassante ou difficile à trouver, est fort agréable en résumé. Et vraiment, peu d'œuvres significatives ont échappé aux consciencieuses récoltes de MM. van Bever et Léautaud : je regrette l'absence, toutefois, de notre admirable élégiaque, Fernand Séverin, qui ne se rapproche d'aucun des « poètes d'aujourd'hui » ; d'autres Belges, d'ailleurs, auraient pu occuper un coin de ce musée. Mais il est malaisé, n'est-ce pas ? de contenter tout le monde. Et cette anthologie n'en est pas moins la meilleure, la seule, peut-être, de ce genre. Aussi, n'est-il pas étonnant qu'elle ait atteint la sixième édition.

Les biographies des écrivains, écrites en un style dont le tour un peu maniéré n'est pas sans grâce, ajoutent encore à l'attrait du volume ; et de très complètes bibliographies et iconographies nous ouvrent une mine inépuisable de documents. Bref, les *Poètes d'aujourd'hui* doivent prendre place dans la bibliothèque de quiconque s'intéresse, de près ou de loin, à l'histoire de la poésie nouvelle : c'est un de ces rares livres qu'on ne regrette pas d'avoir acquis. Et l'on ne pourrait trop louer l'excellente initiative de MM. van Bever et Léautaud, la patience de leurs recherches, l'impartialité de leur choix : tous deux ont bien mérité de l'art.

* * *

Quant à porter, Madame, un jugement global et définitif sur cette poésie dont je viens de vous entretenir, j'y renonce humblement : elle est trop proche encore de nous pour qu'il nous soit possible de l'apprécier avec justice ; le recul nécessaire nous manque. Laissons donc à la Postérité le soin de se prononcer à cet égard ; et ne nous demandons même pas si elle sera indulgente ou sévère aux symbolistes. Mais, s'il nous advient de rencontrer d'aventure, dans le champ qu'ils ont ensemencé, une fleur de pure poésie, respirons-la, Madame, et remercions le Ciel de sa bienveillance !

FRANZ ANSEL.

NOTULES

—

Une exposition des maîtres primitifs flamands aura lieu à Bruges au mois d'août. Notre ami CHARLES BORDES, de la *Schola cantorum*, de Paris, qui est venu nous voir ces jours-ci, nous a prié d'annoncer dans *Duren-dal* que la *Schola* organiserait à cette occasion des solennités splendides de musique vraiment religieuse.

On donnera des auditions magnifiques, sous la direction de Ch. Bordes, avec le concours des *Chanteurs de Saint-Gervais* de Paris, et de la *Schola* de Vincent d'Indy. On y exécutera, notamment, *Rédemption* de C. Franck et une *Messe*, de notre génial artiste Edgar Tinel. Enfin, dans une série de concerts on donnera une idée des différentes périodes de l'art musical religieux... Il y aura, également, des conférences intéressantes. Puisse cette belle affirmation de l'art musical religieux, — ignoré volontairement des incapables, méprisé par les sots et combattu par les réactionnaires, — réussir pleinement et être, enfin, l'occasion de la résurrection du plus beau des arts, en Belgique.

La section de musique figurée sera présidée par Edgar Tinel, la ~~section d'orgue par M. A. Guilmant~~, celle de plain-chant par Dom Pottier, l'illustre et distingué restaurateur du chant grégorien.

On peut souscrire dès ce jour à ce congrès de musique religieuse. Les souscripteurs de 20 francs en seront membres d'honneur. Leur nom figurera sur le programme. Ils auront droit à deux entrées à toutes les solennités. Les souscripteurs ordinaires (6 francs) auront droit à une entrée aux auditions, conférences et séances.

* * *

L'Union des Amis de l'Art belge. — Placée sous le haut patronage de S. M. le Roi et de S. A. R. Madame la comtesse de Flandre, cette Société est constituée sur les bases suivantes: Moyennant une cotisation annuelle de 10 francs, tout le monde peut en faire partie. Le total des cotisations, qui constitue le revenu de l'*Union*, est consacré à l'achat d'œuvres de peintres, sculpteurs, artisans d'art. Ces œuvres sont réparties entre tous les membres, par voie de tirage au sort devant notaire. Chaque membre reçoit, en outre, tous les ans, une gravure originale, exécutée spécialement pour l'*Union*.

Des associations pareilles existent depuis longtemps à Berlin et à Paris, et ont produit des résultats superbes, car elles ont créé des débouchés considérables aux productions des artistes, aussi bien dans leur pays qu'à l'étranger.

L'*Union des Amis de l'Art belge* possède un Comité protecteur parmi lesquels on compte jusqu'à présent : LL. AA. RR. le prince et la princesse Albert de Belgique, le duc et la duchesse de Vendôme, le prince et la princesse Charles de Hohenzollern; S. A. S. le duc d'Arenberg; Leurs Excellences MM. le baron d'Anethan, le baron de Borchgrave, le baron Whettnal, A. Leghait, A. Van Loo, respectivement ministres de Belgique à Paris, Vienne, Londres, Saint-Pétersbourg et Rome; MM. le ministre d'État Auguste Beernaert; Emile De Mot, bourgmestre de Bruxelles; Audent, bourgmestre de Charleroi; M^{me} la baronne de Diest; Van den Nest, sénateur; Paul Hymans, député; Alfred Mabilie, directeur des Beaux-Arts de Bruxelles; Reitmayer, commerçant, etc., etc.

Les adhésions sont reçues au siège social de l'*Union des Amis de l'Art belge*, 34, rue de Comines, Bruxelles.

* * *

Une infamie. — Nous ne trouvons pas d'autre expression — et elle est encore trop faible à nos yeux — pour stigmatiser la conduite odieuse du conseil de fabrique de la paroisse de Saint-Gervais, à Paris, à l'égard des *Chanteurs de Saint-Gervais*. Voici en quelques lignes comment elle est exposée dans l'*Art Moderne* par notre ami Octave Maus : « Au dernier concert donné, à Paris, par la *Schola Cantorum* de V. d'Indy, une nouvelle aussi inattendue que désolante circula dans les entr'actes : on venait de notifier à M. Charles Bordes la décision prise par le conseil de fabrique de Saint-Gervais de supprimer l'Association de Chanteurs qui, sous sa direction éclairée, se dévoue à la *rénovation de la musique sacrée* et dont l'influence salutaire se répand de tous côtés.

» D'un trait de plume, avec une brutalité odieuse et sans le moindre respect des services artistiques rendus, ce collège antiesthétique a détruit l'œuvre désintéressée poursuivie depuis dix ans et dont la célébrité était universelle.

» Deux mots secs et durs du nouveau curé de Saint-Gervais, M. l'abbé Mailles, signifièrent au directeur des chœurs un congé en due forme. Vraiment, le clergé français — à part de rares exceptions — *sert bien mal les intérêts de l'Église*. Le curé de la Trinité congédia, il y a quelques semaines, on se demande en vain pour quel motif si ce n'est en haine de l'art, l'incomparable organiste Guilmant. Le nouveau curé de la Madeleine, M. l'abbé Chesnelong, vient de notifier à son maître de chapelle, M. Cherrion, qu'il ait à exécuter désormais des œuvres musicales *plus accessibles à la clientèle mondaine de l'aristocratie basilique* ! « Comme austérité, » lui dit-il textuellement, « je vous autorise à aller jusqu'à la *Messe de Sainte Cécile*, de Gounod... » Et voici que l'abbé Mailles chasse à son tour du jubé de Saint-Gervais Carissimi, Vittoria et Palestrina, auxquels il préfère le *Stabat Mater*, de Rossini, et l'*Ave Maria*, de Gounod !... Tout cela est d'une bêtise trop éclatante pour qu'il soit nécessaire d'ajouter quelque commentaire.

» Sans attendre que soient révélées les raisons secrètes de cette guerre sauvage déclarée par MM. les ecclésiastiques de Paris aux *artistes qui s'efforcent de*

restituer à l'Église le culte de la Beauté, le public a fait à M. Charles Bordes, au moment où il est monté sur l'estrade pour diriger la Cantate de Bach, une ovation spontanée et unanime qui lui a prouvé en quelle affectueuse estime les auditeurs de la Schola tiennent ses artistiques initiatives. »

N'est-ce pas écœurant et exaspérant que des choses pareilles puissent se passer. Catholiques, nous protestons avec indignation contre cette infamie. Car l'odieux en retombe sur notre religion. Est-il tolérable qu'un conseil de fabrique d'église imbécile puisse ainsi détruire d'un coup une œuvre aussi noble, aussi artistique, et je dirais aussi sainte que celle des *Chanteurs de Saint-Gervais*. Ah! si le Christ avait été là, il aurait chassé à coups de triques, à coups de bâtons, ces infâmes vendeurs du Temple, qui prostituent nos églises par l'ignoble, sensuelle et grotesque musique de café-concert qu'ils substituent, sans vergogne, au sublime et chaste chant grégorien et aux divines et angéliques polyphonies de Palestrina. Les rôles sont renversés ici. Ce sont les vendeurs qui chassent le Christ du temple!

* * *

Une messe de mariage « ancien jeu ». — Sous cette rubrique, nous citons en exemple la musique absolument liturgique, d'inspiration toute religieuse et de l'art le plus élevé, exécutée à Paris à l'occasion d'un mariage, par la *Schola*. Un fait semblable vient de se passer à Battel-Malines, à l'occasion du mariage de M^{lle} Empain avec M. Harmant. Il est vrai que les jeunes mariés sont des amis du grand artiste chrétien EDGAR TINEL, qui n'aura pas manqué de les engager à exiger l'exécution d'une musique décente, artistique et religieuse, en place de la musique indécente, anti-artistique et toute païenne que l'on entend à l'occasion de tous les mariages dans nos églises. La direction de la chapelle avait été confiée à M. *Soubre*, le distingué professeur du Conservatoire, admirateur fervent du véritable art musical religieux.

Voici quel était l'intelligent, pieux et artistique programme musical de cette messe de mariage :

- I. *O Domine Jesu*, de Palestrina, à capella ;
- II. *Gloria*, avec accompagnement d'orgue, de Lachner ;
- III. *Ave Maria*, de Wit, à capella ;
- IV. *Cantate Domino*, de Hasler, à capella ;
- V. *Panis Angelicus*, de Bainsi, à capella.

Et après la messe, un de ces admirables et merveilleux cantiques d'EDGAR TINEL, imprégné, cela va sans dire, du plus pur sentiment religieux et inspiré par la plus haute pensée artistique.

Nous espérons que cet exemple sera suivi par tous les amis de l'art religieux véritable en semblable-occasion.

* * *

Ohé! les académiciens! — On se rappelle qu'un certain M. Faguet, est venu représenter le gouvernement français à la solennité du centenaire de Victor Hugo au théâtre du *Parc*, en frac d'académicien : costume vert pomme.

avec sabre au côté, qui le faisait ressembler étonnamment à un garde champêtre belge. Eh bien, il est fort, cet académicien ! Figurez-vous qu'il attribue à Maeterlinck les œuvres écrites par Verhaeren !!! A celui-ci il vole son *Philippe II* pour en faire cadeau à l'auteur de *Monna Vanna*. Et dire que ce monsieur est un critique de profession !! Un critique bien averti, ma foi ! Il ne lit donc pas les livres dont il fait la critique. Il y a des gens qui ne connaissent les livres que par le dos. Ce critique-ci ne les connaît pas même ainsi, puisque le nom des auteurs est imprimé au dos des livres : « J'étais loin d'attendre aussi bien de l'auteur de *Philippe II*, » dit-il, en parlant du drame *Monna Vanna*, de Maeterlinck. Ecoutez encore les réflexions géniales de ce sagace critique. C'est trop amusant pour ne pas citer :

« La pièce est forte ! la situation est piquante ! à la fois et tragique, l'intérêt est en progression ! d'acte en acte, l'action devient plus vive ! c'est tout à fait une œuvre de théâtre ! » — que toutes ces remarques sont intéressantes et vivantes, n'est-il pas vrai ? — « J'étais loin d'attendre aussi bien de l'auteur de *Philippe II* !!! Dans ses ouvrages dramatiques, comme dans ses ouvrages pour les lecteurs ! M. Maeterlinck est en grand progrès. Il se clarifie ! il se précise ! il prend de la ligne ! et du relief ! » — critique absolument géniale ! — « Il acquiert toutes les qualités qu'il dénonçait naguère comme des défauts et tous les mérites qu'il méprisait il y a cinq ans comme des médiocrités !!! Lequel des deux Maeterlinck a tort ? Ce n'est pas à moi d'en décider » — j'te crois, mon bon, mais alors pourquoi t'en mêler ? — « Lequel est-ce que je préfère ? » — Voilà qui nous est absolument égal, par exemple ! et à Maeterlinck aussi, génie trop haut placé pour s'inquiéter de l'avis d'un académicien de ta trempe ! — « Celui de maintenant, je ne puis pas le dissimuler, bien qu'il fût peut-être plus « chic » et plus « esthète » de préférer celui d'autrefois !!! » Les intelligents ne préfèrent ni l'un ni l'autre. Ils admirent les deux manières du grand artiste et la fécondité d'un talent assez puissant pour varier, avec une égale maîtrise, la forme de son verbe, à son gré.

Mais écoutons la suite. C'est trop gai pour ne pas aller plus loin :

« Quel original que ce M. Maeterlinck ! Quand il écrit en vers (rappelez-vous *Philippe II*), il écrit en prose ; et quand il écrit en prose, il écrit en vers ; et il n'y a que quand il écrit en vers qu'il fasse de la prose *arythmique*, et il n'y a que quand il écrit en prose qu'il prodigue l'alexandrin régulier. Est-il un double M. Jourdain et fait-il non seulement de la prose sans le savoir, mais des vers alors qu'il ne sait pas qu'il en fait ? Il est probable plutôt que c'est un système, et qu'il veut que les vers soient prosaïques et que la prose soit rythmée. Je lui dirai alors mon humble avis... » Maurice Maeterlinck s'en passera fort bien de votre humble avis, cher Monsieur, et nous aussi.

L'éminent académicien, qui a écrit ces naïvetés, nous annonce un peu plus loin qu'il y a un livre qu'il pourrait écrire, mais qu'il n'écrira pas, mais que si un autre critique veut bien écrire le livre qu'il n'écrira pas, il écrira une critique du livre qu'il aurait pu écrire, mais qu'il n'écrira pas !!! Et, dites donc... il se paye notre tête, ce critique-là ! N'est-ce pas à se mettre à genoux devant un esprit aussi distingué !

Le grec au xx^e siècle. — Voulez-vous rigoler? Lisez la mirobolante apologie des humanités grecques écrite dans la *Revue générale* par le même auteur qui attaqua jadis, d'une façon si impertinente et si maladroite, les *Classiques chrétiens*, du chanoine Guillaume, mais qui fut fustigé de maîtresse façon par les abbés Baelde et Guillaume. On nous y invite à admirer « la *vénéérable!* grammaire grecque!!! » Merci! on nous a suffisamment emb...nuyé avec cette *vénéérable* grand'mère! Elle est donc bien malade, la vieille! Ecoutez les doléances de Jérémie : « La tourmente menace de tous les côtés le grec — (ici il signale *une éclaircie!* du côté du Rhin); — mais qu'on ne s'y trompe pas, la tourmente reprendra bientôt avec plus de violence que jamais. Si on n'allège pas sans retard la cargaison, si on ne jette pas à la mer ce qu'elle a d'avarié et d'inutile — (mais tout le ballot est pourri. Allons! un bon mouvement! jetez tout le paquet à l'eau) — si on reste en dessous des progrès modernes, pour *radouber le vieux bâtiment* — (quel aveu! nous ne le lui avons pas fait dire. Il craque de toute part, le vieux bateau, il fait eau de tous les côtés), — je crains fort qu'il ne sombre et ne disparaisse pour toujours. » — Nous ajouterons : Ainsi soit-il. Ce jour-là, nous chanterons un *Te Deum*.

Et vous ne vous imaginez pas les trucs que l'auteur propose pour rajeunir la vieille! Il propose la méthode de comparaison. Faire lire aux élèves, par exemple, dans les vieux auteurs grecs rabougris une émeute rue Haute en faveur du S. U. pur et simple, réprimée par une garde civique grecque!!! (textuel), etc., etc., et parmi les questions intéressantes à poser aux élèves se trouve celle-ci : CITER DEUX SATRAPES? Pourquoi pas quatre, une fois qu'on y est. Ah! elle est désopilante cette apologie du grec au *XX^e siècle*.

* * *

Accusé de réception. — A. MAÏKOFF : Foésies (Paris, Perrin). — E. HELLO : Rusbrock l'admirable (ibid.). — T. MAURER : Plaisir d'amour (Paris, Maison des Poètes). — P. BOURGET : L'Étape (Paris, Plon). — G. SAUVIN : Pour arriver au bonheur (ibid.). — L. COUROUBLE : Profils blancs et frimousses noires. Impressions Congolaises. Nouvelle édition (Bruxelles, Lacomblez). — E. DE SOLENIÈRE : Notules et impressions musicales (Paris, Sevin et Rey). — Centenaire poétique de V. Hugo (Paris, Fasquelle). — J. DEUZÈLE : La maison vide (Paris, Perrin). — M. DES OMBIAUX : Têtes de houille (Bruxelles, Dechenne). — RUDYARD KIPLING : Kim (Paris, *Mercur de France*). — E. TAVERNIER : Du journalisme (Paris, Oudin). — L. GUILLAUME : Classiques latins comparés. Morceaux choisis à l'usage de la troisième et quatrième, par D. BAELDE, 2^e édition (Société de Saint-Augustin).

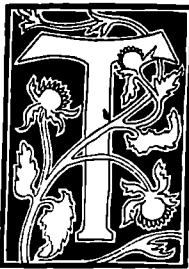
* * *

Les livres. — La surabondance de copies nous force à en renvoyer la critique au prochain fascicule.

Les Assises de Musique Religieuse

données par la Scola Cantorum de Paris, à Bruges

les 7, 8, 9 et 10 août 1902



POUR le monde connaît la célèbre *Scola*, société de musique religieuse, fondée à Paris par trois artistes incomparables, Vincent d'Indy, Guilmant et Charles Bordes. Les Belges auront, au mois d'août, une occasion unique d'entendre cette admirable école de musique vraiment artistique et vraiment religieuse. Ils viendront pendant quatre jours à Bruges donner des auditions splendides entremêlées de conférences du plus haut intérêt et du plus nécessaire et vivant enseignement sur la vraie musique religieuse, le chant grégorien, la musique figurée à l'église, etc.

Nous ne saurions assez vivement engager nos lecteurs à prendre part à ces assises solennelles et à s'inscrire dès maintenant comme membres honoraires ou, tout au moins, comme congressistes. Que ceux qui en ont les moyens s'inscrivent comme *membres honoraires*, afin d'encourager cette entreprise magnifique en la soutenant par une souscription plus large, ce dont les organisateurs ont besoin, car ils n'ont demandé aucun subside ni au gouvernement, ni à la ville, confiant dans la générosité traditionnelle des catholiques belges.

On sait combien il est urgent de relever enfin l'art musical religieux, tombé dans les bas-fonds de la plus lamentable médiocrité et profané odieusement par l'intrusion d'une musique théâtrale révoltante, qui n'a plus rien de religieux et est tout ce que l'on veut, excepté de l'art. Le mal sévit avec autant de rigueur et d'horreur en Belgique qu'ailleurs. Nulle part, une manifestation comme celle-ci, qui sera grandiose et digne des grands artistes de la *Scola*, de Paris, n'est plus opportune.

Nous sommes débordés par la musique profane, une musique qui ne ressemble plus à rien du tout, qui n'a plus de nom dans aucune langue, une musique à mettre en fuite quiconque à un peu de piété dans le cœur et un peu d'art dans l'âme. Pour moi, j'avoue que le plus grand supplice que l'on puisse m'infliger, c'est celui de me forcer à assister à une grand'messe ou à un salut solennel dans une de nos églises. Cette musique est horripilante au premier chef. Elle tarit du coup toute aspiration vers Dieu. Elle vous déchire le tympan. Elle vous crispe les nerfs. Elle vous exaspère. Elle vous dégoûte et vous révolte, pour peu que vous aimiez un peu le recueillement et l'art, deux choses qui devraient s'accorder si naturellement.

Et cette musique atroce a pénétré partout, même dans les couvents. Aucune église n'y échappe. La plus petite chapelle de couvent en est infectée. On en est réduit, quand on veut entendre de la musique vraiment religieuse, à aller à l'abbaye de Maredsous ou dans une de nos cathédrales, dont deux surtout, celle de Malines, grâce au grand artiste Edgar Tinel, et celle de Tournai, grâce à feu le chanoine Maton, se distinguent, entre toutes, pour la bonne tenue de la maîtrise.

A Bruxelles, nous avons, de temps en temps, de magnifiques solennités musicales religieuses à l'église de Saint-Boniface, où sont installés les *Chanteurs de Saint-Boniface*, noblement protégés par le digne curé, M. Hallaux, un artiste dans l'âme, un esprit de la plus fine culture et aux sentiments si élevés. Sous la direction supérieure de M. Carpay, on exécute dans cette église aux grandes fêtes des messes et des saluts de toute beauté, où une large part est faite aux plus grands maîtres anciens, comme Palestrina, et aux vrais maîtres modernes, comme Tinel. Mais cette œuvre est si peu soutenue et si peu protégée, les catholiques sont si avares de leurs deniers envers elle, qu'avec la meilleure volonté du monde la société des *Chanteurs de Saint-Boniface* en est réduite à ne donner que très rarement des auditions pareilles.

Voici une occasion unique de commencer une campagne sérieuse — puisse-t-elle être définitive! — contre les abominations musicales auxquelles nous assistons en Belgique, et qui sont, en même temps qu'un scandale au point de vue de la piété, une calamité au point de vue de l'art religieux.

Souscrivons tous en grand nombre et largement à l'entreprise de Bruges. La souscription de membres honoraires, donnant droit à deux places à tous les exercices, à la réception du tirage à part des conférences et à l'inscription de son nom sur les programmes, est de 20 francs (celle de simple congressiste, donnant droit simplement à une place, n'est que de 6 francs). Mais que les âmes généreuses, qui désirent avec nous le relèvement de l'art musical religieux en Belgique, assistent largement les organisateurs en donnant même quelque chose en plus que ce qui est exigé pour les cartes de membre honoraire.

Puissent ces magnifiques assises de Bruges être enfin l'aurore attendue depuis si longtemps, et souhaitée si ardemment par nous, de la résurrection en Belgique du grand et véritable art chrétien, le plus hautain et le plus sublime des arts. Ah ! si on pouvait une bonne fois désinfecter les jubés, brûler toutes les partitions de musique idiote, grotesque et baroque, qui constituent le répertoire habituel de nos églises ! Un simple psaume liturgique, exécuté en chant grégorien d'une façon pieuse et digne, est aussi empoignant, que la cacophonie profane que l'on doit subir actuellement dans les églises est exaspérante en ce qui concerne l'art et déprimante en ce qui regarde la piété.

J'avoue, pour ma part, avoir été souvent impressionné d'une façon inexprimable par une simple messe exécutée en Plain-Chant, d'une façon fruste et gauche par nos paysans dans une église de village, alors qu'il m'est impossible d'être deux minutes à une grand'messe dans une église de nos grandes villes, sans sentir le plus impérieux besoin de prendre immédiatement mon chapeau et de m'enfuir en me bouchant les oreilles aussitôt que les chantres du jubé ouvrent le bec pour brailler leurs atroces musiques.

Je souhaite ardemment que les grandes assises de Bruges réussissent en tous points. Je remercie avec toute mon âme les grands artistes Tinel, Charles Bordes, le Révérendissime abbé Pothier et toute la vaillante *Scola* de Paris pour l'œuvre magnifique qu'ils ont entreprise et je leur souhaite, avec tout mon cœur, le plus brillant succès, un succès tel qu'il laisse des traces ineffaçables et qu'il ait des résultats définitifs pour le relèvement de l'art musical religieux dans notre chère Belgique catholique.

HENRY MÖLLER.

In Memoriam

A Jean Lahor.

*Toi que je n'aime pas et qui pourtant m'es chère
Pour le stérile amour dont lentement tu meurs,
Pauvre Ame si connue et toujours étrangère,
J'apporte ma détresse en offrande à tes pleurs.*

*Pâle Sœur dédaignée, ô Vierge taciturne
Livrée au culte amer des vœux inaccomplis,
J'ai souvent évoqué sous la voûte nocturne,
Ta jeunesse drapée en sa robe à longs plis.*

*Pitoyable au chagrin qui rongait ma pensée,
Tu rougis de ton sang mes chemins ténébreux,
Consacrant sans regret ta tendresse offensée
A la rédemption de mon cœur malheureux.*

*« Regarde, disais-tu : Je t'aime et je suis belle,
Ma vie est une rose éclore sous tes pas...
Ah, laisse-moi t'aimer, mon cher enfant rebelle...! »
Mais je baissais la tête et ne répondais pas.*

*Des pleurs nuançaient d'or tes grands yeux d'améthyste
Et bien que te sachant pour toujours loin de moi,
Tu chantais, exhalant ta céleste âme triste,
Dans un hymne d'espoir qui cachait ton émoi.*

*« Je t'aime... je suis belle!... » Hélas! ces mots suprêmes
Sur ta lèvre d'enfant me semblaient étrangers
Et je te rejetais, plaintive Sœur qui m'aimes,
Avec un geste las, tes rêves outragés.*

*Que m'importait le don d'un ineffable songe
Dont la pure clarté grandissait chaque jour
Quand mon inquiétude éprise de mensonge
Se plaisait aux tourments d'un dérisoire amour!*

*Si tes yeux ont pleuré sur moi qui t'ai meurtrie,
Si ton âme a gémi sous mes doigts criminels,
Si j'ai semé d'effroi ta jeunesse fleurie,
Si j'ai marqué ton front de mes baisers cruels,*

*Si j'ai fui la douceur de ta lèvre bénie,
Si j'ai brisé ton cœur, si je l'ai blasphémé,
Comme toi, j'ai connu cette grâce infinie
Et ce martyre affreux d'aimer sans être aimé.*

*Mes rêves les plus chers, ma force, mon ivresse,
Les merveilleux espoirs qui s'éveillaient en moi,
Tout mon être exultant d'immortelle jeunesse,
Mes chants doux et pieux comme un acte de foi,*

*Les roses de ma vie et les lys de ma gloire,
Mon amour noble et pur comme un Ephèbe Roi,
J'avais tout abdiqué sur l'autel illusoire
D'une Enfant dont l'orgueil brûlait le front étroit.*

*Elle a tout déchiré de sa fine main pâle,
Se riant de mes fleurs et narguant ma chanson,
Fière de se sentir la Dalila fatale
Qui raille en l'enchantant le désir de Samson.*

*Près d'elle, j'ai filé la laine fatidique
Dont elle recueillait les grêles écheveaux,
Pour m'étrangler à l'heure où mon cœur nostalgique
L'aurait voulu mener vers des destins nouveaux.*

*O volupté de vivre au milieu des larmes!
A ses pieds, bafoué, vilipendé, meurtri,
J'ai bien longtemps chanté sans regretter mes armes,
Heureux de la servir dès qu'elle avait souri.*

*Mais un soir, mon amour la fatigant sans doute,
Sans un mot, dans la nuit qui tombait peu à peu,
Elle m'abandonna sur le bord de la route
Où tristement neigeait un clair de lune bleu.*

*Ai-je souffert loin d'elle? Hélas! le sais-je encore?
Pourquoi j'ai survécu? Je l'ignore toujours.
Comment après tant d'ombre une nouvelle aurore
Doucement vint fleurir le linceul de mes jours?*

*O ma Sainte Gardienne effacée et si pure
Je ne puis te répondre, ayant tout oublié ;
Déjà le souvenir de l'ancienne blessure
Ne vient plus effleurer mon cœur pacifié.*

*Comme autrefois je chante et je bénis la vie,
Mais ma voix est plus grave et parfois l'on dirait
Qu'aux bénédictions de mon âme ravie
Comme un parfum vieilli, se mêle un long regret.*

*Tu souffres, chère Enfant : J'ai souffert : Nos pensées,
Par delà cet amour qui nous brisa tous deux,
Silencieusement et les mains enlacées
Rêvent d'un clair pays où l'on serait heureux.*

*A quoi bon nous leurrer d'un mensonge fragile ?
Tu m'aimes... Puis-je encor aimer, quand lentement
S'effrite dans mon cœur l'Idole aux pieds d'argile
Que tu crois noble, pure, éternelle et qui ment ?*

*Poursuivons nos destins : Toi, ma Sœur, fuis les charmes
De l'amour embusqué sous ton bel avenir :
Prends mon pâle sourire et laisse-moi tes larmes,
Mon sourire — ô néant ! — tes pleurs — ô souvenir !*

GEORGES MARLOW.



L'Impôsteur Magnanime

Perkin Warbeck

Drame en quatre actes

(Suite)

TROISIÈME ACTE

Une salle dans le palais de Westminster. Ameublement de style sévère. Table recouverte d'un tapis. Fauteuils gothiques.

SCÈNE I^{re}

LE COMTE D'OXFORD, L'ÉVÊQUE DE DURHAM

L'ÉVÊQUE

Mylord, faut-il croire la nouvelle qui circule dans les galeries de Saint-Paul, et sur les quais de la Tamise? Le pseudo Richard IV aurait été pris non loin des côtes de la Cornouailles?

OXFORD

Rien n'est plus exact, mylord.

L'ÉVÊQUE

Je vous félicite de tout cœur.

OXFORD

Des courriers arrivés à l'instant me donnent le détail de l'affaire. Ce n'est qu'en brûlant les étapes que je suis arrivé ici quelques heures avant notre homme, le temps de lui retenir son logement dans la Tour!...

L'ÉVÊQUE

Ce larron dans la prison des criminels de qualité!

OXFORD

Oui, par une longanimité excessive notre roi n'a pu se résoudre à l'incarcérer dans la Flotte avec les malandrins ordinaires... Comme vous le savez, j'étais allé là-bas négocier la capture du duc Perkin avec son ministre Frion. Ce transfuge de Marguerite d'York m'a fort bien servi. Toutefois la chose nous a coûté plus de trente deniers et ne s'est pas accomplie sans peine. Tandis que par une attaque feinte nos hommes occupaient d'un côté le gros de l'armée du prétendant, Frion attirait Warbeck et ses fidèles à l'autre bout du champ de bataille par un grand hourvari de cavalerie, de fanfares et d'armes entrechoquées... L'étourneau est allé donner tête baissée dans l'embuscade!... Mais la nouvelle de sa prise n'a pas suffi, comme nous nous en flattions pour disperser ses rustauds de Cornouailles et ses pirates flamands qui se sont battus en désespérés et qui se sont fait occire presque jusqu'au dernier après nous avoir pas mal tué de monde... Perkin, acculé et convaincu pourtant de la vanité de sa résistance, s'était débattu comme un vrai diable...

L'ÉVÊQUE

Qu'il n'est pas seulement au figuré!...

OXFORD

Comme l'ordre du roi était de nous en emparer vivant, ainsi que de son complice Frans de Bruxelles, je vous laisse à penser si nos soldats ont eu du mal à se saisir des deux drôles! Enfin, voilà qui est fini!... Mais il était temps. Ici même, à Londres, la sédition commençait à fermenter... Vous ne vous imaginez pas ce que ce jeune maraud a fait de dupes et de prosélytes...

L'ÉVÊQUE

Avec l'aide de Belzébuth et Dieu sait par quelles machinations sacrilèges! Aussi j'espère bien le voir traité comme nous servîmes autrefois son aïeule en sorcellerie, la fameuse pucelle d'Orléans...

OXFORD

Malheureusement, il faudrait pour cela, que le roi consentît à nous le livrer. Mais vous connaissez notre maître. Plus que jamais il se pique de magnanimité. Et maintenant qu'il tient ce félon, vous verrez qu'il mettra de la coquetterie avant de lui allouer le salaire de son imposture... Aussi, à la rigueur, j'entretiendrai l'humeur factieuse de nos apprentis de Blackheath et je menacerai le roi d'une nouvelle révolte de Jack Cade.

L'ÉVÊQUE

Bon expédient, en effet... Mais à propos de Warbeck, je n'avais pas attendu l'événement de son arrestation pour solliciter l'intervention du Saint Père. Le prêtre que j'envoyai à Rome nous rapportera bientôt l'annulation du mariage de Catherine Gordon, annulation soumise à une condition formelle ainsi que je vous en ai prévenu. Le divorce n'est canoniquement valable que si l'un au moins des deux époux a réclamé la séparation...

OXFORD

Soyez tranquille, mylord. D'ici au retour de votre courrier, la princesse Gordon aura sollicité l'intervention du vicaire de Dieu. Aussitôt que la basse extraction de Warbeck aura été démontrée à la princesse, elle se réjouira de la délivrance que nous lui ménageons.

L'ÉVÊQUE

En effet il est inadmissible qu'elle eût consenti à épouser un vilain. Mais que devient, cette princesse ?

OXFORD

Elle, aussi, est arrivée à Londres. Le roi la retient prisonnière ou mieux en ôtage, dans son propre palais. Le prétendant l'avait confiée à Lord Dalyell ?

L'ÉVÊQUE

A ce poursuivant évincé de la dame ?

OXFORD

Parfaitement. Dalyell était chargé de la reconduire en Ecosse en attendant l'issue de la campagne. Averti par un émissaire de Frion, je leur ai fait donner la chasse. Mes hommes sont parvenus à les rejoindre au moment où ils s'embarquaient. Ce Dalyell s'est battu, lui aussi, comme un lion... Il n'aurait pas protégé sa propre femme avec plus de vaillance !

L'ÉVÊQUE

Et cependant il se trouvait dans la situation de ce chien d'un antique apologue...

OXFORD

Vous voulez dire qu'il ne défendait que le dîner de son maître. Mais ce qu'il a pris son rôle au sérieux ! A lui seul il a fait presque autant de ravages parmi nos soldats que les rustres de la Cornouailles et ces écumeurs de

l'Escaut. Et comme ce Dalyell est un des favoris de Jacques d'Ecosse, notre nouvel allié, la consigne interdisait à nos hommes de lui endommager la peau. Ils l'ont amené ici avec sa protégée.

L'ÉVÊQUE

Avez-vous déjà revu la princesse ?

OXFORD

Non, mais je me suis ménagé une entrevue avec elle, ici-même où le roi vient de la faire mander...

L'ÉVÊQUE

Puissiez-vous la prévenir contre l'imposteur!... Vous savez si je suis dévoué à vos projets.

OXFORD

Aussi, combien je vous dois de reconnaissance...

L'ÉVÊQUE

C'est plutôt moi qui suis votre obligé, car, en déjouant les complots de la duchesse de Bourgogne vous me fournissez l'occasion de consommer la déchéance de cette odieuse maison d'York et de venger la rose rouge de Lancastre, le saint roi martyr Henri VI, mon premier maître. Pendant que vous parlerez à la princesse, je cours complimenter notre seigneur au sujet de la capture de Warbeck; puis nous vous rejoindrons ici pour préparer la confusion et le supplice de ce drôle...

(Il sort)

SCÈNE II

OXFORD

Ah, Catherine! Altière et méprisante Catherine que tu le veuilles ou non, tu seras enfin ma femme! (Il fait jouer un timbre. A l'estafier qui se présente:) Faites entrer la princesse Catherine et mylord Dalyell!

SCÈNE III

OXFORD, CATHERINE, DALYELL

DALYELL (se porte impétueusement dès son entrée vers Oxford)

Mylord, m'expliquerez-vous cette agression ? Est-ce par votre ordre qu'on nous a attaqués et qu'on nous retient captifs ? De quel droit éloigne-t-on la princesse Gordon de l'époux qu'elle s'est choisie par le Saint Sacrement du mariage ?

OXFORD

Tout doux, mylord!... Réfrénez ce zèle pour les intérêts du malencontreux époux de madame... Et sachez que tous deux vous fûtes conduits ici par ordre de mon royal maître.

CATHERINE

Non, Oxford ! Tu calomnies, Richmond. Pourquoi m'aurait-il séparé de mon époux ?

OXFORD

C'est vous qui vous séparez de lui ! On n'a fait que vous amener à Londres où cet homme se trouve en ce moment.

CATHERINE

Richard est ici ! à Londres ! Battu !... Prisonnier !... mais il vit...

OXFORD

Pas un cheveu n'est encore tombé de sa tête.

CATHERINE

Je demande à lui être rendue.

OXFORD

Non, vous ne devez plus le revoir, celui qu'on vous donna pour époux en un jour à jamais néfaste.

CATHERINE

Un jour néfaste !... Ah, je bénirai jusqu'à mon dernier soupir, le jour où je suis devenue la femme de Richard d'York !... Allons, vite, qu'on me montre le chemin de sa prison !

OXFORD

Encore une fois, madame... Plus jamais sa présence ne souillera l'air que vous respirez.

CATHERINE

Et si je veux, moi, me parfumer de sa douce haleine, m'épanouir sous ses chers yeux, de quel droit m'en empêchera-t-on ?

OXFORD

Du droit qui vient de Dieu même. En attendant que notre Saint Père le pape ait prononcé votre divorce, c'est par ordre du roi que vous êtes séparée pour toujours d'un indigne époux...

CATHERINE

Non, non, rien ne m'arrachera au duc d'York... Oxford, tu l'exaltes jusqu'aux nues en t'efforçant de l'outrager.

OXFORD

Oubliez au plus tôt cet... aventurier. Son véritable nom souillerait vos lèvres.

CATHERINE

Il n'est point de musique qui s'exhale avec tant de douceur, de fruit qui fonde plus délicieusement dans la bouche, que les syllabes de ce nom vénéré : Richard, mon beau duc d'York...

OXFORD

Ce n'est pas sous ce nom que les valets du bourreau afficheront bientôt cet imposteur au poteau d'infamie.

DALYELL

Ah fi, mylord ; il est indigne d'un gentilhomme d'insulter au malheur d'un ennemi vaincu ou plutôt... vendu.

OXFORD

Mylord, il ne s'agissait que d'un traître, d'un ennemi de mon roi.

DALYELL

Par saint Georges, mylord, quel prudent serviteur vous faites ! Vous vous abritez donc toujours sous le couvert de votre maître ?

OXFORD

Et vous-même, estimez-vous heureux de vous trouver en ce moment sous son toit, car sinon...

DALYELL

Tant pis!... L'un de ses roquets abuse terriblement de notre patience! Et il me démange de le corriger.

(Il s'est porté vers Oxford et, la main levée, il va le souffleter, mais avant qu'il en ait eu le temps, sur un signe du comte les gardes, qui ont amené Catherine et Dalyell se saisissent de celui-ci.)

CATHERINE (qui s'était jetée entre Oxford et Dalyell)

Dalyell!

OXFORD

Quant aux dogues furieux, on les enferme!... Reconduisez, mylord Dalyell, dans ses appartements... Veillez à ce qu'il ne manque de rien! Mon gracieux maître le tient en une estime toute particulière... Et mon zèle pour le service du roi m'empêche même de ressentir en ce moment l'injure que ce gentil-homme se flatte de m'infliger... Au revoir, mylord, nous réglerons ce petit compte en un moment et en un lieu plus opportuns.

(Les gardes entraînent Dalyell; Catherine fait un mouvement pour le suivre.)

SCÈNE IV

OXFORD, CATHERINE

OXFORD

De grâce, demeurez, princesse... J'ai à vous entretenir d'un objet qui vous touche de très près; il s'agit de votre rang, de votre avenir.

CATHERINE

Non, trêve de conversations... Laissez-moi me retirer...

OXFORD

Je vous inspire donc tant d'horreur, Catherine... Voyons, est-ce ma faute, si les circonstances ont pris cette fâcheuse tournure pour vous, si l'on vous fit contracter une affreuse mésalliance et si... vous vous êtes prêtée avec trop de complaisance à cette union?

CATHERINE

J'en ai déjà trop entendu... Laissez...

(Elle va vers la porte.)

OXFORD (la ramenant)

Vous m'entendrez jusqu'au bout... Est-ce de ma faute, encore, dites, si ce... damoiseau s'avisa pour mieux mériter vos bonnes grâces de vouloir supplanter le roi légitime de ce pays? Qu'en puis-je, s'il s'est fait battre et prendre au piège? Mon rôle à moi se borne à vous épargner les conséquences de l'équipée de ce... petit Flamand. Le roi lui-même m'a fait l'honneur de me commettre à votre sécurité. Ne me suis-je pas acquitté loyalement de cette mission? Vous ai-je manqué d'égards? Qu'avez-vous à me reprocher?

CATHERINE

Encore une fois, épargnez-moi ces sarcasmes. Ou bien est-ce pour me torturer à votre aise que vous venez de m'enlever mon dernier protecteur. En ce cas, continuez!... C'est beau, c'est courageux, c'est bien digne de vous, et cela vous achève comme une signature au bas d'un tableau... A ces procédés chevaleresques je reconnais ce comte d'Oxford que je commençai à apprécier naguère à Edimbourg.

OXFORD

Madame... Prenez garde!

CATHERINE

Eh bien, quoi?... On ne ricane plus? En finirions-nous déjà?... Quelque volupté qu'il goûte à prolonger les affres de sa victime, il arrive un moment où le tigre lui accorde le coup de grâce... Vous ne serez pas plus cruel que le tigre... Faites diligence et rappelez vos satellites...

OXFORD

Catherine Gordon, ne me tentez point!... A l'instant je m'adressais à votre raison, je vous parlais respectueusement, je me faisais l'interprète des désirs du roi, je vous préparais à un divorce que Sa Majesté elle-même a voulu...

CATHERINE

Tu mens, Oxford... Henri Tudor n'a aucun intérêt à ce divorce...

OXFORD

A la rigueur ce divorce n'est pas indispensable, puisque bientôt vous serez veuve.

CATHERINE

Veuve!

OXFORD

Mais oui... Par égard pour vous, le roi tenait à vous fournir l'occasion de prendre vous-même les devants d'une séparation, et de répudier le misérable Warbeck avant qu'une mort violente vous eût débarrassée de lui!

CATHERINE

Henri attenterait à la vie d'un prince de la maison d'York!...

OXFORD

Tarare!... Il n'y a plus que vous, femme simple et crédule, pour croire en ce faux Plantagenêt.

CATHERINE

Oui, je crois en lui, je crois en sa naissance, en son droit, en sa mission, comme en la divinité du Très Haut!...

OXFORD

Si, cependant, on vous prouvait son imposture!

CATHERINE

Impossible!

OXFORD

Si lui-même avouait son crime?

CATHERINE

Tel que je le connais, la torture même ne le contraindrait à cette apostasie...

OXFORD

Mais encore, s'il s'était trompé, si on le lui prouvait à lui-même?

CATHERINE

N'importe, je l'aime, je continuerais à l'aimer...

OXFORD

Tu veux donc qu'il meure? C'est toi qui le perds!

CATHERINE (agenouillée)

Miséricorde de Dieu!... Et vous, son frère assassiné, son bon ange gardien, âme bienheureuse du petit roi Edouard V, veillez sur lui!

OXFORD

A toi plutôt d'avoir merci; toi seule peux le sauver!

CATHERINE (elle se relève)

Moi?... Non, l'espoir que tu me fais luire est une cruauté de plus.

OXFORD

A toi de le sauver, te dis-je... Malgré le roi..., malgré la politique, malgré la raison d'Etat qui nous ordonne sa mort, ce Flamand vivra...

CATHERINE (égarée)

Il vivra!... Les corbeaux ont cessé de croasser autour du gibet; l'hyène ne réclame plus de cadavres; le hibou a salué le soleil!... Oxford je ne te connais plus.

OXFORD

Toujours des outrages!... Et pourtant tu as tort... C'est mal, c'est imprudent, ne crois-tu pas en cette heure critique? Car plus tu mets d'exaspération à me haïr, plus il te sera pénible tout à l'heure de feindre de la complaisance pour moi...

CATHERINE (n'osant comprendre)

Ah!

OXFORD

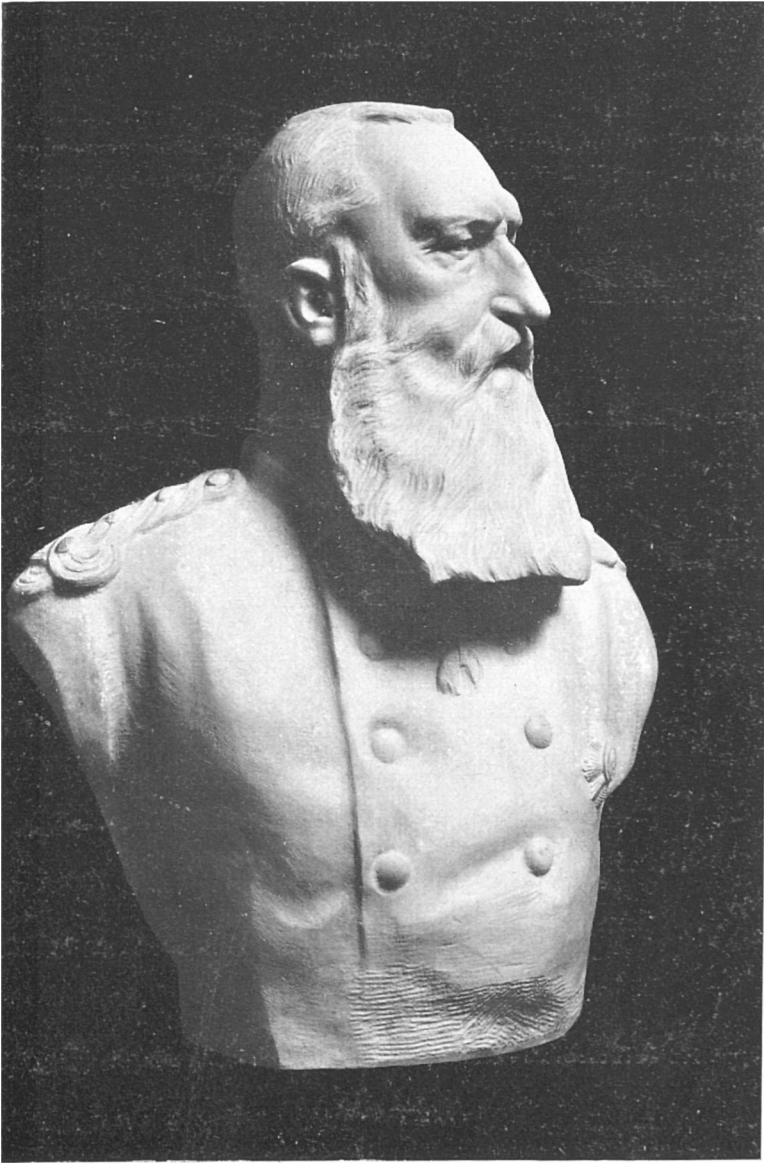
Eh oui! De te montrer gentille, de faire au moins semblant de m'aimer... Ah! il le faudra, Catherine; de bonne ou de mauvaise grâce... mais il le faudra...

CATHERINE

Tue-moi!

OXFORD

Je n'en aurai garde... Je t'aime trop pour cela!



BUSTE DE S. M. LE ROI LÉOPOLD II

(THOMAS VINÇOTTE)

CATHERINE

Il m'aime !

OXFORD

Tu te laisseras fléchir si tu veux qu'à mon tour je consente à épargner ton... mignon.

CATHERINE

Mon Dieu !... mon Dieu !... mon Dieu !...

OXFORD

M'aimer un rien... Te donner, non, te prêter un peu à ma fièvre. Quelques baisers de tes lèvres !... Quelques minutes de ta vie !

CATHERINE

Jamais !... Jamais !

OXFORD

Ce n'est pas ton dernier mot... Ecoute, je n'exige même plus le divorce... Je suis bon prince... C'est un marché onéreux pour moi ! Tu m'aimeras un instant... pour toute une vie que je lui laisse... Je fais mieux encore : je te le rends, je vous réunis pour toujours... Oui, vous vous aimerez désormais sans un obstacle... Ah, cruelle, songes-y bien ! A moi une promesse de félicité... un simple leurre... un avant-goût du Ciel... puis l'enfer !... A lui l'éternité et l'infini de ton amour ! Et tu hésites ?

CATHERINE

Oui... oui... qu'il meure !

OXFORD

En ce cas, je vous désespérerai tous les deux...

CATHERINE

Bravo ! Te voilà toi-même !... Tu es plus ressemblant ainsi !

OXFORD (éperdu, regardant autour de lui, la traînant par les poignets, presque par terre)

Si le roi n'allait venir !... Mais aujourd'hui même, ce soir, chez toi... dans ce palais !... J'éloignerai tout le monde...

CATHERINE

Monstre!... O mon Richard!

OXFORD

Tu peux l'appeler, ton Richard... J'y songe. Pour que ma vengeance soit complète, je veux qu'il te mau lisse en expirant... Si je lui racontais que je t'ai possédée, il lui resterait la consolation de ton amour. Tu n'aurais cédé qu'à la violence... Non, non! Tu seras infidèle, parjure, tu l'auras trahi! C'est toi qui as demandé le divorce, c'est toi qui le renies...

CATHERINE (sarcastique)

Pour t'épouser! Ah! ah!

OXFORD

Non, pour épouser ton premier adorateur, ce platonique Dalyell!

CATHERINE (terrifiée, désespérée)

Tu ne feras point cela, Oxford?... Non!... D'ailleurs il ne te croirait point!

OXFORD

Dalyell est beau, jeune, bien en cour... Il ne vous aurait rejoint en Cornouailles que pour devenir le paladin de son rival?

CATHERINE

Lord Dalyell est le plus noble des caractères!...

OXFORD

Aussi la princesse Catherine a-t-elle raison de l'aimer. Pitoyable Warbeck voilà de quoi attiser tes affres dernières!

CATHERINE (à genoux, suppliante)

Oxford!... Prends moi!... Puis tu me tueras; ce sera bien fait... Mais grâce pour lui, ou du moins grâce pour son amour, grâce pour sa foi... Oui, qu'il meure aussi... mais je t'en supplie... Oxford... qu'il meure en m'aimant... en me croyant toujours digne de lui! Ah! J'étouffe... A moi! . De l'air!

(Elle défaille.) (Bruit de pas.)

OXFORD (tendant l'oreille)

On vient!... (Il relève Catherine et lui serre les poignets) Silence! Pas un mot de ce qui s'est passé entre nous ou c'est aujourd'hui même que votre époux sera supplicié mais après avoir appris d'abord votre trahison!

DEUX PAGES (soulevant et écartant les portières)

Le roi!

SCÈNE V

CATHERINE, OXFORD, LE ROI HENRI VII, L'ÉVÊQUE DE DURHAM

(Catherine se dirige en chancelant vers Henri VII. Elle va parler; Oxford passe par un moment d'angoisse; mais il se rassure peu à peu, Catherine s'étant ravisée.)

CATHERINE (elle s'est jetée aux pieds du roi)

Ah... Le roi... Richmond!... Pitié, sire!

HENRI

Pourquoi cet émoi, princesse? (Il la fait se relever avec bonté en la prenant par la main et il la conduit doucement jusqu'à un fauteuil). Mon apparition vous trouble à ce point? En ce cas j'en serais bien confus, car nul ne compatit plus que moi à vos infortunes!... Malheur à celui qui vous manquerait!... Seul le souci de votre réputation et de votre rang m'a contraint de vous retenir provisoirement à Londres... Mais c'est mon palais que je vous assignais pour retraite et c'est aux plus galants seigneurs de ma cour que j'accordais l'honneur de vous garder, en m'estimant moi-même le plus humble et le plus empressé de vos servants.

(Il lui baise la main et la fait asseoir.)

CATHERINE

Merci, généreux Richmond... vous aurez pitié... vous ferez grâce...

(Elle éclate en sanglots.)

HENRI

Madame, consolez-vous! Le tout premier je déplore la fatalité qui vous prit, vous si noble et si touchante, pour le jouet de cette exécration... Et j'en veux presque autant à ce félon d'avoir capté votre main que d'avoir convoité ma couronne!

CATHERINE

Et pourtant, sire, je vous implore pour cet infortuné, pour mon époux, Richard duc d'York.

HENRI

Quoi, madame !... Vous osez intercéder en faveur de ce rebelle et le parer du nom d'un des saints Innocents du Paradis égorgés par un nouvel Hérode ! Oubliez-vous que cette démarche vous rend presque complice de ce Warbeck ?

CATHERINE

Non pas... S'il est coupable je le suis autant et même plus que lui... Le soir même où je le vis pour la dernière fois, il aspirait à une existence obscure. C'est moi, hélas, qui lui imposai d'être roi !

HENRI

Il avait abusé de votre amour et de votre candeur... Et c'est encore à votre égarement que je veux imputer votre outrageante intercession... Toutefois, qu'il ne soit plus jamais question du contrat qui vous attachait à ce misérable...

L'ÉVÊQUE

Hâtez-vous de renier un pacte diabolique et de demander au Ciel l'annulation d'un vœu dont vous ignoriez l'exécrable nature...

HENRI

Nous sommes décidés à vous affranchir malgré vous de cet odieux vasselage... d'accord avec lord Huntley, votre père, qui vient d'arriver...

CATHERINE

Mon père, ici ?

OXFORD (à part)

Pour contrarier mes projets !

HENRI

C'est notre royal cousin d'Ecosse qui nous l'envoie et qui le charge d'épouser en son nom notre bien aimée fille Marguerite. Vous le verrez à l'instant, car il lui tarde de vous prodiguer ses consolations... Plus tard quand vous aurez repris possession de vous-même et que le Souverain Pontife vous aura dégagée d'un lien infâme, nous vous proposerons de choisir entre deux

partis dignes de vous : l'un est le comte Dalyell, particulièrement cher à lord Huntley, et l'autre, ce noble comte d'Oxford que je vous recommande moi-même...

CATHERINE

Dieu m'est témoin que je n'aime et n'aimerai jamais que mon Richard... D'ailleurs lord Dalyell est trop fier et trop généreux pour se conquérir une épouse en profitant du malheur d'un rival.

HENRI

Et que diriez-vous de mylord d'Oxford ?

CATHERINE (hésitante, puis avec défi)

Pour se rendre digne de votre patronage, sire, le comte d'Oxford ne sera pas moins fier que lord Dalyell...

OXFORD (à part)

Bien joué!... Mais j'aurai ma revanche.

L'ÉVÊQUE (bas à Oxford)

Heu! Elle m'a l'air de chérir ce Warbeck plus tendrement que jamais.

OXFORD (à l'évêque)

Parce qu'elle croit encore en son illustre naissance. Attendez qu'il soit démasqué...

HENRI

Brisons-là, madame... Le moment n'étant pas venu d'insister sur les mérites de ces deux gentilhommes... Puisse la solitude, la méditation, les sages avis de votre père et aussi le pieux ministère de monseigneur de Durham vous dessiller les yeux et vous guérir d'un amour que le Ciel même aura réprouvé... Adieu.

(Le roi baise respectueusement la main à Catherine et la confie à l'un des pages. Un combat se livre en Catherine. Dénoncera-t-elle Oxford? A la porte elle se retourne vers le roi, lui tend les mains jointes, mais un geste et un regard du comte qui se tient derrière Henri l'ont matée et elle se résigne à sortir, échevelée.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS NOINS CATHERINE

HENRI

Infortunée princesse ! Comment ce baladin a-t-il pu l'affoler à ce point !

L'ÉVÊQUE

Le mal est plus profond que je le croyais. Pour la délivrer je crains bien qu'il nous faille recourir à des exorcismes.

HENRI

Pourtant je ne puis croire aux artifices du démon. La grâce, la beauté et l'intelligence de la princesse repoussent cette conjecture... Il me tarde de voir Perkin Warbeck ?

OXFORD

J'ai donné ordre de le traîner jusqu'ici avec son principal complice...

HENRI

Je suis prêt à les confondre.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, PERKIN WARBECK, FRANS

(Les deux prisonniers sont amenés par les gardes qui se tiennent derrière eux.)

OXFORD

Quoi ! Vous demeurez debout ! Et sans crier merci. A genoux, traîtres.

WARBECK

Les rois ne s'agenouillent que devant Dieu !

HENRI

Les rois dis-tu ?

WARBECK

Mes pareils.

OXFORD

A genoux si tu ne veux que l'on te tranche les jarrets!

HENRI

Non, Oxford. Ne le brusque pas. Approche, malheureux jeune homme. Abandonne cet air de bravade et cette attitude farouche. Cette mine rogue ne te sied pas. Humilie-toi. Le roi d'Angleterre est disposé à t'entendre avec patience, à t'excuser, à te pardonner peut-être.

WARBECK

Le roi d'Angleterre? Non pas!... Vous êtes Henri Tudor, dit le Gallois, comte de Richmond...

OXFORD

L'effronté pendard!

HENRI

Silence, Oxford!... Il me plaît d'éprouver jusqu'à quel point ce pauvre garçon a le cerveau écorné... Tu disais, jeune homme?

WARBECK

Puisqu'il faut te le répéter, tu n'es autre que cet Henri Tudor qui vécut longtemps en paix à la cour du duc de Bretagne, aux frais de mon royal père Edouard IV, jusqu'au jour où mon oncle Gloucester...

L'ÉVÊQUE (ricanant)

Son royal père Edouard! Son oncle Gloucester!...

HENRI

Ne l'interrompons point.

WARBECK

Oui, jusqu'au jour où Gloucester, notre oncle dénaturé, l'assassin de mon auguste frère, le roi Edouard V, eût ravi la couronne à ses neveux, et où, l'ambition s'éveillant en ton âme, tu débarquas à Milford, pour y défaire et immoler l'usurpateur dans les champs de Bosworth.

HENRI

Convenez avec moi qu'il récite admirablement sa leçon. Mais dis-moi, petit, me reprocherai-tu cette journée de Bosworth?

L'ÉVÊQUE

Suscité par la Providence le comte de Richmond, vengeait les deux enfants royaux et tant d'autres victimes de Richard III. Dieu même avait armé le bras du justicier.

WARBECK

En effet, à Bosworth, Richmond était le bras, l'élu de Dieu!

HENRI

Aurait-il cessé de l'être?

WARBECK

Oui, depuis le jour où, tenté peut-être par l'ombre infernale de Gloucester, il osa parer son front de la couronne des Plantagenêts...

HENRI

N'étais-je pas l'héritier légitime?

WARBECK

...Jamais... L'épée du lord Protecteur aurait dû vous suffire, en attendant de restituer son royaume au fils d'Edouard... Tu ne détrônas l'usurpateur que pour commettre une spoliation encore plus odieuse.

OXFORD

Chaque parole de ce faussaire est un attentat. Il eut fallu déjà lui arracher cent fois la langue comme on fait aux blasphémateurs...

HENRI

Laisse donc, Oxford. Ne vois-tu pas que je me donne la comédie... Ma foi, ce jeune histrion n'est pas le premier venu. On l'a fort bien stylé à la cour de Bruxelles et il joue son rôle à nous faire illusion... Mais en voilà assez, petit!... Il n'est si bonne comédie qui ne doive finir. En insistant tu perdras le bénéfice de ta gaie science; tu lasserai la longanimité du spectateur le plus indulgent et cette sottise assez inoffensive jusqu'à présent pourrait entraîner un dénouement tragique pour son méchant auteur. Allons avoue de bonne grâce. N'est-ce pas que ce masque et ce déguisement royaux cachaient un jeune drôle flamand nommé Perkin Warbeck que subornèrent de malicieuses gens et qui abusa, sans penser à mal, de la candeur des francs-tenanciers de ce royaume?...

WARBECK

Je n'ai trompé personne. Je ne prétends qu'à ce qui me revient. Ce peuple eut raison de m'acclamer. Dieu même emportait vers moi l'élan de tous ces cœurs fidèles au sang de l'antique dynastie. Non, je ne suis point Perkin Warbeck, je m'appelle Richard d'York et le roi Edouard IV était mon propre père...

HENRI

Voyons, mon enfant, pour la dernière fois : il y va de ta vie. Je t'adjure de ne point t'entêter dans cette grossière supercherie ; ta jeunesse me touche d'autant plus que tu n'as pas l'air d'un coquin endurci. Cesse de faire le jeu des méchants qui exploitèrent ta jolie mine. Ouvre-moi ton cœur, Perkin tu ne crois pas un mot de ce que tu racontes. Madame Marguerite t'a tourné la tête en te faisant mille fables absurdes. Dis-moi, tu n'es que le fils d'un artisan ?

OXFORD

Mais oui, Perkin, inutile de nier, Frion, ton premier ministre, nous a livré tous les fils de la conjuration. Assez mentir !

WARBECK

Oxford, c'est en reniant mon illustre origine que je mentirais. De tout temps la trahison a guetté les rois. La félonie de Frion et ma capture ne prouvent rien contre la justice de ma cause. La mort même ne prévaudrait point contre mon droit. La fortune continue à persécuter la race d'York en ma personne. Hélas la malédiction de Marguerite d'Anjou pèse sur la rose blanche !... Voilà comment la Providence a semblé te favoriser, Richmond... Tu peux disposer de mes jours, mais non de mon honneur. Jamais je n'abdiquerai...

HENRI

Piteux sansonnet, tu m'auras assez souvent rabaché ta chanson !... Hâte-toi d'abjurer ta majesté interlope, de descendre de tes tréteaux, de rejeter loin de toi cette marotte que tu pris pour un sceptre ! A bas cette couronne de carton si tu ne veux que je la fasse river à ton front par des pointés de fer rouges au feu !...

WARBECK

Richmond, jusqu'à présent les rois de notre race se contentaient de frapper leurs victimes. Ils ne les foulaient pas aux pieds. On voit bien que le sang des York ne coule point dans tes veines. Que ne cèdes-tu la place à tes exécuteurs ?

HENRI

Misérable enfant, tu m'engages à te livrer aux bourreaux !

WARBECK

Je les attends de pied ferme... Ceux de ma famille n'éludèrent jamais le supplice... A l'exemple de mon infortuné frère je serai deux fois roi, car le martyr est le plus éclatant des sacres. Mais s'il y a place dans votre cœur pour un reste de pitié, je l'implorerai en faveur de ce pauvre garçon qui partagea ma mauvaise fortune, et qui, convaincu de mon bon droit, crut aussi en ma bonne étoile. Puisque vous me tenez pour un imposteur, ayez égard à l'influence que j'exerçai sur mon entourage, épargnez ceux que j'entraînai dans ma mésaventure...

FRANS

Ô mon maître, je veux mourir avec vous !

HENRI

J'y consens... Les deux bateleurs exécuteront ensemble leur suprême volige...

FRANS

Merci, comte de Richmond!...

WARBECK

Une toute dernière prière...

HENRI

Parle.

WARBECK

Qu'est devenue ma bien-aimée femme ?

HENRI

La princesse Gordon a été rendue à son père.

WARBECK

Me sera-t-il accordé de lui dire adieu ?

HENRI

Non, affranchie d'un nœud abominable, la princesse désabusée a cessé d'exister pour toi!

OXFORD

Et dans quelques jours elle sera la femme d'un autre!

WARBECK

Catherine!

HENRI

Elle épousera un gentilhomme digne de son rang...

OXFORD

Lord Dalyell.

HENRI (à Oxford)

Tu te désistes?

OXFORD (même jeu)

Non!... J'essaie de lui arracher son secret.

WARBECK

Lord Dalyell!... C'est impossible.

OXFORD

Lady Gordon a honte de toi!

WARBECK

Catherine me répudie! Je valais donc mieux qu'elle!

FRANS

Courage, maître!... Le malheur t'élève au-dessus des rois.

WARBECK (essayant de se roidir, mais égaré)

Sois tranquille, je ne plierai pas... Je mourrai plus droit que jamais! N'est-ce pas que la voix du coq sonna ferme après le reniement de saint Pierre?

HENRI

Allons !... Qu'on les ramène à la Tour !...

WARBECK (au comble de l'exaltation, hors de lui)

Le véritable palais des York ! Le billot et la hache y sont les reliques de ma famille et il me tarde de mêler le mien à tant de sang auguste qui les a rougis !... A moi ce billot sacré, prie-Dieu des martyrs, préférable au marche-pied d'un trône, car il représente le seuil de l'éternité !...

OXFORD

Alors, renonce à cet espoir, Perkin Warbeck ; c'est la corde qui t'attend, la corde des vagabonds et des malandrins.

WARBECK

Qu'elle soit la bienvenue ! Depuis que notre divin Maître a réhabilité le gibet de la croix, ce n'est plus déchoir, même pour un prince, que d'être pendu !

(Les gardes entraînent Warbeck et Frans.)

SCÈNE VIII

HENRI, OXFORD, L'ÉVÊQUE

(Henri VII demeure plongé dans une sombre méditation. Ses deux ministres respectent d'abord son silence, puis le comte d'Oxford se décide à interpeller le royal songeur.)

OXFORD

Que décidez-vous, sire ?

HENRI (sortant de sa rêverie, un peu somnambulique)

Vous l'avez vu et entendu ?... Quelle chaleur dans ses discours, quelle noblesse dans l'allure. Puis, cette ressemblance avec Edouard... Vous ne la nierez pas ? Comment le mensonge aurait-il pu s'incarner en une aussi gracieuse enveloppe ? Tandis qu'il proclamait ses titres et ses droits, je fus sur le point de le croire, tant l'accent de sa voix, le feu de ses regards, le pli hautain de ses lèvres m'allaient à l'âme... Avec quelle émotion il me pria pour son ami, et combien fut sublime sa douleur en apprenant la prétendue trahison de sa femme. C'est au point que je faillis m'écrier « Console-toi ;

malheureux! Ils mentent! Une chose au moins te reste : l'amour de Catherine Gordon! » Et maintenant encore je doute, oui, je doute, et j'incline même à le reconnaître pour un Plantagenêt... Ah, mes amis, si nous nous trompions, si nous avons affaire au véritable duc d'York!...

OXFORD

Sire, revenez à vous!... Chassez de votre esprit une supposition aussi absurde. Moi je tiens au contraire ce Warbeck pour un coquin d'autant plus perfide qu'il se dissimule sous des apparences séduisantes...

L'ÉVÊQUE

Oui, sire, il n'a pas seulement conspiré avec Marguerite contre le roi, mais il a pactisé avec le diable, contre le souverain du Ciel? Comment expliquer autrement que par des sortilèges le prestige inouï qu'il exerce sur tous ceux qu'il approche, nobles ou vilains; l'assotement qui s'empara de Jacques d'Ecosse et lui fit jeter d'emblée sa cousine dans les bras de cet intrus, et comment admettre sinon le coup de foudre amoureux grâce auquel la superbe Catherine Gordon consentit sur le champ à une inqualifiable mésalliance! Tout à l'heure encore, vous avez vu avec quelle passion cette malheureuse exaltait son commerce diabolique?

HENRI

La beauté du prétendant, ses malheurs, la popularité de son père, n'auraient-ils pas été des incantations suffisantes?

L'ÉVÊQUE

Comment, sire! La popularité de son père! Le drôle vous aurait-il ensorcelé vous-même!... Hâtez-vous d'étouffer cette admiration qui confine presque à de la sympathie... Marguerite d'York est experte en kabbale. La prodigieuse ressemblance de ce mignon de l'enfer avec Edouard atteste précisément l'exécrable science de la magicienne. Si vous m'en croyiez ce ne serait pas seulement de haute trahison que je convainrais ce sinistre damoiseau et ce n'est point par la corde que je le ferais périr, mais bien par le feu!

HENRI

Votre zèle pour les intérêts du Ciel vous égare mon saint homme. Les mauvais anges ne peuvent revêtir si touchante enveloppe, à moins que par contre les séraphins consentent à prendre la forme des démons... Dans sa blanche cuirasse d'acier poli sur laquelle éclatait l'or de ses boucles blondes, avec ses traits illuminés par une exaltation prophétique, où la douceur se mêlait à l'héroïsme, il m'évoquait ce vitrail de notre chapelle abbatiale représentant le grand saint Georges, protecteur de ce royaume.

L'ÉVÊQUE (en se signant)

Oh, sire!

OXFORD

Homme ou démon, c'est un imposteur et, pourvu qu'on nous en débarrasse, peu importe que ce soit en l'exorcisant comme un possédé ou en le pendant comme un gueux !

HENRI

Jusqu'à présent s'il n'a pas été formellement attesté que c'est lui la rose blanche d'York, on n'est point parvenu à établir par un signe irrécusable qu'il est le fils d'un vil tisserand des Flandres.

OXFORD

Vous réglez, sire... Cela suffit pour que nous le traitions en rebelle et en régicide. Il faut le supprimer.

L'ÉVÊQUE

C'est aussi mon avis...

HENRI

Quoi! Vous le feriez mourir, à supposer qu'il fût Richard d'York.

OXFORD

C'est justement en ce cas que je me montrerais implacable. Votre trône, la raison d'Etat, tout l'exige : l'un des deux est de trop sur cette terre. Ou Richard IV ou Henri VII.

HENRI

Mais c'est un crime que tu me conseillerais, Oxford!

OXFORD

Non, une mesure dictée pour votre propre conservation, c'est-à-dire pour la paix de ce royaume et pour le bien public.

HENRI

Ainsi, je consommerais le crime pour lequel j'immolai dans les plaines de Bosworth, l'assassin des enfants d'Edouard. Je deviendrais son complice, son sicaire en achevant la besogne que Tyrell ne parvint à exécuter qu'à

moitié. Que dis-je? Je serais plus abominable encore que le monstrueux Gloucester; car je serais un hypocrite. Vous exigez le châtiment de l'imposteur? Mais il n'y aurait point d'imposture comparable à la mienne! Je serais le pire des prévaricateurs... Songez qu'après Bosworth, ce peuple m'acclama comme un vengeur envoyé par le Ciel pour frapper le bourreau du prince de Galles et du duc d'York. Et si je fus applé au trône, c'est en récompense de ces équitables représailles. Or, c'est ce roi providentiel, ce paladin céleste, exalté comme tel par la population de ce royaume, qui trahirait sa vocation divine, en égorgeant le prince arraché une première fois à la mort par un miracle! Et c'est là ce que tu attendrais de moi, Oxford! Non, non, tu ne le veux pas.

(OXFORD)

Il le faut cependant... Car c'est du véritable duc d'York que vous auriez tout à craindre...

L'ÉVÊQUE

Le comte de Richmond servit autrefois les desseins de Dieu en remportant la victoire de Bosworth. Appelé par la volonté du même Dieu sur le trône d'Angleterre, il est du devoir du roi Henri VII de s'y maintenir.

HENRI

Même au prix d'un assassinat?...

OXFORD

En politique cela s'appelle autrement. Les rois n'assassinent pas! ils sacrifient, ils éliminent; ils ne sont pas plus responsables que la guerre.

HENRI

Autant confondre les assassins avec les héros, les chevaliers avec les bandits. Non, ces arguties ne me réconcilient point avec ton atroce expédient.

OXFORD

En ce cas, sire, il ne vous reste qu'à abdiquer. A moins que vous ne consentiez à partager le trône avec l'héritier légitime. Car épargner Warbeck, c'est reconnaître Richard IV... Allons, sire, pas de demi-mesures. Assez d'atermoiements. Achevez votre œuvre magnanime. Cédez la place ou du moins la moitié de la place. Restituez son héritage au jeune Richard d'York et n'attendez que de sa gratitude, pour les services que vous lui avez rendus, l'autorisation d'occuper à ses côtés le trône des Plantagenêts...

HENRI

Oxford, tu railles ; tu oublies à qui s'adresse ce discours.

OXFORD

Pardonnez-moi, sire!... C'est mon dévouement à Votre Majesté qui me fait parler ainsi... Il n'y a qu'un trône en Angleterre. A vous d'agir, si vous voulez continuer à l'occuper. Epargner Perkin Warbeck, c'est reconnaître Richard IV. Aux yeux de votre peuple, c'est vous, Sire, qui serez l'intrus et l'usurpateur. Songez combien Edouard était cher à ceux de cette nation.

L'ÉVÊQUE

Au point qu'ils lui pardonnèrent ses débordements. Le paillard supplanta dans le cœur de ses sujets, la sainte et pure image du roi martyr Henri VI ! Ils souriaient avec une aveugle mansuétude au scandale de ses adultères ; ils lui permettaient d'afficher ses maîtresses et de choyer ses bâtards ! Quel père montra plus d'indulgence pour les frasques d'un enfant prodigue !

OXFORD

En effet, si vous avez hérité de son prestige, c'est parce que vous avez puni l'égorgeur de ses enfants.

HENRI

Et c'est alors que tu me conseilles d'achever un de ses enfants !

OXFORD

Pour l'histoire, ces enfants furent étouffés tous deux comme deux oisillons au nid, sous l'oreiller fraternel. Vous avez bien mérité du peuple en faisant périr l'oiseleur féroce ; vous le servirez mieux encore en tordant le cou au vil passereau qui veut se faire passer pour une des alouettes du bon Dieu. Sous le chaume, les bonnes gens évoquent sans cesse les deux tendres roses blanches d'York, broyées, à peine écloses, dans les doigts velus du mauvais jardinier. Que de larmes leur destin a déjà fait répandre ! Comme une tiède rosée, ces pleurs ne cessent même d'aviver la blancheur séraphique de ces victimes ! N'a-t-il pas suffi de la nouvelle que l'une des deux victimes avait survécu pour soulever une grande partie de vos sujets ? Une seule victoire du prétendant entraînait la défection de vos troupes. Et vous encourageriez les espérances de ces masses sentimentales ? Non, non, prenez les devants, sire, frappez un grand coup. Eh, oui, dussiez-vous même achever la besogne que Gloucester n'aurait exécutée qu'à moitié !



BUSTE DE S. M. LA REINE MARIE-HENRIETTE

(THOMAS VINÇOTTE)

HENRI

Ah! ce n'est pas vous, monseigneur de Durham, qui me donneriez ce conseil? Faire périr le duc d'York!

L'ÉVÊQUE

Le duc d'York, jamais; quoique toute sa race me soit odieuse. Mais ce Warbeck, ce suppôt de Satan, je le ferais passer par les flammes du bûcher pour lui épargner celles de l'enfer.

HENRI

Si j'étais certain de son imposture!

L'ÉVÊQUE

La preuve de son crime ne vous fut-elle pas fournie depuis longtemps?

HENRI

Que voulez-vous dire?

L'ÉVÊQUE

Auriez-vous oublié ce qui se passa sous votre tente la veille de votre victoire sur Gloucester?

HENRI

Ah, ce rêve...

L'ÉVÊQUE

Non, cette vision!

HENRI

Si je m'en souviens!... Ce soir-là, avant de me livrer au repos j'avais invoqué le Tout-Puissant en le suppliant d'accorder la victoire à celui qui combattait l'infanticide! Or, lorsque j'eus été couché, voici que s'amassèrent à mon chevet de ces vapeurs que nos prairies de la Tamise dégagent à la chute du jour, et tandis que ces brouillards commençaient à me suffoquer, j'en vis surgir, soudain, deux enfants radieux comme des anges et pourtant tristes comme des orphelins. Ils se tenaient tendrement enlacés, le plus grand le bras passé autour du cou de l'autre, et sans que je les eusse jamais vus je devinai que c'étaient là des frères, des princes, les deux héritiers d'Edouard. Pendant que je les considérais, l'âme envahie par un attendrissement voisin de l'adoration, l'aîné des garçonnetts prononça les paroles suivantes, d'une voix à côté de

laquelle la plainte nocturne du rossignol ou l'hymne matinal de l'alouette aurait semblé des imprécations : « Dors, mon Richmond, dors en paix, et réveille-toi pour ta prospérité. Tes gardiens célestes te protègent contre les atteintes du solitaire. A toi de fonder une illustre dynastie de rois ! Les enfants d'Edouard te prodiguent leurs bénédictions et se font les prophètes de ta gloire ! » Et comme je m'agenouillais, cherchant à toucher leurs mains pour les baiser ils disparurent, tel s'évanouit un nuage dans l'azur de juillet ou plutôt ainsi que se déroberaient deux étoiles.

L'ÉVÊQUE

Et vous doutez encore, sire ! N'est-ce pas des jardins du Paradis que les pauvres petits princes se firent entendre à vous ? Leur prédiction ne s'est-elle pas accomplie ? Quelle autre preuve vous faudrait-il du sacrilège de ce Warbeck ? Ah, craignez par une fausse grandeur d'âme d'aller à l'encontre des décrets éternels !

HENRI

Une voix secrète m'exhorte à repousser les conseils de ce qui ne fut peut-être qu'une hallucination...

L'ÉVÊQUE

Oh, sire !

HENRI

Quoique vous me prêchiez, je ne serai pas tranquille avant que ce misérable jeune homme ait lui-même avoué sa fraude.

OXFORD

Que ne nous autorisez-vous à le mettre à la question...

HENRI

Mutuler cette merveille de la nature !

L'ÉVÊQUE

Non, détruire l'œuvre du démon...

HENRI

Jamais !

OXFORD

En ce cas vous attendrez longtemps la confession de sa félonie. Il est gail-
lard à s'obstiner jusqu'au bout... Mais s'il parlait ? L'enverriez-vous au sup-
plice ?

HENRI

A moins qu'il ne se repentît. N'ai-je pas fait grâce à Lambert Simnel? Le faux duc de Clarence ne figure-t-il point comme fauconnier parmi les officiers de ma maison?

OXFORD

Sire, il me vient une idée... Proposons-lui sa grâce par Lambert Simnel, à condition qu'il convienne de son imposture?

L'ÉVÊQUE

Faisons mieux. Autorisez-nous à mettre le prisonnier au pilori. L'exposition l'édifiera sur le sort qui l'attend s'il persiste dans son impénitence.

HENRI

Soit. Mais s'il se retracte, il est quitte.

OXFORD

Non, sire, ce n'est pas ainsi que je l'entends!

HENRI

Que te faut-il?

OXFORD

Sa mort!

HENRI

Quoi! Tu me conseilles de nouveau une action indigne d'un roi. Je lui arracherais un aveu par une promesse que je ne tiendrais pas. Ah, fi!

OXFORD

Sire, je me suis tu jusqu'à présent pour ne point vous alarmer... Mais déjà la révolte gronde parmi les apprentis de Londres. C'est là le fruit de vos scrupules trop chrétiens. Voilà comment la populace reconnaît votre modération. Nous courrons risque d'assister à l'explosion d'une nouvelle guerre des deux roses plus meurtrière encore que celle à laquelle vous mîtes un terme. Et quand il y va du sang de tout un peuple vous hésiteriez à étrangler cet imposteur! Sire, au nom de votre couronne, au nom de l'Angleterre encore saignante de ses blessures, je réclame la tête de ce Warbeck, je m'attache à vos pas, je ne sors d'ici avant de l'avoir obtenue...

HENRI

Il le faut donc?... Il mourra... s'il avoue... Mais je ne veux pas que Lambert Simnel lui offre sa grâce...

OXFORD

C'est entendu, Warbeck ne périra que s'il avoue...

HENRI

A toi de préparer l'ordre d'exécution...

OXFORD (retirant une pièce de sa poche)

La pièce est prête et elle n'attendait plus que votre signature...

HENRI (parcourt la pièce et lit)

«... Ordonne que Perkin Warbeck, tisserand de Tournai, qui s'est reconnu coupable de lèse-majesté et de haute trahison en se faisant passer pour feu monseigneur le duc Richard d'York, soit pendu haut et court au gibet de Tyburn...» Allons!... (Il signe en soupirant...) Pauvre jeune homme!... Je ne pourrais m'empêcher de déplorer ta mort!... Mais non, tu vivras, malheureux égaré, car tu n'es ni un imposteur ni un démon!... C'est de bonne foi, que tu te proclames enfant de roi!... Et plus d'une fois, encore, je te croirai digne de ma couronne!

(Il se retire, songeur et accablé.)

SCÈNE IX

OXFORD, L'ÉVÊQUE

OXFORD

(Dès que le roi a franchi le seuil de la porte du fond et que ses pages ont laissé retomber la tenture derrière lui, Oxford s'empare avec une joie cruelle de la pièce abandonnée sur la table.)

Par saint Georges, mylord, il n'aura pas été facile d'arracher cet arrêt à notre gracieux maître... Mais à présent, quoi qu'en pense Sa Majesté, Perkin Warbeck est irrévocablement perdu... Il ne sera détaché du pilori que pour monter à l'échelle...

L'ÉVÊQUE

Il serait piquant que la potence eût consommé le divorce des époux avant l'arrivée du bref pontifical. Mais ne craignez vous pas que la mort de son incube ne jette notre belle possédée dans les bras de lord Dalyell ?

OXFORD

Il n'est pas possible de faire prendre le même chemin à celui-ci. D'ailleurs en le supprimant je le rendrais peut-être cher à Catherine et c'est contre le souvenir de deux amants que j'aurais à lutter. Non, tant qu'il vivra, ce noble Dalyell ne sera pas dangereux... Pour le moment courons au plus pressé, informons-nous de Lambert Simnel, apprenons-lui sa leçon. Puis, bonsoir, Perkin. Et à nous deux, la veuve Warbeck...

(RIDEAU)

QUATRIÈME ACTE

Le carrefour de Tower Hill à Londres. Le pilori auquel on monte par plusieurs degrés. Une foule de curieux, femmes, apprentis, marins, précède le cortège du shériff, des constables et des bourreaux. Les massiers, les sergents d'armes et les estafiers du shériff écartent la cohue. Bousculades et huées.

SCÈNE I^{re}

PERKIN WARBECK, OXFORD, LAMBERT SIMNEL, LE SHÉRIF,
LES EXÉCUTEURS, LA FOULE

LES MASSIERS

Place! Place! Arrière marauds...

(Huées.)

LE SHÉRIF

Çà, bonnes gens, que l'on s'écarte! Laissez passer la justice du Roi Henri VII... Et maintenant qu'on amène le condamné. (Warbeck paraît, les mains liées; il est vêtu d'un costume de tisserand, et par dérision on porte devant lui un cartel où figurent les attributs de son métier. Les huées après avoir redoublé à son approche s'éteignent bientôt en un murmure de compassion et de sympathie provoqué par la bonne mine du prétendant.) Allons, vous autres! (aux exécuteurs) faites votre office!

L'EXÉCUTEUR (à Perkin)

Bien des regrets, mon garçon, mais il nous faut passer par là ! (à ses aides :) Ouvrez le carcan!... Là!... Au tour de la ceinture. Cerclez-lui les cuisses avec ces anneaux... Bien! A présent entravez les pieds!... Voilà qui est fait!

(Warbeck a été mis au pilori par le bourreau et ses aides. Il est adossé à un poteau surmonté d'un écriteau d'infamie; il a le cou pris dans une sorte de garrot, la ceinture les jambes et les chevilles également serrées dans des demi-cercles de fer. La tête est plus belle que jamais, extatique, transfigurée: le soleil l'éclaire. Silence solennel. Entrent Lambert Simnel et le comte d'Oxford. Le premier après avoir reçu sa consigne du second s'approche du pilori dont il fait le tour en narguant et toisant le supplicié; Oxford se mêle à la foule, mais de façon à ne rien perdre de ce qui va se passer.)

LAMBERT SIMNEL

Voilà donc, Perkinet, mon bel ami, en quelle posture t'a réduit ton équipée encore plus sotte qu'exécration. C'est le moment de t'amender. Dépêche-toi si tu ne veux encourir un traitement plus cruel. A quoi bon t'obstiner? Ton identité est désormais établie, ton illustre lignage a été proclamé, ton imposture éclate à tous les yeux. Exploitant la religion des bonnes âmes, toi qui te donnais effrontément pour l'infortuné prince Richard d'York, tu t'appelles Perkin Warbeck et tu n'es que le fils d'un artisan, d'un juif, d'un renégat... Songe, Perkinet, à la mort amère que tu feras si tu prolonges ton impénitence... Tu es jeune, la nature t'a traité en favori, une série de jours radieux s'ouvrait pour toi... Dans ces conditions tu dois tenir à la vie. Il serait dur de t'en aller déjà! Et par quel chemin? Te représentes-tu l'horrible contact du chanvre, qui va serrer encore plus fort que le carcan ton cou potelé comme celui d'une fille, et qui te fera presque cracher ta langue menteuse et félonne! Cette seule perspective me fait frissonner pour ta propre chair, ta chair encore si fraîche et si friande, ton corps, le bienvenu des ribaudes et qui semblait voué pour longtemps à d'autres étreintes que celles de la corde d'infamie!... Je t'adjure une dernière fois, Perkin. Avoue ton crime, renie ton passé!... Vois, moi qui te parle, je t'avais précédé dans la voie scélérate. Autrefois je me fis aussi passer pour un prince royal, moi dont les veines roulaient un sang aussi vil que le tien! Mais, pas plus que toi je ne parvins à tenir tête au roi légitime et je finis par tomber en son pouvoir. Or vois jusqu'à quel point ce prince a poussé la magnanimité. Touché par mon repentir, au lieu de me livrer au gibet, non seulement il m'accorda la vie mais il m'attacha à sa personne et me combla de biens et de faveurs! Voilà comment se venge le noble Henri, le puissant roi contre lequel tu t'es soulevé. Puisse mon exemple t'édifier complètement sur ce qu'il te reste à faire. N'est-ce pas que tu n'es qu'un misérable serf des Flandres?

WARBECK

Me prends-tu pour un de tes semblables? Tu te prélasses parmi les valets de l'usurpateur! Moi je préfère mourir en publiant à la face de tout l'univers, mon nom, mon titre et mes droits, moi Richard IV, roi d'Angleterre.

(Mouvement favorable à Warbeck dans la foule.)

APPRENTIS

Il a raison!

LAMBERT SIMNEL (à Oxford)

Vous le voyez, monseigneur, il n'y a rien à tirer de notre homme, et, vu les dispositions du populaire, il serait peut-être dangereux de prolonger le débat.

OXFORD (avec dépit)

Aurait-il vent du piège que nous lui tendons!... Allons, partie remise! Il s'agit de trouver autre chose (au shérif :) En attendant qu'il plaise au roi très chrétien d'envoyer ce prisonnier à Tyburn, ordonnez qu'on le ramène à la Tour.

(Tandis que sur les instructions du shérif les exécuteurs se sont mis en devoir de détacher Warbeck du pilori et qu'il est libéré de ses entraves, Catherine Gordon se fraye un passage à travers la cohue et suivie de Dalyell qui essaye de la retenir, elle se précipite sur le pilori avec un grand cri où la douleur se mêle à la joie.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, CATHERINE, DALYELL

CATHERINE

O mon époux... ô mon roi, je te retrouve enfin!

WARBECK

Catherine!... tu m'aime encore!

CATHERINE

Encore! Il me semble seulement que je commence à t'aimer!

WARBECK

Tu m'es restée fidèle!

CATHERINE

Je n'ai cessé de vivre pour toi!

WARBECK

e faudra-t-il regretter la vie!

OXFORD (qui s'interpose pour les séparer)

Madame!... La honte de ce gueux va vous éclabousser!

DALYELL

Oui, chère dame, éloignez-vous. . Pareil spectacle outrage vos sentiments..

CATHERINE (n'ayant de regards que pour Warbeck,
et se détournant à peine vers les autres)

Laissez-moi! Nul ne m'empêchera d'embrasser mon époux...

LA FOULE (apitoyée)

Son époux.

D'AUTRES VOIX

La princesse Catherine!

CATHERINE (avec force, en promenant un regard superbe autour d'elle)

La reine Catherine! La femme de Richard IV, roi d'Angleterre!

APPRENTIS ET FEMMES

Vive Richard IV!

LAMBERT SIMNEL (à Oxford)

Voilà ce que je craignais.

APPRENTIS

Aux gourdins!

CATHERINE

Oh, mon bien-aimé seigneur, je viens réclamer ma part de tes supplices! (à la foule :) A moi, braves gens! Vous nous réunirez, n'est-ce pas?

VOIX

Oui!... Oui!... Aux gourdins!

(Bousculades.)

CATHERINE (aux bourreaux)

Vous voudrez bien m'attacher auprès de lui? (à Warbeck) Cher époux... Pardonne-moi ma longue absence... Ils me retenaient loin de toi!

WARBECK

Catherine, sois bénie!... L'opprobre m'accablait, tu me rends l'orgueil. Je me glorifie de la honte que Richmond prétendait m'infliger! puisqu'elle fut l'occasion de cette suprême preuve d'amour que tu me donnes, ô femme sublime!... Mon Dieu, ne pourrai-je verser des larmes ou me faudra-t-il étouffer de gratitude et de joie!... Allez, valets (s'adressant à Oxford et à Simnel, qui se tiennent à l'écart) mandez à votre maître que le geste de cette noble femme le dépouille de tout le fruit de son triomphe. Dites-lui bien que je le brave et que c'est moi qui le somme d'abdiquer...

OXFORD

Te tairas-tu, vermine!... Holà, vous autres! (aux bourreaux et aux estafiers stupéfiés et ayant peine à contenir la foule houleuse et agressive) Qu'attendez-vous pour le ramener en prison? (à Catherine :) Madame, au nom de votre père, arrêtez ces déplorables épanchements! Oubliez-vous qui vous êtes?

CATHERINE

Qui je suis, Oxford? Ne te l'ai-je pas dit tout à l'heure? Catherine Gordon, la femme de Richard IV, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre!

APPRENTIS

Oui! Oui! Vive le roi Richard! Sus aux bourreaux! (Les bourreaux ont toutes les peines à maintenir Warbeck, que les mutins menacent de leur arracher. Echauffourée. Dalyell s'efforce d'entraîner Catherine. Tout à coup survient un moine en costume de pèlerin, avec une forte escorte. Cette arrivée impose aux apprentis. Oxford se porte rapidement vers le moine.)

APPRENTIS

Rangeons-nous, c'est la livrée de monseigneur de Durham!

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, LE MOINE

OXFORD

Vous venez de la part de monseigneur? Et la nouvelle?

LE MOINE

Telle que vous l'espérez... J'arrive à l'instant de la Ville Eternelle et voici la réponse que Notre Saint Père le Pape fait à la demande de la princesse...

OXFORD (arrachant la bulle des mains du moine)

Assez! Donne! Peuple, le Ciel se déclare contre Perkin Warbeck! Réjouissez-vous, madame (montrant Warbeck) Par ordre de Sa Sainteté cet homme ne vous est plus rien!

CATHERINE

Tu mens, Oxford!... Il est tout pour moi, au contraire...

OXFORD

Malgré les foudres de l'Eglise?

CATHERINE

Rien ne me détachera de lui!

OXFORD

Mais tu n'es plus sa femme...

CATHERINE

Je le demeure par la vertu indélébile du Sacrement!

LE MOINE

N'avez-vous pas réclamé le divorce auprès du Saint Père?

CATHERINE

Le divorce? Moi? Mais s'il existait une loi pour me séparer de lui, ne pouvant plus être sa femme, je me contenterais d'être sa concubine à la face

de la terre et du Ciel!... Mais non, jamais Dieu ne tranchera le lien qu'il a noué lui-même! Et c'est à Dieu que j'en appellerais, de l'arbitraire du chef de la chrétienté!

LE MOINE

Malheureuse femme! Elle blasphème!

(Murmures en sens divers dans la foule partagée entre sa terreur religieuse et ses sympathies.)

CATHERINE (ne s'occupant que de Warbeck qu'elle a rejoint et dont elle a saisi les mains)

Nul ne nous séparera désormais. Je veux ma place sur ton banc d'infamie, comme j'aurais partagé ton trône, mon noble roi martyr et comme je partageai ta couche, mon beau seigneur, mon doux Richard... Etreignons-nous dans la mort, comme dans la vie!...

WARBECK

Ah, trop bienfaisante Catherine!... Tu m'accables de félicité!...

LE MOINE

Madame... Répudiez cet imposteur sacrilège...

OXFORD

Obéissez au vicaire de Dieu!

CATHERINE

Jamais!... Vois, comme je le répudie!

(Elle s'est jetée au cou de Perkin et lui fait un collier de ses bras.)

WARBECK (avec une émotion croissante)

Non!... C'en est trop... Je n'ai pas mérité tant de gloire et de délices!... Catherine!... Madame!... Ecoutez ce courtisan et ce prêtre.. Ils ont raison... Détournez-vous d'un misérable... Vivez!... Soyez longtemps encore l'ornement et la consolation de ce pauvre monde!... Vous m'avez ouvert le Ciel et je n'attends plus rien ici-bas... Je meurs heureux, béatifié... Lord Dalyell, éloignez-là!...

CATHERINE (s'attachant à lui)

Quoi, ingrat!... Tu te ligues avec eux! Moi, je veux rester tienne, entends-tu! Et au besoin malgré toi-même! Qui parle encore de nous séparer?...

Dites, en faut-il davantage pour vous convaincre? Et toi, méchant, songeais-tu sérieusement à t'en aller sans moi? Ecoute plutôt, mon aimé, une dernière prière de ta compagne... Tu ne me refuseras pas un suprême gage d'amour!... Je te demande, j'exige un dernier baiser... Tes lèvres, ô mon Richard!...

WARBECK (cédant et l'embrassant avec frénésie)

Ah... chère... chère femme!.. Qu'il m'eut été doux d'expirer sur ta bouche!... Mais l'empreinte de tes lèvres sera mon onction, mon viatique...

CATHERINE

Par ce baiser sacré, que nous venons d'échanger, je jure de te demeurer fidèle sur cette terre, à travers la mort et dans l'éternité!

OXFORD

Songez que la corde attend ce malandrin!

LE MOINE

Et que l'enfer guette cet anathème!

DALYELL

Non! Dieu ne damnerait un tel amour!

CATHERINE

Un malandrin!... Un anathème! Oxford, tu outrages la majesté royale, et toi, prêtre, tu interdis un saint! Ah, je suis fière de lui, je me réjouis de porter son nom! Nous nous suivrons de près, ô mon maître... oh, mon roi!

WARBECK (en proie à un grand trouble, sa crise morale va se résoudre)

Ton roi, dis-tu Catherine... seulement ton roi?...

CATHERINE

Mon Richard adoré! Mon royal époux!...

WARBECK (solennel, pantelant)

Catherine Gordon... princesse de sang... cousine d'un roi tu ne pleureras point la couronne que je me flattais de poser sur ton front?...

CATHERINE (avec exaltation, commençant à comprendre ce qui se passe en Warbeck)

Que me fait la couronne? Je ne tiens qu'à toi, je ne pleurerais que toi durant les quelques instants qu'il me faudrait te survivre!

WARBECK

Et tu ne pleurerais pas le roi?

CATHERINE

Ne nous inquiétons plus d'une vaine majesté, Richard, mon beau prince, tu me suffis!

WARBECK

C'est donc que tu m'aurais chéri... pauvre,... obscur?...

CATHERINE

Je t'aime.

WARBECK

Indigne... coupable?...

CATHERINE

Je t'aime!

WARBECK

Si je n'étais pas celui qu'on a dit... si je n'étais pas le fils d'Edouard?
(Sensation.)

OXFORD (tendant l'oreille)

Va-t-il se passer lui-même la corde au cou?

DALYELL

Où veut-il en venir?

(Profonde anxiété dans la foule.)

LES APPRENTIS

Ecoutez!... Ecoutez!

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, L'ÉVÊQUE DE DURHAM

L'ÉVÊQUE DE DURHAM (qui est entré et qui, se tenant à l'écart, a assisté à une partie de la scène qui précède)

Se peut-il? Il se trouble. Va-t-il se confesser?

WARBECK

Hélas! Un mystère pesa jusqu'à présent sur ma naissance... Catherine, je doutais toujours, je doute encore de moi-même... Peut-être ces grossiers habits sont-ils ceux de ma caste et ne suis-je, à ce que ces seigneurs prétendent, que le fils d'un infime artisan, comme vous autres, mes amis? (aux apprentis).

LES APPRENTIS

Tant mieux! Voilà notre homme!

CATHERINE

Et quand tu le serais!... Encore une fois qui que tu sois, je t'aime. M'entendras-tu enfin? J'aime Perkin Warbeck!

WARBECK

L'imposteur! Le faux Richard IV!

CATHERINE

Oui le criminel... l'imposteur! (Elle tombe dans ses bras.)

WARBECK (exalté)

Miracle!... Je vois clair! Ma mère ne maudira plus son enfant!... L'équivoque s'est dissipée!... L'amour de ma Catherine sera mon salut. Je vis, je respire, je suis réconcilié. Catherine m'aime tel que je suis, moi le pauvre ouvrier, le prince pour rire... Oh tout éclat pâlirait à côté de cette apothéose... Aussi j'abdique ma royauté, j'abjure mon erreur! Catherine aime le fils d'un tisserand!... Oui, peuple, écoutez tous, je ne suis point votre roi, je suis plus grand, bien mieux. Je suis l'élu de la meilleure des femmes!

L'ÉVÊQUE (se portant en avant)

Dieu m'éclaire à mon tour et m'apprend mon devoir. Cet homme ne fut que l'instrument loyal de la perfide duchesse de Bourgogne. Il se repent. Le Ciel lui pardonne!

OXFORD

Vous, Monseigneur!...

L'ÉVÊQUE

Je suis venu à temps pour absoudre un pécheur; non, pour bénir un juste.

OXFORD

A votre aise! Je vous laisse son âme, mais à nous sa carcasse. Il avoue! Nous le tenons!... Peuple, vous avez bien entendu! (murmures de pitié). Monsieur le shériff, voici l'ordre du roi. Inutile de surseoir à l'exécution.

(Il déplie l'arrêt de mort et le remet au shériff qui le reçoit en s'inclinant; Perkin et Catherine se tiennent embrassés, indifférents à tout ce qui les entoure, déjà ravis au ciel.)

LE SHÉRIFF (aux exécuteurs)

Et à présent, mes compères, au gros œuvre!

L'EXÉCUTEUR (mettant la main sur l'épaule de Warbeck qu'il arrache à son extase)

L'ami, si vous le voulez bien, nous nous mettrons en route pour arriver avant le coucher du soleil (à ses aides :) Ceci nous épargne un second voyage!...

DALYELL

Infortuné Warbeck!... Tu t'es perdu!... Mais je t'estime sans réserve à présent. Tu t'es trompé, tu fus de bonne foi. Ta main! Et bon courage!

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, LORD HUNTLEY

LORD HUNTLEY

Et moi je te pardonne, Perkin!... Catherine, tu sais combien je répugnais à ton union avec cet homme. Sa loyauté vient de l'anoblir. Dans mes bras mon fils... (Il donne l'accolade au patient.) Ma fille, sois fidèle à Perkin Warbeck... Ses derniers moments l'ont rendu digne de toi!

CATHERINE (éperdue)

Digne de moi, mon père! Ah, c'est à peine si je suis digne de lui! Oui, Perkin, tu as bien fait, ta Catherine... Catherine Warbeck est plus fière de toi que jamais! (Les aides du bourreau entourent Perkin et l'entraînent sur un geste impérieux du comte d'Oxford. La foule, redevenue houleuse et menaçante, est refoulée et maintenue.) Mon Perkin... mon époux... je te rejoins, je m'évade à ta suite!

(Elle défaille dans les bras de Huntley et de Dalyell qui l'ont retenue.)

LES APPRENTIS

C'est le moment! A sa rescousse!

(Ils se précipitent sur les pas du cortège.)

SCÈNE DERNIÈRE

LES PRÉCÉDENTS; MOINS PERKIN. LES BOURREAUX, LES ESTAFIERS ET LES APPRENTIS

OXFORD

Elle est à moi! (à Dalyell et Huntley :) Mylords, le roi attend madame Catherine au palais...

DALYELL et HUNTLEY (après avoir interrogé la pâleur et la rigidité de la jeune femme)

Non!... Le Roi des Rois!

OXFORD

Morte!

L'ÉVÊQUE (imposant une main au-dessus de la morte et l'autre tendue vers Tyburn, où se rend le condamné)

Perkin et Catherine Warbeck, soyez unis dans le Ciel comme sur la terre!

(RIDEAU)

GEORGES EEKHOUO.



LES LIVRES

LA POÉSIE :

Le Songe d'une Nuit de doute, par E. DUCOTÉ. — (Paris, *Mercur de France*.)

Ce volume, gracieusement édité sous couverture de Ch. Doudelet, réunit un long poème, au symbolisme aisé et clair, et une série de lieds, d'impressions, de rapides instants de sentiment, tour à tour légers ou subtils, déterminés ou indécis.

Un soir, le poète, songeant à la vanité de l'effort, a rencontré sur une lande désolée, grise, monotone, les différents visages portant le reflet des multiples phases de sa vie. Ambition, désir, orgueil, tout lui crie, lui murmure ou lui pleure le néant de vivre et d'agir. N'importe, il ne s'abandonnera pas, car l'Amour qui facilite l'existence interrompra son rêve, lui conseillant d'imiter l'arbre qui porte ses fruits joyeusement, sans souci du lendemain ni de la veille, en dépit des intempéries et des rafales. Tel est ce songe d'une nuit de doute.

Comme dans sa gracieuse comédie, le *Barbier de Midas*, dont j'eus le plaisir de rendre compte ici-même, M. Ducoté use en ce poème d'un vers complètement émancipé. La rime, voire l'assonance, ne le préoccupent guère. Mais il a l'oreille délicate et le souci de la musique. Aussi, à l'encontre de maint vers libriste, il n'est pas induit à pêcher contre le rythme. Sa période lyrique ou descriptive se déroule très naturellement, s'amplifie, s'amincit en des vers inégaux, longs ou brefs suivant les arabesques de la pensée.

Le charme varié de ce procédé apparaît mieux encore dans les courts poèmes où l'auteur a enclos des rêveries sentimentales ou philosophiques d'un instant. M. Ducoté est un auteur clair, qui puise son inspiration aux pures sources du génie latin. Aussi aime-t-il à pimenter ses songeries de quelque maxime et se plaît-il à exprimer, en finissant, le suc de son poème dans une sentence concise.

Quelques citations rendraient ces qualités tangibles. On goûtera la grâce fleurissant des piécettes telles que celle-ci, prise au hasard.

*A travers les bouleaux d'argent
J'ai vu, baignées de brume matinale,
Des Nymphes danser au bord de l'étang.
Quelqu'un m'a dit : — Ce sont les laveuses
Qui vont à leur tâche et se hâtent
Sous le poids pesant des paniers de linge. —
Moi, j'ai vu les Nymphes.*

*J'ai vu dans la forêt ombreuse
Un chœur de Dryades épars sous les chênes.
Quelqu'un m'a dit : — Ce sont de pauvres femmes
Qui font des fagots avec des branches sèches. —
J'ai vu les Dryades.*

*Or, je ne mens pas et l'autre non plus,
Et chacun raconte ainsi qu'il a vu.*

Le Triomphe de la Vie, poèmes, par FRANCIS JAMMES. — (Paris, *Mercur de France.*)

M. Francis Jammes a écrit deux petits romans : *Clara d'Ellébeuse* et *Almaïde d'Etremont*, deux choses vraiment délicieuses, d'un charme prenant, qui me semblent bien être la meilleure partie de son œuvre. Son *Deuil des Primevères* contient des élégies d'une poésie toute virgilienne, fleurant l'odeur des herbes et des plantes, et des prières empreintes d'une sentimentalité religieuse, rare et primesautière. Du volume que j'ai sous les yeux, le premier poème, *Jean de Noarrieu*, réunit ces précieuses qualités. Il s'y trouve nombre de strophes ravissantes auxquelles je ne reproche que leur rythme trop souvent hésitant. Le vers de M. Jammes est par trop dégingandé. Ce n'est pas le vers parnassien assoupli et détendu de H. de Regnier, ni le vers libre où excelle Verhaeren. Ses laisses monorimes me font parfois l'effet de traductions d'une langue étrangère, s'efforçant vers un rythme stable et assouplies.

Ces réserves faites, j'avoue que l'histoire de Jean de Noarrieu, ce gentleman farmer qui a fait son droit, chasse, pêche, lit Jean Jacques, surveille les travaux agricoles, aime sa servante, s'aperçoit qu'elle ne l'aime pas, en pleure un peu, puis, avec une bonne grâce parfaite, la fiance au berger de son choix, — me plaît par sa poésie naturelle et simple.

Dans le second poème, *Existences*, M. Jammes a voulu peindre la vie véritable. Pour cela, il a choisi une petite ville quelconque, y a placé un poète qui lui ressemble fort et l'a mêlé à une série d'épisodes touchants, graves, plaisants, grotesques ou stupides, tout comme la vie elle-même. Ce second poème ne vaut guère le précédent.

CH. DE S.

LE ROMAN :

Leurs figures, 1 vol. in-12, par MAURICE BARRÈS. — (Paris, FÉLIX JUVEN, éditeur.)

C'est une bien curieuse page d'histoire contemporaine que *Leurs figures*, ce récit de la tragi-comédie panamiste que M. Maurice Barrès vient de livrer à la publicité. Et c'est une bien singulière « figure » que celle de M. Maurice Barrès lui-même.

Parmi les jeunes gens lettrés qui atteignent l'âge d'homme vers 1890, il en est peu qui résistèrent à la séduction des premiers livres de M. Maurice Barrès. La psychologie aiguë et ingénieuse de ses livres : *Sous l'œil des Bar-*

bares, et *Un homme libre*, que le *Jardin de Bérénice* devait bientôt suivre, révélait en quelque sorte cette jeunesse à elle-même. Dans les personnages de ces romans auto-biographiques, elle se reconnaissait avec l'infinie complexité de ses ennuis et de ses velléités. Mais l'auteur — et ceci assura son succès — ne se bornait pas à présenter le miroir à ses contemporains. Il leur proposait une philosophie. Il conseillait à chacun d'embrasser son miroir, ou, sur son miroir, son reflet. La sagesse antique disait : « Connais-toi toi-même. » M. Maurice Barrès disait : « Apprécie-toi toi-même. Prends plaisir à tes propres actions, sans trop te soucier de leurs résultats. » « Que chacun cultive son Moi, répétait-il avec insistance. Que chacun conquière et protège son Moi sous toute l'écume dont l'éducation l'a recouvert et qu'y rejette la vie à chaque heure. » La culture du Moi, telle était la synthèse de ces trois traités d'idéologie passionnée, — pour leur donner la qualification que leur décernait l'auteur. Et j'ai souvenir d'une caricature assez drôle de Cazals, qui fut publiée vers ce temps-là, et qui représentait un Maurice Barrès décapité, arrosant pieusement sa propre tête plantée dans le sol parmi des fleurs rares et bizarres...

Philosophie un peu mince. Soit. Mais telle quelle, elle devait plaire à des jeunes gens à peine échappés de l'école, tout gavés de cette éducation verbale qui fait le fond de la nourriture classique, — encore assez infatués d'eux-mêmes et déjà assez dégoûtés des autres pour dresser volontiers à leur petite personnalité un piédestal, — voire un autel, — d'où se donner la comédie du monde.

Mais M. Barrès, non plus que ces adolescents, dont il était un type si remarquable, ne pouvait se contenter longtemps du rôle de « stylite ». Pour peu qu'on ait des nerfs et du sang, on se fatigue bientôt de cette posture, — et du dilettantisme contemplatif. Déjà, dès le troisième roman de M. Barrès, le *Jardin de Bérénice*, Philippe, son héros, s'évade vers l'action. Il ne se borne plus à cultiver son Moi par l'étude, par le voyage, par le spectacle des êtres et des choses. Il consent à se mêler aux *Barbares...*, sauf à vouloir les conduire.

Faut-il voir dans cette évolution psychologique le contrecoup de cette revanche de l'action qui succéda, il y a quelques années, à l'ignavie des « décadents » et des jeunes « fin-de-siècle » ? Disons plutôt que M. Maurice Barrès n'a suivi personne que lui-même, et qu'il s'est laissé entraîner à l'Action par la logique d'un tempérament auquel la culture du Moi ne pouvait servir que de préparation et de veillée d'armes.

La seconde manière de M. Maurice Barrès, c'est la manière de l'*Énergie nationale*, qui s'est affirmée d'abord dans les *Déracinés*, — plaidoyer en faveur de la Décentralisation, — puis dans l'*Appel au soldat*, — justification du Boulangisme, — et aujourd'hui dans *Leurs figures*, réquisitoire contre les Panamistes.

Après la culture du Moi, c'est l'utilisation du Moi. Le dilettante est devenu un polémiste.

Quelle verve et quelle combativité dans le récit de ces journées de 1892-93, où s'avéra, par les scandales du Panama, la décomposition de l'opportunisme!

Quelle couleur dans ces tableaux à la Salluste : la mort de Reinach, — l'interpellation Delahaye, la *Première charrette* !

A vrai dire, ce livre n'est un roman que par l'intervention de quelques personnages imaginaires, les Stürel, les Nelle, les Suret-Lefort, les Boutelier, qui servent surtout à commenter les événements, à la façon du chœur antique.

La vraie moelle du livre, c'est la véridique histoire du Panama. On la suit depuis son début : L'affaire du Panama, écrasée sous un déficit énorme, est mise en liquidation. L'expert Flory vérifie les comptes. Le dossier formé par le juge d'instruction Prinnet est remis au Procureur général Quesnay de Beaurepaire, qui conclut à des poursuites contre les administrateurs. Les premières rumeurs circulent. Où sont allés tant de millions, à quelles pressions les administrateurs ont-ils du céder, puis céder encore, allongeant cinq cent mille francs à celui-ci, deux ou trois millions à celui-là ?

Le Gouvernement prévoit la tourmente. Il s'en effraye. Mais la crainte le paralyse. Il n'ose la conjurer. Le procureur général réclame un ordre formel de poursuivre. Tandis que, dans les hautes sphères, on tergiverse, peu à peu le po-aux roses se découvre : chantages, extorsions, concussions. M. Andrieux, auquel Cornélius Herz, a remis la liste des chéquards, la livre à la publicité. Tout le monde tremble. Les dénonciations se multiplient. Quelques « boucs d'Israël » payent pour les autres. Un ancien ministre, Baihaut, est condamné par la Cour d'assises en même temps que quelques autres « chéquards ». La troisième République semble menacée dans tout son personnel politique. Mais les maladresses des partis d'opposition, la mollesse de la conscience publique, étouffée de tant de tapages, fatiguée de tant de « faux départs », et trop habituée à l'infamie pour s'en indigner virilement et jusqu'au bout, sauvent un grand nombre de coupables. Puis, comme après le coup de pied dans la fourmilière, le calme va renaître, et les brèches se réparent... jusqu'au prochain scandale. Cependant que les Etats-Unis rachètent pour 40 millions de dollars une entreprise qui aurait pu assurer les destinées économiques de la France au xx^e siècle !

De tout ce drame, dont il se fait l'historien passionnant et passionné, M. Maurice Barrès conclut, une fois de plus, à la thèse qui est comme le leit-motif de sa deuxième manière : la décentralisation. « Faisons-nous de plus en plus la Province. Soyons la Province pour qu'elle traverse intacte cette période où la France décérébrée et dissociée semble faire de la paralysie générale. »

L'idée est bonne. Mais il me semble que la leçon pourrait être plus haute et plus complète.

Livrés par le déchaînement de leurs appétits et leur absence de scrupules aux entreprises d'un Reinach et d'un Cornélius Herz, les chéquards que M. Maurice Barrès met en scène démontrent surtout la nécessité d'un idéal politique plus élevé que la « vertu laïque » ou la « défense républicaine ».

On a vu déjà de petits Panama se jouer sur des théâtres provinciaux ou même communaux.

Ce n'est pas seulement d'être centralisées à l'excès que souffrent certaines

sociétés civiles. C'est aussi — et c'est surtout, croyons-nous, — d'être désorbitées du seul principe d'ordre et d'autorité qui exalte les dévouements et prévient les défaillances.

Nous voilà loin de la « pure littérature ». Sans doute. Mais je dirai, pour mon excuse, que M. Barrès a cessé, dans ses romans de l'*Energie nationale*, d'être un « pur littéraire », encore que ses opinions « nationalistes » continuent à s'envelopper d'une forme impeccable... qu'on ne rencontre pas précisément tous les jours dans le monde de la politique.

H. C. W.

Le bon plaisir, par HENRI DE RÉGNIER. — (Paris, *Mercur de France*.)

Antoine de Pocancy se préparait à servir sous M. le maréchal de Manissart, lorsque le roi, rejoignant l'armée sur la Meuse, traversa de nuit, à la clarté rougeâtre des torches, Vircourt, brusquement éveillée et pleine d'acclamations. Du fond de son carrosse doré, Sa Majesté leva les yeux, en passant, vers le balcon où se penchait à mi-corps, auprès du jeune homme, grasse et fraîche en son désordre nocturne, la belle M^{me} Dalanzières. Quand le profil souverain eut disparu au tournant de la place, comment Antoine de Pocancy se fût-il douté qu'il venait de faire un jaloux et de manquer à tout jamais sa fortune ?

Il n'oublia plus cette vision. La vue du roi avait suscité en lui une ardeur généreuse et un violent désir d'en être distingué. Aucun prix ne lui semblait trop cher pour une faveur si précieuse. Le royal soleil l'avait échauffé d'un de ses rayons et il devait toute sa vie en ressentir le feu intérieur. Son désir s'accrut lorsque l'abbé de Chamissy, qu'il interrogea sur les camps et sur la Cour, lui eut appris que plaire au roi était le seul échelon de la fortune, que le roi était la source unique de tout honneur et de toute grâce, que tout dépendait de son *bon plaisir*. Il fallait plaire !

Et Antoine s'en fut à Dormüde, qu'assiégeait le maréchal, en attendant qu'il y fût lui-même assiégé. Il y risqua sa vie aux balles des mousquets et aux boulets des canons, mangea du pain dur et de la viande de cheval, avala la poussière des charges, sua sous le soleil, courut, galopa, peina à de continues fatigues. Le désir d'être distingué l'aventura à mille traverses. Peines perdues : le roi ne le remarqua point.

Après la campagne, il accourut à Versailles. L'heureux M. de Collarceaux, qui l'y mena, lui répéta, chemin faisant, qu'à la Cour tous n'ont qu'un but et qu'un objet : se faire distinguer. « Une loi y régit tout, qui est suprême : il faut plaire. Ah ! le bon plaisir, monsieur, le bon plaisir ! Rien ne vaut que cela. C'est l'artifice unique. » S'il ne méritait pas, un jour, le regard royal, il ne resterait au pauvre Pocancy qu'à s'en retourner aux champs. Et Pocancy fit tout pour le mériter. Encore que maints plaisaient qui ne le valaient guère, il y échoua. Le roi ne le remarqua point. Le roi ne voulut point le remarquer, car il avait déplu : une auguste et muette rancune punissait l'ami de la belle inconnue du balcon de Vircourt.

C'est le grand siècle qui revit, mondain, guerrier, courtisan, peu flatté, mais combien vrai, dans ce savoureux roman, pastiche exquis des Mémoires

du temps. Beaucoup de personnages, étonnamment vivants et curieux, le traversent, depuis M. le maréchal de Manissart, charmant d'humeur hardie, de galanterie bien portante et de philosophie naturelle, et la terrible maréchale de Manissart, acariâtre, impérieuse et jalouse, jusqu'à ce mécréant abbé de Chamissy, ce Corvisot, empirique cynique et bouffon, jusqu'au Roi lui-même. Ces portraits, et dix autres, sont de maître. Leurs aventures ne sont pas toujours, tant s'en faut, édifiantes, car, comme le disait justement leur contemporaine, M^{me} de Maintenon, dont la phrase épigraphe le *Bon Plaisir*, « un peu de crapule se pardonne en ce temps-ci ». A l'exemple du vieil Anaximène, papillon brillant et fané, délicieux en sa robe à fleurs et avec ses pommettes fraîches, M. de Régnier va loin parfois en ses propos. Ce n'est qu'à force d'esprit qu'il sauve presque de trop gaillardes anecdotes. Ce que vaut le conteur, net, vif, alerte, piquant, si ingénieux dans sa fantaisie, si exact dans son observation, d'un art si sûr et si affiné, on le sait de longtemps : M. de Régnier, poète ou prosateur, est de ceux qu'on ne se lasse point d'applaudir.

M. D.

Les Deux Consciences, par CAMILLE LEMONNIER. (Paris, Ollendorf.)

Les Deux Consciences... L'une est la conscience du panthéiste, l'autre est la conscience traditionnelle. La première appartient à M. Camille Lemonnier... qui, naturellement, n'aime guère la seconde et qui le lui dit avec lyrisme et avec l'appoint d'arguments très faux. On trouvera dans ce livre des qualités littéraires, surtout un excellent portrait de wildman, frère des « boschkerels », et des hommes sauvages de sa race, frère plus encore de M. Camille Lemonnier.

L. N.

Messire Wolodowski, roman héroïque, par HENRYK SIENKIEWICZ; traduction du comte WODZINSKI et de B. KOZAKIEWICZ. — (Paris, Éditions de la *Revue Blanche*.)

Ce roman clôt la trilogie qu'avait ouverte *Par le fer et par le feu*, continuée le *Déluge*. Son héros est familier déjà aux lecteurs des deux premières parties de cette épopée polonaise, où l'invincible dragon accomplit maintes prouesses. Au tableau de la guerre contre le Turc, *Messire Wolodowski* mêle les aventures amoureuses du célèbre guerrier. Elles sont nombreuses : Michel aime successivement Annette Krasienska, qui meurt ; Christine Drojowska, qui épouse un autre, et Basia Jeziorska, qu'il épouse, qu'un Tatar passionné lui enlève, qu'il retrouve et qu'il laisse inconsolable, étant mort glorieusement, premier soldat de la République, sur les remparts de Kamiéniec. Il va sans dire que le facétieux Zagloba, qui promène sa faconde et sa vantardise à travers toute l'œuvre, survit, ici encore, — est-ce prudence ou bonheur ? — à tous les massacres. De loin en loin, apparaît la grande figure de Messire Sobieski, le futur vainqueur de Vienne. Ainsi « finit cette trilogie écrite en un labeur opiniâtre et non sans angoisse pour le réconfort des cœurs ».

La Terre du Passé, par ANATOLE LE BRAZ. — (Paris, Calmann-Lévy.)

La Bretagne n'a point de fils plus pieux que M. Le Braz; elle n'en a pas qui la fasse aimer davantage. Prose ou vers, son œuvre chante, toute, le mystère et la poésie de la terre d'Armor. Une fois de plus, ici, ce pèlerin passionné de sa patrie nous invite à accomplir avec lui le tour de Bretagne. Il nous conduit successivement en Trégor, en Léon, en Cornouailles, en Vannes, en Haute-Bretagne, voire au pays de Galles, d'où fuirent, jadis, devant la tempête saxonne, les ancêtres lointains. Et tout du long de la route nous émeuvent de nobles et mélancoliques légendes, nous enchantent de merveilleux et sauvages décors : landes, forêts, et la mer tumultueuse ou très douce. Tout y parle à l'imagination, les hommes et les choses; et c'est une joie de vivre quelques heures parmi la race forte et simple, héroïque et songeuse, gardienne à jamais fidèle du rêve et de la foi des aïeux.

M. D.

L'Héritage, par J. H. ROSNY. — (Paris, Félix Juven, éditeur.)

L'activité des Rosny est étonnante. Leurs romans se succèdent, et cependant aucune lassitude, aucun laisser-aller, ne se manifeste dans cette suite d'œuvres si rapide. Chaque livre nouveau dénote la même tenue littéraire parfaite, le même travail aigu de psychologie. La sensibilité de ces écrivains est toujours aussi profonde, leur vision du paysage reste fastueuse, pleine de mystérieuse souveraineté. Au fond des personnages se débattent, sous les dehors de l'empreinte moderne des classes, tous les grands instincts primitifs, qui, telle la mer éternelle dans ses ressacs impétueux, déterminent encore les grands mouvements humains. L'amour est le thème du livre. Et la grâce très pure et les ardeurs de la passion y sont célébrées en une langue lyrique, dont les transports exaltent souvent des fièvres que la morale chrétienne doit condamner.

G. V.

Les Contes du Vampire, par A. FERDINAND HÉROLD. — (Paris, *Mercur de France*.)

Les vingt-cinq contes que le Vampire conta au roi Vikramasena, lui posant une question sur le sens de chacun jusqu'à ce que, vaincu malgré sa sagesse dans cette lutte étrange, il s'avouât incapable de répondre, forment une sorte de livre des *Mille et une Nuits* en raccourci. L'amour en est le thème principal, l'amour poétique et paresseux des orientaux, qui s'exprime avec des madrigaux et des fleurs, parfois aussi des sentences de mort et du sang. Tout charme dans ce recueil varié, et l'on ne sait vraiment ce qui l'emporte, des sujets amusants dont se dégage une morale parfois déconcertante, ou du style parfumé des essences de l'Orient. Je ne sais ce que M. Hérold a traduit de l'Hindou, ni ce qu'il a tiré de son propre fonds. Mais je gagerais bien que ce qui lui est personnel est le meilleur, car les contes « originaux » qui suivent, surtout l'*Amour d'Urvaci* et la *Lépreuse et le Mulet* valent par les mêmes

qualités précieuses. M. Hérold a le don du style, sa phrase se déroule avec élégance et chante; elle porte les mots comme des oiseaux ou des fleurs.

L'Angoisse, par MAXIME GORKY. — (Paris, *Mercur de France.*)

Gorky rend avec une force évocatrice et descriptive puissante le mysticisme rude et craintif du paysan russe. Il est le peintre de la steppe immense, absorbant les horizons et se développant à l'infini, coupée de temps à autre par de larges fleuves tranquilles, au bord desquels des villes et des villages vivent leur vie monotone et néanmoins enfiévrée. Les laboureurs, les meuniers et les pâtres de la plaine, les hâleurs et les bateliers du fleuve, les petits marchands, les employés subalternes et les mendiants des villes, les vagabonds de partout, peuplent ses récits de leurs multiples figures, marquées en quelques traits incisifs, âpres comme des eaux-fortes.

La première nouvelle de ce recueil, *l'Angoisse*, analyse un curieux état psychique, ce mal à l'âme inexplicable, fait d'anciens remords, d'appréhensions, d'ennuis qui saisit parfois les cœurs simples et les étirent dans un étaiu de terreur vague. Le meunier Tikhone Pavlovitch est sujet à ce mal, qui l'enfièvre, le tourmente, le pousse vers la ville où il s'efforce de s'étourdir et d'oublier. *Par ennui* évoque la vie monochrome des employés d'une petite gare isolée, perdue dans la steppe, et dont le seul délassement est de voir passer deux trains chaque jour. Mais un des contes les plus étranges et les plus saisissants qu'ait jamais écrit Gorky, est le *Lecteur*. Par une nuit neigeuse, sous un ciel d'étoiles attentives, l'écrivain discute sur les devoirs de la littérature avec un personnage mystérieux qui gronde et raille et s'éloigne à l'aurore, — la conscience peut-être.

CH. de S.

LA CRITIQUE :

Huysmans et la Mystique traditionnelle, par le R. P. Dom BESSE. — (Paris, H. Oudin, éditeur.)

Voici une étude fortement pensée et d'expression éloquente. Le R. P. Dom Besse, moine bénédictin de cette abbaye de Ligugé, à l'ombre de laquelle Joris-Karl Huysmans composa son admirable *Lydwine de Schiedam*, pouvait, mieux que tout autre, apprécier la tendance et les ardentes sincérités du maître écrivain. Dom Besse fait valoir les motifs qui attirèrent l'artiste indépendant vers les Enfants de Saint-Benoît. Il nous montre leur commun amour dans la tradition médiévale et la part que l'écrivain s'assimile dans ce grand passé. Ce sera la Mystique entendue par rapport à nos actes intérieurs et à la manifestation de ces actes : un ensemble qui veut constituer notre union avec Dieu. Et Dom Besse observe les caractères de la mystique individuelle et de la mystique des sociétés. Il établit la nécessité de leur accord. La source des communications sacrées se retrouve dans la Liturgie. Les premiers envoyés de l'Église romaine l'apportèrent. Elle se développa avec le Christianisme, s'élargit et devint une institution vivante, d'une merveilleuse

fécondité. Le culte se revêtit d'Art. Autour de l'autel s'associèrent les âmes : la fraternité chrétienne a prévu l'organisation des économistes. Le culte est le grand lien social des hommes. Quand le Protestantisme rompit ce lien, il fit une œuvre antinationale. La substitution de la prière privée aux pompes liturgiques devait avoir pour effet d'altérer la notion d'une Église « grande société visible, patrie des peuples ». Même des catholiques, restés fidèles, subirent cette action du Protestantisme. Mais une renaissance littéraire ramène des admirations, et réunit, dans la glorieuse tradition, des fois éparses. C'est Victor Hugo et sa *Notre-Dame de Paris*, c'est Montalembert et sa *Sainte Élisabeth de Hongrie* et ses *Moines d'Occident*, ce sont Ozanam, Léon Gauthier, d'autres encore... Ils firent le geste indicateur qui a été compris et suivi. « Huysmans le répète sous nos yeux. Avec quelle puissante originalité ne nous indique-t-il pas la route royale qui mène du présent au passé et du passé à l'avenir ! Sa personne contribue tout entière à accroître l'intérêt du geste. C'est une personne taillée pour être discutée ; tant mieux. Ses idées ne provoquent pas moins la discussion. Il faut s'en féliciter. Ah ! les hommes qu'on ne peut discuter ! les hommes, comme tout le monde ! ils ne peuvent pas grand'chose. » Nous devrions reproduire ici l'analyse, pénétrante et sagace, que Dom Besse consacre aux caractéristiques de l'esprit, aux modalités de style d'un exceptionnel artiste. Voilà des pages pleines de saveur, lucides, entraînantes, vigoureuses.

Ah ! combien vraies ces remarques : « L'auteur d'*En route* et de la *Cathédrale* veut montrer, non une piété raccornie et raccourcie, qui ne saurait attirer, mais le catholicisme vivant, qui vibre dans son culte ; une mystique chrétienne et française, éblouissante dans l'éclat de ses manifestations liturgiques. Cela va mieux au cœur qu'un christianisme à petites dévotions, sans la moindre portée sociale. Il a réussi auprès de plusieurs. Ce n'est pas en édulcorant trop la religion et ses pratiques vraies que l'on peut gagner les âmes qui comptent. » Et Dom Besse réaffirme : Notre vieux culte national, la liturgie, a été le grand trait d'union dans notre société. Cette liturgie est belle. Les chrétiens, d'esprit ouvert, y puiseront de profondes jouissances artistiques. « Le beau, même en théologie, même dans les moyens pratiques d'aller à Dieu, reste la splendeur du vrai. Le catholicisme étroit, qui garde l'empreinte glaciale du rigoureux et flétrissant jansénisme et déclare la piété incompatible avec le beau, se condamne lui-même à l'impuissance. Jamais il ne rayonnera sur la société. Voulez-vous un catholicisme qui empoigne le peuple ? Faites-le artistique, ruisselant de beauté, parce qu'il contient le vrai dans sa plénitude. » Plus loin, l'auteur, en exaltant « la mystique du vieux temps », rejettera toute « réaction imbécile ». Il veut « une tradition vivante, une tradition déchargée d'un apport inutile qui lui vient de chaque siècle et de chaque circonstance ; tradition qui sait s'approprier tout ce que les hommes et les événements lui fournissent de juste et de bon ; tradition toujours fidèle à elle-même, actuelle, parce qu'elle est de tous les temps. » Enfin, que l'enthousiasme d'un Huysmans nous emporte aussi ! Et que ces paroles de Dom Besse soient écoutées ; elles précisent admirablement le sens de l'œuvre chrétienne de Huysmans, elles résument sa portée : « Sortons des petites cha-

nelles et des cryptes obscures et humides où se plaît la religion sentimentale des individualisés. Etalons sous les voûtes de nos cathédrales séculaires et de nos vastes églises les manifestations traditionnelles de nos convictions et de nos espérances religieuses, envers et contre tout, devant les fidèles dont le nombre grossira forcément. La foule attire, quand elle se compose d'une élite et lorsqu'elle se réunit dans des sanctuaires splendides pour assister à des actes pleins d'idées et de grâce. La présence de Dieu, qui croît avec l'assistance, a des attraits mystérieux et irrésistibles... »

GEORGES VIRRÈS.

Fra Filippo Lippi, par EDWARD C. STRUTT; un vol. illustré. — (London, Bell and Sons.)

Fra Filippo Lippi appartient à cette pléiade dont le xv^e siècle florentin a pris un si vif et si pénétrant éclat. Venu après Masaccio, dont il fut l'élève; contemporain de Fra Angelico, dont son art, sinon sa vie, s'inspira souvent; d'Uccello, de Gozzoli, il exerça une profonde influence sur les débuts du jeune Botticelli, qui devait représenter, dans l'apogée exquis de son efflorescence juvénile, cette admirable école florentine dont les tendances réalistes et idéalistes, confondues, trouvèrent leur maturité en Léonard de Vinci.

Le beau livre que M. Strutt consacre au peintre des fresques de Prato n'est pas de ces ouvrages critiques consacrés à la longue et fastidieuse discussion de l'authenticité de peintures vouées à un éternel anonymat ou à une sèche énumération d'œuvres et de dates. L'auteur a cherché à faire revivre devant nous la physionomie du bon peintre et du médiocre moine que fut Fra Filippo Lippi, et il y a parfaitement réussi.

Les grandes œuvres de l'art, de quelque époque qu'elles soient, ne sont, pourrait-on dire, jamais finies : elles continuent de se développer, de s'accroître de nouvelles significations dans l'esprit et dans l'âme de ceux qui savent les aborder avec assez de respect pour qu'elles leur parlent. Et toute interprétation, tout commentaire devient légitime, du moment que, de cette beauté, qui semblait fixée et immuable, ils savent faire jaillir une beauté nouvelle.

La critique a cessé d'être idéologique et abstraite; elle s'appuie sur le terrain stable de la science, mais tous les faits qu'elle a recueillis et notés, tous les détails certains dont elle s'est montrée curieuse et avide ont servi à des reconstitutions, telle que le *Fra Filippo Lippi*, de M. Strutt, pleines de perspicacité et, parfois, de divination heureuse.

Le volume, richement édité, à l'ordinaire de la maison Bell and Sons, est enrichi d'un grand nombre d'illustrations excellentes, d'après les œuvres du maître.

ARNOLD GOFFIN.

Le Prêtre dans le Roman français, par PAUL FRANCHE. — (Paris, Perrin.)

L'auteur de cette étude, dont le sujet méritait vraiment de tenter un historien des lettres, n'est pas loin de croire que c'est abaisser le caractère sacré

du prêtre que d'en faire un personnage de roman. Maintes fois il déplore l'initiative hasardeuse de Chateaubriand, qui livra le sanctuaire à la discussion de certains esprits, aux fantaisies malsaines de certaines imaginations. C'est à la faveur de cet acte imprudent, affirme-t-il, que beaucoup de méchants livres, sous couleur d'études cléricales, ont envahi la littérature romanesque.

M. Franche en est-il bien sûr? En un temps où, comme il le constate lui-même, tout le monde passe sur le pont d'Avignon de la critique et de l'observation, comment douter que, même sans le père Aubry des *Martyrs*, le prêtre y eût passé? Et l'exemple vient-il vraiment de Chateaubriand?

Au surplus, la question de savoir si le prêtre appartient au romancier, oiseuse et quelque peu puéride pour les non croyants, est tranchée affirmativement par quiconque estime — et nous en sommes — que l'art ne profane pas nécessairement ce qu'il touche.

Parmi les nombreux prêtres, sublimes ou non, qu'ont tenté de peindre les maîtres du roman moderne, M. Franche n'a rencontré nulle part, « puissamment repoussée en heurt d'ombres et de lumières, la figure vraie, le portrait authentique du prêtre ». Il l'a cherché vainement chez Lamartine et chez Hugo, chez Balzac — à qui nous devons cependant l'admirable abbé Bonnet — et chez Ferdinand Fabre, chez Zola, chez Anatole France, chez Halévy, chez Huysmans, chez nombre de romanciers plus ou moins notoires; il eût pu le chercher ailleurs encore, par exemple, chez Barbey d'Aurevilly, où il eût rencontré l'abbé Méautis, et chez M. Dimier, dont la *Souricière* récente révèle plusieurs intéressantes figures sacerdotales. A son sens, peu ont lu dans la nature double du prêtre; aucun n'a rendu, dans sa complexité, la personne du prêtre. Les uns ne montrent en lui qu'un homme; les autres suppriment en lui l'homme; tous passent à côté de la vérité totale. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, et peut-être ne serions-nous pas toujours de l'avis de M. Franche. Cela ne nous empêchera point de reconnaître ici, dans son livre, une étude consciencieuse, bien écrite, noblement pensée, digne d'intéresser les chrétiens et les lettrés.

M. D.

DIVERS :

Le Temple enseveli, par MAURICE MAETERLINCK. — (Paris, Fasquelle.)

Maurice Maeterlinck est non seulement un admirable artiste, un exquis poète, un dramatique incomparable, mais encore un profond penseur. Et c'est peut-être ce qui fait la force et la beauté de ses œuvres même purement littéraires. Sans doute, elles fascinent par la forme d'art fastueuse qui en enrobe les idées, mais celles-ci, par leur vigueur et leur unité, donnent à ces œuvres toute leur puissance. On ne peut être un vrai artiste qu'à condition d'être un penseur. Pour que l'œuvre d'art soit belle et soit en somme une œuvre d'art, il faut que la pensée qu'elle incarne soit remarquable. C'est l'originalité de la pensée qui fait l'originalité de l'œuvre. L'artiste n'est pas autre chose qu'un penseur doublé d'un poète. Sous ce rapport M. Maeterlinck a atteint l'idéal et c'est un prestigieux artiste.

Voici de lui une nouvelle œuvre philosophique. Il ne lui manque, pour être belle comme le livre de *l'Imitation* avec l'auteur duquel Maeterlinck se rencontre bien souvent, que d'être transfiguré par les rayons de la Foi. La philosophie exposée dans ce livre est, après la chrétienne, la plus haute et la plus éminente qu'il soit possible de concevoir. Et à une âme qui n'a point la Foi, on ne pourrait indiquer un plus noble code de moral. C'est une philosophie forte, large, pénétrante, généreuse, qui ouvre toutes les fenêtres de l'âme et agrandit son horizon d'une façon étonnante. On ne peut que s'améliorer à son contact. Il offre à l'homme une idée splendide de sa nature, de cette nature qui n'est si grandiose que parce qu'elle est le portrait de Dieu. Il va de soi que la philosophie de Maeterlinck n'est pas entièrement la nôtre. Nous aussi, nous prétendons puiser la nôtre dans la raison humaine. La Foi, en prenant possession de notre Temple intérieur, loin d'en amoindrir les proportions, n'a fait qu'en élancer les colonnes, qu'en exhausser les voûtes et qu'en dilater les nefs. Abandonnée à elle seule, la raison est un temple inachevé. La Foi est la lampe du sanctuaire. Elle comble les lacunes que la raison, abandonnée à ses propres forces, a laissés dans la construction du Temple. Elle répare les brèches qu'y ont fait et y font sans cesse les faiblesses d'une nature amoindrie par la faute. Il manquait à ce temple un dôme. La Foi le lui a donné. Elle est le couronnement de l'édifice. La Foi ne détruit pas la raison. Elle l'aide à atteindre son plein épanouissement en la purifiant et en l'élevant. Puisse la belle et puissante philosophie de Maurice Maeterlinck se compléter aussi un jour par la Foi. Elle lui donnerait une autre ampleur encore que celle qu'elle a déjà par elle-même. Une âme loyale comme la sienne ne peut qu'arriver un jour à la vérité totale qu'elle cherche si sincèrement. Je voudrais, si je ne craignais d'allonger trop ce compte rendu, faire quelques citations. Mais il y a tellement et de si radieuses fleurs à glaner dans ce merveilleux jardin que je serais fort embarrassé pour tresser mon bouquet. Toutes sont belles. Tant d'elles dégagent un si enivrant parfum de poésie et de pensées que je serais tenté de les cueillir toutes. Que le lecteur ouvre lui-même le livre et récolte dans ce champ de blés d'or, épinglés de coquelicots rouges-feu dégageant de la lumière comme de petits soleils et de bleuets azurés comme le ciel dont ils envoient à l'âme tant de gracieux sourires, la nourriture qui lui convienne et qui la reconforte. J'attire l'attention du lecteur surtout sur les beaux chapitres : le *Règne de la Matière* et le *Passé*, qui contiennent de si hautes leçons. Ce dernier chapitre surtout est bien propre à relever le courage des abattus par de tristes souvenirs et à doubler celui de ceux que le passé, quel qu'il ait été, brillant ou effacé, triste ou joyeux, serein ou troublé, n'a point entamé dans les racines de la vie intime.

Les derniers jours de Pékin, par PIERRE LOTI. — (Paris, Calmann-Lévy.)

C'est le récit intéressant du voyage que fit l'auteur, avec l'expédition française, au pays mystérieux de la Chine. D'abord, l'arrivée dans la mer Jaune. Puis, l'excursion à Pékin. Enfin, le séjour dans la ville impériale, dont l'auteur nous fait connaître les sanctuaires et les palais mystérieux, inviolés jus-

qu'alors, et dont l'invasion jadis eut paru presque un sacrilège aux Chinois, mais dont les lois de la guerre avaient ouvert les portes au large aux chefs des armées étrangères. Pierre Loti pénétra en curieux et en artiste dans tous les secrets de la ville impériale. Il nous en décrit, en artiste aussi, toutes les curiosités et toutes les richesses. Enfin, il nous conduit aux fameux et célèbres tombeaux des empereurs. Tout le monde connaît le talent descriptif incomparable de l'auteur. Le présent livre, merveilleusement écrit, nous donne une preuve de plus de son habileté à décrire les charmes et les mystères d'un pays dont nous ne connaissions que les dehors, et encore si superficiellement. Ce livre est excessivement curieux et du plus haut intérêt.

H. M.

Le Livre d'or de la révélation chrétienne. — Deuxième volume :

Nouveau Testament, par le R. P. DIDON, un vol. in-folio, orné de nombreuses reproductions chromo-lithographiques, d'après les œuvres des grands maîtres. (Paris, H. Le Soudier.)

« Tandis que les livres du temps passionnent et absorbent la foule curieuse, avide, distraite, semant en elle la déception, le scepticisme et l'énervement, le Livre d'Eternité est délaissé, méconnu, incompris.

» Je voudrais le faire lire.

» Que les curieux, les friands de nouveau, comme les Athéniens d'antan, toujours en quête de frivoles nouveautés, n'ouvrent même pas ce livre. Je n'y ai mis que l'Évangile, le vieil Évangile, l'Évangile éternel, celui qui a nourri quatre-vingts générations avant nous, celui dont l'esprit critique ne veut plus, mais qu'il ne remplace pas avec ses mesquines, sèches et stériles exigences, dans les âmes affamées de Dieu.

» Et toi, critique, emmuré dans ta raison, n'as-tu pas besoin d'espérance, de consolation et de vie? Ecoute comme les simples; oublie un instant ta sagesse et ouvre ton cœur. Pourquoi te raidir contre Dieu? On dirait qu'il t'épouvante. Et pourquoi te tournes-tu toujours vers la matière et vers toi? Dieu n'est pas ton ennemi: il représente tout ce qui est au-dessus de tes misères. Ce n'est pas lui qu'il faut rejeter et craindre, c'est la matière, c'est toi. La matière est le poids lourd qui nous abaisse; et toi, avec toute ta raison et ta misérable vertu, ne sens-tu pas que tu n'es que cendre et poussière, une lueur vacillante dans les ténèbres des choses, une aspiration essoufflée vers le Bien et le Parfait? »

Ainsi parle le R. P. Didon, dans l'introduction de son livre, pour en définir le but; et il n'y a rien, presque, à ajouter à ces mots éloquentes.

L'éminent dominicain, en suivant pas à pas, les textes évangéliques, retrace toute la carrière de gloire et de douleur du Christ; il le suit dans toutes les étapes de sa vie mortelle, depuis l'enfance jusqu'à la croix. Il nous le montre dans les belles années heureuses de la prédication populaire, passant parmi les hommes, dans un sillon d'ineffable et pure douceur; au milieu des ténèbres et de l'angoisse du supplice; dans les éblouissements de la résurrection...

Il nous le montre encore, dans ses disciples, dans les apôtres ; dans la simplicité sublime et la force de Pierre ; dans la grâce convaincante de Jean ; dans l'esprit plein de flammes et de lueurs de Paul...

La physionomie si originale et si volontaire de l'Apôtre des gentils, la magnétique âme passionnée de ce chétif artisan qui, errant de ville en ville, en travaillant pour vivre, portait partout sa parole comme une torche enflammée, un brandon incendiaire qui devait ruiner l'édifice vermoulu des croyances antiques ; l'ardent auteur des Epîtres, qui sont devenues la moelle de la théologie, a inspiré au R. P. Didon des pages magistrales et qui sont comme un résumé plein de vigueur et de substance de la doctrine chrétienne.

L'ouvrage se termine par un commentaire large et compréhensif de l'Apocalypse.

Les éditeurs du *Livre de la révélation chrétienne* ont voulu lui donner le caractère d'une publication de grand luxe, mais d'un luxe intelligent et artistique.

Les belles illustrations, finement mises en couleur, qui accompagnent le texte du R. P. Didon, empruntées pour la plupart à l'œuvre des grands maîtres italiens et flamands, Raphaël, Véronèse, Vinci, Titien, Michel-Ange, Rubens, Rembrandt, etc., constituent, en quelque sorte, un second commentaire des Ecritures, dont l'attrait complète et souligne celui du savant et religieux prédicateur.

A. G.

Lettres de direction spirituelle, 1^{re} série, de la *Correspondance de Monseigneur Gay*. — (Paris, Oudin.)

Les lettres, qui composent ce volume, sont adressées à trois personnes, qui présentent des types très différents.

La première est une convertie ; mais, jusque dans les jours d'égarement, elle avait su garder, avec la dignité, une grande élévation d'âme.

La seconde est une femme du monde pleine de bonne volonté et d'élan, mais dont les belles qualités sont un peu amoindries par une certaine mollesse qui lui fait plus difficile le travail de la sanctification.

Enfin, la troisième eut souhaité se consacrer à Dieu dans l'état religieux. La délicatesse de sa santé ayant mis obstacle à ses désirs, elle vécut dans le monde de la vie mystique du Carmel.

Avant tout, ce qui caractérise la *Correspondance de Monseigneur Gay*, c'est la *vie*. Rien de mécanique, de convenu, de compassé : c'est l'élan, l'équilibre harmonieux, la plénitude de la vie. Et quelle vie ! La pensée de Mgr Gay se reportait toujours vers le mystère de Jésus-Christ, de sa vie en nous et de la nôtre en Lui. A ce mystère, qui est le centre vivant, la substance même de notre religion, il ramenait tout ; et c'est ce qui fait qu'il a, de la vie chrétienne et intérieure, une conception si haute et si féconde.

C. DE PASCAL.



NOTULES

Nos illustrations. — Nous donnons dans ce fascicule la reproduction de la dernière œuvre de notre grand sculpteur Th. Vinçotte : les bustes du Roi et de la Reine sculptés dans le marbre. Ils ont fait l'admiration de tous les visiteurs du dernier salon de la *Société des Beaux-Arts*. Ce sont deux chefs-d'œuvre incomparables. L'artiste a rendu avec un art admirable et une puissance étonnante la physionomie caractéristique, volontaire, décidée de cet homme de génie qu'est notre Roi. Et c'est avec un art consommé aussi qu'il a incarné dans le marbre les traits aristocratiques de la physionomie si fine et si distinguée de notre souveraine. Nous constatons avec joie que le talent supérieur de Th. Vinçotte ne fait que se développer et se perfectionner. Il a vraiment atteint dans la sculpture de ces deux bustes merveilleux l'idéal le plus hautain. Il serait impossible de le dépasser. Nous lui offrons nos bien vives et sympathiques félicitations.

* * *

Onze Kunst. — Le numéro de *juin* s'ouvre par une étude, signée B.-P. VAN YSSELSTEIN, sur les œuvres de l'aquafortiste et graveur hollandais Nieuwenkamp. Des reproductions des principales œuvres de cet artiste « sérieux et sincère », dont les gravures sur bois ont un caractère archaïque délicieux et les eaux-fortes une puissance évocatrice remarquable, accompagnent l'étude, un peu sommaire, nous semble-t-il, de M. P. Van Ysselstein. Le critique résume le caractère du fier artiste qu'est Nieuwenkamp, comme suit : « Nieuwenkamp est un de ceux qui ne se soucient pas de la popularité ou du succès facile ; il va son propre chemin, en dehors du monde, cherchant sans cesse une meilleure compréhension des choses, un rendu plus pur, une vision exacte... Sans être l'esclave de petites habitudes, qui finissent par tuer l'enthousiasme, il poursuit son œuvre pleine de fraîcheur et de spontanéité. » M. Max Rooses, le critique d'art qui a peut-être le plus d'autorité dans notre pays, continue dans cette livraison son étude si fouillée sur les dessins des maîtres flamands. Il traite, cette fois, de Breughel le Vieux. L'article est accompagné de plusieurs reproductions des dessins de ce grand maître flamand. Voici le passage principal de ce bel article. Après avoir noté qu'en 1553 Breughel se trouvait à Rome, M. Max Rooses continue : « Breughel ne rapporta du Sud que des images d'une nature étrangère. Après, comme avant son voyage, c'était un Flamand, l'artiste flamand par excellence. Il ne faisait pas, il est vrai, un tableau flatteur de ses compatriotes, mais les paysans de son pays avaient plus de charme pour lui que les seigneurs et princes étrangers. Leur vie simple et leurs mœurs rudes lui paraissaient un sujet plus attrayant que toutes les magnificences du monde d'en bas et du monde surnaturel, et nos contrées plates et rustiques lui semblaient plus agréables et plus pittoresques que les formes extraordinaires, grandioses ou capricieuses de la nature du Midi. Il était à l'antipode de presque tous ses contemporains et compatriotes artistes, leur contradicteur, non pas modeste et mesuré, mais violent, et quelquefois extravagant et grossier... Sa facture est essentiellement différente des autres Flamands. Van

Eyck, Memling et tous les maîtres primitifs font de leur dessin une œuvre d'art en elle-même ; ils achèvent soigneusement, amoureux chaque partie, même la moindre, de leur œuvre, crayonnant leurs petites lignes et leurs traits fins avec une précision de miniaturiste. Breughel dans ses études de figures ne vise qu'à donner une image juste de ce qu'il a vu. Ses dessins pour la gravure rendent le sujet avec un certain soin, mais ils n'ont jamais cette minutie, cette finesse des primitifs. Il tient, comme dessinateur, le milieu entre les miniaturistes du xv^e et les coloristes du xvii^e siècles. »

A. C.

* * *

M^{me} A.-M. de Goeij, qui s'est fait connaître par une intéressante collaboration littéraire à divers magazines, consacre depuis quelque temps son talent à la peinture. Elle s'est fait apprécier déjà, dans cette nouvelle carrière, notamment par de délicates interprétations de paysages marins, entre autres une *Baie du Conquérant*, d'une jolie grâce poétique.

* * *

Viennent de paraître, chez l'éditeur LAMERTIN, Marché-au-Bois :

La deuxième édition revue des *Mystères de Milhra*, par M. F. CUMONT, dont la première édition, accueillie avec une faveur marquée dans le monde savant, a été rapidement épuisée.

La *Légende des Trois Compagnons de saint François d'Assise*, dans le texte intégral restitué par les R. R. P. P. Marcellino da Civezza et Teofilo Domenichelli, traduit, accompagné de nombreuses notes et d'une introduction critique et historique, par notre collaborateur ARNOLD GOFFIN.

Nous rendrons compte prochainement de ces ouvrages.

* * *

Henri Thiébaud. — Sous le titre : *La Musique à Paris*, Octave Maus, écrivait dernièrement dans l'*Art moderne* : « Parmi les séances assez nombreuses de ces dernières semaines, signalons l'audition donnée à la salle Pleyel, avec le concours d'artistes de choix, des œuvres de M. HENRI THIÉBAUD et dont le succès pourrait bien valoir au directeur de l'École de musique d'Ixelles la publication prochaine, par un éditeur parisien, des *Noëls flamands* qu'il a si joliment harmonisés et dont la plupart ont une saveur locale très appréciée. »

* * *

L'Union des Amis de l'Art belge. — Les adhésions à cette association arrivent nombreuses, même de l'étranger. Parmi les artistes, nommons les sculpteurs Lagae, Rousseau, Devreese, Des Enfants, Charlier, etc., les peintres Courtens, Jan Stobbarts, Wytzman, Hagemans, Jakob Smits, etc., le bijoutier d'art Ph. Wolfers; M. Kufferath, directeur du théâtre royal de la Monnaie. Les adhésions sont reçues, rue de Comines, 34, à Bruxelles.

* * *

Nous signalons l'apparition, à la *Maison des poètes*, 42, rue Mathurin Régnier, à Paris, dans les belles éditions de luxe sobre et intelligent publiées par les soins de l'ouvrier d'art Edmond Girard, d'un volume de beaux vers pleins de sève forte et de grâce profonde : *Isle de France*, par Pierre Gauthiez, dont on se rappelle les vigoureuses et délicates études italiennes.

Esquisses Sentimentales

I

Le Cordonnier



UR la montagne de Bouge, il est un cordonnier. C'est un homme varié et simple, comme un almanach. Sa maison est pareille à sa personne, toute petite, boiteuse, contrefaite. Mais les mille rameaux d'une vigne vierge l'enlacent jusqu'au toit. Et cette verdure folle courant sur ces vieux murs, ressemble à l'air de fête qui, de l'aube à la nuit, rayonne en rides joyeuses sur le visage de l'ouvrier.

Petit, boiteux, contrefait, est-ce bien là son signalement? « Vous vous trompez! diraient les gens de Bouge. Notre cordonnier n'est pas ainsi. Mon Dieu, il n'est pas grand, grand! Il ne marche peut-être pas très droit. Il a une épaule plus forte que l'autre, c'est bien vrai. Mais il est si content de vivre, il chante de si belles chansons! C'est comme sa femme Catherine, qui voudrait convenir qu'elle louche et qu'elle ressemble à un pommier tordu, séché, à demi-mort? Quand elle passe à travers le village, avec sa petite ombre bancroche à côté d'elle, on n'a pas assez de bonjours à lui jeter, comme des fleurs, sur son chemin. Elle est si douce, elle est si bonne! Elle est meilleure qu'une tartine de pain blanc. »

Le cordonnier bat la semelle devant la fenêtre, à l'étage. En hiver, on distingue à peine, derrière la poussière des carreaux, sa grosse tête grise et ses lunettes rondes. Mais, dès qu'il fait moins froid, la fenêtre s'ouvre au large et l'on entend au loin,

multipliés par l'écho de la vallée, les coups de marteau sonores et les éclats de sa chanson. Si vous avez des raccommodages à lui confier, vous contournez la maison et vous entrez par la droite, après avoir gravi les degrés d'une échelle. En vous entendant monter, il viendra ouvrir sa porte, une bottine en main, et relèvera ses lunettes contre son front.

— Excusez, savez, Monsieur! dira-t-il alors. C'est quasiment un pigeonnier!

Puis il vous aidera à pénétrer dans son atelier. D'abord, vous ne verrez rien, vous n'entendrez rien : un vertige, une musique, un éblouissement! Figurez-vous, une fenêtre ouverte, rien que cela, un grand carré de lumière, et, par là, un spectacle si inattendu, si immense qu'il vous laissera un instant sans haleine et délicieusement éperdu. Dix lieues de pays s'étalent de toutes parts sous une coupole d'azur infinie. Un trou se creuse, où, confusément, bruit la vie d'une ville qu'on ne voit pas; quelques clochers émergent d'une lueur d'or; une pente insensible remonte vers l'horizon; et toute la splendeur du paysage s'étend dans des clartés d'émeraude et de diamant. Ce sont des champs, des champs encore, chargés d'herbages et de moissons; des bois, des vergers, des routes, des villages, des notes blanches, des notes rouges, un papillonnement de couleurs vives sur l'immobile tapis de verdure; et parfois, très loin, contre le ciel, un train, serpent noir, court et se perd dans les panaches ouatés de sa fumée d'argent.

Mais le cordonnier vous regarde avec un sourire gêné. On dirait que c'est lui le père du paysage et que votre admiration muette blesse sa modestie d'auteur. Il finit même par vous laisser à votre contemplation et se tourne vers le fond de la chambre, où son approche provoque un tintamarre endiablé. Vous faites volte-face, et c'est une autre surprise. Le mur est couvert de cages, de toutes grandeurs, de toutes formes, dont un tel froufrou bat les barreaux que vous ne distinguez, au premier regard, qu'un vol tourbillonnant de plumes ébrouées. Il y a là des pies noires et solennelles, avec des becs jaunes et des yeux brillants; il y a des grives trapues qui coupent l'air sans cesse de leur bec en ciseau; il y a des tarins, des linottes, des pinsons, des moineaux; et c'est comme un royaume d'ailes mutines sur lequel règne un vieux perroquet grognard, suspendu au plafond. Tout cela crie, jacasse, siffle, chante, pépie; c'est

un murmure assourdissant, un vibrement perpétuel, quelque chose de tapageur et de joyeux comme le vacarme d'une récréation dans un jardin d'enfant. Ici, le cordonnier est à son aise. Il vous explique sa ménagerie emplumée. Il vous donne l'âge et le nom de ses pensionnaires et vous fait part de leurs petits talents. Et n'allez pas croire, au moins, qu'il sourie en vous parlant ainsi. Non, il vous regarde au-dessus de ses lunettes, avec un air inquiet et sérieux, tout prêt à se taire s'il remarquait sur vos lèvres le frémissement poli d'une ironie qui se contient.

Mais prêtez-lui une attention digne de sa confiance, et bientôt vous le verrez se tourner et se retourner sur lui-même, comme quelqu'un qui hésite à montrer tous ses trésors. Enfin, mystérieusement, il se dirigera vers un autre point de la pièce et, en le suivant du regard, vous découvrirez une porte en treillis, derrière laquelle passent et repassent des vols bruns, des vols jaunes, des vols rouges, contre un paysage d'un bleu cru qui s'étale le long du mur.

Qu'est-ce que c'est que ça? Ça, c'est un petit réduit que le génie du cordonnier a transformé en une volière idéale. L'air pur y entre par une fenêtre dont un grillage serré a remplacé les carreaux. Au centre, on voit planté un arbre mort qui sert aux oiseaux de perchoir. Et les petiots se trouvent là si bien qu'ils chantent comme des fous, à se casser la voix. D'ailleurs, n'ont-ils pas l'illusion de nager en plein ciel, quand leurs prunelles mignonnes regardent la muraille d'azur tendue à leurs côtés?

— Voyez-vous, Monsieur, dit le cordonnier, j'ai pris un peu de couleur et j'ai peint cela dans mes moments perdus.

C'est une plaine, très plate, très verte, avec un chemin jaune et quelques arbres au premier plan. Sur les arbres, des oiseaux trop grands, trop raides et trop beaux, perchent à la façon d'animaux empaillés. Sur la route, des bicyclistés descendent de l'horizon comme une trombe et paraissent vouloir s'écraser contre un rocher qui sort de terre, dans un coin. Mais tout cela se bouscule, sans perspective, en un très petit espace et, derrière, c'est une nappe immense de bleu qui mange et qui boit tout, et qui représente le ciel. Où diable l'artiste a-t-il découvert un bleu pareil? Quelle hasardeuse combinaison de cobalt et de neige a-t-il fallu pour créer cette teinte unique, faite de lumière ardente, de scintillements éperdus, et qui fatigue l'œil et qui offusque le goût, mais qui vous réchauffe l'âme comme une

ivresse d'opium? Ce bleu-là, c'est une prière, c'est un désir, c'est toute la ruée de l'humanité vers l'orient, vers la clarté, vers le berceau des âges. Il y a ainsi des hommes laids, boiteux, ignorants et pauvres, qui vivent au penchant d'une colline, qui toute leur vie battent la semelle et ne prononcent que des paroles simples, qui n'ont pas l'air d'avoir en eux quelque chose de plus que leurs voisins, et qui, tout à coup, saisissant un pinceau, trouvent une couleur inconnue, une incarnation nouvelle de la lumière, en laquelle ils font inconsciemment palpiter et luire leur obscur instinct de beauté, leur âpre besoin de chaleur, de bien-être et d'amour.

— Des messieurs, qui sont venus ici, me dit le cordonnier, n'ont pas trouvé cela trop mal.

Ces messieurs sont bien aimables. Moi, je trouve cela sublime, mais je n'ai garde de le lui dire. Il serait capable d'en concevoir de l'orgueil. Mon regard glane çà et là, dans cette chambre savoureuse, baignée d'infini, des détails et des souvenirs. J'emporte avec moi la chaude coloration du cuir et son parfum grisant, tout le murmure, toutes les chansons des ailes, le désordre amusant des meubles, cette fenêtre grande ouverte sur le vertige de la vallée et, pour envelopper, pour rouler le tout, un pan soyeux de cet azur invraisemblable dont l'artifice prestigieux fait pâlir le vrai ciel.

II

Le petit Ménage

Au pied de la citadelle s'étire un boyau visqueux qu'on appelle la rue des Piconettes. Tout y est gluant, le pavé, les murs et le ciel. Les maisons, avec leurs plâtres arrachés et leurs fenêtres rapiécées, ressemblent à des vêtements de pauvres qui sèchent le long d'une corde. Au fond des corridors interminables, on voit quelques touffes d'herbes dans un jardinet pourri.

Le grand Frisé y remisait jadis sa nichée.

De naufrage en naufrage, traînant leurs quatre meubles, ils avaient échoué là. On s'était amusé, dans la rue des Piconettes, e jour de leur arrivée! Figurez-vous le grand Frisé comme il

était alors : une longue asperge mal venue, avec trois renflements : ses genoux, son ventre et sa tête. Vêtu de loques, il avançait le premier, la casquette dans la nuque, ses cheveux sales recouvrant à poignées le haut de son dos. A chaque pas, ses yeux regardaient à droite et à gauche, sans que son visage bougeât. Puis il lançait très loin un crachat dur, qui sonnait sur les pierres. Derrière lui venait sa femme, Maria, grasse dedans, grasse dehors, comme disaient les gens ; masse confuse de chair et de guenilles, luisante de graisse, un moutard teigneux dans le bras. Ils étaient ivres. L'homme titubait largement. La femme, le regard mou, marchait en hoquetant, avec un sourire niais. Plus loin, on entendait un tumulte, des cris d'enfants, toute une cacophonie de vaisselle remuée. C'était le mobilier du ménage que les deux aînés voituraient. Une charrette boiteuse tanguait au milieu de la rue. A chaque tour, les roues, penchées, obliquaient davantage. Un squelette de chien, la langue pendante, montrait, sous le véhicule, ses larges yeux désespérés. Et, du mobilier, l'on distinguait peu de chose : deux chaises, pieds en l'air, pleurant leur paille, une galette de matelas, à bandes rouges, replié sur le tas.

Chacun des enfants poussait un des brancards. Le gamin, déjà fanfaron, donnait de solides coups de reins. La fillette avançait plus péniblement. Une sueur noire coulait sur leurs faces rougies. Leurs petits pieds, comme des pattes de bête, grattaient tous les pavés. De temps en temps, le gamin, pour exciter sa sœur, poussait un juron, criait une injure. Alors, la petite se bandait tout entière et deux grosses larmes sautaient à ses cils blonds. Là-bas, le père et la mère s'étaient arrêtés devant la nouvelle demeure. Fouettés par l'espoir de dételler enfin, les enfants prirent le trot. Le chien geignait comme une forge. La charrette menait un tel tapage que des gens apparurent à toutes les fenêtres. Un gros gaillard, qui se rasait, vint pencher son visage couvert de savon. Il riait très haut dans la rue étroite. Un autre, fumant sa pipe, lâcha une réflexion qui fit éclater la gaité. Chacun dit son mot. Et la pluie de ces plaisanteries tombait comme des immondices sur les petits misérables. La mère, décidément très saoule, s'était appuyée à un mur. Le père, se redressant sous les regards, sacrait contre ses fainéants de gosses qui n'en finissaient pas d'arriver. Ils faisaient leur possible, pourtant, les malheureux ! Même une

vieille femme, qui était là, sur sa porte, parlait d'aller leur donner un coup de main. Mais les hommes se moquèrent d'elle : ces gens-là n'avaient qu'à se débrouiller seuls. Et tout le monde s'esclaffa de bon cœur quand on vit le père, se décidant, enfin, à intervenir, envoyer de grands coups de pied dans le derrière des petiots pour leur rendre de l'énergie. Le cortège s'engouffra comme un tonnerre dans un corridor sombre et longtemps on entendit gronder son roulement qui s'éloignait.

*
* *

Au fond de la cour, ils habitaient une écurie désaffectée. Le propriétaire, faisant argent de tout, y avait pratiqué une lucarne et la louait à des marchands de sable, possesseurs d'une charrette. C'était le métier du grand Frisé. Mais, disait-il, il y avait assez longtemps qu'il risquait sa peau sous la pluie et la neige. Maintenant que ses gosses étaient grands, c'était à eux de le nourrir. Grands, les pauvres petits ! Le gamin comptait dix ans et la gamine neuf. Ayant bien, à eux deux, un litre de sang dans les veines, ils étaient si minces et si faibles qu'ils s'appuyaient l'un contre l'autre, en marchant, pour ne pas tomber.

Le matin, la fillette s'éveillait la première. On l'appelait Bitte, et son frère le Moya. Ainsi, les enfants des pauvres ont des noms contrefaits, à l'image de leurs personnes. Dans la lueur malpropre qui coulait par la lucarne, elle s'habillait à tâtons, allumait le poêle et faisait le café. Puis, elle secouait son frère sur la paille, où il dormait avec le chien. Ils déjeunaient en silence, jetant les croûtes à l'animal, qui les happait voracement. Derrière eux, le père et la mère, étendus dans le désordre du lit, ronflaient, la bouche ouverte, cuvant l'ivresse de la veille. Des odeurs malsaines flottaient comme des mouches malades dans l'air lourd. Parfois, à l'osier d'un berceau, une petite main s'accrochait avec un léger gémissement.

Ensemble, ils chargeaient ensuite la charrette : du beau sable doré qui leur coulait entre les doigts et dont ils aimaient, dans leur misère, la blancheur et la propreté. Ils attelaient le chien, ouvraient la porte et filaient rapidement. Chance, si les parents ne s'éveillaient pas ! Autant de gifles évitées... Le gamin tirant, la fillette poussant, le chien, trop vieux et trop faible, se laissant tout de suite traîner, ils gagnaient les quartiers riches où

les cuisinières ont besoin de sable blanc. La gamine sonnait aux portes, recevait les commandes ou les rebuffades. Le Moya, un seau en main, servait les clients et empochait l'argent. Jamais ils ne se parlaient. Ils faisaient leur besogne silencieusement, comme si toutes leurs forces n'étaient pas de trop pour l'accomplir et que parler eût été une fatigue de plus. A midi, ils mangeaient un morceau de pain sec et buvaient un coup d'eau aux fontaines. Le soir, ils rentraient lentement, très lentement, plus pâles et plus fuyants que leur marchandise, pareils, dans l'imprécision du crépuscule, à deux petites ombres molles, fondues par le brouillard.

C'était alors l'heure redoutable. Dès la porte ouverte, le grand Frisé et la grosse Maria avançaient leurs binettes enflammées : Combien? Oh! ce terrible combien! Le Moya tirait ses sous de sa poche et le père les comptait dans le tablier de la mère. Les enfants, debout, attendaient. Le chien haletait sous la charrette et remuait sa chaîne à petits coups. Brusquement, le père se levait, empoignait sa trique. Il était temps de se cacher! A travers tout, le bras de l'alcoolique battait le vide. Comme un fou, il frappait au hasard les meubles, la porte, le chien, sa femme et ses enfants. La vaisselle, brisée, dégringolait, le chien hurlait, des pas couraient partout avec des pleurs et des cris. Et cela durait jusqu'à ce que, harassé, hors d'haleine, le Frisé, avec d'horribles imprécations, ramassât l'argent pour filer au cabaret. Bientôt, la grosse Maria se relevait, dans un coin, quelque part et, seule, geignante, pleurant du genièvre, son petit dernier dans les bras, rattrapait son mari en courant. Les deux petits marchands restaient seuls. Ils geignaient tout bas, sous les ténèbres de la nuit descendue, et la langue râpeuse du chien battu léchait doucement leur douleur.

Les visiteurs des pauvres eurent pitié de cette détresse. Ils apportèrent du pain, de la viande, que le Frisé et sa femme mangèrent, des vêtements pour les petiots, que ces bons parents allèrent vendre sans retard. Enfin, un agent de police, qui habitait le quartier, prévint un jour le Frisé qu'on s'occupait de lui en haut lieu. S'il ne se sentait pas la conscience bien nette, rapport à certain vol de plomb commis au nouvel hôpital, il ferait bien de s'en aller en France voir le temps qu'il faisait. Le Frisé jura ses grands dieux qu'il était innocent. Mais, le lendemain, quand ses enfants revinrent de leur journée, ils trouvèrent le

logement vide. Il n'y avait plus rien le long des murs, plus rien non plus sur le pavement. La chambre paraissait immense et le moindre bruit y résonnait longtemps. Les enfants, étonnés, s'assirent sur le tas de sable et, sans parler, pensèrent à des choses. C'est ainsi que Bitte et le Moya devinrent orphelins.

*
* *

Durant les premiers jours, la rue s'inquiéta. Est-ce qu'il était possible de laisser ces deux moutards vivre sans père et mère, comme des jeunes de chien? Il vint des messieurs de l'hôtel de ville qui écrivirent sur un carnet avec un crayon d'or. Du temps passa. Les recherches cessèrent. L'orphelinat refusait d'accepter les enfants. Finalement, plus personne ne s'occupa d'eux.

Ils connurent alors une existence délicieuse. Entre leurs quatre murs humides et nus, ils vécurent heureux comme des rois. Ils dormaient dans leur sable. La bâche de la charrette et le corps de leur chien leur servaient de couverture. Les sous de leur commerce étaient pour eux. Ils n'avaient plus de compte à rendre et plus de coups à recevoir. A cette époque, leur santé se raffermir. On remarqua que la fillette se lavait. Avec des loques qu'elle ramassait çà et là, elle bouchait les trous de ses petits vêtements.

Le matin, ils quittaient la rue des Piconettes à l'heure ordinaire et s'en allaient, tout à leur aise, sonner chez leurs pratiques. Dans toute la ville, on connaissait leur histoire et les gens leur achetaient du sable par charité. Maintes servantes, avec un rire ému, leur donnaient les restes savoureux de la cuisine. Le chien lui-même, stupéfait, dans ses vieux jours mangeait à sa faim. Il s'y habitua, du reste, avec peine et, quand Bitte ou le Moya jetait devant lui un bon morceau de viande, il le flairait tristement et se couchait à côté. L'abondance trop tard venue est amère au cœur du pauvre comme une suprême moquerie du sort.

Malgré leurs allures silencieuses, Bitte et le Moya étaient bien heureux depuis qu'ils n'avaient plus ni père ni mère. On les avait nommés le Petit ménage. Et, vraiment, on aurait dit voir un petit mari avec sa petite femme. Côte à côte, ils poussaient ou tiraient la charrette; ils se partageaient la besogne, se reposaient ensemble et mangeaient en même temps. Ils n'avaient

de liaison avec aucun autre enfant. Ils ne jouaient à aucun jeu. Souvent, tandis que le Moya portait un seau de sable dans la cour d'un client, des gamins s'approchaient, malgré Bitte, de la charrette et lui volaient sa marchandise. A ses cris, ils décampaient. D'autres se tenaient en cercle, curieux et attentifs, autour de ce commerce qui leur paraissait amusant. Le Moya arrivait alors et, grave, haussant les épaules : « Tas de chandelles ! » disait-il. Puis il crachait dans ses mains, saisissait les bran-cards et s'éloignait avec mépris. Il avait vingt ans, ce gosse de dix ans. Elle en avait trente, sa petite femme.

Aussi, ils vivaient en paix avec tout le monde et la police n'avait rien à leur reprocher. De l'aube à la nuit, ils faisaient sérieusement leurs affaires. Tout au plus, les jours de chaleur, s'accordaient-ils une courte sieste à midi. Dans un terrain vague, où ils ne gênaient personne, ils rangeaient leur charrette à l'ombre, dételaient le chien qui se couchait là et, après avoir déjeuné, s'étendaient de leur long sur le sable tiède. C'était doux et bon comme un sommeil en paradis. Entre leurs cils mi-clos, ils regardaient l'immense ciel bleu. Des hirondelles passaient et repassaient, accrochant leurs pensées, et les emportent très loin, dans l'infini. Le Moya, moins rêveur, s'endormait bientôt. Mais Bitte, avec son âme nerveuse, songeait aux choses anciennes. C'était vrai, pourtant, qu'ils étaient heureux, tout seuls, sur la terre ! Plus de taloches et de blasphèmes, une existence unie, coulante et claire comme du sable blanc. Peureusement, elle essayait d'entrer dans l'avenir. Est-ce qu'ils pourraient continuer à vivre de la sorte ? Est-ce que jamais le Moya ne la chagrinerait ? Oh ! non ! elle serait toujours si gentille, elle ferait si bien ce qu'il commanderait ! Le génie domestique de la femme déjà s'éveillait en elle. Son cœur se gonflait pour son frère d'un triple amour de mère, d'épouse et de sœur. Alors, elle se tournait doucement vers lui et le regardait dormir. Il dormait comme un ange, les mains jointes sous la joue. Son visage sérieux se détendait dans une ineffable expression de repos souriant. Elle n'avait plus que lui, lui seul, sur la terre ! Cette pensée la remplissait d'un émoi délicieux. Et, dans la torpeur chaude du silence, elle répétait ce nom qui renfermait toute sa tendresse : « Moya, Moya !... »

L'hiver arriva et leur vie fut plus dure. Quand ils rentraient, le soir, ils avaient froid dans leur écurie sans feu. Le chien lui-même grelottait et pleurait. Le Moya, furieux, le faisait taire à coups de pied. D'ailleurs, le caractère du gamin se gâtait peu à peu. On eût dit que son père était mort quelque part, au loin, et que son âme ressuscitait en lui. Déjà il travaillait sans goût et se mettait à jurer pour des riens. Souvent même, il lui arrivait d'envoyer une calotte à sa sœur, d'un brancard à l'autre. Bitte, alors, buvait ses larmes silencieusement.

Mais un soir, décidément, les choses se gâtèrent. Une fois la charrette remisee, le gaillard flaira un instant l'air humide, rouvrit la porte et s'éclipça. A demi-morte de peur, Bitte l'attendit longtemps. Il rentra à la nuit d'un pas mal assuré. Comme son père, autrefois, il saisit un bâton et frappa à tort et à travers les murs, la porte et le chien. Bitte, épouvantée, demeurait à genoux dans le sable, les yeux remplis de ténèbres et de désespoir. Est-ce que cette vie allait recommencer? Enfin, l'ivrogne, très malade, se jeta par terre et s'endormit jusqu'au matin. Bitte le traîna dans le sable, le couvrit, le veilla. Et ses sanglots s'unissaient aux plaintes du vieux chien sous la pesante oppression des ombres.

Le lendemain, un peu honteux, le Moya se montra gentil et Bitte se rassura. Le soir, ils allumèrent un feu de bois dans l'écurie et, malgré l'âtre fumée, s'en trouvèrent mieux à l'aise. Deux jours passèrent sans alerte, mais le troisième, le gamin ne résista plus à son envie et fila de nouveau au cabaret. Il en revint abominablement ivre et, suivant l'exemple paternel, battit sa sœur et son chien. Dès lors, ce fut la scène de chaque soir. Toute la journée, ils travaillaient ensemble; Bitte faisait presque toute la besogne, poussait la charrette, sonnait aux portes, portait les seaux, ne laissant au Moya que le soin de les remplir. Lui marchait les mains en poche, sur le trottoir, fumait sa pipe, regardait ses esclaves travailler pour lui. Bientôt, la marche même lui parut une fatigue. Il s'installa sur la charrette et se laissa traîner. Il portait, en ce temps-là, des vêtements d'homme achetés au marché : un pantalon de velours côtelé, une veste trop large, une chemise de toile bleue, bouffant à la ceinture, et, sur l'oreille, une casquette à longue visière qui lui donnait un air à la fois vicieux et vieillot. De temps en temps, se sentant le gosier sec, il criait « halte! » à son équipage, des-

cevait de charrette et entraît au cabaret. Là, d'une voix éraillée par l'alcool, il se commandait des canons de péket, qu'il vidait d'un seul trait. Puis, il rallumait sa pipe de terre, après avoir frotté une allumette sur sa cuisse, comme un véritable buveur. La tournée, ensuite, continuait. Bitte suait, s'épuisait, gardait à peine la force de mâcher, à midi, un vieux morceau de pain. Et le soir, pour sa récompense, elle était battue, la petite femme, faisant de la sorte, un peu tôt, l'expérience du mariage chez le peuple souverain.

Un peu tôt, en effet. L'expérience ne devait pas lui réussir. Oh! ce fut, au début, un rhume, un simple rhume. Elle toussait beaucoup et ne parvenait plus à rattraper son haleine. Cependant, elle ne s'inquiétait pas et poussait la charrette vaillamment. Le Moya, lui, n'en buvait pas une goutte de moins. La nuit, quand elle toussait trop, il lui allongeait un coup de poing. Et la vie allait tout de même, cahin-caha. Mais un matin, elle ne put se lever. Son frère, ivre encore de la veille, eut beau la battre comme plâtre, elle resta inerte sous les coups, très rouge, toute brûlante, avec un grand tremblement. Alors, le Moya eût peur et fut soudain dégrisé. Il ne quitta pas, ce jour-là, l'écurie et demeura assis, très sage, à côté d'elle. Quand elle avait soif, il lui donnait à boire. Et, sans savoir pourquoi, il se sentait une grande honte chaque fois qu'elle posait sur lui ses larges yeux bleus. Vers le soir, elle jeta des cris aigus qui attirèrent du monde. Malgré leur indifférence, les locataires du rez-de-chaussée l'emportèrent chez eux et la mirent au lit. Stupide, le Moya, sa casquette sur l'oreille, demandait sans cesse ce qu'elle avait. Il devenait si encombrant qu'on le mit à la porte. Et il resta là toute la nuit, accroupi dans le corridor sombre, avec son vieux chien, qui le léchait doucement.

A l'aube, quelqu'un sortit et lui cria : « Elle est morte, ta sœur, ô Moya ! » Puis, le silence retomba comme un couvercle de cercueil. Il n'avait pas bougé, il écoutait toujours la voix qui disait cette chose. Il lui semblait qu'autour de lui il y avait un grand trou où il allait s'enfoncer s'il faisait un mouvement. Il comprenait très bien que sa sœur ne pousserait plus jamais la charrette. Il songeait vaguement qu'il devrait travailler plus dur désormais. Pourtant, ce n'étaient pas ces idées-là qui lui faisaient le plus de mal. Et il y avait toujours une petite boule qui montait dans sa gorge et qui descendait.

Les gens qui entraient le bousculèrent. Des messieurs vêtus de noir lui posèrent des questions. Il dut raconter toutes leurs aventures. Un curé le sermonna sur sa mauvaise conduite. Il entendait et voyait tout cela, à travers un nuage. C'était comme s'il avait été couché sous un grand tas de sable blanc. Pour faire le crâne, il entra au cabaret. Mais les gens le regardaient avec des yeux bizarres. Il voulut boire et le péket ne passait pas. Alors, il revint s'accroupir dans le corridor sombre avec son chien, qui pleurait comme un petit enfant.

Quand la toilette de Bitte fut terminée, on l'admit à la voir une dernière fois. Elle était très belle et très douce, couchée, vêtue de blanc, dans le blanc des linges, et ses petites mains jointes tenaient un vieux chapelet. Ses lèvres étaient violettes et paraissaient sourire. Entre ses cils mal clos filtrait une lueur paisible, pareille à cette barre de lumière qui passe, le soir, sous une porte fermée. Elle ne bougeait point : le Moya s'enhardit. Il avança le doigt et toucha le cadavre. Et il restait là, la casquette sur l'oreille, à sentir avec épouvante le froid de la mort se répandre dans tous ses os.

Cette nuit-là, ahuri de fatigue, il dormit avec le chien dans son sable. Au petit jour, il fut éveillé par l'animal, qui grattait la porte en gémissant. Il se leva et sortit. Dans le corridor, deux hommes enlevaient le cercueil. Alors, il courut, les rejoignit et se mit à marcher derrière eux, bravement. Clopin-clopant, le chien le suivait de loin. Ils allèrent ainsi à l'église, où un vicaire récita des prières. Le cercueil était sur les pierres et le prêtre, debout, le regardait avec bonté. Subitement, le Moya se sentit pour cet homme quelque chose de doux dans le cœur. Il se trouvait bien, il aurait voulu rester longtemps dans cette église, entendre toujours ce murmure d'oraison, qui l'entourait comme un vent frais quand on a très chaud. Mais les hommes, de nouveau, s'emparèrent du cercueil. Au cimetière, on ne le laissa pas aller jusqu'à la fosse.

Alors, par une interminable chaussée du faubourg, il regagna la rue des Piconettes. La petite boule, dans sa gorge, toujours montait et descendait. Pourtant, il ne pleurait pas et marchait au milieu du pavé, du large pas d'un ouvrier qui revient du travail. Tout en allant, il comptait ses sous dans sa poche. Puis, il sifflait son chien, qui n'avancait pas, retournant sans cesse la tête et s'arrêtant pour gémir du côté où avait disparu la maî-

tresse qu'il aimait. Pour se donner une contenance, il alluma sa pipe avant d'entrer dans son quartier. Et les gens regardaient avec surprise cet étrange gamin, haut comme une botte, paraissant à la fois si jeune et si vieux, qui se déhanchait d'un air canaille et dont la mine contractée avait une si grosse envie d'éclater en sanglots. Comme au jour lointain de son arrivée, le voisin qui se rasait pencha à la fenêtre sa figure savonnée, et l'enfant l'entendit crier, avec un gros rire :

« Voilà le Moya qui revient d'enterrer sa femme! »

Alors, son instinct de petit mâle, se refusant à donner à ces gens, qui riaient, le spectacle de sa douleur, il prit sa course et s'enfonça, suivi de son chien, dans le corridor sombre de sa maison. Un peu de temps, on entendit une plainte battre les murs et s'éloigner.

Et puis, ce fut un grand silence.

GEORGES RENCY.



Chant d'Amour

*Il me suffit, pour m'affliger,
D'un violon dans le silence...
R. H.*

*Un violon lointain sanglote dans les fleurs...
Des larmes, chère enfant, tremblent sous ta paupière...
Et la voix douloureuse, accompagnant tes pleurs,
Disperse au vent du soir, le long de la rivière,
Les soupirs étouffés d'une âme tendre et fière.*

*Le chant mystérieux, comme un parfum épars,
Flotte sur les jardins au souffle de la brise.
C'est un long lamento, qui parle de départs :
On dirait qu'on entend, dans l'heure calme et grise,
Le nostalgique adieu d'une âme qui se brise!*

*C'est un chant d'autrefois, plein d'angoisse et d'amour ;
Et tout ce que notre âme a de tristesse en elle
Se réveille avec lui pour pleurer à son tour :
Et nous sentons, tandis qu'il nous prend sur son aile,
Frémir en lui le mal d'une âme fraternelle.*

*C'est une amie en pleurs qui de loin vient à nous,
D'une robe de deuil chastement revêtue ;
Et tu voudrais, pensive, écouter à genoux
Ce beau chant de souffrance en qui se perpétue
Le songe évanoui d'une âme qui s'est tue...*

*Chère enfant ! quand mes yeux seront à jamais clos,
Du rêve amer et doux que j'aurai fait sur terre
Puisse-t-il demeurer quelques faibles sanglots !
Qu'ils aident à pleurer un cœur las de se taire
Et bercent dans sa peine une âme solitaire !*

FRANZ ANSEL.

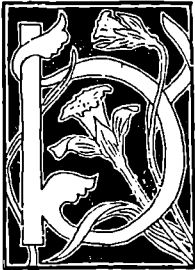


INTÉRIEUR

(HOBÉ)

Notes sur l'Art décoratif moderne en Belgique

(A propos de l'Exposition de Turin)



L'ÉTROITS liens artistiques ont uni de tous temps l'Italie et la Flandre. Faut-il rappeler l'influence de Jean Van Eyck sur les Florentins et les Vénitiens du xv^e siècle, le voyage de Roger Van der Weyden à Rome, le séjour de Justus de Gand à Urbino; faut-il redire la fascination exercée par Raphaël sur les peintres flamands du xvi^e siècle et, enfin, le triomphal passage de Rubens, de Van Dyck, de combien d'autres, dans les grandes cités italiennes? L'illustre terre où naquirent Dante, Pétrarque, Donatello, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, fut jadis une terre promise pour les maîtres de Bruges, de Gand, d'Anvers, de Bruxelles. Les Flamands avaient fondé un cercle à Rome; les familles patriciennes se disputaient leurs œuvres, nos maîtres d'autrefois aimaient l'art, le soleil, la poésie profonde et souple de cette Italie, où les plus purs génies de la civilisation chrétienne, altiers et immarcescibles comme des sommets de neige, haussent éternellement leur front lumineux sur l'horizon de l'Histoire et de la Beauté...

Quand on apprit qu'une exposition d'art décoratif moderne s'organisait à Turin, tout de suite l'idée fut accueillie avec enthousiasme par la jeune génération artistique de la Belgique et, sans doute, les Belges subissaient-ils l'impulsion instinctive qui constamment porta leurs ancêtres vers le sol classique de la Beauté. A ce propos, on me permettra d'évoquer ici un souvenir personnel que je considère comme une préface à l'histoire de la présente exposition et que je tiens surtout à rappeler en signe d'hommage à l'un des créateurs les plus fiers de la sculpture moderne. En 1898, je visitais l'Italie. Pour clôturer mon pèlerinage d'art, je m'arrêtai à Turin. Une exposition nationale y était ouverte. J'hésitais à la visiter, redoutant la tumultueuse et mélancolique laideur des grandes foires contemporaines. Je me décidai pourtant et commençai ma visite par la section des beaux-arts. La

première œuvre que j'aperçus fut l'admirable bas-relief du sculpteur piémontais Bistolfi : la *Douleur réconfortée par les souvenirs*. Ce poème plastique, d'un sentiment grave et d'une profonde noblesse de formes, annonçait une renaissance glorieuse de la sculpture italienne... Je me renseignai sur l'artiste, je demandai des reproductions de ses autres œuvres et je publiai, dans *Art et Décoration*, une étude sur le maître nouveau. Le sculpteur voulut bien exprimer sa gratitude au critique par une de ces lettres touchantes et glorieusement modestes dont les êtres de génie ont le secret. Sans se connaître, l'écrivain et l'artiste ne cessèrent de s'écrire. Quand, enfin, surgit l'idée d'organiser l'actuelle exposition, M. Bistolfi, l'un des promoteurs, demanda à cet ami et admirateur, *qu'il n'avait jamais vu*, de s'occuper du groupement des artistes belges, et, bien entendu, la proposition fut acceptée de grand cœur... C'est ainsi que naquit notre section.

* * *

Il y a dix ans à peine, et bien que la sculpture et la peinture fussent représentées par des maîtres de premier ordre, l'architecture et les arts décoratifs de la Belgique restaient confinés dans l'académisme gréco-romain et dans l'imitation — encore florissante, hélas! aujourd'hui — des différents styles gothiques et de la Renaissance flamande. L'architecte Balat — le maître de M. Victor Horta — se servit toutefois avec infiniment de goût des formules classiques et construisit le Palais des Beaux-Arts de la rue de la Régence, qui, dans son genre, est un chef-d'œuvre de pureté et de noblesse. Mais Balat poussait l'amour de l'art grec jusqu'à la superstition et au servilisme le plus absolu. Il n'admettait point que l'on cherchât de la nouveauté après Euty-chidès et Phidias. Victor Horta, ayant un jour dessiné avec quelque souci d'originalité un socle pour un projet de monument : « Comment! s'écria Balat avec indignation, vous osez inventer des profils, alors que les Grecs nous ont laissé d'inégalables chefs-d'œuvre! » C'est contre un tel état d'esprit que la jeune génération des architectes et des décorateurs belges a dû lutter et lutte encore pour imposer ses œuvres vivantes, inspirées non plus de formes et de canons morts, mais des principes éternels de la Beauté et des besoins même de la civilisation moderne.

Quelques lignes d'explication tout d'abord sur l'abus que l'on a fait de ces deux mots *art décoratif*? Tout art plastique doit être décoratif; la peinture et la sculpture se subordonnent à l'architecture, et c'est ce que les anciens Grecs avaient compris en établissant hiérarchiquement la trinité des arts apotélestiques ou plastiques. Nous avons depuis longtemps oublié de maintenir dans l'intimité nécessaire ces trois formes de beauté. Le sculpteur, en taillant un groupe, le peintre, en concevant une fresque, ne tenaient aucun compte des lignes architecturales. Leur ornementation ne s'harmonisait point avec le cadre ou avec le piédestal, et le sens sublime de la décoration que Phidias déployait dans ses métopes du Parthénon, Villard de Honnecourt dans ses cathédrales gothiques, Jean Goujon dans ses cariatides du Louvre, paraissait

irréremédiablement perdu pour notre époque amoureuse de bibelots inutiles et d'objets de vain luxe. Mais le goût purement décoratif devait se réveiller d'une bien singulière façon. Les *arts mineurs* : ébénisterie, céramique, tapisserie, ciselure, verrerie, ferronnerie, se transformèrent sous l'impulsion des Ecossais d'abord, puis des préraphaélites anglais. Tout en recherchant des formes nouvelles, on pliait l'inspiration aux nécessités de l'utilisation pratique. En second lieu, les peintres, suivant l'exemple du génial artiste Puvis de Chavannes, retrouvèrent des lois de transpositions harmonieuses qui président à l'exécution du panneau décoratif. Enfin, quelques sculpteurs, Carriès, Bartholomé, Charpentier, en France; Constantin Meunier, en Belgique; Bistolfi, en Italie, dégagèrent à nouveau le principe ornemental statuaire. Les architectes, seuls, ne prenaient aucune part à ce processus d'affranchissement. Or, sans eux, sans les maîtres de l'œuvre qui devaient fournir aux industries artistiques le nouveau cadre de briques, de pierres et surtout de fer, la renaissance des *arts mineurs* risquait de s'arrêter court, faute d'un soutien suffisant. Heureusement, l'architecture, à son tour, est en pleine voie de rénovation, et, dans ce mouvement, la Belgique avec un légitime orgueil, peut revendiquer une place d'avant-garde.

* * *

Deux architectes belges sont universellement cités comme les rénovateurs de l'art architectural : MM. Hankar et Horta. Tous deux construisirent leur première maison « moderne » la même année (1893). Il serait donc vain de vouloir établir la priorité d'invention de l'un ou de l'autre.

Hankar est mort il y a deux ou trois ans avant d'avoir donné sa pleine mesure. « Dès ses débuts, lisons-nous dans *Art et Décoration* (1), il affirma pratiquement les principes d'une architecture rationnelle, dégagée des réminiscences de périodes abolies, conçue dans l'unique préoccupation de la destination de l'édifice et des nécessités de la construction. Comme décoration, beaucoup de sobriété, des motifs tantôt empruntés à la nature et stylisés, tantôt purement linéaires. Aucune dissimulation dans la bâtisse. Les matériaux apparents, honnêtement montrés sans maquillage, mais en les faisant participer à l'ensemble décoratif, au concert de tous les éléments mis en l'œuvre. » Sa première maison, rue Defacqz, à Bruxelles, ne laisse pas de révéler quelque maladresse dans l'assemblage un peu déconcertant de détails originaux et de motifs sentant encore la formule. Dans les maisons du Rond-Point de l'avenue Louise, du pharmacien de la rue Lebeau, la personnalité de l'architecte se dégage; on devine un désir d'unifier l'ensemble; les lignes sont caractéristiques et absolument propres à l'artiste. La maison du peintre Ciamberlani, enfin, peut être considérée comme la création la plus complète et la plus heureuse du regretté novateur : composition très

(1) Numéro de septembre 1891. *L'Art décoratif en Belgique*, par MM. MAUS et G. SOULIER.

animée, très joyeuse et très élégante aussi avec sa bretèche légère, ses deux grandes baies cintrées, sa corniche noble et gracieuse. De plus, faisant entrer dans la pratique l'une des plus heureuses inspirations de l'art décoratif nouveau, Hankar dessinait lui-même les moindres détails de l'intérieur...

Bien que sa mort trop prompte ne lui ait pas permis de développer avec une logique et une fermeté suffisantes son système architectural, bien qu'il n'ait point réalisé dans une œuvre absolument définitive l'accord de toutes ses forces créatrices, son art, néanmoins, mérite le respect profond et l'admiration la plus vive. Si l'on songe à l'affligeante pauvreté ou à la sottise prétention de notre architecture bourgeoise d'il y a dix ans, si l'on parcourt les quartiers récents de Bruxelles, où se multiplient les façades riantes et variées, on saisira immédiatement combien fut féconde, rapide, miraculeuse, l'action que ce chercheur obstiné exerça parallèlement avec Horta. Et nous pouvons rappeler aussi, non sans fierté, que Hankar fut l'un des principaux décorateurs du Palais colonial de Tervueren, où, pour la première fois, le « style nouveau » était soumis au public des expositions. L'art de nos jeunes constructeurs en a même gardé le surnom populaire de « style Congo ! » Cette exposition de Tervueren eut lieu en 1897. Outre l'architecte Hankar, MM. Vandevelde, Hobé, Crespin y collaborèrent largement. Le célèbre architecte Wagner, de Vienne, qui jusqu'alors était resté fidèle au gréco-romain, visita le Palais colonial, en fut ravi, exprima son enthousiasme dans un dîner auquel assistait notamment M. Crespin. Peu de temps après naissait le style viennois moderne, qui triomphait récemment à Paris, à Darmstadt et se trouve si largement représenté à Turin...

Hankar disparu, la Belgique gardait tout de même un architecte puissant dont la maîtrise originale et souple, la hardiesse élégante, les visions claires et raffinées à la fois ont acquis une célébrité à laquelle, depuis deux ou trois siècles, les constructeurs n'osaient plus prétendre. Je parle de M. Victor Horta, et l'on peut dès à présent dire Horta tout court. L'action de Horta ai-je dit, est parallèle à celle de Hankar ; elle est autre ; elle est plus puissante ; elle est définitive. Horta a créé un style logique, équilibré ; il s'est servi du fer avec une grâce et une sûreté incomparables ; il a imaginé un système de lignes et de reliefs architecturaux sans précédent. Tandis que les jeunes maîtres de la brillante école viennoise moderne, Wagner, Olbrich, Behrens, Christiansens, cherchent l'originalité de leurs constructions dans la simplicité des grandes parois et font résider l'intérêt et la vie des murailles plates dans un décor peint, Horta a véritablement modelé des façades, il a obtenu des reliefs, des saillies, toute une plasticité architectonique, si je puis dire, en se servant des matériaux qui constituent les murailles mêmes, en négligeant toute décoration qui ne serait pas obtenue avec les éléments indispensables à son œuvre. De plus, proscrivant toute imitation de la nature, Horta crée sans relâche, avec une fécondité admirable, les lignes toujours renouvelées de ses façades, de ses balcons, de ses fenêtres. On voit la rigueur d'un tel idéal ; on sent l'énergie qu'il a fallu déployer pour l'imposer ; et l'on devinera tout de suite à quel point est dangereuse l'imitation d'un art de cette nature. Comme tous les créateurs, Horta est sottement copié par des

disciples aveugles. On voit du faux Horta à Paris aussi bien qu'à Bruxelles, et les ironistes parisiens ont bien fait d'exercer leur verve aux dépens de ce « style ténia », si impitoyablement répandu et qui déguise avec effronterie la grâce, l'onduleuse noblesse et la fière invention du maître belge.

* * *

Si l'imitation d'un tel artiste est périlleuse, la seule présence d'un tel producteur suscite aussi des énergies nombreuses, éveille des forces insoupçonnées, provoque une émulation constante. Le talent et l'originalité ne font plus défaut aux jeunes constructeurs belges. Toute une génération nouvelle se lève, dégagée des antiques préjugés, décidée à faire œuvre personnelle, à renoncer au gothique, à la cruelle Renaissance flamande, à tous les styles défunts, à tous les travaux saugrenus de restauration, de reconstitution, au bric-à-brac et au pillage archéologiques où le génie architectural s'est compromis pendant tout un siècle. Chacune de ces jeunes individualités, dont les promesses sont déjà des gages sérieux, mériterait une monographie étudiée. Je dois me contenter de les énumérer en bloc. Voici, à Bruxelles, M. Léon Govaerts, président — déjà — de la Société centrale d'architecture de Belgique, constructeur original et érudit, l'un des organisateurs les plus actifs, les plus précieux de la section belge, l'auteur admiré de notre entrée monumentale; M. Léon Sneyers, le plus brillant des élèves de Hankar, tout jeune encore, artiste à la fois délicat et précis, à qui le Comité belge, d'une voix unanime, a confié la difficile mission de surveiller l'installation et le montage de notre galerie, et qui est, de plus, l'auteur unanimement applaudi du *Studio*, exécuté dans notre galerie, en collaboration avec M. Crespin; puis encore MM. Van Rysselberghe, le frère du peintre, Pelseneer, J. Barbier, Saintenoy, Stordiau, Symons, Van Nooten, etc; voici maintenant, à Liège, des constructeurs tels que MM. Jaspar et Comblen; à Anvers, M. Van Asper; à Gand, M. Van de Voorde, l'auteur du beau salon où nous avons groupé les œuvres des maîtres peintres et sculpteurs gantois. N'est-il pas tout à fait intéressant de constater en passant que la traditionnelle autonomie de nos communes reste tangible jusque dans l'efflorescence toute particulariste des petites écoles locales? Ajoutons que des architectes classiques tels que MM. Acker, Brunfaut, Van Humbeek, de Bruxelles, à la science et au goût desquels nous nous plaisons à rendre hommage, sont touchés, eux aussi, par cette saine et généreuse effervescence de la jeunesse, et font circuler dans les formes scolastiques une vie nouvelle, souvent charmante et pleine d'intérêt. En vérité, le jour où les pouvoirs publics confieront la construction d'édifices importants: tels que hôtels de ville, églises, hôpitaux, gares, etc., aux jeunes « bâtisseurs » cités plus haut et dont le talent jusqu'à présent n'a pu se manifester que dans le champ limité de l'hôtel particulier, de la maison bourgeoise ou de la villa estivale, ce jour-là nous verrons l'architecture belge reflourir avec un éclat magnifique comme au temps où les Van Ruysbroek, les Van Bodeghem, les Walter Coolman, les Van Thienen, les Van Pede, plus hardis et plus heureux que le *Solness* d'Ibsen, élevaient ces tours énormes, ces

flèches ténues d'Anvers, de Bruxelles, de Malines, — phares où veillent les patrons des villes, bornes grandioses du labeur artistique dominant la tempête humaine des cités et inscrivant dans l'espace la vieille passion de la race flamande pour l'art...

* * *

Il faut accorder une place particulière à trois artistes de la jeune école belge qui, tous trois, se sont occupés d'architecture, mais dont l'influence et le talent se sont plutôt exercés dans les branches diverses de l'ameublement et de la décoration intérieure : MM. Vandevelde, Serrurier-Bovy et G. Hobé. M. Vandevelde a été, lui aussi, un initiateur ; ses brochures, ses conférences ont répandu autant que ses œuvres l'idée et le besoin des formes nouvelles. M. Vandevelde fut peintre d'abord ; puis il exécuta des panneaux décoratifs, des tapisseries, des meubles, des papiers peints, des cuivres, finalement réalisa des décorations complètes.

L'Allemagne a enlevé M. Vandevelde à la Belgique et lui a confié une chaire à Weimar. L'influence de cet artiste est si vive en Germanie qu'on y parle communément du *Veldsche style*. M. Serrurier-Bovy incarne l'école liégeoise moderne. Les Liégeois furent autrefois d'admirables ébénistes. Les musées belges et nos vieux hôtels conservent quantité de leurs bahuts aux formes aristocratiques et légères. Ces qualités manquent un peu aux productions de M. Serrurier, qui assure, en revanche, à ses œuvres une exécution matérielle remarquable et à qui il faut beaucoup pardonner en raison du zèle prompt avec lequel il appliqua chez nous les nouvelles données de l'art décoratif telles qu'elles s'étaient révélées en Ecosse et en Angleterre. Quant à M. Hobé, homme actif, entreprenant, pratique s'il en fut, il représente véritablement, dans ses décorations logiques et simples, quelques-unes des qualités foncières de notre peuple, amoureux de ses aises, hostile au faste prétentieux et inutile : « Entraîné dans le bâtiment par les circonstances, écrit M. Léonce Bénédite, » Hobé avait débuté dans l'ameublement. Il a été retenu dans cette voie par » ses goûts. L'inspiration lui est bien un peu venue d'Angleterre, mais pas » du milieu déliquescents qui a exploité, pour notre malheur, le mouvement » créé par William Morris. » Et plus loin, le même écrivain rapporte quelques paroles de M. Hobé lui-même, qui caractérisent parfaitement la manière, aussi peu abstraite que possible, de ce Flamand, avisé : « J'essaie, dit » M. Hobé, de vivre quelques instants de la vie de mes clients dont je tâche » de connaître les goûts et les habitudes ; chaque habitation doit être faite au » patron de l'occupant, tout comme un vêtement. »

* * *

J'en viens aux décorateurs proprement dits, et je cite en première ligne M. Adolphe Crespin. Cet artiste, instruit, modeste, laborieux, a joué un rôle considérable dans l'évolution de l'art plastique. Comme Vandevelde, il fut

peintre d'abord; ses tableaux d'intérieur, ses portraits obtinrent même un vif succès. Mais la décoration l'attirait invinciblement. La renaissance de l'affiche en Belgique est son œuvre. Sa carrière offre l'exemple d'un labeur opiniâtre. Pendant dix ans, les cartons d'affiches, les frises ornementales, les modèles de papiers peints, de grafittes, de tapis de plafonds, même de costume de théâtre se sont accumulés dans son atelier... Longtemps, Crespin fut le collaborateur de Hankar pour la décoration de maintes façades et de maints intérieurs. Il remit en honneur un procédé oublié ou grossièrement employé : le *sgraffito*. La nature, dans toutes ses œuvres, lui prête ses motifs principaux. Un même sujet, traité et répété avec un harmonieux souci de stylisation et de coloris, fournit à l'excellent artiste tout un motif de décoration charmante et fraîche, comme, par exemple, ses *Fleurs de houblon*, thème bien belge, qui, dans notre salle rouge réservée aux Ecoles, évoquent à Turin la clarté saine de nos bières nationales. . .

Il est à noter — et le fait est piquant — que l'esthétique de Crespin est littéralement contraire à l'idéal d'un certain nombre d'architectes belges (Victor Horta est à leur tête) qui, se réclamant de l'exemple même des Grecs, n'admettent dans leurs œuvres aucun motif emprunté à la nature, aucune stylisation des éléments vivants du monde. La ligne décorative doit être une invention purement cérébrale, quelque chose comme la création plastique réduite à sa formule idéale et abstraite. M. Vandevelde, lui aussi, exclut l'interprétation de la nature comme source inspiratrice. Et de même, M. Georges Lemmen, un artiste délicat, créateur de charmants papiers peints, de tapis, d'*ex-libris*, de lettres (il travaille en ce moment même à une édition de *Also Sprach Zarathustra*). Les uns et les autres soutiennent leur idée avec d'excellents arguments. « Quelle vanité, diront les premiers, de vouloir supprimer la nature de l'Art! .. » — « Quel orgueil, répondront les seconds, de vouloir imiter la Nature! » Et tous ont raison. Et cette opposition de vues doit persister pour le plus grand profit de l'art. Elle est le secret même de l'émulation qui règne entre les artistes belges. Toute esthétique est respectable quand elle inspire de belles œuvres. Les résultats comptent seuls; l'œuvre seule importe; le reste est néant.

* * *

Je traverse à présent rapidement les différentes petites provinces, plus ou moins nettement délimitées, de notre art décoratif moderne. Voici le groupe des dessinateurs, illustrateurs et affichistes. On me saura gré de dire quelques mots du plus célèbre d'entre eux, le peintre-sculpteur M. Fernand Khnopff, auteur du ravissant dessin qui orne l'invitation spéciale lancée par le Comité belge pour l'inauguration de notre galerie. M. Khnopff était trop désireux de connaître les branches « secondaires » de son art et s'intéressait trop vivement aux réformes d'outre-Manche, pour ne point collaborer de son mieux à la résurrection des arts mineurs. Ici encore, comme dans sa peinture et sa sculpture si subtilement élégantes, M. Khnopff appliqua des principes et des

goûts personnels. Ses petits *ex-libris*, ses illustrations pour les œuvres de Péladan, de Verhaeren, de Rodenbach sont d'une adorable délicatesse décorative. L'artiste dessine lui-même tous les cadres de ses tableaux. Les peintres rarement comprennent l'importance et le rôle des « baguettes » plus ou moins ornées qui entourent leur toile. M. Khnopff leur donne un précieux exemple... A côté de cet artiste, dont la réputation est aujourd'hui mondiale, citons l'excellent et fécond dessinateur Titz, le jeune affichiste Henry Meunier, artiste aux visions larges et expressives; G. Combaz, auteur d'affiches, de cartes postales, de jolies compositions portant une empreinte puissante et souple; A. Heins, de Gand, peintre aquarelliste, aquafortiste, archéologue, écrivain d'art, dessinateur infatigable et original, tout entier voué à sa chère Flandre; Cassiers, dessinateur et aquarelliste habile s'il en fut, notant comme personne les coins colorés et populaires de nos vieilles villes, les aspects pittoresques de nos campagnes claires, les types et les paysages de la Flandre et de la joyeuse Zélande; Amédée Lynen, nature exubérante et pleine de fantaisie, incarnant le cordial humour bruxellois, revivant l'existence des Jan Steen, des Franz Hals, des Brauwer, évoquant les drilles d'autrefois et fixant avec une verve entraînant les gais compères d'aujourd'hui dans ses illustrations, ses cartes postales, ses jolis dessins aquarellés. Voici encore le groupe sérieux des dessinateurs et affichistes liégeois, où s'affirment MM. Rassenfosse, Berchmans, Donnay, que M. V. Pica a rendus célèbres en Italie. Et je ne puis négliger de mentionner les illustrations si savoureusement archaïques de Doudelet, les bois naïfs et délicieux du poète Max Elskamp, les admirables lettrines, culs-de-lampe, dessins de couvertures, illustrations du grand peintre et dessinateur Théo Van Rysselberghe.

L'illustration du livre nous mène aux reliures. On connaît les noms des relieurs professionnels, Dessemblanc Weckesser et Paul Claessens; il faut y joindre ceux de M. Omer Coppens, peintre de talent, qui s'occupa longtemps également de poterie; de M^{me} Wytsman, qui se délasse de la peinture en exécutant des reliures, buvards, etc.; enfin, de M^{me} Voortman, de Gand, dont les cuirs incisés, repoussés, estampés, colorés de tons doux et fauves, sont décorés de thèmes poétiquement variés et toujours en intime accord spirituel avec le livre qu'ils recouvrent, le coffret qu'ils rehaussent. Et ce serait ici l'endroit de parler aussi d'un grand artiste, M. Henry Gérard, qui a choisi Bruxelles comme résidence d'hiver; mais M. Gérard est Français et — sans mauvais jeu de mots — nous n'oserions, si loin que puisse aller notre amour du clocher, nous l'annexer par pur amour du cuir...

* * *

Nous avons mentionné quelques noms de femmes-artistes mêlées à la Renaissance de nos arts décoratifs. Il importe d'y joindre, en le soulignant, le nom de M^{me} De Rudder. En collaboration avec son mari, M. Isidore De Rudder, sculpteur de mérite (que nous retrouverons plus loin), cette artiste a créé, pour la grande décoration intérieure, un élément nouveau d'une richesse et d'une grâce infiniment précieuses: la broderie appliquée. Ses

« panneaux », l'*Affection* et la *Fidélité*, exécutés pour la salle des mariages de l'hôtel de ville de Bruxelles, ses compositions du Musée de Tervueren ont répandu son nom. M. Thiébault-Sisson, le critique du *Temps*, a très bien analysé naguère la collaboration des deux époux. De Rudder dessine les projets; sa femme les réalise. « Quand le sculpteur, dit M. Thiébault, après avoir mûri son sujet, se sent maître de sa composition, il en fait un premier carton, au quart ou au cinquième, sur lequel l'exécutante se règle pour l'emploi des couleurs et la recherche des tons de soie. Dès que celle-ci s'est procuré par avance les étoffes qu'elle sait lui convenir, De Rudder fait un second dessin, grandeur d'exécution, d'après lequel sa femme découpe, aux dimensions voulues, dans les soies, les satins, les brocarts, tous les fragments nécessaires. Au fur et à mesure qu'elle les coupe, elle les encole au dos pour les empêcher de s'effiler. Elle les place ensuite sur une toile, où ils sont cousus; puis elle commence à broder, après avoir refait à nouveau son dessin, avec une netteté scrupuleuse sur l'ensemble de la composition... Le mystère, on le voit, est très simple : il ne s'agit, au fond, que d'être artiste, mais il faut l'être beaucoup, et M^{me} De Rudder l'est de naissance. » Toutefois, remarquons que les deux panneaux exposés à Turin dans la section belge : le *Printemps* et l'*Été*, sont entièrement brodés. Les applications d'étoffes sont abandonnées ici par l'artiste. Les doigts de fée de M^{me} De Rudder ont mis dix années à exécuter les deux compositions, qui viendront compléter dans la suite les panneaux de l'*Hiver* et de l'*Automne*.

Continuant notre excursion dans les divers compartiments de l'art décoratif, signalons les poteries de Willy Finch (enlevé à la Belgique par la Finlande) de M^{lle} Anna Boch; les fers forgés de MM. De Beys, Herbays et surtout Desmedt qui en exécutant les projets de Horta et Hankar, a réveillé la belle tradition de nos grands ferronniers liégeois, brabançons et flamands; mentionnons les verres du Val-Saint-Lambert, dessinés par M. Ledru, et arrêtons-nous un court instant devant le groupe de nos maîtres verriers. Ils sont en nombre : MM. Thys, à signaler pour la largeur de ses compositions; Baes, dessinateur plein d'imagination; enfin M. Evaldre. Ce dernier mérite une attention particulière, et nous sommes heureux de pouvoir montrer dans notre section un grand nombre de vitraux qui révèlent la souplesse de son exécution, le style très sûr et très noble de son dessin. M. Evaldre exécute tantôt les cartons fournis par les architectes et les peintres; c'est ainsi qu'il a remarquablement interprété, en vue de notre section, les projets de MM. Horta, Crespin et Govaerts; — le plus souvent il réalise ses propres conceptions en combinant le vitrail peint avec les assemblages de verres colorés dans la pâte. Diverses œuvres de M. Evaldre, exposés dans notre galerie, montreront en lui un artiste original, nullement influencé par le préraphaélisme francisé de M. Grasset ou par la verve étincelante du verrier des milliardaires : M. Tiffany.

* * *

Le jeu charmant des verres multicolores, les juxtapositions brillantes des pâtes vitreuses aux reflets de gemmes, font songer, tout naturellement, à l'art

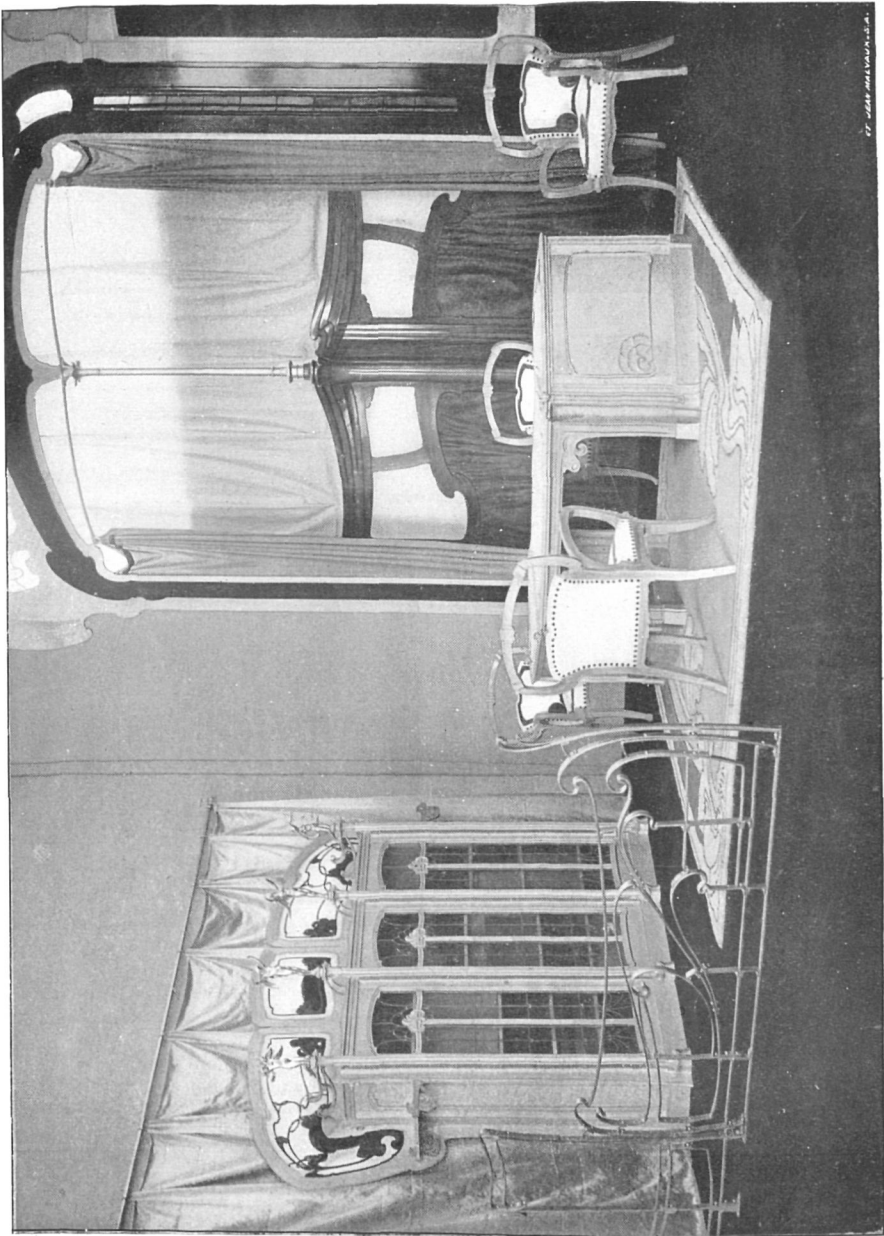
des joailliers, lequel compte, en Belgique, quelques personnalités célèbres. Parmi les débutants, je citerai M. Auguste Feys, plus particulièrement heureux dans le travail des métaux précieux, et M^{lle} Jeanne de Brouckère, élève successivement d'Armand Point, de Asber, puis de l'école d'Arts and Crafts, aujourd'hui exposante très-remarquée de la Libre Esthétique et de la Sécession de Munich. M. Van Strydonck est à la fois sculpteur et joaillier. Doué d'une invention charmante, modelant avec une grâce consommée, M. Van Strydonck occupe dans l'art belge une place très personnelle et très enviable.

L'exposition de Turin a mis en définitive lumière la personnalité du joaillier belge Philippe Wolfers. Cet artiste eut l'excellente et rare fortune de pouvoir cultiver ses goûts dans un milieu exceptionnellement propice. Ses parents possédaient une grande maison de bijouterie, qu'il reprit avec ses deux frères; ainsi la pratique, l'exercice du métier favorisèrent constamment chez lui le développement de l'instinct. Philippe Wolfers s'exerça à la sculpture avec une particulière prédilection. Il est resté sculpteur, ainsi que le prouvent son *Cygne*, sa jolie *Fée au paon*, et tous les motifs empruntés à la nature et dont il orne ses bijoux. D'autre part, l'exposition de ses aquarelles préparatoires nous indique à quel point Ph. Wolfers joint à l'art du sculpteur celui du coloriste. Il est, en effet, nécessaire qu'un joaillier soit également peintre. Le joyau ne doit-il réunir les qualités essentielles de tous les arts plastiques? La peinture, la sculpture, l'architecture s'y manifestent. De nos jours, certains grands virtuoses du bijou paraissent même vouloir y ajouter la musique, tant leurs œuvres sont légères et subtiles,...

Wolfers s'est tenu à la hauteur de tous les progrès accomplis dans son art. Détail caractéristique : il possède à la Hulpe, à côté de son habitation d'été, une sorte de jardin d'acclimation où sont rassemblés des paons, dindons, faisans au col d'or, flaments aux pattes frêles, coqs cochinchinois, fastueusement emplumés, d'autres oiseaux encore, singuliers et magnifiques qui tour à tour lui servent de modèles. Wolfers a travaillé avec une ardeur, une énergie inlassables. Il a égalé Lalique dans l'exécution des bijoux précieux; il a taillé le cristal avec autant de grâce que Daum; ses émaux rivalisent avec ceux de Thesmar. L'ensemble de son exposition à Turin représente dix années de travail opiniâtre, d'études minutieuses, de patientes réalisations. L'art de Wolfers est à la sculpture ce que la miniature du xv^e siècle était à la peinture; si les argentiers, orfèvres et bijoutiers de la Cour de Bourgogne revivaient, ils reconnaîtraient un de leurs dignes successeurs dans l'auteur de la *Fée au Paon*.

* * *

La bijouterie nous a mené à la sculpture. Les sculpteurs belges — et la constatation en fut faite maintes fois par la critique étrangère — possèdent à un degré élevé le sens de la décoration. Le *Monument au travail*, que notre grand Constantin Meunier achève en ce moment, sera, certes, le chef-d'œuvre moderne de la grande sculpture décorative. Van der Stappen travaille, lui



SALLE

HORTA

aussi, à une œuvre de superbe ampleur : *l'Infinie bonté*. La *Fontaine*, d'Anvers, et les *Passions humaines*, de Lambeaux; le *Monument de Mérode*, de P. Dubois; le *Monument De Coster*, de Charles Samuel; la *Fontaine* et le *Georges Rodenbach*, de Minne; la plaque exécutée par V. Rousseau en l'honneur du bourgmestre Buls, les tombeaux dus à de Lalaing, à De Rudder, à l'exquis et regretté Paul De Vigne, les monuments et statues de Dillens, Vinçotte, Lagaë, Charlier, peuvent être cités comme autant d'œuvres où se révèle une commune intelligence des lois décoratives. Quelques sculpteurs belges ont exécuté des objets d'art appliqué d'une fantaisie, d'une variété et d'une invention ravissantes. Les vases, encriers, cendriers, flambeaux en étain et en bronze, de P. Dubois; les masques spirituels et délicats d'Isidore De Rudder; le miroir encadré par Ch. Samuel, d'après les dessins de Crespin; la *Coupe des voluptés*, de V. Rousseau, ornée de figurines nerveuses et puissantes; la belle *Coupe* de bronze de M. Strymans, d'Anvers; l'exquise collection d'objets élégants et pratiques de George Morren, qui commença par être un modelleur plein de fantaisie avant d'être un beau peintre; les vases de M^{lle} J. Lorrain, etc., prouvent à l'évidence que nos sculpteurs, s'inspirant des maîtres du passé : les Verrochio, les Cellini, et de l'exemple de l'étourdissant Chéret, le frère de l'affichiste, ont dépensé leur goût et leur art dans l'ennoblissement des objets d'usage courant aussi bien que dans les œuvres de grand style et d'ornementation pure.

De plus, nos sculpteurs ont remis en faveur une matière depuis longtemps délaissée ou mal employée : l'ivoire. Les ouvriers d'art de la moderne renaissance l'avaient négligée trop longtemps. Sans doute en redoutaient-ils l'usage. Qui donc, en effet, aurait osé recommencer l'œuvre des Grecs et tenter une résurrection de la sculpture chrysléphantine? L'essai fameux de Simart ne devait-il pas à jamais décourager tous ceux que tentaient le riche éclat et le grain si caressant de l'ivoire? Quel gouvernement commanderait encore aujourd'hui des Minerve et des Jupiter, et à quel Phidias s'adresserait-on pour les exécuter? Dans quelle église trouverait-on assez de portes pour placer trois cents bas-reliefs, comme à Sainte-Sophie? Enfin, essayerait-on encore, comme au moyen âge, de faire vivre dans de charmants diptyques tout un monde de personnages saints taillés avec cette adorable candeur que les imagiers médiévaux apportaient dans leurs travaux religieux? Nul ne pouvait l'espérer ni l'entreprendre, et la sculpture éburnéenne, aussi bien que la sculpture chrysléphantine, paraissait décidément morte.

Toutes deux ont ressuscité en Belgique d'une façon imprévue, et cette efflorescence soudaine nous prouve, une fois de plus, que l'art ne se développe sérieusement que dans les pays riches, où l'expansion commerciale est assez puissante pour assurer la prospérité matérielle du peuple. Sans l'œuvre admirable du roi Léopold II en Afrique, sans l'énorme effort des premiers Belges colonisateurs dans l'Etat indépendant du Congo, l'art charmant de la sculpture sur ivoire, livré depuis cent ans aux fabricants d'éventails, de crucifix et de lorgnettes, aurait continué de végéter misérablement. Tandis que la Belgique recueille les premiers bénéfices de l'entreprise royale, toute la jeune école de sculpture belge confirme sa remarquable vitalité en fixant des conceptions nouvelles dans la riche matière que le continent noir procure en

abondance. Déjà, en 1893, à l'occasion de l'Exposition d'Anvers, l'Etat indépendant avait distribué gracieusement aux meilleurs statuaires du pays des défenses d'éléphant d'une valeur considérable; les envois de quatorze artistes choisis composèrent un petit salon très intéressant, qui tout de suite fit sentir l'importance future de la nouvelle école chrysoléphantine. Quatre-vingts pièces d'ivoire, réunies dans le salon d'honneur du palais colonial de Ter-rueren, assurèrent le succès définitif de cette école. La substance éburnéenne, laiteuse et polie, était rehaussée dans certains morceaux par des applications de bronze, d'argent et d'or. D'élégantes colonnettes, des gaines ajourées en bois de Mayumbe supportaient des bustes, des vases, des groupes, des coffrets, des éventails, des cadres et même une pendule, — œuvres signées de MM. Lagaë, Khnopff, Wolfers, Dillens, De Vigne, Van der Stappen, Samuel, Vinçotte, Constantin Meunier. Peut-être, les Belges n'égalent-ils pas encore l'habileté des Grecs? Mais, dès à présent, leurs œuvres de sculpture chrysoléphantine valent les amours, les vierges et les petits bas-reliefs découps, dont leurs ancêtres Duquesnoy, Van Opstal, Bossuit, inondèrent l'Europe au XVII^e et au XVIII^e siècle.

* * *

Il nous reste à considérer encore une branche de la sculpture : la médaille. Après l'exemple de Roty, Chaplain, Charpentier et des autres maîtres français, les Belges n'ont point tardé à se signaler dans cet art délicat et grave. La plupart de nos sculpteurs ont exécuté des médailles. Lagaë, l'une des plus attachantes et des plus belles figures de la statuaire contemporaine, le vigoureux sculpteur De Vreese, le maître Dillens, l'élégant et aristocratique Vinçotte, tous se sont exercés avec succès dans la gravure sur médaille. De ce groupe se détache une individualité particulièrement séduisante : M. Fernand Dubois, lequel est avant tout médailliste, mais dont les facultés multiples s'appliquent également à la bijouterie, à la broderie, au meuble. De plus, M. F. Dubois est un esprit appliqué, volontaire, un penseur plein de ressources et d'audace. Il appartient à la famille intellectuelle des Maeterlinck et des Khnopff; ses médailles ont une vie intense empruntée à l'observation psychique des modèles; le dessin de ses bijoux est créé par une pensée éprise de symbolisme et d'énergie idéale; enfin, F. Dubois a consacré à l'organisation de la célèbre école des bijoutiers de Bruxelles le meilleur de son intelligence. Ses vues sur l'enseignement sont des plus hautes et des plus nettes. L'élève, selon lui, doit chercher l'inspiration dans la nature et dans son instinct. Le maître n'est qu'une sorte d'émondeur, un critique qui signale les défauts de goût et enseigne la technique. Les idées artistiques modernes règnent largement dans cette école, où l'on se garde bien de faire copier les « illustres modèles du passé ». Le même esprit a pénétré dans les écoles industrielles et professionnelles d'Ixelles, de Schaërbeek, de Saint-Josse-ten-Noode, de la rue du Marais (école Bisschoffsheim), toutes représentées, à Turin, dans une salle spéciale de la section belge. MM. A. Crespin et Wytsman ont présidé à l'installation de cette salle, où

l'on peut apprécier à quel point les nouvelles tendances décoratives inspirent les élèves et les professeurs. D'ailleurs, l'enseignement décoratif et industriel est placé, en Belgique, sous la direction d'un fonctionnaire éminent, dont l'action fut remarquablement féconde, M. Rombaut, ennemi déclaré de tout académisme officiel et de qui les conceptions éducatives se caractérisent par ces principes essentiels : point de règlement; liberté complète aux professeurs.

* * *

Pour finir, enfin, quelques mots de notre grande peinture décorative. Elle n'a point cessé d'être pratiquée depuis que nos peintres de 1830 ont réveillé nos vieilles traditions picturales. Mais comment? Nos « maîtres » officiels ont été inondés de commandes : décorations d'hôtels de ville, d'églises, de palais, etc. Leurs œuvres immenses retracent, avec une pompe morne, les fastes historiques des Flandres, du Brabant, de la principauté de Liège, tout le passé héroïque des races flamandes et wallones. Le premier effort original, dans ce genre de peinture, fut tenté par un artiste de la West-Flandre, Delbeke, qui décora une partie des Halles d'Ypres. Son œuvre, où se combinent harmonieusement des réminiscences archaïques et des trouvailles modernes, ne révèle aucune influence française ou anglaise. Delbeke ne doit rien à Puvis de Chavannes, ni aux *Brothers P. R.* Ce grand artiste est un pur produit du sol flamand. Ses compatriotes ne lui ont rendu justice que de nos jours. Delbeke est mort de chagrin et de misère...

MM. Frédéric, de Lalaing, Delville, Fabry, Levêque, G.-M. Stevens, Montald, Wytsman, Crespin, Richir, Ciamberlani, sont les représentants actuels de notre peinture décorative. Leur art marque un progrès sérieux. Nous regrettons de ne pouvoir exposer dans notre galerie de Turin au moins l'une des grandes compositions de M. Delville, qui a remis en honneur la peinture à l'œuf, ni l'une des saisissantes figures symboliques de M. Levêque. Du moins avons-nous la bonne fortune de montrer une élégante toile de M. G.-M. Stevens, *Saint Georges*; un triptyque harmonieux de M^{lle} Calais, la *Fontaine d'Amour*; de grandes frises de M. Wytsman, de charmantes esquisses de M. Richir : les *Champs-Élysées* et les fiers panneaux de M. Fabry, que M. Horta a placés dans son salon. Les frises de M. Wytsman ornent les deux intérieurs de M. Hobé; d'un côté, elles rappellent les paysages flamands, avec de longs canaux droits bordés de moulins et de saules tordus; d'autre part, voici la vieille et glorieuse cité, Bruges, exhaussant dans un ciel humide son beffroi svelte, ses pignons dentelés que reflètent les eaux légendaires du beau lac d'Amour. Des tons plats, des traits nets, un aspect d'imagerie séduisante, une naïveté gaie et tout de même savante, tels sont les caractères de cette décoration qui, dans son genre, peut passer pour un modèle. M. Fabry crée de puissantes figures, animées d'un souffle cérébral intense, personnifiant de hautes pensées, incarnant les drames éternels de l'intelligence et de la passion humaines : l'*Action*, l'*Idéal*, l'*Énergie*, la *Beauté*. C'est à tort qu'on a dit de M. Fabry qu'il était un Puvis de Chavannes fla-

mand. Il ne cherche point l'absolue simplification du modelé; en outre, il n'est point flamand, mais wallon. Ce qui achève de distinguer son art, c'est la matière avec laquelle il est réalisé. M. Fabry se sert de procédés particuliers et peint ses compositions sur des toiles d'un grain très épais, ce qui élargit encore l'opulence décorative de son œuvre.

* * *

Il est incontestable que M. Fabry s'inspire — d'ailleurs de la manière la plus libre et la plus moderne — de certains maîtres de l'ancienne Italie. De nos jours encore, on le voit, les artistes de notre race ont les yeux tournés par de là les Alpes. Devons-nous le regretter et craindre pour nos jeunes peintres et sculpteurs la perte de leur originalité native dans ce contact avec la beauté italienne? Non, certes! Nous souhaitons que toute notre jeune génération, comme les artistes du XVII^e siècle, aille en Italie s'enivrer de chefs-d'œuvre et de lumière. Instruits de la pensée et du génie de cette race d'élite, ils sentiront s'accuser en eux leurs facultés personnelles. Leur individualité se précisera devant les merveilles de l'ancien art italien, devant la chaude et généreuse énergie de l'Italie moderne. Rubens emprunta aux maîtres bolonais, romains, vénitiens. Fut-il pour cela moins flamand? Je me réjouis profondément d'avoir décidé tant d'artistes belges à exposer leurs œuvres à Turin. A l'heure où le monde moderne s'éprend follement de ses inventions mécaniques, de sa science, de sa force économique, la Belgique et l'Italie, une fois de plus, affirment leur étroite et traditionnelle union dans l'art. Des artistes turinois ont bien voulu nous dire que les Belges réalisaient à leurs yeux les formes décoratives, élégantes et simples que depuis longtemps ils cherchaient eux-mêmes à obtenir. Nous nous enorgueillissons de ce jugement, mais nous pensons aussi que les Italiens, ces éternels éducateurs de la Beauté, ne tarderont pas, après l'enseignement de l'Exposition de Turin, à donner au monde des exemples de bon goût, de grâce et d'expression...

Ainsi, l'Art sortira grandi et sublime du grand échange de pensées, du choc des conceptions diverses qu'ont provoqué les premières assises de l'art décoratif moderne. Ainsi, l'affirmation d'un idéal jeune et affranchi, s'illuminera d'une magnifique clarté d'émulation fraternelle jaillie de l'inépuisable foyer qui enflamme toute âme d'artiste : l'amour sacré de la Beauté.

H. FIERENS-GEVAERT.

Turin, mai 1902.



Le Cavalier

*Il me semble parfois, quand des mains forcenées
Saisissent aux naseaux mon cheval qui hennit,
Que je suis une forme équestre et de granit
Debout sur l'arche d'ombre où passent les années.*

*Haut cabré, l'étalon colossal que j'étreins
Domine une perspective monumentale,
Où sa queue héroïque, ainsi qu'un fleuve, étale
Sur le pavé sacré les ondes de ses crins.*

*L'art exact et savant de cette statuaire
A, sous les cheveux courts et le laurier latins,
Uni le dur profil des patrices hautains
A la splendeur athlétique d'un belluaire.*

*Et, pendant que l'orgueil des muscles meurtriers,
Eclatant sous l'ampleur magnifique du torse,
Attestent cet obscur mensonge d'une force
Dont jamais l'action ne prendra les leviers,*

*La paix des longs desseins et la volonté calme
Hantent ce front mûri dans la sérénité,
Et les yeux d'argent pur couvrent de leur clarté
La victoire d'airain qui leur offre une palme.*

*Mais un cœur vivant bat sous l'immobilité
Superbe de la pierre auguste et triomphale,
Et, sous les pectoraux sculptés, court en rafale
Le flot muet et sourd de mon sang irrité.*

*Mais, sous l'or figuré qui les cuirasse et sangle,
Les poumons tendent leur double effort, pour crier
Le péan olympique ou le bardit guerrier,
Sans même que le son dans la gorge s'étrangle.*

*Et, futile témoin du rêve inaccompli
Dont il garde à jamais l'inutile attitude,
Lassé d'avoir traîné sa lente incertitude
De l'impossible espoir à l'impossible oubli,*

*Mon bras, dont le ciseau fixe le geste, élève,
Dans son impériale emphase éternisé,
Ainsi qu'un vain défi vers le ciel apaisé,
L'impuissance fragile et massive du glaive.*

*Car l'esprit, bâtisseur de ce songe, a construit
Cette effigie avec de la matière inerte,
Que le rayonnement des étoiles déserte,
Par une nuit de glace et d'or, par une nuit*

*Dont ses ailes de bronze ont étouffé les souffles,
Et, dressant cavalier et cheval d'un seul bloc
Terrible, sur leur base encastrée en plein roc,
Roidi les cabestans et fait crier les mouffles*

*Pour qu'à chaque soleil éveillant le matin,
Tout homme, qu'il pût en comprendre ou non l'exemple,
Admirât, plus haut que l'acropole et le temple,
Le simulacre mort de son propre destin.*

SÉBASTIEN-CHARLES LÉCONTE.



Guido Gezelle

(Suite)

—

Avant d'aborder les grandes œuvres du Prêtre-Poète — une tâche qui, je l'avoue, m'effraye — je dirai un mot de deux recueils de ses poésies, qui parurent avant ce que j'appellerai la *grande période* de Gezelle, à savoir, des « *Liederen, eerdichten et reliqua* » (1) et des « *Kleengedichtjes* » (2).

Le premier de ces recueils est certainement celui du poète dont il restera le moins. Il est plutôt faible.

Cependant, il porte généralement le cachet de la personnalité de Gezelle. Pour cela seul, il est déjà intéressant. Il l'est, du reste, beaucoup plus que maint volume des poètes inférieurs. La lecture en sera utile aux Flamands qui voudront apprendre leur magnifique langue à fond. Plus fréquemment que dans les autres volumes du poète, y brillent des étincelles de cet *humour* flamand qu'il possédait au suprême degré, mais auquel il s'est trop rarement abandonné.

Mainte pièce de ce recueil ne déparerait pas un florilège classique, entre autres celle-ci que le poète mit en musique lui-même et qui produit, dans sa forme originale, un effet si profond et si spécial :

Gewijde Klok = Cloche bénie

—

O compagne du soir, du midi et du matin — le son de ta voix me remplit de confiance — cloche bénie!

(1) Chansons, poésies *et reliqua*.

(2) Petites poésies.

Ton cœur est de métal fondu, — il n'est cependant fermé à aucun homme,
— cloche bénie!

Tu es suspendue si haut, je suis si bas, — eh! viens en aide aux hommes,
qui sont faibles et lâches — cloche bénie! .

Fais résonner ton chant aux alentours — dans la joie comme dans la dou-
leur près des couches et des berceaux, — cloche bénie!

Qu'il réveille les champs et la plaine — et qu'il soit doux et bienfaisant à
tout être qui peut l'entendre — cloche bénie!

Tu redis à chacun le long passé — les prospérités et les malheurs d'antan
— cloche bénie!

Tu me remplis de consolations aujourd'hui, — un jour tu sonneras mon
départ de ce monde — cloche bénie!

Et tu continueras à veiller encore longtemps, bien longtemps — après, par
ton chant et ta prière non engendrée — cloche bénie!

Alors homme qui vive n'ouïra plus ma voix — consacrée pour l'éternité à
Dieu, — cloche bénie!

Ah! je voudrais que, pour désaltérer mon âme — ils me donnassent alors
une prière, à moi aussi, — cloche bénie, cloche bénie!

Voici deux petites pièces qui sont ravissantes de grâce, d'es-
prit et de finesse, dans l'original, mais... la traduction... hélas!...

Niet = Rien

Un badaud se promenait à travers champs — un jour d'été — et il rencon-
tra deux fillettes — jouant dans le sable.

« Que faites-vous là? » — fit le badaud — « les deux fillettes! — Que faites-
vous, mes blondines — mes deux fillettes, en Mai? »

Et l'une dit: — « Eh! mon Dieu! comme tu vois — nous sommes ici
huchées, — juchées, eh! — nous sommes assises et ne faisons rien. »

Mais... « rien », s'écria le badaud — « c'est une chose, bien sûr, — une
chose que... — vous ne savez — pas, vous autres — ce que c'est. »

« Si fait, » dit l'autre fillette, fâchée — (elle en savait quelque chose, elle!)
— « rien, c'est un bas sans pied — et qui n'a pas de jambe. »

Heete pootjes = Pattes brûlantes

Un méchant compère avait capturé une abeille — et la tenait par les ailes :
— « Viens donc ! » fit-il, — voyant un bambin — « viens donc, mon brave ! »

« J'ai ici une si jolie bestiole, — je veux te la donner : — Seulement, prends garde, ne l'écrase pas — laisses-lui la vie. »

« Viens donc; ta main; fermes; elle s'envole; — fermes, car elle va s'échapper! — L'enfant serrait sa menotte : — « N'est-ce pas, qu'elle est belle et jolie! » — Ah! le petiot s'aperçut, trop tard, — combien elle était belle et traîtresse.

Il lâcha la bestiole et riait — à travers les petites larmes de ses petits yeux — il dit : « La bestiole est très jolie — mais elle a des pattes si brûlantes!

Quelle délicatesse d'observation et quel humour aussi dans la poésie suivante :

De Kobbe = L'Araignée

Dame araignée se tenait, un jour de printemps, de grand matin, — et lorsque les choux étaient en fleurs, — cachée dans son petit antre — aussi tranquille que si elle était morte; une vraie boulette, — pas si grosse qu'un pois; — mais elle veillait : Dame araignée sait bien ce qu'elle fait!

Son filet était tendu tout autour, son filet de — satin infiniment fin, presque invisible, filé sans rouet — près d'un bouquet de fleurs de choux. — Eh! une abeille — la pauvrete! y tomba comme une aveugle! — Eh! abeille, ma mie! sauve-toi ou tu te repentiras!

Dame araignée, à son bureau, trop bien avertie, — par téléphone, et trop vite, hélas! — vient regarder de son petit trou. — La boulette — est ressuscitée tout à coup, — elle a bec et pattes! — L'abeille tremble, et défend sa peau, mordicus.

Ah! la pauvre petite, elle tourne et enlise dans le filet son cou et sa tête — ses ailes, ses petites jambes et ses petites cuisses... — elle se sauverait si volontiers, mais, — tout doucement, — elle s'enserme tout à fait; — cependant que Dame araignée descend vers elle à grandes enjambées!

« Bon, bon, » dit-elle, malicieuse, « voyons et voyons bien! tu as peut-être un aiguillon? » — Et de suite elle tourne et tourne, allant et reculant — autour de l'abeille et tire de sa poche — des loques de lin rude dont elle enrobe entièrement l'abeille. — Elle sait vous fabriquer des momies, Dame araignée!

Adieu, donc! abeille brunel qui, vibrante de peur, es si cruellement — enchaînée dans le tombeau; — dis adieu au beau soleil, maintenant; — Dame araignée te l'a volé, ton soleil, et — elle a éteint la petite source de ta vie : — la voilà qui regarde et qui fond sur toi comme un assassin!

Mais non! Voici que mon pied, faisant justice courte et bonne, t'a sauvée : — Dame araignée est écrasée; — je ne veux pas que ceux-là te nuisent —

qui, rapaces jusqu'à la mort, — trompent leurs inférieurs et les mettent à mal. — Vas, mon abeille, et ronfle derechef dans les fleurs de chou, libre et joyeuse!

*
* *

Les « *Kleengedichtjes* », qui parurent d'abord en un tout petit volume, aussi minuscule que gracieux, sont un recueil de petites pièces, de bouts-rimés, d'impromptus, où le poète se livre entièrement aux caprices de son génie, où il note des impressions fugitives, des images entrevues, des pensées originales, frappantes, profondes quelquefois, où il jette vers Dieu un cri perçant, une prière courte et ardente, une plainte, un soupir, une clameur d'amour.

Ou bien il y dit des riens dont il fait des choses délicieuses par la forme mélodieuse, par le rythme gracieux et original dont il les revêt, s'abandonnant à l'ivresse de son verbe flamand, faisant éclater la beauté de sa langue maternelle par des combinaisons de mélodies et de rythmes enivrants.

La plupart de ces gracieuses poésies sont intraduisibles, elles perdraient à la traduction tout leur éclat, comme l'aile du papillon qu'on froisse.

Tâchons d'en traduire quelques-unes, tout en conseillant aux Flamands qui veulent bien lire ces lignes, d'en goûter la saveur dans la langue originale à laquelle elles empruntent toute leur beauté.

Als de ziele luistert

—

Lorsque l'âme écoute — tout ce qui vit parle la langue qui lui est propre — le plus doux murmure aussi a sa langue et son signe : — les feuilles des arbres — causent vivement entre elles, — les vagues des fleuves bavardent tout haut et gaîment ensemble, — le vent, la prairie et les nues — sentiers du saint pied de Dieu — racontent et expliquent — si doucement le Verbe profondément caché... — Lorsque l'âme écoute!

O, vrye...

—

O libre poésie flamande, — étincelle de l'âme du poète — qui tomba brûlante du ciel, — fleur et herbe étincelante des champs — voix d'orgue et grains d'encens, — toi qui es... tout ce que je ne puis exprimer, — on t'ignore dans ton propre pays — dans le pays de la libre poésie flamande !

Daar liep...

—

Une petite poésie se glissa dans ma prière, — et je voulais la mettre de côté, — mais, rien à faire, elle me poursuivait — et m'importunait lorsque je voulais prier !

Voici ma prière finie, — et la poésie s'est envolée, je ne sais où : — c'est en vain que je la cherche, hélas ! — je ne trouve plus ni rime ni poésie !

't Was in...

—

C'était au joyeux Mai — eh! eh! — c'était au joyeux Mai! — Et, cheminant à travers la campagne, — je vis toutes les radieuses fleurettes, debout : — C'était au joyeux Mai — eh! eh! — c'était au joyeux Mai!

Et celle-ci, qu'il faut lire en flamand pour en sentir la mélancolie profonde et la paix vespérale :

'k Hoore...

—

J'entends des cors qui sonnent et — le soir approche — pour moi : Enfants, joyeux et blonds, venez, — le soir approche, — venez : —

que le Très-Haut vous bénisse, car — le soir approche, — venez : —
J'entends des cors qui sonnent longuement — et le soir approche —
pour moi !

Quelquefois ce ne sont qu'un, que deux vers, qui suggèrent tout
un poème :

La lune qui brille —
à travers les feuilles...

... Comme des lettres —
gravées sur un mausolée —
et peu à peu effacées
(en langzaam uitgetreden).

Douce est ta main, ô vent léger —
caressant ma chevelure —
comme si c'était la main d'un enfantelet —
d'un enfantelet qui joue...

Oh ! ce bleu, je ne sais quoi —
qui est suspendu dans les arbres !

Il n'y a pas de croix plus lourde —
que la croix, comment dirais-je ? —
que la croix de celui qui n'ose pas —
ou qui ne sait pas en parler !

Eussé-je tous les trésors —
du monde, moi —
je les donnerais volontiers —
pour un cœur d'enfant !

(A suivre.)

L'Abbé AUG. CUPPENS.

I FIORETTI

(Suite) ⁽¹⁾

DOCTRINES ET DITS NOTABLES DE FRÈRE ÉGIDE

IX. — CHAPITRE DES TENTATIONS

Les grandes grâces que l'homme reçoit de Dieu, l'homme ne peut les posséder en une paix entière, parce que, contre ces grâces, naissent beaucoup de choses contraires, et beaucoup de troubles, et beaucoup d'adversités; car plus l'homme est agréable à Dieu, plus fortement il est combattu et tourmenté par les démons; pour cela l'homme ne doit jamais cesser de combattre, pour pouvoir conserver la grâce qu'il a reçue de Dieu; car plus la bataille sera forte, plus la couronne sera précieuse, s'il remporte la victoire. Mais nous n'avons pas beaucoup de batailles, ni beaucoup d'obstacles, ni beaucoup de tentations, parce que nous ne sommes pas tels que nous devrions être dans la vie spirituelle.

Bien est-il vrai que si l'homme allait bien et discrètement par la voie de Dieu, il n'aurait ni fatigue, ni dégoût dans son voyage; mais l'homme qui va par la voie du siècle ne pourra jamais fuir les nombreuses fatigues, les dégoûts, angoisses, tribulations et douleurs, jusqu'à la mort.

Un frère dit à frère Egide : — « Mon père, il me paraît que tu dis deux choses, l'une contraire à l'autre, car tu dis d'abord que plus l'homme est vertueux et agréable à Dieu, plus il a de choses contraires et de batailles dans la vie spirituelle; et puis tu dis le contraire, c'est-à-dire que l'homme qui irait bien et discrètement par la voie de Dieu, ne sentirait fatigue, ni dégoût dans son voyage ». Frère Egide, expliquant la contradiction de ces deux paroles, répondit ainsi : — « Mon frère, c'est une chose certaine que les démons poursuivent davantage de batailles et de fortes tentations celui qui,

(1) Suite de la page 702 de l'année 1901 (n° de novembre.)

fervemment, va par la voie de Dieu ; mais quel mal et quel dommage pourraient lui faire toutes les adversités du monde et les démons ? connaissant et voyant ceux-ci vendre leur marchandise mille fois plus cher qu'elle ne vaut.

« Mais je te dis certainement que celui qui serait enflammé du feu de l'amour divin, plus il serait combattu par les vices, plus il les aurait en haine et en abomination. Les très méchants démons ont pour coutume de poursuivre et de tenter l'homme quand il est en quelque maladie ou débilité corporelle, et quand il est en proie à quelque chagrin, quand il a très froid ou est angoissé, quand il est affamé ou altéré, ou quand il a reçu quelque injure, ou honte, ou dommage spirituel ou temporel, car, eux, malins, connaissent qu'en de tels moments, l'homme est plus disposé à accueillir les tentations ; mais, je te dis que, pour toute tentation et pour tout vice que tu vaincras, tu acquerras une vertu ; et en vainquant les vices dont tu es combattu, tu en recevras d'autant plus grande grâce et grande couronne. »

Un frère demanda conseil à frère Egide, disant : — « Père, souvent je suis tenté d'une mauvaise tentation et, souvent, j'ai prié Dieu qu'il m'en délivre ; et, pourtant, le Seigneur ne me l'ôte point ; conseille-moi, père, comment dois-je faire ? » auquel frère Egide répondit : — « Mon frère, plus un roi fournit magnifiquement ses chevaliers de nobles et fortes armes, plus fortement il veut qu'ils combattent contre ses ennemis, pour son amour. »

Un frère demanda à frère Egide, disant : — « Père, de quel remède userai-je pour pouvoir aller à l'oraison avec un plus grand désir et plus de ferveur ? parce que, quand je vais à l'oraison, je suis sec, paresseux, aride et indévoth » ; auquel frère Egide répondit, disant : — « Un roi a deux serviteurs, et l'un d'eux a des armes pour combattre, et l'autre n'a pas d'armure pour pouvoir combattre, et tous deux veulent entrer dans la bataille et combattre les ennemis du roi. Celui qui est armé entre dans la bataille et combat vaillamment ; mais l'autre, qui est désarmé, dit ainsi à son seigneur : — « Monseigneur, tu vois que je suis nu et sans armes, mais pour ton amour, je veux entrer volontiers dans la bataille et combattre désarmé comme je suis » ; et alors le bon roi, voyant l'amour de son serviteur fidèle, dit à ses ministres : — « Allez avec ce mien serviteur et revêtissez-le de toutes les armes qui lui sont nécessaires pour pouvoir combattre, afin qu'il puisse entrer en sûreté dans la bataille, et marquez toutes ses armes avec mon sceau royal, afin qu'il soit connu comme mon chevalier fidèle. « Et ainsi il arrive souvent à l'homme, quand il va à l'oraison, c'est-à-dire quand se trouvant être nu, indévoth, paresseux et sec d'âme, il s'efforce, pourtant, d'entrer à la bataille de l'oraison, pour l'amour du Seigneur ; et, alors, notre Roi et Seigneur bénin, voyant l'effort de son chevalier, lui donne, par la main de ses ministres, les anges, la dévotion, la ferveur et la bonne volonté. Quelquefois il advient ceci, que l'homme commence quelque grande œuvre de grande fatigue, comme de déboiser et cultiver la terre ou la vigne, pour, au temps voulu, en tirer la récolte. Et beaucoup, à cause de la grande fatigue et des nombreuses inquiétudes, se dégoûtent et se repentent presque de l'œuvre commencée ; mais si, pourtant, il s'efforce jusqu'à la récolte, il oublie ensuite tout ennui et reste consolé et joyeux, voyant la récolte dont il peut jouir ; et

ainsi, l'homme étant fort dans les tentations, il parviendra aux grandes consolations; car, après les tribulations, dit saint Paul, sont données les consolations et les couronnes de la vie éternelle; et à ceux qui résistent aux tentations, leur sera donnée la récompense, non seulement dans le ciel, mais aussi en cette vie, comme dit le Psalmiste : — « Seigneur, selon la multitude de mes tentations et de mes douleurs, tes consolations réjouiront mon âme »; de sorte que, plus grande est la tentation et le combat, plus sera glorieuse la couronne. »

Un frère demanda conseil à frère Egide sur une de ses tentations, disant : — « O père, je suis tenté de deux mauvaises tentations: l'une est que, lorsque je fais quelque bien, de suite je suis tenté de vaine gloire; l'autre est que, quand je fais quelque mal, je tombe en une telle tristesse et en une telle paresse, que j'en viens presque au désespoir. » Auquel frère Egide répondit : — « Mon frère, tu fais sagement de te désoler de ton péché, mais je te conseille de te désoler discrètement et avec tempérance; et toujours tu dois te rappeler que la miséricorde de Dieu est plus grande que n'est ton péché. Mais, si l'infinie miséricorde de Dieu reçoit à pénitence l'homme qui est grand pécheur, et qui pèche volontairement, quand il se repent; crois-tu que, lui, bon Dieu, abandonne le bon pécheur non volontaire, qui déjà est contrit et repent? Encore je te conseille, que tu ne laisses jamais de bien faire, par peur de la vaine gloire; parce que si l'homme, quand il veut semer le grain, disait : « Je ne veux pas semer, parce que, si je semais, peut-être les oiseaux viendraient et mangeraient la semence », ou si parlant ainsi, il ne semait sa semence, il est certain qu'il ne recueillerait aucune récolte pour l'année, mais si, pourtant, il sème sa semence, bien que les oiseaux en mangent, le laboureur en recueille pourtant la plus grande partie. Et ainsi, l'homme étant combattu de vaine gloire, s'il ne fait pas le bien à fin de vaine gloire, mais toujours combattant contre elle, je dis que, pour être tenté, il ne perd pas le bien qu'il fait. »

Un frère dit à frère Egide : — « Père, il se trouve que saint Bernard dit, une fois, les sept psaumes de la pénitence avec une telle tranquillité d'esprit et avec une telle dévotion qu'il ne pensa à aucune autre chose sinon aux propres paroles des prédits psaumes. » Auquel frère Egide répondit ainsi : — « Mon frère, j'estime qu'il y aurait plus de prouesse chez un seigneur qui tient un château, tandis qu'il serait assiégé et combattu de ses ennemis, et pourtant se défendrait si valeureusement qu'il n'y laisserait entrer aucun de ses ennemis, que s'il restait en paix et n'ayant aucun trouble. »

X. — CHAPITRE DE LA SAINTE PÉNITENCE

L'HOMME devrait toujours beaucoup affliger et macérer son corps et souffrir volontiers toute injure, tribulation et angoisse, douleur, honte, mépris, injures, adversités, et persécution, pour l'amour de notre bon Maître et Seigneur Jésus-Christ, lequel nous donna exemple en lui-même, car, du premier jour de sa Nativité glorieuse jusqu'à

sa très sainte Passion, toujours il supporta angoisse, tribulation, douleur, mépris, inquiétude et persécution, seulement pour notre amour. Et, pour cela, si nous voulons parvenir à l'état de grâce, il faut enfin que nous allions, autant qu'il nous est possible, sur les traces, et imitions les exemples de notre bon Maître Jésus-Christ.

Un homme séculier demanda à frère Egide, disant : — « Père, de quelle façon pouvons-nous, nous, séculiers, parvenir à l'état de grâce ? » auquel frère Egide, répond : — « Mon frère, l'homme doit d'abord se contrister de ses péchés avec grande contrition de cœur et puis il doit se confesser au prêtre avec amertume et douleur de cœur, s'accusant simplement, sans déguiser et sans s'excuser ; et puis, il doit parfaitement accomplir la pénitence qui lui est donnée et imposée par le confesseur ; et aussi il doit se garder de tout vice et de tout péché et de toute occasion de péché ; il doit encore s'exercer dans les bonnes œuvres envers Dieu et le prochain. Et, en faisant ainsi, l'homme parviendra à l'état de grâce et de vertu. « Bienheureux cet homme qui aura continuelle douleur de ses péchés, les pleurant toujours de jour et de nuit, avec amertume de cœur. Bienheureux cet homme qui aura toujours devant les yeux de son esprit les afflictions, les peines et les douleurs de Jésus-Christ et qui, pour son amour, ne voudra, ni ne recevra aucune consolation temporelle en ce monde amer et agité, jusqu'à ce qu'il parvienne à cette consolation céleste de la vie éternelle, où seront accomplis pleinement dans la joie tous ses désirs. »

Traduction littérale d'ARNOLD GOFFIN.

(A continuer).



Chênes

I

*Les grandes forêts ont des toilettes exquisés.
Mai leur jette à l'épaule une mantille d'or :
D'or est le bourgeon où la jeune feuille dort ;
Mai leur tisse en chantant des traînes de marquises :
La mousse est un velours fin brodé de muguets.*

*Ployant leur front royal sous les zéphyrés, les chênes
Avec les sylphés, font des menuets coquets.
Le bal s'ouvre aux nuits quand les étoiles sereines,
Les rouges vers luisants et les yeux des hiboux
S'allument tels qu'un lustre immense aux reflets doux.*

*Ravissant le sommeil des vastes nefés gothiques
Le clair rossignol dit ses ballades antiques,
Qu'accompagne en sourdine un lutrin de grillons.
Les lucioles et les nocturnes phalènes
Avec les feux follets valsant leurs cotillons
S'en viennent regarder le menuet des chênes.*

II

*Le sang des chênes s'est dans leurs feuilles figé.
Sur les fiers géants d'or l'âpre automne a neigé
Sa rouille décevante et sacrilège. Lasse,
La feuille se déprend, se débat, et trépassé,
Et tombe tristement, languissamment, ainsi
Qu'un pleur sur le velours de la mousse roussi.
— Voyant l'essaim frileux des illusions chères
S'effeuiller aux vents froids du farouche destin
L'homme pleure. Il bénit ses amours passagères
Et maudit sans espoir l'avenir incertain.
Le chêne qui s'effeuille, amèrement peut-être
Pleure le long exil du printemps, du soleil*

*Et maudit la torpeur de l'automnal sommeil.
 Le chêne rêve-t-il à ce bucheron traître
 Qui fauchera du ciel son gigantesque front ?
 Ou bien songe-t-il à l'humanité cupide
 Qu'affole éperdument l'éclat de l'or stupide ?
 — Les hommes pour cet or vil l'assassineront
 Oubliant, les ingrats, que sous ses ombres douces
 Ils savouraient la paix idéale des mousses,
 L'allégresse des nids, et l'ivresse d'aimer,
 Oubliant qu'ils gravaient en l'écorce fidèle
 Les noms qui jaillissaient de leur cœur enflammé.
 Le chêne rêve-t-il à la force immortelle
 De ses membres défunts mutilés par nos mains ?
 Les robustes cercueils taillés aux cœurs des chênes
 Survivront un long siècle aux squelettes humains
 Qu'ils étreindront, vengeurs, dans les fosses prochaines.
 Et quand dans les cercueils vierges, la dent des ans
 Vorace, aura rongé ces os d'hommes superbes
 La croix de chêne, encor, parmi les folles herbes
 De leur tertre, étendra ses bras fiers et puissants.*

EDGAR BONEHILL.



Armand Brifaut à ses Amis. = Lettres⁽¹⁾



Il fut une figure bien attachante que celle d'Armand Brifaut. Ignoré du grand public, dont il ne rechercha point le suffrage, il réservait pour le cercle de ses amis les trésors d'une nature généreuse et d'une haute philosophie. Mais pour ces amis, qu'il savait deviner ou choisir, quelle affection à la fois profonde et élevée, quel souci constant de leur perfection morale ! Peu d'hommes eurent, au même degré que lui, le *sens* de l'amitié chrétienne et de la fraternité des âmes. Peu d'hommes eurent aussi ce prosélytisme de toutes les heures, qui l'animait surtout vis-à-vis des jeunes gens auxquels, comme un guide toujours sûr, comme un admirable frère aîné, il ouvrait si volontiers les portes de son âme. C'était, chez Armand Brifaut, un penchant naturel et rare, — et comme un don d'apôtre, — qui l'entraînait vers les *jeunes*, l'associait à leurs joies et à leurs peines, à leurs travaux et à leurs espoirs, l'intéressait à toutes ces tourmentes fatales d'idées et d'émotions qui éclatent dans le conflit des passions juvéniles, et qu'il connaissait bien lui-même, pour en avoir été parfois violemment secoué.

Sa jeunesse avait été réfléchie et ardente. Et toute sa vie, — bien courte, hélas ! puisque la mort devait l'atteindre tragiquement à 45 ans, en plein épanouissement de ses forces, — il garda non seulement le souvenir, mais les idées et les enthousiasmes d'une époque qui nous paraît déjà bien lointaine, cette époque où les catholiques eussent peut-être reculé devant le devoir civil, sans le courage de ces nobles esprits qui revendiquèrent si fièrement les droits de leur foi et s'identifièrent avec leur siècle pour lui montrer la vérité de tous les siècles... Il était de la race de ces grands esprits : les Lacordaire, les Montalembert, les Dupanloup dont le commerce lui était familier. Il parlait leur langage... Son cœur battait pour le même idéal, et son apostolat, comme le leur, se résumait en ces simples mots : « Devenez ou restez chrétiens ». La foi était pour lui la synthèse de toutes les règles morales et il les y ramenait, enveloppées d'une lumière qui nous ravissait. Il avait trouvé dans sa foi la dignité, l'honneur de sa vie. « Le secret des caractères énergiques, dit justement Caro dans ses *Études morales*, c'est l'énergie des convictions ». Il y trouvait aussi le remède à toutes les défaillances, l'antidote de toutes les passions inférieures.

*
* *

(1) Bruxelles, V^o Larcier et Schepens, éditeurs.

Des mains pieuses viennent de recueillir et de publier quelques-unes des lettres qu'il écrivit à ses amis et quelques extraits d'un journal de sa jeunesse. Il y revit pour ceux qui l'ont connu. Il y revivra aussi, au moins sous quelques-uns de ses aspects, pour tous ceux qui liront ce mémorial dont la pensée inspiratrice est toute de prosélytisme ainsi que l'atteste une épigraphe bien choisie : *Adhuc mortuus loquitur.*

Ce que sont ces lettres et ces extraits? Des épanchements, des effusions, des conseils. Dès les premières pages, qui datent de 1867, on y retrouve, dans ces plans de vie, dans ces « programmes de mes journées à partir d'aujourd'hui » l'âme vaillante et loyale qui veut « se rendre utile à ses semblables et agréable à son Dieu », qui aspire au Bien par toutes ses fibres, qui rencontrera peut-être à quelque tournant de ses réflexions ou de la vie les perplexités du doute, mais qui en sortira, comme d'une crise de croissance, plus ardente pour la Foi, plus désireuse d'y ramener d'autres âmes égarées.

* * *

Heureux ceux qui surent conquérir son amitié. L'auteur de l'avant-propos, qui figure en tête de ces lettres, définit admirablement ce que fut pour Armand Brifaut ce sentiment devenu aujourd'hui si vague que sa notion même échappe à la plupart :

« L'amitié n'était pas, pour lui, un ensemble de relations cordiales et superficielles, elle était le don même de l'être, avec toutes les ressources de sa forte tendresse et l'abondance d'une infatigable générosité d'âme : elle retenait, du caractère religieux qu'il lui donnait, quelque chose de stable et d'éternel ; elle avait aussi cette sérénité riante qui, seule, était un réconfort et laissait soupçonner une profonde énergie morale. »

Ainsi comprise, l'amitié devient une sorte de sacerdoce. Elle justifie ce qu'écrivit Armand Brifaut dans une de ses lettres : « Je savais qu'on peut faire le bien dans la vie laïque comme dans la vie religieuse, plus de bien même dans des temps comme les nôtres, quand on apporte à sa cause un dévouement égal à l'abnégation du prêtre. » Il ne se bornait pas à aimer les jeunes gens vers qui le portait son cœur. Il leur prodiguait ses bontés, ses avis, ses encouragements, je dirais volontiers qu'il les dirigeait. Oui, pour beaucoup d'entre eux, sous le vêtement laïc, il était un véritable et précieux directeur de conscience. Et par une faculté si précieuse, une mission si rare, il s'apparentait à un Frédéric Ozanam, à un Ollé-Laprune, à un Anatole de Ségur, qui marquèrent aussi tant de jeunes âmes de leur chevaleresque empreinte.

* * *

Ajouterai-je que ces « extraits de journal » et que ces quelques « lettres » d'Armand Brifaut offrent un autre intérêt : celui d'être une contribution à l'histoire intellectuelle des catholiques belges au XIX^e siècle?

Armand Brifaut, je l'ai dit, était un admirateur passionné de Lacordaire,

de Montalembert, de Dupanloup. Ses enthousiasmes s'éveillèrent au contact des leurs. Tout jeune, sa pensée se nourrit de la moelle de leurs œuvres. Leurs écrits, leurs discours, leurs conférences restèrent toujours ses « lectures de choix ».

« J'avais grandi, dit-il, en admirant les orateurs qui ont jeté un éclat si vif sur les chaires de France; je lisais leurs œuvres avec bonheur et transports; la Religion vengée me consolait des attaques et des sarcasmes de l'impiété, et quand parfois les biographies de ces hommes d'élite me tombaient dans les mains, je les dévorais, avide de détails sur la vie de ces saints prêtres et évêques que je bénissais comme des sauveurs et que je chérissais comme des amis. »

Fidèle à ces admirations, comme il le fut à ses amitiés, Armand Brifaut ne subit peut-être pas, comme les jeunes hommes de la génération actuelle, cette évolution des idées qui, après 1880, orienta la pensée catholique vers la question sociale et la protection ouvrière comme elle avait été orientée, en 1850, vers la question des libertés civiles et religieuses. Par là, dans ses dernières années, correspondit-il peut-être d'une manière moins immédiate ou complète aux ardeurs ou aux préoccupations des amis que dix ou moins vingt années séparaient de lui.

Mais, à tout prendre, je ne sais si ce fut chez Armand Brifaut une lacune. Il était ainsi l'homme d'un temps, l'homme de son temps, du temps de sa jeunesse. S'il est vrai que *tout homme supérieur incarne une idée*, quoi de plus naturel que cette idée corresponde, dans le temps et l'espace, à l'épanouissement de ses facultés d'imagination et de raison? Est-ce que ceux qui incarnent, à la fois, ou même successivement, des idées, non pas contradictoires, mais simplement différentes, ne s'exposent pas au reproche de versatilité?

Puis, la vérité n'est-elle pas de tous les temps? Et lorsqu'il s'agit, non plus des conceptions politiques subordonnées aux mille contingences de l'histoire, mais des grandes règles de la foi et de la morale, — aussi vieilles que le Christ et qui vivront autant que le monde, — et ce sont ces règles qui font l'objet presque exclusif des *Lettres* d'Armand Brifaut, — il n'y a plus de différences d'âge, il n'y a plus d'ainés et de cadets : les années s'abolissent, et les générations se confondent.

De même que les conférences de Lacordaire parlent encore aux jeunes gens d'aujourd'hui, les lettres d'Armand Brifaut garderont leur « actualité », tant qu'il y aura des jeunes gens chrétiens.

Pourquoi? C'est que le cœur n'a point de rides.

Ce qui personnifia Armand Brifaut jusqu'au dernier jour, ce fut le *don du cœur*. Ce par quoi il excella, ce fut par l'*apostolat chrétien de la jeunesse*, — apostolat d'homme à homme, d'ami à ami. Le bien qu'il accomplit ainsi fut très grand, — plus grand encore, sans doute, aux yeux de Dieu qu'aux yeux de ses contemporains...

LES LIVRES

LA POÉSIE :

Les Forces tumultueuses, par EMILE VERHAEREN. — (Paris, *Mer-
cure de France.*)

M. Vielé-Griffin a salué l'apparition des *Forces tumultueuses*, au moment des fêtes du centenaire d'Hugo, comme un hommage digne de l'Ancêtre. C'est qu'en effet, dit-il, « d'entre les poètes français postérieurs à Hugo, Verhaeren, par la fougue et la puissance de son imagination, par la hardiesse, la violence et la généreuse nouveauté de son imagerie, par la libre sûreté de son génie rythmique, est bien celui qu'on doit placer à la suite du poète de la *Légende*, souvent à côté de lui et que, parfois, dans un même ordre d'expression, on puisse lui préférer. »

Et, certes, parmi les poèmes superbes, qui justifient dans l'œuvre déjà considérable de M. Emile Verhaeren, ce jugement, plusieurs se rencontrent ici.

Les forces qu'il célèbre sont celles qui meuvent le monde : l'Art, que symbolise Pégase au vol géant, aux prunelles inondées d'orgueil et de lumière, dévoreur d'espace et de splendeur, dont l'univers est l'arène ; l'Amour, païen avec Vénus, mystique avec Madeleine, humanitaire et armé pour la justice avec Théroigne ; la Puissance, incarnée tour à tour dans le moine, dans le capitaine, dans le tribun, dans le banquier, dans le tyran ; la Femme ; les Villes, drame des agglomérations, ardeur des cerveaux surchauffés, révolte grondante des plèbes ; la Conquête, force expansive et formidable des races ; la Science, l'Erreur, la Folie, les Cultes, l'Utopie.

La philosophie dont s'inspire le poète n'est point la nôtre. M. Verhaeren se révéla toujours amoureux de la force. Il admire la passion, quelle qu'elle soit, pour elle-même, la violence pour sa tragique beauté, l'audace et la révolte pour le geste fougueux et sauvage qu'elles osent. « Toute la vie est dans l'essor », proclame un des vers qui épigraphient les *Forces tumultueuses*. Et l'*Erreur* conclut par cette strophe, qui vaut une profession de foi :

Mais les plus exaltés se disent dans leur cœur :
« Partons quand même avec notre âme inassouvie,
Puisque la force et que la vie
Sont au delà des vérités et des erreurs. »

Toute l'œuvre nouvelle de M. Verhaeren et, du reste, une partie considérable de son œuvre antérieure, se résume en ces lignes. Elle chante l'ivresse ardente et farouche de vivre. Nietzsche a passé par là.

Par l'impétuosité du mouvement, par l'éclat du verbe, M. Verhaeren s'affirme volontiers paroxyste. Son vers sonore, véhément, a des clameurs de tempête, des roulements de foudre. Il a plus de couleur que de ligne, plus de fougue que de grâce. Pourtant, les *Heures claires* l'ont prouvé, il n'ignore point la douceur. Ici encore quelques poèmes plus sereins nous reposent de maintes rudes et sauvages musiques :

*Habille-toi de lin, Vénus, voici le Christ,
Deviens la Madeleine, et laisse en toi descendre,
Mélancoliquement, sa grâce et son esprit.
Humble, ternis tes pieds dans de la cendre;
Et que tes larges seins immortellement d'or,
Et que tes yeux, miroirs de soleil et de fête,
Tes yeux, malgré mille ans d'amour, ardents encor,
Meurent sous les cheveux qui pleurent de ta tête.
La terre exténuée a bu le sang des soirs
Et la détresse crie, aux quatre coins du monde,
Vers le calvaire et vers sa croix de gestes noirs.*

*Habille-toi de lin et de bonté profonde.
Voici venir le Dieu de la douceur unique,
Voici sa face et le voile que Véronique
T'apporte avec les clous, le suaire et la lance.*

*Voici l'heure nouvelle et douce du silence :
Pour la première fois, avec ferveur
L'homme s'en vient baiser les yeux de sa douleur !*

Les longues citations ici, nous sont interdites. Ce n'est pas un, mais dix poèmes superbes d'envolée, puissants et larges, que nous nous plairions à transcrire, si le cadre d'un modeste compte rendu l'autorisait. Les *Forces tumultueuses* confirmeront la gloire du grand poète belge. Jamais le talent ne fut plus commun qu'aujourd'hui. Nous aimons tous, à divers degrés, pour les vertus légères ou profondes, éclatantes ou fortes de leur chant, maints poètes contemporains : en est-il un seul, hormis l'auteur des *Aubes*, qui ait, pour nous secouer, l'audace souveraine et la poigne qui font penser au génie ?

M. D.

Poésies choisies, un volume de la Collection des poètes français de l'Étranger, par ANDRÉ VAN HASSELT. — (Paris, Fischbacher.)

M. Georges Barral, qui a pris cette généreuse initiative de faire mieux connaître les « poètes français de l'étranger », et qui a successivement donné au public les œuvres de MM. Giraud, Gilkin, Gille et Séverin, édite aujourd'hui des *Poésies choisies*, d'André Van Hasselt : idée excellente, et dont il faut lui rendre grâce. Car l'œuvre de Van Hasselt, trop volumineuse, avait peu de lecteurs; moi-même, qui prétends aimer les beaux vers à la folie, je la possédais complète et la laissais sommeiller sur un rayon poudreux : maintenant que M. Barral m'en offre la quintessence, je lis avec plaisir ce choix, très judicieusement fait d'ailleurs.

Tout le monde sait qu'André Van Hasselt fut longtemps considéré comme le premier, le seul poète belge; pour ma part, je découvre plus d'originalité

chez Wacken et Weustenraed, ses contemporains. Actuellement, la gloire de l'auteur des *Quatre incarnations du Christ* est fort éclipsée par celle de Pirmez et par celle de De Coster. La *Jeune Belgique* lui apporta cependant le tribut de ses hommages, et récemment encore une cérémonie de filial respect fut organisée en son honneur par quelques écrivains.

Il faut reconnaître, à la lecture des *Poésies choisies*, que Van Hasselt manque de caractère propre; il ne sait pas être lui-même; Hugo, ce soleil, l'éblouit, l'absorbe entièrement: c'est de Hugo qu'il tient sa chaleur, son rayonnement; et il les lui renvoie d'ailleurs, point du tout ingrat, en des odes ferventes et agenouillées. Sa *Cathédrale de Cologne*, par exemple, n'est en somme qu'un décalque, splendide et majestueux, mais vraiment trop fidèle, des odes du maître. Et il en est ainsi de la plupart de ses poèmes. Je conviens, d'ailleurs, que le souffle lyrique ne lui manque pas, ni la puissance, ni la couleur, et que ce vieux poète est encore l'un de ceux dont les ailes ont monté le plus haut dans le ciel de Belgique. Et je conviens aussi, très volontiers, que les *Cinq branches de Cyprès*, qu'il déposa sur la tombe de son enfant, ont une note personnelle et un accent poignant de douleur sincère et profonde.

André Van Hasselt vivait en un temps où la faute de français florissait encore en notre pays: il y paraît çà et là. N'empêche que M. Barral a droit à nos remerciements, je le répète, pour le soin qu'il a pris de composer ce recueil, intéressant à plus d'un égard. L'introduction dont il l'a précédé renferme maintes pages amusantes, et montre en quelle haute estime Hugo et Dumas, pour ne citer que ceux-là, tenaient Van Hasselt.

F. A.

Pour la Dame de Jadis, poème, par ALFRED MASSEBIEAU. —
(Paris, Léon Vanier.)

*Le passé m'apparaît comme un jardin d'automne
Comme un vaste jardin solitaire qui dort
Avec ses bassins bleus et ses grands arbres d'or
Dans le brouillard d'un soir d'octobre monotone...*

Ainsi, en de légers vers aux nuances atténuées de brume, au timbre assourdi de mélancolie, M. A. Massebieau chante la plainte d'amour. Parfois, ses strophes font songer par leur allure noble et légendaire au Régnier des *Episodes*, des *Sonnets* et des *Sites*. Elles dénotent une âme de poète harmonieuse et rêveuse, qui s'attarde longuement dans le jardin des pensées à respirer le parfum des fleurs mourantes.

Le Festin des Dieux, par CHARLES BERNARD. — (Bruxelles, Edition de l'*Idée Libre*.)

De belles pages de poésie hautaine, exprimant une idée fièrement originale en un large symbole. Les vers vigoureux et bien rythmés, resplendissent comme des bijoux étranges. Bref, ce poème nous annonce un volume superbe, dont l'art achevé s'élèvera bien au-dessus du niveau de la production courante.

Bréviaire d'Amour, par LÉON WAUTHY. — (Bruxelles, Edition de *l'Idée Libre*.)

Cette nouvelle plaquette marque un progrès réel. Les romances d'amour tendrement murmurées, les tableautins légèrement esquissés, les mièvreries sentimentales dont elle se compose ont de la grâce et charment. La ballade du *Seigneur et des trois jeunes filles* plaît, par son ton léger de chanson populaire. Tout cela n'est pas encore bien consistant et eût demandé un peu plus de travail pour être mis au point. Mais cela prouve d'aimables qualités.

Les Rythmes de Douceur, par FLORIS DELATTRE. — (Lille, Edition du *Beffroi*.)

Quelques doux vers chantants, aux sonorités alanguies et comme étouffées, d'impression indécise, voilée de mélancolie, font pardonner les imperfections et les défaillances qui déparent cette plaquette. Le poète y chante, en rythmes lents, les villes du Nord, rêveuses et tranquilles. En somme et malgré tout, un joli début.

Vers une Aube, par EMILE LECOMTE. — (Bruxelles, Lacomblez.)

Que d'épigraphes, grand Dieu! Quantité de vers des meilleurs poètes d'aujourd'hui épinglés à profusion, au collet et revers de chaque page! La comparaison de ces vers avec les poèmes qu'ils précèdent est plutôt défavorable à ceux-ci. N'importe, j'aurais mauvaise grâce vraiment à ne pas reconnaître à M. Lecomte quelques qualités, sans doute précieuses, mais trop peu nombreuses pour constituer par leur ensemble un vrai poète.

Poésies, par ALPHONSE QUINETTE. — (Paris, Plon-Nourrit.)

En guise de préface, M. Quinette nous annonce en un sonnet qu'il écrit pour être compris. C'est là une intention louable, à laquelle le poète s'est d'ailleurs strictement conformé. Lisez cette strophe :

*A l'angle de la place est une humble demeure
Dont l'huis montre au public un avis l'informant
Qu'ici, de la huitième à la quatrième heure.
Reste ouvert le bureau de l'Enregistrement.*

C'est extraordinairement limpide, et l'on ne peut accuser M. Quinette de manquer à sa parole. Je dois à la vérité d'avertir le lecteur que les vers cités ne donnent pas la note générale du livre. Tout n'y est pas consacré aux joies et aux ennuis du fisc. Mais tout y est très clair.

Vie de la Très Sainte Vierge, sonnets, par l'abbé D. GERVAIS. — (Paris, Librairie des Saints Pères.)

Certes, c'était une belle et noble tentative pour un poète que de consacrer son talent à célébrer dans la forme superbe du sonnet, la vie de la mère du Sauveur. Malheureusement, M. Gervais ne l'a guère poussée beaucoup plus loin que son désir, son talent n'étant pas assez fort pour qu'il pût pleinement la réaliser. Son œuvre admirable d'intention, est inférieure en elle-même; on y sent l'émotion du chrétien, mais non le frisson du poète.

Les Pêcheurs de Galilée, par ANTOINE CAMPAUX. — (Paris, P. Lethielloux.)

Un essai fort louable de poème évangélique. L'art des vers paraît avoir beaucoup de secrets encore pour l'auteur, dont les alexandrins se déroulent avec monotonie, soulevés, il est vrai, de temps à autre par un frisson, un brusque éploiement d'ailes prouvant qu'il pourrait faire mieux.

Métopes et Triglyphes, par FRÉDÉRIC DE FRANCE, compositions de EDM. VAN OFFEL. — (Paris, Offenstadt.)

Vers médiocres, énonçant des pensées, qui d'ordinaire ne valent guère mieux. Tout au plus pourrait-on dire quelque bien des *Sonnets héroïques*.

Il serait injuste de ne pas louer les belles et curieuses compositions dont M. Van Offel a orné ce petit livre. Elles méritaient d'illustrer de meilleurs poèmes. L'acquisition de ce livre s'impose; non à cause des vers, mais à cause des dessins. Ils sont d'un artiste.

CH. DE S.

LE ROMAN :

Un coco de génie, par LOUIS DUMUR. — (Paris, *Mercur de France*.)

Ce coco de génie est un grand garçon sentimental, Charles Loridaine, fils d'un grainetier de Douzy, qui, durant quelques mois, au scandale et en dépit des railleries de ses concitoyens, se crut poète. En fait, le dit jeune homme, avec une facilité qui tenait du prodige, écrivait copieusement des choses très diverses, toutes jugées par ces Douziais indignes de leur considération. Il advint qu'un Parisien, égaré en ce coin de province, découvrit un jour que cette œuvre méconnue était tout simplement la copie de quelques chefs-d'œuvre notoires de la littérature. Oui, des poèmes de Hugo, de Musset, de Lamartine, voire de Baudelaire, renaissaient sous la plume de Loridaine pour exciter les brocards et les quolibets d'une population ignorante. Car notre poète n'était qu'un somnambule d'une sorte nouvelle; chaque nuit, inconsciemment, il gagnait une soupente où quelques bouquins dépareillés dormaient dans la poussière et l'oubli. Eclairé par la lumière ironique de la lune, il lisait, il lisait jusqu'à l'aube, et, le jour venu, le déclic de la mémoire fonctionnant sous le coup d'une émotion un peu vive, écrivait d'emblée, sans ratures, comme d'inspiration, ce qu'il avait lu. Il avait composé ainsi des *Messéniennes*, des *Méditations*, des *Orientales*, *Athalie*, *Hamlet*, *Madame Bovary*, et Dieu sait ce qu'il eût créé encore, si un incendie n'avait, en détruisant le grenier et les livres, tari le génie dans sa source, et manqué, au surplus, de rôtir le poète!

Sur cette trame moitié sérieuse, moitié frivole, M. Dumur a brodé un gracieux roman. Autour de Loridaine, il a groupé un petit monde bien vivant, bien province, mesquin, bavard et surtout ignorant. Mais son style, ironique quand il s'agissait de railler les Douziais de leur bêtise et le héros de sa folie, a su s'attendrir pour dépeindre l'amour que le poète malheureux inspira à Mademoiselle Renaude Chamot.

CH. DE S.

L'odyssée d'un petit Cévenol, par HENRY GAUTHIER-VILLARS. Illustrations de J. GEOFFROY. — (Paris, Hennuyer.)

Généralement les livres que l'on publie à l'intention des enfants sont d'un bête achevé, horriblement mal écrits et abominablement illustrés. Nous sommes heureux de pouvoir signaler une magnifique exception. Ce livre-ci en est une en effet. Inutile de dire qu'il est bien écrit. Tout le monde connaît le talent littéraire de l'auteur. De vrai, je ne me suis pas attendu à un livre pareil de sa part. Il nous avait habitué à des genres assez différents. Ce m'est une preuve de plus de l'étonnante souplesse de sa plume. Elle est charmante, elle est exquise, elle est touchante cette « Odyssée d'un petit Cévenol ». Elle intéressera au plus haut point les grands eux-mêmes. Quant aux petits tantôt elle les amusera, tantôt elle les fera pleurer d'émotion. Excellent livre à donner en étrennes.

J'ai toujours prétendu que les livres pour enfants ne devraient être écrits que par des littérateurs. C'est précisément parce que la plupart de ces livres ont pour auteur des écrivains de troisième ordre, qu'ils sont d'une niaiserie déconcertante. Ce livre-ci est bien fait pour m'ancrer dans cette conviction.

Papas et mamans, achetez donc ce beau livre pour vos enfants. Il est joli, il est gentil, il est fin et spirituel. Il peut être mis dans les mains les plus innocentes. Les illustrations en sont naïves et enfantines. L'histoire qu'il raconte ne peut qu'élever les sentiments de vos petits gosses. J'adore ce petit Cévenol. C'est un caractère. C'est une volonté. Et il a un cœur d'or.

H. M.

Claudine en ménage, par WILLY. — (Paris, *Mercur de France*.)

Nous partageons, au sujet de ce livre, l'avis de Gilbert des Voisins, quand il écrit dans l'*Art Moderne* :

« C'est à cause d'un certain air grivois que *Claudine en ménage*, avec un style délicat, une composition habile, d'indéniables qualités d'émotion et des caractères bien vivants, me semble être le fruit blet d'un mauvais arbre.

» Voici qu'une impulsion galante se révèle à nouveau dans le roman français; bientôt on ne s'occupera plus du tout d'amour, mais seulement de gymnastiques amoureuses, et, de la première page aux dernières lignes, la lampe sera baissée et l'alcove ouverte. Hélas! ce sera tant pis. Qu'on fasse le compte de ce que ce genre littéraire nous a laissé : nous trouverons un seul nom, celui de Crébillon le fils, et encore je pense bien que personne ne lit ses ennuyeuses turlutaines pour un autre profit que celui de tâcher à ravir le secret d'un style admirable. Tout le reste est allé à l'égout, et le nom même de cent auteurs d'ouvrages galants que les contemporains prisaient fort sont allés rejoindre les vieilles lunes sans que nous ayons gardé le moindre souvenir de leurs gentillesse. Or, qu'on le remarque bien : enlevez à *Claudine* les qualités de facture, de description et d'émotion, il restera une horrible petite chose dans le genre *leste et retroussé*. »

D.

Contes chrétiens, par TÉODOR DE WYZEWA. — (Paris, Perrin.)

Enfin, parmi tant d'œuvres médiocres, en toc ou truquées, voici sourire la

joie d'un beau livre, bien écrit, neuf et convaincu. Non seulement M. de Wyzewa conte avec grâce, mais il sait trouver d'exquis sujets et cacher à demi, sous le voile léger de ses paraboles, un profond enseignement. Il convient de lire lentement ces contes, qui sont : *Le Baptême du Christ*, *Les Disciples d'Emmaüs*, *Barrabas* et *Le Fils de la veuve de Naïm*, après avoir quelque peu médité les versets de l'Évangile qui épigraphient chacun d'eux. On y goûte, avec la fraîche saveur de la poésie, le suc même de la doctrine chrétienne. Et au-dessus de ce bouquet choisi de fleurs mystiques, plane la figure lumineuse du Maître qui convertit et consola le monde, en y répandant, comme une floraison d'avril, la gerbe des divines paraboles où le sens de bien vivre est enfermé.

Les Émotions d'un gratte-papier, par GEORGES ART. — (Paris, Revue les *Idées et les Livres*)

Ceci n'est pas un roman à clef, avertit l'auteur. On peut donc, sans se casser la tête pour étiqueter d'un nom telle ou telle silhouette, suivre les curieuses aventures du héros du livre, s'y intéresser et y prendre plaisir, tout simplement. Sans doute, cette biographie fantasque d'un poète passant tour à tour par de multiples situations sociales qu'il quitte aussitôt acquises, n'offre guère, parmi le tas de romans que l'hiver nous apporta, l'imprévu de quelque nouveauté, mais elle amuse, et c'est déjà beaucoup. Il s'y trouve des figures lestement croquées; le style n'y manque ni de vivacité, ni de charme.

Destinée d'amour, par G. MARÉCHAL DE BIÈVRE. — (Paris, Plon.)

Une idylle tragique se déroulant en plein soleil, devant l'horizon bleu de la Méditerranée. Des figures cosmopolites y sourient, pleurent ou grimacent. En somme, un agréable roman, de lecture facile, sans plus.

L'Étrangère, par LEROUX CESBRON. — (Paris, Plon.)

Histoire d'un Français qui, pour empêcher son fils d'épouser une Allemande, commet un crime et est acquitté à l'unanimité des voix par le jury, à raison de son intention patriotique. C'est d'une originalité douteuse et d'un style dont la médiocrité ne fait, hélas ! l'objet d'aucun doute.

Thérèse Heurtot, par JEAN MORGAN. — (Paris, Plon.)

Ce roman traite de problèmes psychologiques intéressants. Malheureusement il manque de concentration dans les idées, et des qualités de style nécessaires à toute œuvre durable.

Nouvelles variées, par H. SIENKIEWICZ. — (Paris, Lethielleux.)

Ce petit volume contient une série de contes gracieux du maître polonais. *Sois bénie*, un simple récit de quelques pages, est une merveille de grâce et de poésie.

Récits à mes enfants. — La légende de Bouddha, par HENRY ROUSSEAU. — (Bruxelles, Imprimerie X. Havermans.)

L'idée de raconter aux enfants les grandes légendes de l'humanité est originale et heureuse. Les récits des époques héroïques peuvent en effet favoriser puissamment l'éclosion du désir de la beauté dans les jeunes intelligences. Je ne sais rien de plus pitoyable que les livres destinés d'ordinaire aux enfants. Qu'on leur donne des contes de fées, ou des récits légendaires dans le genre de celui que M. H. Rousseau a si gracieusement narré; ils ne s'en plaindront certainement pas.

Viellir, par JEAN D'ESTRAY. — (Paris, Editions de la *Revue libre.*)

Ces pages de la vie d'une très vieille bonne femme sont écrites de façon simple, gracieuse, émue. La douceur un peu grave de tout ce qui se fane et meurt y sourit. C'est un joli tableautin aux nuances éteintes.

Cours de jeunes filles, par PIERRE CLÉSIO. — (Paris, Plon-Nourrit.)

Gracieuses histoires, écrites sous forme de journal, où l'on voit des professeurs de littérature, enclins à taquiner les Muses, épouser les plus charmantes de leurs élèves.

Le Rayon, par M. R. MONLAUR. — (Paris, Plon-Nourrit.)

Ce récit nous fait assister aux étapes de la conversion d'un rabbin et de sa sœur, pénétrés peu à peu par le pur enseignement du Christ. La belle figure du Sauveur y passe, auréolée de grâce et de tendresse. Certaines pages, écrites d'un style aisé, commandent l'attention.

Menues Proses, par ALEXANDRE GOICHON. — (Paris, Édition de la Maison des Poètes.)

Des impressions de nature, poétiquement rendues, font la substance de ce petit volume. Mainte page, gracieusement écrite, y plaît. L'histoire de M. Binot fils, qui, voulant punir par un supplice effroyable une taupe coupable d'avoir dévasté ses plantes, l'enterra *vive*, est fort bien contée.

CH. DE S.

L'ART :

Onze Kunst. (Anvers-Buschmann). — Le numéro de *juillet* s'ouvre par un article enthousiaste de M. GEORGES EEKHOUT sur FRANS COURTENS. Cette étude très littéraire, trop littéraire même à mon goût, est accompagnée de neuf belles reproductions de tableaux de Courtens. L'auteur résume comme suit ses impressions sur le peintre flamand : ... « C'est un lyrique de la couleur ce Flamand puissant, un lyrique comme l'étaient nos grands maîtres, Rubens surtout. Les paysages de Courtens vibrent comme des odes. Ne lui parlez pas de réalisme étroit et borné, de froide exactitude, de la précision méticuleuse et pleine de scrupule pénible que recherchent tant de peintres d'après la nature; plus riches en documents

qu'en sentiment, ces peintres se bornent à admirer platoniquement, à analyser la superbe maîtresse, l'Inspiratrice éternelle. Ils la respectent trop pour oser l'embrasser... — Courtens attise le feu jeune de son admiration avec la fougue et l'enthousiasme du vainqueur. Il maîtrise la nature et la fait resplendir, il la magnifie. Chacun de ses tableaux nous offre non seulement un hymne de l'artiste, mais aussi une métamorphose de la déesse, en faveur de son conquérant héroïque et hardi. » — Dans le même fascicule, M. K. SLUYTERMAN consacre un article très intéressant à « l'art dans les annonces ». Il critique vertement le mauvais goût, que l'on constate dans l'exécution typographique des annonces, dans la plupart des revues et des journaux anglais, français et allemands, même dans des revues à prétentions artistiques, telles que le *Graphic*, le *London News*. Cet article mérite d'être lu et retenu. — Suivent les nouvelles artistiques de Belgique et de Hollande, ainsi que des articles bibliographiques illustrés sur des livres d'art anglais.

A. C.

DIVERS :

Le Monde invisible, par JULES BOIS. — (Paris, Flammarion.)

Les hommes ont beau nier la question de l'*au-delà*, elle se repose toujours, et, à certains heures du temps, elle s'impose avec une telle impétuosité que tous les esprits élevés s'en occupent. Chacun propose alors sa solution qui n'est trop souvent qu'une pure hypothèse. Quantité de systèmes différents surgissent, qui ne servent la plupart du temps qu'à troubler davantage les âmes, en multipliant leurs doutes.

Faut-il combattre cette tendance éternelle de l'humanité à interroger le sphinx sur sa destinée définitive? Non, car après tout, cette question seule importe. Ce serait en vain, du reste, qu'on voudrait l'étouffer. Toujours elle se réveillera. Créée pour un autre monde que celui-ci, qui n'est qu'éphémère, et contingent et qui lui échappe à toute minute, l'âme humaine se tourne avec toutes les énergies de son être vers l'*au-delà* par le plus impérieux besoin de ce qu'il y a de plus essentiel dans sa nature.

« Il y a, dit Jules Bois, dans sa préface, une minute dans la vie, minute plus ou moins longue selon les caractères, où les hommes, faisant taire le bruit de leurs affaires et de leurs ordinaires passions, regardent tout à coup au fond d'eux-mêmes, et se demandent quel est le sens de la vie. »

Celui qui a écrit ces lignes, a, lui aussi, passé par tous les affres du doute. Il a parcouru tous les sentiers qu'il a rencontré sur sa route dans son pèlerinage philosophique vers la vérité; il a interrogé tous les systèmes; il a creusé et approfondi toutes les doctrines, pour aboutir finalement à la solution de la Foi catholique. Personne donc n'avait plus d'autorité et de compétence que lui pour discuter toutes les philosophies modernes sur le sens de la vie. Il les expose avec une lucidité remarquable et une impartialité qui n'est jamais en défaut. Il serait impossible, à mon sens, de trouver un résumé plus complet, plus lumineux, plus désintéressé des différentes théories nées de ce besoin dont l'âme humaine est, et sera sans cesse tourmentée, de trouver une solution à son éternelle question : Qu'est-ce qu'il y a au delà de la vie?

Le malheur, comme le dit l'auteur, c'est que peu d'intelligences sont assez fermes et assez libres pour atteindre la vérité. « Sincèrement avides de mieux et d'idéal, elles s'arrêtent en route et se perdent dans cette *forêt obscure* que Dante a évoquée et qui défend le parvis de la sagesse. »

Comme toutes les âmes nobles qui ont finalement abouti au port, l'auteur, emporté par le plus hautain des apostolats, sent le besoin d'y ramener les égarés.

« Ma jeunesse, écrit-il, a parcouru, avec une ivresse curieuse, suivie d'accablement et de mélancolie, ces régions troublantes où la vraie lumière n'est pas. J'en reviens avec le désir d'épargner à d'autres les incertitudes et les fatigues d'une telle promenade, et je voudrais leur en apporter le fruit. »

Voici, pour donner au lecteur une idée complète du livre, la suite des chapitres : *Les Occultistes, Les Théosophes, Le Luciférisme, Le Satanisme, Les deux Envoûtements, Les Marchands d'espoir, L'Eglise spirite, Les Recherches psychiques, Conclusions.*

Ce livre est absolument complet. Toutes les doctrines modernes qui ont étudié, et étudient encore tous les jours, le *Monde invisible*, y sont exposées avec les détails les plus intéressants et les plus curieux sur leur psychologie et celle de leurs fondateurs.

Ce livre est attrayant au premier chef, et la lecture s'en impose à quiconque veut se renseigner sur la question la plus vitale et la plus vivante qui soit. Trop souvent les livres s'occupant de ces questions sont diffus, longs, ennuyeux, incomplets, mal écrits. Celui-ci est l'idéal du genre. Il est d'une limpidité lumineuse. Aucune question n'est laissée dans l'ombre. Il est à la fois concis, précis et complet. Et il se lit avec une aisance remarquable, je dirais mieux avec une vraie jouissance, parce qu'il est écrit par un homme qui est à la fois un penseur et un poète.

Ce livre dénote chez l'auteur une élévation de sentiments peu commune, qui se trahit à chaque instant par d'admirables envolées vers l'idéal. Je voudrais citer quelques passages pour le prouver. Mais il y en a tant et de si beaux que je serais gêné par l'embarras du choix et que j'allongerais outre mesure ce compte rendu. Qu'il me suffise de citer cette pensée que je cueille dans le dernier chapitre et par laquelle je termine cette critique très imparfaite d'un si beau livre :

« Nous ne comprenons la vie présente qu'en réfléchissant sur la mort. Chacun se comporte chaque jour selon la pensée secrète qu'il s'est formée de l'au-delà. Et les matérialistes ou les positivistes, qui ne veulent pas s'en préoccuper, me semblent dépourvu de la plus réelle raison de vivre et d'agir. Non seulement l'esthétique des peuples diminue et se trivialisent si l'on ne se préoccupe pas de notre destinée ultra-terrestre, mais le courage, la vigueur, l'amour, le dévouement, le sacrifice, toutes les choses saintes et reconfortantes s'évanouissent de ce monde, si ce monde seul existe. »

HENRY MÖLLER.

Saint Boniface (680-755), par G. KURTH. — (Paris, Lecoffre.)

Parmi nos historiens, aucun ne répond autant à l'idéal de l'art catho-

lique que Godefroid Kurth, grand artiste et catholique éprouvé. On n'a pas oublié avec quelle belle vaillance ce débutant, il y a quelque vingt ans, s'est jeté dans la mêlée en faisant un signe de croix solennel, puis, brandissait sa durendal, qui devait faire mordre la poussière à plus d'un mécréant. Depuis ses *Origines de la civilisation moderne*, M. Kurth n'a pas cessé d'enrichir la littérature historique, tantôt par des travaux de haute érudition, tantôt par des conférences et des brochures d'éloquente vulgarisation. Dans ce nouvel ouvrage, consacré au grand apôtre de la Germanie, l'éloquence et l'érudition se fondent dans un ensemble harmonieux. Les professionnels de l'histoire pourront seuls apprécier avec quelle sûreté de critique, l'auteur résoud la multitude des controverses et des discussions de détail dont l'histoire de cette époque est hérissée.

Mais M. Kurth n'a pas voulu s'en tenir là. Pour faire revivre son héros et nous faire vivre avec lui, il puise, avec un rare bonheur, à deux sources ruiselantes de réalisme. D'une part, il déroule sous nos yeux, tantôt en analyse, tantôt par d'admirables traductions, toute la correspondance de saint Boniface, et il nous fait ainsi pénétrer dans l'intimité d'une âme de saint. Ce n'est plus ici la pose hiératique des panégyristes et des hagiographes. C'est une vie tout humaine, semée d'agitations, de déboires, de luttes de tous les instants, comme la nôtre, avec cette seule différence que toujours le saint triomphe, alors que si souvent nous succombons. Ce beau spectacle moral, à la fois émouvant et réconfortant, d'une âme héroïque, est rehaussé par le charme du paysage qui l'encadre et dont l'auteur est allé recueillir sur les lieux l'impression, comme il le dit dans cette page pittoresque de sa préface :

« J'ai voulu écrire ce livre à Fulda, auprès du tombeau du saint. J'y ai trouvé un milieu tout imprégné de son souvenir, une population qui garde son culte avec amour, des horizons grandioses, des solitudes suaves, des paysages qui semblent faits pour les évocations historiques. J'y ai passé quelques semaines heureuses à l'ombre de ce sanctuaire, qui garde le plus grand trésor religieux de l'Allemagne, et des beaux arbres séculaires qui alignent autour de lui leurs solennelles avenues, si hospitalières au rêveur recueilli. Plus d'une fois, du haut de la colline où fut l'ermitage du saint, je me suis plu à contempler cette ville catholique, s'endormant dans le calme du soir, pendant que la fumée s'élevait des toits et qu'au loin la longue ligne dentelée des faîtes de la Rön s'estompait dans le brouillard. Il me semblait revivre les scènes idylliques dont on trouvera le récit dans ces pages... Puisse ce petit livre, que je rapporte de mon pèlerinage au tombeau du grand apôtre, faire aimer aux lecteurs la belle figure qu'il retrace et laisser dans leur âme quelque chose de la joie et de la paix dans lesquelles il a été écrit. »

C. M.

La Favorite d'un Tzar, par DIMITRI DE BENCKENDORF. — (Paris, *Mercur de France*.)

Le temps est plus que jamais favorable aux mémoires, biographies et autres récits, en marge de l'histoire, dont ils constituent en somme une sorte d'illustration vivante et pittoresque. Des pléiades d'érudits compulsent les

correspondances, journaux, dossiers, ces inépuisables tiroirs où le passé sommeille, et offrent au public, un peu fatigué des débauches d'imagination, désireux d'histoires vraies, le résultat de leurs laborieuses et minutieuses recherches. Il en résulte parfois des ouvrages bien composés et intéressants. Le livre de M. de Benckendorf est de ceux-là. On y assiste à la vie d'une époque tragique et tourmentée de l'histoire de Russie. L'étrange destinée de Catherine Ivanovna Nélidov, fille d'un lieutenant d'armée, haussée de degré en degré au rang d'amie, confidente, favorite du malheureux Paul I^{er}, présente assez de péripéties pour attirer le lecteur, de faveurs et de revers successifs de la fortune pour le retenir et le captiver.

CH. DE S.

Exégèse des lieux communs, par LÉON BLOY. — (Paris, Société du *Mercur de France*.)

Léon Bloy hait le bourgeois féroce et il ne rate aucune occasion de lui cracher son mépris à la figure, confondant parfois d'une façon injuste et partielle, dans une même rancune, des gens qui ne sont pas plus bourgeois que lui, qui ont du talent comme lui, mais qu'il éreinte tout bonnement parce qu'il ne les aime pas. Du moment qu'un homme a déplu à Léon Bloy, il est sûr de son fait. Nous n'aimons pas plus le bourgeois que l'auteur. Mais nous ne cesserons de reprocher à celui-ci de donner parfois ce qualificatif, dans ce qu'il a d'odieux à des esprits, et notamment à des artistes, égaux en valeur, si pas supérieurs à Léon Bloy. « Il voit bourgeois, comme d'autres voient rouge et alors il fonce. Tant pis pour qui est sur le terrain : ami, allié ou adversaire. » Cette parole est de R. Narsy, dans l'*Occident*. Le jugement de ce critique est tellement le nôtre que nous ne croyons pouvoir mieux faire que de le reproduire ici : « Tel quel, inquiétant, excitant, admirable de fougue passionnée, ce *guérillero* hirsute et frénétique séduit tous ceux qui aiment l'énergie, même quand ils la souhaiteraient moins furieuse et mieux réglée. On lira donc avec autant de curieuse sympathie son *Exégèse des lieux communs*. C'est la dissection du bourgeois. Les morceaux en seront bons pour M. Zola qui rumine l'apothéose d'Homais. Il y trouvera la collection à peu près complète — à moins que ce ne soit plus que complète — de toutes les bassesses, de toutes les affectations, de toutes les ignominies, de toutes les hypocrisies du pharisien contemporain. M. Bloy les décèle féroce, sous le verbalisme creux, sous la fausse sincérité et la bonhomie captieuse, dans les formules enfin où se dissimule l'incapacité absolue de penser, de sentir et de juger personnellement qui distingue le dernier client de M. Zola. Si l'on sait l'utiliser comme il convient, c'est-à-dire en faisant les réserves suggérées par le tempérament excessif de M. Bloy, son livre sera un utile appendice à l'histoire intellectuelle et morale de notre médiocratie, et plusieurs avoueront sans peine s'être « évadé avec enthousiasme des lieux communs où l'on dîne, » pour venir héroïquement ronger avec *lui* des crânes d'imbéciles dans la » solitude. »

D

Rusbrock l'admirable (œuvres choisies) traduit par ERNEST HELLO, nouvelle édition. — (Paris, Perrin.)

Il était plus qu'urgent de publier une nouvelle édition de ce beau et curieux livre du grand penseur catholique Ernest Hello, l'auteur d'un autre livre admirable : *l'Homme* dont nous avons si souvent parlé. Le présent livre était devenu absolument introuvable.

Sans doute, ce livre n'est qu'une traduction. Mais le mérite du traducteur c'est d'avoir cueilli dans l'immense œuvre de Rusbrock et réuni dans ce petit volume un ensemble d'extraits des écrits de l'incomparable mystique, si bien fait qu'il donne une idée générale très complète de sa sublime doctrine.

H. M.

Constitution de l'Église, conférences apologétiques, par l'abbé R. PLANEIX. — (Paris, P. Lethielleux.)

Douze conférences traitant de l'organisation sociale de l'Église, du Pape et de son pouvoir, de l'épiscopat, du clergé et des ordres religieux. Fortement pensés et bien écrits, ces discours se liront avec plaisir. Une page prise entre vingt autres donnera idée du livre. « Dans la longue série des découvertes qui honorent l'esprit humain, la plupart naissent de l'intelligence d'un prêtre ou d'un moine. Ce sont des prêtres et des moines qui ont initié le monde moderne aux progrès scientifiques dont il est fier aujourd'hui. Ce sont eux qui, au moyen âge, ont découvert la boussole, la poudre à canon, la rotation de la terre, le mouvement des cieux. Ce sont des évêques et des prêtres qui ont ouvert à Christophe Colomb le chemin du Nouveau-Monde. Ce sont des évêques et des prêtres catholiques qui ont patronné l'invention naissante de l'imprimerie. De bonne foi, dites-le moi, quand donc le sacerdoce a-t-il mérité cette accusation d'ennemi des lumières? Est-ce lorsque le moine Angelico di Fiesole traçait sur la toile ces peintures admirables, auxquelles les anges seuls ajouteraient de plus belles couleurs? Est-ce quand les souverains Pontifes réunissaient à Rome les plus beaux chefs-d'œuvre du génie des arts et faisaient de cette ville comme le musée du genre humain? Est-ce quand des prêtres formaient ces bibliothèques immenses dont nous ne possédons que les débris, ou qu'ils inspiraient la pensée de ces cathédrales grandioses qui élèvent jusqu'au ciel le témoignage de la foi et du génie? »

Les béatitudes de l'Évangile et les promesses de la démocratie sociale, par Mgr SCHMITZ, évêque-coadjuteur de Cologne; traduit de l'allemand par l'abbé L. COLLIN. — (Paris, Lethielleux.)

L'auteur de ces sermons, mort en 1899, évêque-coadjuteur de Cologne, jouissait dans son pays, où on l'appelait « l'évêque social » (*der soziale Bischof*), d'une légitime popularité! On n'en est du reste pas surpris en lisant la courte biographie que M. l'abbé Collin a mise en tête de sa version des discours de Mgr Schmitz sur les Béatitudes.

Quant à ces discours, on en admirera la solide doctrine, et les fortes pensées. Ici, rien de la mièvrerie, du vague et de l'incohérence qui trop souvent

déparent certains ouvrages contemporains d'ascétisme. Si la forme est austère et grave, comme le génie du peuple allemand, cette austérité est tempérée par une onction qui pénètre bien avant dans les cœurs. A cet égard, la sixième des conférences de Mgr Schmitz, qui décrit le bonheur de la pureté, nous donne quelques-unes des plus belles pages qu'on puisse lire dans son livre.

L'ouvrage de Mgr Schmitz oppose les béatitudes de l'Évangile aux fausses promesses du monde et montre que seule la fidélité à la doctrine du Christ a pour la société les promesses du bonheur.

Le Catholicisme social. Tome I : *Les Vérités mâles*. Tome II : *Les Remèdes amers*. Tome III : *Le Retour au Paradis terrestre*, par PAUL LAPEYRE. — (Paris, P. Lethielleux.)

« Lapeyre est terrible : il soulève des questions », écrivait un jour Louis Veuillot de l'auteur de ce livre. On ne démentira pas ce jugement après avoir lu *le Catholicisme social*. M. Lapeyre ne ménage pas la vérité à ses contemporains. Il ne craint pas de dire que trop de croyants ont laissé peu à peu le christianisme intégral déchoir dans leurs idées, leurs mœurs et leur vie. Le retour aux principes semble à l'auteur l'indispensable remède aux déviations pratiques. Si l'on agit mollement c'est que la vérité a été diminuée. Il faut la faire briller de nouveau de tout son éclat.

J. G.

Sainte Elisabeth de Hongrie, par E. HORU. — (Paris, Plon.)

Ecrire, après un prédécesseur de l'envergure de Montalembert, une vie de Sainte Elisabeth de Hongrie, pouvait sembler une tentative audacieuse, si pas téméraire et vaine. M. Horu ne s'est pas laissé rebuter par les difficultés de l'entreprise, et, sans craindre une comparaison redoutable, a mené à bonne fin, pour son plus grand honneur, ce périlleux travail. Son livre, composé avec science et écrit avec talent, sans faire oublier — ce qui serait impossible, — le chef-d'œuvre de Montalembert — intéressera, en les charmant, tous ceux qui le liront.

Le Mari, le Père, l'Apôtre, par l'abbé de OPBERGUES. — (Paris, Poussielgue; Bruxelles, O. Schepens.)

Ces instructions aux hommes du monde, prêchées à Saint-Philippe du Roule, se lisent avec intérêt. Elles n'ont guère de caractère littéraire, tout en étant néanmoins composées avec soin et correctement stylées.

Au sortir de l'École : les Patronages, par MAX TURMAN. — (Paris, Lecoffre.)

Qu'adviendra-t-il de l'enfant du peuple au sortir de l'école? Comment le préserver contre les dangers qui le menaceront dès ses premiers pas dans la vie? A cette question, les sociologues catholiques ont répondu par l'organisation des patronages.

Fondés par M. l'abbé Allemand dès l'aube du XIX^e siècle, les patronages se développèrent sous le second empire et acquirent, durant les vingt-cinq der-

nières années, leur plein développement. Liés aux écoles chrétiennes, ils constituent en somme la continuation pratique de leur enseignement.

Ces choses sont exposées avec science et clarté dans l'intéressant ouvrage de M. Max Turman. On y trouve tous les détails désirables sur le développement historique des patronages, leur organisation, les résultats déjà obtenus, les progrès à réaliser. Aussi, ce livre est-il un véritable classique que toute personne, désireuse de s'instruire en cette matière, doit acquérir.

CH. DE S.

LA CRITIQUE :

La fenêtre ouverte, par FERNAND GREGH. — (Paris, Fasquelle.)

M. Fernand Gregh, l'harmonieux et tendre poète de la *Maison de l'Enfance* et de la *Beauté de vivre*, est aussi un critique averti, aimant à confesser ses enthousiasmes, à expliquer ses sympathies. Sous le joli titre que je viens de transcrire, il a réuni une série d'essais publiés dans divers *Magazines*, notamment la *Revue de Paris* et la *Revue Bleue*. Des poètes, Verlaine, Rodenbach, Henri de Régnier; des romanciers, A. France, G. d'Annunzio; des écrivains de théâtre, Hervieu, Mirbeau, de Curel, y sont analysés avec entente et subtilité, en un beau style varié qui se réjouit de sa grâce. Les voix confuses des philosophes, les parfums et les chansons de la poésie, les rumeurs entre-heurtées du drame sont entrées par la fenêtre de M. Gregh et ont peuplé de leur vie multiforme les feuillets de son livre.

Celui-ci est agréable à lire, parce que simple et divers. M. Gregh ne pontifie pas le moins du monde, à l'encontre de tant de sévères critiques. Il ne porte pas de jugements sans appel; il s'attache à faire aimer ce qu'il aime; il ne condamne jamais avec acrimonie. Son essai sur Verlaine est bien un des meilleurs que je connaisse. Il a compris le charme rêveur de Rodenbach. Il apprécie ce bel art hautain, symétrique et cependant varié, très moderne en même temps que légendaire, où est passé maître M. de Régnier. Ses pages sur A. France, *Le feu*, de d'Annunzio, *Travail*, d'E. Zola, donnent de ceux qui en sont l'objet une idée nette, précise, et aussi particulière à M. Gregh. Car dans ce livre, et c'est là une qualité précieuse entre toutes, on devine derrière le critique, qui pèse et calcule, le poète, qui tressaille et admire. Parfois même, le style, délaissant le sujet traité, s'échappe un instant en pleine fantaisie et monte vers la sphère des poèmes.

Introduction historique et archéologique à Quo Vadis, par ORAZIO MARUCCHI. — (Paris, Lethielleux.)

Cette intéressante étude peut rendre de réels services à toute personne soucieuse de lire, ou plutôt de relire, le chef-d'œuvre de Sienkiewicz. Elle renferme des notions instructives sur l'étendue et l'organisation de l'empire à la mort de Claude, l'aspect général de Rome au temps de Néron, les débuts du christianisme, les apôtres Pierre et Paul, l'incendie de la ville et la première persécution. Elle est accompagnée d'un plan des quatorze régions de la Rome ancienne.

Nouvelles Études et Notes littéraires sur quelques écrivains du XIX^e siècle, par JEAN VAUDON. — (Paris, Victor Retaux.)

Un livre de bonne critique, intéressant, bien qu'il n'apporte guère de remarques neuves ni d'aperçus particulièrement originaux. L'auteur y étudie, entre autres, Victor Hugo qu'il sait admirer sans passion et critiquer sans acrimonie. L'ouvrage est bondé de citations dans le choix desquelles il est fait montre d'un goût instruit et sûr.

Les Vies closes, par G. MARC-SÉNCIER. — (Paris, Perrin.)

« Nous avons groupé ici les noms de quelques écrivains, de quelques artistes, de quelques êtres morts jeunes, auxquels la vie semblait permettre et promettre les longues espérances et les lendemains brillants, et pour lesquels le cours de leurs destinées semble plus saisissant quand on compare tout ce qu'ils devaient être, tout ce qu'ils espéraient devenir, et le peu qu'ils furent en réalité. » Ces lignes de M. Marc-Sencier indiquent très exactement l'objet de ce livre, où il a réuni d'intéressantes études sur des hommes dont la vie, trop tôt interrompue, ne fut qu'une belle promesse. A remarquer surtout les pages consacrées à La Boétie, Maurice de Guérin et Alfred Tonnellé.

CH. DE S.

LITTÉRATURE FLAMANDE :

Dreizehnlinde, par M. le chanoine DE LEPELEER. — (Gand, Siffer.)

Chez Siffer, à Gand, vient de paraître la quatrième édition, revue et remaniée de la traduction, en vers flamands, du célèbre poème catholique allemand de Weber : *Dreizehnlinde*, par M. le chanoine De Lepeleer. M. Jozef Janssens a ajouté un troisième dessin à l'illustration de ce beau volume qui ne coûte cependant que 4 francs ; la moitié de l'édition allemande.

M. le chanoine De Lepeleer, à chaque édition, embellit encore sa traduction, qui est bien une œuvre à lui. Il s'est tellement identifié avec le sujet qu'il doit le posséder aussi bien que le poète original lui-même. Il a même, me semble-t-il, ajouté une teinte de fraîcheur, de personnalité qui rend la lecture de ce beau poème encore plus délicieuse. Sa traduction est comme une superbe copie d'un chef-d'œuvre, dont on se demande si elle n'est pas l'original même ou si elle ne le dépasse pas. Les quatre éditions qui se sont succédées à des intervalles si brefs prouvent que le public flamand commence à prendre goût aux belles choses. Nous en félicitons sincèrement l'habile et artistique traducteur. C'est rendre service à son pays que de lui offrir en une langue châtiée et superbe, un chef-d'œuvre étranger qui lui paraîtra être un chef-d'œuvre national.

A ceux-même, qui connaissent *Dreizehnlinde* en allemand, nous conseillons la lecture de la traduction de M. De Lepeleer. Ils y trouveront bien des charmes nouveaux et une compréhension encore plus parfaite du chef-d'œuvre de Weber. La nouvelle planche de M. Jozef Janssens : les adieux d'Hildegonde à son fiancé, est une chose délicieuse, idéale.

A. C.

NOTULES

Assise était en fête, le 1^{er} juin dernier, à l'occasion de la séance inaugurale de la *Société internationale d'études franciscaines* dont nous annonçons récemment la fondation, et qui a rencontré l'adhésion chaleureuse d'un grand nombre d'écrivains, de savants et de religieux italiens et étrangers.

Le *Times* nous a apporté un long et cordial compte rendu de l'inauguration de la *Société* en présence d'une assistance considérable, composée de sociétaires de toute nationalité et d'habitants de la cité de saint François; ça été une rare et belle fête de fraternité et d'amour, illustrée de fortes et émouvantes paroles, et qui s'est terminée par une procession où l'on a vu marcher côte à côte, mais dans une communion d'admiration et d'allégresse, en vrais disciples du *poverello*, les pèlerins de la science et ceux de la foi, les savants et les simples, les riches, les pauvres, tous...

Au cours de la séance inaugurale, Paul Sabatier qui, par ses admirables travaux historiques, l'ardeur généreuse et profonde de son esprit, l'énergie de son prosélytisme, est devenu l'initiateur de la *Société*, a été l'objet d'une magnifique et unanime ovation. *Durendal* s'associe de grand cœur à cette manifestation par une acclamation tardive, malheureusement, et lointaine.

A. G.

* * *

Les fêtes de Courtrai. — Les grandes fêtes, célébrées ce mois, à Courtrai, à l'occasion du sixième centenaire de la bataille de Groeninghe, seront en même temps de vraies manifestations d'art. On y inaugurera le beau monument de Groeninghe, chef-d'œuvre de notre admirable sculpteur, GODEFROID DE VREESE, dont on connaît le superbe talent. Une magnifique cantate, dont la musique a été composée par le distingué directeur du conservatoire de Bruges, KAREL MESTDAGH, y sera exécutée.

D'autres fêtes musicales, où seront exécutées des œuvres d'EDGAR TINELL, PETER BENOIT et JAN BLOCKX, auront lieu.

Enfin, on profitera de l'occasion pour inaugurer le buste du merveilleux prêtre-poète GUIDO GEZELLE, œuvre du célèbre sculpteur JULES LAGAE. Nous ne regrettons qu'une chose, à ce sujet, c'est qu'on se contente de consacrer à la gloire de Gezelle un simple buste, alors qu'à tant d'illustrations purement conventionnelles on élève les plus prétentieux monuments. Quelle amère dérision! Gezelle est, sans conteste, un des plus grands hommes de la

Belgique, un des plus fastueux génies de notre patrie et un des plus prestigieux poètes de ce siècle. Aucun monument n'eût été assez somptueux pour léguer à la postérité la mémoire de cet homme incomparable. Nous espérons et souhaitons vivement que le buste de Gezelle sera bientôt remplacé par un monument digne de lui.

* * *

La Scola Cantorum de Paris aura terminé, au moment où paraîtra ce fascicule, ses belles et intéressantes *Assises de Musique religieuse*. Notre collaborateur, JOSEPH RYELANDT, en rendra compte le mois prochain. Un autre de nos collaborateurs, ARNOLD GOFFIN, s'est chargé du compte rendu de l'*Exposition des Primitifs*.

* * *

L'Exposition des Primitifs flamands à Bruges est ouverte en ce moment et le restera jusqu'au 15 septembre. Nous ne saurions assez engager la Commission directrice à la prolonger jusqu'au 1^{er} octobre tout au moins, c'est-à-dire jusqu'au terme des vacances, époque de voyages et de déplacement qui amènera certainement du monde à Bruges jusqu'en octobre.

* * *

Psychologie d'une ville; essai sur Bruges, tel est le titre d'un beau livre de notre ami FIÉRENS-GEVAERT, dont nous avons fait l'éloge au moment de son apparition. L'exposition de Bruges lui donne une nouvelle actualité. L'éditeur en a publié une seconde édition pour la circonstance. Nous attirons à nouveau l'attention de nos lecteurs sur ce livre. Ils y trouveront les détails les plus intéressants et les plus vivants sur la ville de Bruges, sur son histoire et sur les trésors artistiques qu'elle renferme et dont plusieurs se trouvent à l'exposition des Primitifs. Le livre de M. Fiérens-Gevaert a été publiée par la maison Alcan, de Paris. (*Voir notre compte rendu de ce livre au numéro de juin 1901.*)

* * *

L'art grec et l'art religieux. — Parlant du peintre Victor Orsel, Maurice Denis écrit dans l'*Occident* : « Son rêve et sa théorie, c'était de *baptiser l'art grec*. Heureuse formule ! Il n'y a pas d'abîme entre l'antiquité classique et le sentiment chrétien. Ce sera l'éternel tourment des artistes chrétiens de résoudre ce difficile problème, d'opérer cette conciliation. Et jusqu'où faut-il poursuivre ce rêve d'une union intime entre la forme grecque et l'esprit

chrétien? Faut-il aller jusqu'à prétendre, comme le veulent les Bénédictins de Beuron, que tant que cette union n'aura pas été réalisée, il n'y aura pas de peinture chrétienne, pas d'art chrétien? »

* * *

La question de la réforme des humanités est plus que jamais à l'ordre du jour; ce dont nous nous réjouissons vivement. L'académie de médecine, à la demande du ministre de l'instruction publique, en fait depuis quelque temps l'objet de ses discussions mensuelles. Plusieurs séances lui ont été déjà consacrées et la question n'est pas épuisée encore. Des discours du plus vif intérêt y ont été prononcés. Nous signalons surtout ceux du professeur Verriest et du docteur Lentz, de Tournai. Enfin, le professeur Kurth, de Liège, a prononcé, à la séance solennelle de l'académie, en sa qualité de Directeur de la classe des lettres, un discours magistral sur la question des humanités.

* * *

La vicomtesse Spoelberg de Lovenjoul, femme du célèbre écrivain dont tout le monde connaît les érudites et sagaces études de critique littéraire, vient de mourir. Femme supérieure et distinguée, elle fut l'intelligente collaboratrice de son mari dans la publication de ses livres. Nous présentons au vicomte de Spoelberg, qui honora toujours notre œuvre de sa sympathie, nos plus sincères condoléances.

* * *

Pensée du mois : En matière d'art, l'instinct de la jeunesse est souvent la sagesse même. (FIÉRENS-GEVAERT.)

* * *

Accusé de réception. — G. FLAMEN : Het grood Vaderlansche Mimodrama van Groeninghe (Brugge, Sint-Augustinus drukkerij). — I. DE GAULTIER : Le Bovarysme (Paris, *Mercur de France*). — A. LICHTENBERGER : Rédemption (Paris, Plon). — H. BORDEAUX : La peur de vivre (Paris, Fontemoing). — D^r VERESSAÏEF : Mémoires d'un médecin (Paris, Perrin). — A. SAMAIN : Contes (Paris, *Mercur de France*). — RUDYARD KIPLING : Kim (ibid.). — DE FOVILLE : La vie déserte (Paris, Plon). — L. BLOY : Exégèse des lieux communs (Paris, *Mercur de France*). — E. TAVERNIER : Du journalisme (Paris, Oudin). — A. ERLANDE : La tendresse (Paris, Ollendorff). — C. MAUCLAIR : Les mères sociales (ibid.). — Hésitation sentimentale par l'auteur de « Amitié amoureuse » (Paris, Calmann-Lévy). — A. ERLANDE : Hélène (Paris, *Mercur de France*). — M. TRUBERT : La mendiante turque (Paris, Oudin). — M. DE NOAILLES : L'ombre des jours (Paris, Calmann-Lévy).

Carnets de Voyage

Jack et Jim



Lagos, nous embarquâmes trois Anglais et un singe.

Je fus simplement poli à l'égard des gentlemen, à qui je gardais rancune de nous avoir obligés à mouiller, six heures durant, au large, sur une mer passablement agitée; par contre, je me liai tout de suite avec le singe d'une sincère amitié.

C'était un animal bien râblé, au poil bleuâtre, avec du vert-de-gris sur le nez et les babines; sa figure n'avait aucune distinction, mais elle respirait la bonté.

On l'attacha au bordage, à quelque distance d'une foule d'autres singes, tout petits ceux-là, et qui se blottirent contre le *steamlaunch*, dans l'effroi que leur causait ce gros babouin inconnu. Lui, cependant, assis sur la main courante du garde-fou qu'il avait immédiatement adopté comme juchoir, les considérait avec une sorte de curiosité mélancolique où n'entrait aucun mauvais sentiment.

Il était étonné de leur poltronnerie et les devisageait doucement : deux jolis ouistitis, mâle et femelle, dont la terreur resserrait l'étreinte, parurent surtout l'attendrir. Il voulut donc se rapprocher d'eux pour se présenter, sans doute, et dire quelques bonnes paroles; mais il s'arrêta devant leurs cri d'épouvante.

Néanmoins, il demeurait là sur ses quatre mains, visiblement contrarié de cette défiance qu'il inspirait, quand s'élança un grand chien de berger qui le mordit dans une joue rose, sous sa

queue justement relevée! Il se retourna avec une prestesse stupéfiante et rendit le coup de dent à l'agresseur qui détala en hurlant.

C'est ainsi qu'il fit connaissance avec Jack, le bon chien né au pays des Boudjas.

*
* *

Or, le lendemain, Jim — c'est ainsi qu'on nommait le macaque — et Jack se retrouvèrent en présence. Le chien gronda, tandis que le singe, perché sur le bastingage, découvrait des mâchoires solidement meublées, prêt à fondre sur son ennemi. Mais Jack, devenu prudent, n'eut garde d'insister et il s'éloigna avec cet air dédaigneux qu'affectent supérieurement les chiens jaloux de ne pas s'encanailler.

Toutefois, ce ressentiment ne tint guère : deux jours après, je ne sais à la suite de quelle médiation, celle du cuisinier je pense, Jack et Jim devenaient les meilleurs amis du monde.

Dès ce moment, ils furent la joie du bord : on mourait de rire devant leurs ébats comiques. Dans ces joutes fraternelles, et bien qu'il fût prisonnier de sa chaîne, Jim montrait une agilité surprenante : c'était lui qui accomplissait les plus belles prouesses. Il avait des cabrioles d'une légèreté admirable; il dansait dans l'air, étourdissant le chien par ses gambades, lui sautant sur le dos avant que Jack eût pu le prévenir.

Mais rien n'était plus drôle, et plus humain, que ses poses de recueillement sournois, quand il semblait tout à coup abandonner la partie et fermait les yeux sans cesser pourtant d'épier son naïf adversaire.

Jack s'avancait alors pour un bon tour, et voilà que Jim, subitement réveillé, était sur le cou du pataud, fourrageant son poil, riant d'un rire aigu, vainqueur. Ah! la belle humeur que cela nous donnait!

Il n'y avait pas jusqu'aux petits sapajous, attachés non loin de là, qui ne prissent plaisir aux exercices du gros singe et, entraînés par l'exemple, ne s'ingéniassent à l'imiter sur la bêche du *steamlaunch*.

Jack et Jim étaient inséparables : fatigués de jouer, ils s'endormaient à côté l'un de l'autre.

*
* *

Or, après dix jours de mer, nous abordâmes à Las Palmas, et Jack descendit à terre avec nous.

Je ne vis jamais pareil étonnement de chien devant les voitures et les chevaux qu'il ne connaissait pas. Car, je le répète, Jack était né chez les Boudjas, de parents belges, il est vrai, mais qui ne l'avaient point documenté sur les prestiges de la civilisation des blancs.

Partagé entre le désir de folâtrer et la terreur que lui inspiraient les véhicules et ces fringants petits chevaux espagnols, il demeurait en arrêt, éperdu, frémissant sur ses hautes pattes. Nous dûmes le prendre dans notre tartane. Mais, comme nous gravissions une côte dans la jolie montagne verdoyante, il sauta à bas de la voiture qu'il accompagna en aboyant de toutes ses forces. On le laissa faire : il fallait bien qu'il s'habituat. Bientôt il s'enhardit jusqu'à bondir aux naseaux de nos bêtes.

Hélas ! tant de témérité ne devait pas lui réussir : au tournant du chemin, il tomba sous les sabots des chevaux et une roue passa sur ses pattes de devant.

Ah ! pauvre Jack ! Il hurlait à fendre le cœur. Nous nous précipitâmes. Il saignait abondamment. Vite on le porta au ruisseau qui bordait la route, afin de laver ses blessures. Puis, on examina les membres meurtris.

Par bonheur, rien n'était cassé : la roue n'avait écrasé que le bout des pattes. On les banda avec des mouchoirs et le bon Jack fut rapporté dans la voiture dont il se garda bien de descendre encore.

C'est Jim qui fut étonné quand, le soir, nous déposâmes près de lui notre invalide. D'abord, il manifesta une grande joie en retrouvant son ami ; mais l'attitude morne de Jack eut bientôt calmé ses démonstrations. Alors il considéra avec stupeur ces deux pattes toutes ficelées que le chien allongeait sur le pont et mordait avec une sorte de rage pour en arracher les bandes de toile. Et Jim comprit l'accident. Alors, regagnant son perchoir, il s'assit sur son derrière et se mit à haranguer son camarade : « Ah ! disaient ses yeux frétilants, tu avais bien besoin de descendre à terre ! Pourquoi n'être pas demeuré avec moi sur le bon navire ? Vois-tu, j'avais le pressentiment de ce malheur... »

Et Jack poussait des petits gémissements, s'acharnait à ses

bandages. Ce soir-là et le lendemain, il ne fut pas question de jeux; nos amis restèrent bien tranquilles. Mais la sollicitude du singe était admirable à voir; souvent je le surprénais, tâtant et flairant avec précaution les linges iodoformés qui entouraient les membres malades de son ami...

*
* *

La guérison fut rapide, car, deux jours après, comme nous passions sous le feu magique du cap Finistère, Jack se relevait tout à fait rétabli et reprenait avec Jim ses joyeux ébats.

Par un hasard tout à fait exceptionnel en cette saison de tempêtes, le golfe de Gascogne demeura aussi paisible que les mers tropicales, et nous arrivâmes à Ouessant en trente-deux heures, c'est-à-dire avec une avance d'un demi-jour presque. J'en étais d'autant plus heureux qu'il nous fallait faire un grand détour pour atteindre la côte anglaise, où nous devions déposer nos passagers de Lagos.

D'Ouessant nous fîmes à Plymouth en sept heures. On entra dans le port avec une lenteur et une prudence extraordinaires, car ici les eaux sont pleines de torpilles et d'engins de guerre de toute sorte.

Enfin, l'ancre tomba et nous restâmes immobiles sur une mer admirablement glauque.

C'était un dimanche, un dimanche de gel; gai et bleu. La ville se déployait devant nous à perte de vue. Une flèche, toute vibrante de soleil, s'élançait du fouillis des petites maisons grises qui, à cette distance, semblaient toutes pareilles. Et je distinguais aussi, de-ci, de-là, des places publiques et les noires frondaisons des parcs.

Ce panorama de ville avait comme un air moyennageux, gothique, et me rappelait une eau-forte très ancienne.

A notre gauche, dans une presqu'île en partie formée, je pense, par l'estuaire de la Plym, s'élevait un manoir imposant au milieu d'un groupe de pins pittoresques, dont la sombre verdure se mariait aux pierres noircies par les siècles. On me dit que c'était la demeure d'un lord, ce que je crus sans peine.

A droite, tout à l'autre extrémité du port, sur le gazon jauni

des hautes falaises, des jeunes gens en bras de chemise jouaient au golf ou au criquet.

Il n'y avait pas de vaisseaux de guerre dans la rade et je les cherchais de ma lunette dans les docks de Davenport, quand un steamboat se détacha du quai et absorba toute mon attention ; il se dirigeait vers nous. C'était le transbordeur qui venait chercher nos trois Anglais. Cinq minutes après, il se collait à notre flanc de bâbord.

Aussitôt, un tas de jeunes *miss* sautèrent sur le pont du *Léopoldville* et tombèrent dans les bras de nos compagnons de Lagos avec une *furia*, peu anglaise sans doute, mais qui réjouissait le cœur. Ah ! les belles accolades ! Ah ! les petits noms de tendresse ! John, Ned, Willy — Eva, Madje, Lizzie ! Ah ! les douces larmes de joie !...

Mais on ne pouvait s'attarder et la sirène fit entendre son premier signal. Alors, on jeta les malles et les caisses de fer des passagers sur le steamboat et, très cordialement, nos heureux compagnons de voyage prirent congé du capitaine et de nous.

Comme j'échangeais un énergique skake hand avec le dernier gentleman, une tête sortit tout à coup de son macferlane et je reconnus Jim, le pauvre Jim qui avait bien froid.

Tandis que je lui donnais une affectueuse caresse, voilà que Jack bondit auprès de moi. En apercevant le singe, il aboya bruyamment, se dressa pour l'atteindre. Et le singe, déjà touché par notre climat, le regardait tristement de ses yeux pâles et profonds de futur poitrinaire. Jim avait compris que le moment de séparation était arrivé.

Il se laissa emporter, car il était tout engourdi. Mais, dès que son maître fut sur le steamboat, il parvint à se dégager et, en dépit de la gelée qui blanchissait la main courante, il grimpa péniblement sur le garde-fou du bateau pour dire un dernier adieu à son ami Jack.

J'avais saisi le chien au collier et il demeurait là, une patte relevée, les oreilles pointées, tout interdit :

— Non, semblait-il dire à son camarade, c'est impossible, n'est-ce pas ?

En ce moment le steamboat démarra. Alors Jack se prit à gémir, voulut s'élancer par-dessus le bordage : je dus le retenir de toutes mes forces.

Et Jim poussait son cri guttural, s'agitait, grelottant, éperdu, sur son juchoir.

Non, je ne vis jamais une scène plus comique et en même temps plus poignante que la douleur de ces deux braves bêtes si attachées l'une à l'autre, et qui se quittaient à présent pour toujours !

Cependant, le steamboat vira de bord et disparut derrière un énorme caisson flottant.

Et nous, à travers la Manche, nous reprîmes gaiement le chemin du pays bien-aimé...

LÉOPOLD COUROUBLE.



Poèmes⁽¹⁾

—

Apaisement

*Sur ma douleur enfin voici le soir qui tombe ;
Il apporte à mon cœur la fraîcheur de la nuit,
Il semble que sur lui se pose une colombe
Dont les ailes d'amour se referment sans bruit.*

*Parfois pourtant, comme un dernier éclair d'orage,
S'allume brusquement un souvenir lointain ;
Mais Elle est là, penchant sur moi son clair visage,
Et ses yeux sont pareils aux roses du matin.*

*Son amour m'enveloppe ainsi qu'une lumière ;
Mais je sens le péril encor mal conjuré.
Je tremble, je l'appelle, et comme une prière
Je prononce à mi-voix son nom tant adoré.*

*Comme nous paraît beau ce qui n'est plus qu'un songe !
Souvenirs, souvenirs trop aimés, ah ! pourquoi
Réveiller des désirs que la chimère ronge ?
Hélas ! combien de morts on porte au fond de soi !*

—

Intimité

*La chambre est endormie ; elle a clos les volets.
Un rayon glisse encor qui meurt et se ranime,
L'ombre embaume les lis, les roses, les œillets,
Et notre amour est là plus simple et plus intime.*

(1) Extraits d'un volume actuellement sous presse.

*A la pâle clarté de son sourire heureux
Je la vois, au bonheur maintenant si crédule !
Elle est sur moi penchée et me parle des yeux
Et son regard m'est doux comme un doux crépuscule.*

*Le soir autour de nous comme une aile s'étend ;
La dernière lueur agonise et se pâme,
Et pareil à l'eau claire et rose d'un étang
Mon amour lumineux sommeille dans mon âme.*

*Sa douceur, sa vertu, sa grâce me défend ;
De sa présence elle a déjoué mes mensonges.
Elle est comme une mère, et moi, comme un enfant,
Et je m'endors avec du soleil dans mes songes.*

Amour pensif

*La lumière languit dans le ciel rose et bleu.
Sur notre amour pensif descend la nuit pieuse ;
L'ombre lente remplit la chambre peu à peu,
La vie autour de nous se fait silencieuse.*

*Elle approche, elle vient à mes côtés s'asseoir ;
Elle a mis dans ma main sa main ; sur ma poitrine
Comme un lis alourdi par les vapeurs du soir,
Son front se penche avec une grâce enfantine.*

*Quelque chose de doux et de triste à la fois
Nous entoure et s'infiltré en nos âmes recloses...
Nous nous taisons, craignant peut-être que nos voix
Ne troublent ce repos et notre paix des choses.*

*Nos esprits recueillis et nos sens apaisés
Goûtent comme une immense et sereine agonie ;
Nul indiscret aveu, ni serments, ni baisers
Mais, presque douloureuse, une étreinte infinie.*

*Et tandis que s'efface et défaille le jour,
Incliné sur mon cœur, son cœur comme un beau vase,
Epanche les parfums de son suave amour...
Muet amour, amour suprême, ô longue extase !*

VALÈRE GILLE.



LE CHRIST ET LES ANGES
(ARTISTE INCONNU)
Exposition des Primitifs flamands, à Bruges

Assises de Musique Religieuse

à Bruges



UNE vie artistique intense et féconde s'est affirmée, à Bruges, cet été. L'incomparable exposition des *Primitifs Flamands*, qui va prendre fin, a concentré l'attention de l'Europe sur notre pittoresque cité. Jamais, nos joyaux d'architecture et de peinture n'auront eu plus ni de plus intelligents admirateurs. Et d'autres arts y ont trouvé profit : que de beaux discours, que de belle musique ont été entendus à Bruges depuis deux mois!

Durendal, revue catholique d'art, se plaît à faire observer que les manifestations artistiques de Bruges ont été essentiellement chrétiennes. La peinture flamande primitive n'est que chrétienne, et la principale manifestation musicale a été le Congrès de musique religieuse, organisé par la célèbre *Scola* de Paris.

Est-ce à dire que la *Scola* soit venue à Bruges, en quelque sorte en amateur pour y faire valoir ses qualités éminentes et disparaître ensuite sans laisser de traces?...Ce serait mal connaître le zèle désintéressé de M. Charles Bordes que de supposer cela. Le Congrès organisé par lui, à Bruges, a été une véritable manifestation internationale en faveur de la bonne musique d'église; et, les séances ayant eu lieu à Bruges, il va sans dire que les éléments locaux et belges y ont pris une part importante.

Racontons, d'ailleurs, tout simplement, comment les choses se sont passées. Les assises présentaient trois aspects bien distincts :

La section de chant grégorien, sous la présidence du Révérendissime Père Dom Pothier, qui en est le premier et le plus illustre restaurateur;

La section de musique figurée à l'église, qui ne pouvait avoir de plus digne président qu'Edgar Tinel, directeur de l'École de musique religieuse de Malines;

Enfin, des auditions musicales, avec ou sans commentaires, sous la direction de Charles Bordes, avec ses *Chanteurs de Saint-Gervais* ou l'orchestre et les chœurs brugeois.

Ajoutons à cela les exécutions liturgiques à l'église, sous la direction, tantôt de M. Reyns, maître de chapelle de la cathédrale de Bruges, tantôt de M. Bordes, tantôt de M. le vicaire Lowijck, de Blankenberghe.

Le jeudi 7 août, les fêtes ont été inaugurées par un salut à la cathédrale. Mgr l'évêque de Bruges officiait pontificalement. L'assistance, très nombreuse, a goûté la bonne exécution du *Veni Creator* (plain-chant) par la *Scola* du séminaire; et puis, par la maîtrise, le chant de l'*Ave Verum*, de Mozart, composition d'une piété touchante; de l'*Ave Maria*, d'Arcadelt, d'allure charmante et populaire; enfin, du *Tantum ergo*, de Vittoria, qui est, après Sainte Thérèse, la plus haute gloire d'Avila.

Le soir, à 8 heures, dans la vaste salle de la Gilde, concert religieux par les incomparables *Chanteurs de Saint-Gervais*, sous la direction de Bordes. Signalons comme hors pair, dans ce programme, le *O vos omnes*, de Victoria; *Nos qui sumus in hoc mundo*, composition étonnante de Roland de Lassus; le charmant *Ave Maria* de Josquin de Près, et le scintillant *Hodie Christus natus est*, de Nanini. Trois motets en plain-chant sans accompagnement ont obtenu un succès d'enthousiasme très significatif. N'oublions pas de signaler un admirable dialogue spirituel de Schutz, chanté à ravir par les quatre solistes de la *Scola*: M^{lle} de la Rouvière, M^{me} de la Mare, MM. David et Gébelin. M^{lle} de la Rouvière s'est encore particulièrement distinguée dans le solo de la *Fille de Jephthé*, de Carissimi, composition d'une noblesse souveraine qui fait pressentir Gluck.

Les deux jours suivants, vendredi et samedi, ont été plus spécialement consacrés aux discours ou conférences. Il serait fastidieux d'entrer ici dans le détail des débats. D'ailleurs, les conférences seront publiées. Le vendredi matin, nous avons applaudi principalement le Révérendissime Dom Pothier, figure de bon moine, humble, ennemi de toute combativité, si attachant par sa bonhomie et sa simplicité exempte de pédantisme.

A 11 heures, la foule des congressistes se porta vers la chapelle du Saint-Sang, où avait lieu la grand'messe: M. le vicaire Lowijck, de Blankenberghe, y dirigea le chant, exécuté par sa *Scola*, de voix d'enfants alternant avec un groupe d'hommes des *Chanteurs de Saint-Gervais*. L'exécution fut remarquable et tout à l'honneur du bon vicaire. L'exemple qu'il a donné là portera certainement des fruits et, mieux que tous les discours, il montre ce que peut le zèle et la persévérance avec les éléments les plus modestes. Ajoutons que jamais — sauf, peut-être, aux jours d'*Ommegang* — l'antique chapelle n'a été bondée comme le vendredi 8 août.

L'après-midi, le principal succès oratoire a été à M. Gastoué, professeur à la *Scola*, qui, dans une langue exquise, nous a parlé du chant grégorien, appuyant ses théories d'exemples qu'il chantait lui-même avec beaucoup de charme.

Le soir, conférence sur l'*Ame flamande*, par M. Henri Cochin, député du Nord. L'orateur nous fit une série de tableaux pittoresques très attachants; il parla en artiste et, s'adressant à un auditoire artiste, il fut fort applaudi. Il est certain, cependant, qu'en montrant davantage le caractère religieux du peuple flamand et ses luttes séculaires pour l'indépendance, il eût pénétré plus à fond l'âme flamande.

Samedi 9 août, la séance du matin s'ouvrit sous la présidence de M. le chanoine Sosson, de Namur. Il parla des progrès déjà réalisés en Belgique, dans

la réforme du chant liturgique. Il vanta l'incomparable maîtrise de la cathédrale de Tournai et proposa de recommencer les réunions de la Société de Saint-Grégoire, quelque peu endormie pour le moment. Espérons que cette parole portera des fruits surtout dans le diocèse de Bruges, si rétrograde en matière de chant liturgique.

Après ce discours eut lieu une manifestation internationale, un hommage de toutes les langues à la belle cause qu'on défendait. Le Révérend Père Dom Laurent Janssens, orateur d'un rare mérite, parla flamand tout d'abord, disant que dans la vieille cité flamande, la langue maternelle devait se faire entendre avant les autres; s'il continua en français son intéressante conférence, ce fut par égard pour les nombreux étrangers qui ne pouvaient comprendre le flamand. Après lui, M. l'avocat Moragas, de Barcelone, parla catalan avec des gestes éloquentes, et M. Terry, de Westminster, lut un intéressant rapport en anglais. Nous devions entendre encore de l'italien et de l'allemand, mais... il était près de 11 heures et la foule se porta vers l'église du Béguinage pour y entendre la messe basse avec chants par les voix d'hommes des *Chanteurs de Saint-Gervais*. Un *Laudate Dominum*, de Bordes, y fut particulièrement goûté.

L'après-midi, séance présidée par M. Edgar Tinel. L'illustre compositeur, dans une langue animée et pittoresque, parla de la musique figurée à l'église et de ce qu'elle serait dans l'avenir. L'art de Palestrina et de Victoria appartient au passé : exécutons leurs chefs-d'œuvre, mais ne les pastichons pas. Le compositeur moderne, tout en s'appuyant sur cet art et sur l'antique plainchant, doit employer les ressources que lui offre l'époque où il vit. L'orchestre même ne doit pas, en principe, être banni de l'église. La question est de savoir comment il faut l'employer. L'orateur parla de Bach en termes touchants et émus; d'après lui, c'est peut-être Bach qui sera le point de départ d'une musique d'église de l'avenir. Ce discours intéressant se termina par une éloquente expression de foi : La croix apparut dans le ciel à Constantin comme un gage de victoire avec ces paroles : *Par ce signe vous vaincrez*; de même elle doit apparaître à l'artiste comme gage de triomphe dans l'avenir. Pas d'art religieux sans foi profonde et la devise de l'artiste chrétien, comme celle de Constantin, doit être : *In Hoc signo vinces*.

Après M. Tinel, M. Bordes monta à la tribune et donna une intéressante conférence avec exemples, où il parla, notamment, des rapports qui existent entre l'architecture et la musique des différentes époques. Les *Chanteurs de Saint-Gervais* exécutèrent quelques morceaux, tels que le *Sanctus* de la messe du pape Marcel, le suave *Ave Maria*, de Palestrina et un bel *Ave verum*, du compositeur moderne Guy Ropartz.

Le soir, une foule innombrable inondait l'immense salle pour entendre le grand concert final avec chœurs et orchestre. A mentionner un sublime chœur de la cantate de Bach, *Ach Gott von Himmel*, du même auteur un air avec trompette obligée. M. David partagea le grand succès de ce morceau avec M. Charlier, trompette du théâtre de la Monnaie, qui joua royalement sa partie. M^{me} de la Marc se distingua dans un air de Händel, et les quatre solistes de la *Scola* furent applaudis ensemble dans le *Chant élégiaque*, de Beethoven et le *Recordare* du Requiem, de Mozart.

La seconde partie du concert comprenait l'exécution intégrale de *Rédemption*, de César Franck. Cette audition, dirigée par M. Bordes, élève de Franck, offrait un attrait particulier. M^{lle} de la Rouvière chanta les solos de l'archange avec une onction vraiment touchante. Voici le résumé de cette belle œuvre, inférieure aux Béatitudes et à Psyché, mais néanmoins très remarquable par endroits.

Prélude de caractère suave et éthéré très personnel, interrompu brusquement par un accord sec suivi d'un chœur banal et bruyant ; les paroles nous font entendre que toujours la faiblesse doit céder devant la force : c'est l'expression du fatalisme de l'humanité sans Dieu. Mais voici une merveille : des anges apparaissent, et leur chant est si doux, si idéal, que l'homme, ému, cesse de gémir et interroge les habitants célestes. Les anges disent qu'ils veulent attirer l'homme au ciel. L'homme hésite... *au ciel, la route est longue...* mais les habitants célestes l'appellent à venir voir l'étable où dort le nouveau-né, celui qui ouvre le chemin du ciel. Apparition (symphonique) de l'étable de Bethléem. L'archange, ici, élève seul la voix pour chanter la gloire du nouveau-né. Toute cette partie, à part le chœur d'ouverture, est d'une émouvante beauté ; elle se termine par une grande explosion chorale, impressionnant surtout comme conclusion de ce qui précède.

Entre les deux parties de l'oratorio se place un intermède symphonique admirable, qui dépeint la joie du monde à la parole du Christ ; c'est comme la germination de l'idée de la Rédemption par l'univers. La phrase principale a une allure mélodique d'une liberté charmante. Ce morceau a peut-être le défaut d'être trop long et d'amener deux fois un apogée de force.

La seconde partie débute par un chœur de plaintes amères : *Comment, après tant de siècles que le Rédempteur est venu, l'humanité n'est-elle pas meilleure ?...* Et les anges pleurent aussi et se voilent la face à ce spectacle. Mais voilà l'archange qui reparait et son chant semble planer sur l'océan : *Le flot se lève et sur la grève revient au geste du Seigneur. L'homme seul n'obéit pas... Néanmoins (et voici pour lui le bienfait de la Rédemption), après des siècles d'abandon, Dieu ne lui demande, pour son pardon, qu'une heure de prière.* L'humanité, ravie et étonnée, balbutie ces derniers mots comme pour s'en bien pénétrer, et puis éclate en actions de grâces : *Seigneur, oublie nos erreurs, désormais nous suivrons ta loi.* Ce chœur est moins remarquable que la scène qui précède.

Inutile de dire que l'œuvre et les interprètes ont obtenu plein succès.

Le dimanche 10 août, la cathédrale était remplie du portail jusqu'au fond de toutes les chapelles absidales. Jamais on n'y vit foule pareille. C'était pour la messe de clôture, dont le propre était chanté en plain-chant par la *Scola* du séminaire, soigneusement exercée pour la circonstance ; quant à l'ordinaire de la messe, nous eûmes la bonne fortune d'entendre la séraphique, *Messe à cinq voix*, d'EDGAR TINEL, œuvre inspirée qui s'imposera de plus en plus à l'admiration des connaisseurs et, à mon avis, la meilleure messe de ce genre écrite depuis un siècle... ou plus. Il convient de féliciter M. Reyns pour le soin qu'il a mis à préparer cette œuvre assez difficile et d'un style inusité à sa maîtrise. *Les Chanteurs de Saint-Gervais* renforçaient les ténors et les basses.

Voilà donc un résumé de ces belles fêtes, qui avaient attiré, à Bruges, une

foule d'amateurs. Signalons, parmi les personnes de marque : Mgr l'évêque de Bruges, Mgr l'évêque de Saint-Dié (France), le Révérendissime Père Dom Pothier, le Révérendissime abbé de Steenbrugge, le comte d'Ursel, gouverneur de la Flandre occidentale; le comte Visart de Bocarmé, bourgmestre de Bruges; M. Tinel, M. Bordes, les chanoines Sosson et Soenens, M. Henri Cochin, M. Gastoué, le baron H. Kervyn de Lettenhove, organisateur en chef de l'exposition des primitifs; M. Mestdagh, directeur du conservatoire de Bruges; M. Mathieu, directeur du conservatoire de Gand; M. Fierens-Gevaert, Dom Grosso, de Turin; M. Moragas, de Barcelone, avocat, vice-président du célèbre *Orfeo catalan*; M. Terry, maître de chapelle de la cathédrale catholique de Westminster; l'abbé Wallis, maître de cérémonie à la même église, et, enfin... M. Haberl, de Ratisbonne, le plus illustre adversaire de Dom Pothier, qui assista en simple curieux aux séances. Ajoutons que nous vîmes Dom Pothier et Haberl se donner une fraternelle poignée de main... tels Gluck et Piccini.

Et maintenant, au nom d'une commune foi religieuse et artistique, un dernier merci à M. Charles Bordes, l'âme de ce grand mouvement créé en France et dont le flux se fait ressentir jusqu'à nous. Quand on voit de près l'activité, le zèle infatigable, le désintéressement et la modestie de cet homme, jeune encore, et dont la vie est déjà si remplie, on ne peut se défendre d'admiration. M. Bordes ne poursuit pas une carrière, il est l'apôtre ardent et convaincu d'une grande idée, il va de l'avant, confiant et intrépide, et l'événement lui sourit toujours... ou plutôt, c'est le sourire de Dieu.

JOSEPH RYELANDT.



Ville d'Afrique

A Monsieur l'Abbé HENRY MÖLLER.

*Sur l'argent de la rade un grand soleil flamboie.
Ses rayons, éperdus de lumière et de joie,
Accrochent une aigrette aux tarbouchs des rameurs
Qui, dans un tourbillon d'indécises rumeurs,
Enlèvent, en heurtant les boutres des Comores,
Leurs pirogues au vol des avirons sonores.
Au milieu du rivage aux sables éclatants,
Silencieux et clos, le palais des Sultans
Dans la torpeur du rêve engourdit ses sultanes.
On voit, de loin en loin, des tours mahométanes
Profilant leur blancheur sur le ciel clair et doux.
Méhéhiris d'Aden et noirs Mohadimous
Promènent fièrement leurs loques incongrues
Par le dédale étroit et caillouteux des rues,
Ou fument, accroupis en travers d'un portail,
Effleurant du genou les fleurons du vantail,
Et la tête appuyée au mur de terre sèche.
Des fantassins, porteurs de vieux fusils à mèche,
Mercenaires persans, cipayes de Zekki,
Coiffés du casque en liège et vêtus de khaki,
Cadencent leur pas vif aux sons aigres des fifres.
Des banians hindous se courbent sur leurs chiffres
Aux gradins des bazars, où les étoffes d'or
S'amoncellent auprès des bijoux de Lahor,
Et des minces poignards engagés dans l'ivoire.
Et l'astre en flamme épand la splendeur de sa gloire
Sur les fleurs et les fruits entassés à l'étal
Des marchés, où, parmi les parfums du santal
Et de la myrrhe prise au cap des Aromates,
Des femmes, les cheveux tressés en fines nattes,*

*Les oreilles, le col, les jambes et les bras
 Embarrassés d'anneaux qu'on cisèle à Madras,
 Les pieds nus ou chaussés d'espadrilles d'Espagne,
 Rejetant sur le dos les franges de leur pagne
 Dont le crépon léger se tisse à Karatchi,
 Marchandent le cédrat, la mangue et le letchi,
 Dans un confus et sourd bourdonnement de ruche.
 Sur son crâne crépu portant d'aplomb sa cruche,
 La négresse d'Habesch, d'Harar ou du Darfour
 Vient puiser l'eau du puits au coin d'un carrefour,
 Belle en sa majesté sculpturale et biblique.
 Et, dans les vents de feu que la sauvage Afrique
 Pousse vers le canal qui baigne Sâdani,
 S'exhale d'Occident le mystère infini
 Des lacs d'azur, des monts échevelés ou chauves,
 Et des grands bois hantés d'hommes noirs et de fauces,
 Tandis que les vaisseaux mouillés au fond du port
 Eveillent le regret de l'Europe et du Nord,
 Et que, sur la mer bleue où le soleil s'étale,
 Flotte le souvenir de l'Inde orientale.*

MAURICE OLIVAIN.

Zanzibar.



Après les fêtes musicales de Bruges



LES assises de musique religieuse et classique données à Bruges au mois d'août dernier, où nous eûmes la bonne fortune d'entendre la fameuse *Scola cantorum de Saint-Gervais*, resteront dans la mémoire de tous ceux qui s'intéressent à la réforme de l'art religieux. Une exécution soignée d'œuvres des grands maîtres anciens, tels que Roland de Lattre, Palestrina, Vittoria, est chose rare. A part quelques honorables exceptions et des essais isolés, où il se manifeste plus de bonne volonté que d'art, l'immense majorité des maîtrises a perdu la notion même de la vraie musique religieuse. Ne parlons pas du plain-chant. L'inintelligence la plus complète de la mélodie grégorienne, la grossièreté de son interprétation, le discrédit où elle est tombée, tout contribue à épaissir la nuit profonde d'ignorance et de barbarie autour d'une forme musicale que des érudits et des artistes, avec quelques moines, sont seuls aujourd'hui à admirer.

Pour un grand nombre, ce fut donc une révélation que d'entendre interpréter le plain-chant, dans l'intégrité de son texte, restauré par les savantes recherches de Dom Pothier, et dans la beauté de son accent et de son rythme. Là où l'on était habitué à n'entendre qu'une mélodie traînante, lourde, presque inculte, apparut une forme merveilleuse de grâce, d'expression et d'immortelle jeunesse. Oh ! la joie sainte de ces *alleluias* grégoriens, déroulant leurs élégantes vocalises comme les volutes d'une fumée d'encens ! Oh ! le charme pénétrant et pur de ces cantilènes écloses, il y a dix siècles et plus, dans le recueillement des cloîtres, où l'idéal de la beauté chrétienne commençait de fleurir !



LES ANGES
(ARTISTE INCONNU)
Exposition des Primitifs flamands, à Bruges

Sans doute, les inoubliables auditions de Bruges, mieux que tous les discours, contribueront à entretenir le zèle des uns et à propager la flamme sacrée chez les autres. Mais enfin, la vérité est toujours bonne à dire. *Durendal* ne pouvait manquer de prendre sa place dans le moderne combat pour la beauté et pour l'art consacré au service de Dieu, et c'est avec bonheur que je répons à la pressante invitation de cet inlassable champion qu'est M. l'abbé Henry Mœller. A défaut de talent et d'autorité, j'apporte au service de la cause qu'il défend, mon amour et mon zèle pour la beauté de la Maison du Seigneur.

Ayant à combattre des erreurs et des préjugés, il est naturel que je contredise des opinions courantes; il est à craindre aussi que je ne froisse des susceptibilités. Je prie donc ceux qui me feront l'honneur de me lire, de ne voir dans la liberté de mon langage que le désir de servir efficacement une cause qui devrait être chère à toutes les âmes sacerdotales.

*
* *

Il n'est pas inutile de refaire l'inventaire de la musique d'église actuellement en vogue.

D'abord le répertoire. Il se compose de deux catégories d'œuvres : les unes ont une réelle valeur artistique, mais sont dépourvues de caractère religieux; les autres sont dénuées de toute espèce de mérite (1).

Dans la première catégorie, il faut ranger toutes les messes, psaumes, motets à grand orchestre de Haydn, Weber, Mozart, Cherubini, Beethoven, Dubois, Gounod, etc.; les adaptations de paroles latines à des œuvres profanes, quand même ce seraient des oratorios sacrés; les transpositions encore bien plus fâcheuses de musique instrumentale, comme le *Tantum ergo* fait avec un air de sonate, un psaume avec un final de symphonie, que sais-je!

Toutes ces œuvres sont inacceptables à l'église, les unes, parce qu'elles ont une destination et, par suite, un sens opposé à ce qu'on en veut faire; les autres, parce qu'elles représentent un

(1) Il est entendu que dans cet inventaire ne sont pas comprises les œuvres inspirées par le mouvement de réforme parti d'Allemagne. J'aurai l'occasion d'en parler plus tard. Je ne m'occupe en ce moment que de la musique à *la mode*.

art non moins faux. En effet, que sont les messes de Mozart, de Beethoven, de Cherubini, sinon des prétextes à développement lyrique, des successions de chœurs, solos, trios, quatuors, où les virtuoses du chant se font valoir, où le style n'a guère plus de gravité que celui de l'opéra sérieux, procédant, d'ailleurs, de formes toutes pareilles, tellement que l'on a pu fabriquer une messe avec les débris d'un opéra sans emploi.

A côté de cette littérature musicale viennent se ranger les innombrables élucubrations des soi-disant musiciens de septième grandeur, organistes, maîtres de chapelle, pieux amateurs, qui écrivent en style de cantate ou de romance des choses ineptes, gauches, sans couleur ni saveur, n'ayant souvent même pas le charme rustaud d'un air de rue. Ou bien ce sont des sirops liturgiques d'une sentimentalité douceâtre, d'un mysticisme faux, œuvres de petits Gounods ou de sous-Massenets, qui se complaisent dans les soupirs lascifs de l'opéra décadent.

Tout cela est à brûler sans miséricorde.

Les moyens d'exécution? Ils varient suivant les ressources. Mais l'idéal généralement poursuivi, c'est l'effet, l'effet passionnel ou bruyant. L'orgue est abandonné pour l'orchestre, et quand on ne peut se payer le luxe d'un orchestre complet, on se raccroche à ses éléments les plus profanes ou les plus tapageurs : violons, cuivres et timbales. Le souci d'art est absent : on se contente d'exécutions telles quelles. L'orchestre soi-disant complet est, du reste, un leurre. Il manque une seconde flûte, un second hautbois, un troisième basson, un quatrième cor... L'orgue bouche les trous, quand on songe à les boucher. Les cordes sont en nombre dérisoire, et leur petit son grêle et faux grince piteusement dans l'ampleur des nefs. Instruments et instrumentistes se valent : violons de foire, artistes de troisième ordre, doublés d'amateurs. Puis, par raison d'économie, on limite le nombre des répétitions à un minimum insuffisant, et le plus souvent même on s'en passe. On exécute ainsi, à première lecture et au petit bonheur, des choses parfois difficiles.

La composition des chœurs est encore plus misérable, s'il est possible. Avec un orchestre « complet », logé, Dieu sait comme, à l'étroit jubé, la place est prise et le budget épuisé. Une dizaine d'enfants et une demi-douzaine d'hommes, voilà les masses chorales disponibles pour l'interprétation des grands oratorios de

Haydn et de Mendelssohn. Et comme ces gens tâchent de se faire entendre à travers le brouhaha des trombones et des timbales, ils crient à gorge déployée. A ce terrible exercice, les voix s'éraillent, les pauvres voix d'enfants surtout, qui, bien stylées, sont si belles, mais que le surmenage rend affreusement canailles. Et puis, quel métier que celui de ces chanteurs déambulant, le dimanche, d'église en église, depuis sept heures du matin jusque sept heures du soir, avec le petit verre obligé entre chaque station!

Tels sont les exercices des jours solennels, quand on a l'ambition de faire de la grande musique, avec programme aux journaux. Oublions les petits offices. Nul curé, nul maître de chapelle ne songe assurément à en faire des auditions artistiques. Il suffit d'une demi-heure de *gnan-gnan*, tenant lieu de clepsydre, que personne n'écoute.

Reconnaissons que tout cela s'accorde mal avec la dignité des choses du culte. De toutes les manifestations du génie humain, l'art religieux devrait être la plus haute, la plus noble, la plus parfaite. Or, en fait de musique, c'est bien le contraire qui arrive. Le plus vulgaire petit théâtre se croirait déshonoré s'il tolérait ce dont on s'accommode parfaitement à l'église.

*
* *

Quelles sont les causes de cette triste situation?

Il y a d'abord la routine, la sainte routine, l'amour des chemins battus, la crainte des innovations et des ennuis que l'on affronte en essayant de sortir de l'ornière. Tantôt, le maître de chapelle est un vieux bonhomme qui a grandi dans l'amour de Mercadante, et pour qui l'ouverture de *Guillaume Tell* est le plus haut sommet de l'art. Jamais il ne pourra renoncer aux tyroliennes qui ont charmé sa jeunesse. Ce serait l'écroulement d'un passé dont il est fier, le pauvre! Et monsieur le curé n'a pas le cœur de renoncer aux services de ce brave homme. Ailleurs, la maîtrise est entre les mains d'un jeune homme qui a succédé à son père. Ce sont encore les marguilliers qui s'opposent énergiquement à ce qu'on touche au répertoire immémorial, avec leur entêtement de vieux dragons préposés à la garde du trésor. N'oublions pas l'influence de quelque paroissien riche, un peu

musicien lui-même, qui, grâce à ses dons, s'accapare du jubé à son profit.

D'ailleurs, pourquoi changer ce qui existe? Cette musique contre laquelle vous fulminez, que lui reprochez-vous? Ne plaît-elle pas aux fidèles? N'est-elle pas mieux comprise que ces archaïques psalmodies palestriniennes qui ne nous émeuvent plus? Vous me dites que les répons de Palestrina sont du grand art; je veux vous croire; mais nous n'avons pas la prétention de faire de l'art. Nos jubés ne sont pas des conservatoires, ni nos églises des salles de concert. Laissons la musique ancienne aux amateurs d'antiquités, et louons Dieu selon nos moyens. Vive Lambillotte! Voilà de la musique qui plaît et qui parle au cœur!

D'autres nous diront que la modicité de leurs ressources ne leur permet pas de mieux organiser leur maîtrise. Vain prétexte! Ce n'est pas de l'argent qu'il faut, c'est du zèle, de la persévérance et un peu d'abnégation. On organisera sans frais un chœur d'enfants et de jeunes hommes, au moyen des écoles paroissiales et des patronages, pourvu qu'on ait le courage d'y consacrer des heures patientes, et d'affronter l'inertie ou la mauvaise volonté des récalcitrants. J'apporterai l'exemple de modestes vicaires de campagne qui ont fait merveille, malgré leur indigence. D'ailleurs, beaucoup d'églises gaspillent des sommes relativement élevées pour faire de détestable musique avec orchestre, tandis que le même argent suffirait à former un chœur très convenable. La réforme amènerait des économies, tandis qu'il coûte cher de céder au courant du mauvais goût. Ah! si les petites maîtrises avaient le bon esprit de laisser aux cathédrales le monopole des flons-flons à grand tralala, pour nous faire entendre un plain-chant pur et bien dit, et, dans des circonstances plus solennelles, des œuvres de musique figurée simples, mais belles, pourvu qu'elles soient bien interprétées, la comparaison serait vite favorable aux petites maîtrises!

On veut de la musique qui plaise! On veut attirer les fidèles à l'église en charmant leurs oreilles! Ah! c'est pour faire entrer le monde que vous faites ce vacarme de foire dans le temple! Car, avouez-le, vos ressources ne vous permettent pas, après tout, de faire mieux que de la musique foraine. Quand les dilet-tanti voudront entendre une messe de Beethoven, ce n'est pas à

l'église, c'est au concert qu'ils iront. A l'église, ce n'en est qu'une parodie. Mais encore, admettons que vous attiriez de la sorte quelques amateurs de concert à un sou, quel bien leur faites-vous? Quelle émotion, je ne dis pas surnaturelle, mais seulement quelque peu élevée, éveillez-vous dans l'âme de ces naïfs? A quoi leur sert-il d'assister à l'office, le dos tourné à l'autel, hypnotisés par la mimique du chef d'orchestre, qui fait des effets de bras à la tribune? Ne craignez-vous pas, au contraire, de chasser de vos églises ceux qui ont l'oreille plus délicate, le sens artistique plus affiné, non pas les badauds pour lesquels le plaisir ne va pas plus loin que les sens, mais ces âmes naturellement ouvertes à la grande Beauté et qui reviennent à Dieu par le chemin de l'idéal? Combien de *Durtal* se laisseraient prendre aux filets de l'Eglise si, au lieu de leur tendre les grossiers appâts d'un art forain, elle savait les capter par l'irrésistible attirance de la beauté religieuse!

D'ailleurs, on escompte à tort le mauvais goût des fidèles. On ne se doute pas de la faveur avec laquelle serait accueillie l'exécution soignée de belles choses. J'en ai pour garant les applaudissements enthousiastes qui saluèrent, à Bruxelles comme à Bruges, ces admirables *alleluias* grégoriens chantés par la *Scola cantorum* de Paris. Et encore, ce n'est pas dans l'atmosphère d'une salle de concert, c'est dans le silence recueilli du temple qu'il eût fallu les entendre. L'impression en eût été autrement saisissante!

Quoi qu'il en soit du goût populaire, la dignité du culte n'a-t-elle aucun droit? L'église est-elle un lieu où l'on s'amuse? « Quand messieurs les curés débiteront du Labiche en chaire, disait un jour Saint-Saëns à un prêtre qui lui reprochait de jouer du Bach à l'orgue, je consentirai à changer mon répertoire. » Messieurs les curés ne prêchent en chaire que l'austère langage des Ecritures; tout autre serait une profanation. Mais alors, pourquoi tant de condescendance au mauvais goût quand il s'agit de musique d'église, qui est pourtant une partie de la liturgie sacrée?

*
* *

Hélas! la grande cause de toute cette misère, c'est que ceux qui pourraient et devraient y porter remède n'en ont ni con-

science ni cure, je veux parler des membres du clergé. Les uns se désintéressent de la question, par apathie, pusillanimité ou ignorance. Les autres sont franchement hostiles à toute tentative de réforme, leur goût musical étant faussé depuis l'enfance. Quelques rares individus se débattent désespérément dans ce vaste océan de barbarie, où ils finissent par se noyer, à la grande joie de leurs confrères, qui n'aiment pas qu'on se singularise.

Je sais qu'en écrivant ceci, je vais au devant de sérieux reproches. On m'accusera de porter atteinte à la considération du clergé, et de nuire à de graves intérêts, pour une question secondaire. Eh bien ! non, la question, quoique secondaire, importe trop à la dignité des choses du culte et au prestige de la religion chez les gens cultivés ; d'autre part, le mal est trop profond pour que j'hésite à en signaler la principale cause. D'ailleurs, le fait que je constate, et qui est indéniable, laisse entier le prestige essentiel du prêtre. Celui-ci est avant tout l'homme de Dieu, le dispensateur de la parole sacrée, le ministre des sacrements ; sa science et sa vertu le placent assez haut dans l'estime de tous, pour qu'il ne soit pas amoindri si nous déplorons son infériorité en matière d'art. Mais il se fait aussi que les destinées de l'art religieux sont fatalement subordonnées au degré de culture artistique du clergé. A moins de se désintéresser complètement de l'art religieux, il semble donc permis de signaler le mal qui paralyse son essor.

. La cause du mauvais goût qui règne dans nos milieux attardés, date de la vogue de la mauvaise musique d'opéra italien durant la première moitié du XIX^e siècle. Il est vrai qu'une partie du public a répudié aujourd'hui les Donizetti, les Bellini et les Mercadante, mais ce n'est qu'une élite. La petite bourgeoisie, les mélomanes des petits centres en sont encore à adorer ces faux dieux. Or, c'est dans ces milieux bourgeois et campagnards que se recrute principalement le clergé. L'influence du milieu est donc fatale sur le goût musical régnant généralement dans les séminaires et les collèges. Lorsqu'on essaiera de réagir plus tard, au Grand-Séminaire, par exemple, il n'en sera plus temps, et l'effort restera vain. Que voulez-vous ! Après une éducation faite dans des classiques tels que pot-pourris sur la *Traviata*, ou fantaisies brillantes de Streabog, on

écouterà au Grand-Séminaire les leçons savantes d'un Tinel avec la plus grande déférence, avec un peu de snobisme même, mais sans fruit appréciable.

Il en est de la musique comme de tout le reste : la première éducation est décisive ; le poison absorbé au moment où le sens esthétique se forme, ne s'élimine que bien rarement. Voilà pourquoi, chez la grande majorité des membres du clergé, le goût musical n'existe pas, ou il est perverti. D'ailleurs, pour remonter la pente, pour se refaire une nouvelle éducation, les occasions et les stimulants font défaut. Se tenant à l'écart de toute manifestation profane du grand art, n'ayant peut-être jamais entendu l'exécution soignée d'une œuvre vraiment belle, ou si rarement que peu lui en chaut, confiné dans ses souvenirs de fanfares du séminaire et d'un orchestre de barrière aux jours de distribution de prix, le curé ou le vicaire se trouve être fatalement, en fait de bonne musique, un inconscient et un sourd, d'autant plus incurable qu'il ne se doute pas de son mal.

Inutiles et vaines, les tentatives de réforme, même les prescriptions autorisées. Les conciles ont parlé ; les congrégations romaines sont intervenues ; les évêques en ont commenté les décrets. Mais rien n'y fait. On demeure inerte et indifférent, non par mauvais vouloir, mais par inconscience. Est-ce une intention méchante qui, récemment, chassait Charles Bordes de la tribune de Saint-Gervais et Guilmant de l'orgue de la Trinité pour faire entendre à l'église ce comble : *la Méditation de Thaïs* ? Hé ! non, tant de bêtise serait criminelle si elle était consciente ! N'accusons que l'ignorance profonde et le goût détestable que l'on doit à la mauvaise éducation musicale.

La rénovation de nos jubés sera impossible tant que durera cet état de choses. Toutes les recommandations abstraites, la propagande des revues et des congrès, le travail des associations, tout cela n'est qu'une semence inutile tombant sur la roche aride ou parmi les ronces et les pierres du chemin. Le seul remède efficace consisterait dans la formation du bon goût musical au séminaire et au collègue. A cet effet, il importe de donner une place honorable à la musique, mais à la bonne musique *exclusivement* ; il importe de banir sans pitié des salles de piano toutes les inepties courantes ; il importe de prohiber, notamment, cet abominable jeu de fanfares aussi pernicieux au

goût qu'à la santé; il importe de faire la guerre à toute vulgarité aussi bien dans les leçons particulières que dans les auditions publiques, sans considérer autre chose que de procurer à l'enfant un sentiment noble et élevé de l'art. Cela ne veut pas dire qu'il faille se cantonner dans le genre austère, sans oser se permettre de goûter le charme d'un menuet ou d'un scherzo. Bien au contraire, le bon goût ne se forme que grâce à une culture étendue à tous les genres. Ce n'est pas la musique badine qui est à redouter; c'est cette musique sans caractère, sans charme, sans vraie beauté, simplement vulgaire, malgré toutes les prétentions. Ce serait une erreur que de se défendre du plaisir que procure une composition agréable, mais il faut apprendre à goûter ce plaisir dans la grâce de Mozart, l'esprit de Haydn, l'exquise sensibilité de Schumann, la distinction aristocratique de Mendelssohn. Et puis, pour les heures d'extase et de profonde jouissance, Bach et Beethoven! J'ai nommé ces génies, que l'on peut appeler bienfaisants, parce qu'ils ajoutent à la culture intellectuelle et morale ce quelque chose d'affiné, de délicat, d'élevé au-dessus de la basse jouissance purement sensible, que procure l'émotion artistique. Apprenons aux jeunes gens à les aimer; nous aurons alors ajouté à leur vie un rayon d'idéal qu'il ne faut pas mépriser. Et du même coup nous aurons préparé cette renaissance tant désirée de la musique religieuse.

Quant aux questions d'organisation pratique, elles cesseraient d'être insolubles pour une volonté fermement décidée à aboutir.

F. VERHELST.



Chansons de l'Automne

Musiques d'Octobre

*O mon amour ! sur la colline
Le soleil d'Octobre décline ;
Et dans sa flûte de roseau,
Comme une triste et pâle amante,
La brune Automne se lamente
Et soupire doloroso.*

*Du vallon plein de brume grise,
J'écoute monter dans la brise
La lente rumeur du hameau :
On dirait une voix mêlée
Au rythme de ta marche ailée,
Qui s'en va pianissimo.*

*Frêle oiseau qui se pelotonne
Dans le duvet d'un nid d'automne,
Ton cœur tremble sous ton manteau ;
Et rien n'est meilleur que d'entendre
Ce petit cœur frileux et tendre,
Qui chante appassionato !*

Berceuse blonde

*Sous ta chevelure, encor parfumée
D'avoir traversé les bois pleins d'odeurs,
Sous ta chevelure aux chaudes blondeurs,
Endors-toi dans l'ombre, ô ma blonde Aimée !*

*Parmi les longs flots de tes cheveux d'or
Qui te vêtent toute ainsi qu'une mante,
Dors paisiblement, dors, ô ma charmante !
Dors, ô mon unique, ô mon pur trésor !*

*Dors entre mes bras, tandis que te bercent
Les soupirs légers des lointains vallons,
Et laisse-moi boire en tes cheveux blonds
Le parfum suave et frais qu'ils me versent.*

*Ne t'éveille pas : car je veux, je veux
Te garder longtemps, longtemps endormie...
Dors toute la nuit, ô ma blonde amie,
Dors jusqu'au matin dans tes blonds cheveux !*

*Mon cœur se remplit d'une paix profonde
Sitôt qu'en mes bras tu viens reposer :
Dors sous la douceur de mon doux baiser,
Dors bien doucement, ô ma douce blonde !*

Angoisses

*Quand elle rit au clair matin,
On dirait l'enfant qui s'éveille
Et que toute chose émerveille,
Tant son sourire est enfantin.*

*Mais le soir, dans l'ombre suave,
On dirait l'enfant qui s'endort,
Qui s'endort aux bras de la Mort,
Tant son sourire devient grave...*

*C'est pourquoi j'ai peur désormais
Quand, souriante, elle sommeille ;
Et mon cœur, mon cœur qui la veille,
Mon pauvre cœur ne dort jamais !*

Lied

*Quand tu pleures, même sans cause,
Ton chagrin fend mon cœur morose ;
Quand tu ris, même tendrement,
Ta joie, hélas ! fait mon tourment.*

*Quand tu marches, même à ma suite,
Tes pas légers parlent de fuite ;
Quand tu dors, même entre mes bras,
Je sens que tu t'envoleras.*

*Quand tu bavardes, même en songe,
Ton babil me semble un mensonge ;
Quand tu te tais, même en dormant,
Ton silence fait mon tourment !*

L'Adieu

*Le bruit de ta robe de soie,
Lorsque je t'écoutais entrer,
M'emplissait l'âme d'une joie
Qui me faisait parfois pleurer.*

*La plus fugitive caresse,
Un baiser sur tes yeux mi-clos,
Me gonflait le cœur d'une ivresse
Qui s'exhalait en longs sanglots...*

*Mais tu t'en vas, et voici l'heure
Où nos étreintes se défont ;
Hélas ! n'attends pas que je pleure :
Ce que je souffre est trop profond !*

FRANZ ANSEL.



Emile Sigogne



Les écrivains de langue française, en Belgique, sont devenus pléiade. D'aptitudes diverses, de talents variés, ils comptent désormais. Le public parisien les accueille et les encourage, et l'Académie française a couronné des ouvrages de Gilkin, E. Gilbert, Valère Gille. Nombre de jeunes écrivains belges inscrivent leurs noms ou leurs pseudonymes aux sommaires des périodiques de France, et M. G. Barral publie une édition spéciale des poètes belges. Faut-il citer des noms aussi connus que ceux de Verhaeren, Giraud, Séverin, Gilkin, Edm. Picard, Maeterlinck, Lemonnier, Rodenbach.

Il y a quelque trente ans, l'on pouvait étudier dans ce pays l'infiltration de la littérature française par l'exode de proscrits qui s'y établirent; notre époque présente le spectacle contraire. Cependant, jamais un phénomène quelconque ne s'effectue avec cette simplicité théorique. L'infiltration française, en Belgique, n'a jamais cessé, elle est restée concomitante de l'expansion des lettres belges en France; mais gênée et affaiblie, elle n'a pas attiré avec la même intensité l'attention. Ils ont été assez nombreux les écrivains qui, depuis trente ans, sont venus s'abriter sous le ciel de l'hospitalière Belgique.

Parmi eux, il en est un qui, dans son isolement et dans des conditions défavorables, maintient vaillamment une originalité et un talent incontestés, M. Emile Sigogne.

Il débuta à Bruxelles, il y a tantôt quinze ans, par une conférence sur la littérature contemporaine, dont l'esprit mordant et philosophique choqua extrêmement les jeunes Belges de ce temps lointain. Il engageait les jeunes novateurs à attendre, pour l'éclosion des belles œuvres, la maturité des cerveaux fécondés par l'étude, soit trente à quarante ans, et à considérer tout ce qui précéderait comme avant-propos.

Ce jugement déplut à MM. Weils et Rodenbach, qui en conclurent que M. Sigogne était Suisse, sorte de chevalier errant de la conférence; il avait parcouru l'Angleterre, l'Italie, la Suisse, entrant dans un cercle, dans un institut, dans une université, pour y parler sur la philosophie de Spencer, la poésie de Musset, le naturalisme de Zola, comme on entre, en passant, dans une église ou dans un musée. Nous avons sous les yeux divers comptes rendus des conférences faites en les années 1885 et 1886. Il y en a de tous les genres, sur Flaubert, sur la mode, sur la diction, sur la philosophie positive; et dans

les endroits les plus variés : exposition des XX, Cercle artistique et littéraire, palais des Académies, comme devant les auditoires les plus opposés, mondains ou populaires, judiciaires ou féministes.

Cela s'étend même à toute la Belgique, c'est une invasion, une véritable prise de possession du pays. Les critiques sont unanimes à louer le talent oratoire du conférencier, son habileté à dire, d'une façon simple et précise, des choses profondes et obtuses. Un peu plus tard, on trouve dans quelques journaux, aux mêmes colonnes où parurent les éloges, d'acribes « éreintements », d'un sel souvent plus laxatif qu'attique, mais souvent aussi de fines répliques, d'une ironie charmante, telle la lettre que nous reproduisons ici :

« A Monsieur le directeur de l'*Etoile belge*,

» Usant, sans en abuser, de mon droit de réponse, je viens vous prier de vouloir bien publier, dans votre prochain numéro, la rectification suivante :

» L'un de vos reporters me fait naître en Suisse, ce qui est inexact. Je suis né à Angers (France).

» Ceci dit, permettez-moi, en échange du mot de Chérubini cité à propos de ma dernière conférence, de vous offrir, à mon tour, un mot bien juste d'un journaliste, à coup sûr fort parent du vôtre (l'esprit en plus, vous allez en juger).

» M. de Morny, reprochant à ce reporter des appréciations malveillantes et injustes sur sa personnalité, lui dit, en l'apercevant : « Convenez, Monsieur, que vous êtes bien méchant ! »

» — Que voulez-vous, Monsieur le comte, lui répondit-il, je n'ai pas les moyens d'être bon. »

Dans ces quelques années, M. Sigogne déploie une activité très grande. Outre ses nombreuses conférences, deux pièces lui sont jouées ; l'une, *Patience et longueur de temps...* au théâtre Molière (direction Alhaiza) ; l'autre, *Monsieur le Président*, à la salle Marugg. A quelques jours de distance, un livre de souvenirs et de psychologie paraît : *Suprême joie*, suivi d'un recueil de poésies, *Mosaïque*, et d'*Essais de philosophie et de littérature*. Dans ce dernier volume se trouvent réunis et développés des sujets de cours ou de conférences donnés à Genève, à Florence et en Angleterre. Ce dernier pays tient une place considérable dans le volume. Parmi les *Essais*, trois sont l'exposé d'idées prises dans les œuvres du grand philosophe anglais Herbert Spencer : l'*Éducation*, des *Véritables fonctions du Gouvernement* et la *Philosophie de la mode*. Notons, en outre, une subtile et pénétrante dissertation sur l'esprit français et l'esprit anglais et des études sur William Pitt et Fox. Enfin, des pensées et aphorismes occupent les dernières pages. Nous ne pouvons résister au plaisir d'en citer quelques-unes :

« La crainte de la mort vient de ce que nous ne savons pas vivre.

» Loin de redouter la mort, on devrait être curieux de mourir.

» Je suis moi-même mon unique point de comparaison et je suis pour moi-même un inconnu.

» Les âmes sympathiques souffrent plus du mal qu'elles font que ceux à qui elles le font.

» Etre célèbre, c'est être loué de beaucoup de gens qu'on méprise.

» Les imbéciles en veulent aux gens d'esprit de les avoir divertis.

» Les compliments sont la formule distinguée du mépris.

» C'est peut-être parce que vous êtes hypocrites que vous vous tolérez.

» De la discussion sort la bêtise des opinions contraires.

» Un tas de gens me trompent, et je ne sais ce qu'il y a de plus grand, ou le plaisir qu'ils ont de leur duperie ou le mépris qu'elle m'inspire. »

En écoutant ce pessimisme d'une fierté tout aristocratique, ne croit-on pas entendre un Vigny qui aurait lu Schopenhauer ?

Cette aspiration à la solitude, cette soif de repos se retrouvent, d'ailleurs, dans le recueil d'analyses, à la fois subtiles et profondes, qu'est *Suprême joie*. C'est une sorte de journal psychologique sans date, apparemment pessimiste, puisque cette pensée s'en dégage que la suprême joie, c'est la mort. Mais, suivant la sagesse antique, il n'y a là rien de pessimiste ; ce sont nos déplorables préjugés qui nous font donner à la mort cet aspect de terreur. Ce livre recueillit de très hauts suffrages, entre autres celui de Leconte de Lisle, dont les idées ne sont pas sans attrait pour M. Sigogne. L'on pouvait s'en convaincre en lisant quelques poésies de la *Mosaïque* et, surtout, cette ode, *A la Mer*, d'une facture et d'un souffle si puissant :

A la Mer

*O mer, ô vaste mer ! mer unissant les mondes,
Et remplissant les airs de tes rumeurs profondes,
Mer aux flots jaunes, bleus, verts, de rubis et d'or
Où le soleil se lève, où le soleil s'endort ;
Mer grande aux horizons plus grands que la pensée,
Et sous l'orbe des cieux étincelants, bercée
Par des souffles venus de bords mystérieux,
Mer aux flots tour à tour calmes ou furieux,
Et divinement douce en tes douces caresses,
Mer superbe qui vois les suprêmes détresses,
Tombeau des plus hardis des hommes, engloutis,
Eux qui sur tes flots bleus, un beau jour sont partis !
Champ noir de la tempête où bouillonne la houle,
Mer en qui tout revient et de qui tout découle !
Le regard tout rempli de ton immensité,
Océan qu'avant moi tant d'autres ont chanté,
Je te reconnais saint et sublime, et j'avoue
Que les vivants ne sont rien qu'un peu de la boue,
Et que rien n'est plus beau dans tout cet univers
Que le cercle infini de tes flots bleus ou verts !*

Leconte de Lisle fit, de *Suprême joie*, une de ces lectures privilégiées. Mais l'œuvre, qui ne fut pas soutenue par la camaraderie littéraire, mit l'auteur en fort mauvaise posture auprès de M. Prudhomme.

Au hasard, voici quelques pages.

Un tableau descriptif de Londres et de Florence, d'un beau style harmonieux et souple.

« Une immense agglomération de maisons, s'étendant sous un ciel brumeux aussi loin et plus loin que le regard ne peut porter; un innombrable réseau de voies, de rues longues, petites, larges, resserrées, tortueuses, alignées, se succédant, se croisant, se mêlant, irrégulières et débordantes de vie au centre, régulières et monotones aux extrémités; une circulation qui étourdit, chaque semaine interrompue par un plat silence de nécropole; de vastes monuments gothiques, romains, de tous les styles, noircis par la fumée et perçant l'éternel brouillard de leur imposante masse sombre; un large fleuve aux eaux plombées, aux vagues lourdes, portant sur son dos, aux reflets gris, une forêt de mâts noirs; et couvrant ces maisons, ces rues, ces monuments, ce fleuve, une voile humide, moite, couleur de fusain, distillant le brouillard ou la pluie, laissant passer, en été, pendant quelques semaines, des rayons caniculaires, en toute autre saison, immobile, invariable, noyant le disque du soleil, qui apparaît honteusement derrière son épais tissu, sous la forme d'une vague tache rousse, voile impénétrable qui est le ciel ou qui en tient lieu.

» Et alors je pense à vous, ô mes beaux soirs florentins, qui terminez comme une caresse des jours pleins de soleil. Du haut de la place Michel-Ange, sur cet admirable site où conduit le « *viale dei colli* », on aperçoit à ses pieds Florence, un amas de maisons et de palais, où se détachent la svelte coupole de Santa-Maria del Fiore, la tour sévère du Palazzo Vecchio, la blanche façade de Santa-Croce, la masse oblongue des Uffizi; au pied coule l'Arno paresseusement avec des flots jaunes, glissant le long des quais, et s'effaçant de chaque côté entre deux rives boisées; plus loin Fiesolles, et derrière, des collines onduleuses, se graduant dans le lointain en hautes montagnes, emplissant l'horizon, baignées et enveloppées d'une lumière douce, tamisée, diaphane, et à côté de soi, en face des monts et presque aussi haut qu'eux, se dressant dans la sérénité du jour qui tombe, le David de Michel-Ange, colosse d'airain qui semble le génie protecteur du lieu.

» Dans le calme que cette harmonie des choses fait naître en moi, il me semble revivre le passé, les jours glorieux et troublés, entendre résonner le beffroi du palais vieux, voir flamber le bûcher de Savonarole, Michel-Ange travaillant à sa chapelle, sculptant dans l'angoisse de son âme torturée sa nuit immortelle, Machiavel expulsé, Dante partant pour l'exil, ayant dans son cœur brisé son divin poème, et l'ineffable beauté de la nature se mêlant à la grandeur des souvenirs produit une de ces sensations complètes qu'à New-York même on ne pourrait estimer à sa juste valeur. »

Un autre qui nous semble une photographie morale de l'auteur :

» Mon ami, depuis dix ans, tu étudies, tu observes, tu compares et tu juges.

Tu as passé à travers tous les milieux sans t'attacher à aucun ; tu as voyagé, vu des hommes de toutes races et de tous pays, coudoyé la corruption vénale du Nord et la corruption passionnée du Midi ; de toute sensation, tu t'es efforcé de dégager l'idée ; tu t'es familiarisé avec les diverses philosophies ; tu n'as pas besoin d'interprète auprès de Shakspeare et de Dante ; tu as tourné tout l'effort de ta vie vers la pensée, t'essayant à l'écrire et à la parler.

» Tu as eu tort. Dans dix ans, avec dix fois moins de travail et d'effort, tu pouvais t'enrichir : tu n'y as pas même pensé ; je le répète, tu as eu tort.

» Pour obtenir une assez maigre pitance, tu te feras quémendeur, sans réussir, car tu n'es pas habile ; tu seras forcé d'écouter, avec un approbatif sourire, des niaiseries qui mériteraient le fouet, et de voir le premier faquin venu t'offrir ses services et t'honorer de sa protection.

» Riche de biens intellectuels, autrement pauvre, tu es deux fois misérable, et tu aurais mieux fait d'apprendre la boxe et la canne, et l'arithmétique.

» Et puis, tu n'as pas suivi les routes tracées ; on ne sait où te classer ; tu n'es ni tout à fait pauvre, ni, surtout, capable d'être riche ; tes maux sont invisibles et ta souffrance trop vraie pour être comprise ; tu as même fait naître l'envie, ce qui est une dérision ; tu n'as pas de famille, tu es loin de ta patrie, tu as perdu ou tu n'as pas trouvé Dieu, ne croyant plus à l'idéal, et, cependant, l'aimant toujours et le cherchant sans cesse, et dépouillé de ces trois liens moraux qui, jusqu'à présent, ont été la plus solide armure de cette triste humanité, comment et pour quoi vis-tu ?

» Aussi, peu à peu, les motifs ordinaires de vivre se sont effacés ; les idées seules t'intéressent, les personnes rarement. Involontairement, tu froisses les vanités, et les vanités sont souveraines ; de plus en plus, tu t'isoles et t'habitues à te séparer des autres. Ils ne te rappellent guère que des souffrances, et les seuls plaisirs que tu as eus, tu les as trouvés ou en toi, ou dans une humanité abstraite faite des grands morts, ou dans le rêve. Et tu sens la haine venir, « la seule passion qui survit à l'espoir », et tu assistes, à la fois bourreau et victime, à cette transformation qui, lentement et sourdement, te mène à l'indifférence fatale et à l'inertie contemplative.

» Mon ami, apaise-toi, la vie est un mal passer ; si tu n'as plus d'amour, réserve ta haine et donne aux autres et à toi ce que les autres et toi méritent : la pitié ! »

Et cette analyse psychologique :

« Quoi que je fasse, je ne puis m'adapter à la dissimulation féminine. J'ai beau essayer, je ne fais aucun progrès. Je sais bien que, rarement, la parole est l'expression de la pensée et que le mensonge est devenu une habitude sociale ; mais l'hypocrisie de la femme est tout autre, beaucoup plus complexe que celle de l'homme. Elle dit oui pour faire entendre non, refuse pour accorder, accorde pour refuser. Il y a perversion absolue du sens de la parole, perversion acquise. Jamais la nature, laissée à elle-même, n'aurait pu arriver jusque-là, et je me demande combien il a fallu de siècles de ce qu'on nomme civilisation pour modifier si étrangement le mécanisme logique de la pensée

et de l'expression. Perversion inconsciente; *elles* sont loin de s'en douter; bien pis, elles ne peuvent être autrement, et il serait absurde d'exiger d'elles qu'elles disent ce qu'elles pensent ou pensent ce qu'elles disent.

» Nous autres, nous déguisons nos pensées, et nous savons pourquoi : nous avons un but; nous *mentons*, et sommes responsables de notre mensonge. Il serait inexact de dire que la femme *ment*; non, elle *biaise* constamment. Aussi, quelque agacé qu'on soit par cette continuelle entorse qu'elles impriment à la vérité, ce serait une suprême inconvenance de crier à une femme : « Vous » mentez ! »

» Il doit être difficile, ou même impossible, à un mathématicien ou à un logicien, de vivre dans le commerce féminin.

» La femme, livrée à la brutalité de l'homme, n'a pu *vivre* qu'à condition de *plaire*. Le plus sûr moyen de plaire, c'est d'adopter les goûts, les pensées et les jugements de celui à qui on veut plaire. Si goûts, pensées et jugements diffèrent, l'adoption se fait aux dépens de la vérité.

» Très rapidement, le talent de plaire s'est appuyé sur le mensonge. La perversion acquise s'est maintenue, est devenue organique et très complexe. Le but primitif, « être agréable au maître, à l'époux, à l'homme fort », est oublié. La dissimulation existe par elle-même, pour elle-même, sans autre but qu'elle-même; c'est un triomphe ! »

Enfin, l'hymne à la Bêtise, d'une si puissante et si cinglante ironie...

« Aujourd'hui, je suis presque *satisfait* de moi; j'ai eu des accents qui m'ont touché, j'ai chanté la bêtise.

» O bêtise, éternelle bêtise, je te révère. Toi seule restes grande. Tous les liens de la création t'attachent au cœur de l'homme; tu vis en lui, et, par lui, tu vis !

» Tu triomphes, ô reine, dans ta sérénité stupide, belle d'impudeur et d'ignorance ! Je m'agenouille et je te prie. Peccavi. Pardonne, j'ai douté, je me suis insurgé un moment, j'ai cru l'homme intelligence et liberté, et osé relever vers les espaces cette tête que tu as faite pour se courber vers les herbes grasses. Pardonne à la hardiesse de ma pensée, à l'audace de son vol. Je lui rognai les ailes, à cet oiseau divin de mon esprit, et volaille bien emplumée, il ornera ta basse-cour. J'avais tort, j'en conviens; j'ai aimé la poésie, et la hauteur de l'âme était la mesure de mes jugements. Pardon. J'ai méconnu l'argent, ton Dieu ! et n'ai point eu, pour les gens de l'administrative sphère, de douces paroles. Et tu m'as châtié, et cela est juste. J'ai cru que la beauté, chez la femme, était le reflet auguste de l'idéal, et que le battement du cœur ne pouvait pas sonner dans le vide.

» Je me trompais, et j'ai vu, grâce à toi, qu'à la main caressante de Titania, le poil grossier de l'âne qui braie était plus doux que le front du rêveur. Et je me prosterne et te bénis !

» Désormais, règne, ô consolatrice ! terrestre endormeuse, mère des abrutissements ! Je me mêle à ton troupeau et paîtrai ton herbe, et suivrai, sous ton licou, le chemin bordé de gras pâturages. J'irai, si tu le veux, sur la place publique faire bruir pour toi les applaudissements; je te servirai dans les

joûtes oratoires et t'honorerai au milieu des citoyens, et le jour tant souhaité où, la tête posée sur ton sein, je m'étendrai dans les langueurs du cérébral ramollissement, j'aurai la vision de ton néant et, doucement, m'endormirai au bruit de la terre croulante et de l'insipide susurrement des grands mots vides dont tu me berceras jusque dans la mort.

» O bêtise ! éternelle bêtise, je te révère ! »

Voilà pour l'œuvre philosophique et sociale.

Le théâtre de M. Sigogne est composé de trois pièces, des deux comédies citées plus haut et de *Marc Cambiagio*, drame romantique en quatre actes. Cette œuvre de jeunesse, écrite pour l'ouverture du grand théâtre de Genève, ne fut pas représentée. L'auteur alla la lire de ville en ville, et l'Institut de Genève en vota l'impression. *Patience et longueur de temps* est un proverbe qu'on pourrait appeler de salon (l'auteur ne manquerait pas d'ajouter : si le salon est un lieu où l'on pense). Cette pièce, où l'intrigue ne sert que de cadre indispensable, est presque entièrement formée d'une conversation, où les états d'âme masculins et féminins d'avant le mariage sont finement analysés, et dans un style d'une pureté si rare aujourd'hui, que, lors des répétitions, l'un des acteurs demanda si *c'était « du classique »*. Toute la théorie de M. Sigogne sur le mariage est résumée dans cette délicieuse apologie de la franchise :

« Quelque chose de bien curieux à observer et de bien délicat à peindre : c'est la première inquiétude d'amour chez une femme qui sait déjà qu'on l'aime et va s'apercevoir qu'elle aime aussi. Cet émoi, dont elle est troublée, elle en jouit délicieusement ; cet aveu, qu'elle craint de voir jaillir, comme elle le retient ; et, toute émue de désirs et de crainte, elle refoule au fond d'elle-même des sentiments dont elle altère ainsi la pureté. Voulez-vous que je vous dise ? Ce sont là, n'en déplaise à tous vos beaux diseurs, des sensations à moitié corrompues, des sentiments où une subtile analyse a fait pénétrer l'égoïsme, des fleurs morbideusement épanouies, et j'aimerais mieux, oui, beaucoup mieux qu'une jeune fille allât franchement à l'homme dont elle a l'amour, la main tendue en lui disant : « Epousez-moi ! »

Monsieur le Président est une comédie qui, dans quelques scènes, rappelle le *Bourgeois gentilhomme*, d'une portée satirique d'actualité, à plusieurs années de distance difficilement compréhensible.

La charge des orateurs des diverses écoles littéraires est encore piquante. Ces productions hâtives et multiples dont nous venons de parler, au milieu de laborieux et pénibles travaux d'enseignement, qui tiendront désormais la première place, dénotaient chez M. Sigogne une remarquable activité intellectuelle. Et, cependant, aucun parti ne fut tiré de ces ouvrages. Quand on pense à tous les pétards que lancent les bons camarades autour d'une œuvrette d'un des leurs, on est étonné du relatif silence qui accueille ces œuvres de véritable écrivain. Nous le prouverions par des citations. *Vae solis*. Malheur aux isolés ! Toute célébrité est le travail d'un groupe ; c'est cette maxime qu'appliquèrent les jeunes écrivains belges qui, avec éclat et talent, prenaient rang, en bataillon serré et, jusque-là, uni sous les yeux du public. Généreusement, M. Sigogne, par son talent de diseur et de critique, contri-

bua à ce triomphe; et il fut peut-être le premier à lire, devant un public qui les ignorait, des vers de Verhaeren et de Rodenbach.

Les *Contes merveilleux*, qui parurent en 1893, sont, sinon l'œuvre maîtresse, du moins l'œuvre littéraire la plus appréciée de M. Sigogne. Traduite en allemand comme en anglais, couronnée d'éloges par la presse italienne, c'est, d'ailleurs, là que l'auteur de *Suprême joie* atteint son apogée d'écrivain.

Les *Contes merveilleux*, comme le titre l'indique, se rapportent, pour la plupart, à des expériences d'occultisme, science à laquelle l'auteur a consacré de nombreuses conférences. On y trouve également un conte hindou, qui nous initie à la mythologie du panthéisme védique (*Asamali*) et une étude de mœurs ou plutôt d'âmes nihilistes.

Un *Conciliabule*, enfin, deux rêveries mélancoliques, que l'on pourrait appeler des études de style descriptif; les *Nuits* et le *Lac*, dont nous détachons quelques fragments :

Le Lac

« La nuit était délicieusement fraîche. Le grand lac, avec sa couronne de monts dentelés qui bleuisaient sous la lune au croissant d'or, étendait ses vagues dormantes, en nappes bleues mollement fuyantes et soupirant vers la rive dans une plainte d'infinie douceur. Un souffle qui portait les aromes des fleurs passait et les constellations allumaient leurs gerbes d'or dans l'eau pâle à peine tremblante. Les lueurs variées des phares scintillaient vers les côtes à travers le voile diaphane d'une brume lumineuse. Le mystérieux baiser d'un être divin et invisible faisait palpiter l'étendue. Sans doute, dans les espaces des astres s'unissaient et la terre frémissait sous l'effleurement passager d'un sidéral désir.

» C'étaient les eaux moirées s'étendant comme une couche vivante de voluptueuses caresses qui mystérieusement l'attiraient. C'était la grande paix profonde du beau lac endormi qui lui parlait, et les montagnes au front perdu dans les espaces lui marquaient de fantastiques jalons la route inconnue que son pied aimerait à fouler. Elle était si embaumée la brise qui soufflait vers lui, si indiciblement belle la nuit dont les ombres jetaient un voile de sérénité sur les eaux et sur les monts, il était si calme, ce lac qui berçait les étoiles, qu'une sourde attirance, par degrés lents, s'emparait de lui. Oh! se perdre dans ce silence, confondre sa forme dans la mystique beauté de ces vagues horizons, et à jamais oublier la ville fumeuse là-bas étalée comme une tache et les pensées vaines des êtres qui s'y agitent, avoir sur le front et sur la joue la fuyante et onduleuse étreinte de la belle vague transparente qui vous porterait d'une invisible impulsion, avec des frissons de maternelle sollicitude, au loin, vers l'autre bord, jusqu'à ces monts pensifs, impénétrables gardiens de gorges enchantées, où se déroule, sous les blondes clartés d'astres bienfaisants, le cortège lumineux des esprits purs!

» Les monts se colorèrent de nuances diamantées, une ligne rose faite des clartés des aurores à venir se profila sur la dentelure de leurs sommets, les lumières tremblotantes s'évanouirent dans la noirceur, et le lac, comme un

beau sein que gonfle un désir, s'arrondit immense et lumineux et monta vers lui. Et les ondes de lumière le prirent et, l'ayant couché dans leurs rayons humides, le portèrent tendrement vers les lointains bords qui s'auroaient de levers d'astres inconnus. Il glissait sous la tiède caresse et son corps léger laissait un sillage ineffaçable. La lune était descendue derrière les monts, et le poète, sur sa couche voluptueuse, dans l'arome extasiant des fleurs et par les ineffables brises des nuits de rêve, escorté de tout ce qu'il avait aimé, s'en allait vers les lointains d'or, absorbé dans le sidéral baiser qu'en passant un soleil avait jeté à la Terre. »

Au contraire, dans *l'Histoire d'une âme*, qui clôtur le volume, la pensée domine.

Nous y retrouvons, mais adoucis par un aimable stoïcisme, fruit de la maturité sereine, ce mépris du monde, cette soif de solitude, qui signalaient le pessimisme âpre, farouche même de *Suprême joie*. Ecoutez le vieux savant raconter au disciple comment il a renoncé à l'action, après les banales et tristes expériences de sa jeunesse :

« Ce qui m'a éloigné de ce monde et jeté dans une révolte définitive, c'est ce qui porte le nom de « vertu », sorte de chose accomplie suivant des rites conventionnels par les pharisiens tant détestés du Christ, et qui en ce monde usurpent le nom d'honnêtes gens. J'ai vu que leur bonté provenait d'un défaut de leur intelligence, que leur charité agrandissait l'injustice et maintenait des inégalités choquantes, que leur amitié était nourrie par un instinct de vanité se délectant dans une supériorité fausse. J'ai remarqué qu'ils n'étaient jamais charitables pour ceux de quelque supériorité et que leur seule initiative sortait de leur égoïsme. J'ai découvert, enfin, ce fond de haine et de souffrance que voilent de paisibles et respectables apparences et quelles vilénies crouissent sous le décor menteur d'une dignité de parade. Mais, tandis que mon cœur saignait de pitié devant la souffrance laide et avilie des humbles, il s'endurcissait en face de la souffrance orgueilleuse des conventionnellement « forts »; et, quant à ceux qui, sans douleur, d'eux-mêmes, avec satisfaction et cette quiétude placide des bêtes, s'adaptent d'emblée à la marche des choses et au monde constitué tel qu'il est, sans le désir de la moindre réforme, avec l'espoir de l'immuabilité, ceux qui n'ont jamais senti pleurer en eux l'humanité, je les ai toujours considérés comme les plus vils et, malgré leur inconscience stupide, comme les vrais criminels. Et, vraiment, les humains ne sont intéressants que parce qu'ils souffrent et s'ils souffrent. »

Et plus loin :

« Atteindre à la vérité ne dépend point seulement des puissances de notre esprit, mais avant tout de la pureté de notre cœur. »

Et, maintenant, que dire de ce style enchanteur qui donne aux *Contes merveilleux* leur cachet et leur parfum. Nous y retrouvons, mais développées et élargies, les qualités des ouvrages antérieurs; précision élégante et souple dans la discussion, assaisonnée de délicieuses pointes, de cinglantes boutades;

dans la description, richesse et variété de coloris et d'épithètes, tantôt une sonorité sculpturale, qui rappelle Flaubert, et dont la « nervosité » contemporaine plie et replie la symétrique musculature, tantôt des longueurs qui feraient croire à un écho de Rousseau ou de Lamartine, n'était la « fièvre » qui en secoue parfois l'assoupissement et les torpeurs d'opium qui dénoncent l'influence de Leconte de Lisle.

Nous venons d'étudier, chez M. Émile Sigogne, le philosophe et l'écrivain. Nous abordons maintenant une autre phase de sa carrière, et non la moins importante, celle de l'orateur et du diseur ; en un mot, son professorat.

Lorsque, il y a quelque vingt ans, M. Sigogne vint s'établir à Bruxelles, l'art oratoire et la diction étaient plongés dans l'engourdissement le plus profond, par suite de l'indifférence générale. Au Palais comme à l'Université, aux écoles normales comme dans les athénées, l'art vivant et pratique par excellence expirait sous le dédain systématique du public et de l'autorité. M. Sigogne forma l'audacieux projet d'une rénovation artistique, et entreprit sans auxiliaires presque une active et laborieuse croisade, une incessante propagande en faveur du « beau parler ». Nous avons conté plus haut ses multiples conférences, généralement relevées de lectures choisies. Nombreux aussi les cours de diction, les articles et fascicules dont il fut à cette époque le promoteur. Enfin, après quinze ans de luttes, la Parole a triomphé ; la réaction s'est faite, lentement, mais sûrement, et elle continue à gagner du terrain. On peut considérer comme la reconnaissance officielle de son utilité la création d'une chaire de débit oratoire à l'Université de Liège, à laquelle M. J. de Burlet, alors président du Conseil, nomma immédiatement M. Sigogne. La consécration définitive eut lieu en 1895 ; le Gouvernement porta au catalogue des livres destinés aux bibliothèques des écoles normales, des athénées et des sections normales d'enseignement moyen, son principal ouvrage didactique : *L'Art de parler*.

Ce traité, le plus complet, sinon l'unique, publié en ces derniers temps sur cette branche, a rencontré, il faut le dire, l'accueil le plus favorable et le plus mérité. Il se divise en trois parties : dans la première, l'auteur traite plus spécialement de la diction ; il formule les règles générales de la prononciation, si négligée dans ce pays ; suivent d'excellentes considérations sur l'articulation et les vices d'articulations, d'excellents conseils sur l'accent, la ponctuation, les liaisons, le rythme, etc. ; enfin, une étude remarquable sur la diction comparée.

La seconde partie s'intitule *technique et hygiène vocales*, un terrain sur lequel M. Sigogne ne connaît guère de rivaux. Notons plus particulièrement l'analyse de la respiration et les exercices pratiques recommandés à ce sujet.

Il convient de nous occuper plus longuement de la troisième et dernière partie : *L'Art oratoire*, qui a une portée plus universelle. M. Sigogne paraît l'avoir résumée dans sa toute récente brochure sur la *Réorganisation de la Rhétorique*. Il s'y insurge contre les méthodes universitaires qui, excellentes pour le langage écrit, sont parfois un obstacle difficilement surmontable à l'exercice du langage parlé, savoir : la méthode d'imitation et celle de la rhétorique. S'appliquant ensuite à détruire le préjugé classique : « on naît poète, on devient

orateur»; l'éminent professeur examine l'éloquence chez les anciens, qui unisaient à la préparation mentale, à la méthode d'improvisation naturelle à tout orateur-né, la préparation écrite dans des conditions entièrement différentes des nôtres. L'auteur s'appuie sur ce principe qu'on ne sépare point la pensée du mot qui l'exprime et préconise l'improvisation méthodiquement cultivée en développant surtout le sens auditif. Enfin, persuadé qu'écrire et parler exigent deux méthodes différentes, il démontre pourtant que ces deux méthodes se prêteraient un mutuel appui. Il réclame donc l'introduction dans les examens du discours parlé au même titre que le discours écrit, en observant toutefois que l'emploi de la mentale nuirait au beau parleur loin de le favoriser. M. Sigogne termine en montrant, une fois de plus, la nécessité d'une prompte réforme des méthodes universitaires actuelles auxquelles il attribue l'abaissement des mœurs parlementaires, et la victoire, souvent facile, que remportent des illettrés sur des hommes qui ont eu à leur disposition tout ce que l'instruction nationale, tout ce que l'État, tout ce que l'Université peut offrir.

Signalons encore, dans l'*Art de parler*, le chapitre où l'auteur examine les diverses éloquences en donnant les règles particulières à chacune; l'éloquence judiciaire y occupe naturellement une place prépondérante.

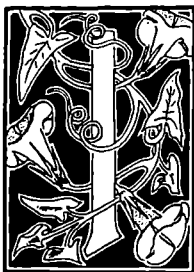
Mais M. Sigogne ne se contente pas d'écrire, joignant l'exemple au précepte, il est lui-même la meilleure preuve de l'excellence de son enseignement. Orateur et conférencier éminent, nous l'avons déjà dit, il est, de plus, un lecteur incomparable, un charmant diseur. C'est sans doute parce qu'il n'est pas un professionnel des planches (il fut pourtant admirable dans Ruy Blas et Orestes des *Erynnies*, rôles qu'il interpréta dans des représentations privées), que, se conformant à ses considérations sur la diction comparée, il sait si bien distinguer, entre la lecture et la déclamation, entre la déclamation et le théâtre (distinctions qu'ignorent tant d'acteurs, et non des moindres). Il possède, d'ailleurs, un talent d'une souplesse extraordinaire, se pliant à tous les genres (sauf, le vulgaire), depuis les morceaux qui se disent comme en sourdine jusqu'à ceux qui exigent le souffle épique; et il aborde avec autant de sûreté l'*A Moron*, de Musset, que l'*Expiation*, de Victor Hugo. Doué d'un tempérament et d'une voix plus lyriques que dramatiques, il atteint avec facilité la largeur et même le hoquet tragique, grâce à cette science rare dont il a le secret, et qui lui a permis de conserver, malgré trente années d'un travail épuisant, un organe toujours frais, avec lequel il semble « jongler » à loisir, donnant à chaque phrase une intonation, à chaque mot une inflexion variée, souvent hardie; fausse, jamais.

Et maintenant, que dire de l'homme? Qu'il est la terreur de M. Homais? N'est-ce pas là le meilleur éloge. Oui, l'homme, chez Émile Sigogne, c'est l'artiste humanisé. Avec quelle délicatesse il sait se dérober aux honneurs, et déguiser la gêne d'un bienfait, et quelle noble fierté dans ce mépris du gain et de la renommée bruyante. Mais surtout, remercions-le de prodiguer sans cesse ses conseils et ses efforts aux jeunes; car ce sera peut-être son titre le plus méritoire d'avoir, loin de retarder la marche en avant, encouragé ceux de demain dans les voies nouvelles de la littérature et de l'éloquence.

MAURICE GEROTHWOHL.

Ibsen et Maeterlinck

par G. Leneveu



est superflu de dire, n'est-ce pas, qu'on est en droit d'exiger d'un critique littéraire qu'il soit intelligent, mais on peut remarquer que l'intelligence ne suffit point? Il faut en plus une espèce de passion réfléchie, quelque écho d'une émotion qui fut bienveillante, dans le jugement lui-même une vibration d'amour qui en tiédisse la rigidité. C'est si vrai cette parole que pour bien comprendre il faut aimer déjà. A cette compréhension du cœur que doublera celle de l'esprit, joignez l'érudition de la mémoire, joignez la finesse qui devine autant qu'elle juge, ajoutez un peu de cet art adroit et si aisément fallacieux qui est la comparaison et vous aurez la recette, non, la formule de la vraie critique. Pour avoir rencontré, dans ce livre d'une sincérité presque fougueuse, ces qualités rares, je l'aime; je l'aime parce qu'il est perspicace et chaleureux.

Ibsen!... Quand on parle de lui, de ce grand perturbateur, de cet isolé systématique qui a exacerbé sa force en théorisant la solitude de sa vie, de ce fonceur obstiné et poète au travers des imperfections modernes, quand on parle d'Ibsen qui n'écrivit jamais pour écrire, mais toujours pour agir, on n'échappe pas à se poser le problème de l'influence de la Littérature sur les mœurs. — Quel joli sujet de « Mémoire » dans le goût du XVIII^e siècle! — Hélas! je pense que la bonne, c'est-à-dire la littérature à sentiments, à idées hautes et généreuses, n'impressionne que peu l'évolution de la vie moderne, tandis que la mauvaise ou la nulle, je désigne celle qui tripote dans les bas-fonds du cœur et exalte les faux décors de la sensibilité, je pense que celle-là davantage, par abêtissement ou corruption, abaisse l'étiage des mœurs.

Mais Ibsen n'a rien à voir avec cette dernière. Si la portée sociale de son œuvre peut être discutée, si l'on peut hésiter sur l'opportunité de sa critique démolisseuse, il faut reconnaître dans le prodigieux effort de sa pensée, l'ardente nostalgie d'une haute morale. C'est ce que M. Leneveu proclame avec une foi très combative soutenue par un jugement très sûr.

Il nous montre dans le détail ce que nous savions déjà en gros. Le dramaturge norvégien est avant tout un « révolté », mais de quelle envergure!

Voyons succinctement comment se réalise cette révolte. L'idée cardinale de son œuvre est l'*Individualisme*, à la fois moral et social, par opposition à ce que M. Demolins aurait appelé le communautarisme, c'est-à-dire l'individu vivant *par* la communauté, par ses forces, par ses idées collectives, par ses volontés, ses habitudes et ses lois. Ibsen pense avec Tarde que l'œuvre de tous est inférieure à l'œuvre d'un seul, choisi naturellement, et que le total d'une foule s'additionne en mal plutôt qu'en bien; il pense que notre civilisation s'est avilie par faiblesse et qu'elle recouvre sa faiblesse du voile du Devoir, par hypocrisie. En un mot, notre bonheur n'est qu'apparences et pusillanimités, il est faux, il ne peut être régénéré que par l'*Individualisme*. Celui-ci se résumerait assez fidèlement dans le mot de Renan : « Sois beau, et fais à chaque instant ce que t'inspirera ton cœur. Voilà toute la morale. »

Mais cet individualisme n'est pas anarchique; au contraire, il obéit à une grande loi : le déracinement dans le cœur humain de l'humain égoïsme. Voilà sèchement l'épine dorsale, peut-on dire, de l'œuvre; à elle se rattachent les autres idées maîtresses qui chacune provoquèrent, dès leur apparition à la scène, de vifs combats. C'est l'émancipation de la Femme dans *Nora*, le problème de l'Hérédité dans les *Revenants*, le pessimisme négatif impuissant à devenir optimisme actif dans les *Soutiens de la société*, la Mort comme aboutissement logique et fatal des efforts vains vers quelque idéal, comme dans *Romershon* qui tente l'union chaste avec une femme et succombe dans son effort. C'est *Un ennemi du Peuple* qui illustre la thèse de l'individualisme social et la *Dame de la Mer*, celle de l'individualisme de la femme dans le mariage, de même que *Nora* et *Hedda Gabler*. M. Leneveu démonte perspicacement ces idées et ces théories; il les explique, il les adopte avec une belle violence. Lisez ces lignes; elles donnent bien le ton du style et l'allure intellectuelle de notre critique :

« Mais ce qui le caractérise, c'est la puissance de son génie. Il élargit le champ de bataille et, au lieu de restreindre son action à son pays seul, étendit la voix par-dessus les frontières. Par la beauté et la grandeur de sa morale subversive, il devança la civilisation elle-même qui l'avait armé, en combattit tout le faux et tout l'artificiel, lui dicta ses idées et ses conceptions plus larges et plus saines de la vie, idées générales qui n'atteignirent seulement pas les hommes, mais l'homme. Et d'un coup, il stupéfia le monde par la hauteur et l'audace de ses pensées. »

C'est vrai : Ibsen stupéfia, et vous savez quelle gerbe d'appréciations contradictoires cet ébahissement, tombant en des âmes diverses, a fait éclore; les uns, tout engourdis de stupéfaction, en restèrent impuissants à comprendre. Ce cerveau si net et coupant, ne l'ai-je pas lu comparé à une lampe charbonneuse produisant plus de fumée qu'elle ne darde de lumière! D'autres ont compris, très bien compris que cet éveilleur d'âmes, que ce semeur d'incendies, que ce brandon, que ce *Brand* — les pompiers aux gages de la Tradition inscrivent aussi au fronton de leurs édifices : *Hulp tegen Brand* — que cet homme, à raison d'un drame par deux ans, s'apprit méthodiquement les bases mêmes de la semi-quiétude moderne. Quoi qu'il en soit, l'honnêteté morale d'Ibsen me paraît hors de critique. Sa conception de la société, en tant que pourrie

d'hypocrisie, peut être exagérée, ses remèdes utopiques, il reste qu'il les pensa et les désira proberment. Cet irrédentiste d'un idéal d'individualisme nous froissera, nous irritera — je pense, pour ma part, que dans *Nora*, au fond, il y a là un enfantillage dangereux — mais nous l'admirerons. Malgré nous, notre sympathie auréole, « cette tête impressive et austère de grand visionnaire et de lutteur implacable ».

Il est vrai, sa conception du mariage, qui côtoie de bien près l'union libre, sa croisade pour l'affranchissement de l'homme sous le seul dictamen de sa conscience, ses idées sur le gouvernement social, son pessimisme ardent et pourtant point négatif comme l'est fréquemment le pessimisme français, presque toujours sceptique, ce « dur » un peu, à la façon de Nietzsche, qui écrivit à peine deux drames où la Pitié eut son rôle; tout cela on peut le combattre, le penseur reste hors le mépris — Ibsen comme Tolstoï est l'homme de son œuvre, je veux dire que l'un s'est accordé à l'autre et ne font qu'un. Cette interpénétration de la vie et de l'œuvre érige une dignité dont le cabotisme de beaucoup de notabilités contemporaines, gens de plume, comme il en est de sac et de corde, est à jamais éloigné.

Ibsen tout jeune encore connut les pires difficultés de la vie. Devant elles, jamais il n'abdiqua son orgueil et son génie. Sans ressources presque, persécuté dès ses premiers drames ou bien bafoué, peu à peu son nom s'éleva; et maintenant ce nom fait tache sur l'étoffe grise et austère de la Norvège, mais tache attirante et glorieuse où convergent, diversement sympathiques, les regards du monde intellectuel.

M. G. Leneveu, chaleureusement et perspicacement, nous montre et démontre tout cela, en s'attachant surtout au côté humain dans toute son amplitude et fort peu à l'importance purement littéraire du dramaturge. Cette dernière est fixée. On ne raille plus que très peu le symbolisme du maître, pour cette raison que la matière fait défaut. Il suffit de réfléchir, en effet, que mettre en scène des Norvégiens, c'est-à-dire les habitants d'un pays tout imprégné de mystère et de légende, où la nature grandiose et déconcertante, avec ses *fjords* singulièrement déchiquetés par l'âpre océan, illuminés d'aurores boréales lointaines et de paradoxaux soleils de minuit, si l'on réfléchit que peindre objectivement ces âmes, c'est représenter des mystiques, sans pour cela « faire » nécessairement du symbolisme, on comprendra qu'Ibsen est, au sens juste du mot, un réaliste dont se sert un penseur audacieux et un poète profond.

Avec Maeterlinck, nous dégringolons de quelques degrés vers l'Equateur, et nous voici dans notre chère patrie. La Belgique est « l'Empire du Milieu » de l'Europe. Insérée entre le genre germanique et le génie latin, elle a participé des deux en s'en assimilant le meilleur, et ainsi elle fut vouée à se faire une âme aussi tempérée que son climat! Cette remarque des deux influences se justifie merveilleusement, est-ce un hasard? dans Maurice Maeterlinck. Je ne sais rien de plus mystérieux, de plus ésotérique, de plus rempli de l'effroi de la Mort, — à mesure qu'on remonte des pays du soleil, où s'exalte le sentiment de la vie, on voit apparaître, jusqu'à en devenir parfois une hantise, la préoccupation de la Mort, — je ne sais rien de plus mystérieux, de plus

« intimiste », ce qui est une forme adoucie d'individualisme, de plus septentrional, en un mot, que les drames de Maeterlinck.

Par contre, lisez *Sagesse et Destinée*, la *Vie des Abeilles*, vous croirez entendre un Athénien de jadis, écrivant dans notre siècle, tant la pensée est ferme et naturaliste, le style clair et harmonieux. L'auteur des *Serres chaudes*, par sa position dans l'Europe de la littérature, rappelle donc bien la place médiane que sa patrie occupe politiquement. Et, si ce n'est là qu'une rencontre, il est piquant quand même de la signaler.

M. Leneveu, je crois, admire beaucoup Ibsen, mais il aime infiniment Maeterlinck. Il lui a consacré les deux tiers de son livre, et cela constitue une étude véritablement très belle et intéressante. En trois chapitres, qui s'intitulent : l'homme, l'occultiste, le dramaturge, il a su réunir, en l'expliquant sagacement, tout ce qu'on peut déjà dire, et la matière est ample, sur ce talent remarquablement original. Je constate même que, non content de nous présenter son auteur, il s'en sert pour extérioriser son âme propre, ses admirations et ses rancœurs personnelles. C'est à propos de l'occultiste... Voici que le critique enfourche le critiqué et charge, à calme abattu, la société et ses membres. Cela nous vaut une trentaine de pages d'un souffle réel, où l'indignation et l'amertume s'emballent dans un style hâtif parfois, mais d'une nervosité, d'une intensité impressionnantes. Je n'épouse pas toutes les idées de M. Leneveu, loin de là, mais je leur reconnais le mérite d'une belle virulence, en regrettant toutefois un peu, que l'auteur, jusqu'ici chaleureux, soit devenu, dans un rapide crescendo, échauffé.

Maurice Maeterlinck, avec, comme je l'ai indiqué, ses deux faces littéraires si nettement et inversement orientées, est un écrivain très séduisant. Tout le monde a lu ses drames pour marionnettes, et il y a peu à insister auprès des lecteurs de cette revue sur la valeur de ces œuvres, où passe réellement un frisson nouveau. Le dramaturge, fortement imprégné par le mysticisme de Ruysbroeck, excelle à « rendre », chez des âmes fragiles, les tressaillements les plus ténus et profonds d'une humanité en effroi devant la Destinée, l'Amour et la Mort. C'est d'un art subtil, naïf et merveilleusement adroit. C'est, au plein jour du XIX^e siècle, affairé et réaliste, tout un vieux tréfonds d'humanité d'autres âges dégagé mystérieusement et venant s'effrayer, pleurer doucement et se soumettre, sur une scène minuscule — théâtre pour marionnettes! — mais de grande valeur originale. Maeterlinck, après avoir affermi sa manière en se débarrassant du « procédé » des débuts, a écrit définitivement de ces pièces très belles, comme *Intérieur*, une tragédie immobile la nomme fort bien Leneveu, comme *Aglavaine*, comme *Tintagiles*, dont je ne puis mieux exprimer l'écho qu'elles éveillèrent en moi qu'en les proclamant d'une « musicalité » encore inouïe. Maeterlinck, parti de Shakspeare, rejoint Wagner, dont la formule connue « le drame ne doit exprimer que l'humain débarrassé de toute convention », éclaire et définit ses œuvres à lui. J'aimerais insister sur cette idée, montrer combien cette rencontre est exacte, mais la place manque et j'ai à parler, pour finir, brièvement des derniers livres de l'écrivain.

Dans le *Trésor des Humbles*, dans *Sagesse et Destinée*, Maeterlinck se révèle un

« essayist » de valeur, dans la *Vie des Abeilles* un observateur-poète absolument délicieux et, par-dessus tout, un styliste parfait et un psychologue de subtilité raffinée. J'ai lu quelque part, à l'apparition du second de ces livres, qu'il était une façon de « manuel de morale à l'usage de fils de riches banquiers désireux de se faire une âme élégante ! » La boutade, en plus de sa malice, a, disons-le, quelque ombre de vérité. La psychologie du poète, malgré, ou plutôt à cause de sa sérénité délicate et aristocratique, donne à la longue l'impression d'un certain factice ingénieux. Mais, cela dit, quel charme, quelle beauté souriante, quelle finesse intelligente dans ce platonisme moderne. Voici, entre mille, une phrase de l'auteur que je relève, parce qu'elle me semble typique : « Il n'y a rien de plus beau qu'une clef, tant qu'on ne sait pas ce qu'elle ouvre. » Eh bien, voilà du pur Maeterlinck, voilà le parangon de son style fluide, délicat évocateur, de son style songeur, dont les idées ont, en quelque sorte, un sens qui ne se révèle tout entier à nous qu'en s'épanchant lentement dans l'âme. Et en voici une autre qui se rapporte à la boutade de tantôt : « A seul le temps de vivre celui qui n'agit point. » C'est beaucoup moins bon. Je sais que c'est fort profond, mais ce n'est pas vrai ; et il semble, vraiment, qu'il faille être fils de banquier riche pour pratiquer cette maxime...

Je ferme le livre de M. Leneveu. J'en conserve le souvenir intense, car ces deux études sont intenses, sérieusement, intelligemment, avec ardeur intenses. La « manière » de l'auteur est rapide, nerveuse, pleine d'images originales et amusantes « la parole est le vide-poche du cerveau » ! de comparaisons neuves, pleine surtout de pensée et d'idées, d'une remarquable perspicacité, d'une entraînante chaleur. Je ferme le livre de M. Leneveu ; je finis d'en lire les dernières lignes et j'apprends, par le hasard d'une revue, que l'auteur vient de mourir, au cœur riche de la jeunesse, à Paris... Si j'avais donc à critiquer le critique, je n'aimerais pas à le faire. J'ai quelque mélancolie à songer à cette fin soudaine, car l'écrivain d'un livre qu'on aime n'est plus un indifférent.

G. B.



Les Funérailles d'Alexandre de Burlet⁽¹⁾

Le mardi 22 mars 1891, vers 9 heures, à la maison mortuaire, rue Faider, arrivaient, une à une, dans la modeste chapelle ardente, les couronnes, les palmes, les bouquets, offrandes de ceux qui avaient aimé le grand et cher confrère dont la dépouille allait partir pour le cimetière rustique qu'il avait désigné, là-bas dans le Brabant wallon, au hameau du Bourgeois, à la lisière d'un bois de sapin, sur une colline regardant vers Genval, avec, à l'horizon, la bande noirâtre de la forêt de Soignes. Dernier asile, très isolé, en dehors de tout itinéraire connu, mais très digne, sous sa simplicité et sa grandeur champêtre, de ce compagnon viril et fier qu'une phalange d'amis allaient y ensevelir.

Des fleurs, des bouquets, des palmes, des couronnes d'amis sans nombre.

Lentement, par les rues secondaires des faubourgs, ayant en tête le corbillard enveloppé de cette parure parfumée et fleurie; la longue file des voitures de deuil serpenta jusqu'à la gare du Luxembourg.

A Rixensart, le cercueil fut pris à bras par des paysans qui se souvenaient du grand marcheur, de l'alerte chasseur, du bon conseiller que fut Alexandre de Burlet au beau temps de sa pleine santé d'athlète, chaussant les gros souliers et les guêtres, amoureux du grand air et des riants horizons. Derrière le fardeau mortuaire, un groupe de gamins du village portait, en orchestre muet et odorant, chacun la sienne, les couronnes multicolores, sonnant leurs vives couleurs en plein soleil, par un temps clair et sec de mars. Et il semblait qu'on faisait un triomphe.

Au long du chemin de campagne! A gauche, au départ, le vieux château où jadis languit Montalembert malade; puis, par le pont du Pèlerin, par les guérets qu'a stérilisés le rude dernier hiver, par les boquetaux de sapins et de hêtres, la procession allait, recueillie, mettant sur ces champs habitués aux blouses, le défilé des noirs chapeaux et des pardessus sombres. Sur les accotements, par groupes, des paysannes agenouillées. A un carrefour, trois prêtres revêtus de très pauvres vêtements sacerdotaux, et une croix, enveloppée de la serge violette qui couvre le Christ pendant la Semaine sainte.

(1) Nous reproduisons ici une page d'Edmond Picard peu connue du public et qui est une des plus belles qu'il ait écrites.

Ainsi jusqu'à l'église du Bourgeois, une très petite église, un tronçon d'église, enveloppée d'un quinconce d'ormes dépouillés de leurs feuilles. Devant les maisons, encore des villageoises prosternées. Un grand silence, craquant sous le rythme des porteurs marchant d'un pas cadencé.

Un long service, très humblement orné de cierges minces, très rudement chanté par des voix de laboureurs. L'assistance énorme débordant par le porche comme d'une grange trop pleine. Et partout des visages graves et tristes, avec, pourtant, la vague sérénité de ce beau jour mettant un glacis d'espérance sur cette réunion funèbre, commençant le retour à la paix après la douleur, amenant déjà la lumière que le souvenir d'un tel homme répandra sur tous ceux qui l'ont connu.

Puis la serpentaison du même cortège vers le champ du repos, dans la splendeur du plein midi. Le cercueil descendu dans la fosse et les fleurs s'entassant pour en cacher le douloureux symbolisme. Sur tous les visages une dernière ondée de larmes et la pointe d'une faible joie adoucissant l'amertume des derniers adieux, la joie de voir ensevelir, par une si triomphante journée printanière, sous un si beau ciel, dans une si pure atmosphère, avec des lointains si radieux et si doux, ce brave et fier soldat, cet incomparable ami.

Oh! tu as été enseveli selon ton cœur et ton espérance, cher confrère! L'impassible nature, si douce en son immobilité, a fait à tes funérailles le décor que tu avais souhaité, et tous ces hommes venus là, même ceux qui n'osaient espérer ressentir autre chose que la banalité des enterrements vulgaires, sont revenus attendris et ennoblis, plusieurs répétant machinalement ces admirables paroles de l'office des morts, consolantes et fortifiantes :

Ego sum Resurrectio et Vita ; qui credit in me, etiam si mortuus fuerit. VIVET!

EDMOND PICARD.



I FIORETTI

(Suite)

DOCTRINES ET DITS NOTABLES DE FRÈRE ÉGIDE

XI. — CHAPITRE DE LA SAINTE ORAISON

L'ORAISON est le principe, le moyen et la fin de tout bien. L'oraison illumine l'âme, et par elle, l'âme discerne le bien du mal. Tout homme pécheur devrait, avec ferveur de cœur, faire chaque jour cette oraison, c'est-à-dire prier Dieu humblement qu'il lui donne parfaite connaissance de sa propre misère et de ses péchés, et des bienfaits qu'il a reçus et reçoit de lui, bon Dieu. Mais l'homme qui ne sait pas prier, comment pourra-t-il connaître Dieu? Et tous ceux qui veulent se sauver, s'ils sont personnes de vraie intelligence, il faut à la fin qu'ils se convertissent à la sainte oraison.

Frère Egide dit : — « S'il y avait un homme qui eût un de ses fils qui eût commis tant de mal qu'il fût condamné à mort ou qu'il fût banni de la cité, il est certain que cet homme serait très soigneux de tâcher, de tout son pouvoir et de jour et de nuit, d'obtenir grâce de la vie pour ce sien fils ou pour le tirer du bannissement, faisant très grandes prières et supplications et donnant des présents ou des tributs de tout son pouvoir, par lui-même et par ses amis et parents; donc, si l'homme fait cela pour son fils, qui est mortel, combien l'homme devrait être plus soigneux à prier Dieu et aussi à le faire prier par les hommes pieux, en ce monde, et encore dans l'autre, par les saints, pour sa propre âme, laquelle est immortelle, lorsqu'elle est bannie de la cité céleste et qu'elle est condamnée à la mort éternelle pour ses nombreux péchés! » Un frère dit à frère Egide : — « Père, il me paraît que l'homme devrait s'attrister beaucoup et avoir grand déplaisir quand il ne peut avoir la grâce de la dévotion dans son oraison. » Auquel frère Egide répondit : — « Mon frère, je te conseille que tu fasses tout doucement ton affaire; parce que, si tu avais un peu de bon vin dans un tonneau, dans lequel tonneau serait encore la lie sous ce bon vin, il est certain que tu ne voudrais heurter, ni agiter ce tonneau, pour ne pas mêler le bon vin avec la lie; et, je dis que tant que l'oraison

ne sera pas dégagée de toute concupiscence vicieuse et charnelle, elle ne recevra aucune consolation divine, car elle n'est pas pure devant Dieu l'oraison qui est mêlée avec la lie de la sensualité. Et, pour cela, l'homme doit s'efforcer autant qu'il peut, de se débarrasser de toute lie de concupiscence vicieuse, afin que son oraison soit pure en la présence de Dieu, et afin qu'il reçoive d'elle dévotion et consolation divine. »

Un frère demanda à frère Egide, disant : — « Père, pour quelle raison advient-il que, quand l'homme adore Dieu, il est beaucoup plus tenté, combattu et travaillé dans son esprit qu'en aucun autre temps? » Auquel frère Egide répondit ainsi : — « Quand un homme a à terminer quelque querelle devant le juge et qu'il va pour exposer sa cause au juge, lui demandant aide et conseil, comme son adversaire apprend cela, de suite il comparait pour le contredire et pour résister à la demande de cet homme, et lui met ainsi grand obstacle, réfutant presque tout son dire; et semblablement advient-il quand l'homme va à l'oraison : parce qu'il demande aide à Dieu dans sa cause, pour cela, comparait de suite son adversaire, le démon, avec les tentations, et il fait grande résistance et contradiction et use de tous les efforts, adresse et arguments possibles pour empêcher l'oraison, afin que cette oraison ne soit acceptée en présence de Dieu, et afin que l'homme n'ait de cette oraison aucun mérite, ni consolation. Et nous pouvons voir cela bien clairement, car quand nous parlons des choses du siècle, nous ne souffrons d'aucune tentation, ni distraction; mais, si nous allons à l'oraison pour délecter notre âme et la consoler avec Dieu, de suite nous sentirons notre esprit frappé de divers traits, c'est-à-dire de diverses tentations, lesquels lance le démon, pour nous détourner l'esprit, afin que l'âme n'ait pas de délectation ni de consolation de ce qu'elle parle avec Dieu. »

Frère Egide dit que l'homme qui prie doit faire comme fait le bon chevalier à la bataille, qui, bien qu'il soit ou combattu, ou frappé par son ennemi, ne s'en va pas pourtant de suite de la bataille, mais résiste virilement, pour obtenir victoire de son ennemi, afin que la gloire de la victoire le réjouisse et le console, mais s'il s'en allait de la bataille, parce qu'il est frappé et blessé, il est certain qu'il sera confus, honteux et méprisé. Et ainsi, semblablement, devons-nous faire, c'est-à-dire n'abandonner l'oraison pour aucune tentation, mais nous devons résister courageusement, parce que bienheureux cet homme qui souffre les tentations, dit l'Apôtre, car, les vainquant, il recevra la couronne de la vie éternelle. Mais si l'homme, à cause des tentations, s'éloigne de l'oraison, il est certain qu'il reste confus, vaincu et déconfit par son ennemi, le démon. »

Un frère dit à frère Egide : — « Père, je vis quelques hommes qui reçurent de Dieu grâce de dévotion et de larmes dans leurs oraisons, et moi, je ne puis sentir aucune de ces grâces quand j'adore Dieu. » Auquel frère Egide répondit : — « Mon frère, je te conseille que tu travailles humblement et fidèlement en ton oraison; car on ne peut avoir sans fatigue et sans travail les fruits de la terre, et encore, après le travail, la récolte désirée ne succède pas de suite tant que n'est point venue la saison; et ainsi Dieu ne donne pas de suite à l'homme ces grâces dans l'oraison, tant que n'est pas venu le temps conve-

nable et tant que l'esprit n'est pas purgé de tout vice et de toute affection charnelle. Donc, mon frère, travaille humblement dans l'oraison, parce que Dieu, qui est tout bonté et grâce, connaît et discerne toutes choses, et quand il sera le moment et la saison, il te donnera bénévolement beaucoup de fruits de consolation. »

Un autre frère dit à frère Egide : — « Que fais-tu, frère Egide? Que fais-tu, frère Egide? » Et il répondit : — « Je fais mal. » Et ce frère dit : — « Quel mal fais-tu? » — et alors frère Egide se retourna vers un autre frère et lui dit ainsi : — « Dis-moi, mon frère, qui crois-tu qui soit plutôt prêt, ou Notre Seigneur Dieu à nous concéder sa grâce, ou nous à la recevoir? » — Et ce frère répondit : — « Il est certain que Dieu est plutôt prêt à nous donner sa grâce que nous ne sommes à la recevoir. » Et alors frère Egide dit : — « Donc, faisons-nous bien? » Et ce frère dit : — « Nous faisons mal. » Et, alors, frère Egide se retourna vers le premier frère et dit : — « Voilà, frère, qui te montre clairement que nous faisons mal; et c'est la vérité qu'alors je répondis, c'est-à-dire que je faisais mal ».

Frère Egide dit : — « Beaucoup d'œuvres sont louées et commandées dans la Sainte Ecriture, et ce sont les œuvres de la miséricorde et autres saintes opérations; mais en parlant de l'oraison, le Seigneur dit ainsi : « Le Père céleste cherche et veut des hommes qui l'adorent sur la Terre, en esprit et en vérité. »

Frère Egide dit encore que les vrais religieux sont semblables aux loups, parce qu'ils sortent rarement dehors en public, sinon pour grande nécessité, mais ils tâchent de retourner incontinent à leur demeure sans beaucoup rester parmi les hommes.

Les bonnes œuvres ornent l'âme, mais, au-dessus de toutes les autres, l'oraison orne et illumine l'âme.

Un frère, compagnon et très familier de frère Egide, dit : — « Père, mais pourquoi ne vas-tu jamais parler des choses de Dieu, enseigner et procurer le salut des âmes des chrétiens? » Auquel frère Egide répondit : — « Mon frère, je veux satisfaire à mes devoirs envers le prochain avec utilité et sans dommage pour mon âme, c'est-à-dire par l'oraison. » Et ce frère lui dit : — « Au moins, vas-tu quelquefois visiter tes parents? » Et frère Egide répondit : — « Ne sais-tu pas que le Seigneur dit dans l'Evangile : — « Celui qui abandonnera père et mère, frères, sœurs et biens en mon nom, recevra au centuple ». Et puis il dit : — « Un gentilhomme entra dans l'Ordre des Frères, duquel les richesses valaient peut-être soixante mille livres. Quels grands dons attendaient donc ceux-là qui, pour Dieu, laissaient de grandes choses, puisque Dieu rend au centuple. Mais nous, qui sommes aveugles, quand nous voyons quelque homme vertueux et agréable à Dieu, nous ne pouvons comprendre sa perfection à cause de notre imperfection et cécité. Mais si un homme était vraiment spirituel, à peine s'il voudrait jamais voir et entendre personne, sinon pour grande nécessité, parce que le vrai spirituel désire toujours d'être séparé des hommes et d'être uni avec Dieu par la contemplation. » Alors, frère Egide dit à un frère : — « Père, volontiers voudrais-je savoir quelle chose est la contemplation? » Et ce frère répondit : —

« Père, je ne le sais pas encore. » Alors frère Egide dit : — « Il me paraît que la contemplation soit un feu divin, et une onction suave de l'Esprit-Saint, et un ravissement ou suspension d'esprit enivrée dans la contemplation de cette saveur ineffable de la douceur divine, et une douce, et tranquille, et suave dilection de l'âme qui reste suspendue et ravie, avec grande admiration des glorieuses et suprêmes choses célestes, et un brûlant sentiment intérieur de cette gloire céleste inénarrable. »

Traduction littérale d'ARNOLD GOFFIN.

(A continuer).



LES LIVRES

LA POÉSIE :

L'Ombre des jours, par la Comtesse MATHIEU de NOAILLES. — (Paris, Calmann-Lévy.)

Il n'y a pas un an, je disais ici-même le charme puissant et la pénétrante saveur du *Cœur innombrable*, de la Comtesse de Noailles; une admiration m'avait pris pour cette poésie si humaine, si simple à la fois et si profonde. Et voici que déjà m'arrive *l'Ombre des jours*, le second recueil de Madame de Noailles, qui m'apporte la joie délicieuse de retrouver égal à lui-même ce beau, ce grand poète. Il semble même que son essor se soit encore élargi, montant jusqu'aux plus hautes cimes de l'idéal et de la mélancolie. Ce sont, d'un bout à l'autre du livre, les mêmes louanges de la Nature, les mêmes sanglots d'amour, les mêmes élans de douleur farouche et passionnée, — avec quelque chose en outre de plus intensément émouvant. Oui, émouvant : car, encore que l'on puisse appliquer à l'inspiration de la Comtesse de Noailles l'épithète « cérébrale » ou, si vous préférez, « philosophique », je connais peu d'accents qui remuent le cœur et les moelles aussi impérieusement que ces vers de femme. Peut-être est-ce pour avoir lu *l'Ombre des jours* par une heure de brume et de pluie, par une heure qui convenait bien à cette poésie mouillée de larmes; peut-être aussi est-ce parce que, au moment où ce livre m'est tombé entre les mains, mon cœur se trouvait être en un état de parfaite correspondance avec la mélancolie irrémédiable qu'exhalent les strophes de la Comtesse de Noailles, — mais le fait est que ces strophes, si fortes et si délicates, et dans la musique desquelles on croit entendre

La respiration paisible du feuillage,

m'ont rempli l'âme d'une irrésistible, d'une poignante émotion. Elle m'ont fait mieux comprendre la cruelle et douce puissance de l'Amour et de sa sœur la Douleur, ces deux grands maîtres de notre pauvre vie humaine; elles ont donné une voix harmonieuse à la détresse qui souffrait en moi silencieusement et l'ont soulagée, comme un chant de violon soulage une peine contenue en lui donnant des ailes... Je ne saurais, vraiment, résister au désir de transcrire

ici le noble testament poétique de la Comtesse de Noailles; il est d'une auguste beauté, et caractérise fidèlement le génie de celle qui l'a écrit :

*J'écris pour que le jour où je ne serai plus
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu,
Et que mon livre porte à la foule future
Comme j'aimais la vie et l'heureuse nature.*

*Attentive aux travaux des champs et des maisons
J'ai marqué chaque jour la forme des saisons,
Parce que l'eau, la terre et la montante flamme
En nul endroit ne sont si belles qu'en mon âme.*

*J'ai dit ce que j'ai vu et ce que j'ai senti,
D'un cœur pour qui le vrai ne fut point trop hardi,
Et j'ai eu cette ardeur, par l'amour intimée,
Pour être après la mort parfois encore aimée,*

*Et qu'un jeune homme alors lisant ce que j'écris,
Sentant par moi son cœur, ému, troublé, surpris,
Ayant tout oublié des compagnes réelles,
M'accueille dans son âme et me préfère à elles...*

Le vœu de la Comtesse de Noailles n'a pas besoin d'attendre la mort pour se réaliser; et la gloire d'avoir éveillé, par ses chants, un écho sympathique en de jeunes cœurs, est sienne déjà sans nul doute.

Ah! l'auteur du *Cœur innombrable* et de *l'Ombre des jours* a bien raison de saluer comme des frères Verlaine et Henri Heine, ces deux poètes troublants qu'on se prend à aimer ainsi qu'on aime les femmes, — d'une tendresse profonde, inquiète et un peu nerveuse.

Hélène, par ALBERT ERLANDE. — (Paris, *Mercur de France*.)

Un petit livre de vers mélancoliques et mélodieux, vers d'amour douloureux et de vague rêverie : une tristesse constante y passe, discrètement voilée et drapée aux plis harmonieux des strophes chantantes. Mais tout cela est un peu flou, et la pensée du poète nous échappe trop souvent, perdue en les nuages dont elle s'enveloppe; plus de clarté augmenterait le charme — très prenant déjà — de ce léger recueil sentimental. M. Albert Erlande a une âme musicienne, et vraiment je sais peu de vers qui bercent aussi doucement que les siens; quel dommage que toute cette mélodie ne soit, la plupart du temps, qu'un agréable concert qui parle à l'oreille plus qu'au cœur!

Poésie et charité dans la littérature française du XIX^e siècle, par l'abbé JACQUES MEYERS. — (Luxembourg, imprimerie M. Huss.)

Cette conférence, faite au profit de l'Œuvre des Dames françaises, est à la fois instructive et charmante. M. l'abbé Meyers, qui a beaucoup de lecture, y réalise une idée nouvelle et bienfaisante : il passe en revue les poètes du

xix^e siècle, depuis les romantiques jusqu'aux parnassiens, sans oublier même Verlaine et les symbolistes, et il cherche dans leur œuvre à tous l'épanouissement d'une pensée charitable; il l'y cherche — et il l'y trouve. Car il n'y a pas une seule de ces lyres qui n'ait vibré une fois au moins, douloureusement et sympathiquement, d'un frisson de pitié; il n'y a pas un seul de ces poètes — l'aride et froid Banville excepté — qui n'ait parfois ressenti, au spectacle des misères humaines, cette fraternelle émotion que le christianisme inspire. Et si leurs accents sont inégaux, si Hugo les domine tous de sa haute éloquence, il n'en est pas moins vrai que chacun de ces poètes nous apporte un noble chant d'amour et de bonté. M. l'abbé Meyers a bien fait de mettre ainsi en évidence, parmi tant de vains joyaux et tant de faux diamants qui encombrèrent l'écrin lyrique du xix^e siècle, ces pures perles qui sont les larmes de la Charité.

La Mendiante turque. — Le Gouffre. — A travers le Monde. — Poèmes d'Automne, par MAURICE TRUBERT (Paris, H. Oudin.)

M. Maurice Trubert, à qui le Ciel a départi ce rare bonheur d'être à la fois un grand globe-trotter et un écrivain agréable, nous donne en ce livre un bouquet de proses très diverses, — fantaisies, nouvelles, souvenirs de voyages, — où le tragique se mêle au touchant, et l'instructif au divertissant. Une excellente lecture, facile et reposante, pour ces mois de villégiature. La Turquie bariolée, l'âpre et farouche Monténégro, la gigantesque Amérique avec ses cataractes, ses déserts, ses caravansérails cosmopolites, M. Trubert peint tout cela d'une plume aisée, élégante et naturelle; son tableau du Niagara, pour ne citer que celui-là, est une fort bonne toile, et largement brossée.

L'intérêt que l'on prend à suivre l'auteur dans ses curieuses pérégrinations dépasse, il faut bien le dire, celui qu'inspire le recueil de vers qui compose la moitié à peu près de son volume; ces poésies, d'une inspiration d'ailleurs touchante, ne sont ni meilleures, ni pires que beaucoup d'autres: elles se laissent lire, voilà tout.

Vendanges, par EMMANUEL DES HAYES. — (Bruxelles, Société belge de librairie.)

L'impression de ce volume, confiée au maître imprimeur Buschmann, est excellente; l'impression qu'on retire de sa lecture est, non pas mauvaise, mais pire! M. des Hayes, qui semble s'enorgueillir fort de son blason, n'aura jamais le droit de répéter la fière parole du grand Vigny :

*J'ai mis à mon cimier doré de gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté...*

Puisse l'auteur de ces tristes *Vendanges* se contenter à l'avenir de son casque, et n'ambitionner plus les lauriers poétiques; ses « pressoirs » sont indignes des « presses », dirait un plaisant.

F. A.

LE ROMAN :

Le jardin du roi, par P. et V. MARGUERITTE. — (Paris, Plon.)

Ceci est un des meilleurs romans pour jeunes filles que je connaisse. Aussi bien, suffit-il aux écrivains d'esprit et de talent que sont les Margueritte de tenter un genre pour y exceller. Si leur style souple se prête à dépeindre avec une belle vigueur le galop des charges, le fracas des fusillades, à exalter, comme dans le *Désastre* et les *Braves gens*, l'héroïsme de la patrie vaincue et toujours grande durant l'épreuve de l'Année terrible; il sait aussi animer les conversations, esquisser finement les caractères qui donnent tant de charme au *Jardin du Roi*.

Tout un petit monde avide d'intrigues, bavard et méchant par-ici, par-là tendre et poétique, se retrouve journallement, aux mêmes heures, dans un recoin ombrageux du parc de Versailles. On y remarque des jeunes filles comme les Durdelle, au caractère aigri, jalouses du succès des autres. Voici Rose du Vernay, frêle sensitive qui s'éveille à l'amour; auprès d'elle, Miss Seven, la vieille gouvernante au grand cœur; Madame Dumerchin, l'ex-préfète, hautaine de son titre et de sa fortune; Madame Allaygre, essayant avec gaucherie de montrer à tous la couronne fraîchement peinte de comtesse papale ornant son landau. Sanglés dans la tunique ou la redingote, sous le képi frondeur ou le huit-reflets prosaïque, les Jean de Lacaille et les Robert Dumerchin flirtent et chassent à la dot, volages ennemis des cœurs crédules. Voici encore Henri Sicart, l'architecte épris du vieux Versailles, le seul qui soit fidèle à Rose aux heures d'infortune et pour cela l'époux que l'Amour lui destine.

Entre ces personnages nettement mis en lumière se noue une légère et gracieuse intrigue, que nous voyons s'annoncer, se décider, se compliquer, s'achever au rallye-paper des officiers de Versailles, à la soirée de comédie chez Madame Dumerchin et, surtout, dans les fastueux décors du Jardin du Roi, décrits par les auteurs avec les meilleurs ressources de ce style élégant et sobre dont ils ont le secret.

CH. DE S.

Têtes de Houille, par MAURICE DES OMBIAUX. — (Bruxelles, Dechenne.)

C'est un village, un village clair de Wallonie; les âmes y sont simples et bonnes, même lorsque telle histoire glisse un frisson tragique entre deux éclats de rire.

Les personnages de Maurice des Ombiaux ont le cœur sur la main. Ils déambulent à la bonne franquette, ils poussent devant eux leur vie en clignant de l'œil. Ils ne sont pas compliqués...

Jeunesse bien apparente des âmes, joies et cordialités selon la bienveillante nature (les visages épanouis reflètent les consciences), ainsi défilent ces bonnes gens. Il y en a — quelquefois — que vous trouverez très touchants : *le Père* (et celui-là, les lecteurs de *Durendal* le connaissent déjà bien), aussi *Adelin*, *le Passeur d'eau* « infortuné » par la tempête. Une nuit le Passeur crut

reconnaître sur l'autre rive, la voix de son amie morte, et il partit à travers la tourmente. « Et maintenant, la voix, auprès d'Adelin, chantait de vieilles cantilènes d'amour. Une fille de Meuse, toute fleurie d'écume, surgit à son côté. Une autre suivit, une autre encore. Toutes le frôlèrent d'une caresse rapide, la fée Blanche, les trois Dames, Marie d'Agimont, Freya, Madeleine, les demoiselles de Crèvecœur, la belle Midone, et celle qu'il avait perdue, celle qui chantait à l'autre rive et l'appelait, lui mit ses lèvres sur sa bouche... »

M. Maurice des Ombiaux veut que ses récits s'imprègnent d'un accent spécial, que le goût du terroir pénètre chaque conte. Et ses prédilections vont aux farces, aux grosses farces. Un large rire, ce rire qui fait que l'on se frappe les cuisses, secoue les trois quarts du bouquin. Certes, le *Tailleur est drôle* et l'aventure de sa femme suffisamment hilare, la malice paysanne éclate dans *le Divorce* et la charge s'étale pesamment dans le récit intitulé *la Vieille Fille*, mais aucune histoire ne vaut celle de *Nesse, le Veilleur des Morts*. Ces pages sont parfaites dans leur genre. L'impayable *Nesse* ! Comme des Ombiaux l'a compris et dessiné avec verve ! C'est un de ces bonshommes qu'on reconnaît sans l'avoir vu, tant il est d'une humanité vraie. Voilà de l'originalité et de la meilleure. Voilà de la santé franche, bien appréciable en ce temps de littérature avariée.

Si l'auteur ne nous avait décrit autre part les paysages d'Entre-Sambre-et-Meuse, nous regretterions de ne pas rencontrer ici plus de coins de nature, plus de décor autour des gambades des drilles. Certaines négligences de forme pourraient mécontenter les puristes, mais Georges Rency ne croit-il pas devoir attribuer à une naïveté sans doute voulue, cette aisance un peu « peuple » qui unit si sincèrement l'écrivain aux hommes de son cher terroir ?

Comme eux, des Ombiaux est vigoureusement cordial, tapageur avec joie et parfois... parfois, très tendre...

G. V.

Contes, par ALBERT SAMAIN. — (Paris, *Mercur de France*.)

Trois des contes que voici : *Xanthis*, *Divine Bontemps* et *Hyalis*, très peu connus, parurent jadis dans la *Revue hebdomadaire*. Avec *Rovère et Angisèle*, le quatrième, auquel l'auteur n'avait pas donné sa forme définitive ; ils composent, croyons-nous, toute l'œuvre en prose du regretté poète d'*Aux Flancs du Vase*. Il était bon que les fidèles de cette chère mémoire les connussent. Ils sont exquis. Ils attestent toute la grâce et la distinction de cette âme mélancolique et ardente. L'un d'eux surtout pénètre profondément ; il est poignant autant que subtil. Si *Xanthis* et *Hyalis* ont la finesse légère des vieux Saxe ou la pureté des marbres d'Hellas, *Divine Bontemps* est un rare joyau moderne, et ce n'est pas trop de dire un petit chef-d'œuvre.

M. D.

Cas de conscience, par CHAMPOL. — (Paris, Plon.)

On trouvera dans ce récit, écrit avec élégance et bien composé, des

caractères curieux et divers. Un type de vieille artiste peintre, aux idées brusques et au large cœur, charmera surtout par son originalité non outrancière.

La force du sang, par A. COUVREUR. — (Paris, Plon.)

M. Couvreur étudie savamment et expose avec conviction des problèmes sociaux de haute importance. En ce roman, il s'attache à montrer les effets de cette mystérieuse puissance, base des familles humaines, faite d'instinct et d'affection, qu'il appelle la force du sang. Malheureusement des développements embarrassés et un style un peu lourd gâtent ses qualités réelles et rendent la lecture de son livre parfois fatigante.

Chanteclair, par F. CASALE. — (Paris, Plon.)

Ce nom de gloire et de soleil sert de titre à une bien charmante histoire. Celle-ci se déroule à l'époque tragique de la grande révolution. Féconde en larmes et en souffrances, elle se clôt par une belle journée d'amour. Mains détails de mœurs intéressent et charment. Le style est alerte, habile à tracer le contour des caractères aussi bien qu'à décrire.

CH. DE S.

L'ART :

Beato Angelico, par I.-B. SUPINO. Un vol. illustré. — (Firenze, Fratelli Alinari.)

La Critique mystique et Fra Angelico, par J.-C. BROUSSOLLE. Un vol. — (Paris, Oudin.)

L'art de l'Angelico surprend et enchante à la manière d'une musique délicate et nuancée, pleine de secrets de lumière et de grâce, et où, du milieu des suaves murmures de l'extase, s'élèvent, parfois, de douloureux et sublimes accents.

L'accord admiratif de la critique sur l'œuvre de Fra Giovanni est unanime depuis que les préjugés esthétiques de la Haute Renaissance, ses superstitions idéales de force et de pathétique, ont cessé de régir l'art.

Vinci enseignait à ses élèves à prendre exemple, non sur les Grecs ou les Romains, ou sur leur maître, mais bien sur la nature. C'était la bonne leçon ; la seule vraie et qui, malheureusement, resta pour longtemps négligée.

Un artiste n'est jamais insolite : il vient toujours dans une tradition, apparaît dans un milieu et dans un temps dont les influences combinées s'exercent nécessairement sur lui ; mais il n'a d'originalité que dans la mesure où son individualité se dégage de ces éléments, se les subordonne, les résorbe, en quelque sorte, pour les faire concourir à l'expression de sa personnalité.

Stendhal disait, résumant d'un mot toute l'agitation complexe de la vie, que « chacun de nous est à la recherche du bonheur ». Il faut entendre : à la recherche des conditions d'existence susceptibles de laisser s'épanouir

librement tous les germes que nous recélon en nous; d'amener à leur parfaite efflorescence nos facultés en puissance; d'ouvrir, enfin, une issue à ces aspirations de notre âme qui, contrariées, y entretiennent la langueur morbide d'une sourde et incurable souffrance.

L'art n'est pas soumis à d'autres lois organiques que les créatures : lui aussi, il va à la recherche du bonheur, c'est-à-dire à la pleine expansion de sa volonté de beauté. Il veut pouvoir obéir à l'impulsion de celle-ci; se développer selon la forme de sa propre conscience, dans le sens de la nécessité intérieure dont il se sent animé. Et, sous l'excès des contraintes extérieures, des règles et des principes arbitraires, il périclite, s'étirole, meurt.

Le prestigieux éclat de l'art du xv^e siècle, dans nos provinces comme en Italie et en Allemagne; sa vigueur, sa délicatesse et son inépuisable fécondité provinrent, non moins de l'enivrement de son ardeur juvénile, de la joie neuve de ce printemps de beauté que de l'indépendance absolue dont il jouissait. Plus tard, des voies furent tracées, des barrières élevées; avec l'art idéal florirent les codes académiques, les dogmes et la pédagogie esthétiques. Le jeune peintre, l'apprenti sculpteur, formés jusque-là dans l'atmosphère intuitive et cordiale de l'atelier du maître, artisan de Florence, de Cologne ou de Bruges, furent transportés sur les bancs froids de l'école pour y subir la communauté des principes et de la fêrule, le nivellement de l'uniformité. Tellement que l'on pourrait dire que l'art, qui avait grandi dans les boutiques, a failli périr dans les académies...

Aussi, la diversité des artistes du xv^e siècle est-elle admirable. Pour ne parler que de Florence, n'y voyons-nous pas travailler, presque côte à côte, des maîtres de tendances aussi différentes que Ghiberti, Donatello et Luca della Robbia; que l'Angelico, Masaccio, Andrea del Castagno et Filippo Lippi? — les tendres, les nerveux, les énergiques, chacun selon son tempérament, sa vision, son inclination réaliste ou contemplative.

La même émulation de beauté entraînait tous ces artistes, et, si l'on peut marquer chez eux les caractères qui les apparentent et ceux qui les distinguent, ce ne serait que par un artifice de méthode qu'on les classerait en écoles nettement tranchées.

Rio, cependant, dans son célèbre ouvrage *De l'art chrétien*, sépare l'Angelico de ses contemporains florentins et ombriens pour le ranger, avec Lorenzo Monaco et Benozzo Gozzoli, dans ce qu'il intitule *l'école mystique*. Le rapprochement sous un même vocable de trois artistes d'aussi inégale valeur et si dissemblables d'expression et de conception dénonce assez ce que la définition donnée par Rio de l'art mystique a de conventionnel. Sans mettre à combattre les théories de Rio et de ses adeptes sur ce point la même vivacité que M. l'abbé Broussolle, nous tenons avec celui-ci qu'elles ne sauraient être acceptées ni dans leurs prémisses ni dans leurs conséquences.

On peut dire que la vocation monastique et la vocation artistique se sont unies chez l'Angelico pour faire de lui le plus religieux des peintres, que la sainteté de sa vie a fortifié encore son génie plein de dons exquis et de puissance; mais son œuvre n'est pas le résultat d'une sorte d'inspiration miraculeuse, née dans l'extase ou le ravissement, et à laquelle il ne faisait

qu'obéir. Il fut un artiste très grand, très conscient et très volontaire qui ne cessa jamais de viser à une perfection plus complète et plus haute, à une réalisation plus précise et plus profonde de son idéal personnel; et traduisit celui-ci en d'innombrables œuvres, pleines d'émotion et d'harmonie.

M. Supino, auquel nous devons déjà tant de belles et substantielles études sur l'art italien, a consacré au peintre de Saint-Marc un volume auquel la maison Alinari a ajouté l'excellent commentaire d'une copieuse illustration. Le nouveau travail du savant conservateur du Bargello continue brillamment la série de ses monographies d'art dont nous avons signalé ici-même la publication successive.

ARNOLD GOFFIN.

Onze Kunst. — La livraison d'*août* est tout entière consacrée aux anciens peintres flamands. Le premier article, magnifiquement illustré, est le commencement d'une étude de H. DE MAREZ, sur l'exposition des Primitifs flamands à Bruges. Cette étude nous paraît être très fouillée et deviendra certainement un commentaire et un souvenir de cette exposition unique, qu'on voudra relire. Car, pour le moment : aller voir est la consigne. Les plus beaux articles ne peuvent pas remplacer une heure de la jouissance extraordinaire que procure la vue de cette exposition merveilleuse.

M. JAC. MESNIL continue dans ce numéro sa première étude sur les rapports entre la peinture néerlandaise (lisez : flamande) et italienne au temps de la Renaissance. Ce bel article est accompagné également de plusieurs superbes reproductions de tableaux, entre autres d'une *Adoration des Bergers*, de Hugo Van der Goes, qui est une pure merveille.

Ce numéro de *Onze Kunst* est une petite exposition des Primitifs qui restera après que la grande, de Bruges, sera dispersée. Je conseille à tous les admirateurs enthousiastes de l'exposition brugeoise de se procurer *Onze Kunst*, qui pourra les consoler quelque peu... après le 15 septembre.

A. C.

DIVERS :

Auteurs chrétiens et païens. Collection de classiques latins comparés, publiée sous la direction du Chan. GUILLAUME, 1^{re} série (3^e et 4^e latine), par BAELDE, 2^e édition.

Voici un extrait de la lettre-préface adressée par M. Waltzing, professeur à l'Université de Liège, au Chan. Guillaume au sujet de ce livre :

« Votre livre, refondu et amélioré dans cette seconde édition, rendra de précieux services. C'est une chrestomathie modèle : extraits assez nombreux, assez variés pour que chaque professeur puisse y trouver ce qui convient à son goût et à sa classe; — morceaux bien choisis, parce que chacun forme un tout intéressant et instructif, introduits par des notices substantielles où se reconnaît un goût sûr et délicat, éclairé par de courts résumés de l'œuvre entière et du contexte; — commentaire historique et grammatical, sobre ou abondant suivant le besoin, toujours exact et clair, neuf et original, même

quand il faut marcher sur les traces d'innombrables devanciers, comme c'est le cas lorsqu'il s'agit d'expliquer les païens ; — enfin, texte bien établi et conforme aux meilleures éditions : par la réunion de ces qualités diverses, auxquelles il faut ajouter la nouveauté du plan, votre livre n'a pas son pareil ni en Belgique ni à l'étranger.

» Ce que je loue encore dans votre livre, c'est que vous avez choisi dans chaque auteur, païen ou chrétien, des passages propres à le faire apprécier à sa juste valeur. Mais c'est avec un plaisir tout particulier que j'ai lu les notices consacrées aux auteurs chrétiens et les extraits de leurs œuvres savamment expliqués. Le commentaire m'a paru bien fait pour initier les jeunes élèves au latin chrétien. Quoi qu'en ait dit assez étourdiment un homme d'esprit, trop étranger aux études philologiques, *ce latin n'est pas une langue en décomposition*, dont seraient nées les langues romanes, semblables à ces essaims d'abeilles qui sortaient du sang corrompu des taureaux immolés par le berger d'Arcadie, *mais une langue vivante et forte, une langue renouvelée*, créée pour exprimer ce que le monde n'avait pas entendu jusque-là !

» Votre livre donne aussi une idée suffisante de chacun de ces écrivains qui sont la gloire du christianisme naissant ou du moins qui l'ont honoré par leur talent et qui ont contribué à le faire connaître aux peuples. Il est propre à faire ressortir l'esprit nouveau que le christianisme apporta au monde plongé dans l'erreur et à pénétrer la jeunesse de l'excellence de sa doctrine. »

J.-P. WALTZING.

LES MARTYRS. I. Les Temps néroniens et le deuxième siècle, 1892, in-12, pp. cxi-229, par le R. R. Dom H. LECLERCQ. — (Paris, H. Oudin.)

En même temps qu'ils sont le glorieux témoignage de l'héroïsme le plus pur, les *Actes des Martyrs* constituent l'une des sources les plus vivifiantes de l'inspiration artistique et littéraire. Mais, chose étrange, cette inspiration fut alimentée bien davantage par la légende des martyrs que par l'histoire vraie et réelle de leurs *actes* ou de leurs *gestes*. On distingue, en effet, deux sortes de récits relatifs aux martyrs, les Actes authentiques et les Actes légendaires, et nul n'ignore que le principal travail des bollandistes consiste à séparer, dans l'immense littérature hagiographique, l'ivraie du bon grain.

Le R. P. Dom H. Leclercq a entrepris de fournir, sur les martyrs des premiers siècles, une collection d'Actes authentiques. Dans le premier volume, il donne vingt-deux récits de ce genre et neuf autres, qui ont déjà subi certaines interpolations. Parmi les pièces, nous signalerons les Actes de saint Ignace, d'Antioche, de saint Polycarpe, de saint Apollonius, des saintes Perpétue et Félicité.

De chaque document, le R. P. Dom Leclercq présente une traduction française dont il expose lui-même, en ces termes, les principes : « Je me suis efforcé de faire parler les martyrs comme ils l'eussent fait, de nos jours, parmi nous. L'étrange prétention que celle qui entend estropier la langue française sous prétexte de conserver la couleur de l'original. » Du reste

l'auteur a soin, pour chaque pièce, de renvoyer très exactement aux sources et aux travaux dont elle a été l'objet. Le lecteur possède ainsi tous les éléments d'un contrôle sérieux.

Dans une préface très étendue, le R. P. Dom Leclercq a réuni, d'une façon concise et en général exacte, l'ensemble des données scientifiques qui se rapportent à l'étude des Actes des martyrs. Si l'on doit, dans ce tableau, relever, de-ci de-là, la faiblesse de quelques traits, l'ensemble mérite tous les éloges, et l'on ne peut qu'applaudir à l'entreprise si louable de l'auteur.

J. G.

LITTÉRATURE FLAMANDE :

Verzen van Guido Gezelle.

La Société de *Nederlandsche Boekhandel*. (Antwerpen-Gent), a publié, cette année, en deux beaux volumes, les principales poésies de l'illustre poète flamand.

L'édition ordinaire, ornée d'un beau portrait du poète, ne coûte que 4 francs; l'édition de luxe, à laquelle on a joint dans chaque exemplaire la reproduction de l'autographe de l'une ou l'autre poésie du maître, se vend au prix de 20 francs. Elle est reliée avec goût et imprimée sur papier de luxe.

Cette première édition, sous les deux formes, est presque épuisée; on prépare déjà la seconde.

Cet enthousiasme du public flamand et hollandais pour l'œuvre de Gezelle est consolant; il prouve que les idées ont bien changé à l'endroit de l'illustre poète. Les grandes revues hollandaises ne tarissent pas en éloges et en témoignages d'admiration pour son œuvre qui, il y a dix ans à peine, était ignorée et méconnue (1). Quel heureux revirement!

Un grand ami et admirateur de Guido Gezelle, M. le professeur G. Verriest, de Louvain, a écrit, pour les *Verzen* du maître, un avant-propos dont nos lecteurs liront certainement la traduction avec plaisir et profit :

« Guido Gezelle naquit à Bruges le 1^{er} mai 1830. Son père, brave homme d'un caractère ouvert et cordial, gagnait péniblement le pain de sa nombreuse famille, en exerçant le métier de jardinier-arboriculteur. Sa mère était une simple paysanne.

» L'huis familial, situé très à l'écart, au *Rolleweg*, près des remparts de Bruges, était aussi rustique que le ménage.

» Guido, l'aîné des enfants, déjà connu à l'école primaire comme un élève exceptionnellement doué, alla apprendre le latin au petit séminaire de Roulers.

(1) Les littérateurs protestants, même les incrédules, ne sont pas les moins enthousiastes des admirateurs de la poésie si catholique, parce que si réellement belle et pure du prêtre-poète. W. Kloos, entre autres, un chef d'école admiré en Hollande, exprime, coup sur coup, sa profonde admiration pour Gezelle.

» En 1850, il entra au grand séminaire de Bruges, où il reçut la prêtrise en 1854. Il fut chargé des classes inférieures de français à Roulers, et, en 1858, on lui confia la classe de poésie. Ses *Dichtoefeningen* parurent la même année.

» Elles consistent pour la plupart en vers purement classiques (voyez les pages 15, 17); cependant, l'art *personnel* de Gezelle y perce déjà à travers la forme romantique et lyrique. (*Het Schrijverke, Het Ranke Riet, Excelsior, De Berechtinge, De Bellrommel...*)

» Grâce à la fréquentation des vieux poètes et de la fraîche jeunesse, ses forces s'épanouirent tout à coup, et tout d'une suite parurent les *Gedichten, Gezangen en Gebeden, les Kerkhofblommen* et les *Kleengedichtjes*.

» Mais — hélas! hélas! — après un an et demi, on lui enleva son professorat, et le poète se tut pendant trente années pleines!

» Il devint tour à tour directeur du séminaire anglais à Bruges, vicaire dans la même ville, et, en 1872, vicaire à Courtrai.

» Durant ces longues années, et tout en s'acquittant fidèlement et soigneusement de ses devoirs de prêtre, il rassembla des milliers et des milliers de mots, de tournures, de proverbes et de dictons non encore imprimés et posa ainsi les fondements de cette domination absolue de la langue, de cette puissance de verbe incomparable qui caractérisent le *Tijdkrans* et le *Rijmsnoer* et qui sont et resteront sa propriété exclusive.

» La vie paisible et solitaire à Courtrai, la vénération et l'amour profond du peuple, de l'artisan et du bourgeois, du riche et du pauvre, la sympathie de maint ami fidèle, et, en outre, les belles rives de la Lys et les campagnes fertiles de Flandre, tout cela lui rendit le repos du cœur et de l'esprit. Les années s'écoulèrent et, imperceptiblement, le génie poétique se réveilla de son long sommeil.

» Entretemps, son esprit a subi une transformation profonde. Le « romantique » en a disparu absolument et le poète éprouve, dans tout son être, un dégoût invincible pour toute fausseté dans l'image ou la parole, dans l'être des choses et dans la forme. Ce qu'il veut, c'est la vérité : les images vraies, la langue vraie, la nature vraie, telle qu'elle existe, dans la forme, la couleur, le son, depuis les siècles des siècles; l'âme vraie, souffrant et luttant, avec sa soif inextinguible de bien et de jouissance au-dessus du monde. Tout ce qu'il écrira dorénavant portera le cachet de la puissante expansion de son génie. Il est devenu viril, fort comme le roc, inébranlable, sûr de lui-même et ancré dans son originalité.

» Vers l'année 1890, il s'abandonne tout entier à la fécondité de son génie poétique. En 1893 paraît le *Tijdkrans*. Beaucoup trop de poésies de circonstance des années antérieures y furent tolérées, mais, si on les enlève, *Tijdkrans* apparaît comme un monument bien ordonné et bien bâti, renfermant les tableaux les plus fidèles de la nature, rattachés aux spéculations les plus hautes de l'âme.

» *Rijmsnoer*, qui paraît en 1896, s'impose encore plus par sa puissance.

» Auparavant le poète suivait ses sentiments et ses impressions au fur et à mesure qu'ils se succédaient sous sa plume, pour en revenir à sa première manière par toutes sortes de détours. Maintenant c'est bien fini. Il ne détourne

plus son regard de l'image principale contemplée avec acuité, et il force, d'une main de maître, toutes les images accidentelles, à rentrer dans un seul et même cadre. A l'instar du peintre, il contemple la nature et l'exprime avec la précision la plus stricte ; rompant d'autre part et en même temps les liens de la perception sensible, il sort des voies usées et poussiéreuses du monde matériel, et communique à la création le souffle de son esprit noble et élevé.

» En 1898, Guido Gezelle fut rappelé à Bruges par Mgr Waffelaert, son ancien ami, qui le chargea de la direction du couvent anglais, où il mourut quelques mois plus tard, après une courte maladie. Sa mort arriva le 27 novembre 1899.

» Le grand poète, le chantre à la voix mélodieuse, est resté toute sa vie presque inconnu en dehors de la West-Flandre. Jamais il ne rechercha louange ni honneurs, toujours il se défendit de toutes ses forces contre toute manifestation d'admiration. Dans les toutes dernières années de sa vie seulement, il se réjouit, dans l'intimité de son cœur, des témoignages de haute estime qu'on donna par-ci par-là à son œuvre, en Brabant, dans le Limbourg, en Hollande.

» Sublime et simple à la fois, paisible, cordiale et fidèle au devoir, telle reste, devant nos yeux, l'image de l'homme. Sa physionomie était comme enveloppée d'un voile de souffrance et de mélancolie. Cette mélancolie sublime, qui dominait son esprit comme elle domina celui de maint grand et vrai penseur et artiste, allait de pair avec un sentiment religieux qui imprégnait toute son âme sacerdotale, et avec la commisération la plus profonde pour toute humaine douleur.

» Avec cela, il possédait et il faisait valoir volontiers et joyeusement, dans le cercle restreint de l'amitié, le trésor merveilleux d'un humour pétillant et jamais blessant, extrêmement original, dont on trouve mainte trace dans ses poésies.

» A la nouvelle inattendue de la mort de Gezelle, retentit subitement, par toute la Flandre, comme une grande clameur de douleur. Des milliers d'admirateurs vinrent à Bruges, de toutes les provinces, pour suivre, profondément émus, pleurant même, en un cortège sans fin, avec les représentants de l'Eglise, de la Ville et de l'Etat, à travers les rues endeuillées, et au milieu d'une foule innombrable, pleine de respect et pieuse, le cadavre de l'Homme qui avait passé si simplement dans la vie, muni d'*à peine une bribe de pain*, et qui était, maintenant conduit au tombeau avec un faste royal.

» Peu à peu, nous l'espérons, on témoignera, dans toute la Néerlande du Sud et dans celle du Nord, au grand poète la même reconnaissance, et on rendra à la mémoire de cet homme si noble, les mêmes honneurs !

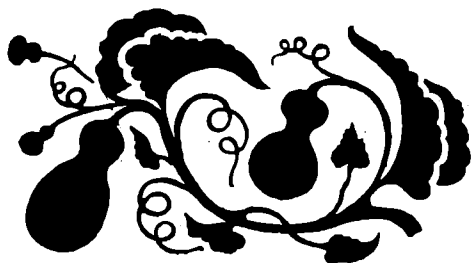
« Le professeur Dr G. VERRIEST. »

Het groot vaderlandsch Mimodrama van Groeninghe ofte van de gulden sporen in zeven tafereelen (1302-1901),
par M. G.-H. FLAMEN. — (Bruges, Société Saint-Augustin.)

M. l'abbé Flamen a essayé de reconstituer dans ce mimodrame les princi-

paux événements de l'épopée flamande de 1302. Il devait être représenté aux fêtes de Courtrai, mais les circonstances en ont empêché la représentation cette année. On nous la promet pour l'an prochain. L'imagination aidant, on peut passer une heure passionnante avec le texte de M. Flamen en mains, et assister, dans un tranquille fauteuil, aux péripéties de la lutte épique des Flamands contre Philippe le Bel. M. Flamen indique et suggère très bien ce qu'on voudrait voir. Quant à l'exécution promise du mimodrame, je pense qu'elle sera remise aux calendes grecques, car de jouer ce mimodrame d'une façon qui ne serait pas ridicule (et alors il serait superbe), je tiens que c'est impossible.

A. C.



NOTULES

Georges Eekhoud, dans un article sur la *Littérature flamande*, paru dans l'*Européen*, de Paris, rend hommage à notre grand poète Gezelle, en ces termes élogieux et enthousiastes :

« Un poète absolu, admirable de tout point, peut-être le plus original de toute la littérature flamande, et celui qui a rallié les sympathies et la vénération des artistes nouveaux, fut Guido Gezelle, né en 1810 et mort il y a un peu plus d'un an. Gezelle passa presque toute sa vie dans une pauvre ville de la Flandre occidentale. Ses six recueils de vers comptent parmi les plus exquis de ces temps, où fleurirent pourtant des artistes comme Verlaine et Swinburne. Je ne puis même mieux comparer le *Rijmsnoer*, un de ces recueils, qu'au Verlaine de *Sagesse*, et peut-être, le digne curé se montre-t-il plus universellement religieux, que le bohème repent. En lisant le *Rijmsnoer* je me rappelais aussi les chansons rustiques de Robert Burns et ses naïves effusions, ses transports pour ainsi dire jaculatoires devant les humbles objets de la nature. De ces poèmes émane le parfum fruste, mais balsamique des sapinières et des bruyères de la Campine, comme aussi le cordial et appétissant arôme des herbages et des laiteries du Veurne-Ambacht. Des images vraiment trouvées, des rythmes imprévus vous apportent à tout instant ce frisson, cette ineffable petite-mort qui nous vient des œuvres de vrai génie. Au nombre des pièces les plus suaves de ce recueil, j'ai noté *Sempervivum Tectorum* consacrée à la joubarbe des toits de chaume, la joubarbe tutélaire, égide et talisman comme nid de la cigogne ; la belle odelette aux *Abeele* (sorte de peupliers) et nombre d'autres poèmes où, le cœur saignant, devant de nobles arbres, ses amis, abattus par la cognée, le bon curé adresse aux bûcherons des reproches autrement poignants que ceux de l'ode célèbre de messire Ronsard. Un autre poème fraternise sur un ton sublime avec des pêcheurs d'Islande. Le *Gers* est succulent comme l'herbe même qu'il célèbre et dont se régale la vache, bonne petite mère nourricière ; mais il faudrait tout citer de ce recueil unique, devenu un des bréviaires de nos nouvelles générations poétiques flamandes.

» Guido Gezelle était rédacteur de *Rond den Haerd* (Autour du Foyer), un magazine réconfortant, digne de son titre. A sa production poétique, il ajoutait d'importants travaux philosophiques sur le dialecte west-flamand dans lequel il a écrit, tout comme Burns s'exprima en son anglais d'Ecosse.

» Guido Gezelle avait trouvé un partisan et un disciple chaleureux en M. Hugo Verriest, un autre prêtre-poète, né à Deerlyk en 1840, auteur d'une pièce lyrique superbe intitulée *Avondrust* qui parut en 1877, et de *Regenboog*

(Arc-en-ciel), une maîtresse œuvre aussi, publiée il y a deux ans. Orateur, conférencier, critique, lettré des plus authentiques, M. Verriest fut le maître d'un jeune poète prématurément enlevé à son art, après avoir écrit un remarquable drame en vers : je veux parler d'Albert Rodenbach, cousin de l'auteur de *Bruges la morte*, le porte-drapeau de la Jeune Flandre littéraire d'aujourd'hui. »

* * *

L'inauguration du buste de Guido Gezelle, à Courtrai, a été l'occasion d'une splendide manifestation d'admiration enthousiaste pour le grand poète flamand. Le professeur VERRIEST de l'Université de Louvain, ancien élève de Gezelle et un de ses adorateurs les plus convaincus, a fait un superbe discours dans lequel il a fait ressortir d'une façon magistrale le talent merveilleux du poète et a donné une idée lumineuse et très complète de son œuvre. L'abbé BRULOOT a, dans une émouvante allocution, célébré la bonté exquise de Gezelle, son amour si touchant pour les pauvres, sa modestie et la popularité qu'il s'était acquise dans tous les rangs de la société.

La rédaction de *Durendal* s'est associée à cette manifestation, par l'envoi du télégramme suivant : « Les lettrés catholiques belges d'expression française s'unissent à leurs confrères flamands pour saluer avec admiration et respect l'immortelle figure du Prêtre-Poète, symbole incomparable de l'union de la Foi et du Génie. » La lecture de ce télégramme a été chaleureusement acclamée par l'assemblée.

* * *

Impression d'un passant à Bruges : « Je suis allé voir l'*Exposition des Primitifs* et écouter la *Scola cantorum*. Mon impression sur les deux : j'étais malade d'émotion, j'avais la gorge serrée, j'ai pleuré. C'est divin ! Une triste et dure leçon en jaillit pour nous : Nous sommes infiniment inférieurs, comme âme et enthousiasme religieux à nos aïeux. Ils ont vécu dans une atmosphère mystique et idéale que nous ne connaissons peut-être jamais plus ! C'est purement céleste et la musique et la peinture s'harmonisaient si bien ! Mon Dieu ! comme j'ai été heureux à Bruges ! Il y a là un tableau de David, de Bruges : La Sainte Vierge avec l'Enfant entourée de vierges qui vous transporte réellement au Ciel et qui est un défi immortel jeté à la stupide matière. Que c'est doux, ravissant, sublime ! Puis les *Alléluia* de Pâques chantés par les *Chanteurs de Saint-Gervais*. L'impression en est inoubliable. Quelle suavité et quelle joie pascale ! C'est frais comme une pâquerette, délicieux comme le parfum de la violette et aussi simple que les fleurs des champs ! »





ROGER VAN DER WEYDEN

Pinacothèque de Munich

L'ANNONCIATION



Quai vert

~~VUE GÉNÉRALE~~ DE BRUGES

Bruges. -- Les Primitifs

Notes cursives

NOTRE curiosité de l'histoire, des monuments et des œuvres du passé est faite, moins du souci de nous instruire, d'apprendre les chronologies et la succession des empires ou la technique et la variété des écoles, que de notre avidité de tout ce qui est de l'homme... C'est l'homme ou, pour mieux dire, nous-mêmes que nous cherchons partout — notre âme — son âme ondoyante et anxieuse : c'est lui que nous reconnaissons dans les lignes de la charte, l'oraison enluminée du missel, les pages jaunies de l'incunable; dans les combinaisons de pierre de l'édifice, dans le

fruste bas-relief et dans l'*ex-voto* colorié : Il a aimé, toujours, et souffert, et prié — mais comment? de quelle âme? Et ses paroles et ses ouvrages, ce qu'ils disent, et la façon dont ils le disent, leur substance et leur forme, tout nous y est poignant et significatif.

Les mœurs et le langage des peuplades de l'Europe descendues des hauts plateaux de l'Asie aux jours sans annales des migrations, ont conservé, dit-on, l'empreinte obscure des habitudes et des impressions de la route, forêts, montagnes ou plaines par où les ancêtres atteignirent l'actuel habitacle de leurs descendants. De même, notre pensée est pleine de rêves, d'instincts, de préférences, dont les ferments préexistaient en nous.

Nous ne sommes pas isolés; chacun de nous est un aboutissement, le rejeton final où la vie de la plante se continue et se rafraîchit. Rien n'est en nous qui ne soit de notre sol; rien, presque, dont nous soyons plus que légataires. Etudier le passé, c'est donc explorer le chemin par où nous nous sommes venus à nous-mêmes; c'est nous interroger, et notre tradition, et l'origine de nos idées directrices; c'est tenter d'évoquer la voix lointaine dont le murmure, répercuté dans notre cœur, le fait troublé et nostalgique...

Des expositions telles que celle qui a rassemblé à Bruges une partie, infime par la quantité, mais inestimable par la qualité, de l'œuvre de nos Primitifs, sont merveilleusement favorables à de semblables études. La confrontation de peintures conservées dans les musées du pays et de l'étranger ou en des collections particulières et classées ici, de la façon la plus habile et la plus suggestive, sous la direction d'une commission organisatrice inspirée par des hommes d'une compétence supérieure, comme MM. Wauters, Weale, Verlant et Cardon, sera certainement fructueuse en résultats propres à jeter des clartés nouvelles sur les points douteux de l'histoire de l'art dans les Pays-Bas. Elle servira, en tout cas, de démonstration à ce fait, de plus en plus évident, que si, au xv^e siècle, certaines cités, comme Bruges, furent des centres d'attraction et de rayonnement pour les artistes, il n'y eut, à cette époque, dans toute la région qui s'étend du Rhin à la mer du Nord, qu'une seule grande tradition d'art, une seule école, l'école néerlandaise, dont l'esprit et

les procédés se retrouvent presque identiques à Bruges, à Gand, à Harlem, à Bruxelles, à Cologne; chez des maîtres, pour le surplus aussi puissamment originaux que les Van Eyck, Memling, Gérard David, Van der Weyden, Thierry Bouts, Schongauer, etc.

Mais nous laisserons à de plus experts que nous l'élucidation des questions multiples que soulèvent ces rapprochements. Le lecteur ne trouvera point ici un compte rendu méthodique; ces pages ne sont que des notes prises au cours de flâneries dans les salles de l'exposition ou dans les rues de la capitale de la West-Flandre.

I

ON a tout dit sur Bruges, sur ses canaux et leurs cygnes; sur ses tours et la paix d'ombre et de silence où ces choses s'embaument. Tout?... Trop, peut-être! Et la vieille cité célèbre en a pris cette consécration d'être passée à l'état de poncif.

Une ville aussi est une œuvre issue de la collaboration du temps et des hommes, du travail ininterrompu des siècles et qui atteint sa perfection, se parachève et s'affine en se couronnant de vétusté et de déclin, comme un paysage réalise sa plus haute splendeur sous les soleils de l'automne.

Mais on aborde avec une sorte de défiance les lieux trop illustres et marqués, en quelque sorte, d'un préjugé stéréotypé de beauté et de caractère: Venise, Naples, Bruges... Et l'on y passe, l'âme d'abord engourdie et qui se refuse à l'émotion sur le chemin de laquelle on risque de rencontrer les mots des autres!... Puis, cependant, l'on songe: « Certes, rien ici n'est nouveau, mais moi, peut-être; l'âme que j'apporte devant ces choses, le passé du fond obscur duquel je les contemple?... »

Keats ne disait-il pas qu'« une chose de beauté est une joie pour toujours »? — une joie, c'est-à-dire quelque chose d'éternellement vivace et jeune, susceptible de créer d'inépuisables motifs d'enthousiasme et d'inspiration.

Rodenbach, avec son imagination précieuse et maniérée,

éprise de pénombre, de fumées, de clair-obscur et qui semblait regarder la vie au travers d'une vitre couverte de buées, Rodenbach a attaché au nom de Bruges cette épithète : *la Morte*.

La mort, pourtant, n'engendre rien et, si proche qu'elle nous soit, et si présente, elle ne nous est même pas un efficace avertissement de sagesse.

A vrai dire, la mort nous paraît hanter plutôt les voies froides et rectilignes, la pompe banale, les foules inexpressives et vulgaires des capitales que les rues chaudes de rêve et de gloire des villes « mortes » de Flandre et d'Italie, si à l'écart qu'elles soient des routes usitées des trafics modernes. D'un côté, l'égoïste et frivole multitude, plus nombreuse pour nous faire sentir davantage son indifférence; le stérile énervement des jours; les logis impersonnels et transitoires, tentes de nomades hâtivement dépliées au milieu de l'agitation du caravansérail populeux. De l'autre, le silence gros de vie intime et profonde; des lieux pénétrés d'âme, où les générations ont laissé leurs traces éblouissantes; d'immémoriales demeures dans lesquelles le passé s'est ajouté au passé pour faire plus intense la sensation d'aujourd'hui, et plus pure; plus chatoyant le ruissellement de la lumière dans leurs massifs d'arbres anciens, et plus éclatantes les fleurs de leurs pelouses... Le malheur même, ici, doit être moins lourd et tomber avec un bruit étouffé au milieu de l'harmonie de ce calme attiédi de siècles et de beauté... La décrépitude des choses enseigne et radoucit; mais le renouveau périodique des verdure qui les parent n'est-il pas également un conseil? La vie ni le temps ne s'arrêtent; ils effacent du pied l'épithaphe du tombeau sur lequel, en passant, ils laissent tomber des fleurs...

Certes, la vie est absente de ces lieux si nous la cherchons en des impressions rapides, hachées d'oubli, brûlantes comme l'alcool et qui, comme lui, ne font que nous altérer davantage; si nous la poursuivons dans l'éphémère du plaisir et non dans le bonheur longuement, patiemment attendu, et cueilli ainsi qu'un beau fruit, épargné par le vent et que la pluie et le soleil ont amené à la transparence de sa maturité...

La véritable vie est-elle dans la dissipation ou le recueillement? Et à nous abstraire, parfois, dans le silence, pour la con-

frontation avec la pensée peinte, sculptée ou écrite des hommes, ne nous sera-t-il pas donné de mieux sentir la palpitation de la vie en nous, de compatir d'une âme plus attentive et plus claire à sa puissante et douloureuse gravité? Ou, sinon, si la vie, pour nous, s'abolit en même temps que le bruit du monde, n'est-ce pas que la mort déjà nous habitait?



Le silence est de ce pays-ci, d'ailleurs : c'est la vertu excellente de la race. L'énergie de celle-ci ne se dilue point dans la vanité des discours et, lorsqu'elle parle, ses mots sont brefs et décisifs : ce sont presque des actes. Elle est ombrageuse et, comme l'étendue des plaines qu'elle cultive et les eaux lentes de leurs rivières, taciturne.

La pensée, de même que la volonté, est une force qu'elle laisse s'accumuler en elle. Longuement elle chemine, occulte et méditée, dans ces âmes, avant d'arriver à l'expression, non point par lenteur de conception, mais par inclination naturelle au scrupule, à l'endurance, à la domination de soi-même.

Ce peuple subit longtemps l'oppression, muet, en apparence, et résigné, dans la tranquillité réfléchie et frémissante de sa puissance : il attend que la mesure soit comble et, alors, se redresse, inattendu, frappe et détruit tout. C'est un foyer rempli d'éléments en sourde combustion, d'où des flammes quelquefois s'échappent, et des gerbes d'étincelles, et qui, lentement surchauffé, jaillit, à la fin, en une soudaine et brisante explosion.

Aussi, n'aurait-on qu'une vision superficielle et rhétorique, en quelque sorte, de Bruges, en ne l'imaginant, dans son existence et dans son art, que sous l'aspect d'une agglomération de cloîtres et d'églises, cernée d'eaux stagnantes; dans la posture d'une cité qui s'éveille au chant des litanies pour s'en aller en processions somnolentes, piquées de cierges, puis s'endormir au milieu des fumées, qui s'évaporent dans le soir, de l'encens.

Bruges n'a pas été constante que dans la prière; elle ne s'est pas élevée seulement par la ferveur de sa foi catholique, la multiplicité de ses fondations pieuses, la munificente générosité de sa charité et de sa dévotion. Ces caractères, elle les a eus à un degré éminent et les partage, au surplus, avec la plupart des

grandes communes du moyen âge; mais, ce ne sont ni les seuls, ni même les principaux de ceux qui ont laissé leur marque dans ses monuments, dans son histoire et dans l'art qui s'est épanoui chez elle.

Bruges, comme Gand, Florence, Sienne ou Pise, a été un admirable réservoir d'énergie; un des points de l'Europe où l'homme, le citoyen, a commencé à prendre conscience de lui-même, à émerger du chaos des servitudes; à délier, avec l'aide et sous la tutelle de l'Eglise, les mailles dures de la féodalité; à conquérir, enfin, et à maintenir l'indépendance du pays, contre l'Empire, en Italie; contre le suzerain français en Flandre.

A la faveur des confusions d'intérêt et d'ambitions qui divisèrent, à cette époque, les Flamands, on a discuté sur la nature réelle du conflit qui aboutit à la bataille des Eperons d'or; mais, en réalité, que les combattants en eussent conscience ou non, c'était bien la rivalité d'influence des deux races qui mettait en présence hostile, dans les champs de Courtrai, la piétaille flamande et la chevalerie française; et l'enjeu, pour l'une, était la liberté; pour l'autre, la domination (1).

La victoire de l'élément germanique sur les *Leliaerts*, en Flandre, comme sa défaite, avec les Gibelins, en Italie, sont deux actes du même drame; et l'élimination des principes étrangers qui dénaturaient ou gênaient le développement organique de la race a permis, des deux côtés, à celle-ci d'atteindre sa parfaite et magnifique efflorescence.

(1) « Ceux de Bruges, raconte la *Chronique de Saint-Denis*, si comme on dit, cuidant mourir pour la justice, libéralité et franchise du pays, premièrement confessèrent leurs péchés humblement, et dévotement le corps de Notre-Seigneur reçurent, portant avec eux quelques reliques de saints, et à glaives, à lances, épées bonnes, haches et goudendoirs, serrément et épaissement ordonnés, vinrent au champ à pied. »

Qu'il y ait eu lutte de classes, c'est incontestable, mais on ne peut voir là qu'un des aspects simultanés du conflit dont le résultat final, après dix-sept ans d'efforts vains de la France, fut que la Flandre échappa, « pour toujours, à l'absorption française ». (PIRENNE : *Histoire de Belgique*, I, 397.) « En résumé, dit de son côté un récent historien français (ERNEST LAVISSE : *Histoire de France*, t. III, 2, p. 311), le roi de France a essayé, à la fin du XIII^e et au commencement du XIV^e siècle, de réduire les deux grands fiefs qui échappaient encore à son autorité directe : Guienne et Flandre. Il a échoué. » Si le caractère social du débat avait été prédominant, s'il s'était agi d'une insurrection du peuple contre l'aristocratie et le patriciat, on ne concevrait pas que, pour réaliser leurs desseins de sujétion, les Capétiens se soient appuyés alternativement sur les deux partis et aient essayé, par exemple, de gagner les « métiers, en les excitant contre les riches ». (LAVISSE, *loc. cit.*, p. 308.)

La Flandre est venue rapidement à l'apogée de sa prospérité dès qu'elle s'est trouvée à l'abri de l'étreinte de la centralisation française qui l'aurait peu à peu assimilée comme les autres grands fiefs, aurait fait subir à ses communes le sort des communes françaises, aurait annihilé sa personnalité et étouffé dans son germe la noble et fière récolte de force et d'art que l'expansion orgueilleuse et affranchie de sa nationalité a produite.

L'art éclot alors, comme la manifestation suprême de l'indépendance et de la sécurité conquises, car toute civilisation en effervescence achève de prendre connaissance d'elle-même, de sa supériorité sur des rivales moins heureuses, dans l'art, qui est la preuve en même temps que la glorification du vouloir tenace et indomptable dont elle est issue.

La rude maison dont il a si vaillamment défendu l'accès, le Flamand, maintenant qu'il n'est plus menacé, veut l'orner, la pavoiser, et puisqu'elle est toute sienne, à cette heure, en faire une chose grandiose et précieuse, somptueuse et délicate.

II

L'ART primitif de l'Italie est comme une floraison des décombres dont les semences préservées, enfouies dans les ruines accumulées du monde antique, se sont mises à germer, se sont rouvertes pour reverdir, à la tiédeur d'un nouveau printemps.

L'art des Pays-Bas, lui, est purement indigène, autochtone; c'est une plante surgie du sol sauvage et inculte, et dont les musculeuses racines, les ramures gonflées de sève ont fait passer dans les fruits généreux toute la substance de la terre qui les nourrit. Il apparaît, vraiment, comme l'expression immédiate, sans alliage ni mélange, de l'individualité de ces populations puissantes et opiniâtres qui se sont fait la patrie la plus riche de l'Europe et, par la richesse, la plus libre. Car leurs franchises, elles les ont achetées — ou prises, et, une fois acquises, personne n'a plus réussi à les arracher de leurs mains. (1)

La Flandre ne s'est pas suscité un héraut tel que l'Alighieri pour commémorer le souvenir magnifique et sanglant de ses fastes. On a attribué à la diffusion et à l'usage de la langue française la relative pauvreté de la littérature flamande en des siècles si féconds à tous les autres égards mais, au fond, le génie de la race n'est-il pas plastique plutôt que littéraire, pittoresque plutôt que verbal? Son âme concentrée, son esprit moins logique et discursif que contemplatif sont plus accessibles aux suggestions d'un monument ou d'une œuvre d'art, d'une image concrète et totale qu'aux analyses et aux abstractions des lettres. La pleine émotion retentira davantage en eux, qui est à la fois épars et résumée dans un paysage ou une figure, que si elle se présentait, traduite par des mots, en un récit ou un poème.

L'effusion exaltée, la quintessence de sa vitalité et de ses croyances est dans sa peinture; l'exaltation de sa force et de sa liberté dans ses prodigieuses halles, dans les tours massives solidement plantées sur les routes fructueuses de la mer, tout à la fois phares, beffrois et clochers, avec leurs feux élevés, sauvegarde du navigateur, et leurs cloches qui sonnaient pour le culte ou pour la bataille.

Les édifices de Bruges sont non seulement de piété, mais de force et de triomphe. Ses églises sont des actions de grâces, mais aussi des affirmations de volonté; et la tour audacieuse de Saint-Sauveur, comme la silhouette nerveuse du beffroi, s'érigent au-dessus de la ville, ainsi qu'un signe de ralliement et de protection pour le paysan dans la campagne; de menace et d'intimidation pour le châtelain trop arrogant derrière ses murailles fortifiées...

Au nord, donc, comme dans le midi, à Bruges comme à Flo-

(1 de la page précédente.) Lorsque, en 1385, les Gantois se décidèrent à faire la paix avec leur souverain, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, après avoir reçu de celui-ci des lettres « moult douces et moult aimables », des négociations eurent lieu à Tournai : « L'ambassade flamande, qui comptait cent cinquante personnes, déploya un tel luxe que les Français en furent choqués et jaloux. Après treize jours, on était d'accord, sauf sur un point : le duc voulait que les députés de Gand lui demandassent merci à genoux; ils s'y refusaient. A leur place, la duchesse de Brabant et la comtesse de Nevers s'agenouillèrent, et obtinrent de Philippe, à force de supplications, le pardon de sa bonne ville de Gand; les députés « ne daignèrent oncques plier les genoux ». (LAVISSE, *Histoire de France*, IV., p. 286).

rence, l'art suit la victoire, naît dans l'épanouissement parfait de cette civilisation communale, volontaire et hardie, avide de vie librement éployée, et de possessions et de savoir... De toutes parts, les industries de luxe se développent et s'accroissent; les ouvriers d'art, imagiers, enlumineurs, peintres, doreurs, s'enrôlent dans ces confréries de Saint-Luc, dont les statuts, à la fois rigoureux et paternels, se montrent si admirablement sévères sur l'aptitude des maîtres, le fini et la loyauté du travail.

Dans l'instauration de leurs corporations, — Gand et Tournai précédèrent même Florence (1349); Bruges, Louvain et, peut-être, Ypres, Sienne (1355). Anvers suivit, en 1382.

En Italie, à cette date, Cimabue déjà, était venu, et Giotto, et Orcagna, et nombre d'autres. Le sceptre de la peinture, que le Dante décernait à Giotto, devenait trop lourd pour les mains débiles de ses derniers successeurs; l'Angelico

et Gentile da Fabriano étaient nés, lorsque, dans le septentrion, apparurent les précurseurs, les annonciateurs de l'art émerveillant du lendemain : Hugues Portier, qui travailla à l'abbaye de Saint-Bavon, à Gand; Jehan de Bruges, peintre du duc d'Anjou,



LE BEFFROI DE BRUGES

frère du roi Charles V; André Beauneveu, de Valenciennes, peintre du duc de Berry; Jehan de Hasselt, peintre de Louis de Maele, comte de Flandre, et de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne; Melchior Broederlam, d'Ypres, peintre et *varlet* de chambre de Jean sans Peur, de même que Jean Malouel, qui lui succéda dans cette charge; Jacques Cavael, peintre de la commune d'Ypres (1); d'autres encore, dont les noms transmis par des documents ne peuvent, pour la plupart, être appliqués avec quelque certitude sur aucune des œuvres gauches et touchantes, embryonnaires, que ce temps nous a laissées.

Broederlam, qui vivait dans la seconde moitié du xiv^e siècle, et les frères Van Eyck (Hubert, 1366? — 1426; Jean — ? — 1440) sont à peu près contemporains. L'exposition contenait, sous le nom du premier, un triptyque quadrilobé, où se trouve figurée la *Très Sainte Trinité*, entourée des *Evangelistes*, d'un faire très rudimentaire et qui ne permet guère d'apprécier l'habileté de ce peintre. Le musée de Dijon possède de lui un travail authentique, exécuté en 1398: les volets d'un retable sur lesquels il a représenté l'*Annonciation* et la *Visitation*, la *Présentation au Temple* et la *Fuite en Egypte*, et dont M. A.-J. Wauters (2) parle en ces termes: « La composition s'écarte de la formule hiératique et devient pittoresque. Certaines têtes révèlent un sentiment délicat du beau; les draperies sont simples et gracieuses. L'or ne recouvre plus qu'une partie du fond; déjà, aux arrière-plans, le paysage développe sa perspective, avec les rochers et les arbres; enfin, l'étude de la nature se laisse pressentir... »

En somme, il n'y a là que des indices, le pressentiment, éloigné encore, d'une perfection que l'on suppose devoir demander une longue évolution, un effort persévérant. Que de tâtonnements avant que l'outil barbare, qui gauchit dans la main de l'artisan yprois, devienne un véritable instrument d'art?

(1) Jean Malouel est rattaché par certains critiques à l'école française ou bourguignonne. Mais cette école n'est qu'une espèce d'être de raison; une dérivation immédiate de l'école des Pays-Bas. Jean Malouel était Flamand, du reste, ainsi que Jehonnet Clonet, qui vivait au xv^e siècle. Comme le constate J.-K. Huysmans, dans son récent recueil *De Tout*, qui contient de précieuses pages sur les artistes flamands, « il faut arriver au xvii^e siècle pour rencontrer (en France) une peinture qui devienne plus indépendante et ne paraisse pas avoir été prêtée par des voisins ».

(2) *Histoire de la peinture flamande*, p. 32.

Cependant, à quelques pas plus loin, dans la même salle de l'exposition, resplendissait une série éblouissante de Van Eyck : d'Hubert, les *Trois Maries au sépulcre*, une belle page pathétique, dont la scène est située dans la majesté triste d'une aurore qui se lève sur un paysage de rochers et sur les remparts d'une ville lointaine; de Jean, entre autres, une partie des volets de l'*Adoration de l'Agneau*, la *Vierge du chanoine Van de Paele*, le *Portrait de la femme du peintre*. Et ces chefs-d'œuvre de l'art le plus fier, le plus résolu et le plus conscient, ont été exécutés entre 1410 et 1439, quelques années à peine après l'achèvement du retable de Dijon par Broederlam.

Jean Van Eyck, avec ses œuvres soudaines, d'un art tellement consommé qu'il semble avoir d'un coup atteint les limites de sa propre perfection, joua, en Flandre, à peu près le rôle de Masaccio à Florence : révélateurs, tous deux, génies créateurs, mais dont le plus grand, certes, est le maître flamand, car rien, dans les balbutiements de ses prédécesseurs, ne permettait d'augurer les accents de sa parole savante et profonde (1).

Jean Van Eyck apparaît ainsi qu'un impassible transcripateur de réalité; son art est tout objectif; on croirait qu'il envisage les choses d'un œil imperturbable, aigu et froid, avec un souci presque scientifique d'exactitude littérale. Il n'a rien idéalisé; il a pris les modèles de ses personnages sacrés autour de lui et il les a représentés avec une fidélité cruelle, avec une clairvoyance qui finit par communiquer au spectateur on ne sait quel enivrement glacial. Mais une pensée vigoureuse et hautaine plane sur toute son œuvre, et elle donne de la grandeur et une incroyable majesté à tout ce qu'elle touche. Ses Vierges sont, en général, laides et sans tendresse, mais où qu'il les place, sur un trône, sous les arceaux d'une cathédrale, dans un jardin ou à deux pas d'un donateur agenouillé, dans une chambre, ce sont des Reines — et non point de la terre.

La Vierge maternelle, celle de la crèche et celle du Golgotha, il faut la chercher chez Van der Weyden, chez Memling, Gérard

(1) Nous ne saurions négliger de mentionner, pourtant, que l'école néerlandaise de sculpture atteignit son apogée un demi-siècle avant la peinture : c'est dans la seconde moitié du XIV^e siècle que ces « tailleurs d'images » robustes et délicats, Claus Sluter et son neveu et successeur Claus De Werve, exécutaient, à la Chartreuse de Champmol, les merveilleux travaux dont s'inspira toute la statuaire française du siècle suivant.

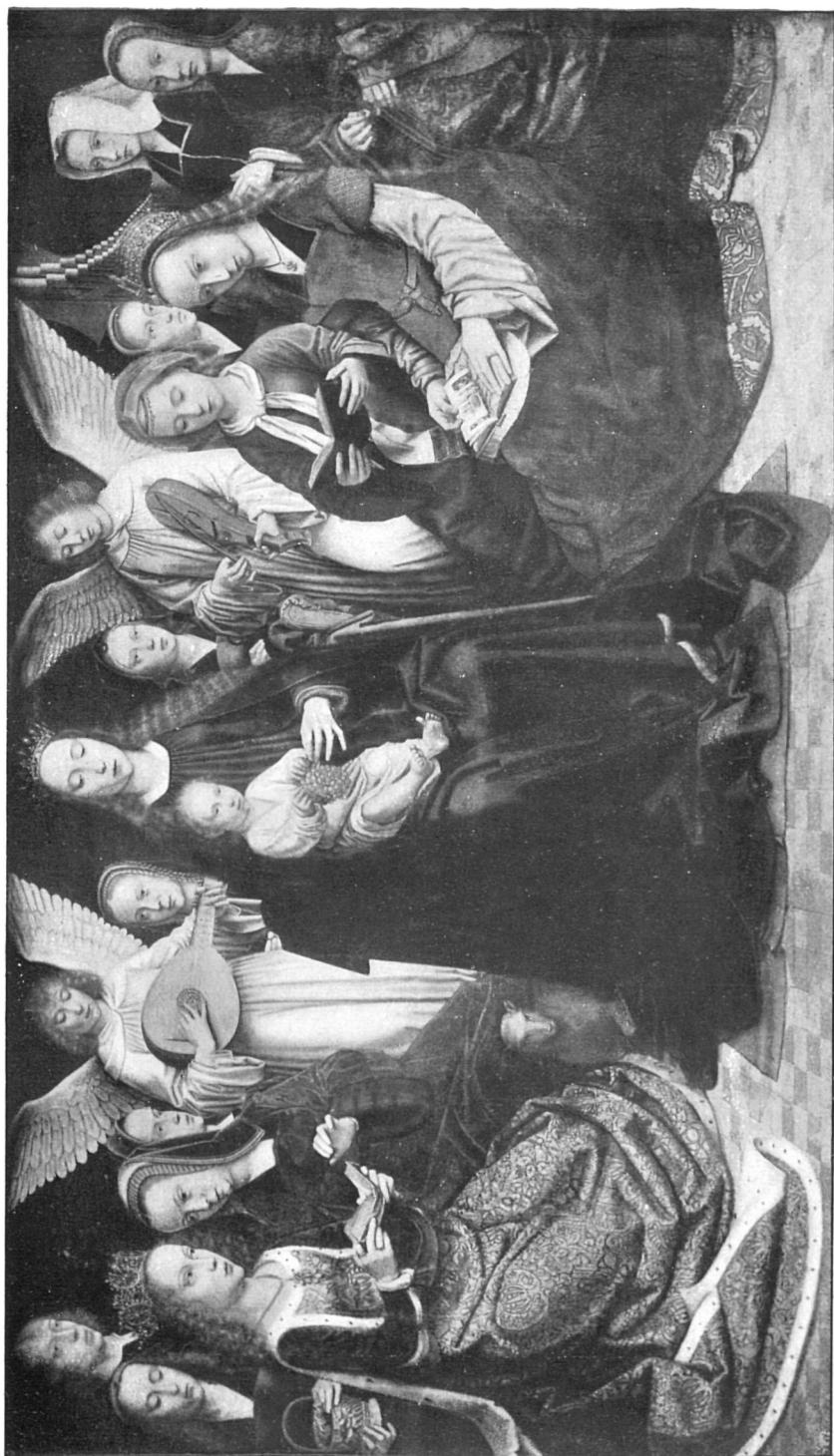
David ou les maîtres de Cologne, âmes plus simples, dont la sensibilité réchauffe la vision d'extase, de pitié et d'amour.

Et vigoureux ou suaves, ces maîtres répondaient également aux aspirations de leurs concitoyens. Les sentiments contradictoires s'harmonisent dans les cœurs comme le prodigieux éclat pur des couleurs dans les œuvres. Dans ces âmes graves, la force de croire n'était pas différente de celle de vouloir; leur foi religieuse se mariait à leur énergie civile, parce que le sentiment de leurs devoirs n'avait pas une autre source que la volonté de leurs droits : Les métiers suivaient en corps les processions, mais, au son de l'alarme, ils hérissaient les remparts ou la Place des haies épaisses et ardues de leurs piques.

La cité est riche, querelleuse, mercantile, insatiable de suprématie; elle défie ses princes et se déchire elle-même, mais elle a les vertus de sa violence — et, si elle se bat bien, elle prie mieux... Elle s'appelle Florence — ou Bruges, mais, si troublants et si sublimes que soient leurs mots d'adoration, l'Angelico, là-bas, pas plus que Memling ici, n'y parlent un langage étranger.



Cette exposition, on se l'imaginerait comme un cortège de faste et de gloire, on ne sait quel *ommegang* inouï où défileraient, environnés et suivis de leurs disciples proches et lointains, inconnus et célèbres, les Princes flamands de la couleur : Jean Van Eyck, Roger Van der Weyden, Memling et Gérard David; et Quentin Metsys, et Bruegel le Vieux... Et autour d'eux, voici, foule illustre, Hugo Van der Goes, Pierre Christus, Thierry Bouts, Patenir et ses paysages; Jérôme Bosch et ses imaginations ahurissantes; Mabuse, délicat; maniéré, qui italianise, et Mostaert, fidèle à la tradition de sa terre. Et encore, Lancelot Blondeel et ses froids décors; l'habile Pourbus et le « Raphaël flamand », Van Orley. Puis encore, les anonymes, ceux que la critique désigne par le sujet ou l'origine de la principale des œuvres sans attribution, où l'on a cru reconnaître la manière d'un même artiste; l'auteur, par exemple, de ce superbe *Triptyque d'Oultremont* (musée de Bruxelles), d'une tonalité vibrante et claire, d'un art décisif et élégant, et dont certains détails de



GÉRARD DAVID

Musée de Rouen

LA SAINTE VIERGE AVEC L'ENFANT, ENTOURÉE D'ANGES ET DE VIERGES

mise en scène et de physionomies auraient pu faire songer à Jan Joest, artiste allemand de la fin du xv^e siècle, qui peignit les nombreuses et remarquables scènes de la vie du Christ d'un grand retable conservé à Kalkar (1).

Le génie de la couleur, la vision lumineuse et nuancée, tardifs et comme venus d'ailleurs chez les Italiens (hormis les primitifs vénitiens et quelques giottesques milanais), se décèlent de très bonne heure chez les Flamands. Les Florentins, et, à un moindre degré, les Siennois, ne possèdent pas l'instinct essentiellement pictural de leurs émules du Nord; ils saisissent surtout la ligne des choses, leur profil sculptural, le trait décisif et fin qui délimite leur contour. De sorte que l'on croirait souvent qu'ils enluminent, remplissent de couleur un dessin préalable.

Cependant, tandis que, au xiv^e siècle, les Italiens sont déjà savants dans l'art de situer l'action des scènes qu'ils représentent en un paysage ou un site de ville, à la vérité très sommaires, les Flamands, pour la plupart, isolent encore leurs figures sacrées dans l'or, au sein d'une atmosphère surnaturelle, comme dans le rayonnement de leur auréole.

Après Van Eyck, avec le secret répandu de la peinture à l'huile et le magistral et sûr enseignement de l'œuvre de cet homme de génie, qui inaugurerait un art en en apportant, pour ainsi dire, la forme et la substance, les principes organiques et les moyens d'expression, une révolution s'opérait. Son exemple arrachait les ouvriers à leur établi de miniaturiste, à leur étroit travail d'imagiers, pour élargir d'un coup l'horizon de leurs ambitions, leur ouvrir les yeux sur la nature et sur la vie.

Et la nature entre dans l'art, charmante, ingénue, nouvelle. Ce n'est qu'un décor aux scènes évangéliques, thème unique de la peinture; le cadre où elles se meuvent, le fond sur lequel elles apparaissent; mais, il semble, qu'à surgir ainsi plus près, au milieu des aspects accoutumés du pays, de plain-pied, en quelque sorte, avec les fidèles, dans une espèce de familiarité de l'adoration, les figures du Christ et de la Vierge aient laissé

(1) La maison Kühlen, de M./Gladbach, a publié un album de 21 planches, qui constitue une reproduction excellente et complète de tous les panneaux de ce retable.

de leur solennité hiératique, pour se faire infiniment tendres et accueillantes.

Les perspectives des tableaux se remplissent de détails exquis, de petites figures de gens et d'animaux domestiques ou sauvages. On aperçoit, par une fenêtre ou dans la convexité d'un miroir, des coins de rue; un canal dans l'eau duquel les maisons se reflètent; une place avec ses passants, ses marchands. Ou encore le paysage s'étend derrière les personnages, échelonne des étages sinueux de montagnes sillonnées de chemins en lacs qui descendent vers le pont d'une rivière. Des voyageurs chevauchent par là; une troupe armée; des paysans; et tout ce monde s'achemine vers une ville fortifiée qui arbore ses tours pavoisées d'oriflammes sur un sommet qui rougit dans les lueurs premières de l'aube.

Jésus, quoiqu'il ait l'air souvent vieillot, est un enfant, et qui joue : il s'amuse du chapelet de sa mère qu'elle lui abandonne, d'une pomme, d'une fleur. Le groupe divin apparaît au milieu d'une prairie semée de pâquerettes et de pissenlits, et dans l'herbe de laquelle des scarabées pérégrinent, et des insectes; ou dans un jardin planté de lis, d'iris, de passiflores; non loin d'une fontaine et d'un mur dont la crête supporte quelque étrange et multicolore oiseau des îles ou quelque paon qui lisse, avec fatuité, son opulent plumage ocellé...

Le faste des Brugeois, le velours, le brocart, la soie, les plus splendides tapisseries du Levant, étalés à profusion, l'éclat de leurs demeures et le riche et fier aspect de leur cité avec l'orgueil de ses tours ébahissaient les princes qui y faisaient leur joyeuse entrée. Les salles de l'exposition des Primitifs font aussi au visiteur un accueil d'éblouissement, un salut de fête — la fête émerveillée de la couleur...

Toutes ces œuvres sont d'une tenue admirable, d'une exécution substantielle et étudiée avec la plus attentive et la plus probe conscience, et l'on y sent comme l'allégresse de l'irréprochable ouvrier qui, à aucun prix, n'aurait laissé sortir de son atelier un travail insuffisant ou hâtif. Tellement que dans la traduction incolore de la photographie, leur beauté reste presque entière... Presque! mais la couleur est comme le sang divin qui anime ces peintures, les fait entrer en effusion, achève leur

signification — car la pensée, l'émotion de l'artiste ont passé autant dans la couleur dont il a revêtu ses figures que dans l'expression qu'il leur a donnée.

Voyez les tonalités majestueuses de la couleur de Van Eyck ; l'harmonie somptueuse et vibrante des pourpres et des verts chez Memling ; chez Metsys, la lumineuse caresse des jaunes aigus et des violets pâles ou veloutés. Il semble que, chez le premier, la couleur soit une force ; une extase, chez le second et, pour le dernier, une joie. Elle parle avec ampleur et gravité sous le pinceau de l'un ; chante, dans l'enivrement de la suavité, sous celui du second et sur la palette de Metsys, rayonne, translucide.

Leurs récits toujours recommencés de la Nativité, de la Passion ; les épisodes d'exultation ou de douleur qu'ils retracent sur leurs panneaux, c'est par la couleur surtout que le peintre nous fait communier avec ce qu'il y a imprégné de son âme, virile, songeuse ou tendre ; avec ce qu'il y a mis de plus personnel et de plus intime : l'accent, pour ainsi dire, le timbre de la voix ; les inanalysables inflexions qui, dans le langage, énoncent plus que les mots eux-mêmes...

Les qualités d'âme du Flamand se dissimulent sous une enveloppe un peu froide ; sa sensibilité embarrassée par une sorte de pudeur délicate et sa dévotion foncière s'épanchent rarement. Le sentiment est trop véhément chez lui pour se satisfaire par l'approximation des paroles et, non plus, les paroles ne déterminent en lui l'émotion parfaite, complexe et diffuse que la sensation seule peut lui communiquer.

Et, pour les êtres de cette complexion, il y aura toujours plus de rêve et un enchantement plus vif, plus poignant et plus prolongé dans l'aspect d'un paysage inattendu ou familier, dans une image de sainteté ou d'amour que dans les pages, si éloquentes qu'elles soient, d'un livre.

Il se contemple et se reconnaît dans ces physionomies ardentes et graves de donateurs, agenouillés aux volets d'un triptyque, le mari d'un côté, la femme de l'autre, s'offrant en vivants *ex-voto* et associant à leur oblation personnelle tous leurs descendants, y compris les défunts marqués d'une croix funéraire. Toute la profondeur sérieuse de ce peuple, la force

mâle et équilibrée de sa vie, sa stabilité transparaissent dans ces figures pleines de vaillance morale et physique.

C'est dans le portrait que les inclinations essentielles, l'humeur réfléchie du Flamand, son sens de l'intimité, cette intuition psychologique qui est faite, moins de vues précises que de divination sympathique, de l'accord secret de sentiments inexprimables, se décèlent avec le plus d'éclat. L'exposition abondait en portraits, au nombre desquels se trouvaient, certes, les chefs-d'œuvre du genre : de Jean Van Eyck, le portrait de sa femme ; de Memling, ceux des Portunari et celui de Niccolò di Forzore Spinelli ; la *Sibylle Sambetha* et le *Martin Van Nieuwenhove*, de l'hôpital Saint-Jean ; de la collection Somzée (n° 148), une œuvre d'un maître inconnu, figure de fièvre, personnage protégé par un saint, dans la sombre irradiation d'un paysage accidenté et extasié des teintes brûlantes du couchant.

Et, surtout, le portrait — attribué à Pierre Christus — d'un jeune homme revêtu d'un costume aux tons chauds et fastueux, lie de vin, brun et rouge ; coiffé d'une toque écarlate et tendant, comme un hommage ou comme un emblème, d'un geste précieux de la main droite, entre deux doigts, un œillet rouge. Maigre figure patricienne, aux pommettes saillantes, au nez et aux lèvres minces, à la carnation animée par la générosité du sang et dont la silhouette un peu aiguë évoque un profil d'épervier, d'oiseau de proie. Et toutefois, ce visage de volonté inflexible et tranchante s'embrume d'on ne sait quel brouillard de songe et de nostalgie par la vertu du regard voilé de ses yeux fixes dans les eaux troubles desquels semblent se réfléchir de pensifs fantômes...

Nous avons essayé, à propos de la couleur, de définir les tendances divergentes de la peinture néerlandaise et de la peinture italienne. Cet antagonisme n'est marqué nulle part davantage que dans leur conception respective du portrait.

Les plus célèbres effigies exécutées par les primitifs italiens, celles, notamment, de Piero della Francesca, sont plutôt des images de cérémonie et d'apparat, d'une haute allure et d'un art exquis, mais singulièrement superficielles si on les rapproche des interprétations subtiles des maîtres des Pays-Bas.

On pourrait dire que l'Italien voit plastique; le Flamand, pittoresque : celui-ci est, du reste, préoccupé moins de faire brillant que de faire exact; moins de mettre en relief le galbe de son modèle, la grâce de son torse ou sa désinvolture que d'en transférer dans son cadre la vraie et significative physionomie.

Forcément, à ses yeux, la beauté est surtout expressive; et les motifs de cette prédilection sont assez apparents : appesantie par le climat plus rude, il semble que la matière soit plus matérielle encore dans nos régions; et la vivacité, le libre essor de l'esprit étant en raison inverse des exigences du corps, les septentrionaux réalisent rarement cet équilibre où gît, peut-être, le secret de la véritable beauté, faite de tranquille énergie, d'alacrité, d'intelligence sereine, du concours harmonieux et habituel de tous nos organes physiques et de toutes nos facultés intellectuelles. Chez eux, généralement, il y a lutte entre les deux éléments, prédominance excessive et, quelquefois, alternative, de l'un sur l'autre. De là, ces masques convulsés où la chair et l'esprit ont gravé leurs conflits; ces visages si étrangement suggestifs et allicians : laids, disgracieux, souvent, mais où le long effort a laissé ses traces, d'une existence soufferte et combattue plutôt que vécue.

Placez à côté l'image de l'une de ces sveltes et élégantes créatures heureuses qui abondent dans les fresques de Gozzoli, de Botticelli, de Ghirlandaio ou de Mantegna : — Elle est là devant vous, comme une fleur, comme une plante épanouie : elle vit et la vie en elle est une beauté accomplie.

Quoi qu'il en soit des causes de cette supériorité, l'école flamande est sans rivale dans ce domaine : aucune autre n'a arrêté sur l'homme un œil plus insistant et plus perspicace; aucune n'a été stimulée par un souci plus intense et plus victorieux de saisir la personnalité du modèle dans son identité complète, apparente et invisible.

Ce don privilégié se dénonce dès l'origine, chez Jehan de Bruges (1372), en un portrait du roi Charles V, tracé en tête d'une Bible ornée de miniatures, offerte à ce monarque. Tous les maîtres du xv^e siècle l'ont partagé, et, physionomistes hors ligne, ont laissé de merveilleuses effigies, effrayantes presque

de méticuleuse littéralité et où, cependant, ils ont su faire passer à la fois l'âme, la palpitation sourde et troublante de la vie.

Et cette science, dans laquelle les idéalistes tels que Memling, Van der Weyden et Gérard David excellèrent à l'égal des disciples réalistes de Van Eyck et de Thierry Bouts, elle est si foncière et organique de l'art flamand que la saine tradition ne s'en interrompt jamais, même chez les artistes qui, au xvi^e siècle, cédèrent davantage, comme Frans Floris et Martin De Vos, aux prestiges de la seconde Renaissance : dans ces œuvres de réalité, ils recouvrent la spontanéité de leur art, se dépouillent de leurs superstitions esthétiques étrangères, reprennent vraiment contact avec le peuple et la terre ataviques de leur pensée.

Les grands maîtres allemands, Dürer et Holbein, en apprirent le secret de leurs prédécesseurs des Pays-Bas et, au siècle suivant, les artistes géniaux d'Anvers le trouvèrent dans leur héritage : Faut-il redire Van Dyck et le prodige, l'indicible grâce nerveuse et fière de ses portraits?...

PEUT-ÊTRE serait-il convenable de formuler une conclusion? Mais quelle péroraison logique donner à des notes dénuées de méthode? Sans doute, aurait-il fallu pouvoir examiner les œuvres de l'œil investigateur et sagace du critique qui scrute, décompose, analyse et, souriant avec une modestie insidieuse, dit : « Voici un indubitable Vander Goes!... Quant à cette autre attribution, elle me paraît contestable et, pour autant qu'il me soit permis d'exprimer une opinion... »

A nos yeux, du reste incompetents, ces questions n'importaient guère. Au milieu des peintures d'auteurs inconnus ou controversés, il en était quelques-unes, et des principales, authentiques; points de repère fixes, étoiles parmi les nébuleuses : cela suffisait. Et, dans cette réunion de chefs-d'œuvre, nous avons cherché surtout à entendre cette âme multiforme, toujours identique et toujours nouvelle, pleine de dissonances tragiques et d'harmonies enivrantes; de chocs brisés d'armes et de vibrations évanouies de cloches — l'âme de la patrie...

Car c'est elle qui s'attestait en cette exposition; c'est la patrie qui, devant le visiteur méditatif de ces salles, se dressait tout à coup, ainsi qu'une statue de joie et de clarté; elle, avec l'insistance réfléchie de son regard, le sourire grave de sa vigueur et de sa jeunesse éternelles.

Georges Eekhoud affirmait, dernièrement⁽¹⁾, avec l'habituelle excellence cordiale de son verbe, un partial amour pour « ce pays très beau, très bon, très intéressant » qui « à ses prestiges actuels, joint celui d'un de ces passés tragiques et glorieux qui font les véritables patries. »

Et c'est vrai. L'artiste qui revient d'avoir hanté l'Italie connaît bientôt, cependant, que les nostalgiques visions de grâce et de simplicité dont sa mémoire et son cœur sont remplis n'ont pas obscurci en lui l'orgueil de son terroir.. « Certes, pense-t-il, la beauté, là-bas, est autre, plus ancienne et pétrie dans une plus fine argile : et quelles images nous en sont parvenues, sans égales qu'aux âges les plus religieux de la Grèce!... Mais ne sommes-nous pas venus, nous aussi, et d'ailleurs, et plus tard, avec une beauté nouvelle et qui était bien nôtre?

« Pas plus que ces peuples nous n'avons fait épargne de notre sang; leurs combats, nous les avons aussi combattus; nous avons vaincu comme eux et, comme eux, érigé dans notre art l'effigie triomphale de notre race.

» Après m'être assis, dans l'allégresse et le tremblant respect de l'admiration, à un foyer si noble, pourquoi, en reprenant place au mien, ressentirais-je de l'humiliation ou de l'envie, puisqu'il n'est ni moins magnifique, ni illustré de moindres trophées?... »

ARNOLD GOFFIN.

(1) *Mercur de France*, septembre 1902.

Crainte

*Encore un jour de paix à tant d'autres pareil
broyé sur l'horizon par la roue du soleil.
Encore un jour qui déjà clôt sa courte vie
d'agréable labeur et d'amour bien remplie.
Que me réservera demain à mon réveil?*

*Né me reprochez pas de soulever des plaintes
et d'écartier le rire insouciant et fier.
Vos yeux n'ont-ils pas vu — quelle leçon de crainte! —
les longs succès toujours suivis de longs revers.*

*Quand la première flèche aura troué l'égide
qui si longtemps m'a recouvert,
s'envoleront de toutes parts
des essaims vénéneux de dards
qui ne manqueront pas leur cible.*

*Car c'est une immuable loi
que dans ce monde tout se paye
et que les pleurs sont la monnaie
dont nous achetons notre joie.*

*Heureux qui n'a pas eu de bonheurs trop durables!
Heureux qui a reçu tour à tour à sa table
le sort au front riant, le sort au triste front!
La peine dans son cœur ne creuse aucun sillon
qu'une brise prochaine aussitôt ne referme.
Il souffre, mais il sait que les larmes se séchent.*

*Tandis qu'habitué à sa belle fortune
l'homme, surpris soudain, succombe d'amertume,
et gisant sur le sol où le vent l'a jeté
ne se relève plus quand l'orage a cessé.*

L'Œuvre

*La route où je m'avance est enduite de sable.
Qui sait si je ferai mieux que de l'effleurer,
si j'y pourrai graver une marque durable?
Qui sait si l'ouragan n'effacera la trace
que mon pas méritant peut-être aura laissé?*

*Angoissant avenir ! ô voyageur lassé,
que ne te couches-tu dans le creux du fossé !
Comme tu serais bien au lit des fraîches herbes,
les yeux remplis de ciel et le cœur plein de rêves !
Comme tu serais bien hors du chemin poudreux
où l'on marche escorté de ces pauvres honteux,
couple jumeau, inquiétude et doute !*

*Mais, tandis qu'aux deux bords le fossé se déroule
offrant à ma paresse un repos tentateur,
tandis que je convoite un sort pire ou meilleur,
tandis que j'interroge et moi-même et le sable,
toujours droit devant moi, sans m'arrêter, je marche.*

ED. DUCOTÉ.

(Branches lourdes.)



L'Éducation Supérieure des Femmes



MONSIEUR l'abbé Félix Klein vient de traduire et de réunir en une brochure un discours et un extrait du livre de Mgr Spalding (1), sur l'éducation de la femme. Tout ce qui touche à cette question présente un tel intérêt en ce moment que nous n'hésitons pas à parler de ce petit volume pour en recommander la lecture au public intelligent, toujours avide de ces études.

Le discours de l'évêque de Péoria a été prononcé lors de la fondation du *Trinity College*, maison destinée aux jeunes filles qui veulent participer à l'enseignement de l'Université catholique de Washington. Il débute par un magnifique tableau des progrès accomplis au XIX^e siècle, tant au point de vue scientifique et mécanique, qu'au point de vue de l'avancement des connaissances théoriques, et des découvertes qui ont révolutionné presque toutes les lois reconnues jusqu'alors. Il complète ce paragraphe par l'exposé du progrès en matière d'éducation. Mgr Spalding parle de l'Amérique à des Américains. Mais nous pouvons et devons tirer parti de son jugement. Ces questions sont et doivent être partout à l'ordre du jour.

Après avoir dépeint ce que fut la femme à travers les âges, dans la vie sauvage, et dans le paganisme, il nous montre en Marie, Mère de Jésus, son type idéal dans le christianisme. De ce tableau saisissant dans sa brièveté, jaillit cette conclusion :

Le grand renoncement, l'acte suprême par lequel on passe du moi superficiel et animal au moi réel dont le domaine est invisible et impérissable, ce qui constitue, en somme, l'absolue condition à l'entrée dans le royaume du Christ, est plus accessible à la femme qu'à l'homme.

(1) Né en 1840, évêque de Péoria depuis 1877.

De ce que : l'idéal chrétien est plutôt moral qu'intellectuel et que la recherche du bien et la crainte du mal sont *le tout* de la vie, nous sommes amenés à comprendre pourquoi le monde chrétien a donné ses premières pensées et appliqué le meilleur de son énergie à la culture morale. L'éducation chrétienne est basée sur la raison, qui est la révélation directe de Dieu dans l'âme de chacun de nous, et qui n'est nullement le privilège du petit nombre. Cette base se rencontre chez tous les enfants; et, dans les écoles primaires et secondaires, filles et garçons, sont formés avec un égal succès par la même éducation et les mêmes méthodes.

L'égalité physique de la femme n'est pas discutable, et il ne semble pas rationnel qu'un être admis à partager la vie d'un homme, à élever ses enfants, à le soutenir dans l'adversité, soit créé avec une infériorité intellectuelle.

Mgr Spalding, qui n'admet pas cette infériorité, est d'avis qu'une bonne culture intellectuelle ne saurait porter ni un homme ni une femme à la grossièreté, à l'impertinence ou à l'effronterie. Rien, au contraire, qui soit plus favorable à la vraie distinction... Les relations humaines sont surtout spirituelles; et plus une femme aura reçu une éducation forte, mieux elle saura remplir ses devoirs d'épouse et de mère.

Il condense ses pensées dans ces quelques lignes qui valent des volumes : Pour la créature humaine, se développer dans tous les sens est le moyen de ressembler à Dieu; il est donc bon que la femme développe toutes ses facultés en harmonie et en plénitude.

La femme, en Amérique, a déjà pris position dans le monde intellectuel. Il y a plus d'un million de jeunes filles dans les écoles catholiques et l'on y cherche à augmenter la valeur de l'instruction et à préparer même des universitaires tout en inculquant des vertus très féminines, vertus sans lesquelles le plus haut degré de culture intellectuelle ne lui donnerait ni bienveillance, ni charme, la pureté, la modestie, la patience, la pitié, le respect, la douceur, l'amabilité, le dévouement. C'est là-dessus qu'il nous faut bâtir si nous voulons élever l'esprit de la femme jusqu'aux régions célestes de la vérité et de la lumière intellectuelles, sans risques pour son cœur, foyer de bonté et d'amour.

Cette citation nous paraît peindre, en peu de traits, le véritable féminisme chrétien.

Le discours de Mgr Spalding se termine par un exposé des avantages de l'éducation de la femme. Bien qu'il s'adresse particulièrement à sa patrie, nous pensons bien faire en reproduisant ce passage intéressant :

Dans toute société, celui qui est plus bas tente de faire tomber celui qui est

plus haut, car descendre est aisé, monter est difficile. Une femme ignorante obscurcira l'esprit de son mari et de ses enfants, tandis qu'une femme intelligente stimulera vigoureusement leur activité personnelle. Un esprit éclairé répand naturellement la lumière, une âme généreuse engendre l'amour, un noble caractère en crée d'autres à son image. L'éducation américaine, qu'elle soit donnée par l'Etat ou par les diverses sociétés religieuses, est de plus en plus entre les mains des femmes; si donc l'on tient au progrès, il faut que l'intelligence des femmes reçoive une culture plus complète. A ceux qui en sont encore à trouver absurde qu'on réclame pour les femmes l'éducation supérieure, rappelons que, durant des siècles, on a trouvé inutile qu'elles en reçussent d'aucune sorte.

La seconde partie de la brochure de M. l'abbé F. Klein est tirée du livre : *Means and ends of education* (1). Les vues de Mgr Spalding y sont développées d'après un plan plus général. Nous signalerons ce qui a rapport à l'éducation de la femme.

L'éminent évêque est d'avis que les questions de philosophie, de sciences, d'art et de religion étant UNE, ne peuvent être divisées et classifiées d'après le sexe de l'élève. Il ne peut y avoir une éducation pour l'homme et une autre pour la femme.

Le domaine des âmes, des intelligences, des consciences, des cœurs ne connaît pas de sexe. Quelle sera la meilleure éducation pour la femme? Celle qui fera d'elle au plus haut degré un être humain complet, sage, aimant et fort. Quel travail convient à la femme? Tout travail qui l'aidera à devenir elle-même. Qu'est-ce qui est interdit à la femme? Tout ce qui pourrait la dégrader, la diminuer ou l'avilir, mais rien d'autre. Qu'a-t-elle le droit de faire? Tous les actes beaux, bons et utiles qui sont dans ses aptitudes et qui ne risquent point de nuire à sa dignité ou de diminuer sa valeur en tant que créature humaine.

Voici une page admirable qui témoigne de la profonde et intime connaissance que Mgr Spalding a de son sujet :

L'homme et la femme ont chacun leurs qualités plutôt que les mêmes qualités à des degrés différents. La chasteté est la grande vertu de la femme; la sincérité, qui est la plus haute manifestation du courage, est la grande vertu de l'homme; toutefois, l'homme et la femme doivent, l'un comme l'autre, être chastes et sincères. La douceur et une raison aimable sont ce qui donne le plus de charme à la femme, l'homme plaît surtout par la sagesse et par la bravoure; ce qui n'empêche pas que la femme doive être sage et brave. L'homme, raisonnable et doux. Les deux sexes ont reçu à peu près les mêmes dons de l'intelligence, mais ils sont portés à les appliquer à des objets différents : l'homme préfère la pensée; la femme, le sentiment; lui, arrive à ses conclusions par l'analyse et le raisonnement; elle, par l'intuition. Il sait

(1) Les moyens et les fins de l'éducation.

mieux se maîtriser; elle sait mieux se sacrifier. Il se guide d'après la loi et les principes; elle, d'après le sens intime et d'après son tact; il demande la justice; elle, l'équité. Lui, veut qu'on l'honore pour les richesses qu'il a, pour la position qu'il occupe; elle se refuse à ce qu'on l'honore pour autre chose qu'elle-même. L'homme ne voit dans ce qu'il possède qu'un moyen; la femme, qu'une chose à laquelle elle tient et demeure attachée. Il recherche la puissance; elle, l'affection. L'idée du devoir, chez lui, vient de la raison; chez elle, de la foi et de l'amour. Il aime la science et la philosophie; elle, la littérature et l'art. Sa religion, à lui, est un code de lois morales. Sa religion, à elle, est faite de foi et d'espérance, d'amour et d'imagination. Elle personnifie facilement les objets, alors qu'il tend à traiter les personnes comme de simples choses. Elle a plus de force que l'homme pour s'effacer, s'oublier toute lorsqu'elle aime: qu'elle se marie ou entre en religion, elle perd son nom, ce symbole de la personnalité, pour bien montrer qu'elle se voue à la race ou à Dieu. Les arguments des incrédules agissent moins sur elle que sur l'homme, parce qu'elle a un sens religieux plus pur, une foi moins attaquable; les objections passent sur elle comme passent sur un esprit chaste les propos grossiers et impurs, sans presque l'effleurer. Elle prend plus de complaisance en son extérieur et en son entourage, mais elle a moins d'orgueil et de vanité que l'homme. Elle a un plus vif sentiment de la reconnaissance, parce qu'elle aime davantage, et que le cœur rend la mémoire fidèle...

Ces extraits nous permettent de saisir la pensée de l'auteur lorsqu'il demande qu'on intéresse davantage la femme à la vie active, aux affaires, au progrès. Tous les êtres sont nés pour l'action et pour la souffrance. La jeune fille ne doit donc pas être élevée dans le seul but de plaire, de s'amuser et de se marier. Plus nous avançons dans la vie des siècles, plus nous comprenons que la femme ne doit pas songer uniquement au mariage. Que de pauvres créatures ont gémi, trop tard, de ce préjugé des temps passés qui les a jetées dans les bras d'un mari indigne de leur affection et de leur estime!

L'espèce de mépris, dit Mgr Spalding, l'espèce de mépris que la foule professe pour les femmes quand elles atteignent un certain âge sans se marier, n'est qu'un dernier vestige du mépris général où sont tenues toutes les femmes chez les sauvages et les barbares.

Plus loin, l'évêque de Péoria traite une question qui ne passionne pas encore l'Europe, mais qui ne tardera pas à le faire. Les femmes doivent-elles avoir le droit de vote? Et il discute cette question avec la haute sagesse qui le distingue. Au point de vue intellectuel la femme pourrait être égale à l'homme, mais des droits politiques amélioreront-ils son caractère? La politique n'est-elle pas faite pour une grande part de chauvinisme, de prétention, de vénalité, etc., etc.? Donc une participation active à la vie politique

ne saurait tendre à affiner, à ennoblir, à purifier. Peut-on désirer que cette partie de l'humanité, à qui l'on confie tout spécialement les intérêts du foyer, du cœur, de l'éducation religieuse et morale des enfants, soit précipitée dans le gouffre des passions égoïstes et des excitations grossières?

Mais les femmes mêmes, celles du moins dont l'âme féminine, avec ses aspirations supérieures, a vraiment donné toute sa mesure, désirent-elles qu'on leur accorde le droit de vote?

Dans les paragraphes suivants nous voyons que la femme a montré sa valeur partout où elle a pu se mesurer avec l'homme ce qui prouve la nécessité de développer chez elle par l'éducation, tout ce qui s'y trouve de beauté, de savoir, d'amour, d'aptitudes physiques et morales.

Faire l'éducation d'un être humain c'est le diriger de manière à ce qu'il développe complètement tout ce qui est chez lui en puissance; d'où il suit qu'on peut s'élever de bien des manières et en bien des sens. La finesse, la grâce, la propreté même sont des buts, des fins, aussi bien que la vigueur, la souplesse de l'esprit, la force, la pureté du cœur. Comme la lumière du soleil, les fleurs et les chants des oiseaux, ces qualités ajoutent à la douceur et à la beauté de la vie; il faut les cultiver toutes...

L'auteur nous montre encore l'importance de l'énergie qui fait les Saints, de la sagesse, de la vertu, de l'aspiration vers un idéal. Il insiste sur la nécessité de la lutte, sur la victoire qui grandit, sur l'utilité de l'opposition.

Heureux le fils du pauvre, qui voit à chaque pas surgir un obstacle pour le mettre au défi de devenir un homme; malheureux l'enfant du riche que sa maudite fortune porte sans cesse à la paresse et à l'orgueil.

Avec lui nous disons à toutes les *éducatrices* :

O mères, dont l'affection est le plus grand bien que nous ayons tous connu, endurcissez vos fils. Ne les engagez point dans la course à la fortune, mais poussez-les vers le sentier raide et étroit qui les mènera, par la victoire sur eux-mêmes, à la possession de Dieu et de tous les vrais biens. L'éducation est toujours le résultat d'une influence humaine... La vie procède de la vie, et la religion, qui n'est que la plus haute puissance de la vie, ne peut procéder que de Dieu et des âmes religieuses. Ce n'est ni par les sermons ni par les discours, mais seulement par la vie vraie, que nous pouvons devenir des centres d'influence morale.

Si Mgr Spalding blâme énergiquement l'égalité qui abaisse au lieu d'élever, il condamne également l'ambition qui se borne à la satisfaction des appétits vulgaires par la richesse et la puissance; l'absorption de l'esprit par la matière; l'égoïsme, vraie maladie morale; la popularité qui se base sur la flatterie des passions et non sur l'admiration qu'excitent les grandes actions...

Ainsi que nous l'avons dit, les dernières pages s'adressent moins directement à ceux que préoccupe l'éducation de la femme. Nous ne nous y attarderons pas. Mais, nous unissant au vœu si noblement exprimé par l'illustre évêque, nous dirons avec lui :

Soyons nous-mêmes avant tout; et accomplissons notre œuvre. Les jours n' seront alors ni trop nombreux ni trop longs. Si cette œuvre et si notre personne méritent d'être connus, la présentation à l'univers se fera toute seule et vite. Peu importe, d'ailleurs, qu'elle se fasse après notre mort.

Voici par quelles paroles admirables il relève le féminisme en montrant combien il doit être inspiré par de nobles sentiments et non par de mesquines rivalités ou de misérables intérêts :

A mesure que notre vue devient plus pénétrante, nous comprenons plus clairement que seuls les plus grands d'entre les hommes et les femmes peuvent donner l'éducation. Les autres ne sont que des répétiteurs, des « entraîneurs ».

Le succès ne trahit jamais celui qui se donne corps et âme à la tâche, quelle qu'elle soit, dont il se croit capable. Il y a beaucoup de gens affairés; mais il n'est pas facile de trouver un homme qui se propose vraiment un noble but, et y consacre toutes ses énergies. Les grands caractères sont rares.

Nous croyons, en signalant l'intéressante brochure de M. l'abbé Klein, rendre un véritable service à tous ceux qui ne se contentent pas d'avoir une opinion toute faite sur la question du féminisme, et qui veulent s'éclairer par l'exemple des pays où on peut déjà juger de ses résultats.

Ctesse ED. DE LIEDEKERKE.



Nuit Pastorale

—

Et in Arcadia ego...

*Voici l'heure... Une nuit pacifique d'été,
Que la lune bleuit de sa vague clarté,
Enveloppe, un à un, les horizons champêtres,
Et le divin oubli ressaisit tous les êtres...
Tous ne sommeillent pas, cependant... Ecoutez!...
De loin en loin, du fond des vallons enchantés,
Un chant s'élève, heureux et tendre, un chant de pâtre,
Qui paraît onduler dans la brume bleuâtre
Comme un souffle exhalé des lèvres de la nuit...
Le silence en palpite! .. Un tel charme est en lui,
Que toute chose, dans ce beau pays tranquille,
S'illumine, un instant, d'un doux rayon d'idylle!...
A peine l'entend-on, ce souffle harmonieux ;
Mais le passant, que l'ombre a surpris en ces lieux,
Ecoute, en tressaillant, le doux chant de mensonge,
Si vague que, parfois, il croit l'entendre en songe...
Au loin, les horizons sommeillent dans l'azur :
Longtemps, il les contemple avec un trouble obscur
Et se souvient, au son de l'humble mélodie,
Du beau rêve qu'il fit jadis, en Arcadie...*

FERNAND SÉVERIN.



Venise



est de convention de dire de Venise que c'est un endroit qu'il faut voir avec une femme qu'on aime. Il se peut, quand on regarde les choses à travers la passion comme à travers des verres merveilleux, que, dans la vieille cité, l'on sente renaître en soi quelque chose de tout l'amour qui soupira jadis sur ses canaux et des jalousies qui s'embusquèrent dans les coins sombres de ses ruelles. Il se peut!... C'est une supposition, mais ce n'est que cela! Si Venise attire comme une Circé et si elle est séduisante, drapée dans son histoire et voilée par la trame de ses poétiques légendes, elle n'est pourtant plus aujourd'hui que du passé figé, du passé arrêté et soutenu, et bien l'une des choses les plus désespérantes du monde. L'amour jeune qui ne vit que de présent et d'avenir ne peut se plaire en un tel lieu où l'on a tant vécu, et toujours il préférera la saine et simple nature qui ne vieillit pas, car, si les feuilles se fanent, elles se renouvellent toujours pareilles à elles-mêmes.

Pourrait-on y aller pour y souffrir? Guère non plus! Bien qu'il y ait une volupté délicate à entretenir certains sentiments là où l'habitude n'est pas de les transporter, cette étonnante ville ne peut pas plus convenir à la douleur qu'à la passion. Si elle n'est plus, en effet, amoureuse que dans le passé, elle n'est plus non plus tragique et cruelle que dans la mémoire des hommes, et elle ne peut être un cadre approprié pour des angoisses immédiates.

*
* *

En revanche, pour les porteurs de Baedeker et le tourisme indifférent, la « perle de l'Adriatique » est bien la cité curieuse par excellence.

Songez donc! Elle a des palais restés orgueilleux, tout un

réseau de canaux aux mailles compliquées, de petites rues bizarres et des ponts sans nombre; elle garde des églises merveilleuses et parfois singulières, où les œuvres rares sont cataloguées; elle montre des tableaux bien numérotés dans des musées affolants même pour des non-collectionneurs; elle a des théâtres pour le soir et des hôtels confortables suffisamment. Des magasins, enfin, y étalent en abondance des objets d'art d'abord facile et des bibelots capables de contenter des désirs médiocres et des imaginations limitées. Comme ils seront précieux au retour « pour avoir été achetés à Venise »!

Le voyageur pressé et badaud est ravi de tout ce qu'il voit d'une façon aussi commode et ses souvenirs de qualité ordinaire s'enrichissent à trop bon compte pour qu'il ne conserve pas une reconnaissance attendrie à un lieu si spécial en Europe et où l'on arrive aussi aisément.

Il repart enchanté. Pourquoi ne le serait-il pas? Il n'a pas remarqué, ou si peu! l'eau pernicieuse, les enseignes impudentes dont se souillent les façades des vieilles demeures, les boutiques qui se sont fait une spécialité, — presque une célébrité — en prostituant l'art, les antiquaires encombrés d'objets truqués venus de France et d'Allemagne, la curiosité envahissant en brute les églises où le culte a pour se célébrer à peine la place qu'il lui faut; il n'a pas vu Venise devenue exposition permanente et dépendance des agences de voyages.

Il repart enchanté, et comment ne le serait-il pas?

*
* *

Mais, demandera-t-on, est-ce là tout ce que peut être cette ville qui fut si opulente et belle, et qui, malgré tout, reste si belle, — une station sur un billet circulaire?

Qu'on s'imagine un homme arrivé à Venise sans le vouloir. Avant de s'y rendre, il n'a point dit : « J'ai décidé d'aller à Venise », mais, y étant, il s'est étonné d'y être; c'est le hasard qui l'a conduit. Le temps ne le presse pas et il ne se promène que selon la fantaisie de son cœur et de ses pensées.

Cet homme aura dans la vieille ville italienne des impressions délicieuses, surtout parce qu'il ne les a point désirées. La volupté dans la vie se trouve bien moins dans la recherche de sensations rares ou effrénées que dans la dilection de ce qui

résulte des choses qui nous arrivent naturellement. Ce qui est trop attendu et frappe trop fort dissout la vigueur de notre observation et nos pensées dérangées ne se peuvent plus satisfaire dans la contemplation d'elles-mêmes. Ce qu'on éprouve, au contraire, comme le corollaire fatal des jours vécus et des actes accomplis donne des yeux sereins et un esprit recueilli pour savourer toute la valeur de ce qui est extérieur et de ce que cet extérieur reflète en nous.

Cet homme donc, arrivé là sans préparation et sans but, sera étonné, pour ne l'avoir pas souhaité, de tout ce qu'il rencontrera et toute la volupté de Venise s'exhalera pour lui. Chaque chose lui sera l'occasion d'un ravissement nouveau. Ce sera les palais pleins de mystère encore que les blondes chevelures qu'aimait Titien n'apparaissent plus dans l'ogive de leurs fenêtres, les petits canaux déserts et capricieux, les ruelles calmes comme la mort et humides comme des tombeaux; l'eau qui mange comme un ver invisible les vieux pilotis, Santa Maria della Salute presque abandonnée et Saint-Marc. Des bouts de murailles, des détails d'architecture le troubleront. Il frissonnera devant les cortèges funèbres glissant dans un silence d'éternité; il aimera dans des jardins vides d'un amour que d'autres ressentirent; il frémira devant le palais des Doges de terreurs très anciennes. Et toutes ses sensations seront accrues par la foule bariolée et trop vivante qui augmentera sa solitude.

L'art imposteur qui s'étale sous les colonnades, il le verra, mais sans s'arrêter; les enseignes qui tachent la face des maisons patriciennes, il les remarquera, mais sans les lire; les anti-quaires fripons, il les évitera, mais non sans les avoir tous aperçus. Toutes ces blessures même faites à un passé si beau le rempliront de pitié jusqu'à l'attendrissement; il vivra un peu dans les vieilles pierres; dans les rues et les salles vides, il retrouvera l'âme antique et passionnée des êtres et des choses; il sera lui-même un peu Venise; chaque hérésie moderne la lui rendra plus chère; sa tristesse enivrée deviendra suprême devant tant de splendeur en train de disparaître complètement. Il reconnaîtra que cet endroit, qui est parmi les plus désolés du monde, est aussi l'un de ceux qui contient le plus de volupté et, rare entre mille, il comprendra tout entière la beauté souffrante de Venise qui ne vit plus.

G. D'ARSHOT.

Le Départ de Lohengrin

—

I

*Malgré l'ordre imposé par la loi de l'Amour,
Elsa t'a demandé ton nom et ta patrie ;
Remonte, ô Lohengrin, dans la splendeur du jour.*

*Mais quel regret s'éveille en ton âme attendrie ?
Pour la dernière fois tu serres sur ton cœur
La douce fiancée enfantine et chérie.*

*De l'ombre mensongère éblouissant vainqueur,
Des pays de clarté descendu vers la terre,
Tu partiras plus pur d'avoir vu sa douleur.*

*Abaisse lentement tes lèvres de lumière
Sur ces yeux grands ouverts où se mirent les cieux,
Heureux d'y retrouver l'innocence première,*

Et songe à tous les pleurs que verseront ces yeux !

II

*Souviens-toi ! Le soleil jouait avec le fleuve,
La terre radieuse offrait au jeune Avril
La promesse des fleurs et la verdure neuve.*

*Tu vins, accomplissant ton volontaire exil ;
Tu dévouas ton cœur, ta bravoure et ton glaive
A déjouer le piège et dompter le péril.*

*Et quand Elsa tremblante eut révélé son rêve,
Ton heaume et ta cuirasse, ô passant glorieux,
Resplendirent soudain comme un jour qui se lève*

*L'allégresse des cœurs a chanté vers les cieux ;
 Sous ton bras est tombé l'accusateur indigne ;
 Et l'aube de l'amour s'éveille dans tes yeux.*

C'est l'heure, ô Lohengrin ! pleure : voici le cygne.

III

*Remonte vers l'azur sublime où sont les Purs ;
 Chevalier du Graal, retourne auprès des Anges,
 Vas rajeunir ton cœur pour tes exploits futurs.*

*Au vin miraculeux des célestes vendanges
 Puiseras-tu l'oubli de ton mortel amour ?
 Le douloureux oubli de ces heures étranges,*

*Où ton âme connut la volupté du jour
 Pour l'avoir vu sourire aux yeux d'Elsa charmée ?
 Pleure : le cygne est là ; c'est l'heure du retour.*

*Le ciel rit tendrement à la terre embaumée,
 Les bois vibrent d'oiseaux, les rosiers vont fleurir,
 O Lohengrin ! et c'est en mai que ton aimée*

Reste seule ici-bas, — loin de toi, — pour souffrir !

IV

*Ah ! quand tu rentreras dans l'absolu du songe,
 Qu'au moins un souvenir en toi persiste encor,
 Tendre et suprême écho du terrestre mensonge !*

*Si rien n'est pur ici que l'Amour et la Mort,
 Songe qu'elle t'aima, jusqu'à mourir ; son âme,
 Inassouvie et prête à prendre son essor,*

*Vers l'infini déjà se tend comme une flamme !
 O toi qui respiras l'arome de ce cœur,
 Blanc paladin par qui l'enfant devint la femme,*

*A jamais souviens-toi que ton Amour vainqueur
 La livra doucement quand tu l'eus délaissée
 Au baiser de la Mort, son éternelle sœur...*

C'est au ciel que t'attend Elsa, ta fiancée !

CHARLES DE SPRIMONT.

Château de Béciers, août 1902.

Zola

La critique catholique serait infidèle à son haut idéal de justice et d'éclectisme, en ne reconnaissant point que l'homme qui vient de disparaître si tragiquement, fut, dans la race des écrivains, un laborieux et un puissant.

Volonté âprement asservie au travail, imagination organisée pour embrasser et mesurer toute la vie, et la rendre en grandes visions harmoniques, Zola semblait doué des rares facultés qui font un Dante, un Hugo ou un Balzac.

A certaines heures de sa destinée, dans telles pages de ses livres, — *Germinal*, la *Bête humaine*, la *Débâcle*, — il lui fut donné d'interpréter la voix anonyme et confuse des foules modernes, aiguillonnées de souffrances, de rancunes et de désirs, et la postérité retiendra ces fragments d'œuvres qui sont d'un prosateur épique.

Mais trop rarement il fréquenta ces sommets de la pensée où l'humanité apparaît dans un panorama émouvant et grandiose ; voué par son pessimisme à la recherche et à l'exagération des tares sociales, prédisposé à la manie malade du détail par la théorie étriquée du « document », Zola s'enlisa de plus en plus dans un « concrétisme » sans air, sans espace et sans horizon.

Il eût pu être l'historien social de la seconde moitié du XIX^e siècle, il ne fut que l'historiographe de cette « Cour de miracles » morale qu'est la famille des Rougon-Macquart.

S'imaginant continuer Flaubert, il renouvelait Eugène Sue.

L'ordure — l'ordure sous tous ses aspects et dans toutes ses manifestations — l'attira, le subjuga, l'hypnotisa, conquérant sa pensée, atrophiant ses sentiments, avilissant son style.

Ce fut comme une hystérie polissonne dont chaque livre nouveau était un témoignage plus complet et plus décisif : en pleine maturité, Zola apparaît comme le « vieux marcheur » de la Littérature contemporaine.

A ce sensualisme effréné vint s'ajouter, ces temps derniers, — comme un châtement ou une consécration — le plus étroit et le plus malveillant anticléricisme.

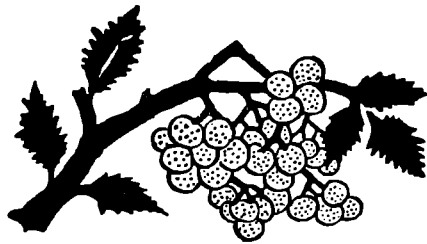
Que ceux qui connurent jadis les éloquents protestations de Zola en faveur de la tolérance, songent à ses dernières campagnes menées « sans justice et sans vérité » contre un pauvre frère de la Doctrine chrétienne, victime d'une erreur judiciaire *reconnue*, et contre de faibles et inoffensives religieuses, traquées par la goujaterie politique!

Voilà la débâcle, — la vraie Débâcle, selon le mot ancien d'Albert Giraud, — la débâcle dans la luxure intellectuelle et la mesquinerie fanatique d'un génie qui aurait pu planer aux plus hautes sphères d'une esthétique généreuse et désintéressée.

Et cette débâcle-là est irrémédiable : la Mort l'a consacrée de son sceau — en interrompant l'œuvre mauvaise.

Les artistes chrétiens auront une prière pour l'écrivain qui, malgré l'absolue décadence morale de ses ultimes années, a enrichi les Lettres de quelques pages immortelles; l'Humanité ne pardonnera point à l'homme qui la méconnut dans ses sentiments éternels de pudeur et de tolérance.

F. V.



Navires

*Sur la frange des flots, géantes hirondelles,
Les grands navires font leurs courses éternelles.
Ils sont par la tourmente, en la serre du vent,
Faibles comme un hochet dans la main d'un enfant.*

*Et chevauchent cabrés sur les farouches ailes
Des vagues en courroux les grands navires frères.*

*Aux jours cléments ils ont de tranquilles essors
En un ruissellement de lumières et d'ors.
Ils abordent parfois sous le feu des Tropiques
Où, dans les palmiers verts chantent les oiseaux bleus,
Où leur mâture dort dans les soleils magiques.
Ils s'éveillent parfois affolés et frileux
En l'implacable gel, parmi les mers glacées.*

*Ils poursuivent ainsi leurs routes inlassées
Jusqu'au jour où, blessés par les récifs ils vont
— Vieux bohèmes, — dormir en l'abîme profond.*

* * *

*La vie est l'océan où comme des navires
Nous errons tous, tantôt bercés par les zéphires,
Tantôt jetés de vague en vague par l'autan;
Parfois nos cœurs joyeux jettent l'ancre en chantant
Aux rives où l'amour éclôt ses fleurs de flammes;
Puis, trop tôt s'évadant de l'extase, nos âmes
Déplorent les frimats de la vieillesse; Enfin
Luttant contre les chocs de l'infortune, en vain,
Brisés par les écueils des ans et des souffrances
Nous sombrons en la mort, fiers, sans désespérance.*

EDGAR BONEHILL.

De la Restauration

des Monuments Anciens



DANS le numéro d'avril de *Duwendal*, j'ai cru devoir analyser un article de M. Cloquet, paru dans la *Revue de l'art chrétien*, et qui m'avait frappé par l'audace de certaines affirmations, et aussi par des contradictions flagrantes qui rendaient son raisonnement presque insaisissable.

M. Cloquet vient de trouver en M. Pierre Verhaegen, l'un de ses admirateurs enthousiastes, un défenseur convaincu et habile. C'est en avocat que M. Verhaegen plaide sa cause, laissant soigneusement dans l'ombre tout ce qui peut affaiblir son argumentation ou faire tort à son client.

Certes, si M. Cloquet s'était contenté d'écrire les phrases citées en ce plaidoyer, il eut mérité nos éloges et nous nous serions ralliés à une bonne partie de sa théorie.

Mais, comme l'avoue très allègrement M. Verhaegen, M. Cloquet a surtout parlé en architecte, c'est-à-dire qu'épris de son art, il ne considère surtout en un édifice que le côté technique et abstrait, sans trop se soucier de l'archéologie, de l'histoire ou de l'art. Un monument ne se résume pas uniquement en ses lignes architecturales. C'est diminuer son importance que de ne s'attacher qu'à ce point de vue.

Des éléments divers se sont accumulés en lui au cours des siècles; il faut en tenir compte.

L'architecte, le technicien, est, en raison de son exclusivisme, une sorte d'exécuteur des hautes œuvres. De ses mains le monument sort mutilé ou diminué, dès qu'on a eu l'imprudence de le lui livrer.

Certains conseils de M. Cloquet sont pleins de sagesse et de prudence, mais chacun de ses conseils est immédiatement contrebalancé par une théorie toute différente et de nature à permettre à tout restaurateur ou maçon en vieux-neuf, de violer les règles qu'il semblait d'abord vouloir établir.

Son raisonnement est donc ondoyant et subtil. Je l'ai dit. Après avoir soigneusement expurgé son texte, M. Verhaegen demande avec aplomb à ses « lecteurs » où peuvent bien se trouver ces fameuses contradictions !

Ceux que la question intéresse réellement auront pris la peine de relire l'étude de M. Cloquet et doivent être fixés à cet égard.

Il y avait déjà bien quelque motif à s'étonner de l'attitude prise par lui dans la question du Château des Comtes, alors qu'il venait précisément de le classer dans la catégorie des monuments morts, non susceptibles d'une appropriation quelconque, ni d'une réédification. Je n'ai pas dit, comme m'en accuse M. Verhaegen, que M. Cloquet encourageait directement la reconstruction de la porte d'Ostende, et je constate aujourd'hui, avec plaisir, si j'en crois son défenseur, que M. Cloquet juge *insensé* ce projet de reconstruction. Mais les arguments de M. Cloquet ne viendraient-ils pas au besoin justifier eux-mêmes ce projet, et cet exemple ne prouve-t-il pas le danger de ses théories élastiques? Mon opposition de principe est donc utile, puisque l'architecte brugeois a su quand même obtenir gain de cause. Si M. Cloquet condamne ce projet, eh bien! qu'il le combatte avec nous!

M. Verhaegen me demande ce que j'eus fait si j'avais été chargé des travaux du Château des Comtes. Il est très imprudent de répondre à une telle question ainsi posée; mais ce serait dire que je soupçonne mon adversaire de chercher à faire dévier le débat, et d'essayer de me susciter une discussion avec un tiers, que de refuser d'expliquer ma pensée. Il est vieux de dix ans mon débat avec M. De Waele, et je n'ai pas l'intention de le reprendre ici: ce que j'en dis est donc purement théorique:

Avant tout travail, j'aurais voulu provoquer les études les plus approfondies de la part des archéologues, l'occasion étant inespérée, d'une étude de ce genre faite sur les restes d'une forteresse du haut moyen âge, en notre pays, et j'aurais retardé les travaux jusqu'à ce que tous les problèmes, et ils étaient nombreux, eussent été élucidés. C'était peut-être l'affaire de cinquante ans, et il est peu probable, qu'architecte, j'eusse eu à intervenir autrement. J'aurais considéré le château comme une rare « pièce de fouille » et j'aurais hésité à la convertir en une « pièce de panoplie » — les collectionneurs comprendront ma pensée.

Je n'aurais jamais commencé la reconstruction de l'enceinte sans même savoir si celle-ci était construite sur berme ou sur le fond du fossé, sans connaître les niveaux anciens de la Lieve et des terrains environnants. Je me serais, en tout cas, préoccupé de trouver dès le début un appareil conforme au type ancien, et je n'aurais pas accepté les pierres taillées à la carrière et fournies à pied d'œuvre par les Ponts et chaussées. J'aurais respecté les fragments anciens qui pouvaient soulever des controverses, puisque c'étaient des témoins précieux: les merlons à talus qui ont existé sur le couronnement des tours et courtines, certaines formes de niches ou de fenêtres formées de deux pierres jointes au sommet à angle aigu; la forme intérieure des meurtrières, agrandie pour permettre le tir de l'arc, etc.

J'aurais aussi fait rechercher soigneusement l'emplacement de l'entrée du donjon — qui ne peut être en face ou dans les environs du châtelet d'entrée, mais fort en arrière, et obligeant l'assaillant à défilier sous les murs du donjon.

Les travaux entrepris ne pouvaient que compromettre ces recherches et abolir des documents précieux.

Je n'aurais surtout pas eu la prétention de reconstituer la forteresse de Thierry d'Alsace, en en rebâtissant même très exactement les murailles, car les défenses accessoires devaient en être constituées par des boiseries qui ont disparu sans laisser de traces, et je ne serais certes pas allé chercher à l'étranger le type de ce château, ou les éléments de sa défense, puisque chaque contrée construisait différemment à une même époque, et que les problèmes concernant les « trucs » de la défense sont restés obscurs pour nous.

Je le répète encore, je ne veux pas recommencer ici une vieille querelle, surtout que M. De Waele s'est montré depuis circonspect et scrupuleux, en dépit du désir dont on était hanté à Gand, de *posséder au plus tôt le décor d'un château historique* — ce dont je ne me serais guère soucié.

Dire, comme le fait M. Verhaegen, que le château n'a pas été *réédifié*, alors que nous avons vu en quel état il est sorti de la gangue où il était ensermé, manque d'exactitude. Que l'on prenne la peine d'examiner le donjon dans l'état actuel, et qu'on le compare avec le donjon tel qu'il sera restitué dans quelques années. Cela évitera un débat sans issue. Si ces ruines étaient autrefois dépourvues de pittoresque, ce qui n'est que l'un des côtés de la question, c'est qu'on y a ajouté quelque chose depuis ! Singulière manière de traiter un « monument mort » que de lui donner « une vie nouvelle » et artificielle !

Pour ce qui est des « monuments vivants », je persiste à croire que les travaux qui viennent les *compléter* et qui comportent « les ouvrages nécessaires pour les approprier à leur emploi actuel, avec ses développements normaux », doivent fatalement les défigurer en transformant leur proportion, et qu'ils seront essentiellement antiartistiques. C'est, pour un architecte, manquer à un monument de ce respect dont M. Cloquet est si imprégné, que de se prêter à l'exécution de tels travaux. Ne serait-il pas plus logique de se conformer au système suivi autrefois (peut-être parce qu'alors l'on aurait dédaigné de construire en un style ancien) et de ne rien changer aux proportions et à l'harmonie voulue par le constructeur primitif ? Ne vaut-il pas mieux construire *à côté* dans un style différent — qui, logiquement, devrait pouvoir être celui de notre époque, si nos architectes avaient su perpétuer la vie de leur art par son développement logique, — mais qui, en tout cas, peut être tel que les lignes d'ensemble puissent former un décor heureux avec le monument ancien, et au besoin le mettre en valeur ?

M. Cloquet le dit lui-même, du reste, un peu plus loin, lorsqu'il parle d'Arras et de Gand, et aussi d'églises anciennes devenues trop petites pour les besoins du culte. A son avis, il serait souvent possible de dédoubler la paroisse. L'a-t-on jamais fait ? A-t-on seulement admis le binage pour les églises pauvres ? Non, l'on a toujours trouvé un architecte, avec des plans tout préparés, qui a jeté bas l'église ancienne, caractéristique d'un endroit, d'une contrée, pour édifier quelque abominable, prétentieuse et banale église sans âge, quoique gothique. Il me semble que ces villages-là se sont rendus coupables d'un manque de piété filiale et que le respect était dû à la pauvre chapelle qui, durant des siècles, a protégé la communauté, a résumé toute sa vie sociale et familiale.

Si le plan ancien existe encore, une restauration peut n'être qu'un demimal, mais en combien de circonstances existe-t-il ce plan? L'ajoute moderne ne peut avoir de valeur documentaire d'aucune sorte, si le travail même de l'ouvrier d'aujourd'hui ne vient enlever déjà à la physionomie de l'édifice, au lieu d'y ajouter. Je ne comprends pas que l'on puisse parler de page d'histoire ajoutée à celles qui portent l'empreinte des siècles passés, alors que nous n'avons pas de style propre à notre temps.

Je laisse pour compte à M. Verhaegen cette plaisanterie que je préconise peut-être une sacristie en *modern style* à ajouter à Saint-Nicolas de Gand. J'aurais préféré éviter un dégagement inutile.

J'ai dit précédemment ma pensée, pour ce qui est de l'unité de style. En ceci encore, les intéressés trouveront dans les propres théories de M. Cloquet le moyen de justifier leurs déprédations. Il laisse toute latitude à l'architecte, en disant que c'est surtout affaire de tact, de bon sens et de sentiment artistique, alors qu'il vient de déplorer tant de fautes commises. Je n'entrevois donc pas l'utilité de son travail, mais j'en aperçois fort bien les dangers.

Est-ce parce que nous sommes à une époque de décadence architecturale, sans style propre, sans foi et sans confiance dans cet art, dans un complet désarroi d'idées, que nous pouvons espérer refaire ce que d'autres ont fait en des conditions totalement différentes? « Nos architectes modernes ne réussissent que lorsqu'ils s'inspirent des œuvres de leurs prédécesseurs et s'approprient leur manière... ils sont incapables de produire autre chose. »

Voilà donc des hommes qui devraient être des artistes, les plus grands des artistes, et qui deviennent de simples hommes de science froide, appliquant des formules. Leur mission, avoue M. Verhaegen, est peu glorieuse, mais elle n'a rien de déshonorant!

C'est plaider les circonstances atténuantes, c'est presque les avouer coupables : je n'ai jamais été plus sévère.

L'architecte moderne, en dépit de cette infériorité, se croira toujours un virtuose et un artiste impeccable : cette confiance en ses moyens, en fait, à nos yeux, un être dangereux lorsqu'il touche aux œuvres du passé. Il ne faut donc plus abandonner nos monuments à ses fantaisies. Il ne peut être que l'exécutant pour des travaux indispensables, non l'esprit directeur de ces travaux. Le partage des attributions n'est-il pas admis dans toutes les branches de l'activité humaine?

L'ouvrier moderne, comme l'architecte, apporte à son ouvrage une technique inconsciemment marquée d'un autre esprit que celui qui animait l'ouvrier et le constructeur anciens, en dépit d'un apprentissage spécial, et son attouchement est dès lors une tare qu'il faut éviter au monument dans la mesure du possible.

Je n'admets pas le triste rôle auquel se résigne l'architecte actuel, au dire de M. Verhaegen, et je souhaite plutôt de le voir *créer* à son tour, et faire *œuvre d'artiste*.

Il est peu probable, à voir l'orientation de l'esprit moderne, que l'histoire conserve un souvenir reconnaissant à ceux qui, dans leurs travaux « auront essayé de se conformer à la pensée génératrice d'une œuvre d'art », pour en faire les odieux retapages que nous connaissons.

Dire que j'attaque personnellement M. Cloquet est une inexactitude. Je déplore l'esprit corporatif qui lui fait défendre « l'école restauratrice », mais je ne l'ai jamais accusé d'avoir recherché un bénéfice personnel quelconque. La poursuite d'intérêts d'ordre artistique ne peut être reprochée personnellement à un homme convaincu, et M. Cloquet a essentiellement l'ardeur travailleuse de l'architecte né. C'est cette ardeur que je considère comme dangereuse, et que j'ai combattue au point de vue théorique. Son admiration pour le passé ne va pas sans la pensée de le continuer selon la formule qui lui est chère. Sa confiance en cette formule ne lui permet pas de voir ce qu'il y a d'illogique à s'abstraire de son temps, ni l'impossibilité de refaire ce passé. L'art pour lui est devenu immuable, alors qu'en réalité il n'est que vie, pensée et transformisme.

A l'œuvre on juge l'ouvrier : pour nous, la confiance de M. Cloquet en la science contemporaine est mal placée.

Admirons et respectons ce passé de notre race et ne risquons pas de défigurer ses œuvres en les imprégnant de notre âme actuelle. C'est le fond de ma thèse.

L. ABRY.



Pages d'Évangile

La Vierge à la Fontaine

*A Matarieh, village infime d'Orient,
Joseph, qui s'est assis sous un haut sycamore,
Contemple d'un œil doux et dans son cœur adore
Un enfant endormi sur ses bras, souriant.*

*C'est le soir. A travers le feuillage pliant,
Le soleil empourpré dont le ciel se colore
Caresse les cheveux de Jésus et les dore.
Un ruisseau près de là s'égare en gazouillant.*

*Une Vierge survient lentement : c'est la Mère.
Elle aussi, le couchant, l'auréole et l'éclaire;
Elle va se pencher au bord de l'eau sans bruit.*

*Et tandis qu'à genoux elle lave des langes,
L'homme regarde à l'horizon venir la nuit...
Autour de ce tableau brillent des têtes d'anges.*

Au Sanhédrin

Kaïphe, au Sanhédrin, parlait de Jésus-Christ :

- « *Un homme contre nous répand la calomnie;*
- » *Il a ressuscité Lazare à Béthanie;*
- » *Le saint jour du Sabbat, devant tous il guérit.*

- » *Notre influence sur les foules s'amointrit;*
- » *Il brave nos docteurs et notre loi bénie;*
- » *Le peuple aime cet homme et vante son génie;*
- » *Le temple est menacé : Jérusalem périt.*

- » *Il parle en maître au ciel, à la mer, à la terre ;*
- » *Il remet les péchés de la femme adultère ;*
- » *Il se proclame roi d'un royaume éternel.*

- » *On l'appelle Jésus le prophète. Il blasphème*
- » *Jéhovah, se disant fils de Dieu, Dieu lui-même :*
- » *Nous devons condamner à mort ce criminel. »*

IX^e Station

*Marie, ayant appris qu'Il passerait par-là,
Et Magdeleine et Jean, dont l'âme était fervente,
Attendaient dans la foule implacable et mouvante :
Le cortège, sous les clameurs, se déroula.*

*Autour d'elle, on criait : « Le voilà ! le voilà ! »
Marie avait les yeux grandis par l'épouvante :
Sanglant, pâle, courbé sous une croix pesante,
C'était Lui. Devant eux, sa marche chancela.*

*Puis jetant un regard tendre sur ceux qu'Il aime,
Il repartit, un peu plus tremblant et plus blême,
L'épaule fléchissant un peu plus sous le poids...*

*La mère alors, les bras tendus, pleure et s'élance ;
Mais un soldat brutal la pousse de sa lance...
Et Jésus-Christ tomba pour la troisième fois.*

EDM. HENVAUX.



I FIORETTI

(Fin)

DOCTRINES ET DITS NOTABLES DE FRÈRE ÉGIDE

XII. — CHAPITRE DE LA SAINTE PRUDENCE SPIRITUELLE

O toi, serviteur du Roi céleste, qui veux apprendre les mystères de la prudence utile et vertueuse de la sainte doctrine spirituelle, ouvre bien les oreilles de l'intelligence de ton âme et reçois avec désir cordial, et conserve soigneusement dans ta mémoire, le précieux trésor de ces doctrines, avis et conseils spirituels que je te donne. Et par lui tu seras illuminé et dirigé dans ton voyage, c'est-à-dire la vie spirituelle, et tu seras défendu des malicieux et subtils assauts de tes ennemis matériels et immatériels, et tu iras avec une humble audace, navigant en sûreté sur la mer tempétueuse de cette vie présente, jusqu'à ce que tu parviennes au port désiré du salut. Donc, mon frère, comprends bien et note ce que je te dis : Si tu veux bien voir, arrache-toi les yeux, et sois aveugle. Et si tu veux bien entendre, deviens sourd. Et si tu veux bien parler, deviens muet. Et si tu veux bien cheminer, reste tranquille et chemine en esprit. Si tu veux bien travailler, coupe-toi les mains et travaille avec le cœur. Et si tu veux bien aimer, aie-toi en haine à toi-même. Et si tu veux bien vivre, mortifie-toi toi-même. Si tu veux bien gagner et vivre, perds et sois pauvre. Et si tu veux bien te réjouir et être en repos, afflige-toi toi-même et reste toujours dans la douleur. Et si tu veux bien rester en sécurité, reste toujours dans la crainte et aie-toi toi-même en défiance. Si tu veux être exalté et avoir grand honneur, humilie-toi et te méprise toi-même. Si tu veux être tenu en grand respect, méprise-toi toi-même et fais révérence à ceux qui te dédaignent et te méprisent. Si tu veux avoir toujours le bien, supporte toujours le mal. Si tu veux être béni, désire que tout le monde te maudisse et parle mal de toi. Et si tu veux avoir vraie quiétude, et éternelle, fatigue-toi et afflige-toi, et désire toute affliction temporelle. O quelle grande sagesse est de savoir faire et opérer ces choses ! Mais parce que ce sont des choses très grandes et très hautes, elles sont concédées par Dieu à peu de personnes ; mais,

vraiment, à qui étudierait bien toutes les prédites choses et les mettrait en pratique, je dis qu'il ne lui serait pas nécessaire d'aller à Bologne ni à Paris pour apprendre une autre théologie, parce que, si l'homme vivait mille ans, et n'avait à faire aucune chose extérieure, et n'avait à dire aucune chose, je dis qu'il aurait assez à faire en s'exerçant dans son cœur et en travaillant intérieurement à la perfection, à la direction et à la glorification de son esprit et de son âme. L'homme ne devrait vouloir, ni voir, ni entendre, ni parler d'aucune chose, qu'autant qu'elle serait utile à son âme.

L'homme qui ne se connaît pas soi-même n'est pas connu. Et, pour cela, malheur à nous quand nous recevons les dons et les grâces du Seigneur, et ne savons les apprécier; mais davantage, malheur à ceux qui ne les reçoivent, ni ne les apprécient, ni ne se préoccupent de les acquérir ou de les posséder.

L'homme est à l'image de Dieu, et il se change comme il veut; mais, lui, Dieu, jamais ne se change.

XIII. — CHAPITRE DE LA SCIENCE UTILE ET INUTILE

LHOMME qui veut savoir beaucoup doit travailler beaucoup, et doit s'humilier beaucoup, s'abaissant soi-même et inclinant la tête tellement que son corps touche la terre, et alors le Seigneur lui donnera abondante science et sagesse. La suprême sagesse est de faire toujours bien, travaillant vertueusement et se gardant bien de tout plaisir et de toute occasion de faute et considérant toujours les jugements de Dieu.

Frère Egide dit, une fois, à quelqu'un qui voulait aller à l'école pour étudier la science : « Mon frère, pourquoi veux-tu aller à l'école? et je te donne à savoir que la somme de toute science est de craindre et d'aimer, et ces deux choses te suffisent; parce que la sagesse suffit à l'homme, dans la mesure où il peut l'employer, et non davantage. Ne te préoccupe pas beaucoup d'étudier pour l'utilité d'autrui, mais étudie toujours et préoccupe-toi de ces choses qui sont utiles à toi-même, car souvent il advient ceci que nous voulons acquérir beaucoup de science pour aider autrui, et peu pour nous aider nous-mêmes.

» Et je dis que la parole de Dieu n'est pas de celui qui la lit, ni de celui qui l'écoute, mais est de celui qui la met vraiment en œuvre. Des hommes qui ne savaient pas nager, entrèrent dans l'eau pour aider ceux qui se noyaient, et il arriva qu'ils se noyèrent avec eux. Si tu ne prends pas soin du salut de ta propre âme, comment prendras-tu soin de celle du prochain? Et si tu ne fais pas bien tes propres affaires, comment feras-tu bien les affaires des autres? Car il n'est pas à croire que tu aimes mieux l'âme d'autrui que la tienne.

» Les prédications de la parole de Dieu doivent être la bannière, la lumière et le miroir du peuple. Bienheureux cet homme qui guide les autres par la voie du salut, de façon que lui-même ne cesse pas d'aller par cette voie du salut. Bienheureux cet homme qui incite les autres à courir, de façon que lui-même ne laisse pas de courir. Bienheureux davantage celui qui aide les autres à gagner et à s'enrichir, de telle façon que lui-même ne laisse pas de s'enrichir.

» Je dis que le bon prédicateur s'exhorte et se prêche plus à lui-même, qu'il ne fait aux autres. Il me paraît que l'homme qui veut convertir et attirer les âmes des pécheurs à la voie de Dieu, doit toujours craindre d'être mâlement perverti par eux et entraîné dans la voie des vices et du démon, et de l'enfer. »

XIV. — CHAPITRE DU BIEN ET DU MAL PARLER

L'HOMME qui dit de bonnes paroles, et utiles aux âmes, est vraiment comme la bouche de l'Esprit-Saint; et l'homme qui dit de mauvaises paroles, et inutiles, est certainement la bouche du démon. Quand, parfois, les hommes pieux et spirituels sont assemblés à raisonner ensemble, ils devraient toujours parler de la beauté des vertus, afin que les vertus plaisent davantage et que plus de gens se délectent et s'exercent en elles, et ainsi leur portent plus grand amour; et, par cet amour et par l'exercice continuel, et par le goût des vertus, ils arriveraient à un plus fervent amour de Dieu et à un état supérieur de l'âme, et, pour cette raison, le Seigneur leur concéderait plus de dons et plus de grâces divines.

Plus l'homme est vicieux, plus il faut lui parler des saintes vertus, car souvent, pour entendre parler des vices, l'homme tombe par légèreté dans les œuvres vicieuses. Souvent, par des raisonnements vertueux, l'homme est conduit et disposé aux saintes œuvres des vertus. Mais que dirons-nous du bien qui procède des vertus? car il est si grand que nous ne pourrions dignement parler de sa grande excellence, admirable et infinie. Et aussi que dirons-nous du mal et de la peine éternelle qui procèdent des vices? Car c'est un abîme si profond qu'il nous est incompréhensible et qu'il nous est impossible de l'imaginer ou d'en parler. Je n'estime pas qu'il y ait une moindre vertu à savoir bien se taire, qu'à savoir bien parler; et, pour cela, il me paraît qu'il faudrait que l'homme eût le cou long comme la grue, afin que, quand l'homme voudrait parler, la parole passât par beaucoup de nœuds avant d'arriver à la bouche; c'est-à-dire que, quand l'homme voudrait parler, il faudrait qu'il pensât et repensât, et examinât, et discernât très bien et le comment, et le pourquoi, et le temps et le mode, et la condition des auditeurs, et l'effet, l'intention et le motif de ses paroles.

XV. — CHAPITRE DE LA PERSÉVÉRANCE

OUE sert à l'homme de beaucoup jeûner, et prier, et faire l'aumône, et de s'affliger lui-même, avec grande méditation des choses célestes, s'il ne parvient pas au bienheureux port désiré du salut, c'est-à-dire de la bonne et ferme persévérance?

Quelquefois, il advient qu'apparaît sur la mer un navire très beau et grand, fort et neuf, et plein de richesses, et il arrive que, par quelque tempête ou par la faute du timonier, ce navire périt et est submergé, et est englué en miséra-

blement, et il ne parvient pas au port désiré; et à quoi lui sert toute sa beauté et solidité et richesses, après qu'ainsi, misérablement, il s'est ruiné dans l'abîme de la mer? Et, quelquefois, aussi, apparaît sur la mer quelque navire, petit et vieux, et avec peu de marchandise, ayant un bon et prudent pilote; et il traverse la tempête, échappe à l'abîme de la mer et parvient au port désiré : ainsi en advient-il aux hommes en cette mer tempétueuse du monde.

Et, pour cela, frère Egide disait : — « L'homme devrait toujours trembler, bien qu'étant en grande prospérité, en haute puissance, en grande dignité, ou en grand état de perfection; s'il n'a un bon pilote, c'est-à-dire une règle prudente, il se peut misérablement ruiner dans l'abîme des vices. Et, pour cela, au bien-faire il faut surtout la persévérance, car, comme dit l'Apôtre : « Celui-là aura la couronne, non qui commence seulement, mais qui persévère jusqu'à la fin. »

« Quand un arbre naît, il n'est pas de suite grand; et dès qu'il est grand, il ne donne pas de suite de fruit; et quand il donne des fruits, ceux-ci ne parviennent pas tous à la bouche du maître de l'arbre, parce que beaucoup tombent à terre, se pourrissant et se gâtant, ou sont mangés par les animaux; mais, la saison venue, le maître de l'arbre recueille la majeure partie des fruits. »

Le frère Egide dit encore : « Que me servirait de goûter pendant cent ans le royaume du ciel, si, ne persévérant pas, je n'avais pas bonne fin? » Et il dit encore : « J'estime que deux très grandes grâces et dons de Dieu sont, à qui les peut acquérir en cette vie, de persévérer avec amour dans le service de Dieu, et de se garder toujours de tomber en péché. »

XVI. — CHAPITRE DE LA VRAIE RELIGION

FRÈRE Egide disait, parlant de lui-même : « Je préférerais avoir peu de grâces de Dieu, étant religieux dans la religion (1), plutôt que d'avoir beaucoup de grâces de Dieu, étant séculier et vivant dans le siècle; parce que dans le siècle il y a beaucoup plus de périls et d'obstacles, moins de remèdes et moins de secours qu'il n'y en a dans la religion. »

Frère Egide dit encore : — « Il me paraît que l'homme pécheur craint plus son bien, qu'il ne fait de son dommage et de son mal, car il craint d'entrer en religion et de faire pénitence, mais il ne craint pas d'offenser Dieu et son âme, en restant dans le siècle dur et obstiné et dans la fange dégoûtante de ses péchés, en attendant son éternelle damnation finale. »

Un homme séculier demanda à frère Egide, disant : — « Père, que me conseilles-tu que je fasse, ou que j'entre en religion, ou que je reste dans le siècle, faisant des bonnes œuvres? ». Auquel frère Egide répondit : — « Mon frère, il est certain que si quelque homme besogneux savait un grand trésor être dans le champ commun, il ne demanderait conseil à personne pour

(1) La religion, c'est-à-dire l'ordre.

s'assurer qu'il serait bon de le déterrer et de le reporter dans sa maison; combien plus l'homme devrait s'étudier et s'appréter, avec soin et efficacité, à déterrer ce trésor céleste qui se trouve dans les saintes religions et congrégations spirituelles, sans demander de tels conseils. » Et ce séculier, entendant cette réponse, distribua immédiatement ce qu'il possédait aux pauvres et ainsi, dépouillé de toute chose, il entra de suite en religion.

Frère Egide disait : — « Beaucoup d'hommes entrent en religion et ne changent pas, pourtant, en effet et en œuvres, dans ces choses qui appartiennent au parfait état de la sainte religion; et ceux-là sont semblables à ce bœuvier qui revêt les armes de Roland et ne sait combattre ni jouter avec elles. Tout homme ne sait pas chevaucher un cheval rétif et malicieux, et si, pourtant, il le chevauche, peut-être ne saura-t-il s'empêcher de tomber quand le cheval courra et se cabrera. »

Frère Egide dit encore : « Je n'estime pas grand exploit que l'homme sache entrer à la cour du roi; et je n'estime pas non plus grand exploit que l'homme sache obtenir quelques grâces ou bienfaits du roi; mais un grand exploit, c'est qu'il sache bien rester et habiter, et converser à la cour du roi, discrètement, selon qu'il convient. La cour du grand roi céleste, c'est la sainte religion, dans laquelle ce n'est pas une peine de savoir entrer, pour recevoir les dons et grâces de Dieu; mais le grand exploit est que l'homme sache bien y vivre, y converser et y persévérer, discrètement, jusqu'à la mort. »

Frère Egide dit encore : « Je préférerais être dans l'état séculier, et espérer et désirer continuellement, avec dévotion, d'entrer en religion, plutôt que d'être vêtu de l'habit dans la sainte religion, persévérant en paresse et en négligence, sans exercice d'œuvres vertueuses. Et l'homme religieux devrait, pour cela, s'efforcer toujours de vivre bien et vertueusement, sachant qu'il ne peut vivre dans un autre état que dans sa perfection ? »

Frère Egide dit, une fois : « Il me paraît que la religion des frères mineurs fut vraiment envoyée par Dieu pour l'utilité et grande édification du peuple; mais, malheur à nous, frères, si nous ne sommes pas des hommes tels que nous devons être. Il est certain qu'il ne se trouverait en cette vie homme plus heureux que nous, parce que celui-là est saint qui suit le saint; et celui-là est vraiment bon qui va par la voie du bon; et celui-là est riche qui suit les traces du riche; or, la religion des frères mineurs suit, plus qu'aucune autre religion, les exemples et les traces du meilleur, du plus riche et du plus saint qui fut et qui sera jamais, c'est-à-dire de Notre Seigneur Jésus-Christ. »

XVII. — CHAPITRE DE LA SAINTE OBÉISSANCE

PLUS le religieux reste courbé sous le joug de la sainte obéissance, pour l'amour de Dieu; plus il donnera de fruits de lui-même à Dieu. Et plus il sera assujéti à son supérieur, pour l'honneur de Dieu, plus il sera libre et pur de péchés.

Le religieux, vrai obéissant, est semblable au cavalier bien armé et bien à cheval qui passe et rompt, sûrement et sans crainte, la troupe de ses ennemis,

parce qu'aucun d'eux ne peut l'atteindre. Mais celui qui obéit avec murmure et par violence est semblable au cavalier désarmé et mal à cheval, qui, entrant dans la bataille, sera jeté par terre par ses ennemis, blessé par eux, pris, emprisonné ou tué.

Le religieux qui veut vivre selon le caprice de sa propre volonté montre qu'il veut édifier habitation perpétuelle dans le profond de l'Enfer. Quand le bœuf met la tête sous le joug, alors il travaille bien la terre, de sorte qu'elle rende bonne récolte en son temps; mais, quand le bœuf se tourne, vagabondant, la terre reste inculte et sauvage et, à la saison, elle ne rend aucune récolte. Et ainsi, le religieux qui plie la tête sous le joug de l'obéissance rend beaucoup de fruits au Seigneur Dieu, en son temps; mais celui qui n'est pas obéissant de bon cœur à son prélat, reste stérile et sauvage, et sans fruits de sa profession. Les hommes sages et magnanimes baissent promptement, sans crainte et sans doute, la tête sous le joug de la sainte obéissance; mais les hommes insensés et pusillanimes s'étudient à tirer la tête de dessous le joug de l'obéissance sainte; et après, ils ne veulent obéir à aucune créature.

Je répute plus grande perfection au serviteur de Dieu d'obéir simplement à son prélat, par respect et amour de Dieu, qu'il ne lui serait d'obéir directement à Dieu, si Dieu lui commandait; car celui qui est obéissant à un vicaire de Dieu, il est certain qu'il serait obéissant plus vite encore au Seigneur même, s'il lui commandait. Il me paraît encore que, si quelque homme avait promis obéissance à un autre, et qu'il eût la grâce de parler avec les anges, et qu'il arrivât, qu'étant à causer avec les anges, celui auquel il avait promis obéissance l'appelât, je dis que, immédiatement, il devrait laisser l'entretien avec les anges et courir, et faire l'obéissance, pour l'amour de Dieu. Celui qui a mis la tête sous le joug de l'obéissance sainte et puis veut tirer la tête de dessous cette obéissance, pour suivre une vie plus parfaite, je dis qu'il n'est pas parfait, d'abord, dans l'obéissance, ce qui est signe d'une grande superbe, qui gît cachée dans son âme.

L'obéissance est la voie pour parvenir à tout bien et à toute vertu; et la désobéissance est la voie de tout mal et de tout vice.

XVIII. — CHAPITRE DU SOUVENIR DE LA MORT

Si l'homme avait toujours devant les yeux de l'esprit le souvenir de sa mort et de son dernier jugement éternel, des peines et des tourments des âmes damnées, il est certain que jamais ne lui viendrait désir de pécher ni d'offenser Dieu. Mais, s'il était possible que quelque homme ait vécu depuis l'origine du monde jusqu'à présent et, en tout ce temps, eût soutenu toutes adversités, tribulations, peines, afflictions et douleurs; et qu'il mourût et que son âme allât recevoir cet éternel bien céleste: en quoi lui nuirait tout le mal qu'il aurait soutenu au temps passé? Et ainsi, semblablement, si l'homme avait eu tout le temps susdit, tout bien, délectations, plaisir et consolation du monde et puis que, mourant,

son âme subit ces peines éternelles de l'Enfer, à quoi lui servirait tout le bien qu'il aurait reçu au temps passé?

Un homme vagabond dit à frère Egide : — « Je te dis que, volontiers, je voudrais vivre longtemps en ce monde, et avoir grandes richesses, et abondance de toutes choses, et je voudrais être très honoré. » Auquel frère Egide dit : — « Mon frère, si tu étais seigneur du monde entier et devais y vivre mille ans en toute délectation, délices, plaisirs et consolations temporelles, dis-moi quelle récompense ou quel mérite tu attendrais de cette tienne misérable chair, à laquelle tu voudrais réserver tant de plaisirs? Mais je te dis que l'homme qui vit bien selon Dieu, qui se garde d'offenser Dieu, recevra de lui le bien suprême, infinie récompense éternelle, et grande abondance, et grande richesse, et grand honneur, et longue vie éternelle, dans cette perpétuelle gloire céleste, à laquelle nous conduit Notre Seigneur Jésus-Christ. A la louange de Jésus-Christ et du petit pauvre François. Amen. *Deo gratias.*

ICI FINIT LA DOCTRINE ET LES DITS NOTABLES DU FRÈRE ÉGIDE

Traduction littérale d'ARNOLD GOFFIN.



LES LIVRES

LA POÉSIE :

Les Elévations, par JULIEN ROMAN. — (Bruxelles. O. Schepens.)

A lire ces poèmes, restes d'une vie qui s'est éteinte, impressions d'un cœur qui ne bat plus, et qu'une fidèle amitié, à laquelle il convient de rendre hommage, tint à réunir, je me sens pénétré de mélancolie. Quel rêve, interrompu froidement, ici-bas, par la mort et continué à jamais par delà le tombeau, sanctifie ces pages! Les enthousiasmes, les désirs, les désillusions et les sanglots d'un cœur sont ici, arrêtés dans le frémissement ailé du rythme, sincères, palpitants d'émoi, de tendresse et de souffrance. Ils révèlent une âme altérée d'amour, de bonté, de vérité, qui battit pour le beau et plus d'une fois dut pleurer de ne pouvoir l'exprimer adéquatement à son rêve; ils s'efforcent encore de tendre vers le vaste ciel de l'idéal leur aile raidie; ils sont l'œuvre d'un poète mort à vingt-six ans, en pleine jeunesse, en pleine espérance.

Julien Roman. Les lecteurs de *Durendal* doivent se rappeler les poèmes que signa ce nom. Quelques-uns de ses vers, d'une pensée élevée et forte, d'une forme que le travail eut rendue parfaite, ont certainement attiré jadis l'attention. Aujourd'hui, qu'importe la facture un peu hésitante, malhabile encore de ces strophes? Bien plus, ces imperfections ne les rendent-elles pas plus poignantes, en montrant comment la froide mort sait interrompre en plein essor des années de travail et d'espérance!

Julien Roman fut un vrai cœur de poète, épris de beauté pure et saine. Il eut le culte de son art, qu'il considérait comme un sacerdoce destiné à guider les hommes vers le vrai par le chemin du beau. Les vers gravés sur sa tombe et que je transcris ici, témoignent à la fois de ce noble désir et du talent de celui qui les chanta.

*Clair déploiement ailé vers le beau ciel natal,
L'âme est ressuscité à l'ardente lumière
Ayant conquis l'éclat de la splendeur première
Par l'accomplissement de son rêve idéal.*

*Elle plane, à l'abri des fantômes du mal
Et du joug terrassé de l'obscur matière,
Dans sa liberté forte et dans sa gloire entière
Avec son entité pour suprême fanal.*

*La durée abolie a détruit la limite,
Et tout à coup, parmi la vérité subite,
Largement s'est ouvert le portail glorieux.*

*Sourires, parfums, fleurs ! oh, l'éternelle enfance !
Amour ! L'âme a plongé, de son vol radieux,
Dans l'extase sans fin de la Toute-Évidence.*

Celui qui parla ainsi ne redoutait pas la mort. Son souvenir restera au cœur des jeunes poètes de son temps.

Plaisir d'Amour, par THÉODORE MAURER. — (Paris, Edition de la *Maison des poètes*.)

M. Th. Maurer est un poète gracieux et tendre. Il est impossible de lire quelques-unes de ses strophes sans être séduit par leur allure souple et dégagée, leur ton franc et de si bon aloi, la légèreté capricieuse de leur rythme. Son précédent recueil : les *Femmes de Shakspeare*, renfermait des sonnets d'un art achevé, sûr de soi, comparables presque, — est-il plus bel éloge? — aux merveilleux *Trophées* de J.-M. de Hérédia. Aujourd'hui, il nous offre une brassée de fleurs légères, frivoles, langoureuses, parées de toutes les couleurs et exhalant tous les aromes du printemps d'amour. Romances, chansons, madrigaux, sonnets y voisinent et se passent vivement le thème sur lequel ils brodent tour à tour de délicates variations.

Parfois le poète touche les grandes cordes de la lyre et fait vibrer sous ses doigts tremblants des notes plus profondes. Les poèmes dédiés à *la plus chère* tressaillent au frisson d'une âme sincèrement émue. Il s'y trouve de ces beaux vers qu'on aime à laisser longuement chanter dans sa pensée — de ceux-là qui prouvent que dans la poitrine de l'artiste épris des mots bat un cœur vibrant.

La vie déserte, par JEAN DE FOVILLE. — (Paris, Plon.)

En des parcs aux allées estompées de brume, parmi les parterres de fleurs mourantes, sous la mélancolie des ciels d'automne, un poète chante ici la plainte antique et sans cesse renouvelée de l'espoir, du désir et de l'amour. Ses strophes lentes, émues, un peu monotones se déroulent comme un cortège de pleureuses. On y admire de beaux vers, palpitants du frisson de l'âme, présentant comme des fleurs les mots adorables qui font rêver. Malheureusement tout cela est encore trop flou, d'une vision imprécise qui fatigue à la longue. Le rythme, manquant de netteté, n'étreint pas assez fortement la pensée. Mais M. de Foville est un poète, il acquerra les qualités de facture qui jusqu'à présent lui font défaut. Je ne serais guère étonné de trouver, d'ici peu, son nom sous d'excellents poèmes.

L'Épopée Flamande, 1302, par EMILE DESPRECHINS. — (Ypres, Callewaert, de Meulenaere.)

De fortes strophes héroïques magnifiant avec emphase et solennité les héros des Eperons d'or. Je leur reproche un ton par trop exaspéré et de nombreuses défaillances. Certes, cela vaut mieux que les cantates officielles, tout en étant assez loin de la perfection.

CH. DE S.

L'ART :

Onze Kunst. — M. H. de Marez continue dans le numéro de *septembre* sa belle étude sur l'exposition des *Primitifs flamands* de Bruges. Cette fois il traite surtout de *Memlinc* et de *Geeraard David*.

« Cette exposition est bien », dit-il, « la glorification de Memlinc; la plus grande partie de ses œuvres et le maximum de ses chefs-d'œuvre s'y trouvent réunis. »

Nous lisons dans le chapitre consacré à *Geeraard David* : « C'est à James Weale que nous devons la découverte d'un peintre et d'une série de ses panneaux authentiques, qui supporte la comparaison avec le grand maître brugeois. Ce peintre s'appelle *Geeraard David d'Oudewater*. On peut étudier ce maître à l'exposition des *Primitifs flamands*, dans les plus magnifiques de ses œuvres. »

Toute l'étude de M. de Marez est à lire. M. Buschmann l'accompagne de reproductions magnifiques des plus belles œuvres exposées à Bruges. Nous trouvons dans ce numéro, entre autres belles reproductions, celle du maître-tableau de David qui a concentré, je crois, l'admiration des visiteurs de l'exposition, la *Vierge avec l'Enfant, entourée d'anges et de vierges*, tableau du Musée de Rouen et qui est bien la merveille parmi toutes ces merveilles.

Dans l'article suivant, M. Ed. Thorn Prikker nous parle de la fabrique de meubles de Zalt-Bommel, en Hollande, connue sous le nom de *Onder Sint-Maarten* (Sous la Tour Saint-Martin). Nous avons rarement lu un article aussi intéressant, aussi raisonnable et qui témoignât de tant de jugement artistique que le travail de M. Thorn Prikker. Nous en recommandons instamment la lecture à tous ceux qui voudraient trouver quelque part de vrais meubles artistiques. Ils seront reconnaissants à l'esthète hollandais de leur avoir fait connaître la fabrique *Onder Sint-Maarten*. Tout cet article serait à traduire; il dénote une rénovation artistique, du moins en Hollande, que les penseurs sérieux ont souhaité en vain depuis longtemps.

Dans le troisième article de ce numéro superbe, M. L. Simons s'indigne contre les prétentions des Allemands qui voudraient faire de la Hollande une province artistique de *Gross-Deutschland*. M. Simons remercie, — et il a mille fois raison! — pour « l'honneur ». Cet article me plaît énormément.

Je constate avec un plaisir croissant que la revue *Onze Kunst* devient, dans nos contrées des Pays-Bas, le labarum de toutes les idées et rénovations saines et réellement artistiques. Dans les nouvelles artistiques, quelques paroles émues accompagnent les portraits de deux peintres, un Flamand et un Hollandais qui viennent de disparaître du monde, *Gust. Van Aïse* et *Taco Mesdag*.

A. C.

Études esthétiques, par GEORGES LECHALAS. — (Paris, Alcan.)

Peu de traités d'esthétique m'ont intéressé autant que celui-ci. Avec une réelle compétence et une rare lucidité de pensée et d'expression, l'auteur y étudie quelques-uns des problèmes fondamentaux de l'Art. Après avoir appro-

fondi la distinction du beau et du laid, il aborde résolument cette redoutable question, véritable *crux philosophorum*, de la définition de l'Art. Il recherche ensuite les rapports entre l'Art et la Nature, s'aidant des travaux de Fromentin et de Taine et cherchant dans les grands chefs-d'œuvre de la peinture la vérification de ses théories. Le chapitre : *l'Art et les Mathématiques* lui permet d'exposer et de discuter la très intéressante et originale théorie des coloris d'un prêtre belge, guère connu chez nous, l'abbé de Lescluze. Passant aux problèmes de la suggestion dans l'Art et des affinités et associations des divers arts, il expose avec beaucoup de clarté ces questions complexes, sur lesquelles tant de travaux signés de noms illustres ne sont point parvenus encore à répandre la lumière complète. A propos de *l'Art et la Curiosité*, il écrit des pages bien instructives sur la couleur locale au théâtre et en peinture. Enfin, il combat vivement l'opinion de Brunetière sur l'Art et la Morale et termine en indiquant de façon éloquente la grandeur de la mission de l'artiste qui suit la voie du véritable idéal.

Philosophe spiritualiste au sens le plus pur du mot, M. Lechalas aime avec passion les grandes choses dont il parle. C'est là le secret du charme exercé par son livre, savant sans sécheresse, didactique sans monotonie, sincère et convaincu avant tout.

Du beau. — Essai sur le sentiment de l'art, par LUCIEN BRAY.
— (Paris, Alcan.)

Cette étude intéressante offre une explication nouvelle et originale du sentiment de l'Art. Je lui reproche de vouloir trop souvent justifier, par des arguments puisés dans l'ordre matériel des choses, une série de phénomènes qui, plus que tous les autres, révèlent l'existence de l'Âme indivisible et spirituelle. L'impossibilité où la science se trouve acculée, devant l'écart formidable qui sépare le cri de la brute des sublimes harmonies d'un Wagner (l'exemple est fourni et bien mis en relief par l'auteur lui-même) provient de ce qu'elle ignore ou feint d'ignorer l'esprit, forme suprême et décisive de la vie, qui ramène la création à sa source divine en la concevant.

CH. DE S.

Promenade méthodique dans le Musée d'Art monumental, par HENRY ROUSSEAU, conservateur-adjoint des Musées royaux du Cinquantenaire. — (Victor Chevalier, Court-St-Etienne (Brabant).)

Plus de deux cents personnes ont pris part aux conférences-promenades dans les Musées royaux du Cinquantenaire, organisées par l'œuvre de l'Extension universitaire de Belgique; nombre d'entre elles ont exprimé le regret de ne pouvoir en conserver que des notes trop succinctes, hâtivement prises au vol de la causerie.

En vue de répondre, au moins en partie, à leurs desiderata, M. Rousseau vient de publier la *Promenade méthodique dans le Musée d'Art monumental*.

N'ayant plus à se préoccuper de rester dans les limites de temps fixées ni d'éviter les salles trop petites pour contenir les nombreux auditeurs, l'auteur a pu donner plus d'extension à ce travail, le rendre quelque peu plus didac-

tique en l'étendant à l'examen comparatif d'un plus grand nombre d'objets — sans toutefois dépasser le cadre d'une simple *causerie*.

Les personnes qui désirent compléter leurs notes — ou refaire à l'aise la visite de la Section d'art monumental trouveront au vestiaire des Musées la *Promenade méthodique*, avec un plan et deux gravures, au prix de 1 franc, ou, en s'adressant à l'éditeur, la recevront franco contre remboursement de fr. 1.25.

Mosca.

DIVERS :

San Francesco d'Assisi oriundo dai Moriconi di Lucca,

par le R. P. MARCELLINO DA CIVEZZA, 1 vol. in-8°. — (Firenze, Arturo Venturi.)

On connaît l'autorité qui s'attache au nom du R. P. Marcellino da Civezza en tout ce qui touche l'histoire franciscaine. Il appartient, de même que son cher compagnon d'études, le R. P. Teofilo Domenichelli, à l'Ordre de saint François, et l'un et l'autre ils consacrent tout leur fructueux labeur à la glorification du Père Séraphique et à l'élucidation méthodique des points obscurs de sa vie.

Ils nous ont donné ensemble, on se le rappelle, le texte restauré par leurs soins de la *Légende des trois compagnons*; aujourd'hui, le R. P. Marcellino étudie la question de l'ascendance paternelle de François et rassemble en un faisceau habile toutes les preuves que l'on peut alléguer pour attribuer à la famille du saint une origine lucquoise.

Il serait issu de la famille noble des Moriconi qui, appartenant à ce patriciat dont les membres, ne considérant point le commerce comme une déchéance, allaient, comme le père de saint François, fonder des comptoirs en d'autres cités ou même à l'étranger.

Pour associer le fidèle collaborateur de ses travaux à ce volume qui ne porte que son nom, le R. P. Marcellino donne de longs extraits de la belle et profonde étude que le R. P. Teofilo a écrite sur le fondateur de l'ordre mineur.

Le volume est complété enfin par un florilège franciscain où, à la suite des noms de l'Alighieri, de Jacopone de Todi et de Lopez de Vega, on rencontre celui d'un frère mineur, le R. P. Francesco Frediani. A l'exemple de Chavin de Malan, le R. P. Marcellino a essayé de dresser une liste des artistes qui ont consacré leur génie à l'illustration de la vie du *poverello*. Elle est longue, mais forcément incomplète, et ne comprend que des artistes italiens et espagnols.

Un inventaire analogue pour les écoles du nord mentionnerait, sans aucun doute, les noms des plus illustres de nos peintres. A l'exposition des Primitifs, à Bruges, il n'y avait pas moins de trois représentations de l'impression des stigmates, attribuées à Gérard David, Patenier et Henri Bles. Un très beau panneau qui y figurait également : *Saint François renonçant au monde* reproduit cette scène célèbre telle que l'a imaginée Giotto à S. Croce et dans l'église supérieure d'Assise. L'œuvre flamande pleine de grâce et d'émotion est assignée à Mabuse, sans autre raison, peut-être, que le séjour de ce peintre en Italie. M. Hulin dans une étude publiée par *Leven en Kunst* veut en reporter l'honneur à Jean Provost.

A. G.

Le Bovarysme, par JULES DE GAULTIER (Paris, *Mercuré de France*.)

De tous les écrivains qui se plaisent encore à rechercher des solutions aux délicats problèmes de la métaphysique et de la psychologie, il n'en est guère de plus averti que M. Jules de Gaultier. Les deux ouvrages qu'il a publiés : *De Kant à Nietzsche* et le *Bovarysme* prouvent d'une façon péremptoire la science et l'originalité de son esprit.

D'une étude approfondie des personnages de l'œuvre de Flaubert, et en particulier du caractère de M^{me} Bovary, l'héroïne d'un de ses plus incontestables chefs-d'œuvre, M. de Gaultier a déduit que tous les types créés par le grand romancier souffrent d'une même maladie morale, que tous sont atteints d'une tare, — à première vue étrange — qui consiste en ce qu'ils ont la faculté de s'illusionner sur leur être personnel, de se croire d'autres aptitudes que les leurs propres, de s'imaginer différents de ce qu'ils sont en réalité. C'est cette faculté que M. de Gaultier a dénommée le *Bovarysme*.

Constaté dans une intuition d'art, et par conséquent conforme à la vérité, ce curieux pouvoir de déformation peut être étendu à l'homme en général, considéré en tant qu'individu ou collectivité. Ainsi universalisée, la faculté de se concevoir autre apparaît comme une maladie de la personnalité humaine. Mais ici, les théories particulières à l'auteur interviennent bien à propos pour changer le caractère, à première vue pathologique, du bovarysme. Si la vérité, comme il entend le prouver, n'est qu'un perpétuel devenir, la faculté de se concevoir autre est le mode par quoi ce devenir se manifeste chez l'homme. Elle est donc saine, utile, nécessaire.

Pour nous, qui croyons en la stabilité éternelle du vrai et la possibilité pour l'intelligence de découvrir l'être réel des choses, la faculté de se concevoir autre apparaît sous un jour un tant soit peu différent. Nous y voyons, à la fois, l'indice certain de l'insatiabilité de notre désir de connaître et de nous affirmer à nous-mêmes, et la preuve que ce désir n'est pas vain et se réalisera peut-être un jour. Si tout homme s'illusionne sur sa personnalité, c'est parce qu'il la souhaite meilleure qu'elle n'est. Le désir du mieux est dans le sang de l'humanité. Il n'y a aucune faute dans le fait de s'y abandonner ; seulement, il faut agir avec sagesse, ne pas compromettre des aptitudes propres et invétérées en cultivant le vain espoir d'un but chimérique.

Il y a donc un bon et un mauvais bovarysme. Si nous n'admettons pas toujours l'explication que l'auteur en donne, nous souscrivons entièrement à la distinction qu'il établit entre les deux, et nous recommandons vivement son livre aux lecteurs curieux d'études philosophiques.

CH. DE S.

Le Journal d'un Pestiféré, par Léon HENNEBICQ. — (Bruxelles, Larcier.)

Vous vous souvenez sans doute de la triste aventure du paquebot *Sénégal* qui, au mois de septembre de l'année dernière, devait conduire à Rhodes, et de là dans l'île de Chypre, en Syrie, en Palestine et en Egypte, la treizième excursion organisée par la *Revue générale des Sciences*. Parti de Marseille, le 14 septembre, le bateau, arrivé en vue des îles Lipari, virait de bord après

trois jours de mer, et les passagers stupéfaits apprenaient que la peste était à bord et qu'au lieu des splendeurs de l'Orient, ils allaient goûter les douceurs d'un séjour au lazaret du Frioul. Ils y restèrent, en effet, cloîtrés pendant toute une semaine, et ce n'est qu'à la suite de démarches multiples qu'ils purent s'évader, le 27 septembre, de leur prison sanitaire. La croisière avait pris fin!

M. Hennebicq, qui était l'un des seize « pestiférés » belges embarqués à bord du *Sénégal*, a raconté en un petit livre charmant d'intimité et de bonhomie les péripéties de ce fâcheux voyage. L'auteur qui aime à surprendre le secret des contrées lointaines, nous avait donné l'année dernière, après avoir parcouru la Grèce et la Sicile, un gros volume documenté et plein de faits (1); je ne sais si je ne lui préfère pas ce *Journal d'un Pestiféré* écrit d'une plume alerte, spirituelle et sans pose aucune. Pas d'érudition cette fois, mais beaucoup de bonne humeur et de sincérité, — sincérité envers les autres, sincérité envers soi-même. Sur ses compagnons d'infortune, leurs qualités et leurs travers caractéristiques, sur les mille incidents d'une vie en commun dans une salle d'hôpital ou sur un pont de navire, M. Hennebicq a écrit des pages de très fine psychologie; mais l'existence monotone et cloîtrée du lazaret, au pied de la statue de Notre-Dame de la Garde, lui a inspiré des pensées plus graves, qu'on ne peut lire sans émotion. Et c'est cet accent très personnel qui fait le charme de ce petit livre et qui le différencie des habituels journaux de voyage. J'espère que M. Hennebicq ne m'en voudra pas trop d'avoir tant tardé à parler du *Journal d'un Pestiféré*: ces pages ont plus qu'un intérêt d'actualité, on peut les relire et les méditer.

C. G.

Histoire des croyances, superstitions, mœurs, usages et coutumes, par FERNAND NICOLAI, 3 vol. — (Paris, Retaux.)

Très documenté, écrit avec science et conviction, cet ouvrage renferme une multitude de détails sur les institutions religieuses, morales et judiciaires de toutes les époques. Rien n'a échappé à l'investigation de l'auteur, qui sait d'un ensemble de faits tirer des lois générales.

Les plus intéressants chapitres sont ceux consacrés à rechercher l'idée de Dieu chez les peuples sauvages et dans les civilisations antiques, et à retracer la physionomie des institutions judiciaires. Les pages sur les cérémonies matrimoniales sont pleines de curieux détails, comme aussi celles sur l'évolution du luxe.

Cet ouvrage rendra service aux lecteurs curieux d'études historiques et morales.

CH. DE S.

(1) Voir *Durendal*, 1901, p. 705.

NOTULES

La rédaction de DURENDAL dépose un très respectueux souvenir sur la tombe de MARIE-HENRIETTE DE BELGIQUE, doublement sacrée par la Royauté et par la Douleur.

Au milieu de sa vie toute de devoirs et d'épreuves, la seconde REINE DES BELGES pratiqua le culte des Arts et l'encouragea par une protection aussi éclairée que délicate.

Elle suivait avec une vive attention le mouvement littéraire belge et notre revue eut depuis plusieurs années l'honneur de la compter parmi ses abonnés.

* * *

L'Art et le Clergé. — Sous ce titre André Hallays a publié dans le *Journal des Débats* un article qui, hélas! pourrait s'appliquer à la Belgique aussi. En voici un extrait :

« M. le curé de Saint-Gervais vient de chasser la Compagnie de chanteurs qui avaient donné à son église un grand renom artistique. Si c'était simplement la fantaisie d'un ecclésiastique plus ami de Massenet que de Palestrina, il serait inutile de s'y arrêter. Mais il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles pour reconnaître que l'esthétique de M. le curé de Saint-Gervais est en grand honneur dans l'Eglise d'aujourd'hui. Cette mesure inconcevable est donc une bonne occasion de signaler à quelle misère le goût détestable du clergé a réduit l'art sacré.

» Je ne veux pas que l'on m'accuse de trop généraliser. Je sais que, soit dans l'épiscopat, soit dans le clergé, soit dans les congrégations, certains hommes voient avec une grande tristesse cet abaissement du goût et tâchent d'y porter remède; non seulement eux-mêmes sont choqués des choses sans nom qu'on leur fait voir ou écouter dans leurs églises, mais ils estiment

aussi que tant de vulgarités et de médiocrités dégradent la religion, que l'on fait ainsi du culte divin un scandaleux mélange de basse idolâtrie et de dégoûtante sensiblerie, et que, peu à peu, on incline les imaginations délicates à souhaiter des temples nus et silencieux. J'indiquerai les efforts de ces catholiques. Mais ils n'ont pour eux ni le nombre, ni l'influence; et pour le moment, le plus efficace moyen de les seconder est de dénoncer sans relâche l'abominable esprit qui règne autour d'eux.

» N'insistons pas sur l'architecture religieuse de notre temps; elle ne peut presque rien nous apprendre sur le goût du clergé français.

» Pour le connaître, il faut pénétrer dans une église, soit ancienne, soit moderne, où le culte est célébré. Ce que nous y rencontrons est significatif, déplorablement significatif. Peinture, sculpture, musique, tout y est de même ordre et de même valeur et tout y est au-dessous du pire.

» Les ecclésiastiques ont deux façons d'exercer leur malfaisance dans l'intérieur de l'église. D'ailleurs, le plus souvent ils usent tour à tour des deux procédés dont le premier consiste à détruire et le second à « embellir ».

» Ils ont, pour détruire, des raisons très diverses. Tantôt ils enlèvent de l'église un objet d'art afin de le vendre et augmenter les ressources de la fabrique. Tantôt ils transforment une partie de l'église pour satisfaire leur propre fantaisie archéologique ou le caprice d'un paroissien.

» Cela, du reste, n'est point encore la pire et la plus coupable des barbaries. Parfois, on peut trouver un prétexte à ces dégradations : les paroisses ne sont pas riches; les hommes sont ignorants; et pour se disculper de certaines restaurations téméraires, qu'ils ont exécutées dans leurs églises, de pauvres curés de campagne pourraient alléguer l'exemple que leur ont donné ailleurs des architectes illustres. Mais l'inexcusable, c'est la statuaire et l'imagerie dont le clergé encombre ses églises.

» Pour être édifié sur ce chapitre, il suffit de s'arrêter aux devantures des boutiques du quartier Saint-Sulpice où sont exposés les types les plus hideux de ces sortes de productions. C'est là qu'on voit tous les Sacrés-Cœurs, tous les Christ blonds, fadasses, bonasses et bellâtres, offrant à la dévotion des fidèles l'image d'une pièce anatomique, d'un viscère imité avec le réalisme le plus inconvenant; toutes les Vierges aux yeux bleus démesurés, vêtues d'azur et éperdues de niaiserie; tous les anges aux visages roses, aux regards mouillés; toutes les gesticulations d'extase et de pathétique familières aux acteurs d'un théâtre forain, toutes les laideurs du vérisme le plus grossier et toutes les vulgarités du sentimentalisme le plus sot. Et les invraisemblables statues des saints à la mode! Saint Hubert botté de brodequins chamois, avec sa barbe bien taillée et ses moustaches en croc, pareil à un ténorino d'opéra qui aurait posé pour l'enseigne d'un coiffeur! et, surtout, l'inévitable saint Antoine de Padoue, l'air d'un jeune sacristain benêt, qui presse des lis sur sa poitrine, tandis que, sur son livre de prière sautille un Enfant Jésus, monstre de difformité!

» Et n'allez pas dire que ces horreurs vont orner des églises lointaines et exotiques! On les retrouve dans *toutes* les églises de Paris. Elles pénètrent et s'installent partout. Quel est le curé qui a eu le courage d'exiler de son église la statue colorée de saint Antoine de Padoue?

» Le goût de cette misérable camelote (je n'ai rien dit des chemins de croix néfastes, des orfèvreries de pacotille, des bouquets de fleurs artificielles, des grottes de Lourdes, etc.) et le mépris des œuvres d'art d'autrefois sont, du reste, les deux symptômes de la même aberration. Il faut détester ceci pour aimer cela. Lorsqu'on sent le prix et la beauté d'un chapiteau du moyen âge, d'une frise ornementale de la Renaissance ou d'une boiserie sculptée du dix-huitième siècle, il est impossible que l'on ne sente pas aussi toute l'infamie des produits de l'industrie moderne. L'essentiel est donc d'éveiller dans le clergé, sinon le goût, du moins le respect des belles choses.

» C'est là ce qu'ont très bien compris plusieurs des évêques de France. Mais il faut reconnaître que leur bonne volonté a été mal récompensée.

» Quant à la musique que l'on entend dans les églises ainsi dévastées ou « embellies », elle trahit la même passion de la vulgarité, le même dédain des traditions, le même mépris de toutes les convenances.

» L'Eglise catholique possède un trésor de musique incomparable. C'est d'abord son chant liturgique, à la fois la plus touchante et la plus expressive des musiques, si l'on consent à l'exécuter dans toute sa pureté, et rien n'est plus facile depuis les grands travaux des moines de Solesmes. C'est ensuite l'admirable répertoire des maîtres du seizième siècle. Et personne ne songe à refuser à la musique moderne l'accès du sanctuaire, si, religieuse d'inspiration, elle se soumet docilement aux lois de la liturgie, si elle laisse la louange divine aux seules voix humaines et n'introduit pas sous les voûtes du temple le scandale des virtuoses et le tumulte des orchestres.

» Or, aujourd'hui, presque partout, le chant grégorien est hurlé, braillé ou bafouillé par des chantres ignorants. Les motets et les messes des Palestrina et des Vittoria sont tenus en suspicion. La musique de théâtre est seule en honneur. On entend aux offices des virtuoses et des orchestres. Si quelqu'un s'avise de vouloir mettre un terme à ces abus, il est bien vite la victime de la coalition que forment contre lui les croque-notes de sacristie, les abbés violonistes, les abbés pianistes et les curés qui croient politique d'installer dans leur église une succursale de l'Opéra.

» La mésaventure des chanteurs de Saint-Gervais démontre combien le mal est profond et combien sont puissants les partisans de la messe en cavatine. On a donné de leur expulsion de Saint-Gervais un prétexte qui — soyons courtois — manque de sincérité.

» La vraie raison, celle que l'on ne peut avouer, c'est qu'à l'art vraiment religieux on préfère qu'il s'agisse de statuaire ou de musique, un je ne sais quoi innomable qui flatte à la fois la dévotion et la sensualité. La vraie raison, c'est celle qui a poussé le curé de la Trinité à mettre à la porte de son église M. Guilmant, le plus noble et le plus illustre des organistes français; c'est celle qui inspire le curé de la Madeleine, quand il exige de son maître de chapelle l'exécution du *Regina cæli* du Père Lambillotte, cantique saugrenu qui ressemble à une chanson de régiment et qu'il adresse ce reproche bouffon à son organiste : « Je vous prie de rétablir l'usage traditionnel dans l'Eglise de France, qui est de faire le tonnerre et le vent à la messe de la Pentecôte. »

» C'est enfin la même raison qui décide tant de maîtres de chapelle à affubler les textes sacrés de mélodies incongrues, à faire chanter des motets sur des thèmes de *Lohengrin*, l'*Hæc dies* de Pâques sur l'air de la marche des pèlerins de *Tannhäuser*, l'*Agnus Dei* sur un motif de l'*Arlésienne* et à composer de pitoyables arrangements symphoniques comme celui que l'on jouait, il y a trois jours, dans une église de Paris : la marche funèbre de Chopin pour orgue, harpe et clarinette. »

* * *

Extension universitaire pour les femmes à Anvers. —

Programme des cours de la sixième année 1902-1903 :

ETHNOGRAPHIE. — Professeur : le R. P. VAN DEN GHEYN. I. L'antiquité et l'état primitif de l'humanité. — II. Les langues. — III. L'écriture. — IV. La vie matérielle dans les anciennes civilisations. — V. Les religions primitives. — VI. Origines et développements de la vie familiale.

Les mercredis 5, 12, 19, 26 novembre, 3 et 10 décembre 1902, de 3 h. 1/2 à 4 h. 1/2.

SCIENCES SOCIALES. — Professeur : M. BRANTS, de l'Université de Louvain. *Tableau des écoles sociales contemporaines* : I. Etat général de la controverse au point de vue économique et social. — II. L'école individualiste de la liberté. — III. Le socialisme. — IV. Les historiens. — V. Les groupes catholiques. — VI. Les tendances diverses dans les pays germaniques et en France.

Les vendredis 7, 14, 21, 28 novembre, 5 et 12 décembre 1902, de 3 à 4 heures.

MUSIQUE. — Professeur : M. WALLNER, de Bruxelles. I. Schubert. — II. Weber et Mendelssohn. — III. Schumann. — IV. Chopin et Liszt. — V. Brahms et Robert Franz. — VI. Russes, Scandinaves, Français, Belges.

Les samedis 13 et 20 décembre 1902, 10, 17, 24, 31 janvier 1903, de 3 heures à 4 h. 1/2.

L'ALLEMAGNE DEPUIS 1870. — Professeur : M. VLIEBERGH. — Ce cours se donne en flamand.

Les 8, 15, 22, 29 janvier, 5 et 12 février 1903, de 3 à 4 heures.

PHILOSOPHIE. — Professeur : M. F. DESCHAMPS, de Bruxelles. *Le mouvement des idées en Angleterre et en France au dix-huitième siècle*. Introduction : Le scepticisme érudit, Pierre Bayle. — *Angleterre* : La philosophie générale : Locke. Berkeley. Hume. — Les controverses religieuses : Le déisme. La religion naturelle. La morale naturelle. Les théories politiques. *France* : Montesquieu. Voltaire. L'Encyclopédie. — Les physiocrates : Rousseau. Les théories sensualistes.

Les lundis 12, 19, 26 janvier, 2, 9 et 16 février 1903, de 3 h. 1/2 à 4 h. 1/2.

BOTANIQUE. — Professeur : M. BOUILLOT, directeur de l'Ecole de Vilvorde.

Les samedis 7, 14, 21, 28 février, 7, 14 mars 1903, de 3 à 4 heures.

LITTÉRATURE ANGLAISE. — Professeur : M. A. W. POWELL, M. A. Cambridge. *De quelques conséquences de la révolution française en Angleterre* : Newman — Carlyle — Ruskin. — Ce cours se donne en anglais.

Les jeudis 19, 26 février, 5, 12, 19, 26 mars 1903, de 3 h. 1/2 à 4 h. 1/2.

LITTÉRATURE FRANÇAISE. — Professeur : M. le chanoine LECIGNE, des Facultés catholiques de Lille. *Quelques femmes de lettres au dix-neuvième siècle* : I. M^{me} de Staël. — II. M^{me} Swetchine. — III et IV. George Sand. — V. La mère d'un poète : M^{me} de Lamartine. — VI. M^{me} Séverine.

Les lundis 2, 9, 16, 23, 30 mars, 6 avril 1903, de 3 à 4 heures.

Les cours se donneront à la *salle Anthonis, rue d'Arenberg, 27*, où l'on prendra les inscriptions les vendredi 24, lundi 27, mercredi 29 octobre, de 2 à 4 heures.

Les droits sont : 15 francs pour un seul cours; 50 francs pour la totalité des cours; 60 francs pour une carte de famille.

Les personnes étrangères à la ville seront admises moyennant une carte d'entrée de 3 francs par conférence.

* * *

Au Théâtre de la Monnaie, a eu lieu, lundi 29 septembre, la reprise de *Lohengrin*. « L'œuvre wagnérienne a bénéficié d'une interprétation absolument captivante; dès le prélude, fort bien enlevé par l'orchestre, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, à qui une ovation a été faite, on s'était aperçu d'une mise au point tout à fait soignée.

» M^{lle} Fiché prêtait sa grâce séduisante et sa jolie voix au rôle d'Elsa. Elle en a fait une réalisation intéressante, plus complète toutefois au point de vue vocal qu'au point de vue dramatique. Elle a mis un charme délicieux dans toute la première partie du deuxième acte, dans la scène avec Ortrude. Ce dernier rôle a été repris par M^{me} Bastien, qui y a retrouvé son succès de l'an dernier. L'artiste possède merveilleusement la plastique de l'héroïne, et elle a joué d'une façon saisissante la grande scène avec Telramund. Lohengrin est un des meilleurs rôles de M. Dalmorès; il y est élégant à souhait et le compose en artiste. Son organe est bien adapté aux récits un peu aériens et sérapiques du Chevalier au cygne; il les a chantés avec une poésie émue et impressionnante. M. Dangès a confirmé dans Telramund les excellentes qualités dont il a déjà donné de multiples preuves; voix bien timbrée, jeu expressif, belle diction; bref, un artiste très adroit, que seconde une prestance très distinguée. M. Viaud, fort bien dans les appels du Héraut, et M. Bourgeois, en possession de ses moyens dans le rôle du roi Henri, complétaient la distribution. Les applaudissements n'ont manqué ni aux uns ni aux autres.

» Les chœurs ont marché et évolué avec entrain et la mise en scène du premier acte a été complètement remaniée.

» Il y avait foule comme aux plus beaux soirs du *Crépuscule*.

» Vendredi 3 octobre, on a repris *Hänsel et Gretel*, débarrassé des lourdeurs et des trivialités des exécutions antérieures. Sous la direction de Sylvain Dupuis, l'orchestre, en particulier, a été exquis de légèreté et de souplesse d'un bout à l'autre de cette partition extrêmement difficile et vétilleuse. Les deux protagonistes de l'ouvrage : Hänsel-Maubourg et Gretel-Eyreams, ont, de leur côté, ravi l'auditoire par leur espièglerie, leur grâce

jeune et aimable; ils ont été très bien secondés par M^{me} Bastien et M. Dangès, un couple paternel très réussi, et M^{lle} Rival, une fée Grignotte bien à son affaire et terrible à plaisir. Bref, ensemble extrêmement soigné à tous les points de vue. Quel joli spectacle que ce conte enfantin, naïf, plein d'humour et tendrement poétique! Comme il nous repose des banalités de l'éternel vaudeville, à quiproquos et à querelles jalouses, dont s'alimente presque exclusivement l'opéra-comique! Le premier acte tout entier et l'exquise scène des enfants perdus dans le bois, auxquels apparaissent les anges gardiens, restent une des choses les plus originales et les plus charmantes qu'ait produites le théâtre moderne.

» On travaille activement à la *Fiancée de la mer*, qui passera vraisemblablement vers le 15 de ce mois. M. Jan Blockx a présidé vendredi et samedi à la lecture de sa partition à l'orchestre, et il a été à cette occasion l'objet d'une très chaleureuse ovation de tous les exécutants. » (*Guide musical.*)

* * *

L'Étranger, de VINCENT D'INDY, sera prochainement représenté à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, dans le courant de novembre ou décembre. Un petit opéra comique, œuvre de jeunesse du même artiste : *Attendez-moi sous l'orme*, sera joué également à cette occasion.

* * *

Le roi Arthur, drame lyrique du jeune et regretté compositeur ERNEST CHAUSSON, sera exécuté au théâtre de la Monnaie au mois de février.

* * *

Charles Bordes, le directeur des *Chanteurs de Saint-Gervais*, publiera prochainement un drame lyrique intitulé : *Les Trois Vagues*.

* * *

Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles, 53, rue d'Orléans, Directeur-fondateur : HENRI THIÉBAUT.

La réouverture des cours aura lieu le jeudi 16 octobre.

L'enseignement comprend : le *Solfège* (tous les degrés), le *Chant d'ensemble*, le *Chant individuel*. *L'Interprétation vocale*, *l'Harmonie et la composition*, *l'Histoire de la musique* et haute théorie musicale, *l'Histoire de la littérature*, la *Diction et la Déclamation*, le *Piano* (tous les degrés), le *Piano d'ensemble* et la lecture à vue à 2, 4, 6 et 8 mains.

Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser au local, à partir du 21 septembre, le dimanche de 9 à 12 heures et le jeudi de 2 à 4 heures.

* * *

M. Chomé a choisi, cette année, pour sujets de ses conférences-lectures au Conservatoire : les œuvres de Lamartine, de Vigny, Gautier, de Banville, Flaubert et Maeterlinck. Ces conférences auront lieu à partir du 21 octobre, le mardi, à 4 h. 1/4, au Conservatoire. S'adresser pour les abonnements, rue de la Régence, 30^a.

* * *

Salon de Gand. — L'Etat a acheté au *Salon de Gand* : le *Portrait de femme*, de A. Brown et le *Portrait de ma mère*, de R. Ménard. Quant aux peintres belges, elle a acheté le *Canal et Lover de lune*, de M. G. Buysse; le *Combat de chevaux*, de J. Delvin; les *Pêcheurs attendant la marée*, de F. Willaert; le *Portrait de ma mère*, de A. Bastien; la *Vague*, de M. Blick; *En Campine*; *Avril*, de P. Mathieu; *Nature morte*, de J. Ensor; *Friperie*, de De Bruycker; le *Dindon*, de A. Ronner; *Azalées et violettes*, de De Bièvre. Pour ce qui concerne la sculpture l'Etat a acheté : l'*Hommage*, de Ch. Samuel et le *Buste de Leguime*, de Lagae.

La ville de Gand a acheté les admirables *Bustes du Roi et de la Reine*, dont nous avons donné une reproduction dans *Durendal*, de notre ami Th. Vinçotte.

* * *

Le Travail a ouvert son cinquième salon, samedi 4 octobre, au Musée moderne. Cette exposition est ouverte jusqu'au 30 octobre. Nous en rendrons compte prochainement.

* * *

Au Cercle artistique : Quatrième salon de l'exposition belge de photographie. Clôture le 19 octobre.

* * *

La bibliothèque française de Téhéran. — Notre collaborateur José Hennebicq nous prie de signaler à nos collaborateurs et en général à tous les écrivains belges qui désireraient voir leurs œuvres connues en Perse, la fondation, à Téhéran, d'une *bibliothèque française* annexée à l'*Alliance pour la propagation de la langue française*.

On serait reconnaissant aux écrivains qui voudraient bien faire hommage de leurs livres. Prière de les adresser à M. José Hennebicq, avocat-conseiller du Ministre des affaires étrangères, à Téhéran (Perse).

* * *

Valère Gille a composé une comédie féerique, ayant pour titre: *Ce n'était qu'un rêve*, et qui sera joué au théâtre du Parc, le mois prochain. Il publiera aussi sous peu un nouveau volume de vers: *La Corbeille d'octobre*, qui sera édité chez Lamertin (Bruxelles).

* * *

Accusé de réception : Opuscule de critique historique : Fascicule III, *S. Francisci Legendæ veteris fragmenta quædam edidit et notis illustravit*, PAUL SABATIER. — Fascicule IV. Les règles et le gouvernement de l'*Ordo de Pœnitentia* au treizième siècle par le R. P. MANDONNET, O. P., professeur à l'Université de Fribourg (Suisse). — A. ERLANDE : Jasmin (Paris, Edition de la *Renaissance latine*). — H. GRÉVILLE : La Demoiselle de Puygabrou (Paris, Plon). — E. PICARD : Jéricho (Bruxelles, Lacomblez). — M. BATILLIAT : Versailles-aux-Fantômes (Paris, *Mercure de France*). — E. JAC : Le B^x Grignon de Montfort (Paris, Lecoffre).



EUGÈNE DEMOLDER
(D'après un dessin du graveur A. DANSE)

Eugène Demolder



L faut opposer ce nom — comme une adéquate réponse — à ceux qui déniaient aux écrivains belges toute caractéristique autochtone et, parce que les uns se servent d'une même expression que les artistes néerlandais et les autres d'une même expression que les artistes français, traitent ceux-ci comme des colons de l'art néerlandais et ceux-là comme des tributaires de l'art français.

La langue, modalité d'interprétation, ne peut être le critérium unique du classement d'une œuvre; derrière elle, ce qui importe et ce qui doit guider le jugement du critique, c'est la pensée, c'est l'âme de l'artiste, c'est toute sa façon de voir et de sentir, c'est la marque et le pli que les choses côtoyées, observées et étudiées ont imprimés à sa personnalité; par là, par là surtout il se révélera de telle race, plutôt que de telle autre; le signalement d'un écrivain se dégage non du verbe dont il a habillé son œuvre, mais du tréfonds même de cette œuvre et de l'essence qu'y déposa sa personnalité.

Jesais tel écrivain, qui Néerlandais d'expression, est d'idées un Parisien, avec l'acuité spirituelle et morbide que ce mot comporte; d'autre part, les plus grands de nos artistes nationaux — Verhaeren, Maeterlinck, Picard — ont proféré dans leurs livres, sous l'expression française, l'âme flamande, intégrale et intangible.

Notre vieux sol, qui paraissait aride d'épuisement, a produit à la fin du XIX^e siècle des prosateurs et des poètes qui occuperont une place privilégiée dans le Panthéon des gloires artistiques du monde; ces écrivains sont nôtres, ils font partie de notre patrimoine national; ils sont les fleurons du maternel

orgueil de la Patrie ; c'est mutiler et amoindrir notre nationalité, que de vouloir annexer à des mouvements d'art étranger ces interprètes de notre intellectualité propre ; il faut louer ceux qui, au récent congrès de Courtrai ont défendu l'œuvre géniale de Guido Gezelle contre l'accaparement néerlandais ; mais ne serait-il point tout aussi irrationnel et absolument inconséquent de permettre l'incorporation à la littérature de France de la gloire de Verhaeren, de Maeterlinck, de Picard ?

Gardons donc le fanatisme de notre race et serrons contre le meilleur de nous-mêmes, ces maîtres qui, dans des gestes d'art immortels, transmettent aux temps futurs le flambeau de notre intellectualité originelle.

Eugène Demolder mérite d'être rangé parmi ces vigies éminentes de notre art patrial.

C'est un Flamand.

Il l'est dans sa personne ; il l'est par ses œuvres.

J'imagine que jadis, dans l'entourage des Brouwer, des Teniers et des Rubens il dut y avoir de ces jeunes hommes joviaux et grassouillets, exubérants et francs, aimant la bonne chère, la bière blonde et les propos savoureux, mais qui, vis-à-vis des visions de l'art et des paysages de la nature, avaient gardé intacte une absolue virginité d'admiration. Ils synthétisaient ainsi la double et presque contradictoire aspiration de leur race : la force et la violence sous toutes leurs formes — gestes et couleurs — atténuées par une émouvante douceur mystique. L'âme de Memling était en eux à côté de l'âme de Jan Steen.

Eugène Demolder est de cette lignée : la vie le tente par toutes ses rutilances, mais derrière ces apparences triomphales le mystère qu'elles recèlent le trouble et résonne en lui en échos douloureux et graves. Comme les maîtres du pinceau auxquels, artiste de la plume, il s'apparente, c'est un Rabelaisien mitigé d'un sentimental.

*
* *

Eugène Demolder débuta dans les lettres par les *Contes d'Yperdamme*, réimprimés plus tard sous le titre de *Légendes d'Yperdamme*.

Parmi les livres nés du mouvement de la Jeune Belgique, et qui relevaient plutôt d'un art à tendances égotistes, les *Contes d'Yperdamme* tranchèrent d'abord par leur objective plasticité ; ils eurent cette caractéristique encore de ne se rattacher à aucune école en vogue et de n'évoquer à l'esprit du lecteur et du critique nul nom de modèle illustre ; tandis que les productions contemporaines paraissent graviter dans l'orbite de Hugo, de Baudelaire ou de Zola, l'œuvre de début de Demolder ne sollicitait pas de rapprochement analogue... Ce fut, après l'*Uylen-spiegel* de Charles De Coster, le premier livre où palpait aussi intensément et aussi sincèrement l'âme flamande.

Que je reconstitue aisément la genèse de cette création : voilà un jeune homme dont l'intellectualité plongeait par ses racines au génie même des maîtres de la peinture flamande ; né quelques siècles plus tôt, il eut aimé participer aux festins pantagruéliques d'un Jan Steen, il eut couru les kermesses aux côtés d'un Teniers et la vie fastueuse d'un Van Dyck l'eut attiré ; mais en même temps sous ces dehors exubérants et jouisseurs, il eut gardé intacte une âme de vénération mystique qui en aurait fait le collaborateur des touchantes et naïves scènes religieuses de Roger de la Pasture.

Sous la poussée de cette admiration ancestrale et nostalgique, il visite les musées, s'attarde en des contemplations ardentes et prolongées devant les toiles où les ancêtres de sa pensée ont déposé leur âme ; cette âme, il la pénètre, il se l'assimile, il la sent sourdre en lui d'une vie féconde et exaltante, et alors l'ambition surgit, comme l'idée d'un pieux hommage, d'une œuvre où les toiles des maîtres, trop distantes dans la froide et banale atmosphère des musées revivraient de nouveauté et de jeunesse sous le frisson du style.

C'est de cette noble ambition, qui eut été périlleuse pour un talent et une sincérité moindres, que naquirent les *Contes d'Yperdamme*.

Yperdamme est la ville bleue aux pignons dentelés d'opale qui se silhouette sous un ciel profond et azuré, au lointain des paysages de Brueghel ; dans ce décor qui est comme le symbole matérialisé du mysticisme, se déroulent les scènes bibliques et évangéliques telles que les conçurent et les réalisèrent, dans des chefs-d'œuvre de simplicité réaliste, les primitifs : issus du

peuple et restés proches de lui, ils avaient de la religion, de ses dogmes et de ses mystères une conception familière et qui n'était que le geste d'une foi humble et soumise; l'âme reste intangible, la pensée demeure entière qui animèrent les récits des évangélistes, mais c'est dans le pittoresque de paysages et de costumes de la Flandre ambiante que le peintre et à sa suite l'écrivain cherchèrent le moyen d'extérioriser cette âme et d'incorporer cette pensée.

Dans un de ses livres plus récents, Eugène Demolder s'incarnant dans le personnage, les sentiments et les visions d'un jeune peintre, semble s'être souvenu de la façon dont germa en lui l'idée première des *Contes d'Yperdamme*. « Il se transporta, dit-il, dans une Judée qui ressemblait à la Hollande, regretta de ne pas avoir vécu aux temps passés, près de Jésus, de saint Pierre et de Marie-Madeleine! Surtout, que n'a-t-il assisté aux noces de Cana! Il voit ces fêtes encombrées de valets à bérêts cramoisis apportant des monceaux de crêpes sur des civières, avec des sauces servies dans ces plats au fond desquels on trouve peints un cerf blond ou un rossignol écarlate; entre les couverts règnent des tulipiers enjolivés à leurs flancs d'une scène de jardinage; et Jésus s'assied sous un bénitier de cuivre, au milieu d'une assemblée de seigneurs et de dames.

Que n'a-t-il vu débarquer les poissons de la pêche miraculeuse! N'est-ce pas? Le bateau de saint Pierre regorgeait de raies et de harengs; les ménagères arrivaient munies de corbeilles, pour faire les achats au quai, comme à Dordrecht. C'est du poisson béni! Aussi Pierre le prend avec vénération pour ne pas meurtrir d'un coup de pouce les écailles!

Et la nuit de Noël? Il y songeait chaque fois qu'il avait neigé et qu'il voyait s'éclairer les cabines des bateliers. Les anges qu'il se figurait mal descendent, heurtant les étoiles, vers l'étable où s'abrite la divine famille. Les rois mages cavalcadent parmi les saules: ils ont de plantureuses physionomies de bourgeois, coiffés de couronnes, et ils serrent leurs vases de parfum, de myrrhe et d'encens sur leurs cœurs, comme de précieuses potées de jacinthes. »

Qu'un tel livre, qui transpose en plein siècle de scepticisme goguenard, les méthodes d'une époque de foi naïve, n'ait suscité ni les sarcasmes de l'incrédulité, ni les scrupules des croyants, mais ait été accepté par tous comme une œuvre d'art et de

respect, — c'est là, à la louange d'Eugène Demolder, un fait qui parle plus haut que les dissertations approbatives de la critique.

*
* * *

D'une plume trempée dans l'ingénuité et la suavité des primitifs, Eugène Demolder a écrit le *Royaume authentique du grand saint Nicolas*, où se déroulent autour de la figure débonnaire du « patron des écoliers » de merveilleuses écharpes de rêve touchant et puéril; c'est sans doute dans le même trésor de simple et instinctive bonté, éparse dans certains chefs-d'œuvre des vieux peintres que l'écrivain a puisé toute l'exquise compassion qui nimbe les héroïnes du *Cœur des Pauvres*, délicieuses et attachantes petites madones, très modernes; la *Fortune de Pieter de Delft*, qui est la meilleure et la plus originale composition du *Quatuor*, est un morceau, savoureux et coloré à l'instar d'un Van Ostade; mais surtout, de l'admiration passionnée et pieuse, du culte éclairé et patient que Demolder voua aux génies qui furent les ascendants de son intellectualité vint à l'artiste — comme une haute récompense de sa fidélité — la joie d'écrire ce beau livre : la *Route d'Emeraude*.

La *Route d'Emeraude* marque une étape logique de l'art de Demolder : après s'être complu, dans les *Contes d'Yperdamme*, à la transposition littéraire des toiles des maîtres, gloires de sa race et ancêtres de sa pensée, il devait être tenté d'évoquer la vie même, ardente et volontaire, fantaisiste et laborieuse d'un de ces maîtres, et dans sa nostalgie de flamand de la Renaissance, prisonnier de la médiocrité contemporaine, de revivre par le souvenir, l'existence d'un Teniers ou d'un Rembrandt.

La *Route d'Emeraude* est la monographie artistique du peintre Kobus Barent; elle se présente en un triptyque qui porte au frontispice trois noms de femmes : Lisbeth, Siska, Gésina.

Lisbeth, c'est « l'initiation sentimentale » en même temps que l'éveil de l'art; le tableau est délicieux, tout baigné de rosée et de parfums auroraux, de ce fils de meunier dont les yeux s'ouvrent peu à peu à la beauté des choses en même temps que son cœur s'épanouit à l'amour; de tous les paysages qui servent de cadre à son enfance de gamin « buissonnier », de l'eau, du ciel, des champs, viennent à ses sens vibrants et réceptifs, des effluves colorées qui le transportent et l'exaltent,

jusqu'au jour où devant les images d'une vieille Bible, la vocation se révèle, impérieuse et fatale : Kobus sera peintre !

Siska, c'est la vie d'atelier, telle que la menèrent les peintres d'alors, partagés entre une bohème débridée et un tenace labeur.

Par l'intensité de vie, de mouvement et de couleur, par les développements d'une psychologie à la fois forte et nuancée, par la puissance chatoyante et délicate d'un style tantôt brossé à large palette et tantôt raffiné à léger pinceau, par tout l'entrain, toute la richesse, toute la délicatesse qui s'exhalent, comme un arôme puissant et pénétrant, de ces pages que Demolder a consacrées à la reconstitution du milieu artistique hollandais du XVII^e siècle — la seconde partie de la *Route d'Émeraude* apparaît comme une des productions les plus parfaites de notre littérature.

L'inoubliable tableau, où autour du jeune artiste en ascension vers la maîtrise, tous les chefs-d'œuvre du temps — depuis la *Ronde de Nuit* et les *Disciples d'Emmaüs* jusqu'aux *Kermesses* — évoqués par la plume de l'écrivain dans leur réalité vécue, apportent à Kobus Barent la substance même où s'alimentera son art et créent autour de lui l'atmosphère où se développera son génie... Et comme la personnification de l'idéal à conquérir, passe et repasse, parmi les incidents multiples du récit, la figure douloureuse et extasiée de Rembrandt van Ryn.

Pour être moins intense de relief, l'épilogue de la *Route d'Émeraude*, que symbolise Gésina, la douce bourgeoise qui dotera l'artiste en plénitude de son talent, de la stabilité de l'existence et de la paix des sens, cet épilogue est traité par Demolder avec un souci des gradations qui prépare et favorise l'impression finale de calme dans le travail que laisse cette belle œuvre.

Par son sujet même, par l'époque où elle situa ses péripéties, la *Route d'Émeraude* a entraîné son auteur à des peintures d'une extrême hardiesse de détails; nous croyons qu'elles auraient pu être moins appuyées, sans nuire à la réalisation du but que l'écrivain s'était assigné; dépouillé de ces quelques tares de trivialité, la *Route d'Émeraude* n'en serait que plus un chef-d'œuvre.

*
* *

« Cette histoire amoureuse et tragique, je l'entendis un soir d'automne, près de Tamise au bord de l'Escaut, par un temps mélancolique. Les corbeaux croassaient dans la lumière

ambrée, prophétisaient les heures d'hiver : mais le ciel encore bénévole versait des rayons à la Flandre jusqu'au bord de la mer du Nord... Une vieille paysanne, assise à un rouet, me racontait le roman fruste, invraisemblable et fantastique. Elle faisait des signes de croix aux épisodes terribles et riait dès les passages amoureux... Si la vieille me contait des choses vraisemblables quant au fond de l'histoire, elle faisait surgir des personnages falots et baroques que j'eus peine à mettre sur pied. Le Démon et la Mort en tiraient la ficelle, comme aux jours macabres des superstitions, des bûchers, de la lèpre et de la peste. Ils étaient d'ailleurs étrangement anciens : en s'agitant, ils secouaient la poussière de plusieurs siècles. Il semblait que la conteuse tirât ses héroïnes d'un théâtre de marionnettes confectionné sous Charles-Martel et rapiécé sous Charles-Quint. »

Voilà comment Eugène Demolder préface les *Patins de la Reine de Hollande*.

Conte de fée et conte de revenants, pages claires de la Légende dorée s'entremêlant à des coins sombres à la Goya, parfum de fleurs et odeurs de soufre, blanche idylle et fantastique tragédie, de l'amour, des pleurs et du sang, la conception des *Patins de la Reine de Hollande* a germé encore dans le cerveau de Demolder, à même la terre patriale.

Le poète fut attiré cette fois par la forte et douce poésie de l'Escaut, le vieux fleuve qui, aux saisons clémentes, promène majestueusement son éternelle et puissante jeunesse parmi les campagnes riches et verdoyantes de Flandre, tandis que l'hiver, houleux et sinistre charrieur de glaçons, il clame aux échos de ses rives dénudées, d'une voix formidable ou plaintive, les drames d'histoire, ou les drames de conscience qui se mirèrent jadis dans ses eaux.

Cloîtrée dans le manoir de Rupelmonde, décapité de ses bastions de guerre et de ses oriflammes de faste, Walburge est bien une petite châtelaine des Flandres : ses cheveux ont la blondeur des épis et ses yeux sont bleus comme le fleuve devant Tamise, quand le ciel d'été s'y reflète ; mais dans l'inconscient de l'enfant dort un levain étranger que l'adolescence fera surgir ; fille d'un soudard espagnol, elle connaîtra avec la puberté le rêve et le désir des pays de soleil et d'azur, et pour s'évader des brumes de l'Escaut, la Destinée lui tient en réserve de souples

et merveilleux patins dont jadis une reine de Hollande se servit dans ses aventures d'amour.

En vain Bertrane, la vigilante gardienne de Walburge et dont le sort est de vieillir tout à coup et de mourir lentement le jour où Walburge connaîtra sa vocation vers la lumière, en vain Bertrane redouble-t-elle, autour de la jeune fille, ses dissimulations et ses précautions, l'instinct l'emporte et un beau jour d'hiver, sur l'Escaut, clair miroir de glace, parmi les arbres fleuris de givres, Walburge, ayant chaussé les patins de la Reine de Hollande, fuit les brouillards de Flandre; Bertrane soudainement enlaidie et décrépète la suit péniblement; à côté d'eux glisse la Mort dont Bertrane est désormais l'otage; et ils traversent ensemble une grande ville en orgie de carnaval — oh! la chaude et vivante peinture — et suivent vers l'horizon lointain le long ruban blanc du fleuve immobilisé... Après des jours de cette marche ailée, voici que la glace se fond sous eux, les champs ont reverdi, les arbres portent de beaux fruits d'or; une légère et svelte barque toute pavoisée de bannières recueille Walburge — et Bertrane revient au pays de Flandre attristée d'âme et caduque de corps, sous la garde de la Mort; avant de se livrer aux mains de son funeste compagnon, elle désire une dernière fois revoir Walburge, fût-ce au prix de son salut éternel : sur le fond féérique des montagnes d'Espagne, parmi les fleurs et les oriflammes, au son des buccins triomphaux, Walburge apparaît alors au bras du chevalier aux yeux noirs qui hanta les rêves de son enfance et de sa jeunesse, et gravit heureuse et oublieuse les marches du blanc palais nuptial — sans se retourner du côté de la terre de Flandre, d'où Bertrane la contemple de ses yeux agonisants.

Sur ce fond de légende, dont certaines trames peut-être ressortent plus de l'habileté d'un artiste que de l'imagination populaire, Eugène Demolder a dressé un type admirable d'instinctive passion juvénile, — Walburge — qui va vers l'amour avec une profonde et gracieuse ingénuité naturelle : elle aime comme l'eau reflète le ciel, comme l'oiseau bat des ailes, comme l'abeille vole vers la fleur.

Et dans l'ombre de cette figure jeune, lumineuse et frémissante de sensibilité, se glisse Bertrane, la serve soumise, et maternelle, sacrifiant au bonheur de sa maîtresse sa beauté, sa vie — et son âme; payée, du reste, d'ingratitude et d'oubli, mais s'y

résignant, sa destinée étant celle d'un instrument qu'on rejette quand il est devenu inutile : de quel droit Bertrane eut-elle pu espérer qu'au seuil de la joie conquise, Walburge tournerait une dernière fois vers la terre de Flandre et vers elle un regard tout chargé de leurs souvenirs communs?

« L'âme de Bertrane — dit l'auteur en terminant son livre — revient par les nuits sous forme de langue lunaire, se mêler à l'Escaut, écouter les saules... Pauvre âme dolente!... Je me penche vers ta douleur froide... Tes sanglots sont les sanglots des souffrants, âme blanche, âme candide, souffle d'innocence et de misère, vieil esprit de mon peuple, toujours martyr et toujours résigné! »

Ces deux figures — Walburge et Bertrane — aux vigoureux contrastes d'aurore et de soir, auraient atteint un relief bien plus puissant encore, si l'auteur n'avait encombré son récit de maints incidents — savoureusement brossés du reste et supérieurement écrits — mais qui distraient l'attention et éparpillant la pensée, nuisent à l'unité d'impression du livre.

Par ces superpositions d'épisodes, par le manque d'une idée unique traversant toute l'œuvre et en groupant les péripéties, par un certain relâchement dans la composition et enfin par l'abus de termes inutilement brutaux, les *Patins de la Reine de Hollande* est un livre qui ne peut prétendre à rivaliser avec la *Route d'Emeraude*.

Il y a entre ces deux ouvrages toute la distance qui sépare une œuvre de valeur d'un chef-d'œuvre.

*
* *

Il faudrait ouvrir ici une parenthèse pour parler de *Sous la Robe*, qui forme une parenthèse dans l'œuvre de Demolder.

Ce sont des souvenirs de palais de justice, car l'auteur de la *Route d'Emeraude* fut avocat, juge de paix et fonctionnaire « avant de jeter aux rudes et brûlantes orties des lettres, sa robe noire tachetée d'hermine ».

Le livre, parmi des chapitres de sociologie pénale un peu longs et banaux, a des côtés intéressants : de pittoresques croquis d'audience et quelques médaillons bien frappés des avocats en vogue.

Le Flamand, au tempérament intransigeant qu'est Demolder,

se donne libre carrière dans une démolition, pierre par pierre, du byzantisme architectural du palais de justice de Bruxelles.

Il importe de retenir, enfin, dans *Sous la Robe*, quelques pages fraternelles et enthousiastes où Eugène Demolder célèbre le renouveau littéraire de la Belgique.

Dégageant la psychologie des artistes issus du mouvement de 1880, l'auteur des *Contes d'Yperdamme* et de la *Route d'Émeraude* écrit ces lignes qui paraissent être comme le commentaire de ses œuvres propres et trouvent par conséquent leur place naturelle au terme de cette étude :

« Presque tous ces écrivains sont de race flamande, et chez maint d'entre eux la plume se transforme parfois sur le papier en pinceau. Ils ont transmis au verbe la chaleur de coloris, la vibration sanguine, l'enthousiasme de palette de leurs ancêtres. Un autre caractère, qu'on retrouve en beaucoup, c'est une sorte de nostalgie du passé. Il semble que leur époque les blesse, que les chants du cygne des temps anciens de leur patrie réveillent en eux des mélancolies.

» Un troisième caractère consiste en une recherche absolue d'art, sans sacrifice au goût du jour ou à la mode, sans influence française. Des personnalités telles que Georges Eekhoud, Maeterlinck, Verhaeren, Elskamp, Grégoire Le Roy, Charles Van Lerberghe ne relèvent que d'elles-mêmes et apportent une note neuve, une virginité poétique sans souillure, des tempéraments hautains à la littérature française. Ceux-là forment l'âme même du mouvement, écrivains de race pure et poètes d'instinct. D'autres ont été fort influencés par les parnassiens, et notamment par Baudelaire et Banville. C'est même ceux qui se sont révélés les premiers. Mais ils ont rendu l'immense service, dans un pays d'odieux langage et d'écriture stupide d'attirer l'attention sur le souci artistique du style et sur la nécessaire beauté de la forme.

» Cette littérature, en somme, exprime l'âme belge, avec ses mysticités et ses rusticités, avec ses rêveries nostalgiques et ses amours de ripaille, avec la tristesse des polders et la joyeuseté des kermesses. Elle a repris les traditions d'art de Memling, aussi bien que celles de Teniers, celles de Jérôme Bosch aussi bien que celles de Jordaens. »

... J'ai relu vos livres, mon cher Demolder, et écrit cette étude dans un coin apaisant, sauvage et inviolé de notre beau pays de Flandre.

Souvent aux clairs matins de septembre, entre la mer d'émeraude et le ciel de saphir, quand du fond des brumes opalisées les bateaux gonflaient vers la rive leurs voiles triomphantes du butin pris aux mailles des filets, j'ai songé que c'est devant un identique spectacle, évocateur d'une toile ancienne, que vous avez dû composer la « Pêche miraculeuse ». Sur les grand'routes menant vers les plages somptueuses, j'ai croisé Marie-Madeleine, laissant trainer savamment au rebord de la victoria sa main chargée de bijoux byzantins. Le vent qui, sous un sanglant reflet du crépuscule, soufflait âpre et tragique sur les dunes et les bruyères et se répercutait à travers les orgues sombres des sapins, m'a rappelé l'ouragan de ma Campine natale rythmant le fantastique récit de Seppe-Kaas. Là-bas, tout là-bas, au lointain des pâturages où les canaux mettent une barre de clarté, j'ai vu le moulin de Balthazar Barent qui élève au ciel la grande croix de ses ailes. Les nuits houleuses d'équinoxe, c'est la plainte dolente et résignée de Bertrane que l'océan sous un pâle rayon lunaire m'apporte des lointaines bouches de l'Escaut. Et surtout, scrutant des hauteurs voisines l'horizon, quand mon regard a rencontré dans une lumière argentée le groupement des tours de Furnes, j'ai reconnu Yperdamme, l'Yperdamme qui domine, comme une vigie d'éternité, les tableaux de votre vieux maître Brueghel et qui aigrette aussi d'idéal votre œuvre harmonieuse dont les racines plongent dans la savoureuse terre patriale, tandis que son sommet est baigné des doux reflets du rêve prometteur d'immortalité. (*)

FIRMIN VANDEN BOSCH.

La Panne, septembre 1902.

(*) ŒUVRES D'EUGÈNE DEMOLDER : *La légende d'Yperdamme* — *Le Royaume authentique du Grand saint Nicolas*. — *Quatuor*. — *La Route d'Émeraude*, roman. — *Les Pains de la Reine de Hollande*, roman. — *Sous la Robe*. — *Le Cœur des Pauvres*. — *L'Agonie d'Albion*. — *La mort aux berceaux*, Noël en un acte.

Chanson

A EDMOND BECKAUTE.

*O divin souvenir d'une enfance lointaine !
Là-bas, dans le cristal de l'air qui vibre un peu,
Flamme d'azur et d'or se précisant à peine,
Parmi les roses qu'elle effleure de sa traine,
S'éveille une chanson douce comme un aveu*

*Chanson claire, chanson des lèvres bien-aimées
Qui se turent dans l'ombre exquise du passé
Avec les rêves d'or en allés en fumées
Et les espoirs dont les ailes se sont fermées
Sur les religieux secrets d'un cœur blessé.*

*Comme si le retour à l'antique demeure
Faisait frémir le pur esprit ressuscité,
Tour à tour la chanson sourit, soupire et pleure,
Historiant la fuite inflexible de l'heure
A la fois d'un peu d'ombre et d'un peu de clarté.*

*Elle sourit : Noël ! Des notes argentines
Frissonnent dans le ciel comme autant de baisers
Dont l'aube aurait fleuri des lèvres enfantines :
Mille cloches au loin semblent sonner matines
Et sur les lis mille oiseaux bleus semblent posés.*

*Elle soupire : Au loin les cloches se sont tues
Et las des lis fanés tous les oiseaux ont fui...
La mousse écaille d'or le marbre des statues
Et sur les troncs meurtris des forêts abattues
L'Amour s'en vient baiser les lèvres de la Nuit,*

*Elle pleure : O détresse ! Entendez-vous dans l'ombre
Qui ronge avidement les lueurs du couchant,
Entendez-vous gronder la lourde cloche sombre ?
L'amour râle, l'espoir se meurt, le rêve sombre
Et l'âme erre parmi ses morts en trébuchant.*

*O cruel souvenir d'une enfance lointaine !
Dans le cristal fêlé de l'air qui geint un peu,
Flamme rouge de sang se précisant à peine
Au fond de la vallée où la douleur l'entraîne,
S'éteint une chanson triste comme un adieu.*

GEORGES MARLOW.



La Vallée en Fleurs

—

Je suis prisonnier de mille êtres que j'aime ;
Au moindre ébranlement qu'un souffle cause en eux
Je sens un peu de moi s'arracher de moi-même...



Les senteurs de la lande s'infiltraient par toutes les fissures du vieux moulin et pour la trois centième fois peut-être depuis qu'il dominait de sa structure noircie toute la plaine, la caresse de la brise lui apportait le réveil grisant d'une matinée de Pâques.

Une vibration de cloches au loin chantait sous les madriers caducs de la route, mêlée aux aromes des champs.

Jamais Rose n'avait ressenti, comme ce matin, combien la vie a de joies neuves et de jeunes chansons ; une gaieté fermentait dans son cœur et lui emplissait l'âme.

A travers les fentes de la toiture, elle voyait dans la fraîcheur du matin l'immense plaine au loin, l'étendue infinie des bruyères roses, se perdant à l'horizon, où montaient les vapeurs du fleuve.

Par moment, des vols stridents d'oiseaux cognaient la vieille tour de leurs coups d'ailes en orbe et filaient là-haut, dans le ciel bleu.

Sur la route, des groupes passaient en chantant ; au pied de la colline du moulin, au milieu des cris et des rires, des enfants travaillaient, les mains chargées de brassées de fleurs, à construire le reposoir pour la procession.

Tout à coup, des détonations lointaines se propagèrent dans le silence de la campagne, annonçant le départ du pieux cortège.

Tous les ans, à Pâques, la procession quittait Goor pour se rendre, à Graventafel, sur les tombes du meunier Erlof et de

ses sept enfants. La mort héroïque des martyrs de Graventafel est restée la légende que les grand'mères racontent encore aux veillées par tout le pays. Après avoir arrêté tout un jour les bataillons républicains, Erlof et ses fils, faits prisonniers, furent alignés au pied de la dune, sommés de dénoncer la retraite des derniers chefs de l'insurrection et, sur leur refus, une décharge jetait sur le sol huit cadavres. La nuit venue, une fillette de dix ans, la petite Kate, qu'on avait envoyée comme de coutume se cacher dans la bruyère, n'entendant plus rien, reprit le chemin du moulin. Dans l'ombre, elle heurta un corps étendu dans le sentier; elle tâta autour d'elle et sentit sa main baigner dans quelque chose de tiède; elle vit les huit corps couchés dans une mare de sang.

Aujourd'hui, la vieille Kate est bien près d'être centenaire; elle et le moulin sont devenus un lieu de pèlerinage, mais une chose aussi y attire les gars des hameaux environnants : c'est la jolie Rose, l'aînée des arrières-petits-enfants de la fille du meunier Erlof, et qui est maintenant la fée et la gardienne du vieux moulin.

Comment la peindrais-je telle que je la vis ce matin de Pâques, avec ses yeux clairs, ses lèvres souriantes, incarnant d'une manière si charmante « la Flamande qui rit à travers les houblons » !

Certes, c'était plus pour regarder Rose que pour entendre les récits de l'aïeul que Graventafel recevait tant de visites; et, ce matin encore, le vieux bourgmestre à cheveux blancs, le père Sand, lui avait répété sa taquinerie traditionnelle : « Les tournesols vont fleurir, ma petite Rose; le cœur des jeunes filles est comme une fleur et l'heure approche où le tien va s'épanouir... »

Mais, Rose a tant à faire qu'elle n'a garde de perdre son temps à écouter les propos complimenteurs des gars. Certes, ce n'est pas une petite affaire que de diriger le ménage et de faire marcher tout son petit monde. Les petits frères et les petites sœurs ont besoin de tant de soins! La vieille grand'mère aussi, que deviendrait-elle sans Rose?...

C'est terrible! même en ce saint jour de Pâques, il faut reprendre la culotte de Mietche déchirée par les ronces; panser la main blessée de Jacques, soutenir la grand'mère et guider ses vieux pas pour l'installer dans son fauteuil bien en plein soleil.

« Mon Dieu! qu'est-ce encore? Voici la fille des vieux bûcherons au coin de la Heid; elle est toute hors d'haleine et les cheveux au vent : qu'y a-t-il? — Le vieux est plus mal; il a crié toute la nuit. Il faudrait lui faire bouillir des farines pour un cataplasme... » Et Rose qui vient justement de repolir le chaudron!... Et c'est ainsi chaque jour. Tant de faiblesses, tant de souffrances avaient besoin d'elle! jusqu'au vieux moulin, qui l'avait bercée toute petite et qui la connaissait trop pour pouvoir tourner encore de bon cœur si quelque autre main maniait ses cordages!

Aussi, les soupirants n'avaient-ils jamais trouvé qu'un accueil peu encourageant; un seul avait paru un moment ne pas être indifférent au cœur de la petite meunière : c'était son cousin Frédéric, dont les parents possédaient la brasserie du *Nouveau Saint-Esprit*, et qui, disait-on, s'était épris violemment de Rose alors qu'elle n'était qu'une fillette; mais il faut croire que cette amourette n'était pas destinée à avoir de conclusions, car un beau matin, Frédéric avait pris du service aux chasseurs à cheval, puis il était parti pour l'Afrique où il s'était couvert de gloire dans la campagne arabe. On le disait de retour au pays depuis peu, mais jusqu'à ce jour il n'avait pas reparu au village et rien ne troublait le calme monacal de l'existence au moulin.

Enfin, Rose a terminé ses préparatifs. Avec satisfaction, elle s'assure d'un regard que tout est propre et bien rangé. Rose est heureuse; le bonheur luit sur la terre charmée; il n'est certainement pas un être qui n'en ait sa part; Rose est heureuse; elle sait qu'elle va pouvoir, chose qui lui arrive rarement, se mêler aux groupes de ses amies et partager avec elles la gaieté de cette journée merveilleuse. Ce qui la remplit de joie, c'est qu'elle va voir sa grande amie Thérèse, une jolie fille rieuse qui habite un hameau de l'autre côté des étangs et qui, toujours, vient au moulin aux grandes fêtes. Rose aimait de tout son cœur Thérèse qui le lui rendait bien, et c'était une joie pour elle de penser qu'elle allait entendre son rire clair et d'une si franche et si cordiale gaieté. Elle savait aussi que sa jolie amie éprouvait un penchant marqué pour un gentil gars de son hameau, et elle était anxieuse de recevoir ses confidences. Ce qui l'étonnait pourtant, c'est que Thérèse qui, en général, venait la

surprendre à l'aube, n'arrivait pas. Quel événement pouvait l'attarder ainsi ?

Précisément, par la route qui vient des étangs, Rose vit arriver une grande fille brunê, la Jeannette de Cadzand, qui s'avavançait à pesantes enjambées. Rose alla au devant d'elle et lui demanda si elle n'avait pas rencontré en chemin son amie Thérésa. L'autre, à cette question, partit d'un rire qui détendit ses lèvres charnues : « Comment ? Tu ne sais pas ? Ah ! pour sûr qu'elle ne viendra pas... Voilà huit jours que son galant l'a plantée là et est parti pour Anvers, prendre du service dans la flotte... et, dans quelques mois, oh ! oh !... »

Et la grande fille brune, tout en joie d'avoir pu se faire messagère de cet événement, repartit au galop avec un hennissement, tandis que Rose restait immobile, comme clouée au sol.

Rose ne songeait plus à rejoindre ses amies ; il lui semblait qu'elle avait senti quelque chose de froid ; comme une lame, lui paralyser le cœur. Mon Dieu, était-ce possible ? à la face de ce ciel sur cette terre en fête, une telle misère !... Elle voyait la pauvre hutte où la douleur était entrée désormais, et la jolie fille riieuse abîmée dans la honte et le désespoir. Ah ! celle-là ne rirait plus maintenant, et par les jours de fêtes on n'entendrait plus ce rire qui vous mettrait de la gaieté au cœur rien que de l'entendre sonner si clair et si joyeux...

Une ombre semblait avoir passé dans le ciel, glaçant la splendeur du jour. Des larmes lui montaient aux yeux et, dans la souffrance dont la pitié gonflait son cœur, Rose, inconsciemment, s'était tournée vers le calvaire de la dune où, depuis des siècles, la pauvre image de la Mère des douleurs pâlisait sous l'usure des baisers et des pleurs : une prière montait à ses lèvres : « Vierge sainte, vous qui avez souffert, vous dont le cœur a senti le glaive... »

La prière ne se formulait pas, mais il lui semblait que quelque chose d'apaisant, quelque chose de très doux et de très calme, peu à peu, lui emplissait le cœur.

Elle restait immobile, oubliant l'heure, la pensée perdue... ; autour d'elle une vie intense frémissait. La plaine, où son regard errait sans voir, la grande terre amoureuse rutilait, l'enveloppait de son haleine. Les souffles, embaumés d'avoir au passage frôlé les branches des pommiers en fleurs, la cares-

saient. Son cœur se gonflait sous cette splendeur qui lui emplissait l'âme d'un vague émoi, d'une impression douce et triste, de quelque chose de cruel et de délicieux qu'elle n'avait jamais ressenti. Il lui semblait confusément qu'elle était dans l'attente d'un événement qui allait se passer, d'un secret qui allait lui être révélé.

Elle crut entendre un chant qui s'élevait par instant sur la route au loin. Elle prêta l'oreille; par moment, la chanson s'affaiblissait, puis le vent lui en apportait un lambeau... C'était une voix frêle, ardente; elle écoutait la voix qui se rapprochait et maintenant semblait couvrir toute la plaine. Bientôt un pas sonna sur la route, puis les buissons de la haie s'écartèrent, le chanteur parut.. Elle eut une exclamation : « C'est toi, Franciscus!... »

C'était un adolescent aux grands yeux noirs, éclairant une petite tête brune embroussaillée.

Il y avait, dans ses yeux et dans ses traits, comme dans son maintien souple, quelque chose à la fois de sauvage et de timide, de pensif et de rieur.

L'enfant s'était arrêté :

« Rose, oui, c'est moi... Je t'apporte des fleurs pour Pâques ; je les ai glanées pour toi ; regarde, je les ai cueillies le long du fleuve, pour toi, là-bas.

— Oh! que c'est gentil, dit-elle en enfonçant son visage dans les gerbes, comme elles sentent bon et frais. Tu as donc pensé à Rose, petit sauvage! Moi qui croyais que tu ne te souciais que d'attraper les cygnes quand ils passent!... Quand donc te lasserai-tu de battre les buissons et de rôder comme un vagabond? Voilà que tu deviens grand et tu dois en avoir assez de vivre comme personne ne vit. Je suis sûre que, maintenant, tu resteras au hameau au lieu de gîter à la grâce du bon Dieu! N'est-ce pas que tu aimes mieux te coucher dans un bon lit, éclairé par une bonne lampe, plutôt que de dormir avec les étoiles en guise de chandelles? »

Mais une flamme avait brillé dans les yeux de l'enfant :

« Oh! ne crois pas cela... Si tu savais! bien sûr, non, tu ne peux savoir... Oh! sûr, elles vivent les étoiles; cette nuit, elles étaient tout près de moi, dans l'eau. Oh! elles étaient bien belles, et puis je vais te dire... »

Il se rapprocha de Rose : « Tu me promets de ne pas le répéter? » Elle promit, et l'enfant continua à voix plus basse :

Il avait découvert un canot amarré auprès d'une meule de foin ; il en avait fait sa tente et le soir il s'y endormait, dans une extase confuse, bercé par le bruissement des flots roulant vers la mer, grisé par les souffles chargés d'aromes rustiques, sous le regard des planètes... Le jour, les navires passaient ; les uns comme de grands oiseaux, pareils à ces cygnes qu'il voyait en automne filer dans le ciel, avides de déployer leurs voiles comme des ailes ; d'autres, sombres, masses noires et rouges, fuyaient avec quelque chose de formidable et mystérieux, lorsque, le soir, ils se découpaient sur le ciel ensanglanté ! Que d'heures il passait à les suivre du regard ! Des hommes lui avaient raconté qu'il y a des pays où la mer est bleue, bleue comme l'eau où trempent les lavandes pour les lessives et où des îles fleuries surgissent de l'océan en bouquets merveilleux.

» Oh ! oui, un jour il partirait ; il s'enrôlerait dans la flotte, et il irait, avec des hommes parlant des langues inconnues, vers cette mer qui, aux marées, remontait le fleuve pour le chercher. »

Et la voix de l'enfant s'altérait, tandis qu'il parlait hanté par la vision de la mer qui venait vers lui et dont le rythme berceur le fascinait.. « Mais non, dit Rose, pourquoi partir ? ceux qui partent ne sont pas heureux, et ne vaut-il pas mieux rester ensemble, les uns près des autres, plutôt que de s'en aller au milieu d'hommes mauvais et qui ne vous aiment pas. »

Mais il secouait la tête :

« Non, non ; les autres chantent, les autres sont heureux ; aux fêtes, sous les tonnelles, ils choquent leurs verres et rient tous ensemble, quand ils dansent et jouent les musiques ; les jeunes filles leur donnent des médailles bénies quand ils partent pour tirer au sort ; mais moi, je ne suis pas l'un d'eux... Aux fêtes, aucun foyer ne s'ouvre au petit berger ; aucune fiancée n'ira prier, à l'aube, devant l'aubépine, pour me rendre le sort propice. Lorsque je suis avec les autres, je sens bien que je ne suis pas l'un d'eux.

— Eh ! quoi, fit-elle, tu veux partir et tu n'as pas pensé à Rose, à ce qu'elle deviendrait si elle ne t'avait plus près d'elle... »

La foule arrivait maintenant tout près ; encore une fois, Rose promena son regard autour d'elle sur la vallée en fleurs et la

plaine rutilante. Est-ce que, par ces jours heureux, tous ne se sentent pas plus frères? Est-ce que la douceur des brises ne fond pas les cœurs et ne les ouvre pas comme elle ouvre les calices des fleurs au printemps?

Elle l'attira à elle l'enfant et, prenant la petite tête brune dans ses mains : « C'est jour de Pâques — une bonne fête de Pâques! » dit-elle en l'embrassant; puis, prenant les fleurs à pleine brassée, elle monta l'escalier du moulin.

II

Cependant, peu à peu, la foule se massait sur la route, non loin du rustique reposoir. Chacun s'empressait aux derniers préparatifs, non sans agitation. Les commères, par moment, interrompaient leurs bavardages pour gifler d'importance quelques gosses mal mouchés, qui se mettaient à braire sur un mode harmonieux. Tout à coup une nouvelle se répandit qui tourna toutes les têtes.

Un peloton de chasseurs bivouaquait au ruisseau de Spaaten, à quelques pas du moulin, et le chef du peloton était précisément Frédéric. Le vieux père Job, le conducteur de la diligence, l'avait rencontré au moment où il mettait pied à terre, et Frédéric lui avait annoncé que, dès qu'il aurait désellé les chevaux, il se rendrait à Graventafel.

L'arrivée de Frédéric — qui, pour la première fois, revenait au pays natal depuis les légendaires aventures, accrues et déformées par les racontars des commères, qui en faisaient, au moins, un général et un nabab — était un événement comme il s'en présente rarement là-bas. Toutes sortes d'histoires extraordinaires avaient circulé sur les chiffres du traitement qui lui avait été attribué, sur la décoration que le Roi avait fait scintiller sur sa poitrine...

Mais avant que l'assistance eût pu commenter, comme il convenait, l'événement du jour, un bruit de voix joyeuses se faisait entendre, et Frédéric apparaissait au tournant de la route, entouré d'une escorte nombreuse d'amis accourus au devant de lui. En un clin d'œil tous ceux qui se trouvaient aux environs

du moulin se pressaient autour de lui, au risque de l'étouffer dans la chaleur de leurs manifestations de sympathie.

Après avoir serré vigoureusement les innombrables paires de mains qui étreignaient les siennes, Frédéric put enfin se dégager. Certes, sa vie aventureuse l'avait bronzé contre les attendrissements, et, cependant, il éprouvait une émotion à se retrouver au milieu de ceux qui l'avaient connu du temps où il courait librement dans les landes sans soucis et sans devoirs.

Mais une chose entre toutes occupait sa pensée : le souvenir de la jolie enfant qu'il avait connue au moulin, qu'il avait laissée petite fille et dont le charme l'avait suivi sous les cieux lointains, grandi par l'absence et l'éloignement; si souvent, il avait pensé au moment où il se retrouverait en sa présence; et maintenant, en revoyant la calme vallée et le paisible moulin dans l'immuable décor des jours d'autrefois, un peu d'anxiété lui venait à se demander comment elle lui apparaîtrait.

Et ce fut une sorte de ravissement qu'il éprouva lorsqu'il la vit venir à lui et lui serrer la main, — comme les autres, mais si différente des autres ! Une grâce émanait de ses moindres mouvements, le charme de ses yeux sérieux et de tout son être, un peu pensif, saisissait dès l'abord. Ils s'étaient donné la main, sans autre parole que le banal « bonjour » de tous, mais il avait hâte d'entendre sa voix, de lui parler, de la regarder à part de la cohue brutale qui l'entourait.

Tandis que la foule se rangeait sur la route à l'approche de la procession, ils s'attardèrent un instant, seuls, à l'abri des grands arbres, et tous deux causèrent un peu, amicalement. Certes, il eut paru ridicule au rude et sceptique coureur d'aventures d'attacher une importance troublante au souvenir d'une amourette d'enfance, mais maintenant le charme de la jeune fille agissait si fort qu'une émotion s'élevait en lui et sa voix tremblait, tandis qu'il évoquait pour elle l'inaltérable vision qu'il avait emportée avec lui et qu'il avait jalousement gardée durant le long temps de l'exil; il lui parlait de ses campagnes d'Afrique, des dures années passées là-bas.

Que de fois, au soir, lorsque le campement endormi ne troublait d'aucun bruit la sérénité de la nuit équatoriale, les longs regards des étoiles qui palpitaient dans l'azur, par centaines, lui avaient évoqué d'autres regards; quand les blancheurs de l'aube

frémisssaient dans le ciel, que de fois il s'était rappelé les ondes, blondes aussi, dont le soyeux ruissellement autour d'un jeune front avaient enchanté ses yeux d'adolescent; oui, c'était bien le cher pays de son enfance, la terre natale, dont elle avait été pour lui l'inoubliable et cher symbole; car on ne sait pas, lorsqu'on ne l'a pas quittée, quels liens subtils et forts vous attachent à la terre maternelle, où, pour la première fois, on a senti son âme s'ouvrir à la vie...

Elle riait :

« Oh! l'uniforme, comme il donne de l'esprit, comme vous voilà devenu beau parleur, cousin!

Il riait lui-même.

— Rose, Rose, tu ne me crois pas! Ah! je vois bien, c'est de tout autre chose que de mes confessions que tu te soucies. Rose, tu as un amoureux!

— Non! non!...

— Rose, pourquoi rougis-tu? Que c'est vilain de mentir. Pourquoi ne pas avouer...

— Laissez-moi, Frédéric, voici la procession... »

*
* *

Le cortège passait, dans un frémissement de bannières, au milieu des chants, entre la foule agenouillée. Il s'engagea dans le chemin creux aboutissant au vantail de l'église; puis, la foule s'engouffra à sa suite dans l'ombre et la fraîcheur des voûtes du temple.

Maintenant, les nefs gémissent sous le vent des cantiques et le grondement des orgues épanchant les nappes de leurs harmonies; mais où donc est Franciscus et pourquoi sa voix ne fait-elle pas, comme aux autres anniversaires, jaillir sous les voûtes l'accent ardent des hymnes?

Là où le petit pâtre s'est réfugié, personne, certes, ne s'avisera de venir le troubler.

Tout en haut du campanile, au milieu des cloches qu'il aime et qu'il connaît toutes, l'enfant s'est installé, couché à demi, les bras noués autour d'une poutre noircie qui pend sur le vide, et longuement il regarde la plaine.

La lande sans bornes étend à l'infini ses gracieuses ondula-

tions jusqu'à l'horizon bleuâtre; l'étincellement des dunes émerge, çà et là, mêlé au reflet des marais dormant sous le ciel en feu; un silence solennel plane sur le désert, mais, pour lui, ce silence est vivant et son oreille y distingue des voix sans nombre.

Il regarde, sans voir, la plaine comme une mer, comme une mer pleine de rayonnements, de chansons et de parfums, sous l'azur irradié.

La joue appuyé sur le montant de la cloche, que ses bras enserrent, les yeux perdus, il contemple l'horizon. Toute la sève du printemps, tiède comme des pleurs, bouillonne dans sa poitrine, et ses regards errent par la lande tachetée de clochers, dont il connaît chaque chant, par les lacs lointains, au bord desquels il a tant erré et dont le mirage lumineux resplendit encore sous sa paupière. Et une extase du ciel l'enveloppe et le pénètre d'un tel ravissement que son cœur se gonfle et que des larmes brûlent ses yeux.

Il lui semble que des voix chuchotent tout bas à son oreille, que des souffles l'effleurent d'une caresse. Il ne sait pourquoi il a l'étrange sensation qu'une main très douce est venue se poser sur son cœur, et voici que du fond de son être il sent monter, — comme une eau lente et irrésistible qui sourde — monter à ses lèvres un nom qu'il répète avec un frisson : « Rose, oh! Rose!... »

III

En sortant de la messe, les villageois se préoccupent de se retaper le corps après avoir nourri l'âme. Et, pour se refaire, les paysans de Campine ont besoin d'autre chose que d'aliments spirituels!

En un instant, les alentours de l'église sont transformés en un immense champ de foire, et la bombance commence.

*
* *

Je me trouvais, cette année-là, chez Ernest P..., qui venait de quitter le 2^e lanciers, s'occupait d'élevage et tentait des essais d'agriculture dans les landes du côté de la frontière. Il m'avait proposé, ce jour de Pâques, de pousser une excursion jusqu'au

moulin, pour assister aux scènes de truandailles flamandes dont s'accompagnent les fêtes par là-bas. La race est bien restée telle qu'elle s'est traduite dans ses vieux peintres, et les kermesses y sont inévitablement des orgies qui dégénèrent, la plupart du temps, en tueries à coups de couteau. Ernest s'exaltait à ces tableaux. Des influences ataviques devaient faire voyager dans ses veines des démons batailleurs, car il mettait une véritable gloriole à affirmer que, dès qu'il y avait à se battre, rien n'était comparable à ses paysans de Campine.

Ce jour-là, donc, nous nous étions mis en route pour Graventafel.

La fête devait avoir un éclat inusité, car nous étions aux temps héroïques de ce mouvement qui galvanisait tous les souvenirs de la cause flamande, et tout le pays s'était organisé pour célébrer ses martyrs. Au moment où nous arrivions à Graventafel, les gildes et les corporations défilaient, avec leurs magnifiques bannières, devant des estrades où les délégations les complimentaient. Les musiques éclataient en fanfares au passage, puis les sociétaires s'installaient autour d'immenses tonneaux, d'où la bière se déversait à flots. Nous nous rendîmes jusqu'au moulin, autour duquel se concentrait l'animation de la fête. Sur une estrade, formée de la jonction de quelques tables, chacun des gars chantait à tour de rôle quelque couplet, dont l'assistance reprenait le refrain.

Frédéric, convié, à la demande générale, à y aller aussi de sa chanson, s'y prêta avec bonne grâce. Je ne saisis qu'imparfaitement le sens de son couplet, mais ce devait être quelque madrigal à l'adresse de la jolie Rose qui, riieuse et un peu rougissante, se tenait accoudée à l'escalier de son moulin. D'ailleurs, le chanteur avait une voix chaude et bien timbrée, et le prestige dont le revêtait l'élégant uniforme des chasseurs devait contribuer à lui faire remporter la palme de ce peu officiel concours.

Des applaudissements unanimes accueillirent son couplet, et le père Sand, dressant sa haute stature de patriarche, s'empressa de recueillir la décision du jury.

« Eh bien ! Rose, cria-t-il, à qui donnes-tu le prix ? »

— A lui, répondit-elle bravement. »

Et, d'un joli geste, élevant une cruche pleine, elle s'approcha du chanteur en remplissant un verre qu'elle lui tendait.

Il y avait dans ce mouvement quelque chose de charmant, et il me rappela cette attitude majestueuse et gracieuse, que je ne pouvais, quelques mois auparavant au cours d'un voyage en Judée, me lasser d'admirer, des femmes juives groupées, au soir, autour des fontaines. Je me rappelai aussi certaine fresque aperçue, par un soir ineffable d'azur et d'ombre, dans l'angle d'un ancien couvent, au pied des Alpes, et, du même coup, je me remémorai quelques vers ailés et tendres de la Samaritaine... Heureux âge, où un simple geste eurythmique suffit pour évoquer tout un monde de souvenirs de beauté, épars au fond de la mémoire!

Mais je n'eus guère le temps de me complaire au fugitif plaisir d'un geste harmonieux.

Le jeune sous-officier avait à peine saisi le verre qu'une main brutale le lui arrachait. Un homme, portant le tablier de cuir du forgeron, sorte d'hercule trapu, au front bas, aux yeux à la fois fuyants et furieux, les crocs hérissés et comme prêt à mordre, avait bondi; l'homme avait déposé le verre sur la table et, maintenant, il se trouvait en face de son antagoniste, ramassé sur lui-même comme une bête fauve, sa figure bestiale rayée de coups de sangles, marmottant des mots entrecoupés, à la fois terrible et comique.

En un clin d'œil un tumulte effroyable s'éleva. Quelques gens bien intentionnés essayaient de repousser le forcené, mais d'autres, prenant son parti, empoignaient ces interventionnistes. Déjà, des bagarres s'engageaient, des brocs et des chaises, transformés en casse-têtes, s'élevaient au-dessus de cette foule. La mêlée allait devenir générale, des couteaux brillaient, et il y avait fortes chances d'assister à une de ces « kermesses rouges » qui laissent des mourants râler sur le sol. Je ne sais si cette tempête rappela à Ernest le passage fameux du premier chant d'Eneïde, où Virgile compare les flots s'apaisant sous le *quos ego* de Neptune à un meeting soudainement pacifié à l'apparition de quelque orateur favori... Mais il n'avait pas besoin de réminiscence classique pour agir. Il avait gardé de son passage au régiment la *bonne manière*, et je ne pus que l'admirer.

Il s'approcha de Frédéric et lui dit à mi-voix : « Maréchal des logis, vous n'allez pas vous colleter avec cette brute! » Puis, en un clin d'œil, il domina la mêlée, apostrophant les hommes

dans un flamand vigoureux et — le respect de l'homme de la glèbe pour le hobereau aidant — eut bientôt fait d'imposer un désarmement général.

Puis, l'agresseur, — c'était un forgeron du nom de Goor — admonesté d'importance par le bourgmestre, s'éloigna, et je vis sa silhouette sinistre disparaître dans la lande.

Le feu, qui avait un instant brillé dans son regard au moment où il partait, m'avait paru d'un mauvais indice : « Voilà, pensais-je, un gaillard qui doit être plus que capable d'un mauvais coup... »

*
* *

Le père Sand en était visiblement chagrin et déplorait auprès de nous la sauvagerie de ses administrés : « Il ne faut cependant pas les juger d'après cela, Messieurs, nous disait-il ; au fond, ce sont des gens braves et faciles. Il faut si peu pour qu'ils s'amuse et soient bons ; voyons, ajouta-t-il, il ne faut pas que la fête se termine sur une aussi vilaine chose ; un petit air de musique... une jolie chanson ; voilà ce qu'il faudrait pour bien finir... »

Il appela un de ses fils, un gamin déluré d'une douzaine d'années, et le tirant par l'oreille : « Mets-toi à la recherche de Franciscus ; dis-lui, de ma part, que je lui demande de venir chanter quelque chose... que ça me fera plaisir. »

Et ayant gratifié son rejeton d'une paternelle taloche, il ajouta, en se tournant vers nous : « Cela me ferait plaisir que vous puissiez entendre ce petit Franciscus ; c'est un gamin d'ici qui a vraiment la voix la plus délicieuse qu'on puisse rêver, et ce qu'il chante est extraordinaire ; je ne sais pas où il va le chercher, mais je suis sûr que dans vos *opéras* vous ne devez pas entendre quelque chose de plus beau... »

Cet enthousiasme nous fit sourire.

Quelques instants encore, nous fîmes les cent pas sur la route, nous livrant au charme de cette admirable fin de journée ; puis, comme l'ombre montait peu à peu, et que nous tenions à n'être pas surpris par la nuit dans la traversée de la plaine, nous nous disposâmes à regagner le chemin du logis. Comme nous repassions auprès du moulin, notre attention fut attirée

par des rumeurs qui s'élevaient par instant de la foule; nous nous approchâmes. Au centre d'un cercle compact, un adolescent, presque un enfant encore, chantait en s'accompagnant de l'instrument plaintif et si caractéristique, sur l'aigre ton duquel les gens de là-bas modulent leurs peines et leurs joies, et qu'on nomme, je crois, un harmonica.

Je ne connais qu'à très imparfaitement le dialecte de cette partie de la Campine, et je ne pus saisir qu'avec peine le sens du récit du jeune chanteur, mais c'était, en une sorte d'étrange *romancero*, l'histoire de saint Dymphne, ce thème touchant et inépuisable de légendes au pays de Campine.

« Non loin des flots de notre mer, il est dans la lande une tombe que recouvrent les genêts et les chardons; rien ne la signale au passant, mais sans cesse les anges invisibles y disent leurs cantiques et, par les nuits claires, on entend une cloche mystérieuse tinter sous le dôme du ciel... » Puis il disait la fuite de la vierge, ses marches douloureuses par le désert, sous les regards des étoiles... toute la faiblesse et la souffrance humaine devant l'abandon et la solitude, toute la misère des cœurs tendres aux prises avec la cruauté des hommes...

Et le chant s'exaltait; la voix ardente et frêle, unie au son plaintif de l'étrange instrument, avait une acuité singulière; positivement, elle vous prenait, elle ébranlait les nerfs comme le gémissement du vent d'automne dans les Landes quand il sanglote dans les bruyères avec des milliers de voix, comme la plainte des forêts qui pleurent dans le vent ou le rythme monotone des flots venant se briser sur les sables.

Pour moi, elle évoquait — peut-être à travers ces mirages dont un cerveau de seize ans revêt les contingences qui l'entourent — l'âme même de ce pays, telle que pendant ce trop bref séjour je l'avais savourée dans la tendresse des crépuscules, la douceur des aubès, la volupté triste des soleils, se mourant sur l'horizon du fleuve là-bas, vers la mer éternelle...

Oui, il y avait quelque chose de tout cela dans les accents que l'ingénu musicien arrachait à son instrument, sous la pression de ses doigts nerveux qui le faisaient palpiter comme un cœur aux battements précipités...

Mais ce qui me frappa, ce fut l'expression que je lisais sur les rudes visages de cette foule : hommes et femmes, labou-

reurs, paysans, gens des fermes se tenaient silencieux en cercle autour de lui.

Dans le soir qui tombait, noyant peu à peu toutes les formes, penchés vers le chanteur, ils écoutaient de tout leur être.

Mais lui, les yeux perdus, absorbé dans le songe intérieur qu'il suivait, figé dans l'attitude de ceux pour qui le monde extérieur a disparu, ne voyait ni cette foule qui l'entourait, ni ces regards fixés sur lui; ses yeux plongeaient plus loin que le proche horizon, arrêtés sur quelque chose qui n'était visible que pour son âme; son pur profil, sa taille souple qui se silhouettait dans les dernières clartés du jour, formait un spectacle de beauté qu'il est rare de rencontrer.

Le chant, maintenant, s'exaltait : « Oh ! les cloches ! les cloches ! comme elles vibrent en nous, comme elles vibrent en nous, les cloches qui bourdonnent ! comme elles viennent battre dans nos cœurs, qui, eux-mêmes, dans nos poitrines, battent, nos cœurs, comme les cloches prisonnières dans les tours !... »

L'obscurité était venue, des traînées sanglantes rayaient le ciel, bas sur l'horizon; le silence envahissait le monde. Cette mort de la lumière avait quelque chose de farouche et de mystérieux.

Une longue rumeur accueillit les derniers accents de la chanson. En grande hâte, nous partîmes.

Déjà, nous nous trouvions bien loin de la lande, marchant silencieux dans la nuit, lorsque de la foule qui formait une masse obscure, noyée d'ombre, un chant s'éleva, un chant large et poignant, qui traversa la plaine et nous fit frémir, pareil au rugissement soudain d'un lion dans la nuit.

Ernest me prit le bras : « Ecoute, » fit-il.

Je reconnus le chant du *Lion de Flandre*.

Nous nous étions arrêtés, regardant au loin, défilait la foule vers la route. Je me rappelle ce spectacle comme une chose étrangement saisissante. Les grands drapeaux des guildes se silhouettaient sur le disque immense du soleil couchant. Le défilé d'un escadron de lanciers, qui vint à passer, avec les flammes des lances rougissantes sur le ciel ensanglanté, ajouta encore à l'impression formidable de ce tableau.

L'émotion d'une minute que j'avais ressentie devant ce spectacle s'effaça bientôt de mon souvenir, sous les sédiments qui, chaque jour, se déposent en épaisses couches au fond de nos cerveaux!

Ce ne fut que, plusieurs années plus tard et par le plus grand des hasards, que je connus le drame dont cet épisode oublié avait été le prologue.

Je passais la soirée à Anvers, chez un de mes amis, administrateur d'une Société de briqueterie, et qui avait été quelques années dans la magistrature, au temps de sa prime jeunesse.

Comme nous remuions la cendre d'anciens souvenirs, il en vint à me parler de la seule affaire criminelle qu'il avait instruite.

Et, ce soir de décembre, nous restâmes très tard à regarder vaciller les flammes dans l'âtre, tandis que l'ancien magistrat, en phrases lentes, me racontait cette histoire farouche d'amour et de meurtre qui vint, sans qu'il s'en doutât, me rappeler des scènes effacées, et qui en constitue le dénouement.

DEUXIÈME PARTIE

La nuit venue, Franciscus flânait du côté des étangs. Comme il longeait une haie, un bruit de voix étouffées attira son attention. Il aperçut deux ombres blotties derrière les buissons et reconnut Goor, le forgeron, et son frère. Sous la clarté lunaire, quelque chose brillait, le canon d'un fusil. Il prêta l'oreille. Goor, disait :

« Est-ce compris?... Tu te placeras à trois cents pas en avant. Dès que tu l'entendras, tu pousseras trois fois le cri du chat-huant, et que Dieu me damne si je le manque!

— Entendu, » fit l'autre; et, portant les doigts à sa bouche, il reproduisait l'appel de l'oiseau de nuit avec une telle perfection d'imitation, que tout autre que Franciscus s'y fut trompé.

« Pour quel gibier peuvent-ils bien affûter ce soir? » se demanda l'enfant intrigué.

Mais il n'y attacha pas d'autre importance. Sa pensée était uniquement à Rose...

*
* *

A cette heure, Frédéric frappait à la porte du moulin pour réclamer la clef de l'écurie où il avait remis son cheval. « Je dois encore inspecter un poste à quelques kilomètres d'ici, et vous comprenez que je ne tiens pas à paraître trop joyeux devant mes hommes... »

Une grande paix s'étendait autour d'eux; la jolie fille et le soldat causèrent amicalement pendant quelques instants. Il ajouta, en riant :

« Voilà notre existence, à nous autres!... Jamais l'esprit libre, toujours un souci, une préoccupation...

— Mais, non, dit-elle, mais, non; le beau métier, au contraire, libre, sans charges; aller ici ou là, sans que rien vous retienne, à votre fantaisie; vous pouvez être insouciant de tout; c'est être libre et indépendant, comme l'oiseau...

— Croyez-vous? » fit-il.

Il regarda un instant le soir qui descendait dans une sérénité inexprimable.

« Ne croyez pas cela... Oui, c'est beau, c'est très beau, la vie insouciante, sans attaches; aller ici ou là et s'y trouver bien, indifféremment... C'est très beau, tout cela. Mais, au fond, tout cela est bien vide; et, à force d'aller ainsi de droite et de gauche, sans cesse, on n'a pas le temps de s'apercevoir que la vie s'écoule, et l'on se dit avec frayeur qu'elle aura passé sans qu'on ait pu, une minute, regarder en soi... »

Son regard enveloppa encore un instant la plaine baignée d'ombre et d'azur, et le calme moulin et la petite chambre vieille, si bien close, où la lampe mettait, paisible, son cercle de lumière; et sa pensée, lentement, se formulait :

« Est-ce que, peut-être, ceux-là seuls pour qui brille la douce étoile de la lampe, ceux-là, seuls, peuvent voir en eux et auront vraiment connu ce que c'est que de vivre...

— Ah! non!... » fit-elle d'une voix un peu altérée.

Et lentement, presque involontairement, elle laissa les mots venir à ses lèvres; sans doute, elle était douce au cœur, la paci-

fiente clarté de la lampe, mais elle est un peu comme le clair de lune, qui dans les nuits froides fend les pierres... Il n'est pas heureux de tant regarder dans son cœur, comme en l'eau dormante des canaux sans but...

Tous deux se turent ; un sentiment inconnu, dont eux-mêmes ne se rendaient compte que d'une manière confuse, quelque chose à la fois de puissant et de très doux les prenait, dans ce soir qui descendait, mauve et d'une douceur inexprimable.

Autour d'eux, dans l'ombre, les reinettes faisaient entendre leur chant monotone, des éphémères mouraient dans l'air du soir...

C'était, sans que leurs âmes simples le comprissent, toute la douceur exquise, la volupté un peu inquiète de l'heure fugitive, de tout ce qui va s'anéantir, se perdre sans retour ! la vie qui s'écoule à chaque seconde comme d'un cœur qui saigne... Dans l'immense palpitation de l'immuable nature s'appesantissait l'angoisse de ce qui passe au milieu de ce qui demeure...

Un instant, il eut la perception de ces choses, du mystère qui enveloppe toutes les vies, et qui mettait entre leurs existences, à eux, si proches pourtant, qui avaient grandi ensemble, et qui semblaient devoir se connaître comme paraissent se connaître un frère et une sœur — plus d'abîmes que tous les flots de la mer n'en creusent entre les lointains continents ; et il sentit sourdre, en lui, ce frisson, que tout homme a senti, ne fût-ce qu'une fois, monter dans ses entrailles et qui lui révèle que tout ce que nos yeux encore mortels croient voir, que toutes les réalités que nos mains croient atteindre et tenir, ne sont que vaines apparences, qu'un masque illusoire d'une heure.

Cela, il voulut l'exprimer ; il voulut lui dire : « Rose, nous allons nous quitter ; je vais retourner à la vie journalière, à *ma vie à moi*. Nous n'aurons fait qu'échanger une poignée de main comme deux voyageurs que le hasard a fait se rencontrer un instant, mais *je sais* qu'il y aura pour toujours entre mon âme et la vôtre un secret, car j'ai compris en cette heure qu'il y a quelque chose de plus profond, de plus haut... quelque chose que je ne soupçonnais pas, que je vois maintenant... quelque chose de plus puissant que toutes les étreintes terrestres, et dont l'obsession me suivra dans le genre d'existence qui, pour moi, est la vie. »

Mais, de tout cela, il ne dit rien, parce que les mots ne lui venaient pas et qu'il considéra que, d'ailleurs, ça n'avancait en rien de le dire.

Il prit dans sa poche un cigare, il le coupa et l'alluma avec autant de précautions que si son sort eût dépendu de cette opération, puis amenant son cheval, il assura les sangles et, vivement, se mit en selle.

« Adieu ! fit-il, adieu !... »

Elle écouta le pas égal du cheval qui s'éloignait sur la route, puis la voix lointaine de Frédéric qui chantait une chanson de régiment.

Elle écoutait ce chant, qui se perdit peu à peu dans le lointain et dont le rythme se confondait avec les murmures de la plaine. Distraitement, elle se mit à marcher dans la Lande ; elle arriva ainsi, presque sans s'en douter, jusqu'aux étangs qui déroulent leurs merveilleux chapelets jusqu'à la frontière ; elle restait immobile au bord des rives qui semblaient emprisonner des pans de ciel étoilé...

Une haleine chaude montait de la terre assoupie ; là-haut, des mondes brillaient et, d'un mouvement lent, tournaient sur leur axe de splendeur enflammée ; elle regardait les étoiles prodigieuses...

Mille bruits peuplaient le silence ; toutes sortes d'ombres se levaient autour d'elle. Ce silence l'oppressait comme s'il était vivant et l'épiait.

Elle restait immobile, sans forces, anéantie, le cœur gonflé, effrayée devant la solitude. Elle sentait en elle une détresse, la détresse d'un cœur solitaire qui s'est toujours donné sans mesure, sans rien retenir de lui-même, qui ne s'appartient plus, et qui reste vide, vide comme une lande sans rosée...

Tout à coup, elle entendit les buissons remuer derrière elle ; elle devina une présence.

Il lui sembla que son cœur cessait de battre ; une joie immense l'envahit ; elle étendit les mains vers l'ombre en murmurant : « Franciscus... »

Au même instant, elle sentit la douceur de deux bras qui l'enlaçaient, l'étreinte d'un corps souple.

« C'est toi, » murmura-t-elle.

Un baiser ferma ses lèvres, et la voix ardente et douce de l'enfant murmura à son oreille :

« Oui, c'est moi, moi qui t'aime; je t'aime, je t'adore...

— Mon amour! dit-elle. »

Il lui semblait que son cœur éclatait; sous le long regard des étoiles, comme en rêve elle entendait la douce voix qui la berçait des mots entrecoupés, des ineffables paroles dont elle était avide, et qui ouvraient son cœur comme une rosée...

« Je t'aime, si tu savais... Ce sont tes yeux que je voyais dans les regards des étoiles, c'est ta voix que j'entendais dans la plainte du vent... Je t'aime, et il me semble que c'est seulement de cet instant que je commence à vivre... »

Le ciel était tout vibrant d'étoiles, une clarté prodigieuse illuminait l'espace. Elle n'avait plus la conscience des choses. Soudain, dans l'air du soir, la voix profonde des cloches s'épanchait; comme un chant immense, le son des cloches traversait l'espace, semblant éveiller partout d'immenses échos; et voici qu'à l'extrémité de la plaine, une lumière, une lumière douce s'alluma. Il sembla à Rose que cette clarté venait à travers l'espace et jusqu'à son cœur. Ah! elle les connaissait, — et de toute son âme, — les rayons pacifiques que la lampe répand dans la chambre close...

Elle songea à toutes les faiblesses, à toutes les souffrances qui avaient besoin d'elle, qui ne pouvaient se passer d'elle; elle se rendit compte que son cœur était prisonnier de mille liens, qui l'attachaient indissolublement aux êtres faibles à qui elle se devait toute et qu'elle ne pouvait s'arracher d'eux, à qui la liaient les chaînes du sacrifice; et elle songea à ces paroles qu'elle lisait le dimanche dans son livre d'heures, que si souvent — sans savoir pourquoi — elle s'était répétées, et dont maintenant elle comprenait tout le sens impérieux et clair : « Je t'ai pris dans les liens de la charité... »

Les liens du sacrifice!... Oh! oui, ils étaient posés sur son cœur, ils l'enveloppaient et rien ne pourrait l'en dégager jamais.

« Laisse-moi! » dit-elle...

Mais la voix douce, la voix aimée répétait : « Je t'aime! »

Elle recula et, avec une sorte de terreur, elle répéta :

« Laisse-moi! laisse-moi! »

Franciscus lui dit : « Tu ne m'aimes pas! »

Elle ne savait pas ce qu'elle disait ; violemment elle lui cria :
« Non, je ne t'aime pas, je ne t'aime pas ! laisse-moi. »

Il ne lui dit rien ; il ne comprenait pas ; il lui semblait qu'une grande ombre était descendue, couvrant tout de ténèbres ; il voyait seulement le visage cher, les yeux aimés imprégnés de haine ; une atroce blessure faisait saigner son cœur. Dans son cerveau engourdi comme par un froid mortel, une seule pensée se formulait : « C'est un autre qu'elle aime. Oh ! mourir ! pouvoir mourir, maintenant ! »

Tout à coup un long cri traversa la plaine et les fit tressaillir ; c'était le cri de la Hulotte, mais avec quelque chose de plus sinistre.

Franciscus, les oreilles tendues vers les ténèbres, écoutait, car il venait de reconnaître, dans ce cri, le signal de guet du braconnier.

Soudain, l'appel se renouvela, le même cri lugubre, et au même instant, une voix qu'ils connaissaient tous deux s'éleva sur la route, mêlée au claquement du sabot d'un cheval :

« Halte-là ! Qui va là ? — Dragons d'Alcala ! »

Un cri terrible s'échappa de la poitrine de Franciscus. C'est lui, ils vont le tuer !...

Dans un éclair, il avait compris la scène infernale : les deux complices, postés sur la route, attendant le retour de Frédéric ; Goor, le fusil de braconnier épaulé, et l'autre en vigie, lui jetant le signal...

Il s'élança, n'ayant qu'une pensée : se jeter au devant du coup qui devait frapper Frédéric, le sauver, puisque c'était lui que Rose aimait...

Rose aussi avait compris ; elle n'eut qu'une pensée : Franciscus !

Eperdue, elle tendit les bras pour le retenir : « Franciscus ! Franciscus ! »

Mais déjà il était loin ; elle entendit les pierres qui roulaient sous ses pas, ses cris, ses appels dans la nuit, les coups de sifflet stridents qu'il lançait de ses doigts posés sur les lèvres...

Au même instant, un sillon de feu déchira les ténèbres ; une détonation éclata, ébranlant la plaine ; un cri déchirant traversa l'espace. Puis, elle entendit le galop d'un cheval sur le pavé de la route, des appels, le vacarme d'une poursuite...

Anéantie, figée de terreur, elle restait là, sans mouvement, comme clouée au sol; sa vie se concentrait dans une pensée unique : Franciscus! Elle tremblait toute.

Et, voici que soudain un pas résonne dans l'ombre. Eperdue, elle jette un appel : « Franciscus, est-ce toi? » Elle entend son nom murmuré avec amour. A la clarté des étoiles, elle le voit s'avancer, en trébuchant, vers elle, et lui tendant les bras. Il lui semble que son cœur s'arrête. Un cri jaillit de sa poitrine : « Sauvé! » Elle le serre dans ses bras. Elle le couvre de baisers... Elle veut parler, mais ses lèvres tremblantes ne peuvent que balbutier : « Franciscus! mon Dieu! mon Dieu! » — « Mon amour! » dit-il; et ses yeux plongent dans ses yeux et ses lèvres, tout près des siennes, murmurent : « Tu m'as donné la seule douceur que j'aurai connue sur terre, tu m'as fait vivre une minute de rêve... »

Mais, tout à coup, elle le voit pâlir, appuyer les deux mains sur son cœur, et chanceler. « Qu'as-tu? » dit-elle. Elle aperçoit du sang sur sa poitrine. Dans un éclair, la vérité se fait jour dans son esprit : le coup au devant duquel Franciscus s'était jeté pour sauver Frédéric l'a frappé au cœur.

Maintenant, elle ne serre plus dans ses bras qu'un corps inanimé.

*
* *

Telle fut l'histoire que mon ami, l'ex-substitut, me raconta un soir de décembre, très tard, tandis que nous regardions les flammes vaciller, monter, grandir et s'évanouir dans l'âtre.

LÉON RYCX.



*Avant l'heure où le cours des nuits lentes s'achève
Je suis venu pensif vers l'Océan et seul
Sur la falaise noire et haute, d'où la grève
Qui blanchit se déroule au loin comme un linceul.*

*Dans la plaine sonore et pâle de l'espace
Les astres, emplissant l'horizon soucieux
S'éloignaient du zénith que jamais ne dépasse
Le chariot d'or de l'Ourse en versant dans les cieus.*

*Second Glaucus, épris de la clarté nouvelle
Que l'ombre transparente et bleue offrait aux flots,
J'épiais comme lui l'énigme que révèle
La vague au miroir creux agité sans repos ;*

*Je voulais te saisir d'une âme plus altière,
Pénétrer tes destins obscurs, et d'un esprit
Plus large et plus fécond te comprendre, ô matière,
Que le vouloir divin guide au but qu'il prescrit.*

*Le vol changeant des jours t'a laissée immuable ;
Le printemps n'offrit pas ses fleurs à ta beauté.
Et, sans fin remués sur leur couche de sable,
Tes champs n'ont pas nourri les moissons de l'été ;*

*Sans préparer jamais de futures semilles
Le soc prompt de la houle a couru dans ton flanc,
Tes sillons maternels s'enflent, et tu tressailles,
Lorsque passé le vent qui les courbe en sifflant,*

*Et ta rumeur nombreuse est un second silence ;
Ta grande âme est confuse et, toujours tourmenté,
Son lent travail s'efforce et retombe et s'élançe
Vers un rythme plus large où croisse ta beauté.*

*Tu portes, éternelle et vierge, la jeunesse
Des dieux aux flancs étroits, qu'inquiet d'être né,
L'homme a vus dans les flots, avant qu'il reconnaisse
Ton être un et divers qu'ils avaient incarné.*

*Et, forçant l'horizon qu'écarte la nuit claire,
Tu reflètes encor d'autres cieux ignorés
Jusqu'à ceux plus lointains où déjà la lumière
Rit à des flots nouveaux que l'aurore a dorés ;*

*Car c'est là ta grandeur suprême et ton mystère
D'être plus vaste encor que ton flot regardé,
Pareille à l'âme humaine, abîme solitaire,
Profond comme la mer et comme elle insondé.*

*Et docile au désir secret de ma pensée
L'aube, étrange lueur, se levait sur les eaux ;
Et je sentais, brisé par sa joie insensée
Mon cœur ivre d'orgueil se gonfler de sanglots.*

*J'ai gardé pour moi seul leur voix austère et grave ;
Et je suis descendu, fouetté des vents amers,
Des rochers escarpés que l'onde assaille et lave,
L'âme sereine ainsi que le calme des mers.*

MAURICE LAUZON.



Constantin Meunier



Nous avons, à différentes reprises, fait l'éloge de ce Prince de la Sculpture, dont les œuvres magistrales viennent d'être exposées au *Cercle artistique*, où elles ont ébloui, par leur fastueuse et majestueuse beauté, les visiteurs, pendant toute la durée de l'exposition. On se souvient de l'intéressante étude (1) qu'a consacrée jadis M. Joseph Leconte dans notre revue au *Monument du Travail* du grand artiste. Nous avons accompagné cette étude de la reproduction de plusieurs fragments de l'œuvre maîtresse de Meunier : *la Moisson, le Port et l'Industrie*, ainsi que du portrait de notre illustre concitoyen.

Une œuvre, comme la *Glorification du Travail*, suffit à immortaliser à jamais le nom d'un artiste et à le transmettre auréolé de gloire à la postérité. Meunier est et restera un des plus grands artistes de ce siècle, un des maîtres de la sculpture contemporaine.

Son chef-d'œuvre a quelque chose de la sérénité des antiques. Il rappelle, par plus d'un côté, la beauté des marbres grecs, avec la vie en plus. Car il me semble que Meunier a insufflé aux héros de cette épopée du travail une âme que je ne vois pas chez les anciens, dont l'art, en dépit de sa perfection, était plutôt froid et peu émouvant.

Les gestes de ses personnages ont une majesté incomparable. Leur physionomie est pleine de fierté et de noblesse. L'ouvrier y apparaît grand et beau, ayant conscience de sa dignité, de la beauté de sa mission, de l'importance de son rôle dans la vie et de la grandeur du travail. Nourricier de l'humanité, instrument indispensable à l'exécution de toutes les grandes œuvres de l'industrie, soutien puissant du monde moderne, coopérateur actif, consciencieux et désintéressé des plus vastes entreprises de son siècle ; tel se révèle l'ouvrier dans l'œuvre du sculpteur.

(1) Voir le numéro de novembre 1898 de *Durendal*

Meunier a créé le type idéal de l'ouvrier, sans aucune exagération, en lui laissant la beauté fruste et simple de l'expression, avec les plis et les rides largement esquissés de la physionomie. Jamais, croyons-nous, on ne réalisera un type plus vrai, plus réel, plus vivant et plus frappant de l'ouvrier moderne, du travailleur vigoureux et laborieux ayant conscience de sa force et de sa valeur. Ces ouvriers, sous le ciseau de Meunier, sont beaux et grands comme des dieux.

Il est certain que ce *Monument du Travail*, quand il aura été définitivement réalisé, sera une des plus belles pièces de sculpture de ce temps, un des plus splendides chefs-d'œuvre de l'art actuel.

Nous ne pouvons nous empêcher de formuler le vœu le plus ardent de voir bientôt ce monument s'élever non pas sur une des places de notre capitale. Elles ne sont pas assez vastes pour servir de cadre à cette œuvre gigantesque et grandiose. Je ferais peut-être une exception pour la place Poelaert, au centre de laquelle il me semble qu'elle ferait bonne figure. En tout cas, on pourrait l'élever soit à la pittoresque avenue de Tervueren, cette belle création de notre Roi, — elle n'en serait que plus pittoresque, — soit à l'entrée du Bois de la Cambre.

Qu'importe, du reste, ce détail pour le moment. Le point essentiel, c'est que l'exécution de l'œuvre soit au plus tôt commandée à l'artiste par le gouvernement belge. Le bruit a couru qu'un mécène étranger avait eu l'intention d'en faire l'acquisition. Il est de l'honneur des Belges de ne pas permettre qu'un pareil chef-d'œuvre sorte de notre patrie. En disant ceci, nous croyons n'être que l'écho du désir de l'immense majorité des Belges, en tout cas de tous ceux qui ont contemplé et admiré le chef-d'œuvre du maître ces jours-ci au *Cercle artistique*. De toutes parts, on s'émeut de la lenteur du gouvernement à décréter l'érection du monument en Belgique.

Nous nous unissons avec empressement et enthousiasme à tous les amis de Constantin Meunier, à tous les admirateurs de son talent sans égal, pour supplier le gouvernement belge de se décider, enfin, et sans plus tarder, à commander à ce merveilleux et génial artiste, grand entre les plus grands, l'exécution de son incomparable chef-d'œuvre.

HENRY MÖLLER.

Le Cours de Composition musicale

de Vincent d'Indy



Les éditeurs Durand et fils viennent enfin, de publier le premier livre du *Cours de composition musicale* que Vincent d'Indy professe à la *Scola cantorum*. Cet ouvrage, impatientement attendu par tous les musiciens, permet de juger de l'excellence de l'enseignement donné à l'établissement de la rue Saint-Jacques.

Nous avons indiqué, ici-même, les grandes lignes de cet enseignement. Vincent d'Indy prétend substituer au dogmatisme étroit et languissant des conservatoires une pédagogie vivante et large; il prétend enseigner la Musique par la Musique elle-même et répudie le formalisme des recettes, qui pullulent dans les nombreux traités de composition.

Dans ce but, il adresse un appel constant à l'esthétique et à la philosophie de l'art, sans lesquelles le métier demeure une discipline irraisonnée et sèche. A chaque page de son livre sonne cet appel vivifiant et fécond; au lieu des exemples de basse qualité que nous étions accoutumés à subir, Vincent d'Indy n'emploie que des parcelles précieuses extraites du trésor des Maîtres. Ce simple détail suffirait à indiquer le souci permanent qui le guide, l'attention fidèle et sûre à la Beauté.

Chaque fois qu'il s'agit d'ériger un principe, de déduire une conséquence, la philosophie de l'art apporte à l'auteur le secours décisif de son argumentation. Rien n'est laissé au hasard ou à l'arbitraire; tout s'assemble et se coordonne dans un ordre parfait. Le phénomène sonore et la morphologie musicale sont étudiés point par point dans leur évolution historique, et c'est en commentant cette évolution que Vincent d'Indy affirme l'originalité de son enseignement.

Aussi bien, devant une œuvre aussi haute et aussi claire, les quelques critiques qui se pourraient adresser à certains aperçus tombent-elles d'elles-mêmes, car la noblesse de l'effort et la sûreté avec lequel on l'a conduit imposent l'admiration et commandent le respect. Il est à peine besoin d'ajouter que la lecture du *Cours de composition musicale* est aussi attachante qu'instructive, et que les personnes qui ne sont pas versées dans la science du contre-

point peuvent en retirer une ample moisson d'informations générales. Les considérations esthétiques, qui forment comme la charpente intellectuelle du livre, enlèvent toute aridité à l'exposé des questions de pure technique; bien plus, ces questions techniques ne paraissent invoquées que pour apporter des preuves précises et contingentes aux principes plus généraux qui culminent de page en page.

A propos du rythme, de la tonalité, de l'ornementation, de vastes horizons se découvrent, des rapprochements insoupçonnés se précisent. Rarement tant d'idées avaient été accumulées en si peu de pages.

L'ouvrage, vu d'ensemble, dans le cours régulier de ses douze chapitres qu'encadrent une lumineuse introduction et un appendice consacré à l'évolution de l'art, se recommande par ces essentielles qualités pédagogiques : la clarté, l'ordre, la précision. Il est presque impossible de concevoir un ensemble aussi complètement mûri, aussi bien mis au point. Les méditations de l'auteur y revêtent une forme définitive, d'une concision qui n'exclut pas l'éloquence, car, sous la simplicité voulue du style, on sent palpiter un cœur vibrant et l'âme enthousiaste d'un apôtre.

Au point de vue de la forme, c'est donc cette éloquence contenue et cette condensation d'idées qui nous paraissent caractériser le *Cours de composition musicale*. Intelligence et sensibilité y atteignent un degré de concentration presque identique; aucune place n'est laissée à la digression inutile, à la phrase pour la phrase. Tout est plein, substantiel et, en même temps, clair, lucide, d'une compréhension immédiate.

On connaît les idées directrices de l'auteur en matière d'enseignement; elles présentent cette particularité intéressante de relever autant de l'évolutionnisme que de la théorie dite providentielle : « L'homme est un microcosme, » assure Vincent d'Indy, et l'étudiant musicien doit arriver à dégager sa propre personnalité après un examen attentif et raisonné de la morphologie musicale. C'est en revivant la vie des formes épuisées qu'il trouvera le secret d'en créer de nouvelles. Nul doute que cette théorie s'inspire de l'évolutionnisme; mais elle se rencontre chez Vincent d'Indy avec une conception toute métaphysique de l'esthétique, avec cette conception qui, depuis les stoïciens jusqu'à Cousin, en passant par saint Augustin, associe l'idée morale à l'idée de la Beauté et donne à l'une et à l'autre une valeur objective. « L'Art est un moyen de vie pour l'âme », et son origine provient de l'inlassable désir d'Idéal, qui hante l'esprit humain; de telle sorte que l'idéal artistique s'apparente avec le sentiment religieux, et que l'unité de l'art relève de l'ordre surnaturel. Un philosophe, qui n'appartient point à la même école que Vincent d'Indy, le regretté Guyau, était arrivé aux mêmes conclusions, en montrant que l'avenir tenait en réserve l'expansion de la Religion de l'Art:

On pourrait peut-être reprocher au Maître de la *Scola* son exposition très scolastique des facultés de l'âme. Entraîné probablement par le sentiment de la symétrie, il attribue la qualification de « facultés créatrices » à toutes les facultés qui président aux diverses phases de la production artistique : impression, expression, création. Cette classification ne semble pas très nette; on ne saisit guère ce que vient faire l'imagination au premier rang

des facultés créatrices d'impression. Considérée ici au point de vue passif, elle ne se distingue pas de la mémoire. En outre, l'épithète de « créatrice » paraît difficilement applicable dans l'espèce, car si l'impression résulte de l'action du monde extérieur sur le moi, ce dernier ne saurait en revendiquer la paternité. Il ne joue qu'un rôle de récepteur d'abord, de transformateur ensuite. Remarquons toutefois, que l'auteur a pris soin d'avertir le lecteur que sa terminologie philosophique différerait de celle qui est ordinairement usitée.

Quoi qu'il en soit, le *Cours de composition musicale*, par les relations qu'il ne manque aucune occasion de poser entre la musique, l'architecture et les arts plastiques, par le parallélisme qu'il démontre dans le développement simultané des diverses branches de l'activité humaine, forme un véritable cosmos esthétique. L'appendice qui le termine apporte des idées personnelles et vraiment neuves sur le caractère de chacune des périodes entre lesquelles Vincent d'Indy partage l'histoire de l'art.

C'est ainsi que la première période, dite *rythmo-monodique* correspond à une tendance d'art intérieur, replié sur lui-même, dans la méditation romane; que la période polyphonique exprime l'extériorisation de la musique, sa combativité, en même temps que l'architecture ogivale s'élançe « au dehors » et répand dans le ciel ses audacieuses végétations. Enfin, que le xvi^e siècle et le fâcheux esprit renaissant, correspondent à l'art personnel, à l'affirmation de l'individualité artistique et de l'indétermination de l'œuvre qui ne reste plus à sa place comme aux époques antérieures. Pour ingénieuses que soient ces considérations, elles sont peut-être marquées au coin d'une systématisation trop absolue. L'auteur a l'air d'attribuer aux croisades une importance très exagérée dans la tendance que témoigne l'art du xiii^e siècle à s'extérioriser.

Telles sont, résumées aussi rapidement que possible, les grandes lignes esthétiques de l'œuvre.

La partie technique est traitée avec une maîtrise et une assurance incomparables. On se trouve devant un « bloc » de doctrines d'une telle logique, qu'il devient impossible d'échapper à la séduction qu'il exerce. Suivant la loi maîtresse de toute évolution et allant du simple au composé, l'auteur étudie d'abord les généralités, les éléments de la forme musicale. Il commence par proclamer la prépondérance du Rythme : « Au commencement était le Rythme » disait Hans de Bülow; puis, il analyse l'essence du rythme musical et distingue la « cellule initiale » qui en constitue la forme-mère, avec ses deux aspects masculin et féminin. De là, il passe à la Mélodie, issue de l'accent du langage; le rôle de l'accent tonique et celui de l'accent expressif, sont minutieusement et clairement différenciés, et Vincent d'Indy, en traitant de l'anatomie mélodique, s'élève contre la regrettable confusion qui s'est trop souvent établie entre le rythme et la mesure. C'est merveille d'assister au développement de la cellule initiale et de la mise en œuvre de ses trois fonctions fondamentales, dynamique, agogique et tonale. Le principe d'accentuation, qui découle de l'idée d'intensité, les principes de mouvement et de repos, générateurs de la période et de la phrase, enfin, la modula-

tion dérivée de la conception primordiale d'intonation, commandent toute l'architecture mélodique. Le chapitre qui en traite présente l'intérêt le plus vif, et complète de la façon la plus heureuse les ouvrages de MM. Lussy et Combarieu. Vincent d'Indy s'est inspiré des beaux travaux d'Hugo Riemann, mais ici, comme pour ce qui concerne l'harmonie et la tonalité, il a clarifié la liqueur un peu trouble que dispense abondamment le théoricien allemand.

Les personnes qui ont lu les *Katechismen* du privat-docent de Leipzig, et entre autres *Musikalische Dynamik und Agogik* pourront se rendre compte de la supériorité d'exposition du Maître français. A noter aussi l'énumération des formes « primaire », « binaire » et « ternaire » de la mélodie, à l'exclusion de la forme carrée qui, presque toujours, dérive de la forme ternaire, par adjonction d'une période ou de la forme binaire, par simple répétition. D'ingénieuses analyses complètent l'enseignement théorique; l'auteur dissèque sous vos yeux une mélodie et vous en démonte avec sa coutumière ingéniosité, l'agencement rythmique. Dans le chapitre consacré à la Notation, sont rapidement passés en revue les divers systèmes employés depuis les « neumes » grégoriens jusqu'à nos jours. Déjà le R. P. Pothier, dans son beau livre sur les *Mélodies grégoriennes*, avait proposé d'intéressants aperçus à cet égard. Vincent d'Indy les complète, en ne disant toujours que l'essentiel, en ne servant à ses élèves que « la substantifique mouëlle » pour parler comme Rabelais. La question des tablatures de luth, si importante pour l'histoire de la musique instrumentale, y est exposée avec toute la clarté désirable.

Jusqu'à présent, il ne s'agit que de généralités. Le schème mélodique a été étudié au point de vue strictement théorique. Les chapitres sur la cantilène monodique et la chanson populaire viennent tout naturellement confirmer et illustrer les principes généraux déjà posés. Vincent d'Indy établit que ces deux types mélodiques constituent les deux pôles de la musique; de la cantilène monodique, issue de la parole chantée, découlera plus tard la déclamation dramatique, alors que la chanson populaire, provenant de la danse ou plus généralement de l'art du geste, sera l'embryon de la musique instrumentale.

Nous ne pouvons pas nous étendre sur les instructives considérations dont fourmillent ces deux chapitres. Il y a là des remarques sur l'ornementation et l'expression, sur le caractère symbolique des vocalises, qui mériteraient un examen approfondi; nous avons hâte d'arriver à la musique polyphonique et à ses préambules rationnels : l'Harmonie et la Tonalité.

Vincent d'Indy se montre très catégorique, trop catégorique peut-être, au sujet de l'accord : « Musicalement, déclare-t-il, les accords n'existent pas. » L'étude des accords, pour eux-mêmes, est, au point de vue esthétique, une erreur absolue. On ne doit pas envisager le phénomène musical dans le sens vertical, mais seulement dans le sens horizontal. L'harmonie n'est pas autre chose que l'émission de plusieurs mélodies différentes. Voilà qui est net. On sent, et c'est là la raison de l'intransigeance de l'auteur, qu'il réproouve de toutes ses forces l'enseignement actuel de l'harmonie, l'interminable et baroque classification des accords considérés objectivement, en eux-mêmes.

Vincent d'Indy veut réagir contre cette conception arbitraire et fausse ; il a pour lui l'histoire qui démontre que l'harmonie naquit de la simultanéité des mélodies, et non de la superposition des sons. Il paraît cependant difficile de refuser tout caractère esthétique à l'accord, groupe de résonnances naturelles qui, en cette qualité, demeure complètement indépendant du mouvement des parties et de leur succession dans le temps. Si le son musical possède une valeur artistique quelconque, un ensemble de plusieurs sons présentera également une valeur artistique, une valeur en soi, provenant uniquement de la sonorité. Tout le monde connaît le charme étrange de certaines résonnances.

Quoi qu'il en soit, Vincent d'Indy pose fermement ce principe fondamental : « Il n'y a en musique qu'un seul accord. » Il adopte donc délibérément les idées de Riemann sur la genèse des accords majeur et mineur par les résonnances supérieure et inférieure. Le *Traité d'harmonie*, du maître allemand, donne de la « résonnance harmonique inférieure » une démonstration bien confuse et, somme toute, assez peu concluante. Vincent d'Indy en a fait sortir l'évidence qui s'y cachait ; rien de plus limpide que l'exposé qu'il donne de la découverte de Von Cœttingen et Riemann ; les esprits les plus réfractaires à la théorie de la résonnance inférieure devront dorénavant s'avouer vaincus.

La conception des deux résonnances supérieure et inférieure présente l'avantage d'une absolue symétrie ; l'Accord se compose toujours des mêmes intervalles, qu'il provienne de l'une ou de l'autre résonnance ; il n'est jamais formé que d'une quinte et d'une tierce majeure. Seulement, son aspect change en fonction de son origine ; issus de la résonnance supérieure, les intervalles se produisent du grave à l'aigu ; l'accord est dit majeur ; issus, au contraire, de la résonnance inférieure, ils s'échelonnent de l'aigu au grave et l'accord est dit mineur.

Il importe, en passant, de rendre à César ce qui est dû à César, et d'attribuer le pressentiment de cette notion de l'accord au grand Rameau. Le système théorique de l'auteur de *Castor et Pollux* consistait, en effet, à ramener tous les accords possibles à un nombre limité d'accords fondamentaux ; le maître bourguignon fut le premier à affirmer qu'au point de vue harmonique, *mi, sol, ut*, par exemple, équivaut à *ut, mi, sol*.

Une fois ces principes établis, le *Cours de composition* décrit la formation de la gamme par les quintes successives, en faisant remarquer que le rapport de quinte, qui est le rapport le plus simple, fournit, dans un ordre logique, tous les éléments de notre système musical. Une ingénieuse et élégante synthèse graphique termine ce chapitre, si nourri d'idées nouvelles.

C'est encore à Riemann que Vincent d'Indy emprunte le principe fécond et si simple des fonctions tonales. Le rapport de quinte, ce nombre 3, embryon de tous les symbolismes, préside à la genèse de la tonalité, comme il préside à celle de la gamme ; il caractérise dans l'intonation des points de repère essentiels au-dessus et au-dessous de la tonique ; suivant que l'accord s'engendre, en prenant pour prime ou base la quinte supérieure ou la quinte inférieure d'une tonique donnée, sa valeur harmonique change pour nous : d'où les fonctions tonique, dominante et sous-dominante. D'intéressantes

considérations sur la parenté des tonalités, suivies d'exemples d'analyse harmonique, terminent le chapitre.

Les pages consacrées à l'Expression renferment des aperçus aussi originaux que suggestifs appliqués à la théorie des modulations, et aux alternatives d'éclaircissement et d'obscurcissement provoquées par l'oscillation vers les quintes aiguës et les quintes graves. Vincent d'Indy formule ce précepte que nombre de jeunes compositeurs, modern style, méditeront avec fruit : « L'expression est l'unique raison d'être de la modulation. » Enfin, après un résumé des théories harmoniques, il aborde l'étude des formes polyphoniques, Motet, Chanson et Madrigal, en suivant une marche analogue à celle qu'il a employée pour la Mélodie. L'histoire du Motet est particulièrement développée, en raison de l'importance que présente cette forme au point de vue de l'évolution musicale. De belles et profondes analyses d'œuvres de Josquin Deprès, Roland de Lassus, Palestrina, Vitoria et Schütz, initient le lecteur à la parfaite compréhension de ces édifices polyphoniques, si pleins d'expression et de ferveur, malgré leur apparence scolastique. Vincent d'Indy en fait admirer la variété et la souplesse, qui atteignent leur apogée au xvi^e siècle.

Tel est, rapidement tracé, le « schème pédagogique » du *Cours de composition musicale*. Notre bref compte rendu demeure bien insuffisant pour en traduire la vigoureuse logique et la sûreté d'allure. Il ne peut, surtout, donner aucune idée du magnétisme qui se dégage de son enseignement. Et ce magnétisme s'explique peut-être quand on réfléchit au triptyque chrétien, à l'abri duquel Vincent d'Indy place toute œuvre d'art : *Spes, Fides, Caritas*. Il faut du cœur pour être ému, il faut croire pour convaincre et espérer pour supporter l'indifférence ou l'injustice des contemporains. Mais, par-dessus tout, il faut aimer. Et c'est parce qu'on sent, à toutes les pages de son livre, l'ardent désir qui anime le professeur de pratiquer la vraie Bonté, celle qui sait rendre service avec abnégation, qu'on en arrive à trouver un simple traité technique profondément « expressif ».

L. DE LA LAURENCIE.



Les deux Ailes de Cire



DÉDALE, au temps des dieux, inventa pour les hommes mille choses rares et belles. De ses mains très habiles, travaillant sans relâche, il construisait des murs, des maisons, des bateaux avec leurs voiles et leurs mâts. C'était un ouvrier plein d'art et chacun s'écriait, voyant ce qu'il faisait de la pierre et du bois, et comme il dessinait d'admirables dessins et façonnait mille objets merveilleux.

Dédale vivait dans Athènes, la ville d'où l'on part, voyageant sur la mer, vers des îles nombreuses toutes baignées d'eau bleue. Et d'île en île, avec son fils Icare, qui ne le quittait pas, Dédale vint, après un beau voyage, dans la Crête où régnait Minos.

Et Minos, roi de Crête, commanda que Dédale lui construisit un immense palais. Dédale bâtit au milieu des jardins, tant de murs avec tant de portes, tant de chemins, de salles, de couloirs, qu'une fois entré là-dedans, on ne pouvait, sans guide, retrouver la sortie. Et Dédale appela ce palais *Labyrinthe*, et de très loin des étrangers venaient pour admirer cet ouvrage fameux.

Un jour Dédale mécontenta Minos et Minos le fit enfermer dans le triste et grand labyrinthe, qu'il avait autrefois élevé de ses mains. Et le petit Icare, ne l'ayant pas quitté, pleurait et s'étonnait à la vue de son père dont les mains ne travaillaient plus.

Mais, tout à coup, Dédale, reprenant ses outils, recommença d'être joyeux. Et, plein d'espoir, prenant de la cire et des plumes, il fit de grandes ailes, qu'il fixa de son mieux aux épaules de son enfant.

Et puis, il en fit pour lui-même. Et tous deux s'élevèrent, et s'échappant ainsi du triste labyrinthe, revolèrent en hâte du côté de la Grèce. Mais le petit Icare, montant toujours plus haut dans son vol d'allouette, s'approcha si près du soleil, que la cire fondit à ses blanches épaules. Et, perdant une à une les plumes de ses ailes, il tomba dans la mer comme un oiseau mourant et ne revit jamais son doux pays de Grèce.

JEAN-DOMINIQUE.



Chronique artistique du mois

La Fiancée de la Mer (1). — M. Jan Blockx est un heureux triomphateur dans le temps — à 25 ans, il débutait brillamment à la Grande Harmonie d'Anvers — et dans l'espace : la Belgique, naturellement, mais la France, la Hollande, l'Allemagne ont joué et applaudi ses œuvres. Félicitons-nous de posséder un musicien célèbre ou en passe de l'être, et chez qui le talent a des caractéristiques qui le rendent national, tout au moins flamand. On s'est rencontré à trouver la musique de Jan Blockx colorée, brillante, exprimant aisément la force, sans recherche quintessenciée, largement expressive de l'âme populaire, simple et étudiée tout à la fois. J'y souscris.

Vous connaissez le sujet de la *Fiancée de la Mer*, pour l'avoir lu dans tous les journaux. Que cette histoire d'amour, — ou plutôt d'amours (plus il y en a, au théâtre, mieux il en va) — que cette Carmen, remontée de quelques degrés vers le Nord, que ce drame soit profondément original, non!... Il ne faut pas se le dissimuler, ce serait impossible, que M. De Tière a écrit là un libretto terriblement « opératique », je veux dire foisonnant de tous ces poncifs qui constituent la formule du théâtre musical, où d'aucuns s'arrêtent ou s'attardent encore ; mais, qu'importe si cette aventure est dramatique, pleine d'action et d'incidents, d'oppositions mouvementées de passions en conflit ; en un mot, très musicable, sinon d'une très grande musicalité.

M. Jan Blockx ne pouvait manquer d'écrire sur ce sujet, où il est visiblement très à l'aise, une partition animée, colorée, débordante de cet « entrain de masses », — notamment les finals, forts réussis, — où il est particulièrement heureux. En plus de cette allante musique de décor, il nous a donné des pages sérieuses et profondes, de belle valeur d'expression, comme au second acte, où l'orchestre exalte si douloureusement la peine de Kerlin. Notons aussi de savoureux airs populaires, dont l'auteur a tiré excellent parti.

Dans l'ensemble, l'œuvre est incontestablement réussie ; on lui a fait fête, et c'est de droit. Et il convient de citer, comme collaborateurs importants à cette réussite, MM. Devis et Lynen, qui ont composé des décors vraiment remarquables par leur sens artistique et leur puissance d'illusion. Celle-ci est amplifiée et définitivement portée à sa limite grâce à une mise en scène d'un

(1) Drame lyrique en 3 actes, poème flamand de N. DE TIÈRE, paroles françaises de GUST. LAGYE, musique de JAN BLOCKX.

réalisme à la fois si coquet et si exact, qu'on préférerait mille fois villégiature l'été, sur la scène de la Monnaie qu'à Nieuport ou Knocke, dont on ne peut que constater le pittoresque déchu depuis le temps où la plaintive Kerlin se trouva être fiancée à la Grande Verte par l'artifice envieux de Djovita.

Interprètes et interprétation sont excellents. M. S. Dupuis dirige perspicaquement un orchestre chaleureux et juste. M^{lle} Paquot est émouvante de voix et de jeu; et tous les autres, pris d'émulation, composent un ensemble des plus honorables.

Cinquième Salon du « Labeur ». — Dans l'ensemble, cette exposition est bonne, fort bonne même, et marque un progrès certain sur le Salon que réunit, l'an dernier, le même Cercle au Musée moderne. Voici, au hasard de mes promenades, quelques impressions, quelques œuvres, quelques noms. Ces messieurs sont nombreux; je ne puis les citer tous, encore qu'il y aurait à dire fructueusement sur chacun d'eux presque. *H. Binard* expose quatre tableaux d'un impressionnisme remarquable. Ce sont des effets de lumière, des coulées de soleil couchant, ici sur la neige, là sur l'eau d'un port, d'un rendu des plus curieux. Ce peintre possède un « métier » d'une extrême habileté. Dans ce genre, dans son genre, il est maître. Mais c'est, sans doute, un peu trop habile; c'est un reproche comme un autre. Plus loin se tassent, sans grand relief, malheureusement, et noyées dans une lumière terne, des paysanneries de *M. M. Nykerk*, bien observées pourtant et savoureuses. *M. Madiol* retient par deux portraits, dont l'un surtout est vigoureux, distingué et sincère. Des amis ont réuni une douzaine de toiles de *M. R. Coppeters*, qui nous enseignent avec quel regret nous devons rappeler la disparition de ce peintre. Etudes pour la plupart, elles ne peuvent donc fournir qu'une documentation incomplète sur la valeur du peintre. Mais que n'eût-on pu espérer de cette vision extraordinairement nette et franche de la couleur, cette sincérité visuelle qui frappe comme un « don » et constitue une originalité par sa perfection même ou son intensité.

Ceux qui auront vu ces études comprendront ce que je veux exprimer en disant que *R. Coppeters* avait l'œil synthétique; ses toiles sont des synthèses de tons, elles nous promettaient un réaliste de la couleur qu'il est désespérant d'avoir perdu avant qu'il eut pu arriver à donner toute sa mesure. *M. Van Zevenberghem* expose quelques tableaux réellement « peints ». Une *Cour de ferme*, un *Sieste*, *La Tricoleuse*, établissent péremptoirement un art achevé, sûr, simple et concret; sans hardiesse aucune ni affectation, *M. Van Zevenberghem* vous campe un intérieur de paysan exactement observé, d'exécution claire et robuste, quelque chose de sain et de juste. De *M. Werleman* une *Montagne de la Cour* et d'autres toiles d'exécution consciencieuse et claire ou s'avère un peintre soucieux de couleur et de dessin.

Nous restons dans la note « rurale » avec *M. Melsen* pour qui le cabaret ou la chaumière est prétexte à paysanneries grotesques, mais amusantes, un peu chargées sans doute et caricaturisées, mais de la vie, de la composition et du dessin. L'envoi de *M. A. Delaunois* est fort intéressant. *M. Delaunois* est l'interprète des coins de vieilles maisons, des cloîtres silencieux; pour employer

ce poncif d'ailleurs exact, il excelle à dégager l'âme des choses. Il est, en peinture, un poète intimiste. Et l'on s'éprend doucement au charme fin de ces petites choses amoureusement trouvées et exprimées, sans s'attarder à ce qu'elles ont parfois de précieux ni trop remarquer qu'à certains moments l'intention dépasse l'exécution. Car M. Delaunois est un peintre exquis et profond. L'art de *M. L.-C. Cambier* affirme hardiment une palette romantique et crépusculaire qui peint à merveille des cieux mourants et lumineux et la tristesse impressionnante de beaux soirs sur de beaux paysages. En finissant, signalons le grand mérite de sculpteurs comme *MM. J. Baudrenghien* et *J. Herbays*. Du premier, d'admirables « mouvements » où la force et l'harmonie abondent, un groupe *Douleur* affirmatif d'un talent dont on peut énormément attendre. Du second, une demi-douzaine de figures et groupes d'expression puissante, ferme, solide, pleins de vie et de largeur.

A l'an prochain!... Nous voici rendus très difficiles, mais presque autant assurés de retrouver au salon de 1903, adultes et affermis encore, des talents qui ont passé de beaucoup l'âge des promesses.

P. S. Au même salon s'est donnée le 23 octobre une *Audition d'œuvres belges* dont le plus remarquable fut le prodigieusement nombreux public qui, par voie d'entassement et d'écrasement, trouva moyen d'y assister. Ces genres de séances sont toujours amusantes d'ailleurs, sans en pouvoir rien parfois. Le spectacle est dans la salle. Il y a là une synthèse curieuse de la population esthétophile bruxelloise. J'estime fort pour ma part ce qu'il y a de délicat et d'ingénieux à organiser un concert dans un salon de peinture; on a la ressource de s'intéresser aux cimaises à défaut de le pouvoir faire à l'estrade où s'agite l'orchestricule. Cette séance donc fut plus exactement insignifiante qu'autre chose. Comment juger, du reste, les dix compositeurs qui s'y firent entendre — et applaudir; tout public à sa *pars benevolens* — par l'ouïe de quelque « morceau » détaché! Signalons pourtant des « numéros » qui émergèrent de l'ensemble banal quoique prétentieux. Une marche et scènes religieuses de *M. Em. Agniez* ont certainement de l'inspiration et du sentiment; musique douce et fondue comme le nom même de l'auteur. De *M. Léon Soubre* un Menuet et une Gavotte se sont fait entendre avec plaisir. *M. Arthur De Greef* nous a effleuré de mélancolie tendre par l'effet d'une Vieille Chanson. Enfin, je garde ceci pour la bonne oreille, nous entendîmes quelque chose d'absolument délicieux, de très spirituel... C'est cette originale *Cendrillon*, de *M. Edouard Samuel*, suite mignonne pour piano... oh, oui! mignonne, et ingénieuse et adroitement écrite, et si précieuse et si jolie donc! Je reconnais bien haut que cette œuvrette est ruisselante du talent qui lui convenait, c'est-à-dire d'émotion fine et d'invention très mélodieuse. C'est un vrai bijou musical qui a tout juste ce qu'il faut de personnalité pour être original!

G. B.

Art religieux. — Le présent numéro de *Duwendal* reproduit une œuvre riche et délicate d'orfèvrerie, due à *M. Louis Haan*, d'Anvers. C'est une couronne d'or massif enrichie de pierres précieuses, offerte par la piété des



LOUIS HAAN

Eglise de Saint-Willibrord, Anvers

COURONNE DE LA STATUE DE LA VIERGE

fidèles, à l'occasion du couronnement d'une statue miraculeuse de la Très Sainte Vierge conservée en l'église de Saint-Willibord, à Anvers.

Cette statue est une œuvre intéressante du moyen âge. Elle remonte sans doute au xv^e siècle, suivant quelques-uns au xiv^e siècle. Les documents de son histoire ont péri dans les incendies allumés par le fanatisme des gueux, en 1542 et 1566, et c'est miracle que la précieuse image ait traversé intacte ce xvi^e siècle si funeste aux œuvres de l'époque médiévale.

Le couronnement solennel d'une statue de la Madone est une cérémonie liturgique dont le principal ministre est le Pape lui-même, déléguant l'Ordinaire de l'endroit. C'est un hommage public rendu par l'Église à la Très Sainte Vierge, en reconnaissance des bienfaits et des grâces dont Elle a daigné favoriser certains lieux de pèlerinage. C'est un hommage aussi à la piété des fidèles, une consécration plus solennelle du culte public, où la reconnaissance pieuse se mêle au souvenir de traditions très anciennes.

L'œuvre de M. Haan est conçue dans le style de la Renaissance. Il s'est conformé en cela, moins au caractère de la statue elle-même, qu'à sa parure traditionnelle : robe conique en brocart d'or recouverte du manteau royal doublé d'hermine, dont la mode remonte au xvi^e siècle, et que l'on a cru devoir conserver.

M. Haan s'est montré dans son travail, artiste distingué et plein de goût. Son œuvre est riche, sobre, élégante, sans surcharge. Il a su ménager l'effet d'ensemble, la masse, la silhouette et le charme des détails. Le prix de la matière employée est relevé par la signification symbolique des ornements : lis et roses dans la couronne de la Vierge, passiflores, vigne et froment dans celle de l'Enfant.

Ce travail, qui est presque un début, permet au jeune artiste de prendre une place dans l'orfèvrerie religieuse, à côtés des Bourdon, des Van Ryswyck et des Wilmotte.

F. V. H.

Onze Kunst. — La livraison d'*Octobre* s'ouvre par une étude sur le peintre hollandais Haverman. Cette étude, signée G.-H. Marius, reproduit plusieurs œuvres de l'artiste hollandais. J'admire surtout la vieille *Bonne et Enfants*, la lithographie *Bonheur* et le portrait de J.-H. Krelage. M. de Marez continue et achève dans cette livraison son étude sur l'exposition des Primitifs flamands de Bruges. Cette étude est bien ce que nous avons lu de meilleur sur cette exposition unique. Les articles de M. de Marez et les reproductions superbes qui les accompagnent resteront pour les abonnés de *Onze Kunst* un souvenir délicieux de cette exposition idéalement belle. M. Max Rooses donne, dans ce numéro, un catalogue des tableaux qui... ont existé dans les collections des vieilles familles anversoises. La nomenclature du savant et judicieux critique anversoise sera précieuse pour ceux qui cherchent à découvrir d'anciennes œuvres. Un grand nombre des œuvres signalées par Max Rooses doivent encore exister et pourront être retrouvées un jour, grâce aux indications précieuses recueillies dans cette nomenclature, qui prouve aussi combien plus avides d'art étaient les anciennes familles bourgeoises que celles d'aujourd'hui.

A. C.

Gazette des Faits et des Livres

Octobre 1902.

Les drapeaux sont remisés, les lampions sont éteints et les fanfares se sont apaisées, qui flottèrent, scintillèrent et retentirent en l'honneur des héros de 1302. Sans être injurieux ni injuriés, on peut discuter à présent, avec calme, des ardentes polémiques qui bruient autour de ce grand anniversaire. Guerre de races ou guerre de classes, mouvement nationaliste ou équipée prolétaire, quel titre l'histoire doit-elle donner définitivement à la page glorieuse écrite — avec du sang et de l'héroïsme — dans les annales de la vieille Flandre? M. le chanoine Duclos et M. l'abbé De Gryse, d'une part — M. H. Pirenne, d'autre part, dissertent et discutent, raisonnent et argumentent : le tournoi est animé et intéressant; selon que l'on entend l'un ou l'autre des contradicteurs, on partage la thèse nationaliste ou la thèse démocratique; car de solution nette, certaine et définitive, point. Tant les champions adverses ont successivement raison que s'il restait quelque part un éperon d'or, prix adéquat du combat, on ne saurait à qui le décerner.

Pas à M. Maurice Maeterlinck, par exemple. Car son intervention fut vraiment malencontreuse et son geste fâcheux. Ceux qui aiment et admirent le beau génie inquiet, qui conçut et œuvra *l'Intruse* et *Sagesse et Destinée*, ont souffert cruellement de cette protestation qui manquait à la fois de sérénité et de justice... Lui, Maeterlinck, qui plus qu'aucun autre, connut la raillerie, l'injure et le mépris, pour en avoir magnifiquement triomphé, comment put-il condescendre et s'abaisser à un colletage avec des « trubions » infimes et négligeables... Comment surtout, entraîné par sa passion, a-t-il pu prononcer cette parole inique, vilaine et outrageante : « Clergé flamand, le plus ignorant des clergés »... Ah! le pitoyable manque d'éclectisme de bousculer, dans un même élan de dédain, les traducteurs d'enseignes de gendarmerie, de bandelettes postales et d'exergues de monnaies — et ces fiers et purs ouvriers de l'idéal, les Gezelle, les Verriest, qui, en communion de pensée et de langue avec les de Mont, les Styn Streuvels, les Cyriel Buysse, hissent, d'un geste de pieuse vaillance, au-dessus des mesquineries intransigeantes du flamingantisme, l'immortel drapeau de l'art flamand.

Car, ceux-là seuls, n'est-ce pas, valent et comptent?

Ils attestent par des œuvres désintéressées, la mâle et fière et douce pérennité de la race; et leurs vers mélodieux et leurs viriles proses, célébreront les communiens immortels — peu importe, d'ailleurs, qu'ils luttèrent contre l'enva-

hisseur étranger ou l'exploiteur du dedans — plus noblement et plus dignement que les fanfares, les illuminations et les guindailles.

Et ce sera justice : aux gestes tels que celui qui s'éploya il y a 600 ans au-dessus des plaines de Groeninghe, il faut pour l'éterniser à travers les siècles, le flottement du manteau de l'art — pourpre et or!...

*
**

L'Étape (1), de Paul Bourget, est le livre du jour, partout lu, partout commenté, et nulle part plus que dans les milieux catholiques, apprécié et glorifié.

C'est que vraiment l'œuvre s'engage d'un pas définitif, sans hésitation et sans respect humain, dans la voie chrétienne : ce n'est plus quelque vague idéalisme moral qui apparaît comme la conclusion du tragique parallélisme de la famille Monneron et de la famille Ferrand ; l'intégrale doctrine du Christ domine, comme une loi nécessaire, les péripéties du récit, et transforme l'épilogue en une leçon vécue du catéchisme.

Pour avoir méconnu cette législation à la fois divine et sociale, les Monneron traînent le boulet de toutes les douleurs et de toutes les servitudes ; pour l'avoir observée, les Ferrand connaissent la sérénité dans l'épreuve et le bonheur par le devoir.

Ainsi exposé, le thème est banal. On songe involontairement au chanoine Schmid : « Vertu récompensée et vice puni ». Parfaitement. Musset dirait — ou à peu près — que c'est « vieux comme le monde et... la vérité ».

Mais ce schéma ancien, on pense bien que Bourget l'a renouvelé et refondu dans une création d'art très personnelle : encoré qu'un peu compact de composition, le livre vit, d'une vie très attachante, par l'animation psychologique des personnages, la succession habile des épisodes et la variété d'un style tantôt ample, tantôt nerveux.

Seulement, Bourget, pour sauver l'éternelle banalité de son sujet, ne s'est point contenté de toutes les ressources de sa technique et de son écriture artistique ; il a voulu corser son œuvre par un élément nouveau — et celui-là fort discutable.

Le voici : si le ménage Monneron choit dans l'angoisse et le crime, ce n'est point seulement parce qu'il a ignoré les préceptes chrétiens, mais aussi parce que le père Monneron a — risquons le mot — brûlé l'étape : fils de cultivateur, il est devenu professeur ; paysan de race, il a osé être un parvenu de l'intellectualité ; et au sens de M. Bourget, cela se paye aussi cher que d'être un mécréant.

Après cela, des tirades s'indiquent — nombreuses — sur les « déracinés » à qui manque « un sol dont l'influence héréditaire ait passé dans le sang ».

La théorie me paraît impertinente et hasardeuse, qui érige l'art de par-

(1) Paris, Plon-Nourrit, 1902.

venir en une sorte de péché et impute en faute à l'homme le développement, par sursauts, de la société contemporaine.

Je vois bien quels prétextes de rhétorique facile un tel thème, peut fournir à un auteur, et combien agréablement il doit flatter les snobismes des caillettes et des désœuvrés installés dans le luxe des ancêtres, et qui, du haut de leurs galeries de fête, contemplant avec une dédaigneuse pitié mondaine, les efforts de la grande masse humaine; mais je ne sache point qu'il soit utile, ni religieusement ni socialement, de marquer d'une tare et de frapper d'un discrédit le fait de l'homme qui essaye ainsi, par la volonté ou l'intelligence, d'arriver à un degré supérieur de l'échelle sociale — fût-ce en sautant quelques échelons.

Et puis, pour un psychologue de la valeur de Paul Bourget, quelle désastreuse erreur de croire que l'humanité est composée non d'individus ayant chacun leurs aptitudes, leurs facultés et leurs penchants propres, mais d'organismes obligatoirement voués à évoluer dans la même orbite de goûts, de pensées et d'actions.

Ce serait le fatalisme mécanique de la fonction sociale — et il faudrait voir si ce système ne créerait pas plus de déclassés que cette judicieuse application de l'individualisme, qu'on appela le libre choix des professions.

La religion de Paul Bourget, nul ne le contestera, est sincère, mais non dépourvue encore et altérée de préjugés aristocratiques : en s'engageant sur le chemin de Damas, l'écrivain du *Disciple* n'a point dépouillé tout à fait l'homme ancien du Faubourg Saint-Germain.

*
* *

La Peur de vivre (1), de M. Henri Bordeaux, est un livre qui agite de moins graves questions. C'est une simple tranche de vie — mais de la plus émouvante vérité.

M. Bordeaux, critique très ingénieux et très entendu, vient de se révéler romancier par un roman qui ressemble fort à un chef-d'œuvre.

Toute l'œuvre tient dans un contraste psychologique entre deux milieux sociaux : chez l'un, le désœuvrement et le luxe ont annihilé toute volonté et créé cet état de recroquevillement moral devant le devoir que l'auteur appelle la peur de vivre; chez l'autre, le culte de la vertu, — dans son expression la plus générale, — maintient intact ce sens fier et hautain de la vie, qui fait du devoir, même à travers la désillusion et l'épreuve, le plus tentant des bonheurs.

Et grâce à Dieu, les personnages que M. Bordeaux a chargés de représenter cet antagonisme d'âmes, ne jugent point nécessaire de déclamer leurs pensées et de commenter emphatiquement leurs gestes; ils vivent tout bonnement et c'est leur façon d'être de sentir et d'agir qui profère la morale de l'œuvre.

(1) Paris, Fontemoing.

Cette exclusion jalouse de toute phraséologie donne à la *Peur de vivre* une vivacité d'action qui distingue avantagement le livre de M. Bordeaux de tant de romans actuels où les héros ne sont que des truchements de toutes les banalités philosophiques, sociales et sentimentales courantes, et qu'il faut laisser courir quand on prétend être un romancier, c'est-à-dire un artisan de vie.

Dans la vie, on vit, on se contente de vivre et on ne s'arrête point à chaque décision, à chaque joie ou à chaque souffrance, pour vaticiner de solennelles idées générales!

Un autre écueil que M. Bordeaux évita, c'est ce que j'appellerai l'indiscrétion picturale. Les sites délicieux de Savoie ou la *Peur de vivre* tisse sa trame, étaient bien tentants cependant à l'écrivain artiste. D'autant plus, doit-on louer l'écrivain de n'avoir point allongé et alourdi son œuvre par des paysages hors texte. Certes, il y a des coins de nature dans ce roman, mais si prudemment et si ingénieusement ménagés, si adroitement incorporés au récit qu'ils paraissent, en leur virginité d'aurore ou leur mélancolie vespérale, comme la réverbération symbolique des bonheurs ou des angoisses qui palpitent dans la petite tragédie humaine qu'ils encadrent.

Il faut ajouter, enfin, que la *Peur de vivre* est une œuvre probe et saine, sans recherche de piments et de truffes, que tous peuvent lire, que beaucoup devraient lire, comme un exemple et une leçon, et comme un hommage dû à un bel artiste qui est en même temps un bel honnête homme.

*
* * *

La récente disparition d'Emile Zola a suggéré à beaucoup des parallèles — dont la niaiserie s'indique — entre l'auteur de *Rougon-Macquart* et le père de la *Comédie humaine*.

De cette confrontation, Balzac est sorti plus grandioisement et plus magnifiquement solitaire.

Par son labeur prodigieux, par l'universalité et la profondeur de son observation, par son style qui rugit et qui chante, qui caresse et remue, par sa vie enfin, qui fut un holocauste douloureux à l'art, Balzac apparaît comme la grande figure littéraire du XIX^e siècle, encore que ses modestes funérailles d'écrivain besogneux ne peuvent être comparées au carnavalesque enfouissement de V. Hugo et à l'odieuse manifestation qui trimballa dans Paris le cadavre de Zola.

Chez un maître de l'envergure de Balzac, rien de ce qui peut mieux faire connaître l'homme et pénétrer dans les arcanes de l'œuvre ne saurait être indifférent ou négligeable. Tout rayon de lumière projeté vers cette géniale mémoire est à la fois un geste de vénération due et un acte d'utile critique.

La Belgique possède parmi ses écrivains, l'homme dont le prosélytisme respectueux et tenace aura le plus contribué à mettre dans son vrai jour la haute figure tourmentée de Balzac et à restituer ses livres dans l'atmosphère même dans laquelle ils furent écrits.

A ses précédentes contributions, M. de Spoelbergh de Lovenjoul a ajouté la *Genèse d'un roman de Balzac* (1) où il étudie avec la scrupuleuse et patiente honnêteté qui distingue toutes ses études, les péripéties laborieuses et parfois lamentables de l'élaboration des *Paysans*, que M. de Spoelbergh appelle à juste titre « le chef-d'œuvre peut-être le plus extraordinaire de tous ceux qu'écrivit Balzac ».

Comme tous les volumes de M. de Spoelbergh de Lovenjoul, le grand intérêt de celui-ci est dans les documents inédits que l'heureux chercheur apporte à l'histoire de Balzac et de ses œuvres, et cette fois ce sont des lettres qui ponctuent pour ainsi dire les dernières phases de la composition des *Paysans*, et surtout une trentaine de pages absolument inconnues et qui sont comme la première esquisse du célèbre roman futur.

Ces précieuses trouvailles sont encadrées par M. de Spoelbergh d'un commentaire sûr et discret, qui, sans pulfisme d'inventeur ou sans fausse modestie en fait ressortir la valeur historique et littéraire.

Moultes paraphrases de l'œuvre de Balzac seront oubliées de tous quand les livres de M. de Spoelbergh resteront précieux à consulter : au socle de l'immortelle statue du maître de la *Comédie humaine*, restera inscrit, comme une juste récompense d'un culte savant et filial, le nom de cet intelligent et fidèle critique.

FIRMIN VANDEN BOSCH.



(1) Paris, Olendorff.

LES LIVRES

Kim, par RUDYARD KIPLING. — Traduction : LOUIS FABULET et CH. FONTAINE-WALKER. — (Paris, *Mercury de France*.)

C'est le roman d'une espèce d'enfant trouvé, Kimball O'Hara, né d'un père irlandais et d'une femme de demi-caste indoue, gueusant dans Lahore et rencontrant au hasard d'une flânerie un vieux lama voyageur, plein de sagesse, d'images et de bonté qui l'emmène en qualité de *chela*, disciple, au travers de toutes les Indes, à la recherche d'une Rivière sacrée espérée en son âme comme rédemptrice du péché. Je ne puis que donner cette étiquette brève qui désigne à peine ce livre extraordinairement touffu et tout autant rempli d'extraordinaire talent. Kim est un long conte plutôt qu'un roman, conte assez dur à lire, écrit dans un style bref, humoristique, réaliste, d'une souplesse, d'une intensité concise, en un mot d'une vie surprenante. Si l'on prend la peine de le lire soigneusement, il s'élève de ces pages une vision, une évocation de l'Inde, de ses paysages et de ses coutumes qui laissent l'impression — juste ou fausse, mais sans doute juste; et puis qu'importe! — de quelques années passées là-bas, au pays magnifique et mystérieux, en compagnie d'un cicérone idéal. Livre profondément original comme on peut s'attendre de l'auteur des *Books of the Jungle*, livre d'un bout à l'autre rempli de cet humour délectable qui fait partie de l'âme anglaise, en résumé un conte merveilleux de facture où se révèle, ou pour plus exactement dire « vit », dans toute son exéburance et sa profondeur, le talent unique de ce psychologue, de cet observateur et poète qu'est avec génie Rudyard Kipling.

G. B.

Œuvres complètes de Paul Bourget. Roman : *La Terre Promise; Cosmopolis*. — (Paris, Plon.)

Ces deux romans sont peut-être les plus forts et les plus beaux, les mieux pensés et les mieux écrits de tous ceux que Paul Bourget a publiés jusqu'à ce jour (1) et dont il donne avec raison une nouvelle et définitive édition.

Le premier de ces deux romans : *La Terre Promise* est précédée d'une

(1) Cet article a été écrit avant la parution de l'*Etape*, roman admirable et essentiellement chrétien.

intéressante préface de l'auteur. Cette préface est en quelque sorte, une apologie de toute son œuvre. Cette œuvre il l'a écrite, nous dit-il, avec la conviction de sa responsabilité morale. Il a « un sentiment très vif » de celle-ci et il croit pouvoir se vanter d'avoir agi en conséquence. Loin de vouloir par ses écrits exploiter ou nourrir les sentiments malsains, soit de l'égoïsme, soit du scepticisme, il a eu en vue de conduire ses lecteurs à une conclusion morale et bienfaisante. Si tel lecteur n'y aboutit pas, il ne faut point s'en prendre à l'auteur, mais à un défaut de conscience chez celui qui lit son œuvre. Qu'est-ce, en effet, à ses yeux, que l'esprit d'analyse sinon « ce qu'en dehors de la littérature on appelle un examen de conscience », ce qui loin d'être l'opposé de la moralité en est le principe même.

Il est certain que cette moralité éclate d'une façon étonnamment lumineuse dans *Terre Promise*. C'est un roman absolument chrétien. Sans doute, la chute y est. Mais le christianisme implique la chute. Le péché n'est-il pas un dogme catholique ? Mais l'aberration morale d'un des principaux héros de ce roman et sa lamentable histoire est décrite d'une façon chaste, de façon à ne pas troubler l'âme la plus prude. La délicatesse des purs comprendra tout l'odieux du caractère de Francis Nayrac ; elle le détestera, elle le haïra, elle le maudira, elle le déclarera un monstre. Mais quel apaisement elle éprouvera en assistant à la terrible, à l'effroyable châtimeut de son péché. Mis, après sa débâcle morale, en face du bonheur le plus parfait qui se puisse imaginer, prêt à lier éternellement sa destinée à l'âme la plus intègre qui se puisse rêver, il voit tout d'un coup tout l'édifice de ses espérances s'effondrer, par suite de la révélation de son criminel passé, que tous ses vains efforts à le cacher ne servent qu'à dévoiler. Il va jusqu'au seuil du bonheur, mais au moment de le franchir, une main de vierge lui en ferme la porte, arrache la clef de la serrure et la jette dans l'éternité. Celle qui accomplit cet acte irréparable est celle-là même qui devait être le bonheur de la Terre Promise. Comme Moïse, la pauvre victime la contemple de loin, cette Terre Promise. Le parfum de ses fleurs arrive jusqu'à lui ; il devine la saveur de ses fruits. Mais l'entrée lui en est à jamais interdite. Jeune fille charmante, tout à fait idéale, que celle que Bourget nous dépeint ici. Le soupçon même du mal n'a jamais effleuré son âme virginale, toute de délicatesse exquise, d'affection tendre, primesautière et dévouée.

En fermant la Terre Promise à son indigne fiancé, elle se la ferma à elle-même. Car elle l'aimait avec tout l'élan, avec toute l'ardeur, avec tout l'enthousiasme qu'un cœur candide apporte dans l'amour. Mais elle s'offre à Dieu en victime expiatrice. Et son sacrifice accepté de Dieu sera le salut de son fiancé lui-même.

HENRY MÖLLER.

Mémoires d'un médecin, par le Docteur VERESSAÏEF. — (Paris, Perrin.)

La médecine ! Les médecins !... Malgré l'extension toujours croissante de la culture intellectuelle dans les masses, ces deux mots restent encore auréolés d'un halo de mystère, qui ne semble pas près de se dissiper. Les

doctrines médicales, les systèmes thérapeutiques ont beau se succéder en se contredisant, la confiance du public en l'art de guérir ne se dément pas. Les pauvres malades accourent toujours à nous; souvent même, ils nous prêtent une puissance que nous ne nous connaissons pas.

Voici un livre, écrit par un médecin, qui remet les choses au point. Il n'hésite pas — qu'on me pardonne cette expression — à mettre les pieds dans le plat et dit, *coram populo*, tout ce qu'il a sur le cœur au point de vue des études médicales, de la science médicale, de la pratique de l'art de guérir. *Confiteor* hardi et sincère, cet opuscule a, paraît-il, soulevé en Russie un tollé de récriminations, d'indignations, de lamentations. Chez nous, il a été moins mal accueilli.

Nous ne saurions partager l'animadversion de nos confrères russes. Nous pensons que le docteur Veressaïef a fait œuvre utile, tant pour notre corporation que pour le public. Nous voulons le montrer en analysant son ouvrage rapidement et brièvement.

Il commence par dénoncer les lacunes graves, les défauts multiples des études médicales. Qui d'entre nous n'a déploré l'insuffisante préparation à l'exercice d'une des professions les plus redoutables, puisqu'elle dispose de la seule chose dont nous avons la propriété incontestable et incontestée : la vie ?

Et les tristesses de l'hôpital ! Les réformes qu'on pourrait et devrait y apporter ! Les injustices qui s'y commettent, exclusivement dues aux vices de notre organisation sociale ! Tout cela n'est-il pas rigoureusement vrai ? N'est-il pas hautement louable de faire toucher du doigt cette plaie de nos sociétés modernes ? Ce serait l'honneur de la médecine si elle arrivait, par ses efforts et ses révélations, à modifier un état de choses que nous déplorons tous dans notre for intérieur.

D'ailleurs, si le docteur Veressaïef fait connaître quelques mauvais coins de notre profession, il sait aussi en signaler les mérites. Particulièrement empoignantes, parce qu'elles ont été vécues, sont les pages où il raconte ses débuts dans la pratique médicale. Que de douloureux souvenirs elles ont réveillés en nous ! Jamais, à moins d'y avoir passé, on ne pourra se figurer les angoisses qui torturent le cœur d'un jeune médecin, qui a la conscience de ses devoirs et de sa responsabilité. Que de fois, quand nous étions en présence d'une vie à sauver, il nous a semblé que le terrain s'effondrait sous nos pieds. Ce n'est pas sans peine que nous résistions à cette pensée et à cette tentation : sortir au plus vite de cette profession terrible, où nous n'aurions jamais dû entrer.

Nous voudrions faire lire ces pages émouvantes à tous les profanes : la considération et le respect dont ils entourent l'homme de l'art ne feraient que grandir.

Dans la seconde partie de ses Mémoires, l'auteur dénonce — parfois avec une certaine exagération — certains abus qui se sont glissés dans l'art de guérir.

Oui ! il est vrai que les progrès énormes de la chirurgie moderne ont engendré des audaces regrettables ; les innombrables découvertes de la

chimie ont donné lieu à l'éclosion d'une foule de remèdes, qui n'ont souvent que le mérite de la nouveauté; il est des médecins qui, sous le bénéfice du privilège dont ils jouissent, se sont livrés à des expérimentations coupables et dangereuses sur l'homme vivant.

Cependant, le docteur Veressaïef eut bien fait d'ajouter que ce sont là, somme toute, des cas assez exceptionnels et que le corps médical n'a cessé de protester contre ces abus avérés et fâcheux. Il ne faut pas imputer à toute une corporation les fautes de quelques brebis galeuses.

Plus réconfortants pour nous sont les chapitres, consacrés aux accidents qui peuvent survenir dans l'exercice de notre art, aux pouvoirs plus ou moins étendus de la médecine, à la confiance, parfois exagérée, que l'on accorde aux médecins, à l'importance de notre profession dans la vie sociale, enfin aux espérances que les progrès actuels font concevoir pour l'avenir.

L'auteur eût pu terminer son livre ici. Il a cru devoir y ajouter une troisième partie, que nous avons moins goûtée que les deux premières et qui intéressera peu le gros public. Il y traite les rapports entre le médecin et ses clients, et il arrive à cette conclusion qu'« il faut se cuirasser d'un sang-froid complet et profond contre tout ce qui touche au sentiment du patient et de ceux qui l'entourent : faute de quoi on s'exposerait bientôt à devenir fou de tristesse et d'énervement ». Plus banales encore sont les pages où le docteur Veressaïef parle de l'endurcissement professionnel, des honoraires médicaux et du recrutement médical.

L'ouvrage se termine par une profession de foi, qui semble s'inspirer assez bien des idées tolstoïennes : « La solution » — du problème médical — « a pour principe la conscience que nous ne sommes qu'une petite fraction d'un tout formidable, dont aucune des parties ne peut s'isoler sans nuire à l'ensemble. Et c'est donc seulement par le progrès de ce *tout* que nous pouvons espérer le perfectionnement individuel qui nous conduira à une meilleure destinée ».

Nous n'avons envisagé, dans cette étude, que le côté médical du livre. Il serait opportun d'en apprécier la valeur littéraire. Malheureusement, nous devons avouer notre incompetence. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que ce livre est d'une lecture attachante, parfois émouvante, et nous voudrions qu'il passe par les mains de tous nos confrères. Nous ne doutons pas qu'ils y éprouveront le même intérêt et la même satisfaction que nous.

Dr MÖLLER.



NOTULES

Avis important aux abonnés de « DURENDAL ». — Nous nous permettons, pour éviter l'encombrement postal de fin d'année, d'envoyer nos quittances postales dès le commencement du mois de DÉCEMBRE. Nous prions instamment nos abonnés d'en prévenir leur personnel et de le charger au besoin de payer, en leur place, en cas d'absence, pour nous épargner la corvée d'un nouvel envoi de quittances. Nous leur serions reconnaissants aussi s'ils voulaient bien faire un peu de propagande autour d'eux, pour notre chère revue. Si chacun d'eux nous amenait ne fût-ce qu'un abonné en plus, le nombre en étant doublé du coup, nous permettrait de rendre la revue doublement intéressante. Le luxe avec lequel la revue est éditée coûte cher. Nous désirons vivement perfectionner encore davantage le côté artistique de la revue. Nous ne reculerons devant aucun sacrifice pour atteindre ce but. Mais il est nécessaire pour cela que nos abonnés nous aident, comme plusieurs du reste, le font chaque année, en nous amenant de nouveaux adhérents.

Le 1^{er} janvier 1903, **Durendal** entrera dans la **Dixième Année** de son existence artistique et littéraire. C'est à nos amis, et parmi nos amis nous comptons nos chers et fidèles abonnés, que nous devons cette existence déjà longue. Nous les remercions de tout cœur et nous les prions de vouloir bien nous continuer leur sympathie, afin que nous puissions maintenir longtemps encore l'œuvre que nous avons fondée pour la glorification de l'Art et de la Beauté.

* * *

Un supplément musical absolument inédit est intercalé dans le présent fascicule. Nous le devons à la gracieuseté de notre ami et collaborateur Léopold Wallner. Nous l'offrons en prime à nos chers abonnés.

* * *

Léon d'Aoust. — Tous ceux qui ont connu cet homme intelligent et sympathique, aux aspirations si nobles et si élevées, doué d'une nature essentiellement artistique, ne s'étonneront point de nous voir inscrire son nom dans la nécrologie d'une revue d'art. Léon d'Aoust était artiste dans l'âme. Tout ce qui concernait l'art l'intéressa toute sa vie au plus haut point. La

position qu'il occupait lui laissait peu de loisirs. Et néanmoins, il ne vivait de sa vraie vie, de celle de son âme, de son intelligence et de son cœur que quand il pouvait consacrer à l'art le peu de loisirs qui lui restait. C'était un ami de *Durendal*. Il aimait notre œuvre, en comprenait l'importance et nous exprima à différentes reprises les sympathies dont il était animé à notre égard.

Léon d'Aoust fut l'ami intime de Joseph Dupont, qui l'aimait comme un frère. Ils fondirent et dirigèrent ensemble, pendant vingt-cinq ans, les concerts populaires. Ils menèrent à deux la campagne wagnérienne, révélant au public belge les plus beaux et les principaux fragments de l'œuvre du maître de Bayreuth. La bonté foncière de son cœur exquis, le porta à soutenir de tout son dévouement et plus d'une fois de sa fortune personnelle, les jeunes artistes débutants en qui il avait reconnu un talent sérieux et qui ne demandaient qu'un appui fraternel et bienfaisant, pour s'épanouir.

Peu d'hommes auront autant contribué que lui et Joseph Dupont à l'éducation artistique de leurs compatriotes. Tous les artistes conserveront de ce chef à Léon d'Aoust un profond souvenir d'admiration et de reconnaissance. Nous avons tenu à nous joindre à eux ainsi qu'à tous les amis de cet homme remarquable, pour déposer sur sa tombe quelques fleurs d'affectueux et sympathique hommage.

Léon d'Aoust laisse à tous ceux qui l'ont connu, et par conséquent aimé, — car il suffisait de le connaître pour l'aimer — le souvenir d'une âme choisie, toute idéale, éprise d'art, passionnée pour la beauté, d'un esprit fin et cultivé et d'un cœur d'une bonté exquise et inépuisable.

HENRY MÖLLER.

* * *

Littérature flamande. — M^{lle} M.-E. Belpaire vient de faire paraître chez Buschmann, à Anvers, en un petit volume délicieux, les articles qu'elle a publiés l'an passé dans notre grande Revue flamande : *Dietsche Warande en Belfort*, sous ce titre de : *Het Landleven in de letterkunde*. Nous signalons dès aujourd'hui l'apparition de cette belle œuvre aux lecteurs flamands de *Durendal*. Nous en reparlerons très prochainement et tâcherons, à cette occasion, d'esquisser la fière et noble figure littéraire de l'écrivain flamand qui a signé cette œuvre. Nous devons également remettre à un prochain numéro notre analyse du dernier recueil de poésies de M. Alph. Janssens, édité chez de Pruyselaer, à Saint-Nicolas, recueil que nous recommandons très chaleureusement dès aujourd'hui à ceux qui ont déjà goûté et apprécié le fin et délicieux poète flamand qu'est M. Janssens.

A. C.

* * *

Au Conservatoire. — Le premier concert du Conservatoire, qui a lieu le 21 décembre, aura le caractère d'un hommage à la mémoire de la Reine Marie-Henriette. M. Gevaert y fera exécuter l'*Antienne funèbre* composée par

Hændel pour la reine Caroline, l'*Actus tragicus* de J.-S. Bach et la symphonie en *ut* mineur de Beethoven.

* * *

Alexandre Batta, « un des maîtres du violoncelle, vient de mourir à Versailles où il s'était retiré après une carrière brillamment remplie. Il avait atteint l'âge de 86 ans. Né à Maestricht, il remporta en 1834 le premier prix au Conservatoire de Bruxelles dans la classe de Platel, et ne tarda pas à conquérir à Paris, en Allemagne, en Hollande et en Russie une célébrité méritée par la puissance, le sentiment et le style de son jeu.

Batta a écrit plusieurs compositions pour le violoncelle. » (*Art moderne.*)

* * *

Le Sillon. — Le IX^e salon de ce cercle d'art s'est ouvert au Musée moderne le 8 novembre.

* * *

Cours public et gratuit de littérature générale. — Sous les auspices de l'administration communale de Saint-Gilles, M. Georges Eekhoud, l'écrivain bien connu, donne, le lundi et le jeudi de chaque semaine, à 8 heures du soir, à l'école primaire n^o 5, rue de la Croix-de-Pierre, n^o 73, un cours public et gratuit de littérature générale.

* * *

L'éditeur Lamertin a publié, ainsi que nous l'avons annoncé déjà, une belle traduction de notre collaborateur ARNOLD GOFFIN de la *Légende de saint François d'Assise écrite par trois de ses compagnons*, précédée d'une longue et intéressante introduction en quatre chapitres : I. *Les sources*; II. *Assise et saint François*; III. *Les premiers Compagnons*; IV. *saint François*. Nous rendrons prochainement compte de ce beau travail. Ce livre est en vente au prix de fr. 3.50 chez l'éditeur Lamertin, rue du Marché-au-Bois, 20, à Bruxelles. On peut s'y procurer aussi les livres suivants de notre collaborateur :

ARNOLD GOFFIN : *I Fioretti.* — *Les petites fleurs de la vie du petit pauvre de Jésus-Christ saint François d'Assise.* Traduction littérale avec introduction et notes. fr. 2.50

I Fioretti. — *Appendices : Considérations sur les stigmates de saint François; Vie de Frère Junipère; Vie et Doctrine de Frère Egide.* Traduction littérale avec notes, illustrée de dix reproductions d'après les fresques du Sacro Convento à Assise fr. 2.50

L'exposition des Primitifs de Bruges. Tiré à part illustré de Durendal. fr. 1 »

* * *

La rédaction de « Durendal » offre ses plus cordiales félicitations à ses collaborateurs l'abbé HOORNAERT et FIERENS-GEVAERT, qui viennent d'être décorés de l'Ordre de Léopold, ainsi qu'à ceux de ses amis qui ont été gratifiés du même honneur bien mérité : le R. P. VAN DEN GHEYN, le savant bollandiste et l'aimable conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale; le vicomte DE SPËLBERGH DE LOVENJOL, l'intelligent et fin critique littéraire dont la réputation n'est plus à faire, et M^{lle} BELPAIRE, une de nos plus distinguées et sympathiques femmes de lettres, qui tous trois veulent bien nous honorer de leur amitié et de la sympathie qu'ils ont toujours témoignée à *Durendal*. Nous prions aussi M. KUFFERATH, le directeur de la Monnaie, qui a fait de notre théâtre une des scènes les plus artistiques du monde, et M. POL DE MONT, qui est à la fois un artiste et un lettré de toute première valeur, d'agréer nos félicitations les plus sympathiques à l'occasion de leur décoration.

* * *

Accusé de réception : P. et V. MARGUERITE : Les deux vies (Paris, Plon). — MAX NORDAU : Vus du dehors (Paris, Alcan). — A. GERMAIN : Le sentiment de l'art (Paris, Bloud). — H. PIRENNE : Histoire de Belgique, t. II. Du commencement du XIV^e siècle à la mort de Charles le Téméraire (Bruxelles, Lamertin). — G. VICAIRE : Etudes sur la poésie populaire (Paris, Leclercq). — L. COUROUBLE : Les noces d'or de M. et M^{me} Van Poppel (Bruxelles, Lacomblez). — J. BOIS : L'au-delà et les forces inconnues (Paris, Ollendorf). — J.-K. HUYSMANS : L'art moderne, nouvelle édition (Paris, Stock). — J. ESQUIROL : Cherchons l'hérétique (ibid.). — L. TOLSTOÏ : Qu'est-ce que la religion? (ibid.). — R. P. DOM CHAMARD : Le linceul du Christ (Paris, Oudin). — R. KIPLING : Les bâtisseurs de ponts (Paris, *Mercur de France*). — M. TINAYRE : La maison du péché (Paris, CALMANN-LÉVY). — H. BORDEAUX : Les écrivains et les mœurs (Paris, Plon). — Ch. PALÉOGUE : Rome (ibid.). — H. DE RÉGNIER : La cité des eaux (Paris, *Mercur de France*). — A. GERMAIN : L'influence de saint François d'Assise sur la civilisation et les arts. L'art chrétien en France des origines au XVI^e siècle (Paris, Bloud). — H. MAISONNEUVE : Marquée (Paris, Plon). — M. COSTA DE BEAUREGARD : Courtes pages (ibid.). — C. DE FLAVIGNY : Notre amirale (Paris, Lethielleux).



DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE D'ART
ET DE LITTERATURE



VITRAUX D'ART F^{ENT} DE PASSE

BRUXELLES - 3 et 5, Rue du Persil (Place des Martyrs) - BRUXELLES

9 Diplômes d'Honneur et Médailles d'Or
Bruxelles — Grand Concours International 1898 : 1^{er} PRIX

Pianos HENRI HERZ · Harmoniums ALEXANDRE
Seuls agents pour les orgues d'église J. MERKLIN et C^{ie}
STOLPAERT ET RICARD
47, Boulevard Anspach (Entresol) · BRUXELLES

CAISSE GÉNÉRALE DE REPORTS ET DE DÉPÔT
12, Marché-au-Bois - BRUXELLES

Dépôts de fonds en Comptes Chèques, disponibles à vue : 2 1/2 p. c. sans commission
Dépôts en Comptes de Quinzaine; intérêt variable; moyenne 1900 : 4.16 p. c.
Encaissement de Coupons, Titres, Effets, etc.

ORDRES DE BOURSE

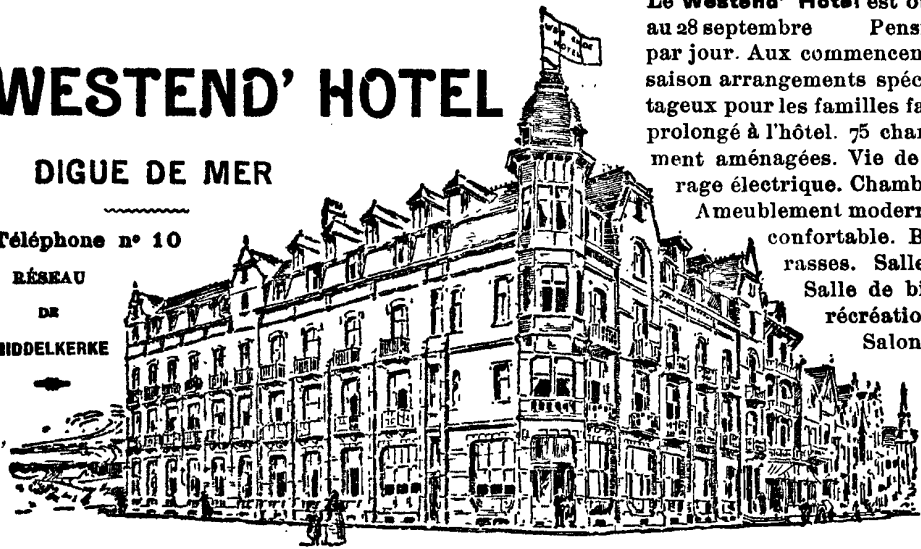
Service spécial de Lettres de Crédit et Chèques sur tous pays
Prêts sur Titres. — Garde de Titres. — Location de Coffres-Forts

WESTEND' HOTEL

DIGUE DE MER

Téléphone n° 10

RÉSEAU
DE
MIDDELKERKE



Le Westend' Hôtel est ouvert du 25 mai
au 28 septembre Pension de 6 à 15 francs
par jour. Aux commencements et fins de
saison arrangements spéciaux très avan-
tageux pour les familles faisant un séjor
prolongé à l'hôtel. 75 chambres parfait-
ment aménagées. Vie de famille. Eclair-
rage électrique. Chambres spacieuses
Ameublement moderne esthétique
confortable. Balcons et Terrasses.
Salle de musique. Salle de billard. Salle
récréations p^r enfants.
Salons de lecture, correspondance.
Cuisine soignée. Caves commandées.
Appartements avec salons.

Service d'omnibus de la station du tramway à l'hôtel. — Services postal et télégraphique ré-
gionaux. — Communications téléphoniques avec toute la Belgique et les réseaux étrangers voisins.

Pour renseignements s'adresser } A BRUXELLES, 1, rue des Quatre-Bras.
} A WESTENDE, Administration de la Plage
Westend' Hôtel



Pour la publicité dans cette Revue, s'adresser

à M^R MUSSCHE

31, Rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, BRUXELLE



Musée de Florence

Photo Alinari

NOËL
(FRA ANGELICO)

Coups de Cloche

Noël



LAMME pensa aux prairies vertes, aux fleurs d'azur, aux marguerites, à l'eau du fleuve qui coule dès le printemps sous les frissons du beau soleil.

Il se dit, s'enfonçant dans la houppelande, que toute cette féerie était plus chaude et plus gaie que l'hiver.

Lamme marchait vers les lanternes des rues ; elles répandaient de vagues lumières sur les enseignes emmitoufflées par la neige, sur les statuettes de saint Roch et de sainte Walburge au coin des impasses ; sur les mâts des bateaux, au petit port. Des fenêtres s'éclairèrent plus vivement dans les belles maisons de la ville. Leur aspect d'or réconforta Lamme.

— Noël est doux quand même, murmura-t-il.

Mais ce qui charmait surtout le bon bourgeois et lui ôtait la nostalgie du renouveau tapissé par les renoncules, c'était les cloches. Elles sonnaient d'une manière suave.

— Les sacristains ont aujourd'hui de vraies mains d'archanges, se dit Lamme.

Un doux concert descendait des étoiles, vibrat au-dessus des pignons comme si la poussière du firmament se fût faite musique. Il se mêlait à la voix des campanes un son étrange, plein de rêve et de mystère.

Lamme, intrigué, leva les yeux et vit assis, au clair de lune, sur une gargouille de la cathédrale, un ange qui jouait du violon.

EUGÈNE DEMOLDER.

L'Aventurier

*« ...Bien des jours avaient fui depuis l'heure fatale
Où, reniant enfin l'obscurité natale,
J'étais entré, joyeux, dans l'inconnu des flots!*

*Et souvent, devantant l'essor de mes galères,
J'avais interrogé les lointains solitaires
Que le désir peuplait de ses eldorados.*

*C'était en vain! Malgré mon attente éperdue,
La mer, la vaste mer emplissait l'étendue,
Où descendait bientôt l'anxiété du soir...*

*Mais, un jour, le parfum d'une terre prochaine
Nous arrivait, avec la douceur d'une haleine,
Enivrant nos vingt ans d'un merveilleux espoir.*

*Et, tandis que la houle écumait sous l'étrave,
J'aspirais, exaucé, ce grand souffle suave
Qui s'était promené sur des îles en fleur... »*

*Tel, tu parlais, ravi dans un songe de gloire;
Et nous, nous qu'enchantait ta radiuse histoire,
Un immortel regret nous étreignait le cœur...*

*Quel charme impérieux était dans ta parole
Pour qu'elle révélât à l'étranger frivole
Tout ce que son destin a d'obscur et d'amer?...*

*O voyageur! voici qu'au soir de ma jeunesse,
Je les évoque, avec une étrange tristesse,
Ces îles qu'annonçait un parfum sur la mer...*

FERNAND SÉVERIN.



L'Héritage de mon Grand-Père



MON grand-père était un joli vieillard, d'une extrême politesse. Ses cheveux frisés et tout blancs, comme poudrés, s'échappaient en mèches folles d'une petite calotte de velours noir ornée d'un gland de soie. Il était toujours complètement rasé, ce qui dégagait la grâce de la bouche, et ses traits pâles qui, parfois, se fonçaient aux pommettes d'un léger afflux de sang, apparaissaient fins et délicats, presque féminins, sous la coquette chevelure blanche. Autour du cou, il enroulait un foulard, à l'ancienne mode. Il avait des soins touchants pour ses habits, et chaque fois qu'il prisait, il s'évertuait ensuite à souffler de son souffle grêle sur le moindre grain de tabac égaré dans les plis de sa redingote qu'il appelait une *levite*.

Il fut doux à mon enfance. Il aimait la nature et me la fit aimer. Il me prenait par la main et me conduisait dans les bois de sa marche lente qu'il appuyait sur un grand bâton ferré. Il suivait avec joie mes regards nouveaux. Je sortais de l'ombre et il y rentrait : cependant, nous nous comprenions à merveille. Ainsi les choses se ressemblent à l'aurore et au crépuscule.

Nos promenades étaient peu variées. Il affectionnait les mêmes paysages et recherchait les mêmes impressions afin de se persuader de sa propre durée.

— Regarde, petit! me disait-il quand le soleil parvenait au bord de l'horizon, et je lui demandais pourquoi le soleil se sauvait.

Un jour, il me montra d'une hauteur péniblement gravie la plaine immense que tachaient les moissons de diverses couleurs. Une brise légère agitait nonchalamment les blés mûrs. Les forêts, dont l'été augmente le mystère, s'endormaient dans leur

lourd feuillage. Et tout au fond nous distinguions les eaux bleues du lac souriant.

- Regarde, petit. Est-ce beau?
- Oui, grand-père.
- Eh bien, tout ce que tu vois est à moi.
- Vraiment, grand-père?

Je n'étais pas très convaincu. Mon grand-père ne réussissait jamais dans ses entreprises financières où il introduisait de la poésie. Son activité était grande, et il ne laissait passer aucune occasion de se ruiner. Quand il eût tout perdu il se réjouit, car, n'étant plus tourmenté par la passion de s'enrichir, il s'abandonna à ses goûts naturels, qui étaient simples et modestes. De ces détails de famille, le petit homme que j'étais se doutait déjà. Et la prospérité de mon grand-père m'étonnait.

— Oui, reprit-il, tout cela est à moi, et bien à moi. Ces moissons dorées, ces vignes, et ces hautes futaies, et ce lac aussi qui tremble d'aise au soleil.

- Il y a des poissons, grand-père?
- Il y en a. Vois-tu ces éclairs d'argent qui brillent à la surface de l'eau? Ce sont eux : ils viennent respirer à la lumière.

Mais j'avais dérangé son idée qu'il se hâta de reprendre.

— Le propriétaire a le droit d'*user* et d'*abuser*. Qui donc use et abuse plus que moi de cette beauté?

Et dans un petit rire sournois, il ajouta plutôt pour lui-même que pour son jeune compagnon qui pourtant s'en souvient :

- Et l'on m'épargne la peine de m'occuper de mes propriétés.
- Comme vous êtes riche, grand-père!

Je regardais la plaine avec admiration. Il me considéra un instant, et sans doute il me jugea digne de son héritage, car il étendit la main et son geste fut presque solennel.

— Je te donne tout ce que j'ai.

Je battis des mains et j'embrassai le vieillard. Ainsi me furent légués le charme et la grâce de la terre.

HENRY BORDEAUX.



Chanson simple

*Sois simple, tu seras beau
Comme un long sommeil paisible,
Comme la tige flexible
D'un lis blanc sur un tombeau.*

*Les voix graves du silence,
Le chant lointain d'un oiseau,
Et la plainte du roseau
Que le vent du soir balance*

*T'empliront de leur douceur ;
Leur harmonie enlacée
Au rythme de ta pensée
Rassérènera ton cœur.*

*Tes peines fuiront, pareilles
Aux nuages dans le ciel ;
Ta ruche, lourde de miel
Vibrera d'un bruit d'abeilles ;*

*Et les fleurs de ton verger,
S'inclinant sous la rosée,
De leur odeur reposée
Embaumeront l'air léger.*

*Car le ciel et le silence,
Un chant d'oiseau, les roseaux,
Et le murmure des eaux
L'aile du vent qui s'élançe,*

*Le bruit fauve des essâims,
Le sang odorant des roses,
L'âme nombreuse des choses
N'émeut que les cœurs sereins.*

*Et peut-être qu'une femme
Aux yeux doux comme un ciel bleu,
Dans l'émoi pur de l'aveu,
Un soir, te prendra ton âme;*

*Et tes jours longs et dorés,
Plus doux que les grappes d'ambre
Que le soleil de septembre
Mûrit sur les espaliers,*

*Seront lourds d'heures de joie.
Alors comme un moissonneur
Bénis Dieu de ton bonheur
Lorsque l'horizon rougeois...*

MAURICE LAUZON.



Terre de Campine

A M. A. DUVIVIÈR.



LES boursicotiers le publient en triomphantes réclames : la terre de Campine subira bientôt de toutes parts l'outrage des perforateurs; de hautes cheminées au panache noir saliront la virginité de son horizon clair; de sa lourde et impitoyable patte de fer, l'industrie déracinera les forêts de sapins et arrachera les bruyères — ce double emblème du rêve grave et doux qui s'exhale de ce coin inviolé de Belgique... Et l'homme, une fois de plus, dans sa fringale de lucre, aura attenté à la beauté reposante et consolante de la nature.

Reposante pour le travailleur que les prosaïsmes de la vie ont tenu de longs mois captif, consolante au rêveur qui voit, au fil des jours, se détacher des ailes de son rêve et tourbillonner dans l'irréremédiable, toutes les blanches plumes d'illusions, la Campine est, entre toutes, la terre maternelle, apporteuse du robuste et exquis viatique qui souffle des sapins en glanant au passage l'arome de bruyères.

De petites villes, à la vie tranquille, gardent l'entrée de cet oasis d'améthyste : Hasselt, ou l'« héroïsme de la glèbe » croyante de 1793 — selon le mot de Georges Virrès — est immortalisé en un monument d'une belle fougue sauvage, trop proche malheureusement d'une promenade préposée à l'exhibition dominicale des toilettes et où de médiocres ariettes italiennes geignent hebdomadairement dans les cuivres; Maeseyck et sa grand'place crayeuse au soleil et les frères Van Eyck en leurs robes de pierre, regardant passer à leurs pieds, avec des nostalgies de primitifs, la banalité des costumes d'aujourd'hui.

Par delà les faubourgs, aux bâtisses espacées, des blanches routes d'un gravier qui craque sous les pieds, s'enfoncent, droites, dans les campagnes; peu à peu les moissons se font plus maigres; entre les maisons aux rouges toits de tuiles apparaissent des masures basses où la mousse éparpille de-ci de-là une note gaie parmi la grisaille des chaumes; puis des rangées trapues de jeunes chênes, qu'Août verdit de tons riches, annoncent les bruyères proches; bientôt à droite, à gauche, entre des talus de sable, mordorés d'herbes, des chemins inégaux et bossués, aux ornières profondes, tortillent vers l'horizon clair, somptueusement barrés du velours des sapins; plus d'habitations, plus de cultures, plus d'êtres humains — et l'on marche vers la Poésie, conduit par la Solitude.

Le poète des *Nuits* eut raison jadis de chanter la solitude en accents émouvants: plus la vie moderne multiplie autour de l'homme ses entraînements, ses excitations et ses fièvres, plus chère lui demeure la solitude; elle est la souveraine dispensatrice du réconfort; au contact de ses lèvres, les tempes trop brûlantes des penseurs s'adoucissent et sa caresse calme et apaise les mains lasses des gestes vains de l'action!

La bruyère est le symbole même de la Solitude; dans une éclaircie du taillis, la voici qui s'étend en son infini violet; presque bleue à l'aurore, dans l'humidité de la rosée et la gaieté du soleil levant, elle semble alors comme le manteau de la jeunesse en fête; mais viennent le crépuscule et ses demi-teintes et elle revêtira les nuances austères des chasubles de carême; seul sourire, selon les heures, doux ou grave, d'une terre que la nature traita en marâtre, elle en cache filialement les aridités sous les plis riches et délicats de ses tiges finement dentelées et de ses clochettes frissonnantes à la brise qui les effleure; d'un bout à l'autre de la Campine, entre la sévérité épique des grandes sapinières et la désespérance des saules rabougris et crevassés au bord des marais stagnants, la petite fleur de bruyère, fidèlement renaissante à l'appel de l'été, chante chaque année — cigale de la couleur — sa petite chanson lumineuse et joyeuse qui rythme le vol des papillons et appelle la visite des abeilles.

Comme les abeilles et les papillons, je suis revenu vers toi, petite fleur de mon jadis; tu apparus tout d'abord à mes yeux d'enfant impatient de voir et curieux de connaître, et c'est ton reflet qui demeure ineffaçable en mes prunelles; plus tard, aux

heures confidentes de l'adolescence, tu sus mes premiers enthousiasmes d'esprit et mes premiers rêves de cœur; aujourd'hui, quaud au milieu de la lande, je me penche vers toi, aucune illusion nouvelle, aucun songe tentant ne se mêlent plus aux effluves pénétrantes qui montent de tes corolles, mais c'est en tes couleurs encore et en ton parfum que je revois et que je hume, myosotis de la bruyère natale, l'âme même de mon passé!

La plaine d'améthyste s'élargit en une mer aux vagues chatoyantes et dont les dernières ondulations viennent mourir tout là-bas, au pied des dunes qui tranchent sur le ciel comme des bastions ravagés de quelqu'ancienne citadelle; des végétations sombres en couronnent les faites, tandis que leurs flancs sablonneux rutilent d'or sous le soleil de midi; au delà s'allonge un nouvel océan mauve, bordé, cette fois, de forêts de sapins, où d'intervalles, un bouleau met le contraste gai de son écorce argentée; et après la fête exaltante de la lumière, c'est la joie apaisante de l'ombre et de la fraîcheur descendant en résineux aromes du haut des dômes noirs; le loriote chante; un écureuil éperdu sautille d'arbre en arbre; des grappes de mûres saignent entre les ronces; les fougères profilent la grâce de leurs dentelures, et sur le sol, bruni par les aiguilles des sapins, est accroupie la famille multicolore des champignons : les uns, énormes, s'offrent en carapace de tortues; d'autres, frêles et d'un jaune soyeux, tentent l'œil et la main, ainsi que des fruits des tropiques; d'autres encore, d'un rouge vif pointillé de blanc sont inquiétants et équivoques à la façon d'un poème de Baudelaire.

Et le bois sombre est sillonné de sentiers où l'or du sable se fiance au violet de la bruyère, et qui, au caprice du bûcheron et du chemineau, serpentent en tous sens, montent les côtes, dégringolent les ravins, zigzaguent et s'entre-croisent, se perdent et se retrouvent au pied de quelque vieille croix branlante, où un minable Christ clame par ses yeux pourris de moisissure et par ses membres effrités, une détresse qui serait infinie si la pitié ou l'espérance d'un passant n'avait accroché à ce gibet quelques fleurs en papier peint et si, à travers les branches, le soleil ne mettait au front de la divine Victime le nimbe symbolique de ses rayons.

Monument de foi, de gratitude ou d'expiation, rédemption d'un crime, soulagement d'un remords, ou simple geste de prosélytisme mystique, a-t-on songé parfois quelles tragédies de conscience, quels drames de sentiments ou quelles naïvetés de croyances sont ensevelis sous ces frustes calvaires épars dans les déserts de Campine?

Et aux clous rouillés de ces crucifix, combien de légendes suspendues en ex-voto par la pensée populaire? Légendes de sang, de pleurs et d'amour; légendes de terreur, d'émotion ou de tendresse qui sont le merveilleux même de ce coin de terre et que tous ses enfants savent pour les avoir entendues conter aux veillées d'hiver parmi l'hululement du vent dans la cheminée et le cliquetis de la pluie sur les vitres.

Le fond des premières angoises d'imagination que l'homme garde si vivace en lui, qui reste intangible à tous les oublis et qui survit à tous les scepticismes, s'est formé pour les fils de Campine à l'ombre même de ces croix rustiques qui jalonnent les landes et les forêts natales en synthétisent si intensément la poésie faite de tout le mystère que créent le silence et la solitude.

En montées accidentées, les sapins comme arc-boutés escadent les côtes et atteignent les hauteurs d'où un panorama nouveau sollicite la pensée et les yeux : les marais.

Les marais de Campine, merveilleux spectacle, si tragique par son immobilité, si exaltant par la symphonie des couleurs : urnes de nacre, d'opale ou de saphir, selon le ciel qui se mire dans leurs eaux!

Les uns, au centre de longues landes désertes, arides et rocailleuses, profèrent une infinie désolation de mer morte; à l'automne surtout, au milieu de l'agonie de la nature ambiante, sous un horizon où chevauchent de bas et gris nuages, leur large nappe où se reflètent des saules séculaires aux têtes énormes et ravagées, dégagent une noire tristesse; et le rêveur attardé, le soir, sur leurs bords, songe invinciblement ainsi qu'à la seule correspondance adéquate à son impression, à quelque poème de Byron ou à une page de Shakspeare... Et c'est bien le cri du pessimisme que jettent aux échos rebelles les oiseaux de deuil qui s'élèvent d'un lourd battement d'ailes d'entre les joncs séchés.

D'autres de ces marais, au contraire, sont une fête pour le songe et le regard, et semblent prédestinés à réverbérer toute la splendeur de l'Été; tels, les lacs de Terlaemen où le vagabondage de vacances m'amena par une belle et claire matinée d'Août; les riches forêts de sapins leur forment un diadème de jais que souligne l'émeraude des taillis de chênes; puis ce sont les entre-croisements bruns et verts des hauts roseaux, enfin, en étendues immenses, l'eau d'une pureté de cristal, ou parmi les nénuphars blancs et jaunes, l'or du soleil et le bleu du ciel sont éparpillés à profusion; et dans la fine buée qui flotte, les grands hérons planent comme l'âme même de ce paysage de joie, de lumière et de bonheur.

Par les deux aspects si différents de ses marais, la Campine sollicita particulièrement les peintres; depuis nombre d'années, les artistes se sont donnés rendez-vous en certains endroits privilégiés de la bruyère, à Genck d'abord et plus récemment à Asch; malgré que le snobisme et la bêtise habituels aux villégiatures n'aient point épargné ces coins d'une poésie faite surtout de sauvage solitude, ces pèlerinages gardent néanmoins pour ceux qui savent oublier l'homme au profit de la nature, un charme exquis et émouvant; parmi les contemporains ce fut Coosemans, je pense, qui découvrit la valeur artistique des paysages de Campine; et de cet acte d'admiration répété en tant de ses œuvres, la Campine récompensa le peintre en lui livrant son âme, toute son âme. La dualité sentimentale de cette âme à la fois inquiète et tendre, nul mieux que Coosemans ne l'exprima en des toiles ou tantôt l'Été revêt la fine atmosphère de rêve heureux empruntée à Corot et où tantôt l'Automne geint sa plainte si cruellement mélancolique, par la pourpre fanée des chênes, l'ocre éteint des roseaux et les yeux glauques des marécages.

A la suite de Coosemans, sous sa direction souvent, la Campine conquit, parmi ses enfants mêmes, quelques peintres qui, pour n'avoir point la technique habile et impeccable du maître, sentent et savent rendre ce que leur sol natal recèle d'âpre et originale poésie; je sais telle demeure de petite ville où sur les murs des chambres familiales, les paysages des bruyères, des sapins et des marais se mirent en des tableautins qui affirment à la fois du talent et une touchante piété patriale.

La beauté de la Campine tenta aussi les artistes littéraires; Edmond Picard aima à venir reposer sur l'oreiller parfumé des bruyères sa tête lasse des agitations d'une pensée aux plus contradictoires aspects; et quelques-uns de ces merveilleux « devoirs de vacances » où le maître se libère des positivismes du droit et des mesquineries de la politique furent conçus et écrits dans la solitude mauve et or de l'ermitage de Helchteren; Hauleville attesta son amour de la Campine en des couplets de verve nerveuse et vibrante; né trop tard pour mener quelque guerre de paysans, le chevaleresque baron dut se contenter de saluer de la plume — la seule arme que le siècle médiocre concéda à ce paladin né — la Bretagne belge, où il se sentait proche de « la virginité farouche de la nature »; du terroir même sont éclos des poètes, des romanciers; aux confins du Brabant, dans un humble presbytère de village, l'abbé Cuppens écoute avec une pieuse attention les voix qui lui parlent du fond brumeux des landes et les interprète en beaux vers flamands d'un lyrisme ingénu et grave; non loin de là, dans le Burg de Lummen, que l'histoire et la légende aigrettent comme d'une auréole romantique, Georges Virrès élabore ses romans où palpitent, d'une façon si intense, les passions frustes et les énergies spontanées des rustres de Campine; très féru d'intellectualité, appréciant et savourant les expressions d'art les plus diverses et les plus cosmopolites, ce grand garçon élégant et le monocle à l'œil, donne un bel exemple de fidélité à son sol et à sa race, en astreignant son beau talent à l'observation de l'humble humanité et à la notation de la rude nature au milieu desquelles il passe sa vie.

Belles nuitées du Burg de Lummen, où Virrès de sa voix martelante, nous initiait à quelque épisode de mœurs villageoises, naïf, joyeux ou tragique — tandis que par la fenêtre large ouverte, entraient les effluves des fleurs, des arbres et des eaux...

Et la lecture terminée, tout entiers encore sous l'impression de l'œuvre révélée à notre admiration, si l'heure venait à sonner à quelque proche clocher, il nous semblait, sous la draperie bleuâtre du ciel clouée d'étoiles d'or, parmi l'absolu silence des êtres et des choses, entendre battre le cœur même de la Campine.

Aux hauteurs qui dominent les marais de Terlaemen, il est

un plateau où dans l'ombre propice qui tombe du haut d'un groupe de pins aux chevelures touffues, des flores variées forment comme une ceinture de verdure nuancée à une petite chapelle au toit d'ardoises, adossée à une modeste fermette : chapelle et fermette sont encloses d'un jardinet où quelques tourne-sols rutilent d'or parmi le vert cru des légumes ; de-ci de-là une petite plante de buis arrondit ses feuilles mystiques.

C'est l'ermitage du Bolderberg ; un ermite portant la bure franciscaine y vécut un quart de siècle ; son souvenir est riche de légendes ; il avait une réputation de guérisseur et de devin ; les paysans des alentours le consultaient sur les maladies de leurs bêtes et le sort de leurs amours et lui payaient en retour la dîme du plus beau morceau de leur porc ou du plus gras poulet de leur basse-cour ; il mourut il y a trois ans et fut remplacé par un ancien domestique de château que la vanité des caquetages de l'office induisit sans doute à l'amour du silence ; c'est un petit vieillard osseux, à la peau parcheminée, aux deux grands yeux fatigués et défiants ; tout en émondant un champs de carottes, il nous conte, par brefs monosyllabes, que l'ermitage est veuf de visiteurs, que les dons se font rares, et qu'il se nourrit uniquement de légumes et de pommes de terre ; et en effet dans la principale chambre de sa maisonnette, ou quelques vieux meubles bourgeois traînent leur décadence, sur une table de chêne qui porta jadis des mets plus opulents, des gros pois trempent avec du pain bis dans une écuelle de bois : c'est son dîner ; nous lui demandons si la solitude ne lui pèse point : « Je ne suis point seul », répond-il, et tirant de sa poche une vieille petite pipe calcinée : « Voilà mon compagnon », dit-il avec un narquois sourire, puis nous conduisant au fond de son jardinet et découvrant l'horizon dans un geste presque exalté, il ajoute : « Et voilà mes amis »...

La perspective était lointaine et glorieuse : dans le cirque immense des coteaux, tamisés d'une brume cendrée, toutes les gammes du vert s'entremêlaient et s'harmonisaient ; et de toutes parts, au-dessus des bois, des taillis et des bruyères émergeaient des clochers : et c'étaient de hautes tours massives et carrées, provocantes et ombrageuses comme des citadelles et d'où il y a un siècle, le tocsin des chouanneries avait dû s'épandre en appels impératifs et formidables ; et c'étaient de petites tours humbles et trapues, à l'ombre desquelles on pressentait de pauvres églises

blanchies à la chaux et toute une série d'existences difficiles et étroites, dont la coutumière grisaille n'est traversée que par le rayon consolateur de l'espérance chrétienne...

Ainsi du sommet de cette Thébaïde, la Campine s'offrait en une vue synthétique de toutes ses poésies éparses et par l'âpre mélancolie de ses paysages et l'intégrité de sa belle foi résignée, elle protestait contre la mutilation que l'industrie projette sur elle et dont l'imminence se symbolisait là-bas, parmi la virginité de la futaie, par la salissure d'une disgracieuse cheminée de fer.

Firmin VANDEN BOSCH.

Genck, août 1902.



Sur une Morte

A. FRANZ ANSEL.

*Je crois encor que je la vois :
Son âme était sereine et bonne
Et dans ses yeux passaient parfois
Tous les regrets de l'automne.*

*Elle parlait toujours très bas
Et sa parole avait la grâce
Des vers de ceux qu'on n'aima pas
Et dont la lyre est un peu lasse.*

*Elle avait eu toute la douceur
Qu'ont les âmes qui se sont tues
Et sa chair pâle était la sœur
De la chair pâle des statues.*

*Elle allait toujours sans rien voir
Comme aveugle à tout dans la vie
Indulgente sans le savoir,
Belle à faire naître l'envie.*

*Ses yeux scrutaient le ciel vermeil,
Ses pieds touchaient à peine à terre
Et son front calme était pareil
A ceux qu'auréole un mystère.*

*Elle mourut un soir d'été
Laisant l'impression exquise
D'un rêve qui n'a pas été
Ou d'une fleur qu'un souffle a prise...*

*Tout m'est mort depuis qu'elle est morte
Et ma tristesse est si profonde
Qu'il me semble que mon cœur porte
Toute la misère du monde.*

G. D'ARSCHOT.

Les Visions de l'Inde

La Vierge dans les Himalayas⁽¹⁾



MAINTES fois, il m'est arrivé au cours de cette promenade en Asie de toucher ma propre solitude comme un reflet de moi-même morne et noir. Triste camaraderie avec un fantôme, pacte avec l'Ange de la Détresse et de l'Abandon. J'avais goûté en de longues conversations avec les pundits qu'enivrèrent les Védas, l'amer transport du Nervana et du désespoir; et quand j'étais descendu parmi les foules idolâtres, l'odeur du sang, l'émanation des paresse pestilentés, l'hypnose des images obscènes et cruelles me laissaient en même temps plus agité et plus las. Et mon âme qui n'était encore chrétienne que par le souvenir et le regret, mourait de cette inanition spéciale que ressentait, disent les grimoires, au sabbat, les sorcières qui avaient mâché la cendre des feux diaboliques et les vieux os des morts. Où chercher un havre, où quémander un cordial sinon auprès de ceux qui parlent la même langue que la mienne (parler la même langue, c'est presque avoir le même cœur) ou qui vénèrent le même Dieu, la même Vierge (suivre la même religion, c'est presque avoir la même âme). Alors j'allais frapper à la porte de nos moines. Ce sont là-bas des Belges, des Hollandais, des Italiens le plus souvent. En eux s'amassèrent les forces de la foi et du courage que j'ai dissoutes en de vaines errances. Et je me sentais à leur porte plus hagard et plus pauvre que les mendiants à qui ils donnaient une portion de riz.

(1) Nous extrayons ce passage inédit du prochain livre de M. Jules Bois, les *Visions de l'Inde*. L'auteur de l'*Au-delà et des Forces Inconnues*, du *Monde Invisible* et de tant d'autres livres de haute psychologie, a parcouru récemment les Indes Anglaises. Il en est revenu confirmé dans le christianisme et, d'esprit et de cœur, complètement détaché des doctrines bouddhistes et hindouistes qui l'avaient un moment fasciné. Cette page des *Visions de l'Inde*, que nous donnons ici à nos lecteurs est extraite du chapitre consacré aux Himalayas, où M. Jules Bois rencontra des temples sanglants et un de ces solitaires que l'on appelle vulgairement des Mahatmas et qui accomplissent des prodiges.

Les missions de l'Inde sont respectées à la fois par le gouvernement anglais et par les indigènes. Un évêque romain est officiellement aussi honoré qu'un évêque anglican. Dans un dîner d'apparat, invités tous les deux, l'un prononce le Bénédicité avant le repas et l'autre, à la fin, dit les Grâces. Devant les indigènes, cette égalité cesse; seul, le prêtre romain, le « padre » comme ils disent là-bas, est regardé comme l'homme de Dieu. Volontiers les indigènes lui confient l'éducation de leurs enfants. Les deux signes distinctifs auxquels un Asiatique, un Hindou surtout reconnaissent l'homme de Dieu, sont la chasteté et la pauvreté. Quiconque, comme les pasteurs protestants, a femme et enfants, fréquente les bals, mène la vie mondaine, ne saurait être pris au sérieux par ces peuples mystiques, en tant que ministre de la divinité. Aussi la propagande catholique réussit-elle dans l'Inde, et les conversions obtenues sont beaucoup plus sincères, malgré la pénurie des ressources, que les retentissantes adhésions au christianisme réformé, déterminées le plus souvent par la vénalité ou l'ambition.

* * *

J'avais appris, dès mon arrivée à Naïni-Tal, que les Franciscains avaient installé une maison d'éducation qui est aussi un sanatorium, sur ces magnifiques cimes. Le trouble où m'avaient jeté les deux déesses maléfiques, Nainda-Devi et Naina-Devi, à qui sont offerts des sacrifices sanglants au bord du lac attirant et redoutable qui groupe cette station estivale, m'incitait plus encore à visiter ces maisons pures, planant victorieuses très au-dessus de cette eau perfide et charmante. J'y vais à cheval, longeant les précipices, traversant les bazars de la petite ville de délassément. Peu à peu, laissant derrière moi des villas délicieuses, toutes enveloppées d'arbres et de fleurs et séparées les unes des autres par de véritables parcs, je respire un air vivace et sec en des étendues qui semblent inhabitées. Je questionne les passants afin de ne pas m'égarer; un Anglais ivre me donne des indications incertaines, accompagnées d'injures contre ces « papistes ». Mais un indigène m'accompagne jusqu'à la petite maison neuve, d'où tout Naïni-Tal se déroule avec son lac limpide au fond et sur les versants de montagnes, à profusion, les maisons commodes et plaisantes que les Européens, les Anglais surtout, ont dressées en quelques années... Elles mettent un peu de la précieuse joie particulière à l'effort des hommes, au milieu de cette nature opulente et farouche, où seuls régnaient, il y a quarante ans à peine, les fauves.

Un cimetière chrétien s'étend tout près de moi. Ces quelques tombes envahies par les plantes luxuriantes m'émeuvent plus que nos cimetières d'Europe, si riches et si nombreux. La simple croix de bois qui s'érige au milieu de ce champ, situé dans une clairière de la forêt, sur ce sol où le Christ ne triomphe pas encore, mais que ces chrétiens tentent de conquérir, n'est pas comme chez nous, un symbole de convention, la dernière parure accoutumée, la mode occidentale de la mort. Cet instrument de supplice qu'un Dieu a rendu sacré est bien à sa place ici. Des héros obscurs dorment là. Moines ou moniales, ils ont quitté la famille aimée, la saine patrie, pour une race parfois

répugnante, et, malgré la vie côte à côte, toujours distante, — pour un pays de vertige et de danger. Ils ont porté la croix de l'exil et, avec raison, la croix demeure sur leur tombe, — leur tombe, elle-même, exilée.

Le Père Engelberg m'accueille selon la virile hospitalité hollandaise. Nous trinquons ensemble avec ce « claret » blanc qui vient du Portugal et qui est ici la boisson des catholiques tandis que le dur whisky heurte le palais protestant. Son visage énergique est tempéré par cette douceur dans la voix, qui est souvent une des caractéristiques de la véritable force. Tout de suite, il me fait visiter la maison nouvelle dont les balcons sont éclatants de fleurs. Nous causons de notre Europe; elle est si lumineuse en son souvenir, mais elle s'obscurcit dans son cœur attristé à la pensée du christianisme qui s'y étiole, tandis qu'il va renaître dans ces pays vieillis et barbares, dans cet Extrême Orient qui deviendra peut-être son dernier refuge. Il est accompagné par un frère capucin italien d'une politesse et d'une humilité excessives. La volonté têtue d'un de ces hommes du Nord, qui construisirent leur patrie aux dépens de la mer, a dressé dans les Himalayas, ces maisons d'éducation et de prière. Il me les fait visiter. Les garçons d'abord. L'Occident avec sa méthode, sa netteté, a carrelé ces salles claires où des tableaux noirs sont chargés de chiffres, a aligné ces pupitres remplis des abrégés de notre littérature et de notre science. Là se penchent des visages sombres que tout leur atavisme semblait devoir séparer de nos études. Ils sont mêlés à des enfants blancs et aussi à ces « half cast » qui forment, dans l'Inde, une clientèle puissante pour le christianisme grandissant.

La maison des Sœurs est plus souriante encore et plus imposante. Comme le labeur de la femme est plus élégant, plus vivifiant que celui de l'homme !

Ce collège, qui est aussi un couvent, complété par une église, est plein de parfums de fleurs, de frissons musicaux, de jolis meubles « modern style ». Et je sens que ces saintes filles doivent tenir propre et net le linge des moines, de loin veiller à ces menus détails de la vie qui composent le confortable. Sous la véranda je les trouve, malgré la chaleur, laborieuses, cousant comme des épouses sages, elles, les vierges de Dieu. Leur apparition est délicieuse, sous leur longs vêtements blancs. Elles sont jeunes, jolies, malgré la modestie qui les efface, douées de ce teint de rose que donne l'air vif des montagnes et qui semble fait de la neige même des Himalayas colorée par les aurores.

Elles m'accueillent, accompagné par le Père Engelberg, avec une aménité exquise où tremble leur cœur qui, souffrant d'être arraché à la terre natale, est joyeux de retrouver dans tout voyageur étranger un ami.

C'est justement le retour des vacances; quelques petites « half cast » sont arrivées déjà, un peu tristes, dirait-on, de tout le sang noir qui coule encore dans leurs veines et rayonnantes pourtant à cause de cette vie de couvent reprise dans une ambiance de mystique douceur, de musique et de parfums. Je revois l'une d'elle à la fenêtre, tenant dans ses mains une poupée bariolée mi-anglaise, mi-barbare, dans le goût de Bombay ou de Calcutta. Elle me jeta un regard que je n'oublierai jamais, où la mélancolie de la paria corrigait l'orgueil vaincu de la race blanche, tout cela dans ce naïf désir de vivre, qui fait le charme et la force des enfants. Ses attitudes s'alan-

guissaient à cette indolence incurable qui caractérise les mélanges de sang. Une petite Irlandaise joue de la harpe, insouciant, fière de son sang pur ; et dans le jardin, c'est la splendeur dénouée des chevelures blondes, qui secoue du soleil parmi des jeux et des rires puérils.

*
* *

J'entre dans la chapelle toute neuve, trop jeune. C'est l'après-midi, sur le tard déjà. Les murs tout blancs ne connaissent point de tentures, ni les tableaux qui décorent nos vieilles églises. Il n'y a point d'œuvre d'art comme dans nos basiliques ou au fond des antiques sanctuaires hindous. Le voisinage du protestantisme a exagéré l'austérité, qui est aussi une réaction contre la profusion des pompes idolâtriques. — Je vais d'un élan vers l'autel de la Vierge. La statue n'a rien d'esthétique, hélas ! Elle est banale, blanche et bleue ; mais ses yeux sont levés vers le ciel, ses humbles mains sont jointes pour la prière, rien de criard ni d'impur ne pèse sur elle et seuls des lis lui sont offerts. Je remarque, étonné, un ruban profane avec une médaille d'or qui pend au cou de la Très Sainte. Le bon franciscain m'expose que la décoration qu'il a reçue pour ses nobles et acharnés dévouements, il ne l'a pas gardée ; il l'a offerte à la Vierge. C'est son *ex voto* à lui, ce don de sa seule récompense, cette offrande de son honneur. Cet acte naïf et touchant achève de me dilater le cœur.

Je suis enveloppé ici d'une grande pureté que soutiennent la fraîcheur de ces murs, l'odeur survivante de l'encens, l'effusion des hymnes comme restée dans cet air léger, l'arome enfin d'âmes chrétiennes qui pleurèrent leur patrie et espérèrent dans l'au-delà. C'est comme un bain d'immaculée tendresse qui me lave des impressions de meurtre, de luxure et d'orgueil dont je suis encore tout sali après mes visites dans ces merveilleux et terribles temples de l'Inde païenne. J'ai oublié que là-bas, près du lac perfidement tranquille, se dressent des pagotins de folie et de sang ; et j'ai oublié ma solitude d'âme, mon inquiétude, mes demi-terreurs, le malaise de me sentir sans cesse étranger et menacé. Ah ! il me fallait, pour mieux comprendre la pureté salvatrice de Marie, ce voyage lointain, cet arrachement de la terre où je suis né, ce contact avec des peuples raffinés et barbares, l'apparition des anciens dieux. Car je constate toute l'ascension dont le christianisme a doté l'âme humaine ; il l'a arrachée à cette nature splendide et maléfique où la lient et la noient les plus hautes philosophies païennes ; les instincts mauvais et bons, également glorifiés, s'entrelacent dans l'âme qui n'a pas connu le Christ, comme les jungles que je viens de traverser sont pleines de serpents, de miasmes, de fauves et aussi de fleurs inconnues, de fruits délicieux, de végétations magnifiques et d'oiseaux variés portant sur leurs ailes toutes les couleurs du prisme, avec des gosiers où vibrent toutes les harmonies. Ici aucun faste, pas assez même ; rien qui surexcite les nerfs, tout est simple et presque nu, mais l'âme délivrée s'élançe. Elle s'est péniblement émancipée de la prison merveilleuse de l'univers ; et elle grelotte, n'étant pas encore habillée par Dieu, sous la gaze humble et parfois déchirée de l'espérance. Ah ! pureté

faite de sacrifice, tu es belle d'une beauté que l'artiste, s'il n'est que cela, ne saurait même entrevoir! Mais l'âme, ébranchée par la douleur et par la foi, s'aiguise plus haute et plus saine. Quelle noblesse est gagnée à cette apparente diminution, comme l'esprit est allégé, comme le cœur bat plus heureux et plus calme! Cette maison moderne sans splendeur ni grâce dépasse toutes les richesses et toutes les complexités de l'imagination asiatique, parce que le vrai Dieu l'habite et que la pensée d'une Vierge douloureuse s'y repose... Et, dans le silence, tandis que le Père Engelberg vient de s'agenouiller, il me semble que j'entends une voix :

« Voilà que ta jeunesse, dit-elle, a cherché dans les perversités que tu as cru artistiques, dans les livres emphatiques de l'Orient, dans ses paysages et dans les âmes troublantes et compliquées, le vrai et le beau, alors qu'il ne s'y trouve qu'une ivresse suivie de dépression et de remords. Et tu n'as rencontré ni la certitude, ni le bonheur, ni l'art suprême. Un grand dégoût de toutes choses te vint d'avoir voulu respirer toutes choses à la fois. Le dieu Pan est un faux dieu. Devant l'autel de la Vierge, dans cette église presque nue, te voilà ému et apaisé comme devant la solution d'un problème cherché longtemps. La plus maladroite évocation de la Très Pure a suffi pour t'expliquer la vanité des précédents efforts et te faire entrevoir une nouvelle existence; ici des êtres travaillent avec simplicité, s'agenouillent, offrent au Ciel leurs souffrances, qui leur sont rendues en consolations parce qu'ils ont compris combien peu valent la nature et l'homme réduits à eux-mêmes, parce qu'ils réalisent de la parole et de l'acte un idéal fécond, mais humble et résigné, — surnaturel... »

JULES BOIS.



Conte de Noël

... Or donc, mignonnes, c'était la nuit de Noël.

Une merveilleuse nuit ! Le ciel était brodé d'étoiles et la terre semée des fleurs de neige qu'on voyait s'épanouir partout : sur les toits de chaume et les haies vives, sur la plaine et sur les grands sapins des monts.

Dans l'étable sombre, auréolé d'or pâle, le Divin Nouveau-Né dormait, tout rose, les petits poings serrés ; Marie, assise près de lui, le regardait amoureusement en fredonnant, par moments, une naïve berceuse.

Les rois, les bergers, les manants, étaient venus adorer l'Enfant-Dieu. On percevait encore l'odeur des encens qui s'élevaient vers le ciel en vapeurs bleues par les trous du chaume. Dans les coins flottaient de vagues rêves enchantés. Sur la terre battue de l'étable, on voyait, déposés, pêle-mêle, les fruits vermeils et l'or brillant, les étoffes précieuses et le laitage frais, la myrrhe et les parfums des Mages, les corbeilles d'œufs et de fleurs des bergers. Un agneau, le petit museau blanc de lait, bêlait plaintivement près de sa mère. La couche de Jésus était parsemée de mignonnes roses pâles que depuis, l'on nomma : roses de Noël.

Le silence était profond, solennel, reposant. Par moments une faible rumeur montait du village.

Très doucement les fleurs de neige se mirent à choir, lentes, comme de petits papillons blancs que les vierges du ciel laisseraient couler de leurs doigts fins ; alors, comme par la brèche du chaume, où luisait d'un éclat très vif l'étoile des pâtres — quelques flocons légers venaient tomber sur Jésus, Marie l'enveloppa de son bleu manteau et l'attira tout contre elle.

Il ouvrit de grands yeux, sourit divinement à sa mère, puis, mettant son petit pouce rose dans sa bouche, il se rendormit en le tétant, tandis que la sainte Vierge reprenait son refrain.

A ce moment, on frappa à la porte ; Joseph se leva et cria à travers l'huis :

— « Que nous veut-on ? »

Il entendit une plainte et une voix faible répondit :

— « Pitié ! »

Il ouvrit, toute large, la porte : avec une bouffée de froid une jeune femme entra : ses lèvres étaient bleuies, ses yeux noirs brillaient sous les cheveux sombres qui s'enroulaient en lourdes tresses sur une tête fine, fière, dorée par le hâle. Vêtue d'ori-peaux, elle tenait un enfant dans ses bras ; elle était transie, ses dents claquaient.

Et elle dit, presque bas, en baissant les yeux :

— « Pitié, Madame, j'ai bien froid et la nuit est noire ; je n'ai pas osé frapper aux fermes joyeuses, mais j'ai pensé qu'ici, on me permettrait de me reposer un peu, et d'endormir le petit. »

Très douce, Marie lui prit la main, et, la faisant asseoir :

— « Vous avez eu raison, ma sœur, de frapper à cette porte ; soyez la bienvenue. »

Ce disant elle la baisa au front.

Des larmes coulèrent sur les joues brunes de la pauvre, et elle demanda :

— « Quel est votre nom, à vous, dont la voix caresse, qui êtes bonne et m'avez appelée votre « sœur ».

Un beau sourire éclaira la figure de la Vierge, elle répondit simplement :

— « Marie !

— » Un doux nom que je n'oublierai plus.

— » Mais, vous-même, sœur — elle répéta ce mot avec une tendresse et une pitié infinies — comment vous nomme-t-on, d'où venez-vous ? »

Elle releva la tête, mauvaise :

— « Mon nom ? C'est celui que chacun traîne dans la boue des injures ; chaque fois qu'il résonne on me fuit, on me crache au visage et les enfants crient, en se réfugiant dans les jupes de leurs mères qui se signent :

— « Voilà la Maudite avec son Maudit ! »

Elle découvrit l'enfant nu et brun comme un bronze antique dont les yeux brillaient comme des diamants noirs.

— » Le Maudit ! Voilà, ton nom, mon fils ! Pauvre petit être

qui ne soupçonne pas le mal, dont tous s'écartent toujours !
Qu'avons-nous fait ? Hélas ?... le Maudit ! »

La tête de la femme se pencha, elle serra passionnément l'enfant contre son sein.

Alors Marie, les yeux pleins de larmes, prit dans son bras le pauvre ; elle le baisa au front, et ce front s'auréola comme d'une aurore, et, souriante, elle dit :

— « Laissez-moi le coucher près du mien ; ils auront chaud ensemble. »

Et la Vierge déposa l'enfant brun à côté de Jésus.

Jésus ouvrit ses yeux lumineux et sourit au frère qui se blottit contre lui, tel un oiseau frileux. Marie se reprit à chanter tendrement pour les rendormir et la pauvre ravis sans comprendre, entoura de ses bras nus le cou de la mère du Christ et, inclinant sa tête lasse sur son épaule, chanta aussi !

Et les vierges du ciel aux longues robes de nuages, et les anges, accordèrent leurs harpes pour bercer cette nuit, les deux Enfants-Jésus.

MAD.



L'Etranger

de Vincent d'Indy



PAR une singulière coïncidence, le théâtre de la Monnaie donne, en ce moment, un drame lyrique de MM. De Tière et Blockx, intitulé *la Fiancée de la Mer*, et il se trouve que *l'Etranger*, de Vincent d'Indy, qui va voir prochainement le feu de la rampe, pourrait recevoir le même titre. Non pas que les deux œuvres présentent une similitude quelconque de conception musicale ou même dramatique, mais toutes deux mettent en scène une fiancée qu'un désespoir sans remède jette dans les flots. Empressons-nous, toutefois, d'ajouter que, si les fiancées se suivent, elles ne se ressemblent pas. Au drame pittoresque et chatoyant, fertile en épisodes, mais quelque peu spectaculeux, des deux auteurs flamands, la brève tragédie morale de Vincent d'Indy oppose le plus absolu des contrastes, par son caractère d'intimité profonde et mystérieuse et par la simplicité de ses lignes.

Essayons, tout d'abord, d'en résumer, aussi fidèlement que possible, l'affabulation.

Nous sommes au bord de l'océan, dans un modeste village de pêcheurs; les hommes rentrent, attristés et sombres, car la pêche a été mauvaise et la misère les attend au logis. Un étranger, à l'allure énigmatique, qui s'est fixé dans le pays, est le seul qui voie la chance lui sourire. Ses pêches sont toujours fructueuses, aussi la méfiance et la jalousie naissent-elles autour de lui. On s'esquive à son approche, et les enfants, dans leur inconsciente cruauté, le poursuivent de leurs cris et de leurs quolibets. Il n'y a qu'une jeune fille, Vita, la fiancée du douanier André, qui cause parfois avec lui, invinciblement attirée vers l'inconnu par son attitude noble et triste. N'est-il pas, en effet, malgré les avanies et les insultes, la Providence du village, rendant le bien pour le mal et abandonnant sa pêche à ses compagnons malheureux?

En sa présence, Vita manifeste un trouble singulier, qu'elle s'efforce en vain de dissimuler. Elle s'abandonne à lui parler des longues rêveries qu'elle éprouve devant la mer et de la muette sympathie qui l'envahit tout entière le jour où elle le rencontra pour la première fois. A ces confidences, l'Etranger entr'ouvre son cœur; alors que tout le monde le regardait d'un œil mauvais,

et le traitait de sorcier et de porte-malheur à cause de la pierre précieuse qui brille sur son bonnet, Vita fut seule à laisser tomber sur lui un regard de pitié, qui apporta un soulagement à ses blessures. Car il souffre cruellement de se sentir méconnu, lui, dont le seul but est de faire le bien et de rendre service aux autres. Aussi, le souvenir de l'affectueuse compassion de Vita restera-t-il gravé tout au fond de son cœur comme en un roc, et rien désormais ne pourra l'effacer. Vita se trouble; sur ses lèvres, les questions se pressent; anxieuse, elle voudrait savoir ce qui se cache sous ce masque de bonté sereine et désintéressée; elle a confiance en l'Etranger comme en un père. A ces mots, l'inconnu cherche à détourner l'entretien et à le reporter sur André. Mais Vita ne peut plus contenir ses sentiments : elle avoue à l'Etranger qu'elle l'aime et qu'elle l'a toujours aimé. Rêveries que tout cela, riposte-t-il, tristement : « la jeunesse est créée pour la jeunesse ». Alors, la jeune fille, outrée de dépit, et faisant appel à la plus féminine des tactiques, provoque, de la part de l'Etranger, l'aveu de son amour, en invoquant les mérites et les qualités d'André, qu'elle aime, affirme-t-elle, « parce qu'il est beau ».

C'en est fait; le mot irréparable a été prononcé; l'Etranger a dévoilé à Vita la passion ardente qui gronde dans son vieux cœur usé par l'injustice de la destinée. Voici venir André qui, tout en chantonnant un joyeux refrain, entraîne un pauvre contrebandier, arrêté par lui en flagrant délit. L'Etranger supplie l'insouciant douanier de relâcher son prisonnier; il lui offre le montant de sa part de prise et lui demande instamment de prendre pitié des enfants du coupable, qui, privés de leur père, vont mourir de faim. André passe outre et emmène Vita; mais, à ses câlineries, la jeune fille oppose une soudaine froideur : « Les bans seront-ils publiés demain, dimanche? » « Peut-être, » répond Vita, comme perdue dans un songe, tandis que son regard humide accompagne l'Etranger, qui s'éloigne nimbé de lumière.

Les bans n'ont point été publiés, et la mère de Vita gourmande sa fille sur ce coup de tête digne d'une folle. Restée seule devant l'océan consolateur, Vita le prend à témoin de sa peine et de l'amour fatal qui la tenaille. L'Etranger arrive; il déclare à la jeune fille qu'il va la quitter pour toujours et la prie de lui pardonner l'imprudente parole qu'il prononça la veille. « Qui es-tu donc, enfin, cries Vita, affolée? » « Je suis celui qui rêve et qui aime, celui qui rêve le bonheur de tous les hommes frères. » « Alors, pourquoi me quitter, toi qui as pitié des autres, toi qui ne prétends chercher qu'à faire le bien, pourquoi m'imposes-tu la pire des souffrances? » L'Etranger déplore tristement la cruauté de sa destinée, mais, inébranlable dans sa résolution, il adresse à Vita un émouvant adieu. « Prends cette pierre, lui dit-il en lui tendant l'émeraude fatidique qui scintille à sa coiffure : par elle, une volonté droite et pure peut s'imposer aux vents et aux flots : je n'en suis plus digne; contre tout droit, j'ai troublé ta jeune âme; la passion a triomphé de ma volonté, j'ai commis l'injustice, j'ai démerité. »

Anéantie, Vita le supplie de rester, car, sans lui, elle ne pourra plus vivre; mais l'Etranger s'écarte lentement, sans détourner la tête, et Vita demeure effondrée dans son désespoir. Soudain, hiératique et illuminée, elle se tourne vers l'océan « aux mortelles caresses » et jure devant lui que rien ne lui est

plus et qu'elle n'appartiendra à nul autre qu'à l'Etranger. Pour sceller son serment, elle jette à la mer le talisman mystérieux qu'elle vient de recevoir.

La tempête qui, depuis longtemps, menaçait, éclate furieusement; du large, les lames arrivent sans cesse, ameutées et hurlantes, et déferlent avec fracas; un bateau de pêche, sorti malgré le gros temps, se trouve en perdition. Comment lui porter secours par cette mer démontée? Sur la jetée, femmes, marins et pêcheurs s'assemblent, consternés. André, en parfait égoïste qu'il est, au lieu de s'associer à l'inquiétude générale, vient chercher querelle à Vita au sujet de la non publication des bans de mariage; pour l'amadouer, il lui apporte un collier d'argent fin. Ironique et dédaigneuse, la jeune fille le repousse et rompt avec son fiancé.

Soudain un cri retentit : « Armez le canot; » c'est l'Etranger qui, simplement, a donné cet ordre héroïque. Tout le monde se regarde avec stupeur; prendre la mer par un temps pareil, c'est de la folie! « Armez le canot, » répète l'Etranger, et, malgré les objurgations et les prières, il se prépare à embarquer. Personne ne veut l'accompagner, qu'importe, il ira seul! A ce moment, une femme fend les rangs pressés de la foule et Vita tombe dans les bras de l'intrépide sauveteur. Tous deux s'étreignent passionnément, puis prennent place dans la frêle embarcation; la voilà partie au milieu de la tempête, assaillie dans sa course sublime par les vagues furieuses; peut-être, malgré tout, atteindra-t-elle le but! Mais une lame gigantesque, grosse de l'inéluctable catastrophe, s'abat tumultueusement sur le môle, qu'elle inonde. Un silence, poignant, terrible; puis le vieux marin qui, accroché au mât des signaux, suivait les péripéties du drame, ôte son bonnet de laine et entonne le *De Profundis*.

L'action est, on le voit, sobre et rapide; elle possède de puissantes qualités d'émotion, et très certainement les scènes maîtresses de l'œuvre porteront profondément sur le public. A première vue, elle semble fort simple, mais, à y regarder de près, il est facile de s'apercevoir que les questions qu'elle soulève exciteront l'ingéniosité des exégètes dramatiques et feront couler des flots d'encre.

Il s'agit ici, en effet, d'une tragédie de casuistique morale. Cette tragédie vient à propos, car certaine presse ne manque aucune occasion de dénier tout caractère intime aux œuvres françaises, et d'opposer en un cliché, un peu fatigué du reste, l'extériorité latine à la profondeur germanique. En présence de l'*Etranger*, ce cliché-là ne pourra guère servir; l'auteur, avec une rigueur inflexible, nous place exclusivement devant l'examen psychologique d'un cas de conscience.

Le nouveau drame de Vincent d'Indy est à la fois réaliste, symbolique et mystique; il est réaliste par le milieu où se situe l'action, par la qualité contemporaine des personnages, par les costumes et le décor. Il est symbolique, parce que ces personnages, qui cachent sous des dehors du plus moderne naturalisme, la représentation de types généraux, condensent en eux de l'humanité douloureuse et vibrante. Enfin, il est mystique en raison de l'atmosphère toute spéciale dans laquelle se déploie sa trame, en raison de la couleur quasi-religieuse qu'il retire de l'influence du talisman porté par l'Etranger,

de cette émeraude mystérieuse enlevée à la nef qui transporta en Provence Lazare le ressuscité. La pierre magique figure le symbole chrétien que traduisent les paroles augustes : « Aimez-vous les uns les autres et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » L'Étranger a consacré sa vie à mettre en action la divine formule ; il est un Apôtre de la charité, l'inlassable missionnaire de la Fraternité humaine.

A vrai dire, ce qui frappe tout d'abord, c'est l'inutilité et l'impuissance du talisman ; sans avoir la vertu néfaste de l'*Or du Rhin*, l'émeraude de miracle ne parvient ni à empêcher son possesseur de commettre l'injustice, ni, une fois entre les mains de Vita, à préserver celle-ci de la mort ; faillite de l'émeraude diront les gens d'esprit. Il faut la considérer comme de la grâce sanctifiante cristallisée, si on peut s'exprimer de la sorte. Elle ne peut produire tout son effet utile qu'à la condition d'être associée à une haute valeur morale chez son détenteur, et c'est à cette condition seulement qu'elle apporte à celui-ci le renfort de son pouvoir surnaturel. Or, la haute valeur morale nécessaire à l'utilisation du talisman, se mesure à l'empire que la volonté exerce à l'égard de la passion. Voilà pourquoi ce talisman, abandonné par l'Étranger qui a démérité en se laissant dominer par ses sens, ne peut pas davantage servir à Vita qui se trouve dans le même cas que lui, puisque sa volonté a également sombré dans son amour pour l'énigmatique et sublime inconnu.

Nous tenons à signaler l'auréole mystique dont Vincent d'Indy a cerné son drame, parce qu'en lui ajoutant un élément surnaturel, elle l'incline vers la légende.

En se plaçant à un point de vue strictement humain, la thèse de l'Étranger est la suivante : la volonté de faire le bien doit l'emporter sur la passion égoïste et personnelle ; elle entraîne le renoncement à l'amour, et l'Étranger apparaît comme une manière de Parsifal conscient. Aussi ne manquera-t-on pas de crier encore une fois au pastiche et de chercher des rapprochements plus ou moins vraisemblables avec certains drames wagnériens. Au cours d'un article fort remarquable, publié dans l'*Art moderne*, M. Calvocoressi s'est élevé contre la comparaison qui pourrait s'établir entre Vita et la Senta du *Vaisseau fantôme*.

Assurément, les motifs qui déterminent l'héroïne wagnérienne ne ressemblent en rien à ceux qui entraînent Vita ; néanmoins, il reste entre les deux femmes ce caractère commun de psychologie féminine qui les fait s'éprendre de l'inconnu et qui les entraîne fatalement vers tout ce qui est étrange.

Lorsque Vita a rencontré l'Étranger, elle ignorait la noblesse de sa vie, et de ses aspirations, elle n'avait aucune idée de la grandeur de la tâche qu'il s'était imposée ; elle a pourtant subi immédiatement un charme invincible et inexprimable qui ne peut s'expliquer que par le mystère dont s'entourait le héros du drame.

De même, l'analogie qui existe entre l'Étranger et le Brand d'Ibsen n'est que lointaine ; tous deux sont des volontaires, des « professeurs d'énergie » pour parler comme Maurice Barrès ; mais convient-il, pour les distinguer, d'invoquer l'idéal supra-humain de Brand ? Est-il bien certain que celui de l'Étranger demeure confiné dans des possibilités simplement humaines ? La conclusion de la pièce tendrait à prouver le contraire. L'Étranger est un « surhomme »

qui estime de son devoir de se garder de toute jouissance personnelle. Malgré son déguisement moderne, et le naturisme immédiat du cadre dans lequel évolue sa psychologie, il appartient à une espèce supérieure : « Je suis celui qui rêve. » Par instants, le drame produit une impression analogue à celle que nous donnent les tableaux de M. Jean Béraud, dans lesquels des personnages sacrés se meuvent à travers le décor prosaïque de la vie quotidienne.

L'Etranger pose le problème de la Volonté et de la Passion ; la volonté doit tendre à faire le Bien, à « servir ». Si l'Etranger, se conformant à sa règle de conduite, avait gardé le silence en présence de Vita et refoulé au fond de lui-même le sentiment qu'il considère comme un amour coupable, aurait-il rendu service à la jeune fille ? En la laissant épouser un homme indigne d'elle, aurait-il fait le Bien ? Que serait devenu le bonheur de Vita entre les mains d'André, véritable coq de village fat, inconstant et libertin ? C'est chose aisée de prêcher la morale, disait Schopenhauer ; le difficile consiste à la fonder. On pourrait appliquer ici l'aphorisme du philosophe pessimiste et se demander où se trouve réellement le Bien dans la circonstance présente. Le problème est singulièrement troublant.

La donnée morale qui supporte toute la pièce appelle encore d'autres observations, car si la lutte du devoir et de la passion en paraît être le fondement, l'Etranger en renonçant à l'amour ne cherche pas à transformer son acte en doctrine ; c'est une croix qu'il tient à porter, mais dont il n'entend point charger autrui, puisque sa conduite exalte précisément l'impérieuse nécessité de l'amour. Ne se condamne-t-il pas pour avoir troublé celui que Vita portait à André et ne proclame-t-il pas que la jeunesse a droit à la jeunesse ? Ce n'est donc point la Passion en soi qui est méprisable ; l'Etranger la respecte profondément, et s'y livrerait même pour son propre compte, avec moins de scrupules, s'il avait quelques années de moins. D'aucuns trouveront peut-être le prétexte de l'âge un peu insuffisant et estimeront que le « vol de cœur », en admettant qu'il puisse être qualifié de délictueux, ne saurait dépendre d'une façon aussi absolue de l'âge auquel il est perpétré.

Quoi qu'il en soit, nous en avons dit assez pour montrer l'ample matière à discussions que présente l'originale conception du drame. Il se pourrait même qu'on y découvrit un thème du plus ardent féminisme, Vita incarnant la femme future à l'action pacificatrice et bienfaisante. Son cœur ensemencé du bon grain de la charité, disons même de la Bonté laïque, pour faire plaisir à M. Frédéric Passy, ne sera-t-il pas l'instrument des apaisements tant souhaités ? Et, peut-être, la pièce porte-t-elle en elle, tracée sur un horizon trop lointain, hélas, l'esquisse du rôle admirable que les Vita de l'avenir exerceront sur une société au sein de laquelle le mot de Fraternité, ne sera pas seulement inscrit sur les monuments publics.

La conclusion de *l'Etranger* reste à la fois décourageante et hautaine. L'homme supérieur, l'artiste, le penseur, sont incapables de faire le bien, car le monde n'est point taillé à la mesure des chercheurs d'idéal. Pour celui que ne satisfont pas le train-train social et les mesquines jouissances de tous les jours, pour ceux que les préjugés étroits et vides quand ils ne sont pas barbares et cruels, trouvent en révolte, il n'y a point de place ici-bas. Ils sont et

resteront des étrangers ; leur but est trop haut et nous sommes trop bas, de sorte que la pièce de Vincent d'Indy, à l'instar de celle de Bjoernson, pourrait s'appeler : « Au-dessus des forces humaines. »

Mais, laissons là, la philosophie qui se dégage du drame et venons-en à la partition. Il n'en est pas de plus simple, ni de plus claire. Nous n'avons pu malheureusement que l'étudier sur la réduction au piano, et cette circonstance nous prive du plaisir qu'il y aurait à analyser les trouvailles dont l'instrumentation de Vincent d'Indy est coutumière. Néanmoins, la partition de piano et chant demeure assez éloquente pour affirmer sa profonde et subtile musicalité.

Elle se distribue symétriquement en un cadre de deux actes, divisés chacun en trois scènes, dans lesquelles l'intérêt reste soumis à une gradation d'intensité croissante. Par son ordonnance si nette, elle se montre d'inspiration bien française ; on ne nous sert que de l'essentiel, mais on nous le sert avec une méthode parfaite et une logique qui ne se dément jamais. On ne saurait trouver de meilleur exemple que *l'Etranger*, de la stricte application des principes formulés dans le *Cours de composition musicale*, dont nous avons entretenu les lecteurs de *Durendal*. L'enseignement du Maître a déteint ici sur sa musique plus encore que dans *Fervaal*, et il se pourrait que sa manière fut devenue plus classique, en ce sens qu'il pratique avec soin l'économie des forces musicales et qu'il atteint au maximum de puissance et d'expression avec le minimum de moyens.

Sans doute, le nouveau drame appartient encore à l'esthétique wagnérienne ; la scène constitue toujours l'élément primordial de développement à l'aide du leit motif, mais combien l'architecture thématique s'est allégée ! Combien elle s'inspire des nobles procédés de composition de l'école du contrepoint vocal ! Ça et là, le style, toujours soutenu et de fière allure, se pare de larges touches, puissantes et suaves dans leur forme canonique, qui font penser aux plus émouvantes créations de Palestrina.

En outre, et c'est là un caractère fondamental de *l'Etranger*, la partition offre, en quelque sorte, le signe distinctif des œuvres cycliques ; elle s'irradie autour d'un foyer central, autour d'un thème principal, motif directeur de la composition, sorte d'embryon expressif et symbolique d'où découle toute sa substance par une germination attentive et savante.

Les thèmes, très peu nombreux, sont de deux espèces : les uns s'appliquent à l'expression du dehors, ou mieux, aux personnages inanimés du drame, personnages qui le dominent de leur impassible immanence ; ils traduisent le décor soucieux de la mer et l'influence mystérieuse de l'émeraude sacrée. Les autres se chargent de l'expression humaine, ils s'attachent à dessiner les grands traits de la psychologie des personnages et ne se restreignent point à remplir vis-à-vis de ceux-ci la fonction de blasons musicaux.

La première catégorie de motifs caractéristiques contient le thème de la mer, constitué dans sa forme initiale, par des triolets arpégés de l'accord de *la mineur*, dépourvu de sa dominante, dont l'extrême souplesse se plie à tout ce que commandent les circonstances. C'est ainsi qu'il s'apaise en condensant son rythme restreint aux deux notes essentielles promenées d'octave en

octave, qu'il se réduit à un simple schème harmonique ou qu'au contraire, dès que la tempête s'élève, il s'*accentue* de dessins descriptifs, de deux gammes ascendante et descendante, figurant l'ondulation et le déferlement de la houle. Le thème de la pierre, étrange, pleinairiste, d'une sonorité cristalline, s'affirme fatidique : *Par la pierre de miracle, une volonté droite et pure peut commander aux flots et à la tempête* ; aussi, marque-t-il énergiquement le signe de la volonté ; à deux reprises il établit avec fermeté sa note initiale qu'accroissent deux valeurs différentes, puis il s'élève par tons entiers, ce qui lui donne une saveur, en même temps agreste et mystérieuse. Associés l'un à l'autre, ces deux thèmes ouvrent et ferment la partition sur laquelle ils pèsent de tout leur poids.

La seconde catégorie dans laquelle se rangent les thèmes d'expression humaine proprement dite, comprend d'abord le thème fondamental de l'œuvre, la cellule d'où s'épanouit toute sa floraison musicale. *L'Etranger* n'est qu'une apothéose de la Bonté, aussi le thème charitable y circule-t-il comme un sang généreux. Exposé d'abord dans toute la simplicité austère et un peu nue de sa ferveur liturgique, il donne naissance à deux motifs dérivés, offrant l'un et l'autre la même expression générale.

Proposé en *fa majeur* dans son état primitif, le thème de la charité occupe alors quatre mesures à $6/4$; puis, nous le voyons s'allonger de deux groupes mélodiques que l'auteur utilisera soit ensemble, soit isolément dans sa trame dramatique et qui jetteront à travers le contrepoint l'onction et la sérénité de leur pénétrante expression. Sous cette deuxième forme, le motif charitable couvre toujours quatre mesures, mais cette fois à $3/4$ et soutient les confidences de Vita. Enfin, il revêt un troisième aspect au moyen d'une légère altération du groupe mélodique de tête auquel l'appui assuré et ferme de deux notes égales confère une allure solennelle et hiératique. A ces trois manières d'être du thème de la charité formant comme le pôle affectueux du drame, s'oppose un motif sombre qui s'attache à l'idée de malheur, de pauvreté, de détresse, soulignée par une douloureuse et inquiétante volute de 6 noires.

(Partition page 14.) Voici pour l'axe mélodique du drame ; autour de cet axe se serrent des motifs accessoires, l'un représentatif de l'Etranger, ou plutôt traduisant l'attitude « noble et triste » du personnage, l'autre attribué d'une façon générale à l'entité « jeune fille » et à l'élément « éternel féminin ». Le premier se signale immédiatement à l'attention par l'inflexion de sixte, douloureuse et poignante de la phrase musicale et par la mélancolie de sa chute (*fa, ré♭, do, sib, lab, sol♭*) ; le second symbolise la coquetterie joyeuse et les agaceries du flirt. Il s'applique aussi bien à Vita qu'à ses insouciantes compagnes, et intervient avec sa forme souple, câline et onduleuse dans les dialogues d'André avec sa fiancée.

Enfin, deux motifs corrélatifs de la passion, et très proches parents l'un de l'autre, complètent le matériel thématique ; tous deux s'élèvent avec une intensité ralentie et alourdie de scrupules, au moyen de trois notes ascendantes appuyées. Timidement, le thème d'amour s'insinue à l'orchestre, lors de la première scène entre l'Etranger et Vita, puis sonne en fanfare à la fin du premier acte, montant par élans successifs d'une ampleur grandiose que le mélange des rythmes binaires et ternaires rend toute palpitante.

Ajoutons à ces motifs typiques quelques thèmes épisodiques, tels que la gracieuse et pittoresque chanson populaire : *Joli mois de mai*; la ronde du deuxième acte, et les petites figures réches et, tant soit peu radoteuses, qui enveloppent la mercuriale de la mère de Vita, et nous aurons dressé le catalogue thématique de la partition dans ses lignes essentielles.

On retrouve, dans l'*Etranger*, la souplesse rythmique si féconde en rendement expressif qu'affichent la plupart des compositions de Vincent d'Indy. Au premier acte, le thème de détresse se transforme en un scherzo moqueur dont le 6/8 sautillant s'accorde à merveille avec les soupçons qui pèsent sur le héros; au moment de l'intervention des enfants, qui crient : « *Au loup!* » le rythme se resserre par diminution et devient encore plus agressif. La ronde populaire du deuxième acte, alterne d'amusement façon les 3/4 et les 5/4, se tasse en lourdes retombées pleines d'une grosse joie avinée. Un simple groupe mélodique, une simple incise prennent une valeur expressive, accusent un relief soudain; entendez la formule descendante de l'*Etranger* s'exhaler en sanglots de désespoir ou crier l'exaltation généreuse de l'apôtre. Autour du caractère léger et frivole d'André, des arabesques en triolets, de menus fragments rythmiques s'émiettent, se gaspillent ou s'évaporent en fumée; autant en emporte le vent.

Si les modifications agogiques et les déformations rythmiques procurent au musicien d'inépuisables ressources de détermination expressive, le choix et la répartition des tonalités lui apportent, à cet égard, des moyens aussi décisifs. Le principe de la modulation expressive est suivi avec une constante fidélité; aucune modulation ne se produit au hasard, sans raison, pour le plaisir de moduler; tous les changements de tonalité correspondent à des intentions, obéissent à des facteurs psychologiques, à des préoccupations tirées du drame lui-même. Selon que la situation s'assombrit ou s'éclaire, la tonalité incline vers les quintes graves ou les quintes aiguës. Toute la casuistique intime reçoit ainsi un jeu de couleurs tonales auxquelles les figures thématiques ajoutent la précision plus accusée de leurs contours, et il y a de cette manière convergence absolue des moyens d'expression.

La tonalité de *la mineur* caractérise la mer par son pathétique tempéré; la nature mystérieuse grave et mélancolique de l'Etranger se transpose dans les tons si bien adaptés de *lab* et de *reb*, tandis que le thème de la charité, présenté d'abord en *fa majeur*, prend une plus grande tension en *mi majeur* pour préciser son caractère confidentiel et revient à une solennité plus grandiose dans le ton primitif. Aux motifs passionnels échoient les tonalités de *mi majeur*, *mi mineur* et *fa# majeur*, symptomatiques de l'éclat, de l'âpreté et de la violence.

Veut-on maintenant se rendre compte de l'échelonnement des nuances dont s'habille la tonalité au cours du développement psychologique des situations dramatiques, que l'on prenne une des deux admirables scènes qui mettent en présence, à chaque acte, l'Etranger et Vita. Au premier, par exemple, voilà que la jeune fille avoue, dans le ton général de *mi majeur*, que la mer n'est plus sa confidente; la tonalité s'abaisse au *sol* après quelques efforts pour atteindre celle de *la majeur*. Elle remonte à cette dernière, lorsque l'âme de l'Etranger

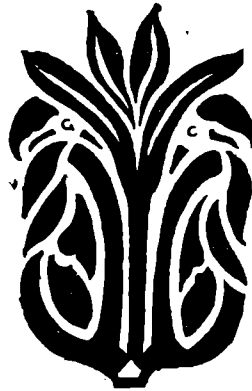
reflète le bonheur dont l'ensoleille la pitié consolatrice de Vita; à mesure que le débit devient plus passionné et que l'intensité des sentiments augmente, la tonalité s'élève vivement vers la couleur violente de *fa* \sharp *majeur*, dans laquelle éclate la crise de l'aveu. Mais aussitôt que Vita exprime sa confiance et compare maladroitement ou astucieusement l'Étranger à un père, la tonalité suit la dépression que ce mot suscite au fond du cœur ravagé de l'inconnu. Un assombrissement progressif accompagne son abattement et se traduit par une double chute, *la majeure*, puis *sol*, vers les quintes basses. A son tour, le cri d'amour de Vita fait bondir la tonalité jusqu'en *fa* \sharp *majeur*, niveau surélevé auquel l'Étranger apporte l'atténuation de sa mélancolie (*si \flat*) avant que la passion ne triomphe de tous les obstacles et n'éclate dans la tension aiguë du ton de *fa* \sharp *majeur*.

D'une façon générale, la structure du premier acte est plus simple que celle du deuxième, qui voit la crise morale s'exacerber, pour aboutir à la catastrophe finale. Les deux préludes offrent chacun un caractère différent, le premier, grandiose et large, brosse le décor de l'action, et la mer y chante de sa voix éternelle, pendant que le talisman scande l'étrangeté de son énergie et que le thème de charité s'y déploie largement à deux reprises différentes. Contrastant avec cette vaste fresque sonore, le prélude du deuxième acte emploie, en de sévères contrepoints, les motifs d'expression humaine auxquels il emprunte une intimité recueillie que traversent les éclairs de l'amour tragique. Nous avons cherché à faire ressortir les oppositions de coloris expressif qui remplissent la scène du premier acte entre l'Étranger et Vita. Celle du deuxième acte n'est pas moins belle : il y règne comme un désenchantement infini, qu'on sent poindre déjà dans la superbe invocation à la mer que Vita, torturée de sombres pressentiments, clame avec angoisse. Le bercement du thème maritime se déploie largement en $6/4$, mais, lorsque surgit l'Étranger, il précipite derechef son mouvement, alors que retentit le mystérieux appel du talisman suivi dans la profondeur des basses du thème de la pitié. Quelle admirable page symphonique que celle qui enveloppe les déclarations de l'Étranger! « *Je suis celui qui aime.* » A l'orchestre, la charité s'épanche en larges phrases impressionnantes d'une sérénité grandiose. Avec une ardeur désespérée, Vita crie sa souffrance, et sa voix utilise le sanglot si douloureux du thème de l'Étranger, dont l'intervalle de sixte s'ouvre et atteint l'octave dans le paroxysme de l'exaltation. En d'exquises et profondes harmonies, charité et passion fusionnent leurs natures, car l'être de Vita appartient tout entier à l'Étranger, et le divin feu de la Bonté a élargi son âme; morcelé, haletant, plaintif, le thème de celui qu'elle aime et qu'un impérieux devoir éloigne d'elle à jamais, s'égrène par fragments qui tombent lourds de misère et s'estompent peu à peu dans le lointain du définitif abandon. Quant à la scène finale, si puissamment mouvementée grâce à la marqueterie de tragédie physique et de tragédie morale découpée au milieu du formidable soulèvement de l'orchestre, auquel des voix, proférant de simples vocalises, apportent, comme dans *Fervaal*, un appoint instrumental, elle est certainement appelée à produire l'émotion la plus poignante et la plus saine. Vita et l'Étranger courent à la mort pour une cause sainte entre toutes, en portant

secours à la détresse humaine, et le cycle de la Bonté se ferme ainsi sur une vision du plus pur héroïsme.

Telle est cette œuvre dont l'inspiration, à la fois si haute et si triste, obéit à un aristocratique pessimisme. Objet de méditations pour les penseurs et instructif exemple pour les musiciens, elle marque peut-être une date dans l'histoire de l'art musical, en réalisant la forme la plus achevée et la plus classique qui se puisse voir du drame lyrique issu de l'esthétique wagnérienne.

L. DE LA LAURENCIE.



La Maison fleurie

—

I

*Au penchant vert de la colline,
Parmi les arbres et les fleurs,
Sous la neige des aubépines,
Sourit la maison du Bonheur.*

*A l'aube dans des lueurs roses,
Dans l'ombre violette au soir,
Elle attend, pour tout autre chose,
Le retour tardif de l'Espoir.*

II

*L'Espoir s'en est allé chercher la Bien-aimée
Ce clair matin de mai ;
Son visage s'ornait d'une fleur au sourire
Toujours prête à s'offrir.
L'Espoir reviendra-t-il vers la maison heureuse,
Triomphant et joyeux,
Au son léger des luths, avec la Bien-aimée,
Ce tendre soir de mai ?*

III

*Quand reviendront l'Espoir avec la Bien-aimée,
Sur celle qui chemine en longeant les sentiers,
Secouez vos bouquets, aubépines, églantiers !

O brises, inventez d'harmonieux poèmes,
Des symboles discrets, de délicats emblèmes,
Pour lui dire qu'en moi l'Amour s'éveille et l'aime !

Maison, pare ton seuil d'un hommage de fleurs,
Anime-toi de sons, d'aromes, de couleurs,
Et par ses sens charmés va parler à son cœur !*

*Lueurs, rythmes, parfums! Voici la Bien-aimée!
Sur la terre éblouie, étourdie, embaumée
Passe comme un baiser le souffle errant de mai!*

IV

*Au chant des brises dans les feuilles
Berçant le doux sommeil des nids,
Tendre demeure, tu l'accueilles
De l'Ave timide des lis.*

*Et de son charme unique écloses,
Dans un frisson de volupté,
La grâce des nouvelles roses
S'offre en extase à sa beauté.*

V

*L'ombre a noyé la chambre où la fenêtre ouverte
Laisse entrer la lueur mystérieuse et verte
Du soir glissant parmi les arbres recueillis...
Mais la première étoile au sein des cieux pâlis
En un rayon tremblant s'allume et s'insinue.
Une autre... puis une autre, et toutes... Jusqu'aux nues
S'allongent maintenant des chemins de clarté;
Et la Prière, au bord des lèvres, peut monter.*

VI

*Voici languir l'heure indolente :
Aimons-nous bien devant la Nuit,
Tandis qu'au loin, dans l'ombre lente,
L'eau du ruisseau reluit et fuit.*

*Oublieuses des grandes ailes
Et des infinies traversés,
Ce soir nos âmes immortelles
S'unissent en de longs baisers.*

*Extase! ton âme et mon âme,
Pressentant l'éternel azur,
Se confondent... Rien qu'une flamme,
Toute droite vers le ciel pur.*

VII

*Nos cœurs ont tressailli dans l'ombre
Au chant d'étranges violons ;
La douce Nuit se fait moins sombre
A la fenêtre où nous rêvons.*

*De vagues formes musicales
Légèrement glissent dans l'air :
Le lin clair de tuniques pâles
Drape le songe de leur chair.*

.

*De leurs blanches mains ingénues
Sur la demeure du Bonheur
Les sœurs des anges sont venues
Semer des rêves et des fleurs!*

CHARLES DE SPRIMONT.



L'Idée de Patrie et d'Humanitarisme

par Georges Goyau ⁽¹⁾



EST un livre d'un intérêt prodigieux que celui que M. Goyau a écrit sous la forme d'un *Essai d'Histoire française 1866-1901*, et, disons-le immédiatement, d'un intérêt plus qu'attachant par la somme de faits et d'idées dont il naît, plus qu'attachant, troublant presque par l'interprétation qu'en donne l'auteur. Avant toute chose, nous regretterons que M. Goyau ne nous ait pas proposé, au seuil de son ouvrage, quelque définition claire du contenu de ce mot immense : *humanitarisme*, et quelque fixation, sans ambiguïté, de ce que peut comprendre cette *Idée de Patrie*. Ce regret résulte de cette constatation que l'auteur, ne se contraignant pas au seul rôle d'historien narratif, ne semble avoir assumé celui-ci dans ce qu'il a de nécessaire que pour autant qu'il lui permettrait de se livrer à son goût dominant, qui est celui de la critique. Cette critique de l'histoire française pendant ces trente-cinq dernières années se résume en une thèse, que voici sommaire : La France n'a été, ne peut continuer à être grande, c'est-à-dire belle, forte, heureuse et riche, qu'à condition, d'exacerber, en quelque manière, l'idée de Patrie dans l'âme de ses enfants, idée qui fait partie de son tréfonds traditionnel et logique, idée qui est la réflexion, dirai-je, de la France elle-même, dans toutes les âmes individuelles des Français, et à condition de combattre impitoyablement dans son sein un fait idéologique contemporain vitalemment dangereux : l'Humanitarisme. L'on comprend aisément combien pareille thèse remue de questions difficiles et multiples, sa portée utilitariste et intellectuelle tout ensemble, et quel désir légitime envahit le lecteur, dès l'exposé, à essayer de se représenter nettement dans son cerveau la figuration de ces deux entités qu'on lui oppose : Patriotisme et Humanitarisme, qu'il faut reconnaître plus aisées à « sentir » qu'à « comprendre ».

Pour M. Goyau, l'idée de Patrie se résorbe, en somme, dans celle de *militarisme*, et il n'est pas éloigné d'identifier la France avec son armée. L'amour,

(1) Paris, Perrin, éditeur.

le respect, mieux encore, le culte de l'armée, voilà les vrais sentiments du patriote; la gloire des armes, soit celle que lègue le passé, soit celle que doit susciter l'avenir, voilà le plus éminent prestige d'une nation; devenir de bons soldats, voilà l'idéale perfection des Français! L'Humanitarisme, au contraire, qui rêve d'un désarmement universel et prêche la paix des peuples, qui tend, de toutes ses forces, à l'instauration d'une fraternité de tous les hommes entre eux, qui exige le règlement des différends par l'arbitrage et non par des batailles, M. Goyau nous le montre dans ses hommes, ses écrits, ses œuvres, en marque l'influence, en dégage les tendances, cet Humanitarisme qu'il déclare utopique, néfaste, il nous en désigne le grand acteur, le grand metteur en scène, la franc-maçonnerie; cet Humanitarisme, M. Goyau le démasque, le réduit à ses vraies proportions, qui seraient celles d'un égoïsme, d'un individualisme que recouvre à peine un mince manteau d'altruisme généreux; cet Humanitarisme, élément désorganisateur des sociétés à l'état de Patrie avec, il faut le dire, une bonne volonté d'impartialité méritante et une documentation merveilleuse, M. Goyau le désigne comme le danger le plus sérieux que court la France depuis la Révolution de 1789.

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans le détail de son livre si riche. Il vaudrait amplement la peine pourtant qu'on le reprit chapitre par chapitre et qu'on en discutât les conclusions partielles ou générales. Nous en resterons donc à quelques critiques d'ensemble. M. Goyau est un des esprits les plus distingués de l'école catholique moderne en France. Et ceci nous amène directement à expliquer le terme d'« intérêt troublant » que nous avons employé aux premières lignes de ce compte rendu. Si l'auteur ne nous donne pas, ramassée et concrète, une définition de l'Humanitarisme, il cite, au moins, avec une telle abondance les écrivains de cette doctrine, que le lecteur attentif en dégage peu à peu l'esprit. Eh bien, cet esprit, cette « âme », quels sont-ils, sinon l'esprit et l'âme des enseignements même du Christ??? Prêcher la justice, l'amour du prochain, par delà les frontières, déclarer hautement que le patriotisme est haïssable quand il mène à la haine, répudier toute guerre en principe, la tolérer exceptionnellement, quand « il n'y a pas moyen de faire autrement » quand elle est purement et simplement défensive, tâcher de diminuer les charges militaires d'un pays pour en augmenter d'autant les budgets de civilisation paisible, c'est être, sans doute, « humanitariste », mais n'est-ce pas être, dans l'acception moderne du mot, chrétien?... Et voilà pourquoi maints chapitres et maintes citations m'ont troublé, alors que je sentais M. Goyau, peut-être excellent catholique à sa façon, mais aussi médiocre chrétien à celle de beaucoup d'autres. Quand j'entends des hommes, francs-maçons ou pas, affirmer la fraternité universelle, estimer fort sagement, selon moi, que si la guerre peut produire de la gloire, c'est une gloire, somme toute, horrible et infiniment coûteuse en ressources de vies humaines et de richesses patriales, quand j'entends parler de la sorte certains hommes, je puis, certes, regretter leur franc-maçonnerie, mais ce que je ne puis faire, à moins qu'on me les démontre fourbes et hypocrites, ce que M. Goyau n'a pas tenté, d'ailleurs, c'est les rejeter en bloc avec ce mépris léger de paraître les juger indignes *a priori* de toute discussion doctrinale! Reconnaissons donc que ces

doctrines sont hautes et belles, et reconnaissons aussi qu'elles sont, ont été et seront longtemps encore utopiques. Utopiques... Voilà leur principal grief aux yeux de l'auteur, au moins celui sur lequel il était séant qu'il insistât. Si la France a été vaincue en 1870, selon M. Goyau, ça n'a été qu'à cause des idées républicaines et humanitaristes, idées qui prirent corps dans l'opposition et réussirent à amener une diminution du contingent. Mais qui ne sait que, si celle-ci fut et peut-être considéré comme un facteur de défaite, il est singulièrement amoindri par cet autre qui domine toute la débâcle : l'incapacité des chefs!

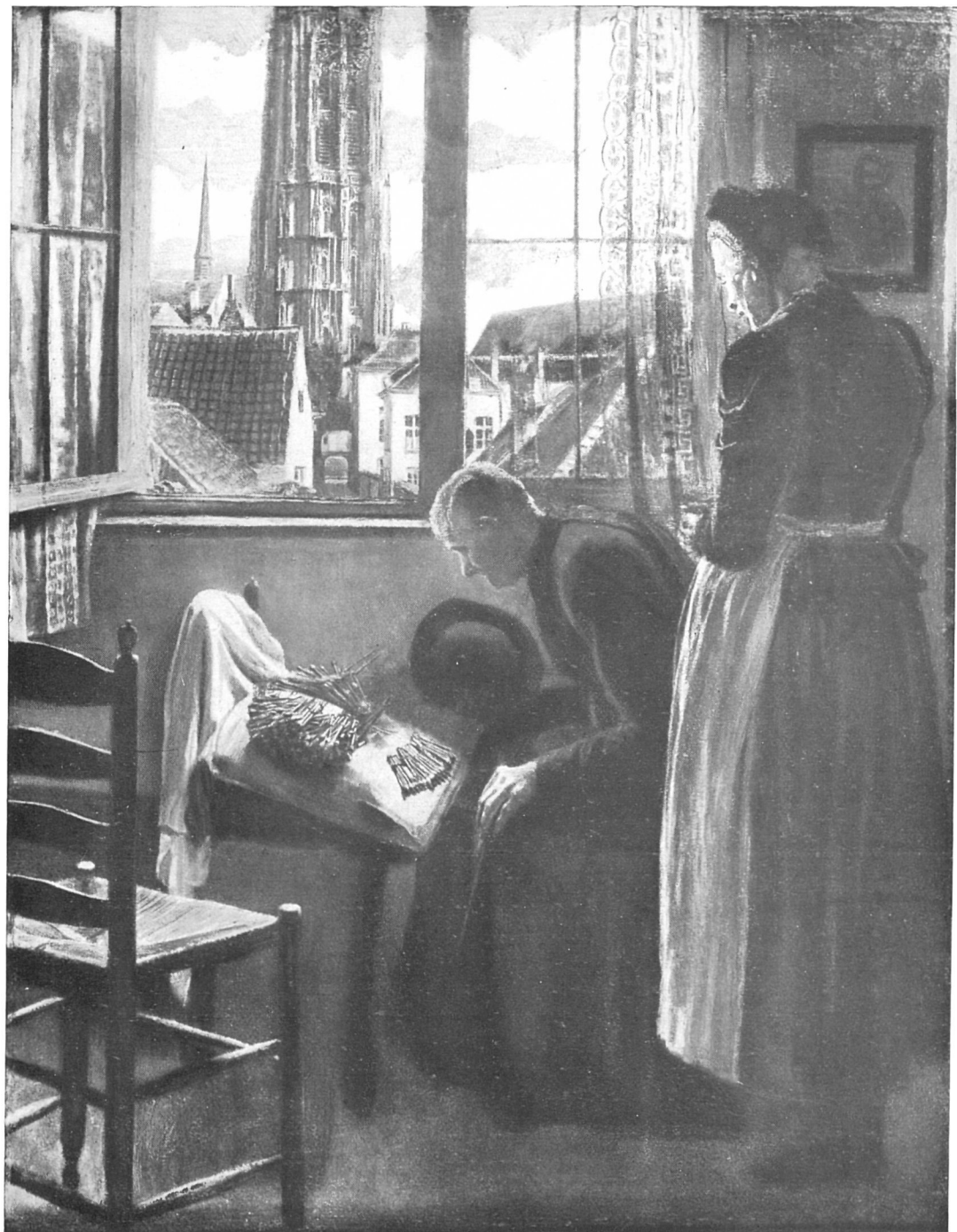
Malgré son impartialité et son esprit critique, l'auteur ne parvient pas à écarter une hantise qui se dresse à toutes les pages de son livre : le spectre de la défaite, épouvantail que l'on dresse devant le lecteur pour le faire fuir et se réfugier derrière la crosse des fusils ou l'acier des canons. Mais que signifie, que vaut ce procédé?... Voulons-nous convenir pour un instant que ce soit uniquement la doctrine cosmopolite qui ait acculé la France aux défaites des années terribles?... Qu'aurons-nous prouvé contre celle-là?... Que *pratiquement*, c'est-à-dire *patriotiquement* comme l'entend M. Goyau, elle est néfaste; mais aurons-nous démontré qu'en elle-même, débarrassée de ses contingences, considérée comme principe et non comme réalisation, elle soit basse, insensée, pour tout dire laide et immorale?... Notre historien établit qu'aux alentours de 1870, les loges humanitaristes allemandes grugèrent patriotiquement les loges humanitaristes françaises, que le précédent concert maçonnique se rompit au premier coup de canon, donnant un « la » aux maçons d'outre-Rhin subitement différent de celui qui accordait jusqu'alors Fr. germains et F. gaulois... Je le veux, mais qu'est-ce à comprendre, sinon que des milliers de vies humaines et quelques milliards de francs eussent été économisés à deux nations si l'esprit humanitariste des loges de ces deux nations eut été plus sincère, plus profond, plus réel. En bonne logique, regrettons donc un *manque* et non un *excès* d'humanitarisme et regrettons-le hardiment, quoi qu'en puisse penser M. Goyau, devant une guerre aussi odieuse, aussi factice que celle de 1870... Je me surprends à être d'un avis diamétralement opposé à celui de notre auteur pour qui il semble n'exister aucun stimulant d'énergie, aucun cadre de beauté morale, aucun champ de dévouement et de désintéressement, si ce n'est le militarisme et la guerre. Dirons-nous que pareille conception de la Patrie est à son tour profondément néfaste, et dangereuse, qu'elle ignore les conditions nouvelles de la vie des peuples, les profonds changements survenus dans les strates mêmes de cette collectivité d'individus qu'on nomme une nation, qu'enfin il y a gloire nationale et gloire nationale et que, lorsqu'il s'agit d'acquérir une denrée aussi tentante que la gloire, il est de bonne et élémentaire économie d'en calculer sagement le prix de revient!... Et pour descendre un instant dans la moralité de la question, pour évaluer la beauté même de cette gloire, je n'hésite pas à croire qu'est infiniment plus beau, plus utile, plus exemplaire, plus patriotique donc, l'acte de courage du promeneur qui, après avoir hésité, se jette à l'eau et risque sa vie pour sauver un citoyen en danger de noyade que la furie du soldat, furie somme toute grossière, mécanique, provoquée et attisée par l'odeur de la

poudre, le coup de fouet des clairons délirants, cette furie de soldat qui fonce à l'ennemi poitrine en avant, sans responsabilité et sans conscience. Certes, tout le courage, donc toute la gloire militaire, n'est pas dans cet exemple, comme tout le courage et la gloire civiques ne se restreignent dans l'autre..., mais amplifiez, différenciez, théorisez ces cas, arrivez à la vie civile dans toute sa plénitude, à la vie militaire dans toute son amplitude et vous concluez, je pense, à une « virtualité » glorieuse de la Paix, autrement noble, mais humble, autrement belle, mais simple que celle de la Guerre. Notre idée de Patrie contient donc tout autre chose que l'idée de Patrie de M. Goyau ou du moins des choses autrement comprises et nous estimons que nous pouvons la servir avec autant d'amour dans la Paix que dans la Guerre. Nous n'entonnons pas peut-être, actuellement et absolument, l'hosannah de l'Humanitarisme; mais, d'autre part, nous ne nous bornerions pas à le considérer directement « militaristement », s'il nous fallait le juger... Il repose sur des mots, et des sentiments, et des idées trop augustes, trop intimement liés à l'essentiel de la civilisation chrétienne, pour que nous commettions l'erreur de l'écartier, parce qu'il n'a pas du jour au lendemain changé la face du monde en ce qu'il est souhaitable d'y voir retouché, pour que nous lui infligions cette injustice méprisante et singulière de ne pas le trouver digne d'être considéré, analysé et critiqué tout d'abord en lui-même. Ceci détermine le reproche fondamental que j'adresse à ce multiplement intéressant volume : impartialité bien plus de surface que foncière. Il y a là un « traitement » infligé qui m'a choqué. D'ailleurs en pouvait-il être autrement !... Et n'était-ce pas le subterfuge nécessaire auquel devait aboutir l'historien catholique qu'est M. Goyau, en raison même de la gêne qu'il a dû ressentir à combattre, pendant 400 pages, des hommes et des idées qui nous proposent tout uniment d'en revenir à la charité et à la justice universelles pour l'établissement desquelles le Christ mourut en croix. « Tu ne tueras point ! » Est-ce que cette parole divine est non-avenue pour M. Goyau?... L'orthodoxie catholique a-t-elle cessé d'être l'institutrice du précepte divin ou bien a-t-elle remis le soin de le répandre aux Loges et aux Convents ?

... Il reste que ce livre, pour « troublant » qu'il m'ait paru, n'en suscite pas moins un intérêt prodigieux et par ce qu'il dit et par ce qu'il fait penser. Il est bien écrit, trop bien même..., le style est peut-être un peu fleuri à l'excès d'images et de métaphores, un peu trop continuellement élégant... Élégance sérieuse, images et métaphores d'une tenue très distinguée, je me hâte de le proclamer; pourtant nous eussions aimé d'y rencontrer cette sobriété unie de langage dont l'accent seul est la marque déjà convaincante de la conviction.

G. B.





Cliché de Buschmann d'Anvers

LA CÉLÈBRE DENTELLIÈRE DE MALINES
(ALEXANDRE STRUYS)

Chronique d'Art

Le Salon de Gand. — Dans le cadre du nouveau musée, le Salon de Gand fut nettement novateur. Quelques vieilleries routinières et quelques gageures déparèrent la cimaise, mais l'ensemble apparut adéquatement représentatif de l'évolution actuelle de l'Art. La Belgique y triompha, par le paysage, en Claus, ce parnassien enivré de soleil et dont chaque œuvre nouvelle est comme un hymne plus fiévreux à la lumière; à côté de lui, Heymans au faire flexible et multiforme, baigne de l'idéalisante buée de Corot, un marais de Campine; d'une intellectualité plus morbide, Georges Buyse s'apparente à Albert Baertsoen, et dans ses tableaux d'une maîtrise si rapidement conquise, affleure une interprétation également émouvante de la mélancolie solitaire et douce de certains coins des Flandres; puis ce sont les deux Verheyden, le père dans les nuances puissantes d'un sous-bois, le fils dans la notation exquise d'une aurore printanière; Emmanuel Vierin, dont les progrès furent étonnants, expose une toile d'une mélancolique beauté vespérale; Willaert continue ses aspects de Gand, avec une ferveur toujours renouvelée; R. de Saegher ébauche avec de la neige de curieuses symphonies de blanc; enfin M^{mes} Wytzman, de Weerd, Voortman, Bondue et Montigny apportent à cet ensemble excellent la contribution féminine faite plutôt de finesse que d'originalité.

La Mer du Nord a tenté le romantisme de Marcette et l'âpre génie de Mestdag, tandis que Frans Hens, en un panneau d'une technique merveilleuse, a interprété adéquatement l'âme sauvage du Bas-Escaut.

Parmi les portraits, *Edmond Picard*, par Lévêque, fut remarqué pour l'ironie, l'amertume et la force éparses sur cette figure — combativité au repos d'un lutteur de la pensée; Alfred Bastien, en traçant le portrait de sa mère, a été récompensé de sa piété filiale, car l'œuvre est une des plus belles et des plus impressionnantes du Salon par le dessin, la lumière et l'expression; enfin de Jacques Blanche, les portraits de Charles Cottet et de Paul Adam eurent le succès mérité par une rare élégance d'exécution et un relief étonnant de vie.

La « peinture de genre » est la plus exposée à l'écueil de la banalité... Tant sévit la chromolithographie à l'huile!... Ce fut, au Salon de Gand, l'envers de grandes beautés, que cette suite lamentable d'épisodes quelconques nés de l'imagination stérile de vieux rapins vidés et de jeunes arrivistes trop pressés... Quelques glorieuses exceptions : la *Dentellière* de Struys; les trois toiles de ce pauvre Evert Larock — parti trop tôt — et qui se voua, avec une touchante obstination, à confesser les parias et les miséreux; et parmi les

étrangers, Charles Cottet — dont *les Femmes et enfants de l'île d'Ouessant* ont une si idéale pureté de ligne, en leurs figures de madones touchées par la réalité, et enfin cet extraordinaire Anglada, peintre catalan, qui, d'une profusion folle de couleurs, sait dégager des attitudes, des mouvements et des images si harmonieusement rythmés.

Je m'en voudrais d'oublier Eugène Laermans. Malgré la goguenarde incompréhension des snobs et des caillettes, il a continué, dans le *Calvaire*, sa mission d'artiste pitoyable, proférant, avec un ardent scrupule de réalité, les tares de la pauvre humanité parmi le contraste ironique d'un impassible et éclatant paysage.

Quelques noms d'aquarellistes à noter : Stacquet et Uytterschaut — les anciens — et puis Pierre Verhaegen, avec *Une cour de Palais en Italie*, chaudement noté, et Albert Dutry, dont le talent orienté jusqu'ici vers les sites de campagne, s'est diversifié dans *Un coin de ville morte* d'une très juste interprétation de grisaille, de silence et de solitude... Artiste trop modeste que celui-ci, toujours moins préoccupé de se pousser lui-même que de faire valoir les autres; et tandis que ses toiles s'égarèrent en quelque salle accessoire, il bataille vaillamment, par la plume, et fait de l'air, de la lumière et de la notoriété autour des méconnus et des méritoires débutants... Et voici que je suis sûr de faire plaisir à ce fraternel Albert Dutry — plus que si je louais ses propres toiles — en contant que c'est lui qui découvrit, il y a quelques mois et amena à la cimaise du Salon de Gand, ce déconcertant J. de Bruycker qui, héritier de la saveur des vieux maîtres de Flandre, croqua ces types populaires de la *Minque* et de la *Friperie* en deux aquarelles qui nous dotèrent du coup d'un Daumier flamand.

Reste la sculpture : rien de bien neuf ne s'y révéla ; Constantin Meunier y apparut toujours génialement tragique et miséricordieux ; Rousseau — dans *Puberté* — a fait un chef-d'œuvre de vivante élégance ; Lagae exposa son beau projet du monument de Groeninghe dont le simple et robuste symbolisme patrial ne plut point au goût compliqué et boursoufflé du comité courtraisien... Il est vrai que dans l'esquisse de Lagae, il n'y a ni *goudendag*, ni éperons d'or, et qu'on n'y assomme point de chevaliers français.

F. V.

Le neuvième Salon du « Sillon ». — La visite à ce Salon ne nous a apporté aucune vision ou aucune sensation bien neuve. Pris dans son ensemble, il témoigne d'excellentes intentions, de talents honorables, d'efforts consciencieux, mais il ne montre rien de particulièrement saillant qui retienne longuement l'attention. Nous nous sommes arrêtés avec plaisir devant quelques portraits de *M. J. Laudy* dont l'un, surtout, a du caractère. *M. F. Bulens* expose des intérieurs d'église, dont un fusain et une aquarelle, auxquels nous reconnaitrons une jolie touche et même de l'émotion ; nous aimons spécialement une série de mignatures délicatement traitées. De *M. Ph. Swyncof* un grand portrait en pied d'une réelle distinction, un autre des plus expressifs, une page de style vrai, certainement remarquable. *M. G. Bouy* possède un talent éclectique qui lui fait aborder,

avec la même facilité, le paysage, le portrait, le pastel, les intérieurs d'église... et tout cela a du « chic », une réelle habileté, mais pas beaucoup plus. Encore un bon portrait — ils ne manquent pas cette année — de *M. G. Haustraete*, sincère et ferme. Avec *M. R. Van den Brugge*, nous entrons aux églises dont il nous peint des intérieurs d'une palette somptueuse et sûre. L'envoi de *M. M. Wagemans* est important et divers. Son *Vieux Radar*, acquis par le Musée de Gand, est une œuvre très personnelle, très poussée, avec un caractère humoristique et réaliste vraiment originaux. C'est un talent vigoureux, observateur, plein de santé; du même, une vue de rue, une petite toile toute trépidante de lumière. Un beau coloriste encore que *M. P. De Wit*, dont le *Boerhuis à la Hoghe* révèle le pinceau habile. Voici un grand *Paysage Nocturne* de *M. J.-F. Tordeur* qui retient par sa poésie et le talent qu'il révèle; il me paraît difficile de mieux exprimer la nuit et sa lumière mystérieuse que ne l'a fait le peintre. Une ferme à Forest est d'une justesse et d'une distinction parfaites; tout cet envoi, d'ailleurs, est intéressant. C'est un peintre d'impasse, de petites rues, de cours et de portes que *M. S.-J. Detilleux*; il s'attarde, avec raison, à la poésie populaire des coins quasi-ignores de Bruxelles et il rend l'originale saveur avec une adresse charmante, qui n'est pas exclusive de quelque sécheresse. La sculpture abonde à ce Salon. Nous citons *MM. J. Marin* qui expose un « fragment » harmonieux; *L. Mascré* dont le *Venusberg* a la fougue érotique qu'il fallait; et *M. Kemmerich* dont *l'Homme de Douleur* est vraiment impressionnant.

G. B.

Onze Kunst. — *M. MAX ROOSES* continue, dans la livraison de novembre, son étude si intéressante, accompagnée de belles reproductions, sur les dessins des maîtres flamands. Il traite cette fois de *Peter Breughel*, surnommé l'« Infernal », de *Cornelis Massys*, le second fils de *Quinten Massys*, de *Joachim Beuckelaer*, et du premier des « romanistes », *Gossaert de Maubeuge*, qui se laissa entraîner par la Renaissance italienne, dont il était un admirateur enthousiaste. Un excellent collaborateur hollandais, *M. FR. COENEN*, nous parle, cette fois, dans son étude sur le Musée *Willet-Holthuysen* d'Amsterdam, des belles collections de vieux « Delft » que renferme ce musée. Cet article est très beau. On y sent, sous l'apparence calme du style, un cœur passionné pour la beauté. Traduisons un passage bien sensé de cet article : « Quiconque veut jouir de ces objets comme de choses d'art, doit, pour ainsi dire, laisser son esprit au logis et ne vivre en grande partie que par les sens. C'est la joie des yeux, la beauté de la ligne et de la couleur que ces objets vous donnent, et les amateurs jouissent, outre cela, de la caresse délicate de ces objets, de leur modelé si pur, de leur émail lisse et gras, qui leur servent de critérium pour distinguer la vraie beauté des choses anciennes de leur habile imitation. Il n'est pas défendu, certes, de subir la suggestion de tout ce qu'un bel objet ancien d'argent, de verre ou de porcelaine, porte en lui de souvenirs d'un lointain passé; mais la jouissance sensible doit avoir le pas, car alors seulement on est juste envers l'art pratique nouveau qui n'a pas la séduction de l'antiquité, et on évite le danger de tomber dans l'idolâtrie des vieilleries, qui

n'accepte que ce qui est vieux et parce que vieux, qui ne veut pas du nouveau et ne discerne pas entre l'antiquité et la vie. Les conséquences de cette erreur sont visibles dans mainte collection et mainte exposition : un méli-mélo cocasse de choses précieuses et d'objets sans valeur, la Vénus de Milo à côté d'un bouton de la capote de Napoléon, qui suscite chez un public bien pensant des jouissances quasi-égales. » A lire aussi dans cette livraison superbe, l'article de M. P. *Buschmann* fils sur l'exposition de Gand. Cet article synthétique est accompagné de plusieurs belles reproductions, entre autres celle du maître-tableau de Struys, *La célèbre dentelière de Malines*. D'intéressantes nouvelles artistiques closent ce numéro qui est de tous points digne de ses devanciers. *Onze Kunst* est la plus belle revue d'art que nous ayons, et son succès bien mérité ne fera que croître.

A. C.



LES LIVRES

LA POÉSIE :

Le Jasmin, par ALBERT ERLANDE. — (Editions de la *Renaissance latine*, Paris.)

J'ai dit, à propos d'*Hélène*, la beauté musicale et plaintive des vers de M. Albert Erlande; j'ai dit aussi qu'un peu plus de clarté en doublerait le charme. Cette clarté, on la trouve — et pleinement — dans ce *Jasmin*, que le poète nous offre, comme une fleur fière et doucement parfumée. En de nobles alexandrins, d'une facture très personnelle, M. Erlande suscite, par le miracle de deux vivants symboles, la figure grave d'un Conteur et la tendre figure d'une Amoureuse, célébrant ainsi les deux plus aimables choses qui soient au monde : la Poésie et l'Amour. Et certains de ses vers retiennent par un attrait irrésistible, comme celui-ci :

Le jour a délivré toutes les alouettes !

et celui-ci encore :

L'odeur du vent trahit que la mer est prochaine.

Études sur la Poésie populaire, par GABRIEL VICAIRE. — (Paris, Henri Leclercq.)

Le poète regretté des *Emaux bressans*, mieux que tout autre, était à même de nous faire comprendre et goûter, dans toute leur saveur, ces exquis chansons populaires que la tradition transporte d'âge en âge et conserve dans la mémoire des hommes simples des champs. Le Folklore français est, à cet égard, d'une incomparable richesse. En ardent butineur de beauté qu'il était, Gabriel Vicaire en a pillé les trésors et les a exposés à l'admiration des lettrés. Chansons d'amour et de mariage, Noël naïfs, plaintes funèbres, il a recueilli tout cela en son pèlerinage à travers les provinces de France. Et les études qu'il consacre à cette poésie populaire, et qui étaient restées éparpillées en des revues, gagnent d'être ainsi réunies en un livre. Elles sont écrites dans cette jolie langue limpide, ailée et savoureuse, dont il avait le secret. Et tout le monde, les folkloristes comme les poètes et les autres, prendra plaisir à les lire.

F. A.

La Couronne poétique de Victor Hugo. — (Paris, Fasquelle.)

Tous les poètes du XIX^e siècle, les illustres et les inconnus, les fières comme les humbles, ont dédié à Victor Hugo, au Père, des strophes glorificatrices. Sa vie longue et laborieuse, ses malheurs, son exil ont mis autour de son nom un peu de brume légendaire, et dans l'esprit de la foule, qui ne discute guère, mais admire, ce nom, prononcé avec un religieux respect, évoque soudain le fantôme d'un héros. Toute poésie tient de lui, a-t-on dit. Cette affirmation, d'un enthousiasme outré, n'est vraie qu'à moitié. Certes, les murmures innombrables du monde, balbutiements, prières, soupirs, clameurs d'ivresse et de rage, grondent et se pressent dans son œuvre. Une chose y manque trop souvent, cependant, — que nous aimons chez d'autres poètes, moins grands peut-être, mais plus purs, — le frisson de l'âme humblement, simplement émue, sans forfanterie; le cri de détresse du cœur brisé ne retentit vraiment qu'une fois chez lui — et ce fut l'admirable livre des *Contemplations*.

Il y a toujours quelque chose qui froisse dans la déification d'un homme. Aussi, ce livre, recueil d'hymnes qui, tour à tour, haussent le poète vers les étoiles ou le font converser familièrement avec Dieu, énerve-t-il à la longue le lecteur. On ne peut oublier, devant tant d'admiration, que le limon originel marque toujours les ailes du génie, et que, si grand soit-il, le poète reste un homme. Hugo fut un forger de rythmes d'une incomparable puissance. Durant tout un siècle, son verbe sonna le plus haut. Voilà sa gloire, et elle est assez grande et assez belle! Reconnaissons-la, chantons-la, mais n'allons pas adresser à celui qu'elle illumine d'autres louanges mensongères dont la postérité rirait. Surtout, n'en faisons pas un dieu!

De cette couronne poétique, dont tous les poètes du siècle ont serti les fleurons, on retiendra quelques strophes frémissantes de lyrisme, signées Banville, l'admirable fragment de *Hérédia* et les gracieuses *Odelettes enfantines*, de Catulle Mendès.

CH. DE S.

LE ROMAN :

Rédemption, par ANDRÉ LICHTENBERGER. — (Paris, Plon-Nourrit.)

J'eus déjà l'occasion d'affirmer ici même combien me plaît la psychologie des romans de M. A. Lichtenberger, et comme j'en apprécie la sévère tenue littéraire. C'était à propos de *Père*, un livre véritablement beau par son accent de conviction émue et la forte vérité morale qui y est incluse... Sans atteindre à la hauteur de cette œuvre, *Rédemption* se recommande par les mêmes qualités. Deux caractères d'écrivains : Valcreux, le romancier aimé des dames, sentimental comme son style, esprit tout en surface, et Sartex, le puissant ouvrier du Beau, arrivé lentement, mais sûrement à la gloire véritable, y exercent leurs influences divergentes sur un noble et grand cœur de femme. Lucienne, épouse du premier, dont elle reconnaît et déplore les faiblesses, tout en l'aimant, à un moment donné, risque bien de devenir la maîtresse du

second. La douleur la sauvera de la chute. La mort d'un enfant, Nette, délicate sœur de ce petit Trott que les lecteurs de M. Lichtenberger connaissent bien, ramènera les époux l'un vers l'autre et raffermira à jamais, par la communion des larmes, leur amour un instant ébranlé. Cette œuvre de forte psychologie est écrite en un style sobre sans sécheresse, expert à détailler les nuances comme à fixer, en quelques touches, les traits marquants d'un caractère.

Les Jeux de la Préfecture, par J.-A. COULANGHEON. — (Paris, *Mer-cure de France*.)

On s'amuse bien à Châteauneuf, en l'an quelconque de la République, une et indivisible, toujours la même. Il s'y trouve un préfet, modèle d'opportunisme, véritable prodige du genre, sachant ménager la chèvre et le chou, dans l'espèce le socialiste Toupinard et le modéré Moirel. Il s'y trouve des sous-fonctionnaires aussi adroits, de fort jolies femmes, d'exquises jeunes filles..., mais surtout Baridel, François Baridel, le héros du livre, le type achevé, complet, de ce que peut être une jeunesse républicaine, respectueuse du pouvoir « établi », qui a lu, au surplus, Mallarmé et Laforgue. Ce que l'on joue surtout à Châteauneuf, c'est l'amour, et à ce jeu-là Baridel excelle. Toujours en quête d'aventures, ses expériences sentimentales le mènent en dernière analyse au mariage. Oui, de flirt en flirt, il en vient à aimer sérieusement une douce jeune fille. Il se mariera donc, et, pour fuir les variations politiques qui pourraient l'induire à d'autres variations, il entrera dans le commerce. Tandis que la *Marseillaise* plane sur Châteauneuf, fêtant le préfet, le député, la République, sous l'acacia odorant, dans le jardin fleuri de roses, Baridel murmure doucement à Blanche l'aveu ingénu d'amour.

M. Coulangheon est un écrivain d'esprit. Son style, tout en petits détails observés, en nuances délicates, plaît par un charme très spécial et subtil. *Les Jeux de la Préfecture*, ce sont des scènes de la vie provinciale vivement dépeintes, d'une vie provinciale non point terne comme certains se plurent à la montrer, mais toute en finesses, fleurs et chansons.

La Tendresse, par ALBERT ERLANDE. — (Paris, Ollendorf.)

Les bons romans, écrits sous forme de correspondances, sont captivants et rares. Ils sont captivants parce que les caractères, s'y livrant d'eux-mêmes, y apparaissent d'une façon plus vive, et aussi parce qu'à les lire, on oublie facilement l'auteur, on s'imagine avoir découvert de vieilles liasses de lettres, on éprouve l'anxiété de la découverte, la joie de pénétrer un passé. Ils sont rares aussi, surtout rares, car le genre épistolaire exige de ces qualités spéciales, dont un écrivain, d'ailleurs excellent, peut totalement manquer. Il lui faut l'abandon sans nonchalance, le laisser-aller sans pose, l'esprit et toute sa gamme, et toujours la finesse et parfois la gravité, et, outre cela, ce je ne sais quoi qui fait deviner le cœur.

Les lettres dont se compose *la Tendresse*, réunissent assez de ces qualités pour que leur lecture soit vraiment attachante. Sentimentales, elles disent

presque toutes le mal d'aimer. Celles d'Yvonne de Lasseuil montrent combien terrible est pour une âme éprise l'ombre approchante de la vieillesse. Celles d'Alain Desfrages révèlent un cœur tourmenté par la tendresse, *la Tendresse*, vague propension à aimer sans savoir qui l'on aime, mal bien réel dont beaucoup ont souffert et que tant de poètes, sans le savoir peut-être, ont chanté.

Livre d'intimité, à lire le soir, quand on se sent l'âme grave, dans la clarté calme de la lampe.

Hésitation sentimentale, par l'auteur d'*Amitié Amoureuse*. — (Paris, Calmann-Lévy.)

Un joli roman, finement écrit, d'une plume alerte, et qui a le mérite peu fréquent d'être bon et de s'adresser à tous. Je le recommande vivement aux jeunes lectrices de *Durendal*. Il peut être lu par elles, il est bien stylé, et, j'y insiste, ces deux qualités se rencontrent si rarement dans un même livre!

La Demoiselle de Puygarrou, par HENRY GRÉVILLE. — (Paris, Plon-Nourrit.)

Je leur recommande aussi *la Demoiselle de Puygarrou*. Que ce soit là le dernier livre qu'ait signé la main si experte, maintenant glacée par la mort, d'Henry Gréville, je n'y puis songer sans mélancolie. Non pas que ces romans, hâtivement écrits, me paraissent destinés jamais à occuper dans l'histoire du genre une place marquante. Mais il y régnait une telle bonne foi, le ton en était de si bon aloi, on y devinait enfin une âme si égale d'humeur, douce et bienfaisante, que les défauts de style et de composition se faisaient presque pardonner. Et puis, les livres que nous n'aimons guère peuvent être aimés par d'autres, et nous ne devons pas dédaigner les regrets de ceux-là!

Peu de romans de M^{me} Gréville valent *la Demoiselle de Puygarrou*. On dirait que l'auteur, aux approches de la mort, a voulu exprimer, résumer en une œuvre dernière sa tendresse pleine de bonhomie, la délicatesse de pensée et la bonté de son cœur.

La Maison Vide, par JEAN DENZÈLE. — (Paris, Perrin.)

Un homme, épris de grandeur et de beauté, André Martyne, découvre qu'une implacable maladie le destine avant peu à la mort. Sa détresse morale s'accroît de l'affreuse idée qu'il ne laissera rien derrière lui, car sa femme, caractère frivole, ne continuera pas sa pensée et l'enfant né de leur union, trop jeune pour apprécier son père, l'ignorera à jamais. Mais André se révolte contre cette disparition totale de son être. Durant les dernières années, les derniers mois qui lui restent, il s'attache à transformer l'âme de sa femme, à la façonner à l'image de son âme, à lui faire aimer ce qu'il aime. Ainsi, lui parti, sa maison ne sera néanmoins pas vide de lui; la chaîne qui unit les vivants aux morts ne sera pas brisée.

M. Denzèle a bien traité ce thème profond et triste. Son livre est à lire; il émeut.

Pour arriver au Bonheur, par GEORGES SAUVIN. — (Paris, Plon-Nourrit.)

Les héros de ce roman arrivent au bonheur par un chemin bizarre et guère fréquent. Un livre correctement écrit, qui se laisse lire, sans plus.

CH. DE S.

La Maison du Péché, par MARCELLE TINAYRE. — (Paris, Calmann-Lévy).

Voici qui n'est pas banal : un roman autour ou plutôt contre le jansénisme; cela nous vaut la peinture en grisaille — très originalement tracée — d'un milieu janséniste au *xx^e* siècle, où une mère farouchement intransigente fait face à un fils que, malgré les précautions d'une éducation toujours alarmée et les suggestions d'un milieu claustral, la fièvre moderne touche de son aile de feu... Et c'est alors un fougueux débridement des sens jusqu'à ce sacrilège, joliment ironique, d'une scène de séduction dans les ruines même de Port-Royal.

L'œuvre, dans sa première partie surtout, est fort bien écrite, avec une verve nerveuse à laquelle les femmes-auteurs ne nous ont point habitués!

F. V.

La Maison des Grenades, contes par OSCAR WILDE, traduits de l'anglais par G. KHNOFF, avec deux portraits de l'auteur, un vol. in-18. — (Paris, Editions de la Plume.)

Quatre contes : le *Jeune Roi*; l'*Anniversaire de l'Infante*; le *Pêcheur et son âme* et l'*Enfant-étoile*, dont le premier est le meilleur, et qui sont comme de belles imageries de symbole et de légende, inventées et colorées par un poète et dont un autre poète a voulu employer son art délicat à nous donner une belle version où il a su transporter le charme même d'une œuvre originale.

A. G.

LA CRITIQUE :

Opuscules de critique historique, fascicule III : **S. Francisci legendæ veteris fragmenta quædam**, *edidit et notis illustravit* PAUL SABATIER; fascicule IV : **Les règles et le gouvernement de l'Ordo de Pœnitentia au XIII^e siècle**, par le R. P. PIERRE MANDONNET, O. P. — (Paris, Fischbacher.)

Tout en préparant la publication prochaine de l'édition remaniée de sa belle *Histoire de saint François*, Paul Sabatier ne cesse pas de mettre au jour de nouveaux documents du plus vif intérêt sur les origines franciscaines. On sait les lacunes, les contradictions et les difficultés qui rendent si pénibles et hérissées de doutes si ardues l'étude et la comparaison des manuscrits des *xiii^e* et *xiv^e* siècles, où se retrouvent, la plupart du temps fragmentés, dénaturés d'interpolations et de suppressions, les chroniques originelles de frère Léon,

des trois compagnons, de Thomas de Celano, etc. Chacun de ces manuscrits, avec ses couches superposées de légendes, fait songer à ces territoires grecs ou levantins, où des fouilles méthodiques font apparaître, en débris et en vestiges précieux, l'un siècle après l'autre, jusqu'aux restes préservés d'époques fabuleuses déjà pour l'antique Hérodote.

M. Sabatier nous donne, aujourd'hui, le texte, emprunté au manuscrit de Liegnitz (qu'il a décrit dans le fascicule II de la collection), de sept chapitres de la *Legenda antiqua* (compilée vers 1322), qui paraissent provenir d'une légende composée au siècle précédent (vers 1246) et dont les éléments auraient été puisés dans le *Speculum perfectionis* de frère Léon.

Nous ne ferons pas ici l'exposé des preuves et de l'argumentation de M. Sabatier, qui nous paraissent inattaquables. C'est une véritable joie que de suivre les travaux d'un tel maître, d'écouter sa parole, où l'on sent vibrer la droiture admirable et la chaleur contagieuse de son âme, d'applaudir, enfin, à l'abondance et à la sagacité des découvertes qui mettent dans une lumière sans cesse accrue la figure merveilleuse et chère du *poverello*.

* * *

L'institution du tiers-ordre fut peut-être un des plus puissants instruments d'émancipation et de liberté au moyen âge. Par la force irrésistible d'une association soustraite, grâce à son caractère religieux, aux prises du pouvoir civil, et qui défendait ses adeptes contre les puissants, opposait à ceux-ci l'énergie collective de la solidarité, les tiers-ordres ne contribuèrent pas médiocrement à créer dans le peuple l'esprit vigoureux et avide d'indépendance, la confiance et le courage municipal, qui amenèrent, en Italie, la décadence et la chute du pouvoir impérial, et rendirent possible, dans le Midi et dans le Nord, le prodigieux essor des communes.

Entre les mains de la Papauté, sous sa direction assidue et sagace, l'armée spirituelle recrutée par les nouveaux ordres mendiants devint un terrible bélier sous l'effort duquel la vieille construction féodale se mit à craquer de toutes parts.

Et n'est-il pas intéressant de noter, à cette heure où la tolérance et la libre-pensée adoptent une si étrange figure, que c'est un de ces moines, dont on spolie et disperse les successeurs, un dominicain, saint Thomas d'Aquin, qui, le premier, formula la théorie du gouvernement constitutionnel, fondé sur la libre élection, tandis que le grand adversaire de l'Eglise, Frédéric II, professait déjà l'absolutisme dérivé du droit romain : omnipotence de l'Etat ou du prince, — auquel la seconde Renaissance devait réserver un si brillant avenir et qui a passé tout entier dans le jacobinisme moderne.

On conçoit quel intérêt capital s'attache à l'élucidation de l'histoire des tiers-ordres et, plus particulièrement, de celui dont la fondation appartient à saint François. Malheureusement, ses origines et les phases de son développement ne nous apparaissent que confusément dans les mentions laconiques des chroniqueurs, spécialement des trois compagnons, et dans les bulles du Saint-Siège.

L'esprit et le caractère de l'institution, dans les divers aspects qu'ils ont pris par le progrès du temps, devraient surtout nous être révélés par les Règles successives qui, certes, ont régi l'ordre. Mais ces Règles ne nous sont point parvenues dans leur teneur initiale ou, du moins, jusqu'à la publication d'un texte plus ancien conservé au couvent de Capistrano (fasc. I de la collection d'opuscules), et dans lequel le R. P. Mandonnet s'accorde à reconnaître, avec M. Sabatier, qui l'a découverte, la Règle primitive de 1221, nous ne possédions d'autre document sûr que la Règle, arrivée au terme d'une longue évolution, consacrée par le Pape Nicolas IV, en 1289.

Le document, si heureusement retrouvé par M. Paul Sabatier et authentiqué d'une façon irréfutable par le R. P. Mandonnet, est devenu, pour le savant dominicain, le point de départ d'une étude historique et critique admirable de méthode et de logique, et qui jette une vive clarté sur les débuts du tiers-ordre franciscain. Nous nous réservons de revenir sur cet important travail et d'en résumer les conclusions lorsque les *Opuscules* en auront publié la dernière partie.

J.-K. Huysmans, *L'Art Moderne*, deuxième édition, 1 vol. in-18. — (Paris, Stock.)

L'éditeur Stock réimprime le volume, paru en 1883, chez Charpentier, dans lequel Huysmans avait réuni la série des articles dans lesquels, de 1879 à 1882, il avait combattu un si vaillant combat contre les clichés, le « grand art », les académies, en faveur de « l'art moderne », de l'art dégagé des poncifs, des formules, des trucs et résolu, à la suite de Manet, à demander ses inspirations à l'observation immédiate et sincère de la vie.

Les pages pleines de relief et de bravoure intellectuelle de Huysmans nous reportent aux temps héroïques de la peinture impressionniste, aux débuts des Degas, des Manet, des Rafaëlli, des Forain, de combien d'autres, dont le talent, violemment nié, alors, et les œuvres qui faisaient scandale, sont placés actuellement au premier rang et ont suscité un mouvement profond et durable chez nous aussi bien qu'en France.

L'école de la bouffissure et du pastiche, de la peinture machinée et théâtrale reçut en ces rencontres d'irréparables avaries; mais elle survit cependant, ayant la vie dure et étant galvanisée, au surplus, par la vertu des médailles, des récompenses et des commandes officielles. Il est amusant de marquer, à propos de cette protection, à titre d'indice de leur ouverture d'esprit et de leur culture, à quel point les jacobins, les anciens et les nouveaux, se sont toujours montrés réactionnaires en matière artistique. Rien de surprenant, du reste, à ce phénomène. chez des gens qui pensaient et légiféraient par axiomes et principes spéculatifs, ignorant les hommes vivants et la réalité de la vie, et rêvant de réduire, en quelque sorte, les âmes au même dénominateur étroit et sectaire. Ils voyaient comme ils pensaient — faux; et leur éloquence et l'art qu'ils admiraient étaient taillés dans le même fer-blanc! Cependant, il faudrait parler au présent, car la race, à la fois ridicule et redoutable, de ces théoriciens fanatiques, n'a pas péri...

Ils fréquenteraient, avec singulièrement de profit, le volume de Huysmans, ces jeunes artistes qui, sous prétexte d'idéalisme, ont encombré les salons de ces dernières années du consternant étalage de machines démesurément amphigouriques.

Le sentiment de l'art et sa formation par l'étude des œuvres, un vol. in-18. — **L'art chrétien en France des origines au XVI^e siècle**, un vol. in-12. — **L'influence de saint François d'Assise sur la civilisation et les arts**, un vol. in-12, par ALPHONSE GERMAIN. — (Paris, Bloud et Cie.)

La lecture des ouvrages de M. Germain leur serait, aussi, d'un très salubre enseignement. A suivre l'auteur, comme un guide sûr, dans sa course rapide et démonstrative au travers les arts de toutes les civilisations, ils apprendraient de lui, et, en même temps, des connaissances qu'ils recueilleraient en route, les lois de mesure et d'harmonie auxquelles, si libre et si spontanée qu'elle soit, doit obéir toute œuvre esthétique.

L'art comme la langue possède une orthographe; malheureusement, nous comptons trop d'artistes — et d'écrivains — qui l'ignorent, et dont toute l'originalité est faite de cette ignorance.

« Les principes essentiels, écrit M. Germain, dans son *Avant-propos*, sont mal connus, même par des esprits très renseignés sur l'histoire et l'archéologie, car on ne s'en préoccupe guère depuis les dernières transformations infligées à la philosophie de l'art. Enfin, maintes aberrations sont répandues que nul ne réfute, maintes confusions sont établies que nul ne cherche à dissiper, et, sans défense contre les idées fausses, le sentiment du beau s'altère en beaucoup de passionnés d'art, provoquant d'incroyables dédains envers l'art normal et la saine originalité. »

Certes, le défaut d'éducation vraie et profonde constitue une des causes premières des surprenantes « manifestations d'art » que nous avons subies, mais encore, trouvent-elles aussi, en partie, leur origine dans la surexcitation et le blasement de la sensation chez certains artistes et chez leur public, également peu cultivés, et qui les voue à l'outrance et à l'incohérence, crée en eux l'incapacité de se rendre sensibles à la beauté réelle, forte et équilibrée.

On n'enseigne ni le goût, ni la sensibilité, à défaut desquels nous ne saurions atteindre au discernement de la beauté, mais il nous appartient de les fortifier par l'étude et la comparaison des œuvres et, entre les œuvres, de celles les plus proches de la perfection, c'est-à-dire de l'ordre et de la simplicité.

Ces œuvres, M. Alphonse Germain excelle à nous les montrer, à nous en signaler les caractéristiques, à nous les rendre présentes et fructueuses. Sa méthode est excellente; il émeut et convainc parce qu'il parle, non en professeur, mais en artiste et que la raison, chez lui, se colore des chaudes teintes de l'enthousiasme.

ARNOLD GOFFIN.

Les Ecrivains et les Mœurs, par HENRY BORDEAUX. — (Paris, Plon-Nourrit.)

En une nouvelle série d'études critiques, M. Henry Bordeaux applique son éclectisme si plein de sagacité et si vibrant de sensibilité à l'analyse des plus récentes œuvres contemporaines.

Parmi ces pages, on admirera surtout une dissection merveilleusement conduite de l'œuvre de Bourget et, à propos de Barrès, un « portrait de jeune homme » ou le Sturel des *Déracinés* et de l'*Appel au soldat* est croqué en un raccourci plein de précision et de saveur; les chapitres sur Balzac et Stendhal tournent un peu court; il m'a, du reste, toujours semblé que M. Henry Bordeaux excelle davantage dans l'analyse des livres plus immédiatement proches de sa très moderne intellectualité.

Le volume s'ouvre par des considérations sur la crise du roman d'une bonne et courageuse actualité.

F. V.

DIVERS :

L'au-delà et les forces inconnues (Opinion de l'élite sur le mystère), par JULES BOIS. — (Paris, Ollendorff.)

On se rappelle l'intéressante *Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret. Ce que celui-ci fit, avec tant de verve et d'une façon si pittoresque, à propos de littérature, Jules Bois vient de le faire à propos de l'occultisme et des questions qui s'y rattachent. Il a interrogé sur L'au-delà et les forces inconnues, non point les spécialistes, dont on eût pu se défier, mais l'Élite dans l'art, la philosophie, la littérature et la science. C'est le résultat de son enquête qu'il publie aujourd'hui. Je l'ai lu avec le plus vif intérêt et j'engage tous ceux que ces questions, si obscures encore et si mystérieuses, passionnent, à le lire. Ils le feront avec fruit et avec plaisir. Ce n'est que le procès-verbal très net et précis d'une enquête admirablement faite par l'auteur. Pour ne pas influencer le lecteur, Jules Bois s'abstient de conclure par un jugement personnel.

Pour ce qui me concerne, j'avoue qu'après la lecture de ce livre je reste ce que j'ai toujours été, au sujet de ces questions épineuses, un sceptique dans l'âme, dans le bon sens du mot, aussi incrédule qu'on puisse l'être, mais en même temps, tout disposé à admettre ce qui me sera péremptoirement démontré. Je me défie au plus haut degré des occultistes de profession. Jamais je ne les croirai sur parole. J'admets leur bonne foi, mais ne peuvent-ils être eux-mêmes les victimes, ou de la supercherie la plus adroite et la plus hypocrite, ou d'une autosuggestion d'autant plus redoutable qu'elle est inconsciente?

HENRY MØLLER.

LES SAINTS : Saint Hilaire, par le R. P. LARGENT. — **Le bienheureux Grignon de Montfort (1673-1716)**, par ERNEST JAC. — (Paris, Lecoffre.)

Saint Hilaire, évêque de Poitiers, vécut au 1^{ve} siècle, alors que l'Eglise, à peine sortie de l'ère des persécutions, subissait la protection, peut-être plus redoutable, des empereurs et luttait contre leurs caprices théologiques. Hilaire combattit pour l'orthodoxie avec saint Athanase, saint Eusèbe de Verceil, saint Denis de Milan et, comme eux, fut déposé et exilé par Constance, qui professait le semi-arianisme. La monographie du R. P. Largent retrace avec lucidité et précision l'histoire de ces années troublées et la nature capitale du débat qui divisait les fidèles et les schismatiques.

* * *

La vie brève du P. Grignon de Montfort n'a été qu'un incessant apostolat, entrecoupé de tribulations sans nombre, d'incroyables avanies, d'affronts qui ne purent lasser sa ténacité bretonne et l'indomptable persévérance de sa vocation. La grande partie de ses jours se passa à errer sur les routes, dans le plus parfait dénûment évangélique, pour aller de village en village porter la bonne parole des missions, en dépit des entraves suscitées à son zèle par un épiscopat trop souvent enclin au jansénisme et par certains membres du clergé, effarouchés des allures extraordinaires et de la foi intransigeante du bienheureux.

Le chemin tracé était, alors comme aujourd'hui, celui de la sagesse pour les gens raisonnables, et celui du succès — mondain tout au moins.

Le P. de Montfort a attaché son nom à la fondation de deux instituts, la Compagnie de Marie, formée de prêtres missionnaires comme lui-même ; les Filles de la Sagesse, qui élèvent les enfants pauvres, soignent les malades, recueillent les filles abandonnées : leur congrégation, qui compte de nombreux et populeux établissements dans toute l'Europe catholique, sera incessamment chassée de sa patrie d'origine, la France, parce que, étant humbles, chastes et charitables, ces religieuses font ombre et obstacle à la Raison et au Progrès modernes !

M. Ernest Jac a écrit de la courte vie du *Bienheureux Grignon de Montfort* un récit très attachant, plein de relief et de substance.

L'Eucaristia, dottrina, storia e riflessione, par le R. P. MARCELLINO DA CIVEZZA, un vol. in-12. — (Firenze, Alfani e Venturi.)

Nous t'admirons et te bénissons, Seigneur, qui as sauvé le monde par ta sainte croix !

Telle était la prière, la louange, que saint François et ses premiers compagnons récitaient sur les routes, devant les chapelles et les crucifix qu'ils rencontraient. Et ces mots sont comme l'argument et la thèse du pieux et élégant petit volume que le R. P. Marcellino, bon disciple du Père Séraphique, a consacré au sacrement de l'Eucharistie, la clé de voûte de la foi catholique. Et ces pages sont remplies de lucidité, d'émotion et de ferveur.

A. G.

1902. Université de Gand, almanach de la Générale gantoise des étudiants catholiques. — (Gand, Siffer.)

Nous félicitons de tout cœur les étudiants catholiques de Gand pour leur belle vaillance. L'almanach qu'ils ont édité est une preuve non équivoque de la vitalité intellectuelle de leur association. C'est superbe pour un début. Nous les engageons à récidiver chaque année. On nous annonce du reste d'ores et déjà un almanach universitaire catholique pour l'an prochain qui dépassera encore en intérêt l'actuel.

Celui-ci est déjà très beau, superbement édité, enrobé d'une élégante couverture en deux couleurs de l'artiste anversoïis Edmond Van Offel.

Il donne les renseignements les plus intéressants sur la vie universitaire gantoise et spécialement sur l'activité de la jeunesse catholique. Il contient une admirable et très savante conférence du professeur Van Biervliet : *L'envers de la joie et de la tristesse*.

Enfin dans la *partie littéraire* on peut lire des pages d'art inédites de nos plus distingués artistes, prosateurs et poètes. Encore une fois, nous adressons à la jeunesse catholique de Gand nos plus cordiales félicitations avec l'assurance de notre bien vive et affectueuse sympathie.

HENRY MÖLLER.

Almanach de l'Université de Liège, 1902. — (Math. Thone, Liège.)

Cet intéressant recueil témoigne d'une belle vitalité chez la jeunesse universitaire liégeoise. Nos meilleurs écrivains y ont collaboré, donnant à leurs frères plus jeunes l'appui de leur talent et de leur nom. MM. Gilkin, Gille, Séverin, Van Leerberghe, d'autres encore, y ont répandu les fleurs vives de leurs strophes. Des pages de prose, tour à tour puissantes ou gracieuses, y sont signées : E. Picard, C. Lemonnier, G. Virrès, H. Carton de Wiart.

Parmi les œuvres envoyées par ceux qui, à cette époque, étaient étudiants, ou le sont encore, j'aime, surtout, le poème de M. Albert Devèze : *les Marbres*. Une belle évocation d'art domine les strophes, d'un lyrisme ardent et passionné. On y admire des vers qui dénotent un vrai poète.

CH. de S.



NOTULES

La Lecture. — Nous extrayons d'une conférence de Godefroid Kurth sur ce sujet l'intéressant passage suivant :

« Faut-il lire? Je répondrai : cette question ne devrait pas même être posée. Certainement, il faut lire ; je dirais même qu'il faut lire toujours, non pas qu'il faille consacrer tout son temps à la lecture, mais parce qu'il ne faut pas qu'on puisse trouver quelque portion considérable de notre vie qui ne soit ornée, enrichie, divertie et ennoblie par la lecture.

» Il est essentiel de lire, car la lecture est le principal moyen qui nous permette d'acquérir des connaissances. Même avec les études, il faut la lecture. C'est elle qui nous met en contact avec les grands esprits qui ont paru dans le monde. Elle n'est pas seulement la plus noble distraction, elle est surtout le meilleur moyen de fortifier les convictions, d'affermir la foi, de favoriser la culture de l'intelligence et l'éducation du cœur. Car la lecture bien dirigée sert à tout cela. Donc, il est indispensable de lire.

» Je sais bien qu'en disant cela, je ne suis pas d'accord avec tout le monde ; je connais des gens vertueux ou tout au moins instruits, ayant charge d'âmes et dirigeant des maisons d'éducation, à qui la lecture semble faire horreur. Je me suis trouvé personnellement en conflit avec un de ces directeurs, qui me tenait ce langage : « Il y a danger à développer dans de jeunes intelligences » le goût de la littérature et de la lecture. Si les élèves le contractent, il arrivera » qu'après avoir lu de bons livres, ils voudront en lire de mauvais et ainsi la » lecture contribuera à leur perte. » Voilà l'argument.

» Les braves gens qui nous tiennent ce langage sont de ceux qui ne parviennent pas à se persuader que le bon Dieu qui a tout fait, a tout bien fait. A leur avis, Dieu eût dû nous créer autrement que nous le sommes. Il a eu tort de nous donner la liberté de notre salut. Pourquoi n'a-t-il pas forcé l'homme à se sauver? Cela vaudrait infiniment mieux.

» Je dis que les éducateurs qui pensent ainsi ne comprennent pas leur mission. Au lieu de former leurs élèves, ils les déforment. M'entretenant un jour avec les élèves d'une importante maison d'éducation, je remarquai qu'ils avaient des allures gênées à propos des questions que je posais et des allusions que je faisais à certains ouvrages. L'un d'eux me dit :

— Mais Monsieur le professeur, nous ne lisons pas.

— Vous ne lisez pas? Et pourquoi?

— Parce qu'on nous le défend.

— Qui vous le défend?

— M. le directeur.

— Ah! M. le directeur vous défend de lire? Alors, comment faites-vous?

— Nous étudions, nous consultons nos cahiers.

— Soit!

» Je ne voulais pas avoir l'air de discuter l'autorité du directeur devant mes interlocuteurs.

— Vous étudiez ces matières dans vos cahiers, bien! mais ces cahiers, vous les complétez, vous les enrichissez au moyen de lectures?

— Non, non ne pouvons pas lire d'autres livres que nos cahiers.

— Quoi! en dehors de vos cahiers, vous ne pourriez pas lire, par exemple, une histoire de la littérature française bien faite?

— Non.

» Alors, je voulais voir ces fameux cahiers, ces chefs-d'œuvre qui dispensaient de toute lecture. Qu'y trouvai-je? des choses lamentables.

» Franchement, des éducateurs aussi bornés ne vous font-ils pas penser au mot célèbre attribué au calife Omar « Si ces livres, disait-il à propos de la » bibliothèque d'Alexandrie, contiennent autre chose que le Coran, ils sont » nuisibles; s'ils contiennent la même chose, ils sont inutiles. Dans un cas » comme dans l'autre, qu'ils aillent au feu! » Mettez le mot cahiers à la place de Coran, vous aurez de part et d'autre la même pensée. Et puisque nous tenons le calife Omar pour un barbare et pour un fanatique, n'en devons-nous pas dire autant de ceux qui parlent le même langage que lui?

» Si excellent que soit un cahier, il ne suffit pas. Celui qui voudrait se contenter de ses cahiers serait un fort pauvre sire. Aux examens, j'ai rencontré plus d'une fois des récipiendaires qui venaient me dérouler de belles phrases apprises par cœur dans mes livres. Je les arrêtais aussitôt, leur disant: « Attention, vous jouez un jeu dangereux; vous me servez des phrases qui » sont à moi, et je vous prie de respecter la propriété d'autrui. »

» Je répète que dans la vie intellectuelle il n'y a pas de salut en dehors de la lecture. Par la lecture vous fécondez, vous continuez, vous enrichissez l'enseignement qui vous a été donné. Ce n'est pas seulement pendant les études, mais surtout après, que la lecture s'impose d'une manière absolue. »

* * *

Charles Bordes. — « *L'Édition mutuelle*, en dépôt à la Scola Cantorum, a fait paraître toute une série de compositions de M. Charles Bordes, restées jusqu'ici inédites. La plus importante est une *Rhapsodie basque* pour piano et orchestre, réduite pour deux pianos par M. Samazeuilh, et dont les thèmes ont un accent et un rythme délicieux et les développements une variété et une souplesse remarquables. Signalons encore un recueil de fantaisies pour piano et une douzaine de mélodies dont aucune n'est indifférente et dont certaines, comme les *Poèmes de Francis Jammes*, d'une rare intensité, comptent certainement au nombre des meilleures pièces vocales de ce temps. Heureux présage pour le drame de M. Bordes, *Les Trois Vagues*, que nous fait espérer le théâtre de la Monnaie » (*Guide musicale*).

L'Association des chanteurs de Saint-Boniface a interprété, à l'occasion de la Sainte-Cécile, les œuvres suivantes : Introït : *Dicit Dominus*, en chant grégorien; la Messe V : *Iste Confessor* à quatre voix, de Palestrina; au Graduale : *Andante*, de Mendelssohn, pour orgue; à l'offertoire : *Motet à la Vierge*, de de Witt, pour ténor, basse solo et chœur d'enfants, avec accompagnement d'orgue; à la sortie : *Fugue en ut maj.*, de Bach, pour orgue.

* * *

L'A Capella Gantois a donné, sous la direction de son fondateur, EMILE HULLEBROECK, sa première audition de musique ancienne de l'année 1902-1903, le 7 décembre. Au programme : *Quand le rossignol chante*, chœur de E. Rater, d'après une chanson du Sire de Coucy (1192); des extraits importants de la Missa papæ Marcelli, de Palestrina; des chansons françaises des XVII^e et XVIII^e siècles.

* * *

Les Sourires perdus. — Sous ce titre, notre collaborateur, G. d'Arschot, publiera, en janvier, un volume de nouvelles qui paraîtra chez l'éditeur Lacomblez, de Bruxelles.

* * *

Till Eulenspiegel. — Ein Kürzweilig Lesen von seinem Leben und Treiben ein Volksbuch mit Bilderschmück von Walter Tilmann, Hermann Seemann Nachfolger. Ce volume vient de paraître à Leipzig. Il est destiné à l'usage de la jeunesse, est fort joliment édité et enrichi de nombreuses gravures, imitant celles sur bois du temps jadis.

* * *

Accusé de réception : FR. VILLETTE : *Longue route* (Paris, Plon). — F. MASOIN : *Histoire de la littérature française en Belgique de 1815 à 1830* (Bruxelles, Lebègue). — P. GIRODON : *Commentaire sur l'Évangile de saint Luc* (Paris, Plon). — M. GORKI : *Varenka Olessova* (Paris, *Mercur de France*). — C. VAN BENEDEN : *Les titularisés* (Bruxelles, Lacomblez). — JULES DESTREE : *Quelques histoires de miséricorde* (Bruxelles, Larcier). — I. BARBEY D'AUREVILLY : *Le roman contemporain* (Paris, Lemerre). — E. GÉRARD : *Si tu étais mortel* (Paris, Librairie internationale). — L. YSERENTANT : *Pierre et Anna* (Paris, Ollendorff).



Table générale

des Matières classées par Noms d'Auteurs

	PAGES
ABRY (LÉON). — De la Restauration des Monuments anciens.	241, 521
ANSEL (FRANZ). — Valère Gille	26
Nuit d'Été, Nuit d'Amour!	56
La Poésie nouvelle.	382
Chant d'Amour	470
Chansons de l'Automne : Musiques d'Octobre — Berceuse blonde — Angoisses — Lied — L'Adieu	545
ARMEL (GEORGES). — Le Livre du Bonheur : Quiétude — Apaisement — Le Réveil du Poète.	156
BOIS (Jules). — Visions de l'Inde	728
BONEHILL (EDGARD). — Trappiste	138
Chênes	497
Navires	620
BORDEAUX (Henry). — L'héritage de mon grand-père	715
B. (G.). — César Franck — Causerie de Vincent d'Indy	245
L'Exposition Franz Courtens.	294
Ibsen et Maeterlinck, par G. Leneveu.	559
La Fiancée de la Mer	696
Cinquième Salon du <i>Labeur</i>	697
L'idée de patrie et d'humanitarisme.	749
Le Neuvième salon du <i>Sillon</i>	754

	PAGES
C. W. (H.). — Armand Brifaut à ses Amis	499
COUROUBLE (LÉOPOLD). — Carnets de Voyage : Jack et Jim	521
CUPPENS (AUGUSTE). — Onze Kunst 123, 166, 251, 298, 377, 455, 509, 577, 637, 699	755
Guido Gezelle (suite)	487
D'ARSCHOT (G.). — Venise.	613
Sur une morte	727
DE GOLESCO (GEORGES). — Le Crépuscule des Dieux au théâtre de la Monnaie	159
Les Auditions musicales de la <i>Libre Esthétique</i>	236
DE LA LAURENCIE (L.). — L'Œuvre de Vincent d'Indy	204
Le Cours de composition musicale de Vincent d'Indy.	688
L' <i>Etranger</i> de Vincent d'Indy	736
DE LIEDEKERKE (C ^{tesse} ED.). — L'Éducation supérieure des Femmes :	606
DEMOLDER (EUGÈNE) — Coups de Cloche : La Pie aux Nids.	129
Idem Pentecôte	321
Idem Noël	713
DES OMBIAUX (MAURICE). — Le Pâtre	89
DE SPRIMONT (CHARLES). — Expositions Dutry et Böss	59
Les Conférences de la <i>Libre Esthétique</i>	238
Exposition Hannotiau	250
Exposition Omer Coppens et F.-G. Lemmers.	296
Exposition Albert Du Moulin	297
Conférence de M. E. Picard au Parc	297
Représentation de <i>Monna Vanna</i> de M. Maeterlinck au théâtre de la Monnaie	365
Conférence de M. José de Coppin.	375
Le Bonheur interdit	378
Le Départ de Lohengrin	616
La maison fleurie	766
DEVÈZE (ALBERT). — Tristan et Yseult. Le Désir Suprême : Tristan — Confitéor — Rencontre — Nocturne	200
DUCOTÉ (ÉDOUARD). — Le Jardin à la Française	13
Crainte — L'Œuvre	604
ECKHOUD (GEORGES). — L'Imposteur Magnanime : Perkin Warbeck	323, 399
FIERENS-GEVAERT. — Notes sur l'Art décoratif moderne en Belgique (à propos de l'Exposition de Turin)	471
GEROTHWOHL (MAURICE). — Emile Sigogne	548
GILLE (VALÈRE). — Poèmes : Apaisement — Intimité — Amour pensif	527
GOFFIN (ARNOLD). — Le Salon des Aquarellistes	59
Des Images.	98
Pour l'Art	122
Le Centenaire de Victor Hugo	130
Le Silence	193
Le Salon de la <i>Libre Esthétique</i>	233
<i>Alceste</i> au Conservatoire	248

	PAGES
GOFFIN (ARNOLD). — A la Grande Harmonie (M ^{me} G. Ruyters et M. J. Holle- mann)	249
Exposition Lefèvre, Gilsoul, Danse	251
A propos des <i>Fioretti</i>	286
L'Ombre et le Vent	369
Les œuvres acquises par l'État à la vente Huybrechts	375
<i>I Fioretti</i> : Doctrines et dits notables de frère Egide (suite et fin). Traduction d'Arnold Goffin	493, 566, 628
Bruges : Les Primitifs	585
HENVAUX (EDM.). — Pages d'Évangile : La Vierge à la fontaine — Au Sanhédrin — IX ^e Station	626
HOORNAERT (HECTOR). — Le mur	65
JEAN DOMINIQUE. — Les deux ailes de cire	694
KURTH (GODEFROID). — La divine comédie	257
LAUZON (MAURICE). — Avant l'heure où le cours des nuits lentes s'achève	684
Chanson simple	717
LECONTE (SÉBASTIEN-CHARLES). — Le cavalier	485
MAD. — Le berger des nues	363
Conte de Noël	733
MARLOW (GEORGES). — In memoriam.	396
Chanson.	660
MÆLLER (HENRY) — Deux Manifestations (Jules Le Jeune — Edmond Picard).	5
David Oyens	163
Au bon soleil	164
Les chanteurs de Saint-Boniface	165
Arthur Lefèvre	230
Au Conservatoire.	247
Léopold Courouble	379
Les assises de musique religieuse données par la <i>Scola</i> <i>Cantorum</i> de Paris, à Bruges	393
Constantin Meunier	686
Léon d'Aoust	709
OLIVAIN (MAURICE). — Les rêves	162
Ville d'Afrique	534
PICARD (EDMOND). — Les funérailles d'Alexandre de Burlet	564
RENCY (GEORGES). — Esquisses sentimentales : I. Le cordonnier — II. Le petit ménage	457
RYCX (LÉON). — La vallée en fleurs	662
RVELANDT (JOSEPH). — Assises de musique religieuse à Bruges.	529
SÉVERIN (FERNAND). — Le passant.	322
Nuit pastorale	612
L'Aventurier	714
VANDEN BOSCH (FIRMIN). — Gazette des faits et des livres	300, 700
Zola	618
Eugène Demolder	649

	PAGES
VANDEN BOSCH (FIRMIN). — Terre de Campine.	719
Le salon de Gand	753
VERHAEREN (ÉMILE) — Le bon meunier.	11
VERHELST (FR.). — Après les fêtes musicales de Bruges	536
Art religieux	698
VIRRÈS (GEORGES). — Bonnes gens dans leur petite ville	31, 103, 141, 216, 269
WALLNER LÉOPOLD). — Un concert de musique religieuse	121
Prélude (supplément musical du numéro de novembre).	,
Les livres.	125, 168, 253, 304, 441, 502, 570, 635, 705, 727
Notules	61, 128, 190, 255, 316, 388, 455, 518, 583, 642. 709, 758



Table des Illustrations

	PAGES
 ART ANCIEN :	
ANGELICO (FRA). — Saint Pierre martyr	193
Noël	713
BONFIGLI (BENEDETTO). — L'Annonciation	163
BOUTS (DIRK). — L'Adoration des Mages	30
La Cène.	54
DAVID (GÉRARD). — La Vierge avec l'Enfant entourée d'anges et de vierges	597
DELLA ROBIA. — L'Adoration de l'Enfant Jésus	121
VAN DER WEYDEN (ROGER). — L'Annonciation	585
WATTEAU. — Gilles	101
Artiste inconnu. — Le Christ et les anges	528
» » Les anges	536
 PEINTURE MODERNE :	
BURNE-JONES. — La légende de sainte Dorothée	141
GILSOUL (V.). — Paysage du littoral	292
LEFÈVRE (ARTHUR). — Colporteuses	269
LUYTEN (HENRI). — Seule au monde	292
STRUYS (Alex.). — La célèbre Dentellière de Malines	753
 SCULPTURE MODERNE :	
VINÇOTTE (TH.). — Buste de S. M. le Roi Léopold II	408
» Buste de S. M. la Reine Marie-Henriette.	424

VITRAIL :

CASIER (JOSEPH). — La vie de saint Martin (reproduction en couleurs). Supplément du numéro de juin.

ART DÉCORATIF :

HAAN (LOUIS). — Couronne de la Vierge (église de Saint-Willibrord, Anvers).	699
HOBÉ. — Intérieur.	471
HORTA. — Salle	480

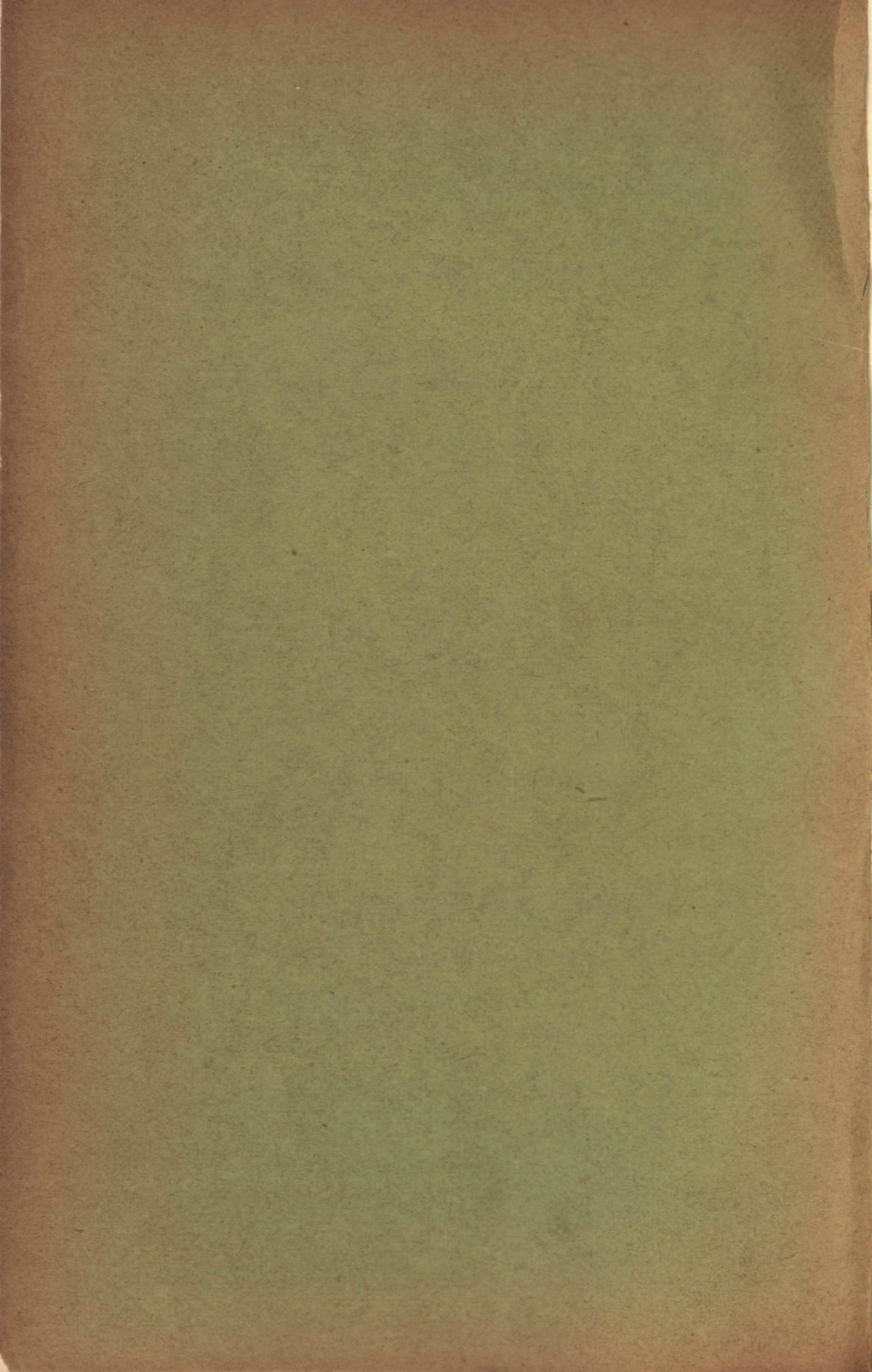
PORTRAITS DE :

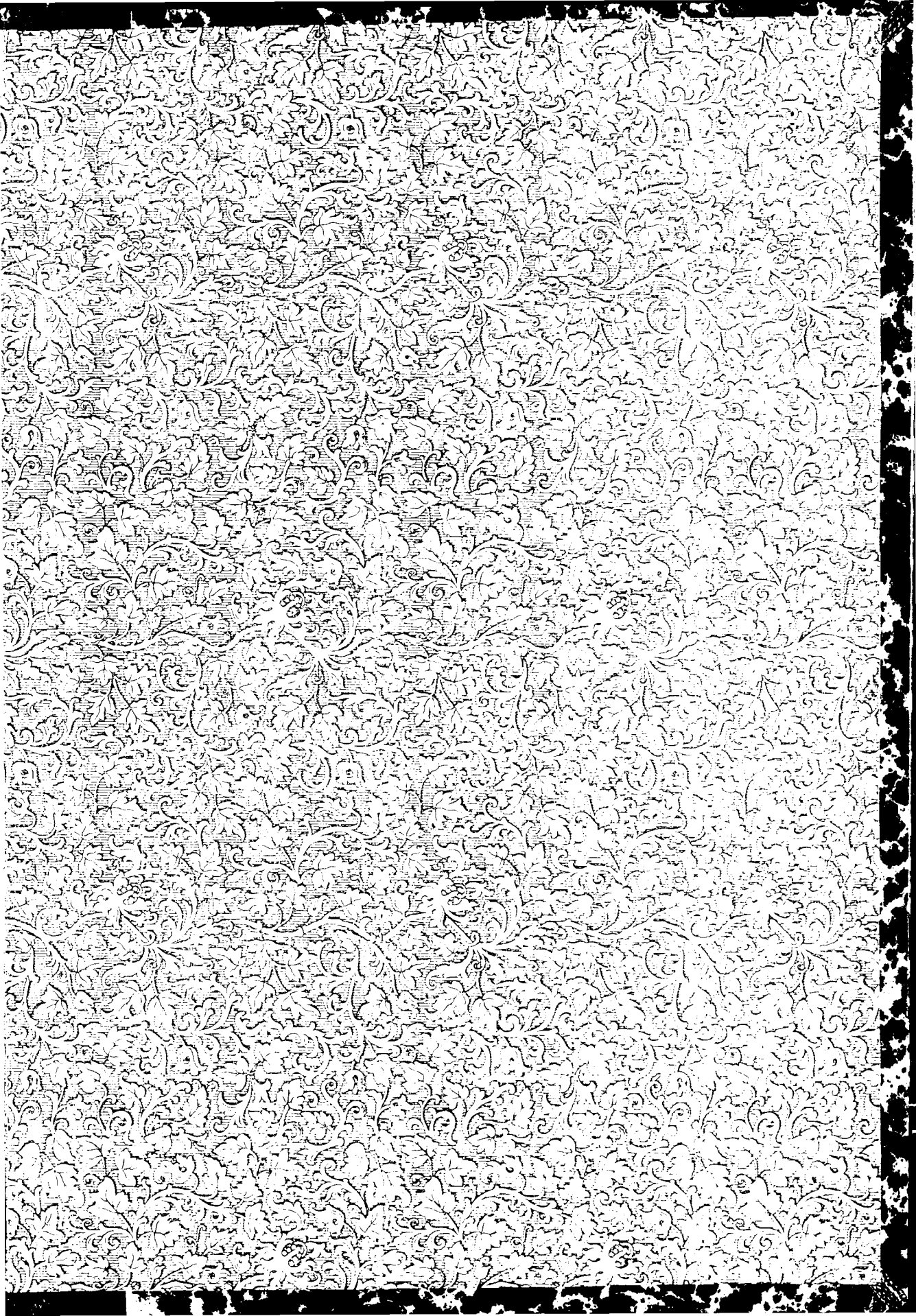
DEMOLDER (EUGÈNE). — D'après un dessin du graveur Danse	649
D'INDY (VINCENT)	204
LE JEUNE (JULES)	5
» » A 31 ans	6
OYENS (DAVID)	163
PICARD (EDMOND). — En 1885	7
» » En 1901	10
» » D'après un tableau d'Auguste Levéque.	10

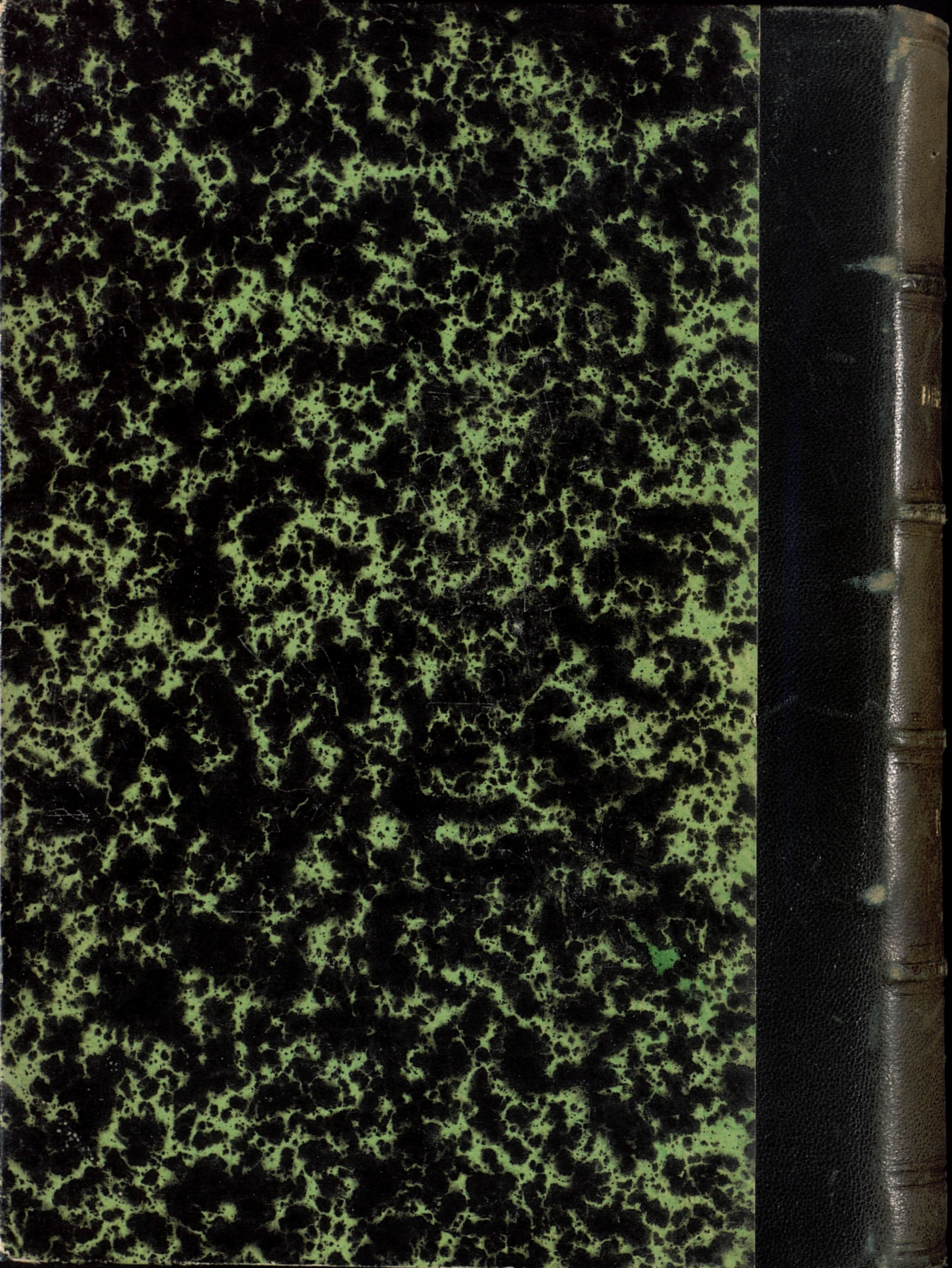
VUES, PAYSAGES :

Assise. — Vues des églises de Saint-Rufin et de Sainte-Claire	286
Bruges. — Vue générale de Bruges	585
» Le Beffroi.	593









Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.